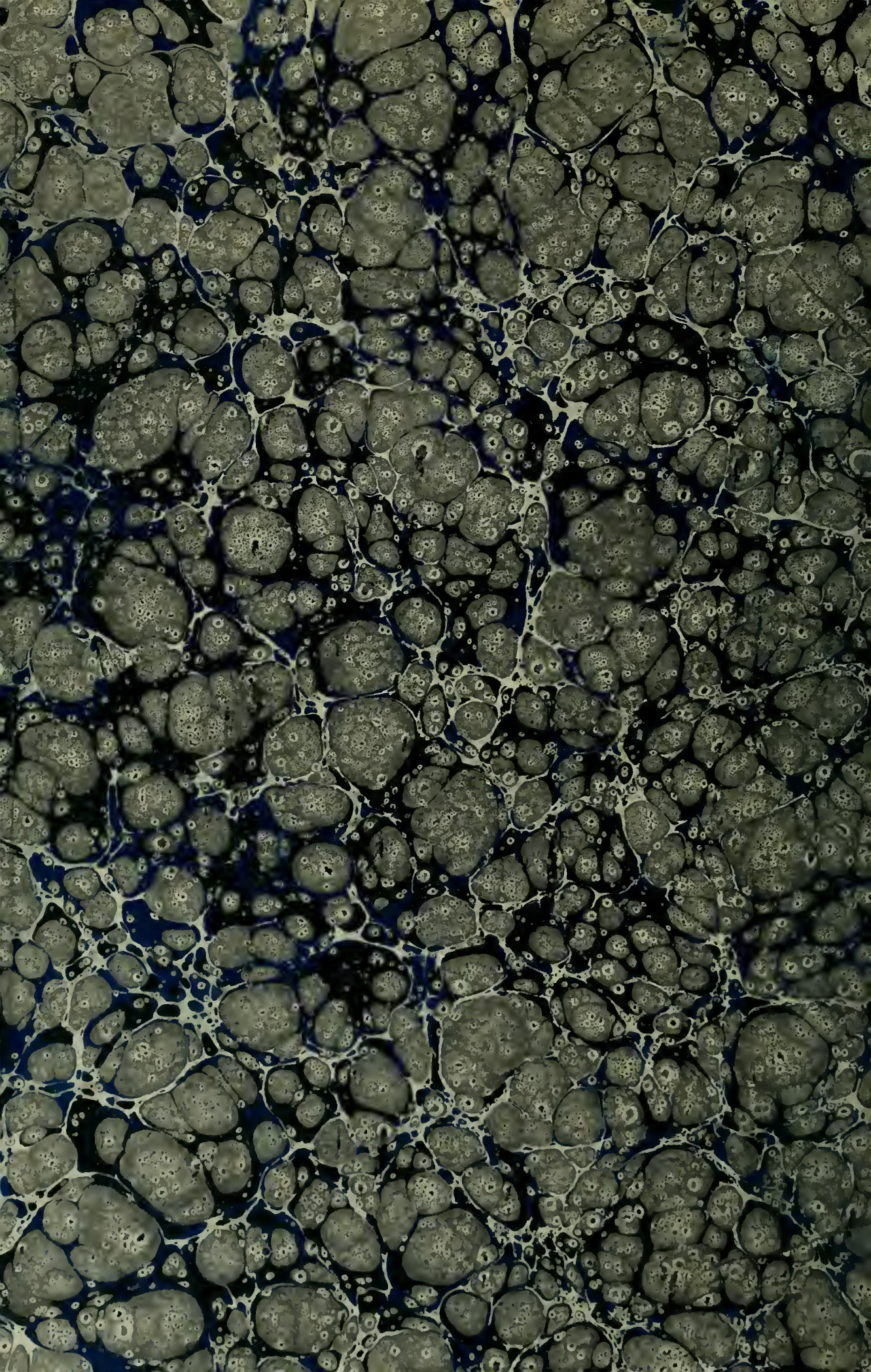

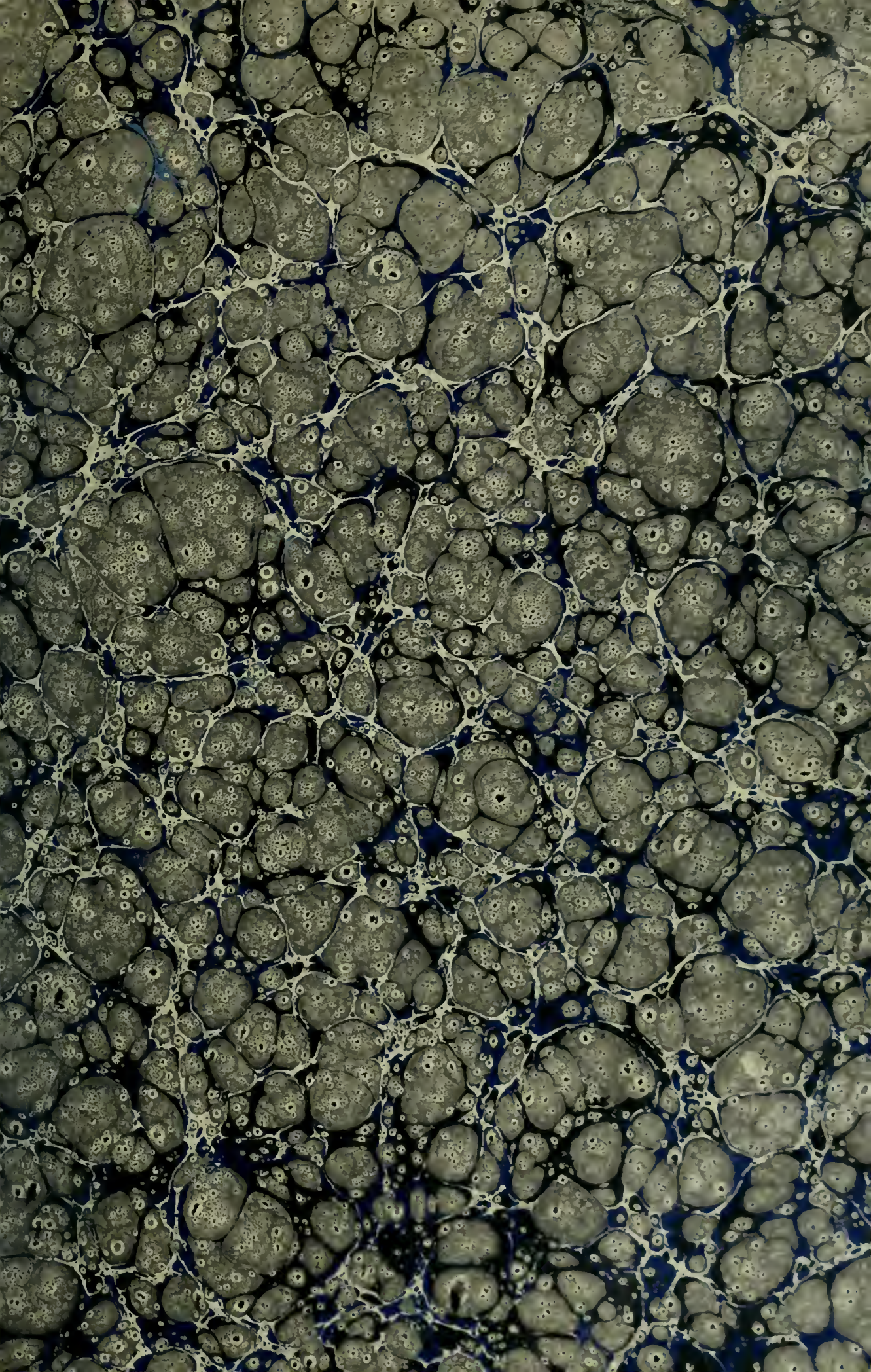

n 2917

Emmanuel Gonzalès.

CHRONIQUES DU TEMPS DE DUGUESCLIN

ÉSAÜ LE LÉPREUX

PREMIÈRE PARTIE

LA CITERNE

I

LE VARLET ET LE RENÉGAT.

Le célèbre roi de Castille que la tradition et l'histoire ont également surnommé Pierre le Cruel et Pierre le Justicier est, à coup sûr, un des princes qu'on peut le plus difficilement juger avec impartialité.

Son père, Alonzo XI, avait eu plusieurs enfans illégitimes de sa maîtresse, la belle dona Léonor de Guzman ; c'étaient : don Enrique, comte de Trastamara ; don Fadrique, grand-maître de Calatrava ; don Sancho et don Tello.

A en croire les chroniqueurs français, qui sont presque tous favorables à Trastamara, le roi Alonzo XI se serait fiancé à Léonor de Guzman et l'aurait même épousée secrètement. C'est ainsi qu'ils expliquent le droit légitime de don Enrique à la couronne de Castille comme fils aîné. Toujours est-il que la malheureuse Léonor devint victime de la jalousie de la reine douairière dona Maria, qu'elle fut emprisonnée et mise à mort dans son cachot de Talavera.

Cet acte de cruauté impolitique servit de prétexte à la révolte d'une foule de seigneurs mécontens. Les liens de l'étroite amitié qui unissait don Pèdre et don Enrique se rompirent. Ce dernier rallia beaucoup de partisans à sa cause, car il déclarait vouloir seulement venger sa mère et arracher le roi aux perfides suggestions de ses conseillers.

Mais lorsque, plus tard, don Pèdre eut abandonné d'une façon insultante sa noble femme Blanche de Bourbon pour suivre sa maîtresse Maria de Padilla, lorsqu'il fut accusé par ses ennemis d'avoir ordonné ou tout au moins toléré le meurtre de sa femme, et d'avoir fait accomplir sous ses yeux celui du grand-maître, soupçonné d'avoir aimé cette malheureuse reine, le comte de Trastamara dévoila toute l'étendue des projets ambitieux qui couvaient depuis longtemps dans son âme. Fort de l'aide des grands et de l'Église, il aspira ouvertement à la couronne de Castille, et intéressa à son parti la cour de France, encore émue et indignée du sort tragique de Blanche de Bourbon.

A cette époque la France regorgeait de soudards licenciés et de vagabonds de tous pays, allemands, anglais, navarrais, flamands, qui la mettaient à feu, à sac et à sang. Des armées de pillards maraudaient dans toute la campagne, dépouillant et brûlant les châteaux, rançonnant la noblesse seigneuriale, et dévastant comme un incendie les villes et communes. La paix de Brétigny, signée entre les rois de France et d'Angleterre, avait converti les troupes des deux partis en alliés de brigandage. Pour ces routiers et ces malandrins, soldats de la veille, qui avaient pris goût au butin, et qui ne voulaient plus reprendre le sayon du paysan, rien n'était plus sacré, pas même Dieu. Ils entraient à cheval dans les églises, buvaient dans le calice et mangeaient sur l'autel. Chaque bourg était pour eux un grenier qu'ils mettaient au pillage. Quant à la France, ils l'appelaient, par une audacieuse dérision, leur *chambre*. Les édits du prince étaient méprisés et impuissans. Le royaume, saigné aux quatre membres, était menacé d'une

effroyable dissolution sociale, lorsque le grand capitaine breton Bertrand Dugnesclin suggéra au roi Charles V, désespéré, le moyen de purger la France de ce ramas d'aventuriers, en les employant à tirer vengeance de la mort de la reine Blanche, sa belle-sœur.

C'était un miracle que d'entraîner les grandes compagnies hors de France, de leur faire quitter ce riche et commode bivouac pour aller guerroyer au loin, dans un pays inconnu, ennemi, hérissé de montagnes, et cela de leur plein gré. Ce miracle, Bertrand l'accomplit. Après avoir obtenu un sauf-conduit des capitaines qui campaient dans la plaine de Châlons, il alla leur proposer en franc compagnon de se mettre à leur tête et de les enrichir des dépouilles de l'Espagne, s'ils voulaient aider don Enrique à détrôner son frère don Pèdre le renégat, le protecteur des juifs et des Sarrasins. L'adroit et populaire Breton avait eu raison de s'adresser à la vanité et à la cupidité de ces chevaliers pillards et de leurs bandes. Les principaux chefs, Hugues de Calwerley, Mathieu de Gournay, Guillaume Huet, le Vert Chevalier, Jean d'Évreux, Tom Burdett, promirent de marcher sous ses enseignes. Peu après, ils rendaient au roi toutes les forteresses, villes et châteaux dont ils s'étaient emparés, allaient conquérir de force à Avignon une bulle d'absolution accompagnée d'un don de cent mille livres, et de là les compagnies blanches se dirigeaient vers l'Espagne, se recrutant en chemin de tous les pillards isolés et féroces que la terreur publique nommait les tard-venus. Un mois s'était à peine écoulé depuis le départ d'Avignon, et déjà le comte de Trastamara se faisait couronner roi de Castille à Calahorra, s'emparait de Burgos, et poursuivait don Pèdre, qui fuyait vers Cardonne, d'où il voulait gagner Séville, afin de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Voilà où en étaient les événemens au début de cette histoire.

Le lendemain de la reddition de Tolède, vers quatre heures du soir, une petite troupe de voyageurs ou plutôt de fugitifs suivait un sentier assez étroit dans la grande forêt de Cardonne : « Forêt, disent les chroniqueurs du temps, longue de cent lieues et large de quinze, n'ayant dans toute son étendue ni ville ni hôtellerie, mais habitée par des lions, des ours, des léopards et diverses espèces de serpens dont le venin était fort pernicieux, si bien qu'on y avait les oreilles rebattues de rugissemens et de sifflemens, et que, pour la traverser, il fallait porter pour sept jours de vivres. »

Les uns étaient à cheval, d'autres montaient des mules richement caparaçonnées; quelques-uns entouraient à pied une litière assez élégante, dont les rideaux de velours cramoisi étaient soigneusement fermés.

La plupart de ces fugitifs étaient des juifs, car ils portaient sur la poitrine et sur le dos une marque de couleur écarlate et une corne attachée à leur bonnet. Tout chrétien, en effet, eût eu droit de tuer ceux qui se seraient abstenus de faire montre de ces signes humilians.

Un profond silence régnait parmi cette petite troupe, dont les plus timides ne décelaient leurs frayeurs et leurs inquiétudes que par des regards furtifs lancés en arrière.

De temps à autre seulement, quand la forêt retentissait des rugissemens des bêtes sauvages qui l'infestaient, on entendait des plaintes étouffées s'échapper de la litière; et dans un moment où ces clameurs formidables parurent se rapprocher, on vit une petite main blanche écarter un peu les rideaux, et une voix douce murmura :

— Mon père, mon père, vous êtes toujours là, n'est-ce pas, près de nous?

— Silence, ma fille, répondit tout bas le plus vieux des fugitifs, juif vénérable à longue barbe d'argent, sans arrêter sa mule. Surtout, ne vous laissez pas voir. Vous savez que vous n'êtes pas accompagnée seulement de vos frères; il y a des *gonyms* dans notre troupe, et la loi veut que les femmes de notre race se couvrent avec soin de la tête aux pieds, et qu'elles se gardent comme d'un crime de laisser entrevoir une boucle de leur chevelure.

La voix douce soupira pour toute réponse, et le silence devint plus triste et plus complet encore. Les *gonyms* (c'est ainsi que les juifs appelaient tous ceux qui pratiquaient une religion différente de la leur) ne manifestèrent aucune curiosité de connaître la beauté cachée dans la litière, et s'occupèrent d'écarter ou de briser, avec leurs haches, les broussailles qui obstruaient souvent le sentier. Enfin les vertes arcades que formait sur leurs têtes l'entrelacement des branches d'arbres cessèrent brusquement, et ils débouchèrent sur la berge fleurie d'une petite rivière qui traversait la forêt.

La troupe des fuyards s'arrêta, un peu surprise, devant cet obstacle ; mais les chrétiens, qui étaient tous à cheval, eurent bientôt pris leur parti. Ils enfoncèrent leurs éperons dans le ventre de leurs chevaux, qui se jetèrent aussitôt dans l'eau, luttèrent vaillamment contre le courant, et eurent bientôt gagné la rive opposée. Là, sans écouter les cris lamentables de leurs compagnons, ils piquèrent des deux et eurent promptement disparu dans les profondeurs de la forêt.

Cependant les juifs, qui étaient d'abord restés muets de consternation, n'avaient pas tardé à pousser des gémissemens pitoyables. Le plus vieux, qui semblait leur chef, tirait sa barbe blanche avec les signes du plus profond désespoir, et il se mit à dire douloureusement :

— Qu'allons-nous devenir? Ces traîtres de *gonyms* nous abandonnent, eux qui nous avaient promis vaillante compagnie. Malheur! malheur! Oh! si ma fille chérie allait devenir la proie des ravisseurs et des pillards! Dieu de Sion, détourne une telle abomination de la tête de tes enfans! S'ils allaient arracher la mantille qui couvre ma bien-aimée Rachel, mon trésor, nous serions perdus!

— Ne trembles-tu pas pour d'autres trésors, Samuel Ben-Lévi? dit une voix stridente à côté de lui.

Le vieux juif se retourna en tressaillant de surprise, pâle et les genoux chancelans. Il vit un homme jeune encore, qui, par-dessus sa robe juive, portait un tabard, suivant l'ordonnance, mais dont la physionomie n'avait pas cette expression d'humilité défiante et d'astuce servile particulière à la race de Jacob. Son teint, quoiqu'un peu pâle, était d'une finesse et d'un éclat remarquables; le soleil andalous ne l'avait pas bronzé. Ses traits nobles et prononcés, ses longs cheveux blonds, ses yeux bleus au regard profond et rigide, sa taille élancée, un air de supériorité hautaine dans ses gestes et son port de tête, sa démarche un peu raide, tout cela imprimait à sa personne une sorte de caractère imposant. On ne pouvait méconnaître en lui l'énergique descendant des guerriers du Nord, des Goths, qui avaient deux fois conquis l'Espagne.

— Vous ici! vous ici! s'écria le juif Samuel en essayant de courber sa tête, qui alla toucher les oreilles de sa mule. Est-il possible! quelle imprudence! Oh! je tremble pour vous...

— Dis pour toi, Samuel, et pour tes trésors, reprit en ricanant le chrétien déguisé; car tes richesses, acquises Dieu sait comment! sont ici, n'est-ce pas?

— Mais non, seigneur, vous vous trompez, répliqua Ben-Levi.

— Tu cours en effet de grands dangers si l'on te reconnaît, reprit imperturbablement son nouveau compagnon. Les routiers du capitaine Bertrand aiment fort les maraholins et les jolies filles. Or, cette litière...

— Plus bas! plus bas, je vous en supplie! dit le vieux juif.

— Rassure-toi, reprit le chrétien; notre sort n'est pas tout à fait désespéré. Tiens, regarde.

Il étendit sa main vers la rivière, et, sur sa moire verdâtre, le juif vit glisser une barque assez grande, montée par un seul homme qui ramait dans leur direction.

Cet homme était grand et robuste. Ses larges épaules, ses cheveux noirs et crépus, son cou nerveux, son nez aquilin, ses grands yeux noirs et brillans, dénonçaient un fils de la race orientale. Il n'était couvert que d'un haut-de-chausses de toile et d'un méchant caban rougeâtre dont

les manches étaient retroussées jusqu'au coude, afin de laisser à tous ses membres leur souplesse et leur vigueur. Quand la barque fut à peu de distance du rivage, il cessa brusquement de ramer.

Un rayon d'espoir brilla dans les yeux de Samuel, qui lui cria :

— Eh bien! pourquoi n'avances-tu pas, batelier? Quel est ton prix?

— Je ne vous passerai de l'autre côté ni pour or ni pour argent, répondit le rameur d'un air insouciant.

— Comment! s'écria le juif avec stupeur. Es-tu fou, ou n'est-ce pas ton métier de passer les voyageurs et de gagner ainsi ta vie?

— Vous n'êtes pas des voyageurs, dit le batelier, mais des fugitifs.

— Des fugitifs! Eh bien! oui, je l'avoue, mais tu auras pitié de nous... Ne rançonne pas des malheureux qui sont déjà dépouillés par les malandrins gascons et navarrais, de pauvres juifs sans sou ni maille?

— Vous mentez, digne seigneur, interrompit l'homme au caban : vous êtes le *gaon* ou prince des juifs de Castille.

— Tu te trompes, tu te trompes assurément, mon ami.

— Vous êtes le riche trésorier Samuel Ben-Levi, un des favoris du roi don Pedro, et je ferais acte de trahison en vous sauvant, reprit l'inflexible batelier.

Le juif, épouvanté, descendit de sa mule, et, s'arrachant les cheveux, vint s'agenouiller sur la berge.

— Grâce! grâce! aie pitié de nous! s'écria-t-il.

— Non; quand tu baiserais le crucifix pour m'attendrir, je resterai fidèle au roi don Enrique. Les malaudrins t'atteindront et te puniront de ta richesse, sous prétexte que tu auras profané les hosties saintes et crucifié des enfans chrétiens. Oh! ils ne manqueront pas de bons argumens.

— Mais quel crime ai-je donc commis? demanda le trésorier de don Pedro avec accablement.

— Es-tu sourd, Samuel, ne te l'ai-je pas déjà dit? répliqua le batelier. Tu es juif et tu es riche : c'est là ton crime. Puis il ajouta avec un sourire amer : — Ces voleurs te jugeront pour avoir volé, et tes amulettes ne te sauveront pas. C'est en vain que ta robe est semée de versets du Talmud sur bandes de parchemin.

— Eh bien! soit, dit Samuel avec un geste désespéré. Que me fait la vie maintenant? Ecoute, chrétien : prends les marabolins et les joyaux que j'espérais sauver, prends ma vie si tu veux, mais transporte au moins de l'autre côté de l'eau cette litière, sans en soulever les rideaux.

— Cette litière, répéta le batelier surpris, que contient-elle donc de plus précieux que les trésors et ta vie?

— Elle contient mon sang, ma vie aussi! s'écria le trésorier juif; mais ma vie pleine de fraîcheur et de jeunesse, non ce fantôme humilié, soumis, flétri et desséché par les ans, qui te parle d'une voix tremblante.

— Que veulent dire ces paroles mystérieuses? demanda le rameur avec une curiosité inquiète et avide.

— Oh! moi je puis bien subir des soufflets et leur tendre la joue, dit Samuel; je puis bien craindre de dépenser une rognure de monnaie pour m'acheter une robe neuve; moi je ne suis bon qu'à souffrir l'insulte et la misère, à rouler sous vos pieds; mais ma fille, oh! elle, c'est pour moi comme l'arche trois fois sainte. Si un *gonym* osait toucher son voile, quoique j'ai horreur de me servir de la dague et de l'épée, il ne mourrait que de ma main.

— Oh! oh! quelle fièvre belliqueuse te prend là, vieux Samuel! interrompit à demi-voix son compagnon aux yeux bleus.

— Je le tuerais! je le tuerais! continua le juif dont les lèvres tremblaient; dussé-je, comme le rabbin de Jaën, être pendu par les pieds, voir deux chiens affamés se pendre à mes flancs...

— Ils feraient maigre chère, observa ironiquement l'autre fugitif, et seraient aussi à plaindre que toi.

— Dussé-je, poursuivit Samuel sans l'écouter, voir s'allumer sous ma tête le brasier qui doit me consumer lentement.

— Ta fille est ici! répliqua le batelier, tandis qu'une agitation extraordinaire faisait tressaillir tous ses membres, Rachel, l'enfant de ta vieillesse et de ta prédilection, celle que tu aimes comme Jacob aima Benjamin.

— Quoi! tu connais son nom? reprit le juif étonné, mais alors tu dois comprendre mon angoisse et en avoir pitié. Tu dois savoir combien Rachel est belle, chaste et innocente; on a dû te dire que jamais son père n'a rien su refuser à ses caprices même, depuis qu'elle jouait enfant sur ses genoux. La barque s'était rapprochée du rivage. Samuel ajouta d'une voix plus basse et plus plaintive : — Dans l'enceinte de la Juiverie, je suis honoré comme un patriarche et un roi. Jamais Rachel ne s'est doutée du servile abaissement de son père, jamais elle n'a connu l'humble dégradation de sa race. Elle ne pourrait s'habituer à être traitée en servante et en esclave. Un regard de mépris ou d'insolence fixé sur elle la ferait mourir de honte et de douleur.

— Ta fille est ici! répéta le batelier de plus en plus agité; ne me trompes-tu pas, Samuel?

— Non, je te le jure, chrétien, par la barbe du *nagid* (1).

Le batelier eut l'air de réfléchir, pendant que Samuel Ben-Levi attendait avec angoisse sa décision. Enfin il lui dit :

— Écoute, noble *gaon*, il faut me prouver la vérité de ce que tu avances. Je veux qu'elle me demande elle-même le passage, et que tu me permettes de baiser son front.

Samuel Ben-Levi poussa un cri d'indignation.

— Jamais! jamais! Que demandes-tu, vil *gonym*? Jamais un de tes pareils n'a vu luire l'éclat de ses yeux plus noirs que la nuit. Rachel est comme la perle précieuse cachée au fond des mers. Je la sauve de tous les regards, comme d'une souillure, et tu voudrais...

— Si elle n'acquitte pas ce droit du péage, je m'éloigne, et les malandrins de Hugues de Calwerley seront peut-être plus exigeans que moi. Ils ne se contenteront pas d'un baiser. Tu seras heureux, vieux Samuel, si ce capitaine ou le Bègue de Villaines daignent faire de ta fille leur servante favorite.

— Vous l'entendez, grand Dieu! s'écria avec terreur Ben-Levi en cachant ses yeux dans ses mains, comme si la foudre eût dû écraser celui qui proférait un si horrible blasphème.

— La belle Rachel sera un charmant échanson pour ces tard-venus et toute cette ribaudaille d'outre-monts. Ses mains blanches verseront à boire à ces galans brutaux; elle entendra de jolis refrains, et pourra amuser les loisirs de ces gais compagnons avec sa voix d'archange.

— Dieu de Sion! interrompit le trésorier juif en relevant la tête avec inquiétude, ne vous semble-t-il pas entendre résonner dans la forêt les cornets des Français?

— Le temps passe, Samuel, et tu ne tarderas pas à te repentir d'avoir tant marchandé le salut de ta fille. Seras-tu moins effrayé de ma proposition, quand je te dirai que je connais déjà la belle Rachel.

— C'est impossible! répliqua le juif.

— La peur t'a troublé l'esprit et la vue, reprit le batelier. Autrement tu aurais déjà reconnu ton ancien apprenti Ésaü. La douleur n'a pu le changer au point de rendre étranger à tes yeux celui qui te servit aussi fidèlement que Jacob servit Laban.

Le front du trésorier rayonna aussitôt, et il fixa sur le rameur un regard plein de curiosité et d'affection.

— Comment! Ésaü? s'écriait-il d'une voix qui annonçait le trouble, la surprise et un bizarre mélange de reproche et de confiance. C'est toi que je revois, toi qui as déserté un beau jour mon logis, sans me donner depuis de tes nouvelles? Oh! que j'ai été inquiet et chagrin de

(1) Le prince des juifs d'Espagne.

ton absence, méchant garçon! Et qu'es-tu devenu, mon fils? Rachel sera heureuse de te voir. Elle t'a bien regretté. Elle était habituée à te voir faire si grand bruit et si rude besogne au logis! Elle connaissait ton humeur violente, mais elle ne la redoutait pas pour elle; avec une chanson, elle te faisait sourire, malgré tes sourcils froncés. Viens çà! Qu'on ouvre vite la litière; nous ne sommes ici que des frères. Tu parleras à la belle voilée, et puis tu nous feras traverser l'eau.

— Arrêtez, Samuel, dit Ésaü d'un ton rude et farouche; vous oubliez que Rachel a refusé d'épouser un grossier compagnon comme moi.

Mais Samuel, sans l'écouter, ouvrait la litière en murmurant:

— Et c'est ce mauvais garçon qui me faisait si grand'peur! Ah! ma fille chérie, tu acquitteras bien ce droit d'un baiser, pour nous tirer tous des griffes des malandrins?

Cependant le batelier tremblait de tout son corps et ne se sentait plus de force, lorsque la jeune juive lui apparut, se penchant en dehors de la litière; quoiqu'elle fût toujours enveloppée de la tête aux pieds de sa mantille, ses yeux étincelaient sous le voile, et Ésaü fut ébloui comme par un rayon de soleil.

Il avait alors fait aborder sa barque au rivage: il l'amarra et sauta à terre; mais il n'osait s'avancer vers la litière, et il dit à voix haute:

— La fille de Samuel Ben-Levi a sans doute horreur de moi et me regarde avec aversion?

— Ésaü, dit doucement la juive avec un accent argentin et velouté, vous êtes donc toujours le même, soupçonneux et défiant? Je ne vois en vous que mon compagnon d'enfance et l'ami de mon père. Soyez le bienvenu. Devez-vous me haïr parce que j'ai été sincère avec vous, et pouvais-je vous aimer d'amour, passion que j'ignorais et qui n'existait pas dans mon cœur?

— Je me suis soumis à votre volonté, Rachel, répondit Ésaü; j'ai fui, car je ne pouvais résister aux tortures de mon âme, vivre près de vous, respirer cet air qui vous entourait et que vous parfumiez de votre souffle. Je me sentais brûlé par vos paroles d'amitié, par vos caresses naïves, par ce sourire d'ange qui, pour moi, reflétait le ciel. Et maintenant, Rachel, puis-je espérer que cette barrière de glace disparaîtra entre nous?...

La juive resta muette un instant. Enfin elle murmura:

— Vous serez toujours mon ami, Ésaü. Votre souvenir s'associera à celui de mes premières joies et de mes plus douces impressions.

— Et rien de plus! répondit-il d'une voix sombre. Vous serez toujours inexorable. Pourrez-vous me dire au moins, Rachel, si votre cœur est libre encore, pur de tout sentiment tendre, si nul autre homme...?

Il ne put voir sous le voile la rougeur qui empourpra les joues de la belle juive, mais il remarqua l'altération de sa voix lorsqu'elle lui répondit:

— Vous me faites là des questions hardies et propres à troubler une jeune fille, Ésaü. Je n'ai point sondé ainsi le fond de mon cœur.

Samuel frissonna en voyant le pli profond qui se creusa au front de son ancien apprenti.

— N'écoute pas les sots caprices de cette jeune tête, mon garçon, lui dit-il tout bas. Les idées de mariage lui viendront tout doucement; il ne faut pas lui parler à ce sujet. Tu sais qu'elle est un peu timide et très fière. Ne l'effarouche pas, ménage son humeur fantasque, et tu verras que nous la tournerons au gré de tes désirs. Mais ce n'est guère le moment de causer de noces; avant tout, il s'agit de nous tirer d'ici. Mais Ésaü, plongé dans ses réflexions, ne parut pas avoir entendu ses paroles. — Veux-tu donc, dit Samuel en essayant de sourire, que ta fiancée tombe aux mains de quelque pillard anglais?

Ésaü le regarda fixement, mais sans avoir l'air de le comprendre. Son esprit remontait vers le passé; cependant on entendit alors distinctement le son des trompes françaises.

La juive tendit ses mains frémissantes vers l'ex-apprenti de son père, et lui dit avec une émotion très vive:

— Ésaü, ne devions-nous donc vous revoir que comme une apparition de mauvais augure, comme un prophète de ruine et de désolation? N'avez-vous pas pitié des terreurs de ce vieillard qui vous a bercé en même temps que moi sur ses genoux? Verrez-vous de sang-froid Rachel, la fille de Ben-Levi, devenir la proie et la risée des brigands étrangers?

— En vérité, dit Samuel avec abattement, je ne reconnais plus en toi mon fils d'adoption, l'Ésaü d'autrefois.

— Ah! c'est que je ne me reconnais plus moi-même! s'écria Ésaü en reportant ses regards du père à la fille. Vous avez fait de moi un autre homme, Rachel. J'avais autrefois le cœur plein de nobles sentimens. J'étais doux et humain; j'aimais à me montrer dévoué et charitable à mes frères malheureux. Mais depuis que je vous ai quittés, la haine et le mépris des hommes ont seuls fermenté dans mon âme. J'ai voulu étourdir mes regrets dans les rêves de l'ambition, et j'ai sacrifié à des hochets vides, mais sonores, toutes les vertus de ma jeunesse.

— Toi, de l'ambition! toi, un juif! dit Samuel avec surprise; toi qu'un créancier a le droit de vendre comme esclave! toi qui ne peux exercer de métier, qui ne peux être ni intendant ni médecin! toi qui es soumis à la justice des magistrats des *gonyms!* Allons, tu es fou, mon garçon!

— Silence, vieux Samuel, interrompit vivement Ésaü. Tu ne sais pas à qui tu parles, insensé, et si je croyais que quelqu'un ici pût me trahir...

Et il promena autour de lui des regards menaçans.

— Mais à moins que tu ne sois devenu grand trésorier des compagnies blanches, reprit encore l'entêté vieillard, je ne vois pas trop comment un juif...

— Un juif! je ne le suis plus! interrompit Ésaü, tandis qu'un regard sombre passait sur ses traits sévères.

Samuel Ben-Levi laissa échapper un cri d'horreur, et Rachel se rejeta au fond de la litière, comme si elle eût cru échapper à la poursuite de quelque monstrueux reptile qui se serait dressé soudainement devant elle.

— Toi, Ésaü, tu serais devenu un traître et un apostat? s'écria le trésorier en joignant les mains, un de ces *minims* que le traité *Avodazara* ordonne de jeter dans le puits où végètent les *gonyms*. Oh! c'est impossible! Mais le silence du batelier ne le convainquit que trop de la réalité de ses paroles. Alors il s'éloigna en gémissant, s'accroupit sur la berge et dit: — Je n'ai rien à demander à celui qui a trahi son Dieu.

II

OU LA JUIVE ÉCARTE SON VOILE.

Ésaü s'approcha alors de la litière et dit à la jeune fille voilée:

— Vous aussi, Rachel, vous allez me maudire et me mépriser!

La juive garda le silence. Ésaü comprit tout le dédain qu'elle lui vouait dès ce moment, et, ne pouvant résister à un mouvement de rage, il s'écria:

— Mais je puis vous perdre, vous savez, Rachel; je puis vous livrer moi-même à ces féroces malandrins. Vous verrez qui osera vous défendre contre leurs outrages. Vous verrez s'ils auront pitié, eux, de vos larmes, s'ils entendront vos prières, si votre sein gonflé, votre visage pâli par l'effroi, vos mains tremblantes leur imposeront le respect ou la dérision; si d'un regard froid et orgueilleux

vous les ferez tomber à vos pieds, tremblans et humbles comme le niais Ésaü d'autrefois. Ces galans chevaliers d'aventure ne sont pas tels que vous les croyez; vous serez forcée de subir leurs louanges brutales sur votre beauté. Et votre émotion, votre épouvante ne seront pour eux que des attraits de plus. Mais Rachel restait immobile, aussi froide et silencieuse qu'une statue. — Et votre père, répondit Ésaü avec un accent d'ironie farouche, vous serez bien heureuse sans doute de le voir bafoué au milieu de cette écume de bandits, traîné par sa barbe blanche, jeté dans cette rivière avec des cris de joie et des battemens de mains.

— Oh! le lâche! dit la jeune fille d'une voix sourde. De tels crimes sont dignes de lui.

— Mais vous ne comprenez donc pas, poursuivit-il, que c'est pour vous seule, Rachel, que je suis devenu *minim*, un apostat vil et odieux à moi-même. Je vous ai crue ambitieuse, Rachel, et dédaigneuse du juif à jamais humilié. Vous aimiez à entendre parler des exploits des chevaliers, et je savais qu'un juif devait à jamais rester obscur et foulé aux pieds, qu'il ne pouvait s'élever à rien ni par son courage, ni par son génie. Il devait savoir souffrir les outrages sans se plaindre. Obéir, toujours obéir, tel est son sort. Les qualités que les chrétiens honorent chez leurs frères n'étaient plus chez un juif qu'audace impie et qu'intrigue vile. A quoi donc servait ce feu secret qui m'agitait, si je devais le garder toujours caché dans mon sein qu'il dévorait? En ce moment, les trompes et les cornets de l'armée de don Enrique retentirent avec un éclat plus distinct encore; mais aucun des fugitifs ne tourna ses regards supplians vers Ésaü, et il ne put surprendre aucun signe d'émotion chez la juive enveloppée dans ses voiles. — Oh! écoutez-moi, Rachel, reprit-il avec douleur, et peut-être aurez-vous pitié de mes tortures. Je n'étais pas né pour empiler et peser des marabolins dans un obscur recoin. Le tintement de l'or ne faisait pas encore luire de joie mes yeux comme ceux de votre père Samuel, qui disait, maniant chaque pièce: « Voilà notre poignard et notre vengeance à nous contre les chrétiens. » J'aimais, moi, l'éclat des armures damasquinées, le cliquetis des cottes de mailles; je les essayais sur mes membres robustes, je brandissais la hache d'armes, je faisais jaillir l'éclair des épées. « Oh! pensais-je alors, si Rachel me voyait faisant caracoler un noble destrier dans la lice, elle ne reconnaîtrait pas son vulgaire ami d'enfance, et elle m'aimerait peut-être ainsi transformé. » L'homme au tabard regardait cette scène avec un sourire moqueur. Il ne détachait pas ses yeux de la litière, comme s'il eût voulu percer la mantille qui rendait la juive invisible. Plusieurs fois il avait porté la main à sa ceinture, et, quoiqu'il n'entendît pas les paroles passionnées d'Ésaü, prononcées à voix basse, l'insolence de cet homme semblait l'irriter plus que que les autres fugitifs. Voyant que Rachel persistait dans son dédaigneux silence, il s'avança doucement derrière le renégat, et put l'entendre terminer ainsi son invocation amoureuse: — Oui, Rachel, je savais que votre cœur vous élevait au-dessus des préjugés de notre race proscrite, et, pour vous complaire, j'apprenais à mépriser ces préjugés. Quand Samuel jouissait de voir un de ses débiteurs chrétiens lui demander grâce à genoux, implorer l'aumône de sa pitié avec les sanglots de sa femme et les pleurs de son enfant, j'étais humilié de ce lâche et triste triomphe. Alors je rêvais, moi, de chevaliers chrétiens désarçonnés et mordant la poussière, qui demandaient *merci* au juif Ésaü. Je ne pus résister à la fièvre de ces beaux rêves. Puisque, tant que je porterais les signes de ma race, toute cette ardeur impétueuse de ma tête et de mon cœur devait languir inutile; puisque, pour un juif, c'était un crime et une révolte que d'être vaillant et ambitieux, je voulus être chrétien. Eh bien! Rachel, j'ai réussi au delà de mes espérances. Je suis certain de porter les éperons de chevalier dès que le roi Pierre le Cruel sera chassé d'Espagne. L'homme au tabard, en entendant ces derniers mots, laissa échapper un éclat de rire insultant. Ésaü se retourna vivement, les yeux pleins de menace; mais les trompes résonnèrent en même temps avec un éclat si sonore, que la juive et tous les fugitifs tressaillirent. — Avez-vous entendu, Rachel? demanda le renégat.

— Quel emploi important vous a donc confié le digne bâtard don Enrique? lui dit-elle aussitôt avec un accent de sarcasme et de dédain amer; celui de détrousser et de livrer les fugitifs, sans doute?

Ésaü fit un pas en arrière, comme s'il eût reçu le gant d'un ennemi en plein visage.

— Je sers mon maître, répondit-il avec une nuance d'embarras et de honte.

— Qui a renié son Dieu saura trahir son maître, répliqua la juive.

— Oh! ne soyez pas si implacable, Rachel, s'écria-t-il; n'oubliez pas que si j'ai désiré être l'homme le plus puissant, le plus riche et le plus courageux de notre race, c'est afin de mettre à vos pieds trophées et puissance. Moi que tant d'hommes redoutent comme le coupable craint son juge, eh bien! je suis plus faible qu'un enfant quand je pense à vous, Rachel.

Et, en achevant ces mots, il s'appuya contre la litière; mais la juive, étendant aussitôt la main comme pour le repousser, dit tout haut:

— Ne m'approchez pas, Ésaü l'apostat. Vous me faites pitié. Le malheureux tressaillit de tout son corps et cacha son visage dans ses mains; sans doute il ne voulait pas qu'on vît couler ses larmes. — Partons, mon père, continua la jeune fille s'adressant à Samuel. Cherchons un gué; retournons sur nos pas, s'il le faut, mais quittons ce lieu funeste et cet homme maudit.

Samuel Ben-Levi et les autres juifs se rapprochèrent. Mais Ésaü releva alors sa tête énergique et s'écria impérieusement:

— Vous ne partirez pas, dignes enfans d'Israël. N'avez-vous pas entendu que je suis serviteur du roi don Enrique?

— Du bâtard rebelle! dit la voix de l'homme au tabard.

— Du roi légitime de Castille don Enrique Ier, répéta Ésaü, et je vous forcerai bien de rester mes prisonniers. Si vous m'aviez tendu la main, Rachel, je les sauvais tous. Mais votre mépris me rappelle mon devoir. Je ne dois rien, moi, à ce tyran qui trône dans le sang et de qui vous étiez le favori, Samuel Ben-Levi.

— Ésaü, silence! je t'en prie, interrompit vivement le vieux trésorier d'un air effaré.

Et il jeta des regards inquiets sur ceux qui l'entouraient.

— Crois-tu donc que j'aie à craindre quelque danger ici en disant la vérité? répliqua Ésaü, qui se croisa dédaigneusement les bras. Ne dirait-on pas, à te voir ainsi pâle et courbé, que tu es en ce moment prêt à te prosterner aux genoux de don Pedro dans la salle de Gypse, et que là tu entends les derniers gémissemens de don Fadrique assommé par les massiers de son frère dans la cour de l'alcazar?

Un frémissement nerveux crispa les traits purs et réguliers du jeune homme aux cheveux blonds, et peut-être n'eût-il pu comprimer sa colère, si le trésorier ne se fût empressé de dire:

— Le roi don Pedro est malheureux, Ésaü. Aurez-vous assez peu de générosité pour insulter le lion blessé?

— Vous avez raison, Samuel, reprit le renégat. Et, après tout, que m'importent les crimes et les querelles des rois? Les petits se brûlent à ces soleils sanglans comme la phalène aux lueurs d'une torche. Pensons plutôt à votre salut. Je ne suis pas bien exigeant quant à la rançon. Que Rachel me laisse baiser sa main qu'elle laissait autrefois entrelacée dans la mienne; qu'elle m'appelle encore son frère, qu'elle se souvienne de nos courses d'enfant dans le jardin de votre maison de Séville, quand je franchissais d'un bond le bassin aux six jets d'eau, en la portant toute peureuse dans mes bras! Mais non, elle reste froide et insensible: elle a tout oublié. Mais dites-lui donc, Samuel, qu'elle est ma prisonnière, que seul je puis vous sauver

tous! Rachel, ma sœur, un seul mot! dites que vous ne me méprisez pas. Laissez poindre une racine d'espoir dans ce cœur torturé. Appelez-moi encore frère!

— Renégat! répondit-elle.

A ce mot, Ésaü bondit de douleur, comme le taureau dans le flanc duquel s'enfonce la flèche ardente.

— Ah! vous verrez bientôt, orgueilleuse fille, s'écria le malheureux, que je suis autre chose qu'un renégat.

— Un bourreau peut-être, répliqua fièrement la juive.

— Tu ne penses qu'à toi, ma fille, dit alors Samuel en regardant le jeune homme au tabard, et tu oublies tous nos malheureux compagnons.

— Tais-toi, vieux radoteur, lui dit à voix basse ce dernier, qui avait pris le plus grand intérêt à toute cette scène. Ta fille a du bon sang dans les veines, du sang fidèle et loyal, et c'est une noble créature. N'oublie pas que je suis toujours un de tes serviteurs, le page de la belle Rachel, par exemple. C'est un rôle qui me plairait assez.

— Sortez de cette litière, dit froidement Ésaü. Rachel ne bougea pas. — Faudra-t-il employer la force pour que vous cédiez à ma prière? ajouta le renégat.

— Obéis, ingrate enfant, dit Samuel. C'est moi maintenant qui t'ordonne de quitter la litière. Un de nos serviteurs va t'aider à descendre. Le page improvisé s'avança, les yeux brillans et menaçans, et ses beaux cheveux blonds s'échappant en désordre de dessous son bonnet. — Allons, jeune homme, fais ton devoir, dit le vieux trésorier. Présente le poing à ta jeune maîtresse, et prépare-toi ensuite à ramer vigoureusement avec notre ami Ésaü Manassès.

Le page courut à la litière d'un air délibéré; mais le renégat, le repoussant du geste :

— Que la main de ce jeune drôle touche celle de la belle Rachel? s'écria-t-il : non pas, la mienne aura seule ce privilége. Sachez bien tous, pour peu que vous ayez envie de me résister, que j'ai mission du roi don Enrique d'arrêter tous les partisans du tyran Pedro, et lui-même, si le ciel le faisait tomber entre mes mains. Quant à ceux qui le livreraient ou qui dénonceraient sa retraite, ils seraient assurés de recevoir une récompense royale...

— Du bâtard rebelle, n'est-ce pas? dit le page en ricanant.

— Et voilà à quel prix, ajouta Rachel, Ésaü Manassès doit gagner ses éperons.

Le renégat ne put se contenir plus longtemps, et leva sur le page une main d'athlète. Celui-ci esquiva le coup par un léger bond en arrière et s'écria :

— Dites un mot, maîtresse, et j'envoie cet herculo pourrir au fond de la rivière!

La jeune fille, émue et effrayée de la lutte qui se préparait entre ces deux adversaires de force inégale, descendit ou plutôt glissa de la litière avec la souple et onduleuse agilité d'une chatte qui craint de gâter sa fourrure. Son voile s'écarta alors et laissa voir aux combattans une figure vraiment angélique.

C'était bien la plus noble et la plus chaste créature que pût rêver l'imagination d'un poëte. Son teint, légèrement olivâtre au jour, et qui devait se colorer chaudement aux lumières, était alors empourpré par une fière indignation. Rien de plus suave et de plus fin que l'ovale pur de son visage. Ses grands yeux étincelaient sous les franges un peu touffues de ses cils de velours, qui donnaient à son regard une expression à la fois charmante et bizarre. Il y avait un charme et un attrait irrésistibles dans ses yeux d'un noir lumineux et profond, dont l'éclat singulier devait troubler l'âme de ceux qui osaient les contempler. Ses cheveux, illuminés de ces reflets dorés si admirés par les peintres, étaient tordus en deux nattes qui s'enroulaient au-dessus de son front comme les souples anneaux d'un serpent ou les replis d'un turban. De longues aiguilles d'or rattachaient à ces nattes des grappes de perles, aux franges desquelles tremblaient des *marabotins* brillans enfilés. Cette coiffure élégante et hardie donnait à la tête divine de Rachel un caractère tout à fait idéal et délicieux de fantaisie. Le grand voile cachait encore ses vêtemens, mais laissait entrevoir sa petite main et le mince poignet de son bras nu, serré de trois cercles d'or qui en faisaient ressortir la blancheur de marbre. Un sculpteur fût tombé à genoux devant une semblable apparition, et eût à peine osé croire à sa réalité.

Ésaü en oublia sa colère, et le page sa menace. On eût dit que le ciel avait laissé échapper un de ses anges pour mettre la paix entre eux.

Le regard de la belle juive et celui du prétendu page se rencontrèrent. Tous deux éprouvèrent au cœur une sorte de communication électrique. La rougeur de la fille de Samuel fit place à une pâleur étrange, et son sang tourna dans ses veines comme si, pour la première fois, elle voyait un être d'une nature supérieure et inconnue, un être semblable à ceux qui n'avaient encore existé pour elle que dans ses rêves.

Elle éprouva à la fois ce frisson de volupté ineffable que Dieu a permis à la femme d'éprouver lorsqu'elle sent son heure venue d'aimer, et ce pressentiment de peur instinctive qu'il semble lui avoir accordé pour l'avertir du danger, comme un éclair qui illumine aux yeux du voyageur perdu les fondrières et les abîmes semés sur sa route.

Le regard ardent et passionné du page, qui n'avait pas cherché à déguiser son émotion, fut remarqué par Ésaü Manassès, qui, restant appuyé sur l'aviron, seule arme qu'il eût gardée, lui dit dédaigneusement :

— Arrière, serviteur trop zélé! Est-ce toi qui comptes arrêter mon bras, toi que mon souffle ferait trembler comme une paille au vent?

Le front de l'homme au tabard se plissa; ses yeux lancèrent un jet de flamme haineuse, et sa main fouilla à sa ceinture. Alors Samuel Ben-Levi lui jeta un regard suppliant et éperdu, puis il dit d'un ton d'autorité :

— Allons, désobéissant garçon, vas-tu entamer une querelle avec notre sauveur? Tu ne deviendras donc jamais sage? Est-ce le rôle d'un apprenti batteur d'or de vouloir toujours jouer du poignard comme un malandrin, au lieu de faire honnêtement les comptes de son maître? Oh! Ésaü valait mieux que toi, et j'ai perdu au change, car tu ne sais que fainéanter, te harnacher de toques à plumes comme un gonym, courir les aventures de nuit et chanter des billevesées sous les balcons et sous les auvens des hôtelleries. Tout cela, parce que ton maître se fait vieux, et que tu n'as plus peur de lui.

— Oui, reprit Ésaü, le jeune coq a besoin d'une leçon pour apprendre à chanter moins haut. Vos serviteurs sont devenus bien hardis auprès des dames, et ils ont la langue un peu trop prompte, maître Samuel. Dieu sait ce qui me retient de livrer ce jeune drôle à un de nos capitaines qui ne plaisante guère.

— Et comment appelez-vous ce capitaine, Ésaü? dit Samuel d'un air indifférent.

— Juan Coupe-Tête, digne trésorier, répliqua Manassès. De tous ceux qu'on lui a confiés, nul n'est revenu se plaindre de ses procédés.

Samuel Ben-Levi avait seul tressailli à cette réponse, car le page avait conservé sa ferme contenance et son air résolu; mais le vieux juif lui dit aussitôt :

— Allons, enfant, priez le seigneur Ésaü de vous pardonner cette folie.

— Et hâte-toi, car ma patience pourrait se lasser, ajouta le renégat.

— Prier cet homme? Jamais! jamais! s'écria le page.

Mais, en ce moment, Rachel, qui n'avait cessé de le regarder et qui était restée adossée à la litière, se pencha doucement vers lui.

— Priez-le, pour l'amour de moi, murmura-t-elle; je vous en supplie, car il serait impitoyable.

— Je n'ai point voulu vous offenser, senor, dit enfin le page en pâlissant et baissant les yeux, comme pour cacher le feu sinistre qui en jaillissait.

Ésaü jeta sur eux un regard soupçonneux, et un souriro sardonique crispa ses lèvres :

— Elle lui parle bas, elle le contemple comme une idole,

pensa-t-il, et je les laisserais partir ensemble? C'est impossible! Il reprit à voix haute : — Vaillant défenseur des dames, je suis sûr que ce n'est pas le courage, mais les armes, qui vous manquent pour tirer vengeance de mon insulte. Pour un simple apprenti de Samuel, vous êtes vraiment bien haut monté sur vos ergots. Eh bien! moi, je veux être généreux. J'ai des épées dans ma barque. Voulez-vous en essayer la trempe?

Le page tendit sa main droite vers Ésaü et répondit :

— J'attends!

Le renégat retourna vers la barque en dissimulant mal l'expression d'une joie farouche.

III

COMMENT UN LAID CHEVALIER ÉCHANGEA SON ROUSSIN POUSSIF CONTRE LES PRISONNIERS D'ESAU.

Samuel s'approcha aussitôt de son serviteur et lui dit à voix basse :

— Y songez-vous? lutter avec ce misérable renégat, lorsque chaque minute écoulée est plus précieuse qu'un diamant de la couronne de Castille? Mais vous vous trahissez vous-même!

— Afin qu'il ne soit pas dit qu'il y ait un seul homme fidèle à son seigneur en Espagne, répondit le page en souriant.

— Refusez ce combat inégal, reprit Samuel. Ésaü est d'une force herculéenne.

— Et moi, ai-je jamais passé pour un enfant inhabile à manier les aiguilles de Tolède? dit le page. Je le vaincrai, mon bon Samuel, comme David vainquit Goliath dans l'histoire de ton peuple, et je me réjouis de penser que je verrai couler le sang d'un de ces rebelles abhorrés, d'un de ces traîtres qui vendent l'honneur et la vie de leur roi.

— Mais votre victoire sera notre perte à tous et le triomphe de nos ennemis, insista le trésorier. Le temps s'écoule comme les flots de cette rivière. Les troupes françaises se rapprochent de plus en plus. Les maraudeurs gascons et anglais vont nous surprendre et nous livreront vivans à don Enrique.

— Vivans! c'est ce qui te trompe, dit en frémissant le page.

— Enfin Esaü peut seul nous livrer passage.

— Ecoute, Samuel : je ne crains personne en Espagne quant au maniement de l'épée et de la hache. Don Enrique lui-même, quoique renommé par son adresse et sa vigueur, je l'ai toujours désarmé dans la salle d'armes de l'alcazar. Dès que ton géant apostat sera couché à terre, je sauterai dans sa barque et je ramerai de façon à te transporter, toi et ta fille, à l'autre rive, avant que les flèches des archers anglais aient pu se ficher en terre sur cette berge. Une fois arrivés aux bergeries, ma bonne nourrice, la vieille Paloma, et mes frères de lait, nous donneront asile et secours. Trêve aux sermons, Samuel. Figurez-vous que vous assistez à un tournoi dont votre divine fille est la reine.

Et il s'inclina gracieusement devant la belle Rachel, vers laquelle il s'était avancé en disant ces dernières paroles.

Mais la jeune fille, pâle, émue, le cœur oppressé d'un poids indéfinissable, et sentant des larmes involontaires trembler au bord de ses cils, lui dit avec agitation :

— Ne vous battez pas avec l'apostat, serviteur de mon père. Je vous l'ordonne, si c'est nécessaire. Obéissez à la fille de votre maître. Tous ces outils de mort sont familiers au sauvage Ésaü; et que peut le courage contre la force et l'expérience des armes?

Le page la regarda avec admiration et se sentit ému de l'intérêt passionné qu'elle prenait à son sort.

Cependant Esaü revenait vers eux, et Samuel s'empressa de crier avec l'accent de la colère à son varlet :

— Je n'aime pas les bravaches et les querelleurs; entends-tu, garçon? Si au lieu de manier les balances, tu veux brandir les couteaux et les épées, nous ne ferons pas de longs comptes ensemble. Je te chasserai de ma maison, et tu iras chercher ton pain où tu pourras.

— Eh bien! es-tu prêt, mignon? dit à son tour Esaü, en offrant le choix des épées au page.

— Vous entendez que mon maître me défend de me battre, répondit ce dernier avec embarras.

— Oui-dà! fit Esaü. Es-tu donc plus hardi de la langue que du cœur et de la main? Je t'avais mieux jugé!

— J'ai juré obéissance au maître qui me nourrit.

— Et tu es fort aise de ce serment, n'est-ce pas? répliqua le rénégat. Tous les poltrons sont vantards, grands faiseurs de fanfaronnades et grands chercheurs de querelles. Ah! tu es bien fait pour être page de dame, quoique tu ne sois plus un jouvenceau de première jeunesse; mais tu as un cœur de femme et non d'homme. Tu es fier et brave tant que les épées dorment au fourreau; dès qu'elles luisent au soleil, tu voudrais te cacher derrière la robe et le voile de ta maîtresse. Tu m'as arrogamment insulté tout à l'heure, et tu crois qu'il suffit maintenant de retrancher ta frayeur derrière les ordres de ton maître! Il faut que je t'inflige un châtiment digne de ton insolence, et que tes épaules fassent connaissance avec le pommeau de mon épée.

Mais, à l'instant où Esaü allait exécuter sa menace, la juive, qui vit luire un éclair de rage dans les yeux du page, fit deux pas en avant, et posa sur le bras du rénégat sa main mignonne, alourdie par de grosses bagues d'or massif. Ce doux contact le fit frissonner comme une feuille, et il laissa retomber l'épée à terre.

— Rachel vous prie d'épargner ce pauvre diable, dit-elle de cette voix au timbre argentin qui avait toujours le privilége de bouleverser le cœur d'Esaü Manassès.

— C'est pour lui que vous consentez à me parler, Rachel, et même à me prier, répondit le renégat. Je lui dois ce bonheur. C'est pour ce lâche que vous avez peur et que vous daignez toucher le bras de l'être odieux que vous reniez. Je lui pardonne donc à cause de vous. Aussi bien sa faiblesse m'a ôté les soupçons singuliers que m'avait inspirés son audace. Je commençais à me défier d'un serviteur juif si hardi et si impétueux. Je ne suis pas accoutumé à trouver tant de courage chez mes anciens frères.

— Merci, Esaü, dit-elle gravement, et à cette heure laissez-nous partir. Dans quelques minutes les cavaliers de don Enrique seront ici!

— Qu'ils partent tous! s'écria le rénégat; mais vous belle Rachel, il faut que vous restiez sous ma garde.

Et il prit convulsivement dans ses mains les mains de la jeune fille, qui devint blanche comme de la neige.

Alors le page ramassa avec la rapidité de l'éclair l'épée tombée aux pieds d'Esaü et lui cria :

— Aux épées! aux épées! bravache!

— Ah! te voilà réveillé de ta couardise, mignon! dit le renégat. Soit : aux épées! puisque tu le veux; j'aime mieux cela. Rachel, ce n'est pas moi qui vous désobéis.

Le page se mit en garde avec une souplesse remarquable, et fit tournoyer l'épée au-dessus de sa tête, suivant l'usage du temps, avec une vigueur que son adversaire n'eût pas attendue de lui en voyant ses membres nerveux et bien proportionnés, mais un peu délicats. L'expression revêche qu'il avait gardée jusqu'alors envers Samuel fit place à l'air hautain et vindicatif d'un guerrier outragé, qui trouve l'occasion de se venger et qui est décidé à user de tout ce que la nature lui a départi de force et d'adresse pour triompher dans une lutte légitime.

— Partez! cria-t-il au vieux trésorier, partez tous tandis que je retiens ici ce chasseur de fugitifs, cet espion lancé sur le gibier humain. Sauvez votre fille, Samuel. Gagnez l'autre rive; là vous serez en sûreté.

— C'est ce qui te trompe, dit Esaü en reculant de quel-

ques pas et étendant son épée vers l'autre rivage. Regardez! Tous les fugitifs jetèrent les yeux de ce côté, et virent en effet des tourbillons de fumée rougeâtre s'élever au loin au-dessus des arbres. Ils poussèrent des cris d'effroi.

— Nos tard-venus prennent leur revanche du nom qu'on leur donne, reprit le renégat d'un air de triomphe. Ils se chauffent les mains, à ce qu'il paraît. Il leur faut un incendie de forêt pour foyer.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria le page, que va devenir la pauvre vieille nourrice, qui n'a sans doute d'autre défenseur, en ce moment, que l'idiot Perce-Neige?

Pendant ce temps, Esaü le contemplait avec une vive et soucieuse attention, et, se retournant tout à coup vers Samuel, il lui demanda :

— Depuis quand as-tu ce hardi compagnon à ton service, maître?

— Depuis quelques jours seulement, répliqua le juif, les yeux baissés afin d'éviter le regard inquisiteur de son ancien apprenti.

— Il est bien téméraire pour un varlet qui porte la rouelle jaune.

— Il ne l'est pas autant que toi, mon cher fils.

— Il est bien habile au maniement de l'épée pour un enfant de la Juiverie, maître?

— Oh! tu lui en remontrerais encore, Esaü Manassès.

Ce dernier réfléchit quelques instans, puis il poursuivit :

— Ta fille le connaît-elle? Ne me mens pas, Samuel. Je suis des vôtres, et je sais lire dans le pli de tes paupières baissées, dans les rides de tes lèvres souriantes.

— Rachel l'a vu aujourd'hui pour la première fois; car il n'était pas admis dans l'appartement des femmes comme toi, fils de mon vieil ami Manassès, répondit gravement le trésorier. Je te le jure par les tables de la loi. Et quant à lui, il a entrevu tout à l'heure pour la première fois le visage de Rachel, lorsque son voile s'est écarté.

— N'importe! reprit Esaü, il est dangereux d'avoir de si beaux serviteurs dans une maison qui abrite une si belle fille. Ecoute-moi, mignon, continua-t-il en s'adressant au prétendu page, qui restait immobile et consterné à regarder l'horizon, teint d'une pourpre sanglante : sais-tu qu'en temps de paix le sang d'un juif vaut quatre sous d'amende, mais qu'en temps de guerre on n'en doit compte à personne?

Le blond varlet, réveillé de sa stupeur, éclata d'un rire étrange, et, tendant vers Esaü sa main gauche avec l'allure suppliante d'un mendiant quêtant l'aumône, il s'écria :

— Et le sang d'un renégat, combien m'en donnes-tu, Manassès?

— Misérable! hurla Esaü, tu as prononcé ton arrêt.

Et il leva sur lui sa longue épée.

Mais, au même instant, Rachel jeta un cri d'effroi et d'angoisse qui troubla tellement l'ex-apprenti, que son coup porta à faux très heureusement, car le page n'avait pas bougé, bravant jusqu'à l'imprudence la rage de son ennemi.

Il se fit alors un silence qui permit d'entendre le lourd trot d'un cheval sur la lisière de la forêt. Samuel Ben-Levi laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et la jeune juive s'écria :

— Esaü, êtes-vous donc devenu un lâche? Avez-vous oublié que vous avez rompu pendant des années le pain azyme avec nous? Avez-vous perdu le souvenir du passé à ce point que vous nous livriez vous-même à nos ennemis? Le souffle de leurs chevaux fume déjà sur nous; sera-t-il en votre pouvoir de nous sauver ensuite?

— Vous avez raison, dit Esaü ému et apaisé par cette voix aimée, et inquiet de ce bruit de pas lourds et réguliers qui se rapprochait. Il faut que vous partiez sans retard; mais je vous accompagnerai. Ma présence peut seule vous protéger au milieu de ces bandits français, cette peste dont le dogue de Bretagne nous a infestés.

— Voici des paroles qui sonnent mal à des oreilles françaises, mon gars, répliqua une voix rude du côté de la forêt.

Et en même temps un chevalier apparut hors de la lisière verdoyante, traînant par la bride un cheval épuisé de fatigue, qui baissait sa tête morne vers la terre.

Tous les fugitifs le regardèrent avec étonnement.

Le nouveau-venu n'avait pas une apparence fort gracieuse. Il était vêtu d'un jacques noir très minable, et à son cou pendait une hache d'armes. Ce triste accoutrement donnait plutôt l'idée d'un brigand et d'un soudard que d'un chevalier, malgré son casque brillant, dont la visière était relevée. Il avait le visage rond et brun, le nez camus, de gros yeux verts et des cheveux touffus et hérissés. Ses membres étaient mal proportionnés. Son cou torse et court reposait sur de larges épaules, fort épaisses et un peu élevées. Ses bras étaient très longs et se terminaient par de petites mains aux gros poings carrés. Sa taille était ramassée, et ses jambes mal faites, aux genoux cagneux, contribuaient à faire de lui une sorte de gnome assez repoussant.

Il était certes impossible de voir un chevalier plus mal taillé et plus désagréable de regard et de physionomie. Cependant, en l'examinant bien, on s'apercevait que son visage était franc, ouvert et jovial. Jamais la ruse et la dissimulation venimeuses n'avaient pincé ces grosses lèvres rouges où souriait la bonne humeur, et, si son premier aspect inspirait la crainte, son parler net et gai accusait en lui une heureuse nature. Ce corps de Titan contrefait devait cacher un cœur noble et généreux.

Il s'avança directement vers le renégat, et lui mettant familièrement la main sur l'épaule :

— Ah! ah! l'ami, vous vouliez dérober cette belle prise à votre maître? mais je crois que nos malandrins n'aiment guère qu'on se gabe d'eux. Par Dieu qui peina en croix et le troisième suscita! ils vous feraient mauvais parti. Retournez donc près du bon roi don Enrique, et je me chargerai, moi, de cette caravane. Le vieux juif sera mis à rançon, et je pense qu'il ne sera pas nécessaire de le tenir trente jours les grézillons aux doigts et les fers aux pieds, pour lui faire remplir de marabotins les casques de dix hommes d'armes.

Les fugitifs restaient accablés de ce nouvel incident, et en attendaient l'issue avec une anxieuse impatience. Ils furent surpris de voir le fier Esaü baisser la tête devant ce chevalier brutal qui lui commandait en maître. Cependant le renégat repondit :

— Seigneur chevalier, vous pouvez courir des dangers en pareille aventure, tomber dans une embuscade, au milieu d'un parti ennemi.

— Eh! par saint Yves! interrompit brusquement l'inconnu, me parler de danger, c'est me donner un nouvel appétit. Je reste. Va-t-en!

Mais Esaü, humilié d'être ainsi traité devant ses anciens frères, et sentant une sourde colère fermenter dans son cœur, ne bougea pas et répliqua :

— Le roi, mon seigneur don Enrique, m'a ordonné de garder ce poste, et je le garderai. Je suis Espagnol, et je n'ai pas d'ordre à recevoir d'un Français. Quant à ces prisonniers, ils m'appartiennent.

— Comment, vilain! dit le chevalier en éclatant de rire, es-tu devenu si hardi que de jouter de langue avec moi? Crois-tu que je ramasserais ton gant, si tu le jetais devant moi! Si tu sais qui je suis, tu sais aussi que je connais ton honnête métier; prends donc garde à ne plus le trouver sur mon chemin, ou je te fais brancher haut et ferme, comme il convient à un espion infidèle.

— Un espion! répéta Rachel en reculant et joignant les mains avec horreur.

— Voilà donc où l'a conduit cette noble ambition dont il parlait, dit le page en ricanant.

Esaü, écrasé de honte, gardait le silence; mais des gouttes de sueur froide perlaient à ses cheveux.

— Ah! ah! belle juive, reprit gaiement l'inconnu, vous ignoriez l'office du beau sire; maintenant que vous le con-

naissez, ne vous fierez-vous pas mieux à un loyal chevalier qu'à un espion du soin de vous protéger ?

Et il tourna dédaigneusement le dos au renégat.

Samuel Ben-Levi et ses compagnons l'imitèrent tous. Rachel remonta, avec l'aide du page, dans la litière, qui fut transportée dans le milieu de la barque.

Les fugitifs s'y précipitèrent, au risque de la faire chavirer.

Ésaü, saisi d'un accès de vertige et de désespoir, s'élança alors l'épée haute vers le nouveau-venu en s'écriant :

— Un homme vaut un homme. Rendez-moi mes prisonniers, capitaine pillard ! je ne me laisserai pas tondre comme un mouton. Si vous me volez ma prise, je me payerai avec votre sang.

Le chevalier l'attendit de pied ferme et lui répliqua d'un air goguenard, en lui montrant son cheval efflanqué et poussif :

— Vilain, tu as raison ; il faut être loyal en affaires. Troc pour troc ! je te fais don de ce roussin en échange de tes prisonniers. Ésaü, aveuglé et étourdi par la rage, voulut frapper le railleur, qui, sans toucher à sa hache d'armes, avait tout bonnement saisi la lourde couverture de laine jetée sur son cheval, et qui la faisait voltiger en l'air avec une dextérité digne d'un habile *torero*. L'épée du renégat vint s'engager dans les plis de la couverture et la perça d'un trou de plus. — Tu vas voir, mon gars, lui cria le chevalier, que, pour châtier les espions, je n'ai pas besoin d'entrer en lice avec eux. Et, en un tour de main, il eut enveloppé de cette couverture grossière la tête et les bras d'Ésaü ; puis, malgré sa résistance désespérée, il lui étreignit les mains comme dans un étau, et tordit autour de ses poignets la corde qui lui servait de ceinturon. Ensuite il le transporta dans ses bras et l'attacha sur le dos du cheval en disant : — Ce n'est pas tout de faire des prisonniers, beau sire, il faut savoir les garder. Je me charge désormais de ces braves gens, et je te promets que nul ne me les enlèvera en chemin. Bon voyage, écumeur d'eau douce !

Et, sautant dans la barque, il coupa l'amarre. Les fugitifs avaient suivi de l'œil cette scène rapide et extraordinaire avec un étonnement mêlé d'admiration. Le page et le chevalier saisirent les rames, et la barque s'éloignait du rivage, tandis que le misérable renégat disparaissait dans les profondeurs de la forêt, ivre de douleur et répétant :

— Grâce à ce capitaine aux têtes d'aigle, Rachel sait maintenant à quel prix j'ai essayé de m'élever ! comment j'ai dû monter à genoux les premiers échelons de la fortune, les échelons enfouis dans la boue ! Oh ! oui, chevalier, je te connais ; mais, si Dieu est juste, nous nous retrouverons encore face à face !

IV

D'UN MÉCHANT TOUR DE L'INNOCENT PERCE-NEIGE, ET DU DANGER QUE COURUT RACHEL D'ÊTRE NOYÉE.

Pendant la route il s'échangea peu de paroles. Chacun était inquiet et dans l'attente de quelque incident sinistre, à l'exception du nouveau-venu, dont le ton hardi faisait supposer aux fugitifs qu'il était le chef d'une des compagnies blanches, un de ces hommes de proie qui allaient à la curée des royaumes.

Ils aimaient mieux cependant être ses captifs que ceux d'un serviteur du comte de Trastamara, car les paroles de l'inconnu avait confirmé leur espoir d'être relâchés moyennant une bonne rançon. Tout en ramant, le page regardait les flammes qui coloraient de pourpre l'azur du ciel, et le moment vint où, sentant ses bras se fatiguer et son ardeur convulsive s'épuiser, il s'écria :

— Maudit sois-tu, Enrique, toi qui as attiré sur ton pays cette nuée d'écorcheurs, de mendians et de voleurs !

Mais le bon chevalier, au lieu de s'offenser outre mesure de cette apostrophe provocante, lui répondit tranquillement :

— Ces écorcheurs sont venus guerroyer contre le tyran qui a fait étrangler sa femme, la vertueuse Blanche de Bourbon. Ces mendians sont venus demander l'aumône au roi qui a fait tuer ses barons pour mettre la main sur leurs fiefs et les distribuer à ses favoris juifs ou sarrasins. Ces voleurs sont venus dérober un trône au mauvais frère qui volait les héritages de ses frères Enrique, Sancho, Fadrique et Tello !

— Mensonge et blasphème ! répliqua le blond varlet, malgré les regards de Samuel. Oh ! je reconnais là les calomnies du doucereux Enrique. Il sait pourtant qu'il a tiré l'épée en présence de son roi don Pedro, qu'il a frappé devant lui un de ses conseillers, et que ce cruel tyran l'a laissé fuir sain et sauf !

— Parce que sa conscience lui disait que c'était assez d'un fratricide.

— Oui, c'était assez ! Mais si le grand-maître de Saint-Jacques a péri, c'est que l'honneur du roi l'exigeait. Ce dernier savait que don Fadrique aimait la reine, et que la reine sacrifiait son devoir à cet amour.

— Tu es bien hardi de prendre ainsi la défense de ce tyran, qui n'eut pas le courage d'offrir au grand-maître un combat loyal, qui le fit venir à sa cour trompé par un sauf-conduit, et qui, là, ordonna et contempla lâchement son assassinat. Est-ce une action digne d'un chevalier ?

— Ce jour-là, don Pedro n'était pas un chevalier, mais un justicier, messire. Il avait donné un sauf-conduit à son frère rebelle et lui pardonnait sa rébellion, mais il ne pouvait lui pardonner son déshonneur et devenir la risée de la cour.

— Ce sont là des mots et non pas des preuves, dit le chevalier en hochant la tête. Il est facile de calomnier les morts.

— Mais ignorez-vous donc, reprit le varlet avec impatience, que don Fadrique brava ouvertement le roi dans son entrevue avec lui, et qu'il lui montra avec un sourire railleur, lorsqu'il fut descendu dans le corral de l'alcazar, une ceinture d'or merveilleusement incrustée de pierres précieuses et de perles, que la reine lui avait donnée ? Don Pedro ne put résister à sa colère, et il cria à Pero Lopez de Padilla, chef des arbalétriers à masses d'armes : « Prenez le grand-maître ! » Lopez obéit, mais Fadrique se dégagea de ses mains et se mit à courir éperdu dans le corral, portant la main à son épée. Jamais il ne put la tirer, la garde étant engagée dans le baudrier et la croix retenue par la courroie. Alors les huit sbires Nuno Fernandez de Roa, Ruy Gonçalez de Atienca, Juan Diente et Rodrigo Perez de Castro, se ruèrent sur lui, et Nuno, ne pouvant le saisir à cause de ses bonds, le frappa de sa masse d'armes pour l'étourdir. Le roi leur cria d'arrêter, car il regardait d'une fenêtre cette horrible scène ; mais don Fadrique était tombé raide mort sous le coup.

— Ce récit est une fable inventée par les courtisans de don Pedro, dit rudement le chevalier. Où sont les témoins qui pourraient affirmer que tout s'est passé ainsi ?

— Je suis le neveu du sergent d'armes Juan Diente, répliqua le page, et je l'accompagnais ce jour-là au palais. J'ai tout vu, et je puis dire que c'est la pure vérité.

— Tais-toi ! dit le Français. Il n'appartient pas à un vilain de race si petite de parler si hautement des princes. D'ailleurs nul prêtre, fût-ce celui qui tient les clefs de saint Pierre, n'oserait absoudre le roi Pedro du meurtre de Blanche de Bourbon, recluse si longtemps dans la tour de l'Or, et étranglée ou étouffée sous des coussins par de misérables juifs.

— Eh bien, je parlerai encore ! s'écria le neveu de Juan Diente, et j'affirmerai que don Pedro n'est pas coupable de

ce meurtre, messire. Pourtant, il est souvent rentré sombre et pensif à son alcazar, sans pouvoir y trouver le sommeil, poursuivi qu'il était par le fantôme de Blanche de Bourbon. Certes, il ne l'aimait pas. C'étaient les grands qui lui avaient imposé ce mariage, entre autres son ancien gouverneur, le puissant don Juan Alonzo Albuquerque, qui désirait forcer ainsi le roi à abandonner sa maîtresse Maria de Padilla, dont la faveur lui faisait ombrage, quoiqu'il l'eût commencée de ses propres mains. Blanche arriva de France en victime à laquelle on avait appris à trembler devant son mari comme devant un ennemi. Elle ne put cacher son effroi et ses frémissemens lorsque don Pedro lui donna le baiser des fiançailles.

— C'est qu'elle pressentait sa destinée, interrompit le chevalier.

— Non ; c'est qu'elle avait un autre amour, un amour criminel dans le cœur, reprit impétueusement le varlet. Don Fadrique, qui avait été la chercher dans son heureux pays, qui l'avait accompagnée dans son long et interminable voyage, sut gagner sa tendresse. Leurs regards se souriaient, leurs mains s'entrelaçaient lorsqu'ils se croyaient à l'abri de tout espionnage. Voilà pourquoi don Pedro abandonna sa femme, sans daigner se plaindre, et se contenta de la garder prisonnière sous la garde de Pero Gomez Gudiel, évêque de Ségovie, de Tel Gonçalez Palomèque de Tolède, et de Juan Manson, officier de sa maison.

— C'est faux! dit le chevalier. Blanche était la plus sainte des femmes, et, si tu continues, méchant varlet, à flétrir comme un mécréant sa bonne renommée, je te ferai rentrer tes paroles dans la gorge.

Mais, au même instant, le page sourit en entendant une sorte de complainte chantée sur l'autre rive d'une voix traînante et monotone.

— Je connais cet air-là, dit-il, et tenez, messire chevalier, dans votre pays, le proverbe veut que la voix du peuple soit la voix de Dieu. Eh bien! en Espagne, le peuple a consacré dans ses romances les soupçons de don Pedro. Ecoutez!

Tous firent silence, et ils distinguèrent parfaitement les vers suivans, psalmodiés par un chanteur invisible :

— On dit le soir, près du donjon,
Que, pour maîtresse et souveraine,
Don Fadrique a choisi la reine
Blanche, la sœur du fier Bourbon.

Le page poussa un éclat de rire amer en ajoutant :

— Vous voyez que le déshonneur du roi de Castille court les rues et les campagnes!

Samuel, inquiet du calme peu naturel du chevalier, se pencha à l'oreille de son serviteur et lui dit :

— Prenez garde à vous, seigneur! vous vous perdrez de gaieté de cœur. Un peu de prudence, je vous en conjure!

— Bah! je ne crains pas ce dogue mal léché, répondit-il ; il est seul et empêtré de sa cotte de mailles. Je sais nager et ramer, et lui, s'il tombait à l'eau, il ne s'en retirerait pas facilement.

Mais le chevalier, qui avait observé tous ces chuchotemens, se leva tout à coup, fit vaciller la barque sous son pas formidable, et, saisissant le page à bras-le-corps, il le souleva en l'air et le suspendit au-dessus des flots avec une vigueur prodigieuse :

— Louveteau! lui cria-t-il alors sans remarquer la pâleur mortelle des fugitifs, loue Dieu de ce que j'aime les serviteurs féaux, et que je pardonne volontiers à qui risque sa peau pour son maître. Mais s'il est bien d'être fidèle, il est mal, je le répète, de calomnier les morts, qui ne peuvent se défendre. Ainsi donc, plus un mot sur la sainte reine Blanche, la nièce de mon maître; car, par saint Yves! chaque insulte qu'on lui fait est une insulte sur ma joue. Le varlet, après s'être vainement débattu, avait gardé le silence; mais lorsque le bon chevalier le laissa glisser sur le plancher de la barque, les réseaux de la litière s'entr'ouvrirent, le page vit briller les yeux de Rachel et sa petite main lui tendre un poignard. Il se courba à terre comme un serpent, et, se redressant tout à coup, il essaya de frapper le chevalier au défaut de sa cotte de mailles; mais ce dernier avait déjà imprimé du pied au rebord de la barque un mouvement si brusque et si violent, que son adversaire trébucha. Alors le Français lui arracha sans peine le poignard et lui mit en main les rames à la place : — A la corvée, mon gars! ajouta-t-il dédaigneusement, et ne t'amuse pas encore à piquer mon jacques avec cette aiguille de femme, ou je t'enverrai prendre des leçons de nage chez les poissons. Le varlet, blême de colère, se laissa retomber sur le banc des rameurs, et un gémissement se fit entendre dans la litière.

— Quant à vous, la belle, continua le chevalier, vous portez là de petits objets de toilette qui pourraient procurer à votre père quelque surprise désagréable, comme celle d'être pendu. Si mes écuyers avaient assisté à ce tournoi, à coup sûr, pas un de vos compagnons n'eût obtenu *merci*. Quant à moi, j'excuse cet accès d'impatience féminine.

Et il se mit à rire bruyamment.

La juive répondit d'une voix douce, mais ferme :

— Ma vie est dans vos mains, messire; mais j'ai cru que vous vouliez tuer ce pauvre serviteur pour le punir de sa franchise.

— De ses mensonges, dites, la belle.

— De sa franchise, messire. Quoique j'aie toujours été renfermée dans notre maison de la Juiverie de Séville, j'ai su, comme tout le monde en Espagne, que Maria de Padilla était seule accusée du meurtre de la reine, qu'elle voulait remplacer sur le trône. Blanche de Bourbon n'avait pas de lignée de son mari. La favorite craignait de voir succéder à don Pedro son ennemi mortel, le comte de Trastamara, au préjudice de ses trois enfans. Elle envoya à la reine un de nos frères, qui lui vendait habituellement des parfums empoisonnés. Don Pedro en conçut une si grande horreur pour Maria, qu'il l'exila, après l'avoir forcée d'assister au supplice de l'empoisonneur et aux magnifiques funérailles de sa femme, qui fut transportée dans le caveau des rois. Quant aux crimes de don Pedro, ils consistent à avoir empêché les grands de puiser à pleines mains dans les coffres de la trésorerie, de violer la foi des traités jurés avec les Maures, et de dépouiller les juifs. Trastamara est le roi des ricos-hombres, parce que c'est un joyeux compagnon avec qui ils espèrent recommencer leurs violences, leurs assassinats, leurs débauches, que réprimait la justice de don Pedro; celui-ci est le roi des soldats, des laboureurs, des matelots et des mendians, parce qu'il a bu à leur gourde, a vidé sa bourse dans leurs mains et a tiré l'épée pour les protéger.

— Par la benoîte Tiphaine! comme vous vous animez, jouvencelle, à faire l'éloge de ce traître roi! dit le bon chevalier tout émerveillé. A-t-il composé quelque romance en l'honneur de vos beaux yeux, ou vous a-t-il affranchie de la loi qui interdit aux femmes de votre race de porter des pierres précieuses ?

— Don Pedro ne m'a jamais vue, répliqua froidement Rachel; mais il m'a rendu un service que je n'oublierai jamais de ma vie. Un jour, je me rendais au bain public, suivie de mes deux esclaves nubiennes, au lever du soleil, à l'heure prescrite pour nous autres juives dont l'aspect souillerait le regard des chrétiens. A la porte du bain, nous nous trouvâmes entourées d'une troupe de jeunes fous, de débauchés de la noblesse, suivis de leurs pages, qui portaient des torches flamboyantes, car la nuit finissait à peine. Je voulus me retirer en entendant leurs galans propos. L'un d'eux, grand, élancé, plus insolent et plus hardi que tous les autres, porta la main à mon voile pour me l'arracher, en déclarant, au milieu des éclats de rire, que, si j'étais jeune et belle, je n'aurais pas à payer mon bain, car je le prendrais dans son palais, et que, si j'étais vieille et laide, il me le ferait prendre dans le fleuve, où l'un de ses lévriers favoris me repêcherait.

Vous pouvez juger quelle fut mon épouvante. Je crus mourir. Quant à mes Nubiennes, l'une s'était enfuie en criant : l'autre, agenouillée et n'osant dire mot, tremblait de tous ses membres. Je me débattais contre le rico-hombre insolent, mais déjà je sentais mon voile se déchirer sous ses mains, lorsqu'un homme, vêtu d'un grossier caban de pêcheur tout rapiécé, et la figure cachée à moitié par le capuchon, s'élança dans le groupe, et, arrachant la torche d'un des pages, la porta au visage du téméraire en lui criant : « Vous n'y voyez pas assez clair, infant ! Regardez bien ce visage-ci, puisque vous êtes en veine de curiosité, et dites si vous le trouvez de votre goût ! » Don Enrique, car c'était lui, poussa un rugissement de douleur. Sa barbe avait pris feu, pendant que ses compagnons s'éparpillaient. Le pêcheur courut prendre une jarre qu'il avait déposée à terre, et la vida sur la tête de l'infant en disant avec ironie : « Je ne vous ferai pas payer ce bain, Enrique ; mais ne me forcez pas de vous en faire prendre un second, car à chaque œuvre son salaire ! » Et faisant signe à l'infant de le suivre, il s'éloigna sans même me demander mon nom. Ce pêcheur, vous l'avez deviné, c'était don Pedro, qui s'était déguisé pour rôder, suivant son habitude, dans les rues de Séville pendant la nuit, et surveiller la négligence des crieurs nocturnes.

— Allons ! vous êtes reconnaissante, et je ne puis vous en blâmer, dit le chevalier inconnu. Votre récit me réconcilie un peu avec ce maudit Pierre ; mais vous êtes juive, et je ne puis vous accorder pleine confiance. Hé ! notre ami aux blonds cheveux joue mieux des rames que du poignard, et avant cinq minutes nous aurons gagné l'autre bord, au train dont il y va.

Le varlet ramait en effet vigoureusement, mais d'une façon tout à fait machinale. Il avait prêté aux réponses de Rachel une attention très profonde, et, lorsqu'elle eut raconté la scène du bain, un sourire radieux éclaira ses traits assombris, et ses regards restèrent attachés à la litière avec une expression passionnée et attendrie ; mais cette distraction ne tarda pas à devenir fatale aux passagers.

Samuel, qui avait hâte de toucher le bord, répondit au chevalier d'un ton joyeux :

— Oui, messire, nous arrivons, car le flot écume et blanchit, signe qu'il se brise contre la berge.

— C'est singulier, dit le Français : l'eau gronde, là-bas devant, comme si elle se précipitait dans un entonnoir.

En entendant ces mots, le page cessa de ramer, et, se redressant d'un mouvement impétueux, il regarda à l'endroit indiqué par le chevalier, et vit les flots, blancs d'écume, tourbillonner et s'engouffrer comme dans un puits avec un fracas épouvantable. Ses cheveux se hérissèrent et ses genoux tremblèrent sous lui.

— Nous sommes perdus ! s'écria-t-il. Voici le tourbillon qui entoure l'écueil du *Maure*. Quelle est la main maudite qui a arraché le pennon du comte de Cardonne, planté là de tout temps pour signaler ce banc invisible ?

La barque était déjà entraînée avec une effrayante rapidité contre l'écueil invisible sous l'eau, à cent pas de la rive. Les prisonniers se mirent à pousser des cris de détresse en se voyant menacés de ce danger inévitable. Le vieux Samuel commença à faire le tour de la litière comme une bête fauve, s'arrachant la barbe et criant : « Ma fille ! mon sang ! ma vie ! » avec un accent de douleur à fendre l'âme, mais sans trouver de moyen de salut plus efficace que des cris et des gémissemens. Heureusement un autre s'occupait aussi de Rachel, et d'une façon plus utile et plus active. En un instant, le varlet eut laissé tomber les rames, et, s'étant débarrassé de sa robe juive, il ouvrit violemment la litière et dit à sa belle maîtresse :

— Fie-toi à ton serviteur, jeune fille : il te sauvera ou il mourra avec toi. Rachel, tremblante, reculait comme une biche effarée devant lui, quoiqu'elle le trouvât beau d'exaltation et de dévouement ; il l'enlaça alors dans ses bras nerveux. — Pas un cri, pas une vaine parole, continua-t-il, car il s'agit de vie et de mort.

Mais la jeune fille, se débattant contre ses efforts, répondit :

— Peux-tu sauver aussi mon vieux père ?

— Impossible.

— Pourquoi impossible ? je ne veux point l'abandonner. Sauve-le plutôt ! Sauve ton maître et laisse-moi périr !

Le varlet sourit dédaigneusement et frappa du pied le plancher de la barque.

— Folle résistance !.... Rachel, vous voulez donc me clouer à cette place, et me voir engloutir avec tous les poltrons qui n'ont pas osé, comme vous, venir à mon aide tout à l'heure ?

La juive répliqua :

— Obéissez-moi ! je vous l'ordonne. Sauvez mon père.

— Mais lui-même veut que je vous sauve. N'est-ce pas, Samuel ? Pour vous obéir, qu'il choisisse librement entre sa vie et la vôtre.

Le vieux trésorier se prosterna à ses pieds.

— Emporte ma fille, le précieux fruit de ma race, s'écria-t-il, et laisse la branche morte et stérile se briser, se perdre, s'anéantir dans le gouffre.

— Tu l'entends, Rachel, dit le page. Encore quelques instans de grâce que Dieu nous accorde, et la barque s'entr'ouvrira sous les dents de granit de l'écueil.

— Mon père ! mon père ! dit Rachel en s'échappant et s'enlaçant aux bras du vieillard, je ne rachèterai pas ma vie au prix de la vôtre.

— Je ne puis t'écouter, répliqua Samuel en la repoussant. Puis détournant ses yeux trempés de larmes, et s'arrachant de ses bras : — Emporte-là, Pero, je te l'ordonne, de gré ou de force. Que me fait à moi de mourir, si je vois mon unique enfant sauvée ? Et crois-tu, Rachel, que je vivrais en sachant le lis de ma maison flétri, ma fille bien-aimée ballottée par les flots et déchirée aux pointes des rochers ?

— J'obéis à votre père, Rachel, dit le varlet. Et, la saisissant dans ses bras, il ajouta, pour faire cesser sa résistance : — Le temps que nous perdons est également précieux pour Ben-Levi, car, lorsque que je t'aurai portée au rivage, je reviendrai le chercher,

Il arracha alors les riches vêtemens longs et soyeux que portait Rachel, les voiles dont elle s'entourait de la tête aux pieds, les grappes de marabolins qui s'éparpillèrent au fond de la barque, où Samuel s'empressa de les ramasser pour les serrer dans ses poches profondes. L'épaule ronde et brune de la jeune fille saillit comme un éclair de la déchirure des tissus, ses bras d'ivoire étreignirent machinalement la taille du varlet, ses pieds mignons et satinés aux ongles roses palpitèrent en laissant échapper des babouches de cuir gaufré d'or et incrusté de perles.

Pero frissonna de tous ses membres lorsqu'il sentit le cœur de cette charmante créature battre contre sa poitrine ; mais au moment où Samuel poussait un cri de désespoir en voyant se dénouer la chevelure de sa fille, dont le bandeau s'était détaché, contre les prescriptions de la loi juive, le vaillant serviteur s'élança dans les flots avec son doux fardeau, et, les fendant d'une façon vigoureuse, en nageur exercé, il se dirigea vers la berge, où des touffes d'herbes et de roseaux, surgissant d'un sol vaseux, rendaient l'opération de l'abordage fort difficile, si ce n'est tout à fait impossible.

Cependant Samuel, qui, oublieux de son péril, les regardait avec angoisse s'éloigner, sentit la lourde main du chevalier français s'abattre sur son épaule :

— Pour un juif, dit-il, tu t'es bien conduit et tu as fait preuve de courage. Je veux faire quelque chose pour toi. Et vous, païens, ne m'étourdissez pas les oreilles de vos cris.

Les flots écumaient et tourbillonnaient. Un miracle de Dieu pouvait seul sauver les malheureux passagers, et l'assurance du bon chevalier leur paraissait un acte de folie sacrilége. Ils entendirent résonner au même instant un éclat de rire strident, et tournèrent leurs regards vers la rive. Au haut des chênes verts énormes qui la bordaient,

se balançait aux branches, comme un singe ou comme un écureuil, un enfant difforme et chétif, au regard vague et ardent, aux jambes nues, qui se mit à chanter avec cette voix discordante qu'ils avaient déjà entendue psalmodier la romance de la reine Blanche :

— Par Notre-Dame-aux-Sept-Douleurs,
Vous allez faire un vilain rêve !
Venez, venez sur cette grève ;
Mais êtes-vous de bons plongeurs ?

— Attends, attends, lui cria le chevalier, je te ferai bientôt descendre à coups de corde de ton perchoir, méchant gars !

Puis il déboucla sa ceinture, qui était tout simplement une corde très longue et très mince, merveilleusement tressée, nouée de boucles de plomb et terminée par un crochet de fer effilé ; il la déroula, et, après avoir visé la branche la plus rugueuse et la plus forte d'un des chênes qui se penchaient du haut de la berge dans le fleuve, il lança vers ce but, avec l'adresse d'un frondeur, cette espèce d'échelle, dont le crochet s'incrusta dans le tronc de la branche comme au créneau d'un rempart. Le bon chevalier noua ensuite les bouts de sa corde à ses poignets, et dit à Samuel de se cramponner à lui. Déjà la barque s'éventrait contre l'écueil, et les misérables juifs s'engloutissaient dans l'abîme, lorsque le Français s'enleva à la force des poignets et commença sa prodigieuse ascension, grâce à son échelle de corde aérienne.

Le chanteur difforme avait d'abord regardé avec stupéfaction ce procédé de sauvetage insolite ; mais bientôt, poussant un cri sauvage, il brandit un couteau et s'apprêta à descendre de son perchoir, comme disait le chevalier, pour aller couper la corde à nœuds de plomb et faire retomber dans le fleuve le hardi Français, que le poids de sa cotte de mailles et de sa hache d'armes devait empêcher de nager. Il venait en effet de sauter sur la berge, lorsqu'il vit la tête du varlet Pero s'élever toute ruisselante hors des roseaux ; ses bras soulevaient avec effort le visage de la belle juive. Ses yeux rencontrèrent ceux de l'enfant et s'illuminèrent d'un éclair de joie. Il lui cria aussitôt :

— Perce-Neige, à l'aide !

Ce dernier ne songeait plus à couper la corde ; mais, laissant le chevalier se hisser péniblement jusqu'au chêne avec Samuel, il plongea dans l'eau, et, ramassant l'extrémité de cette échelle de salut, il en tendit le bout au varlet, au moment où les mains crispées du pauvre diable essayaient en vain de s'accrocher aux herbes visqueuses, aux roseaux fléchissans, et où ses pieds s'enfonçaient dans la vase.

Lorsque le page eut enfin déposé Rachel sur la berge, l'enfant se mit à tourner autour d'eux en frappant dans ses mains avec des rires de joie ; puis il trembla tout à coup comme la feuille en disant :

— Malheur à Perce-Neige, malheur à lui ! C'est par sa faute que son frère a failli être noyé !

Cependant le varlet, penché auprès de la jeune fille froide et inanimée, cherchait à réchauffer ses mains dans les siennes ; il soufflait son haleine ardente sur les lèvres glacées de la pauvre enfant, et ses yeux hagards exprimaient une farouche inquiétude.

— Vas-tu donc mourir dans mes bras, toi la perle d'Israël ? murmurait-il sourdement ; cette bouche vermeille comme une grenade, cette bouche qui a si éloquemment défendu don Pedro, va-t-elle devenir violette et froide ? Ces yeux, qui m'ont souri comme deux escarboucles vivantes, ne se rouvriront-ils plus ? Et quoi ! pas un *mire*, pas un de ces habiles médecins, juifs ou sarrasins, ne viendra te secourir. On te laissera mourir ! Rachel ! oh ! maudit soit celui qui a arraché le pennon du comte de Cardonne qui signalait l'écueil ! oh ! s'il tombait sous ma main ! Réponds ! sais-tu qui ? dis-le-moi, fit-il en se retournant comme un lion blessé et secouant l'enfant difforme par le bras.

Perce-Neige tomba agenouillé d'épouvante devant ce geste de colère.

— Je le sais, répondit-il.

— Ah ! dit le varlet avec un soupir de joie, tu vas me le nommer.

— Oui, dit l'enfant : c'est moi.

Le varlet resta stupéfait. Le chevalier, qui arrivait auprès d'eux s'écria :

— Comment ! c'est toi, fils de sorcière, qui nous as joué ce tour ?

L'enfant ne daigna pas seulement tourner la tête de son côté ; il regardait le varlet Pero en frissonnant.

— Et pourquoi as-tu fait ce beau coup, Perce-Neige ? dit froidement ce dernier.

— Parce qu'une bande de malandrins anglais brûle à cette heure la bergerie du roi, grand frère ! Et tendant la main vers l'horizon sanglant : — Regarde, dit-il, voilà les flammes ; écoute, ce sont les cris des Anglais.

— Et ta mère, la vieille Paloma ? demanda précipitamment le varlet, sans quitter des yeux la juive.

— Ma mère est seule pour garder la bergerie. Mes frères ne sont pas revenus de la bataille. La pauvre Paloma les attendait, lorsque les Anglais aux croix blanches sont venus sur leurs grands chevaux habillés de fer. Ils ont pillé les étables, les cours et les greniers ; puis ils ont tout brûlé, et comme ma mère n'a pas voulu répondre à leurs questions, comme elle n'a pu payer sa rançon avec des piles de marabolins, ils l'ont attachée avec des cordes à un piquet, et ils m'ont chassé à coups de fouet, parce que je criais et pleurais autour de ma mère.

— Oh ! je l'ai senti respirer, interrompit le varlet. Ta fille vit, Samuel ; elle vit ! Dieu n'a pas voulu que ton sacrifice fût inutile. O chère maîtresse ! jamais malheur ne fit battre mon cœur d'une plus violente angoisse que le doute où j'étais si mes bras soutenaient une vivante ou une morte.

Et il baisa avec plus de passion que de respect les mains de la ressuscitée ; elle soupira, et ses beaux yeux, s'entr'ouvrant, se fixèrent, avec une enivrante expression de tendresse, sur le page dévoué. Sans doute elle ne voyait que lui en rêve et en pensée, car oubliant le danger passé et le désordre profane de ses vêtemens, son premier mot fut :

— Sauvé ! il est sauvé !

— Comme toi, Rachel, comme toi ! répondit à voix basse le varlet ému jusqu'aux larmes, tandis que Samuel remerciait le Seigneur en se prosternant à terre et en répandant du sable sur sa tête et sur sa barbe vénérable.

— Mais pourquoi es-tu venu ici ! demanda le chevalier français à Perce-Neige.

— Pour attendre mes frères et les avertir, répliqua fièrement l'avorton. J'ai arraché le pennon du comte de Cardonne pour que les chevaux et les barques des croix-blanches s'engloutissent à l'écueil. Oh ! il n'y a pas que l'épée et le feu qui tuent. Les croix-blanches m'ont méprisé, parce que je ne puis porter ni casque ni hache d'armes ; mais si je ne suis pas un bon soldat, je suis un bon échanson. L'incendie altère, messires les Anglais ! Tendez vos verres, je les remplirai ; et ne perdez pas une goutte du vin de la citerne !

— Que veux-tu dire ? demanda le chevalier français en le retenant par le bras. Crois-tu pouvoir égorger à toi seul la compagnie de Tom Burdett, le frère d'armes de Calwerley, quand elle sera ivre morte ?

— Ne voyez-vous pas que ce pauvre diable a la tête faible ? dit Samuel Ben-Levi. Qu'il nous serve de guide, c'est tout ce que nous pourrons tirer de lui, car le crépuscule approche.

— Oh ! ne craignez rien, dit Perce-Neige : les croix-blanches ont eu soin de nous faire un autre soleil.

En effet, l'incendie éclairait une partie de la forêt.

— Marchons donc, s'écria le chevalier français.

Samuel jeta sa longue robe sur les épaules nues et frissonnantes de sa fille, qui voulut marcher soutenue par lui

et le varlet, quoique son cœur palpitât encore d'émotion et de saisissement, et la petite caravane s'éloigna du fleuve, guidée par Perce-Neige.

V

COMME QUOI LE GANTELET DU CHEVALIER EMPÊCHA UN CAPITAINE ANGLAIS DE FAIRE BRANCHER LA NOURRICE DU ROI.

— Ainsi, la vieille Paloma a été menacée et maltraitée par les routiers anglais? dit tout bas le varlet à l'enfant, dont les paroles l'inquiétaient. Et tu voulais, toi, si faible, la défendre contre tant d'ennemis?

— Bah! répliqua Perce-Neige, souvent ma pauvre mère m'a dit : « Je t'ai enfanté dans un jour de malheur. Tu n'es bon à rien, pas même à veiller sur les troupeaux de moutons comme un vieux chien de berger, et à te défendre contre le bâton d'un mendiant. Et pourtant, ajoutait-elle en me baisant avec des sanglots, je t'aime plus que tous mes autres fils si robustes, si hardis, si vaillans à la peine. Je t'aime parce que tu as toujours besoin de moi. » Eh bien! puisque la bonne femme ne m'a pas demandé d'être grand, beau et fort pour m'aimer, je n'attendrai pas non plus d'être grand et fort pour la venger. C'est en vain qu'elle appelle maintenant ses autres fils à son secours : mais je les remplacerai tous.

Le varlet haussa les épaules et se promit de veiller sur cette frêle créature, dont les bravades pouvaient aboutir à quelque fatale mésaventure.

La route fut plus longue que ne l'avait pensé le chevalier inconnu, car ils marchaient dans un ravin, sorte de chemin couvert qui s'allongeait en montées et en descentes entre deux murailles d'arbres verdoyans dont les arceaux se rejoignaient sur leurs têtes.

Peu à peu ils se trouvèrent enveloppés d'un dais de fumée, éblouis par une réverbération rougeâtre ; ils entendirent plus distinctement les vociférations et les clameurs qui se croisaient dans l'air, et, en sortant du ravin, ils aperçurent tout à coup un spectacle étrange.

Une des grandes compagnies anglaises campait sur la verte et immense pelouse d'une clairière où s'élevaient et s'arrondissaient en hémicycle les longs bâtimens de bois d'une bergerie royale. On entendait hennir les chevaux, mugir les bœufs et aboyer les chiens, chassés des écuries, des étables et des chenils. La pelouse était encadrée par les arbres de la forêt, excepté du côté du nord, où la maison des gardes veneurs s'adossait à une petite chaîne de collines rocheuses qui traversait tout le comté de Cardonne. Au milieu miroitait un étang, ou plutôt une grande mare, dont les bords étaient stagnans. Les routiers avaient mis le feu aux étables de la bergerie, qui brûlaient, et, couchés à terre, au pied des faisceaux de lances, d'écus et de hauberts, ils regardaient fuir les taureaux aveuglés par la fumée, les vaches au regard farouche et vague, les béliers, les chèvres et les brebis éperdus; parfois les pauvres bêtes tombaient dans l'étang, aux grands éclats de rire des compagnons.

Çà et là rôtissaient et flambaient, suspendus à des lances où à des broches de bois soutenues par des pieux, d'énormes quartiers de bœuf ou de mouton.

Quelques malandrins couraient à la poursuite des chevaux échappés, et, quand il les avaient atteints par la crinière, ils sautaient dessus et les domptaient sous le poids de leur pesante armure. Quelques tentes s'élevaient le long de la lisière de la forêt. Mais après avoir jeté un rapide coup d'œil sur ce tableau singulier, le varlet s'écria tout à coup avec un accent d'amère indignation :

— Les lâches! torturer ainsi une pauvre vieille femme!

— Oh! n'approchons pas de ces misérables, dit Rachel épouvantée. Fuyons! fuyons! avant qu'ils nous aient aperçus.

En effet, un groupe assez nombreux de routiers, qui semblait composé des chefs de la bande, à en croire leurs panaches ondoyans et leurs écus armoriés, était rassemblé sur le bord de l'étang, devant une vieille femme attachée à un des piquets fichés dans l'eau. La vase lui montait jusqu'aux genoux. Sa cape de laine brune était retombée sur ses épaules et laissait flotter ses cheveux gris épars. Ses bras longs et maigres étaient attachés au piquet ; mais une résolution indomptable se lisait dans ses yeux d'un bleu pâle, dans le frémissement de son nez aquilin et de ses lèvres crispées. Elle faisait face aux fugitifs, auxquels les routiers tournaient le dos. En ce moment, un de ces derniers l'interrogeait.

— Eh bien! vieille sorcière, l'eau glacée a-t-elle enfin refroidi ta vieille tête chaude? Nous diras-tu où est cachée la fameuse table d'or du tyran don Pedro? Il avait confiance en toi, nous le savons.

— Les mamelles qui l'ont allaité sont taries, répliqua-t-elle hardiment; mais mon cœur ne renie pas mon enfant, et ce n'est point par sa nourrice que le roi doit être trahi.

— Vieille folle! ne nous échauffe pas les oreilles, repartit l'Anglais; il ne s'agit pas de trahir ton roi vaincu, mais d'obéir à ses vainqueurs. Nous avons pris les devans sur l'armée de don Enrique en chevauchant comme des démons, pour nous emparer les premiers de cette fameuse table d'or que don Pedro faisait toujours porter devant lui par des mulets, et qu'il n'a pas voulu exposer aux risques de la bataille. Nous savons par un transfuge qu'il n'a voulu la confier qu'à toi. N'espère pas la soustraire à nos recherches. Nous sommes maîtres de la province, et bientôt du royaume. Don Pedro est fugitif, et, trop heureux de sauver sa tête, il ne viendra pas t'en demander compte.

— Vous me trompez, messire, dit la vieille nourrice. Mes fils ne sont pas revenus de la bataille. Qui sait si don Pedro ne l'a pas gagnée, et si vous n'êtes pas vous-mêmes des fuyards?

La pauvre femme cherchait à s'abuser et à refouler ses angoisses ; elle voyait bien, à l'arrogance et au calme des routiers, qu'ils étaient victorieux.

L'Anglais se mit à rire.

— Tes fils, comme don Pedro, sont peut-être couchés, à cette heure, sur le champ de bataille ; ce sera fête aujourd'hui pour les corbeaux.

— Morts! s'écria la Paloma en cherchant à rompre ses liens.

Au même instant, le varlet poussa un sifflement aigu qui, quoique se confondant dans la clameur générale, fit tressaillir la nourrice de tous ses membres. Elle regarda avidement la lisière du bois.

— Ah! tu as peur, enfin, reprit l'Anglais. Écoute : si tu nous livres cette royale rançon, tu es libre ; je te donne un sauf-conduit pour toi et tous tes fils, et je remplis cette gourde de doubles d'or. Sinon, je te fais brancher haut et ferme à un des arbres de la forêt, car j'ai juré de manger aujourd'hui à la table du roi don Pedro.

La vieille écoutait à peine, car elle prêtait encore l'oreille au sifflement du page.

— Ah! vous voulez souper à cette table d'or où Pedro n'a jamais permis qu'à des rois et à des reines de s'asseoir? Mais je l'aurais en ma possession que je ne la livrerais pas aux larrons altérés du sang de mon nourrisson, aux ribauds qui se réjouissent et chantent, tandis que le malheureux fuit traqué, sans ressources, manquant peut-être d'eau et de pain. Vous croyez, vous autres détenseurs du Caïn, que tous les Espagnols sont des traîtres comme le bâtard Enrique.

— Trêve à ces criailleries, honnête lavandière! ou un bâillon te clora le bec, reprit Tom Burdett, le capitaine anglais. Tu vas nous découvrir la cachette de la table d'or, et c'est toi qui nous serviras d'écuyer tranchant.

— Plutôt voir se dessécher ces vieux membres, dit la nourrice en se tordant les mains avec angoisse, que de servir ceux qui viennent peut-être de verser le sang de mes fils sur le champ de bataille !

— De fait, je ne te conseille pas d'attendre leur retour pour t'aider dans ta révolte, damnée commère du diable ! car, n'eussent-ils pas reçu la moindre égratignure dans la mêlée, qu'ils n'oseraient encore risquer leur peau au milieu de nos écorcheurs.

— Qui sait ? dit la Paloma avec une intonation mystérieuse en regardant toujours la lisière de la forêt d'où sortait le groupe guidé par Perce-Neige.

Tom Burdett se retourna vivement, suivant la direction de ce regard, et aperçut les nouveaux-venus.

— Ah ! sont-ce là les champions que tu attends ? dit-il en éclatant de rire. Je jure Dieu qu'ils sont de bonne prise, car voici une rouelle jaune qui vaut son pesant de marabolins, et une créature qui achalanderait une hôtellerie mieux que la plus triomphante enseigne.

Cependant les fugitifs s'étaient avancés vers le capitaine anglais, et la vieille nourrice, qui les regardait toujours avec attention, laissa tout à coup échapper un cri étouffé et murmura avec terreur :

— Me trompé-je ? Non ! c'est bien son regard ! c'est bien là le craquement de genoux qui l'a trahi lors de son équipée de nuit dans la rue de *Candilejo*, lorsqu'il tua le sereno ! Mais lui ici ! au milieu de ces brigands ! quel malheur ! Comment le délivrer ?

Le varlet avait posé un doigt sur ses lèvres d'un air impérieux. Elle baissa les yeux en frissonnant.

— Salut au nouveau gibier qui nous arrive ! s'écria ironiquement Tom Burdett. Mais pourquoi trembler, sorcière de la forêt de Cardonne ? Ah ! c'est que voici ton honorable fils, Gil Perce-Neige, de retour ! Avec un si vaillant défenseur, tu n'as plus rien à craindre.

— Dieu est grand ! dit la Paloma : David a tué Goliath.

— Tu parles comme ces mécréans de Sarrasins contre lesquels nous prêchons la croisade, dit Burdett ; mais les miracles n'ont pas de chance cette année. Le saint-père lui-même a négligé d'en accomplir un contre nous, le dernier mois, à Avignon. Nous sommes plus en odeur de sainteté que lui dans le ciel, car, avec des ceps aux pieds et des grézillons aux doigts, nous faisons parler les muets et nous découvrons les trésors cachés. Ah çà ! voyons, où est la table d'or ?

— Je ne sais pas, répondit la nourrice du roi.

— Décidément tu comptes sur ton miracle, la vieille, dit froidement l'Anglais. Eh bien ! à moins qu'il ne se présente ici un champion pour sauver ta sèche carcasse en luttant contre Tom Burdett, le capitaine des écorcheurs, tu seras pendue, et nous emploierons à cette honorable opération ton propre fils, Gil Perce-Neige, ce Benjamin de tes entrailles.

Et il poussa rudement au milieu du cercle le pauvre Gil, qui se traînait sur ses genoux en pleurant.

Les routiers anglais rirent aux éclats de sa mine effarée, tandis que la juive reculait d'horreur et essayait d'entraîner son père loin de cette scène cruelle en disant :

— N'assistons pas au supplice de cette pauvre femme. Ces étrangers ne sont pas des hommes, mais des tigres.

Cette jeune fille, qui n'était presque jamais sortie de la maison paternelle, qui avait à peine entendu la voix des hommes, et surtout des chrétiens, éprouvait une émotion et une angoisse indicibles au milieu de ces actes de désordre et de férocité. C'était chez elle l'effroi de la biche innocente que poursuivent les chasseurs armés de leurs flèches et de leurs javelines. Cependant elle s'arrêta, lorsqu'elle vit le varlet, au lieu de la suivre, s'élancer, avec un geste de rage, vers l'aventurier anglais, en disant :

— C'est à nous d'empêcher que ce crime ne s'accomplisse !

Son cœur se serra comme s'il allait se briser. Heureusement le chevalier français retint Pero par la main et lui dit avec brusquerie :

— Pas un geste, mon gars, ni un pas en avant ! Tu te perdrais sans sauver cette femme. Es-tu chevalier, toi le varlet d'un juif ? Crois-tu que l'orgueilleux et brutal Tom Burdett combattrait un manant ? Quoiqu'il ne me connaisse pas, sa réputation est venue jusqu'à moi. C'est un vrai chevalier de proie et de rapine. Il disait dernièrement au prince Noir, qui lui reprochait quelques peccadilles un peu fortes, que, « si Dieu descendait sur terre, il se ferait pillard. » Il est vaillant, mais il ne cherche pas des horions là où il n'y a rien autre à gagner. Il n'a pas voulu se joindre au gros de l'armée et marcher sous la bannière de Bertrand Duguesclin. C'est un de ces capitaines de petites bandes d'écorcheurs à qui nous avons donné le sobriquet méprisant de tard-venus, et qui voltigent à l'arrière-garde ou à l'avant-garde de l'armée, comme les corbeaux et les vautours, pour s'engraisser du meilleur butin, pendant que nous autres des grandes compagnies nous engraissons les plaines de notre sang et de nos os.

Le varlet fut donc forcé de se reculer, blême de colère ; mais alors le chevalier au jacques minable, s'avançant vers Tom Burdett, lui dit d'une voix forte :

— J'accepte ton défi, compagnon.

— Veux-tu te gaber de moi ? demanda ironiquement le capitaine anglais en voyant son piètre accoutrement. Nous n'avons guère le temps de muser et de délaisser notre besogne pour jouter avec un si grotesque damoisel.

L'inconnu laissa éclater un rire formidable comme un roulement de tonnerre, et répliqua :

— Pauvre sire, joutes-tu de la langue seulement, ou de la dague ? Je fais vœu à Dieu que, si tu renies ton défi, je te pourchasse de ce champ clos sans or, sans argent, et nu comme tu naquis.

L'Anglais, guerrier de six pieds, aux cheveux roux, au nez d'aigle, au torse puissant, caparaçonné de fer, resta étourdi d'un langage si fier et si insultant dans la bouche d'un homme isolé, qui l'affrontait ainsi, lui capitaine d'écorcheurs à la tête de sa compagnie. Il reçut cette réponse comme il eût reçu un coup de massue sur la tête. Sa proposition n'avait été qu'une plaisanterie cruelle, et, furieux de la voir prendre au sérieux, il voulut essayer, malgré sa force herculéenne, d'éviter ce combat, qui ne pouvait lui rapporter ni gloire, ni argent, à lui pillard.

— Sied-il au victorieux de jouter avec son prisonnier ? dit-il d'un air hautain.

— Je ne suis pas ton prisonnier, repartit l'inconnu, mais ton compagnon de l'armée de don Enrique.

— Mon compagnon ! s'écria Tom Burdett avec insolence. peut-être un goujat de l'armée qui a robé sur le champ de bataille ce jacques et cette hache d'armes. Combien en veux-tu ?

— Cette hache ! reprit le Français, on me l'a déjà marchandée, avec le bras qui connaît seul la manière de s'en servir.

— Et combien en as-tu demandé ?

— Cent mille doubles d'or, messire.

— O le plaisant bouffon ! s'écria Burdett en se tordant de rire, quoique un peu inquiet au fond de l'accent franc et impérieux de cette voix qui semblait habituée au commandement. Allons ! le vilain nous a égayés. Il a droit à deux grelots d'or fin et à une outre de vin de Murcie ! Robert, dit-il en se tournant vers son écuyer, hâte-toi ! deux grelots pour le bouffon !

L'inconnu resta calme, et détachant son gantelet :

— Pero, dit-il au varlet de Samuel, jette mon gantelet à la barbe du félon et du couard Tom Burdett, qui mérite d'être dégradé de chevalerie.

Mais le capitaine anglais fit un bond vers lui comme un taureau piqué par la javeline ardente dans l'arène, et l'arrêtant du geste :

— Es-tu chevalier ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Je suis chevalier de la duché de Bretagne.

— Dieu me damne ! grommela Burdett avec mépris, si ce dogue de Bertrand n'a pas fait sortir du chenil et armé chevaliers tous les varlets de charrue avec qui il joutait à coups de poings dans son enfance.

— Beau prêcheur, dit tranquillement le Breton, si à Dieu plaît, le varlet de charrue mangera aujourd'hui de l'Anglais, et ne pense à manger d'autre chose.

— Bon ! dit Pero à voix basse à la juive, nous allons voir les loups se manger entre eux.

En effet, l'esprit du temps ne permettait pas à l'Anglais, provoqué d'une façon si insultante, d'hésiter.

Tous les tard-venus s'étaient bientôt groupés autour des deux chevaliers, et, au lieu de grelots, Robert, l'écuyer de Tom Burdett, reçut l'ordre d'apporter deux lances et deux sabres. Il conduisit un cheval au Breton, qui refusa d'endosser une cuirasse, se contentant du casque, des cuissards et des genouillères.

La pelouse se trouva transformée en champ clos, et les deux adversaires coururent l'un sur l'autre.

Le Breton débuta par un coup de lance si violent, qu'il perça la cuirasse de Burdett et pénétra même le coton du pourpoint, si bien qu'il atteignit presque la chair. L'Anglais, indigné de cette première disgrâce, voulut en réparer l'affront en déchargeant un coup de sabre avec tant de force et de furie sur la tête de son ennemi, que le fer entra bien avant dans le casque de l'inconnu. Mais ce dernier, se tenant ferme sur ses étriers, ne parut nullement ébranlé par ce terrible coup, qui eût assommé un taureau. L'effort avait été si suprême, que le sabre s'échappa des mains de l'Anglais.

Son adversaire en profita pour caracoler en prenant le large, et faisant tant de tours et de détours qu'il eut le loisir de descendre de cheval et de se saisir du sabre de Burdett, qu'il jeta de toute sa force dans l'étang. Ce fait d'armes étrange fut accompli avec tant d'adresse, que la plupart des routiers ne purent s'empêcher de proférer de grandes acclamations.

Cependant Burdett, désespéré d'être ainsi désarmé, courait tout autour du cercle qui servait de barrière vivante au champ clos improvisé, afin d'éviter l'approche du redoutable Breton, qui ne pouvait courir, parce qu'il avait les genoux armés.

Ce dernier eut alors la présence d'esprit de s'asseoir à terre pour détacher l'armure dont ses jambes étaient embarrassées, afin de pouvoir marcher ou courir avec une entière liberté.

Tom Burdett, le voyant en cet état, revint à toutes jambes sur lui, espérant lui passer sur le ventre avec son destrier ; mais le Breton, qui se tenait sur ses gardes, para le coup en perçant de son épée le cheval de son adversaire. L'animal, se sentant blessé, se mit aussitôt à se cabrer et à regimber avec tant de secousses et de violence, qu'il se renversa à terre, lui et son écuyer.

Le chevalier inconnu, sans perdre de temps, se jeta sur le capitaine anglais, se contentant de le balafrer et de lui meurtrir le visage avec son gantelet de fer, si bien que Burdett, ivre de rage et de honte, aveuglé par le sang qui coulait sur ses yeux et baignait son visage, ne pouvait plus voir son ennemi.

— Grâce pour le vaincu, messire ! cria la juive au Breton en détournant la tête de ce cruel spectacle.

— La merci ! la merci ! glapirent les écorcheurs anglais en rompant le cercle et s'avançant vers les chevaliers.

— Laissez-moi ma bataille achever, dit rudement le Breton en promenant autour de lui des regards de lion irrité ; car, par la foi que je dois en Dieu ! Tom Burdett jurera vie sauve et liberté sans rançon à la vieille et à son fils, ou je le tuerai sous moi.

— Il veut tuer le capitaine, haut les lances ! en avant les sabres ! hurlèrent les routiers les plus rapprochés.

Et ils s'élancèrent vers le terrible inconnu.

Aussitôt le varlet Pero courut se placer à côté du chevalier, en maniant assez légèrement la lourde hache d'armes que ce dernier lui avait confiée, et Gil Perce-Neige tira une fronde de dessous ses haillons. Samuel eut beau dire à son serviteur :

— Garçon, ne te hasarde pas dans cette lutte inégale !

— Ce Breton a joué sa peau pour une vieille femme inconnue, par amour de la justice, répondit le varlet. Serai-je donc moins bon justicier ?

Mais l'écuyer Robert venait de relever son maître tout moulu et meurtri, et, d'un signe impérieux, Tom Burdett arrêta ses routiers en disant :

— Voici la première fois que je subis un honteux affront. J'aurais cru que le diable ou Bertrand Duguesclin étaient seuls capables de me désarçonner ainsi. Enfin, chevalier aux poings formidables, j'espère prendre ma revanche. Tu as combattu loyalement, tu es libre. Cependant ce serait être niais et aveugle que de donner peut-être si facilement la clef des champs à un ennemi déguisé. Avant de te laisser partir, je veux que tu boives avec nous à la santé du bon roi don Enrique.

Et il le regarda fixement.

— De bon cœur, par saint Yves ! comme dit Bertrand, répliqua avec une loyale et sincère expression de joie le chevalier ; mais d'abord, compaing, fais détacher cette vieille femme du piquet.

— Chose jurée, chose due, dit Burdett.

Aussitôt le varlet Pero et Gil coururent délivrer la Paloma et la transportèrent sur la pelouse, où Perce-Neige, se couchant à côté d'elle, se mit à essuyer et à sécher avec ses haillons les pieds de la vieille nourrice enduits de vase.

VI

OU L'ON VERRA LES VERTUS SINGULIÈRES DE LA TABLE D'OR ET DE L'EAU DE LA CITERNE.

Cependant Tom Burdett tenait à prouver qu'il ne gardait pas rancune de sa défaite, et il dit à son écuyer :

— Robert, fais apporter les outres et les hanaps.

— Messire, répliqua l'écuyer, le mulet qui portait nos outres de vin de Murcie a perdu pied au milieu des tourbillons d'écume qui entourent l'écueil, et nos pauvres outres sont, à cette heure, en train de griser les poissons.

— Diable ! mais nous allons mourir de soif. As-tu fait fouiller la bergerie ?

— Le feu a gagné les caves et rôti une douzaine de nos genétaires qui s'amusaient à trouer les outres et à casser les jarres.

— Enfin nous boirons de l'eau, dit Burdett avec un soupir plein de mélancolie ; nous sommes tellement accablés de chaleur et de fatigue, qu'elle nous semblera peut-être aussi merveilleuse que celle des noces de Cana.

— Mais, messire, il faudra donc en faire chercher au fleuve, car celle de la mare est croupie, malfaisante, et bonne tout au plus pour des bestiaux.

— Furie et massacre ! N'avez-vous donc pu déterrer une citerne dans les environs ?

— Voyons, Gil Perce-Neige, dit à son tour le chevalier breton, laisseras-tu le champion de ta mère tendre la langue de soif comme un chien errant ?

— Non, reprit l'avorton. Si l'écuyer du noble capitaine anglais veut me suivre avec quelques soudards, ils empliront leurs outres et leurs jarres de l'eau la plus fraîche et la plus limpide qui se soit jamais reposée entre des murs de pierre.

— Va donc et montre-nous le chemin ! s'écria Robert, qui s'empressa de le suivre, ainsi qu'une troupe de ses compagnons.

— Quant à moi, dit alors la vieille Paloma avec une expression tout à fait singulière, je ne refuserai pas d'être

votre échanson, messire, et pour vous récompenser de votre vaillance, noble chevalier, précieux soutien de don Enrique, je veux que vous soupiez aujourd'hui à la table d'or du roi don Pedro.

A ces derniers mots, le varlet aux blonds cheveux laissa échapper une exclamation de surprise, et fixa sur la nourrice un regard où se confondaient la défiance et l'incrédulité. Le chevalier breton parut lui-même étonné, mais Tom Burdett ne manifesta qu'un vif sentiment de joie.

— Voici ce qui me réconcilie avec ma défaite ! s'écria-t-il, puisque je lui dois cette bonne aubaine. Ces vieilles sorcières de Castille sont entêtées comme des mules, et je suis sûr que celle-ci se serait laissé écorcher des pieds à la tête plutôt que de confier à notre vigilance ce précieux dépôt, si la belle action de mon vainqueur ne lui eût touché l'âme.

— La table d'or était bien cachée, reprit la Paloma, et vous ne l'auriez jamais découverte ; mais j'ai voulu être généreuse envers mon défenseur. Faites-moi porter jusqu'à la cachette, car je ne puis me soutenir sur mes pieds engourdis par l'eau glacée de cette mare.

Trois ou quatre aventuriers la soulevèrent et la transportèrent avec une sorte de pompe triomphale et dérisoire jusque dans les caveaux de la maison des gardes veneurs, adossée aux rochers. Là, elle fit écarter des pierres habilement juxtaposées, et, dans une excavation assez spacieuse, ils découvrirent la fameuse table d'or. Quand ils la rapportèrent au milieu de la pelouse, ce fut un cri général de surprise et d'admiration. Jamais, dans aucun sac de ville, dans aucune course de maraude, dans aucune prise de riche abbaye ou de château ducal, ils n'avaient eu occasion de voir un si éblouissant chef-d'œuvre de richesse.

C'était, en effet, une table d'or massif, d'un prix inestimable d'après toutes les chroniques françaises et espagnoles du temps. Les auteurs des mémoires et des romans en vers sur Duguesclin en ont laissé une description merveilleuse.

Elle était tout incrustée de pierres précieuses et de fines perles d'Orient très rondes et très grosses, dans lesquelles d'habiles ouvriers avaient enchâssé les portraits en or des douze pairs de France.

Au milieu, étincelait une énorme escarboucle, qui, outre sa vertu de luire au milieu de la nuit avec l'éclat du soleil en plein midi, avait encore la propriété admirable, et connue de don Pedro seul au monde, suivant la chronique, de changer de couleur et de devenir noire comme du charbon aussitôt que l'on en approchait du poison. Aussi, don Pedro, qui avait ses motifs pour être soupçonneux, prenait-il tous ses repas à cette table, et il avait soin qu'elle le suivît toujours en campagne, portée à dos de mulets.

Le varlet ne put dissimuler son trouble à Samuel et à sa fille, lorsqu'il vit la reconnaissance de la vieille nourrice s'exalter jusqu'à la délation, et le petit Gil Perce-Neige revenir avec les routiers, joyeusement courbés sous le poids des jarres et des outres.

— Comprenez-vous, dit-il à Rachel, que cette malheureuse trahisse ainsi ce royal nourrisson, pour lequel tout à l'heure encore elle bravait les violences des écorcheurs et leurs menaces de mort ? Dupe d'un faux sentiment de générosité, elle remet à ce chevalier inconnu et téméraire les dernières dépouilles du fugitif. Don Pedro n'aura bientôt plus qu'à demander l'aumône à ses fidèles sujets de Séville ! Malheureuse et folle créature ! C'était pourtant la seule que le roi de Castille croyait toujours fidèle à sa mauvaise fortune, et dévouée à lui malgré et contre tous.

— Oh ! elle ne sait pas aimer, dit la juive avec une expression de dédain. C'est une mère mercenaire. Elle oublie déjà que ces chevaliers sont peut-être les meurtriers de ses fils.

— Allons, Pero, mon gars, s'écria le Breton en prenant un hanap, verse cette liqueur rafraîchissante aux braves compagnons, et que Gil t'aide dans cette besogne en chantant sa complainte du grand-maître. Commence par le soudard et finis par le chevalier.

Le varlet s'avança en frémissant, et saisissant une jarre que Gil lui tendait :

— Petit frère, murmura-t-il à voix basse, tu diras à la Paloma que je me souviens de son ancienne affection, inquiète et vigilante comme celle d'un chien de garde, et que, pour ce souvenir, je lui pardonne ; mais que jamais elle n'attende de moi un sourire, un regard, une parole de tendresse.

Perce-Neige se mit à rire d'un air railleur et satisfait :

— Grand frère, tu es aveugle comme les autres. Tant mieux ; mais rappelle-toi que la vengeance n'accomplit pas toujours son œuvre avec une épée, un bûcher ou une corde de chanvre ; elle coule aussi dans les verres. Donne à boire aux routiers anglais, Pero !

Le varlet versait l'eau de la jarre à la ronde, sans écouter les quolibets des tard-venus sur cette boisson, dont leur gosier avait perdu depuis longtemps l'habitude.

— Que veux-tu dire, Gil ? demanda-t-il à l'avorton.

— Verse donc plus vite, grand frère ! Ces braves soudards sont las d'avoir torturé, brûlé et pillé. Il faut maintenant qu'ils se reposent, qu'ils se reposent longtemps.

Le varlet fut saisi d'une inquiétude vague et terrible en entendant ces paroles mystérieuses. Cependant il continua sa tournée ; puis, lorsqu'il revint aux convives de la table d'or, il vit Tom Burdett, encore tout sanglant, prendre la main de la jeune juive toute tremblante, en lui disant :

— Et vous, la belle des belles, ne ferez-vous pas honneur à la santé du bon roi don Enrique ? Vous êtes une trop dangereuse rebelle pour que nous ne tenions pas à vous garder comme un oiseau en cage. Vos grands yeux recruteraient trop de partisans au tyran don Pedro. Jetez-moi donc votre hanap au visage, car nous aurons alors le droit de vous couper les ailes et de vous garder comme le plus rare joyau de notre prise.

Rachel tenait une coupe en hésitant, et, fixant sur le page aux cheveux blonds ses regards pleins d'anxiété :

— Bois à la santé de don Enrique, si tu ne veux pas nous compromettre tous, dit Samuel, je te l'ordonne.

— Oui, ajouta le varlet, reniez votre pensée de cœur, maudissez don Pedro, et souhaitez longue vie et long règne au bâtard, chère maîtresse, afin de vous tirer des mains de ces damnés routiers !

La juive hésitait encore. La Paloma regardait cette scène avec un calme apparent, mais tous ces retards irritaient son impatience et faisaient battre son cœur. Elle jetait à la dérobée un coup d'œil inquiet sur le visage froid et dédaigneux du varlet, et ne pouvant supporter plus longtemps cet air de glacial mépris, elle fit quelques pas vers lui, et se penchant à son oreille :

— Encore un peu de patience, mon fils chéri, dit-elle, et tu seras vengé de tous ces chiens. Le doigt du Seigneur dessèchera leurs lèvres et charbonnera leurs visages.

Le page la regarda avec étonnement, et pensant que peut-être la raison de la pauvre vieille avait été ébranlée par les derniers événements, il ne songea pas à lui demander l'explication de son obscure prophétie. D'ailleurs, Burdett s'était déjà écrié :

— Que dites-vous à ce varlet, commère ? Est-il aussi du nombre de vos amis ? Eh bien ! s'il a soif, qu'il se serve à boire. Don Enrique ne dédaigne aucun hommage.

Pero laissa d'abord échapper un orgueilleux geste de refus ; mais il réprima aussitôt ce mouvement instinctif et dit à la jeune fille :

— Pour vous rendre à la liberté et détourner tout soupçon, moi aussi je boirai à la vie du félon comte de Trastamara, quoique cette vie soit la mort de don Pedro.

Et il se versa si précipitamment de l'eau du fond de la jarre dans une coupe, que quelques gouttes rejaillirent sur la table d'or ; puis il portait la coupe à ses lèvres, lorsque Gil et sa mère, terrifiés d'une même épouvante, s'élancèrent vers lui, et, tandis que le premier lui retenait

le bras, l'autre lui arrachait le hanap et le renversait sans mot dire à ses pieds.

Au même instant, le varlet devint pâle comme un linceul, car ses yeux venaient de se fixer sur l'escarboucle de la table d'or, et l'éclat de ce joyau s'était soudainement terni. Il lança un regard terrible à la nourrice et à son fils, qui lui disaient :

— Ne bois pas, Pero; laisse ces hommes cruels se désaltérer à loisir.

Heureusement pour la Paloma que le chevalier breton et Tom Burdett n'avaient pas fait attention à cette scène muette et saisissante; le premier cherchait à décider Samuel Ben-Levi à quitter le parti de don Pedro et à devenir l'argentier du vainqueur, tandis que le capitaine anglais proposait à Rachel de payer sa rançon au vaillant Français dont elle était la prisonnière.

Le varlet profita de cette circonstance pour s'éloigner de quelques pas et interroger la nourrice et Perce-Neige, et ce fut avec l'accent d'une vive indignation qu'il leur dit :

— Malheureux, vous aviez donc empoisonné la citerne, et vous alliez donner la mort à votre défenseur pour prix de sa généreuse action ?

— Ce serait pour toi, mon fils, un terrible ennemi de moins, répondit la Paloma. N'est-ce pas un de ces loups qui te font la chasse, pauvre Pero? Que m'importe que son orgueil de chevalier l'ait poussé à faire une passe d'armes en ma faveur ? Ai-je été le supplier de me sauver ? Oui, ils boiront tous de l'eau de la citerne, et, pour mieux endormir leur défiance, pour mieux t'arracher de leurs mains, j'en boirai moi-même. Tu ne sais donc pas comme je t'aime, mon Pero ? Ah ! une vraie mère n'est pas plus glorieuse de son rejeton. Et crois-tu que ce soit le roi que j'aime en toi ? Non; c'est le petit souffreteux, ce malingre enfant que mon lait a rendu vivace et hardi, et qui ne voulait voir que moi, embrasser que moi, sourire qu'à moi. Tu es mon seigneur, mon maître et mon enfant. Quand tu me regardes un peu froidement, cela me remue le cœur plus qu'un arrêt de mort. Je commande à mes autres enfans, ils me doivent vénération; à toi j'obéis. Et j'ai élevé dans cette pensée mes cinq fils; je te les ai donnés moins comme des frères que comme des esclaves enchaînés à ta volonté par le cœur. Ceux-là ne te trahiront pas. Tu les trouveras toujours entre la mort et toi, ainsi que leur vieille mère.

— Bonne nourrice, dit le varlet, dont le visage impassible ne trahit aucune émotion devant ces impétueux élans de tendresse sauvage, contiens-toi, afin de ne pas me dénoncer aux soupçons de mes ennemis par ton amour même. Mais Rachel, comment l'empêcher de risquer sa vie? Elle tient toujours à la main cette coupe maudite, pendant que l'écorcheur Burdett fait le damoiseau enamouré auprès d'elle.

— Cette juive ? répliqua la Paloma avec mépris; qu'importe sa vie! Elle peut bien mourir pour son roi, comme le petit Perce-Neige et moi, car tu te sauveras, Pero ; mais nous, ils nous tueront au premier soupçon, et ils ne tarderont pas à nous soupçonner.

— Non. C'est infâme de ne pas empêcher ce crime, dit le varlet, dans lequel on a facilement reconnu le roi vaincu don Pedro.

— Comment ! s'écria la Paloma avec une stupeur profonde et en joignant les mains, est-ce bien possible? Crime, as-tu dit? Toi, tu nous trahirais? Tu dénoncerais aux routiers anglais le dévouement qui nous pousse à te délivrer de tes ennemis et à te venger? Es-tu fou, Pero?

Le page supposé resta comme égaré de douleur dans cette position perplexe et effroyable, car il lui fallait ou châtier cruellement la Paloma et son fils de leur fidelité, en les livrant, ou laisser périr l'héroïque chevalier breton, et surtout la jeune fille de Samuel, sans laquelle il lui semblait que la terre manquait sous ses pas et l'air à sa poitrine.

— Mais je l'aime, cette juive! s'écria-t-il enfin d'une voix sourde.

— Tu l'aimes ! répéta la nourrice avec une douloureuse surprise ; alors, fais comme tu l'entends, mon fils. Nous ne te sommes pas dévoués à moitié ; nous ne voulons pas notre désir, mais le tien. Notre vie t'appartient. Nous avons eu tort, ajouta-t-elle avec une simplicité résignée et navrante.

Le varlet se tordait les mains de désespoir ; mais lorsqu'il vit la belle juive porter enfin la coupe à ses lèvres sur l'insistance de Tom Burdett, il s'élança vers elle par un mouvement rapide et machinal, et, lui arrachant le hanap avec violence, il s'écria :

— Ne buvez pas, Rachel !

— Ce manant est-il devenu idiot ? dit le capitaine anglais en levant la main sur lui.

— Cette eau est empoisonnée! répliqua le varlet avec un éclat de voix terrible.

Une immense clameur d'épouvante et de fureur répondit à ces paroles. Don Pedro se vit entouré à l'instant d'une foule de routiers. Il serait impossible de décrire la terreur, la confusion, la rage de tous ces hommes habitués à jouer si facilement leur vie et celle des autres. Un seul mot avait eu la magie de les rendre à la fois furieux et lâches. Ils formèrent un cercle frémissant autour de la Paloma et de Gil Perce-Neige, que cent dagues menacèrent ; mais la vieille nourrice regardait les aventuriers avec un sourire hautain et sauvage qui semblait les braver.

Sans aucun doute la Paloma eût été tuée à l'instant, si le chevalier breton n'eût arrêté les meurtriers en s'écriant :

— Compagnons, gardez-vous de verser le sang de cette femme !

— Aurais-tu pitié de cette empoisonneuse? dit un genétaire ; serais-tu encore son champion ?

— Non, répondit le chevalier, mais j'ai pitié de vous. Ne comprenez-vous pas que, si elle meurt, il ne reste pour nous aucun aucun espoir de salut, et que celle qui a fait le mal peut seule le réparer, peut seule vous rendre la vie qui s'échappe de votre cœur, réchauffer le sang qui se glace déjà dans vos veines. Aucun de vous n'a-t-il donc peur de mourir de cette mort lâche, vile et honteuse, lorsqu'il est si beau de mourir la dague au poing dans la mêlée, au choc des écus, ou de tomber dans les fossés d'une ville assiégée, précipité du haut du rempart par un tonneau de pierres ou d'huile bouillante, après y avoir planté sa bannière? Pour moi, voilà comment je veux mourir !

Cet appel héroïque à leurs souvenirs de guerre arrêta les tard-venus, surpris d'entendre formuler en paroles énergiques la pensée que chacun sentait sourdre au fond de son cœur.

— Que faut-il faire ? demanda l'écuyer Robert.

— Abattez les murs de planches de la maison des gardes veneurs, reprit vivement le chevalier breton ; faites-en un bûcher gigantesque, et, si la Paloma refuse de vous verser un breuvage qui puisse vous sauver, qu'elle monte alors sur ce bûcher avec l'avorton qui a été son instrument, et qu'ils soient brûlés ensemble. Mort pour mort ! ce ne sera que justice. Peut-être les gémissemens de son fils l'effrayeront-ils plus que vos imprécations et vos outrages.

En quelques instans, la maison des gardes veneurs n'offrit plus à l'œil qu'un amas de décombres, et les tard-venus entraînèrent la nourrice et Perce-Neige vers le lieu du supplice. Plusieurs voyaient déjà leurs visages se couvrir de taches jaunes ou livides, et ils s'épouvantaient davantage en se regardant les uns les autres. Quelques-uns sentaient leurs jambes défaillir. Le chevalier breton et Tom Burdett étaient restés seuls avec les prisonniers autour de la table d'or. Pero se pencha vers Samuel.

— Ben-Levi, lui dit-il, vous autres juifs, vous êtes tous un peu mires et physiciens, vous connaissez la vertu des

simples et des plantes ; ne pourrais-tu guérir ces misérables, pour venir en aide à la pauvre nourrice ?

— Il est trop tard, répondit le trésorier, et Dieu seul peut disposer d'eux à cette heure, car ils sont condamnés par la science humaine.

En ce moment, Perce-Neige entendit résonner dans la forêt six appels de cor galicien, et, se tournant vers la Paloma :

— Mère, lui dit-il en souriant, tous tes fils sont réunis sous la feuillée et te défendront.

Puis il monta sur le bûcher de décombres.

VII

DON PEDRO S'APERÇOIT QU'ABONDANCE DE FRÈRES DE LAIT NE NUIT PAS.

— Qu'ils essayent ! répliqua en ricanant l'écuyer Robert. Il n'y a pour ta sorcière de mère et pour toi qu'une voie de salut au monde : c'est d'éteindre le feu qui commence à brûler nos entrailles.

— Moi, dit la Paloma avec un accent farouche, sauver les chiens maudits qui courent altérés du sang de mon nourrisson, qui le traquent comme une bête fauve, lui le le maître et seigneur ! sauver ces pillards féroces qui dévastent notre pays comme une nuée de sauterelles ! Oh ! que ne puis-je les anéantir tous ! Elle se tut alors, et ni menaces, ni supplications, ni promesses, ne purent lui arracher d'autre réponse que ces mots : — Que ferais-je de votre or, de ces dépouilles tachées du sang de mon fils et de ses serviteurs fidèles ?

Puis l'écuyer Robert porta aux lèvres de l'implacable femme une coupe remplie de l'eau empoisonnée, en lui disant :

— Tes fils peuvent venir te sauver maintenant.

— Mon frère Lopez est le premier archer des royaumes de Castille et de Léon, dit froidement Perce-Neige, qui avait observé avec anxiété une légère ondulation dans un bouquet de figuiers s'élançant du creux d'une des roches qui surplombaient le bûcher. Au même instant une flèche brisa le hanap dans la main de l'écuyer, et une seconde l'atteignit à l'épaule.

— Massacre et furie ! s'écria l'Anglais. Et il porta sa main sanglante à la croix de son sabre. Mais il vit aussitôt bondir de roche en roche, avec la légèreté du chamois, un jeune homme élancé, souple et nerveux, portant la toque à plume de héron, comme les gardes veneurs de la chasse royale. Deux énormes chiens, qui couraient devant lui, se jetèrent à la gorge de l'écuyer, qui put à peine crier : « A l'aide ! à l'aide ! » tandis que l'archer coupait avec son couteau de chasse les liens qui garrottaient les mains de la Paloma et de Gil, et s'enfuyait en emportant sa vieille mère. Quatre à cinq routiers essayèrent bien de s'élancer au secours de Robert et de courir sur les traces du Castillan ; mais, affaiblis par le poison, ils furent bientôt forcés de s'arrêter.

— Voilà des gars hardis, s'écria le chevalier breton ; si don Pedro en avait un millier de cette trempe à son service, il ne devrait rien craindre du bon roi don Enrique ! Puis, se tournant vers le page blond : — Quant à toi, Pero, tu t'es montré vaillant et généreux ; je te dois une récompense. Tu seras mon écuyer. Tiens ! porte ma hache d'armes et mon casque. Nous allons nous remettre immédiatement en marche et tâcher de gagner Tolède pour y déterrer quelque médecin juif ou arabe. Peut-être sera-t-il encore temps de sauver quelques-uns de ces pauvres diables. Mais il nous faut des chevaux !

Pero sourit, et, après avoir pris la hache d'armes et le casque des mains du chevalier, il répondit :

— Les chevaux les plus vites du roi vaincu errent çà et là autour de leurs écuries détruites. Ce sont des palefrois qui nous conduiraient en deux heures aux portes de Tolède avec un bon guide. Malheureusement ils sont farouches et ne se laissent approcher que par leurs gardiens.

— Mais il me semble, dit le chevalier, que les gardiens sont aussi difficiles à approcher que les chevaux.

— Qui sait ? répliqua le faux varlet. Leur chef est un des fils de la Paloma, et, comme l'a annoncé l'avorton Perce-Neige, toute la nichée doit rôder à cette heure autour de nous. Si vous voulez me permettre de m'enfoncer sous la feuillée, je ne mets pas en doute que je reviendrai bientôt vous retrouver avec deux des meilleurs palefrois de don Pedro.

— Va donc, répondit le chevalier ; si tu nous es fidèle, tu seras royalement récompensé.

Le blond varlet s'éloigna rapidement, et le Breton attendit avec patience son retour, tout en se gourmandant un peu de son excès de confiance. Cependant dix minutes ne s'étaient pas écoulées que le serviteur de Samuel reparut, tenant par la bride deux magnifiques chevaux arabes, enfantés par les cavales du désert, qui hennissaient et creusaient fièrement du pied la terre.

— Allons ! dit le bon chevalier, je vois, ami Pero, que tu es ici en pays de connaissances et qu'on ne t'y refuse rien.

— Pas même des chevaux qui peuvent me rompre le cou plutôt que de faire un pas en avant, répondit Pero, car ils ne sont pas encore dressés. Du reste, je vais en faire l'essai avant que vous montiez une de ces bêtes sauvages. Et il s'élança sur le dos d'un des chevaux, qui, après s'être cabré tout droit et presque renversé à terre, comprit bientôt qu'il avait trouvé son maître et cessa de regimber. — Oh ! maintenant, voilà le monstre apprivoisé et doux comme une haquenée d'évêque ou de princesse, dit Pero. Jugez-en plutôt, maîtresse.

Il fit un signe d'intelligence à Samuel Ben-Levi, qui aida sa fille à monter en croupe derrière son courageux serviteur. Lorsque Pero sentit le bras de Rachel se nouer en frémissant autour de sa ceinture, il sourit, et, tout en faisant caracoler son beau coursier, il dit au chevalier breton :

— Eh ! messire, nous n'avons pas encore causé de ma rançon.

— Tu l'as gagnée par ta révélation. Je te dois la vie, honnête Pero.

— Oh ! je ne pouvais mieux vous payer ma liberté quand j'étais à pied et sans armes ; mais une fois chevauchant sur un si bon palefroi, et armé des armes d'une si bonne lance, je prétends me taxer à plus haut prix. D'abord je vous donne, messire, cette table d'or où la mort nous attendait.

— Tu es un fin gabeur, dit le Breton en riant aux éclats. Tu te rançonnes en roi.

— Et quant à la juive Rachel, fille du trésorier, voici sa rançon, dit le blond varlet en jetant sur la table un anneau de diamant aux armoiries du roi de Castille, avec un air de majesté indicible.

— Que signifie ce jeu, s'écria le Breton au comble de la surprise en regardant l'anneau. Par Saint-Yves ! c'est la bague du roi. Comment est-elle tombée entre tes mains ?

Et il fixa sur lui un regard empreint de défiance et de soupçon.

— Cela signifie, reprit impérieusement le varlet, que je ne veux pas te prendre en traître et devoir l'aumône à un de mes ennemis, à un obscur chevalier malandrin, moi le pauvre Pero.

A ces paroles, éclairé par une sorte de lueur subite, Tom Burdett essaya de se lever en trébuchant, malgré le feu intolérable que le poison avait allumé dans ses entrailles, et dit au Breton stupéfait :

— Ne reconnais-tu pas dans ce regard et cette voix l'orgueil du tyran, et, d'ailleurs, cette lèvre fendue par la

dague de don Enrique ne te dit-elle pas son nom? Ah! voilà une proie qui vaut mieux que la table d'or.

— Le roi don Pedro! s'écria la belle juive, saisie d'une sorte de crainte et d'admiration qui touchaient à un sentiment plus tendre pour son sauveur.

— Oui! s'écria Pero en arrachant sa toque, sous ce bonnet de page ne se cache pas la tête rasée d'un serf ou d'un moine; reconnaissez les cheveux blonds du descendant des rois goths! Acceptes-tu maintenant ma rançon, chevalier d'aventure? car je ne dois rien à cet écorcheur anglais et à ses compagnons, qui se tordent sur l'herbe comme des tronçons de serpens.

Le Breton poussa un rugissement.

— Fou et aveugle que j'étais! dit-il; mais tu as parlé trop tôt, seigneur roi : j'ai juré de te prendre mort ou vif, et tu ne m'échapperas pas.

— O mon seigneur! murmura tout bas Rachel à l'oreille du roi de Castille, fuyons loin de ce brutal routier, qui a tout à gagner à risquer sa vie contre la vôtre.

— Fuir! répondit dédaigneusement don Pedro, pas avant qu'il ait appelé à son aide tous ces pillards à face livide.

— Descends donc de cheval, dit le Breton, et je te combattrai seul avec ce bâton à deux bouts, une arme de varlet, puisque varlet tu étais, et je veux te faire reculer seulement en te montrant mon visage.

— Tu es certes assez laid pour cela, répondit don Pedro en riant.

— Je te propose le combat, seigneur rusé, si tu as autant de courage contre les chevaliers que contre les femmes, au nom de Blanche de Bourbon.

Un nuage passa sur le front sévère du roi fugitif :

— Maître fou! répliqua-t-il avec dignité, tu oublies que je suis le roi de Castille, et non un simple chevalier d'aventure comme toi. Oh! je comprends qu'il serait glorieux pour ton nom et lucratif pour ton escarcelle de faire une si belle prise. C'est une merveilleuse occasion de gagner les armoiries, les fiefs et les doubles d'or que promet le bâtard à qui me prendra. Tu aurais renom de grand capitaine dans l'histoire et titre de duc à la cour de don Enrique; mais tu comprends que je ne suis pas pressé de te procurer tant de bonheurs à la fois.

Sous le feu de ces railleries, le chevalier breton s'avançait vers don Pedro, qui retenait par la bride son cheval impatient. Burdelt, qui était retombé sur le sol accablé par la souffrance, cria par un dernier effort :

— A l'aide, compagnons! Sus au tyran don Pedro!

Et quelques routiers, essayant de vaincre la douleur, se levèrent et se rapprochèrent des deux champions.

— Fuyons, mon cher seigneur, répéta Rachel au roi, ou vous êtes perdu!

— Ne craignez rien, répondit don Pedro; les fils de la Paloma veillent sur moi. Ruy le faucheur est couché dans le ravin qui longe le sentier de la mine de cuivre, et Perez le mineur m'attend à l'entrée des galeries souterraines.

En même temps il allait tourner bride et narguer le Breton, qui touchait presque la tête de son cheval, lorsque le hardi chevalier lui cria :

— Tu vois bien que tu es un lâche, don Pedro, puisqu'à l'abri de ton titre de roi tu refuses de te battre contre un seul adversaire.

— Un lâche, répéta le roi avec colère, un lâche!

Et il fit avancer son palefroi contre l'inconnu, au lieu de s'enfuir devant lui. Aussitôt le Breton sauta à la bride de l'animal fougueux, et l'entraîna avec une force surhumaine, malgré ses écarts, ses bonds et ses ruades, tandis qu'il parait de son bâton à deux bouts, manié d'une merveilleuse façon, les coups de hache d'armes que lui portait don Pedro.

— Qui donc es-tu à ton tour, démon? lui demanda le roi, consterné de voir le chevalier déployer une dextérité, une énergie et une puissance physique qu'il n'eût crues le partage d'aucun homme.

— N'aie pas honte de te rendre à trop piètre chevalier, seigneur, répliqua le Breton, car j'ai nom Bertrand Duguesclin.

— Bertrand Duguesclin! s'écria don Pedro avec épouvante, en laissant retomber sa hache d'armes par un geste de découragement.

— Souvenez-vous de l'horoscope, ô roi! dit Samuel Ben-Levi, rappelant ainsi à son maître que les prédictions des astrologues juifs et maures l'avaient menacé de l'aigle à deux têtes, et réussissant à intimider par la superstition ce caractère altier, indomptable et inaccessible à tout autre espèce de crainte.

Don Pedro était perdu, la surprise l'ayant complétement paralysé, lorsque la juive, qui malgré tout son effroi n'avait qu'une idée fixe, celle de sauver le roi, toucha du bout de son poignard le cou du cheval arabe, qui, d'un bond furieux, fit chanceler Bertrand sur ses jambes énormes, le força à lâcher prise, et, après deux ou trois soubresauts enragés, s'élança comme une flèche dans la direction de la mine de cuivre.

Le terrible capitaine breton, en voyant sa proie lui échapper, ne poussa pas un cri de fureur inutile; il s'avança vers le second cheval que don Pedro avait amené, et, le voyant reculer avec des regards inquiets et farouches, il lui jeta autour du cou sa longue corde tressée à crochet. Après l'avoir ainsi amarré, à la façon des paysans de sa province lorsqu'ils faisaient la chasse aux bœufs sauvages, il le saisit par la crinière, sauta sur son dos, lui pressa les flancs de ses genoux robustes, et le lança sur la trace du roi fugitif.

En vain don Pedro fuyait devant cette ardente poursuite; il entendit bientôt son ennemi se rapprocher. Grâce au double poids qui chargeait sa monture, chaque fois qu'il tournait la tête, la distance qui le séparait de Bertrand était sensiblement diminuée; il voyait briller les yeux menaçans de ce dernier, et, malgré sa rage, il pâlissait en homme désespéré, tout en criant :

— En avant! mon bon cheval, en avant!

Tout à coup il sentit les bras de la juive qui l'étreignaient se dénouer et s'écarter doucement. Il tourna la tête pour la regarder et la vit prête à se laisser glisser à terre.

— Que faites-vous, Rachel? dit-il d'une voix haletante.

— Je vous quitte, seigneur, répondit-elle doucement, car c'est moi qui vous perds et vous retarde; c'est moi qui vous livre à votre ennemi. Je n'ai rien à craindre, moi; un chevalier ne fera pas de mal à une femme. Et d'ailleurs, que suis-je, moi? une pauvre fille juive, indigne d'être même la servante d'une châtelaine, honnie et méprisée pour sa fidélité au culte de ses aïeux, comme si elle avait commis un crime ou perdu son honneur. Parce que vous êtes bon et généreux, dois-je être vile et lâche? Parce que vous voulez me sauver, dois-je vous perdre? Vous êtes un grand roi, seigneur. A votre vie est attachée la destinée de plusieurs royaumes et de plusieurs peuples.

Le galop du cheval de Bertrand se rapprochait de plus en plus.

— Mais si je ne tiens à me sauver qu'avec vous, Rachel, répliqua don Pedro d'une voix entrecoupée, si votre regard peut seul me donner la force, le courage, la volonté; si loin de vous je perds l'énergie d'être encore roi? Oui je l'avoue, j'aimerais à régner encore, pour partager ma fortune avec celle qui a partagé mes dangers et mon adversité.

— Pourquoi railler, seigneur? reprit Rachel. Moi, je le répète, je suis une humble fille dont la vie n'intéresse personne, si ce n'est mon vieux père. Que je redevienne captive, Samuel est assez riche pour me racheter. Mais pour vous, don Pedro, la captivité, c'est la perte d'un trône, la honte de la défaite, l'humiliation du frère vaincu devant le bâtard victorieux; c'est la mort, c'est la ruine et la proscription de ceux qui vous aiment et vous défendent, des fidèles sujets qui se battent et qui meurent pour vous.

Mais il me semble sentir le souffle ardent du cheval de Bertrand ; laissez-moi vous quitter.

Et elle chercha à se dégager de l'étreinte de don Pedro; mais celui-ci lui dit alors d'une voix sourde et tremblante :

— Vous êtes libre, Rachel, mais je vous jure que, si vous me quittez, j'arrête à l'instant mon cheval, et je me laisse prendre par ce dogue de Bretagne qui me fait la chasse.

Rachel ne résista plus. Et qui pourrrait dire si à cet aveu passionné son cœur ne battit pas d'une joie suprême, malgré l'imminence du danger?

Les deux chevaux arrivèrent presque en même temps au ravin, où rampait dans l'herbe Ruy le faucheur. C'était un garçon décharné, long et souple comme une couleuvre. Après le passage de don Pedro, il se dressa brusquement en travers du chemin, comme s'il n'eût ni vu ni entendu l'autre cavalier.

— Place, place, manant! cria le breton. Ruy ne bougea pas.

— Ah çà! es-tu sourd? reprit Bertrand, qui arrivait comme la foudre, de tout l'élan de son cheval. Malheur à toi! Le frère de lait du roi recula de côté, se baissa à terre comme saisi de terreur, et ramassa sa longue faux cachée dans l'herbe. C'était son arme favorite, et il s'en servait avec une dextérité rare. Au moment où Bertrand passait au galop devant lui, le fils de la Paloma se redressa, et d'un coup de sa faux trancha les jarrets de derrière du cheval, qui tomba à terre avec son cavalier. Ah! misérable! s'écria Duguesclin en se relevant, c'est toi qui as tué dans la bataille Yvon, mon écuyer. Je vais te payer les deux dettes d'un seul coup!

Mais Ruy avait déjà disparu en se laissant rouler au bas du ravin, tapissé de broussailles et de hautes herbes. Le capitaine breton vit le roi et la juive sauter de cheval quatre ou cinq cents pas plus loin, à l'endroit où s'ouvrait, comme la bouche d'un puits, l'entrée de la galerie de la mine de cuivre, et les deux fugitifs échanger quelques paroles avec un nain à larges épaules, à jambes torses et à visage noir, qui, avec son pic de fer et sa torche, ressemblait assez à un dieu souterrain, quoique ce fût tout simplement Perez le mineur, autre frère de lait du roi.

Le hardi Bertrand ne perdit pas courage, et, quelques minutes après, il pénétrait à son tour dans la mine. Là, il reprit l'avantage, lui l'infatigable guerrier, sur le fugitif obligé de s'arrêter pour guider la jeune fille épuisée et lui faire éviter les flaques d'eau et les saillies du roc auxquelles ses vêtemens s'accrochaient. En vain Rachel suppliait-elle en grâce don Pedro de l'abandonner, en vain le mineur joignait-il ses prières à celles de la pauvre enfant, le roi n'écoutait rien. Bientôt les pas lourds de Duguesclin retentirent dans la galerie voûtée, que soutenait un pilier à chaque extrémité, et sa voix formidable fit entendre ces mots :

— Pour la dernière fois, don Pedro, rends-toi à merci, ou je te tue comme un chien.

— Il n'y a plus à hésiter, dit alors le mineur. Mon frère et seigneur, passez devant et tenez la torche. Je me charge de l'arrêter.

— Que vas-tu faire? Il te tuera.

— Ma vie est dans la main de Dieu, mais non dans celle de cet homme, dit Perez. Allez! allez! je vais vous rejoindre. Et il se plaça derrière le pilier, en levant son pic de fer. — Recule! s'écria-t-il à Bertrand, qui brandissait son bâton à deux bouts! recule, ou la dernière heure a sonné.

— Reculer! répéta le Breton. C'est à toi de m'enseigner comment on s'y prend pour reculer, car cela ne m'est jamais arrivé.

— Alors, que Dieu nous protége et nous aide! dit Perez.

Et il frappa de son pic le pilier qui trembla. La lueur de la torche n'éclairait plus la galerie. Malgré l'obscurité, Duguesclin fit quelques pas en avant. Un second coup de pic lézarda le pilier, et la voûte qu'il soutenait s'ébranla, laissant tomber dans le passage une pluie de terre, de sable et de pierres.

Bertrand s'arrêta en se sentant atteint par ces décombres, et, tandis que Perez fuyait en avant, pour rejoindre le roi, il se décida, malgré sa témérité, à reculer. Bien lui en prit, car, le pilier croulant tout à coup, la voûte s'affaissa, et un éboulement énorme vint amonceler un mur infranchissable entre les fugitifs et lui.

— Dieu est contre moi aujourd'hui, dit le vaillant Breton. Il n'a pas voulu que nous poussassions trop loin notre victoire. Que son saint nom soit loué! C'est lui qui a permis que la malice d'un avorton détruisît la sacrilége compagnie des écorcheurs de Tom Burdett. Il y a compensation. Quant à toi, don Pedro, que ton ange gardien te préserve de revoir de si près le poil de mon visage! Tes frères de lait ne prévaudront pas toujours contre le dogue de Bretagne, comme tu m'appelles.

Il sortit de la mine et regagna sans encombre la bergerie, où il ne retrouva plus que les cadavres des routiers anglais. Quant à la table d'or, elle avait disparu, ainsi que Tom Burdett et Samuel Ben-Levi.

VIII

UN VOLEUR DE CHEVAUX DONNE UN BON AVIS A LA BELLE AIXA.

Le lendemain soir, au moment où les rayons du soleil couchant coloraient encore les créneaux de l'alcazar de Séville, un étrange cavalier accourait à toute bride dans la direction de la porte de Jaën.

Son cheval, baigné de sueur, haletait et fléchissait des genoux à chaque instant.

Quant à lui, sa casaque de peau de chèvre poudreuse, ses sandales de cordes frémissant sur les larges étriers de bois doré, ses chausses de toile déchirées, l'altération de ses traits déformés par la fatigue, tout prouvait qu'il venait de fournir sans désemparer une traite longue et périlleuse.

Lorsqu'il aperçut le haut de la tour de l'Or, massive construction octogone et crénelée, à trois étages en recul, dont le pied est baigné par le Guadalquivir, il laissa échapper un soupir de joie et murmura :

— Oh! j'arriverai à temps!

Cependant, plus il s'avançait vers la ville, et plus il s'étonnait de voir les habitans de la campagne suivre la même direction que lui avec une expression de curiosité et de gaieté, et non avec des signes d'inquiétude ou de frayeur. Puis il entendit bientôt éclater un bruit de trompettes et de cymbales, et vit de nombreuses tentes s'aligner devant les murs de Séville, tandis que les genétaires, cavaliers maures aux cottes de mailles légères, aux hoquetons de toile piquée, s'amusaient à ficher en terre leurs djérids ou javelines, qu'ils ramassaient ensuite au galop de leurs chevaux, sur le cou desquels ils se penchaient légèrement.

La porte de la ville était gardée par des almogavares, ainsi nommés à cause du camail de fer qui leur couvrait la tête et les épaules, suivant l'usage arabe, et ces soldats contemplaient gravement les exercices des genétaires, jeux guerriers qui semblaient indiquer dans les esprits une grande sécurité et faire partie du programme d'une fête.

Pendant que l'étranger fixait des regards étonnés sur cette scène, le cheval richement harnaché et caparaçonné qu'il montait trébucha contre une racine de laurier rose, et, comme s'il n'eût attendu que ce moment pour succomber, il aspira l'air bruyamment, hennit d'une façon plaintive, et fit un effort suprême pour s'élancer vers les cho-

vaux des genétaires; mais ses forces étaient épuisées : il tomba sur ses jambes et s'affaissa à terre.

Le cavalier se releva en maugréant, et se disposa à continuer sa route pédestrement. Par malheur, cet accident avait attiré sur lui l'attention des almogavares et des Maures, et tous s'étonnaient qu'un homme de si piètre costume chevauchât sur un palefroi de haute race et magnifiquement caparaçonné de velours.

— Dieu est grand! s'écria un des genétaires en s'avançant vers le pauvre animal étendu sur le sol. Ne serait-ce pas là le cheval de notre seigneur Mohamed, roi de Grenade, qui s'est échappé miraculeusement des écuries ce matin?

— C'est lui! répliqua un de ses compagnons. Je le reconnais à cette étoile blanche qui s'épanouit au beau milieu de son front!

— A moi! mes frères, reprit le premier. Ne laissons pas fuir ce rico-hombre en guenilles. C'est probablement là le magicien qui a fait le miracle.

Une expression de véritable désespoir crispa le visage de l'étranger en entendant ces paroles de mauvais augure, et, malgré sa fatigue, ses pieds endoloris et sanglans, il essaya de fuir, ce qui excita encore davantage les soupçons de ceux qui le poursuivaient.

Les deux cavaliers maures l'eurent bientôt rejoint. Il n'essaya pas de résister; mais, s'efforçant de paraître calme, il demanda pourquoi ils lui fermaient le passage.

— Vas-tu faire l'innocent? dit le premier genétaire. Nieras-tu que cette pauvre bête soit un des vingt chevaux que notre maître, le roi Mohamed, vient d'envoyer en présent au noble don Pedro, roi de Castille?

— C'est fort possible, répondit froidement l'étranger, mais je n'en sais absolument rien.

— Allons! ne fais pas le bouffon : avoue que tu as volé ce cheval.

— Non, je ne l'ai pas volé; je l'ai rencontré vaguant dans la campagne, sur la route de Jaën, et, comme j'étais écrasé de fatigue, je l'ai monté, mais avec la pensée de le ramener et de le rendre à son maître dès que je le rencontrerais.

— Ah! ah! c'était là une excellente et honnête intention; mais je crois que son maître ne te saura pas beaucoup de gré de le lui rendre dans un si piteux état.

— Puisque le roi de Grenade est ici, je demande à comparaître au plus tôt devant lui, dit l'étranger avec agitation.

— Vous avez le sang un peu vif, l'ami, observa tranquillement le genétaire; mais je crois que vous paraîtrez toujours assez tôt devant notre seigneur Mohamed. Si tu avais soigneusement ramené ce précieux cheval dans les écuries de l'alcazar, tu aurais obtenu une riche récompense; mais, pour l'avoir si brutalement crevé sous toi, tu dois t'attendre à faire connaissance avec les bâtons des esclaves noirs qui veillent aux portes de la belle Aïxa.

— Aïxa, la favorite du roi de Castille!

— La fille de Mohamed, roi de Grenade, et la reine de l'alcazar de Séville, reprit le Maure avec emphase.

— Oh! j'apporte une nouvelle qui fera bien vite oublier la perte d'un cheval à Mohamed et à sa fille.

— Une nouvelle? dit le genétaire avec un accent de curiosité.

— Bah! reprit l'autre, un conte comme celui qu'il nous a fait au sujet du cheval.

— Cette nouvelle, continua l'étranger, je dois la communiquer sans retard à votre prince. Il faut que je le voie sur l'heure. Conduisez-moi à l'alcazar.

— Impossible, dit le genétaire. Tout Séville est en l'air pour fêter l'entrée du corps de troupes auxiliaires que le roi de Grenade amène pour marcher à l'aide de son allié don Pedro.

— C'est un peu tard, murmura l'étranger avec un sourire ironique; mais prenez garde, ajouta-t-il plus haut, si vous ne m'écoutez pas, vous répondrez sur vos têtes de obstination aveugle. Les Maures se regardèrent, comme pour se consulter. — Je vous en supplie, reprit-il en cherchant à dominer sa colère, garrottez-moi comme un voleur, attachez-moi comme un meurtrier à la queue de vos chevaux, mais conduisez-moi vers Mohammed; c'est pour parler à sa fille Aïxa que j'accourais à Séville; il s'agit de votre salut à tous! Et comme un rire d'incrédulité accueillait ces dernières paroles : — Mais, insensés, s'écria-t-il, si j'étais ce que vous pensez, un vil larron de grande route, si j'avais voulu voler ce cheval, est-ce que je serais venu niaisement caracoler aux portes de Séville et me jeter dans vos mains?

Cette observation parut frapper Abul-Hagig, le chef des genétaires; et comme au même instant les fanfares des trompettes annonçaient l'arrivée du roi de Grenade, qui allait parcourir les rangs de ses cavaliers, le Maure confia la garde du prétendu voleur de chevaux à son compagnon, et alla prévenir Mohamed de cet incident.

Le Grenadin prêta une attention sérieuse au bref récit du genétaire, et ordonna que le prisonnier fût conduit à l'alcazar, à la suite du brillant cortége qui l'accompagnait. Il passa rapidement ses troupes en revue et rentra dans la ville en cherchant à dissimuler la trace d'une vague inquiétude.

Le cortége se dirigea vers l'alcazar.

En approchant de ce beau palais mauresque, le prisonnier dut se féliciter du hasard qui l'avait fait arrêter, car sans cela l'entrée de l'alcazar lui eût été rigoureusement interdite, et il n'eût pu parvenir, sans mot d'ordre et sans message, jusqu'à la favorite Aïxa. Une double ligne de ballesteros espagnols et d'hommes de pied musulmans s'étendait le long des murs crénelés qui formaient la ceinture du palais.

Le cortége s'arrêta devant une tour haute et carrée où s'ouvrait la principale entrée, connue sous le nom de porte du Jugement parce que les anciens rois maures avaient l'usage de rendre la justice, suivant la coutume d'Orient, sous ce porche gigantesque, formé par un arc évidé en fer-à-cheval qui s'élevait presque à la moitié de la hauteur de la tour. Sur la pierre fondamentale de la voûte extérieure, le prisonnier remarqua une main gigantesque gravée en creux; sur la pierre correspondante dans l'intérieur, figurant une clef énorme, emblème de la foi musulmane, qui avait brillé sur tous les étendards des Maures lorsqu'ils subjuguèrent l'Andalousie.

D'un signe de main, le roi de Grenade congédia son escorte, à l'exception de son vizir Tarfe, et de quelques almogavares gardiens de la porte de l'alcazar, qui étaient armés de haches pesantes. Puis, descendant de cheval, tandis qu'un esclave noir tenait respectueusement les rênes enrichies de pierres précieuses, il se disposa à écouter d'un air calme et solennel la plainte du genétaire qui avait arrêté l'étranger et la justification de ce dernier.

— Puissant seigneur, dit Abul-Hagig en amenant son prisonnier devant le monarque grenadin, j'ai mis la main sur cet homme, parce qu'il montait un cheval disparu ce matin de vos écuries, et qu'après l'avoir crevé sous lui il a voulu s'enfuir à notre approche.

— C'est bien! dit Mohamed. J'ai entendu l'accusation, je veux entendre maintenant la défense de l'accusé. Parle sans crainte, étranger; mais ne cherche pas à me tromper. Je suis juste pour tous, comme mon fidèle allié le roi de Castille.

Et caressant de sa main droite les flots soyeux de sa barbe, il fixa sur le prisonnier ses grands yeux noirs et brillans.

— Seigneur roi, répondit celui-ci avec un accent de rude franchise, je ne suis pas un étranger; je me nomme Ésaü Manassès, et je suis né dans la Juiverie de Séville.

— Qu'importe! le prophète a voulu que la justice fût égale pour tous. Je t'écoute. Peux-tu me donner une preuve que tu n'avais pas volé ce cheval?

— Comment l'aurais-je volé ce matin dans les écuries de l'alcazar, puisque j'arrive de Tolède?

— De Tolède? répéta Mohamed avec un geste de curiosité.

— Et si j'ai crevé cette pauvre bête, dont je puis payer la valeur, malgré les haillons qui me couvrent, continua Esaü, c'est que j'apporte des nouvelles si importantes de l'armée de don Pedro, que j'ai voulu être le premier à les communiquer à la noble Aïxa.

— Tu veux voir ma fille, toi, un juif? dit dédaigneusement le roi de Grenade.

— Il le faut. Je ne puis parler que devant elle.

— Viens donc, répliqua Mohamed; ma main sera prodigue pour le messager fidèle, mais si tu caches une trahison sous cette loyale apparence de dévouement, les crieurs de nuit, en se retirant à l'aube du jour, verront la tête d'Ésaü Manassès clouée à la porte du Jugement.

Et, détachant son burnous d'une éclatante blancheur, il le jeta sur les épaules du juif et lui ordonna de le suivre.

Malgré sa préoccupation, Ésaü ne put se défendre d'un sentiment de surprise et d'admiration en parcourant l'intérieur de ce merveilleux alcazar, où peu d'hommes de sa race avaient eu le privilége de pénétrer.

Ils traversèrent d'abord la cour du Vivier, toute pavée de marbre blanc; au milieu, un grand réservoir de quatre pieds de profondeur, bordé d'une haie de rosiers, de myrtes et de lauriers, étalait son eau limpide. Cette cour était entourée de légères arcades formées de sculptures à claires-voies, fines comme des guipures, et soutenues d'aériennes colonnettes de marbre de Machaël.

Ils entrèrent ensuite dans de grandes salles, où l'œil d'Ésaü fut ébloui par des plafonds de cèdre et de mélèze, par des coupoles en demi-orange, dont le stuc était fouillé et peint d'azur, de vert et de rouge, au point de miroiter comme les voûtes à stalactites; par des arcades en cœur, par des panneaux d'arabesques, des chapiteaux dorés, et des réseaux d'ornemens appliqués aux murs comme les brindilles inextricables des lianes.

Plus d'une fois dans ce trajet Mohamed laissa échapper un soupir. C'étaient ses ancêtres qui avaient bâti ce magnifique alcazar, et aujourd'hui il servait de forteresse aux rois chrétiens.

Ils arrivèrent enfin à une cour, ou plutôt à un petit jardin intérieur dont le sol était composé d'un sable jaune tout imbibé d'eau, et d'une incroyable fécondité. La vigne jaillissait des crevasses du mur, et accrochait ses vrilles capricieuses aux branches des orangers. Les fleurs rouges des grenadiers étoilaient les lames épineuses de l'aloès et des cactus; les fleurs blanches du jasmin s'épanouissaient à côté des lauriers. C'était une végétation toute africaine. Des colonnes de marbre soutenaient une galerie qui servait de communication aux appartemens des femmes. Les marches de l'escalier qui conduisait à la galerie étaient hautes et revêtues de carreaux de mosaïque.

Mohamed se dirigeait vers cet escalier, lorsqu'un esclave nubien, dont le turban blanc faisait ressortir la face d'ébène, sortit d'une porte masquée par les pampres de la vigne enroulés aux colonnes, et, fléchissant les genoux devant le roi, il lui dit :

— Redouté seigneur, la princesse Aïxa vient de sortir du bain, et repose en ce moment dans la salle aux Etuves!

Mohamed s'arrêta indécis; puis, après avoir encore regardé attentivement le visage calme et fier d'Ésaü, il fit signe à l'esclave d'ouvrir devant eux la porte des Étuves, qui était de bois de cèdre sculpté en losanges. Le Nubien obéit silencieusement.

A l'entrée, le juif remarqua une dalle de marbre blanc percée de petits trous pour laisser passer la fumée des parfums que l'on brûlait sous le plancher.

Il entra hardiment avec le roi de Grenade dans ce lieu sacré que sa présence profanait, et dont il n'avait été donné qu'aux maîtres de l'alcazar, à leurs femmes et à leurs esclaves, d'admirer les merveilles.

La salle de bains, dans sa partie inférieure, était revêtue de mosaïques de carreaux de terre vernissée, brodée de filigranes de plâtre durci et moulé, dont la variété était prodigieuse, comme celle des madrépores de l'Océan. Le haut de la salle était couvert d'un beau stuc de Damas, composé de grandes plaques, moulées et si artistement jointes qu'on les eût crues sculptées sur place, et couvertes de bas-reliefs et d'arabesques fantasques entremêlés de textes du Coran et d'inscriptions en vers et en caractères arabes.

Le milieu de la salle était occupé par un bassin de marbre orné d'une vasque élégante, d'où s'élançait un jet d'eau. Des alcôves pratiquées dans le mur étaient garnies de divans recouverts de toile d'or. A quinze pieds du sol semblaient suspendues en l'air les tribunes et les balcons destinés aux musiciens et aux chanteurs. Des trous, percés dans les rosaces, les soffites et les cartouches du plafond, laissaient filtrer des essences aromatiques.

Quant aux baignoires, grandes cuves de marbre blanc d'un seul morceau, elles étaient placées dans des grottes latérales dont les voûtes basses laissaient passer la lumière par des rosaces ou des étoiles découpées à jour. C'étaient les étuves de la célèbre favorite Maria de Padilla.

Ésaü ne put, malgré sa hardiesse, réprimer un sentiment de trouble et d'embarras lorsque la porte de la salle se referma derrière lui. La fille de Mohamed était couchée sur un divan de brocart d'or, enveloppée d'une tunique de fine laine blanche et de voiles de gaze. Elle n'avait pas daigné détourner la tête, et fermait doucement les yeux, tandis qu'une esclave agitait sur son front un chasse-mouches de sparterie, brodé d'or et de soie. Mais lorsqu'elle eut entendu le pas lourd du juif, qui contrastait avec la démarche agile et légère de ses femmes, elle jeta un cri de surprise, et se relevant d'un bond soudain :

— Est-ce vous, mon père, dit-elle à Mohamed, qui avez permis à un étranger de vous suivre jusqu'ici?

— Calme-toi, Aïxa, répondit le roi de Grenade. Cet homme vient nous révéler des secrets qui ne doivent être connus de nul autre. Or, dans cette ville et dans ce palais qui aujourd'hui appartient aux chrétiens, la salle des Étuves est peut-être le seul endroit où nous n'ayons pas à craindre les oreilles d'un espion.

— Quels secrets la souveraine de l'alcazar a-t-elle à apprendre d'un vagabond qui compte sans doute sur notre crédulité pour remplir son escarcelle vide? répliqua d'un ton impérieux la princesse maure.

Ésaü contemplait froidement la favorite qui avait pris la place de Maria de Padilla. Aïxa était belle, mais d'une beauté sévère et originale. C'était bien là le type arabe dans son exagération un peu sauvage. Elle avait les yeux fendus jusqu'aux tempes, et, sous leurs cils épais et recourbés, ils semblaient faits de nacre et de jais. Son front était haut, bombé et poli comme l'ivoire; la courbe un peu brusque de son menton, ses dents d'une blancheur éclatante, mais dont quelques-unes étaient un peu pointues, son nez fin, mince et presque aquilin, achevaient de donner à sa physionomie une expression étrange.

Ses lèvres, dont le carmin était vif comme celui des fleurs de grenadier, contrastaient avec son teint, dont les tons jaunes et dorés eussent ravi un poëte de nos jours. Elle avait de petits pieds, de petites mains, les attaches très fines; mais il était facile de deviner, sous la transparence des voiles, que ses bras et ses épaules n'avaient point encore acquis cette rondeur de formes qui est le luxe de la beauté chez les peuples d'Orient.

Aïxa s'avança vers Ésaü, presque irritée de son silence et de sa contenance hardie.

— Parle! lui dit-elle laconiquement, et ne mens pas.

— Noble dame, répondit-il, je vous apporte des nouvelles de l'armée de don Pedro.

— Si tu dis vrai, sois le bienvenu, et bénie soit la poussière qui couvre ta casaque de peau! Eh bien! le roi est-il vainqueur? a-t-il repoussé cette troupe d'aventuriers et de brigands qui s'est crue une armée? a-t-il vaincu le

bâtard et le capitaine Bertrand devant les murs de Burgos ?

— Le roi a quitté Burgos sans essayer de défendre cette grande cité, et Burgos s'est rendue à don Enrique.

— Tu me trompes; c'est impossible !

— Hélas ! madame, j'ai vu les huit notables bourgeois de la ville suspendre au bout de leurs lances les clefs de leurs huit portes, et venir à une distance de quatre lieues au-devant de don Enrique pour les jeter humblement à ses pieds.

— Et le fidèle peuple de Burgos a suivi l'exemple de ces traîtres ?

— Il a reçu le bâtard avec de grandes acclamations de joie, après que l'archevêque l'eut harangué à la tête de son clergé. Toutes les dames de la ville paraissaient aux fenêtres et aux balcons, superbement parées, pour donner plus d'éclat et de lustre à l'entrée de ce nouveau roi.

— De ce nouveau roi ! répéta Aïxa. Oh ! il ne l'est pas encore !

— Il s'est fait couronner roi de Castille à Calahorra, dit avec calme Ésaü.

— Folie qu'il payera cher, reprit la Mauresque, si toutefois ce récit n'est pas un tissu de mensonges, si tu ne te fais pas un jeu de ma surprise et de ma douleur. Mais don Pedro ?

— Il s'est réfugié à Tolède.

— Ah ! je comprends. Les murs de Tolède ne peuvent pas être facilement entamés par les dents de ces aventuriers affamés, et la citadelle est bien fortifiée. Tu dis que Pedro s'est réfugié à Tolède. Réfugié ! oui, comme l'aigle se réfugie dans son aire pour guetter l'instant propice où il tombera sur sa proie. Là, il fera appel à tous ses partisans, il attendra les Maures auxiliaires de son fidèle allié; n'est-ce pas, mon père ?

Et en parlant ainsi elle s'animait comme un guerrier qui entend le son des clairons et qui appelle le signal du combat. Ésaü admirait cette nature ardente, passionnée, farouche. Il reprit :

— Hélas ! je suis forcé de vous détromper, noble Aïxa. Le bâtard a marché sur Tolède.

— Et don Pedro lui en a ouvert les portes peut-être de sa propre main ? dit-elle ironiquement.

— Don Pedro s'est enfui de Tolède comme il s'était enfui de Burgos, parce qu'il s'est vu abandonné ; il a perdu dans une bataille ou plutôt une escarmouche, sur la lisière de la forêt de Cardonne, ses derniers partisans, et Tolède, la riche et puissante Tolède, s'est rendue au roi don Enrique.

— Calomnie ! s'écria alors Aïxa l'œil en feu, les lèvres frémissantes. Qu'on arrête cet homme, mon père. C'est un traître qui n'est venu à Séville que pour y semer le trouble et l'épouvante. A l'en croire, don Pedro serait tout à coup devenu un lâche, que son frère aurait vaincu sans combat. Faites châtier ce misérable par nos Nubiens, et il avouera qu'il est un émissaire de don Enrique, et que tous ses récits ne sont que ruse et fausseté.

— Patience, ma fille, dit Mohamed sans s'émouvoir ; la vérité ne peut tarder à être connue. Certes les événemens que raconte cet homme sont étranges, mais ils ne sont pas impossibles. Don Pedro n'a pas voulu être l'esclave couronné de ses ricos-hombres, et tous ces comtes et barons le haïssent comme leur mortel ennemi. Les épées qui devaient le défendre ont pu se tourner contre lui. Quel intérêt avait ce juif, que tu accuses avec tant d'emportement, à venir nous annoncer ces nouvelles funestes ? S'il était envoyé par Enrique, il n'aurait pas demandé à nous parler secrètement ; il aurait couru les places et les rues de Séville, et proclamé publiquement les désastres de mon malheureux allié.

— Votre fille m'a accusé avec la passion d'une femme, dit Ésaü ; vous, seigneur Mohamed, vous parlez comme un homme dont le front a longtemps supporté le poids du turban royal. Je ne suis pas venu à Séville pour y répandre une rumeur puérile et mensongère. J'y suis accouru, au risque de ma vie, pour vous prévenir du danger et vous appeler au secours de don Pedro.

— Le prophète nous protége encore, dit vivement Aïxa, puisqu'il vous a permis de réunir si promptement vos cinq mille genétaires et d'entrer aujourd'hui à Séville, vous, mon père, le plus brave guerrier de nos tribus.

— Cinq mille genétaires ! s'écria Ésaü en affectant une joyeuse surprise. Oh ! c'est le salut pour le roi de Castille; ce sera le noyau d'une armée à la tête de laquelle il ne risquera plus d'être fait prisonnier par une bande de routiers anglais, comme il lui est advenu dans la journée d'hier.

— Le roi prisonnier ! Pedro tombé dans les mains des routiers ! dit Aïxa avec une expression d'anxiété. Et tu nous racontes cela froidement, comme s'il s'agissait d'un colporteur arrêté par des larrons de village ?

— Grâce à Dieu et aux efforts de ses frères de lait, les enfans de la vieille Paloma, le roi s'est retiré du guêpier avec la prisonnière pour laquelle il avait si follement joué sa liberté !

— Une prisonnière ! s'écria la favorite, dont les yeux lancèrent un éclair. Que veux-tu dire ?

— Vous savez que don Pedro est généreux et chevaleresque. Eh bien ! il a voulu enlever une victime au dogue de Bretagne, et il y a réussi, non sans peine et sans danger.

Aïxa fixa sur Ésaü un regard menaçant.

— Quelle est cette femme ? demanda-t-elle d'une voix brève et sifflante.

Le renégat s'aperçut qu'il avait touché juste.

— Cette femme est la fille bien-aimée de Samuel Ben-Levi, le grand trésorier de don Pedro.

— Ah ! une juive ! s'écria la favorite avec dédain, tandis que son visage subitement altéré reprenait une expression de sérénité.

— Mais, si je n'avais obtenu aujourd'hui la faveur de voir la noble héritière de Mohamed, reprit Esaü, je serais obligé de proclamer que Rachel est la plus belle fille de l'Espagne.

Aïxa tressaillit.

— Elle se nomme Rachel, cette beauté ? reprit-elle. Et don Pedro l'a regardée, il lui a parlé, il est resté longtemps près d'elle ?

— C'est au roi qu'elle a dû sa vie et sa liberté. Pour elle, il a failli périr dans le fleuve de Cardonne; pour elle, il a été pendant quelques heures le prisonnier du capitaine Bertrand.

— C'est étrange ! murmura la favorite. Un roi oublier les intérêts de sa couronne pour sauver une vile créature dont l'existence n'importe à personne ! Et tu dis qu'elle est belle ? Oh ! vraiment je serais curieuse d'admirer cette beauté extraordinaire.

— Vous la verrez bientôt, répliqua Ésaü avec un sourire ironique, car le roi la ramène avec lui à Séville.

— A Séville ! il oserait la conduire devant moi, dans ce palais ! Oh ! je ne le souffrirai pas. N'est-ce pas, mon père, s'il oubliait que je suis d'une race royale, s'il ne craignait pas de nous faire un outrage si sanglant, vous m'aideriez à me venger ? Nous abandonnerions dans son alcazar désert cet ingrat pour lequel nous sacrifions le reste de nos trésors et le sang de nos plus vaillans guerriers. Tant que je serai à l'alcazar, nulle autre femme n'y doit entrer, si ce n'est comme une esclave dévouée à mes caprices et à mes volontés. Si cette juive est belle, suis-je donc, moi, devenue laide tout à coup ? Ne suis-je pas jeune aussi ? Est-ce au moment où mon père accourt avec cinq mille cavaliers à l'aide du roi de Castille, que je vais être forcée de sortir de l'alcazar pour éviter de me trouver face à face avec une indigne rivale ? Voyons, messager de malheur, réponds-moi : crois-tu que don Pedro aime véritablement cette juive ?

— Je l'ignore, répliqua Esaü toujours calme. Je vous ai raconté tout ce que je sais et tout ce que j'ai vu. Pour

arriver jusqu'à vous, j'ai bravé toutes sortes de fatigues et de dangers ; je n'ai rien de plus à vous dire.

— Mais quel motif t'a fait agir ? demanda impétueusement la belle Mauresque ; est-ce la cupidité qui t'a rendu si zélé pour mon service ? Veux-tu remporter beaucoup d'or de l'alcazar, ou bien es-tu guidé en tout ceci par un mobile de haine et de vengeance ?

— Vous voulez savoir la vérité, madame ? dit tristement le juif. Pourquoi vous la cacherais-je ? J'aime Rachel ; voilà tout mon secret. J'aime Rachel, et je préférerais, il me semble, la voir morte à mes pieds que la voir devenir la femme ou la maîtresse d'un autre homme, fût-ce le roi de Castille lui-même. Croirez-vous maintenant à ma fidélité ? Qui donc se serait exposé, pour l'appât d'une récompense chimérique, aux dangers, aux angoisses et aux outrages qu'il m'a fallu subir pour pénétrer jusqu'à cette salle des Étuves ? Ma vie est entre vos mains, garant de mes paroles, noble Aïxa, et, si je vous ai trompée, il vous sera facile de me punir.

Il n'avait pas baissé les yeux devant les regards perçans de la favorite, et, satisfaite de cet examen, elle lui répondit :

— Tu parles audacieusement, étranger, mais je crois à ta sincérité, et je te remercie. Mon père, il ne faut pas que l'homme qui m'a rendu ce signalé service, ajouta-t-elle, reste à l'alcazar, exposé à être reconnu par cette Rachel et par don Pedro.

— Abul-Hagig le gardera sous sa tente, Aïxa, dit Mohamed, et, si nous avons besoin de lui, il viendra aussitôt.

— C'est bien, fit la Mauresque. Allez, loyal serviteur, attendre mon père dans le jardin de la cour intérieure ; il vous y rejoindra tout à l'heure.

Ésaü s'inclina respectueusement et s'éloigna, satisfait d'avoir jeté dans le cœur et l'esprit de la favorite des soupçons et des fermens de haine qui devaient puissamment contribuer à briser l'amour naissant de don Pedro pour la fille du trésorier.

Cependant Aïxa était restée seule avec Mohamed, et elle donna alors un libre cours à l'explosion de sa jalousie et de son ressentiment.

— Eh bien ! roi de Grenade, lui dit-elle, vous avez entendu : vous voyez la légèreté incompréhensible de ce prince, dont vous n'êtes, vous un des descendans du prophète, que l'humble vassal, et dont moi, votre fille, je suis la favorite. Oh ! je suis une étrange favorite, le jouet de ses caprices : aujourd'hui reine de ce palais, demain peut-être abaissée au-dessous de ces femmes qui me servent. Est-ce donc là le sort que vous destiniez à votre fille, mon père ?

— Enfant ! répondit Mohamed, crois-tu, parce que je reste calme pendant la tempête, parce que je renferme mes pensées en moi-même au lieu de les laisser éclater en vaines paroles, que je sois un lâche ou un faible d'esprit, dépourvu de tout calcul et de toute prudence ? Sois patiente, et tu seras forte.

— Patiente ! oh ! je l'ai été longtemps. Lorsque vous avez reconnu la suzeraineté du roi de Castille et que vous m'avez fait paraître le visage découvert devant ce chrétien, cet infidèle, lorsque vous l'avez vu, avec joie, se déclarer ébloui de ma beauté, vous avez exigé que je consentisse à le suivre et à sourire aux aveux de son amour. J'ai obéi, non sans angoisse et sans remords. Vous avez pensé que je pourrais exercer sur lui le même ascendant que Maria de Padilla, et devenir le bouclier de nos frères à la cour de Séville. J'ai feint d'oublier ma foi au prophète ; j'ai feint d'oublier ma famille et mon nom pour ne penser qu'au roi de Castille.

— Eh bien ! n'as-tu pas vu à tes pieds, doux et soumis comme un enfant, ce prince que l'on disait si terrible, dit Mohamed.

— Oui, mon père, et, dans mon humiliation, ç'a été pour mon cœur une jouissance suprême de voir notre vainqueur, ce chrétien redouté, soumettre sa volonté aux exigences d'une Mauresque. Mais que cet empire a été court et fragile ! que mes rêves ont été rapidement déçus ! Comme vous, j'avais espéré que don Pedro consentirait à m'épouser, et à abjurer peut-être secrètement la foi chrétienne pour s'assurer en vous un plus fidèle allié ! Mais tout cet espoir n'était que songe et chimère. Lorsque je croyais avoir maîtrisé ce cœur si fier et si soupçonneux, lorsque, me fiant avec une folle crédulité aux apparences d'amour qu'il me prodiguait, je lui parlai de mariage, il me répondit par un sourire qui était une insulte. Lorsque je lui parlai d'abjuration, son visage s'enflamma d'une colère formidable ; l'amant redevint un maître. Ce fut d'une voix altérée et sévère qu'il m'ordonna de ne jamais revenir sur un pareil sujet, ajoutant qu'il me pardonnait ce premier outrage, mais qu'il n'en tolérerait pas un second et saurait me renvoyer à Grenade, où je trouverais plus facilement des renégats qu'à Séville. Voilà, mon père, ce que nous avons gagné au sacrifice que vous avez exigé de moi.

— Mais tu as bien fait de te montrer patiente ! Aïxa, s'écria Mohamed. Le malheur humilie et abaisse le cœur des plus orgueilleux. De beaux jours se lèvent pour les enfans du prophète, grâce aux guerres intestines des chrétiens. Ce n'est pas à nous désormais de supplier don Pedro d'accepter notre alliance pour être sauvés d'une ruine complète ; c'est nous qui la lui accordons comme une condition de salut pour sa couronne. Nous aurons le droit d'imposer nos exigences au roi de Castille, et, s'il ne veut pas que son sceptre se brise entre ses mains, il les acceptera.

— Pourtant, à cette heure de détresse, il osa encore me défier. Il va faire entrer cette misérable juive dans l'alcazar.

— Qu'importe qu'elle y entre, Aïxa, si elle en doit sortir honteusement peu après ! Pour enchaîner à notre alliance don Pedro, j'exigerai son abjuration secrète, et il obéira. J'exigerai qu'il livre à mes genétaires quatre villes d'Andalousie, et il les livrera. Quant à la juive Rachel, il la renverra dans la maison de son père. Oh ! l'heure est venue pour les enfans du prophète de reconquérir ce qu'ils ont perdu !

— Pourtant, interrompit la favorite avec un air de doute et d'incrédulité, si le roi ne consentait pas à sacrifier, comme le comte Julien, sa religion et sa patrie à sa vengeance ?

— S'il poussait l'orgueil et l'entêtement jusqu'à repousser mon alliance au prix où je l'estime, reprit le Grenadin, je traiterai avec son rival, et l'ambitieux don Enrique accueillera cette avance avec joie.

— Nous nous entendons, mon père, et maintenant je puis attendre le roi de Castille avec un front plus calme et le cœur moins troublé.

Mohamed embrassa l'orgueilleuse favorite, et s'éloigna pour aller dormir sous la tente aux brillantes couleurs que ses genétaires lui avaient dressée au milieu de leur camp, près la porte de Jaën.

Le lendemain matin il s'avança à la rencontre du roi, à la tête de deux mille cavaliers, sur les indications d'Ésaü, et le rencontra en effet à quelques lieues de la ville, en compagnie de la belle juive et escorté seulement de ses frères de lait. Ces dévoués jeunes gens n'avaient pu empêcher don Pedro d'entendre retentir sur sa route des cris de « Vive Enrique ! » mais, grâce à eux, nul rico-hombre n'avait osé faire outrage à son malheureux souverain, nul n'avait tenté de l'arrêter pour se faire un mérite de cette prise auprès du vainqueur.

Quant au malheureux roi de Castille, il ne baissait pas un front humilié. Fort de son droit, il était aussi calme, aussi fier que dans la prospérité. Il semblait oublier la perte de ses plus belles provinces pour regarder Rachel, mystérieusement cachée dans une grande cape de laine brune, et sur qui les frères de lait, eux, lançaient des regards sombres et irrités.

Lorsque don Pedro aperçut le roi de Grenade et ses

brillans escadrons, il ne fit pas paraître une joie vulgaire. Il attendit que son puissant vassal, fidèle allié, descendît de cheval pour lui rendre hommage, et, jetant ensuite un coup d'œil satisfait sur les genétaires musulmans, il s'écria :

— A Séville aujourd'hui, vaillans Maures; mais, s'il plaît à Dieu, nous en sortirons bientôt pour présenter la bataille au roi bâtard !

IX

LA MAURESQUE ET LA JUIVE.

Le roi de Castille était rentré dans sa bonne cité de Séville, entouré de ses auxiliaires arabes, sans paraître remarquer les regards obliques, les murmures et les imprécations sourdes de la population chrétienne.

Le roi de Grenade, de son côté, ne s'était pas permis de hasarder la moindre réflexion au sujet de la jeune fille à laquelle don Pedro servait d'écuyer, comme il eût fait pour une reine.

Lorsqu'ils furent descendus de cheval dans la cour du Vivier, ce dernier dit à Mohamed avec une sorte de surprise :

— Aïxa n'est pas venue au-devant de moi, seigneur ?

— Elle vous attend sans doute dans son *mirador*, répondit le Maure, car elle désire vous revoir sans témoin.

A ces mots, prononcés avec une froideur significative, la fille de Samuel s'arrêta, confuse et tremblante; mais don Pedro lui prit la main, et l'entraînant avec une douce violence :

— Venez, Rachel, lui dit-il ; vous n'êtes plus une étrangère pour votre compagnon de fuite, et vous pouvez assister à mon entretien avec Aïxa, car je veux vous mettre sous sa protection.

Ils montèrent tous les trois au *mirador*, petit belvédère situé sur le haut d'une des tours de l'alcazar, réduit charmant aux petites colonnes mauresques, aux arceaux surbaissés, qui semblait suspendu sur un abîme d'azur.

La favorite y attendait don Pedro avec une froideur dédaigneuse. Le roi entra vivement, tandis que la juive, intimidée, s'arrêtait sur le seuil, et, s'avançant vers Aïxa :

— Je ne reviens pas en vainqueur qui rapporte des trophées, lui dit-il avec une expression pleine d'amertume. Vous aurez à consoler un malheureux que la trahison a perdu et qui a vu son épée se briser dans sa main avant d'avoir pu s'en servir.

— Dans les hasards de la guerre, il n'y a qu'heur et malheur, répondit-elle avec calme; mais êtes-vous revenu seul à l'alcazar, Pedro ?

— Oh ! je ne désespère pas encore de ma fortune. Un de mes alliés du moins m'est resté fidèle. C'est votre père, le généreux Mohamed. Il n'a pas attendu mon appel pour venir à mon aide... merci à vous et à lui !

— Est-ce donc toujours sur moi que vous comptez, Pedro, pour relever votre courage? Est-ce donc toujours dans mes yeux que vous voulez puiser cette force héroïque qui fera triompher votre cause ou qui vous dévouera à une fin glorieuse ?

— Que signifient ces doutes étranges, Aïxa ?

— Je vais vous les expliquer par une seule question. Et, étendant sa main vers le seuil, où Rachel frissonnait dans sa cape de laine brune, effrayée de l'aspect sévère et de la voix impérieuse de la favorite : Quelle est cette femme, Pedro ? demanda-t-elle.

— Cette femme, répondit le roi, qui pâlit tout en essayant de sourire, car il sentit la portée des soupçons de la Mauresque, c'est une sœur que je viens vous confier, Aïxa ; c'est la fille de mon fidèle trésorier Samuel Ben-Levi, pauvre enfant que j'ai sauvée de la poursuite des routiers anglais, et que vous aimerez, n'est-ce pas?

— Que j'aimerai, interrompit brusquement la Mauresque, parce que vous avez deux fois joué votre vie et votre liberté pour elle?

— Fallait-il donc laisser périr cette jeune fille? répliqua en se contenant avec peine don Pedro; fallait-il lui laisser subir les outrages de cette ribaudaille d'Angleterre ?

— Mais la fille de Samuel est une juive, dit avec dédain Aïxa. Qu'importe au roi de Castille la vie et l'honneur d'une enfant de cette race dégradée ! Une juive ne peut être ma compagne ; elle ne peut demeurer dans l'alcazar sans le souiller.

— Êtes-vous donc une chrétienne du vieux sang, pour parler avec tant d'arrogance ? dit d'une voix basse et irritée don Pedro. Je comprendrais à peine un langage si dur, des sentimens si hautains dans la bouche d'une noble Espagnole comme Maria de Padilla ! Ah ! je vous croyais plus miséricordieuse, Aïxa. Lorsque je vous ai avoué mon amour, me suis-je enquis si vous me sacrifieriez votre foi religieuse ?

— Et pour aimer cette juive, vous n'attendrez pas non plus qu'elle ait abjuré son culte, n'est-ce pas, don Pedro ? répondit Aïxa avec une sombre ironie. Mais, je vous en supplie, ne m'avilissez pas par des comparaisons si abjectes. Avez-vous donc oublié qui je suis ? Fille d'un sang royal, vous avez pu m'aimer sans honte ; mon amour n'a jamais été pour vous une humiliation. Grâce à moi, mon père Mohamed vous défendra comme son propre fils contre tous vos ennemis. Il prodiguera pour vous jusqu'à son dernier marabotin, jusqu'à son dernier genétaire ; mais c'est à la condition que, de votre côté, vous respecterez le lien qui nous unit, que vous ne chercherez pas à le rompre par d'indignes moyens, et à avilir celle qui vous a loyalement aimé.

— Mais vraiment je ne vous comprends pas, Aïxa. Vous tenez là un langage insensé. Comment puis-je chercher à vous avilir en vous demandant d'accorder asile et protection à une pauvre jeune fille ?

— Qu'a-t-elle besoin de ma protection, puisqu'elle a la vôtre ? répliqua d'un ton farouche la Mauresque. Pourquoi ne retourne-t-elle pas sous le toit de son père ? Sous quel prétexte, à quel titre resterait-elle à l'alcazar ? Que signifie ce caprice royal ? Veut-il dire que je suis déchue de cette puissance imaginaire qui m'a fait tant d'ennemis, et qu'une autre femme aspire à conquérir ce beau titre de favorite ? soyez franc, don Pedro.

— Parlez plus bas, Aïxa, calmez cette colère sans motif, dit le roi, qui craignait que ce débat orageux ne parvînt aux oreilles de Rachel, et qui voyait avec anxiété Mohamed y assister impassible. Samuel Ben-Levi n'est pas encore de retour à Séville, et je me suis engagé à veiller sur sa fille bien-aimée. D'ailleurs, en la confiant à votre garde, je vous donne la meilleure preuve que vos soupçons ne sont pas fondés.

— Que voulez-vous, Pedro ! dit la favorite avec un accent sardonique : je vous aime, moi, et je me défie de votre obstination à me prouver que j'ai tort ; je me défie de cette générosité soudaine que vous témoignez à cette juive dont on vante la beauté. Je doute qu'il vous parût très naturel, si elle était laide, d'oublier les intérêts sacrés de votre couronne pour une préoccupation indigne de vous.

— Mais je vous jure, Aïxa, reprit le roi, que vous seule avez donné à ma démarche cette singulière importance.

— Soit ! je veux le croire, Pedro. Je me trompais ; cette Rachel est pour vous une étrangère. Voulez-vous que je consente à la garder à l'alcazar ? c'est facile. Qu'elle augmente le nombre des femmes des nègres à me servir ; elle ne me quittera pas. Oh ! je vous promets de veiller sur elle avec la sollicitude d'une sœur. Elle agitera les chasse-mouches sur mon front, elle me chaussera mes babouches.

Acceptez-vous cela? Puis-je disposer de cette fille à ma volonté? dois-je vous remercier d'un présent si rare et si précieux?

Et un rire insultant accompagnait ces paroles saccadées.

— Décidément, il n'y a pas moyen de vous faire entendre raison, dit le roi de Castille. Pouvez-vous parler avec tant de mépris de la fille du grand trésorier, d'un homme que j'ai tant d'intérêt à ménager, puisque lui seul peut me fournir des subsides nécessaires pour subvenir aux frais de la guerre.

— Comme vous aimez Samuel depuis que vous avez admiré la beauté de sa fille, Pedro! Que parlez-vous d'argent? En échange de Rachel, je vous promets de faire remplir vos coffres par mon père, jusqu'à la défaite de don Enrique.

Et Mohamed empêchera-t-il toute la Juiverie de Séville de se révolter contre moi?

— Ce n'est pas cette crainte qui vous empêche de céder à mon désir. Vous essayez en vain de tromper, don Pedro. Cette fille, vous l'aimez; eh bien! malheur à elle!

— Mais c'est plus que de l'obstination et de la jalousie, Aïxa; votre colère vous rend folle et aveugle!

— Et la vôtre vous fait descendre jusqu'à l'injure envers une femme. Oh! non, je ne suis pas aveugle. Je lis trop dans vos yeux, dans votre embarras étrange, dans votre irritation même : vous aimez cette Rachel plus que vous n'avez jamais aimé Maria de Padilla et la pauvre Aïxa. Pour elle vous tremblez, vous me suppliez et me menacez tour à tour; vous cherchez à me fléchir. Vous aimiez Maria de cet amour que le soleil de l'Andalousie allume facilement dans les veines des jeunes gens; moi, vous m'avez aimée parce qu'il vous paraissait glorieux d'avoir pour maîtresse la fille d'un roi; mais celle-ci, ajouta la Mauresque furieuse, vous l'aimez comme on n'aime qu'une fois, avec tendresse, avec doute, avec défiance; vous lui sacrifiez votre orgueil, vous lui sacrifieriez la violence même de votre passion; vous sauriez être timide avec elle. Les femmes se connaissent en amour, et je suis sûre de ne pas me tromper. Plus le vôtre est désintéressé, plus il sera réel et durable. Vous avez trouvé en moi une femme qui vous égalait en fierté et en énergie; vous devez préférer Rachel, humble fille que vous élevez jusqu'à vous et dont vous feriez volontiers une reine; mais prenez garde, Pedro, Aïxa est entre vous, et elle ne se laissera pas ignominieusement chasser.

—Aïxa, dit sévèrement le roi, à mon tour je vous dirai : Soyez franche! avouez que vous cherchez un prétexte pour quitter l'alcazar et entraîner Mohamed avec vous, depuis que vous me savez vaincu.

— Don Pedro, s'écria la favorite, je vais vous prouver votre erreur. Laissez-moi seulement interroger cette jeune fille.

Le roi accablé ne répondit pas.

Aïxa s'avança vers le seuil du mirador, et fit signe à la juive de s'approcher. Subjuguée par son air impérieux, Rachel obéit.

— Vous savez que votre compagnon de route est le roi de Castille don Pedro? lui demanda la Mauresque.

— Oui, madame, répondit doucement Rachel.

—Il vous a promis un asile dans son alcazar? Il vous a dit sans doute qu'après vous avoir sauvé au péril de sa vie, il voulait continuer à vous protéger? Il vous a dit que la maison de votre père ne vous offrait pas un abri assez sûr, et vous n'avez pas hésité à le suivre?

— Non, madame, car celui qui s'était si noblement dévoué pour une pauvre fille étrangère était incapable de me tromper.

— Mais peut-être ne savez-vous pas qui je suis et à quel titre je vous interroge? continua la favorite sourdement irritée de la douceur de Rachel.

— Non, madame; mais que m'importe! Puisque don Pedro me confie à vous, c'est qu'il vous sait bonne et généreuse, et ma reconnaissance se partagera entre vous et lui.

Au lieu d'être désarmée par ces expresssions empreintes d'une humble confiance, Aïxa reprit avec un accent âpre et ironique.

—Ah! don Pedro avait oublié de vous parler de moi, la belle! Je comprends. Il était si occupé à vous sauver, et puis à écouter les naïfs aveux de votre gratitude! Eh bien! moi, je vous dirai la vérité: je suis sa maîtresse, cette Mauresque que l'on appelle Aïxa, la favorite, la fille de Mohamed, roi de Grenade et le plus fidèle allié du roi de Castille. Ç'a été une grande audace à toi, misérable juive que le dernier des almogavares dédaignerait, d'entrer dans ce palais où je règne encore; j'aime don Pedro et je ne veux pas qu'il aime une autre femme que moi. C'est donc à lui de choisir entre nous.

Terrifiée par cette provocation inattendue, Rachel frissonna de tout son corps; puis, faisant quelques pas en arrière, elle leva des yeux supplians vers don Pedro en lui disant :

— Seigneur m'avez-vous donc conduit à l'alcazar pour m'y laisser insulter? Qu'ai-je donc fait pour mériter de si cruels outrages?

— Ce que tu as fait! s'écria la favorite en voyant le roi indigné s'élancer vers la fille de Samuel; mais, dans ce moment même, ton insolence te trahit. Tu oublies ta feinte résignation pour faire appel à la colère de don Pedro, tu l'implores contre moi. Tu demandes ce que tu as fait? ajouta-t-elle en se rapprochant de Rachel; tu aimes le roi, voilà ton crime. N'essaye pas de le nier, tes lèvres mentiraient. Et, lui arrachant son voile par un geste soudain : — Oui, tu es belle, plus belle que je ne le croyais, dit-elle en la regardant avec une curiosité dévorante; n'espère donc pas que je te pardonne. Tu as voulu lutter contre moi, je te briserai. Ta beauté ne te sauvera pas, car, dans tes regards troublés, dans ta pâleur, dans tes sanglots, je devine encore ton amour!

Le roi suffoqué par la surprise et la colère, n'avait pu l'interrompre; mais, la saisissant alors par le bras avec violence et l'éloignant de Rachel :

— Aïxa, s'écria-t-il, votre conduite est infâme! Je vous ai demandé asile et protection pour la fille d'un de mes serviteurs, et vous, cœur sans pitié, vous écrasez sous des paroles de haine et d'orgueil cette enfant qui ne peut se défendre. Oh! n'abusez pas de ma patience plus longtemps!

— Soit! dit la Mauresque, ne déguisez plus le fond de votre pensée, Pedro; dites hautement que vous aimez cette juive, et défendez-la comme on défend ce que l'on aime. Ne craignez pas que je dispute votre cœur à la fille du trésorier Ben-Levi. Je cède la place à cette noble et triomphante beauté. Vous, du moins, mon père, vous ne m'abandonnerez pas. Ensemble nous quitterons Séville pour retourner à Grenade, et nous laisserons les beaux yeux de Rachel défendre le roi de Castille!

—Aïxa, murmura don Pedro avec un amer sourire, voilà donc comme vous m'aimez.

Au moment où la favorite et Mohamed se dirigeaient vers la porte du mirador, le petit Perce-Neige apparut sur le seuil.

—Seigneur, dit-il à don Pedro, les bannières de don Enrique flottent déjà dans la plaine.

— Que toutes les portes soient fermées, les ponts levés, et que tous les hommes en état porter les armes courent aux remparts, répondit fièrement le roi, qui voulait dissimuler son découragement.

La juive avait frissonné en entendant annoncer l'arrivée de l'ennemi; mais elle eut bientôt pris son parti en voyant l'altération du visage de don Pedro, qui ne pouvait perdre sans un profond déchirement de cœur son dernier allié.

Elle s'avança vers Aïxa, et s'agenouilla humblement devant elle pour l'empêcher de passer.

— Faites-moi place, dit la Mauresque d'une voix dure.

— Foulez-moi aux pieds, mais écoutez-moi! dit Rachel

avec un accent de supplication déchirant. Je m'humilie devant vous, je ferai ce que vous m'ordonnez : disposez de moi ; je ne me relèverai pas que vous ne m'ayez pardonné. Ceux qui vous ont dit que don Pedro m'aimait vous ont trompée, madame ; je suis prête à retourner chez mon père. Si l'effroi ne m'avait empêchée de parler, je vous aurais dit tout cela d'abord. Comment un roi aimerait-il une pauvre juive ? Les rois ont trop d'ambition dans le cœur pour descendre si bas. Oh ! je vous en supplie, madame, ne l'abandonnez pas, ne le laissez pas livré à ses ennemis.

— Mais tu vois bien que tu l'aimes, malheureuse, puisque tu me supplies pour lui ! s'écria la Mauresque.

— Non je ne l'aime pas, dit Rachel d'une voix plaintive en embrassant les genoux d'Aïxa, et sans oser regarder don Pedro, dans le cœur duquel se livrait un combat terrible, et qui fixait sur elle des regards passionnés. Il m'a sauvé parce qu'il a un cœur vaillant et généreux, et non parce qu'il m'aimait. Et, quant à moi est-ce donc l'aimer que de me souvenir d'un si grand service ?

— Eh bien ! répliqua Aïxa à voix basse, relève-toi donc et retourne chez ton père. Si don Pedro te laisse partir, s'il ne te retient pas, je resterai à l'alcazar, et mon père combattra pour lui.

La juive se leva.

—Seigneur roi, dit-elle, au moment d'une lutte terrible, ma place n'est pas ici. Je retourne chez mon père, dans cet asile calme où je suis aimée, où loin du tumulte des armes je pourrai prier pour votre cause.

Don Pedro hésita un instant s'il la retiendrait à l'alcazar, au risque de perdre l'appui de Mohamed ; mais il entendit les fanfares des cymbaliers dans la cour du Vivier, et sa pensée se reporta à don Enrique. Aïxa, qui l'observait, fit signe à Rachel de s'éloigner, et ordonna à Gil Perce-Neige de faire accompagner la jeune fille à la Juiverie par une escorte d'almogavares.

Lorsque les cymbales eurent cessé de résonner, don Pedro, sans jeter un regard sur Aïxa, sans lui adresser la parole, descendit du mirador, accompagné du roi de Grenade, et, lorsqu'il fut arrivé dans la cour du Vivier, il ne rompit le silence que pour dire à son allié :

— Allons visiter les remparts. J'ai acheté assez cher le droit de défendre Séville.

DEUXIÈME PARTIE

L'EXCOMMUNICATION

I

COMMENT SAMUEL FUT INVITÉ A DONNER SA FILLE EN OTAGE AU ROI ET A APAISER L'APPÉTIT DU ROUTIER BURDETT.

Huit jours s'étaient à peine écoulés depuis le retour de don Pedro à Séville, et déjà les ressources des habitans de cette noble cité s'épuisaient. Don Enrique voulait la réduire par un blocus, et le roi, qui avait vu les Maures auxiliaires repoussés deux fois par l'armée ennemie, se trouvait traqué comme un lion pris au piége.

Un matin, don Pedro tenait conseil avec Aïxa et Mohamed, et discutait le moyen de lever un corps de troupes en Afrique, lorsque Diego Lopez, maître des archers à masses d'armes, vint le trouver et lui exposa respectueusement que les soldats d'élite commençaient à murmurer, car leur paye était arriérée de deux mois, et les distributions de vivre se faisaient rares.

A cette nouvelle, le roi devint plus sombre et plus soucieux. Le trésor était vide. A Grenade, les chefs de tribus s'était opposés à ce que Mohamed levât les sommes qu'il avait promises, à don Pedro. Ce dernier, ne sachant à quel expédient avoir recours dans cette circonstance désespérée fit mander immédiatement son trésorier Samuel Ben-Levi, qui était parvenu à rentrer dans la ville assiégée.

Lorsque le juif parut devant le roi, il se prosterna humblement à ses pieds, à la façon orientale, et lui dit :

— Seigneur que voulez-vous de votre pauvre esclave ?

— Il me faut de l'argent à tout prix, Samuel, répliqua don Pedro.

—De l'argent ! s'écria le trésorier en levant les mains au ciel, avec l'expression de la plus douloureuse surprise. Hélas ! noble maître, vous savez comme moi que les coffres de l'État sont aussi vides qu'à cette époque de votre jeunesse où vos ricos-hombres vous appelaient don Pedro le mendiant, et où l'on refusait tout crédit sur la place du marché à votre cuisinier. Pour lever des soldats dans cette maudite guerre, nous avons vendu ou engagé toutes vos terres et tous vos joyaux.

— Qu'on vende nos plats d'or et d'argent, nos hanaps ciselés, les rênes, les selles et les étriers magnifiques de nos chevaux !

—J'ai déjà prévenu cet ordre, seigneur.

— Qu'on fonde ma statue d'argent élevée dans la salle de Gypse !

Depuis deux jours elle est brisée et monnayée. Pour défendre le roi, j'ai cru pouvoir sacrifier son image.

— Et tu as très bien fait, Samuel ; tu es un bon et zélé serviteur, qui connaît le cœur de don Pedro. Mais que faire alors ? Un conseil d'ami, mon trésorier, car il s'agit de vie et de mort.

Samuel eut l'air de réfléchir un moment, puis il dit avec une lenteur calculée :

— J'y ai déjà pensé, et je n'ai trouvé qu'un moyen. Vous ne pouvez lever un nouvel impôt sur les fidèles Sevillans, qui sont à bout de sacrifices, et que cette charge extraordinaire convertirait peut-être au parti de don Enrique. L'Église seule, au milieu de la misère et de la détresse pu-

blique, est restée riche et inviolable jusqu'à cette heure. L'archevêque s'est plutôt déclaré le partisan du bâtard que le vôtre. Faites venir les chanoines à l'alcazar, et imposez-leur le payement des frais de la guerre. Tandis que les autres passent leurs journées à combattre, en manquant de pain et d'argent, ces braves gens dorment ou font des prières pour don Enrique, tout en accaparant les grains et en faisant grasse chère, mais ils ne vous ont pas octroyé l'hommage d'un marabolin.

— Le conseil est bon, Samuel, et je ne perdrai pas de temps pour le mettre à exécution.

Et le roi ordonna aussitôt à Diego Lopez de convoquer les chanoines de Séville en assemblée à l'alcazar, pour le jour même, à deux heures.

Ces hauts dignitaires ecclésiastiques n'avaient pas sans doute la conscience très nette à l'endroit de don Pedro, car cet ordre les effraya comme une accusation. Néanmoins, ils n'osèrent se dispenser d'obéir, mais ils se rappelaient en tremblant qu'ils avaient été des premiers à nommer le roi de Castille Pierre le Cruel.

Ce dernier les reçut dans son oratoire avec les marques d'une déférence et d'une vénération profondes.

— Vous voyez, seigneur roi, dit le plus hardi des chanoines, Augustin Gudiel, que nous nous sommes conformés avec empressement à l'expression de votre volonté.

— Vous n'ignorez pas que je sais la faire respecter, répliqua brusquement don Pedro. Mais trêve aux paroles oiseuses ! Aujourd'hui, mes dignes maîtres, j'ai besoin de savoir quels sont mes amis et quels sont mes ennemis ; et je vous demande si vous êtes les alliés de ces routiers qui ont osé rançonner notre saint-père dans sa bonne ville d'Avignon ; en un mot, si vous êtes traîtres à votre légitime seigneur.

Les chanoines pâlirent.

— Que votre justice s'abatte sur nous, dit Gudiel d'une voix émue, si un homme vivant peut témoigner contre notre fidélité par un signe ou une preuve quelconque !

— Je suis disposé à vous croire, malgré les nombreux rapports que j'ai reçus, dit le roi ; mais je veux être assuré de votre loyauté par des actes plutôt que par des protestations et des sermens. Êtes vous prêts à m'en donner une preuve matérielle et irrécusable ?

— Parlez ! seigneur roi, dit le chanoine inquiet. Vous ne pouvez douter de notre dévouement.

— Eh bien ! il s'agit de sauver Séville et tout le royaume des entreprises du bâtard félon et de ses dignes frères d'armes, les malandrins de Bertrand Duguesclin. Je suis à bout de sacrifices ; j'ai vendu jusqu'aux joyaux qui ornaient mes armes. Vous autres, vous n'avez encore fait aucun sacrifice pour la défense du royaume. Or, la fonte des vases sacrés, des cloches et des statues des saints est la seule ressource qui nous reste.

Les chanoines reculèrent avec un mouvement d'horreur à cette proposition, qu'ils regardaient comme impie et attentatoire aux droits et priviléges de l'Église.

— Voulez-vous signer l'ordre de cette fonte ? demanda don Pedro. Les chanoines, baissant leurs têtes, vivantes images de la consternation, gardèrent le silence. Vous vous taisez ! reprit le roi avec colère. Ne dirait-on pas que j'ai blasphémé ? Croyez-vous que les routiers anglais et bretons se gêneront pour dépouiller les églises, s'ils triomphent ? Croyez-vous que, du fond de leurs chapelles, les images des saints feront fuir les révoltés ? Elles seront plus utiles lorsqu'elles seront réduites en doubles d'or et d'argent, et qu'elles serviront à nous acheter des vivres et des armes.

— Nous n'avons ni le pouvoir ni l'audace sacrilége de signer un tel ordre, seigneur, répondit enfin Gudiel d'une voix altérée. Ce serait mettre Dieu contre nous. Disposez de nos vies, mais ne touchez pas aux choses sacrées.

— Je pourrais me passer de votre permission, honnêtes chanoines, dit don Pedro.

— Faites ! répliqua Augustin Gudiel en s'inclinant ; mais le peuple de Séville défendra les objets de son culte, et ne se dévouera pas longtemps pour un sacrilége.

Il se dirigea ensuite vers la porte de l'oratoire, et les autres chanoines se disposèrent à le suivre.

— Attendez ! fit don Pedro, qui était parvenu à comprimer sa colère. Avant de me quitter, donnez-moi un conseil. Dois-je donc me rendre à mon frère le bâtard, et le supplier de m'accorder la vie et une retraite paisible dans quelque couvent ?

Et il regarda fixement Gudiel, qui sentit le piége et se garda de prêter le flanc à cette attaque détournée.

— Vous devez résister jusqu'à la dernière extrémité à votre frère rebelle, répondit-il doucereusement.

— Mais comment ? puisque vous me refusez votre appui.

— Nos conseils ne feront jamais défaut à notre seigneur légitime.

— Parlez donc ! ouvrez-moi une porte de salut, c'est ce que je demande.

Augustin Gudiel jeta un coup d'œil rapide sur une porte entr'ouverte par laquelle l'oratoire communiquait à la trésorerie ; il avait vu le rideau de brocart qui la masquait s'agiter, et deux têtes curieuses s'avancer en même temps et se retirer avec précipitation. C'étaient Aïxa et Samuel, que le chanoine eut le temps de reconnaître à son bonnet surmonté d'une corne.

Il sourit froidement, et répondit au roi d'une voix grave :

— Vous avez jusqu'à ce jour comblé de biens et de faveurs les coreligionnaires de l'honnête, du fidèle, du savant Samuel Ben-Levi.

En entendant prononcer son nom, Samuel prêta une oreille encore plus attentive, et l'énormité de l'éloge que Gudiel faisait de lui l'inquiéta vivement.

— Oui, j'ai protégé les juifs, dit vivement le roi, parce que leur génie mercantile a vivifié le commerce dans toutes les parties du royaume en créant le crédit. J'ai protégé aussi les Maures, dont l'industrie patiente et habile triplait la fécondité de mes provinces, tandis que leur esprit ingénieux y développait les sciences et les arts. Je sais que ce sont là pour eux autant de titres à la haine aveugle des chrétiens, qui regardent, dans leur orgueil guerrier, tous les métiers pacifiques comme tâches ingrates, vulgaires, honteuses, bonnes pour des vassaux et des serfs.

— Nous n'avons pas à vous demander compte des motifs de cette protection, seigneur, dit hypocritement Gudiel. Toujours est-il que vous avez choisi des juifs pour collecteurs des impôts, et qu'ils n'ont pas pressuré leurs frères. Toutes les richesses de la nation ont fini par s'accumuler dans leurs mains. A leur tour de sauver celui qui les a protégés. Qu'ils soient chargés désormais des frais de guerre ! J'ai dit.

Et Gudiel, saluant respectueusement le roi, se retira à la tête de ses chanoines, tandis que le juif restait écrasé par ce coup inattendu.

La Mauresque l'entraîna dans l'oratoire.

— Eh bien ! Samuel, lui dit le roi en riant, les chanoines ne sont pas maladroits. Il ne fait pas bon se frotter à eux. Ils ont raison, après tout ; si je fais fondre leurs cloches et leurs vases, il y aura sédition de chrétiens. Les juifs, eux, ne se révoltent pas.

— En effet, ce sont gens pacifiques et qui se connaissent mal au maniement des armes, reprit Samuel avec un sourire singulier.

— Ils ont profité de ma prospérité, dit don Pedro, ils doivent me venir en aide au jour du malheur. Convoque une assemblée de tes frères, Ben-Levi, et décide-les à fournir l'impôt. Si je suis vainqueur, je les récompenserai de leur bonne volonté.

— Mais c'est impossible, mon noble maître. La richesse des juifs n'existe que dans l'imagination envieuse de don Augustin Gudiel. On voit bien qu'il n'a jamais visité leurs pauvres demeures ; ce sont des chenils dont un mendiant chrétien ne voudrait pas.

— Prends garde de me pousser à bout, Samuel, interrompit le roi, de plus en plus irrité de toutes ces résistances qui se dressaient contre lui. C'est une question de nécessité rigoureuse. Si tes frères résistent à ma volonté, je les bannis de Séville, je confisque leurs biens, et je fais mettre la Juiverie à sac par mes archers. Tu peux leur annoncer ma résolution.

— Les juifs aimeront mieux être bannis, je vous l'affirme, reprit le trésorier d'une voix lamentable ; moi-même, qui n'ai plus au monde pour tout bien que ma fille Rachel, je partirai avec elle plutôt que de souscrire à un arrêt injuste et à des exigences impossibles.

Aïxa regardait attentivement le roi pendant que Samuel prononçait ces derniers mots.

Don Pedro s'écria avec une émotion soudaine :

— Tu ne partiras pas avec ta fille, car tu viens de me donner une excellente idée, c'est de retenir ta Rachel chérie comme otage à l'alcazar, en attendant que tes frères aient accompli mes ordres.

— Elle ne mettra pas le pied dans ce palais, dit Samuel. La cage de l'oiseau a beau être dorée, c'est toujours une cage, contre les barreaux de laquelle il brise bientôt ses ailes.

— Oh ! tu es bien aveugle ! bon Samuel, interrompit tout à coup Aïxa ; ta fille n'a rien à craindre de don Pedro, car il l'aime d'une affection... fraternelle...

— C'est de cette affection même que j'ai peur pour ma fille, reprit le trésorier.

— Pourtant si, pour te rassurer, continua la Mauresque, qui semblait braver à plaisir le mécontentement de don Pedro, le roi de Castille te faisait espérer de voir un jour ta belle Rachel assise à côté de lui sur son trône ! Il n'oserait aujourd'hui former une union si singulière, car elle lui ferait perdre toutes les épées chrétiennes qui combattent encore pour lui... Tu comprends... il ne pourrait élever ta fille aussi haut sans se perdre et sans te perdre avec lui... Mais, quand sa couronne sera bien affermie sur son front...

— Trêve à vos sarcasmes, Aïxa, dit sévèrement le roi ; Samuel n'y attachera pas plus d'importance que je n'en apporte moi-même à ces divagations de l'esprit mobile d'une femme. Va donc, Ben-Levi, et dis à tes frères que, si avant trente heures ils n'ont pas payé la nouvelle taxe, ils seront bannis comme traîtres et tous leurs biens confisqués.

— Prenez garde ! reprit le juif. Vous allez creuser un gouffre sous vos pieds.

— Le lion ne craint pas les piéges de la taupe, dit dédaigneusement don Pedro. Quant à ta fille, elle sera conduite aujourd'hui à l'alcazar comme otage. Je l'ordonne.

— N'exigez pas cela d'un père, s'écria Samuel. Ayez pitié de mon enfant. Pour lui épargner cette honte, je sacrifierais tout ce que je possède, tout ce que j'ai acquis par tant de sueurs et de peines. J'ai toujours été votre agent fidèle. Une fois entrée dans l'enceinte de l'alcazar, ma fille, que j'ai élevée chaste et pure dans ma pauvre maison, loin du regard et de la parole des hommes, ma Rachel sera méprisée par nos frères comme une créature flétrie. Est-ce donc pour un tel résultat que j'ai passé une vie de fatigues, d'humiliations et de privations ? Le malheur de mon enfant sera-t-il le prix de tous mes services?

— Rachel sera libre et honorée dans mon palais, comme dans la maison de son père. D'ailleurs, si tes frères aiment mieux être bannis que de payer la taxe, dans quelques jours ta fille sera maîtresse de rejoindre leurs tentes. Tu m'as entendu. Fais suivant ta volonté.

Et don Pedro s'éloigna, laissant son trésorier dans la plus profonde consternation. Mais la favorite, elle aussi, était restée dans l'oratoire, et elle regardait, avec une sorte de compassion mêlée de mépris, ce pauvre homme combattu par les impressions les plus confuses et les plus diverses, et qui pouvait devenir pour elle l'instrument d'une vengeance implacable.

C'est que, depuis le jour où Mohamed n'avait pu tenir ses engagemens envers le roi de Castille, la fière Mauresque avait perdu tout l'empire qu'elle avait si laborieusement obtenu sur l'esprit de son amant. Au milieu de ses inquiétudes et de ses dangers, don Pedro n'avait pu oublier Rachel, son souvenir semblait attaché au cœur de ce malheureux prince comme l'ombre est attachée au corps. Il la suivait de la pensée dans la maison de Samuel, au milieu des détails simples de cette vie claustrale ; il cherchait à se rappeler le son de sa voix, l'expression de son regard, à recomposer le sens et la lettre des paroles qu'elle lui avait adressées.

Il souffrait de son absence. Il était inquiet, comme si un vide et un désert s'étaient faits autour de lui. Parfois il se trouvait tellement absorbé, qu'en se réveillant de sa rêverie il ne reconnaissait pas les visages de ses familiers. Il s'irritait de la présence d'Aïxa, qui était une souffrance pour lui ; car elle avait chassé Rachel, et, pour lui, c'était une ennemie à laquelle il se plaisait à adresser des plaintes et des reproches sans motif. Aïxa avait observé tous ces symptômes, et en avait facilement compris la cause ; elle pressentait que cette rivale méprisée qu'elle avait fait plier devant elle pouvait facilement l'humilier à son tour. Elle connaissait le caractère de don Pedro, irritable, violent, généreux, passionné, mais exempt de toute faiblesse. Elle comprit donc qu'il ne lui restait qu'un seul moyen d'éviter un si grand danger, et ce moyen c'était de faire disparaître Rachel.

Aussi, lorsqu'elle vit l'accablement du trésorier, elle résolut aussitôt d'en profiter :

— Vraiment, j'ai pitié de toi, bon Samuel, lui dit-elle. Le roi a été impitoyable, tandis que tes prières me remuaient le cœur. Le juif, qui connaissait parfaitement la sensibilité de la favorite, parut fort étonné de cet aveu. Elle continua : — Je veux te rendre un service signalé, et prouver que je compatis à ta douleur. Tiens-tu réellement à soustraire ta fille aux folles prétentions de don Pedro ?

— Ne m'avez-vous pas entendu, madame?

— Eh bien ! je puis t'aider à réaliser ton désir. Confie-moi le soin de veiller sur Rachel, et je te jure qu'elle ne reverra jamais le roi.

Le juif frissonna de la tête aux pieds, et s'écria :

— Vous confier ma fille, à vous madame, qui la haïssez?

— Je ne la hais qu'à Séville, dit Aïxa ; mais si tu te fies à moi, je la ferai [illegible] secrètement à Grenade par quelques-uns des [illegible] les plus dévoués de mon père. Cette nuit même, [illegible] iront la chercher dans ton logis.

— Mais pourrai-je l'accompagner? Me laisserez-vous partir avec elle? demanda le juif soupçonneux.

— Impossible, reprit à voix basse la favorite ; le roi devinerait trop notre secret. Il faut que Rachel vive recluse à Grenade, ignorée de tous, jusqu'à ce que je puisse la rappeler à Séville, où sa présence est indispensable, car de grands événemens s'y préparent. Ne dois-tu pas veiller au salut de tes frères et de vos trésors, puisque le roi veut, de gré ou de force, puiser à deux mains dans ces coffres, qu'il croit remplis de doubles et de marabotins ?

— Mais que me conseillez-vous donc de faire? reprit Samuel d'un air défiant.

— D'obéir aux ordres de don Pedro, répondit Aïxa encore plus bas. Réunis ce soir les habitans de la Juiverie, et compte sur mes promesses ; je viendrai moi-même vous apprendre comment vous pouvez éviter le danger qui vous menace.

— Oh ! si vous ne me trompez pas, c'est une reconnaissance éternelle que je vous devrai.

— Mais tu sais ce que j'exige en échange de ce service ?

— Venez ce soir, noble Aïxa, dit le trésorier d'un air solennel. Vous trouverez chez moi tous nos frères réunis pour vous entendre, et ma fille prête à suivre vos guerriers maures.

— C'est bien, répliqua la favorite. Tu peux rentrer maintenant à la Juiverie.

Ils se séparèrent, et Samuel Ben-Levi se hâta de repren-

dre le chemin de son quartier, tout bouleversé par les émotions si diverses qu'il venait d'éprouver.

Au milieu de ces complications d'événemens, le vieillard ne savait que résoudre : devait-il se fier entièrement à la favorite? devait-il braver le courroux du roi? était-il prudent de se séparer de sa fille et de la mettre sous la protection d'une rivale altière? Il hésitait d'incertitudes en incertitudes, lorsqu'il arriva, les yeux baissés, devant la petite porte basse de son logis, percée d'un judas grillé et munie de lourds barreaux de fer.

Il leva la tête, et ne fut pas médiocrement surpris de voir la porte s'ouvrir et laisser pénétrer dans son logis deux hommes grands et robustes couverts de longues robes à capuchons.

Il s'empressa de les suivre, en les examinant avec une inquiète curiosité, et entendit l'un d'eux demander à la vieille servante Déborah si Samuel Ben-Levi était chez lui.

— Le roi l'a fait appeler à l'alcazar, répondit la vieille, mais il ne tardera pas à rentrer, et il sera bien content de vous voir, mon cher seigneur!

— Je ne suis donc pas un étranger pour toi, Déborah? demanda le nouveau-venu en riant.

— Hélas! répondit la vieille, vous aurais-je ouvert la porte du logis, malgré les ordres rigoureux de maître Samuel, si je ne vous avais pas tout d'abord dévisagé et reconnu à travers le guichet?

— Au fait, dit l'homme à la robe, je t'ai fait assez enrager autrefois; je t'ai assez volé des quartiers d'agneau et de pain azyme pour que tu aies gardé bonne mémoire de moi.

— Je reconnais cette voix, dit Samuel : c'est Ésaü. Mais que peut-il venir faire ici sous ce déguisement?

Et il s'avança alors avec plus d'assurance vers les nouveaux-venus, tandis que Déborah s'écriait :

— Mais voici mon maître, mes doux seigneurs; dites-lui ce qui vous amène.

Les deux hommes se retournèrent vivement, et, à travers leurs robes entr'ouvertes, le trésorier vit briller leurs armures semblables à celles des chevaliers, et malgré les plis d'un capuchon qui couvrait leurs armets d'acier poli, il reconnut en l'un d'eux son ancien apprenti, et, dans l'autre, le terrible capitaine anglais Tom Burdett, que ses propres compagnons avaient surnommé le pillard.

— Quel nouveau malheur me menace? se dit en devenant blême le pauvre juif accablé.

— Est-ce ainsi que vous recevez vos amis, maître Samuel? dit Ésaü. Et se débarrassant de sa longue robe : — Voyez si votre apprenti ne vous fait pas honneur! J'ai marché vers mon but avec une volonté de fer, et j'ai enfin réussi à l'atteindre! Je puis maintenant porter les éperons.

— Est-il possible? fit le trésorier avec une expression d'incrédulité.

— Cela vous étonne, vieille barbe? reprit rudement Tom Burdett. C'est pourtant la vérité. Après avoir fait bien des métiers au service de don Enrique, votre ami Ésaü, que je soupçonne d'être quelque peu magicien, s'est signalé par une action d'éclat qui lui a mérité toute ma reconnaissance...

— Et quelle est cette action d'éclat? demanda le trésorier.

— J'allais mourir empoisonné par l'eau que nous avait fait boire cet infernal avorton Gil Perce-Neige, lorsque ce brave garçon parut sur le champ de bataille, tandis que le capitaine Bertrand poursuivait don Pedro et que vous vous sauviez vous-même au hasard; ayant pitié de mes cris de douleur, il me versa dans la bouche quelques gouttes d'un cordial détestable, mais fort salutaire, qui m'a remis sur mes jambes, comme vous voyez.

— Ah! c'est là son action d'éclat? dit Samuel.

— N'est-ce donc pas suffisant pour mériter d'être fait chevalier? reprit Burdett avec un ton d'importance grotesque. En conservant un capitaine tel que moi à l'armée de don Enrique, il a rendu à ce dernier un tel service, que je n'ai pas hésité à le reconnaître en servant de parrain à ce digne ami Esaü Manassès. J'exige seulement qu'il choisisse un nom plus chrétien.

Samuel Ben-Levi se garda d'ajouter la moindre observation; il tendit les bras à son ancien apprenti, en se disant mentalement que, dans ces temps de troubles et de guerres civiles, il était bon d'avoir des amis dans les deux camps.

— Et Rachel, demanda Ésaü avec une certaine hésitation, est-elle ici?

— Oui, mon enfant, et Déborah lui a probablement déjà annoncé ta bonne venue. Elle sera toute surprise de te voir dans cet équipement martial, qui rehausse encore ta bonne mine naturelle.

— Parlons d'abord du motif qui nous amène, interrompit brusquement le routier anglais. C'est un de vos frères, Samuel, qui nous a fait entrer dans la ville par la poterne de la Juiverie confiée à sa garde.

— Comment! Sédécias aurait trahi la confiance...

— Sédécias a toujours été secrètement partisan de don Enrique, et le nouveau roi n'a cessé, par son moyen, de conserver des intelligences dans Séville. Du reste, il n'est pas le seul juif qui soit venu nous proposer de nous servir d'espion.

— Mais êtes-vous bien sûr qu'aucun d'eux ne joue double jeu?

— Oh! reprit gaiement Burdett, ceux qui ne m'inspirent pas une entière confiance, je les fais brancher sur l'heure.

— Pauvres gens! dit Samuel d'une voix pleine de compassion.

— Ne les plaignez pas, ajouta l'Anglais. J'ai le plus grand soin qu'on les pende par les pieds, le plus courtoisement possible, parce que, pendant que l'âme quitte le corps, les marabolins tombent des poches. Mais revenons aux choses sérieuses. Sédécias nous a assuré que si don Pedro veut surcharger d'une nouvelle taxe les habitans de Séville, les gens de la Juiverie se laisseraient entraîner à livrer les portes de leur quartier aux soldats de don Enrique.

— Qui sait l'avenir? dit le trésorier en jetant autour de lui des regards obliques et inquiets.

— Si vous vouliez nous aider dans cette entreprise, Samuel, dit Ésaü, la reconnaissance du nouveau roi serait sans bornes...

— Mon Dieu! si je pouvais seulement faire sortir de la ville ma pauvre fille et le peu de bien qui me reste! répondit le juif.

— Venez avec votre fille au camp de don Enrique, s'écria vivement Ésaü, et, sur ma tête! je vous réponds de votre vie et de l'honneur de Rachel.

— Quant à ce que vous pouvez posséder, soit en doubles d'or, soit en pierres précieuses et en objets de prix, ajouta Tom Burdett, vous pouvez me le confier, bon Samuel, et, sur mon honneur de chevalier! je vous réponds de le garder... mieux que vous ne le feriez vous-même. Ce n'est pas le capitaine Burdett, tout privé qu'il est de sa compagnie d'écorcheurs, que ni comte ni baron oserait dépouiller comme un pauvre vieux juif.

— Ah çà! comment entendez-vous conduire cette périlleuse entreprise? demanda le trésorier, qui feignit de ne pas avoir entendu l'offre amicale du terrible Anglais.

— Quelques routiers de la compagnie Calwerley, dit Ésaü, s'avanceront jusque sous les remparts avec les échelles et feront mine de tenter l'assaut. Vous simulerez, de votre côté, la résistance la plus opiniâtre, en ayant bien soin de jeter vos paniers de pierres et vos tonneaux d'eau bouillante partout où nos hommes ne seront pas!

— Mais Pâques-Mahom! n'allez pas vous tromper, interrompit Tom Burdett, car, dans les affaires les plus chaudes, l'huile ou l'eau bouillante a toujours singulièrement refroidi l'ardeur du routier. Et il se mit à rire bruyamment de sa grossière plaisanterie. — Il faudrait que le coup pût se faire dès ce soir, ajouta-t-il.

— Oh ! non, répliqua Samuel, car c'est aujourd'hui jour de sabbat, et nous nous ferions un scrupule de vendre et de livrer la Juiverie ce jour-là.

— C'est très délicat, observa l'Anglais en riant du scrupule du vieux juif.

— Remettons l'affaire à demain, dit Ésaü.

— C'est un dimanche, il n'y a pas la moindre difficulté, et il ne s'agit plus que de réunir nos frères... Je vais m'en occuper. Et il se hâta de se diriger vers la porte de la rue en ajoutant : — Voulez-vous m'accompagner, messires ?

Tom Burdett l'arrêta par le bras :

— Avant de nous mettre en campagne, mon cher Samuel, je dois vous dire que, dans notre impatience de vous voir et de nous entendre avec vous, nous avons quitté précipitamment le camp au moment de servir le repas du matin sous la tente de mon digne ami Hugh de Calwerley.

— Allons trouver Sédécias, répondit le trésorier ; c'est un homme de bon conseil et de résolution que mon voisin, et, pendant que nous dresserons notre plan de guerre, la vieille Déborah s'occupera de vous trouver quelques alimens dans mon pauvre logement.

— Je souhaite que sa recherche soit couronnée de succès, reprit l'Anglais d'un air de mauvaise humeur, car je dois avouer que je me sens un appétit formidable.

Samuel soupira profondément en pensant que ce redouté capitaine allait engloutir en un seul repas ses provisions d'une semaine ; mais il fallait se soumettre à la nécessité.

— Samuel, dit alors Esaü avec une sorte de timidité, pourrais-je voir Rachel, ou la croyez-vous trop irritée contre moi pour consentir à me laisser paraître devant elle ?

— Bah ! tu es dans les bonnes grâces de Déborah, et, grâce à son influence sur l'esprit de ma fille, vous pourrez vous réconcilier. Reste ici pendant notre absence, mais n'oublie pas auprès de Rachel la grande affaire qui nous occupe, et surtout ne lui en parle pas.

Puis le juif se mit à appeler la vieille Déborah d'une voix glapissante. Lorsqu'il la vit descendre l'escalier qui conduisait à la chambre de sa fille, il engagea Burdett à ramener sur ses épaules les plis de sa grande robe à capuchon, et à le suivre sans plus tarder ; mais au moment où, plongé dans ses préoccupations, il franchissait le seuil de sa porte, le capitaine des écorcheurs l'arrêta en disant :

— Et les provisions que vous avez promis de faire rassembler à mon usage par vos serviteurs ?

— Ah ! c'est juste, dit Samuel en se frappant le front, je l'avais oublié.

— Heureusement que ventre affamé a de la mémoire, reprit Burdett. Et, tandis que le trésorier rentrait au logis pour donner ses instructions à Déborah, le routier ajouta : — C'est un vrai service que je rends à mon sauveur Ésaü, en me faisant préparer un bon repas. C'est une occupation pour la vieille servante, et mon digne ami pourra entretenir sa belle Rachel sans témoin.

Samuel Ben-Levi vint bientôt rejoindre son compagnon, et tous deux s'enfoncèrent silencieusement dans les rues tortueuses de la Juiverie de Séville, auxquelles les étroites allées et les petites boutiques des bazars, avec leurs échoppes fermées sur la rue à hauteur d'appui, donnaient un aspect tout à fait étrange pour les regards d'un guerrier du Nord.

II

D'UNE NOUVELLE MANIÈRE DE REMPLIR LES COFFRES VIDES DE LA TRÉSORERIE.

Quelques instans après le départ du trésorier, Déborah introduisait Ésaü auprès de la jeune juive, dont la retraite n'était guère moins élégante et somptueuse que le mirador de la favorite Aïxa.

Il s'arrêta devant elle, pâle et tremblant d'une émotion indéfinissable.

— Rachel, murmura-t-il, c'est un frère, un ami d'enfance, qui vient vous demander si vous lui avez enfin pardonné. La jeune fille le regarda sans haine, mais ne répondit pas. — Oh ! j'ai été bien rude et bien violent l'autre jour, reprit-il. C'est que votre vue m'avait bouleversé le cœur et m'avait rendu insensé. Au moment où je venais de vous raconter tous mes efforts pour m'élever jusqu'à vous, où je venais même de vous avouer que, pour sortir de l'obscurité à laquelle j'étais condamné, pour suivre le chemin qui s'ouvrait à mon ambition, il m'avait fallu renier ma foi, un homme a paru, qui m'a humilié devant vous d'un nom flétrissant. Vous ne m'avez revu, au bout de tant d'années de tortures où votre souvenir seul soutenait mon courage, que pour entendre votre compagnon d'enfance traité de renégat et d'espion. Oh ! si mon abjuration est un crime, un crime auquel mon amour pour vous m'a seul entraîné, par combien de souffrances ne l'ai-je pas expié, lorsque j'ai dû courber devant vous mon front rouge de honte ! Rachel lui tendit la main ; Ésaü la pressa contre ses lèvres et la mouilla de ses larmes. — Mais j'ai franchi le plus difficile, vous le voyez. J'ai désormais le droit de porter les éperons de chevalier. Tant d'efforts pour obtenir de vous un regard, un sourire, un mot d'encouragement, auront-ils été inutiles ? Ai-je eu tort de soulever cette montagne de mépris et d'humiliations qui me séparait des titres et des honneurs estimés si haut par les chrétiens ? Devais-je plutôt me résigner à souffrir avec nos frères ? Oh ! non, car j'aurais préféré mourir que de continuer à porter la rouelle jaune et la corne infamante attachée au bonnet.

— Ésaü, je ne vous hais plus, je vous plains, dit la jeune fille avec une expression mélancolique.

— Que faut-il donc faire pour être aimé de vous, Rachel ? reprit le renégat. Quelque épreuve que vous m'imposiez, rien ne m'effrayera pour mériter votre amour. Je n'existe que par vous et pour vous.

— Hélas ! dit Rachel, un obstacle invincible nous sépare.

— Un obstacle ! s'écria Ésaü ; mais tant que je serai vivant aucun ne m'arrêtera. Ma foi, ma religion, mon courage, c'est vous seule, Rachel. C'est honteux à avouer, mais pour vous je sacrifierais mon honneur aussi bien que ma vie ; je commettrais un crime et une lâcheté, aussi bien qu'une action héroïque. Être l'instrument de votre volonté serait pour moi le suprême bonheur. Vous me diriez comme à un esclave stupide : « Frappe cet homme ou sauve-le ! » je le frapperais, fût-il mon ami, eusse-je reçu de lui l'hospitalité et l'asile ; je le sauverais, fût-il mon ennemi mortel, m'eût-il dénoncé traîtreusement et livré au coin de son foyer. Dans les combats, votre nom était pour moi un talisman. Blessé, voyant mon sang ruisseler, je répétais ce nom chéri, et il me semblait que ma blessure se fermait, que mon sang cessait de couler, que je ne souffrais plus, et je me rejetais dans la mêlée avec une ardeur, une fièvre et une frénésie nouvelles. Vous êtes mon intelligence, vous êtes la lumière de mon cœur ; sans vous, mon esprit ne serait que confusion et ténèbres. Vous ai-je offensée en servant don Enrique, Rachel ? Dites un seul mot, et pour vous je renierai mon maître, comme j'ai renié la foi de mes pères.

Effrayée de cette parole violente et désordonnée, la fille de Samuel répondit doucement :

— Soyez fidèle à votre maître, Ésaü, car je ne puis disposer d'un cœur qui ne m'appartient plus.

— Toujours inexorable, murmura le renégat avec un accablement désespéré ; mais pouvez-vous, Rachel, répondre de votre cœur ? Savez-vous si plus tard il ne changera pas ? Mais quel est donc ce rival que vous me préférez ? Je ne le devine que trop : c'est ce grand de la terre qui a rougi de vous et qui vous a lâchement laissé chasser de son palais.

— C'est moi qui suis volontairement sortie de l'alcazar, dit Rachel avec dignité ; mais je vous en prie, mon ami, n'insistez pas sur ce malencontreux sujet. Le temps qui n'a pu guérir votre amour ne guérira pas le mien.

— Oh ! Rachel, reprit-il d'une voix déchirante, ne m'enlevez pas l'espérance, cette dernière consolation de celui qui souffre, l'espérance derrière laquelle il n'y a plus que le néant !

— Ésaü, dit la jeune juive en lui prenant la main, en retour de l'amitié de sœur que je vous offre, jurez-moi, puisque mes volontés sont sacrées pour vous, jurez-moi qu'à partir de cet instant vous ne tenterez rien ni contre la vie du roi ni contre sa couronne.

Le renégat tressaillit.

— Ce serment que vous me demandez, c'est l'anéantissement de tous mes efforts, de tous mes projets depuis que j'ai quitté la maison de votre père. Vous le savez, Rachel.

— Je le sais, dit-elle en regardant Manassès avec attendrissement.

Le pauvre Ésaü sourit au milieu de la torture qui lui serrait le cœur, malgré l'angoisse qui faisait monter une sueur froide à son front.

— Quoi qu'il arrive, dit-il enfin, d'une voix brisée, je vous jure de vous obéir, Rachel, ma sœur !

— Et moi, reprit la juive avec une sorte d'enthousiasme passionné, en échange de ce sacrifice que je vous impose, Ésaü, mon frère, je jure à mon tour que si l'amour qui a touché mon cœur ne me tue pas, que si jamais le temps peut en effacer la trace et l'éteindre, nul autre que vous ne sera mon époux.

— Rachel, puissiez-vous un jour tenir ce serment comme je tiendrai le mien ! dit Ésaü épuisé d'émotions.

Et, après avoir pressé une dernière fois contre ses lèvres les mains de la jeune fille, il sortit de chez Samuel et se dirigea vers la poterne de la Juiverie, tout en cherchant par quel moyen il pourrait se retirer sans déshonneur du complot.

Cependant le trésorier avait laissé Tom Burdett communiquer ses dispositions stratégiques à Sédécias, juif fanatique dont le fils avait été pendu pour crime de fausse monnaie, par jugement du corrégidor de Séville que le roi avait confirmé, et il s'était hâté de rentrer seul à son logis.

La situation du pauvre Samuel se compliquait de plus en plus. D'une part, don Pedro exigeait que sa fille fût conduite à l'alcazar comme otage ; de l'autre, la haineuse Aïxa voulait qu'on lui livrât Rachel ; enfin Ésaü avait proposé au père de les emmener tous deux au camp de don Enrique.

Après avoir mûrement réfléchi, le vieux trésorier prit ne résolution décisive et hardie.

Il se rendit d'abord près de sa fille, et la voyant préoccupée et rêveuse, il lui dit avec un accent de douleur :

— Ma pauvre enfant, Dieu nous envoie une nouvelle épreuve. Arme-toi donc de courage pour m'entendre.

— La ville est-elle menacée de nouveaux malheurs ? demanda Rachel pleine d'anxiété. Les ennemis du roi auraient-ils fait une brèche aux remparts ?

— Non, mon enfant ; il ne s'agit pas de la ville, mais de toi seule : Rachel, tu n'es plus en sûreté dans la maison de ton père.

— Qui donc oserait violer cet asile ? dit fièrement la jeune juive.

— Don Pedro, ma fille, répliqua Samuel.

— Don Pedro ? répéta Rachel en souriant. Ah ! me voilà rassurée. Mais de qui tenez-vous une si curieuse nouvelle ?

— Tu as tort de sourire, mon enfant, car j'ai dit la vérité. Le roi veut te garder comme otage à l'alcazar. Il me l'a déclaré lui-même. Or, ta captivité dans ce palais, c'est ton déshonneur aux yeux de nos frères, c'est ta mort peut-être, car la favorite a deviné facilement l'amour de don Pedro pour toi, et elle a juré de ne pas souffrir de rivale dans le cœur du roi. Aïxa est femme de parole quand il s'agit de vengeance. Que comptes-tu faire ?

— A tout risque, il faut obéir au roi, mon père ; ma vie qu'il a sauvée ne lui appartient-elle pas ?

— Mais je ne veux pas perdre mon enfant, moi, dit Samuel d'un ton de reproche et de douleur. Tu oublies ton vieux père, Rachel, lui qui a veillé sur toi avec tant d'inquiétudes et de craintes depuis la mort de ta mère. Es-tu donc ingrate à ce point ?

— Que me conseillez-vous donc, mon père ? demanda Rachel émue de cette plainte amère.

— Si tu voulais consentir à quitter Séville jusqu'à la fin du siége, hasarda le trésorier, Aïxa a offert de t'assurer un asile calme et secret à Grenade, où règne son père Mohamed.

— Et c'est vous qui me livreriez aux mains de cette femme sans pitié et sans cœur, qui me hait ! dit la juive au comble de la surprise. Vous n'avez pu penser que j'accepterais cette proposition qui cache un piége. Non, je ne vous quitterai pas, mon père ; je ne quitterai pas Séville, où Dieu permettra peut-être que je me rende utile à don Pedro, à celui qui s'est montré si noble et si généreux envers moi.

— Si pourtant, insista Ben-Levi, j'exigeais de toi une rigoureuse obéissance à ma volonté ?

— Je suis une fille soumise, vous le savez, mon père, et je ne me révolterai pas contre vos ordres. Mais vous ne serez pas inflexible, car vous ne voudrez pas me voir mourir de douleur, et, si vous exigez mon départ, je mourrai avant d'arriver à Grenade. Moi aussi je sais tenir ma parole, dit-elle d'un ton respectueux et fier.

Le vieux trésorier feignit de réfléchir quelques instans, puis il sourit :

— Allons, tu as peut-être raison, ma Rachel. Tu ne partiras pas, car ton pauvre père ne sait pas te résister. Mais si don Pedro te retient à l'alcazar, comment pourras-tu lutter, toi humble juive, sans appui, sans défense, contre l'amour d'un roi dont les désirs n'ont jamais connu d'obstacle ?

— Je ne crains pas le roi, car il a un cœur loyal, dit Rachel ; ce n'est pas lui qui abusera de son pouvoir contre une pauvre fille, qui l'aime mais qui tient à son honneur. S'il voulait jamais imiter ces insolens ricos-hombres dont il a si souvent châtié les excès, il n'embrassera qu'une morte, car je préférerais la mort à la honte. Je n'envie pas, moi, le titre de favorite, et la fière Aïxa a tort de me craindre.

— Bien parlé, ma fille, s'écria Samuel. Que la bénédiction de Dieu et celle de ton vieux père descendent sur toi ! maintenant, j'attendrai d'un cœur ferme et d'un front serein Diego Lopez et ses archers à masses d'armes.

Puis, s'étant levé, il ouvrit la porte qui donnait sur la galerie intérieure. Il vit alors la vieille Déborah, qui avait dressé une table dans le corral et qui la couvrait de plats où fumaient un quartier d'agneau, des pois chiches, une olla podrida ; de corbeilles où s'empilaient des grenades et des oranges, de bouteilles de vin de Xérès au col d'argent ciselé, et de pots de terre poreuse dans lesquels l'eau de neige restait froide comme glace.

— Pourquoi donc ce festin royal ? cria le trésorier stupéfait à sa servante.

— Mais c'est le repas que vous m'avez commandé pour le capitaine anglais, répondit Déborah.

— Que Moïse me soit en aide ! Il y a sur cette table la ruine d'une honnête maison. Mais, quelque glouton que soit ce chevalier gigantesque, il ne pourra jamais consommer des provisions si considérables. Voyons, Déborah, monte-nous quelques fragmens de ce festin de Bathazar. Mon pauvre corps est épuisé de fatigue, et je ne serai pas fâché de savoir si la chère que j'offre à ce brave malandrin est digne de lui ! Déborah s'empressa d'obéir, et Samuel engagea affectueusement sa fille à partager son repas ; mais celle-ci se contenta d'égréner par complaisance une grenade, tandis que son père faisait une brèche remar-

quabio aux vivres accumulés à l'usage de Tom Burdett. Tout à coup il parut prêter l'oreille à quelque bruit insolite et s'écria : — Il me semble avoir entendu frapper à la porte de la rue. Déborah, va ouvrir ! Serait-ce déjà le capitaine anglais, ou bien Diego Lopez? Pendant que la servante se hâtait de descendre, il ajouta : — Regarde un peu, toi, Rachel, du haut de la galerie, si je ne me suis pas trompé.

La jeune fille, dont le cœur battait violemment, s'élança vers la galerie. Aussitôt qu'elle eut disparu, Samuel tira d'une poche de sa robe un flacon de liqueur rouge, et en versa précipitamment quelques gouttes dans une coupe pleine de vin de Xérès et destinée à sa fille.

Rachel rentra bientôt et lui dit :

— Vous vous êtes trompé, mon père.

— Attendons ! reprit Ben-Levi ; mais comme tu es pâle, mon enfant ! On dirait que tu souffres. Si tu ne veux pas paraître devant le roi comme une pauvre victime saisie d'épouvante, bois une gorgée de ce vin généreux qui réchauffe et réjouit le cœur.

— Vous le voulez, mon père! dit la juive. Et elle porta machinalement la coupe à ses lèvres ; en pensant qu'elle allait bientôt revoir don Pedro, une joie secrète et involontaire envahissait son cœur. Elle écoutait avec une agitation fébrile si elle n'entendait point déjà le retentissement des pas du frère de lait du roi, Diego Lopez. Des tableaux confus s'entremêlaient dans son esprit. Ses yeux se fermaient malgré elle, et une torpeur étrange engourdissait ses sens ; il lui semblait voir dans un rêve don Pedro repousser Aïxa. Samuel l'observait avec anxiété. Tout à coup elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine, comme vaincue par un sommeil forcé ; puis elle chercha à se débattre contre une force inconnue qui l'accablait, et ses lèvres tremblantes murmurèrent : — Ayez pitié de moi mon bon père ! D'où me vient cette lassitude?... Mon cœur se glace... mes yeux se voilent ! Elle étendit les bras vers Samuel, elle essaya de se relever, mais elle retomba presque aussitôt épuisée et défaillante. — O mon Dieu ! un froid mortel me saisit... Vais-je donc mourir... mourir sans l'avoir revu... mourir sans une dernière prière au Seigneur? C'est Aïxa qui aura voulu m'empêcher de revoir don Pedro... Mon père, mon père !... je me meurs !... Aïxa... sois maudite !

Et, après avoir vainement lutté ainsi contre ce sommeil implacable, elle resta étendue, froide et pâle sur le divan.

— Bien ! dit Samuel en se penchant vers sa fille avec une joie mêlée d'inquiétude. Mon narcotique a produit tout l'effet que j'en attendais. Ce sommeil, image de la mort, doit durer douze heures. J'ai donc le temps de tout disposer pour sauver Rachel du déshonneur qui l'attendait à l'alcazar et de la mort que lui réservait peut-être sa rivale. Maintenant complétons mon œuvre.

Il se mit alors à pousser des cris déchirans, de façon à mettre en émoi tout le voisinage, et, quand la vieille Déborah accourut, toute tremblante de peur, elle trouva son maître qui s'arrachait la barbe, qui se frappait la poitrine, qui déchirait ses vêtemens en poussant des gémissemens lamentables devant le corps de sa fille.

La pauvre femme resta terrifiée devant ce malheur si soudain et si inattendu ; elle ne trouva ni larmes ni sanglots pour exprimer sa douleur, en contemplant cette belle et douce Rachel qu'elle avait vu naître, qu'elle avait endormie et bercée toute petite sur ses genoux, qu'elle avait servie, aimée et consolée dans ses chagrins de jeune fille, en la contemplant inanimée, glacée, morte. Elle tomba à genoux et baisa les mains froides de sa maîtresse, tandis qu'un frisson convulsif agitait son pauvre vieux corps.

Absorbée, hébétée dans sa consternation, elle n'entendit pas les cris et le tapage des voisins, qui frappaient à la porte de la rue de manière à l'enfoncer.

— Va ouvrir, lui dit Samuel d'une voix éteinte.

Déborah se leva, comme mue par un ressort mécanique, et, tout en chancelant sur ses jambes, elle alla ouvrir la porte aux amis du trésorier, qui se précipitèrent dans la maison, et qui, suivant l'usage de la Juiverie, ne cherchèrent à consoler leur voisin qu'en renchérissant sur ses lamentations par des cris et des hurlemens plaintifs.

Cependant l'heure de la réunion des conjurés approchait. Samuel ordonna à sa servante de revêtir la morte de son linceul, et, quand Déborah eut exécuté cet ordre avec une obéissance machinale, assisté de ses voisins, il descendit le corps de sa fille dans le caveau de sa maison, et le plaça sur l'estrade de mort qui attendait toujours son hôte, le visage tourné vers l'orient.

Puis il remonta avec ses amis, qui lui dirent silencieusement adieu du regard et du geste, et, se voyant seul, car Déborah était restée dans le caveau pour garder jusqu'au dernier moment sa maîtresse chérie, il s'accroupit, les jambes croisées, sur le seuil du vestibule, après avoir couvert de cendres sa tête, sa barbe et sa robe déchirée en plusieurs endroits, le désespoir empreint sur le visage, les yeux rougis par les pleurs. La nuit était venue. Une torche, fixée à un des piliers du vestibule, jetait une lueur vacillante et funèbre jusqu'à la porte de la rue, toute grande ouverte, et devant laquelle un veilleur s'était installé pour inviter les passans à prier pour la morte, et à jeter sur le seuil une poignée de cendres prises dans l'urne qu'il tenait à la main.

Quatre personnages, bien enveloppés dans leurs robes à capuchons, se rencontrèrent en même temps à la porte de Samuel.

A la vue du vieillard, un pressentiment sinistre troubla le cœur du premier d'entre eux, et, reculant d'un pas, il s'écria :

— Qu'est-il donc arrivé dans cette maison?

— La main du Seigneur l'a frappée, dit le vieillard d'une voix lugubre. La mort y est entrée.

— Qui donc est mort ici ? reprit avec angoisse Ésaü, car c'était lui ! Et s'élançant dans l'allée : — Mais ce vieillard qui pleure et se lamente, c'est Samuel ! ajouta-t-il. Puis, le secouant par le bras, les yeux hagards, les dents serrées, la poitrine gonflée, il lui demanda :—Qui donc pleures-tu, vieillard? Le trésorier ne répondit pas. Il regarda fixement le renégat, comme s'il ne le reconnaissait pas, et un gémissement inarticulé sortit de ses lèvres. — Qui de nous deux a perdu la raison? répondit Ésaü avec violence. Réponds ! J'ai quitté ton logis calme, paisible, il y a quelques heures, et ce soir je retrouve une maison de deuil. On m'a parlé de mort. Mais c'est une imposture, n'est-ce pas? Mais je ne vois pas ta vieille servante Déborah ; serait-ce elle?...

— C'est Rachel qui est morte, interrompit le juif d'une voix sourde.

Le renégat tressaillit et crut sentir la foudre passer comme un éclair dans son cerveau. La douleur qu'il éprouva raidit ses cheveux et mouilla tous ses membres d'une sueur froide. Un éclat de rire convulsif lui échappa, et ses yeux s'agrandirent démesurément, comme si l'ombre de Rachel se dressait devant lui. Il porta la main à son cœur, dont les palpitations lui firent ressentir l'impression lancinante et glaciale de l'acier dans les chairs.

Les trois autres personnages s'étaient avancés jusqu'au vestibule, et, entourant le trésorier, ils rejetèrent leurs capuchons sur leurs épaules. Samuel reconnut Aïxa, Burdett et Sedécias.

Lorsque Ésaü, dont les lèvres tremblaient, fut parvenu à dominer un peu son angoisse, il reprit :

— Mais c'est impossible que Rachel soit morte ! Ne te joue pas de moi, Ben-Levi ! J'ai vu Rachel il y a quelques heures à peine : elle était belle, sereine, presque souriante. La mort n'a pu la saisir si soudainement. Ah ! tu me trompes... Si c'était un crime !... Mais qui donc aurait osé choisir pour victime cette enfant innocente? Qui donc pouvait ne pas l'aimer ? A qui a-t-elle jamais fait du mal ? Elle ne savait que secourir les faibles et les souffrans ! Oh ! si une lâche vengeance a poursuivi et atteint ma pauvre

Rachel, j'en tirerai une sanglante justice. Mais non, je suis fou! Rachel n'est pas morte, Ben-Levi, je veux la voir!

Et, le visage décomposé par le doute et la souffrance, il faisait signe à Samuel de se lever.

— Allons, un peu de calme, compaing, lui dit Burdett.

— C'est une épreuve que le Seigneur t'envoie, ajouta Sédécias. Ceins tes reins contre la douleur et pense au salut de tes frères, pour qu'ils te pardonnent le crime de ton abjuration.

Mais le renégat immobile sourit dédaigneusement.

— Que m'importent tous vos projets, si Rachel est morte, répliqua-t-il. Ma vie, ma force, mon courage, mon ambition, j'ai tout perdu en la perdant. Et il s'adossa défaillant contre un pilier. Puis, rencontrant le regard sombre et haineux de la favorite de don Pedro, il se souvint de sa rivalité avec la jeune juive, et un soupçon terrible lui revenant à l'esprit: — Oh! j'aurai encore la force de la venger! s'écria-t-il. Rachel, s'il est vrai que je ne dois plus te revoir, je te promets que ton ennemie ne se réjouira pas longtemps de ta mort.

Mais comme il s'avançait menaçant vers la Mauresque, qui l'attendait sans crainte, Samuel lui dit d'une voix tremblante:

— N'accuse personne, mon fils! c'est moi qui ai appris à Rachel que le roi exigeait qu'elle fût conduite comme otage à l'alcazar. Le déshonneur l'y attendait, elle a préféré mourir.

— Ainsi, elle aura été victime de la tyrannie de don Pedro? dit le renégat. C'est de lui seul qu'il faut tirer vengeance.

La Mauresque se mit à rire.

— Seras-tu dupe d'un conte si grossier, Ésaü Manassès? La chose serait facile à croire, vraiment! si la fille de ce bon Samuel n'avait pas fait preuve de son amour pour don Pedro. Tu le sais aussi bien que moi, brave Ésaü, ajouta-t-elle avec un sourire venimeux: elle aimait le roi, cette belle et chaste juive.

— Ne l'insultez pas, madame, interrompit le renégat.

— Que mes paroles soient une consolation pour toi, Ésaü, poursuivit la favorite; mais je ne crois pas à la mort de Rachel.

— Vous n'y croyez pas? dirent à la fois Manassès et le trésorier inquiet.

— Je n'y croirai point, continua Aïxa, tant que je n'aurai pas contemplé les yeux éteints et fermés de ta fille, Samuel, tant que je n'aurai pas touché son front glacé, tant que je ne me serai pas assurée que ses lèvres raidies ne laissent plus échapper aucun souffle. Cette épreuve, je l'exige même, car déjà les soupçons d'Ésaü Manassès se tournaient contre moi, et je ne veux pas être soupçonnée. Sois franc, Samuel, et tu avoueras que tu as caché ta fille pour la soustraire à tous les dangers, pour éviter de la confier soit au renégat, soit à la mauresque Aïxa. C'est là, j'en suis sûre, toute la vérité.

— Oh! si tu m'avais trompé ainsi, si tu t'étais joué de ma douleur et de mon désespoir, je ne te le pardonnerais pas, Samuel, dit Ésaü.

— Prends garde, homme de ruse et de dissimulation, ajouta Sédécias; tu sais comme nous punissons les traîtres.

— Allons, lève-toi! fit brusquement Burdett.

Et il contraignit le trésorier épouvanté à se tenir debout devant ses juges improvisés.

— Morte ou vivante, je veux revoir Rachel, reprit impétueusement le renégat. Qui sait si je n'entendrai pas encore cette voix si douce qui me faisait vibrer le cœur? Mais quand même je ne devrais revoir ces traits charmans que pour les graver une dernière fois dans mon âme, ce sera encore pour moi un bonheur suprême.

— Ainsi, vous ne voulez pas respecter le repos de ma fille, même dans la mort? dit Samuel avec gravité.

— Ton insistance est étrange et redouble mes soupçons, reprit Sédécias.

— D'ailleurs, si le caprice du tyran est cause de cette mort, dit le renégat avec une sauvage exaltation, c'est sur le corps de sa victime que je veux faire prêter serment à tous vos frères, Sédécias, de se dévouer à cette cause, de tirer vengeance de celui qui a fait mourir, avant l'heure indiquée par Dieu, la plus belle et la plus aimée des filles de nos tribus. Ce n'est rien sans doute pour un roi de Castille que la vie et l'honneur d'une juive; eh bien! cette dette contractée envers vous, il la payera de son trône.

— Venez donc! répliqua le vieux juif, puisque vous voulez poursuivre devant ma morte bien-aimée vos projets de rébellion.

Et il se dirigea vers le caveau, tandis que Burdett murmurait:

— Il est heureux que notre nouvel ami Sédécias m'ait fait partager son dîner, car, au milieu de toute cette désolation, je doute que la vieille Déborah ait pensé à moi.

A peine Ésaü eut-il descendu les premières marches de l'escalier du caveau, qu'il aperçut l'estrade funéraire sur laquelle reposait Rachel revêtue de son linceul. Il s'arrêta, chancelant; il regarda avec une avidité douloureuse et craintive ce visage pâle, froid, immobile comme le marbre, et sur lequel il cherchait vainement à surprendre un mouvement furtif, une furtive étincelle d'existence.

— Rachel! Rachel! répéta-t-il d'une voix désespérée, espérant follement qu'à cette invocation ardente elle allait se dresser vivante sur l'estrade et déchirer son suaire.

Mais pas un souffle ne rida les lèvres raides de la juive. Ses paupières ne s'entr'ouvrirent pas. Un silence sinistre répondit seul à l'appel du renégat.

— Tant de jeunesse, tant de beauté, tout est anéanti par le caprice du roi don Pedro, dit sentencieusement Sédécias, tandis que le Seigneur aurait peut-être accordé de longues années de bonheur à cette enfant, si elle ne s'était pas trouvée sur le chemin du tyran! Mais voici nos frères qui arrivent. Plaçons-nous aux quatre coins de l'estrade.

Pendant que les conjurés descendaient dans le caveau, la Mauresque, toujours défiante, avait écarté le suaire de Rachel d'une main hardie; elle avait touché son front, ses yeux et ses lèvres; mais pas une contraction, pas un bruissement d'haleine, rien n'avait révélé chez sa rivale un reste d'existence. Une fois rassurée, elle promena son regard autour d'elle, et, en voyant les fanatiques qui l'entouraient, elle éprouva comme un remords de s'être engagée dans cette conspiration.

— Samuel, dit Sédécias, fais connaître à nos frères pour quoi le roi don Pedro t'a ordonné de les convoquer ce soi dans ta maison.

Le trésorier releva sa tête penchée sur sa poitrine, et faisant un effort pour surmonter sa douleur, il dit lentement:

— Don Pedro exige que vous payiez une taxe de cent mille marabolins pour subvenir aux frais de la défense de Séville.

Une sourde rumeur accueillit cette communication.

— Et si nous refusons? demanda Sédécias.

— Vous serez tous bannis, et vos biens seront confisqués.

Ce fut une explosion de menaces et d'imprécations contre le tyran qui voulait faire dégorger à ces sangsues avides l'or dont elle s'étaient si complaisamment engraissées.

— Ma fille devait être retenue comme otage à l'alcazar, poursuivit Ben-Levi; mais j'aime mieux la voir endormie à jamais dans le suaire que radieuse et triomphante dans le palais de don Pedro.

— Vous n'avez qu'un parti à prendre, s'écria Ésaü, que la mort de Rachel dégageait de sa parole. Livrez à don Enrique les portes de la Juiverie, dont la garde vous est confiée. J'ai mission de vous offrir, de sa part, une exemption d'impôts pour cinq ans, si vous lui rendez ce service, qui peut mettre fin à la guerre. Voici un des vaillans capitaines de son armée, le chevalier anglais Tom Burdett,

l'ami de Hugh de Calwerley, qui se portera garant de ma parole.

— Et je m'engage même, ajouta Burdett, à préserver vos maisons de tout pillage dans la première chaleur de l'assaut, pour un simple don de trois mille doubles. A ce prix, je ferai la garde autour de la Juiverie avec les plus déterminés routiers de Calwerley, et je n'en laisserai pas sortir une aiguille d'argent.

— Acceptez-vous ces conditions? demanda Sédécias.

— Oui, répondirent tous les juifs. Vivo don Enrique! mort à don Pedro!

— Mais pourquoi la favorite du tyran assiste-t-elle à notre assemblée? demanda le soupçonneux Sédécias. Est-ce pour nous livrer à la vengeance du roi et faire avorter notre résolution?

— C'est moi qui ai conseillé à Samuel de vous pousser à la résistance, dit fièrement Aïxa, car j'ai soif de vengeance comme vous. Mais c'est un médiocre service que vous rendez à don Enrique en lui livrant un quartier de la ville. C'est un échec pour don Pedro, mais ce n'est pas sa ruine et sa perte; il pourra encore défendre le reste de la ville et surtout l'alcazar. Il y aurait mieux à faire, si vous étiez gens d'énergie et d'audace. Vous me demandez pourquoi je suis venue auprès de vous? J'y suis venue pour vous proposer un coup de main qui serait la fin de la guerre, et pour lequel don Enrique vous devrait mieux qu'une exemption d'impôts. Mais j'oublie que je parle à des juifs timides, qui ont horreur de la violence et qui ne sauraient me comprendre!

— Nous vous écoutons, madame, répliqua Ésaü, et, quelque périlleux qu'il soit, si votre projet offre des chances de réussite...

— Vous trouverez ici, continua Tom Burdett, des hommes que la timidité ne gêne pas.

— Même parmi ces juifs que vous méprisez tant, ajouta Sédécias d'une voix farouche.

— Parlez! parlez! dirent plusieurs autres voix.

— Eh bien! il s'agit de s'introduire dans l'alcazar et de s'emparer du roi don Pedro lui-même! Voilà la proie que je vous désigne; voilà la prise que le comte de Trastamara ne saurait jamais vous payer assez cher. Le lion mis en cage, don Enrique sera sérieusement et pour toujours le vrai roi de Castille.

Un murmure d'étonnement parcourut les rangs des conjurés.

— Mais quels seraient les moyens d'exécution d'un plan si hardi? demanda Ésaü, qui ne s'attendait pas à cette proposition si étrange.

— L'idée est bonne, dit Burdett; mais si vous ne nous aidez pas à la mettre en œuvre, belle Aïxa, je ne vois pas trop comment nous en viendrons à bout.

La Mauresque haussa imperceptiblement les épaules et reprit :

— Don Pedro veut que vous lui envoyiez des coffres remplis de marabotins; il faut les lui envoyer, car il ne leur refusera pas l'entrée de l'alcazar.

—Comment cela peut-il conduire à votre but? dit Sédécias.

— Samuel accompagnera les coffres, qui seront portés par les ballesteros de Diego Lopez, poursuivit la favorite; pendant ce temps, les trembleurs et les poltrons pourront emporter ce qu'ils ont de plus précieux et gagner les tentes de don Enrique.

— Mais le coup de main? reprit Ésaü.

— Comment! tu n'as pas compris? dit gaiement Tom Burdett. Cette femme au teint jaune, mon compaing, ferait un merveilleux capitaine de compagnie blanche. Son stratagème est de bonne guerre, et il est fort simple, comme tous les bons stratagèmes... Ésaü, tu seras, ainsi que moi, un des marabotins entassés dans les coffres offerts à don Pedro, et nous choisirons, pour le reste de cette fausse monnaie, les gars plus hardis parmi ceux qui nous entourent. Voilà tout le secret. N'ai-je pas bien deviné, noble dame?

— Oui, chevalier. Un homme de guerre devait me comprendre à demi-mot.

— Oh! je ris d'avance de la figure que fera ce pauvre don Pedro en se voyant pris au traquenard.

— Mais si le roi se tenait sur ses gardes; si, au lieu d'être surpris par nous, c'était lui qui nous surprît? observa Ésaü en regardant Aïxa avec défiance.

— Je serai près de lui jusqu'au dernier moment pour endormir ses soupçons et protéger votre coup de main, répondit la favorite. Quel intérêt, d'ailleurs, aurais-je à vous tromper? Aucun de vous n'a cherché à me nuire. Mais, sans moi, ce projet ne peut s'accomplir. Pesez vos chances de succès et jugez.

— Bah! s'écria Burdett, qui ne risque rien ne pille rien; or, j'espère bien ne pas sortir de l'alcazar les poches vides; on dit que ce palais renferme une foule d'objets rares et curieux... Je consens à m'enfermer dans un de ces bienheureux coffres.

— Et moi aussi, dit Sédécias.

— Il ne nous reste plus que deux ou trois compagnons à trouver, ajouta Ésaü en regardant les juifs.

Mais, parmi tous ces hommes qui venaient de vociférer des paroles de mort, pas un ne s'avança pour se joindre à nos hardis aventuriers. A peine eut-il renouvelé sa question que les rangs se rompirent et que les conjurés s'esquivèrent prudemment l'un après l'autre.

Aïxa n'avait cessé, pendant toute cette scène, d'examiner avec l'attention la plus défiante le visage décoloré de la juive.

A ce moment, Samuel crut voir s'agiter les plis du linceul qui couvrait la poitrine de la morte; il sentit son cœur se serrer d'effroi, et, entraînant la Mauresque, qui ne doutait plus de la mort de sa rivale, il remonta l'escalier du caveau, suivi de Tom Burdett, d'Esaü et de Sédécias.

Au haut de l'escalier ils rencontrèrent le veilleur debout comme une sentinelle vigilante, qui dit à ces derniers :

— Je suis le neveu de la vieille Déborah, et depuis longtemps elle m'avait appris à aimer la fille de Samuel, comme une sainte créature. S'il reste une place vide pour un bon compagnon dans vos coffres, je mets à votre service mon sang et mes bras contre le tyran qui a causé la mort de Rachel.

— Accepté, mon gars, dit Burdett, et, quant à ce soir, je te charge de reconduire cette noble dame jusqu'aux portes de la Juiverie.

III

COMMENT LE ROI APPRIT LA MORT DE RACHEL, ET DE QUELLE ÉTRANGE MISSION IL CHARGEA SES CINQ FRÈRES DE LAIT.

Lorsque la Mauresque fut de retour à l'alcazar, elle se retira dans son élégant mirador, et, après s'être débarrassée de sa longue robe à capuchon, elle s'assit sur une pile de carreaux de velours brodés d'or, et ordonna à ses femmes de la parer comme dans ces jours de fête et de triomphe où elle paraissait resplendissante de beauté et d'orgueil aux yeux charmés des courtisans du roi de Castille. Elle affectait d'avoir la physionomie sereine et presque souriante; mais, aux éclats qui jaillissaient de ses yeux, aux palpitations de son sein, il était facile de s'apercevoir qu'un orage couvait dans son cœur.

— Versez encore des parfums!... dit-elle d'une voix impatiente; mêlez ces pierreries à mes cheveux!... afin que je sois belle encore pour lui, murmura-t-elle involontairement en brisant entre ses doigts crispés le collier de perles qu'elle tendait à ses femmes... belle pour celui qui me trahit et me dédaigne. Ses yeux brillèrent alors d'un éclat sinistre, ses joues aux tons jaunâtres prirent une teinte de pâleur livide, tandis que, de ses dents blanches et aiguës, elle mordait ses lèvres jusqu'au sang. — Dédaignée par lui! continua-t-elle. Ainsi, pour arriver plus facilement au but que je m'étais tracé, j'ai cédé à tous les

désirs insensés de ce chrétien, je me suis déshonorée dans l'esprit des fidèles croyans, j'ai été maudite par les imans, je me suis interdit d'aller prier à la mosquée, suivant le rite du prophète ; j'ai assisté avec le sourire sur les lèvres, le visage découvert, aux fêtes de la cour de cet infidèle, entourée de ses chevaliers et de ses ricos-hombres, vainqueurs de nos frères. Dieu est grand ! que Mahomet, son prophète, me pardonne ! J'ai refoulé dans mon cœur tous les sentimens de colère et de haine que m'inspirait ce roi orgueilleux, et voilà que, par une inexplicable fatalité, cette alliance royale que je rêvais, ces folles pensées d'ambition qui me faisaient espérer l'accroissement de la puissance et de la domination des Maures, tout s'écroule en un instant, parce qu'il a plu à un chevalier breton de lancer à la conquête de l'Espagne une nuée de robeurs et de ribauds, parce qu'il a plu à une fille juive de faire admirer à un roi l'éclat de ses yeux noirs ! Mais heureusement je tiens ma vengeance !... Puis, prenant des mains d'une esclave un petit miroir d'acier poli, elle s'y regarda avec une attention singulière. Peu à peu les muscles de son visage contractés par le ressentiment et le dédain se détendirent, le sourire se dessina plus gracieusement aux coins de sa bouche vermeille, et ses yeux à demi fermés se voilèrent d'une expression de langueur indéfinissable. Elle avait compris qu'elle devait effacer toute trace du trouble que ses défiances et ses déceptions avaient jeté dans son cœur, afin de paraître plus belle que jamais aux yeux de don Pedro. — Avant de lui annoncer la mort de cette fille maudite, dit-elle en se levant, il faut que j'essaye une dernière fois mon empire sur lui, que je sache si je dois compter encore sur l'amour qu'il m'avait juré, ou si je ne dois songer qu'à me venger de lui. S'il m'aime encore, si la pensée de Rachel ne m'a pas chassée de son cœur comme une ombre vaine, je lui livrerai ces juifs qui se sont pris si complaisamment au piége que je leur ai tendu. Mais, s'il reste froid et sourd à mes paroles, s'il détourne ses yeux des miens, s'il ne presse pas ma main dans la sienne, comme avant cette guerre funeste, malheur à lui ! car ces juifs que je tiens dans ma main seront, selon mon caprice, mes victimes ou mes vengeurs.

En quittant son mirador, calme et souriante, elle descendit dans l'oratoire, où don Pedro, comme elle l'avait prévu, se trouvait seul. Le front appuyé dans sa main, il pensait.

Elle s'approcha sans bruit, lui passa dans les cheveux ses doigts effilés, et, lui renversant doucement la tête en arrière, elle le baisa au front.

Le roi tressaillit sous cet ardent baiser, et laissa échapper un cri de surprise et de joie, comme si sa rêverie faisait place à la réalité ; mais dès qu'il eut reconnu la Mauresque, ses traits reprirent leur expression mélancolique.

— Ah ! c'est vous, Aïxa ? dit-il d'un air insouciant et en reprenant la position qu'il avait précédemment.

La fille de Mohamed feignit de ne pas comprendre l'attitude significative de don Pedro, et, venant s'agenouiller sur les coussins qu'il foulait à ses pieds, elle lui posa sur les genoux ses mains enlacées, et, attachant ses grands yeux de nacre et de jais sur son amant, elle le regarda pendant quelque temps sans parler.

— Vous souffrez, Pedro ? dit-elle enfin.

— Non... je pense, répliqua le roi.

— Vous voulez encore me cacher vos chagrins, mais je les devine. Vous n'êtes ni abattu, ni découragé, car vous comptez sur votre fermeté et votre courage opiniâtre ; mais vous apprenez à mépriser les hommes, à ne plus croire à leurs sermens, à ne plus rien attendre de leur reconnaissance.

— Il est vrai, Aïxa, j'ai toujours cru être juste envers mes sujets, et je ne puis voir sans une profonde amertume la défection de ceux que je croyais dévoués à ma fortune, enchaînés à mon service par mes largesses et mon amitié.

— Vous auriez compris, en effet, la rébellion des ricos-hombres sur lesquels avait pesé votre justice, n'est-ce pas, don Pedro ? Mais ç'a été pour vous un coup inattendu que de voir ces peuples qui bénissaient votre nom et vous appelaient glorieusement le justicier, parce que vous les protégiez contre la tyrannie, livrer chaque jour au bâtard, et cela sans résistance, quelqu'une de vos meilleures places. C'est que le peuple est ingrat comme les courtisans et mobile comme les flots de la mer, mon cher seigneur. Il brise capricieusement ses idoles au premier vent qui souffle. Je ne serais donc pas surprise de voir vos conseillers intimes eux-mêmes, ces juifs qui, sans la main puissante qui les couvre, ne traverseraient les rues de Séville que poursuivis par les huées des enfans, finir par vous vendre, Pedro.

— Aïxa, vous les calomniez.

— Ils ont bien vendu le Christ, votre Dieu, mon cher seigneur.

— Ainsi, dit le roi avec douleur, trahison au dedans, trahison au dehors ! Voir cette lèpre gagner de ville en ville et menacer de s'étendre sur tout ce qui reste de mon royaume démembré, et, pour lutter contre tous, être seul !

— Vous avez encore des amis puissans, Pedro ; dites un mot, et nous pouvons nous retirer à Grenade, dont Mohamed ne nous fermera pas les portes.

— Rassurez-vous, Aïxa, reprit le roi. Ma situation n'est pas tellement désespérée que j'en sois réduit à m'enfuir à Grenade et implorer asile et protection de votre père. Si cette humiliation m'était réservée, je n'exposerais pas une femme aux dangers d'une fuite à travers les compagnies de routiers de don Enrique.

— Je ne reculerais devant aucun péril pour vous accompagner, Pedro, vous qui m'avez, il y a huit jours, donné une de ces heures d'orgueil et d'enivrement qu'une femme n'oublie jamais.

— Il y a huit jours ! répéta le roi en relevant la tête et cherchant dans son souvenir.

— Oui, continua-t-elle en fixant sur les yeux de don Pedro sa prunelle ardente, il y a huit jours, en chassant de l'alcazar cette juive..... vous vous souvenez, n'est-ce pas ? Le front du roi se plissa. — Et ce qui me rend plus heureuse encore, poursuivit-elle, c'est qu'elle n'y rentrera jamais... qu'en captive, en esclave, en otage ; n'est-il pas vrai, cher seigneur ? Le roi laissa échapper un geste d'impatience, et se leva brusquement. Aïxa se dressa alors devant lui comme une statue, et, lui saisissant le bras : — Tenez, Pedro, avouez-moi que vous aimez encore cette jeune fille.

— Pourquoi m'interroger ainsi ? répliqua le roi. Suis-je donc ici devant un juge ?

— Pedro, mon seigneur, je ne vous aimerais pas si je ne m'apercevais point de votre froideur, repartit la Mauresque avec une insistance sardonique et altière.

— Ne vous ai-je pas dit cent fois que je n'avais pas cessé de vous aimer ? dit don Pedro d'une voix sourde.

— Puis-je me fier à votre royale parole ? répliqua la favorite. A peine m'avez-vous laissée chasser cette juive du palais, que vous avez cherché dans votre esprit par quelle ingénieuse combinaison vous pourriez l'y faire entrer. D'abord vous frappez les juifs d'une taxe de guerre.

— Puisqu'ils me vendraient, s'ils l'osaient, disiez-vous, laissez-moi donc au moins les mettre une fois à rançon.

— Vous avez raison, car leur prendre leurs maravédis, c'est leur prendre leurs armes. Il est légitime de saper la puissance de ces hommes qui méditent votre ruine. Mais vous leur demandez des otages, n'est-ce pas ?

— Et qui me répondrait de leur obéissance ? Est-ce vous, Aïxa, qui me conseilleriez de me fier à leur parole ?

— Non, car ce sont des hommes sans foi et sans honneur.

— Vous voyez bien que j'ai agi prudemment en exigeant...

— Un otage, dit la Mauresque d'une voix âpre. Mais c'est parce qu'il vous faut un otage en garantie des promesses de ces juifs perfides que vous avez eu tort d'indiquer la fille de Samuel Ben-Levi.

— Je ne vous comprends pas, Aïxa.

— Croyez-vous donc que le vieux trésorier vous livrera sa Rachel bien aimée?

— Je saurai bien l'y contraindre! s'écria don Pedro.

— Elle ne viendra pas, vous dis-je, mon cher seigneur, reprit la favorite avec une expression solennelle.

— Malgré mes ordres?

— Malgré vos ordres, répliqua la Mauresque, en laissant errer sur ses lèvres rouges un sourire étrange et menaçant.

— Grâce au ciel, il me reste assez de fidèles serviteurs dans Séville pour pouvoir y commander en maître, dit froidement le roi.

— Avant d'aller plus loin, dit Aïxa, un seul mot, cher seigneur. Vous dites que vous m'aimez encore : est-ce une parole sincère, ou voulez-vous seulement m'épargner une humiliation?

— Ne vous ai-je pas assez prouvé ma franchise... il y a huit jours?... répondit don Pedro d'une voix sombre.

— Eh bien! si au nom de cette tendresse, que je veux croire véritable et loyale, je vous suppliais de renoncer à cette exigence?

— Je vous répondrais que ce que vous me demandez est impossible.

— Si je vous disais, poursuivit Aïxa, joignant les mains comme une suppliante, que, si vous persistez dans votre volonté, j'en mourrai de douleur, que je regarderai l'entrée de Rachel à l'alcazar comme ma condamnation?

— Je vous dirais que vous êtes folle, répliqua don Pedro; je vous le répète, ce que vous demandez est impossible.

— Ah! c'est vous, mon beau seigneur, qui demandez l'impossible! s'écria la Mauresque avec un éclat de rire sauvage qui fit frissonner le roi, et en se relevant par un élan soudain. Vous ignorez donc ce qui s'est passé aujourd'hui dans la maison de votre fidèle trésorier?

— Que voulez-vous dire? demanda don Pedro saisi d'une vague terreur.

— Que, délaissée... chassée par vous, Rachel, qui vous aimait... car elle vous aimait, roi de Castille... votre Rachel est morte en maudissant votre nom.

Et elle fit quelques pas vers la porte à l'oratoire.

— Morte! morte! répéta don Pedro d'une voix stridente... Et s'élançant pour retenir la Mauresque : Ne me trompez pas... ne déchirez pas ainsi mon cœur... ne jetez pas du venin sur ma douleur...

— Votre douleur, cher sire, dit cruellement Aïxa, fait toute ma joie. Hier, j'aurais donné ma vie pour un de vos sourires; aujourd'hui, je la donnerais, je crois, pour une de vos larmes.

Et, dégageant violemment son bras de l'étreinte du roi, elle remonta au mirador, radieuse et triomphante.

Don Pedro était resté plongé dans la plus horrible perplexité! Il ne savait que penser. Samuel avait-il, par fanatisme, empoisonné sa fille, ou plutôt Aïxa ne l'avait-elle pas trompé par un odieux mensonge? Devait-il envoyer Diego Lopez avec une compagnie de *ballesteros de maça* chez le vieux juif, pour enlever Rachel? ou valait-il mieux, pour éviter tout éclat, ne charger de cette mission que ses héroïques frères de lait? Le roi s'arrêta à ce dernier parti, et fit mander sur-le-champ les fils de la Paloma, qui s'empressèrent de se rendre dans l'oratoire tous les cinq.

— Compaings, leur dit don Pedro, j'ai besoin d'hommes dévoués pour exécuter une entreprise difficile et périlleuse. Je n'ai pu compter que sur vous!

— Merci! frère, répondirent d'une seule voix les cinq frères de lait.

— Croyez-vous pouvoir vous introduire cette nuit dans le quartier de la Juiverie? leur demanda le roi.

Les regards des frères se portèrent sur Perez le mineur

— Je puis en répondre, dit ce dernier; car, si les juifs ont rigoureusement fermé leurs poternes, nous en serons quittes pour faire sans bruit, dans leur muraille, une brèche suffisante pour laisser glisser cinq hommes rampant comme des couleuvres.

— Connaissez-vous le logis de mon trésorier Samuel Ben-Levi?

— Non, mais je saurai bien déterrer la tanière du vieux renard, dit le chef des archers, Diego Lopez.

— On m'a assuré que sa fille Rachel est morte, poursuivit le roi d'une voix vibrante d'émotion; mais, morte ou vivante, il faut que vous l'enleviez secrètement de la maison de son père, et que vous la transportiez à l'alcazar.

Pas une nuance d'étonnement ne parut sur le visage des cinq frères; pas une observation ne sortit de leur bouche.

— Vous serez obéi! dit laconiquement Ruy le faucheur.

— Combien vous faut-il de temps pour cette expédition? demanda don Pedro.

A cette question, l'avorton Perce-Neige se mit à rire, et répliqua :

— Si nous sommes découverts en enlevant aux juifs une de leurs filles, vivante ou morte, nous serons très longtemps avant de revenir; il est même possible que nous ne revenions pas du tout.

Diego Lopez lui imposa silence du regard et dit :

— Il n'y a pas de lune cette nuit. Nous pouvons espérer de n'être pas découverts, et, dans ce cas, si Dieu nous favorise, nous serons de retour au palais avant quatre heures.

— Partez donc sans retard, enfans, et surtout bonne chance! dit don Pedro ému jusqu'aux larmes du danger terrible que ses frères de lait allaient courir au milieu d'une population fanatique, pour satisfaire la passion impérieuse qui torturait son cœur.

Les cinq fils de la Paloma baisèrent respectueusement la main que le roi leur tendait, et s'éloignèrent rapidement.

L'entreprise dont ils s'étaient si témérairement chargés était d'une exécution beaucoup plus difficile qu'ils ne l'avaient supposé. En effet, Rachel était enfermée dans un caveau dont l'unique issue était défendue par une porte de chêne garnie de barres de fer. Quant à la maison du trésorier, elle était gardée par Ésaü, Sédecias, Burlett, Jacob le veilleur; car ils craignaient à chaque instant de voir les archers à masses d'armes venir reclamer l'otage du roi, et, à défaut de Rachel, enlever le vieux Ben-Levi, ce qui eût fait infailliblement manquer le complot dont il était, sinon l'âme, du moins le principal instrument.

D'ailleurs, comme les coffres devaient partir du logis de Samuel, en restant chez lui les conjurés étaient sûrs que nul d'entre eux ne trahirait ses complices.

Les fils de la Paloma eurent soin de se revêtir de la robe juive à rouelle jaune et du bonnet surmonté d'une corne; puis, sous la direction de Perez, ils pratiquèrent dans le mur de la Juiverie une brèche par laquelle ils s'introduisirent avec des précautions minutieuses, de sorte qu'ils parvinrent à ne pas attirer l'attention des hommes de garde. Ils s'engagèrent ensuite hardiment dans une des rues tortueuses de ce quartier, et Lopez se demandait déjà comment ils pourraient découvrir la demeure du trésorier sans être obligé d'éveiller des soupçons sur leurs desseins en la demandant, lorsqu'il fut arrêté par une vieille femme qui lui tendit une main ridée et lui demanda l'aumône d'une voix tremblante.

Lopez, qui avait l'esprit plus subtil que ses frères, conçut aussitôt l'idée de mettre cette circonstance à profit, et, déguisant assez adroitement sa voix pour prendre l'accent nasillard des enfans d'Israël, il lui répondit :

— Bonne femme, nous sommes des pauvres juifs de Murcie, rachetés de la captivité chez les Maures d'Afrique depuis huit jours. Pour notre malheur, nous sommes entrés à Séville le jour où le siége a commencé. L'hôte qui nous avait hebergés nous a chassés ce soir, parce que nous n'avions plus d'argent à lui donner, et, comme nous ne savions où passer la nuit, il nous a dit d'aller deman-

der l'hospitalité au grand trésorier Samuel Ben-Levi, le plus riche habitant de la Juiverie; mais il ne nous a pas même indiqué sa demeure.

— Je crains que votre hôte n'ait voulu rire à vos dépens, mes frères, dit la mendiante, car non-seulement Samuel est plus connu pour son avarice que pour sa générosité, mais en outre sa fille bien-aimée Rachel est morte aujourd'hui. N'importe! entre pauvres gens on se doit entr'aider. Suivez-moi; je vais vous conduire jusqu'à la *calle* des Balances, où s'élève sa maison.

La vieille les guida, clopin clopant, jusqu'à l'entrée de cette rue, d'où elle leur montra la porte de Samuel ouverte et éclairée, tandis que le veilleur Jacob se tenait immobile sur le seuil; puis elle s'éloigna, suivie des bénédictions des soi-disant captifs.

Les cinq frères se glissèrent le long des murailles, et s'arrêtèrent à une distance d'environ trente pas du veilleur, pour observer ce qui allait se passer. Presque en même temps, ils virent s'avancer, dans le rayon de lumière projeté sur la rue, un vieillard dont la robe déchirée ressemblait à une souquenille de loques et de haillons.

Lopez reconnut dans ce vieillard Ben-Levi, et il l'entendit s'adresser au veilleur dans ces termes:

— Jacob, mon fils, il faut nous occuper cette nuit même de pourvoir aux funérailles de Rachel. Qui sait si demain Dieu nous permettra de rentrer à la Juiverie et de remplir ce pieux devoir? Dix de nos frères gardent la maison avec Ésaü et Sédécias, sous les ordres du chevalier Burdett. Ils nous accordent une heure pour aller prendre les dispositions nécessaires à l'enterrement de ma fille.

— Je vous suis, maître Samuel, répondit le veilleur, qui, après avoir soigneusement fermé la porte de la rue, s'éloigna avec le trésorier.

Diego Lopez fit signe à ses compagnons de les suivre, et, comme les cinq frères avaient eu la précaution d'envelopper de linge leurs sandales, aucun bruit ne vint trahir leur marche aux oreilles défiantes des deux juifs.

Quoique le trésorier les précédât toujours de cinquante pas au moins, ils entendaient de temps en temps le cliquetis de ses clefs, qui s'entre-choquaient à sa ceinture. L'idée vint alors à l'archer Lopez de s'emparer de ce trousseau, auquel pendait probablement la clef du caveau où était renfermée Rachel.

Au bout d'un quart d'heure de marche, Samuel et le veilleur débouchèrent devant la porte d'un grand enclos dont les murailles étaient hautes de dix pieds; ils l'ouvrirent sans difficulté et la refermèrent brusquement, tandis que Lopez s'élançait pour entrer à leur suite.

Les frères de lait du roi restèrent un moment interdits; mais Lopez eut bientôt pris une résolution. Il dit à voix basse à ses compagnons:

— Coûte que coûte, il faut pénétrer dans cet enclos. Nous n'avons qu'un moyen: c'est de nous faire la courte-échelle comme dans le bon temps de notre enfance.

Il s'adossa aussitôt à la muraille; Ruy le décharné monta sur ses épaules d'un seul bond, et n'eut plus qu'à recevoir dans ses bras le petit Perce-Neige, que Perez lui tendit, et qui se trouva bientôt à cheval sur la crête du mur.

— Eh bien! lui demanda Diego à voix basse, peux-tu distinguer ce que sont devenus nos damnés coquins dans cet enclos?

— Grand frère, répondit Perce-Neige, voici la lune qui essaye de luire à travers les nuages noirs. Je ne vois qu'un grand terrain vague, tout bossué, et soulevé çà et là comme les flots du Guadalquivir quand il fait grand vent.

— Ah! je crois comprendre où nous sommes, reprit Diego. Ne vois-tu pas aussi des pierres plates et coniques qui sont penchées et renversées comme les arbres que la tempête déracinait dans notre forêt de Cardonne?

— Oui, frère Diego, ces pierres sont éparpillées de tous côtés, dans des touffes de grandes herbes sauvages. On dirait qu'il y a des inscriptions dessus... Oh! cet enclos a un aspect sinistre et lugubre.

Et Perce-Neige frissonna en voyant les grandes herbes se courber et gémir sous le souffle du vent.

— C'est le charnier des juifs, répliqua Diego Lopez. Je m'en doutais. Mais il ne s'agit pas de faire les tremblœurs..... Gil, peux-tu sauter dans l'enclos sans trop de bruit?

Perce-Neige fit le signe de la croix et reprit:

— Frère Diego, tu m'as souvent dit que j'étais agile comme un écureuil. Que la vieille Paloma prie pour moi si j'ai trop compté sur mon adresse! Mais la muraille est vieille: il y a plus d'une pierre tout près de se détacher, et, avec deux ou trois coups du pic de Perez, je me ferai assez de points d'appui pour pouvoir descendre et remonter sans donner l'alarme à ce maudit Samuel.

Perez le mineur lui fit passer son pic de fer, et l'avorton eut bientôt déchaussé quelques pierres qui roulèrent sourdement dans les herbes qui tapissaient le bas de la muraille.

— Attendez-moi, mes frères, dit-il alors; si j'ai besoin de vous, je sifflerai.

Et, rampant comme un jeune serpent dans les herbes, il se dirigea vers l'endroit où s'étaient arrêtés les deux juifs, qu'il venait d'apercevoir immobiles devant une fosse ouverte. Pendant ce trajet, les cheveux du pauvre enfant se dressèrent plus d'une fois sur sa tête; il sentait craquer sous ses pieds, il touchait de ses mains des ossemens desséchés, il croyait entendre les lamentations des morts qui se plaignaient de sa témérité; mais il pensait à son frère le roi, à la Paloma, et son cœur se raffermissait.

Perce-Neige n'était plus qu'à quelques pas de Samuel, lorsque ce dernier dit au veilleur:

— Jacob, n'as-tu rien entendu?

Les juifs prêtèrent tous deux l'oreille et regardèrent autour d'eux d'un air de défiance. Perce-Neige s'était arrêté, tapi derrière une des pierres funéraires, et pas un murmure, pas une ondulation dans les herbes ne dénonçait la présence d'un être vivant si près d'eux.

— Oh! quelle est la créature animée qui oserait se risquer à cette heure dans le charnier? répliqua Jacob; et quant aux morts, ils ne parlent pas et ne font pas crier un brin d'herbe sèche en marchant. Voyons, maître Samuel, dois-je aller réveiller nos fossoyeurs qui dorment là-bas, dans leur tour branlante, et leur ordonner de creuser la fosse destinée à votre pauvre fille?

Perce-Neige s'avança doucement sur le ventre, retenant sa respiration, les oreilles tendues pour mieux entendre.

— Tais-toi, Jacob! reprit Samuel, tes paroles de deuil et de mort me font frissonner. Ecoute! tu m'es dévoué, n'est-ce pas? dévoué comme Déborah elle-même, dévoué aussi à ma Rachel chérie? Si je t'ai conduit ici, ce n'est pas pour faire creuser la fosse de ma fille, mais pour te confier un secret qui ne doit être entendu que de toi seul, un secret dont la révélation me perdrait. Tu vois si j'ai confiance en toi, bon Jacob.

— Je n'ai jamais trahi personne et je ne commencerai pas par vous, dit le veilleur.

Perce-Neige, qui était arrivé tout près d'eux, redoubla d'attention.

Samuel baissa la voix:

— Ce n'est pas ici que je veux faire transporter ma chère morte, mais dans ta demeure, Jacob.

— Pourquoi cela? demanda ce dernier au comble de la surprise.

— Tu connaîtras plus tard mes motifs; mais voici le service que je réclame de ton dévouement. Tu vois fréquemment, ajouta-t-il en montrant la tourelle qui servait d'habitation aux fossoyeurs, ces hommes familiarisés avec le service des morts et qu'une puérile frayeur ne fait pas trembler devant un cadavre. Tu engageras quatre de ces hommes au prix que tu voudras... Cependant ne trahis

pas l'importance de l'entreprise par une largesse inutile et inconsidérée... Tu leur banderas les yeux, et tu les introduiras chez moi par la porte du jardin, dont voici la clef. C'est là qu'ils t'attendront pendant que tu viendras me prévenir. Si, par suite d'un événement imprévu, je n'étais pas chez moi; si j'avais été arraché de ma maison, soit par violence, soit par ruse, tu agirais seul. Dans cette prévision, j'ai caché la clef du caveau où se trouve le corps de Rachel dans une jarre que tu trouveras derrière la porte du jardin. Tu observeras à l'égard de tes hommes les mêmes précautions quand ils transporteront chez toi ce précieux fardeau, et tu ne leur enlèveras leur bandeau que lorsqu'ils seront sortis de ta maison.

— Vous pouvez compter sur une obéissance aveugle de ma part, maître Samuel, répondit Jacob.

Ils se séparèrent alors, et, tandis que le vieux trésorier retournait à la *calle* ou rue des Balances, Perce-Neige, filant dans les herbes comme un nageur dans l'eau dorée du Guadalquivir, regagnait l'endroit du mur où l'attendaient impatiemment ses frères, et le veilleur allait réveiller les fossoyeurs dans leur tourelle.

Il en eut bientôt engagé quatre sur la discrétion desquels il lui était d'autant plus facile de compter qu'il prenait contre eux des précautions d'une rigueur très rassurante pour le succès de l'entreprise. Il leur couvrit les yeux d'un bandeau de soie artistement tordu qui leur bouchait les oreilles, et leur recommanda, sous peine de perdre tout le fruit de leur besogne, de ne pas proférer une seule parole.

Puis la petite troupe se mit silencieusement en marche et sortit du charnier. Jacob allait en tête, et les autres suivaient en se tenant par la robe.

Pendant qu'ils avançaient avec l'allure indécise et inquiète de gens qui n'y voient pas, une autre troupe de quatre hommes, dont les yeux étaient également couverts d'un bandeau, à l'exception du guide qui paraissait un enfant, venait à grands pas le long d'une ruelle qui aboutissait à la route suivie par Jacob.

Quand les deux troupes furent sur le point d'arriver à l'endroit où elles devaient nécessairement se rencontrer, le guide de la seconde, le petit Gil Perce-Neige, jeta un cri discordant et sauvage, qui répandit la terreur parmi les compagnons du veilleur. Craignant d'être surpris à l'improviste par quelques bandits, ils refusèrent d'avancer, et Jacob, pour les empêcher d'arracher leur bandeau et de fuir, fut obligé d'explorer lui-même la route.

Il n'avait pas fait vingt pas en avant, que les fils de la Paloma se glissèrent doucement devant les fossoyeurs qui stationnaient sur la route. Diego Lopez, qui allait en tête, prit la robe de Jacob, comme à tâtons, et le poussa en avant. Le veilleur, satisfait de voir ses hommes revenus de leur première terreur, se remit en marche en leur affirmant qu'ils pouvaient avancer sans crainte.

Perce-Neige, s'approchant alors de la troupe des fossoyeurs, que l'épouvante avait fait rester immobiles, mit aux mains de celui qui était à leur tête le coin d'un manteau, et les entraîna dans une direction tout opposée à celles qu'ils devaient suivre. Il se plut à leur faire exécuter pendant une heure les évolutions les plus extravagantes. Pendant qu'ils tournaient dans le même cercle, comme le cheval autour de sa meule, les quatre frères, sous la conduite de Jacob, arrivèrent bientôt devant la porte du jardin de Samuel; leur guide l'ouvrit, et, après leur avoir recommandé un profond silence, les engagea à l'attendre patiemment sous les arbres, et les quitta pour aller prévenir le trésorier de leur arrivée.

A peine Jacob se fut-il éloigné, que les quatre frères arrachèrent en même temps le bandeau qui leur couvrait les yeux pour la forme, et Diego Lopez courut aussitôt s'emparer de la clef du caveau que Samuel avait cachée dans une jarre.

Munis de cette clef, ils suivirent Perez, dont les yeux, accoutumés à l'obscurité des mines, savaient distinguer les formes extérieures dans les ténèbres aussi facilement qu'en plein jour. Le mineur eut bientôt découvert l'entrée d'un escalier de pierre qui comptait quarante marches, et qui, selon toute probabilité, devait conduire au caveau. Ils y descendirent à tâtons.

Arrivés au bas de l'escalier, les frères se trouvèrent arrêtés par une porte massive; mais la clef qu'ils avaient en main était bien celle qui ouvrait cette porte, et ils entrèrent dans le caveau où, d'après le dire de Samuel, ils devaient trouver le corps de la belle juive.

Perez s'avança hardiment vers l'estrade où le blanc suaire de la jeune fille se détachait sur le noir du caveau; mais au moment où il allait mettre la main sur elle, il crut entendre un faible soupir, une sorte de douce plainte, et recula effrayé en laissant tomber son pic de fer.

— Qu'as-tu donc, Perez? lui demanda brusquement Diego l'archer.

— La morte a parlé! répondit en se signant le superstitieux mineur.

— Si elle a parlé, c'est qu'elle n'est pas morte, frère, dit Diego Lopez; et d'ailleurs tu as entendu l'ordre du roi : morte ou vivante, nous devons transporter Rachel à l'alcazar. Mais ne perdons pas de temps.

Perez posa timidement un doigt sur le front de la juive.

— Tu as raison, frère, Rachel n'est pas morte; son front n'est pas glacé! Il se pencha sur son visage et ajouta : — Un souffle tiède et léger comme celui d'un enfant qui dort s'échappe de ses lèvres.

— Hâtons-nous donc, dit Ruy le faucheur. Si elle se réveille, elle s'épouvantera de se trouver dans ce caveau, enveloppée d'un linceul, elle gémira, elle criera... les juifs l'entendront, et nous serons perdus.

Et, la saisissant dans ses longs bras nerveux, il la souleva de dessus l'estrade et la porta comme il eût fait d'un enfant, avec des précautions minutieuses.

Perez, qui avait hâte de quitter le caveau, ramassa son pic de fer et se dirigea vers l'escalier, suivi de Ruy, tandis que Diego Lopez et Blas le centaure, comme l'appelait familièrement le roi, formaient l'arrière-garde. Ils sortirent du jardin de Samuel aussi heureusement qu'ils y étaient entrés, après avoir eu soin de remettre la clef dans la jarre, et, à quelques pas de la maison, rencontrèrent le petit Perce-Neige qui promenait toujours ses hommes. D'un seul signe, Lopez lui fit comprendre qu'il était temps de les introduire chez le trésorier. L'enfant obéit, et, après avoir fait cacher les fossoyeurs sous les arbres avec toutes les formalités observées par Jacob, il sortit sans encombre et rejoignit ses frères.

Nos quatre hommes étaient là, silencieux, depuis quelques minutes, lorsqu'ils entendirent un bruit léger de pas qui se dirigeaient de leur côté. C'étaient Samuel et le veilleur.

— Ainsi, disait le premier, mes ordres ont été ponctuellement exécutés?

— Oui, maître.

— Ces hommes ignorent où ils sont et où ils vont?

— J'en suis sûr.

— Es-tu sûr aussi qu'ils n'ont fait aucune marque à ma maison, à la porte du jardin, par exemple, dans l'espoir de la retrouver demain? demanda le soupçonneux vieillard.

— Toute tentative de cette nature leur a été impossible.

— Bien, Jacob. Tandis que je vais prendre ma clef, descends au caveau avec eux!

Lorsqu'ils furent arrivés au bas de l'escalier, ils attendirent Samuel, qui revint avec un *candil* ou petite lampe de fer à la main, ouvrit doucement la porte et pénétra le premier dans le caveau; mais, à la vue de l'estrade vide, une sueur froide inonda son visage, et une flamme de vertige éblouit son regard. Il chancela et s'appuya contre le mur pour ne pas tomber.

Il crut tout d'abord que Rachel, ayant recouvré ses sens et rejeté son suaire, avait entendu les pas de la peute

troupe sur l'escalier, et que, saisie de terreur, elle s'était blottie dans quelque obscur recoin du caveau. La lumière du candil vacillait; sa main tremblante pouvait à peine tenir cette petite lampe. Tout son plan conçu et exécuté avec tant de peine allait donc s'écrouler en un instant! Les cris de sa fille allaient trahir un secret qu'il avait un si puissant intérêt à tenir caché; il la chercha donc avec un frisson convulsif.

Mais quand, après avoir fouillé le caveau, il eut acquis la certitude que Rachel avait disparu, il éprouva une angoisse si violente, qu'oubliant toute prudence il poussa un cri déchirant qui n'avait rien d'humain.

Les fossoyeurs, saisis d'effroi en entendant cette lamentation douloureuse et terrible, arrachèrent leurs bandeaux, et, malgré les efforts de Jacob, ils allaient s'enfuir, lorsque Tom Burdett, Ésaü, Sédécias et leurs compagnons apparurent au haut de l'escalier, attirés par le cri désespéré de Samuel.

— Rachel, ma fille, où es-tu? disait le malheureux juif. Si tu entends la voix de ton vieux père, réponds-lui, mon enfant bien-aimée!

Et il prêtait l'oreille comme s'il eût cherché à saisir dans le silence un son fugitif, l'écho lointain de la voix de sa fille.

— Vous savez bien qu'elle ne peut vous entendre, dit Sédécias.

— Qui te l'a dit? répliqua Ben-Levi en s'élançant vers lui. Sais-tu donc où elle est? M'aurais-tu volé mon enfant?

Et, le secouant par le bras, il fixait sur son visage des yeux ardens, les yeux d'un fou, et il semblait suspendu aux paroles qui allaient sortir de la bouche de Sédécias.

— Revenez à vous Samuel, lui dit Ésaü en essayant de lui faire lâcher prise.

— La mort de sa fille lui trouble la raison! observa Tom Burdett.

— Ma fille! ma fille! répéta le juif avec un éclat de rire effrayant... Mais elle n'est pas morte... insensés que vous êtes!... Elle n'était qu'endormie... endormie... et maintenant elle a disparu... C'est vous! oui c'est vous qui m'avez volé mon enfant!

— Rachel n'était pas morte! s'écria Ésaü stupéfait.

— Oh! vous avez beau faire les gens étonnés, reprit Samuel de plus en plus égaré, vous ne me tromperez pas... Vous le saviez bien qu'elle vivait... vous avez fait semblant de me croire... mais c'était pour me voler mon enfant! Oui, j'ai voulu la soustraire à l'amour du roi, à la jalousie de sa favorite et à votre aveugle passion, Ésaü... Mais vous me la rendrez, n'est-ce pas? dites que vous me la rendrez, ou, tout faible et tout vieux que soit Samuel Ben-Levi, il vous prouvera qu'il peut encore se venger de ses ennemis.

Et à bout de force, après cette scène violente, le malheureux père tomba lourdement, comme foudroyé, sur les dalles du caveau, devant les conjurés terrifiés.

IV

LA RÉVÉLATION.

Quatre heures après leur départ, les cinq frères rentraient à l'alcazar et déposaient dans l'oratoire, sur un divan, le corps de la fille de Samuel. Puis Diego Lopez raconta au roi, avec cette simplicité courtoise et héroïque des gens de cœur, les incidens de leur expédition.

Don Pedro ne remercia pas ses vaillans frères de lait; il les embrassa avec effusion. Ils se retirèrent ensuite, et le roi resta seul avec la morte.

Il y avait quelque chose de sinistre dans cette nouvelle entrevue de l'amant et de sa maîtresse enveloppée d'un suaire.

— C'est donc ainsi que je devais te revoir, Rachel, murmura-t-il, toi qui m'apparus dans la forêt de Cardonne comme une vision céleste, radieuse de beauté et de dévouement! Après quelques instans d'hésitation, il osa s'approcher de ce corps inanimé. — Comme elle est belle encore! dit-il. Oh! la mort n'a pas osé toucher à sa beauté. Mais combien il est cruel de penser que jamais ce regard si touchant et si doux ne brillera en se fixant sur moi, que jamais je n'entendrai le son argentin et mélodieux de sa voix! Heureux mille fois celui qu'elle aimait! Cet heureux, c'était moi, et je l'ai laissée partir; je l'ai sacrifiée à cette femme emportée et hautaine qui n'aime en don Pedro qu'un diadème et un sceptre. Comme l'enfant insensé qui brise son jouet, j'ai laissé fuir, j'ai chassé mon bonheur. Oh! si je pouvais te rendre la vie, Rachel, si je pouvais par un baiser sur tes lèvres froides ranimer et réchauffer ton cœur! Il se pencha vers elle avec un transport passionné, puis il recula comme s'il avait peur de son propre délire. — D'où me vient cette terreur soudaine? se dit-il en posant sa main sur sa poitrine violemment agitée. Est-ce donc une profanation ou un sacrilége de croire que l'âme vit encore dans une enveloppe glacée? Non; quoique morte, Rachel m'entendra, elle saura que je l'aime; elle emportera dans sa tombe l'aveu de mon amour. Il se pencha hardiment, et de ses lèvres frissonnantes effleura la joue de la belle juive. Etait-ce une illusion? le visage de Rachel n'était pas glacé. Don Pedro la regarda avec des yeux effarés.— Dieu ferait-il un miracle? s'écria-t-il. Rachel vivrait! elle vivrait! ce monde qui me semblait désert et perdu rayonnerait-il d'une nouvelle lumière? Il saisit les mains de la jeune fille, elles devinrent moites dans les siennes. Don Pedro tomba à genoux.— Merci, mon Dieu! merci, dit-il; j'ai retrouvé mon ange gardien, ma vie n'est pas encore désespérée. Je puis lutter: Rachel soutiendra mon courage, Rachel calmera mes tortures royales. Dans ce cœur fidèle je me reposerai avec confiance. Si l'homme est aimé, le roi aura la force de combattre, savez-vous, don Enrique le bâtard!

Cependant Rachel soupirait, comme oppressée d'un poids indéfinissable; ses yeux s'entr'ouvraient et jetaient des regards vagues autour d'elle. Don Pedro, fou de joie, épiait ce bienheureux réveil dans une sorte de recueillement et d'extase.

— Est-ce un rêve?... murmura-t-elle. Je ne reconnais plus la maison de mon père... Oh! que mon sommeil a été long et pénible!

Elle se souleva à demi sur le divan, et passa sa main sur son front avec effort:

— Mais non... je me souviens... j'étais dans le caveau de Samuel... comme une morte... Je ne pouvais ni parler, ni crier, ni voir... mais j'entendais... Oh! les horribles paroles que j'ai entendues... Oh! si j'étais encore à temps de prévenir don Pedro... mais comment arriver jusqu'à lui?

— Don Pedro est près de vous, Rachel, dit doucement le roi en se montrant.

— Vous ici, vous vivant! s'écria la juive enivrée de bonheur et secouant la torpeur qui engourdissait encore ses membres. Ah! que le saint nom de Dieu soit béni! car je ne croyais plus vous revoir.

— Ne craignez rien pour moi, Rachel, reprit don Pedro. Mes ennemis ne me tiennent pas encore. Je suis en sûreté dans mon alcazar.

— Ah! vous vous y croyez en sûreté... dit la juive. Prenez garde, seigneur. Oh! mon rêve!... mais n'était-ce qu'un rêve?... Ne souriez point; il faut croire aux rêves, don Pedro. Elle pressa son front de ses mains, comme pour en faire jaillir un souvenir confus et douloureux. — Mais comment suis-je ici? demanda-t-elle tout à coup.

— On m'avait rapporté le bruit de votre mort, et je ne voulais pas y croire, répondit le roi; mais, vous sachant

entourée de traîtres et de fanatiques capables de vouloir se venger de moi sur vous, inquiet, troublé, souffrant de votre absence, avide de vous revoir, je vous ai faitenlever secrètement cette nuit de la maison de votre père.

— Ah ! je me rappelle tout maintenant, dit Rachel avec un mouvement de terreur ; les plus audacieux de nos frères encombraient le caveau où je dormais sur une estrade funéraire... Chose étrange ! mes paupières étaient fermées... je ne pouvais les soulever, malgré mes efforts... et je voyais comme dans un songe ce qui se passait autour de moi .... Au milieu des conjurés, et les dominant par leur haute stature, par leur attitude altière, se distinguaient deux hommes revêtus d'armures étincelantes... L'un, c'était Ésaü, le renégat..., l'autre, ce capitaine rôdeur et pillard, ce Tom Burdett, qui a torturé si cruellement votre vieille nourrice Paloma.

— Ces hommes n'auraient pas osé s'introduire dans ma ville, Rachel... Chassez toutes ces idées de votre esprit... C'est un souvenir des scènes terribles auxquelles vous avez malheureusement assisté ainsi que moi.

— Oh ! comme vous êtes devenu incrédule, don Pedro !... Mais pourquoi les moindres détails de ce songe sont-ils gravés dans ma mémoire ?... A côté de moi, se tenait debout une femme qui me posait souvent la main sur le cœur, comme pour en interroger les battemens; il me semblait sentir mon cœur se resserrer et se tordre sous la pression de cette main. Puis c'étaient un bruit de voix menaçantes et des cris confus... Ces hommes parlaient de vengeance, et votre nom se trouvait mêlé à tous ces projets sinistres... Elle fit un nouvel effort de mémoire pour retrouver les détails qui lui échappaient. — Mon Dieu ! dit-elle, je ne sais combien de temps a duré mon sommeil... Les conjurés devaient agir le lendemain, et le lendemain était un dimanche...

— Alors c'est aujourd'hui que le complot doit éclater, dit don Pedro en souriant.

— Aujourd'hui ! répéta Rachel. Oh ! vous me trouverez sans doute bien folle et bien peureuse, mais, je vous en supplie, cher seigneur, supprimez cet impôt que vous avez levé sur les juifs, ne les irritez pas...

— Mais sans cet argent, belle suppliante, il m'est impossible de résister plus longtemps à l'ennemi. Il ne me resterait qu'à briser mon épée et ma couronne, et à m'enfuir sous les huées de mes soldats M'aimeriez-vous donc, Rachel, parce que j'aurais été lâche pour vous et par vous? Non, vous me mépriseriez, et vous auriez raison.

— Mais si les juifs vous trahissent, don Pedro, s'ils ouvrent les portes de leur quartier aux malandrins du bâtard ?

— Ce sera un quartier de la ville perdu pour moi ; mais que m'importe ! Tant que je puis défendre l'alcazar, cette forteresse inexpugnable où sont réunis mes plus vaillans et plus fidèles sujets, dois-je donc me déshonorer ?

— Oh ! si vous croyez pouvoir prolonger votre résistance jusqu'à ce que des secours vous arrivent, vous faites bien de rejeter ma prière, don Pedro, dit tristement la jeune fille. Ce n'est pas Rachel qui vous conseillera jamais une lâcheté... Votre honneur lui est cher, croyez-le. Ah ! je ne suis pas, il est vrai, semblable à ces fières et orgueilleuses chrétiennes qui sacrifient volontiers la vie de ceux qu'elles aiment à un puéril éclat de renommée, aux chances hasardeuses d'un exploit de chevalerie... je ne jetterais jamais mon gant dans l'arène pour que vous allicz l'arracher des griffes d'un lion furieux ; ce sont là jeux de princesse que l'esprit vulgaire d'une pauvre juive ne saurait comprendre... Vaincu et fugitif, je ne vous mépriserais pas... je vous suivrais comme une servante fidèle, et je partagerais vos fatigues et vos périls... La fille de Samuel Ben-Levi n'a pas été élevée dans des sentimens si hauts et si altiers qu'elle puisse jamais mettre son orgueil au-dessus de votre salut. Vous mépriser, parce que vous seriez errant et proscrit dans les provinces où vous régniez? Ah ! que vous connaissez peu mon cœur, don Pedro ! Mais c'est alors seulement que j'oserai vous aimer, car je ne verrai plus en vous le roi qui doit compte de son existence entière à tous ses sujets, et qu'on ne peut aimer que de loin en tremblant, du fond de l'âme, mais l'homme qui pourra recevoir quelques consolations de ma présence et de mes soins.

— Oh ! tu m'aimes donc réellement ? Rachel, s'écria don Pedro avec un transport d'enthousiasme et joie. Tes paroles viennent de pénétrer dans mon cœur comme un baume précieux et inconnu. Si je veux désormais redevenir un roi puissant, c'est pour te faire une vie de fêtes, splendide et heureuse. Noble fille, étais-tu donc destinée à l'existence captive et monotone des femmes de ta race ? destinée à l'alliance de quelque obscur et stupide traficant, qui n'aurait apprécié ni ta beauté merveilleuse ni ton cœur d'ange ? Mais dans cette vie de proscrit dont tu parles, je trouverais encore plus de bonheur qu'au milieu du cercle haineux de mes courtisans. C'est que, vois-tu, ma Rachel, je n'ai jamais été aimé que pour mon masque de roi... il y avait toujours quelque intérêt ou quelque mensonge sous ces lâches flatteries, ces basses adulations avec lesquelles on me trahissait. Nous autres esclaves enviés, dont la chaîne est une couronne, nous devons compte à nos surveillans de chaque battement de cœur, de chaque volonté, de chaque pensée... Nous ne pouvons sans crime échapper une heure à l'espionnage affectueux de ces courtisans qui sont nos juges.

— Pauvre roi ! dit la juive en le regardant avec amour.

— Ai-je jamais obtenu, reprit douloureusement don Pedro, une heure de ce bonheur calme et de cette liberté que le charbonnier trouve sur la paille de sa misérable hutte? car nul ne se soucie de son existence et ne songe à la troubler. Non ! j'ai toujours dû garder un masque sur mon visage, et, quand je l'ai détaché pour sourire franchement à la femme que je croyais aimer, cette femme, elle, instrument d'intrigues, se jouait de ma crédulité et tâchait d'obtenir une faveur nouvelle du roi de Castille. Ce n'est que depuis notre rencontre dans la forêt de Cardonne, Rachel, que je me suis senti véritablement aimé. Je fuyais, j'étais vaincu, et, au lieu d'avoir le cœur plein d'angoisses, dois-je l'avouer? j'étais heureux.

— Hélas ! comment pourrais-je vous cacher que je vous aime? reprit la juive tremblante. Pourquoi ne sommes-nous pas libres tous deux, errans sous le soleil et sous la verte feuillée, comme les Égyptiens de nos campagnes ?... Nous serions heureux de souffrir ensemble ; heureux, moi de vous servir, vous de me défendre... nous devrions à votre adresse et à votre courage notre pain de chaque jour ; mais Dieu n'a pas voulu donner tant de félicité à de pauvres créatures mortelles; il nous forcera de nous séparer, car le roi doit rester dans son alcazar, et la juive doit retourner dans l'humble maison de son père.

— Jamais ! s'écria impétueusement don Pedro.

En ce moment, on frappa à la porte de l'oratoire. Et le roi, ayant lui-même ouvert, vit paraître sur le seuil Diego Lopez.

— Seigneur, dit ce dernier, Samuel Ben-Levi demande à vous parler. Rachel tressaillit en entendant prononcer le nom de son père. — Il accompagne, ajouta Lopez, quatre grands coffres qui contiennent les maravédins que ses frères de la Juiverie se sont empressés de fournir pour les frais du siége.

— Que maître Samuel soit le bienvenu, répondit don Pedro, et qu'on l'introduise dans l'alcazar, lui et ses coffres.

Rachel poussa un cri déchirant et s'élança au-devant de Diego Lopez.

— Que Samuel n'entre pas, mon cher seigneur, s'écria-t-elle, car ce serait le signal de votre perte, de votre mort peut-être !...

— Que signifient ces paroles mystérieuses? demanda le roi étonné.

La juive regardait le roi avec stupeur. Mille pensées confuses se heurtaient dans sa tête brûlante. Il lui semblait que sa raison s'égarait. Elle écoutait pour ainsi dire

les souvenirs qu'elle cherchait à recueillir et à grouper dans son esprit. Enfin elle se sentit éclairée par une lueur soudaine.

— En effet, dans ce que vous appeliez mon rêve, don Pedro, répondit-elle, il était question de coffres... d'hommes armés... oh ! je me souviens maintenant, et je vous dirai tout. Mais avant que je continue cette révélation, promettez-moi la vie sauve pour mon père d'abord... puis pour Ésaü...

— Ce misérable espion qui avait l'audace de vous aimer ! interrompit le roi.

— Ésaü m'avait juré de ne rien tenter ni contre vos jours ni contre votre couronne, don Pedro, dit gravement Rachel.

— Vous l'avez donc revu ?

— Et s'il a manqué à son serment, c'est qu'il a voulu me venger, car il a dû croire que le poison avec lequel on m'avait versé la mort sortait de l'alcazar.

— Le renégat a bonne opinion de moi, dit don Pedro. N'importe ! Samuel et Ésaü me seront sacrés : il ne sera pas touché à un cheveu de leur tête.

— Eh bien ! sachez tout, seigneur, continua la jeune fille. Les juifs venaient de s'engager à livrer aux routiers de Calwerley les portes de leur quartier, lorsque cette femme dont je vous ai parlé déjà leur conseilla de mieux faire... de frapper un coup décisif... enfin de s'introduire dans l'alcazar....

— La proposition était hardie, observa le roi en feignant de sourire, mais l'exécution difficile.

— Elle offrait d'en faciliter les moyens, reprit vivement Rachel ; il fut donc décidé, d'après son conseil, que, sous prétexte de faire entrer dans le palais les sommes provenant de la taxe de guerre, on remplirait plusieurs coffres d'hommes armés qui s'empareraient de votre personne, seigneur, et vous livreraient mort ou vivant au noble roi don Enrique.

— Et quelle était cette femme ? demanda don Pedro enflammé d'une indignation profonde.

— Cette femme qui se réjouissait de ma mort et qui conjurait froidement votre perte, ai-je besoin de vous la nommer ? répliqua la juive. Vous la devinerez à l'œuvre.

— Aïxa ! s'écria douloureusement le roi ; c'est elle ! Et se retournant vers Diego Lopez, qui était resté immobile contre la porte : — Tu as entendu, ajouta-t-il, et tu sais maintenant ce qu'il te reste à faire.

— Le vieux Samuel sera conduit dans la salle des Armures, où je ferai transporter ses précieux coffres, répliqua le frère de lait. Vous pourrez, quand bon vous semblera, venir, sans aucun risque, y régler vos comptes avec votre digne trésorier.

— C'est bien, j'irai, dit don Pedro. Annonce seulement à la fille de Mohamed que je l'attends ici. Nous verrons si, malgré mon renom de justicier, je ne puis arracher aucun aveu à cette créature de ruse et de mensonge.

Et, prenant la main de Rachel, il la conduisit derrière la tapisserie qui masquait la porte de la salle de la Trésorerie, en lui recommandant de ne se montrer qu'au moment où il invoquerait son nom comme un témoignage écrasant contre la Mauresque.

Aïxa ne tarda pas à paraître, et don Pedro l'accueillit avec un visage calme et souriant.

— Je suis soumise à vos ordres comme une esclave, dit sèchement la favorite. Vous m'avez fait demander, je suis venue aussitôt.

— Ce n'était pas un ordre, mais une prière, répliqua le roi ; j'ai des torts à réparer envers vous, Aïxa, et je ne veux pas m'en donner de nouveaux. Je connaissais votre caractère fier et indomptable, votre cœur généreux et dévoué, à toute épreuve, et je ne devais pas m'abandonner aux transports d'une injuste colère contre une compagne loyale et fidèle. Pardonnez-moi, Aïxa. Le malheur m'a aigri. C'est au moment où mes meilleurs amis me font défaut que je sens le besoin de m'appuyer sur ceux qui sont incapables de m'abandonner, et vous êtes de ce nombre, n'est-ce pas ?

— Ah ! que vous lisez bien dans mon cœur ! dit la favorite avec un sourire étrange.

Don Pedro ne se laissa pas tromper à ce faux élan de sincérité ; il remarqua que la Mauresque s'était furtivement rapprochée de la fenêtre entr'ouverte, d'où elle observait Samuel, très occupé, en attendant les ordres du roi, à éloigner les almogavares et les archers, qui venaient examiner curieusement les coffres.

— Vous admirez, n'est-ce pas, reprit don Pedro, l'empressement qu'à mis ce bon Samuel à percevoir l'impôt dont j'ai frappé ses frères ?

— C'est que le trésorier est aussi un de vos plus fidèles amis.

— Vous me conseilleriez donc d'avoir toujours pleine confiance en lui ?

— Mais, à moins de vous défier de vous-même, Pedro, je ne crois pas que vous puissiez mettre en doute le dévouement d'un homme qui pourrait livrer les portes de la Juiverie à don Enrique, et qui a préféré décider ses frères cupides au sacrifice de leurs trésors pour le salut de votre cause.

— Les belles actions vous touchent, Aïxa, parce que vous avez un cœur généreux et digne de les comprendre, reprit le roi en souriant. Voyez cependant comme les femmes peuvent être facilement prises pour dupes en affaires politiques. Cet excellent Samuel, que vous vous plaisez à orner de tant de vertus, a pourtant accompli cette nuit la prédiction que vous m'avez faite.

— Quelle prédiction ? demanda la favorite avec une certaine inquiétude.

— Vous l'avez déjà oubliée ? chère Aïxa, dit don Pedro. Vous avez donc la mémoire plus légère que le cœur ? Mon Dieu ! ce juif a fait une action assez en usage aujourd'hui : il a vendu son maître.

— C'est impossible ! s'écria Aïxa, dont le visage prit une teinte livide.

— Impossible ! c'est presque un démenti que vous me donnez, et vous devez cependant savoir la vérité mieux que personne.

— Comment cela ? que voulez-vous dire, don Pedro ?

— Mais on prétend qu'indignée du peu d'attention que je prêtais à votre éloquence, vous haranguiez les conspirateurs.

— Moi ! c'est un mensonge infâme ! dit-elle d'une voix rauque.

— On assure même que vous avez obtenu un brillant succès, ajouta le roi, et que, sur votre proposition...

— Mais vous n'avez pas cru un mot de ces calomnies, n'est-ce pas, don Pedro ?

— Mon Dieu ! pourquoi nier ? Vous voyez bien que je sais tout. Faut-il vous rapporter vos propres phrases ? Vous avez déployé chez Samuel un genre de talent que je ne vous connaissais pas et que je ne saurais trop apprécier.

— Trêve de sarcasmes ! s'écria la Mauresque furieuse, les yeux ardens, le visage décomposé, et arrachant d'un geste machinal les perles dont était constellée sa relila ou justaucorps bleu de ciel. Où est celui qui a osé m'accuser ? Qu'il vienne soutenir son mensonge devant la femme qu'il a traîtreusement outragée.

— Vous voulez voir un témoin de vos hauts faits, belle Aïxa ? dit don Pedro. C'est un caprice que je puis satisfaire. Et s'avançant vers la tapisserie, qu'il écarta violemment, il ajouta : — Voici votre accusatrice. Démentez-la si vous l'osez !

— Rachel ! s'écria la favorite foudroyée par cette apparition et reculant épouvantée devant la juive immobile.

— Rachel dont vous ne craigniez pas le témoignage, puisque vous la croyiez morte, dit celle-ci d'une voix grave ; Rachel qui s'est relevée de son lit funéraire pour sauver don Pedro du piége que vous lui tendiez !

Pendant que Rachel parlait, la Mauresque reprenait peu à peu son assurance :

— Ainsi, vous jouiez le rôle de morte pour cacher celui d'espionne? reprit-elle avec un rire insultant. Ah! vous vous entendez parfaitement à ces comédies. Dernièrement, vous vous prosterniez bassement à mes pieds, parce que vous n'étiez pas sûre de votre triomphe ; aujourd'hui, vous me menacez et vous vous posez en accusatrice, parce que vous espérez me perdre sans difficulté ; mais don Pedro n'est pas tellement aveuglé, qu'il ose me condamner sans preuves. Votre accusation n'est qu'un mensonge.

— Un mensonge! répéta tristement Rachel ; je le voudrais, madame. Je voudrais que tout ce qui s'est passé depuis quelques heures ne soit qu'un rêve. Mais vous savez bien que je ne mens pas. C'est à vous cette fois de courber, non devant la pauvre juive, mais devant le roi de Castille, un front rouge de honte. Si je me suis l'autre jour traînée à vos pieds, ce n'était pas par faiblesse, orgueilleuse Aïxa ; mais je croyais que vous aimiez don Pedro, et je ne voulais pas devenir une pierre d'achoppement entre vous, un obstacle à son salut. Je croyais que vous respectiez ce lien d'affection qui vous unissait au roi, et qu'une fois la jalousie éteinte dans votre cœur, vous alliez continuer à aimer et à servir loyalement votre seigneur. Vous, au contraire, vous vous réjouissiez de briser en moi un cœur dévoué à don Pedro. Ce que vous avez fait est horrible! Vous, une noble dame, une princesse, vous avez feint de l'aimer pour l'aveugler, pour mieux le tromper et le trahir! Vos sourires, vos regards, vos paroles d'amour, tout cela était faux, tout cela avait pour but de livrer votre amant désarmé à ses ennemis! Ce sont là les fiers sentimens que vous inspirait l'orgueil de votre noble race.

— Ne croyez pas cette femme! interrompit la favorite en se retournant avec un geste désespéré vers don Pedro. Elle m'accuse parce qu'elle me hait ; elle me hait parce qu'elle sait que je vous aime et que je suis jalouse!

— Vous, aimer le roi! répliqua la juive avec un mélancolique sourire. Mais, quand on aime, on n'abandonne pas son amant au jour des désastres, on ne songe pas à exiger de lui des traités honteux pour sa gloire, une abjuration avilissante; on ne met pas son amour au prix d'une alliance solennelle. Non, ce n'est pas votre jalousie que je hais. Jalouse et sincère, je vous respectais ; jalouse sans amour, je vous méprise. Non, vous n'aimez pas don Pedro. Vous ne pouviez, avec votre cœur orgueilleux et vindicatif, aimer un homme si ferme et si courageux, un roi qui ne se laissait pas conduire comme un enfant aveugle et idiot, et qui démêlait vos menées souterraines.

— Ainsi, de par ton jugement, belle juive, dit en ricanant avec une sourde fureur la Mauresque, je n'ai pas le droit d'aimer don Pedro, tandis que toi seule, sans doute, es digne de lui!

— Moi, je ne suis rien qu'une chétive créature de la foule, reprit Rachel, un grain de sable perdu dans la poussière ; mais si j'aime celui que vous trahissez, c'est parce qu'il est juste et généreux, secourable à l'opprimé, inflexible aux mauvais et aux puissans, parce qu'il souffre de tant de perfidies et d'ingratitudes, enfin parce que mon cœur va à lui comme le regard va vers la lumière.

Aïxa poussa un éclat de rire insultant et s'écria :

— Vous m'avez donc fait venir ici, don Pedro, pour assister à ces touchans aveux d'amour? Je conçois que vous soyez flatté d'avoir inspiré de tendres sentimens à la fille de Samuel Ben-Levi.

— La fille de Mohamed m'a trahi, et la fille de Samuel me sauve, répliqua froidement don Pedro.

— Mais elle ment, cette Rachel! elle vous trompe! dit Aïxa exaspérée.

Alors la jeune fille, indignée de tant d'arrogance, s'avança vers elle.

— Qui donc a proposé aux conjurés de surprendre le roi dans son alcazar? Qui donc, avec un art infernal, a aplani tous les obstacles qui pouvaient entraver ce projet? Non, rien ne vous a retenue, ni la confiance ni le malheur de celui que vous vous vantez d'aimer. Votre cœur n'a pas été ému un instant, vos lèvres n'ont pas hésité à proférer ces perfides paroles. De quel crime don Pedro s'était-il donc rendu coupable envers vous? Il vous avait aimée ; et vous fondiez vos calculs sur cet amour, sur la foi qu'il conservait en vous! Dieu jugera entre nous, noble Aïxa. Il y a huit jours, vous m'avez vue soumise à vos pieds. A votre tour, soumettez-vous et avouez votre trahison.

— Non, s'écria la Mauresque. Cette obéissance pouvait te convenir, à toi fille obscure et d'une race vile. Je ne veux pas lutter plus longtemps avec toi ; je t'ai fait trop d'honneur en daignant me défendre contre ta dénonciation : les femmes comme moi doivent avouer hautement leur vengeance. La juive a deviné juste, don Pedro. En l'aimant et en méprisant mon alliance, tu m'as fait deux affronts dont j'ai voulu obtenir justice. Je pourrais te dire, si je tenais à ton pardon, qu'en attirant à l'alcazar les plus dangereux des conjurés, c'était eux que je trahissais pour toi ; mais j'aime mieux reconnaître que je voulais te voir, toi si fier et si hautain, garrotté comme un bandit aux pieds de cette Aïxa dont tu avais repoussé les plaintes et méprisé les menaces.

— Le châtiment suivra de près la trahison, dit le roi.

— Le châtiment! reprit Rachel. Oh! seigneur, vous aurez recours à une plus noble vengeance. Souvenez-vous que vous avez aimé Aïxa, et ne souffrez pas que des mains violentes se portent sur la femme que ce souvenir doit protéger. L'autre jour, vous m'avez laissée quitter librement l'alcazar pour retourner chez mon père. Soyez généreux : que la fille de Mohamed soit libre de retourner à Grenade ; je vous en supplie!

— Je ne veux pas de ta pitié! dit avec un accent hautain la Mauresque, exaspérée de voir sa rivale se montrer si supérieure à elle par le cœur. Je ne sais pas m'abaisser et demander grâce comme une esclave poltronne qui tremble devant le fouet de son maître. Je brave les supplices et je garde ma haine.

— Vous avez beaucoup de fierté dans l'âme, Aïxa, dit don Pedro; il est malheureux qu'elle ne soit pas mieux employée. Cette pauvre juive que vous dédaignez n'est pas si fière, en effet : elle se soumet avec humilité aux servitudes de sa race, mais elle ne ment pas, elle ne trahit pas, elle ne vend pas son cœur comme une marchandise d'apparence trompeuse. Vous qui êtes une noble princesse maure, lorsque vous passez voilée dans la rue, suivie de vos Nubiens, chacun s'écarte ou s'incline avec respect ; et pourtant, si l'on vous connaissait, au lieu de s'écarter et de s'incliner, on irait vous arracher ce voile qui ne cache qu'un cœur hypocrite et un visage de fausseté.

— Vous insultez une femme, don Pedro! dit sourdement Aïxa enivrée de rage.

— Je vous juge selon votre mérite, noble dame, répondit-il ; et maintenant suivez-moi, car il me reste un autre complice à confondre.

— Où me conduisez-vous? demanda la Mauresque avec arrogance.

— Auprès de Samuel, votre complice.

Et, lui tendant la main avec une courtoisie dérisoire, il la conduisit, ainsi que Rachel, dans la salle des Armures.

V

DU DANGER D'INTRODUIRE DES COFFRES DANS UN PALAIS ET DE L'UTILITÉ DES ARMURES.

Les archers à masses d'armes, qui formaient la garde particulière du roi, renvoyèrent les porteurs juifs, d'après l'ordre que leur transmit Diego Lopez, et transportèrent,

sous les yeux du trésorier, ses coffres lourds, longs et larges, tout garnis de serrures, de crochets et de cadenas, dans la salle des Armures.

Cette salle immense, dont les fenêtres s'ouvraient sur le corral de l'alcazar, renfermait une riche collection d'armures et d'armes de toutes espèces, targes, lances, yatagans, lames de Tolède, piques, haches d'armes, djérids ou javelines, arcs génois, cimeterres, étendards, casques à cimiers bizarres, écus à devises ambitieuses, dont un certain nombre datait des temps les plus reculés de la monarchie des Goths.

Au fond de la salle s'élevaient cinq piédestaux surmontés de cinq armures complètes, la lance au poing, ou pour mieux dire au gantelet. Elles produisaient une illusion singulière, et, au premier abord, on croyait voir cinq chevaliers tout prêts à s'élancer dans la lice. Elles étaient échelonnées par rang de taille, car la première semblait l'armure d'un nain ou d'un enfant, et la dernière paraissait ne convenir qu'à un guerrier robuste et de haute stature.

C'étaient les diverses armures portées par don Pedro depuis son enfance. La petite, toute dorée, damasquinée et armoriée, lui avait été donnée comme un jouet par son père, en récompense de ses progrès dans l'art important de l'escrime, un jour qu'il avait touché trois fois de suite son frère don Enrique. Les trois moyennes étaient simples et sévères; la plus grande, don de Mohamed, roi de Grenade, était d'une rare magnificence. Le bouclier étincelait de diamans, et de gros rubis étoilaient la croix de l'épée.

Lorsque les ballesteros de maça se furent retirés, Samuel examina tous les recoins de la salle avec la plus scrupuleuse attention, et, après s'être assuré qu'il était bien seul, il enleva les crochets et les cadenas qui fermaient les coffres, et en souleva doucement les couvercles, afin de voir si ses complices, malgré les trous habilement ménagés dans les ornemens sculptés des angles, n'avaient pas été frappés d'asphyxie.

— Par la mort-Dieu ! il était temps d'ouvrir la cage, car j'achevais d'y étouffer, dit Burdett en passant la tête hors de son coffre.

Et chacun, imitant son exemple, poussa de la main le couvercle du sien afin de respirer un peu.

Pendant ce temps, Samuel, le cou tendu, l'oreille au guet, se tenait en sentinelle près de la porte. Bientôt il aperçut don Pedro venant de l'une des extrémités de la galerie, accompagné de la Mauresque et de Rachel.

A la vue de sa fille, le vieillard poussa un cri de joie et fit quelques pas pour courir à elle. Ésaü avait donc eu raison de lui dire qu'il ne devait demander compte qu'à don Pedro de l'enlèvement de sa fille. Mais, le souvenir de ses compagnons lui revenant à l'esprit, il crut devoir modérer cet élan d'amour paternel et rentrer dans la salle pour procéder à la fermeture de ses coffres.

Il était temps; car à peine eut-il cadenassé le dernier crochet, que le roi parut à l'entrée de la salle.

Don Pedro jeta autour de lui un coup d'œil rapide, et, ne voyant que le trésorier qui se tenait accroupi devant ses coffres, il s'arrêta indécis sur le seuil, cherchant sans doute du regard ses frères de lait, dont l'absence lui semblait inexplicable; mais, se laissant bientôt emporter par son caractère aventureux, il pénétra résolûment dans la salle.

Ben-Levi voulut alors s'approcher de sa fille, mais il s'arrêta sur un geste du roi.

— Samuel, dit gravement ce dernier, merci de votre empressement à m'apporter l'argent de la taxe que j'ai levée sur la Juiverie.

Le trésorier s'inclina humblement.

— Merci surtout, continua don Pedro avec le même sang-froid, de m'avoir envoyé votre fille comme otage de la fidélité de vos frères.

Samuel regarda le roi d'un air stupéfait, ne sachant s'il devait en croire ses oreilles.

— Que peuvent contenir ces coffres? demanda le roi, qui prit un air riant.

Rachel et Aïxa s'approchèrent en même temps de Samuel. Le vieux juif commençait à trembler de tous ses membres.

— Il sait tout ! lui dit Rachel à voix basse.

Le trésorier devint livide.

— Il ne sait rien ! lui dit à son tour la Mauresque. A l'œuvre donc, Samuel !

Le trésorier redevint blême, et regarda alternativement sa fille et l'altière favorite, pour lire sur leur visage à quelle version il devait ajouter foi. Les regards supplians de l'une semblaient lui dire « Mon père, implorez votre grâce; je suis venue ici pour intercéder en votre faveur », tandis que les regards de l'autre, étincelans d'une audacieuse confiance, semblaient lui reprocher ses lenteurs.

Samuel, dominé par l'influence victorieuse et fascinatrice de la fille de Mohamed, sentit renaître toute son énergie. Aïxa lui montra d'un geste dédaigneux Rachel et don Pedro; sa haine se ralluma contre celui qui lui avait ravi son enfant; il ne pouvait laisser échapper cette précieuse et suprême occasion de se venger et d'arracher sa fille au déshonneur qui la menaçait; un nuage sombre passa sur son front, et il répondit ainsi à la question que le roi lui avait adressée;

— Seigneur, le moment est venu, en effet, de régler nos comptes. Vous allez savoir enfin ce que ces coffres peuvent contenir.

Puis, se dirigeant d'un pas encore ferme et agile vers la porte de la salle, il en poussa les verrous, ferma le double pène de la serrure, et mit soigneusement la clef dans la poche de sa robe.

— Que fais-tu donc? maître Samuel, demanda vivement don Pedro, surpris de l'audace de son trésorier.

— Rien n'est plus gênant que d'être dérangé quand on règle ses comptes, répondit Ben-Levi d'un air de fausse bonhomie.

— Et tu veux prudemment te mettre en garde contre les visiteurs importuns? reprit le roi en songeant à ses frères de lait, qui ne pouvaient tarder à revenir.

— Vous avez deviné juste, seigneur.

— Mais moi qui n'ai pas les mêmes motifs de défiance que toi, maître Samuel, je veux que cette porte reste ouverte, et tu vas m'en remettre la clef sur l'heure.

Le trésorier du roi se réfugia précipitamment derrière ses coffres, dont il poussa vivement les crochets.

— Je t'ordonne de me rendre cette clef, s'écria don Pedro en s'élançant vers le rebelle vieillard.

— Et moi, juif, je te le défends, reprit une voix caverneuse qui semblait sortir des entrailles de la terre.

Au même instant, les couvercles de tous les coffres s'agitèrent, et cinq hommes, semblables à cinq fantômes soulevant la pierre de leurs tombeaux, se dressèrent terribles et menaçans.

Rachel, épouvantée, se jeta au-devant du roi.

Aïxa, les yeux brillans d'une joie féroce, bondit comme une panthère du côté de Samuel.

— Bien joué ! s'écria Tom Burdett avec un accent de triomphe; voilà le loup pris au piége !

Don Pedro, trahi par les juifs, abandonné de ses frères de lait, au zèle desquels il s'était fié trop légèrement, n'ayant pour lui que Rachel à cet instant de crise suprême, n'en résolut pas moins de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Sautant sur une dague à courte lame accrochée à la muraille, il s'accula dans un des angles de la salle, afin d'avoir tous ses ennemis en face et de ne redouter aucune surprise. Puis il poussa de toute sa force un cri d'appel et de détresse qui devait servir de signal à ses défenseurs.

Une pâleur extrême couvrait son fier visage; mais il avait l'œil calme et froid, la main sûre, et son cœur battait librement dans sa poitrine.

Cependant il ne s'abusait pas sur le résultat probable de la lutte qui allait s'engager; il voulait, tout en faisant le

sacrifice de sa vie, mourir en vaillant chevalier, la face tournée contre l'ennemi. Voilà tout.

— A la besogne ! s'écrièrent en même temps Esaü et Sédécias. Le premier détournait avec affectation ses yeux de la fille de Samuel ; mais, chaque fois que le hasard lui faisait rencontrer le regard douloureux de la pauvre enfant, ses joues bronzées devenaient pourpres.

— Un instant ! fit Tom Burdett en écartant de sa main ses compagnons. Et, s'avançant vers le roi : — Seigneur, lui dit-il, si je vous livrais votre frère pieds et poings liés, comme je vais vous livrer à lui, avec tous les soins et les égards dus aux porteurs de couronne, combien me donneriez-vous ?

— Je paverais de marabolins le chemin qui conduit de l'alcazar au camp du rebelle, dit fièrement don Pedro.

— Tue-Dieu ! pour peu que don Enrique tienne, en bon frère, à me prouver que la générosité est une vertu de famille, j'ai fait, en m'emparant de votre personne sacrée, une véritable affaire d'or.

— Mais tu ne me tiens pas encore, capitaine pillard !

— Rassurez-vous, honoré seigneur, vous ne perdrez rien pour attendre, reprit Tom Burdett en tirant tranquillement de son coffre plusieurs cordes, qui toutes se terminaient par un nœud coulant.

Don Pedro vit ces préparatifs sans témoigner la moindre émotion ; mais Rachel, de plus en plus terrifiée par cette scène affreuse, se jeta aux genoux du routier, éplorée, les mains jointes, lui disant :

— Seigneur chevalier, le roi est votre prisonnier ; je le vois bien, moi, il ne peut résister à tant d'ennemis, à vous surtout qui êtes une si bonne lance, un si redouté capitaine ; mais au lieu de le vendre au bâtard, qui le tuera lâchement, fixez le prix de sa rançon, sauvez-le. C'est l'usage, vous le savez ; la vie des prisonniers, leur liberté, se rachètent avec de l'argent. Pourquoi ne pas accorder à don Pedro ce que vous avez octroyé à mille autres ? Voulez-vous donc sa mort ? Mais quel mal vous a-t-il fait à vous ? Burdett regarda ses compagnons. Rachel reprit : — Oh ! ne les consultez pas, ce sont des traîtres ; ils haïssent don Pedro. Mais si vous consentez, ils n'oseront pas lutter contre vous, ils obéiront. Et d'ailleurs, vous, un capitaine de compagnie anglaise, auriez-vous peur de quatre juifs de Séville ?

Et prenant ses mains, elle les baisa comme elle eût fait d'un dieu descendu du ciel pour sauver son amant.

Burdett, qui voyait dans cette proposition le moyen d'atteindre son but sans coup férir, feignit d'être attendri.

— Voyons, la belle, ne vous chagrinez pas. Nous verrons à faire quelque chose pour vous, par pure chevalerie et courtoisie... Au fait, je n'ai, moi, aucun motif de haine contre ce farouche seigneur, qui nous garde un coup de sa dague... et pour peu que j'y trouve mon compte...

— Non, pas de pitié pour don Pedro ! s'écria Ésaü.

— Point de pitié pour lui ! répétèrent Sédécias et les autres juifs.

— Pas tant de bruit, mes agneaux, dit rudement Tom Burdett. Craignez-vous, si nous causons rançon avec l'ancien roi de Castille, que je veuille vous voler votre part ?

— Pour parler de rançon, il faudrait d'abord, dit don Pedro en haussant les épaules, que je fusse votre prisonnier.

— Vous l'entendez ! reprit Esaü en s'adressant à Burdett, il nous brave, et nous perdons notre temps en hésitations.

Rachel s'élança vers Ben-Levi, et, lui tendant les bras :

— Mon père, sauvez votre roi, lui dit-elle.

Mais ce dernier la repoussa :

— Tais-toi, fille maudite.

La pauvre enfant se tourna alors vers Ésaü Manassès par un effort désespéré :

— Et vous, Ésaü, serez-vous indifférent à mes prières, comme ce capitaine de routiers, qui a une escarcelle à la place du cœur ? Me repousserez-vous comme mon père ? serez-vous moins doux et clément pour Rachel suppliante que vous ne l'avez été hier ? O Ésaü ! maudissez-moi, haïssez-moi, méprisez-moi ! dites que je suis une fille vaine et folle d'avoir osé aimer don Pedro, une fille coupable et perdue pour ne pas avoir rejeté son amour ; accusez-moi de caprice, de faiblesse et de dégradation ; j'accepterai ce mépris comme un juste châtiment. Mais si vous vous souvenez encore de cette enfant que vous aimiez, que vous portiez dans vos bras, qui vous faisait obéir avec un regard ou un sourire ; si le souvenir de cette Rachel innocente et pure fait encore vibrer votre cœur, en son nom, je vous en conjure, Ésaü Manassès, faites grâce à don Pedro !

Esaü se pencha vers Rachel, et, lui saisissant le bras avec violence, lui dit d'une voix sourde et saccadée :

— Oui, je me souviens de cette Rachel dont tu évoques la mémoire, pauvre imprudente ! Mais, si je suis venu ici, c'est pour venger cette sainte et chère image flétrie et souillée par cet homme pour lequel tu m'implores vainement. Oh ! tu connais bien ton empire sur moi, ombre de la Rachel que j'ai aimée, fantôme menteur qui ne m'apparaît aujourd'hui que pour me railler de mes crédules espérances. Oui, ta voix attendrit encore mon cœur ; mais cet attendrissement se change en haine et en rage, lorsque je vois cet homme, qui m'a volé ton amour que je regardais comme mon bien, et qui se réjouit de mes tortures. Comme Tom Burdett, j'aurais marchandé la liberté du roi, si j'eusse pu conserver l'espoir de réaliser un jour le rêve de ma vie, de voir l'absence effacer en vous jusqu'au souvenir de cet homme, comme les vagues de la mer effacent les traces empreintes sur le sable du rivage. Mais à cette heure encore votre amour insensé vient se dresser entre lui et moi, et c'est quand vous avez réveillé dans mon cœur des tourmens dignes de l'enfer que vous me parlez de pitié...

— Je croyais que vous m'aimiez, interrompit douloureusement Rachel.

— En voulant sauver le roi, vous l'avez perdu, dit Esaü,

— Oublierez-vous votre serment ? reprit la juive à voix haute.

Manassès allait répondre, lorsque don Pedro s'écria :

— C'était le serment d'un renégat, Rachel !

— Oui, je suis un renégat ! dit Esaü. Pourquoi le juif ne se ferait-il pas chrétien ? Le roi chrétien s'est bien fait juif, en aimant une fille de notre race.

— Que ce blasphème retombe sur vous, juifs damnés ! qui vous êtes gorgés des trésors du royaume et qui trahissez lâchement votre maître, après avoir attiré sur sa tête la malédiction de ses peuples.

— Mais toi, qu'as-tu fait de nos frères ? s'écria le fanatique Sédécias en s'approchant de lui, les traits crispés par la rage. Pour te débarrasser de Blanche de Bourbon, chaste et pieuse reine dont tes soupçons outrageaient vainement la vertu, tu as comblé de richesses et d'honneurs Daniel et Turquant le vendeur de parfums, deux des nôtres, ô tentateur ! Avant le crime, tu les appelais tes bons, tes fidèles juifs ; mais, le crime accompli, qu'as-tu fait de nos frères ? Daniel et Turquant ont été pendus par tes ordres.

— Comme tu mériterais de l'être toi-même, infâme calomniateur ! s'écria don Pedro indigné, qui, la dague au poing, était effrayant d'audace et de colère.

De ses pupilles horriblement dilatées semblaient jaillir des éclairs.

Samuel Ben-Levi, encouragé par l'exemple, et voyant que le roi était perdu, car cinq épées étaient levées sur lui et son cri d'appel n'avait pas été entendu, Samuel eut aussi le triste courage de venir affronter don Pedro.

— Pendant que tu jetais le deuil au sein des plus nobles familles de ton royaume, lui dit-il, bravant pour lui les imprécations de tous tes sujets, je m'abattais comme un vautour sur les dépouilles des proscrits et des morts, et j'en emplissais tes coffres. Comment as-tu récompensé mon dévouement ? Je n'avais qu'une enfant que j'aimais

plus que la vie, et tu l'as flétrie de ton amour. Que les malédictions du Seigneur tombent sur ta tête !

Don Pedro, au milieu de ce déluge de reproches sanglans et de menaces insensées, conservait une admirable dignité.

Cependant la Mauresque voulait aussi assouvir sa haine et s'abandonner aux éclats de sa vengeance avant que les conjurés portassent le dernier coup à leur ennemi. Elle écarta brusquement le trésorier, et, le corps penché en avant, moins semblable à une femme qu'à une lionne prête à s'élancer sur don Pedro :

— Puisqu'il est question de cette fille, lui dit-elle en montrant du doigt la juive, il faut, avant que ces hommes t'emportent ou te tuent, car je ne sais ce qu'ils vont faire de toi, il faut enfin que je t'ouvre ce cœur dans lequel tu n'as jamais su lire. Te souviens-tu, Pedro, de ces heures enivrantes où tu me voyais sourire dans tes bras et frémir sous tes baisers, comme agitée par la révélation d'une félicité inconnue ? Eh bien ! je te trompais audacieusement, car je ne t'ai jamais aimé, jamais, entends-tu ! Tu croyais pourtant que j'aimais en toi tes yeux bleus et ta blonde chevelure, cet héritage de tes ancêtres les rois goths, n'est-ce pas, pauvre fou ? Non. La juive, éclairée par sa jalousie, a mieux compris l'âme fière d'Aïxa. Ce que j'aimais en toi, c'était ton alcazar, ta puissance, ta couronne ! Et puisque tout cela t'échappe, puisque tu as préféré une juive à la fille de Mohamed, roi sans trône, sois maudit au ciel et condamné sur la terre !

Don Pedro accueillit cette dernière insulte avec un sourire de dédain, car son regard venait de rencontrer celui de Rachel, qui lui disait : « Moi, du moins, je ne t'aime que pour toi seul ! »

— Par la moustache de mon ami Calwerley, s'écria alors Tom Burdett en faisant un geste qui témoigna du mépris que toutes ces criailleries lui inspiraient à l'endroit de ses compagnons, allez-vous tourner longtemps autour de ce brave seigneur comme des loups enragés ? Vous hurlez et vous grincez des dents, mais vous ne mordez pas !

En effet, les juifs, qui avaient successivement insulté le roi, lui faisaient face sans oser approcher davantage.

— Je crois, en vérité, capitaine, que tous ces hommes ont peur, dit Aïxa avec un éclat de rire strident. Moins on est de lâches, plus on fait de besogne !

Ces paroles produisirent un effet magique sur les juifs. Ils brandirent les épées et les poignards qu'ils avaient tenus cachés sous leurs robes, et rétrécirent le quart de cercle qu'ils formaient devant le roi.

Tom Burdett, malgré son féroce courage et sa force herculéenne, ne tenant que médiocrement à se faire entailler la peau tant qu'il n'y avait pas urgence, les laissa faire ; il voulait voir comment ils soutiendraient le premier choc contre un chevalier aussi renommé que don Pedro pour son adresse et sa vaillance.

— Chiens maudits ! osez donc porter la main sur votre maître ! s'écria ce dernier en marchant hardiment à leur rencontre.

Les juifs reculèrent épouvantés.

— Place à moi, qui suis le sujet de don Enrique ! cria Esaü l'épée haute.

— Il n'est plus roi pour nous, reprit Sédécias, qui aurait voulu voir tout l'honneur de l'expédition revenir aux siens. D'ailleurs, son titre ne saurait le sauver. N'a-t-il pas dit une fois à Samuel, effrayé de voir rouler sous la hache du justicier les têtes des plus nobles ricos-hombres : « Plus l'herbe est haute, mieux on la fauche ? »

— Pas toujours, mes maîtres, fit une voix au son de laquelle le roi tressaillit, tandis que quatre épées étincelaient autour de lui.

C'était la voix de Ruy le faucheur.

Les conjurés tournèrent la tête avec effroi, et virent en même temps les cinq armures royales dont nous avons parlé s'agiter bruyamment, bondir du haut de leur piédestal sur les dalles de marbre, et se ruer au milieu d'eux comme si elles eussent été douées de vie par une puissance magique.

Il y eut un instant de désordre et de surprise effrayant.

— Trahison ! trahison ! s'écrièrent à la fois tous ces traîtres en courant autour de cette salle immense, dans l'espoir d'y trouver une issue, oubliant que la seule porte par laquelle ils auraient pu fuir avait été fermée par Samuel lui-même.

Burdett, revenu de sa première surprise, essaya de lutter contre trois des frères de lait du roi, Ruy, Perez et Blas, à qui leurs armures d'acier donnaient un avantage remarquable sur le routier anglais, revêtu d'une simple cotte de mailles ; ils s'attachèrent à lui comme au plus dangereux de la bande.

Perce-Neige, quoiqu'un peu empêtré dans sa petite armure dorée, faisait merveille. Armé d'une chaîne à l'extrémité de laquelle pendait une boule de fer hérissée de pointes aiguës, qu'il faisait voltiger autour de lui avec sa merveilleuse dextérité de frondeur, il chassait dans un des angles de la salle, avec accompagnement d'éclats de rire, Jacob et un autre juif. Ces malheureux suivaient d'un regard terrifié les évolutions de la boule de fer, et, blottis dans leur coin, poussaient des cris de douleur et de désespoir, tandis que l'archer Diego Lopez tenait sous lui Sédécias renversé.

Ésaü le renégat était seul resté à sa place de combat. Il tournait autour de don Pedro comme une bête fauve.

Chaque fois qu'il tentait de s'élancer sur sa proie, il sentait la pointe acérée de la dague qui lui entaillait la poitrine et le forçait de reculer. La colère faisait trembler sa main et troublait son regard.

Don Pedro, expert dans le maniement des armes, résolut d'en finir avec un ennemi qu'il regardait comme indigne de lui, et, marchant sur Ésaü, il le contraignit à rompre pas à pas.

Il était ainsi arrivé vers l'endroit où se trouvaient les coffres au milieu desquels se débattait Sédécias, que Diego Lopez comprimait toujours sous sa genouillère d'acier, lorsqu'il entendit l'archer pousser un cri terrible.

Le juif venait de lui enfoncer traîtreusement son poignard dans la gorge, et Diego allait rouler à son tour sous Sédécias, lorsque le roi, oubliant son propre danger, courut le relever.

Le renégat, profitant de cette chance inespérée, se jeta sur don Pedro pour le frapper par derrière.

C'en était fait du roi, si Rachel, poussée par un de ces héroïques mouvemens de cœur que l'amour inspire aux femmes, ne se fût jetée au-devant du coup.

L'épée d'Ésaü déchira l'épaule de la jeune fille ; le sang jaillit. Rachel ferma les yeux, se laissa glisser sur ses genoux et tomba aux pieds du roi, sans même pousser une plainte.

Don Pedro, qui venait de se retourner au même instant, la crut morte, et perdant alors son sang-froid, n'écoutant plus que son désespoir, les yeux rouges de sang, il courut à Ésaü.

Le renégat, épouvanté du meurtre involontaire qu'il avait commis, voyant étendue sur les dalles sanglantes cette créature adorée pour laquelle il eût donné dix fois sa vie, n'opposait plus qu'une résistance machinale.

— Rachel frappée par moi ! disait-il avec la fixité du regard d'un fou. Rachel, ne me maudis pas ! Tu seras vengée, je vais mourir ; pardonne-moi !

Gil Perce-Neige, tout en torturant avec une malice impitoyable les deux juifs qu'il avait sous la main, vit venir à lui Ésaü rompant toujours devant le jeu serré de don Pedro.

L'avorton suspendit momentanément le supplice qu'il se complaisait à infliger à Jacob et à son autre prisonnier, et se mit à rire de son rire étrange. Puis on entendit un sifflement aigu annonçant qu'un nouveau mouvement de rotation venait d'être imprimé à l'arme terrible qu'il avait en main, et presque aussitôt le renégat roula lourdement

à terre. Les pointes de la boule de fer l'avaient frappé dans les côtes.

Perce-Neige ramassa promptement les cordes que Tom Burdett avait jetées à terre pour se mettre en défense, et qui se terminaient toutes par un nœud coulant. Avec l'aide de don Pedro, il garrotta facilement Ésaü Manassès.

— Ici, Gil! s'écria Diego Lopez d'une voix presque éteinte.

Cependant, malgré sa blessure, le brave archer n'avait pas encore lâché prise, et tenait toujours emprisonné sous son genou Sédécias, aveuglé par le sang qui lui tombait goutte à goutte sur le visage.

Perce-Neige courut en toute hâte au secours de son frère, et enlaça lestement de ses cordes les membres du juif fanatique, qui chantait un psaume au Très-Haut. Il était temps : Lopez, exténué, se sentait défaillir.

De tous les conjurés, Tom Burdett seul était encore debout ; en vain l'agile Blas avait-il essayé de le surprendre par derrière et de sauter sur ses épaules, tandis que Perez, rampant à terre, tentait de le soulever en l'air et de lui faire perdre pied, tandis que Ruy, un poignard à lame tordue aux dents, l'enlaçait de ses grands bras osseux et l'embrassait corps à corps. Le danger triplant pour ainsi dire la force du hardi routier, il avait secoué le centaure Blas, comme une mouche importune, par un violent effort ; il avait, d'un coup de son talon de fer, rejeté à dix pas Perez tout meurtri ; et, quant à Ruy le faucheur, le serrant contre sa poitrine, il lui avait fait perdre la respiration, et l'avait ensuite lâché, presque étouffé, les yeux hors des orbites, sur les dalles, où son corps avait lourdement rebondi.

Mais le capitaine pillard, que sa force de Samson avait protégé contre les trois frères, devait être vaincu par un enfant.

Au moment où le roi venait de sommer Tom Burdett de se rendre, et où ce dernier, espérant encore être vainqueur, croisait le fer avec don Pedro, Gil imprima dans le vide plusieurs tours à sa fronde de nouvelle espèce, comme pour en décupler la force, et prenant en flanc le robuste Anglais, il lui asséna un si terrible coup, qu'après avoir brisé en deux son épée, la boule de fer alla le frapper en pleine poitrine.

Le géant trébucha, étourdi par la violence du choc, et ce fut le signal de sa perte. Les trois frères de lait se suspendirent à lui comme une grappe humaine dont il ne put se débarrasser cette fois.

Burdett tomba en entraînant Ruy le faucheur dans sa chute, et tandis que tous deux s'enlaçaient corps à corps sur les dalles, Perce-Neige et ses frères garrottèrent le malandrin à l'aide de ses propres cordes. Pendant ce temps, don Pedro s'était empressé d'étancher le sang qui coulait de la blessure de Rachel et de celle de Diego Lopez ; puis, lorsqu'elles furent soigneusement bandées, il fit réunir au milieu de la salle tous les prisonniers qui étaient étendus çà et là, et fit signe à Samuel et à la Mauresque de prendre place à leurs côtés. Aïxa, morne et silencieuse, avait assisté à cette scène de tumulte, aussi immobile qu'une statue. Elle attendait l'issue de l'événement avec ce calme superbe et cette stoïque apparence d'insouciance que la foi dans la fatalité inspire aux fidèles croyans de l'islamisme.

Se tournant ensuite vers ceux qui lui étaient restés fidèles :

— Merci à vous, Rachel, dit le roi, à vous qui avez donné votre vie si généreusement pour me sauver! Merci à vous, mes vaillans frères de lait, qui m'avez défendu avec tant de hardiesse et de courage! Quant à vous, fière princesse, ajouta-t-il en s'adressant à Aïxa, quant à vous, renégat, routier et juifs, don Pedro le justicier va prononcer votre sentence. Commençons par vous, messire Tom Burdett, qui êtes le moins coupable à mes yeux, car vous n'êtes qu'un ennemi, et les autres sont des traîtres.

— Vous êtes trop bon, seigneur, répondit le capitaine. Je suis au contraire un grand coupable, indigne de pardon. Aussi bannissez-moi de votre auguste présence, faites-moi jeter hors des murs de Séville avec défense d'y jamais rentrer... Je l'ai bien mérité.

— Je suivrai votre conseil, capitaine Burdett.

— En vérité, seigneur! s'écria l'Anglais tout joyeux.

— Certainement... dès que vous m'aurez payé votre rançon.

— Ma rançon! répéta le routier, fort étourdi de la réponse. Mais je suis un pauvre diable de tard-venu qui ne possède absolument rien... surtout depuis que j'ai perdu ma compagnie par le fait de cet avorton qui tout à l'heure a failli m'envoyer la rejoindre, sans doute pour ne pas la priver plus longtemps de son capitaine.

— Bah! dit don Pedro, l'escarcelle de votre ami Calwerley s'est bien gonflée aux dépens de mes pauvres sujets, et il ne refusera pas de prêter quelques doubles d'or à un ami tel que vous.

— Oh! mon seigneur, repartit Burdett, vous ne savez pas, je le vois bien, à quel point nous sommes liés. En véritables amis, Calwerley et moi, nous nous sommes juré de ne jamais rien nous emprunter, parce que les questions d'intérêt rompent les amitiés les plus solides.

Don Pedro ne put s'empêcher de sourire.

— Eh bien! capitaine, adressez-vous à ces dignes juifs... entre conjurés, on doit s'entr'aider.

— Ils sont bien rapaces, seigneur, répliqua le routier. Enfin, j'essayerai. Combien me conseillez-vous de leur emprunter?

— A combien vous estimez-vous?

— Si vous me taxez à ma juste valeur, je suis un homme perdu.

— Dites-moi franchement quelle somme vous comptiez me demander pour ma rançon à moi, et je jure de n'en exiger que la moitié pour la vôtre.

— Seigneur, reprit Tom Burdett sans hésiter, je ne comptais réclamer de vous que votre vaillante épée ; j'aurais été fier de la conserver pour mes enfans, quand le ciel m'en aura accordé.

— Je vous ai dit de parler franchement, capitaine.

— Et voyez combien la Providence est grande et prévoyante, continua le routier sans répondre à l'observation du roi : elle m'a justement laissé pour payer ma rançon la moitié de mon épée.

— Or, comme vous persistez à railler au lieu de me répondre sérieusement, continua le roi, si demain, à pareille heure, vous ne m'avez pas fourni vingt mille marabolins, vous serez pendu aux créneaux de l'alcazar.

— Pendu! répéta Burdett stupéfait de l'insuccès de ses plaisanteries et poussant un profond soupir.

—Vous, noble dame, dit don Pedro en s'adressant à Aïxa, je vous chasse de Séville. Dans une heure vous quitterez l'alcazar avec vos femmes et l'escorte de vos genetaires maures, pour retourner à Grenade chez votre père Mohamed.

Aïxa laissa tomber sur le roi et sur Rachel un regard de vipère, froid et venimeux, d'une haine profonde ; mais elle ne répondit pas et garda son immobilité dédaigneuse.

— Samuel, Sédécias et vous autres juifs, poursuivit le roi, si dans douze heures, indépendamment de la taxe dont j'ai frappé votre quartier, vous n'avez pas rempli d'or un de ces coffres pour payer votre rançon, vous serez pendus aux gibets que vous pouvez voir d'ici dans le corral.

— Ainsi, vous nous laissez libres sur parole? demanda Sédécias.

— Sur parole! allons donc! vous voulez rire. Samuel sortira seul pour accomplir cette mission, et vous me répondrez de lui corps pour corps.

Les juifs éclatèrent en gémissemens.

— Quant à toi, renégat, ajouta don Pedro, tous les trésors enfouis dans la Juiverie ne pourraient te sauver du châtiment que tu mérites, toi qui n'a pas craint de frap-

per une femme ; mais puisque tu parais te repentir de l'aveugle fureur qui a conduit ta main...

— Me repentir ! s'écria Ésaü ; oui, je me repens de ne pas t'avoir couché mort sur ces dalles. Tu veux me faire cadeau de la vie, peut-être, seigneur roi. Prends garde, car cette vie je l'emploierai contre toi. Je te hais, et, si tu me laisses vivant, sois sûr que tu me rencontreras dans ton chemin. Tu triomphes aujourd'hui, mais ta victoire ne sera pas complète si je ne meurs pas. Oh ! si je te haïssais parce que tu es le roi de Castille, l'ennemi des ricos-hombres, je pourrais te remercier de ta générosité et me dévouer à ton service ; mais je te hais parce que tu es mon rival, parce que toi, qui as tant de puissance, tant de gloire, tant de richesses, toi qui peux choisir parmi tant de femmes qui seraient fières et heureuses de ton amour, tu as été chercher dans son humble et obscure retraite la jeune fille que mon cœur s'était choisie, celle qui m'avait coûté l'honneur et l'estime de moi-même, Rachel, seul bien que je rêvais pour ma part de bonheur en ce monde ; je te hais parce que, pour te frapper, j'ai blessé celle que j'aimais et torturé son cœur. C'est toi, don Pedro, qui m'as fait ce supplice de la trouver sans cesse entre toi et ma haine, et de teindre de son sang l'épée destinée à me venger. Ne m'accorde donc ni pitié, ni pardon, car moi je ne t'aurais pas fait grâce.

— Ésaü, dit Rachel d'une voix faible, n'irritez pas le roi avec tant de folie. Et vous, seigneur, souvenez-vous de votre promesse.

— Je me souviens que je vous ai promis la vie sauve pour Samuel et pour le renégat, répondit don Pedro avec calme.

— Mais moi je ne veux rien devoir à celle qui a trahi son père et sa nation pour son amant, repartit Ésaü exaspéré ; à celle qui nous a livrés lorsque nous risquions notre vie pour la venger ; à celle qui préfère au cœur naïf qui n'a battu que pour elle, l'amant infidèle de la chrétienne Maria de Padilla et de la Mauresque Aïxa.

— Ne blasphème pas le nom de la femme qui a imploré et obtenu ta grâce, Manassès, dit gravement le roi.

— Qu'elle soit maudite, poursuivit Ésaü, si cette malédiction peut te faire manquer à ton serment, noble justicier, et te pousser à me délivrer d'une existence honteuse et flétrie ! Oh ! si je t'avais vaincu, si je t'avais arraché ton épée, ta couronne, Rachel eût peut-être reconnu que le renégat valait mieux que le roi tombé, et qui sait si elle ne m'eût pas aimé ! Prends donc ma vie, don Pedro.

— Non, dit le roi irrité enfin par cette provocation opiniâtre ; mais, puisque tu insultes avec tant d'acharnement cette fille innocente, sans être félon, sans manquer à ma promesse, je saurai te punir. J'ai promis que tu aurais la vie sauve, mais je te condamne à un supplice mille fois plus affreux que la mort : Ésaü le renégat, tu seras jeté dans la léproserie.

A ces terribles paroles, Ésaü sentit un voile sanglant s'étendre devant ses yeux, et une sueur glaciale inonda tous ses membres. Être relégué parmi les lépreux, ces bannis du monde vivant qui ne pouvaient regarder sans horreur leurs corps difformes et ulcérés, et dont l'enclos était un cimetière anticipé, n'était-ce pas là une torture inouïe, un abîme d'épouvante pour la pensée ?

— Ruy, continua le roi, c'est toi que je charge de l'exécution de ces ordres.

Et après avoir fait prendre par Perce-Neige la clef que Samuel gardait dans la poche de sa robe, don Pedro sortit de la salle des Armures, suivi de deux de ses frères de lait, qui portaient Rachel dans leurs bras.

VI

COMMENT UN JUIF QUI A BONNE MÉMOIRE PEUT PILLER UN PILLARD, ET POURQUOI LA MAURESQUE COMMIT UNE BELLE ACTION.

A peine le roi se fut-il éloigné, que Ruy le faucheur, accompagné du petit Perce-Neige, s'empressa de communiquer aux archers les volontés du roi, et de leur donner les ordres nécessaires pour transporter le pauvre blessé Diego dans une chambre aérée et retirée.

Pendant ce temps, Aïxa s'était approchée du renégat :

— Courage, Ésaü ! lui dit-elle à voix basse, nous ne sommes pas encore vaincus. Il n'y a que les morts qui ne se vengent pas.

— Que m'importe ! je sens que je n'ai plus dans le cœur ni haine ni colère, reprit tristement le renégat.

— Tu renoncerais à ta vengeance ! dit la Mauresque surprise.

— Demain j'aurai vécu, répliqua-t-il avec abattement.

— Mourir comme un soldat qui jette ses armes après une défaite ! Mais, puisque tu fais le sacrifice de ta vie, continue donc avec nous notre œuvre inachevée.

— Rachel n'est-elle pas à jamais perdue pour moi ?

— Et tu consens à voir se réaliser pour un autre que toi le bonheur que tu rêvais ?

— Dès que j'aurai touché du pied l'enceinte des lépreux, maudits de Dieu et maudits des hommes, qui donc s'associera à ma vengeance ?

— Moi, Ésaü Manassès, répondit-elle sans hésiter.

— Vous, noble Aïxa ! La fille d'un roi ferait cause commune avec le renégat devenu lépreux ?

— Silence !... on nous observe. Demain tu verras si je crains de franchir le seuil de la léproserie.

Et elle s'éloigna rapidement, afin de ne pas éveiller les soupçons de Ruy, car ce décharné personnage venait de rentrer dans la salle à la tête d'une douzaine de ballesteros, et elle regagna son mirador en laissant tomber sur le frère de lait un regard où la colère se lisait encore plus que la fierté et le dédain.

Les archers s'emparèrent des prisonniers, qui étaient hors d'état d'opposer la moindre résistance, et tous descendirent en silence le grand escalier de marbre qui conduit à la cour.

Arrivés là, les juifs virent avec effroi une double haie de soldats ameutés sur le chemin qu'ils avaient à parcourir, et qui proféraient contre eux des menaces et des cris de mort, car Gil Perce-Neige, assez bavard de sa nature, leur avait raconté l'aventure des coffres.

A l'exception de Tom Burdett, en qui l'on ne voyait qu'un ennemi vaincu et désarmé, tous les autres prisonniers saisis en flagrant délit de haute trahison furent horriblement maltraités, malgré l'intervention de Ruy le faucheur et de son escorte.

C'était à qui leur jetterait entre les jambes une hampe de lance ou leur meurtrirait les côtes à coups d'arcs ou de pommeaux d'épée. Les plus exaltés voulaient qu'on fît un exemple, et que, sans autre forme de procès, on les pendît aux gibets dressés dans le corral même, et cent bras se tendaient vers eux pour les harponner au passage.

Ils arrivèrent avec cet agréable cortége à la prison qui leur était destinée sous les arcades du corral, et s'y précipitèrent en désordre, sauf Ésaü, qui semblait indifférent à tout ce qui se passait autour de lui. Jamais prisonniers ne désirèrent plus ardemment voir se fermer sur eux la lourde porte de fer de leur cachot.

Presque aussitôt le corral s'anima de plus en plus ; des groupes de guerriers arabes se formèrent çà et là.

Aïxa avait mandé Abul-Hagig, le chef de ses genétai-

res, et, après un court et mensonger récit des outrages que lui avait prodigués don Pedro, elle lui avait donné l'ordre de tout disposer pour quitter Séville sur-le-champ.

Les genétaires, à qui cet ordre avait été transmis, sellaient leurs chevaux et revêtaient leurs armures. Dans les rangs qui commençaient à s'aligner circulaient de sourdes rumeurs et d'étranges propos.

Les almogavares castillans et les archers andalous, étonnés de ces préparatifs de départ, se répandirent à leur tour dans le corral, et vinrent entourer avec curiosité les genétaires maures.

Le bruit des clameurs fit place à un silence inquiet et menaçant.

Samuel Ben-Levi, n'entendant plus de tumulte autour de son cachot, respira plus librement et songea à mettre les instans à profit.

Il supplia donc bumblement le silencieux Ruy, qui l'avait accompagné, de vouloir bien délier les mains des prisonniers, afin qu'ils pussent apposer sur ses tablettes les signatures dont il avait besoin pour réaliser dans le plus court délai les sommes que le roi exigeait d'eux.

Lorsque le faucheur eut obtempéré à sa demande, et que ses affaires furent réglées avec Sédécias et les deux autres juifs, Samuel fit mine de sortir; mais, tout en se courbant sous la porte basse du cachot, il jeta sur Tom Burdett un coup d'œil oblique et s'arrêta.

Le brave capitaine anglais, de son côté, guettait Samuel comme le chat épie la souris sur laquelle il compte pour faire les frais de son souper, et se disposait à le happer au vol.

— Un mot, vénérable et bien-aimé Samuel, dit le tard-venu en retenant par sa robe le trésorier du roi.

Un sourire imperceptible effleura les lèvres de Ben-Levi.

— Si je puis vous servir à quelque chose, dit-il, ordonnez, capitaine; je jure d'exécuter fidèlement vos dernières volontés.

— Mes dernières volontés! répliqua Burdett avec une affreuse grimace. Par la moustache de Calwerley! je ne songe pas à l'avenir de si loin. Je voulais seulement vous prier de me rapporter ici vingt mille marabotins pour ma rançon.

— Très volontiers, capitaine, reprit le trésorier. Et à qui dois-je m'adresser de votre part pour toucher ces vingt mille marabotins?

— Mais adressez-vous à vous-même, bon Samuel. Vous ne refuserez pas de me faire cette petite avance, car vous savez qu'on ne se repent jamais de m'avoir obligé.

— Hélas! malgré tout le désir que j'ai de vous être utile, cela m'est tout à fait impossible.

— Comment! vous que j'estimais, digne Ben-Levi, comme si vous étiez mon propre père, vous me laisseriez dans l'embarras?

— Jamais, mon cher fils, jamais. Je suis capable de tout pour vous servir. Dites-moi où je puis aller demander de votre part cette somme énorme, et je vous la rapporterai, dussent mes vieilles épaules plier sous le poids. Dites-moi en quel endroit secret vous avez caché les objets de prix que vous avez recueillis avec ce soin et cet esprit d'ordre qui vous distinguent. Dites-le-moi, et, au risque de me compromettre, j'irai les y chercher.

— Hélas! aujourd'hui je n'ai plus rien, répliqua Burdett d'un air profondément mélancolique; mais avant peu, si je me le mets en tête, j'aurai plus de marabotins et de doubles d'or qu'il n'en faudrait pour payer votre rançon à tous.

— Faites, généreux capitaine, et nous vous le rendrons... en reconnaissance éternelle.

— Par le diable noir de Cornouailles! il me suffirait de faire appel à mes compatriotes. Toutes les vieilles femmes du pays seraient glorieuses de filer jour et nuit pour acquitter le prix de ma rançon.

— Je n'en doute pas, messire, mais vous seriez pendu depuis longtemps lorsque votre messager pourrait arriver en Cornouailles, et le temps file sa quenouille plus vite que les vieilles de votre pays.

— J'ai même des ennemis dans le camp de don Enrique qui s'empresseraient d'engager pour moi jusqu'à leur épée.

— A quelque chose les ennemis sont bons; et en comptez-vous beaucoup de cette espèce-là, messire?

— Vous me dites cela d'un air de reproche, bon Samuel.

— Moi, pas du tout.

— Ne cherchez pas à me le dissimuler. Vous êtes affligé de me voir forcé de m'adresser à mes ennemis... En effet, il y aurait là quelque chose d'humiliant... de blessant pour vous, honnête Samuel, qui plus que personne avez le droit de vous dire mon ami... Pardonnez-moi si j'ai involontairement blessé votre généreuse affection...

— Mais je vous jure... s'empressa de dire Ben-Levi.

— Car pour moi, interrompit vivement Burdett, vous êtes aussi sacré qu'un frère d'armes.

— Mais ne disiez-vous pas que vous n'empruntiez jamais rien à vos frères d'armes?

Le tard-venu feignit de n'avoir pas entendu, et continua d'un ton pathétique et attendri :

— N'as-tu pas partagé mes dangers, noble et courageux vieillard? Aussi je t'aime, vois-tu, et, pour t'en donner une preuve irrécusable, j'en reviens à ma première idée; dussent toutes les vieilles fileuses de Cornouailles et mes innombrables ennemis en crever de dépit, c'est à toi seul que je veux devoir l'avance du prix de ma rançon.

— Je suis infiniment honoré et touché de cette marque de véritable confiance, dit Samuel abasourdi de ce raisonnement; mais...

— Et tu pourras désormais t'écrier avec un juste orgueil : C'est moi qui ai rendu à la liberté Tom Burdett, la fleur de la chevalerie anglaise...

— Non pas! non pas! s'écria Samuel. Vos ennemis ne pardonneraient pas à un misérable juif de leur enlever une si belle occasion de déployer leur générosité; ils deviendront les miens et me poursuivront d'une haine irréconciliable.

— Je comprends ce scrupule : il est d'un honnête homme, reprit le tard-venu; mais, comme vous me l'avez fait remarquer fort judicieusement vous-même, le temps marche vite... Je cours risque d'être pendu si vous ne m'avancez pas la somme, ne fût-ce que pour trois ou quatre jours. Quant au remboursement, vous avez la parole de Tom Burdett... C'est tout dire... c'est une parole qui vaut de l'or.

— Pour celui qui trouve à emprunter dessus, murmura le juif. Mais ignorez-vous, reprit-il tout haut, que je me suis ruiné au service de cet ingrat don Pedro, et que j'en suis réduit à engager une partie de mes biens pour payer ma propre rançon?

— Engagez le tout et payez pour deux! dit brusquement Burdett.

— Hélas! nous vivons dans des temps désastreux où l'on ne trouve pas facilement à emprunter sur gages, et Dieu sait si je parviendrai seulement à réunir la somme qui m'est nécessaire à moi-même. Mais, capitaine, vous avez bien un peu pillé et saccagé les villes rebelles; qu'avez-vous donc fait de votre part de butin?

— Insouciant de l'avenir, entraîné par l'exemple de Duguesclin, j'ai donné de la main gauche ce que j'ai pris de la main droite.

— Alors je vous plains de tout mon cœur.

— Ah çà! mon ami Samuel, est-ce que vous auriez sérieusement la cruauté de me laisser dessécher, avec l'appétit formidable dont le diable m'a doué, dans ce manoir alcazar où l'on manque déjà de vivres?

— Je comprends que ce sera un rude moment à passer, dit Samuel en hochant la tête.

Tom Burdett, furieux du calme philosophique du trésorier, prit un air affligé et dit :

— Le premier jour, je dompterai mon appétit tant bien que mal, mais le second je ne réponds plus de moi, et je ne voudrais pas être dans la peau de mes compagnons de captivité.

Et, en même temps, il couvait d'un regard flamboyant les juifs prisonniers, comme s'il eût voulu d'avance faire choix d'une victime. Les pauvres diables contemplaient, avec une inquiétude mal déguisée, le gigantesque routier.

— Oh ! oh ! grogna Ruy le faucheur, je vois qu'il faudra vous séparer du fretin des prisonniers, messire capitaine ; et, tenez, je vous réserve pour prison d'honneur une fosse restée vacante depuis la mort du lion favori du roi.

Burdett fit un bond de surprise.

— Comment ! vous comptez me cloîtrer dans une fosse aux lions, me donner la survivance d'une bête féroce, à moi Tom Burdett, qui ai dîné à la table du prince Noir ? Encore si vous m'accordiez la ration de viande qu'eût consommée mon prédécesseur !...

— Les vivres sont devenus si rares ici que vous n'aurez pas même cette dernière consolation, repartit le frère de lait.

Et, tournant le dos au routier, il continua sa tournée dans le cachot.

— Savez-vous, Samuel, reprit Burdett, que ce gaillard-là n'a pas la conversation très gaie.

— Heureusement, messire, qu'avant la fin de votre second jour vous serez pendu, répondit le trésorier.

— Vous avez une singulière façon d'encourager vos amis, dit le tard-venu en se mordant les lèvres.

— Auriez-vous donc peur de la mort, vous qui l'avez affrontée si souvent ? demanda Ben-Levi.

— C'est le genre de mort qui me déplaît. J'aimerais mieux mourir horizontalement que perpendiculairement, et d'indigestion que de faim.

— Nous sommes tous mortels, hélas ! et puisque vous ne vous souvenez pas d'avoir économisé quelques joyaux de prix au milieu de vos glorieux faits d'armes, il ne me reste qu'à vous souhaiter bon courage, dit Samuel en s'éloignant.

Mais Tom Burdett, lui barrant le passage, s'écria :

— Ah ! rapace et ingrat prince des juifs, tu refuses de venir en aide à un pauvre chevalier qui s'est fait prendre en voulant servir ta cause ! Eh bien ! je sais un moyen de me tirer d'affaire à tes dépens, et je vais l'employer sur l'heure.

— Et quel est ce moyen ? demanda Samuel d'une voix légèrement altérée.

— Je vais faire demander une audience au roi, et je lui dirai : « Seigneur, en échange de ma rançon, je vais vous donner un conseil avantageux, » et je lui proposerai l'opération financière suivante, qui est peu compliquée : c'est de faire annoncer à son de trompe dans tout Séville que, moyennant un marabotin par personne, on verra pendre devant la porte du Jugement le trésorier Samuel Ben-Levi. Je réponds de la recette sur ma tête.

Le vieux juif sourit et répliqua d'un ton goguenard :

— Mais don Pedro perdrait d'un côté ce qu'il gagnerait de l'autre, car ma mort me dispenserait, j'espère, de payer ma rançon... Si c'est là votre moyen, messire, vous êtes un homme perdu.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr. Tout cela ne vaut pas le moindre gage.

Tom Burdett frappa la terre du pied avec rage.

— Écoutez, dit-il enfin en baissant sa voix d'un air de mystère, je me rappelle maintenant que j'ai gardé dans ma tente un objet de grand prix.

A cet aveu, les yeux du trésorier étincelèrent dans l'ombre, et il se rapprocha instinctivement de son interlocuteur.

— Pourtant, continua le tard-venu, il m'en coûtera beaucoup de m'en dessaisir ; je m'étais juré de le conserver comme un talisman sacré.

— Mais il y va pour vous d'une nécessité impérieuse, dit vivement Samuel ; ce talisman ne vous empêchera pas d'être...

— Je sais, je sais, interrompit le capitaine avec un soupir. Enfin, je suis déterminé à faire ce pénible sacrifice.

— Enfin, cet objet, c'est... demanda avidement Samuel, c'est...

Burdett se pencha à son oreille :

— L'épée du Cid, mon cher ami, rien que cela ! l'épée du Cid, que j'ai décrochée dans la cathédrale de Burgos.

Le trésorier fit une horrible grimace accompagnée d'un soubresaut en arrière.

— Et c'est là ce que vous me proposez en échange de vingt mille marabotins ! une vieille épée de fer rouillé qu'on attribue au Cid ; mais ça ne vaut pas la corde qui vous pendra ! Et si je recélais cette misérable relique, je serais brûlé par les gonyms.

— Prétendriez-vous insulter le grand Cid ? dit Burdett.

— Je le vénère ; mais il me faut un autre gage. Cherchez et vous trouverez, dit Samuel avec une intention marquée, en fixant son regard perçant sur les yeux du cupide tard-venu.

— J'ai bien encore un autre objet plus précieux comme valeur matérielle, reprit ce dernier après un instant de silence ; mais, connaissant vos principes religieux, je n'osais pas vous l'offrir !

— Offrez toujours, cela n'offense pas ! répliqua Samuel, qui, ne pouvant plus contenir son impatience, secouait d'une main tremblante l'épaule du capitaine des écorcheurs anglais.

— C'est un petit Christ merveilleusement sculpté.

— Un Christ ! s'écria le juif en retirant brusquement sa main.

— Je me doutais bien que ce marché-là ne vous conviendrait pas.

— Après tout, s'il est en or, murmura Samuel, je m'en accommoderai peut-être ; mais passons à un gage plus important.

— Je n'en ai pas d'autre, sur mon honneur !

Le juif jeta autour de lui des regards pleins de défiance, mais, se penchant vers Burdett, il lui dit d'une voix presque inintelligible :

— Et cette merveilleuse table d'or... que comptez-vous en faire ?

Le tard-venu, à son tour, recula comme s'il eût été mordu par un serpent.

— La table d'or ! balbutia-t-il sourdement, je ne sais ce que vous voulez dire.

— Ne vous souvenez-vous plus des bergeries de la Paloma, messire ? reprit Samuel ; j'y étais aussi, moi, et je sais que, d'après votre conseil, Ésaü s'empara de la table d'or, après vous avoir sauvé.

— Maudits soient les curieux ! s'écria Burdett exaspéré. Eh bien ! je l'avoue, la table d'or est tombée dans mes mains ; mais le roi don Enrique et mon ami Esaü ont des droits aussi légitimes que les miens sur cet inestimable trésor.

— Vous ne comptez pas cependant le partager par morceaux ? dit railleusement le juif.

— Je n'ai pas l'habitude de disposer de ce qui ne m'appartient pas, répliqua sèchement le tard-venu.

— Quand il s'agit d'être sauvé de la corde, on peut faire une petite violence à ses habitudes, messire.

— Mais ma part seule vaut dix fois le prix de ma rançon.

— Oui, jusqu'à ce que le roi don Pedro sache comment vous avez fait l'acquisition de sa table d'or. Cette nouvelle doublera vos chances de pendaison, capitaine.

Tom Burdett laissa échapper un soupir de désespoir et de rage ; puis, renonçant à triompher de l'avarice du vieux juif, il tira une petite clef et un fragment d'anneau

de l'escarcelle qui pendait à sa ceinture de cuir, et les remit à Samuel.

— Tu demanderas mon nouvel écuyer Gauvin, et il te suffira de lui montrer cette moitié d'anneau pour qu'il t'obéisse comme à moi-même. Il fera transporter hors du camp l'énorme coffre de chêne qui est dans ma tente, et, sous l'avoine dont il regorge, tu trouveras la table d'or, dont les pieds sont détachés.

— C'est bien, dit le trésorier, dont la voix tremblait d'émotion. Aujourd'hui même je verrai Gauvin.

Et il se dirigea vers la porte.

— Ah çà ! reprit le tard-venu en retenant Samuel par sa robe, n'attends pas au dernier moment pour m'apporter l'argent que tu me vends si cher.

— Ne craignez rien : l'exactitude est la vertu des trésoriers, dit le vieux juif en cherchant à gagner la porte que Ruy venait d'ouvrir.

— Songe surtout au jeûne que l'on va m'imposer : si tu ne te hâtes pas, je sonnerai bientôt dans ma cotte de mailles. Comme un battant dans sa cloche !

Mais Ben-Levi n'entendit pas cette dernière recommandation : il avait un si furieux désir de s'approprier la table d'or, que, s'arrachant à l'étreinte qui le retenait, il s'enfuit, laissant au capitaine des écorcheurs un lambeau de sa robe.

Il traversa le corral à grands pas, cherchant surtout à éviter les regards des archers à masses d'armes, dont il redoutait les brutalités. Mais au moment où il allait franchir la porte de l'alcazar, il fut devancé par les premiers genétaires maures, et force lui fut d'attendre la fin du cortége pour passer.

En tête chevauchaient une centaine de ces guerriers qui écartaient les curieux ; derrière eux venait la riche litière dorée d'Aïxa.

La fille du roi de Grenade n'était pas voilée ; souriant à la foule, elle dévorait les larmes amères qui étaient près de s'échapper de ses yeux. Elle refoulait au fond de son cœur d'impitoyables ressentimens, et s'étudiait à conserver en public une fière attitude.

La litière de la Mauresque était suivie de celles de ses femmes, qui avait toutes tiré leurs rideaux, pour se dérober aux regards indiscrets. Venaient ensuite des mulets chargés de bagages, et un corps de cavalerie fermait la marche.

Ce brillant cortége semblait plutôt celui d'une reine que d'une favorite disgraciée.

Samuel, au milieu de tout ce cliquetis de brillantes armures, de tout ce bruit de trompettes, de cymbales et de chevaux, n'avait qu'une préoccupation, c'était d'éviter d'avoir pour voisin l'un des archers de l'alcazar, et cette crainte l'absorbait tellement, qu'il ne vit point à deux pas de lui une vieille femme qui portait sous son bras un petit coffret de bois de sandal incrusté de pierreries, et qui, toute tremblante, se tenait blottie dans un coin ; cette femme était pourtant bien connue du trésorier, car c'était la vieille Déborah, que Rachel avait fait appeler auprès d'elle. Après avoir appris ce qui s'était passé entre le père et la fille, elle n'avait pas hésité à prendre parti pour sa jeune maîtresse. Cédant aux prières de celle-ci, et enhardie par l'absence de Samuel, elle avait été prendre au logis ce petit coffret dans lequel étaient renfermés tous les bijoux, les colliers et les joyaux de la belle juive.

Sur la place du Marché, que la Mauresque devait traverser, grouillait une foule de femmes et d'enfans, vêtus de guenilles et de haillons. Tous se pressaient avec des regards avides autour d'un grand chariot traîné par des bœufs, qui contenait d'énormes sacs de grains et de farines, et qui venait d'entrer dans la ville grâce à l'adresse et au courage des conducteurs ; mais le prix de ces vivres était tellement élevé, qu'aucun des misérables qui encombraient la place ne pouvait en acheter. La foule grossissait cependant à vue d'œil ; les hommes arrivaient à leur tour armés de pieux et de bâtons, et tandis que les femmes criaient, ils menaçaient, eux, de piller les sacs, qui renouvelaient pour eux les tortures de Tantale, lorsque le cortége d'Aïxa déboucha sur la place.

A la vue de tout ce luxe et de tout cet éclat que la Mauresque étalait avec ostentation, la foule affamée s'écarta du chariot pour se grouper et se ruer autour des litières, malgré les cris et les menaces des genétaires arabes.

— Voyez donc comme cette fille d'infidèle a semé des perles dans ses cheveux ! s'écria une femme aux joues hâves et creuses qui pressait contre son sein un enfant chétif aux yeux éteints.

— Et quel justaucorps tout pailleté de rubis comme un ciel brillant d'étoiles ! ajouta une autre.

— Ce n'est pas étonnant, dit une troisième en montrant le poing à la Mauresque, don Pedro a vendu le pain du peuple pour acheter des parures à sa favorite.

— Le peuple devrait bien à son tour vendre les parures de la favorite pour acheter du pain à ses pauvres enfans qui crient la faim, dit la première en regardant avec douleur son sein tari.

L'orage populaire grondait de plus en plus.

Aïxa fit signe à Abul-Hagig de faire arrêter son escorte, et se pencha hardiment en dehors de la litière.

— Braves gens de Séville, dit-elle d'une voix haute et ferme, je ne tiens pas de la générosité de don Pedro ces ornemens qui excitent votre colère. Ces perles et ces rubis viennent de Grenade. En entrant à l'alcazar j'avais plus de joyaux que je n'en remporte, j'avais plus de braves serviteurs que je n'en rendrai à mon père. Ce qui manque à mon trésor a été prodigué en aumônes ; les braves cavaliers qui manquent dans les rangs de mon escorte ont été tués pour votre défense. Et cependant le peuple de Séville me poursuit de ses imprécations, le roi me chasse de vos murs ! le peuple parce que j'ai été la favorite du roi, le roi parce que j'ai trop aimé son peuple. C'est pour avoir voulu vous protéger contre l'avidité des juifs, qui s'enrichissent de votre travail, de vos privations, de votre misère, que j'ai été bannie de l'alcazar. Le silence le plus profond régnait sur la place du Marché. Il eût été impossible aux Maures de faire avancer leurs chevaux au milieu de cette foule compacte. Tous les regards étaient fixés, ardens et curieux, sur la favorite, tous les cœurs suspendus à ses lèvres. La litière n'eût pu faire un pas sans écraser quelqu'enfant accroupi à terre. Aïxa sentait le souffle fiévreux de cette plèbe souffrante baigner son front. — Pauvres enfans ! pauvres femmes ! reprit-elle avec une expression de pitié, je vous quitte à regret, car la famine menace d'être longue et cruelle ; mais, quoique absente, ni mes vœux, ni mes offrandes ne vous feront défaut. Aujourd'hui je veux partager avec vous le peu qui me reste. Achetez ces sacs de farine qui contiennent votre vie d'un jour, et pensez quelquefois sans haine à la malheureuse Aïxa. Elle fit alors jeter par ses esclaves quelques poignées de menues pièces d'argent et de cuivre à la foule affamée, et tandis que femmes, hommes et enfans se dispersaient dans le plus grand désordre pour profiter de cette aubaine inattendue, le cortége put se mettre en marche sans être inquiété. Elle arriva même jusqu'à la porte de Jaën accompagnée des bénédictions de quelques malheureux, qui suivaient sa litière dans l'espoir d'une nouvelle pièce d'argent. Mais quand la porte se fut refermée, ses traits prirent une étrange expression de férocité, et, étendant la main dans la direction des remparts, elle s'écria : — Séville, qui me repousses comme une ennemie, tu te souviendras du jour où j'ai dû subir cette humiliation ! Puis elle fit approcher de sa litière Abul-Hagig, le chef des genétaires.— Vous allez retourner à Grenade, lui dit-elle, et emmener avec vous mes femmes et mes bagages. Quant à moi, je reste ici secrètement avec cinquante cavaliers dévoués que vous me choisirez vous-même.

— A quel genre d'expédition voulez-vous les employer, noble dame ? demanda respectueusement Abul-Hagig.

— Je veux affamer Séville, répliqua froidement la Mauresque.

Et tandis que la belle Aïxa cherchait dans son esprit comment elle pourrait arriver sûrement à la réalisation de ce projet, Rachel faisait vendre secrètement ses bijoux et ses pierreries; elle remettait aux frères de lait du roi une partie de l'argent qu'elle avait retiré de cette vente, pour payer la solde arriérée, et destinait le reste à l'achat de grains qu'elle voulait faire entrer le plus promptement possible dans l'alcazar.

VII

COMMENCEMENT DES DOUZE TRAVAUX DE DUGUESCLIN.

Le lendemain, vers huit heures du matin, dix routiers bretons démontés, sans armes et dans un pitoyable équipage, suivaient tristement un chemin qui conduisait du camp de don Enrique à Séville, lorsqu'ils aperçurent derrière le grêle et blanchâtre feuillage d'un rideau d'oliviers une hôtellerie dans laquelle ils entrèrent afin d'y prendre quelque nourriture.

Une vieille ridée et tannée, qui cumulait les fonctions de garçon d'auberge et de laveuse de vaisselle, en voyant ces nouveaux-venus dans un si déplorable état, hésitait à leur apporter du vin, car elle doutait fort qu'ils pussent payer leur dépense. Heureusement l'hôtelier, qui était Angevin, reconnaissant dans ces pauvres diables des compatriotes, alla chercher lui-même une large jarre de grès qu'il déposa sur la table autour de laquelle ils s'étaient déjà assis tous les dix.

— J'espère, dit-il en mettant un onzième gobelet à côté des autres, que vous ne refuserez pas à un Andalous qui est né dans la bonne ville d'Angers, de Jacques Bouchard, maître cordier, et de Gertrude Pilavoine, sa femme, le plaisir de vider quelques rasades avec de bons et braves voisins du duché de Bretagne?

— De grand cœur, répondit Richard, le plus vieux des routiers, lesquels se mirent à regarder l'hôtelier avec curiosité. Puis il se serra contre ses compagnons, de manière à faire place au maître du logis.

Ce dernier, qui était le meilleur homme du monde en général, ou le plus curieux en particulier, prit place au milieu de ses tristes convives.

— Savez-vous bien, camarades, reprit-il, que vous êtes imprudens de vous éloigner ainsi du camp? Tout assiégeans que vous êtes, vous pourriez bien être surpris par ceux que vous assiégez, et qui vous observent du haut des remparts avec une sollicitude tout à fait touchante.

Et du doigt il leur montrait les murailles de Séville.

— Rassurez-vous sur notre compte, ô le plus vigilant des hôtes, répondit Richard avec un sourire, car nous comptons bien de ne pas donner aux Espagnols la peine de courir après nous. N'est-ce pas, Georges?

— Sans doute, dit Georges sans interrompre son office d'échanson, qu'il remplissait à la satisfaction générale, car nous avons juré d'entrer aujourd'hui même dans Séville.

— Dans Séville? s'écria l'hôtelier stupéfait. Ah çà! comptez-vous prendre la cité royale à vous dix et sans armes encore? Mais, malheureux, vous serez pris vous-mêmes, et....

— Pendus, interrompit Richard. Par la mort-diable! je le sais bien, puisque nous n'y allons que dans cette intention.

Et il porta son gobelet à ses lèvres, tandis que l'hôtelier Bouchard posait au contraire le sien sur la table avec un air d'anxiété visible.

— Comment! vous allez vous faire pendre? dit-il de plus en plus surpris.

— Il le faut bien! répliqua gravement Richard. Il y a huit jours, nous avons été faits prisonniers tous les dix, à la suite d'une brusque sortie opérée par les Sarrasins qui défendent la porte de Jaën.

— Prisonniers! répéta l'hôtelier en regardant les routiers d'un air de profonde commisération.

— Mais la famine, qui commence à faire maigrir jusqu'aux chanoines de Séville, ne permettait plus de garder trop de bouches inutiles. On a relâché hier sur parole la plus grande partie des prisonniers, afin qu'ils avisassent au moyen de se racheter. Seulement, on les a prévenus qu'on pendrait sans miséricorde tous ceux qui reviendraient sans rapporter le prix de leur rançon.

— Alors il est probable que beaucoup d'entre eux s'empresseront de ne pas se rapporter eux-mêmes, dit l'hôtelier. Quant à vous, mes braves gens, vous n'avez donc pu réaliser la somme qui vous est nécessaire?

— Je crois que nous sommes loin de compte, repartit Richard en détachant de son ceinturon un petit sac de cuir dont il vida le contenu sur la table; voilà le produit de notre recette commune pendant la journée qui nous a été accordée, et je doute fort qu'il y ait là quatre mille livres.

— Mes pauvres amis! c'est à peine s'il y en a quatre cents! s'écria maître Bouchard.

Les routiers contemplèrent cet argent avec dédain; puis ils se regardèrent entre eux d'un air consterné; mais, peu après, ils reprirent leurs gobelets avec insouciance.

— Et dire qu'ils nous a fallu mettre à sec l'escarcelle de plus d'un frère d'armes pour atteindre ce misérable chiffre!

— C'est triste, dit Richard.

— Quatre cents livres! reprit Georges; mais ce n'est pas là une aubaine à mépriser. C'est justement le prix de la rançon de l'un de nous.

— Alors, il n'y en aura que neuf de pendus... c'est déjà beaucoup moins triste...

— Pour le dixième, observa maître Bouchard.

— Que celui d'entre nous qui éprouve le plus de répulsion pour la corde l'avoue sans y mettre d'amour-propre, dit Georges, et c'est lui qu'on rachètera.

— Mais cette danse macabre n'inspire à aucun de nous un véritable attrait, répondit un autre routier. Que ces quatre cents livres servent donc à sauver celui dont l'existence peut être utile à quelqu'un.

— En ce cas, elles reviennent de droit à Richard, répliqua Georges, car il a une femme et deux enfans.

— Ma femme est jeune et vigoureuse, et mes deux enfans gagnent déjà leur vie, repartit généreusement Richard; donnez donc cet argent à Georges, dont la vieille mère Ivonne est infirme.

— Pourquoi me parler de la bonne vieille? dit Georges en passant sa main calleuse sur ses yeux humides. Si tu nous survis, tu prendras soin d'elle, et tu la consoleras de ma mort: voilà tout.

— Pour Georges! pour Georges! s'écrièrent les routiers bretons. Et, ramassant l'argent éparpillé sur la table, ils le firent glisser dans l'escarcelle de leur camarade, tandis que l'hôtelier Bouchard, témoin de ce combat de générosité, essuyait furtivement avec son bonnet une larme qui perlait au coin de son œil.

— Eh bien! oui, j'accepte vos quatre cents livres, puisque vous le voulez absolument, s'écria Georges d'une voix tonnante, et maintenant qu'elles sont à moi, bien à moi, n'est-ce pas, voici l'usage que j'en prétends faire. Maître Bouchard, continua-t-il en donnant son escarcelle à l'hôtelier, servez-nous un magnifique repas de funérailles. Que les chairs salées abondent, comme il convient pour de bons chrétiens absous de leurs péchés par le saint-père! Que le vin coule à longs flots de vos jarres et de vos outres! Chantons les chansons du pays; tâchons, en un mot, de mourir en bons vivans.

— Il a raison, dit Richard. Mieux vaut mourir tous ensemble. Celui qui accepterait de ses frères d'armes cette

aumône d'existence, et qui retournerait en Bretagne annoncer leur mort, serait honni comme un lâche.

— Buvons donc à notre mort, compaings ! reprirent tous les routiers en se levant et choquant leurs gobelets d'étain les uns contre les autres.

Maître Bouchard seul resta muet, suffoqué par son émotion, et lorsqu'il se leva enfin pour obéir à l'ordre de Georges, ce dernier l'arrêta par la manche :

— Restez avec nous, brave homme, et laissez à votre vieille servante le soin de préparer le festin.

—Je ne me fie qu'à moi-même pour remplir dignement une fonction si importante, répliqua l'hôtelier avec majesté. Que diriez-vous d'un chevalier qui, au moment d'entrer dans la lice, chargerait son écuyer de se battre à sa place ? D'ailleurs, ces gens d'Espagne n'entendent rien à la cuisine. L'ail et le poivre, ils ne sortent pas de là. Or, je veux que vous dîniez ici comme vous dîneriez dans la bonne ville d'Angers. Je ne veux pas passer à vos yeux pour un empoisonneur.

— Bah ! dit Georges, nous n'aurions pas le temps de nuire à votre réputation d'hôtelier, puisque nous allons nous faire pendre après dîner.

— Quand je pense, reprit maître Bouchard d'une voix larmoyante, qu'il y a dans cette escarcelle la vie de l'un de vous, et que vous voulez la dépenser en ripaille funéraire ! Non, mille fois non, je n'aurai jamais le courage de vous obéir ! Tenez, voulez-vous que je vous donne un conseil ?

— Pourquoi pas, s'il est bon à suivre, répondit Richard.

— Oh ! il est excellent, plein de sagesse et de prudence, dit l'hôtelier.

— Parlez donc vite, car notre temps est compté.

—Eh bien ! mangez gaiement, bons compagnons, éventrez mes outres, cassez mes jarres, videz mes caves... buvez...

— Jusqu'à présent, le conseil me paraît sain et salutaire au corps, ajouta en riant le routier Georges. Après ?

— Buvez, jusqu'à ce que vous tombiez de sommeil... buvez à en perdre la mémoire... et oubliez d'aller vous faire pendre à Séville.

Un murmure d'indignation accueillit les paroles de maître Bouchard.

— Mon cher hôte, dit Georges, le visage enflammé de colère, je croyais, mais je me suis trompé sans doute, vous avoir entendu dire que vous étiez Français... Angevin... mais c'est impossible, j'ai mal compris ou vous avez menti.

— Pourquoi donc ? balbutia l'hôtelier. C'est la pure vérité du bon Dieu ; je puis vous prouver...

— Taisez-vous ! reprit Georges avec un regard méprisant. Un Français ne donnerait pas un si lâche et si honteux conseil à des Bretons qui ont engagé leur parole. Aucun de nous, je vous en réponds, n'est tenté de le suivre.

— Savez-vous, maître hôtelier, ajouta Richard, ce que ferait notre capitaine Duguesclin si nous commettions cette vilenie ?

— Duguesclin ! s'écria brusquement l'Angevin. Quoi ! vous seriez de la compagnie du généreux, de l'intrépide Duguesclin ? Mais il m'a sauvé la vie ! mais je lui dois de n'être pas aussi pauvre que Job !

— Ça ne m'étonne pas, dit Georges ; notre Bertrand est capable de tout. Raconte-nous ce fait d'armes, et nous te pardonnerons ton conseil.

— C'était près d'Auray, où j'allais en pèlerinage, reprit avec émotion maître Bouchard ; il y a de cela deux ans... J'avais été pris... après une résistance peu acharnée, je l'avoue, par une bande de bohémiens qui s'occupaient le jour à guérir les ânes et les mulets des paysans, et la nuit à les voler... Quand ils manquaient d'occupation, ils s'amusaient à détrousser les passans, afin de ne pas passer pour des fainéans. Après m'avoir dérobé ma mule, dans le collier de laquelle j'avais caché le petit héritage que m'avait laissé mon père le cordier, ils se disposaient à m'étrangler par manière de passe-temps et de distraction. Ils m'avaient entraîné dans un taillis, et je poussais des hurlemens plaintifs, lorsqu'un voyageur qui cheminait sur la route m'entendit. C'était un homme court et trapu, d'assez méchante mine, et sans armes. Je crus d'abord, en le voyant accourir vers nous, qu'il venait se joindre à mes meurtriers, mais je fus bientôt détrompé. Il rompit une forte branche de chêne, et avec cette massue improvisée il se rua si bien sur ces méchans gars, que, malgré leurs grands couteaux, leurs cris de rage et leurs roulemens d'yeux féroces, ils disparurent en quelques instans. Mon vaillant champion me remit en selle et me permit de l'accompagner jusqu'à Auray, où j'appris son nom. Depuis, je n'ai pas passé un jour sans prier Dieu pour Bertrand Duguesclin. C'est avec l'argent qu'il m'a empêché de perdre que j'ai acheté cette hôtellerie, après la mort de notre sainte reine Blanche, à qui j'étais venu apporter un message en Espagne de la part de monseigneur de Bourbon. Aussi, ai-je été bien heureux quand j'ai appris que le capitaine Duguesclin venait d'entrer en Castille à la tête des grandes compagnies, car je me suis dit : « Peut-être le hasard me mettra-t-il un jour à même de lui être utile à mon tour. »

— Vous le verrez bientôt, dit Richard, car il compte entrer dans Séville avant trois jours.

— Que Dieu vous entende ! Je suis tellement impatient de le voir, que j'ai failli aller hier au camp ; mais j'ai craint d'être pris pour un espion de don Pedro, et, par suite, d'être hissé au haut d'un arbre pour servir d'épouvantail aux oiseaux.

— Vous avez d'autant mieux fait de ne pas suivre votre premier mouvement, que depuis deux jours le capitaine Bertrand est absent ; sans cela, nous ne serions pas exposés à l'inconvénient d'être pendus ce soir.

— Il vous aurait ouvert sa bourse, n'est-ce pas ? demanda l'hôtelier.

— Certes, répliqua Georges, car il aime ses routiers, et surtout ses Bretons, comme un père aime ses enfans.

— Corne du diable ! s'écria maître Bouchard s'abandonnant alors à toute son admiration pour le capitaine Duguesclin, je ne saurais mieux reconnaître le service qu'il m'a rendu qu'en aidant les gens qu'il aime, et puisque vous servez sous sa bannière, je veux vous racheter tous pour l'amour de lui.

— Ah çà ! mon maître, dit Richard, la reconnaissance vous aveugle. Oubliez-vous qu'il s'agit encore de trois mille six cents livres ?

— Je ne parle jamais à la légère, dit gravement l'hôtelier ; sachez qu'avant le siége j'avais dix mulets dans mes écuries, cinq cents moutons dans ma bergerie, quatre-vingts pourceaux dans l'étable et cinquante muids dans ma cave, tout cela grâce à Dieu et au seigneur Duguesclin. Eh bien ! j'ai vendu le tout à un très bon prix aux *vingt-quatre* de Séville, qui sont chargés de l'approvisionnement de la cité, et cet argent, à quoi puis-je mieux l'employer qu'au salut de braves Bretons de la compagnie de Duguesclin ?

— Allons, décidément je commence à croire que vous êtes un véritable Angevin, maître Bouchard, dit Georges en serrant affectueusement la main de l'hôtelier. Le voisinage des juifs et des Maures n'a pas eu le temps de vous gâter le cœur. J'accepte votre offre.

— Mais à titre de prêt, observa Richard.

— Oui ! oui ! répétèrent tous les routiers émerveillés de la générosité de leur hôte.

— Je cours chercher la somme, dit ce dernier en entrant dans une salle voisine de celle où se tenaient les Bretons.

Il revint bientôt, portant à la main un coffret soutenu par des bandes de fer, qui contenait les trois mille six cents livres, auxquelles il joignit l'argent que renfermait l'escarcelle.

En voyant les quatre cents livres de l'escarcelle changer

ainsi de destination, Georges poussa un soupir qui trouva de l'écho dans l'estomac de la plupart de ses compagnons.

— Vous nous sauvez la vie, maître Bouchard, dit-il, mais vous nous privez d'un excellent repas. A tout prendre, je ne sais si je vous dois une grande reconnaissance.

— Vous m'aviez invité à partager votre dernier festin, répondit l'hôtelier, c'est moi, à cette heure, qui vous invite à partager mon repas. Et, pendant que vous allez régler vos comptes à Séville, je vais, moi, tout disposer pour justifier le bien que je vous ai dit de mon talent comme maître queux.

Les routiers, charmés des bons procédés de leur hôte, lui donnèrent tour à tour une fraternelle accolade et prirent congé de lui.

Ils suivaient depuis quelque temps un chemin qui devait les conduire à la porte de Carmona, lorsqu'ils virent venir de loin un chevalier qu'ils reconnurent à sa gigantesque stature pour le formidable capitaine des écorcheurs, messire Tom Burdett.

L'Anglais, tout en cheminant au hasard, réfléchissait à sa mauvaise fortune. Après avoir vendu la table d'or à son profit, il n'osait regagner le camp de don Enrique, et, privé de toutes ressources, n'ayant pas même un cheval à sa disposition, il lui était difficile de retourner soit en France, soit en Angleterre. Il cherchait donc par quel moyen il pourrait relever le mauvais état de ses affaires, lorsqu'il fit la rencontre des routiers, en tête desquels marchait Richard, portant le coffret de l'hôtelier sous son bras.

Lorsque les Bretons se trouvèrent près du tard-venu anglais, ils le saluèrent respectueusement. Burdett allait passer sans s'arrêter après leur avoir rendu assez insouciamment leur salut, lorsque certain son métallique vint chatouiller agréablement son oreille.

— Voici de l'argent que le ciel m'envoie à propos, dit-il en jetant des regards brillans de convoitise sur le coffret et s'approchant des Bretons :— Ah çà! ribauds, leur demanda-t-il, où allez-vous en cet équipage d'Égyptiens et de truands?

— A Séville, messire, répondit Richard.

— Auriez-vous l'intention d'offrir vos services à don Pedro?

— Nous allons à Séville porter les quatre mille livres que voici pour acquitter le prix de notre rançon.

— Mais c'est hier seulement qu'on a permis aux prisonniers de peu d'importance de sortir de la ville sur parole?

— Aussi est-ce depuis hier que nous avons pu réunir cette somme.

Tom Burdett avait éprouvé un tressaillement de joie en entendant parler de quatre mille livres, et il eut bientôt conçu un plan assez ingénieux pour se les approprier. Il haussa d'abord les épaules avec un sourire d'incrédulité ironique, puis, affectant un air de sévérité soupçonneuse :

— Il est impossible, reprit-il, que des gars de votre trempe aient pu ramasser honnêtement une si grosse somme en moins de vingt-quatre heures.

— Vous seriez bien plus étonné, capitaine, dit Georges en riant, si vous saviez que nous l'avons gagnée en cinq minutes.

— Je serais bien aise de connaître le moyen que vous avez employé pour vous procurer cette agréable surprise, répliqua le tard-venu en fronçant de plus en plus ses sourcils pour se donner une mine tout à fait rébarbative.

— Sachez donc, capitaine, que nous avons fait la rencontre...

— De quelque château défendu par des femmes et des varlets, que vous aurez mis à sac, n'est-ce pas?

— Mais non, messire, vous ne devinez pas du tout.

— De quelque caravane de marchands juifs auquels vous aurez emprunté ou acheté à crédit leurs ballots et leurs caisses?

— Encore moins, messire. Nous avons fait la rencontre d'un hôtelier généreux dont vous pouvez apercevoir la maison d'ici.

— Un hôtelier généreux! s'écria Burdett en ricanant. Ceci me semble tout à fait invraisemblable. Quand on invente, il faudrait savoir inventer quelque mensonge moins grossier.

— Mais tous mes compagnons peuvent vous jurer...

— Qui se ressemble s'assemble, mon gars! dit majestueusement le tard-venu. Enfin, je veux bien croire à votre hôtelier généreux. Je suppose seulement que vous lui aurez proprement fait griller la plante des pieds ou fait avaler, avec tous les égards dus à sa santé, quelques pintes d'eau glacée, pour exciter sa générosité naturelle. Nous connaissons cela.

— Messire, dit Richard, nous sommes d'honnêtes routiers bretons, mais non des truands et des écorcheurs...

Tom Burdett se mordit la lèvre jusqu'au sang et tortilla sa moustache. Georges ajouta :

— L'hôtelier vous dira lui-même...

— La belle preuve! interrompit le tard-venu. Vous ne vous serez point gênés pour lui faire quelques horribles menaces, et le pauvre diable, tout pantelant de peur, n'aura garde de démentir ce que vous avancerez. Vous lui feriez avouer qu'il s'est volé lui-même.

— Mais c'est à peu près la vérité, capitaine, dit Richard; car, en apprenant que nous appartenions à l'une des compagnies de Bertrand Duguesclin, ce brave et digne homme nous a spontanément offert de payer notre rançon.

— Vous payer votre rançon sur le nom seul de Duguesclin, s'écria Tom Burdett en éclatant de rire, lorsque moi, sur le mien, que j'ai peut-être fait connaître assez avantageusement, je n'ai pu trouver à emprunter que sur gages! Allons donc, c'est de la magie! à moins que ce généreux hôtelier ne se soit moqué de vous et ne vous ait prodigué quatre mille livres de fausse monnaie.

Les routiers pâlirent.

— Serait-il possible! dit Georges. Oh! si le malheureux nous avait trompés, je brûlerais sa maison.

Tom Burdett s'approcha de Richard, et, prenant le coffret de ses mains, il l'ouvrit comme pour vérifier ses soupçons; puis il fit ruisseler les doubles entre ses doigts et s'écria :

— Non, par la mort-diable! vous n'êtes pas volés, mes maîtres. Je m'y connais, et personne ne refusera d'accepter ces petits ronds de métal; mais je reviens à ma première idée, et il est de mon devoir de ne remettre ce coffret entre vos mains qu'après avoir acquis la preuve de votre innocence en cette affaire.

— Ainsi, vous nous accusez d'être des robeurs et des pillards? dit Georges avec un accent de loyale et sincère indignation.

— Ne nous échauffons pas avec des mots d'injure et de colère, reprit sévèrement le capitaine des écorcheurs. Je ne suis pas votre chef, mais vous savez que je suis un des principaux chevaliers de l'armée de don Enrique, et l'ami de votre brave général Bertrand Duguesclin. C'est à lui que je rendrai compte de cette aventure, c'est lui qui se chargera d'éclaircir tout ce mystère, c'est lui qui vous jugera et qui prononcera la sentence. Tant mieux si vous êtes innocens.

— Mais nous nous sommes engagés sur parole, dit Richard, à rentrer aujourd'hui même dans Séville.

— Vous y rentrerez, si cet argent ne provient pas de quelque rapine. Je ne suis pas tendre, moi, sur l'article du sac et du pillage. Dans le cas contraire, vous serez tous branchés. Vos quatre mille livres sont aussi sacrées, aussi en sûreté dans mes mains que dans celles de monseigneur le prince de Galles lui-même. Ainsi n'en ayez nul souci!

— Est-il entêté et soupçonneux, pour un écorcheur, ce Burdett! murmura Richard, à qui le rang du capitaine, sa force herculéenne, son air de conviction et de résolution, imposaient singulièrement.

— Oh ! il n'en démordra pas, dit un autre routier. Heureusement, nous avons la conscience nette, et rira bien qui rira le dernier.

— Où faut-il vous suivre, messire? reprit Georges, en voyant le tard-venu se disposer à s'éloigner.

— Il ne faut pas me suivre du tout, repartit le capitaine. Je vais interroger moi-même l'hôtelier, et, de là, je me rendrai au camp, où je vous ordonne d'aller m'attendre.

Les routiers, très déconcertés, se regardaient les uns les autres, ayant honte de céder à l'injonction du chevalier anglais, et n'osant trop lui résister ouvertement.

— Ne pourrions-nous pas vous accompagner, messire, demanda Richard, pour vous éviter la corvée de porter cet argent?

— Oh ! par la corne de Satan ! s'écria Tom Burdett, je me sens aujourd'hui assez d'élasticité dans les muscles pour n'être pas incommodé d'un poids si insignifiant, et pour vous rompre les os, suivant les principes de la chevalerie, si vous n'exécutez pas mes ordres !

Les Bretons indécis s'interrogèrent encore du regard pour se consulter sur ce qu'ils devaient faire, mais Richard leur fit signe d'être calmes et d'attendre ; ils suivirent le tard-venu des yeux, sans proférer une seule parole. Ils le virent s'arrêter à la porte de l'hôtellerie, y demeurer pendant quelques minutes, puis enfourcher un cheval que maître Bouchard lui amena, et s'éloigner au galop par un sentier qui conduisait à la vallée de Carmona.

Les routiers restèrent fort ébahis en s'apercevant que Tom Burdett suivait une direction tout opposée à celle du camp.

— Ah çà ! s'écria Georges, quel diable de chemin fait-il donc prendre à nos quatre mille livres?

— Je l'ignore, dit Richard ; mais ce que nous avons de mieux à faire, c'est de courir au camp pour savoir à quoi nous en tenir.

— Le plus pressé est, je crois, de courir après le capitaine. Je le soupçonne, en effet, de vouloir mettre notre argent en sûreté, mais dans ses poches et non dans les nôtres.

— Il est trop tard pour que nous puissions l'atteindre, continua Richard. Si l'un de nous, d'ailleurs le rejoignait, ce serait pour recevoir une entaille de sa grande épée, que je ne préfère pas infiniment à la corde qui nous attend, et si nous nous donnions l'agrément de tuer un capitaine, nous serions pendus par nos compagnons de France au lieu de l'être par des Espagnols : voilà toute la différence.

— Alors courons au camp, dit Georges.

— Au camp ! répétèrent les routiers, et ils s'élancèrent tous dans cette direction.

Le petit sentier que suivaient les routiers à travers champs, afin d'arriver plus vite, était tellement accidenté, qu'ils ne virent pas deux cavaliers qui venaient à leur rencontre.

— Par saint Yves ! quelle mouche vous pique? s'écria celui qui allait en avant, la cavalerie du roi Mohamed galope-t-elle après vos chausses?

A cette voix bien connue, les Bretons s'arrêtèrent et saluèrent de bruyantes acclamations le personnage qui leur adressait la parole. C'était Bertrand Duguesclin, suivi d'un écuyer.

Richard, abordant familièrement le capitaine, lui raconta tout ce qui leur était arrivé depuis la veille, appuyant principalement sur leur aventure avec l'hôtelier, sur la fâcheuse rencontre qu'ils avaient faite du tard-venu Burdett, et sur le chemin que venait de choisir ce dernier en emportant leur précieux coffret.

— Ne vous fatiguez pas à courir davantage, enfans, dit le bon chevalier. Hier, Tom Burdett a fait enlever du camp tout ce qu'il y possédait pour payer sa rançon. Il n'a laissé dans sa tente que son écuyer Gauvin, dont les gages ne sont pas payés, et qu'il n'a pas cru devoir faire venir en même temps que son bagage.

— De sorte que les quatre mille livres sur lesquelles nous comptions pour dégager notre parole... reprit Georges.

— Serviront à faire mener joyeuse vie à messire Burdett, en attendant qu'il lève une nouvelle compagnie de pillards, dit Bertrand.

— Mais c'est infâme, ce qu'il a fait là ! s'écria Georges furieux. Voler de pauvres gens sans défiance, ses compagnons de guerre, les envoyer de sang-froid à la mort, pour le plaisir de ripailler et de faire le seigneur pendant quelques jours ! Oh ! le misérable ! le chevalier sans cœur et sans vergogne ! le lâche !

— Tu as raison, dit Bertrand d'une voix grave et émue, c'est infâme. Maudits soient ceux qui se croient chevaliers et qui ne sont que des bouchers, qui se croient des soldats et qui ne sont que des larrons ! Honnis soient-ils ceux qui, méprisant les règles sévères de l'honneur et de la chevalerie, pillent par amour du carnage ! Ce n'est pas là faire la guerre en chrétiens, c'est faire la chasse aux hommes en bêtes féroces. Nous vivons dans un rude temps, où chacun est obligé de se faire justice soi-même le plus souvent ; mais s'il est parfois nécessaire de frapper sans pitié l'ennemi qui ne vous accorderait pas de merci, il faut toujours octroyer aide et protection aux femmes, aux enfans, aux vieillards. S'il y a gloire à faire crouler le château fort d'où le brigand de haute race s'élance sur le marchand, sur le laboureur et sur le berger, comme l'aigle sur un mouton, il y a honte à renverser et à incendier le toit de chaume qui abrite le pauvre. Il y a honte aussi à porter la main sur l'argent de la rançon, car c'est une chose sacrée, et, par saint Yves ! celui qui ne le respecte pas est le dernier des lâches et des sacriléges.

— Vive messire Bertrand ! s'écrièrent les routiers enchantés de voir le vaillant capitaine flétrir d'une façon aussi éclatante l'odieuse conduite du tard-venu Tom Burdett.

— Pornic, dit le Breton en mettant pied à terre et en jetant aux mains de l'écuyer les guides de son cheval, je n'ai plus besoin de toi. Retourne au camp avec l'un de ces pauvres routiers. Je veux qu'ils sachent bien que tous les capitaines des blanches compagnies ne sont pas des pillards. Or, tu iras trouver mon argentier et tu lui demanderas quatre mille livres pour l'hôtelier Bouchard. C'est sur mon nom que cet homme a avancé son argent, c'est donc moi qui dois le rembourser. Quant à vous, continua-t-il en s'adressant aux autres routiers, attendez ici votre camarade. Les prisonniers avaient écouté ces paroles avec ébahissement ; mais lorsqu'ils voulurent se jeter aux pieds de Duguesclin pour lui témoigner leur admiration et leur reconnaissance, le bon chevalier se mit à rire avec bonhomie, embrassa Richard et leur dit : — Mes amis, je ne vous demande qu'un service, c'est de me laisser continuer ma route, car je n'aime pas à perdre du temps, surtout pour ouïr des actions de grâces à propos d'une action si naturelle. Mon argent est celui de mes soldats, puisque c'est avec eux et par eux que je le gagne.

Et, tirant au large, il s'engagea dans un étroit sentier tout hérissé de nopals, de cactus, d'aloès, qui dressaient au soleil leurs éventails épineux, et disparut bientôt à tous les yeux.

Il marcha longtemps, fouillant les broussailles ou interrogeant avec une attention toute particulière la trace des pas des mulets qui étaient empreints sur le sable... Il cherchait à découvrir un ancien aqueduc romain, caché à cette époque sous des couches de terre sablonneuse, et dont l'existence lui avait été signalée ; mais toutes ses recherches pour en trouver l'entrée furent infructueuses.

Le soleil était si ardent, que le vaillant Breton fut obligé de s'étendre à l'ombre d'un buisson de gigantesques nopals pour se reposer un peu. Il commençait au bout de quelques minutes à sommeiller, lorsque, entendant un léger bruit, il rouvrit les yeux et vit les branches d'un figuier

dont les innombrables racines croissaient dans les fentes d'une roche rougeâtre, s'écarter doucement. Bientôt parut un homme dont les épaules pliaient sous le poids d'un énorme sac de farine, et qui jetait autour de lui des regards inquiets. Cet homme, vêtu de toile blanche comme les meuniers, descendit dans un chemin creux à l'extrémité duquel quatre soldats espagnols l'attendaient.

Grâce aux broussailles dont le sol était hérissé, le chevalier breton put s'avancer sans bruit et voir distinctement ces derniers, dans lesquels il reconnut les quatre frères de lait du roi. Ces braves jeunes gens firent aussitôt pivoter adroitement une lourde pierre tapissée de mousse qui masquait l'entrée de l'aqueduc, et placèrent sur le dos d'un des mulets qui se trouvaient dans le souterrain le sac de farine que le meunier venait d'apporter.

— Ah diable! se dit le bon Bertrand, il paraît que, pendant que nous bloquons la ville d'un côté, ces damnés renards la ravitaillent de l'autre.

Et rampant sur les genoux et sur les mains, malgré le poids de son armure, il s'approcha de façon à saisir le sens des paroles que ces hommes échangeaient entre eux.

Afin de ne pas être surpris à l'improviste et de pouvoir se défendre le cas échéant, il s'assit sur un petit tertre, les pieds dans un fossé, le dos appuyé contre un palmier solitaire qui donnait une couleur africaine au paysage, et la main posée sur le pommeau de son épée.

— Qui de vous a les clefs de la grille! demanda Perez le mineur.

— C'est moi, répondit Ruy avec son laconisme ordinaire.

— Passons-nous par l'alcazar ou par la ville? dit le meunier.

— Par la ville, répondit Diego Lopez, car il faut que le roi ignore que nous faisons entrer ces approvisionnemens.

— Peu m'importe le motif! reprit le meunier. J'ai reçu le prix de mes farines, et que cet argent vienne du diable ou du roi...

— C'est Rachel, la fille du trésorier Ben-Levi, la juive aimée de don Pedro, dit Lopez, qui a vendu secrètement ses joyaux pour acheter tous les grains et tous les vivres que nous pourrons introduire dans notre ville affamée en déjouant la surveillance de l'ennemi.

En ce moment un rayon de soleil, en frappant d'aplomb sur l'armure du capitaine Bertrand, révéla aux Castillans la présence, l'espionnage peut-être d'un étranger.

— Nous sommes trahis! s'écria Blas en étendant la main vers le palmier.

Duguesclin, se voyant découvert, ne bougea plus, et, tandis que les fils de la Paloma s'approchaient de lui, il feignit de fermer les yeux et se mit à ronfler d'une façon formidable. Il fut bientôt entouré par ses ennemis.

— Duguesclin! s'écrièrent à la fois les quatre frères de lait du roi.

— Oh! dit Perez en serrant dans sa main le mancho de son pic de fer, la prise de ce capitaine, c'est la ruine du bâtard et la fortune de don Pedro.

— A mort donc le dogue de Bretagne! ajouta Lopez.

— A mort! répéta Ruy, qui regarda sa faux d'un air sinistre; mais il est seul, et il dort.

— Attendez, reprit Lopez, je vais ramasser mon arc, et, sans l'éveiller, je le ferai passer de vie à trépas.

— Je me souviendrai de cette délicate attention, pensa Duguesclin.

— Garde-t'en bien, dit le faucheur. Si j'avais voulu l'apporter mort à notre frère Pedro, je ne t'aurais pas attendu. La faux bien aiguisée mord mieux qu'une flèche. Mais non! il faut le prendre vivant et ne pas l'éveiller, ce serait lâche; il est seul contre quatre!

— Allons! dit mentalement le hardi Breton, en voilà un qui a du bon.

— Tu as raison, Ruy, dit Perez, mais je sais un moyen de forcer cet enragé de Bertrand de se rendre à discrétion et merci.

— Quel est ce moyen? demanda vivement Lopez.

— Oui, pensa Duguesclin, voyons un peu le moyen; je suis curieux de le connaître.

— En comptant vingt pas à partir de l'entrée de l'aqueduc à gauche, j'ai remarqué, poursuivit Perez, une excavation produite par l'infiltration des eaux. Je me charge de transformer en quelques minutes ce trou en une fosse assez profonde pour qu'un homme n'en puisse sortir sans l'aide d'une échelle ou d'une paire d'ailes comme celles des archanges. Une fois la fosse creusée, nous la couvrirons de branches d'arbres et de feuillages, nous joncherons le tout de quelques pelletées de terre, et nous attirerons l'invincible Bertrand dans ce piége.

— A l'œuvre! à l'œuvre! reprirent les frères.

Ruy, Perez et Blas rentrèrent dans l'aqueduc, tandis que le meunier s'empressait de couper et de ramasser les branchages, et que l'archer Lopez, embusqué à quelques pas du chevalier endormi, le tenait au bout de sa flèche, prêt à la lui décocher dans la gorge s'il venait à s'éveiller avant que l'embuscade fût prête.

Certes, jamais Duguesclin ne s'était trouvé exposé à un danger plus imminent; pourtant son cœur ne battait pas. Il ne songeait qu'à tirer parti de cet incident dans l'intéret de don Enrique.

Les frères, au bout d'un quart d'heure, firent signe à Lopez de venir les rejoindre; puis chassèrent hors du souterrain un des mulets tout chargé, dont ils confièrent la conduite au meunier. Lorsque cet homme fut arrivé près de Duguesclin, qu'il feignait de ne pas voir, il fit retourner sa bête vers l'entrée de l'aqueduc, en gourmandant à tue-tête et en frappant sur les sacs à grands coups de bâton.

Bertrand, jugeant bien que le moment de s'éveiller était venu, se leva tout à coup et s'élança comme pour arrêter le meunier; ce dernier, suivant l'ordre qu'il avait reçu des frères, poussa quelques cris de frayeur et se sauva, en chassant le mulet devant lui dans l'aqueduc, où le capitaine breton le suivit l'épée nue.

Quand il eut compté quinze pas en marchant sous les arcades de granit, il s'arrêta, laissant le conducteur du mulet s'avancer; puis il fixa ses yeux perçans sur le mur, et, malgré l'obscurité, il distingua, devant l'endroit où devait s'ouvrir la fosse, les quatre frères, qui semblaient paralysés dans leur fuite par la frayeur, et qui, joignant les mains, lui criaient merci et miséricorde.

— Ah! les vilains traîtres! murmura Duguesclin. Puis, remettant son épée au fourreau, pour les encourager à quitter leur position : — Venez çà, truands! leur cria-t-il, et dites-moi où vous portez ces grains et ces farines.

— Ayez pitié de nous, vaillant chevalier, répondit Perez d'une voix traînante, et vous saurez la pure vérité.

Et il s'avança vers le capitaine en faisant signe à ses frères de le suivre.

— Comment t'appelles-tu? lui demanda Duguesclin.

— Perez, tout simplement, messire, répliqua le mineur en se glissant avec une démarche humble et timide derrière le chevalier. Je suis un pauvre diable indigne de votre colère, qui ne demande qu'à gagner sa vie.

— Et toi? continua Bertrand en s'adressant à l'archer, sans perdre de vue les mouvemens de Perez, contre lequel il se tenait en garde.

— Je me nomme Lopez, et je suis archer, seigneur, tout prêt à fournir votre table du meilleur gibier que produise le royaume d'Andalousie, si vous nous faites grâce de la vie et de la liberté.

Et il passa à son tour derrière Duguesclin, en mesurant de l'œil la distance qui séparait ce dernier de la fosse.

Quant aux deux autres, ils avaient profité de ce court dialogue pour rejoindre leurs frères en longeant le mur.

— Eh bien! mes gars, leur dit Bertrand, qui voulait les voir mettre en œuvre leur guet-apens, je vous pardonne, à une condition peu rigoureuse : vous transportez ces vivres à Séville, n'est-ce pas, par ce chemin?

Et il étendit sa main devant lui.

— Oui, messire, répondirent les Espagnols,

— Eh bien ! puisque vous venez vous-même de changer de direction, vous allez continuer à revenir sur vos pas et conduire vos mulets au camp de don Enrique, mon maître.

— Au camp de don Enrique le bâtard? Jamais ! s'écrièrent les fils de la Paloma.

— Oh ! s'il le faut, dit en riant Duguesclin, je vous servirai d'escorte, je vous aiderai. Au besoin, je vous y porterai moi-même avec votre bagage.

Mais la scène venait de changer de face.

Les quatre suppliants avaient poussé un rugissement de fureur comme réponse à la provocation du capitaine breton, et s'étaient dressés devant lui terribles, menaçans, acharnés.

— Rends-toi, dogue de Bretagne ! lui crièrent-ils.

— Me rendre à des ribauds comme vous, qui ne savent que rosser et qui n'osent pas se battre ! répliqua dédaigneusement le bon chevalier. Mais vous me prenez-donc pour un varlet couard ?... Mon métier est de faire des prisonniers, et non pas d'être prisonnier moi-même.

Les quatre jeunes gens, furieux, s'élancèrent à la fois sur lui. D'un coup de son pic de fer, Perez le mineur brisa l'épée de Bertrand, qui était cependant d'une trempe excellente, et le força de reculer d'un pas vers la fosse.

Puis la faux de Ruy brilla dans l'ombre avec un sifflement sinistre, et vint s'abattre sur le casque du chevalier, dont le cimier fut brisé.

Lopez et Blas se cramponnèrent alors aux bras de leur adversaire, se tordant comme deux serpens autour de son torse herculéen.

Assailli par un choc si violent et si rapide, privé de son épée au début de la lutte, le vaillant capitaine fut ébranlé et étourdi un instant, au point de reculer, traînant après lui cette grappe humaine attachée à ses membres comme les flèches ardentes au flanc du taureau sauvage.

Il oubliait la fosse qui s'ouvrait à deux pas derrière lui.

Les frères, eux, ne l'oubliaient pas, et poussaient déjà un cri de triomphe.

Tout à coup le pied de Duguesclin, qu'il appuyait fortement sur le sol pour reprendre force et haleine, vacilla, car la terre fléchissait et s'éboulait sous lui.

Il se trouvait tout à fait acculé au bord de la fosse ; mais cette situation extrême, au lieu d'affaiblir son courage, comme il advient chez des natures médiocres et vulgaires, lui rendit tout le sang-froid héroïque auquel il devait une bonne part de sa renommée. D'un coup d'œil il jugea toutes ses chances ; puis il ramassa ses forces et tendit ses muscles par un effort suprême. Au moment même où les frères de lait croyaient l'entraîner et le pousser dans le gouffre invisible, il leur imprima une si terrible secousse qu'ils lâchèrent prise, et que Blas et Lopez roulèrent par terre derrière lui, tandis que le hardi Breton bondissait comme un tigre, malgré le poids de son armure, par-dessus la tête de Perez.

L'échafaudage de branches, de feuilles et de terre, s'enfonça sous les corps de Lopez et de Blas, et découvrit la fosse, où ils s'engloutirent tous les deux.

Ruy et Perez à leur tour se trouvaient entre le trou béant et Duguesclin ; mais ce dernier était désarmé, tandis que les deux Espagnols brandissaient encore le pic de fer et la faux.

— Rendez-vous maintenant, vilains ! leur cria le Breton.

Les frères se mirent à ricaner avec une expression farouche.

— Allons donc ! tu nous parles de nous rendre lorsque nous avons à venger Blas et Lopez...

— Qui se sont pris au piége qu'il m'avaient tendu, répliqua Duguesclin.

— Mais tu nous crois donc sans courage et sans armes ? dit Perez. Ta tête de Breton a la réputation d'être dure, mais elle n'est pas à l'épreuve de mon pic de fer.

— Quand à moi, ajouta Ruy, je ne crains nul homme vivant lorsque j'ai la faux en main, et je trancherai tes brassards et cuissards comme des épis mûrs.

Et il fit tournoyer son arme redoutable avec une vigueur et une adresse extraordinaires.

— Fanfarons comme tous les Espagnols ! s'écria Bertrand en haussant les épaules avec l'intention d'irriter leur fureur jusqu'à l'exaspération. Ils s'avancèrent en effet vers lui, tandis qu'il reculait feignant de vouloir fuir et d'avoir peine à marcher.

— Je croyais, dit railleusement Perez, que le vaillant Duguesclin ne savait pas reculer devant ses ennemis.

Cependant le Breton s'était retiré près du mulet chargé de sacs de farine, et se retranchait derrière ce rempart. Ruy le faucheur et Perez le mineur, certains de triompher de leur adversaire désarmé, se disposaient à l'acculer dans cette position désespérée et à le frapper sans pitié s'il refusait encore de se rendre. Il ne restait en effet au héros français aucun moyen de défense, et, à moins d'un secours miraculeux, d'un événement imprévu, il était perdu.

Tout à coup le bon chevalier se redressa de toute sa hauteur, balançant dans ses robustes mains aux poings carrés un énorme sac de farine qu'il venait d'entr'ouvrir, et il en asséna de rudes coups sur les deux frères, qui voulurent en vain résister et faire usage de leurs armes par un effort machinal. Aveuglés par la farine, étouffés, hurlant d'une voix inarticulée, poursuivis avec une vigueur et une rapidité qui ne leur permettaient ni de réfléchir, ni de respirer ; troublés et exaspérés par le rire goguenard du redoutable chevalier, ils reculèrent jusqu'au bord de la fosse, où le mineur Perez trébucha et roula comme un sanglier éventré. Quand à Ruy, ce fut Bertrand qui le retint fortement lorsqu'il allait y tomber à son tour, et, le maintenant sous ses gros genoux bardés de fer :

— A nous deux, maître faucheur ! lui dit-il. J'ai entendu dire tout à l'heure que tu avais les clefs de la grille qui ferme l'issue de cet aqueduc du côté de la ville.

— Je les ai, répondit Ruy d'un voix étouffée.

— Il me les faut, mon maître !

— Jamais, messire Bertrand, je ne trahirai si lâchement mon frère don Pedro.

— Il me les faut, te dis-je ! et, si tu ne me les donnes pas de bonne grâce, je les prendrai de force. Don Pedro n'y gagnera rien.

— Attendez, s'écria Ruy en voyant que Duguesclin s'apprêtait à mettre sa menace à exécution ; je vais vous les livrer, mais Dieu m'est témoin que je ne cède qu'à la violence.

Et il tira péniblement des poches de ses chausses deux grosses clefs attachées ensemble au moyen d'un anneau d'argent sur lequel étaient gravées les armoiries royales.

— Voici ces précieuses clefs, dit-il en les montrant à Duguesclin ; mais tu ne les auras pas, pillard de royaumes ! ajouta-t-il en les lançant dans la fosse.

Mais Bertrand avait prévu ce mouvement et comprimé vigoureusement la main du faucheur au même instant ; aussi les clefs retombèrent-elles sur le bord du trou. Le Breton se hâta de les saisir, et, lâchant ensuite maître Ruy, il laissa son long corps décharné rejoindre ceux de ses frères dans l'asile qu'ils avaient préparé à son intention.

Pendant ce temps, le meunier, sur les vêtemens duquel le chevalier comptait pour faire dans la ville une entrée aussi peu bruyante que possible, était sorti de l'aqueduc et s'était sauvé à travers champs, en regardant fréquemment derrière lui pour s'assurer s'il n'était pas poursuivi. Cette précaution, quoique bonne en principe, avait cependant son mauvais côté, car le pauvre homme alla tomber lourdement au milieu de nos dix routiers, qui, assis en cercle, devisaient encore sur la générosité de leur capitaine, en attendant le retour de Pernic et de leur camarade.

Un cri de frayeur et de colère à la fois s'échappa de toutes les bouches. La peur grossit tellement les objets, qu'ils prirent ce maigre meunier, tout tremblant, dont le visage était encore plus blanc que ses vêtemens, pour le

gigantesque tard-venu Tom Burdett, qui venait une seconde fois leur dérober l'argent de leur rançon.

— Ah traître ! ah pillard ! s'écrièrent-ils en se levant tous ensemble.

Mais ils ne tardèrent pas à reconnaître leur erreur en entendant le meunier les supplier d'une voix plaintive d'avoir pitié de lui.

— Ah çà ! d'où viens-tu ? Qui es-tu ? Où vas-tu ? lui demandait-on de tous les côtés à la fois.

— Hélas ! mes bons seigneurs, tel que vous me voyez, je fuis le terrible Duguesclin, que j'ai laissé aux prises avec quatre soldats de don Pedro.

— Duguesclin ! s'écria Richard bouleversé; où est-il, malheureux ?

— Dans le vieil aqueduc, où je transportais mes sacs de farine.

— Eh bien ! sers-nous de guide, dit Georges, et malheur à toi si nous arrivons trop tard !

Puis tous, le meunier en tête, s'élancèrent dans la direction de l'aqueduc.

Duguesclin commençait à être fort embarrassé de ses prisonniers, car il n'osait se mettre à la recherche du meunier, dans la crainte qu'en son absence les quatre frères ne sortissent de la fosse en se faisant la courte-échelle.

Aussi, l'arrivée des dix routiers lui causa-t-elle une joyeuse surprise.

— Nous voilà, capitaine ! s'écria Richard, dès qu'il eut pénétré dans l'aqueduc.

— Ah ! c'est vous, mes braves ? dit Bertrand. Par saint Yves ! vous arrivez comme marée en carême.

— Nous vous ramenons un prisonnier, ajouta Georges, qui n'était déjà plus qu'à quelques pas du chevalier breton.

— Ah ! l'intrépide meunier, dit celui-ci en riant. Eh bien ! nous allons lui procurer des compagnons. Il y a dans cette fosse quatre gaillards déterminés qui ont failli rendre veuve ma chère et bonoîte Tiphaine. Retirez-les de ce trou, où ils grognent comme des chats sauvages. Ce sont des prisonniers que je vous donne, et vous pourrez en tirer grosse rançon, car ils sont frères de lait du tyran don Pedro.

— Merci, capitaine ! Qu'ordonnez-vous encore ? demanda Georges.

— Déshabillez cet honnête meunier et ôtez-moi mon armure. C'est un échange que je veux faire avec lui. Je le condamne, pour le punir d'avoir fourni des vivres à la ville assiégée, à marcher jusqu'au camp, au grand soleil, revêtu de ce léger pourpoint de fer. En un clin d'œil le meunier fut dépouillé de ses vêtemens de toile, que Duguesclin revêtit, et, malgré ses gémissemens, il fut emprisonné, au milieu de l'hilarité générale, dans la pesante armure du robuste Breton. Puis les espagnols furent retirés de la fosse, tout fangeux de terre et d'eau bourbeuse.

— Maintenant, reprit le chevalier, emmenez ces cinq hommes à l'hôtellerie de maître Bouchard, où un bon repas vous attend. Buvez et mangez gaiement avec vos prisonniers, sans vous quereller et sans cesser de veiller sur eux jusqu'à la dernière heure à laquelle vous avez juré d'être rentré à Séville. Voilà le premier ordre que j'ai à vous donner.

— Il est facile à exécuter, répliqua Georges. Mais devons-nous donner la volée à ces oiseaux quand nous rentrerons dans la ville ?

— Au meunier seulement, dit Duguesclin ; quant aux quatre autres, vous les conduirez à Séville. Allez, enfans, ajouta-t-il en les congédiant, et souvenez-vous que vous me répondez d'eux sur votre tête jusqu'à ce soir.

— Oui, messire Bertrand, répondit Richard.

Et les routiers bretons s'éloignèrent en emmenant les prisonniers que leur avait donnés si généreusement le bon chevalier.

VIII

LA MAURESQUE PROPOSE ET LE BRETON DISPOSE.

Duguesclin avait formé le projet hardi d'utiliser la découverte de l'entrée secrète de l'aqueduc romain, en s'introduisant dans la ville pour savoir par lui-même si les assiégés pouvaient tenir longtemps encore, et pour déterminer peut-être don Pedro à se rendre plutôt que de prolonger une résistance, héroïque sans doute, mais inutile.

Il se souvenait que ce malheureux prince n'avait pas hésité à lui sauver la vie en l'empêchant de boire l'eau de la citerne empoisonnée, et à tout risque il voulait, avant de lui arracher le dernier fleuron de sa couronne, lui rendre un service réel en l'éclairant sur le danger imminent qu'il courait, et en le décidant à traiter avec don Enrique de Trastamara.

Bertrand cachait une grande finesse et une remarquable connaissance des hommes sous ses dehors de rude franchise guerrière et de bonhomie joviale. Quoique téméraire dans la lutte, il avait pour guides, dans toutes ses actions, un bon sens et un esprit d'observation extraordinaires.

La victoire qu'il venait de remporter sur les frères de lait de don Pedro l'avait rempli d'une joie qui, pour être silencieuse, n'en était pas moins extrême. Mais ce qui agitait si violemment le cœur de ce guerrier impassible au milieu des plus grands périls, ce n'était pas la satisfaction vulgaire d'avoir vaincu à lui seul plusieurs ennemis redoutables, c'était la pensée d'avoir assuré par son courage et son sang-froid le triomphe de don Enrique.

En effet, Duguesclin se croyait certain de pouvoir désormais pénétrer sans grands obstacles dans Séville, et surtout d'empêcher le roi vaincu d'en sortir.

Il ignorait que l'aqueduc avait deux autres issues ; l'une s'ouvrait sur la léproserie, lieu d'asile des ladres, enrichi par les donations de don Pedro et les aumônes des particuliers, protégé par les prêtres, et qui était relégué hors des murs, comme toutes les maladreries du moyen âge, que l'on fondait aux portes des villes.

L'autre issue débouchait sur le rivage du Guadalquivir, par une arche ruinée à moitié, masquée par les cactus, les aloès et les nopals dont elle était hérissée, et qu'on nommait la porte de l'Eau. Quelques galères et barques de la flotte de don Pedro, commandées par son amiral, le génois Bocca-Negra, qui lui était resté fidèle, stationnaient à cet endroit.

Cependant Duguesclin avait résolu de remplacer le meunier dont il venait d'endosser la casaque et les chausses de toile blanche, et enfonçant sur sa tête le sombrero à grands bords du pauvre diable, ramassant son long bâton et sa torche de résine destinée à l'éclairer dans le souterrain, il se mit à chasser devant lui les mulets chargés de sacs, dès que ses routiers l'eurent quitté.

De temps en temps il s'arrêtait, car il lui semblait voir, avec ses yeux perçans, fuir légèrement devant lui, et se perdre dans les profondeurs de l'aqueduc, des formes blanches et flottantes qu'il comparait involontairement à des Maures couverts de leurs longs burnous et de leurs turbans à aigrettes ; mais chaque fois il crut que c'était une hallucination de ses yeux éblouis par la transition du soleil aux ténèbres.

Tout à coup, au moment où il riait de son erreur et où son regard n'apercevait plus aucune de ces larves étranges, il arriva à une sorte de carrefour où la galerie voûtée de l'aqueduc se divisait en trois artères. Il s'arrêta aussitôt très embarrassé ; mais après quelques minutes d'incertitude et d'hésitation, il résolut de s'en fier à l'instinct des

mulets, qui avaient paisiblement continué leur route par la galerie du milieu.

Il se remit en marche, et il allait les rejoindre, lorsqu'il entendit comme une sourde rumeur s'élever derrière lui, un bruit de pas résonner sur le terrain pavé de briques ; et, au moment où il se retournait, une main se posait déjà sur son épaule.

C'était une femme revêtue du long manteau blanc mauresque, qui venait de s'élancer de la galerie aboutissant au Guadalquivir, après avoir fait signe aux guerriers à turbans qui la suivaient de ne pas s'avancer davantage.

Le capitaine breton la regardait avec surprise, tandis que la jeune femme, le visage animé d'une expression radieuse, s'écriait :

— Ces farines ne pouvaient nous échapper, car, moi aussi, je les guettais au passage, vaillant pourvoyeur de Séville.

— Hélas ! ayez pitié de moi, ma bonne dame, répliqua Bertrand très surpris de cette brusque apparition, et persistant à jouer le rôle qu'il s'était imposé ; vous ne voudrez pas malmener un pauvre meunier qui cherche à gagner sa vie.

— Vous un meunier ! dit la jeune femme en riant. La casaque de toile blanche ne fait pas le meunier, habile et bouffon jongleur ! Vous êtes le capitaine Bertrand Duguesclin, et vous ne passerez pas sans m'entendre.

— Ah çà ! dame de ténèbres, s'écria le Breton fort désappointé de cet incident imprévu, pour me reconnaître si facilement dans cette obscurité et malgré le costume sous lequel je me cache, il faut, par le sang-Dieu ! que vous soyez une sorcière de première force ou une espionne des mieux payées par le cruel tyran don Pedro ?

— Je ne suis pas l'espionne, mais bien la favorite disgraciée du roi de Castille, répliqua la mauresque.

— Vous êtes cette fille du roi de Grenade si célèbre par sa beauté merveilleuse ? dit adroitement Duguesclin en s'inclinant devant elle avec courtoisie.

Aïxa ne put s'empêcher de sourire ; elle poursuivit :

— Chassée de l'alcazar, bannie de Séville, j'ai voué une haine implacable à don Pedro, et je tiendrai fidèlement ma parole : ainsi nous pouvons, vous le voyez, nous parler en toute franchise.

— Eh bien ! madame, dit Bertrand, mon but est tout simplement d'entrer dans la ville assiégée à l'aide de ce piètre costume. Mais suis-je donc si mal déguisé, que je ne puisse faire un pas sans risquer d'être reconnu ?

— Rassurez-vous, messire, ma sorcellerie est facile à expliquer ; j'ai assisté de loin à la lutte que vous avez soutenue contre les fils de la Paloma, et j'ai entendu prononcer votre nom par eux avec haine et fureur, par vos routiers avec joie et transport. Revenons à vos projets. Vous avez cerné la ville afin d'intercepter les arrivages, mais vous aviez oublié cet aqueduc. Aujourd'hui que vous l'avez découvert, vous ne vous contentez plus de si peu. Vous voulez entrer dans Séville par cette voie souterraine. Voilà ce que vous avez fait. Maintenant, vous me demanderez, et vous aurez raison, pourquoi, étant l'ennemie de don Pedro, je ne vous ai pas révélé cette issue. C'est que ma vengeance, messire Bertrand, n'est pas si facile à satisfaire que celle de don Enrique. Il n'a que de l'ambition, lui ; moi, j'ai de la haine. Je veux que don Pedro, qui m'a méprisée ; que la juive Rachel, qui m'a humiliée ; que les habitans de Séville, qui m'ont insultée, souffrent par moi de longues tortures. J'ai fait un serment terrible qui m'a rendue votre complice ; j'ai juré d'affamer cette ville qui m'est odieuse, et j'ai réussi. Mes émissaires se sont répandus dans les campagnes, et tous les grains, toutes les farines qui avaient échappé aux recherches des pourvoyeurs de votre armée, et que les frères de lait de don Pedro avaient cru acheter au poids de l'or, moi je suis parvenue à les accaparer. Tous ces approvisionnemens sont enfouis dans des grottes fermées par les voûtes en ruine de l'aqueduc, au bord du Guadalquivir, et ces grottes, je puis les inonder au besoin.

— Par saint Yves ! s'écria Duguesclin, je ne voudrais pas vous donner sujet de vous plaindre de moi, madame. Je craindrais plus pour ma peau que si j'avais affaire à toute la compagnie de Jean Chandos. Mais comment se fait-il que le meunier dont j'ai emprunté les vêtemens ait été rebelle aux séductions et aux largesses de vos agens ?

— Parce qu'il a eu peur des menaces des cinq frères, qui l'ont réveillé cette nuit en sursaut, et là lui ont juré qu'ils incendieraient son moulin s'il refusait de les suivre et de transporter ses sacs dans l'aqueduc. Mais je guettais au passage ! ajouta-t-elle avec son mauvais sourire.

— Don Enrique vous devra une récompense royale, madame, dit le Breton étonné de tant de résolution et d'audace chez une femme jeune et belle. Ainsi nul pourvoyeur n'a encore pénétré dans la ville par la même voie que moi ?

— Ni par la léproserie, messire capitaine, répondit Aïxa.

— La léproserie ! répéta Duguesclin avec un geste de dégoût.

— Elle aboutit à l'aqueduc par un escalier souterrain, reprit la Mauresque, et, dans cette enceinte immonde, j'ai un ami dévoué qui me préviendrait de toute tentative qu'oseraient faire les pourvoyeurs de l'alcazar afin de traverser avec leurs convois de vivres le terrain que les pieds des lépreux ont seuls le droit de fouler.

— Vous avez de singuliers amis, observa le capitaine.

— Oh ! c'est un juif renégat, nommé Ésaü Manassès, qui doit à la clémence de don Pedro d'avoir été jeté dans la léproserie comme dans une prison d'où nul ne cherche à vous arracher, répliqua Aïxa. Voilà pourquoi je l'appelle mon ami !

— Ésaü le renégat ! je connais cet homme, dit Bertrand en fouillant dans son souvenir. C'était en effet un hardi compagnon, qui n'a pas craint de joûter avec moi dans la forêt de Cardonne ; mais, s'il voulait prendre revanche de sa défaite, aujourd'hui qu'il porte les armoiries de saint Lazare, j'avoue que j'aurais grande répugnance à entrer en lice avec lui. Quand il n'aurait pour épée que sa clinquette en os, et pour bouclier le barillet avec lequel tous ces pauvres ladres peuvent étancher leur soif ardente, il pourrait bien se vanter de voir reculer devant lui le dogue de Bretagne.

— Ésaü le Lépreux ne cherchera pas noise au plus redoutable ennemi de don Pedro, répliqua la Mauresque. Quant aux farines dont ces mulets sont chargés, vous plairait-il, bon et loyal chevalier, que je les fisse aussi transporter dans les grottes de l'aqueduc ?

— Non pas, madame, dit brusquement Duguesclin, car c'est à la faveur de ce convoi que j'espère entrer dans la ville, et même dans l'alcazar, comme je vous l'ai déjà dit ; je veux savoir par moi-même si les habitans commencent à se décourager.

— Les habitans ! reprit Aïxa en poussant un éclat de rire strident ; mais ils meurent de faim, mais la famine qui les ronge et les dessèche comme des squelettes règne jusque dans l'alcazar, dont ils assiégent les portes en demandant du pain. Ces jours derniers, le peuple a mangé les chevaux et les mulets, qui vaguaient dans les rues depuis que leurs maîtres ne pouvaient plus les nourrir. Il vit aujourd'hui de rats et d'animaux immondes. Demain, il en sera réduit à dévorer le cuir de ses ceinturons et de ses souliers.

— Vous croyez que ces pauvres gens, étrangers aux querelles des rois, en sont venus à un tel excès de détresse ? demanda Duguesclin, qui commençait à s'apitoyer sur le sort des assiégés.

Encore deux jours de cette affreuse torture, et Séville est à vous. Vous comprenez combien il est important de ne pas y laisser pénétrer ces approvisionnemens.

— Sans doute ! reprit Bertrand. Cependant il me faut absolument ce prétexte pour entrer dans la ville.

— Si vous n'avez besoin que d'un prétexte, dit Aïxa en hésitant malgré son audace, introduisez les farines à l'al-

cazar, faites-les distribuer aux derniers défenseurs du roi, mais... empoisonnez-les d'abord!

— Infâme! s'écria Duguesclin en s'avançant vers la Mauresque, indigné et menaçant; puis il s'arrêta tout à coup, et le bâton qu'il tenait levé s'abaissa lentement devant Aïxa. Que Dieu vous accorde bonne et longue vie, madame, puisqu'il est le Dieu de paix et de miséricorde; mais si cette proposition m'avait été faite par un homme, je jure, saint Yves m'entende! que je l'eusse étranglé sur l'heure et sans merci!

La vindicative fille de Mohamed haussa les épaules.

— Vous ne comprenez donc pas, messire, ce que c'est que la haine dans l'âme de ces Maures que brûlent incessamment les feux du soleil? Vous autres guerriers du Nord aux têtes froides, au sang glacé, vous ne ressentez donc pas comme nous la douleur aiguë des souffrances? Vous tenez donc à honneur de ne pas vous irriter d'un affront et de ne pas le laver dans le sang de votre ennemi? On dit même que votre Dieu vous enseigne le pardon des offenses, qu'il vous ordonne de tendre la joue aux soufflets! Oh! c'est là une religion de lâches! Et, pourtant, vous êtes un intrépide et invincible chevalier, messire Bertrand Duguesclin. Vraiment je m'y perds. Que dois-je croire? Sachez donc que, chez les Maures, celui qui a été outragé peut feindre pendant des années d'oublier sa vengeance, mais qu'il garde sa haine comme un coin de fer enfoncé dans son cerveau jusqu'à ce qu'il l'ait satisfaite, jusqu'à ce que l'offenseur ait payé sa dette. Jamais de pardon, jamais de trêve! Tant que je serai vivante, je serai à l'affût de don Pedro et de Rachel comme une chasseresse acharnée; je les poursuivrai sans relâche au grand jour et dans l'ombre. J'attendrai patiemment; mais c'est peut-être au moment où ils n'entendront plus parler de moi, où ils m'auront oubliée, que j'apparaîtrai tout à coup au milieu d'eux et les frapperai à mort... Tenez, messire, vous savez combattre comme le lion dans le désert; mais vous ne savez pas guetter et surprendre votre proie comme le serpent qui s'allonge, tapi silencieusement dans les hautes herbes... Oh! combattre, c'est courir des chances diverses; ce n'est pas là se venger! Capitaine Bertrand, ajouta-t-elle d'une voix vibrante de colère, vous ne saurez jamais ce qu'il y a de haine ardente dans le cœur d'une femme de notre race mortellement insultée.

— Que, femme, vous entendiez ainsi la haine, c'est votre droit, madame, répliqua le Breton, dont ces paroles froissaient la loyauté chevaleresque; mais ce n'est point ainsi qu'un capitaine peut entendre la guerre.

— Enfin, vous persistez à vouloir faire entrer ce convoi de farines? dit Aïxa à bout de patience.

— Oui, madame, je persiste. J'ai pris pour principe de dire ce que j'ai fait et de faire ce que j'ai dit.

— Vous aurez donc cette fois menti à votre parole, chevalier; car vous ne passerez pas, répliqua impérieusement la Mauresque.

— Vous voulez plaisanter, assurément, reprit Duguesclin, en écartant doucement de sa large main Aïxa, qui s'était placée de manière à l'empêcher d'avancer.

— A moi, mes genétaires! s'écria-t-elle en voyant l'opiniâtreté du Breton.

Au même instant, Duguesclin, dont les yeux commençaient à peine à s'accoutumer à l'obscurité, crut voir les parois de l'aqueduc s'ébranler des deux côtés, et venir à lui comme pour l'étouffer. Pensant être le jouet d'un vertige étrange, il tendit instinctivement la main en avant. Il s'aperçut alors qu'il ne s'était pas tout à fait trompé, et qu'il était enveloppé d'une muraille humaine.

Cinquante genétaires maures formaient un triple cercle autour du faux meunier, et leurs manteaux blancs, leurs turbans, leurs visages basanés mal éclairés par la lueur de la torche, leurs yeux brillans, leur donnaient un aspect fantastique et terrible.

Vingt bras saisirent aussitôt Duguesclin et l'enlevèrent sans qu'il daignât opposer la moindre résistance.

Ils lui arrachèrent son bâton, garrottèrent ses poignets avec des cordes, et suivirent Aïxa, qui s'enfonça dans la galerie aboutissant à la porte de l'Eau. Ils arrivèrent bientôt à la grille de fer qui clôturait les caveaux où étaient entassés les amas de blé et de farine dont la Mauresque venait de parler.

— Eh bien! messire Bertrand, dit-elle d'un air railleur après avoir franchi cette barrière, la fortune vous a bien mal servi cette fois, et vous êtes, il me semble, en mon pouvoir?

— Franchement, madame, répondit le capitaine breton avec une expression d'insouciance goguenarde, ma chère et benoîte femme Tiphaine a eu tort sans doute de ne pas marquer ce jour-ci d'une tache noire dans mon horoscope; car, à moins de m'exposer à passer pour un entêté, reproche qu'on se plaît, bien à tort, à adresser aux gars de mon pays, je dois convenir qu'en ce moment je suis votre prisonnier.

— De la résignation, messire!... Allons, j'aime à voir que vous prenez gaiement votre parti, capitaine! dit la Mauresque toujours railleuse. Mais tenez, je vais vous prouver la confiance que j'ai en vous, depuis que mes braves Grenadins sont devenus vos écuyers, et vous montrer toutes mes richesses. Puis elle guida le guerrier breton dans le souterrain, et lui fit remarquer les profondes excavations dans lesquelles s'enterraient des montagnes de sacs de grains et de farines.—Voilà de quoi remplir les greniers vides de Séville, ajouta-t-elle. La vieille cité pourrait vous résister trop longtemps si don Pedro avait connaissance de ces approvisionnemens et pouvait s'en emparer. Mais nous sommes à l'abri de cette crainte. Si les rameurs de ses galères voulaient pénétrer ici par la porte de l'Eau, comme ces caveaux et ces fossés sont au-dessous du niveau du fleuve, je n'aurais qu'à faire rompre et briser à coups de haches, par mes genétaires, la barrière de planches que vous voyez... Et elle lui indiqua une sorte de grande porte en bois à deux battans, qui formait le milieu d'une digue de terre, de pierres et de sable assez haute, destinée à empêcher le débordement des grandes eaux du fleuve dans l'aqueduc. — Et aussitôt, ajouta-t-elle, ses eaux feraient irruption et inonderaient les caveaux.

— C'est là une heureuse invention! dit le chevalier breton en s'adossant à la barrière comme un homme accablé de fatigue, et faisant fléchir les planches sous la pression de ses épaules. Savez-vous, belle Aïxa, que vous seriez plus digne de commander une armée que bien des chevaliers et des princes de ma connaissance? Il n'y a vraiment pas de honte à avoir été enlevé par surprise du fait d'une si vaillante et si subtile dame, et il serait glorieux pour moi de sortir victorieux de cette embûche.

— Ce serait glorieux, mais difficile, répliqua Aïxa, surtout quand la dame a ses volontés servies par cinquante hommes d'armes déterminés; n'est-ce pas, messire Bertrand?

— Oh! mon Dieu! plus une chose est difficile, moins elle est impossible, madame, dit le Breton en se redressant et se laissant retomber avec accablement contre la barrière, qui cria et gémit comme oppressée par le poids du robuste capitaine.

— Vous êtes fatigué de rester debout, messire, observa la Mauresque; mais ici nous n'avons à vous offrir pour siéges que des quartiers de roc.

— Ne faites pas attention à moi, madame, car il y a longtemps que je suis endurci à la peine; mais comment pouvez-vous, si jeune et si belle, vous accoutumée au repos, au luxe, aux splendeurs de l'alcazar, vivre ici d'une vie plus rude que celle de nos routiers sous leurs tentes?

— Oh! c'est que chaque fatigue, chaque danger, chaque angoisse, je me réjouis de les subir en songeant que je les ferai payer à don Pedro et à sa Rachel par une torture de plus; que je les séparerai et les réduirai à souffrir l'un par l'autre!

— Vous êtes donc sûre du succès, madame, demanda Duguesclin en s'appuyant avec encore plus de force contre

la porte de la digue, qui lui semblait près de s'ouvrir et d'éclater sous ses efforts prodigieux, que le front calme et la voix sereine du prisonnier ne permettaient pas de soupçonner.

— Si je suis sûre du succès? répondit-elle; mais chaque instant m'en rapproche; et le Ciel n'a-t-il pas voulu me prouver qu'il est pour moi en vous faisant tomber dans mes mains? Duguesclin garda le silence. Il paraissait consterné, et, tout en tordant ses poignets pour relâcher les cordes qui les serraient douloureusement, il retombait avec lourdeur contre la barrière. Les planches craquaient, les gonds criaient dans leurs rainures. La Mauresque, absorbée dans son idée de vengeance, n'entendit rien. Elle continua : — Vous avez beau dire, capitaine, il est beau pour une femme d'avoir fait prisonnier une bonne lance comme vous; mais il sera honteux pour un chevalier de votre renom d'avoir été le prisonnier d'une femme.

— Puis-je défaire la mauvaise destinée que Dieu m'a faite? répliqua messire Bertrand d'un ton bourru.

— Eh bien! je vous délivrerai, bon chevalier, dit Aïxa à voix basse, après s'être approchée de lui, si vous me promettez de me livrer la juive Rachel lorsque vous serez entré en vainqueur dans la ville.

— Je ne vous promettrai pas cela, madame, dit Duguesclin, c'est un peu trop cher.

— Mais je vous rendrai la liberté sans rançon, entendez-vous?

— Duguesclin ne rachètera jamais sa liberté au prix de la vie d'une femme innocente; c'est toujours trop cher.

— La liberté est pourtant une belle chose, messire, reprit la Mauresque acharnée. Votre renom ne serait pas terni. Vous pourriez retourner au camp pour y endosser la cuirasse, y brandir la lance et l'épée; vous pourriez faire déployer votre bannière au son des clairons, et planter les échelles dans les fossés pour vous élancer le premier sur les remparts de Séville. Elle regardait fixement Duguesclin. Les veines de son front se gonflaient, un sourire martial s'épanouissait au coin de ses lèvres; son pied frappait la terre; il semblait écouter avidement la Mauresque. Une sorte d'ardeur et d'impatience fiévreuse brillaient dans ses yeux. On eût dit qu'il se débattait contre une tentation violente, et il imprimait à la porte de la digue, dans son agitation, des secousses si terribles, qu'il la sentait plier derrière lui, et que les traverses seules l'empêchaient encore de se rompre. Aïxa se croyant sur le point de l'emporter, poursuivit : — Cela ne vaudrait-il pas mieux que de laisser les autres capitaines des compagnies blanches s'emparer de Séville sans vous, tandis que vous resterez ici immobile, impuissant, enseveli comme un mort dans les entrailles de la terre, entendant résonner sur votre tête le galop des destriers de vos compagnons et le fracas de leurs armes? Ils combattraient au soleil, et vous, messire Bertrand, avec votre cœur bouillant d'audace, avec vos membres pleins de force et de vigueur, vous resteriez muet et garrotté, emprisonné dans ces ténèbres, sans pouvoir répondre aux cris d'appel et de détresse de vos frères d'armes. Ils combattraient, et il ne vous serait pas permis de les encourager par ce signal redouté : « A la rescousse! Notre-Dame Guesclin! » de les secourir par un seul geste de votre bras terrible, de les suivre même du regard dans l'assaut et la mêlée. Il est vrai que vous pourriez les aider de vos vœux comme une femme, ou de vos prières comme un prêtre, tandis que chacun se demanderait pourquoi Duguesclin manque à la bataille.

Des gouttes de sueur coulaient du front de messire Bertrand, accablé par cette violente apostrophe.

— Oh! oui, c'est une belle chose que la liberté, s'écria-t-il en regardant la Mauresque déjà radieuse de son triomphe, si belle, d'après le tableau magique que vous venez de tracer, que je veux la reconquérir à l'instant, afin de prendre part à l'assaut de Séville.

La porte de la digue s'était lézardée; les planches disjointes faisaient ruisseler l'eau. Les gonds décellés pendaient. Les traverses se brisaient par le milieu.

— Vous voulez, messire! dit Aïxa en souriant. Mais la volonté d'un prisonnier n'est rien.

— Pour tout homme, vouloir c'est pouvoir! s'écria Bertrand en rompant par un effort surhumain les cordes qui liaient ses poignets sanglants.

Puis il se retourna vers la barrière, fit ployer les montants comme des roseaux, et, presque aussitôt, l'eau se rua en bouillonnant comme une écume tourbillonnante à travers les débris de la porte effondrée.

Tandis que la Mauresque restait muette de surprise devant cette catastrophe imprévue, Duguesclin arracha une des traverses qui luttaient encore contre le cours de l'eau, et s'en servit comme d'une massue pour écarter les Maures qui voudraient s'opposer à son passage. Mais ces derniers étaient trop loin de s'attendre à cette brusque agression de la part d'un homme qui s'était si complaisamment fait enlever par eux; ils étaient trop désagréablement surpris de la soudaine irruption des eaux pour songer à lui opposer une sérieuse résistance.

Duguesclin put donc s'élancer rapidement vers la grille de fer, pendant le premier moment de trouble et d'épouvante, et lorsque Aïxa, ayant recouvré la première son sang-froid, ordonna aux genétaires d'arrêter leur prisonnier dans sa fuite, il était trop tard.

La grille venait de se refermer sur eux, et la clef grinçait dans la serrure. Le chevalier était hors du piége, et il enfermait la belle Mauresque et ses serviteurs à turbans dans ces caveaux où l'eau montait toujours.

— Qu'en dites-vous, madame? demanda-t-il alors en mettant tranquillement la clef dans sa poche et en riant de façon à ébranler les voûtes de l'aqueduc. La fortune est décidément bien capricieuse, et j'avais tort d'accuser d'erreur l'horoscope dressé par ma bonne Tiphaine. J'étais tout à l'heure votre prisonnier, et vous êtes à présent les miens, il me semble.

— Messire Bertrand, si vous ne m'ouvrez pas cette grille, malheur à vous! dit Aïxa en se cramponnant aux barreaux de fer d'une main convulsive, tandis que les Maures poussaient d'affreux hurlements.

— Allons, madame, reprit Duguesclin d'un air ironique, de la résignation! J'aimerais, à mon tour, à vous voir prendre gaiement votre parti.

— Tais-toi, méchant bouffon! Oh! tous mes trésors à celui d'entre vous qui me vengera de cet homme! s'écria la Mauresque s'abandonnant aux éclats d'une folle et vaine colère.

Les soldats de Mohamed se ruèrent alors sur la grille, qui s'ébranla un peu sous leurs efforts désespérés. L'eau montait déjà à leurs genoux. Ils regardaient avec effroi la voûte, qui n'était guère élevée que de deux pieds au-dessus de leurs têtes.

— Si j'étais moins pressé d'arriver à Séville, je me procurerais la satisfaction d'assommer à coups de poutre tous ces mécréants, dit le Breton en faisant lâcher prise aux plus acharnés.

— Vous voulez donc nous laisser périr d'une mort lente, cruelle, atroce, nous qui vous avons fait prisonnier sans répandre une goutte de votre sang? demanda la Mauresque d'une voix presque suppliante.

— Mais cette prison était pour moi pire que la mort dans votre pensée, madame, répliqua Bertrand. Avec quelle chaleur perfide ne m'avez-vous pas dépeint comme je serais honteusement enterré sous terre pendant la bataille de mes compagnons? Vous me voyiez déjà frémissant d'une colère stérile, m'épuisant en vains efforts, scellé à mon cachot obscur, le cœur rongé d'une douleur amère en sentant tout mon courage paralysé, toute ma force réduite à l'impuissance et à l'inaction. Je n'aurais pu ni prévenir mes soldats de ma situation, ni les avertir de leurs fautes, ni les diriger de mes conseils. J'étais peut-être destiné à les savoir vaincus et repoussés, tandis qu'au cri de mon nom, à l'éclair de mon épée, ils auraient pu res-

saisir la victoire. Oh! vous aviez bien deviné, madame, quel était le plus horrible supplice auquel le capitaine Bertrand Duguesclin pouvait être condamné. Eh bien! je sais, moi, quel est celui qu'il faut vous infliger. C'est de vous laisser mourir avec votre vengeance avortée. Vous emporterez dans la mort votre haine inassouvie. Vous saurez votre rivale à l'abri de vos morsures de vipère, tandis que vous vous débattrez et vous tordrez ici en convulsions inutiles.

L'eau montait toujours. D'étranges bruissemens remplissaient les caveaux. Des flots d'écume venaient se briser contre les barreaux de la grille.

— Mais je suis une femme! reprit Aïxa avec une expression plaintive, et il est du devoir d'un loyal chevalier d'octroyer miséricorde à une femme. Si vous vous montrez inexorable, messire Bertrand, ce sera une tache pour votre blason, et vous encourrez la dégradation. L'eau glace déjà nos membres. Par pitié, ouvrez-nous cette grille!

— La femme qui n'a pas craint d'envelopper dans sa haine tous les habitans d'une ville, dit le capitaine breton, la femme qui se réjouissait de voir le pain manquer aux lèvres avides des enfans, des vieillards et des veuves, qui calculait avec un odieux sourire les progrès que faisait la famine de jour en jour, d'heure en heure, cette femme peut bien ressentir à son tour les angoisses qu'elle imposait aux autres. Vous mourrez, madame, comme cet avare qui, s'étant emprisonné lui-même dans la cachette de son trésor, a expiré sur ses sacs d'argent. Si Dieu veut que l'eau du Guadalquivir monte jusqu'à vos lèvres, c'est qu'il vous aura condamnée!

— Oh! quoi que tu fasses, dogue de Bretagne, et quelque solides que soient ces barreaux de fer, mes braves Maures sauront bien les tordre! dit Aïxa avec un accent de rage.

— Avant que cette menace s'accomplisse, je serai entré dans Séville, répondit le chevalier, qui sentit l'eau baigner ses pieds.

— Oh! tu n'es pas encore hors de l'aqueduc! s'écria la Mauresque. Le chevalier se hâtait de s'éloigner pour rejoindre les mulets qu'il devait conduire au marché de la ville, lorsqu'il entendit un bruit aigu ressemblant à celui d'une porte qui roule brusquement sur ses gonds rouillés. Craignant une nouvelle surprise, il s'arrêta et attendit un instant l'explication de ce bruit singulier; mais Aïxa, qui en avait deviné la cause, se mit à rire avec une joie sauvage, et lui cria, en faisant jaillir des étincelles de la torche de résine qu'elle agitait de sa main : — Je t'avais bien dit, invincible capitaine, que tu ne sortirais pas si facilement de l'aqueduc!

— Et qui donc m'en empêchera? demanda Duguesclin.

— Moi! répondit d'une voix rude et enrouée un homme d'une haute taille, vêtu d'un caban de couleur rougeâtre, qui s'avança vers lui du fond de la galerie, et sur les larges épaules duquel ballottait un barillet, tandis qu'une cliquette en os trimbalait à sa ceinture de cuir fauve.

— Qui es-tu? dit le chevalier avec une vague inquiétude.

— Je suis Esaü Manassès, répondit froidement le renégat.

— Ésaü! répéta Duguesclin en sentant un frisson parcourir tous ses membres.

— Tu sais? Ésaü dont je te parlais tout à l'heure, dit Aïxa dont les yeux brillaient d'une joie cruelle, mon ami de la léproserie. Ne t'étonnais-tu pas du choix étrange de mes amis? tu ne t'attendais point, n'est-ce pas, à voir celui-ci accourir si vite à mon aide?

Duguesclin avait sauté d'un seul bond de six pas en arrière.

IX

DE QUELLE FAÇON LE MARI DE DAME TIPHAINE PROUVA AU LÉPREUX QU'IL N'ÉTAIT PAS UN LACHE.

— Ladre damné, s'écria-t-il, si tu avances encore, je jure par Notre-Seigneur qui peina en croix et le troisième jour suscita, que je te tue comme un chien avec cette arme, goujat!

Et il brandissait en même temps la formidable poutre qui lui servait de massue.

— Marche, Ésaü, marche donc, dit la Mauresque, qui, en voyant l'immobilité du renégat, craignit que le chevalier breton ne lui échappât. Je n'ai pas besoin de te dire comment tu peux me venger de ce pourfendeur d'hommes. Mais hâte-toi, car l'eau continue à monter et les pierres de la digue se disjoignent et s'écroulent.

En effet, le courant qui s'était formé au milieu de la digue détruite entraînait avec une violence irrésistible les sacs de grains, les pierres, les planches, et venait s'engouffrer avec fracas dans la galerie de l'aqueduc. Les Maures, qui avaient peine à résister à la force de ces vagues écumantes, tordaient avec la frénésie du désespoir les barreaux de la grille, qui commençait à céder sous ces efforts suprêmes et multipliés.

— Par la barbe de Moïse, on dirait que le dogue de Bretagne n'aboie si haut que parce qu'il n'ose pas mordre! dit le renégat avec un sourire effrayant. Aurait-il donc deviné la vengeance que je compte tirer de lui?

— N'avance pas! répéta Duguesclin en repoussant toujours le lépreux du bout de sa massue.

— Une fois déjà, dit Ésaü en s'arrêtant les bras croisés devant lui, après m'avoir humilié et insulté devant celle que j'aimais, tu as refusé de te battre avec moi. Aujourd'hui il n'en sera pas ainsi; il faut que l'un de nous tue l'autre.

— Si j'ai méprisé le défi du juif renégat, du misérable espion, par saint Yves! je n'accepterai pas davantage celui d'un lépreux armé de sa cliquette et de son barillet.

— Espion ou lépreux, qu'importe! Tu ne dois voir en moi que l'homme dont tu as offensé l'honneur et qui veut se venger.

— Tu n'es plus un homme pour moi, Ésaü. Quiconque est devenu un des hôtes de l'impure léproserie est rayé du nombre des vivans!

Ésaü poussa un cri de fureur et voulut s'élancer sur Duguesclin, mais il sentit le bout de la massue labourer sa poitrine, et il s'arrêta encore.

— Lâche, s'écria-t-il, qui se sert d'une arme de géant contre un ennemi désarmé!

— Quand je trouve en mon chemin une vipère endormie, je ne me crois pas obligé de la réveiller avant de lui écraser la tête sous mon talon.

— Ésaü, dit Aïxa, as-tu donc besoin d'une arme pour être redoutable?

— La Mauresque a raison, répliqua le renégat avec une expression d'audace effrayante, n'ai-je pas mes dents et mes ongles pour lutter avec cet illustre chevalier? Frappe donc, dit-il à Bertrand, car ce que je veux, c'est que mon sang coule aussi afin de se mêler avec le tien. Comprends-tu? je veux que le sang du lépreux ruisselle sur tes blessures et les envenime mortellement! En parlant ainsi, Ésaü avait rejeté en arrière le capuchon de son caban et détaché sa ceinture. Bertrand vit alors sur le front du renégat et sur sa poitrine des taches d'un rouge pourpre, premiers symptômes du mal qui circulait déjà comme un poison dans ses veines, et il recula de nouveau avec une véritable épouvante, comme il eût reculé à l'ap-

proche d'un reptile. Pour bien comprendre la terreur ou plutôt l'horreur involontaire que ressentait l'intrépide Breton en face d'Ésaü, il faut se reporter par la pensée à cette époque, où la présence contagieuse des lépreux inspirait un effroi et une répulsion d'autant plus générales et naturelles que leur mal était incurable. Ils étaient néanmoins protégés par une sorte de pitié superstitieuse qui empêchait de les séparer tous de la société. Ceux qui n'avaient pas trangressé les lois et édits, ceux dont la lèpre était intérieure et qu'on appelait ladres blancs, avaient le droit de mendier sur les places et dans les marchés, sans autres signes distinctifs que la cliquette qui annonçait leur venue et le baril ou *rouillard* rempli d'eau pour apaiser leur soif fiévreuse. Ils avaient fini par s'attirer à un point singulier les charités et la vénération craintive du peuple, qui respectait en eux l'hérédité de la douleur, comme les Suisses respectent l'idiotisme de leurs crétins et les Orientaux les inspirations des fous; mais on redoutait jusqu'à la contagion de leur haleine. — On dit que tu es le plus vaillant des chevaliers chrétiens, s'écria le lépreux en voyant Dugueselin reculer devant lui, je peux affirmer maintenant que tu en es le plus lâche! Oh! je connais à cette heure le secret de ta renommée et de tes exploits. Tu es intrépide au combat, parce que tu as, dès ton enfance, rompu tes membres aux exercices et aux fatigues, et que tu as une confiance sans borne dans ta force d'Hercule qui n'a jamais trouvé de rivale. Tu es intrépide, parce que tu es expert au maniement des armes, parce que tu sais adroitement trouver le défaut d'une armure, parce que tu sais où ta lance doit toucher ton adversaire pour le désarçonner. Tu es intrépide quand tu es couvert d'acier, et que tes compagnons t'entourent prêts à applaudir à tes hauts faits, ou à te secourir si tes bras se lassaient de frapper et s'engourdissaient, si tu étais renversé de cheval. Eh bien! je te le dis en face, moi le juif, le renégat, le lépreux Ésaü, et tu seras forcé de m'entendre: ce courage-là, c'est de la lâcheté déguisée. Ainsi donc, il te faut, pour combattre, ta solide armure qui t'entoure comme une citadelle, ta pesante épée que seul tu peux manier; il te faut le grand jour, le soleil, le champ clos et les routiers pour témoins; mais dans l'ombre, sans armure, sans épée, sans témoins, quand tu peux succomber comme un malandrin vulgaire, qui ne doit retirer du combat ni gloire ni profit, oh! alors, tu n'es plus le vaillant chevalier Bertrand Dugueselin..... tu refuses de te battre!... Vraiment je ne croyais pas que tu pusses voler si honteusement tes éperons de chevalier!

Le capitaine breton avait écouté ce défi insultant avec une irritation facile à comprendre chez un homme dont la parole, le geste, le regard même, dictaient des ordres aux plus déterminés coquins des bandes d'écorcheurs et de tard-venus, tandis que les princes eux-mêmes s'inclinaient devant ses conseils.

— Tu as trop parlé, Ésaü, répondit-il avec un sang-froid affecté que démentait la rougeur ardente de ses joues. Aucune puissance humaine ne saurait te sauver désormais de mes mains. Ta lèpre ne sera pas plus longtemps ton bouclier. Tu verras si je ne suis courageux qu'à mes heures, et si je crains autre chose en ce monde que la colère de Dieu et de mon saint patron!

Et, jetant audacieusement sa massue derrière lui, il s'élança sur Ésaü, et après une lutte de quelques instans, l'eau faisant glisser leurs pieds, ils roulèrent à terre sans que la chute les séparât.

Ils étaient si étroitement serrés l'un contre l'autre que Bertrand, qui tenait sous lui le lépreux, entendait le claquement de ses muscles et le grincement de ses dents.

Le rouillard, ou baril d'eau d'Ésaü, avait roulé à terre.

Cependant les genétaires maures venaient de tordre, de desceller, d'arracher trois à quatre barreaux de la grille, qui se courbait et fléchissait tout entière sous leurs efforts.

Aïxa, qui attendait avec angoisse l'issue de la lutte, s'écria, lorsqu'elle vit le renégat renversé sous Dugueselin :

— Patience! patience! mon pauvre Ésaü. Résiste encore quelques instans! Résiste, et bientôt tu pourras à ton tour être sans pitié pour le chrétien, car mes cinquante champions l'empêcheront bien de se relever.

Le lépreux, encouragé par ces paroles, redressa soudainement sa tête au masque livide, aux cheveux noués, et chercha à toucher de ses lèvres enflammées et brûlantes le visage du chevalier ou à serrer les mains qui l'étreignaient dans ses mains sèches de fièvre. Mais Dugueselin tenait sa tête haute, et, comprimant fortement les épaules et les genoux de son ennemi pour le maintenir à terre, l'empêchait de faire aucun mouvement et de réussir dans ces tentatives.

— Oh! tu l'emportes comme toujours, dogue de Bretagne, s'écria Ésaü d'une voix sifflante; mais, cette fois, ta victoire te sera plus fatale que la plus piteuse chevauchée. Mon étreinte aura fait pénétrer dans ta chair le mal qui me dévore. Tu as respiré mon souffle, et aucun mire, aucun physicien arabe ou chaldéen ne pourra te guérir. Tu t'es laissé prendre à ma provocation par vanité, sans deviner le piége. Je savais bien que tu me vaincrais, car je frissonne et je tremble de fièvre; mais que m'importait d'être vaincu, si je pouvais te communiquer cette hideuse lèpre? Terrassé, brisé, anéanti par toi, je suis encore ton vainqueur, car la lèpre te domptera et te couchera à terre mieux que la lance ou l'épée de Jean Chandos ou du prince Noir.

— Si tu as une âme à sauver, ce dont je doute, répondit avec colère le bon chevalier, il est temps de la recommander à Dieu, Ésaü Manassès, car tu vas mourir!

— Mourir! répéta le lépreux avec un sourire navrant, est-ce que tu crois m'effrayer par cette menace? Mieux vaut mourir et rentrer dans le sein maternel et silencieux de la terre, notre nourrice, que de traîner sa vie comme une agonie désespérée, son corps comme un haillon immonde, comme une tunique de feu que l'on voudrait déchirer de ses propres mains. Mes membres ne seront bientôt plus qu'une plaie. Déjà une chaleur intolérable brûle mes chairs et mes entrailles. Seulement, avant de mourir, je voudrais boire un peu d'eau froide.

Tordu comme dans un étau de fer, Ésaü s'agita encore convulsivement et proféra un horrible blasphème; mais peu à peu sa voix s'éteignit, ses muscles se détendirent et sa tête retomba lourdement en arrière.

Dugueselin, au lieu de regarder les Maures, qui s'acharnaient de plus en plus à briser la grille, contempla tristement le renégat :

— Tuer des lépreux, c'est aller contre les desseins de Dieu, qui les a frappés, dit-il avec la foi superstitieuse du temps; ils lui appartiennent. Ils doivent être sacrés pour un vrai chrétien. C'est un sacrilége même de les blesser, si ce n'est en cas de légitime défense.

Il traîna ensuite Ésaü par son caban et l'adossa à la muraille, comme il eût fait pour un frère. Le lépreux ouvrit alors les yeux, et regardant le chevalier d'un air étonné :

— Tu as le courage de me toucher, messire Bertrand, lui dit-il d'une voix faible, moi qui ai essayé de te faire tant de mal! Pourtant il n'y a plus pour toi une question d'orgueil ou d'honneur à braver la contagion.

Bertrand sourit.

— Je sers celui qui souffre, comme nous l'a enseigné par son exemple Notre-Seigneur Jésus-Christ, sans me soucier de savoir si le souffreteux m'a voulu du bien ou du mal. J'oublie que tu as été mon ennemi, pour me souvenir seulement qu'il faut être pitoyable aux lépreux et à tous ceux qui font ici-bas leur passion et leur purgatoire. Ma mère m'a souvent dit que c'était la meilleure manière de dire des patenôtres pour un homme d'armes.

La grille de fer allait être abattue. Les Maures hurlaient

de joie et d'espoir. Aïxa souriait, mais d'un sourire à la fois triomphant et sinistre.

— Et, pour me secourir, messire Bertrand, vous ne vous occupez pas de votre danger? murmura le lépreux avec émotion. Oh! vous êtes en vérité le plus courageux des chrétiens, et vous méritez cette louange unanime qui entoure votre nom comme une auréole. Vous avez honoré le pauvre ladre Ésaü en luttant sans armes avec lui. C'est beau cela! Mais vous pouvez le tuer, et vous l'épargnez. C'est le fait d'une charité plus qu'humaine. Oh! si j'en avais la force, je m'agenouillerais devant vous comme devant un Dieu : mais je suis brisé de douleur, de fièvre et de soif.

— Je vais te donner à boire, Ésaü, répliqua Duguesclin, en allant ramasser le barillet aussi tranquillement que s'il eût fait la chose du monde la plus simple et la plus naturelle.

— Non, sauve-toi, fuis pendant qu'il en est temps encore! s'écria le renégat. Les Maures vont abattre la grille et se ruer sur toi.

Mais Bertrand se contenta de ramasser la massue qu'il avait jetée, et, apportant le barillet, il le remit aux mains du lépreux, et l'aida à le porter à ses lèvres.

— Ne te presse pas, lui dit-il toujours calme, bois doucement.

— Merci, bon chevalier, répliqua Ésaü attendri, dont les yeux se remplissaient de larmes. Je boirai bien seul; mais quittez-moi, parlez vite, car vous seriez victime de votre charité.

— Pourquoi aurais-je peur de ces mécréans, dit Duguesclin, lorsque Dieu m'a donné le courage de lutter contre toi?

— Le Ciel vous protége, il est vrai; mais il ne faut pas tenter Dieu.

— Eh bien! je pars. Tes amis de Grenade vont accourir à ton aide. Ils renversent la grille. Adieu, pauvre lépreux! S'ils n'étaient pas là, je t'emporterais sur mes épaules, car l'eau se répand dans les galeries de l'aqueduc.

— Oh! messire, pas un de ces fidèles croyans du prophète n'osera me toucher, dit Ésaü. Mais, qu'importe! laissez-moi mourir ici.

— Non pas! s'écria le Breton en se signant, et chargeant le lépreux sur ses larges épaules, il l'emporta et s'élança rapidement dans la galerie, tandis que la grille tombait avec fracas, ouvrant le passage à la Mauresque et à ses cinquante hommes d'armes.

Duguesclin ne déposa Ésaü que sur les marches de l'escalier de la léproserie :

— Sois béni, Bertrand, pour avoir eu pitié d'un misérable tel que moi, toi le noble chevalier de France! Il n'est au monde ni roi, ni prince, ni seigneur qui ait la force de ton bras ni la générosité de ton âme.

Mais le capitaine breton, sans l'écouter, s'était hâté de rejoindre ses mulets chargés de sacs de farine, car il entendait les pas précipités et les cris menaçans des Maures, guidés par Aïxa et lancés à sa poursuite.

Il se mit à courir en chassant les mulets devant lui; grâce à son agilité extraordinaire, et au moment où les genétaires croyaient l'atteindre, il parvint à la porte qui donnait entrée dans la ville.

Il tira vivement de sa poche les clefs qu'il avait arrachées à Ruy le faucheur, et, grâce à sa force prodigieuse, il réussit à fermer la porte derrière lui, quoique les Maures se fussent précipités avec furie contre ce nouvel et dernier obstacle pour l'empêcher d'en venir à bout.

X

COMMENT L'ÉVÊQUE L'EMPORTA SUR LE ROI, ET COMMENT LES SACS DE FARINE DU FAUX MEUNIER L'EMPORTÈRENT SUR L'ÉVÊQUE.

Le bon chevalier se trouva, au sortir de l'aqueduc, dans une ruelle déserte qui longeait un côté du mur crénelé de l'alcazar; mais il n'avait pas fait cinquante pas, en affectant la mine assurée et insouciante d'un homme connaissant au mieux les localités, qu'au détour de la ruelle il se rencontra face à face avec une ronde d'habitans armés que commandait le sergent d'armes Juan Diente. Ce dernier poussa aussitôt une exclamation de joie et s'écria :

— Que le meunier et ses mulets soient les bienvenus! ils ne pouvaient arriver plus à propos pour nous faire rompre le jeûne forcé auquel don Enrique et son dogue veulent nous habituer! Puis, s'approchant du Breton, il lui dit tout bas : — *Castille!*

Le faux meunier se gratta l'oreille en signe d'embarras, et, saluant fort courtoisement le sergent d'armes, il chercha à passer outre; mais les hampes des lances se croisèrent devant lui, et force lui fut de s'arrêter.

— Vous ne pouvez, face blanche, aller plus loin, si vous n'avez pas le mot de passe! s'écria Juan Diente.

— Par la croix-Dieu! répondit le meunier, le meilleur mot de passe que je puisse vous donner, c'est *farine*, et je crois qu'il ne manquera pas d'être entendu à merveille par des gens qui ont, comme vous, les dents longues et l'estomac vide.

— Nous comprenons parfaitement ce bienheureux mot, et pour preuve, nous laissons passer vos mulets et leurs charges sans leur demander le mot de passe, dit Juan Diente.

— Eh bien! à franc parler, je ne suis pas du tout fâché que vous m'empêchiez d'avancer, répliqua le meunier d'un air de bonhomie. Les frères de lait du roi m'avaient fait prendre l'engagement de conduire à Séville trois convois semblables à celui-ci, et je ne savais comment me dégager de ma parole.

— Ah çà! que deviendront les deux autres convois? demanda le sergent d'armes.

— Corneboeuf! je ne m'en soucie guère, dit le Breton. Savez-vous que, pour arriver jusqu'ici, j'ai dû affronter les flèches des guetteurs de l'armée de don Enrique, et que j'ai failli être surpris par des truands qui ont appris à brancher et à pendre sous les yeux du fameux capitaine des écorcheurs anglais, Tom Burdett?

— Aussi, voyez, il est encore tout blanc de frayeur, le pauvre homme! s'écria Juan Diente en frappant sur l'épaule de Duguesclin.

En voyant un épais nuage de farine s'échapper de la casaque du meunier, tous les Espagnols se mirent à rire bruyamment.

— Riez tant que vous voudrez, reprit Duguesclin d'un faux air bourru; pour moi, je m'en retourne comme je suis venu...

— Pas tout à fait, observa le sergent d'armes, puisque les mulets restent avec nous.

— Tant mieux! il me sera plus facile d'échapper aux yeux perçans de ces maudits guetteurs, dit le faux meunier en feignant de retourner sur ses pas. Bon appétit, mes maîtres!

Juan Diente l'avait regardé attentivement, et s'était laissé gagner par l'expression de joviale franchise du Breton, qui n'avait pas donné le moindre signe de crainte.

— Allons! puisque tu as encore à faire deux voyages si

utiles aux pauvres affamés de Séville, passe! dit le sergent d'armes; mais, une autre fois, songe qu'un manque de mémoire peut te faire prendre pour un espion et te coûter la tête.

— Ah! c'est là votre moyen de rafraîchir la mémoire et de corriger les distractions? s'écria le meunier. Par la croix-Dieu! franchement, j'aime autant m'en aller tout de suite.

— Allons, vassal impudent, dit Juan Diente courroucé, après t'avoir empêché d'entrer, allons-nous être obligés de te forcer à sortir?

— Mais vous avez vos ordres, reprit l'entêté meunier, et je ne souffrirai pas que vous vous exposiez à être puni pour moi.

— Mais va donc! dit le sergent d'armes en le poussant avec impatience devant lui par les épaules.

Les hommes de ronde, imitant l'exemple de leur chef, poussèrent à leur tour le pauvre meunier, qui se débattait comme un diable au milieu d'eux, et le conduisirent ainsi jusqu'à ses mulets, qui stationnaient paisiblement à quelques pas.

— J'obéis, bonnes gens, j'obéis, dit Bertrand en se retournant vers eux; mais je prends saint Jacques de Compostelle à témoin que je ne cède qu'à la violence, et s'il m'advient malheur en cette affaire, si je suis tué, emprisonné, pendu, écartelé, tant pis pour vous, mes maîtres! ce ne sera pas ma faute, et je m'en lave les mains, comme Ponce-Pilate.

Juan Diente et sa troupe éclatèrent de rire de nouveau, en entendant cette belle conclusion, et un des Espagnols se détacha de la ronde pour mettre charitablement le meunier dans son chemin.

Ils ne le quittèrent des yeux que lorsqu'il eut atteint la rue du Candilejo, qui conduisait à la place du Marché.

Cette place, que les habitans de Séville avaient encombrée pendant plusieurs jours, dans l'espoir d'y voir arriver des vivres, était alors à peu près déserte.

Il n'y avait çà et là, aux angles des rues, sous les auvens des boutiques, qu'un petit nombre de femmes du peuple étendues sur le sable brûlant, tenant sur leurs genoux des enfans qui pleuraient et qu'elles ne cherchaient même pas à consoler ou à tromper par leurs baisers et leurs caresses. Elles avaient toutes le regard effrayant de fixité, mais pas une larme ne coulait le long de leurs joues pâles et amaigries par la souffrance. Tout était tari en elles, le lait dans leurs mamelles, les larmes dans leurs yeux, l'espoir dans leur cœur!

Tous ceux que la faim laissait encore debout, hommes, femmes et enfans, qui pouvaient encore crier et agir, s'étaient rassemblés devant la porte de l'alcazar, qu'ils assiégeaient de clameurs, de lamentations et de menaces.

Mille bras décharnés se levaient contre le palais, mille mains se tordaient convulsivement pour faire appel à la pitié de don Pedro. Tout ce peuple affamé demandait de quoi vivre pendant une heure à son roi, qui manquait de pain. Les sanglots, les prières et les blasphèmes se croisaient dans l'air, s'élevant du sein de cette multitude, et montant vers le ciel comme le nuage qui doit enfanter l'orage.

L'orage commençait en effet à gronder, car les dernières paroles d'Aïxa, accusation calomnieuse perfidement calculée, jetées sur la place du Marché de Séville comme un germe fécond, avaient porté leurs fruits. Depuis ce jour, la rumeur publique dénonçait la juive Rachel comme ayant fait la famine. Le peuple, désespérant d'obtenir du pain, demandait à grands cris qu'on lui livrât la nouvelle favorite. Ne pouvant assouvir sa faim, il voulait assouvir sa vengeance.

Cependant Rachel, quoique faible et souffrante encore de sa blessure, avait passé deux nuits sans sommeil pour soigner les malades et les blessés; elle avait vendu sans regret ses joyaux et toutes ses richesses de jeune fille pour acheter des grains et des farines au dehors; cœur tendre et généreux, elle souffrait de toutes ces douleurs et de ces misères qui s'exhalaient en plaintes ou en outrages, et se demandait avec terreur si c'était son amour pour don Pedro qui avait provoqué la colère de Dieu et attiré tant de calamités sur Séville. Elle interrogeait alors le fond de son cœur pour savoir si elle aurait la force d'en arracher cette passion fatale; mais elle comprenait en frémissant que toute sa vie se résumait dans son amour, et qu'elle pourrait encore être heureuse avec don Pedro sur un radeau de naufragés battu par la tempête, sur la cime neigeuse de montagnes stériles, dans des steppes de sables brûlans ou de glaces, ou en traversant des champs de bataille ensanglantés, tandis que, loin de lui, l'azur du ciel deviendrait noir pour elle, les fleurs se faneraient, les chansons joyeuses résonneraient à ses oreilles comme des glas de mort. Tant que son regard pouvait rencontrer celui de son amant, tant qu'elle pouvait fortifier son courage par un sourire de confiance et d'espoir, elle sentait son âme s'élever et grandir avec les dangers; elle abdiquait les faiblesses de la femme pour se rendre digne de la tendresse de ce vaillant prince, mais elle voyait bien que, le jour où elle serait séparée de don Pedro, la source de sa fermeté et de ses dévouemens serait soudainement tarie, et que la noble favorite du roi de Castille redeviendrait aussitôt l'humble Rachel, insoucieuse de la vie, et bonne seulement à mourir en répétant le nom de celui auquel son cœur s'était irrévocablement voué.

Lorsqu'elle entendit les malédictions que le peuple furieux lançait contre elle, elle n'éprouva ni crainte, ni colère; elle sourit douloureusement et murmura:

— Pauvres gens, ils ne savent pas ce que j'ai fait pour eux!

Mais la tempête populaire grossissait de plus en plus.

Tous ces malheureux, dont les entrailles étaient tenaillées par la faim, et qu'un reste d'attachement au roi, de fidélité ou de crainte, empêchait de demander la reddition de la ville, cherchaient un prétexte à leurs maux, et, rendus crédules, soupçonneux et cruels par tant de souffrances, ils avaient avidement saisi celui que la haine de la Mauresque leur avait fourni.

Les partisans secrets de don Enrique, et surtout les agens d'Augustin Gomez Gudiel, que le pape venait de nommer évêque de Ségovie tout récemment, et qui était hostile au roi vaincu ainsi que tous les chanoines et tous les prêtres de Séville, fomentaient activement ces dispositions à la révolte. Et dès qu'une seule voix de la foule eut jeté audacieusement ce cri: « Mort à Rachel! mort à la juive! » on eût dit qu'une étincelle électrique parcourait tous les groupes, tant ils mirent d'accord à répéter ces paroles sauvages, comme un mot d'ordre donné.

— Elle a ensorcelé le roi, cette fille damnée! dit la femme d'un savetier qui regardait son enfant râler sur son sein desséché. Elle se réjouit de voir tant de braves chrétiens mourir faute de pain, tandis que la jouvencelle dort ou chante dans les jardins de l'alcazar, ou prend son bain dans les étuves de Maria de Padilla.

— C'est elle qui encourage le roi à résister, ajouta un petit tailleur, dont la main avait été écorchée sur le rempart par une flèche perdue, et qui, à dater de cette glorieuse égratignure, se pavanait héroïquement loin du danger. A quoi servira cet entêtement? Les soudards de don Enrique et les malandrins de monseigneur Bertrand n'entreront dans Séville qu'au jour où Séville ne sera plus qu'un cimetière. Voilà tout.

— Sans cette maudite fille d'Israël, s'écria un tanneur aux cheveux roux, don Pedro aurait fait mettre la Juiverie à sac. On y aurait trouvé des monceaux d'or et de blé qu'ils ont accaparés.

— Oh! le blé surtout, car le blé c'est la vie! interrompit la femme du savetier. Si j'avais eu du pain à me mettre sous la dent, mon lait n'aurait pas tari, et mon enfant ne serait pas à la mort. Mais tous les doubles et les angelins

du monde ne le ressusciteraient pas plus que mes baisers, mes larmes et mes prières.

Et elle embrassa convulsivement son enfant, qui gémit.

— Et dire que mon four est vide, reprit un boulanger, lorsque Dieu nous a donné cette année une si riche moisson ! mais on assure que le trésorier Ben-Levi a fait brûler les blés en gerbes, pour en faire hausser les prix.

— Et que Rachel a fait noyer celui des greniers publics pour favoriser la vente des approvisionnemens de son père, ajouta le tailleur.

—Et nous souffririons cela, poursuivit le boulanger; nous nous laisserions mourir comme des moutons que le boucher conduit à l'abattoir, sans nous venger ! Mais quand nous devrions assiéger l'alcazar avec nos dents et nos ongles, il nous faut la juive ! Quand nous la tiendrons, je vous promets de la brûler vive dans mon four, à la place du pain qui nous manque.

— Et moi ! s'écria le tanneur en voyant que ces féroces paroles ne soulevaient aucune improbation dans la foule, je lui ferai manger le reste des herbes et du cuir dont j'ai nourri hier mes enfans.

— A mort la juive ! à mort Rachel ! Justice ! justice ! répéta toute cette multitude exaspérée par ces accusations.

Et la foule, mugissant et ondulant comme les vagues de la mer, cerna les murailles de l'alcazar.

Don Pedro, depuis une heure, avait rejoint Rachel, qui regardait du haut du mirador le commencement de la sédition. Tant que les affamés, rôdant comme une bande de loups furieux autour des murs crénelés, s'en étaient tenus aux hurlemens, aux plaintes et aux menaces, il s'était contenté de consoler la jeune fille et de lui faire espérer que la tourmente s'apaiserait bientôt. Mais quand il vit les plus acharnés attaquer les portes du palais à coups de pioches et de piques, et des torches de résine flamboyer dans quelques mains, il ne put contenir sa colère, et s'écria :

— Ils demandent justice ; eh bien ! je vais la leur faire !

Mais la juive, saisissant ses mains avec force, le retint et lui dit :

— Ce sont de pauvres gens qui souffrent, Pedro ! Pourquoi m'en veulent-ils? je ne sais. Je vous aime, voilà tout mon crime. Mais les châtierez-vous parce qu'on les trompe en me désignant comme la cause de leurs maux ? Hélas ! leurs souffrances ne sont que trop réelles ; elles deviennent intolérables. Je ne veux pas que le sang coule pour moi. Notre amour ne plaît pas à Dieu, puisqu'il le poursuit de tant de calamités. Laissez-moi, Pedro, aller vers eux et leur parler. Quand ils me verront confiante au milieu d'eux, ils ne me croiront peut-être pas une si grande criminelle. Je saurai trouver des paroles pour toucher leurs cœurs.

— Enfant crédule ! dit don Pedro, mais ce peuple en furie, c'est une armée de tigres. Est-ce qu'ils t'écouteront? Non. Ta voix pourrait les attendrir et les apaiser, et ce dont ils ont peur, c'est de voir s'éteindre le feu de leur colère. Est-ce qu'ils te regarderont ? Mais ton visage d'ange les désarmerait. Non, Dieu est neutre en tout ceci. Je connais ce jeu des séditions ; il se compose de factieux et de dupes. Dans la foule se cachera quelque lâche qui te jettera une pierre ou un épieu d'une main furtive et honteuse, pour que cette foule prenne goût au sang. Et alors plus tu seras humble, soumise, innocente, belle et suppliante, plus chacun s'acharnera à assouvir sur cette proie facile sa haine et son envie. Les chrétiens fanatiques te frapperont parce que tu es juive et que cela leur vaudra une indulgence promise ; les lâches, parce que tu es une jeune fille sans défense ; les vieilles et les laides, parce que tu es jeune et belle ; les amis du bâtard, parce qu'ils sauront que c'est moi qu'ils torturent en te torturant, et que chaque coup qu'ils te porteraient m'atteindrait au cœur. Il faut donc faire face à l'orage, Rachel, et disperser par la force cette plèbe aveugle.

Et il voulut s'avancer vers la porte; mais la jeune fille le retint encore.

— Tu as tort, Pedro ; ils te haïront, dit-elle, et jusqu'à cette heure pas un cri ne s'élève contre toi. Si, en me livrant à ces gens exaspérés, j'obtiens d'eux un jour de résignation et de courage, ma vie n'aura-t-elle pas été utile, et n'expierai-je pas dignement la faute de mon amour ?

Don Pedro se détacha brusquement de l'étreinte de la juive.

— Rachel, répondit-il sévèrement, tant que je serai roi, je ne veux pas faire les affaires de don Enrique. Ces criards se plaignent de la famine. Eh bien ! qu'ils sortent de la ville, qu'ils aillent querir du pain au camp ennemi. Est-ce que, moi le premier, je ne leur donne pas à tous l'exemple de souffrir ! Ai-je une ration plus forte que le dernier homme d'armes de l'alcazar ?

— Oh ! je tremble pour vous, Pedro. Ne sortez pas du palais, ne descendez pas au milieu des mutins !

— Ils croiraient que j'ai peur, répliqua le roi. Restez ici, Rachel, et vous verrez bientôt l'orage se dissiper.

Il descendit rapidement dans le corral, et ordonna aux almogavares d'ouvrir les portes ; puis il monta un des beaux palefrois envoyés par Mohamed, et que son frère de lait Blas avait dressé pour lui, sans laisser paraître plus d'émotion que s'il se fût apprêté à se rendre à une joyeuse fête. Il s'avança ensuite hardiment, seul, le regard sévère, sous la porte du Jugement.

La multitude, furieuse et hurlante, sembla se calmer aussitôt comme par enchantement, et il se fit un grand silence.

— Êtes-vous donc des traîtres, gens de Séville, pour entourer l'alcazar avec des imprécations et des cris de mort ? s'écria le roi d'une voix irritée.

Le tanneur, voyant que nul n'osait répondre, résolut de payer d'audace, et, s'approchant de don Pedro :

— Seigneur roi, dit-il, nous ne sommes pas des traîtres; nous avons du courage contre les lances et les flèches, les épées et les javelines ; mais nous n'en avons pas contre la faim, qui fait tomber les armes de nos mains.

— Croyez-vous donc, reprit le justicier d'une voix sombre, que votre roi ne souffre pas la faim, lui aussi ?

— Aussi aimons-nous notre roi, répliqua le tanneur. Nous n'en voulons qu'à ceux qui lui donnent de mauvais conseils.

— Qui donc accusez-vous ? demanda don Pedro avec un calme factice.

— La juive Rachel ! répondit hardiment l'homme du peuple ; c'est elle qui aveugle ton esprit, qui ferme tes oreilles et ton cœur aux plaintes de tes sujets fidèles, qui t'empêche de voir leurs larmes; c'est elle qui t'a fait chasser la fille de Mohamed, et qui t'a privé du secours des Maures de Grenade, avec lequel nous aurions pu repousser les routiers de France et d'Aquitaine. C'est par faiblesse pour elle que tu n'oses faire saisir et distribuer les blés accaparés par les juifs.

— Insensés ! dit le roi : ceux qui vous ont débité ces fables, perfides comme le venin d'une vipère, sont des menteurs et des traîtres.

Tout à coup un cri déchirant sortit du sein de la foule. La femme du savetier, échevelée, le visage navré, les yeux fixes, pressant dans ses bras son enfant glacé, immobile, s'élança vers don Pedro, en tendant vers lui le pauvre petit.

— Est-ce aussi un traître, cet innocent qui vient de mourir ? s'écria-t-elle d'une voix plaintive. Quel mal avait-il fait pour le laisser mourir ? Je suis veuve. Son père s'est fait tuer pour toi sur les remparts, seigneur roi ; il a été heureux, lui, il n'a pas vu son enfant mourir de faim !

Ce fut alors une explosion de clameurs confuses, ardentes, déchirantes, qui firent frissonner don Pedro malgré tout son courage. C'est que contre ces lamentations, contre cette révolte de mains suppliantes, cette sédition de visages creusés par la faim, on ne pouvait songer à employer la violence. La foule l'entourait comme une

muraille infranchissable, et il se vit bientôt prisonnier de ses sujets prosternés, agenouillés devant lui, mais demandant avec une insistance de plus en plus terrible la mort de Rachel.

Il gardait un dédaigneux silence, sachant bien qu'on lui arracherait le cœur de la poitrine avant que la condamnation de sa bien-aimée sortît de ses lèvres; mais la contrainte qu'il était forcé d'imposer à son caractère violent et irascible devenait si cruelle, qu'il sentait sa raison près de s'égarer, lorsque les groupes compactes qui l'entouraient se dispersèrent soudainement et qu'un grand vide se forma autour d'eux.

Il leva les yeux et vit s'avancer une file de civières, sur lesquelles étaient entassés plusieurs cadavres à peine voilés d'un linceul, et dont les visages crispés, allongés, amaigris, témoignaient des affreuses convulsions de leur agonie. C'était le convoi de trois familles nobles, dont les maisons étaient restées fermées depuis deux jours. Le *primer assistente* de Séville avait fait enfoncer les portes par ses alguazils, et on n'y avait trouvé que des cadavres. Ces fiers *ricos-hombres* n'avaient pas voulu mendier du pain, et avaient préféré mourir, avec le naïf stoïcisme de l'orgueil.

La foule regarda avec une sinistre épouvante ces civières derrière lesquelles marchaient, en chantant les prières des morts, le nouvel évêque de Ségovie, Augustin Gomez Gudiel, et ses anciens collègues, les chanoines de Séville.

Don Pedro ému leva sa toque au moment où les civières passaient devant lui, et dit à voix haute :

— Pauvres gens ! à quel martyre avez-vous été condamnés !

L'évêque s'arrêta aussitôt, et les chants de mort cessèrent.

— Pourquoi les plaignez-vous, seigneur roi ? Encore quelques jours, encore quelques heures. et nous serons tous semblables à ces cadavres; car après la famine viendra la peste, et peut-être alors Dieu atteindra-t-il ceux qui ont su se mettre à l'abri de la faim.

Le silence était si profond, que ces paroles audacieuses furent entendues de toute la foule.

Don Pedro fixa sur l'évêque un regard plein de mépris :

— Si cela dépendait de vous, bon Augustin Gudiel, la famine cesserait bientôt, n'est-ce pas? car vous vous empresseriez d'ouvrir les portes de la ville à don Enrique et de lui livrer votre roi?

— Non, seigneur, répliqua l'impassible évêque, je ne suis ni un lâche ni un traître. Un lâche ne vous parlerait pas si haut et si ferme; un traître ne serait pas resté jusqu'à ce jour dans la ville affamée. Mais je suis le pasteur de toutes ces pauvres familles, et je ne puis sans angoisse les voir souffrir ainsi.

— Que feriez-vous donc à ma place, vous qui avez refusé de me venir en aide? demanda le roi en comprimant sa colère.

— Écoutez-moi, seigneur, dit hardiment Augustin Gudiel. Au roi qui subit le joug si humiliant d'une juive et qui lui sacrifie son peuple, nous avons refusé de fondre les vases sacrés et les cloches des églises dans l'intérêt purement temporel et politique d'une guerre entre frères. Mais ce que nous n'avons pu faire pour le roi, nous le ferons pour le peuple; ce que vous nous avez demandé comme à des courtisans, nous le ferons comme prêtres, par charité pour tant de malheureux que nous voulons empêcher de mourir. Avec l'argent des vases sacrés et des cloches nous irons nous-mêmes acheter du blé dans les campagnes, et je suis sûr que don Enrique respectera, lui, notre caractère sacré.

— C'est-à-dire, s'écria don Pedro d'une voix tonnante, que vous irez porter au bâtard la somme que vous retirerez de cette fonte? Ne soyez donc pas courageux à moitié, don Augustin.

— Ne blasphème pas, ô roi ! reprit l'évêque de Ségovie; n'outrage pas les serviteurs de Dieu. Cette juive est une magicienne qui t'a ensorcelé et qui a conjuré ta perte.

— Oui, dit don Pedro, elle a jeté un charme sur moi; mais ce charme, c'est son amour et son dévouement. Elle ne m'irrite pas, elle apaise mes colères; elle ne me menace pas comme vous autres, elle donnerait sa vie pour moi. Voilà tous ses maléfices.

— Bonnes gens ! s'écria alors Augustin Gudiel en élevant la voix et en se tournant vers le peuple, il faut sauver don Pedro malgré lui. Entrez à l'alcazar et emparez-vous de la juive.

La foule, à cet ordre, se resserra, et une partie des groupes se dirigea vers l'alcazar, tandis que le roi répliquait :

— Mes fidèles almogavares vous en empêcheront bien.

— Qu'importe ! hurla le tanneur. Qu'ils nous tuent donc, les hommes d'armes ! Puisqu'il s'agit de mourir de faim ou d'un coup de masse de fer, j'aime mieux ce dernier genre de mort, il est plus expéditif.

Et les plus déterminés des séditieux s'élancèrent à sa suite vers la porte du palais, qui était restée ouverte.

Don Pedro voulut suivre ce flot humain pour ordonner à ses soldats de le repousser; mais la foule, qui l'entourait toujours, se serra plus compacte, refusant de s'ouvrir pour lui livrer passage, et recevant, sans pousser ni plaintes ni menaces, les coups de sa *vara* ou verge de justice, seule arme qu'il eût conservée en cette circonstance. Il voulut crier de façon à ce que sa voix parvînt aux hommes d'armes. Ses cris furent aussitôt étouffés par les psaumes que les évêques, les chanoines et le peuple entonnèrent aussitôt. Il tournait autour de ce cercle vivant, comme le lion dans sa cage.

Les almogavares, rangés en bataille devant la porte du Jugement, présentèrent d'abord aux séditieux la pointe de leurs lances; mais l'évêque de Ségovie s'avança vers eux, et leurs rangs s'ouvrirent respectueusement devant lui. Au moment où il allait entrer dans le palais, il vit accourir une jeune fille voilée qui se jeta en sanglotant à ses genoux.

C'était Rachel qui, voyant le danger que courait don Pedro pour l'amour d'elle, venait le partager ou sauver son royal amant, en se livrant à la fureur populaire. Elle voulut saisir et baiser la main de l'évêque.

— Ne me touche pas, fille de péché ! s'écria Augustin Gudiel avec une indignation fanatique. Humilie-toi ! traîne-toi à genoux devant ces veuves et ces orphelins que tu as faits ! Avoue ton crime !

Et comme elle n'obéissait pas assez vite, le tanneur la prit par le bras, la courba jusqu'à terre et lui arracha son voile; mais dès qu'il eut entrevu le visage de Rachel, éclatant d'une si merveilleuse beauté malgré son effroi, il recula en disant :

— Elle est vraiment belle comme un ange du paradis.

— Oui, elle est belle, reprit l'évêque de Ségovie; mais belle comme le démon de la tentation.

— Où est don Pedro ? demanda-t-elle doucement, en les regardant tous les deux avec des yeux suppliants.

— Sa voix est douce comme celle d'un enfant, dit le tanneur tout surpris de l'émotion inconnue qui gagnait son âme.

— Tu oublies que ton cœur n'est que cendres et son esprit que maléfice, répliqua sévèrement Augustin Gudiel.

Honteux de son attendrissement momentané, le tanneur garda le silence, tandis que la foule hurlait et bondissait de joie d'avoir trouvé sa victime, se pressant autour de la pauvre fille avec des regards ardents qui la dévoraient. Le tigre tenait sa proie dans ses ongles et se disposait à jouer un instant avec elle, bien sûr de ne pas se la laisser arracher.

— Don Pedro t'attend là-bas ! dit l'évêque. Marche vers lui, Rachel ! Jamais tu n'auras eu pour t'accompagner une si nombreuse escorte.

— Baise la terre, juive, s'écria le boulanger, cette bonne terre qui produit le blé que tu nous voles !

— Ne crache pas sur le Christ, créature de Satan, dit Augustin Gudiel en appliquant par un geste si brutal et si soudain un Christ d'argent sur les lèvres de la jeune fille, que la surprise lui fit rejeter la tête en arrière en poussant un cri. Voyez, ajouta-t-il aussitôt d'un air triomphant, comme le démon se débat et rugit par la voix de cette fille sacrilége. Elle a crié de douleur quand le Christ a touché ses lèvres, comme s'il avait été rougi au feu.

Et la foule battit des mains à cette épreuve victorieuse.

Effarée, les larmes aux yeux, traînée par des mains indignes, pantelante, ne voyant autour d'elle qu'un océan de têtes ennemies et menaçantes, la jeune juive n'avait qu'un instinct, qu'un sentiment dans le cœur, qu'une pensée dans l'esprit. Elle se rapprochait par ce supplice de don Pedro. Elle allait revoir ce regard aimé, elle allait entendre cette voix de protection, de tendresse et de salut, au lieu de ces clameurs haineuses; elle allait enfin sauver son amant ou mourir avec lui.

Dans ce trajet terrible, ses voiles s'étaient déchirés, son justaucorps à manches pendantes s'était entr'ouvert, et ses longs cheveux couvraient ses épaules nues; mais la pauvre enfant ne s'en doutait pas. Elle avait senti des mains la toucher brutalement, et chaque fois ce contact lui avait fait froid comme un coup de poignard ; elle s'efforçait de détacher sa pensée de cette scène affreuse. Elle vit passer sous ses yeux, en quelques secondes, sa vie entière, calme, joyeuse, dans la maison et le jardin de son père : comme le soleil brillait alors dans un ciel d'un azur foncé ! comme ses oiseaux venaient chanter sur ses doigts, dans ses cheveux, et baiser ses lèvres ! comme la vieille Déborah lui contait le soir de curieuses légendes dans ce bon temps qui lui paraissait éloigné et vague comme un rêve ! Et aujourd'hui cette enfant si aimée, si choyée, rampait sur ses genoux sous les imprécations de tout un peuple. Elle leva les yeux vers le ciel, qui lui semblait devoir être tendu de nuages noirs et orageux. Le ciel était toujours bleu, et le même soleil qui faisait autrefois chanter ses oiseaux brillait sur sa tête. Par une singulière bizarrerie de sa pensée, elle se souvint tout à coup d'une gazelle que son père lui avait donnée quand elle était enfant, et qu'Ésaü ayant voulu tuer dans un jour de colère, elle avait défendue contre lui. Elle revit la pauvre gazelle se réfugiant toute tremblante, avec ses grands yeux pleins de grosses larmes, auprès de sa jeune maîtresse, et elle ne put s'empêcher de pleurer. Elle comprenait maintenant les angoisses de la gazelle.

En ce moment, la torture finit. Le tanneur se jeta presque sous les pieds du cheval de don Pedro et lui cria :

— Voilà celle que tu préfères à tout un peuple !

— Seigneur roi, dit la juive sans se relever, ne me défendez pas ! Que leur colère se tourne contre moi, et non contre vous !

— Oh ! les lâches ! s'écria don Pedro; ils font donc métier de bourreau ! L'évêque Gudiel va donc assassiner une femme ! Et vous croyez, vous autres, ajouta-t-il avec un éclat de rire amer, que Dieu vous enverra du pain pour vous récompenser d'un tel crime ? Mais il vous enverra son tonnerre, et non du pain.

— Indigne favorite, dit Augustin Gudiel sans s'émouvoir, avoue tes sortiléges et maléfices; confesse devant le roi que tu as feint de l'aimer comme une autre Esther, pour qu'il ne retirât pas sa protection à tes frères; que tu lui as fait perdre l'alliance des Maures de Grenade, et enfin que la famine de Séville est ton ouvrage : car nous savons que des blés ont été vendus dans toute l'Andalousie pour être introduits secrètement à Séville, et ils n'y sont point entrés.

Un cri d'indignation furieuse s'éleva dans la foule.

— Si cela est vrai, s'écria le boulanger qui écumait de rage, voici un marteau, une corde et quatre grands clous que mes voisins ont apportés, et avec lesquels je me charge de crucifier la juive sur la porte du Jugement.

— Et si cela est faux, s'écria à son tour le roi, je jure, par le salut de ma vieille nourrice, que ce marteau, cette corde et ces clous me serviront à te faire crucifier toi-même, boulanger désœuvré !

— Voilà ce dont je t'accuse, Rachel, reprit l'évêque de Ségovie. Réponds.

— Voilà ce que tu dois démentir à l'instant, Rachel, dit don Pedro. Réponds à cette calomnie infâme. La juive frissonnait de tout son corps; la voix mourait dans son sein. Le cœur du roi se serra tandis que la foule faisait silence. — Oh ! voir ma bien-aimée trembler ainsi devant des prêtres hypocrites, murmura-t-il ; voir cela de sang-froid, c'est impossible ! Oh ! ils ont trouvé le meilleur moyen de se venger de moi, tout en affectant de m'être fidèles. Cette noble fille si belle, que je ne pouvais regarder sans enivrement, que j'osais à peine serrer dans mes bras, tant elle me semblait un ange égaré du ciel, dont les pieds mignons devaient se meurtrir à toucher la terre, cette enfant généreuse et dévouée, ils la traînent en coupable par les rues, ils la laissent souiller par le contact de cette foule hideuse et méchante ; ils l'accusent par des mensonges grossiers, et la réduisent à se justifier ! Mais où donc est le roi de Castille, celui qui commande et auquel on obéit ? Ah ! sans doute au camp de Duguesclin; car cette année ce sont les Français qui dictent la loi en Espagne.

— Elle n'ose pas répondre ! elle avoue ! son silence la condamne ! crièrent le tanneur et le boulanger, en donnant le signal du tumulte à la foule silencieuse.

Mais Rachel ne voyait, ne regardait que don Pedro, et n'avait rien écouté, rien compris des questions que lui faisait subir l'évêque de Ségovie.

— Taisez-vous, hyènes altérées de sang, dit le roi en repoussant avec sa *vara* les deux séditieux qui voulaient saisir la juive. Demandez donc aussi aux cadavres qui reposent sur ces civières s'ils veulent vous répondre. Laissez-moi interroger cette pauvre fille que vos clameurs assourdissent. Avez-vous peur encore qu'elle ne vous échappe ?

Il descendit de cheval et s'avança vers sa maîtresse; elle le regarda avec ces yeux hagards et fixes que les peintres prêtent aux fous ou aux rêveurs.

— C'est vous, Pedro ! dit-elle en frémissant de joie et sentant la chaleur revenir à ses membres engourdis. Oh ! alors, je n'ai plus peur.

— Nous ne sommes pas seuls, Rachel, reprit doucement don Pedro. Tu es ici devant tes accusateurs, le vertueux Augustin Gudiel, évêque de Ségovie, et les chanoines de Séville; tu es devant tes juges, ces braves mutins qui, pour se distraire de la faim, sont impatients de trouver une criminelle à pendre ou à crucifier.

— Avoue donc, fille de Samuel, que ton amour pour le roi était faux, et que tu as fait noyer ou brûler les blés accaparés par tes agens, dit durement l'évêque.

— Que faut-il répondre ? demanda la pauvre fille. Maintenant que la voix de don Pedro a résonné à mon oreille, j'avouerai tout ce que vous voudrez. Vous obtiendrez tout de moi, excepté de dire que j'ai feint de l'aimer. Oh non ! cet amour m'a coûté trop de larmes et d'angoisses pour que ce soit un mensonge ! C'est mon péché et mon crime, mais ce n'est pas une fausseté. Vous dites que j'ai aimé don Pedro dans l'intérêt de mon père et de ma race. Hélas ! je les ai trahis pour lui. Mon père m'a reniée et maudite.

— Mais les blés ! que sont devenus les blés secrètement achetés ? poursuivit Augustin Gudiel. Des prisonniers français nous ont confirmé la réalité de ces achats.

— Je n'en sais rien, monseigneur, répondit-elle la rougeur au front.

— Elle ment ! s'écria l'évêque.

— Elle ment ! répéta la foule.

— Oh ! ne doutez pas de moi, Pedro, dit Rachel en

voyant le roi fixer sur elle un regard de reproche. Laissez-moi mourir, et vous demanderez plus tard à Diego Lopez et à ses frères si je vous ai trompé.

— Relève-toi, pauvre enfant, dit don Pedro avec fermeté ! Cet homme de mensonge ne prévaudra pas contre toi. Tous ses sermens ne valent pas une de tes larmes.

— Bonnes gens! n'écoutez pas ce mauvais roi, s'écria Augustin Gudiel. Tu perds ton âme, don Pedro, en luttant contre Dieu.

— Je ne sacrifierai pas l'innocente à vos menaces, quoique vous vous croyiez l'image de Dieu sur la terre, répliqua le roi.

— Cette fille appartient à la justice de l'Église! dit l'évêque en la saisissant toute frissonnante par la main et étendant devant elle sa crosse épiscopale.

Don Pedro, éperdu, ses yeux bleus injectés de sang, ses cheveux blonds en désordre, alla droit à lui.

— Lâche la main de Rachel, Augustin! s'écria-t-il. L'évêque haussa les épaules. — Je suis ton maître et seigneur! obéis! continua le roi.

Rachel se tourna vers le tanneur, qui s'était rapproché d'elle.

— Emmenez-moi, par pitié! lui dit-elle. Don Pedro ne peut plus réprimer sa colère; il va se passer quelque chose de terrible. Emmenez-moi! Quand il ne me verra plus, il se calmera peut-être; il voudra me rejoindre, et il ne songera plus à l'évêque. Emmenez-moi! Oh! je ne crains pas de mourir; mon seul regret est d'être séparée par la mort de ce malheureux roi.

Mais, pendant ce temps, la lutte entre don Pedro et Gudiel avait grandi.

— C'est un péché que tu défends en protégeant cette magicienne! avait dit l'orgueilleux évêque de Ségovie.

— Et toi, Gudiel, tu l'accuses et la condamnes parce que tu es vendu à don Enrique, et que le bâtard t'a payé ce noble exploit.

— Rachel, suivez-moi, dit Gudiel en entraînant la jeune fille et se disposant à s'éloigner sans répondre à cette dernière attaque.

Mais alors le naturel impétueux de don Pedro l'emporta. Il arracha la crosse épiscopale de la main d'Augustin, et, la brandissant sur sa tête :

— Si le pape sait faire des évêques, s'écria-t-il, moi je sais les défaire.

Un cri d'horreur général s'éleva dans la multitude. Les chanoines se voilèrent la face en criant :

— Blasphème et sacrilége!

Augustin Gudiel brava le roi du regard et lui dit :

— Frappe-moi donc! Pousse jusqu'à ce point l'ivresse de l'orgueil! Mais Dieu fera un miracle contre toi. Ces cadavres eux-mêmes porteront témoignage à son tribunal, ajouta-t-il en affectant une assurance que le tremblement de ses lèvres et l'altération de sa voix démentaient.

— Si Dieu est juste, répliqua don Pedro, qui craignit de s'être laissé emporter trop loin, il viendra à l'aide de cette pauvre créature et fera hautement déclarer son innocence.

Tout à coup on entendit une grande rumeur éclater dans la place du Marché.

— Qu'avais-je dit? s'écria l'évêque. Entendez-vous ce bruit qui ressemble à celui d'un ouragan? C'est l'assaut de la ville. Dieu a condamné don Pedro.

La masse compacte, partagée entre la frayeur que lui causa cette nouvelle et la fureur que venait de lui inspirer l'action téméraire du roi, s'ébranla tumultueusement. Les cris se rapprochaient de plus en plus, et bientôt les séditieux virent s'avancer vers l'alcazar une nouvelle foule. Mais les nouveaux-venus ne ressemblaient nullement à des fugitifs et ne jetaient que de joyeuses clameurs. Ils entouraient le faux meunier, qui conduisait dix mulets chargés de lourds sacs de farine, et qui s'arrêta devant les civières, autour desquelles étaient rangés les chanoines.

On n'entendit plus alors qu'un seul cri, poussé par toutes les bouches :

— Ce sont des vivres. C'est du blé qui nous arrive!

Le peuple, avec sa mobilité ordinaire, oublia aussitôt sa colère, sa révolte, sa haine. Ces hommes qui déjà tiraient leurs couteaux, qui déchiraient les vêtemens de la juive et allaient l'arracher au roi, s'écartaient de leur victime pour se presser autour du bienheureux convoi.

L'évêque seul avait gardé un visage sombre en entendant les cris d'allégresse, et il laissa échapper de ses lèvres crispées ces mots :

— Peuple enfant! maudit soit ce meunier malencontreux qui apparaît au moment où nous allions l'emporter!

— Eh bien! qui de nous deux a raison, fidèle Augustin? lui dit don Pedro en saisissant le bras de Rachel et la remettant aux mains des almogavares, qui avaient pu enfin pénétrer jusqu'à lui. Je devrais te faire traîner à l'alcazar pour te châtier de ta trahison; mais je respecte encore en toi le serviteur de Dieu...

— Que tu as menacé, insulté, presque frappé! répliqua amèrement l'évêque de Ségovie.

— Dieu a prononcé entre nous et t'a donné tort, dit le roi.

Cependant Bertrand était entouré, pressé, étouffé par cette foule affamée, et les plus audacieux voulaient déjà se jeter sur les mulets.

— Justice pour tous! n'avancez pas, vous autres! s'écria le Breton en les tenant en respect et faisant le moulinet avec son énorme gourdin; car j'assommerai sans miséricorde quiconque, sans mon consentement, portera la main sur mes sacs.

— De la farine! de la farine! lui criait-on de toutes parts.

— Tout cela est pour vous, répondit le faux meunier; mais pas de pillage! il ne faut pas qu'on puisse dire : « Heur aux forts et malheur aux faibles! » car, faibles ou forts, jeunes ou vieux, chacun de vous a faim; il faut donc à chacun sa part.

— Oui, oui, répéta la foule.

— Allons! continua Bertrand, les hommes de bonne volonté! et que l'on m'aide à faire le partage.

Le tanneur, le boulanger et les plus robustes de ceux qui l'entouraient, s'élançant à ses côtés, l'aidèrent à décharger ses mulets et à dénouer ses sacs.

Tous ces gens qui n'avaient pas craint d'assiéger la demeure royale de don Pedro le justicier, dominés par la contenance hardie d'un simple meunier, fascinés par le regard plein d'audace et de résolution d'un inconnu, attendaient sans murmurer, avec un calme extraordinaire, que le partage commençât. Tous les yeux étaient fixés avidement sur lui, excepté ceux de la femme du savetier, qui était restée immobile et muette comme une statue, la bouche sur la bouche de son enfant.

Bertrand l'aperçut et lui cria :

— Et vous, bonne femme, qui vous tenez à l'écart, est-ce que vous ne voulez pas prendre votre part de cette bonne aubaine?

— Moi, dit-elle en le regardant d'un air de surprise douloureuse, qu'ai-je besoin de vivre? Mon mari est mort... je vivais, j'ai vécu pour mon enfant... lui aussi est retourné au ciel. Pour qui vivrais-je? Soyez bon, courageux meunier, et dites-moi votre nom, afin que je puisse le répéter dans mes prières avant de mourir.

— Oui, ton nom, ton nom! crièrent tous les affamés.

Bertrand maudit la sotte idée qu'il avait eue d'interpeller cette femme.

— Mon nom est obscur et ne vous importe guère, répondait-il : je ne suis que l'agent de ceux qui me paye nt. A chacun selon ses œuvres! Ces grains, ces farines ont été achetés pour vous.

— Par qui? s'empressa de demander Augustin Gudiel, saisi d'une avide curiosité.

— Par la juive Rachel, fille du trésorier Ben-Levi, répondit insouciamment le faux meunier. Un long murmure

d'étonnement courut dans les rangs pressés de la foule.

— Oui, par la juive Rachel, dont vous maudissiez le nom au moment où je suis arrivé, continua Bertrand.

— Mais on l'accuse pourtant d'avoir fait la famine, dit le boulanger.

— Ses accusateurs sont peut-être les vrais coupables, reprit le meunier. Quant à elle, bénissez-la, vous dis-je, car c'est elle qui m'a envoyé vers vous, car c'est là le bon ange qui veille sur Séville.

L'évêque fut tenté de traiter le nouveau-venu d'imposteur; mais lorsqu'il vit ce peuple si acharné tout à l'heure contre la juive témoigner soudainement une admiration et un enthousiasme unanimes pour elle, il comprit qu'il ne pouvait rallumer le feu éteint sans s'exposer à de grands risques, et, ordonnant aux porteurs des civières de se remettre en marche et aux chanoines d'entonner de nouveau les prières des morts, il continua sa route comme si rien ne se fût passé. La foule, qui avait failli prendre parti pour lui contre le roi, ne parut pas s'apercevoir de son départ.

Don Pedro, de son côté, s'empressa de profiter du changement qui venait de s'opérer dans les esprits pour remonter à cheval et suivre ses hommes d'armes, qui transportaient Rachel à l'alcazar; mais il n'avait pas été moins surpris qu'Augustin Gudiel en entendant la réponse du meunier, et, voulant approfondir ce mystère, dès qu'il fut de retour au palais, il ordonna à Gil Perce-Neige de se rendre près du distributeur de farines et de l'inviter à venir dîner avec son roi.

Gil obéit et transmit au Breton la volonté de don Pedro. Bertrand fronça d'abord ses épais sourcils, car son déguisement ne le rassurait qu'à moitié! Mais, après un instant de réflexion, il entrevit un résultat qui dépassait ses espérances.

En effet, son véritable but, en s'introduisant avec tant de témérité dans la ville, avait été d'examiner les moyens de défense dont pouvaient disposer les habitans, de reconnaître la partie faible des murailles et des citadelles, et de sonder surtout l'esprit des assiégés; mais il n'avait jamais espéré sérieusement pénétrer jusque dans l'alcazar, qui renfermait les véritables forces de Séville, ni avoir une entrevue particulière avec le roi don Pedro.

Il résolut donc de pousser l'aventure jusqu'au bout et d'entrer dans la tanière du lion. Il répondit à Perce-Neige, avec une sorte de gaucherie rustique, qu'aussitôt le partage terminé, il se rendrait à l'alcazar d'autant plus volontiers que depuis son enfance il désirait voir l'intérieur de ce magnifique palais, dont on racontait des merveilles dans son village.

Gil lui dit qu'il attendrait son bon plaisir, le roi l'ayant chargé d'accompagner le bravo meunier et de ne pas le quitter un instant.

XI

LES DOUZE TRAVAUX DE DUGUESCLIN SE TERMINENT PAR UNE CHUTE DE MULET, UN FESTIN ROYAL ET UN SAUT PÉRILLEUX.

Dès que Bertrand eut vidé son dernier sac, il le plia en quatre et le mit, en guise de selle, sur le dos de l'un de ses mulets.

En le voyant prendre ses dispositions de départ, quelques-uns de ses partisans manifestèrent le désir de le porter en triomphe.

Le Breton les supplia humblement de lui faire grâce d'une ovation dont il se trouvait indigne, et de se contenter de l'aider à enfourcher sa modeste monture.

Lorsqu'il fut convenablement juché sur son mulet, il leur fit ses adieux, et reprit le chemin de l'alcazar, précédé du petit Perce-Neige.

Dès que les archers andalous qui se promenaient devant la porte du Jugement virent s'avancer vers eux cet homme enfariné des pieds à la tête et vacillant d'une façon assez grotesque sur son mulet, ils firent signe à leurs compagnons d'accourir, et tous l'accueillirent par des éclats de rire.

La bête, effrayée du bruit, s'effaroucha, devint rétive, et se mit à danser sous son cavalier, avec accompagnement de ruades et d'écarts, si bien que le pauvre meunier, qui, à en juger par l'apparence, était fort inexpérimenté dans l'art de l'équitation, n'eut que le temps de nouer ses deux bras autour du cou de sa monture pour ne pas tomber.

Puis il se mit à pousser des cris de détresse qui redoublèrent encore la bruyante gaieté des archers.

A chaque soubresaut du mulet, le meunier, malgré la précaution qu'il avait prise, perdait visiblement de son équilibre. Une dernière secousse le sépara de sa monture; il tomba assez rudement sur le sable, et disparut aux yeux de la foule perdu dans le nuage de farine que sa chute fit jaillir de son sac et de ses vêtemens.

Comme il ne s'était laissé choir que dans l'intention de donner le change aux archers, il se laissa complaisamment relever par eux, quoiqu'il ne se fût pas fait grand mal. Puis, après les avoir remerciés de leur assistance, il suivit son guide, tout en affectant de boiter des suites de sa chute.

Tandis qu'il traversait la cour du Vivier et les salles magnifiques qui précédaient la salle aux Faïences bleues, où l'attendait le roi, il ne cessait de regarder avec de grands yeux étonnés tout autour de lui ces merveilles de l'art arabe, avec l'ébahissement ingénu d'un villageois transporté dans un monde féerique.

Il paraissait encore sous l'impression de sa surprise et de son admiration, lorsque Perce-Neige l'introduisit dans la salle aux Faïences bleues, où se trouvaient trois personnages qu'il reconnut au premier coup d'œil.

C'étaient le roi et la jeune juive, assis l'un à côté de l'autre sur des siéges à dossiers droits et sculptés, devant une grande table vide, et la vieille Paloma, qui se tenait appuyée des deux mains au dossier du siége de son nourrisson.

Bertrand s'arrêta sur le seuil de la porte, roulant entre ses doigts, d'un air embarrassé, son feutre à larges bords, et attendant que le roi lui donnât l'ordre d'entrer.

— Tu as fait une rude besogne aujourd'hui, bon meunier, dit don Pedro en lui faisant signe d'approcher, et je désirerais savoir le nom du bravo garçon qui m'a rendu si à propos un tel service.

— Je me nomme Antonio Mendez, seigneur, répliqua humblement le faux meunier.

A l'accent de cette voix un peu rude, Rachel et la Paloma levèrent brusquement la tête et regardèrent Bertrand avec une singulière attention. Il sentit un frisson glacer son dos et ressentit comme un vague regret d'être entré dans l'alcazar.

— Eh bien! maître Antonio, tu peux te vanter d'être arrivé à temps pour dissiper l'orage qui commençait à gronder furieusement autour de mon palais, reprit le roi.

— Oh! comme disent les bergers du pays : Petite pluie abat grand vent, monseigneur! dit le meunier en riant lourdement.

— Et pour apprendre à ces insensés, continua don Pedro, ce qu'ils doivent de reconnaissance à celle qu'ils osaient poursuivre de leurs malédictions.

— Mieux que cela, seigneur roi, mieux que cela. Ces enragés ont la faim si mauvaise conseillère, et le premier mouvement si vif, qu'ils voulaient crucifier votre favorite pour lui apprendre à ne plus les affamer à l'avenir.

Et il se mit à rire encore plus lourdement. Rachel s'était voilé la figure de ses mains.

— Tais-toi, dit don Pedro ; tâchons d'oublier ces horribles scènes. Après tant de fatigues et de peines, tu dois avoir besoin de te reposer et de te rafraîchir?

— De me rafraîchir surtout, seigneur, car je suis altéré comme un chien errant au milieu du jour, répondit le meunier avec une franchise qui fit sourire le roi.

— Viens donc t'asseoir devant cette table, et tu partageras notre repas frugal.

Quand les yeux du faux Mendez, encore tout éblouis des dorures, des colonnes, des mosaïques de l'alcazar, se fixèrent sur la table nue, qui venait d'être ornée par les soins de Gil de quelques écuelles de bois semblables à celles des Égyptiens et des mendians, de deux ou trois jarres remplies d'eau, et de quelques outres de peau de bouc, il ne put s'empêcher de faire une grimace significative. Cependant il s'avança, poussé par le petit Perce-Neige, et s'assit en disant :

— Longue vie à notre maître don Pedro!

— Tu n'as pas l'air de former ce vœu de très bon cœur, Mendez? observa le roi.

— C'est que Dieu ne me semble pas aujourd'hui très disposé à l'exaucer, répondit le meunier.

— Pourquoi cela? dit don Pedro surpris.

— Parce que l'on ne vit longuement qu'à la condition de manger longtemps, et, pour peu que vous vous nourrissiez souvent avec autant de frugalité, vous n'aurez pas le loisir de prendre l'habitude d'une vie si sobre et si méritante. Mais c'est peut-être aujourd'hui jour de jeûne?

— C'est aujourd hui jour de famine, répondit tristement don Pedro, pour le roi comme pour ses sujets.

— Oh! vous voulez vous gausser de moi, seigneur, dit Mendez. La famine laisse les plats vides, mais elle ne change pas les plats d'or ciselé, les hanaps d'argent en écuelles qui sont bonnes pour la pâtée de nos chiens de chasse.

— Voilà un meunier bien difficile à contenter! dit aigrement la vieille nourrice.

— Ah! je voudrais pouvoir donner à mes hommes d'armes la pâtée que mes chiens dédaignaient autrefois, reprit don Pedro. Je t'offre une maigre hospitalité, pauvre meunier, et tu aimerais mieux être à ta propre table, dans ton moulin, qu'à celle du puissant roi de Castille, dans la salle aux Faïences bleues, n'est-ce pas?

— A franc parler, répliqua Mendez, votre palais est bien beau, seigneur ; mais je préférerais manger un bon quartier de vache grillée entre mes quatre murs de planches, que de mâcher à vide en regardant ces colonnes de marbre, ces chapiteaux tout dorés et ces plafonds peints. Mon moulin ne vaut pas votre alcazar, mais la huche est toujours pleine, et je n'y mange pas dans des écuelles de bois.

— Il paraît que ton moulin est bien achalandé, Antonio Mendez? objecta ironiquement la Paloma.

— Que de fois je me suis surpris à envier le sort des rois! reprit le faux meunier, parce qu'ils n'ont pas besoin de travailler pour vivre, parce qu'ils ont des vaisselles d'or et d'argent, parce qu'ils boivent les meilleurs vins, et que les plus exquises productions de la terre sont réservées pour leur bouche; eh bien! aujourd'hui je ne changerais pas mon sort contre le vôtre, seigneur roi. J'aime mieux être l'obscur Mendez que don Pedro de Castille. C'est trop dur de tomber de si haut.

— Et de voir des plats d'or se changer en écuelles de bois, n'est-ce pas? dit le roi avec un sourire amer, car je n'ai pas toujours été aussi mal dans mes affaires, Mendez. Hélas! si je souffre de ma misère présente, ce n'est pas pour moi. En guerre, j'ai souvent mordu au pain noir du berger et bu à la gourde du matelot ; mais je souffre pour ma bien-aimée Rachel. Pauvre enfant! elle n'a jamais connu ni douleurs ni privations sous le toit de son père, et c'est depuis qu'elle a eu le malheur d'être aimée de moi qu'elle a dû subir chaque jour de nouvelles angoisses, de nouvelles tortures, et qu'elle a fini par savoir ce que c'était que la faim... Et c'est elle qui, à mon insu, vendait ses joyaux de jeune fille pour acheter ces farines que tu viens d'introduire si courageusement dans la ville, Mendez! Je l'ai forcée à m'avouer enfin son secret tout à l'heure.

— Oh! la demoiselle est aussi bonne que belle, dit le faux meunier en regardant la juive, qui rougit ; elle vaut bien l'amour d'un roi. Pourtant, seigneur, si j'étais comme vous affamé et assiégé, je songerais peu à contempler les beaux yeux noirs de la plus belle fille du monde. J'ai une fiancée à Carmona, mais du diable si je pense à elle quand le blé fait faute au logis, ou que le vent s'entête à ne pas faire tourner les ailes du moulin.

Rachel sourit.

— Le brave homme n'est pas un courtisan, murmura-t-elle.

— Tu n'es pas amoureux de ta fiancée, bon Mendez, reprit le roi; autrement, si elle te donnait un rendez-vous et qu'à l'heure fixée le feu prît à ton moulin, tu laisserais brûler ton moulin pour ne pas faire attendre ta maîtresse et pour ne pas perdre une minute du rendez-vous.

— Par saint Jacques! je ne serai jamais amoureux à ce point-là, s'écria le faux meunier.

— Vois-tu, poursuivit don Pedro, le malheur épure l'âme comme le feu purifie l'or de ses scories. On comprend mieux combien on s'aime quand on a souffert ensemble.

— Oui, mais l'amour comme vous le dépeignez fait faire bien des folies. Quand le moulin est brûlé, on ne le rebâtit pas facilement. Vous avez dépensé tous vos trésors en fêtes, en dons, en prodigalités pour cette belle juive et pour vos favoris, et aujourd'hui vous faites manger vos convives dans des écuelles de bois!

— J'ai dépensé les trésors qui me restaient, dit sans colère don Pedro, à payer mes hommes d'armes, à les nourrir ainsi que les habitans de Séville, et il ne m'en restait guère après les pertes que j'avais essuyées dans ma guerre contre le bâtard et ses bandes d'écorcheurs étrangers.

— Allons! je vois que tout n'est pas rose dans le métier de roi. Par la foi-Dieu! don Pedro a plus de souci qu'Antonio Mendez. Bien fou qui troquerait sa casaque de meunier contre un manteau royal. Ma vie, que je trouvais si rude et si médiocre, est un paradis sur terre en comparaison de la vôtre, seigneur. Vous êtes toujours inquiet, agité, au sujet de ce qui se passe à trois cents lieues de vous, au au sujet de ce qui se trame contre vous dans votre propre alcazar ; vous n'osez pas dormir : moi, je ne m'inquiète de personne, nul ne pense à moi, et je dors comme un loir. J'aime à bien boire, à bien manger, à ne pas trop travailler ; grâce à mon moulin et à ses quatre grands bras, j'obtiens ce beau résultat. Ma fiancée me tromperait que je me vengerais en l'imitant, sans proférer une plainte. Du reste, elle n'est pas exigeante, et elle m'a promis de m'aimer tant que je ne la battrais pas. Eh bien! cette vie de paix et de tranquille bonheur ne vaut-elle pas votre existence de bruit, de guerre, de soupçons et de douleurs? A votre place, seigneur, je renoncerais à lutter contre plus fort que moi, et, pourvu que l'on m'accordât en fief un comté riche et fertile, je laisserais le bâtard jouir à son tour des soucis du pouvoir royal.

— Le conseil est étrange, dit la vieille nourrice en jetant de nouveau des regards inquiets et soupçonneux sur le faux meunier, dont la voix continuait à éveiller en elle de vagues souvenirs. Elle se demandait si un jour déjà elle ne s'était pas heurtée à cet homme ; si, dans une circonstance funeste, une voix semblable à celle qu'elle entendait n'avait pas déjà vibré à son oreille.

— Bon Mendez, reprit don Pedro, un chevalier et un roi ne peuvent avoir les sentimens d'un meunier. Ne comprends-tu donc pas cette impérieuse obligation de l'honneur, qui fait que tout noble espagnol doit le sacrifice de sa vie au maintien de son droit, à la défense de son héritage, au salut et à la volonté de sa dame, à la vengeance de ceux qui se sont dévoués pour lui?

— Je ne dis pas, répliqua le meunier ; mais noble ou manant, si on n'est pas le plus fort, il faut toujours bien finir par céder.

— Écoute, Mendez, dit le roi : si tu avais une femme, et qu'un de tes parens ou de tes voisins, ou un malandrin français vînt l'enlever, l'outrager devant toi, la mettre à male mort, que ferais-tu ?

— Par saint Jacques ! s'écria Bertrand, oubliant un peu son rôle de meunier andalous, parce que les paroles du roi venaient d'évoquer en sa pensée sa chère et chaste femme Tiphaine, je n'irais pas demander conseil au pape : je tomberais sur le truand à grands coups de gourdin.

— Si tu avais des enfans, et qu'un soir, en rentrant au logis, tu trouvasses le berceau vide, les enfans volés, ton champ et ton moulin envahis, les routiers campés sur ton bien et te repoussant comme un mendiant imposteur, que ferais-tu ?

— Tant qu'il resterait un bras au bout de mon épaule, il en sentirait la pesanteur.

— Mais s'ils étaient quatre, dix, vingt contre toi seul, ne finirais-tu pas par céder à la force et par t'enfuir ?

— Non, répliqua le meunier d'une voix sombre. Je me ferais tuer.

— Tuer, dit le roi, au lieu d'aller tranquillement chercher fortune ailleurs et de continuer à bien boire, à bien manger et à vivre en paix ? Que sont donc devenus ces excellens conseils que tu me donnais tout à l'heure ?

— Cornebœuf ! s'écria Bertrand un peu confus et embarrassé, vous m'en direz tant ! on est meunier, mais on a du cœur.

— Alors il doit être permis à un roi affamé et assiégé par son frère d'en avoir, dit don Pedro en souriant. Tu sais maintenant pourquoi j'ai condamné don Fadrique, l'amant de Blanche de Bourbon, et pourquoi je ne cède pas Séville à don Enrique, qui vient me voler mon royaume et l'héritage de mes enfans. Quant au repas, je ne puis te le donner meilleur. Mais si tu fais si maigre chère, tu pourras te vanter d'avoir eu ton roi pour échanson. C'est du du moins le seul honneur que puisse te faire ton maître.

Et prenant une outre de peau de bouc, il versa à boire à Bertrand dans une des malencontreuses écuelles de bois. Le Breton ne put s'empêcher d'être ému en voyant ce noble prince servir ainsi son plus redoutable ennemi.

Perce-Neige plaça ensuite devant le faux meunier une autre écuelle à moitié pleine de gros pois gris.

— J'ai encore une question à t'adresser, Mendez, dit don Pedro. Comment se fait-il que mes frères de lait ne soient pas rentrés à Séville en même temps que toi ?

— Monseigneur, répondit Bertrand en déposant sur la table les clefs arrachées au faucheur, les pauvres diables ont été victimes de leur zèle.

La Paloma pâlit et darda un regard de feu sur le meunier. Don Pedro se leva, le cœur serré par l'angoisse :

— Continue ! parle vite !

— Au moment d'entrer dans l'aqueduc, où je les attendais, ils ont rencontré Duguesclin.

— Duguesclin ! répétèrent le roi et sa nourrice !

— Malheureusement, il était endormi, ce qui leur donna l'idée de le surprendre et de le faire prisonnier.

— Excellente idée ! s'écria don Pedro.

— Déplorable idée, seigneur roi ! dit le meunier ; en effet il comptaient le surprendre, et ils ont été pris par lui.

— Mes frères prisonniers ! murmura le roi avec accablement.

— Vous avez perdu vos meilleurs serviteurs, Pedro, dit la Paloma, encore plus affligée de la perte que faisait le roi que de celle qu'elle faisait elle-même. Et nous n'en serions pas là, si vous n'aviez pas empêché le dogue de Bretagne de boire l'eau de la citerne dans la forêt de Cardonne, ajouta-t-elle avec l'accent du plus profond regret. Puisse Dieu faire tomber un jour dans mes mains ce chef de pillards !

Bertrand la regarda de travers, et, quoiqu'il ne fût pas difficile en fait de beauté, la vieille nourrice lui parut hideuse.

Pour mieux dissimuler l'impression que lui causait la vue de Paloma, il se mit à dévorer sa pitance de pois gris, après avoir repliqué.

— Je n'ai qu'un conseil à vous donner : quand vous le tiendrez, tenez-le bien !

Rachel sourit, et posant sa main blanche sur le bras du faux Mendez, le regarda fixement :

— Vous croyez donc qu'il est bien difficile de garder Bertrand Duguesclin prisonnier, bon Mendez ? Vous croyez qu'il est homme à s'évader de tous les cachots du monde, comme s'il n'y avait pour lui ni verrous ni serrures ? Je ne suis pas de cet avis, et si j'avais à lui donner un conseil, ce serait de ne pas se laisser prendre.

— Oh ! ce serait une belle prise ! s'écria don Pedro, tandis que le meunier baissait les yeux devant le regard étrange et persistant de la juive.

Ce capitaine est le bras et la tête du bâtard, et, sans lui je jure Dieu que les rebelles ne tiendraient pas longtemps la campagne.

— Vous croyez, demanda insoucieusement Mendez en se bourrant de pois gris.

— Oh ! c'est un rusé compère et une terrible épée, dit don Pedro.

— On raconte pourtant, continua le meunier, qu'aux bergeries de Cardonne ce rusé compère pouvait mettre la main sur la table d'or, et qu'il la laissa rober par le capitaine des écorcheurs anglais, Tom Burdett.

— Burdett ! s'écria le roi. Que n'ai-je su cela quelques heures plus tôt, quand je tenais ce tard-venu en mon pouvoir !

— Et que cette terrible épée, poursuivit le faux Mendez, vous ayant pour prisonnier le même jour, ne sut pas conserver sa royale capture.

— C'est vrai, dit don Pedro, grâce à mes frères de lait, qui protégèrent vaillamment ma fuite.

—Bah ! ce Bertrand est un vrai routier, comme ses compagnons ; il servirait le diable si le diable le payait. Il a suivi don Enrique à la curée de votre royaume ; mais si vous lui aviez donné deux ou trois tonnes d'or, il aurait abandonné don Enrique. S'il était bon chrétien, il n'aurait pas rançonné notre saint-père. S'il était un grand capitaine, il aurait vaincu et chassé de France les grandes compagnies, au lieu de se mettre à leur tête en leur promettant le pillage de l'Espagne chrétienne.

— Tu calomnies ce généreux et redoutable chevalier, Mendez. Il a beau être mon ennemi, je dois lui rendre justice. Jamais homme vivant ne l'a fait reculer. Il est le père de ses soldats, et le meilleur conseiller du roi. Oh ! si j'avais de semblables serviteurs !

— Oui ! cela eût peut-être mieux valu que les prêteurs sur gages dont vous vous entouriez, seigneur roi, reprit Bertrand très surpris d'entendre Pedro prendre si loyalement sa défense. Eh bien ! je persiste à dire que je n'ai pas si bonne opinion que vous de ce capitaine de malandrins ; sa figure ne me revient pas du tout.

— Tu l'as donc vu ?

— Si je l'ai vu ? il était aussi près de moi que je suis près de vous. D'abord, c'est le plus laid chevalier, le plus mal taillé que j'aie jamais rencontré... Il est aussi laid...

—Que toi, n'est-ce pas, bon Mendez ? interrompit Rachel, et encore as-tu sur lui l'avantage de cacher la moitié de ta laideur sous une couche de farine.

Bertrand reçut sans sourciller ce dur sarcasme, mais il sentit un frisson intérieur parcourir ses membres.

— Qu'importe sa figure ! reprit don Pedro. C'est un de ces hommes destinés à devenir les héros des chansons et des romanceros que les trouvères vagabonds chantent aux festins des grands comme aux noces et aux veillées des villages.

— Un bel avantage ? dit le faux Mendez ; quand la mort aura brisé sa lance et l'aura renversé de cheval, après mille dangers, mille fatigues, après avoir sué sang et eau

toute sa vie, son cadavre ne tiendra pas plus de place que le mien, et il ne fera plus peur à personne. Il est vrai qu'on gravera une inscription que l'herbe empêchera de lire, et qu'on suspendra dessus un casque et une cotte de mailles que la rouille rongera.

—Pauvre manant! dit le roi, tu comptes pour rien cette gloire qui rend un nom immortel, qui fait de cette tombe un sanctuaire; mais j'oublie que tu ne peux comprendre cet esprit de chevalerie qui sépare le noble du vilain, et qui fait qu'on met sa vie au-dessus des de son honneur.

— J'avoue en toute humilité que je suis un vilain, monseigneur Pedro, mais j'aime mieux être un vilain vivant qu'un illustre chevalier mort.

Bertrand parvint par cette facétie à détruire les vagues soupçons que la vieille nourrice avait pu inspirer au roi, et ce dernier, versant dans son écuelle du vin d'une des outres, lui demanda :

— Que dis-tu de ce vin de Jaën, Mendez?

— Je le trouve fort bon, mais il doit être tout à fait excellent et mirifique quand on peut le boire en mangeant, répondit le meunier après avoir vidé l'écuelle, et en regardant d'un air piteux les quelques pois gris errant encore devant lui.

— Et crois-tu, toi qui as vu Duguesclin, reprit don Pedro, que ce dogue sache à quelle extrémité la ville se trouve?

— Il le sait aussi bien que moi, dit avec un flegme imperturbable le faux Mendez; il sait que les habitans ne peuvent supporter plus longtemps la famine, et qu'ils livreront leur roi si ce dernier persiste à se défendre. Je lui ai entendu dire de mes propres oreilles que don Enrique réclamait sa part d'héritage, et que, si vous consentiez à la lui rendre, la guerre finirait.

— C'était une bonne pensée et un bonne parole, dit la juive en jetant au meunier un regard bienveillant.

— Faire la paix avec le bâtard! subir ses conditions! le voir régner à quelques lieues de moi! Jamais! jamais! s'écria don Pedro avec une violente irritation.

— De son côté, don Enrique a juré, poursuivit le meunier, que, s'il prenait Séville d'assaut, il se vengerait de cette opiniâtre résistance en donnant votre favorite Rachel pour esclave à celui de ses hommes d'armes qui s'emparerait d'elle.

— Infamie! dit le roi; voilà donc ce que mon amour t'aura valu, pauvre enfant: la servitude et la honte!

Et il baissa la tête avec découragement.

La Paloma se pencha vers lui et dit à voix basse :

— Défie-toi des avis de cet homme, mon fils; c'est un espion venu pour abattre ton courage; qu'il soit retenu à l'alcazar, si tu ne veux pas qu'il aille vendre aux Français le secret de notre misère et de notre situation désespérée.

Mais don Pedro, le regardant avec une expression de dignité indicible, ne lui répondit que ces mots :

— Loyal ou félon, ce manant est mon hôte! Mendez reprit-il, tu feras bien de quitter l'alcazar sans tarder, car des soupçons peuvent s'élever contre toi, et mon palais ne serait pas un asile sûr pour toi tandis que je défendrais les remparts.

Le faux meunier se leva sans que son visage trahît la moindre émotion.

—A ceux qui me soupçonneraient de trahison, dit-il, je répondrai que je n'ai pas cherché à pénétrer dans l'alcazar, et que je n'ai fait qu'obéir à vos ordres, seigneur roi.

— Mon fils, murmura encore la nourrice à l'oreille de don Pedro, il faut éprouver la sincérité de cet homme, avant de lui ouvrir les portes de Séville. Prends garde! il a dans toute sa personne un air d'audace et d'autorité qui ne me semble pas naturel chez un meunier andalous.

— Mais, nourrice, voyez donc ces épaules épaisses, ces jambes cagneuses, ce nez écrasé, ce cou tendu en avant qui semble courbé sous le poids d'une charge pesante. Est-ce là la tournure d'un chevalier ou même d'un archer? Le bon homme est un vrai meunier d'allure comme de cœur et de langage.

— Soit! mais mettez-le à l'épreuve, insista la Paloma.

— Allons! tu seras contente, et si Mendez cache un homme de guerre sous sa casaque de toile blanche, nous le saurons bientôt.

Le roi fit un signe à Perce-Neige, qui s'avança près de lui, écouta les ordres qui lui furent donnés à voix basse et disparut.

— Si tu revois Duguesclin, reprit don Pedro en s'adressant à Mendez, tu lui diras que Séville peut tenir bon plus longtemps qu'il ne le croit, et que derrière les murs renversés de l'alcazar il trouvera encore, comme un nouveau rempart, les poitrines de mes braves archers.

Et sans ajouter un seul mot, il se dirigea vers la porte de la salle.

— Je remplirai fidèlement votre volonté, seigneur, dit Mendez en se disposant à sortir à son tour.

— J'y compte, brave meunier.

— C'est absolument comme si vous le lui aviez dit à lui-même.

Don Pedro ne répondit pas. Il descendit silencieusement le grand escalier de marbre, et, lorsqu'il fut arrivé dans le corral, il se tourna vers le faux meunier :

—Ne pense-tu pas, dit-il alors, que mes archers andalous valent bien les routiers bretons et les écorcheurs anglais de messire Bertand?

Et il fit passer son hôte devant un groupe d'archers parmi lesquels celui-ci reconnut les railleurs qui s'étaient égayés à ses dépens.

— Je dis, monseigneur, que ce sont de terribles compagnons, et si mon mulet pouvait parler il serait certes de cet avis, car il peuvent se vanter de lui avoir fait une furieuse peur. Le roi fronça les sourcils. — Mais à propos de mon mulet, où diable l'avez-vous logé? continua le faux meunier en s'adressant à l'un des archers.

— Je l'ignore, répondit le soudard; il faut qu'il se soit enfui par la ville, car je ne le vois plus à l'anneau de fer auquel nous l'avons attaché.

— Par la ville! s'écria le bon Mendez avec l'accent du plus profond désespoir. Ah! le malheureux! je suis sûr qu'à cette heure il n'en reste plus vestige, et qu'il a été dévoré des oreilles à la queue par les habitans de Séville.

— Console-toi, manant, dit don Pedro. Tout ruiné et assiégé qu'il soit, un roi ne peut laisser sans récompense un service aussi grand que celui que tu m'as rendu en sauvant Rachel. Tu vas choisir le guerdon qui te plaira le mieux parmi les trois seuls dons que je puisse t'offrir.

Au même instant, Mendez vit s'avancer le petit Perce-Neige conduisant un magnifique cheval arabe.

—Tiens, poursuivit le roi, voici un destrier qui remplacera avantageusement ton mulet, et avec lequel il te sera plus facile d'échapper à la poursuite des routiers pillards.

— Quoi! vous me donneriez ce noble animal! s'écria Mendez en examinant avec des yeux émerveillés ce cheval, don précieux du roi de Grenade. Quels jarrets nerveux! quel feu dans ce regard sauvage! il piaffe, il hennit et ses oreilles se dressent, comme s'il entendait déjà le clairon de la bataille! c'est un véritable enfant du désert, leger comme le vent. Oh! un chevalier monté sur cette vaillante bête n'aura pas besoin de piquer de l'éperon pour lui faire faire la volte ou l'empêcher de broncher. Un si brave cheval en champ clos, c'est la moitié de la victoire.

La Paloma, qui avait suivi le roi, lui dit :

— Eh bien! mon fils, ne trouves-tu pas que ce meunier se connaît aussi bien en chevaux qu'un chevalier de haut lignage?

— Attendez, bonne mère, dit don Pedro assez étonné de l'enthousiasme du faux Mendez et sentant ses soupçons renaître. Ainsi, honnête meunier, ajouta-t-il tout haut, tu acceptes ce cheval pour guerdon?

— Hélas! non, répliqua en haussant les épaules le ma-

tois Breton ; j'aime à voir courir un beau cheval mais je n'en use pas, Que ferais-je de celui-ci, moi qui ne suis pas homme de guerre ? il m'embarrasserait, et je serais forcé de le vendre. Au bout de huit jours, je le rendrais fourbu et poussif, à lui faire porter des sacs de farine. Un si beau destrier n'est bon qu'à caracoler dans une lice. J'aime mieux mon mulet aux pieds lents, mais sûrs ; il est moins beau, mais il est plus utile, car il peut porter longtemps une lourde charge sans regimber.

— Tu as raison, et tu feras fortune dans ton métier, dit en souriant don Pedro. Mais accepte du moins, pour te défendre contre les tard-venus, ma bonne épée de combat. Et il délacha de son ceinturon ce glaive souvent rougi du sang des ennemis. J'ai dû la dépouiller des joyaux et des pierreries qui ornaient la poignée et le fourreau ; elle n'a plus d'autre valeur que la confiance qu'elle inspire à un bras résolu et à un cœur vaillant, car elle est d'une trempe excellente.

Le faux meunier la saisit dans ses grosses mains, et, la faisant plier comme un roseau :

— Oh ! c'est une admirable lame de Tolède, s'écria-t-il. Comme elle est légère à la main ! On doit trancher le fer et pourfendre cuirasses et jaques d'acier avec cette épée. Rien que de la sentir à son côté, ça doit donner du cœur au ventre. Oui, seigneur, c'est un hardi compagnon qu'un outil de cette trempe-là.

—Le meunier se trahit, dit la Paloma à don Pedro. Vois, mon fils ! ses yeux brillent comme des charbons ardens en regardant ton épée. Ses narines se gonflent comme s'il s'apprêtait à courir sus à l'ennemi.

— Prends-la donc, Mendez, et tu pourras vaillamment faire face aux routiers de Duguesclin, dit le roi que cet enthousiasme martial mettait en défiance.

— Oh ! je n'hésiterais pas à choisir pour guerdon cette fine lame, répliqua le meunier, si j'étais homme d'armes ; mais, voyez-vous, seigneur, si je suis armé, les routiers m'attaqueront. Si, au contraire, je chemine paisiblement comme un pauvre diable inoffensif qui n'a ni escarcelle à sa ceinture ni estoc au poing, ils me laisseront passer, et j'attraperai tout au plus quelques horions. D'ailleurs je ne sais pas manier les épées, ajouta-t-il en soulevant la lame de Tolède et la faisant tourner comme un bâton au-dessus de sa tête ; les truands me l'arracheraient et pourraient bien me pourfendre avec cette arme terrible.

Don Pedro se tourna vers sa nourrice.

— Eh bien ! lui dit-il, croyez-vous encore que ce pauvre Mendez soit un chevalier déguisé ? Je ferais plus facilement de lui un maître queux ou un marjordome qu'un sergent d'armes ! La Paloma hocha la tête d'un air de doute et ne répondit rien. Les archers riaient des singulières évolutions que le meunier avait fait faire à l'épée de don Pedro, qu'il brandissait aussi gracieusement qu'un hoyau ou un soc de charrue. — La mâchoire d'âne de Samson le serait à peu près aussi utile que mon vieil estoc de combat, reprit le roi. Eh bien ! ajouta-t-il en tendant à Mendez un sac de cuir que Perce-Neige venait de lui remettre, accepte au moins comme souvenir de notre entrevue cette poignée de marabolins. J'aime mieux les voir dans ta poche que dans celle des soudards de don Enrique.

Le faux meunier fronça ses épais sourcils ; mais ce premier mouvement eut la durée d'une éclair, et, affectant aussitôt une joie grossière :

— A la bonne heure ! s'écria-t-il. Les marabolins sont à leur place dans toutes les escarcelles, dans celle du manant comme dans celle du routier ou de rico-hombre. On sait toujours s'en servir, et il n'est mulets, chevaux ni épée qu'on ne puisse acheter avec leur secours. Si je puis rentrer dans la ville, seigneur roi, vous aurez bientôt de mes nouvelles, et les sacs de farine reviendront avec moi.

— Tu peux partir, Mendez, et je fais des vœux pour ton prompt retour ; mais je veux que tu gardes le cheval et l'épée avec le sac de marabolins. S'ils échappent à la rapacité des routiers, si le cheval est l'épée t'aident à sauver tes pièces d'or, j'irai te les redemander, soit vainqueur, soit vaincu. Vainqueur, ils me rappelleront le guerdon royal que je te dois. Vaincu, ils m'aideront peut-être aussi à échapper à la poursuite de mes ennemis.

— Le premier enfant venu vous indiquera à Carmona le moulin d'Antonio Mendez, dit Bertrand en s'inclinant gauchement devant le roi.

Cependant le cheval piaffait avec impatience, et Perce-Neige avait peine à contenir ses bonds et ses élans. C'était un magnifique et et fougueux animal, qui ne s'était encore laissé monter que par le centaure Blas, et les archers s'apprêtaient à rire aux dépens du cavalier inhabile et novice, qui regardait déjà sa monture avec un effroi assez comique.

— Ah çà ! vous me promettez que je ne cours aucun danger, garçon ? demanda Mendez au petit Perce-Neige.

— Oh ! l'Étoile-Blanche est une bête douce comme un mouton, répondit Gil.

— Il s'appelle Étoile-Blanche ?

— Oui, à cause de cette tache qui lui raye le front. Mais ne craignez rien : son ardeur vient de ce qu'il n'est pas sorti de l'écurie depuis plusieurs jours.

Don Pedro lui-même ne put s'empêcher de sourire en voyant les contorsions grotesques du pauvre Mendez, qui ne pouvait se décider à se mettre en selle.

Après avoir tourné longtemps autour de sa farouche monture, après s'être fait tenir l'étrier à plusieurs reprises, le meunier prit enfin son parti, et, au milieu des éclats de rire de la foule, que la gaieté du roi semblait encourager, il enfourcha l'animal, qui se cabra et se dressa tout droit de manière à désarçonner son homme.

— J'aime mieux un mulet, un âne, un bœuf ou un chameau, n'importe quoi qu'une si méchante bête ! s'écria Mendez d'une voix lamentable, en se cramponnant à la crinière de sa monture.

— Prends garde ! dit don Pedro en retenant lui-même le destrier par la bride. Le plus difficile est fait, puisque ton cheval ne t'a pas jeté du premier coup à dix pas de lui. Ce n'est pas le moment de lui céder et d'encourager son mauvais naturel. Si tu essayes de descendre, il peut te jouer un vilain tour et te casser la jambe d'une ruade.

— Mais je suis ballotté comme un pendu à la corde du gibet, seigneur, reprit le meunier ; aidez-moi du moins de vos conseils. Vous êtes bon écuyer : que feriez-vous à ma place ?

— Rien que de très naturel, bon Mendez. Je tiendrais les guides d'une main ferme, au lieu de m'accrocher à la crinière du cheval ; je lui serrerais vigoureusement les flancs entre mes deux genoux, au lieu de laisser mes jambes se balancer comme des sacs vides, et je rendrais l'animal souple comme la mule du pape.

— Qu'il soit fait suivant votre volonté ! car moi, monseigneur, lorsque je demande un conseil, c'est avec l'intention de le suivre.

Don Pedro comprit seul le sens de ces paroles.

Bertrand exécuta ponctuellement tout ce qui lui avait été prescrit, et le destrier, sentant qu'il se consumait en efforts impuissans et qu'il avait trouvé son maître, cessa de se cabrer, au grand étonnement des archers et du roi.

Dans cette lutte, le cavalier avait laissé tomber le sac de marabolins et le parchemin qui devait lui servir de sauf-conduit pour franchir les portes de la ville.

Perce-Neige ramassa le sac et le parchemin et les lui rendit ; mais le meunier ne prit que le parchemin.

—Garde l'escarcelle, mon garçon, et distribue les marabolins aux archers, pour les récompenser d'avoir si bien gardé mon mulet, dit-il. Ces braves soudards en ont plus besoin que moi.

— Que signifie cela ? demanda le roi surpris de ce soudain accès de générosité.

— Chacun reconnaît comme il peut les services qu'on lui rend, reprit le meunier, et vos archers, sans s'en douter, m'ont fait troquer mon mulet contre ce vaillant cheval. Je vois bien maintenant que j'ai gagné au change.

Il ne me reste qu'à prendre congé de vous, seigneur, et à vous remercier de votre bienveillant accueil, du guerdon que vous m'avez octroyé et de votre dernier conseil.

— Je crois que tu n'en avais guère besoin, dit don Pedro, et tu es meilleur cavalier que tu ne voulais le laisser paraître. On ne profite pas si vite et si bien d'une leçon d'équitation quand on n'a chevauché que sur des mulets.

En effet, un vague soupçon venait de traverser l'esprit du roi, qui se tourna pour consulter sa vieille nourrice, mais elle était remontée dans la salle aux Faïences bleues.

— Mon Dieu ! répliqua Mendez, toute leçon profite à un écolier docile. J'ai suivi vos conseils, et je m'en suis bien trouvé. Si vous suiviez ceux que je vous ai donnés tout à l'heure, vous ne vous en trouveriez pas plus mal.

— Je commence à croire qu'en adroit meunier tu as plus d'une mouture dans ton sac, Mendez ; et qui sait si tu ne t'es pas chargé de remplir ici quelque mission secrète ?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, seigneur, répondit en souriant le faux Antonio ; je n'ai d'autre mission que celle que j'ai accomplie, et qui m'a été confiée par vos frères de lait.

— C'est ce que je saurai par eux, reprit le roi. Mais quand rentreront-ils à Séville ?

En ce moment, la Paloma parut à l'une des fenêtres qui donnaient sur le corral, et s'écria d'une voix stridente.

— Voici mes fils, le guetteur vient de les apercevoir ; ils arrivent escortés de dix routiers prisonniers ; dans quelques instans ils seront à la porte de l'alcazar. Retenez le meunier ; qu'il ne se sauve pas avant de les avoir vus face à face.

Mais Mendez, jugeant à propos de ne pas courir les chances de cette entrevue, et s'apercevant trop tard que l'heure de la vesprée était passée depuis longtemps, s'écria :

— J'ai assez tardé, je ne puis attendre davantage.

Puis, profitant du désordre que les paroles de la vieille nourrice venaient de jeter parmi les gens qui l'entouraient, il lança résolûment au galop son ardent destrier, menaçant de son bâton quiconque aurait tenté de s'opposer à sa fuite.

Le petit Perce-Neige seul ne s'était pas laisser troubler, et, tandis que les archers couraient à leurs chevaux en toute hâte, tandis que le roi, inquiet de ce brusque départ, donnait des ordres à peine entendus au milieu de la confusion, le malicieux avorton s'était élancé sur la croupe d'Étoile-Blanche avec l'agilité d'un singe, et galopait en compagnie du meunier, sans que celui-ci s'en doutât.

A peine Bertrand était-il sorti de la porte du Jugement, que les quatre frères l'aperçurent de loin et s'écrièrent :

— Arrêtez ! arrêtez ! vous tenez le dogue de Bretagne !

—Duguesclin ! répétèrent les archers et les almogavares torrifiés de surprise.

— Le dogue, à qui vous n'avez pas su casser les crocs, répondit Bertrand avec un incroyable sang-froid en se retournant vers eux, et franchement il y a trois heures que vous auriez dû vous en apercevoir.

— Aux arcs ! aux arbalètes ! s'écria le roi.

— L'Étoile-Blanche va plus vite que les flèches et les carreaux, n'est-ce pas ? aussi vite que le vent du désert ? dit Bertrand en riant tandis que des flèches venaient siffler sur sa tête.

Cependant les quatre frères s'étaient arrêtés, et, quoique sans armes, ils comptaient exposer leurs poitrines au choc impétueux du destrier plutôt que de laisser le passage libre au terrible Breton, et par leurs cris ils appelaient à l'aide tous les habitans des rues voisines. Mais au moment où le cheval de Bertrand arrivait sur eux avec la rapidité de la foudre, les dix routiers bretons, qui sans dire un mot s'étaient consultés et entendus du regard, s'élancèrent contre les quatre hardis jeunes gens et les renversèrent à terre, en s'écriant :

— Que Dieu et les prisonniers soient neutres !

Les frères, surpris par cette attaque imprévue, se relevèrent presque aussitôt en rugissant de colère et repoussèrent les routiers, mais il était trop tard. Ils ne purent que s'élancer sur les traces de Duguesclin, et ils n'arrivèrent en vue de la porte de Jaën qu'au moment où les hommes de garde, commandés par Juan Diente, le sergent d'armes, après avoir examiné le sauf-conduit qui leur avait été présenté, venaient d'abaisser le pont-levis.

Quant à Perce-Neige, il avait sauté de cheval pour venir au secours de ses frères, et cette faute sauva Bertrand, que seul il eût pu dénoncer au sergent d'armes. Cependant il avait compris sa maladresse, et pour la réparer il s'était mis à courir avec son agilité extraordinaire jusqu'à la porte de Jaën. Arrivé là, il cria d'une voix haletante, éteinte, brisée, aux portiers qui tenaient les chaînes de les retirer au plus vite.

Cet ordre fut si promptement exécuté, que le capitaine breton, qui était déjà arrivé aux trois quarts du pont, sentit tout à coup les planches trembler sous les pieds de son cheval, et vit un gouffre effrayant s'entr'ouvrir béant devant lui.

A tout autre homme ce danger suprême eût donné le vertige ; mais Duguesclin, recommandant son âme à Dieu, frappa de son bâton le flanc humide de son destrier, et le poussa en avant sans fermer les yeux.

Le destrier hésita une seconde ; puis, au lieu de reculer, il s'élança et franchit d'un bond miraculeux la distance qui semblait infranchissable.

Malgré ce saut périlleux, messire Bertrand ne perdit pas les étriers, et le cheval retomba sur ses jambes, non sans rester étourdi quelques instans de sa chute.

Perce-Neige, exaspéré de voir que le chevalier allait continuer sa route sans encombre, saisit sa fronde et lui lança une pierre qui renversa son *sombrero* à larges bords.

Duguesclin mit tranquillement pied à terre, ramassa le feutre blanc de farine et de poussière, et remonta à cheval ; puis s'adressant à l'avorton qui cherchait encore une pierre pour la lui lancer du haut des créneaux de la porte :

— Tu as eu grand tort, lui cria-t-il, de faire tomber mon chapeau. Je ne suis pas assez discourtois pour quitter Séville et ta compagnie sans te l'ôter moi-même en signe de salut et d'adieu.

Puis il s'inclina en agitant son sombrero de l'air le plus gracieusement goguenard, et partit au galop.

XII

DE LA FACHEUSE RENCONTRE QUE FIRENT LE ROI ET LA JUIVE DANS LA LÉPROSERIE.

Le soir de ce même jour, la Mauresque entra hardiment dans la léproserie, en prenant de minutieuses précautions pour ne pas être aperçue, et se dirigea vers la hutte du renégat qui était la plus voisine de l'aqueduc.

Ésaü était étendu sur son grabat, tremblant de fièvre, et lorsqu'il la vit pénétrer dans sa misérable demeure, un étrange sourire crispa ses lèvres mouillées d'une écume blanchâtre.

— Ah ! murmura-t-il, la haine est plus courageuse que ne le serait l'amour le plus violent. Vous venez sans crainte, noble dame, respirer l'air empoisonné de la léproserie.

— Je conçois ta surprise, Ésaü, repartit Aïxa. Pauvre juif, tu t'es élevé du fond de la fange où croupissent tes frères en reniant ta race et ta croyance. Tu ne peux comprendre l'irritation d'une princesse de sang royal dont l'âme fière a été indignement froissée. Je suis tombée du trône à l'exil. J'ai été publiquement humiliée par une femme que je méprisais comme la dernière de mes es-

claves. J'ai été abandonnée par les chevaliers et les nobles qui m'entouraient de leurs sourires et de leurs flatteries, car ces flatteries et ces sourires ne s'adressaient qu'à la favorite. Jeune et belle, j'ai été rejetée comme une mendiante importune. Aussi, tant que je n'aurai pas vu ma rivale sous mes pieds, je souffrirai un martyre sans trêve. Mais je suis certainement arrivée au bout de mon épreuve. Duguesclin a pu sortir de la ville, il connaît le secret de l'aqueduc, et don Pedro est perdu. S'il veut fuir, il est forcé de passer ou par la porte de l'Eau pour rejoindre ses galères que commande Bocca-Negra, ou par la léproserie pour gagner les montagnes. Esaü, je te livrerai cette nuit l'amant de Rachel, mais à une condition.

— Vous me livrerez don Pedro, à moi qu'il a fait lépreux! s'écria le renégat en se soulevant sur son grabat; et la regardant avec anxiété : oh! mais c'est sans doute à quelque condition terrible?

— Écoute. L'assaut ne peut tarder, et le roi sait maintenant que la résistance est impossible. Je garde avec mes genétaires la porte de l'Eau, car les excavations de l'aqueduc sont encore inondées, mais les galeries sont libres. Toi, tu veilleras au seuil de la léproserie. Faisons un pacte. Il ne se sauvera pas seul de Séville, tu comprends. S'il veut fuir par la porte qui donne sur le Guadalquivir, il tombe en mon pouvoir lui et les siens : alors je te livre don Pedro et je garde Rachel. Un frémissement d'horreur agita les membres brûlans d'Ésaü.

— S'il veut fuir par la léproserie, tu garderas le roi et tu me livreras la juive, ajouta la Mauresque en souriant.

— Pourquoi donc, madame, ce pacte étrange? Quel horrible projet formez-vous contre Rachel? Certes, je dois la haïr, car elle a flétri ma vie, elle m'a conduit dans cette enceinte maudite; et pourtant j'ai peur de votre sourire.

— Oh! rassure-toi, Ésaü, cette belle fille qui s'est crue digne d'être aimée d'un roi, qui a repoussé ton amour comme un affront, qui t'a laissé châtier si cruellement pour le punir d'avoir osé lever les yeux sur elle, je ne veux pas la faire souffrir dans les tortures et les supplices; mais mes genétaires m'ont bien servie, et je la donnerai pour esclave à ceux de ces bons serviteurs qui la trouveront belle, à ceux qu'elle charmera comme toi et don Pedro.

— Parlez-vous sérieusement? s'écria le lépreux, dont les paupières enflammées s'entr'ouvrirent pour lancer un regard étincelant comme un éclair sur le visage pâle de la Mauresque. Croyez-vous que je vous laisserais exercer une si affreuse vengeance contre ma sœur d'enfance? Ah! je n'ai pas encore oublié ces jours heureux où, douce et craintive, Rachel me souriait avec effusion et me contait tous ses chagrins, où j'essuyais ses larmes et partageais ses jeux? Si vous l'aviez entendue, la pauvre enfant, prier avec tant de grâce son père Samuel de ne pas me gronder, quand j'avais encouru quelque réprimande! Si vous l'aviez vue, pour mieux cacher mes fautes, les prendre sur son compte! Oh! non, jamais je ne livrerai Rachel à son ennemie.

— Pauvre dupe! reprit Aïxa; mais quand Rachel t'a laissé condamner au supplice le plus ignominieux, quand elle t'a vu râler de douleur, dis-moi, a-t-elle pleuré et cherché à fléchir le roi? s'est-elle souvenue de votre enfance? Non, les baisers de don Pedro lui ont fait oublier et mépriser Ésaü Manassès. Pourquoi donc te souvenir, toi, quand elle oublie?

— Vous ne parviendrez pas à me faire haïr la fille de Samuel, répliqua froidement le lépreux. Je n'accepte pas votre pacte, madame. Si Dieu jette dans vos mains le roi et sa favorite, c'est qu'il les aura condamnés, et je respecterai sa justice. S'il les jette dans les miennes, oh! je punirai le vrai coupable par la peine du talion. Il connaîtra le supplice qu'il m'a infligé. Mais Rachel était-elle maîtresse de son cœur, cette enfant qui ne connaissait rien de la vie? Est-ce là un crime à punir? Comment pourriez-vous comprendre les sentimens qui agitent mon cœur? vous ne comprenez que la haine; quant à l'amour, vous avez pu le feindre, mais vous ne l'avez jamais ressenti.

— Soit, Ésaü! dit Aïxa en se disposant à se retirer. Don Pedro trouvera son châtiment. Quant à l'autre, je saurai toujours bien l'atteindre, malgré la protection d'un lépreux.

— Encore des menaces, noble dame! murmura le renégat. Prenez garde! La vipère a tort de siffler avant de mordre.

— Je suis venue ici sous votre sauvegarde, Ésaü, répondit fièrement la Mauresque, et vous avez un cœur trop noble et trop généreux pour que je craigne rien de vous.

Et elle s'éloigna lentement, en dissimulant avec orgueil le dépit qu'elle éprouvait de l'obstacle que la résistance du renégat apportait à ses desseins.

Aïxa avait deviné juste. A la même heure l'armée de don Enrique se disposait à monter à l'assaut.

Du haut du mirador où don Pedro se tenait renfermé avec Rachel, il pouvait entendre les clameurs joyeuses des ennemis, et il remarquait avec douleur le silence qui régnait dans les rues de Séville.

— N'importe, disait-il, je lutterai jusqu'au bout. Il n'est pour un roi vaincu qu'une fin glorieuse : c'est de mourir percé de coups sur la brèche de son rempart démantelé. On dit alors de lui : il méritait sa couronne; il n'a pas fui comme une femme timide, il a défendu son bien et son droit comme un homme.

La juive restait silencieuse, le regardant avec des yeux pleins de larmes.

— N'est-ce pas votre avis? lui demanda-t-il inquiet.

— Non, Pedro, répondit-elle; c'est là le courage vulgaire d'un homme d'armes, ce n'est pas celui d'un roi. Courir cette chance désespérée, c'est préparer le triomphe de votre ennemi. Savez-vous donc si vous pourrez tomber mortellement blessé sur un monceau de cadavres, si on vous laissera mourir? Peut-être vos propres archers vous livreront-ils pour obtenir merci et largesse? Et alors vous serez traîné prisonnier derrière le cheval du vainqueur, la tête baissée sous les insultes, les mains garrottées comme un criminel. Oh! cette pensée fait refluer tout mon sang à mon cœur! Et quand on vous permettrait de mourir, Pedro, votre frère s'élèvera sur votre cadavre, marche-pied de son trône. Non, seigneur, ce n'est pas ici qu'il faut défendre votre couronne. Vous êtes traqué dans Séville comme dans une tanière : il faut quitter Séville et gagner les montagnes, vous réfugier dans un château fidèle, et là appeler les Castillans aux armes contre l'étranger, et chasser de vos royaumes ces hordes d'écorcheurs et de vagabonds.

— C'est vrai! ma mort même serait un objet de risée et d'outrage; mon courage serait mis en doute et ma vengeance perdue.

— Mieux vaut errer en proscrit dans les montagnes, Pedro, que d'être traîné de prison en prison. Tant que vous serez libre, vous ne devez pas désespérer de votre cause.

— Oh! tu m'aimes véritablement, Rachel; oui, tu as raison. Ils ne m'auront ni vivant ni mort pour faire parade et trophée de moi. Mais si je veux fuir, oh! que ce mot est amer à mes lèvres! il n'y a pas de temps à perdre. Mais le pourrai-je? L'issue par laquelle Duguesclin est entré dans l'aqueduc est gardée. Que faire?

— N'y en a-t-il aucune autre? demanda vivement la juive.

— Une seule, répondit don Pedro, après un instant d'hésitation, mais je n'ose t'en parler!

— Pourquoi donc? quel danger peut m'effrayer maintenant?

— Eh bien! c'est l'issue qui donne dans la léproserie, ce lieu maudit, aux miasmes infects, dont chacun se détourne avec horreur. Pour ne pas devenir le captif du bâtard, je puis affronter la contagion des ladres, mais je

n'aurais pas le courage de te faire partager à toi, pauvre enfant, cet ignominieux péril !

— Mais je te suivrai partout, Pedro! Pour moi ton absence seule est un péril, une douleur, une honte. Me séparer de toi par lâcheté, par épouvante de cette contagion hideuse! te voir aller au-devant du danger et ne point le partager avec toi! oh! c'est impossible, impossible ! Quand tu me repousserais, quand tu m'ordonnerais de rester, je te suivrais.

— Viens donc avec moi, Rachel ! aussi bien il me semble que j'aurais moins de courage si je ne te voyais plus, si j'étais inquiet sur ton sort. Mais il nous faut une escorte... et tous mes vaillans serviteurs reculeront quand il s'agira de traverser la léproserie ; car ce sont des hommes... et il faut un courage surhumain pour violer cette enceinte !... Tous reculeront... tous, excepté les fils de la Paloma... Heureusement la nuit vient... Rachel, tu ne verras pas les figures hideuses des lépreux, tu n'entendras pas leurs plaintes désespérées... A cette heure ils reposeront, s'il y a du repos pour ces condamnés de Dieu.

— N'affaiblis pas notre courage par ces réflexions pénibles, Pedro. Occupons-nous de tout préparer pour notre fuite.

— Je vais faire prévenir Diego Lopez et ses frères par la vieille nourrice, qui nous accompagnera.

Don Pedro sortit du mirador et alla visiter les postes d'hommes d'armes et d'archers qui veillaient sur les murs crénelés de l'alcazar.

Une heure après, il quittait ce palais-citadelle, avec la jeune juive enveloppée d'une mante de bure grise, suivi de la Paloma, de Perce-Neige, et de ses quatre autres frères de lait, bardés de fer, résolus et silencieux.

La nuit était orageuse. La lune sombrait à chaque instant sous des nuages de tempête.

Don Pedro et son escorte parvinrent sans encombre jusqu'à l'aqueduc. En s'engageant sous les arcades, Rachel frissonna, car il y régnait une humidité pénétrante et glaciale. L'eau suintait sur les murs. Ses pieds glissaient sur le sol tout parsemé de flaques vaseuses. Le silence était sinistre. Les fugitifs n'entendaient que le bruit de leurs pas et de leur respiration. Par momens ils s'arrêtaient pour écouter, mais tous les bruits de la ville s'amortissaient dans ces galeries souterraines. Si quelque bruit les effarouchait, c'était une pierre qui se détachait de la voûte et qui tombait à quelques pas d'eux, attestant la vétusté de cet ouvrage antique.

— Ah! si le bâtard me savait ici, ne put s'empêcher de dire le roi, comme il serait joyeux de me surprendre dans ce couloir où je ne puis m'échapper que par une seule issue. Il pourrait me faire tuer obscurément par ses malandrins ou m'emprisonner en murant les deux extrémités de l'aqueduc. Et alors nous mourrions dans l'ombre, de faim, et dans les convulsions d'une agonie désespérée.

— Chassez ces idées noires, Pedro, lui dit Rachel. Tenez, j'aperçois déjà au bout de la galerie une faible lueur.

— Oui, c'est l'air libre, c'est le ciel, reprit don Pedro. Oh! je respire, car j'étouffais sous les voûtes de ce vieil aqueduc. Voici la porte de la léproserie. Encore quelques pas, encore cet asile des ladres à traverser et nous sommes sauvés. Hâtons-nous, Rachel ! hâtons-nous.

— La léproserie ! murmura-t-elle en tressaillant, tandis qu'elle gravissait les marches de l'escalier; c'est donc ici qu'a été renfermé ce malheureux qui m'a trop aimée !

— La porte est ouverte, Dieu soit loué! s'écria le roi ; et il s'élança sur le seuil de la redoutable enceinte.

Tout à coup il vit s'avancer un homme de haute taille, qui semblait le gardien de la porte, et qui fit résonner sa cliquette en os comme pour engager les fugitifs à se retirer.

Don Pedro et la juive reculèrent machinalement.

— Qui donc ose venir troubler notre repos? dit la voix du gardien. Qui donc ose entrer dans la léproserie? est-ce un compagnon de malheur? qu'il ne craigne pas de me donner la main comme à un frère; mais si c'est un heureux de la terre, qu'il s'éloigne, car la contagion l'atteindrait bientôt, et Dieu lui-même ne pourrait le guérir et le sauver.

Don Pedro s'avança hardiment et lui répondit :

— Pauvre ladre, nous aussi nous sommes dignes de compassion et de pitié, car la famine nous force à quitter la ville assiégée pour aller querir aide et secours dans les montagnes. Mais pourquoi erres-tu comme un fantôme à cette heure et par cette nuit de tempête, au lieu de chercher dans le sommeil l'oubli momentané de tes maux.

— Oui, le sommeil est doux, dit le lépreux d'une voix triste, mais puis-je dormir quand je sens mes veines brûler, mes pieds se glacer, ma poitrine s'embraser. Cet orage me plaît, d'ailleurs ; ce vent froid rafraîchit mon front. Puis, c'est l'heure heureuse pour nous, car la nuit nous ne nous voyons pas. L'accent plaintif et amer avec lequel il prononça ces dernières paroles fit frémir d'horreur et de pitié tous les fugitifs. Le lépreux continua :—La nuit, nous ne nous regardons pas les uns les autres avec une involontaire aversion, nous pouvons oublier quelques instans notre misère ; nous ne sommes plus jaloux de cette lumière du ciel, lumière odieuse qui fait resplendir les beautés de la nature et qui éclaire en même temps nos difformités. Vous souffrez de la faim, dites-vous? Mais nous autres, nous sommes à jamais morts à la vie humaine, avec des cœurs ardens de désirs, avec des cerveaux brûlans de pensée et d'ambition. Notre corps est emprisonné dans cet asile et notre esprit dévore en vain l'espace.

En ce moment les clairons et les cymbales de l'armée de don Enrique retentirent. C'était le signal de l'assaut. Don Pedro fit un pas en avant et dit au lépreux :

— Ainsi, vous, vous n'avez pas peur dans votre enceinte des routiers de don Enrique?

—Peur! mais c'est de nous que les routiers auront peur ! s'écria le gardien avec un sauvage orgueil. Nous sommes également ennemis des deux partis, nous sommes envieux et jaloux de tous ceux qui peuvent se battre, agir, vivre enfin. Que nous importent les querelles de ces heureux ! Tous nous respectent. Mais retirez-vous, ne m'approchez pas, n'essayez point de franchir le seuil de la léproserie. Vous seriez perdus !

Cependant don Pedro gardait encore un espoir de fléchir l'inexorable gardien. Décidé à s'ouvrir au besoin le passage de vive force :

— Je te plains, répliqua-t-il, d'être réduit à haïr tous les hommes.

— Oh ! il en est un que je hais plus que tous les autres, s'écria le lépreux avec un sourd ricanement ; c'est un puissant seigneur, devant lequel s'inclinent les chevaliers et les nobles, qui a des trésors pour corrompre ceux qui lui résistent, des bourreaux et des gardes pour frapper ceux que l'or ne peut séduire, des palais qui servent de prisons à ceux qui ne se prosternent pas assez bas!

— Quel est ce seigneur ? demanda impétueusement don Pedro, saisi d'une vague inquiétude.

— C'est le roi de Castille, le roi d'hier qui ne le sera plus demain, répliqua le lépreux. Il m'a arraché, à moi pauvre inconnu de la foule, à moi qui n'avais pour tout bien, pour toute force, pour toute ambition, qu'un amour ardent au cœur, il m'a arraché celle que j'aimais! Et puis comme j'osais souffrir et me plaindre de cette tyrannie, comme je voulais me venger, comme je devenais fou de douleur, il m'a fait jeter dans la léproserie pour me rendre un objet de dégoût et d'horreur aux yeux de cette femme qui emportait mon âme ! Oh ! que ne m'a-t-il fait jeter vivant dans un sépulcre ; je ne souffrirais plus !

— C'est Ésaü, murmura le roi avec terreur.

— Ésaü ! répéta la voix sourde, étouffée de la juive.

— Oh ! comme je l'aime encore cette femme, reprit le renégat ; comme je pense sans cesse à elle dans cette immonde enceinte ! Il me semble que je l'aurais rendue si heureuse, qu'elle eût fini par m'aimer ! Si je pouvais la revoir un instant, sa présence calmerait cette fièvre dévorante qui me brûle. Mais penser à la belle Rachel avec cette

face livide, avec cette bouche grimaçante et gonflée dont l'aspect la ferait reculer d'effroi, c'est de la folie ! Oh ! oui, de la folie ! Aussi, voyez, je pleure, moi un homme, et c'est de douleur. Mais celui qui m'a fait cette douleur et cette infortune, si jamais il touchait de son pied mon domaine de damné, je jure qu'il tremblerait et reculerait devant moi comme vous reculez en ce moment, fuyard de Séville !

Mais alors don Pedro s'arrêta et lui répondit d'une voix frémissante :

— Cesse de me braver ainsi, misérable ! Crois-tu donc que je veuille recourir au mensonge pour me soustraire à ta haine ? Je suis le roi, Ésaü Manassès, et je suis entré dans ton domaine.

— Le roi ! répéta le renégat avec un éclat de rire, crois-tu donc à ton tour que je ne t'avais pas reconnu au premier son de ta voix ? Mais je me jouais de ton inquiétude et de ton angoisse.

— Tu m'avais reconnu et tu m'insultais ! dit don Pedro en portant la main à la croix de son épée.

— Insensé ! mais au milieu du chœur des démons de l'enfer, je reconnaîtrais la voix qui m'a condamné au plus affreux supplice qu'ait pu inventer la cruauté d'un roi ! Mais pourquoi as-tu avoué si vite ton nom abhorré ? Pourquoi en le prononçant n'as-tu pas fui loin de moi ? Tu oublies que nous nous retrouvons d'égal à égal. Tu oublies que le lépreux Ésaü ne redoute rien, ni les supplices, ni la pointe des épées, ni la honte et l'infamie, rien de ce qui retient les autres hommes dans l'accomplissement de leurs haines et de leurs vengeances. Tu ne peux plus me faire aucun mal. Tu as été jusqu'à l'extrême des châtimens que tu pouvais m'infliger. Ici je suis, grâce à toi, plus puissant et plus fort que don Pedro de Castille. Quels que soient ta fierté et ton orgueil, tu vas devenir mon compagnon de misère, et comme moi tu perdras tout espoir d'une vie meilleure.

— Ésaü, répliqua le roi en haussant les épaules, tu as la mémoire courte. Si je t'ai puni, c'est que tu es venu me surprendre traîtreusement, comme un assassin.

Le lépreux se rapprocha de lui en poussant un cri de rage :

— Un assassin ! Non, car tu avais une épée pour te défendre comme j'en avais une pour t'attaquer. Et, devant Dieu, j'étais dans mon droit, car c'est toi qui t'es fait aimer de Rachel. Et par quels sacrifices, par quel dévouement avais-tu mérité cet amour ? Veux-tu que je t'ouvre le fond de mon cœur ? eh bien ! je te pardonnerais si elle n'avait aimé en toi que le roi de Castille ; c'eût été un amour vain et frivole dont je n'aurais pas été jaloux. J'aurais méprisé la fille de Samuel, je l'aurais oubliée peut-être, voilà tout. Mais non ! Rachel qui est belle, qui est généreuse, qui a le cœur vaillant et dévoué, t'a aimé parce qu'elle a vu en toi un seigneur courageux, noble de tournure et noble de cœur ! Elle t'a aimé pour toi-même, ajouta-t-il avec un accent désespéré. Eh bien ! je veux faire une épreuve : je veux que Rachel ta favorite te voie semblable au hideux Manassès ; je veux savoir si elle reconnaîtra son amant lorsqu'il aura le visage gonflé et livide, les paupières éraillées et rougies, si elle voudra presser des mains flétries d'une poussière écailleuse. Elle pourra alors choisir librement entre nous, n'est-ce pas, roi don Pedro ?

— Ne m'approche pas, lépreux, car mon épée saura t'écarter de mon chemin ! dit le fugitif.

— Tu crois donc toujours commander à tes serviteurs, reprit Ésaü ; tu menaces toujours, mais je ne crains pas la mort, te dis-je ; la mort sera un bienfait pour moi, et quand l'heure est venue de satisfaire une vengeance qui est mon unique pensée, qui est le but de ma vie, comment peux-tu croire que ces vaines menaces me font peur ? J'étais tombé si bas qu'on eût dit que Dieu voulait te mettre hors de mon atteinte, et pourtant il te livre aujourd'hui entre mes mains.

Et Esaü tendit les bras vers don Pedro, comme pour le saisir et l'entraîner dans la léproserie.

— Pitié ! grâce ! s'écria alors la voix tremblante de la juive. Vous qui souffrez, Ésaü, ne soyez pas si dur et si cruel.

Et quittant le groupe de la Paloma et de ses fils, elle s'avança vers le renégat :

— Qui donc a parlé ? dit ce dernier troublé jusqu'au fond de l'âme.

— Une femme dont la main ne quittera pas la main de don Pedro, répondit Rachel, dont le cœur est attaché à son cœur, une femme qui est condamnée au même sort que lui.

— Oh ! tais-toi, tais-toi ! dit le lépreux d'une voix sourde ; j'ai reconnu cette voix qui me fait tressaillir de bonheur comme si le ciel s'ouvrait devant moi.

— Oui, c'est Rachel, la fille de Ben-Levi, qui t'implore.

— Oh ! c'est un rêve ! reprit Esaü. Dieu a voulu me faire cette joie dans ma misère. Depuis trois jours, que de fois tu m'es apparue comme une vision fugitive ! Mais lorsque mes yeux éblouis croyaient te contempler, lorsque je me penchais pour t'atteindre, mes bras n'embrassaient que le vide. Je riais alors de ma folie ; je me disais : Rachel ne peut poser son pied dans cette enceinte maudite ; elle règne dans l'alcazar, entourée d'humbles esclaves ; elle n'a pas une pensée pour ceux qui se lamentent, qui blasphèment, qui se tordent d'angoisses et de désespoir dans la maladrerie infecte ; elle sourit à ce roi qui a été impitoyable pour son frère d'enfance. Et pourtant j'avais dans le cœur quelque chose qui me disait : Tu la reverras ! et pourtant je t'attendais. Oh ! je suis avide de te voir ! Je sais que c'est un désir insensé, car dès que la lumière d'une torche nous éclairera, tu vas t'enfuir épouvantée à ma vue, je te ferai horreur. Mais qu'importe ! moi, je t'aurai vue, belle comme dans mes rêves, belle comme toujours dans la réalité.

— Pauvre Ésaü ! murmura Rachel.

— Maudit soit ce fou entêté et insolent ! dit don Pedro.

Cependant le lépreux avait couru vers sa hutte, et il ne tarda pas à revenir armé d'une torche de résine flamboyante, qui jeta sur tous nos personnages une lueur verdâtre. Il avait eu soin de ramener sur son front le capuchon de son caban ; néanmoins un cri d'horreur s'échappa de toutes les bouches à son aspect.

Rachel ne put voir sans un frémissement de douleur et de pitié le compagnon de sa jeunesse hideusement défiguré ; ses paupières rouges étaient dépouillées de cils, et des boutons verdâtres couvraient et déformaient les traits de son visage gonflé et livide.

Le malheureux s'arrêta, tremblant de tout son corps, et se sentant défaillir à ce cri de réprobation. Des sanglots violens étouffèrent un instant sa voix.

— Oh ! ne me regarde pas, Rachel, s'écria-t-il enfin, mais laisse-moi te voir ! Tu me trouves bien hideux, n'est-ce pas ? Tu disais tout à l'heure : « Pauvre Esaü ! » quand j'étais caché dans l'ombre, dans l'ombre qui me protége et dont je ne devrais jamais sortir ; maintenant, tu n'as plus même le courage de me plaindre. Tu ne penses pas qu'un cœur puisse battre sous cette odieuse enveloppe. Tu me compares à cet homme dont tu admires le fier et mâle visage, à ce roi vaincu qui te semble resplendissant de force et de beauté. Mais quels que soient ton dédain et ton aversion pour moi, je ne puis m'empêcher de te contempler, de t'admirer, de te bénir comme une rayonnante apparition qui vient m'enivrer d'une félicité inconnue dans ma nuit amère et désolée. Rachel, tu es belle comme une sainte du ciel des chrétiens, comme une houri du ciel de Mahomet le prophète, avec tes cheveux dénoués comme un manteau sur tes épaules, avec tes grands yeux brillans comme des étoiles. Oh ! ne t'en va pas, ne t'évanouis pas comme une ombre vaine, cette fois ! Laisse-moi t'adorer à genoux. Parle-moi encore, Rachel ! Que le son de ta voix calme mon angoisse et charme mon oreille comme le chant

d'un oiseau! Si tu pars, si tu ne me réponds pas, il me semblera que le couvercle du cercueil retombe sur mon front brûlant.

Et il s'agenouilla devant elle, les bras étendus pour la supplier, les yeux fixes, et comme absorbé dans une sorte d'extase.

— Décidément cette homme est fou! s'écria don Pedro; nous avons perdu trop de temps à écouter son bavardage incohérent. Nous ne sommes pas des enfans ni des femmes pour avoir peur d'un lépreux. Allons, Esaü, relève-toi, et livre-nous passage, de gré ou de force.

Le lépreux ne bougea pas; mais, attachant sur le roi un regard haineux et sauvage :

— Insensé toi-même, seigneur roi, et plus insensé que moi, répliqua-t-il. Aimer, c'est être fou, n'est-ce pas? Tu penses à ton salut et à ta fuite : moi je ne pense qu'à Rachel. Tu as peur de la vengeance de don Enrique; tu as peur des routiers de Duguesclin, et tu entends d'ici le fracas de l'assaut. Moi, j'oublie mes souffrances, le feu qui ronge ma chair, je suis sourd aux cris des combattans, je regarde Rachel, j'attends une de ses paroles et je suis heureux. Profite de ma faiblesse, don Pedro, sauve-toi pendant que je veux bien t'oublier. Tout à l'heure il sera trop tard. Mais toi, Rachel, seras-tu aussi dure, aussi implacable que ton amant? Un mot de pitié encore, un seul mot, et je te pardonnerai le passé. Tu sais de quel amour ardent je t'ai aimée? Ta pensée ne quitte pas mon cœur, ton nom ne quitte pas mes lèvres, ton image ne quitte pas mes yeux; et toi, tu détournes ton regard quand je t'implore! Il est vrai que ces paroles de tendresse et de passion qui sortent de ma bouche, c'est une voix enrouée qui te les apporte; ces bras que je tends vers toi te repoussent au lieu de t'attirer; mon sourire même te semble une grimace. Je suis si laid et ton amant est si beau, n'est-ce pas? Eh bien! c'est trop souffrir! s'écria-t-il en se relevant avec un mouvement de rage. Après tout, c'est Dieu qui a prononcé et qui m'envoie ma vengeance. J'étreindrai dans mes bras ce roi orgueilleux; il deviendra lépreux comme moi, et souffrira mes tortures.

Puis il s'avança vers don Pedro en riant d'un rire affreux. Celui-ci ne put réprimer un involontaire tressaillement d'effroi et tira son épée. Rachel refoula courageusement le sentiment d'aversion que lui inspirait Esaü, et se jetant entre lui et le roi :

— Mon frère, lui dit-elle avec force, ne commets pas ce crime. Respecte ton maître. Tu étais loyal autrefois, tu n'as pu devenir traître et féroce à ce point!

Le lépreux retira vivement sa main qui allait effleurer celle de la juive, et s'arrêta d'un air morne :

— A force de voir les autres hommes se montrer sans pitié pour ma douleur, je suis devenu cruel à mon tour, Rachel. Quoi! l'on m'arracherait à moi tout repos, tout bonheur, toute espérance, on me précipiterait tout vivant dans cet enfer, et lorsque je pourrais rendre à mon bourreau les tortures auxquelles il m'a condamné, j'irais lui montrer la porte ouverte sur le ciel, sur la liberté, sur l'avenir, et je le laisserais railler, sain et sauf, ma faiblesse et ma crédulité! Non, je ne t'obéirai pas, Rachel.

— Vous voyez bien, Rachel, dit alors le roi avec hauteur, que votre ancien ami est un fou furieux et méchant, sur qui les prières ne peuvent rien, et qui ne cédera qu'à la force.

— A la force! répéta Esaü en éclatant de rire.

— Je vous défends, continua don Pedro en s'adressant à la juive, d'implorer davantage ce misérable, que nous avons eu la faiblesse et la duperie d'écouter trop longtemps. En avant, compagnons! et, par saint Jacques! nous rougirons, s'il le faut, la lame de nos épées du sang impur de ce réprouvé.

XIII

COMMENT DON PEDRO RECONNUT LA VÉRITÉ DU PROVERBE : « MIEUX VAUT DOUCEUR QUE VIOLENCE. »

Les quatre frères gravirent les dernières marches de l'escalier, mais lentement, avec une sorte d'hésitation.

— En me faisant jeter dans la léproserie, bon roi, reprit le renégat, tu m'as donné une puissance contre laquelle il te sera impossible de lutter. Pourtant mon arme à moi n'est pas une épée dont la lame ait été forgée à Damas ou à Tolède. C'est cette cliquette d'os!

Et il se mit à faire résonner sa cliquette d'un air insouciant.

— Allons! mes braves frères, dit don Pedro, il faut en finir avec ce malencontreux portier de la maladrerie.

Les fils de la Paloma suivirent d'abord le roi, mais quand ils virent de près la face livide du lépreux, malgré leur courage, leur nombre, leurs armures de fer, ils se sentirent envahis par une terreur irrésistible, et reculèrent devant cet homme qui les attendait seul et sans armes.

— M'abandonnez-vous donc? leur demanda don Pedro surpris.

— Mais n'est-ce pas tenter Dieu que de frapper un ladre, seigneur roi, dit Diego Lopez honteux de cette brusque retraite. Ils sont sous la protection de saint Lazare, et c'est outrager leur patron que de ne pas les respecter comme on respecte les idiots.

— Ainsi, pour complaire à saint Lazare, dit don Pedro d'une voix railleuse et colère, vous laisserez ce lépreux m'insulter et me livrer à mes ennemis. Si vous n'êtes pas devenus des félons, je vous ordonne, sinon de le frapper, du moins de le prendre et de le garrotter.

— Pour le garrotter, il faudrait le toucher, répondit Ruy en relevant sa faux.

— Oh! si j'avais ici mon bon destrier, dit Blas, d'un coup de poitrail il renverserait à terre cet insolent ladre.

— Et je l'achèverais d'un coup de mon pic de fer, ajoute Perez, mais je laisserais à ses compagnons le soin de l'enterrer.

Esaü ne bougeait pas :

— Je ne crains point vos armes, leur dit-il; elles peuvent me tuer, mais je puis, moi, en vous touchant ou en vous effleurant de mon souffle, faire de vous les plus misérables et les plus difformes des vivans.

Puis, voyant que Diego Lopez, qui était resté silencieux, s'occupait à bander son grand arc de bois de Norwège pour lui décocher une flèche, il marcha droit à lui.

Jusqu'à ce moment, la vieille Paloma n'avait pas fait un geste ni prononcé une parole; cachée dans les plis de sa mante elle observait avec une attention inquiète tous les mouvemens du lépreux; mais lorsqu'elle le vit passer de la menace à l'action, elle s'avança gravement à la rencontre d'Esaü.

— Mes enfans, s'écria-t-elle, fuyez, fuyez vite; toute lutte avec cet homme serait mortelle pour vous. Il lui faut une victime. Quelqu'un doit se dévouer pour le salut des autres, ce sera moi. Fuyez tous! Je suis vieille, faible et inutile. Vous êtes jeunes, forts et vaillans. Votre frère le roi aura toujours besoin de vous. Il n'aura besoin de moi qu'aujourd'hui. Mourir pour vous sauver tous, c'est bien mourir. Dieu soit béni!

Diego et Blas pâlirent en entendant leur vieille mère parler ainsi; ils voulurent la retenir. Elle se débattit dans leurs bras et continua d'une voix frémissante :

— Depuis quand mes enfans n'obéissent-ils plus à la voix de leur mère?

— Ah ! vous nous faites cruellement honte de notre lâcheté, mère, répondit Diego. Vous n'osez pas nous la reprocher, mais vous voulez la réparer en mourant pour nous.

— C'est ce qui ne sera pas ! dit Ruy en brandissant sa faux.

— Non, ajouta Perez, le lait dont vous nous avez nourris, mère, n'a pas fait de nous des lièvres timides.

— Mais c'est le roi qu'il faut sauver et non la vieille Paloma, s'écria la mère désespérée en agitant ses bras maigres, tandis que ses cheveux gris flottaient épars sur ses épaules. Je vous ordonne de me laisser avec le lépreux, si vous ne voulez pas que je vous maudisse. Je le retiendrai pendant votre fuite ; mais entraînez le roi ! qu'il ne lutte pas contre ce traître ; entraînez-le, vous dis-je.

Mais déjà don Pedro venait de s'élancer sur Ésaü, l'épée haute, en disant :

— Tu es bien terrible, en effet, puisque mes frères, qui n'ont jamais connu la peur, qui n'ont jamais hésité ou senti battre leur cœur devant aucun péril, et qui sont bardés de fer et armés comme sur le champ de bataille, reculent devant toi. Tu vas cependant trouver un homme que le bruit de ta cliquette n'intimide pas. J'ai eu trop longtemps pitié de toi. Place libre ou je te tue !

Ruy et Perez s'approchèrent :

— Frère, dit le premier au roi, nos armures nous mettent à l'abri du contact du lépreux ; avec ma faux et le pic de Perez, nous le tiendrons à distance, il ne pourra toucher aucun de nous. Passe donc librement avec la Paloma et Rachel, et nous te rejoindrons bientôt.

Puis ils croisèrent sur la poitrine d'Ésaü le pic de fer et la faux, tandis que don Pedro fait quelques pas en avant.

— Tu n'iras pas loin, seigneur, dit ironiquement Ésaü, dont la cliquette résonnait toujours ; je puis t'atteindre, ainsi que tes hardis défenseurs, sans bouger de cette place, quand vous plongeriez dans ma poitrine ces armes dont vous me menacez.

— Tais-toi, bavard ! lui cria le faucheur.

— Don Pedro ! poursuivit Ésaü, tu resteras ici, tremblant de fièvre comme moi, hideux comme moi, lépreux comme moi.

— Si tu ne te tais pas, dit Perez en levant son pic de fer sur la tête du lépreux, je vais te rendre muet pour toujours.

— Tâche donc de rendre muets aussi tous les misérables dont le roi m'a fait le compagnon, s'écria Ésaü d'une voix terrible. Il fallait me tuer plus tôt, pauvre niais, et empêcher ma cliquette d'appeler à l'aide toute notre tribu.

En même temps il éleva sa torche, et les fugitifs virent fourmiller dans l'enceinte une centaine de lépreux silencieusement sortis des huttes. Ils s'étaient réunis dans l'ombre, et ils accouraient maintenant au secours du renégat avec des cris rauques.

Don Pedro recula d'épouvante à la vue de cette légion infernale entrevue aux lueurs de la torche d'Ésaü, et il se laissa entraîner jusqu'au milieu de l'escalier par ses frères, qui aimaient mieux retourner à l'alcazar que de rester au milieu de ces effrayans adversaires. Mais il s'arrêta à la voix du renégat qui s'écria :

— Enfin mon jour de revanche est arrivé ! je l'ai payé cher, mais enfin j'ai la joie de voir le fier, le vaillant, le téméraire roi de Castille fuir lâchement devant moi. Qu'as-tu fait de ton courage, de ton orgueil, de ton amour pour la juive ? Tout cela est brisé par la peur. Tes frères de lait s'enfuient ; qui donc te sauvera de mon étreinte ? cette vieille femme qui seule, toute débile qu'elle soit, a encore pitié de son royal nourrisson ! Tu vois, Rachel, qu'avec la permission de Dieu, Job sur son fumier peut tenir à sa merci ce roi si beau et si puissant, si vaillant et si redouté.

En entendant ces outrages le poursuivre, don Pedro s'arrêta et se retourna pour faire face aux lépreux. Leur nombre s'était encore augmenté. Ils venaient d'allumer d'autres torches à la torche d'Ésaü, et rejetaient leurs capuchons en arrière.

C'était un horrible tableau que celui de ces êtres difformes, aux faces grimaçantes, boursouflées, ulcérées, dont les lèvres souillées d'une écume sanglante vociféraient des menaces et des imprécations, et qui, semblables à des damnés, armés de leurs cliquettes au son lugubre et monotone, et le barillet sur l'épaule, s'étageaient sur le haut de l'escalier et s'avançaient comme une marée en resserrant leur cercle.

La juive, terrifiée en voyant onduler les flots de cette foule hideuse, ressentit ces angoisses, ces oppressions du cœur et de l'esprit que provoquent les visions monstrueuses du cauchemar ; elle crut que la folie envahissait son cerveau. Sa tête s'alourdit, des lueurs vertigineuses éblouirent ses yeux, ses bras s'étendirent comme pour chercher un appui ; elle voulut appeler don Pedro à son aide, mais sa voix était éteinte ; elle chancela et vint tomber presque inanimée sur la première marche de l'escalier.

— Oh ! il faut emporter Rachel ! s'écria le roi en remontant deux ou trois marches l'épée à la main.

Ésaü, qui deux fois avait tendu sa main vers la juive pour la retenir par un mouvement instinctif, et qui l'avait retirée précipitamment, descendit les premières marches et se plaça devant la jeune fille :

— Viens la chercher au milieu de nous, dit-il à voix basse à don Pedro ; mes compagnons t'arracheront ton épée et salueront la bienvenue d'un hôte si noble. Vraiment, don Enrique nous devra un guerdon magnifique si nous nous chargeons de sa vengeance, si nous t'amenons à lui lépreux et incapable d'être roi !

— Oh ! devenir hideux et difforme comme ces monstres ! murmura don Pedro, cette pensée me glace le cœur ; il me semble déjà que l'haleine de ce réprouvé me brûle !

— Venez, frère ! venez ! lui crièrent Ruy et Perez ; il n'y a pas de honte à fuir devant ces maudits. Nous avons peur pour vous et pour nous. Venez, ou nous vous entraînerons de force comme Diego et Lopez entraînent notre vieille mère.

— Mais Rachel, je veux la sauver ! je ne puis la laisser, l'abandonner aux mains des lépreux ! répliqua le roi avec une expression de douleur déchirante.

— Nous ne pouvons leur arracher la juive, dit Perez. Qu'elle devienne leur proie, puisqu'elle est la cause première de la haine de ce renégat contre vous. Nous voulons bien mourir pour vous, mais non pour elle ! Venez, seigneur.

Les lépreux se rapprochaient de Rachel et contemplaient son pâle visage avec une curiosité ardente.

— Fuyez donc, mes frères, dit dédaigneusement don Pedro. Quant à moi, je vais rejoindre Rachel. Tant que je serai vivant, ma bien-aimée me verra à côté d'elle. Si vous voulez me forcer à vous suivre, osez me venir chercher au milieu des ladres.

Il remonta les marches de l'escalier et se pencha, ainsi que le renégat, vers la jeune fille qui commençait à recouvrer ses sens. Ruy et Perez, émus des reproches du roi, firent un effort de dévouement et revinrent vers lui, non sans hésitation ; mais lorsqu'ils virent le flot menaçant des lépreux onduler et s'avancer à leur rencontre, ils s'arrêtèrent effarés, puis s'enfuirent sous les huées de cent voix glapissantes. Ruy ayant trébuché dans sa course, la main d'un lépreux se tendit pour le saisir ; mais Perez frappa le lépreux à la tête de son pic de fer, et le misérable tomba en hurlant, aux cris frénétiques de ses compagnons. Alors les deux frères de lait devinrent fous de terreur et s'élancèrent de toutes leurs forces dans la galerie de l'aqueduc pour rejoindre la Paloma et ses autres fils.

Lorsque la juive rouvrit les yeux, elle crut assister à une scène infernale. Elle se demanda si elle était dans le monde des vivans. Ces lueurs vacillantes formant des langues de lumières sur des parois humides et glaciales, ces visages enflammés, cette foule confuse et fourmillante,

tout cela troublait encore son esprit. Mais la vue de son amant haussa bientôt son cœur et son courage à un degré surhumain. La force des nobles sentimens qui l'agitaient prêtait à cette créature frêle et délicate une exaltation nerveuse assez violente pour lutter là où le courage des hommes les plus téméraires faiblissait ou s'anéantissait.

C'était un groupe étrange à voir que celui de ces trois personnages sur qui tombait d'aplomb la lumière de la torche du renégat ; ce dernier, avec sa haute taille, son caban rouge et ses yeux étincelans dans son visage défiguré, faisait ressortir encore mieux la beauté séraphique de la jeune fille, dont le front pur, la bouche vermeille, les longs cheveux, les mains blanches, les regards mourans excitaient déjà un sentiment d'intérêt et de pitié dans l'âme des lépreux. Quant à don Pedro, dont l'amour avait retrempé le courage, il se tenait à genoux devant elle, couvert de son épée comme d'un bouclier, et ils se regardaient tous deux avec cette ivresse et ce détachement de toutes choses qui caractérisent l'égoïsme de la passion. Ils oubliaient le monde, la léproserie, Ésaü ; ils attendaient la mort ; mais ils n'avaient plus ni angoisses, ni frémissemens, car ils l'attendaient ensemble.

Le renégat, voyant don Pedro ainsi prosterné, crut qu'il s'abandonnait à un moment de lâcheté et s'écria :

— Ton amant a peur, Rachel, il a peur lorsqu'il est avec toi et qu'il ne devrait songer qu'à te défendre.

Don Pedro leva les yeux sur le lépreux et sourit sans daigner répondre. Ce dernier comprit sa mépriso. La juive se leva.

— Ésaü, dit alors Rachel à voix basse pour ne pas être entendue de la foule, tu as été l'ennemi acharné du roi parce que je l'aimais. Parce que je l'aime toujours, tu dois le sauver. Je croirai que tes protestations étaient sincères, si tu m'aimes assez pour sacrifier à mon bonheur ta haine et tes souffrances.

— Si tu l'aimes toujours, Rachel, répondit le renégat avec une farouche ironie, tu l'aimeras lépreux. L'amour véritable est un échange des âmes, n'est-ce pas ? Ce n'est point un manteau royal, une moustache blonde, un écu armorié, une épée victorieuse qu'on aime ! Je t'assure, Rachel, que le cœur bat avec autant de force sous les haillons du lépreux que sous un pourpoint de velours ou de soie.

— Ésaü, interrompit la jeune juive d'une voix ferme, ne te raille pas plus longtemps des sentimens les plus sacrés ! Je ne te demande que du respect pour le roi ton seigneur. Je ne suis pas de ces femmes frivoles qui n'aiment d'un homme que ses dons extérieurs. Pour moi, tant que tu n'auras pas porté une main impie sur don Pedro tant que tu n'auras pas commis ce crime honteux et lâche, tu seras toujours pour moi un frère que je ne renierai pas. Ce n'est point ton mal qui m'épouvante, c'est ta haine contre le roi. Tu peux serrer ma main dans la tienne, tu verras qu'elle ne tremble pas.

Elle lui tendit courageusement la main.

Ésaü recula aussitôt en frissonnant.

— Oh ! être privé même de cette joie, murmura-t-il ; n'oser répondre à son étreinte ; me trouver près de Rachel et me sentir plus séparé d'elle que si des mers inconnues, des espaces que je pourrais espérer franchir, s'étendaient entre nous ! Non, je n'ai plus de but ni d'espoir dans la vie : la porte du ciel m'est à jamais fermée ; il ne me reste que ma vengeance, et encore elle veut me l'arracher.

— Pourquoi ce renoncement, Ésaü ? lui dit doucement la juive. Pourquoi repousser tout avenir ? Espère plutôt, toi qui as souffert au delà de ce que peut rêver l'imagination d'un trouvère. Tu peux être heureux encore. La vie peut recommencer pour toi.

— Impossible, c'est impossible ! s'écria sourdement le lépreux. Pourquoi te jouer ainsi de moi sans pitié et sans trêve ? Comment cela pourrait-il se faire ? Qui donc pourrait opérer un tel miracle ? C'est faire espérer à un aveugle que son œil vide reverra la lumière du soleil. Rêve et folie que tes paroles, Rachel !

— Je ne sais ni mentir ni tromper, même quand il s'agit de sauver ceux que j'aime, répliqua la juive avec dignité.

— Mais quel *mire*, quel physicien aurait donc la science de me guérir et de me rendre semblable même au dernier des hommes, reprit le renégat avec moins de violence. Autrefois, j'étais ambitieux, tu le sais, Rachel ? mais à cette heure, j'envie le Galicien courbé sous les fardeaux, le crieur de nuit errant par les rues, le mendiant accroupi sous le porche des églises, tous ceux qui arrosent de leur sueur le pain de chaque jour, mais qui sont libres d'aller travailler où il leur plaît, qui entendent des voix humaines, qui aiment, qui agissent, qui vivent enfin. Oh ! que je regrette ces bonheurs vulgaires que j'ai dédaignés ! Mais que faut-il faire, Rachel, pour retrouver ce que j'ai perdu ?

Et le s'écarta un peu de don Pedro et, se penchant vers le lépreux :

— Il faut, lui dit-elle d'une voix si basse que nul autre ne put l'entendre, renoncer à ta vengeance, car alors je t'aimerai, Ésaü, je resterai avec toi sans un regret, sans une plainte. Je serai ta servante, ton esclave ; j'apaiserai tes douleurs par mes soins ; je m'ensevelirai dans ce tombeau de misères, et je bénirai Dieu chaque jour de m'avoir permis de sauver don Pedro à ce prix.

— Tu l'aimes à ce point ! s'écria Ésaü stupéfait. Tu resterais avec moi. Tu ne me trompes pas ; tu ne t'abuses pas toi-même par une folle illusion de générosité ? Oh ! c'est impossible ! As-tu bien réfléchi à ta promesse ? Tu te sacrifierais à remplir le vide de ma vie proscrite ? Tu ne détournerais pas les yeux de moi, tu me sourirais ? Au lieu d'être à jamais loin de moi et d'appartenir à un autre, tu te soumettrais à rester emprisonnée dans la léproserie ; tu renoncerais à revoir les fêtes, les richesses, les joies du monde extérieur ?

— Je partagerais votre tombe, Ésaü, dit simplement Rachel.

Des gouttes de sueur froide coulèrent du front empourpré du lépreux. Un violent combat se livrait dans son âme.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! tu l'as permis ! s'écria-t-il enfin. O sainte fille, mille fois bénie, tu es le plus noble cœur qui ait jamais battu sous le voile d'une femme ! Non, je n'abuserai pas d'un si généreux dévouement : je ne lierai pas ta destinée à celle d'un cadavre ; tu vivras encore dans cet air libre et dans cette lumière du soleil dont Dieu a voulu que chacun eût sa part. Ton souvenir sera désormais pour mon cœur, non une souffrance, mais un baume qui cicatrisera ses blessures. Plus d'une fois sans doute je regretterai de n'avoir pas accepté ton sacrifice, mais j'aurai l'âme plus fière et plus digne de paraître devant le juge suprême. Tu as voulu partager ma tombe : ce mot t'a sauvée, Rachel, et a sauvé ton amant.

— Oh ! je t'avais bien jugé, Ésaü, dit la juive avec des larmes dans les yeux. Je reconnais toujours en toi le frère de mon enfance.

— Tout à l'heure, répondit le renégat d'une voix étouffée, nul pouvoir humain n'aurait pu t'arracher de mes bras morte ou vivante. Maintenant tu es libre. Quant à toi, don Pedro, remercie Dieu de t'avoir donné pour protectrice cette âme divine et pure. L'amour est un diamant que ne saurait payer nul trésor de la terre. Ma vengeance est assouvie, puisque je t'ai vu pâlir, trembler et reculer devant moi. Je ne cesse pas d'être ton ennemi, mais je ne combattrai contre toi qu'à armes égales.

Cependant les lépreux, surpris de ce long entretien qu'ils ne pouvaient entendre, éclataient en murmures.

— Pourquoi tant de paroles ? dit l'un d'eux. Ceux qui ont violé l'asile de la léproserie ne doivent plus en sortir. Telle est la loi.

Le renégat se tourna vers eux, et lorsqu'il eut obtenu un peu de silence :

— Compagnons, leur dit-il avec force, cet homme qui

vient à vous n'est pas un ennemi, mais un suppliant : c'est le roi don Pedro.

— Traître et parjure, tu me trahis ! dit le roi à Ésaü.

— Don Pedro ! répétèrent avec étonnement les lépreux.

— Don Pedro, qui vous a fait construire cette maladrerie, poursuivit vivement le renégat, qui y a fait élever récemment une fontaine, qui a imposé aux couvens de Séville l'aumône d'une soupe par jour pour chacun de vous, et qui a condamné à la prison tous ceux qui vous outrageraient. Si vous lui refusez le passage par la léproserie, il se tuera plutôt que de tomber aux mains de son frère don Enrique. Si vous protégez sa fuite, au contraire, il promet de remplacer par un hospice immense les misérables cabanes que vous habitez, lorsqu'il reviendra vainqueur à Séville. Telle est la rançon qu'il vous offre.

— Vive don Pedro le justicier ! s'écria le lépreux qui avait pris déjà la parole, et s'approchant du roi, il lui dit à voix haute :

— Seigneur, vous ne vous souvenez plus qu'un jour un mendiant osa toucher la bride du cheval de don Enrique, en lui demandant l'aumône. L'infant frappa l'audacieux et le renversa à terre du pommeau de son épée. Alors, vous, seigneur, que don Enrique accompagnait humblement, vous descendîtes de cheval pour relever le mendiant, et vous lui ordonnâtes de vous suivre. Ce mendiant, c'était moi, et ce jour-là vous m'avez fait boire dans votre coupe et manger dans votre plat d'argent, assis à la même table que l'infant, et quand j'eus fini, vous m'avez dit d'emporter le plat et la coupe. J'ai souvent conté cela à mes compagnons, et nous vous aimons tous. Voulez-vous que je vous donne un bon conseil ? Pendant que j'irai chercher vos serviteurs qui se sont enfuis, et que je les ramènerai ici, allez à la tour du guetteur de la maladrerie, où vous pourrez vous vêtir du costume prescrit aux ladres par les édits. Quand vous aurez endossé le caban rouge et échangé votre épée contre une cliquette et un barillet, vous traverserez la campagne sans être reconnu ni inquiété.

— Je suivrai ton conseil, brave mendiant, répondit le roi.

— Vive don Pedro le justicier ! s'écrièrent tous les lépreux.

— Et ces gens-là allaient pourtant, sur un mot de vous, me tuer ou me livrer ! dit don Pedro à Esaü.

— Parce que vous n'auriez pas osé leur révéler votre nom, répliqua le renégat, votre nom vénéré parmi eux. Mais je comptais bien sur votre silence pour assurer ma vengeance.

Le roi entra avec Rachel dans la maladrerie, entre deux files de lépreux qui s'effaçaient soigneusement de peur d'effleurer leurs vêtemens, et il se dirigea vers la tour du guetteur.

Une heure après, la Paloma et ses fils l'avaient rejoint, et tous les fugitifs sortaient silencieusement de la léproserie par une porte qui s'ouvrait sur la campagne.

XIV

OU L'ON VERRA QU'UN BIENFAIT EST SOUVENT PERDU, SURTOUT QUAND LE BIENFAITEUR EST RUINÉ.

Un mois après la scène que nous venons de raconter, le malheureux roi de Castille avait gagné, à travers des obstacles et des dangers sans cesse renaissans, le château fort de Lugo en Galice, qui était défendu par deux de ses plus fidèles partisans, don Fernand de Castro et don Men Rodriguez de Senebria.

Dès le lendemain de son arrivée, il envoya ses frères de lait quérir l'aide de tous les seigneurs de la Galice et du nord de la Castille, qu'il regardait comme ses hommes-liges les plus dévoués.

Pendant qu'il attendait avec impatience leur retour, il apprenait chaque jour les nouvelles les plus désolantes du reste de son royaume. Nobles et bourgeois recevaient partout avec enthousiasme don Enrique. Le bâtard n'avait pas eu besoin de donner l'assaut à Séville. La populace ameutée s'était portée en masse contre l'alcazar dès qu'elle avait connu le départ de don Pedro ; elle s'était emparée de l'arsenal et des galères avec l'aide des genétaires maures ; puis elle avait enfoncé les portes du palais et tout mis au pillage.

Quand don Enrique fit son entrée dans la ville, l'affluence du peuple fut si grande pour y assister qu'il fallut plusieurs heures à l'infant victorieux pour traverser la foule avide de le contempler. Arrivé aux portes de Séville de grand matin, il ne put entrer à l'alcazar qu'après l'heure de nones. Les serviteurs de don Pedro étaient venus baiser humblement la main du vainqueur et lui prêter hommage. Don Enrique gagnait une nouvelle ville et un château par jour. Le roi de Grenade Mohamed, persuadé que la cause de son ancien protecteur était à jamais perdue, envoya demander la paix et l'obtint facilement.

Cependant don Pedro comptait encore sur la fidélité de Martin Yanez, le trésorier qui avait remplacé Samuel Ben-Levi. Il l'avait chargé de faire embarquer sur une galère trente-six quintaux d'or et une grande quantités de pierreries renfermées dans le château d'Almodovar del Rio, et de se rendre avec ce trésor à Tavira, en Portugal, pour y attendre de nouveaux ordres.

Les fils de la Paloma revinrent à Lugo, au bout d'une semaine de courses dans les provinces du nord ; ils rapportaient de bonnes promesses de la plupart des ricos-hombres galiciens, qui étaient pleins d'ardeur et de résolution, et qui devaient amener au roi leurs vassaux en armes, cinq cents cavaliers et deux mille fantassins, le jour de la Saint-Jean.

Don Pedro passa aussitôt du plus profond découragement à une joie extrême et aux plus vives espérances.

Le château de Lugo offrait de grandes ressources de résistance, comme toutes les forteresses bâties dans le montagneux royaume de Galice. Des gorges et des défilés nombreux en rendaient les abords très difficiles. Il se dressait comme l'aire d'un aigle sur une montagne couverte de bruyères, et les quatre angles du manoir étaient flanqués de tours élevées ; il était entouré d'une muraille crénelée, qu'une ceinture de larges fossés mettait à l'abri d'une surprise.

L'entrée, qui faisait face à une petite vallée toute fleurie de bruyères et bordée par des collines couronnées de sapins, était défendue par la haute tour du beffroi ou donjon, au haut de laquelle flottait la bannière armoriée des rois de Castille.

En face, à l'endroit où s'abattait le pont-levis, d'énormes pieux formaient une palissade autour de la *barbacane* ou corps-de-garde avancé, dont les murs épais étaient percés de meurtrières.

Des hommes d'armes, bassinet en tête, l'arbalète sur l'épaule, couverts de la cotte de mailles que l'on nommait *brigandine*, se promenaient gravement derrière les créneaux jour et nuit.

Au sommet de la grande tour, le *gaite* ou guetteur ne bougeait pas de son poste, et jetait à chaque instant un regard perçant sur les montagnes voisines, prêt à sonner du cor à la moindre alerte.

Les précautions de guerre les plus minutieuses avaient été prises pour éviter une surprise. Le pont-levis était toujours levé et la herse abaissée. Le château renfermait des vivres pour trois mois. Le matin de la Saint-Jean, don Pedro se leva tout joyeux, et fut surpris de voir sa maîtresse tout en larmes.

— Pourquoi pleures-tu, Rachel, lui demanda-t-il, le jour où mes plus dévoués serviteurs se rassemblent pour venir à mon aide, où, comme un nouveau Pélage, je vais

m'élancer du haut des montagnes pour reconquérir pied à pied mon royaume.

— Hélas! Pedro, j'ai fait cette nuit un songe terrible, répondit la juive. Je vous voyais assis devant une table magnifiquement servie, couverte de coupes d'argent, d'assiettes d'émail et de plats d'or chargés de pièces de venaison fumantes. Au centre de la table s'élevait la *salière*, gigantesque ouvrage d'orfévrerie en argent qui représentait un château fort avec ses tours, ses murailles et ses créneaux, et qui contenait dans ses divers compartimens le sel et les épices. De nombreux convives vous tenaient compagnie. Le maître queux venait de s'incliner pour annoncer qu'il était prêt à remplir son office. Les pages venaient de s'avancer avec des aiguières et des bassins d'argent pour que tous ceux qui étaient assis à la table royale se lavassent les mains, suivant l'usage d'Orient. Chose étrange! j'étais habillée en page et ce fut moi qui vous présentai le bassin et versai l'eau sur vos mains que vous me tendiez en riant. Mais l'eau en touchant vos mains devint rouge comme du sang, quoique nulle blessure ne rayât votre chair. Je devins pâle comme la mort à ce signe funeste. Ni vous ni aucun des convives n'aviez eu l'air de vous en apercevoir. Le chapelain commença à dire ensuite le *Benedicite*, et je vis aussitôt la table vaciller et le dais tendu au-dessus se déchirer avec un bruit lamentable. Le maître queux voulut toucher la salière pour y prendre le sel et les épices; elle fut renversée à grand fracas sur la nappe blanche et fine, que les épices souillèrent de taches. Les convives riaient toujours et ne voyaient rien. Le sel s'était disséminé à terre et avait disparu, comme dévoré par des êtres invisibles. Vous étiez altéré par la chaleur, et vous me fîtes signe de vous verser à boire. J'obéis; mais le vin que je vous versai, c'était encore du sang, et vos lèvres se refusèrent à ce contact impur. Vous aviez faim, mais le maître queux avait beau charger tour à tour votre assiette de viandes et de fruits: les viandes étaient brûlées, et les fruits desséchés tombaient en poussière dès que vous les touchiez. Les convives, eux, mangeaient et riaient toujours sans se soucier de votre angoisse. Tout à coup un homme d'armes vint annoncer qu'une troupe ennemie s'approchait du château. Aucun de vos compagnons ne se leva. Je vous vis porter la main à votre épée; mais les anneaux qui joignaient les plaques d'argent de votre ceinture d'honneur s'étaient rompus, et votre épée était disparue ou vous avait été enlevée. Vous voulûtes vous lever. Le chapelain toucha du doigt le dais tendu au-dessus de la table, et le dais s'écroula sur vous. En ce moment les chevaliers du bâtard entraient dans la salle, car le pont-levis s'était abaissé devant eux, et vos fidèles compagnons leur rendirent leurs épées et leurs poignards en leur disant: « Avec ces bonnes lames, servez votre maître et tuez l'amant de la juive! » Voilà mon songe, don Pedro, et je ne puis vous cacher qu'il m'épouvante.

— Rassure-toi, ma chère âme, dit le roi; ces vains pronostics peuvent troubler l'esprit d'une femme, mais un homme de guerre doit croire à la réalité, et non aux songes.

— Mais la réalité n'est-elle pas terrible, seigneur! Êtes-vous plus en sûreté, enfermé dans ce pauvre château de montagnes que dans votre alcazar de Séville? Ne feriez-vous pas mieux de vous embarquer à la Corogne et de vous rendre à Bordeaux, auprès du prince de Galles, avec qui vous avez conclu, il y a deux ans à peine, un traité d'alliance offensive et défensive. Vous connaissez le caractère loyal et chevaleresque de ce grand capitaine. Il s'empressera, n'en doutez pas, de voler au secours de son allié. Avec l'aide de cette glorieuse épée, vous rentrerez dans votre royaume et vous disperserez en un instant tous vos ennemis.

— Il est dur, Rachel, de devoir uniquement la victoire aux étrangers. Ils vous la font payer bien cher, et lorsqu'ils ont levé leurs tentes, tout est à recommencer. Si les habitans des villes ont ouvert leurs portes à don Enrique, les alcaïdes des châteaux et des forts me sont presque tous restés fidèles. J'ai écrit au prince Galles et aux rois de Navarre et de Portugal pour leur rappeler leurs traités et leur demander des secours. Mais don Fernand de Castro, don Men Rodriguez, le maître d'Alcantara, sont d'avis que je puis immédiatement reprendre l'offensive avec les nombreux partisans qui me rejoindront aujourd'hui, tandis que j'attendrai avec sécurité la réponse du prince anglais et des deux rois. Ils ne doutent pas que ma présence ne ranime le courage de mes amis, et que je ne réussisse à rétablir mon autorité dans les provinces, que le bâtard a traversées à la course plutôt qu'il ne les a soumises.

— Je crois à la loyauté de don Fernand et de ses compagnons, répondit tristement Rachel, mais il me semble qu'il est dangereux de vous exposer, par un coup désespéré, aux chances d'une nouvelle trahison. D'ailleurs, qui vous répond sûrement du dévouement de la Galice, et qui sait s'il sera facile de conduire hors de leur pays les montagnards armés par le vaillant alcaïde de ce château!

— Cette journée décidera de ma résolution, dit don Pedro d'une voix sombre. Si l'armée qui m'a été annoncée se réunit sous les murs de Lugo, je marcherai en avant; sinon je fuirai encore. C'est une habitude peu glorieuse que me fait prendre don Enrique; c'est une dette de plus à ajouter à toutes celles que j'ai contractées envers lui; mais tant qu'il ne t'aura pas arrachée de mes bras, Rachel, il ne m'aura pas vaincu. En te regardant, je retrouverai de l'espoir dans mon cœur, de la force dans mon bras, comme ce héros des temps anciens qui reprenait toute sa vigueur chaque fois qu'il touchait du pied la terre. Depuis six semaines que nous avons quitté Séville, nous traînant sur des chevaux épuisés, exténués nous-mêmes par les veilles, les fatigues, les angoisses et les déceptions continuelles, tremblant que chaque défilé ne recélât une embuscade, chaque bourg une trahison, je ne t'ai pas entendue proférer une plainte, héroïque enfant! Aussi je t'aime, car tu es mon véritable ange gardien, et si je puis reconquérir mon héritage, c'est à toi seule que je le devrai; car sans toi j'aurais vingt fois désespéré, et je me serais fait tuer. Mais me tuer, ce serait me séparer de toi, et tant que mes yeux pourront puiser du courage et du bonheur dans les tiens, je veux vivre, fût-ce sur la terre nue, sous le chaperon vert des forêts, fût-ce au fond de quelque barque battue des flots et des vents qui me conduira au port de Bordeaux! Mais nous n'en sommes pas réduits à cette extrémité, Rachel; mes partisans ne tarderont pas à arriver.

— Dieu le veuille! répliqua mélancoliquement la juive.

Au même instant le son du cor retentit de la *guette*, et don Pedro tressaillit :

— Que te disais-je, s'écria-t-il, as-tu entendu? Déjà! déjà! voici mes amis. Et maintenant vienne dans ces âpres montagnes de Galice, que jamais cheval étranger n'a franchies sans mourir, vienne le dogue de Bretagne, l'évêque Gudiel et son frère Satan en personne, je les brave!

— Ne blasphème pas, je t'en supplie, Pedro, dit Rachel en l'étreignant de ses bras.

— Viens avec moi, viens, reprit le roi, et tu verras que je ne suis pas encore abandonné de tout mon peuple.

Il entraîna la juive avec lui, pour se rendre sur la plate-forme du rempart, vers la porte du donjon.

Ils virent avec surprise que les corridors et la cour du château étaient déserts. Pas un homme d'armes, pas un écuyer, pas un archer ne paraissait. Ils étaient sans doute tous aux créneaux. Don Pedro hâta le pas.

Parvenu sur la plate-forme, il assista à un spectacle singulier. Tous les défenseurs du château, simplement vêtus de *colotes*, sortes de chemises sans manches, de pourpoints et de chausses noires, de tabards ou manteaux courts, étaient agenouillés sur le rempart, tête nue, le chaperon à la main, sans armes.

Don Fernand de Castro, les bras croisés sur sa poitrine, restait fièrement debout devant la plate-forme.

— Que se passe-t-il dans ton château, don Fernand? lui demanda le roi avec une vague inquiétude.

— Je ne suis pas le maître de m'opposer à ce que tous veulent faire, mais je suis votre vassal et vous êtes mon hôte, seigneur roi ; et je verserai jusqu'à la dernière goutte de mon sang avant que ni prêtre, ni chevalier osent toucher à un de vos cheveux.

Puis il montra tristement de la main le chemin qui conduisait de la barbacane au défilé qui séparait les deux montagnes voisines,

C'était un si étrange spectacle que don Pedro pâlit, et que Rachel jeta un cri de douleur. Il lui semblait que son rêve commençait à se réaliser.

Sur deux files chevauchaient des chevaliers armés de toutes pièces et la lance en arrêt. Ils avaient la visière de leur casque relevée, et le roi reconnut parmi eux les plus dévoués de ses partisans, et ceux qu'il avait le plus comblés d'honneurs et de largesses.

Entre cette haie guerrière s'avançait une procession de moines, la tête cachée sous le capuchon, dans lequel étaient percés deux trous à la place des yeux ; ils chantaient l'hymne des morts d'une voix forte et lugubre.

— Que signifie ceci ? murmura don Pedro avec stupeur. Tous ces moines viennent-ils nous demander asile ou jeter le froc pour mieux manier l'épée ?

— Oh ! souvenez-vous de mon rêve, seigneur ! murmura la juive. C'est Dieu qui m'a avertie.

— Rassure-toi, Rachel, reprit le roi. Je reconnais tous mes amis. Ils viennent se ranger autour de ma bannière.

— Mais ils vous ont vu, Pedro, et ils ne font entendre aucune acclamation. Ce morne silence n'est pas naturel. Voyez-vous, il y a en moi une voix qui me parle quand vous êtes en danger. Et si dans ce moment je suis troublée, éperdue, si mes mains se glacent, si mes pieds s'alourdissent, si ma tête brûle, si mon cœur se resserre comme dans un étau, c'est qu'un grand péril vous menace, Pedro.

Le cortége venait de s'arrêter devant le pont-levis, et les chevaliers firent tourner bride à leurs destriers pour s'aligner en face de la barbacane. Le roi n'eut pas plus tôt aperçu celui qui venait en tête, qu'il lui cria :

— Salut à toi, Mateo Fernandez, mon bon chancelier. Ah ! j'avais raison de compter sur toi. Sois le bienvenu. Je t'attendais, mon fidèle.

Le chancelier du sceau privé baissa la tête et passa sans répondre.

— Ah ! voici mon compagnon de guerre et d'aventures, don Pedro de Haro, commandeur de Saint-Jacques. Et toi, Gutierre Gomez de Toledo, tu t'es souvenu que, lorsqu'on t'amena devant moi la chaîne au cou, je te fis grâce de la vie. Les amis qu'on se fait par sa clémence sont des boucliers que l'on retrouve au jour du danger.

Les deux chevaliers passèrent immobiles sur leurs montures, et sans répondre.

— Ce silence est étrange, en effet, dit le roi étonné. Mais voici deux autres de nos fidèles, Tel Gonzales Palomèque et Juan Manso de Valladolid. Ceux-ci ne me trahiront pas, car ils ont rempli un triste office pour me complaire, et s'ils tombaient aux mains du bâtard et des Français, ils savent bien qu'ils n'obtiendraient pas merci.

Tout à coup le moine qui marchait à la tête de la procession entr'ouvrit son capuchon, puis le rejeta en arrière en fixant sur don Pedro et sur la juive des regards brillant d'une haine sauvage.

— Augustin Gudiel ! s'écria le roi frappé de surprise et sentant alors sa défiance se changer en terreur : Que vient faire ici l'évêque de Ségovie ? Croit-il que j'aie oublié sa trahison, ou veut-il mettre fin en Galice à l'œuvre de félonie que messire Bertrand a fait échouer à Séville ?

— Don Pedro, dit l'évêque d'une voix tonnante, ce sont tes péchés que tu viens d'évoquer. Les pierres que tu as lancées retombent sur ton propre front. Nous ne venons pas ici pour te secourir, mais pour appeler la vengeance divine sur toi, et nous délier de notre serment de fidélité.

— Traîtres ! répliqua le roi, auriez-vous cette audace de venir me surprendre pour me livrer au bâtard comme une proie de haute rançon. Mais le pont-levis du château est encore levé, et je saurai défendre contre vous mon dernier refuge.

— Nous ne sommes pas des traîtres, mais des juges, poursuivit Augustin Gudiel. Que chacun de ces nobles chevaliers t'accuse publiquement ici, et tu n'oseras répondre à leurs accusations. Humiliez-vous donc, mes frères, pour abaisser l'orgueil de don Pedro le Cruel !

— O mon rêve ! murmura la juive. Il ne m'avait pas trompée. Ce chapelain qui fit crouler le dais sur vous, seigneur, avait le visage et le sourire perfide de l'évêque de Ségovie.

Cependant Mateo Fernandez s'était avancé vers la barbacane, sur un signe du prélat, et, élevant la voix de façon à être entendu de tous :

— A partir de ce jour, dit-il au roi, je ne suis plus ton chancelier, roi de Castille, car tu n'as pas donné cette dignité au serviteur intègre et fidèle, mais au cousin de ta maîtresse Maria de Padilla.

— Et moi je te rends ta commanderie, ajouta Haro, car tu ne l'as pas donnée à ton compagnon de guerre, mais à l'assassin qui promettait de tuer l'infant son maître pour que tu héritasses de ses dépouilles.

— Et moi, poursuivit Tel Palomèque, en mon nom et au nom de Juan Manso, je te rends ces clefs qui nous brûlent les mains comme celles de l'enfer, les clefs du château d'Aravalo, où nous avons été geôliers de la douce reine Blanche ta femme.

Et il jeta violemment les clefs dans l'enceinte de la barbacane.

La stupeur et l'accablement avaient pétrifié le roi. Il écoutait ses accusateurs avec l'immobilité d'une statue, et comprenait à peine le sens de leurs paroles.

—Et toi, parleras-tu à ton tour, Gutierre Gomez, dit don Pedro en tendant la main vers le chevalier, as-tu aussi à me reprocher quelque chose; ton salut, par exemple ?

— Moi, répondit froidement Gutierre Gomez, tu ne m'as sauvé que pour l'amour de Maria de Padilla, qui s'est jetée à tes pieds pour implorer ma grâce, et je ne te dois pas de reconnaissance.

— Est-ce tout? demanda don Pedro avec un calme terrible et un sourire amer.

— Oh ! retirons-nous, mon cher seigneur, dit Rachel, et ne bravez pas plus longtemps les insultes de ces félons...

— Nous retirer ! répliqua-t-il durement, car déjà la colère enflammait ses joues et faisait étinceler ses yeux bleus d'une lueur qui les faisait paraître noirs comme dans sa statue peinte qui existe encore à Madrid, au couvent des religieuses de Saint-Dominique ; mais tu ne vois donc pas, enfant, que je prends plaisir à voir le malheur s'acharner à moi et combler la mesure ? Ne suis-je pas aussi calme que si j'étais assis sur mon trône, dans l'alcazar de Séville, entouré de mes bons vassaux ? J'y prends plaisir, te dis-je.

— L'orage gronde dans votre cœur, Pedro, et votre voix tremble de l'irritation que vous cherchez à contenir, répondit douloureusement la juive.

Un autre chevalier s'avança et ne dit que ces mots :

— Souviens-toi du corral de l'alcazar, seigneur. Je t'ai servi contre don Fadrique aux dépens de mon âme.

Cette fois don Pedro devint blême et laissa jaillir toute sa colère dans une exclamation de rage :

— Oh ! les lâches et les Judas ! s'écria-t-il. Voilà donc votre fidélité, ricos-hombres, qui venez vendre votre roi à son frère rebelle ! O trafiquants de sang royal, combien vous achète-t-il mon cadavre ? Oui, Rachel, ces hommes que tu vois, ils n'avaient pour tout bien en ce monde que leur jaquette d'acier et leur épée. Je les ai nourris à ma table. Je les ai faits chevaliers et je leur ai donné des ceintures d'honneur. Je les ai faits ricos-hombres et je leur ai donné des patrimoines. Ils me doivent tout. Ils ont excité mes haines, envenimé mes soupçons, abusé de ma con-

fiance, afin d'être les exécuteurs de ma justice. J'ai attaché à la ceinture de Pedro de Haro cette épée qu'il va tourner contre moi. Ce cheval que monte Tel Palomèque, c'est le mien. Quand à Gutierre Gomez, je n'ai fait que lui sauver la vie qu'il méritait dix fois de perdre ; mais, pour Mateo Fernandez, j'ai fait mieux, je lui ai rendu justice contre mon favori, le puissant Albuquerque, et alors je ne connaissais pas encore Maria de Padilla. Gudiel lui-même n'était qu'un pauvre clerc ; je l'ai tiré de l'obscurité parce qu'il avait défendu hardiment devant moi la cause d'un pauvre armurier dont la fille avait été enlevée par l'infant don Tello. Il est devenu chanoine, et j'ai demandé pour lui au saint-père la crosse épiscopale. Aujourd'hui il va brandir cette crosse comme une lance contre moi. Il faut bien que ces ingrats, après m'avoir rendu le complice involontaire de leurs iniquités, fassent à mes dépens leur paix avec le bâtard. C'est pour eux et par eux que je me suis aliéné la noblesse du royaume et que j'ai versé le sang des miens. C'est sur eux que je comptais pour me défendre. Je les attendais. Ils sont venus en effet, mais pour me donner le dernier coup du lâche. J'aurais dû comprendre qu'ils devaient me haïr, puisque je les avais gorgés de dons et d'honneurs. Oh ! les âmes de boue !

— Tous les hommes ne ressemblent pas à ces misérables, dit sourdement à l'oreille du roi Fernand de Castro. Vos frères de lait attendent vos ordres sur le rempart ; ils ont gardé leurs armes et regardent la vieille Paloma, leur mère, comme des gens qui ont fait d'avance le sacrifice de leur vie. Don Men Rodriguez vient de se joindre à eux.

Don Pedro sourit tristement.

— Merci, Fernand, répondit-il. A cette heure, il m'est facile de compter mes serviteurs. Pourtant, si je triomphais un jour, j'en verrais accourir un plus grand nombre pour réclamer la récompense de leur fidélité que je n'en ai vu répondre aujourd'hui à mon appel. Puis, jetant sur la chevauchée de ses anciens partisans un regard de souverain mépris : — Le lion a encore des griffes, ajouta-t-il à voix haute, et il saura se défendre contre ses amis infidèles. Vous avez avoué trop tôt votre trahison, mes dignes seigneurs ! Il eût mieux valu vous introduire dans le château de Lugo comme les défenseurs de votre malheureux roi, et me surprendre désarmé et confiant dans votre loyauté ; car je ne pouvais me défier de vous. A celui qui m'aurait dit : « Prenez garde ! il viennent comme Judas vous baiser la main et vous livrer, car ils vous ont vendu d'avance ; » à celui-là j'aurais répondu : Vous mentez !

Ces paroles firent une impression douloureuse sur les chevaliers. Quelques-uns baissèrent la tête pour cacher le trouble et l'embarras qui se peignaient sur leurs visages.

— Roi aveugle, reprit alors Augustin Gudiel avec une feinte douceur, notre conduite te prouve que nous ne venons pas te chercher jusque dans ton dernier refuge pour te trahir et te livrer. Ces vaillans chevaliers ont consenti à m'escorter dans ma pieuse mission, par respect pour notre sainte mère l'Église. Nous n'avons besoin ni de ruse, ni de violence pour enfoncer les portes de ce château ; elles vont s'ouvrir devant nous sans obstacle, car ce n'est point avec des armes matérielles, mais avec une arme sacrée que nous venons te surprendre, toi qui vas bientôt mourir au monde et à Dieu.

— Que veux-tu dire, Augustin Gudiel ? demanda le roi. Parles-tu maintenant par énigmes ?

— Regarde ! répondit l'évêque de Ségovie.

Et il étendit sa main vers la file de moines qui s'arrêta. Quatre d'entre eux qui se trouvaient au milieu du cortége portaient un cercueil. Deux prêtres suivaient, l'un supportant dans ses mains un large bénitier, l'autre déployant un grand parchemin.

— Que signifie cette momerie ? s'écria don Pedro.

— Silence, sacrilége ! répliqua Gudiel, ce cercueil est celui où va reposer tout à l'heure l'homme qui se nommait don Pedro Ier, roi de Castille.

— Don Pedro de Castille ? répéta le malheureux prince en souriant avec effort. Et qui suis-je donc, moi ?

— L'homme sans nom, l'homme mort que chacun fuira comme un pestiféré, l'impie foudroyé et maudit par le Seigneur, dit l'évêque.

— Faites ! je vous regarde, reprit le roi avec une colère concentrée. Je veux voir jusqu'où iront ma patience et votre audace.

Deux arbalétriers, courbés sous le poids d'un énorme poteau, s'approchèrent de la porte de la *barbacane*.

Puis vint un moine qui balançait une croix dorée, soigneusement cachée sous un linceul noir en signe de deuil et de désolation.

La Paloma et ses fils venaient de monter sur la plate-forme et entouraient silencieusement le roi.

— Maintenant, dit à haute voix l'évêque de Ségovie, je vous ordonne, sous peine d'excommunication majeure, à vous tous, serviteur du réprouvé, de nous ouvrir les portes de ce château.

XV

COMMENT IL FUT PROUVÉ QUE LA VIEILLE CHRÉTIENNE PALOMA ET LA JEUNE JUIVE RACHEL N'AVAIENT PAS LA MÊME MANIÈRE D'AIMER.

Tous les hommes d'armes agenouillés sur le rempart se relevèrent et se disposèrent à aller baisser le pont-levis.

— Je vous le défends ! s'écria don Pedro. Si vous ne vous souvenez pas de votre serment de fidélité, vous craindrez peut-être le poids de ma colère.

— Faut-il résister aux ordres de l'évêque, bonne mère ? demanda Diego Lopez à la Paloma. Faut-il empêcher nos compagnons de trahir le roi ?

Mais depuis la menace lancée par Augustin Gudiel, la vieille nourrice tremblait convulsivement de tous ses membres, et regardait don Pedro avec des yeux rouges de larmes. Cette femme stoïque, qui n'avait jamais eu peur pour elle-même, semblait en proie, pour la première fois de sa vie, à un sentiment de consternation et de désespoir qui bouleversait son visage. C'est que la pauvre Paloma, qui poussait la foi et la dévotion jusqu'au fanatisme, qui se glorifiait d'être née de vieux sang chrétien, qui était imbue de toutes les croyances superstitieuses de son époque et de son pays, avait été frappée comme d'un coup de foudre par l'imprécation solennelle de l'évêque de Ségovie. Son affection pour son nourrisson était bien absolue et bien profonde, puisqu'elle n'avait pas été tuée dans son cœur par l'horreur secrète que lui inspirait l'amour de don Pedro pour la morisque Aixa et la juive Rachel.

Souvent elle s'était reproché comme un crime ce lien de la chair qui lui faisait pardonner l'énormité de ces péchés chez son royal nourrisson, car elle regardait comme une odieuse souillure de donner seulement la main à un juif. Elle avait, ainsi que beaucoup d'Espagnoles, une dévotion particulière et presque idolâtre à la croix, parce qu'elle était née le troisième jour de mai, jour de la fête de la Croix, et elle avait obtenu de don Pedro, à force d'instance, qu'il portât toujours une croix suspendue à son col. Aussi le croyait-elle à l'abri de tout maléfice et de toute punition céleste, grâce à l'influence protectrice de ce talisman. Elle eût pu citer vingt exemples à l'appui de sa croyance.

Un jour, dans une escarmouche, le roi, atteint d'un coup d'épée, était tombé sans pouvoir riposter, mais quand tout le monde le croyait perdu, on trouva seulement la marque de l'épée sur la croix, qui avait amorti le coup. Dans la guerre contre l'Aragon, don Pedro s'étant embarqué sur une galère qui heurta contre un écueil caché,

puis s'entr'ouvrit et se brisa, put gagner la terre ferme sain et sauf, en embrassant un madrier, mais ce madrier avait la forme d'une croix. Il est donc facile de juger quelle fut la terreur de la vieille Paloma en entendant retentir à ses oreilles la menace de l'excommunication :

— O mon Dieu ! s'écria-t-elle en joignant ses mains ridées, dois-je donc choisir entre vous et l'enfant que mon sein a nourri ? Pedro, pourquoi as-tu attiré sur toi la colère du ciel ? Tu souris, mais c'est une chose terrible que de sentir la main de Dieu s'appesantir sur soi. Toute ma vie j'ai prié chaque jour pour ton salut. J'ai obéi à tous les commandemens de l'Église, j'ai évité de faire le mal : j'espérais paraître bientôt devant le juge éternel et trouver grâce devant lui ; et maintenant il s'agit de ma damnation éternelle si je continue à t'aimer et à te servir. Tant d'affection pour la créature était-elle donc un péché dont Dieu veut me demander compte ?

Les hommes d'armes se dirigeaient vers la porte du donjon. L'évêque, voyant les frères de lait rester seuls immobiles, ainsi que Fernand de Castro et Men Rodriguez, leur cria de nouveau :

— Ne m'avez-vous pas entendu, chevaliers et vassaux?

La vieille nourrice s'approcha du roi, et, saisissant une de ses mains :

— Je t'en supplie, Pedro, humilie-toi devant Dieu ; il n'y a pas de honte à s'humilier devant ce souverain maître ; que sommes-nous à ses yeux ? un peu de poussière. Ce serait un orgueil impie que de ne pas se soumettre à son arrêt.

— Surtout quand l'arrêt est prononcé par un de mes anciens flatteurs, qui se gardait bien de me trouver si coupable lorsque son oncle Pero Gomez Gudiel gardait complaisamment la reine Blanche, et que je faisais du neveu un chanoine de Séville, répondit froidement don Pedro. Mais joignez-vous à ceux qui vont ouvrir la porte du donjon, bonne mère. Vous qui m'avez appris à joindre les mains et à prier Dieu, abandonnez-moi comme les autres.

— Oh ! reprit la Paloma en frissonnant, comme si elle eût vu un abîme s'ouvrir devant elle, je n'ai pas le droit de juger les ministres du Dieu tout-puissant qui s'est retiré de toi, don Pedro. Mais il est encore temps de te repentir. Je prierai tant pour toi, mon fils, que tes péchés te seront remis et pardonnés. J'irai me jeter aux pieds de l'évêque.

— Va-t'en donc, répliqua durement le roi, puisque ton cœur ne t'inspire que de vaines supplications et qu'une lâche soumission.

Mais la Paloma, ne lâchant pas la main de son nourrisson et le regardant avec des yeux effarés, avec un visage qui semblait pâli et contracté par les approches de la mort, tomba à genoux :

— Oh ! ne me parle pas si cruellement, mon fils ; j'ai pu te préférer jusqu'à ce jour à moi-même et à mes enfans ; eh bien ! je te préférerai même à Dieu ; je resterai avec toi. Et pourtant, n'est-ce pas horrible de perdre volontairement son âme, après avoir vécu saintement, après avoir élevé ses enfans dans la crainte de Dieu ! Pendant toute l'éternité, comprends-tu, Pedro ! je serai reléguée dans l'enfer, où les méchans, les avares, les blasphémateurs et les traîtres grincent des dents et souffrent sans espoir de pardon. Les anges se voileraient la face de leurs ailes s'ils apercevaient une misérable pécheresse comme moi. Quant au mépris et aux malédictions qui m'atteindront sur la terre, je les supporterai avec joie pour l'amour de mon nourrisson, mais je ne puis exiger de mes enfans un si grand sacrifice, n'est-ce pas, Pedro ? Une mère peut bien ordonner à ses fils de donner leur vie pour toi, mais non leur salut éternel. Ni mon sang, ni mes prières ne pourraient les racheter, et, vois-tu, mon cher seigneur, je n'aurai jamais le courage de condamner mes pauvres enfans à ces supplices qui n'auront point de fin. Si je leur ordonnais de résister à l'évêque, ils obéiraient cependant. Mais si je les voyais frappés par la justice de Dieu, je sens que je deviendrais folle et que je blasphémerais son saint nom.

Les fils de la Paloma éprouvèrent, ainsi que le roi et Rachel, une vive émotion, en entendant ces paroles désordonnées prononcées avec un accent plaintif et déchirant. C'était en effet un tableau touchant que celui de cette vieille femme attachée à don Pedro par les liens du cœur les plus étroits, et dont la tendresse presque aveugle était en lutte avec l'ardeur de sa foi catholique. Jamais plus grand dévouement ne fut accompli d'une façon plus spontanée et plus sincère.

— Nous ne résisterons pas à l'évêque, dit Lopez d'une voix sombre ; mais nous défendrons notre frère le roi si on ose porter la main sur lui.

Don Pedro restait silencieux ; mais son cœur avait battu aux lamentations de sa nourrice.

—Ouvrez les portes ! répéta Augustin Gudiel d'une voix éclatante.

— Seigneur roi, dit Ruy le faucheur, nous ne pouvons empêcher ces pauvres diables d'obéir sans risquer notre salut éternel, comme vous l'a dit la vieille mère. Pardonnez-nous, si nous restons neutres.

— Laisse-les faire, Pedro, murmura la juive. Peux-tu résister seul à tous ces hommes crédules et fanatiques ? Par pitié pour moi, cède à l'orgueilleux évêque. Tu ne saurais le vaincre maintenant que par une apparente résignation.

— Oui, répliqua-t-il ; à quoi bon me faire tuer comme un sanglier forcé dans sa bauge par cette meute de chrétiens stupides et féroces. Ces prêtres croient m'avoir abattu : je veux leur montrer qu'un roi de Castille peut les vaincre encore sans violence et sans combat, en s'appuyant sur sa dignité et son droit. Puis se tournant vers ses frères de lait : — Pendant que les défenseurs du château de Lugo vont en ouvrir les portes, obéissez du moins à mes derniers ordres, ajouta-t-il. Apportez ici des coupes et des flacons remplis de vin de Xérès.

Perce-Neige et Ruy quittèrent aussitôt la plate-forme pour aller querir les coupes et les flacons.

Le pont-levis fut abaissé et la herse levée.

— Mais quel desseins méditent donc ces moines ? dit Rachel. Leurs yeux brillent d'une haine implacable en nous regardant. Que ne puis-je en donnant ma vie détourner de toi ce danger que je pressens et que je ne puis comprendre.

— Ta vie ! oh ! tais-toi, Rachel. Ils m'arracheraient la mienne auparavant. Mais patience ! attendons.

L'évêque venait de se tourner vers les moines qui le suivaient, et de leur faire un signe de la main. La moitié d'entre eux quittèrent aussitôt leurs frocs grossiers, qu'ils remirent aux mains des frères servans, et la foule qui accompagnait le cortége les vit s'avancer, vêtus d'aubes blanches et portant des cierges noirs et renversés.

Augustin Gudiel était entouré des abbés et des prieurs, dont les mitres, les crosses et les étoles étincelaient aux feux du soleil.

Ils se rangèrent autour du cercueil et chantèrent l'hymne des agonisans, au milieu d'un silence profond. Entre les versets, les cloches portées par les moines sonnaient un glas funèbre.

Perce-Neige et Ruy reparurent sur la plate-forme, apportant au roi les coupes et les flacons qu'il avait demandés.

— Seigneur évêque, dit alors don Pedro avec un sourire forcé, veux-tu accepter l'hospitalité que je t'offre dans mon dernier château ? Veux-tu boire avec moi à la longue vie et au long règne de ton nouveau maître don Enrique le bâtard ? Je te convie à mon repas de mort.

L'évêque s'avança, couvert de sa dalmatique brochée d'or :

— Il n'est plus temps de railler, mauvais roi, répondit-il. Songe plutôt à te repentir. Vois où l'habitude du péché t'a conduit. Ton épée est clouée au fourreau. Ta main est paralysée, ton front altier foudroyé. Tes serviteurs s'écar-

tent de toi avec terreur. Où sont tes arsenaux, tes trésors, tes armées, tes bourreaux? Tu ne peux plus même réclamer l'asile de l'autel ouvert aux derniers criminels. L'Église te rejette de son sein.

Don Pedro jeta sur la plate-forme un coup d'œil rapide, et parut troublé en voyant la solitude menaçante qui se faisait autour de lui. Il réfléchit un instant et répondit avec moins de hauteur :

— De quels crimes m'accuse donc la sainte Église?

— De quels crimes! tu le demandes? s'écria Augustin Gudiel avec une indignation fanatique. N'as-tu pas porté la main sur un ministre de Dieu, sur dom Manrique, archevêque de Tolède?

— C'est vrai, répliqua le roi en paraissant accablé par cette réponse ; il m'avait trahi, mais...

— Mais tu n'en avais pas le droit, interrompit le fougueux prélat. Ne m'as-tu pas outragé moi-même devant ton alcazar, il y a quelques semaines à peine? Tes chevaliers n'ont-ils pas tué ton frère le grand-maître de Saint-Jacques?

— C'est vrai, dit don Pedro en pâlissant. Cette mort était justice. Pourtant si j'avais pu l'empêcher... La parole mourut sur ses lèvres tremblantes, et il ajouta seulement d'une voix sourde : Continuez!

— N'as-tu pas favorisé les juifs et les Maures, tandis que tu accablais les chrétiens d'impôts? Enfin ne t'es-tu pas souillé d'un crime plus horrible encore que tous ceux qui viennent de t'être reprochés?

— Quel est ce crime? demanda le roi avec étonnement.

— O aveugle, dix fois aveugle! s'écria l'évêque de Ségovie, ce crime, c'est ton amour pour cette magicienne juive qui ose paraître devant nous sous ta protection, et qui t'a sans doute fasciné et séduit par quelque charme diabolique.

Et il étendit sa main vers Rachel, qui poussa un cri d'effroi et tomba à genoux, tandis qu'une immense clameur s'élevait du sein de la foule.

— Tu as tout dit, seigneur évêque? reprit don Pedro avec une douceur affectée. Mais n'est-il aucun moyen de me laver de ces crimes? ne puis-je, par aucun sacrifice, désarmer le courroux de l'Église, n'est-elle pas miséricordieuse comme le Dieu qu'elle sert?

— Ne joue pas avec le nom de Dieu, dit Gudiel, et ne crois pas me tromper par une feinte humilité.

Mais don Pedro, persistant dans le nouveau rôle qu'il venait de s'imposer, continua :

— Si j'offrais à la cathédrale de Ségovie les trente-six quintaux d'or et les pierreries que mon trésorier Martin Yanez a fait transporter par mon ordre à Tavira?

— Oses-tu tenter Dieu par des promesses qui sont une insulte? répliqua l'évêque. Les dons de l'impie ne peuvent être agréables au Seigneur. D'ailleurs, les trésors dont tu parles ne t'appartiennent plus. Pendant que tu fuyais de Séville, ton amiral, le génois Bocca-Negra, a descendu le Guadalquivir avec quelques galères et a cinglé vers les côtes de Portugal. Il s'est mis à la poursuite du vaisseau qui portait Martin Yanez et tes trente-six quintaux d'or. Il l'a atteint dans les eaux de Tavira et l'a capturé sans peine.

— Ce sont deux traîtres de plus, dit don Pedro accablé, car Yanez était sans doute d'accord avec le Génois, pour s'être laissé prendre si facilement. Ainsi, je suis dépouillé de tout, et je ne puis acheter mon pardon.

— Non, nous ne vendons pas la clémence du ciel.

Le roi ne put retenir un sourire de mépris en murmurant :

— Il ne la vendent pas à ceux dont l'escarcelle est vide. Puis voulant profiter des dispositions encore incertaines de la multitude, pour voir si, à force de concessions religieuses, il ne pourrait pas retrouver quelques chances de secours et d'aide pour sa cause, il dit avec force à Augustin Gudiel : — Ainsi donc, pieux évêque, quand même je me repentirais sincèrement, tu ne pourrais m'ouvrir aucune voie de salut.

Cette question embarrassa singulièrement l'évêque.

Il pâlit, car il craignait, lui l'ami dévoué du comte de Trastamara, d'offrir à don Pedro un moyen de ressaisir son influence sur une grande partie du peuple qui les entourait ; mais, comptant sur l'orgueil inflexible du roi, il lui répondit avec arrogance :

— Tes crimes sont si grands et si nombreux, qu'ils lasseraient la miséricorde de Notre Seigneur Jésus lui-même. Pour qu'ils te soient pardonnés, il faudrait te soumettre à une pénitence publique, éclatante ; il faudrait t'engager à venir implorer l'indulgence de l'Église pieds nus et la corde au cou.

— Et si j'y consentais? répliqua don Pedro d'une voix forte.

Cette réponse produisit une impression profonde sur la foule, parmi laquelle courut un murmure de joie. Le roi se relevait dans l'opinion. Tous les regards se portèrent vers lui avec une sorte de pitié et d'attendrissement. Il échappait par cette concession à la haine d'Augustin Gudiel, qui ne s'était pas attendu à voir le fier don Pedro s'abaisser publiquement avec tant d'abnégation.

Cependant l'évêque sourit à la pensée de cette humiliation si facilement acceptée, et il poursuivit avec moins d'aigreur :

— Si tu es de bonne foi dans tes promesses, si tu jures de rompre toutes relations avec les juifs et les mécréans, si tu fais acte public de repentir, tu éviteras l'excommunication. C'est tout ce que nous pouvons te répondre.

— Et tous ces chevaliers me défendront-ils? demanda le roi.

— Contre les hommes, il n'est pas un de mes vassaux qui ne vous serve jusqu'à la mort, seigneur, répondit don Fernand de Castro.

— Vive don Pedro! s'écria la foule.

Mais les chevaliers restèrent mornes et muets ; ils se voyaient pris au piége, et redoutaient la vengeance du roi qu'ils venaient d'insulter si grièvement.

L'évêque résolut alors de sortir de cette position embarrassante, et de tenter un dernier effort pour vaincre la dissimulation de don Pedro. Il s'avança vers la porte du donjon, en disant :

— Je puis maintenant accepter ton hospitalité et te prouver la confiance que je mets en ta parole, seigneur roi.

— Sois le bienvenu, Augustin Gudiel, répondit don Pedro. Je te jure par ma foi en Dieu que tu sortiras sain et sauf du château de Lugo.

— Je ne crains rien, dit audacieusement l'évêque ; je veux seulement m'assurer de la sincérité de ton repentir, en te faisant agenouiller devant moi pour entendre la pénitence à laquelle tu seras soumis.

Il entra par la porte du donjon, suivi de quatre abbés et prieurs. Nul n'osa d'abord les suivre, car, malgré les apparences de réconciliation, un triste pressentiment oppressait tous les esprits.

Les deux guetteurs qui faisaient sentinelle dans la cage de pierre accrochée au haut de la tour du beffroi sonnèrent du cor pour annoncer l'entrée du prélat. Le son du cor parut lugubre aux prêtres, aux chevaliers et à la foule. Le cortége se remit machinalement en marche, et pénétra dans le château, tandis que le roi descendait de la plate-forme pour aller recevoir l'évêque, après avoir ordonné à Perce-Neige et à Ruy de le suivre, en apportant les flacons et les coupes. Rachel avait voulu se retirer, mais il avait impérieusement exigé qu'elle restât près de lui.

Dans la cour du château, il s'avança vers Augustin Gudiel, et, voilant sous ses cils abaissés et sous un sourire contraint la violence de son ressentiment, il lui dit :

— Merci de votre générosité, seigneur évêque ; vous m'aviez vraiment terrifié. Les paroles qui sortaient de vos lèvres me paraissaient plus dangereuses qu'une pluie de flèches lancées par Diego Lopez.

— C'est à Dieu seul qu'il appartient de pardonner

d'absoudre, dit Gudiel avec une orgueilleuse joie, nous ne sommes que les ministres de ses volontés. Il ne semblait ni être surpris ni se défier de cet excès d'humilité chez l'irascible roi de Castille; mais tout à coup il s'arrêta, et, résistant à la main qui l'entraînait avec une douce violence, il s'écria : — Où me conduisez-vous, seigneur? pourquoi cet objet de scandale n'est-il pas déjà loin de nous? Et il désignait Rachel avec une horreur et un mépris affectés : — Oubliez-vous ce que vous venez de promettre et ce que vous allez jurer?

— Je n'ai rien oublié. Ordonnez, mon père, et j'obéirai.

— Il ne suffit pas de s'engager à une pénitence extérieure. Avant tout, il faut chasser cette créature de discorde, cette magicienne qui vous a ensorcelé. Comment ose-t-elle rester en notre présence, cette juive dont le bûcher devait faire justice?

Rachel frissonnait de honte; elle eût voulu fuir; don Pedro la retint avec force.

— Mais cette jeune fille n'a fait d'autre mal que de me sauver la liberté et la vie, en me révélant la conspiration tramée contre moi par les juifs de Séville.

— Si elle ne s'éloigne pas, je sors de ce château, dit l'inflexible évêque. Ne la protége point, si tu veux rentrer dans le giron de l'Eglise. Et se tournant vers les moines qui le suivaient : — Saisissez cette fille, ajouta-t-il.

Rachel recula avec terreur, en murmurant :

— O Pedro, pourquoi ne m'avez-vous pas écoutée.

— Que pas un de vous ne la touche et ne l'insulte, s'écria le roi avec violence, en s'adressant aux moines, s'il ne veut paraître devant son créateur avant l'heure!

— Vous la défendez, dit froidement le prélat. Voilà donc comment vous comptez tenir vos promesses! S'il en est ainsi, je pars.

— Non! répliqua don Pedro. Rachel, éloignez-vous de ce saint homme. Maintenant, Augustin, ajouta-t-il à voix basse, nul ne nous entend. Soyez généreux, je me soumets à votre volonté. Mais que vous a fait cette jeune fille? Pourquoi exiger que je vous la livre, et la récompenser ainsi d'avoir été mon ange gardien?

— Elle est juive, dit sèchement l'évêque de Ségovie.

— Juive! eh bien! elle mérite encore plus de reconnaissance de ma part, poursuivit le roi en s'animant et élevant peu à peu la voix. Elle ne devait aucune pitié à un chrétien, et pourtant elle s'est conduite suivant les préceptes que Notre-Seigneur Jésus nous enseigne dans son Evangile.

— Respecte mon caractère sacré, don Pedro, et ne viens pas glorifier devant moi ta passion coupable, honteuse, insensée pour une juive.

— Mais si une juive est noble et généreuse, dois-je donc la haïr, la mépriser, la repousser, parce que le hasard ne l'a pas faite chrétienne. Regarde-la, seigneur évêque, et en voyant ce front pur, ces yeux limpides et doux, dis-moi si c'est là le visage d'une magicienne!

— Le démon sait prendre les formes les plus attrayantes, mon fils.

— Cependant, Augustin Gudiel, aucun signe de réprobation ne la désigne au mépris et à la haine? Ne prie-t-elle pas Dieu comme nous? N'a-t-il pas ouvert ses yeux à la lumière du soleil comme les nôtres? Lui a-t-il refusé la beauté ou l'intelligence? Son cœur ne bat-il pas librement dans sa poitrine? Et si elle mourait, la terre rejetterait-elle son cadavre par quelque prodige, ou le garderait-elle aussi bien que celui d'un prélat? Et pourtant c'est une juive.

— Tu blasphèmes et tu outrages l'Église, malheureux roi, dit l'évêque, qui détourna les yeux avec effroi en entendant ces audacieuses paroles.

— Tu resteras donc impitoyable?

— Je maintiendrai les droits de l'Eglise contre toute hérésie.

— Puisque tu es si opiniâtre, Gudiel, je veux de mon côté faire preuve devant tous de mon repentir en me réconciliant avec l'évêque de Ségovie, ce bras droit du Seigneur, ce saint prélat qui ne sait pas transiger avec sa conscience. Augustin Gudiel regarda don Pedro. Ce dernier était calme, grave, solennel. — Perce-Neige, tends-nous deux coupes pleines, ajouta-t-il, l'une pour l'évêque, l'autre pour moi. Je veux boire à notre réconciliation.

L'avorton obéit.

Le prélat effleura à peine de ses lèvres le bord de sa coupe; le roi vida à moitié la sienne. Puis il regarda Gudiel, et, comprenant son hésitation :

— Tu doutes de moi? lui dit-il le visage rayonnant d'un sourire vague et étrange; tu crains le poison? Bois donc dans ma coupe, défiant évêque, qui me crois une âme semblable à la tienne.

Et il heurta violemment les lèvres d'Augustin Gudiel de sa coupe à moitié pleine. Le vin éclaboussa la dalmatique d'or et jaillit sur le visage du prélat, qui pâlit de colère et d'effroi.

— Ah! misérable! ajouta don Pedro, s'abandonnant à toute sa fureur longtemps comprimée, ce n'est pas la volonté de Dieu qui te poussait dans ce complot contre ton maître, c'était la crainte de ma justice, c'était l'ambition et la cupidité; mais tu sais maintenant que j'ai lu dans le fond de ton âme, et que tu ne parviendras pas à m'inspirer d'autre sentiment que le mépris.

Cependant le geste terrible du roi avait été vu de toute la foule. Ce fut un cri d'horreur et d'indignation générales. Les chevaliers relevèrent leurs lances. Des hommes d'armes se précipitèrent autour de l'évêque en criant : « Vengeance! » et les vassaux de Fernand de Castro eux-mêmes se rapprochèrent de don Pedro d'un air menaçant.

— Qu'as-tu fait, Pedro? dit la juive en s'élançant vers Augustin Gudiel, qui venait d'étendre sa main vers le roi, comme pour le maudire : — Monseigneur, pardonnez à celui qui vous a outragé. Il a tant souffert, il a été aigri par tant d'angoisses et de déceptions, que la colère le saisit et l'agite facilement. Et quand il est en proie à ces accès terribles, sa tête s'égare, il ne voit plus autour de lui que des ennemis; ma voix a seule alors quelque puissance sur lui.

Augustin Gudiel sourit perfidement, car les paroles imprudentes de la juive venaient de lui suggérer une nouvelle idée. Il fit un signe pour demander le silence. Les cris cessèrent; la foule écouta.

— Mon divin maître a été aussi insulté et ne s'est pas vengé, dit l'évêque. Cette femme vient de nous confesser la vérité. Nous devons avoir pitié de ce blasphémateur. L'esprit de tout mal l'agite et le tourmente. Priez pour lui, mes frères!

— Hypocrite! murmura don Pedro, qui était redevenu calme.

Les moines déposèrent à terre le cercueil et l'enveloppèrent d'une étoffe noire semée de flammes rouges. Puis ils se rangèrent en cercle autour et continuèrent les prières des morts.

Les deux arbalétriers plantèrent les poteaux, et Augustin Gudiel, tenant en main le parchemin sur lequel était inscrite la sentence d'excommunication, dit d'une voix sonore :

— Celui pour qui sont récitées ces prières, c'est don Pedro de Castille, qui va cesser d'exister dans le monde des chrétiens. Le blasphémateur qui nous a frappé n'est plus qu'un être sans nom, rejeté par les hommes et par l'Église, et qui ne doit plus attendre de qui que ce soit secours pour son âme et son corps. Écoutez donc tous!

Don Pedro se sentit involontairement ému de voir tous les regards s'attacher sur lui avec une expression d'horreur et de haine. Néanmoins, il comprima ce mouvement de faiblesse, et puisant une nouvelle force dans les yeux de Rachel, il garda un visage ferme et tranquille, tandis que l'évêque prononçait la formule consacrée.

— De l'autorité de Dieu tout-puissant, du Fils et du

Saint-Esprit et de la bienheureuse Vierge Marie, avec le secours de tous les saints apôtres, martyrs et confesseurs, puisse don Pedro le sacrilége être damné pour avoir blasphémé l'obéissance due au vrai pape, pour avoir commis le meurtre et le fratricide, pour avoir eu des relations hérétiques avec les juifs et les mécréans ! Nous l'excommunions, l'anathématisons et le rejetons du sein de la sainte Église de Dieu.

— Souviens-toi que tu as fait de Dieu le complice de ton iniquité, dit le roi.

Les chants recommencèrent. Le peuple s'agenouilla. Puis l'évêque poursuivit :

— Puisse le père qui créa l'homme le maudire ! Puisse le Fils qui souffrit pour nous le maudire ! Puisse le Saint-Esprit qui nous régénéra par le baptême le maudire ! Puisse la sainte croix sur laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ monta pour notre salut et triompha de ses ennemis, le maudire !

Le porteur de la croix l'agita et l'inclina lentement comme une menace animée. La Paloma poussa un cri aigu et tomba presque mourante dans les bras de Diego Lopez et de Blas.

La pauvre Rachel regardait avec des yeux dilatés par l'épouvante cette cérémonie lugubre. Enfin elle saisit le bras du roi, et lui dit d'une voix brève que saccadait la sourde ardeur de la fièvre.

— Tu écoutes tout cela avec calme, Pedro. Tu vois s'évanouir comme une fumée ton pouvoir, ton dernier trésor, ta dernière armée ; tu vois tes amis te renier et se détacher de toi et tu restes calme ! Le ciel même conspire contre toi et te menace par la bouche de ces prêtres, et tu ne trembles pas ! Du haut de ton trône, tu vas retomber plus bas que le dernier mendiant qui erre seul, sans abri, sans défense. On te refusera l'eau et le feu ; on te refusera l'auvent ou le seuil d'une porte qui serait ton asile contre le vent et la pluie du ciel. Ta main ne pourra toucher le fruit d'un arbre, tes lèvres ne pourront se désaltérer à une source appartenant à un chrétien, car, tu l'as bien entendu, n'est-ce pas, bien compris, tu es excommunié !

— Je sais le sort qui est réservé aux excommuniés, dit doucement le roi, mais pourquoi sembles-tu surprise de l'insouciance avec laquelle je brave les foudres de l'Église ?

— Mais tu sais aussi, reprit la juive en fixant sur lui un regard pénétrant, que c'est moi qui ai fait éclater ces foudres sur ta tête. C'est pour moi que tu te laisses si cruellement humilier et avilir par ces traîtres qui devraient se prosterner devant toi pour te demander grâce de leur félonie. Tu sais que d'un mot, d'un geste, d'un regard, tu peux changer leurs cœurs et redevenir leur maître ; qu'en me livrant à ces moines tu resteras pour eux le roi de Castille. Et c'est pour une fille d'une race persécutée, méprisée, proscrite, que tu trouves en ton cœur tant de courage et de résignation. Oh ! mais moi je n'accepte pas un tel sacrifice ; je suis plus jalouse que toi de ton honneur, Pedro. Le roi doit passer avant l'amant. Abandonne-moi !

— C'est impossible ! s'écria-t-il, car ce serait m'abandonner moi-même, puisque sans toi tout mon courage ne me servirait qu'à mourir.

Les chants cessèrent encore. Rachel ne répondit rien et écouta avidement les paroles sacramentelles de l'évêque, qui reprit :

— Puisse le cœur sacré des vierges saintes, qui pour la gloire de Jésus-Christ ont méprisé les vanités de ce monde, damner le sacrilége ! Puissent tous les saints, qui depuis le commencement jusqu'à la fin des siècles seront aimés de Dieu, le damner ! Puisse-t-il être maudit en vivant et en mourant !

— Qu'il soit ainsi fait ! répéta la foule.

Il y eut alors un moment de morne silence où chacun semblait s'attendre à voir le feu du ciel tomber sur l'excommunié.

Don Pedro restait impassible. Mais la jeune juive, frappée par ce spectacle imposant, et se penchant vers lui :

— Soumets-toi, lui dit-elle d'une voix éteinte. Ce supplice est trop cruel. Je voudrais être morte. Il me semble que le ciel se ferme pour toi, et que la terre va manquer sous tes pieds, à cause de ton amour pour le pauvre Rachel.

Il jeta sur elle un regard passionné, et répondit doucement :

— Mais pour moi le ciel est là où tu es, ma chère âme, parce que près de toi ma vie s'écoule comme un rêve, le temps n'existe pas, le soleil brille toujours sur l'horizon, une fête perpétuelle réjouit mon cœur. Ainsi, à cette heure suprême, je te regarde et je ne crois pas à la réalité de cette scène qui t'épouvante. Ces hommes me paraissent des ombres ; j'entends leurs voix, mais leurs paroles n'ont pas de sens pour mon esprit. Toutes ces menaces ne m'atteignent pas. Il me semble que tu es entourée d'un de ces nuages que les peintres font flotter autour des dieux et des saints, et que ce nuage me voile le monde entier. Plus on veut me faire honte de mon amour et plus je sens que je t'aime. En m'arrachant ma couronne, ils me feront libre. J'étais emprisonné dans mon royaume. Lorsque je n'aurai plus de sujets, je n'aurai plus de maîtres !

Le cœur de Rachel se brisait.

— Je voudrais être chrétienne ! murmura-t-elle en regardant avec une terreur mêlée de mépris ces hommes qui proscrivaient leur roi.

— Chrétienne ! répéta don Pedro surpris.

— Si j'étais chrétienne, reprit Rachel, je pourrais demander ta grâce à ton Dieu et te racheter par ma pénitence. Oh ! ce Dieu est grand, qui plie ainsi tout un peuple sous son arrêt, et qui défait les rois !

Les hymnes avaient cessé. Les prêtres s'approchèrent du cercueil et brisèrent leurs cierges noirs sur le couvercle. L'évêque prit un de ces débris et le lança aux pieds de don Pedro, en s'écriant :

— Seigneur, que ta colère dévore l'excommunié ! Que les chemins deviennent sous ses pieds des charbons ardens ! Que le vent dessèche sa face et que ses enfans soient orphelins ! Qu'on hérite de ses biens ! Que quiconque ne le fuira pas et lui accordera l'hospitalité soit excommunié comme lui, et que le contact du maudit lui donne la mort ! Tous ses serviteurs sont déliés du serment de fidélité.

Puis la sentence fut affichée sur les deux poteaux.

Fernand de Castro, don Men Rodriguez et les frères de lait s'éloignèrent alors de don Pedro, qui ne vit plus près de lui que la juive et Perce-Neige ; il sourit à ce dernier en murmurant :

— Pauvre d'esprit, riche de cœur.

— Mes frères, ajouta Augustin Gudiel, priez pour l'âme de notre seigneur don Pedro. Il est retranché de la communion des fidèles. Il est la proie de l'esprit malin, et celui qui l'approchera ou ne se séparera pas de lui sera possédé comme lui.

— Possédé ! possédé ! répéta Perce-Neige en reculant : puis vaincu par l'épouvante, il s'enfuit et rejoignit ses frères.

— Cet enfant, lui aussi ! dit don Pedro qui sentit une larme trembler au bord de ses cils. Hélas ! ajouta-t-il en regardant Rachel, un cœur vivifié par l'amour peut seul partager un pareil supplice et le transformer en bonheur. Une âme généreuse s'élève par le sacrifice. Plus le cilice déchire la fiancée de Dieu et plus son adoration devient profonde.

En ce moment, la juive pressa convulsivement la main de don Pedro, puis, s'éloignant de lui, s'avança d'un pas incertain vers l'évêque de Ségovie. Ce dernier pâlit et fit un pas en arrière, regardant si la main de Rachel ne cherchait pas un poignard sous ses voiles.

— Je viens à vous en suppliante, lui dit-elle humblement, tandis qu'un éclair de mépris passait dans ses yeux, car elle avait compris la peur du prélat.

— Qu'attendez-vous de moi, malheureuse ! lui dit-il avec d'autant plus de dureté qu'il voulait cacher cette impression involontaire dont il rougissait.

— Je ne veux pas que don Pedro soit victime de son amour pour moi, reprit-elle d'une voix altérée. Je suis prête à obéir à votre volonté.

Augustin Gudiel se sentit pénétré d'une joie profonde, car jusqu'alors il ne s'était pas cru vengé. Le calme du roi l'avait humilié. Il n'avait pu dompter sous ses imprécations l'orgueil et le dédain de don Pedro, qui s'était montré supérieur à tant d'outrages. L'aveu de la juive lui fit concevoir l'espérance d'arracher enfin un cri de douleur à son ennemi et de lui faire confesser sa défaite.

— Rachel, répondit-il avec un sourire perfide, si vous restez avec don Pedro, il accomplira jusqu'au bout son sacrifice. Si vous l'abandonnez, il retrouvera son orgueil royal. Et cette séparation lui rendra ses serviteurs et ses partisans.

— L'abandonner ! répéta-t-elle en tressaillant, quand il ne compte plus que sur moi !

— C'est pour son salut, Rachel !

— Pour son salut ! Les yeux de la jeune juive étincelèrent sous ses sourcils arqués comme des diamants enchassés dans du jais : — Pour lui que ne ferai-je pas?

— Demandez à abjurer votre croyance et à prendre le voile après votre conversion.

— Mais il ne croira jamais que je puisse l'abandonner.

— Vous le lui direz vous-même ! vous lui direz que la foi a touché soudainement votre cœur, que vous vous repentez de l'avoir aimé, et que vous préféreriez la mort à l'amour d'un excommunié.

— Mais il ne me croira pas! dit encore la juive avec un de ces cris du cœur qui eussent ému tout autre qu'Augustin Gudiel.

— Quand il se verra seul, quand vous aurez disparu loin de lui et qu'il vous cherchera vainement, alors il ne doutera plus, répliqua froidement l'évêque.

— Et vous me promettez, insista-t-elle en tremblant de tous ses membres, qu'à ce prix vous lui pardonnerez et que vous lui rendrez ses amis et ses défenseurs?

— Le moment est venu de votre expiation, Rachel, dit le prélat à haute voix. Abandonnez l'homme que Dieu condamne.

Rachel n'osa pas jeter un regard sur don Pedro. Ce dernier, qui n'avait pas dissimulé son inquiétude en la voyant s'approcher de l'évêque et lui parler à voix basse, la regarda avec stupeur s'éloigner et rejoindre le groupe de ses sœurs de lait. Mais lorsqu'il vit qu'elle ne retournait pas la tête vers lui, saisi d'une surprise désespérée il lui cria :

— Où vas-tu donc, Rachel? d'une voix si déchirante, que la juive s'arrêta, comme si ses pieds eussent été soudainement scellés au sol. Mais, sur un signe impérieux de l'évêque, elle reprit sa marche.

Don Pedro frissonna et chancela, comme si tout son sang s'échappait de ses veines. Il voulut s'élancer vers elle, mais il ne put faire un seul pas.

— Rachel ! cria-t-il encore d'une voix creuse.

La juive s'éloignait toujours.

Augustin Gudiel lui dit alors d'un air triomphant :

— Tu le vois, don Pedro, cette femme pour laquelle tu t'es perdu fuit loin de toi comme les autres. C'est là une leçon sévère pour ton orgueil. Saumets-toi donc aux arrêts de l'Église.

Le malheureux roi, qui se croyait le jouet de quelque vertige, l'interrompit d'une voix menaçante :

— Quel charme, quel sortilége as-tu employés pour tromper cette âme crédule, car tu as dû la tromper? Rachel était toute ma vie. Pour elle j'oubliais le malheur, la ruine et la honte, et elle s'éloigne froide, indifférente, sourde à ma voix pour se joindre à mes ennemis. Insensé que j'étais d'appuyer ma force sur mon cœur, de regarder son amour comme mon bouclier, de croire que les bras d'une femme s'ouvriraient pour cacher la tête d'un proscrit! Oh! comme son sourire mentait!

— Elle t'aimait, dit l'évêque, quand sa main mignonne pouvait jouer avec ton sceptre ou lancer tes faucons dans une joyeuse partie de chasse!

— Non, non, c'est impossible ! Rachel n'a pu me tromper.

— La femme n'est-elle pas faite de vanité et de caprice? reprit le prélat. Peut-être, lorsque tu étais puissant, était-elle sincère dans son enivrement? A cette heure le nuage doré qui l'éblouissait a disparu. Il est doux d'aimer quand l'amour est une joie et une fête; mais quand il devient une douleur et une angoisse continuelle, le cœur se lasse comme la fleur se fane sous le vent d'orage. Imite ta maîtresse, don Pedro, et son abandon sera ton salut. Jure de ne jamais la revoir, de l'oublier, d'effacer son nom de tes lèvres, son image de ta pensée, et tes anciens amis reviendront te défendre. J'oublierai moi-même ton offense, si tu fais acte de repentir !

Don Pedro l'interrompit par un éclat de rire méprisant :

— Que me font tes promesses? que m'importe le retour des traîtres ! Oublier Rachel, moi ! mais je l'aime. Tu ne sais donc pas ce que c'est que d'aimer? Je l'aime.

— Ainsi tu avoues encore ton indigne faiblesse, s'écria Augustin Gudiel. Roi de Castille, dédaigné par une juive, tu ne trouves même plus dans ton cœur si orgueilleux un mouvement de noble fierté? Elle te renie, et tu n'as pas la force de la renier à ton tour ; comme un esclave peureux et avili, tu es prêt à baiser la main qui te frappe!

Mais don Pedro ne l'écoutait plus ; brisé, anéanti, il regardait douloureusement Rachel qui venait de s'approcher de la Paloma :

La vieille nourrice fixait sur la juive des regards étincelans, et la repoussant avec un geste de colère et de mépris, au moment où cette dernière allait lui adresser la parole :

— Va-t'en loin de moi, fille de Samuel ! lui dit-elle d'une voix que l'indignation faisait trembler ; ah ! tu es bien lâche comme tous ceux de ta race, qui ne savent que se prosterner aux pieds du vainqueur. Don Pedro t'a aimée, fille ingrate et servile ; pour toi, il a damné son âme et découragé le dévouement de ses amis; et le jour où tu le vois frappé à mort, tu lui portes un dernier coup : tu le vois abandonné de tous et tu l'abandonnes à ton tour. Mais il ne restera pas écrasé sous la malédiction de Dieu et des hommes. Puisqu'une juive même, une juive qui ne doit pas redouter les foudres de l'excommunication, s'écarte de lui avec cette lâcheté, moi je veux prouver à don Pedro qu'une vieille chrétienne sait mieux aimer qu'une juive. Que lui as-tu donné? Des sourires menteurs tant qu'il a pu se croire roi de Castille. Moi je lui donne le salut de mon âme ; pour lui je serai séparée de mes pauvres fils dans l'éternité. Tu peux t'éloigner, Rachel; je resterai avec l'excommunié.

La juive baissa la tête pour cacher des larmes qui venaient gonfler ses paupières ; elle parut hésiter un instant, puis se tournant vers deux prêtres qui l'avaient suivie sur un signe de l'évêque, elle murmura :

— Conduisez-moi hors du château, seigneurs !

Les deux prêtres s'empressèrent de l'accompagner pour la protéger contre les insultes de la foule.

Don Pedro, qui semblait paralysé par une stupeur douloureuse, ne regardait que Rachel. Lorsqu'il la vit disparaître, il poussa un cri terrible et voulut s'élancer sur ses pas. Don Fernand de Castro et Diego Lopez l'arrêtèrent. Le roi leur lança un regard de menace et de reproche : mais il avait été si affaibli par la secousse qu'il venait d'éprouver, que, cédant comme un enfant, il retomba dans leurs bras, en disant d'une voix brisée :

— Je veux la revoir ! je veux la revoir !

— Prends garde ! repartit l'évêque de Ségovie ; si tu persistes dans ton égarement, tous ces chevaliers prendront parti contre toi. Ce château ne te servira plus d'asile.

— Je ne chasserai pas mon hôte royal du château de Lugo, dit fièrement don Fernand de Castro. Le motif qui a attiré sur lui la colère de l'Église n'existe plus. Don Pedro est à jamais séparé de cette juive. Il est en ce moment hors d'état de répondre à vos questions, seigneur évêque; mais je suis garant qu'il se repentira bientôt de sa passion pour cette fille sans cœur. Que ceux qui veulent aller chercher fortune à la cour de don Enrique sortent librement de ce château ; mais que les chevaliers qui veulent rester fidèles à leur malheureux roi se joignent à moi pour le défendre.

Les ricos-hombres galiciens et les fils de la Paloma se rangèrent aussitôt autour de don Fernand.

Les compagnons de l'evêque vinrent se grouper autour de lui, tandis que les prêtres et les moines se dispersaient déjà dans la plus grande confusion. Mais Augustin Gudiel, voyant le changement qui venait de s'opérer dans les esprits depuis le départ de Rachel, s'écria aussitôt :

— L'Église a horreur du sang. Nous avons foi dans la parole du loyal don Fernand, et nous ajournons le roi son maître à trois mois, pour comparaître à notre tribunal.

Puis faisant signe à ses partisans de lui faire place, il s'éloigna solennellement, tandis que les abbés et les prieurs cherchaient à rétablir l'ordre si brusquement troublé dans le cortége.

Cependant don Pedro souriait d'un air égaré, en regardant ses ennemis se retirer devant lui et sortir du château. Quand le dernier moine eut disparu sous la porte du donjon, il se retourna vers Diego Lopez comme un homme qui s'éveillerait d'un rêve long et pénible, et lui demanda d'une voix navrante :

— Où donc est Rachel ?

Tout son corps tremblait et brûlait d'une fièvre ardente. Le délire s'empara de lui, et pendant huit jours il se débattit entre la vie et la mort, sans que sa vieille nourrice le quittât d'une minute.

Le neuvième jour il se leva, encore tout chancelant d'une torpeur et d'une faiblesse extrême ; mais il avait recouvré sa raison, et il ressentit alors une horreur si profonde pour ce château où sa maîtresse l'avait quitté, qu'il nomma don Fernand de Castro adelantade des royaumes de Léon et de Galice et comte de Lemos, pour le récompenser de sa loyauté, et qu'il partit le soir même accompagné seulement de ses frères de lait, pour aller demander asile à son allié le roi de Portugal.

Ce dernier se trouvait alors au château de Vallada, près Santarem.

Don Pedro ne devait pas tarder à connaître l'accueil qui l'attendait sur la terre étrangère.

Il venait d'arriver à Coruche, sur la rive gauche de la Guadiana, lorsqu'un seigneur portugais vint lui signifier, de la part de son maître, qu'on ne pouvait le recevoir à Santarem, ni lui donner asile en Portugal.

Don Pedro écouta le message d'un air sombre, sans répondre une parole.

Puis, resté seul avec ses frères de lait, il fouilla dans son escarcelle, en tira quelques doubles castillannes d'or, et les jeta par-dessus le toit de la maison où il s'était arrêté.

Diego Lopez le regarda avec surprise et lui dit :

— Pourquoi, seigneur, ne pas donner cet or à quelqu'un de vos pauvres serviteurs, plutôt que de le semer sur une terre inhospitalière.

— Oui, je le sème, dit le roi avec un sourire farouche, mais un jour je viendrai récolter.

Diego Lopez se tut.

Don Pedro se dirigea vers la Corogne, et y trouva un envoyé du prince de Galles qui l'engageait à se rendre en Angleterre auprès du roi Édouard III, lui promettant d'avance l'accueil le plus favorable.

Le même jour, il s'embarqua pour Bordeaux avec ses frères de lait.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue de la [illegible]

Emmanuel Gonzalès.

CHRONIQUES DU TEMPS DE DUGUESCLIN

ÉSAÜ LE LÉPREUX

TROISIÈME PARTIE

LE PRINCE NOIR

I

DES DÉSAGRÉMENS QU'ÉPROUVA LE PORTIER DE VILLE BARILLARD DANS L'EXERCICE DE SES FONCTIONS, ET COMMENT UN FOUET PEUT ÊTRE CASSÉ QUAND ON A L'IMPRUDENCE DE S'EN SERVIR.

Le jour commençait à baisser, et l'on venait de sonner le couvre-feu, lorsque le sergent d'armes qui commandait l'escouade préposée à la garde d'une des portes de Bordeaux sortit d'une petite salle d'armes pratiquée dans l'épaisseur même des murs de la ville. Suivi de douze archers anglais, il alla relever les sentinelles qui veillaient sur le rempart. De son côté, le portier décrocha ses lourdes clefs et se dirigea vers la porte, qu'il devait clore, selon sa consigne, à la chute du jour.

Ce portier était un ancien gendarme anglais, qui avait vaillamment combattu dans son temps, mais chez qui l'âge avait tellement développé l'abdomen, que, désespérant de pouvoir se loger à l'avenir dans aucune armure, il avait été réduit à solliciter, comme dernière ressource, la garde d'une des portes de la ville.

N'ayant pu se défaire des habitudes martiales qu'il avait contractées pendant sa jeunesse, il avait coutume, dans l'exercice de ses fonctions civiles, de considérer comme un ennemi et de traiter comme tel quiconque osait demander passage quand l'heure de la fermeture était venue.

Blotti derrière sa porte qu'il laissait malicieusement entr'ouverte, maître Barillard guettait de loin les voyageurs sur la route, et se plaisait à les voir presser le pas de leurs montures essoufflées pour venir se prendre au piége qu'il leur avait tendu ; et, au moment où les malheureux remerciaient leur bonne étoile de les avoir fait arriver assez à temps pour ne pas coucher dehors, il leur fermait impitoyablement la porte au nez.

Un soir, il joua ce tour à un cadet de Gascogne qu'il avait laissé passer à moitié et qui n'eut que le temps de se jeter en arrière pour ne pas être écrasé. La soubreveste de buffle que portait cet infortuné resta prise dans la terrible porte, et, malgré tous ses efforts, il lui fut impossible de la dégager. Ni prières, ni promesses, ni menaces ne purent vaincre cet incorruptible gardien, qui, le lendemain, retrouva son homme cloué à la même place, attendant avec une patience un peu forcée l'ouverture des portes.

Avant de mettre la clef dans la serrure, il passa donc la tête en dehors afin d'explorer la campagne. Sa physionomie s'anima d'une joie soudaine en apercevant sur la grand'route, à trois cents pas environ, une nombreuse cavalerie suivie de litières, qui arrivait en toute hâte.

De son [illegible] oblique, il vit en même temps un pauvre piéton se traîner péniblement par la droite en longeant les remparts, et accourir par la gauche, de toute la vitesse de son cheval, un cavalier fort bien monté, qui se hâtait comme un homme parfaitement au courant des habitudes de la place.

— Eh ! eh ! nous allons avoir bonne chasse ce soir, se dit à lui-même maître Barillard, en se réfugiant derrière sa porte.

Et son petit œil flamboyait, et son abdomen tremblotait ; ce qui lui arrivait chaque fois qu'il riait intérieurement.

Il courut donc se loger à son poste d'observation. Mais un des cavaliers de l'escorte ayant vu la porte s'ébranler légèrement, se détacha du groupe et accourut au galop. Puis, s'adressant au guetteur, qui se tenait immobile dans sa cage de pierre sur le rempart, il le pria de demander au sergent d'armes de vouloir bien retarder de quelques minutes la fermeture des portes, afin de laisser à ses compagnons le temps d'arriver. Il ajouta qu'à la tête des cavaliers qui le suivaient se trouvait l'ambassadeur du roi de Castille.

A peine cette requête eut-elle été transmise au sergent d'armes, qu'un son de trompette retentit du haut des murailles. En entendant ce signal sur le sens duquel il était impossible de se méprendre, le portier sortit en grommelant de sa tanière, et, tandis que le sergent d'armes achevait de relever les sentinelles, la cavalcade faisait halte à quelques pas de la porte en attendant qu'on vînt la reconnaître.

Pendant ce temps, le piéton que nous avons signalé arrivait lentement, comme un homme brisé de lassitude et de souffrance.

Ce voyageur, quoique dans la force de l'âge, marchait courbé sur un bâton noueux ; il portait une longue barbe inculte et hérissée ; ses longs cheveux blonds flottaient en désordre sur ses épaules ; son pièlre surtout, flétri tour à tour par la poussière et par la pluie, sa chaussure percée par les cailloux des chemins, tout son costume misérable témoignait d'une longue et pénible marche dans les landes et dans les bois.

En passant devant l'escorte de l'ambassadeur, qui stationnait sur la route, il rabattit vivement sur ses yeux les bords de son large feutre, et hâtant le pas avec effort il allait entrer dans la ville, lorsqu'il sentit un poignet vigoureux le happer au passage.

Il venait de tomber entre les mains du gardien, qui, furieux de voir que l'une de ses victimes lui échappait, comptait se dédommager sur les deux autres.

— Çà ! drôle, où allons-nous donc ainsi ? dit-il en toisant le voyageur d'un regard insolent.

Le piéton à qui s'adressait cette question se retourna brusquement. Un éclair jaillit de son œil bleu, et, se redressant de toute sa hauteur, il leva son bâton.

Il y avait dans son regard, et surtout dans l'attitude qu'il avait prise, tant d'audace et de résolution, que maître Barillard, quoique brave, crut prudent de lâcher prise et de battre provisoirement en retraite. Mais l'étranger, comme honteux de son emportement, jeta loin de lui son bâton, et son visage devint impassible.

— Pourquoi voulez-vous m'empêcher de passer outre ? demanda-t-il au portier d'une voix calme.

— Attends ! s'écria celui-ci en décrochant son grand fouet qui pendait au coin de la porte, à l'usage spécial des gueux, des vagabonds et des chiens errans, puisque tu l'ignores, je vais prendre la peine de te l'apprendre.

L'étranger attendit sans bouger le portier, qui s'avançait d'un air menaçant, mais on voyait tout son corps frissonner, comme s'il eût été en proie à une fièvre ardente.

— Ah ! tu veux savoir pourquoi je ne te laisse pas entrer dans la bonne ville de Bordeaux comme un porc dans son étable, continua le digne Barillard, en déroulant avec un empressement exemplaire la lanière de son fouet. Eh bien ! c'est parce que ma consigne est de ne laisser pénétrer, dans la ville où monseigneur le prince de Galles tient sa cour, ni larrons, ni mendians, ni chiens enragés, et qu'à coup sûr tu es l'un ou l'autre, si tu n'es pas tous les trois ensemble.

— Misérable ! s'écria l'étranger, dont le visage s'empourpra d'une rougeur subite ; et, sautant sur le portier avec une agilité et une soudaineté à laquelle le vieux gendarme ne s'attendait guère, il lui arracha son redoutable fouet et en brisa le manche en éclats.

Nous ne tenterons pas de décrire la stupeur dans laquelle ce trait singulier d'audace plongea le majestueux Barillard, et qui ne put d'abord se manifester que par des mots entrecoupés :

— Truand ! ribaud ! mais tu es donc un fou furieux... Oh ! tu payeras cher ta hardiesse !... Avoir cassé un si beau fouet, acheté des deniers de la ville... Tu seras condamné à la prison, à l'amende, au fouet...

— En tout cas, reprit l'étranger en mettant le pied sur les débris du manche de cormier, ce ne sera pas celui-ci qui pourra servir d'instrument du supplice.

— Mécréant, oses-tu bien encore railler ! s'écria maître Barillard exaspéré par les rires des cavaliers de l'escorte. Je vais te faire conduire au prévôt, et tu verras s'il est permis de casser impunément le fouet d'un portier de la ville.

— Aimerais-tu mieux, interrompit froidement l'étranger, que je l'eusse gardé pour t'en caresser les épaules ?

A ce dernier sarcasme, qui redoubla les rires de l'escorte, le pauvre Barillard ne se contint plus, et s'avança vers le piéton en levant sur lui son trousseau de lourdes clefs.

— Ah ! maintenant tu viens m'offrir les clefs de la ville, dit l'étranger avec un sourire amer. Merci de ta courtoisie, digne portier. Tu serais vraiment digne de porter une armure de chevalier, mais tu as sans doute assez de besogne et de mérite de pouvoir porter ton ventre.

Les rires des cavaliers redoublèrent, et maître Barillard devint violet de rage ; mais au moment où la lutte allait s'engager entre lui et le piéton, une des femmes voilées qui faisaient partie de la suite de l'ambassadeur poussa un cri de surprise et d'effroi.

En même temps, le cavalier que nous avons laissé galopant le long des remparts de gauche, et qui venait enfin d'arriver devant le front de la petite troupe, tourna court et entra dans la ville.

Au son de cette voix vibrante et pleine d'émotion, l'étranger avait brusquement tourné la tête.

De son côté, le portier, en voyant le dernier de ceux qu'il guettait près d'échapper à sa surveillance, s'était élancé à sa poursuite, remettant la fin, de sa querelle à une meilleure occasion.

Mais à peine se fut-il jeté à la bride du cheval qu'il sentit une main herculéenne le saisir par l'épaisse forêt de cheveux grisonnans qui décoraient son chef, et l'enlever de terre avec une facilité miraculeuse.

Le cavalier, qui le tenait d'une main, lui distribuait de l'autre des gourmades avec une prodigalité inouïe.

— Cornebœuf ! s'écria Barillard tout en cherchant à s'arracher de l'étau vivant qui le tenait suspendu entre le ciel et la terre, je croyais qu'il n'y avait qu'un seul homme au monde capable de me balancer de la sorte !

— Et quel est l'homme doué d'un poignet aussi respectable ? demanda le cavalier.

— Le capitaine des écorcheurs, Tom Burdett, répondit le portier d'une voix étranglée.

— Par la mort-Dieu ! voilà qui s'appelle deviner juste, répliqua le cavalier en lâchant tout à coup le gardien, qui retomba lourdement sur ses deux pieds ; et, à mon tour, je te reconnais.

— C'est très généreux de votre part, gracieux capitaine, dit maître Barillard en cherchant à reprendre son équilibre. Mais, franchement, j'aurais préféré que vous m'eussiez reconnu un peu plus tôt.

— Ah ! oui, à cause de cette petite correction... Que veux-tu, mon cher Patrick, j'ai la main si prompte et si légère...

— Vous trouvez votre main légère, capitaine, grommela le portier. Enfin, chacun son opinion...

— Quant à toi, mon brave, je te félicite... Tu as encore engraissé, car ton corps m'a semblé fort lourd et fort pesant pendant cette opération... Ah çà ! j'espère, maintenant, qu'en souvenir de nos bonnes relations d'autrefois, tu ne va plus tenter de t'opposer à mon passage ?

— Impossible de vous obéir, noble capitaine, reprit Pa-

trick Barillard en s'inclinant avec beaucoup d'humilité, en se frottant les épaules et en tâtant son front pour s'assurer si la main légère de Burdett ne l'avait pas bossué.

— Et pourquoi cela ? dit durement l'écorcheur.

— Ce que vous me demandez est tout à fait contraire à ma consigne. Sans cela, vous ne pouvez douter de mon désir de vous être agréable, répondit le portier en essayant un sourire gracieux, qui resta à l'état d'ébauche et de grimace.

—Je ne veux pourtant pas coucher à la belle étoile ! répliqua Burdett, qui fronça le sourcil.

A force de se tâter le front, maître Barillard en fit jaillir une idée, ce qui, chez lui, était de la dernière rareté.

— Vous n'avez qu'un moyen, murmura-t-il, mais il est bon; c'est de vous glisser à mon insu parmi la suite de l'ambassadeur de Castille, et d'entrer sans que je vous voie, ajouta-t-il ingénument.

— Merci de ton conseil, Patrick.

— Ah çà ! sans rancune, capitaine.

— Sans rancune, répondit Tom Burdett. Je ne reproche jamais les coups que j'ai donnés.

Et après avoir fait décrire à son cheval un quart de cercle, le capitaine des écorcheurs alla se glisser parmi les derniers cavaliers de l'escorte.

Quant à l'étranger que maître Patrick Barillard avait si brutalement repoussé, non-seulement il ne songeait plus à pénétrer dans la ville, mais il avait à peine conscience de ce qui se passait autour de lui. Dominé par une seule pensée, par un seul désir aussi irrésistible que la soif qui torture les blessés du champ de bataille, sentant son cœur battre avec violence sous ses haillons, oubliant sa misère, il jetait des regards rapides et hardis sur les femmes qui faisaient partie de l'escorte, comme s'il eût voulu découvrir, sous le voile qui la cachait, celle dont la voix vibrait encore à son oreille.

Pendant ce temps, le sergent d'armes, qui avait enfin relevé ses sentinelles, s'avançait à la rencontre de l'ambassadeur. Ce dernier, de son côté, se détachant du groupe de ses compagnons, et rejetant en arrière le capuchon de la longue robe de voyage qui le couvrait, fit quelques pas en avant et mit pied à terre. Aucun de ses écuyers et varlets ne l'avait suivi.

Apercevant donc, non loin de lui, l'audacieux piéton qui errait autour de la cavalcade comme une louve inquiète de son louveteau, il lui fit signe de s'approcher.

Le pauvre diable s'approcha machinalement.

L'ambassadeur lui jeta avec une superbe insouciance les guides de sa mule; puis il tira de sa robe un parchemin au coin duquel pendait le sceau royal.

— Je suis l'évêque de Ségovie, dom Augustin Gudiel, ambassadeur du roi de Castille, dit-il en s'adressant au sergent d'armes, et en lui présentant le parchemin déployé.

A ce nom, et surtout à cette voix, le piéton devint d'une pâleur livide, ses yeux s'injectèrent de sang, tous ses membres s'agitèrent d'un tremblement convulsif, et de la main qu'il avait de libre il fouilla dans ses haillons, comme s'il eût espéré y trouver une arme cachée.

— Ainsi, continua Augustin Gudiel, sans même remarquer l'émotion du misérable qui remplissait auprès de lui l'office de varlet, au nom de don Enrique, mon bien-aimé maître, je demande passage pour moi, pour les chevaliers qui m'accompagnent et tous les gens de notre suite.

— Vous pouvez entrer, noble évêque, répondit le sergent d'armes, après avoir jeté sur le parchemin un coup d'œil rapide, et je vais vous faire conduire par quelques-uns de mes archers auprès de monseigneur le prince de Galles, si vous le désirez.

Augustin Gudiel accepta l'offre du sergent, et, tandis que celui-ci recrutait son monde, il ordonna au piéton de lui tenir l'étrier.

Sans répondre un seul mot, ce dernier présenta lentement et d'une main tremblante l'étrier à l'ambassadeur. Puis il l'aida à remonter sur sa mule.

— Tiens, dit l'évêque en tirant de son aumônière quelques pièces de menue monnaie, voici le salaire de ta peine. Tu pourras te réconcilier avec le portier de la ville en vidant avec lui un broc de vin à la santé de don Enrique, mon maître.

Par un geste involontaire, le piéton laissa tomber à terre l'argent que lui offrait Gudiel; mais, voyant que celui-ci le regardait avec étonnement, il se baissa aussitôt pour ramasser les pièces de monnaie, en ramenant soigneusement son feutre sur son front, et il murmura d'une voix sourde :

— Merci, seigneur. Que Dieu vous récompense, vous et votre maître, comme vous le méritez ! Quant à moi, tant que je vivrai, je me souviendrai que vous m'avez fait l'aumône, charitable évêque.

En entendant la voix de ce malheureux, l'ambassadeur ressentit une sorte de commotion violente et faillit tomber à bas de sa mule. Un soupçon étrange, insensé, venait de lui traverser l'esprit. Le timbre de cette voix humble, il l'avait déjà entendu résonner à ses oreilles, mais impérieuse, sévère, menaçante. Dès qu'il fut remis du premier choc de la surprise, il feignit d'ajuster son étrier, afin d'avoir occasion de se baisser et de voir ainsi si l'homme qui se cachait sous ce large feutre déformé et sous ces guenilles était bien celui dont la voix seule avait encore le privilége de le faire trembler. Mais déjà le piéton s'était relevé, avait brusquement tourné le dos au généreux évêque, et regagnait la campagne.

Gudiel sourit de ses soupçons et de ses craintes en le regardant s'éloigner avec sa taille courbée et sa démarche traînante; néanmoins, avant d'entrer dans Bordeaux à la tête de son cortége, il dit au sergent d'armes :

— Veillez bien à ce que ce gueux qui tenait ma mule tout à l'heure ne s'introduise pas dans la ville; il a le visage étrangement sinistre, et je crois même que ses mains étaient souillées de sang.

—Personne n'entrera, monseigneur, répondit le sergent, car maître Patrick Barillard va fermer les portes à l'instant même.

En effet, le vieux portier était à son poste. Après avoir posé un doigt sur sa bouche, cligné de l'œil et échangé un signe d'intelligence avec le dernier cavalier de l'escorte, il fit rouler sur ses gonds la lourde porte de chêne massif et ferma sa serrure à double tour.

L'évêque de Ségovie et sa suite entrèrent lentement dans la ville. En tête, marchaient d'un pas lourd et cadencé les archers anglais; mais ils eurent à peine dépassé les premières maisons que les curieux se ruèrent aux fenêtres et sur le seuil des portes pour voir défiler ce cortége, composé de dignitaires de l'Église, de ricos-hombres castillans, de riches juifs et de chevaliers maures; assemblage étrange, remarquable surtout par la variété des types, la bigarrure des costumes et des couleurs, qui étonnaient les regards et précipitaient sur les pas de l'escorte une foule nombreuse et compacte.

Aux côtés d'une mule grise, aux jambes fines et déliées, aux crins artistement tressés, chevauchaient deux hommes qui portaient la robe à rouelle jaune et le bonnet à corne des juifs.

Dès que le plus vieux de ces dignes cavaliers put supposer que le bruit des pas des chevaux et les exclamations des curieux ne permettaient plus à ses voisins de recueillir la moindre de ses paroles, il se pencha vers la jeune femme voilée que portait la mule grise.

— Imprudente enfant ! lui dit-il à voix basse, as-tu donc si tôt oublié les recommandations de ton père et le conseil de notre ami Sédécias ?

— Pardonnez-moi, mon père, répondit la jeune juive, mais l'audace de cet homme qui a osé le menacer de son fouet....

— Silence, malheureuse! se hâta d'interrompre le vieux Samuel Ben-Levi en posant un doigt sur sa bouche et en

roulant autour de lui des regards qui décelaient toute l'inquiétude de son âme.

— Que voulez-vous, mon père! continua Rachel d'une voix suffoquée par les sanglots. Certes, jusqu'à ce jour, j'ai bien souffert... J'ai subi l'insulte... j'ai entendu les cris de la haine frapper mon oreille et mon cœur... Des mains violentes et féroces ont déchiré mon voile... La pointe des couteaux a effleuré mon sein. Je croyais n'avoir plus rien à apprendre en fait de douleur... Eh bien! je me trompais. L'angoisse que j'ai ressentie tout à l'heure en reconnaissant sous ses guenilles le vaillant seigneur qui m'a aimée... car c'est bien lui... mes yeux ne pouvaient se tromper, mes oreilles n'ont pu oublier le son de cette voix qui remue tout mon cœur... cette angoisse si courte était au-dessus de mes forces. Maintenant je n'aurais plus peur des dangers qui ne menaceraient que moi. Mais lorsque j'ai vu le plus fier des hommes, ce maître puissant dont je n'ose prononcer le nom par crainte d'attirer la foudre sur sa tête, humilié, chassé, injurié par ce manant grossier; lorsque je l'ai vu se redresser sous l'affront, par un instinct plus fort que sa volonté, puis se repentir de cet excès d'orgueil et servir d'écuyer à son ancien serviteur, alors j'ai senti comme un voile sanglant s'étendre devant mes yeux. J'aurais voulu pleurer, mais mes larmes retombaient sur mon cœur oppressé et ne pouvaient se faire jour... Je sentais que la fièvre envahissait mon cerveau. J'étais folle, et je n'avais peur que d'une chose : c'était d'oublier le danger du malheureux et de le trahir moi-même en courant vers lui et en prononçant son nom. Je l'aimais autrefois, pour son courage, sa générosité, son grand cœur. Aujourd'hui, je l'aime encore plus pour sa misère et ses souffrances. Lorsqu'il était entouré de nombreux serviteurs dévoués à ses ordres, je rougissais parfois de mon enivrement, mon amour pouvait être accusé d'ambition et d'orgueil. Maintenant il me semble que son malheur le rapproche de moi, et qu'il est permis à la pauvre juive de souffrir avec lui.

— Rachel, dit froidement Ben-Levi en se rapprochant de sa fille, encore une imprudence pareille à celle que tu viens de commettre, et nous sommes perdus.

— Que ne m'avez-vous laissée en Castille? répondit la jeune fille; Déborah, qui m'aime avec la tendresse d'une mère, aurait veillé sur moi, et avec elle j'aurais pu pleurer.

— T'abandonner! répondit Samuel, pauvre créature qui m'as déjà coûté tant d'angoisses; t'abandonner après les funestes événemens qui viennent de s'accomplir dans notre pays, méprisée de tes frères que tu as reniés, haïe mortellement par tous ceux qui haïssent don Pedro. Te laisser en Castille, c'était l'ensevelir dans ton tombeau.

— Qu'ai-je fait à ces hommes, mon Dieu! murmura douloureusement Rachel.

Sédécias, se penchant à son tour vers la jeune juive :

— Vous avez aimé celui que la Castille a maudit, lui répondit-il durement.

— Et je l'aime encore, Sédécias, répliqua Rachel avec orgueil.

— Tais-toi, mon enfant, dit Ben-Levi. C'est pour te soustraire aux haines profondes et terribles qu'a soulevées contre toi ton amour insensé que j'ai sollicité la faveur de faire partie de l'ambassade que don Enrique envoyait à Bordeaux. Je t'ai alors emmenée avec moi, malgré toi, presque de force.

— Oh! je ne m'en plains plus, mon père, car maintenant je suis heureuse de vous avoir accompagné, et ce pays étranger me semble, depuis quelques instans, plus beau que notre pays de lumière et de soleil.

— Et pour prouver ta reconnaissance à Sédécias, qui, pendant le long trajet que nous venons de parcourir a bien voulu m'aider à te cacher aux regards d'Augustin Gudiel, ton plus implacable ennemi, voilà qu'arrivée au terme du voyage tu vas imprudemment révéler, par un cri d'épouvante, la présence au milieu de nous.

— Ne soyez pas tout à fait sans pitié, réplique la juive, et à l'avenir, quoi qu'il m'en coûte, je saurai refouler au fond de mon cœur et cacher, même à mon père, mes terreurs et mes larmes.

Tout à coup un grand mouvement s'opéra dans le cortége, dont la tête venait d'arriver aux portes du monastère de Saint-André. C'était là que d'habitude le prince de Galles tenait sa cour.

L'évêque de Ségovie et les ricos-hombres espagnols mirent pied à terre, et des pages armés de flambeaux les introduisirent dans la salle du conseil, où le prince anglais les attendait.

Quant au capitaine Tom Burdett, comme il n'avait suivi l'escorte de l'ambassadeur que pour ne pas coucher à la belle étoile, ayant aperçu chemin faisant une hôtellerie d'assez bonne apparence, il s'y était judicieusement arrêté.

Édouard, prince de Galles, était assis sur un fauteuil couvert de brocart d'argent, dans la salle du conseil. Ce héros, qui passait pour le premier capitaine de son temps, avait gagné, dès l'âge de treize ans, ses éperons de chevalier à la sanglante et funeste bataille de Crécy. Il était vulgairement connu sous le nom de *prince Noir*, que lui ont conservé les historiens, parce qu'il combattait toujours couvert d'une armure entièrement noire et monté sur un destrier noir: à cette heure, il portait un manteau court de velours violet bordé d'hermine, la croix de Saint-Georges brillait sur sa poitrine, et la plume d'autruche des princes de Galles se balançait sur un front large et blanc, sillonné déjà par les lignes de la réflexion.

Debout, à ses côtés, se tenaient ses lords, au milieu desquels on distinguait le fameux sir John Chandos, Matthew Gournay, Robert Knolles et William Felton.

Le héraut du palais annonça à haute voix l'ambassadeur de Castille, et Augustin Gudiel parut sur le seuil de la porte, où s'arrêtèrent ses compagnons.

Après s'être profondément incliné, il alla mettre un genou en terre devant Édouard, qui s'empressa de le relever; mais afin que nul ne se méprît sur cet acte de déférence, et qu'on sût bien qu'il s'adressait au prélat et non à l'envoyé :

— Je félicite le comte de Trastamara, dit-il à haute voix, d'avoir choisi pour son ambassadeur un ministre de Dieu. Le caractère dont vous êtes revêtu me fait espérer que vous venez à nous avec des paroles de paix et de conciliation.

L'exorde du prince de Galles décontenança visiblement l'évêque de Ségovie.

— Très haut et très puissant seigneur, se hâta-t-il de répondre afin de ne pas se laisser entraîner sur un terrain autre que celui sur lequel il désirait combattre, je viens au nom de don Enrique, mon maître, roi de Castille et de Léon.

— Seigneur évêque, interrompit le prince de Galles en se levant, je ne connais d'autre roi de Castille et de Léon que don Pedro mon allié.

— Don Pedro a cessé d'être roi, reprit Gudiel avec un calme affecté. Aussi la Castille tout entière loue-t-elle Dieu de l'avoir, dans sa miséricorde, délivrée d'un si terrible maître, qu'elle avait baptisé à juste titre du surnom de Cruel.

— Je sais que ceux qu'il a châtiés de leurs crimes et de leurs révoltes l'ont appelé le Cruel, mais ceux qu'il a vengé de l'oppression l'ont nommé le Justicier, dit Édouard avec dignité.

— Il fut le bourreau de ses sujets et non leur justicier, monseigneur, car il condamnait sans jugement et frappait en aveugle.

— Êtes-vous donc venu à Bordeaux pour poursuivre votre malheureux roi de ces accusations mensongères, pieux évêque? interrompit Édouard, dont le visage pâle commençait à s'animer.

— Je dois vous faire connaître la vérité, puisque vous semblez l'ignorer, messire prince, continua hardiment Gudiel; don Pedro a abusé de sa toute-puissance pour

faire lâchement mourir la reine dona Blanche de Bourbon, sa femme légitime, la reine dona Léonor d'Aragon, sœur du roi Alphonse son père, dona Juana et dona Isabelle de Lara, filles de don Juan Nunez, seigneur de Biscaye, ses cousines, dona Blanca de Villena et autres nobles dames, afin d'hériter de leurs terres.

Un murmure d'indignation circula dans les rangs des lords. Le prince de Galles le réprima d'un regard.

— Ce récit de meurtres de femmes peut fournir un beau texte aux bourdes des ménestrels errans, dit froidement Edouard, mais les conseillers d'un prince ne doivent pas se laisser influencer par des lais et des fabliaux. J'aurais besoin de preuves irrécusables pour croire à ces cruautés de mon vaillant allié.

Mais l'évêque de Ségovie, voulant exploiter habilement l'effet produit par ces accusations sur l'esprit des barons, reprit d'une voix éclatante :

— Qui donc oserait nier le meurtre de don Fadrique, grand-maître de Saint-Jacques ; celui de don Martin Gil, seigneur d'Albuquerque ; et de tant d'autres chevaliers qui étaient l'honneur et le rempart de son royaume ? Enfin don Pedro n'a-t-il pas usurpé publiquement les droits du pape et des prélats ?

— Mais ces querelles intestines ne regardaient que les Castillans, dit Édouard. C'était à eux seuls de défendre leur cause, si elle était juste, honorable et loyale. De quel droit don Enrique a-t-il requis aide et secours d'un capitaine français notre ennemi, Bertrand Duguesclin ? De quel droit a-t-il fait franchir les Pyrénées à une armée de routiers et de malandrins étrangers ? Non, ce n'est pas la Castille qui s'est révoltée contre don Pedro et qui a crié vengeance contre lui ! C'est la France qui lui a demandé compte de la mort de Blanche de Bourbon, et qui l'a détrôné. Ce n'est pas don Enrique qui a vaincu son frère, c'est le breton Duguesclin. Aujourd'hui l'Espagne est une nouvelle province du royaume de Charles V. En détrônant don Pedro, mon allié, Duguesclin m'a jeté son gant au visage, et je dois le relever ; don Enrique m'a porté un défi que je serais couard de refuser ; c'est moi que le roi de France a voulu atteindre et braver, et n'osant essayer de prendre en Aquitaine sa revanche de Crécy et de Poitiers, il l'a prise en Castille. Maîtres de l'Espagne, les Français ne tarderont pas, s'ils me voient accepter l'insulte et abandonner mon allié, à mépriser ce *prince Noir* devant lequel, jusqu'à ce jour, ils ont toujours reculé. Oh ! je reconnais-là cette prudente politique qui a valu déjà à Charles V le surnom de Sage. Aujourd'hui que don Enrique est vainqueur, il vous envoie vers moi pour m'engager à oublier l'affront qu'il m'a fait en ne tenant pas compte de mon alliance avec son frère, et pour endormir mes soupçons par quelques vaines promesses et par des protestations d'amitié. Mais tout homme de guerre, tout porteur de cotte d'armes que sois, je ne deviendrai pas dupe de tout ce manége ; je ne resterai pas vaincu et humilié dans la personne de mon allié. Avant de juger le roi de Castille avec la même sévérité que vous, son sujet, digne évêque, j'entendrai sa défense. Dites donc au comte de Trastamara que si don Pedro peut se justifier à mes yeux des crimes dont on l'accuse, je serai fidèle à mon devoir et à mon alliance avec le roi auquel j'avais promis aide et protection, et saurai faire rentrer sous son obéissance les sujets félons qui ont osé méconnaître les droits de leur souverain légitime.

Cette réponse fière, dans laquelle se révélait la jalousie de la politique anglaise contre tout accroissement de l'influence française, déconcerta l'évêque de Ségovie, malgré toute son habileté, car il vit l'impression profonde qu'elle produisait sur les lords. Cependant il ne perdit pas courage et reprit :

— Croyez, monseigneur, que les Castillans n'ont pas mérité le reproche de félonie. Ils ont souffert longtemps la plus cruelle oppression, et beaucoup ont défendu leur roi contre les *malandrins* étrangers, quoiqu'il semblât s'abandonner lui-même et fuir sans combat devant Duguesclin.

— C'est à dire que vous accusez maintenant don Pedro de lâcheté, interrompit amèrement le prince de Galles. Quel roi ou quel chevalier oserait, en effet, attendre de pied ferme l'invincible dogue de Bretagne ? Voici pourtant, seigneur évêque, un de mes conseillers, sir John Chandos, qui a dompté et fait prisonnier ce rude champion.

Dom Augustin regarda avec curiosité ce robuste capitaine, dont la froide prudence égalait la valeur héroïque, puis il continua adroitement :

— Mais ce n'est pas Bertrand lui-même qui a vaincu don Pedro, monseigneur ; c'est Dieu qui l'a renversé du trône et chassé du royaume par la voix de ses ministres. Jusqu'au moment où il a mis le comble à ses iniquités par sa passion pour une juive, et où l'excommunication a été fulminée contre lui, don Pedro avait conservé des partisans et des serviteurs dévoués. La Castille pouvait encore oublier ses fautes et devenir le tombeau des grandes compagnies. Mais lorsque Dieu eut prononcé la sentence et eut étendu sur lui sa malédiction redoutable, don Pedro vit la solitude se faire autour de lui, et n'eut plus de ressource que dans la fuite. Alors les ricos-hombres, les chevaliers, les communes et les villes du royaume ont tendu les bras vers don Enrique, et lui ont dit : « Soyez roi ! » Le nouveau souverain n'a pas voulu que le prince de Galles cessât d'être l'allié du roi de Castille, et il m'a chargé de vous porter les témoignages de sa loyale amitié. Puis il fit signe à un des chevaliers castillans, don Juan de Haro, de s'avancer. L'ancien favori de don Pedro obéit et déposa sur la table du conseil un petit coffret de bois de sandal, que le prélat s'empressa d'ouvrir. Les lords et les barons ne purent retenir un cri d'admiration à la vue d'un magnifique chapelet dont chaque grain était formé d'une pierre précieuse éblouissante par sa couleur et son éclat, perles, rubis, topazes et émeraudes. — Don Enrique a espéré, monseigneur, dit Gudiel en présentant au prince de Galles le chapelet de pierreries, que vous accepteriez ce gage de son loyal dévouement ; il l'a porté sur sa poitrine depuis le jour où il a été couronné roi à Calahorra.

Mais Édouard, qui ne partageait pas l'esprit de cupidité rapace des chevaliers de son temps, et qui, dans sa générosité magnanime, distribuait souvent à ses hommes d'armes sa part de butin dans le pillage des villes, ne laissa percer aucune émotion sur sa pâle figure.

Il regarda le chapelet avec une sorte de pitié mélancolique et répondit :

— Don Pedro, lui aussi, l'a porté sur sa poitrine, car c'est le chapelet de sa mère, qu'elle lui mit au cou tout enfant. Ces pierreries ont été ravies aux Maures par son père Alphonse ; chaque grain a été taché du sang de ce noble roi et gagné par lui dans un combat. Ce chapelet est presque toute l'histoire de son glorieux règne. Ton maître croit-il donc, en me donnant cette dépouille sacrée, cette portion de son butin, éteindre en moi le ressentiment d'une offense, seigneur évêque ? Il s'est grandement trompé. Je ne suis pas à vendre comme les compagnons de routiers. Le capitaine d'aventures Bertrand Duguesclin peut mettre ses services et son sang aux gages du comte de Trastamara ; le prince de Galles ne fait pas payer sa honte et sa trahison. Il n'abandonnera pas son allié parce que cet allié n'a plus ni trésors, ni galères, ni soldats.

— Ainsi, messire prince, vous refusez le gage d'amitié de mon maître ? dit l'évêque.

— Je refuse le don d'un rebelle, répliqua Édouard, et de plus je vendrai ma vaisselle d'argent, je mettrai en gage, s'il le faut, chez les juifs, cette croix de Saint-Georges qui orne ma poitrine comme un talisman, afin de rendre une armée à don Pedro, s'il est innocent de tous ces crimes, et pour forcer le bâtard de cesser d'usurper un titre qui ne lui appartient pas.

Dom Augustin rejeta dans le coffret de sandal le précieux chapelet, sur lequel les barons ne cessaient de fixer

des regards avides qui n'échappaient pas à l'attention du rusé prélat.

— Cette menace attristera le cœur de mon noble maître, répondit-il adroitement, car don Enrique ne se croit pas en état de résister à l'invincible prince Noir accompagné des plus redoutables chevaliers du monde. Il ne comptera plus que sur l'appui de Dieu, car Dieu doit protéger le prince qui défend l'héritage de ses pères.

— Dom Augustin Gudiel, cesse cette guerre de mots : tu sais aussi bien que moi que la Castille est l'héritage de don Pedro, observa Édouard, surpris de l'affectation avec laquelle l'évêque avait prononcé ces dernières paroles.

— Vous avez raison, noble prince, répliqua doucement l'ambassadeur, mais don Pedro n'a pas de fils, et, si vous envahissez l'Espagne, ce sera donc pour faire de l'Espagne un fief de la couronne d'Angleterre et usurper ce qui ne vous appartient pas. Ce sera un grand sujet d'étonnement pour ces ménestrels et ces trouvères errans qui chantent en tous lieux la loyauté du prince Noir.

— Je crains qu'il n'y ait un grain de folie dans ton cerveau, évêque de Ségovie, dit Édouard avec une sourde impatience. Tu parles tout à fait comme si don Pedro avait cessé de vivre.

— Et qui donc pourrait affirmer que mon ancien maître est encore en état de venir réclamer votre appui, seigneur ? poursuivit le prélat au milieu d'un profond silence. Qui sait si sa main raidie n'a pas lâché pour toujours le sceptre et le glaive, et s'il n'a pas déjà comparu à cette heure devant son Créateur, auquel il a un compte si terrible à rendre ?

Le prince de Galles avait perdu son sang-froid ordinaire. Il attachait sur l'embassadeur des yeux effarés, comme si la foudre éclatait soudainement à ses oreilles. Ce doute, jeté soudainement du ton le plus naturel au milieu de cette audience, jetait un soupçon terrible dans son esprit. Son visage pâle passa bientôt de la surprise à l'expression de la colère et de la menace, tandis que les lords, émus d'une curiosité anxieuse, se rapprochaient de l'évêque.

— Que veux-tu dire ? s'écria enfin Edouard d'une voix métallique et vibrante. Parle clairement. Veux-tu nous faire entendre que don Pedro a traîtreusement péri ? Son frère rebelle l'aurait-il fait prisonnier et mis à mort par félonie ? S'il en était ainsi, j'armerais tous mes vassaux, je ferais prêcher la croisade sainte pour tirer vengeance de ce crime. Duguesclin est entré en Espagne pour demander compte à don Pedro de la mort de Blanche de Bourbon ; j'irai, moi, demander compte à don Enrique de son fratricide. Mais parle clairement, je te l'ordonne.

— Patience, messire prince, reprit dom Augustin avec calme. Vous avez rejeté le gage d'alliance du nouveau roi de Castille ; j'ai un autre guerdon à vous offrir.

— Ne te joue pas de ma bonté, astucieux prélat, dit Édouard. Je refuserai tout ce qui viendra de ta main.

— Erreur, généreux prince ! répliqua l'évêque avec un sourire perfide, car ce que je veux vous offrir, c'est un souvenir de l'ancien roi de Castille, et vous l'accepterez sans scrupule.

Gudiel fit un nouveau signe à don Juan de Itaro, qui s'avança et déposa sur la table une épée sans fourreau, dont la croix était brisée et la lame toute rouillée.

— Cette épée, dit l'évêque est la dernière qu'ait touchée la main de don Pedro. Tous les seigneurs castillans qui m'ont accompagné peuvent vous l'attester.

Édouard regardait avec stupeur cette arme ternie, mais, surmontant l'angoisse qui lui serrait le cœur :

— Si don Pedro a perdu son épée, je lui donnerai la mienne, dit-il d'une voix sombre.

L'évêque ne répondit rien, mais Juan de Itaro jeta alors sur la table une de ces ceintures d'argent richement travaillées qu'on nommait *ceintures d'honneur*, parce que les chevaliers avaient seuls le droit de les porter : elles se composaient de larges plaques de métal réunies par des anneaux, et on les ceignait fort bas.

Le prince de Galles frissonna en la regardant.

— Reconnaissez-vous cette ceinture, monseigneur ? s'écria dom Augustin. C'est celle que votre envoyé a remise de votre part à don Pedro lorqu'il s'est embarqué à la Corogne pour venir vous rejoindre. Sur cette plaque d'argent vos armoiries sont gravées. Votre allié l'a portée pendant son voyage ; si elle est tombée dans les mains des serviteurs de don Enrique, c'est que son possesseur n'existe plus.

— Un traître a pu lui ravir par surprise cette ceinture, murmura Édouard accablé.

— Non, reprit l'évêque, don Pedro ne se serait pas laissé arracher vivant ce signe de votre amitié, grâce auquel il pouvait parvenir facilement jusqu'à vous, une fois débarqué en Guyenne. Enfin, si vous doutez encore, ajouta-t-il en étendant sa main droite vers le prince, voyez à mon doigt la bague qui servait de sceau royal à votre allié, et qu'il n'a cessé de porter depuis le jour où il a succédé à son père. Puis détachant la bague de son doigt il la jeta sur la table du conseil en ajoutant : Vous accepterez sans doute, même de ma main, ce legs du roi mort. Voilà tout ce qui reste de don Pedro. Son frère est donc roi par la volonté de Dieu et de tous, et vous ne sauriez sans injustice lui déclarer la guerre, car Dieu, que le départ d'un tyran n'avait pas désarmé, l'a suivi dans sa fuite. De son souffle puissant il a soulevé les flots de la mer, il a déchaîné la tempête. Vous ne pouviez le défendre contre ce nouvel ennemi, contre ce Dieu irrité qui l'atteignait. Les pêcheurs de la côte de Biscaye ont vu longtemps la galère du roi battue par la vague ; puis la nuit est venue, nuit sinistre qui a caché dans ses ténèbres les angoisses et le désespoir des naufragés, et le lendemain, au point du jour, ces hommes ont trouvé des débris de navire ballottés au milieu des écueils, et parmi d'autres cadavres le corps défiguré de don Pedro, qu'ils ont reconnu à cette épée, à cette ceinture et à ce sceau royal.

Le prince de Galles se leva, et, après avoir interrogé d'un regard pénétrant l'impassible visage de dom Augustin Gudiel.

— Si la mort de mon malheureux allié se confirme, dit-il, nous n'interviendrons pas dans les affaires du royaume de Castille, et nous respecterons le choix du peuple. Cependant l'ami et le protégé du roi de France ne sera pas le mien. C'est d'une mauvaise politique pour les princes que de soutenir ou d'approuver la cause d'un frère rebelle. Mais si don Pedro n'a pas péri comme vous venez de l'assurer, dom Augustin, s'il vient me sommer en personne de tenir la promesse que je lui ai faite, fidèle à mon serment, je jure par Saint-Georges, qu'aidé de mes lords d'Aquitaine et de mes lords d'Angleterre, j'irai jusqu'au cœur de la Castille pour en chasser l'usurpateur !

— J'espère que Dieu et l'apôtre saint Jacques ne feront point un miracle contre mon glorieux maître, messire prince, répondit Gudiel.

— Je remets ma cause au jugement de Dieu, et par avance je vous rends responsables, vous et les vôtres, de tout le sang versé. Allez, seigneur évêque.

Le prélat n'insista pas davantage, et après avoir fièrement salué le prince de Galles et l'assemblée, il rejoignit l'escorte qui l'attendait dans la galerie.

A peine fut-il hors de la cour du monastère de Saint-André, que, prenant à part Sédécias, Juan de Itaro et deux autres chevaliers castillans sur la fidélité desquels il pouvait compter, il leur dit à voix basse, en dardant sur eux un regard étincelant :

— Vous l'avez entendu. Don Pedro mort, c'est la paix ; vivant, c'est la guerre. Bordeaux a quatre portes, je vous en confie la garde secrète. Si malheureusement notre espoir est trompé, si l'excommunié a échappé sain et sauf à ce terrible naufrage et s'il tente d'entrer dans la ville, vous savez ce qu'il vous reste à faire.

Don Juan de Itaro, Sédécias et les autres chevaliers s'inclinèrent en signe d'assentiment, et, sans répondre un seul mot, ils montèrent à cheval et s'éloignèrent de quatre côtés différens.

II

OU TOM BURDETT EST OBLIGÉ DE SE CONDUIRE EN PRISON.

Quatre heures venaient de sonner, et le jour commençait à poindre, lorsque les bons bourgeois furent réveillés en sursaut par un bruit inaccoutumé. De nombreuses cavalcades parties de divers points de la ville traversaient bruyamment les rues au galop.

Les plus braves se levèrent à la hâte, mais ils se contentèrent d'entre-bâiller leurs fenêtres avec précaution, de manière à ne pas attirer sur eux l'attention des passans. Quant au plus grand nombre, ils se contentèrent de barricader prudemment leurs portes.

Dans ces temps de luttes continuelles, les alertes était si fréquentes, que ces braves habitans trouvèrent dix prétextes ingénieux pour justifier leur épouvante ; ils s'imaginèrent même que, pendant leur sommeil, les Français venaient de reprendre la ville aux Anglais.

Pendant qu'ils se demandaient avec terreur s'ils devaient crier saint Georges ou saint Denis, une des fenêtres de l'hôtellerie de *l'Écu-d'Or* s'ouvrit avec fracas, et un homme à demi vêtu, enveloppé dans un grand manteau, apparut sur le balcon de bois qui décorait la façade de la maison.

Cet homme, tenant à la main une gigantesque épée nue, se pencha sur la balustrade et se mit à vociférer comme un possédé des imprécations contre ces tapageurs nocturnes qui, sous prétexte qu'ils ne dormaient pas, n'avaient nul souci du sommeil des autres.

Les gens du voisinage qui n'avaient pas encore osé mettre le nez dehors, électrisés par l'air déterminé de l'hôte de *l'Écu-d'Or*, ouvrirent alors leurs fenêtres et mêlèrent leurs cris aigres et discordans à la voix mâle de l'homme du balcon.

— Il n'y a que des gens ivres ou des larrons poursuivis par les archers de la ville qui courent ainsi les rues pendant la nuit, disait l'un.

— Si par ce maudit vent du nord je ne craignais pas de m'enrhumer, disait l'autre, ils trouveraient à qui parler.

— Par la mort-Dieu ! s'écria à son tour d'une voix tonnante l'homme à l'épée nue, en interpellant un cavalier qui passait au galop, faites prendre à votre haquenée une allure moins bruyante, ou je fais pleuvoir sur votre tête tous les pots de fleurs qui garnissent ce balcon.

Celui à qui s'adressait cette menace continua d'avancer, faute de pouvoir retenir son cheval ; mais dès qu'il en fut redevenu maître, il revint sur ses pas et s'arrêta en face du balcon :

— Je croyais que quelqu'un m'avait adressé la parole, dit-il en promenant tranquillement ses regards autour de lui.

A cette question si simple en elle-même, toutes les têtes du voisinage disparurent aussitôt, et les fenêtres se refermèrent comme par enchantement, à l'exception pourtant de celle de l'hôtellerie de l'*Écu-d'Or*.

— C'est moi qui me suis permis d'entrer en conversation avec vous, répondit sans hésiter l'homme du balcon, et je répète que si vous continuez à troubler mon sommeil, je tiendrai à m'assurer si votre crâne est à l'épreuve de quelques misérables pots de fleurs.

— Je n'ai malheureusement pas de pots de fleurs sous la main, et je ne puis vous rendre la pareille, reprit le chevalier, mais si vous consentez à descendre dans la rue, vous ferez connaissance avec un poignet qui s'est déjà acquis quelque renom en Guyenne.

Un long éclat de rire accueillit les paroles du cavalier ; l'hôte de l'*Écu-d'Or* se tordait de gaieté sur son balcon.

— Mais, Dieu me damne ! dit-il lorsqu'il eut enfin recouvré l'usage de la parole, c'est le hardi Robert de Knolles !

— Et mon chevalier aux pots de fleurs est le capitaine Tom Burdett, s'écria le jeune homme en riant à son tour.

— En chair, en os et en épée, mon cher Robert.

— J'étais bien loin de vous croire logé à l'*Écu-d'Or*. D'où diable arrivez-vous donc ?

— Du fond de l'Andalousie, cette nuit même, et je commençais à m'endormir pour la première fois depuis dix jours, et uniquement pour ne pas en perdre l'habitude, lorsque vous avez eu la précaution délicate de m'éveiller.

— J'espère que vous me pardonnez !

— Je suis ravi que vous m'ayez ainsi procuré le plaisir de vous revoir quelques heures plus tôt. Mais maintenant, Robert, expliquez-moi un peu la cause de tout ce vacarme nocturne.

— Elle est bien simple, Tom. Le prince de Galles a invité tous ses lords et tous ses chevaliers à courre le cerf avec lui ce matin, dans le bois de Larnac, et c'est à qui fera galoper le plus vite son cheval vers le monastère de Saint-André.

— Courre le cerf, ventre-Mahom! Si vous êtes mon ami, Robert, vous n'irez pas sans moi. C'est une excellente occasion de reparaître aux yeux du prince.

— Hâtez-vous donc, car l'heure nous presse.

— Je ne vous demande que le temps de vêtir mon pourpoint et ma cotte d'armes. Pour ne pas perdre un instant, éveillez l'hôtelier et ordonnez-lui de seller mon cheval.

Sir Robert Knolles, pour toute réponse, mit pied à terre, et, se dirigeant vers le heurtoir qui pendait à la porte de l'hôtellerie, il en frappa plusieurs coups qui justifiaient l'éloge qu'il avait fait précédemment de son poignet.

— On croirait, en vérité, que vous grattez timidement à la porte d'une jeune fille ! s'écria Burdett du fond de sa chambre.

— Il paraît que ces manans ont le sommeil lourd, repartit Robert Knolles.

— Ils ronflent plus fort que vous ne frappez ! Comment diable voulez-vous qu'ils vous entendent?

Robert se mit alors à siffler un air de chasse en s'accompagnant du heurtoir, dont chaque coup, cette fois, retentissait de façon à produire sur les oreilles et sur les murailles le même effet que les trompettes de Jéricho.

Excités par la curiosité, quelques bourgeois, qui, au lieu d'un combat à outrance dont ils espéraient être les paisibles spectateurs, voyaient les deux champions rire et causer familièrement, remirent peu à peu le nez dehors pour se rendre compte de ce singulier incident.

— Enfin, s'écria Robert Knolles, j'aperçois de la lumière et j'entends des pas lourds descendre l'escalier ! mais il m'a fallu, pour réveiller votre hôtelier, mettre tout le quartier sur pied, continua-t-il en voyant quelques têtes embéguinées apparaître aux fenêtres.

— Qui donc ose s'en plaindre? s'écria Tom Burdett, qui s'élança sur le balcon et jeta autour de lui des regards flamboyans.

— Personne, comme vous pouvez le voir, répondit en riant sir Robert.

Et il montra de la main à son ami les fenêtres du voisinage. En effet, les bourgeois, effrayés de cette brusque apostrophe, avaient précipitamment abandonné leurs postes d'observation, et, par excès de prudence, avaient fermé soigneusement leurs fenêtres.

Un sourire de dédain effleura les lèvres charnues du capitaine des écorcheurs; il haussa les épaules, et prenant son manteau, son feutre et son épée, il s'engagea dans l'escalier tortueux qui conduisait à la salle basse.

Il y arriva en même temps que Robert Knolles, à qui l'hôtelier venait enfin d'ouvrir la porte, tout en maugréant comme un païen contre le fâcheux qui avait interrompu son sommeil. Mais lorsqu'il eut vu briller les éperons d'or du chevalier, le brave homme garda un respectueux silence, et se hâta d'obéir aux ordres de Burdett, qui lui dit de seller promptement son cheval pendant qu'il viderait

avec son ami un flacon de vieux vin, pour prendre patience.

Grâce au zèle que la voix et les manières du joyeux capitaine ne manquaient jamais d'inspirer à ses inférieurs, l'hôtelier vint bientôt lui annoncer que son cheval était prêt, et les deux compagnons d'armes ne tardèrent pas à être en selle. Robert Knolles partit le premier, et Burdett allait le suivre, lorsqu'il vit l'hôtelier planté devant sa haquenée dans une humble attitude, tenant son bonnet d'une main et tendant l'autre vers lui d'une façon significative.

— Que me veux-tu, manant? demanda le capitaine avec une expression de naïve surprise qui donna une sueur froide à l'hôtelier de l'*Écu-d'Or*.

— Mon Dieu! messire... c'est une misère pour vous; mais chacun vit de son état... vous ne vous offenserez pas si je réclame le petit compte que vous me devez?

— Comment, ribaud! s'écria Tom Burdett en levant les bras au ciel, tu oses me réclamer de l'argent pour m'être arrêté dans ta maudite hôtellerie, où je n'ai pu fermer l'œil, où tu as fait attendre une demi-heure à la porte mon vaillant ami sir Robert, où tu l'as injurié comme un de tes semblables! Voilà comment tu es reconnaissant du choix que j'ai fait de ton *Écu-d'Or* pour m'y reposer des fatigues d'un long voyage, lorsque je pouvais aller au *Soleil-d'Aquitaine!* car rien ne m'empêchait d'aller au *Soleil-d'Aquitaine*, n'est-ce pas? tu ne pouvais pas t'y opposer, manant.

— Certainement, messire, certainement. Mais puisque vous avez daigné loger à l'*Écu-d'Or*, c'est à l'hôtelier de l'*Écu-d'Or* que vous devez...

— Quelques bons coups de houssine pour son insolence... Tu m'y fais penser... car il ne faut pas encourager un pareil vice chez les hôteliers, qui n'y sont que trop enclins.

Le manant recula vivement, mais en barrant toujours le passage à son terrible débiteur.

— Le prince de Galles m'attend, reprit Burdett, et je n'ai pas le temps de te combler ce matin de mes largesses... Mais sois patient... et si je fais bonne chasse, je te rapporterai ce soir quelques solides pièces de venaison.

— Mais si du moins vous me laissiez un gage de votre retour, messire, insista l'hôtelier d'une voix suppliante.

— Ah çà! douterais-tu de la parole de Tom Burdett, misérable avare?

— Hélas non! votre parole ne m'inspire aucun doute... aucun, murmura-t-il à voix basse, sur la perte de mon argent... Mais un gage, cela n'a rien d'offensant. Avant-hier encore, deux jeunes cadets sont venus loger à l'*Écu-d'Or*, et comme ils n'avaient pas un denier en poche pour payer leur dépense, car ils s'étaient évadés du manoir paternel pour courir les aventures, ils m'ont laissé, l'un un chien de chasse qui n'a pas son pareil pour la vigueur et l'agilité, l'autre un faucon qu'il a dressé lui-même et qui est de race norwégienne...

— Et tu n'as pas rougi de dépouiller ainsi ces pauvres damoiseaux! s'écria Tom Burdett, qui avait écouté attentivement ce récit.

— Mais je suis prêt à leur rendre leur chien et leur faucon dès qu'ils m'auront payé, répondit l'hôtelier. Je suis un honnête homme, messire. Seulement un gage, voyez-vous, cela tranquillise toujours l'esprit. Si vous laissiez votre cheval dans mon écurie, eh bien! cette confiance me ferait attendre plus patiemment l'effet de vos promesses.

— Non, tu te vantes, loup rapace! Tu ne retiens pas dans ton chenil deux animaux si nobles.

— Mais, par la croix de Saint-Georges, je vous le jure, capitaine!

— Ne mens pas! Je voudrais le voir pour le croire.

— Eh bien! vous verrez, puisque vous êtes aussi incrédule que saint Thomas, dit l'hôtelier d'un air triomphant.

Et il rentra précipitamment dans la salle basse. Tom Burdett fut sur le point de profiter de cette bonhomie pour lancer son cheval au galop, mais, réflexion faite, il préféra attendre.

Un instant après, l'hôtelier reparut tout effaré, craignant déjà que son débiteur n'eût disparu, et il respira plus librement en le voyant toujours à la même place.

Le bon bourgeois portait grotesquement sur son poing un superbe faucon dont le bec recourbé l'inquiétait visiblement, et aux pattes duquel tintaient de petites sonnettes d'argent. De l'autre main, il traînait en laisse un lévrier de chasse admirablement découplé et dont la robe était gris de perle.

— Que dites-vous de ce faucon, messire? demanda l'hôtelier; n'est-ce pas là un excellent gage?

— Mais si son maître ne revient pas, ce bel oiseau de proie ne peut te servir à rien, à moins que tu comptes le faire rôtir pour tes hôtes, dit Burdett.

— Non, non, j'en tirerai meilleur parti, répliqua le manant. Notre très haute et très puissante dame la princesse de Galles, à qui on ne reproche qu'un seul défaut, celui d'être passionnée pour la chasse au vol, m'achètera ce beau faucon son pesant d'or.

— Oui, c'est un cadeau digne d'une princesse, dit Burdett en le regardant avec l'attention d'un fauconnier consommé; mais voyons s'il a été bien dressé et s'il reconnaît l'appel.

Il fit en même temps entendre un sifflement aigu, et le faucon s'élança aussitôt du poing de l'hôtelier stupéfait sur l'épaule large du capitaine.

— Ah! le brave oiseau! dit le capitaine, il est vraiment de bon lignage, et n'aime à percher qu'en lieu noble.

— Eh bien! avais-je menti, messire? s'écria l'hôtelier en caressant le lévrier, qui se mit à grogner et qui tira sa laisse pour venir sauter après les chausses de Tom Burdett.

— Non, certes, et ce chien de chasse me paraît aussi trop fier et trop rusé pour rester paresseusement accroupi dans les cendres de l'âtre d'une méchante hôtellerie.

— Pourtant, le faucon et le chien y resteront tous deux jusqu'à ce que leurs maîtres m'aient payé leur compte, dit le bonhomme en se frottant les mains d'un air goguenard.

Tom Burdett sourit:

— Tu as tort de mépriser un chien de chasse comme un chien d'aveugle, reprit-il. Si tu n'y prends garde, ce lévrier te jouera quelque méchant tour. De quel nom son maître l'avait-il baptisé?

— Il l'appelait Roland, dit naïvement l'hôtelier.

— Eh bien! Roland, si tu veux prendre un peu d'exercice aujourd'hui, lâche ce manant, et viens avec moi! s'écria le capitaine en donnant un violent coup de houssine sur la main de l'hôtelier qui tenait la corde attachée au collier du chien.

Le bonhomme poussa un cri de surprise et de douleur et lâcha la corde, à laquelle le lévrier donnait en même temps une violente secousse; mais, ne perdant pas tout à fait la tête, il se jeta presque aussitôt au-devant de la haquenée du capitaine, en jurant:

— Par la sang-Dieu! vous me le payerez, messire.

— Je ne payerai rien du tout, répliqua en éclatant de rire Tom Burdett, mais je t'emprunte en revanche ce faucon et ce chien pour compléter mon équipage de chasse. Maintenant, fais-moi libre passage!

— Jamais! hurla l'hôtelier en grinçant des dents.

— Tant pis pour toi, répliqua l'écorcheur, et, levant sa houssine avec un geste impérieux vers le pauvre diable: — Ça! Roland, s'écria-t-il, sus à la gorge du ribaud et fais-lui mordre la poussière!

Le chien ne perdit pas une si belle occasion de prouver à son nouveau maître quelle brillante éducation il avait reçue, et s'élança avec une telle fureur sur le malencontreux hôtelier, qu'il le renversa du choc au beau milieu du ruisseau.

— Grâce! grâce! cria le bonhomme d'une voix rauque, car, sentant les crocs du lévrier effleurer sa peau, il crut sa dernière heure arrivée; je te permets de t'en aller,

Roland ; emmenez-le donc à tous les diables avec vous, messire !

Le féroce et cupide tard-venu riait de tout son cœur en voyant son créancier lutter si désavantageusement contre cet adversaire imprévu ; mais craignant de pousser la plaisanterie trop loin, il rappela Roland et lui fit lâcher prise, non sans peine, avec quelques coups de houssine, puis il partit au galop, suivi du lévrier et le faucon sur l'épaule, après avoir crié en guise d'adieu à l'hôtelier :

— Je ne te l'ai pas fait dire. Si j'emmène ces pauvres bêtes, c'est toi qui l'as voulu et ordonné, j'en prends le ciel à témoin. Sans moi, pourtant, ce chien te dévorait. J'espère que tu t'en souviendras quand je reviendrai loger à l'*Écu-d'Or*.

Cependant l'infortuné bourgeois se relevait contusionné, souillé de boue, ensanglanté, tremblant et furieux à la fois de peur, de rage et de honte :

— Oh ! oui, je m'en souviendrai, grommela-t-il tout en se hâtant de rentrer chez lui pour éviter les quolibets de ses voisins. Et que Satanas me garde dans son enfer, si je ne porte pas plainte à notre seigneur le prince de Galles contre ce maudit pillard !

La ville avait du reste repris son calme ordinaire, et le bruit s'était concentré dans la grande cour du monastère de Saint-André, où arrivaient en foule tous les seigneurs invités à faire partie de la chasse, auxquels Robert Knolles annonça le retour du capitaine des écorcheurs.

Les plus renommés étaient sir John Chandos, qui joignait à une force physique prodigieuse, à une résolution froide et indomptable, la courtoise générosité d'un vrai chevalier et la sagacité d'un général consommé ; sir William Felton, le comte d'Angus, et Jean de Grailly, captal de Buch, qui joua un si grand rôle dans les guerres de cette époque.

Lorsque Burdett arriva, couvert de son manteau troué, avec son faucon et son lévrier, devant la porte du monastère, les archers qui la gardaient lui crièrent rudement de ne pas aller plus avant. Le capitaine ne tint point compte de l'avertissement, et lança son cheval dans la cour, mais les archers se mirent à sa poursuite, et tandis que deux d'entre eux saisissaient la bride de son cheval, Tom Burdett vit s'avancer vers lui deux personnages à l'air grave et compassé, qu'il reconnut pour les maréchaux d'Aquitaine sir Stephen Cosington et sir Guiscard d'Angle.

— Eh bien ! dignes barons, voilà donc l'accueil que le prince de Galles fait à un de ses plus fidèles serviteurs ? J'espère que vous reconnaîtrez votre compagnon de guerre Tom Burdett, et que vous ordonnerez à ces truands de lâcher prise, pour m'épargner la peine de leur donner une leçon de courtoisie !

— Messire capitaine, nous vous reconnaissons parfaitement, répondit Stephen Cosington ; mais nos ordres sont formels. Les chevaliers désignés par notre maître peuvent seuls entrer ce matin dans le monastère et faire partie de chasse.

Le tard-venu devint rouge de colère.

— Je ne pense pas cependant, sir Stephen, que vous ayez l'intention de me faire chasser d'ici comme un mendiant, maintenant que j'ai forcé la consigne.

— Non, certes, nous n'aurons pas besoin d'en venir là, répliqua courtoisement le maréchal d'Aquitaine, car vous êtes un trop fidèle serviteur, en effet, pour ne pas vous éloigner de bon gré, et sans retard.

— Prenez garde, noble maréchal, s'écria le tard-venu furieux ; si vous me poussez à bout, il adviendra malheur !

— A qui donc, messire ? demanda ironiquement Cosington ; à celui qui veut faire respecter l'autorité d'Édouard de Galles dans son logis ou à celui qui la brave ?

— C'est un défi ! hurla le capitaine qui voulait tirer son épée du fourreau.

Mais déjà les archers venaient, sur un signe de sir Guiscard d'Angle, de la lui enlever.

Cet incident avait rassemblé autour du petit groupe les seigneurs, les écuyers, les fauconniers et jusqu'aux valets de vénerie, qui formaient un cercle compact et curieux. Chacun élevait la voix, l'un pour soutenir les maréchaux, l'autre pour plaindre Burdett et dire qu'il ne méritait pas un si dur accueil. Le tumulte arriva jusqu'aux oreilles du prince de Galles, qui envoya un de ses pages pour en demander la cause.

Le jeune homme parvint, non sans peine, jusqu'à Tom Burdett, et imposant le silence à tous d'un signe impérieux, dit à sir Stephen :

— Monseigneur Édouard veut savoir quel est l'auteur de ce tapage ?

— C'est moi, répliqua hardiment le capitaine au moment où le maréchal allait prendre la parole. Beau damoisel, va dire au prince que ces nobles barons ont voulu empêcher son pauvre vassal, son homme-lige du pays de Galles, Tom Burdett, de pénétrer jusqu'à lui, après une absence de plusieurs mois. Dis-lui que si sa volonté est que je sois jeté à la porte du monastère de Saint-André, je ne ferai pas résistance ; mais que je le supplie du moins d'accepter ce lévrier de noble race, qui est trop précieux pour appartenir à un simple capitaine d'aventure. Porte aussi à ta noble maîtresse, la princesse de Galles, ce faucon norwégien, qui l'émerveillera par ses prouesses ?

Le page sourit, et après avoir dit au capitaine de ne pas bouger et d'attendre la réponse d'Édouard, il siffla le chien et le faucon, et s'éloigna en les emmenant. Tom Burdett ne s'était pas trompé dans ses prévisions. Le prince Noir et sa femme étaient tous deux passionnés pour la chasse, et lorsqu'ils eurent vu les admirables bêtes dont le tard-venu leur faisait hommage, ils ne purent s'empêcher de se récrier d'admiration.

Le page reçut l'ordre d'introduire sur-le-champ le capitaine Tom Burdett, qui put enfin mettre pied à terre, à la confusion des deux maréchaux d'Aquitaine, et qui, après avoir jeté les guides de son cheval aux mains de l'écuyer de Robert Knolles, suivit son jeune conducteur. Ce dernier le fit entrer dans une salle immense dont les murs étaient tapissés d'armes offensives et défensives, et au milieu de laquelle se trouvait une table de chêne merveilleusement sculptée, et chargée de manuscrits et de gantelets, de casques et de missels, de jaunes parchemins et de couteaux de chasse.

Debout près de cette table et presque perdu dans l'ombre se tenait un chevalier de haute taille, portant une cotte d'armes de buffle ; c'était Édouard de Galles, qui fixait ses yeux doux et brillans sur le beau lévrier, tandis que Roland lui léchait les mains comme s'il l'eût déjà reconnu pour son maître.

Quant à la jeune et belle femme qui, assise dans un large fauteuil surmonté d'armoiries feuillées en plein chêne, s'amusait à encapuchonner le glorieux faucon de Norwége, c'était la princesse de Galles, pieuse et chaste dame qui partageait son existence entre Dieu, son mari et ses enfans. Lorsque Édouard devait la quitter pour aller guerroyer, elle ressentait de mortelles angoisses, mais elle n'eût pas osé détourner le vainqueur de Poitiers de la voie d'honneur dans laquelle il marchait. Aussi, pendant les trêves de guerre, lorsqu'il se délassait de son repos par les violens exercices de la chasse, son amour pour lui l'entraînait-elle à l'accompagner et à affecter une passion irrésistible pour ce genre de plaisir.

Tom Burdett, après s'être respectueusement incliné devant la princesse, alla saluer son maître et lui baiser la main.

— Eh bien ! jovial et redouté capitaine, dit Édouard en souriant, après avoir disparu pendant une année, vous forcez donc notre logis comme un château pris d'assaut ; vous entrez chez votre seigneur comme la foudre et la tempête ! Soyez néanmoins le bienvenu ! ce brave lévrier intercède pour vous !

Et il se mit à caresser Roland.

— Messire prince, vous ne pouviez me faire un crime de

mon ardent désir de vous revoir et de mettre à vos ordres mon bras et mon épée.

— Sans compter votre terrible compagnie de routiers. Vous venez en temps utile. J'aurai peut-être bientôt besoin de réunir autour de ma bannière tous mes braves compagnons. Dites-moi combien d'hommes d'armes marchent sous votre pennon?

Tom Burdett, à cette question, fit une grimace piteuse.

— Hélas! mon cher seigneur, dit-il d'une voix étranglée, je marche seul sous mon pennon, car ma compagnie n'existe plus. Elle a été entièrement détruite par une infâme trahison. Je n'ai plus ni sol ni maille, moi qui aurais pu, il y a quelques mois, rivaliser de puissance et de fortune avec un chevalier banneret.

— Est-il possible que vous ayez éprouvé de tels revers? s'écria Édouard, vous le plus rusé de nos capitaines d'aventure!

— Hélas! soupira Burdett, j'ai trouvé plus rusé que moi. J'ai été fait prisonnier, et j'ai dû vendre tout mon butin à un maudit juif pour qu'il consentît à payer ma rançon. Enfin je serais réduit à devenir de capitaine simple soudard, si mon maître n'était le plus généreux prince de la chrétienté. Maître Job sur son fumier n'était pas plus gueux que moi, car il ne me reste que mon bras et mon épée.

— Mais il n'en faut pas davantage dans ce temps-ci pour gagner fiefs et châteaux, messire Burdett; vous n'êtes que le fils d'un sauvage chevrier gallois; vous ne comptez d'ancêtres ni parmi les lords normands ni parmi les barons d'Aquitaine, mais vous avez su rendre votre nom redoutable aux Français; vous m'avez toujours servi en bon vassal, et je ne vous abandonnerai point.

— Tom Burdett n'est pas un ingrat, mon généreux seigneur, et quelque charge que vous daigniez lui confier, il la remplira avec dévouement.

— Comptez sur ma parole, ajouta le prince Noir; je réparerai envers vous les torts de la guerre, mais pour l'instant il faut attendre.

— J'attendrai donc! dit Burdett en poussant un soupir des plus formidables, et, tout en laissant tomber négligemment sa tête sur sa poitrine et pendre ses bras comme un homme abattu, désespéré, il jeta sur la princesse un regard furtif, afin de voir si son soupir avait produit sur elle l'effet qu'il en espérait.

Il la vit en effet se lever, et, tout en caressant les plumes lisses du faucon, s'approcher d'Édouard et lui parler à voix basse. Un sourire rusé crispa les lèvres du tard-venu à l'ombre de son épaisse moustache, et il devint tout oreille des pieds à la tête.

— Je viens, mon ami, disait la princesse, d'apprendre que le gouverneur du donjon compte vous demander aujourd'hui même l'autorisation de retourner en Angleterre, car les fièvres de ce pays ont miné sa santé.

— Il se pourrait! s'écria Burdett sans s'apercevoir de l'indiscrétion qu'il avait commise, car, pour mieux entendre, il s'était avancé de quelques pas.

Le regard sévère que lui lança Édouard lui fit comprendre sa maladresse, et il regagna sa place à reculons.

— Je suis fâché que messire Barat, ce bon vieux chevalier, ne puisse plus remplir ses fonctions, reprit le prince de Galles, car le donjon renferme des prisonniers de marque, et je ne trouverai pas facilement un homme capable de remplacer un si bon geôlier.

— Cette charge conviendrait peut-être à sir Tom Burdett, continua la princesse en interrogeant le capitaine du regard.

— Je crois pouvoir répondre d'être aussi ferme et aussi vigilant que messire Barat, répondit le tard-venu. J'ai fait des prisonniers dans ma vie, et quoique je n'eusse pas de donjon de pierre, mais une simple tente pour les garder, je n'en ai jamais laissé évader un seul qu'après rançon payée plutôt deux fois qu'une.

— C'est bien, dit le prince Noir. Accompagnez-nous à la chasse, capitaine, et si notre vieux gouverneur persiste dans sa résolution, je penserai à vous.

Édouard de Galles se disposait alors à sortir, lorsque le hardi Burdett, fléchissant un genou devant lui, s'écria :

— Monseigneur, s'il ne s'agissait que de moi, j'attendrais patiemment, mais permettez-moi d'insister en faveur de ce pauvre gouverneur qui désire si ardemment retourner dans son pays pour y retrouver la santé, et à qui d'un seul mot vous pouvez rendre l'espérance. Promettez-moi de lui octroyer sa demande.

— Ah! j'aime à vous voir plaider avec cette chaleur la cause d'un homme que vous ne connaissez pas, dit en riant le prince de Galles. Vous servez votre prochain comme vous-même, capitaine. Eh bien! soit. Je consens au départ de messire Barat, et je vous choisis pour son remplaçant. Damoisel, ajouta-t-il en s'adressant au jeune page qui avait introduit le capitaine, vous irez annoncer cette bonne nouvelle au vieux gouverneur.

Dès que Tom Burdett eut vu la tapisserie retomber derrière la porte, il se précipita aux pieds de la princesse de Galles et baisa respectueusement le bas de sa robe.

— Messire, dit Édouard, je n'ai pas besoin de vous recommander de vous rendre digne de vos nouvelles fonctions, par une activité et une surveillance de tous les instans.

— J'ai appris dans mon métier de malandrin à ne jamais dormir... que d'un œil à la fois. Et quant aux prisonniers récalcitrans, ajouta le tard-venu, dans les yeux duquel brilla un éclair féroce, je sais le bon moyen d'adoucir leur caractère et de leur fermer la bouche.

— Vous ne m'avez pas compris, Tom, reprit vivement le prince. Soyez sévère, mais non cruel. Gardez bien vos prisonniers, mais ne poussez pas au désespoir des hommes de guerre qui doivent au premier jour recouvrer la liberté. Les traiter sans pitié, c'est s'en faire des ennemis irréconciliables.

— Je partage d'autant mieux votre opinion, messire prince, dit le tard-venu, que je sors moi-même de prison.

— Où donc avez-vous été fait prisonnier, capitaine? demanda Édouard.

— Mais en Espagne!

— En Espagne! s'écria le prince Noir. Comment, vous arrivez d'Espagne?

— Oui, monseigneur.

— Et vous y avez combattu?

— Chaque fois que j'en ai trouvé l'occasion.

— Et sous quelle bannière? demanda Édouard avec une vivacité qui fit tressaillir le tard-venu malgré sa hardiesse.

— Sous celle du roi don Enrique!

— Du bâtard Trastamara! s'écria le prince exaspéré à cet aveu. Et tu oses, damné routier, reparaître devant moi! tu oses te vanter de tes prouesses contre mon allié don Pedro! tu oses venir solliciter mes faveurs après avoir aidé notre ennemi Bertrand à détrôner ce malheureux roi! Es-tu donc un de ces barons indépendans qui ne reconnaissent aucun souverain? un de ces insolens malandrins qui n'ont plus de patrie et qui se vendent à quiconque peut les payer? Mais tu as eu tort d'entrer si audacieusement dans la tanière du lion. Tu as violé la foi-lige que tu devais à ton seigneur. Eh bien! chevalier félon, tu as encouru la dégradation, et tes éperons d'or te seront arrachés par la main du bourreau.

Burdett croyait faire un rêve. Il tombait rudement du ciel sur la terre. Au moment même où il se réjouissait d'avoir obtenu les bonnes grâces d'Édouard de Galles, il venait de s'attirer une foudroyante disgrâce, et ne trouvait plus une parole pour se justifier.

Ce fut la princesse qui vint généreusement à son secours :

— N'accablez pas de votre colère ce pauvre chevalier, dit-elle à son mari d'une voix douce et suppliante. Il n'a fait que suivre l'exemple de sir Hugues Calwerley et de

tant d'autres qui ont cru racheter leurs péchés en se croisant contre le meurtrier de Blanche de Bourbon. N'est-il pas étrange que ce soit vous, Édouard, vous le plus loyal et plus parfait chevalier de notre temps, qui vous entêtiez à vouloir défendre la cause d'un prince abandonné de Dieu et des hommes, que l'Église a chassé de son sein, et que ses peuples ont chassé de ville en ville, à cause de ses scandaleuses amours et de ses alliances honteuses avec les juifs et les Maures.

— Don Pedro n'est tombé du trône, madame, que pour avoir voulu régner au lieu de servir de jouet à ses barons, et je l'approuve. Dieu a décidé contre lui, quand son frère bâtard l'a combattu avec les poings carrés et la lourde hache d'armes du breton Bertrand. Nous verrons si Dieu décidera pour le bâtard, quand don Pedro prendra sa revanche avec la lance et l'épée du prince Noir.

— Je ne saurais lutter contre votre volonté, Édouard, répliqua la princesse ; mais, je vous en prie, soyez indulgent à ce brave vassal, de qui j'ai accepté ce beau faucon de Norwége.

— Votre prière doit être exaucée, madame. Messire Burdett, vous ne serez point dégradé; mais si vous voulez que j'oublie votre forfaiture, il faut que vous vous rendiez de ce pas au donjon... pour porter au gouverneur...

— L'ordre de hâter son départ ? demanda vivement Tom Burdett qui commençait à reprendre espoir.

— Au contraire, l'ordre de ne pas partir, et de vous garder pendant trois mois avec lui dans le donjon.

— Mais à quel titre, monseigneur ?

— Comme prisonnier, par Saint-Martial! s'écria Édouard. Pensiez-vous encore à remplacer messire Barat? La peine est légère. Vous expierez ainsi la tache que vous avez faite à votre honneur en portant les armes contre l'allié de votre seigneur suzerain.

— Quoi ! messire prince, vous exigez que je me conduise moi-même en prison ? dit Tom Burdett avec un désappointement comique.

— Ce sera une leçon pour Calwerley et ses compagnons.

— Et dans quelle prison encore ! dans ce donjon dont vous veniez de me nommer gouverneur !

— La Providence vous destinait à l'habiter, messire, vous n'en pouvez douter, dit froidement Édouard. Allez, vous dis-je.

Tom Burdett s'inclina profondément et sortit pour aller prendre possession de son nouveau logis.

Mais à peine eut-il mis le pied dans la cour que ses frères d'armes, qui l'attendaient avec impatience, l'accablèrent de félicitations, à son grand étonnement.

Il ignorait que le jeune page chargé de porter à messire Barat, gouverneur du donjon, le message du prince, s'était empressé d'annoncer mystérieusement la nomination de Burdett à Robert Knolles, qui en avait aussitôt fait part, à voix basse, à William Felton, lequel, à son tour, avait confié le secret à sir John Chandos.

Au bout de cinq minutes, la nouvelle, en passant aussi discrètement de bouche en bouche, avait fait cinq fois le tour de la cour d'honneur.

— Messire gouverneur, dit Felton en voyant le capitaine mettre le pied à l'étrier, je ne vous laisserai pas vous éloigner sans vous témoigner ma joie de l'excellent choix que le prince de Galles a fait de vous pour remplacer sir Barat.

Le tard-venu fronça le sourcil, car il prit cette apostrophe pour un sarcasme, et il enfourcha lestement sa monture afin de s'éloigner au plus vite.

— Messire gouverneur, dit à son tour Robert Knolles en s'approchant le sourire sur les lèvres, si jamais je tombe entre vos mains, souvenez-vous de notre ancienne amitié, et enfermez-moi dans un cachot qui soit situé au midi.

Tom Burdett regarda son ami Knolles de travers, et, sans répondre un seul mot, il enfonça l'étoile de son éperon dans le ventre de son cheval.

— Çà ! messire gouverneur, reprit Robert Knolles en retenant la haquenée par la bride, méconnaissez-vous déjà vos amis? et pour leur laisser le temps de vous féliciter sur votre nouvelle charge, ne vous arrêterez-vous pas un instant au milieu d'eux ?

— M'arrêter ! répondit Burdett avec un profond soupir, mais c'est précisément pour cela que je vous quitte, compaing Robert.

— Je ne vous comprends pas, dit le chevalier.

— Par Saint Georges ! messires, je ne vous comprends pas davantage, répliqua le tard-venu, qui commençait à perdre patience.

— Entendons-nous, Tom ! où allez-vous maintenant? demanda Robert Knolles.

— Au donjon !

— Dont vous êtes nommé gouverneur.

— Non pas, mais où je vais, par ordre de notre gracieux prince, me conduire moi-même en prison.

Robert Knolles regarda son ami d'un air consterné.

— Sang-Dieu ! j'avais oublié de vous prévenir de ne pas vous vanter de vos prouesses de Castille. Ah ! mon pauvre ami, je suis navré de mon étourderie. Ainsi, vous ne venez pas chasser avec nous ?

— C'est difficile ; à moins, dit Burdett en essayant de rire, que je ne consente à me laisser évader. Mais je suis mon propre prisonnier, et je réponds de moi corps pour corps.

Puis, saluant le plus gaiement possible tous ceux qui l'entouraient, il partit au galop.

Au même instant, une grille qui conduisait à la cour du cloître s'ouvrit et donna passage au prince Noir.

Il montait un magnifique palefroi barbe, qui réglait complaisamment son pas sur celui d'une petite mule richement caparaçonnée, que montait la princesse de Galles, escortée de quelques nobles châtelaines du duché.

Édouard, après avoir salué de la main la foule de seigneurs qui se pressaient sur son passage, donna le signal du départ.

Et le cortége se mit en marche, tandis qu'à une centaine de pas en arrière venaient les capitaines de vénerie, les piqueurs et les varlets qui conduisaient les meutes.

III

CE QUE COUTAIT AUX MANANS ET VILAINS D'AQUITAINE LE MEURTRE D'UN CHEVREUIL ET D'UNE LOUVE.

Au milieu des vapeurs du matin, qui jetaient sur tout le paysage une ombre mystérieuse, les chasseurs apercevaient çà et là des villages dont les cabanes, faites de troncs d'arbres grossièrement joints, s'écroulaient à moitié dans les landes de sable mouvant, où ne croissaient que des sapins résineux à l'aspect triste et sauvage. Les côteaux aux terrains pierreux étaient égayés par les pampres de la vigne. Au front des collines lointaines se dressaient dans la brume des châteaux crénelés, manoirs féodeaux, repaires inaccessibles d'où le seigneur dominait la plaine et la lande comme l'aigle du haut de son son aire.

Mais bientôt, le soleil, soulevant le voile qui semblait intercepter ses rayons, anima tout à coup ces sites pittoresques et colora l'horizon de mille teintes variées. La chasse arrivait en ce moment sur la lisière des bois de Larnac.

Une centaine de paysans, jeunes ou vieux, noirs de peau, maigres et petits pour la plupart, les pieds et les jambes nus, le corps enveloppé d'un sayon de toile grise et rude, étaient silencieusement étendus sur le revers des fossés en attendant l'arrivée du prince de Galles.

Depuis plusieurs heures, les pauvres diables, réunis au lieu du rendez-vous qui leur avait été assigné, grelottaient sous la bise du matin, car ils n'avaient d'autre abri contre

la brume que l'herbe et la mousse humide qui bordaient la forêt.

Dès qu'ils entendirent la voix des chiens, ils se levèrent en toute hâte, secouèrent la rosée dont ils étaient inondés, et accoururent se ranger à côté des meutes dont ils devaient former le supplément.

A cette époque, en effet, le seigneur féodal livrait aux bêtes fauves la subsistance même du paysan. Le berger devait sans se plaindre voir le loup dévorer son troupeau; le laboureur devait laisser la meute dévaster ses moissons.

Avant le manant, le gentilhomme plaçait la bête fauve, car la bête fauve était destinée au plaisir du maître, et le plaisir du maître était chose sacrée. On ne pouvait y porter atteinte sous peine de la corde, et si le paysan parfois se mêlait à la chasse, ce n'était que pour aider les chiens, les remplacer au besoin, et rabattre avec eux le gibier.

Mais Jacques Bonhomme, comme les barons nommaient en riant le vilain, Jacques Bonhomme n'était qu'un supplément intelligent et plein de mauvais vouloir. Il n'obéissait que par crainte, et la rage dans le cœur. Le chien, ne suivant que son instinct, se lançait avec ardeur à la poursuite du gibier, car il avait en perspective la curée sanglante; il avait sa part comme le noble chasseur avait la sienne. Mais le serf, lui, ne marchait qu'à contre-cœur, car à chaque pas il brisait de son pied sa propre vigne, il écrasait et couchait son blé, il ravageait son champ.

Aussi, lorsque la chasse devait avoir lieu, s'empressait-il presque toujours, pour éviter la réquisition des piqueurs, d'abandonner sa cabane d'argile, de mousse et de troncs d'arbres, et d'aller se réfugier dans quelque épais couvert, dans quelque grotte solitaire.

Mais les paysans des environs de Bordeaux n'étaient pas assez hardis pour oser se soustraire à la corvée qui leur avait été imposée, et ils vinrent subir l'inspection du capitaine de vénerie.

Celui-ci, après s'être assuré que chacun des rabatteurs avait apporté son épieu, les échelonna sur un des côtés du bois, puis il donna le signal avec sa trompe, les cors sonnèrent et la battue commença.

Le prince de Galles, les seigneurs et les dames qui assistaient à la chasse s'élancèrent alors au galop dans une des longues avenues formées de chênes aux rameaux noueux et larges et au tronc court enfoui dans l'herbe. Ils disparurent bientôt sous les vertes arcades, au milieu de bruyans éclats de joie.

Pendant ce temps, une scène bien différente se passait à l'autre extrémité de la forêt, dans sa retraite la plus cachée et la plus inaccessible.

C'était un site d'un aspect à la fois sauvage et charmant.

La moitié d'une colline formée d'une terre friable et sablonneuse, s'était, quelques années auparavant, éboulée par suite de l'infiltration des eaux, et cette chute avait creusé une sorte d'entonnoir gigantesque. Sur le bord de la crevasse, des houx et de gros chênes verts avaient résisté à la violence de la secousse, parce qu'ils étaient retenus par leurs énormes racines; mais, étant restés courbés, ils semblaient se pencher curieusement sur l'abîme avec leurs branches brisées et leurs pousses pendantes, comme des gnômes difformes regardant ce qui ce passait au-dessous d'eux.

L'entonnoir se déchiquetait en vagues de terrain bizarres, monticules arides et bas-fonds d'où s'élançaient de jeunes hêtres effilés, dont la verdure égayait les parois jaunes ou grisâtres du gouffre, auxquelles s'accrochaient d'ailleurs çà et là des buissons de ronces.

Le sentier, qui descendait comme une rampe raide et ardue du haut de la colline dans la fondrière, ressemblait par ses tons blanchâtres au lit desséché d'un torrent; les eaux, qui lors des grandes pluies et des ouragans s'écoulaient en effet par ce sentier, avaient creusé dans la ravine une mare verdâtre dormant sous une mante de joncs, de roseaux et de nénuphars, sur lesquels bruissaient des tourbillons d'insectes au corsage étincelant.

A part les déchirures du gouffre, large raies crayeuses, toute cette solitude était verdoyante, les saules mutilés qui enlaçaient comme une ceinture le contour de la mare, les ormes que des festons de vigne sauvage embrassaient et unissaient les uns aux autres, la terre tapissée d'une herbe épaisse et fleurie, la mousse humide de rosée d'où s'exhalait l'odeur enivrante du matin, toute cette végétation robuste embaumait l'air de senteurs amères et pénétrantes. Quant aux sombres sapins qui surplombaient le sentier, ils laissaient couler la résine des fentes de leur écorce, comme d'une blessure béante.

La brume fraîche et légère nageait comme un voile fantastique sur la mare que le soleil commençait à piquer de minces flèches d'or. Pas un blanc flocon de nuage ne tatouait l'azur étincelant du ciel.

Au clair de lune, l'imagination du paysan superstitieux eût peuplé ce site étrange de fées, de larves et de sorciers. Le hardi braconnier lui-même eût élagé sur ces cimes les démons convoqués pour le sabbat nocturne. A cette heure, on ne pouvait y rêver que des scènes d'amour et de bonheur.

Le silence était profond, mais ce n'était pas le silence du cloître, du cachot ou de la tombe, c'était ce silence animé qui semble un hymne solennel célébrant les louanges de Dieu et qui est fait de mille bruits divers. La vie de la création se trahissait dans le clapotement de la grenouille verte qui sautait au fond de la mare, dans le trille fugitif de l'oiseau qui volait chercher son nid obscur; dans le frôlement des ailes de l'aigle qui décrivait de grands cercles au bleu du ciel; dans la chute des ramiers effrayés s'abattant au pied des arbres, et dans la fuite du lapin regagnant son terrier sablonneux en fixant sur les feuilles agitées par la brise ses yeux rouges et transparens comme du cristal; dans ces feuilles elles-mêmes bercées par le vent avec une sonorité harmonieuse que nulle expression ne saurait rendre.

Cependant des créatures humaines se cachaient dans cette solitude et leur cœur était déchiré par l'angoisse. Quatre paysans demi-nus, entourés de femmes et d'enfans, écoutaient pâles, tremblans, retenant leur haleine, le son lointain des trompes que le vent apportait jusqu'à eux.

— Mon père, mon père, fuyons! la chasse va déboucher bientôt par le sentier! s'écria l'un des enfans en se cramponnant aux jambes d'un homme de haute taille qui, le cou tendu, l'oreille penchée vers la terre, semblait interroger jusqu'au moindre bruit.

— Malheureux! dit à voix basse le paysan en étouffant de sa large main calleuse les cris de l'enfant, veux-tu donc nous livrer tous?

— Laisse-le crier, Daniel, et puissent ses cris être entendus de nos bourreaux! murmura d'une voix éteinte une femme jeune encore, dont le visage pâle, maigre et hâlé conservait des traces de beauté, et qui, étendue contre une souche mousseuse près de la mare, grelottait de frayeur et de froid en serrant dans ses bras deux enfans enveloppés dans un haillon de laine brune.

— Deviens-tu folle, Jehanne? dit le paysan étonné, en la couvrant d'un regard navrant de tendresse et de pitié. Si tu n'as pas peur de la corde pour nous, pense à nos enfans, qui sans nous seront abandonnés et perdus.

— Pauvre Daniel! tu voudrais me donner envie de vivre, répliqua Jehanne avec un sourire amer; mais le supplice que le sénéchal nous réserve est certes moins cruel que la faim qui nous ronge. Ces pauvres chers petits! ajouta-t-elle en les pressant convulsivement sur son sein glacé, qu'ont-ils besoin d'un père qui ne peut les nourrir, d'une mère qui ne peut plus même les réchauffer contre son cœur?

— Encore un peu de courage, femme! reprit Daniel en cherchant à éteindre et à disperser le feu de branches et de feuilles sèches qui couvait à quelques pas et qui eût pu les trahir par sa fumée. Peut-être ce soir nous sera-t-il possible de gagner les landes.

— Hélas, mon Dieu! n'aurez-vous pas pitié de nous,

vous qui avez fait ce beau ciel et ce brillant soleil pour tous vos enfans? dit en joignant les mains avec désespoir et en éclatant en sanglots une autre femme à qui sa petite fille demandait du pain.

— Écoutez! dit un paysan qui, comme Daniel, suivait avec anxiété les flottantes rumeurs de la chasse; on dirait que le bruit se rapproche.

— Silence! reprit un autre. Je viens d'entendre marcher dans les bois taillis qui côtoient la mare.

— Malheur au piqueur imprudent que sa mauvaise destinée conduirait parmi nous! dit Daniel avec une expression farouche.

— Oui, malheur à lui! il payera pour tous, ajoutèrent les paysans.

— Plus un mot, dit Daniel en posant son doigt sur sa bouche. Celui qui vient n'est plus qu'à quelques pas de nous. J'entends le bruit des branches sèches qu'il broie sous ses pieds. Couchez-vous dans l'herbe, afin de ne pas lui donner l'éveil. Il ne faut pas qu'il puisse retourner en arrière et avertir ses compagnons qu'il a découvert le gîte du meilleur gibier.

En même temps il s'étendit à terre, et un couteau à manche de corne étincela dans sa main. Ses compagnons avaient à peine eu le temps de suivre son exemple que le feuillage s'écarta tout à coup, et qu'un homme à la barbe inculte, aux traits sévères, aux haillons sordides, apparut au milieu d'eux.

Les quatre paysans se relevèrent soudainement, et le plus hardi routier eût pu frissonner en voyant l'expression sauvage et implacable qui enflammait le visage de ces vassaux révoltés et réduits au désespoir. Mais sans s'inquiéter des lames acérées qui effleuraient sa poitrine, le piéton qui venait de s'aventurer si imprudemment au milieu de ces manans grossiers s'appuya des deux mains sur son long bâton noueux, et se mit à rire d'une si étrange façon, que les couteaux s'abaissèrent devant lui :

— Je ne suis pas gâté par le hasard, murmura-t-il. Aux portes de la ville, un portier me menace du fouet. Au fond des bois, les paysans me menacent du couteau. Décidément ce pays n'est pas hospitalier.

Puis, tandis que les vassaux se regardaient entre eux avec un étonnement mêlé de crainte :

— Rengaînez vos couteaux, mes maîtres, leur dit-il d'un ton railleur, car tous les haillons qui me couvrent valent à peine un des bouts de la corde qui doit vous pendre un jour.

— Nous n'avons tiré nos couteaux que pour notre défense, reprit Daniel involontairement, dominé par le regard hardi et impérieux de l'inconnu. Si le hasard seul t'a conduit parmi nous, si tu n'es qu'un voyageur égaré, voici la route qu'il te faut suivre, ajouta-t-il en lui désignant brusquement de la main le sentier qui grimpait au haut de la colline.

— Merci de ton conseil, répondit le piéton, mais je ne le suivrai pas plus que la route que tu m'indiques.

— Que veux-tu donc alors? demanda rudement Daniel en fixant sur lui un regard perçant.

— Je veux, dit avec effort l'inconnu, ce que je n'ai pu trouver dans les bourgs et les villages que je viens de traverser, je veux du pain.

— Du pain! murmura Daniel en lançant vers le ciel un regard qui ressemblait à une menace, du pain!

Et il porta ses deux poings crispés à son front.

Puis, comme si ce mot seul eût suffi pour réveiller la faim qui torturait sourdement les entrailles de ses malheureux compagnons, hommes, femmes et enfans éclatèrent en gémissemens, en plaintes et en sanglots.

Le nouveau-venu, à son tour, regarda les vassaux avec étonnement; il ne s'expliquait pas leur désespoir, il ne devinait pas leurs souffrances; dans l'égoïsme de son malheur, il ne comprenait que ses douleurs à lui.

— J'ai marché pendant deux jours et une nuit, ajouta le voyageur, et ni baron ni paysan ne m'a dit de m'asseoir, soit au bout de sa table, soit au coin de son âtre. Je n'ai trouvé de charité chrétienne que chez un pauvre bouvier, qui m'a laissé coucher dans son étable. Mais vous qui connaissez les angoisses de la fatigue et de la faim, serez-vous aussi impitoyables que ces cœurs de pierre?

— Tu as faim? répondit Jehanne, la femme de Daniel, en se levant légère et silencieuse comme un fantôme; mais moi aussi j'ai faim... Ce n'est pas le sommeil qui engourdit ces pauvres enfans et les tient accroupis sur cette terre humide et glacée, c'est la faim; et je ne puis les nourrir de mes baisers, les désaltérer avec mes larmes; je ne puis les faire vivre ni au prix de mes veilles ni au prix de mon sang. Tu ne sais pas, toi, un homme, ce que c'est pour une mère que de voir souffrir, se glacer et mourir peu à peu son enfant. Vois donc leurs lèvres desséchées! Vois donc leurs yeux qui s'éteignent et qui me cherchent, leur bouche qui se tord, qui se ferme et qui m'appelle encore! O mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié! mes enfans vont mourir! En effet, les enfans gémissaient et appelaient leur mère. Et la misérable Jehanne les enleva de terre et les pressa entre ses bras à les étouffer, posant ses lèvres sur leurs pauvres petites lèvres pâles pour éteindre leurs cris d'agonie, et les regardant avec une fixité avide, comme si la chaleur de son regard eût pu leur distiller et leur communiquer la vie, comme si elle eût pu verser son sang dans leurs veines. Puis se tournant tout à coup vers l'inconnu : — Tu viens de tomber au milieu d'une bande d'affamés, s'écria-t-elle, et tu leur demandes du pain! du pain qui manque à ces enfans! Et la pauvre femme, après les avoir déposés à terre, parce qu'elle se sentait défaillir, se tordit les bras et s'affaissa sur elle-même en poussant un éclat de rire effrayant. Le voyageur tenta de relever Jehanne. — Entends-tu là-bas le son des trompes, continua-t-elle en se redressant sur ses genoux tremblans tandis que ses yeux étincelaient d'un éclat fiévreux, c'est la chasse du prince Noir qui passe... Ils ont du pain ces fiers veneurs; ils en ont de trop puisqu'ils foulent sous les pieds de leurs chevaux celui des manans. Va donc en demander au généreux prince de Galles, et il aura pitié de toi, comme ses sénéchaux et ses varlets ont eu pitié de nous!

— C'est pourtant sur sa protection que je compte, reprit le voyageur, et je l'aurais vu dès hier, si je n'étais arrivé trop tard pour entrer en ville.

— Si tu as quelque espoir en lui, répondit Daniel, il fallait, au lieu de t'engager imprudemment dans cette forêt, attendre aux environs l'ouverture des portes.

— J'ai attendu, couché sur la poussière du chemin, à deux cents pas des murs, l'heure où le rigide portier Patrick Barillard serait forcé de me laisser entrer, dit l'inconnu. Mais l'adversité me rend défiant. Maître Patrick venait d'ouvrir sa porte de meilleure heure que de coutume, à cause de la grande chasse, et j'allais en profiter, lorsque j'ai cru reconnaître, cachés sous d'amples capuchons, des visages qui m'ont paru de mauvais augure. Alors j'ai gagné la forêt, espérant obtenir l'hospitalité d'un bûcheron ou d'un charbonnier.

— Tu es venu trop tard, maître, répliqua tristement Daniel. Ma pauvre maison, sous le toit de laquelle le voyageur, le pèlerin et le mendiant ont toujours trouvé un abri, n'est, depuis trois jours, qu'un monceau de décombres noircis. Les archers du prince Noir l'ont incendiée; les débris en fument encore, et il ne nous est pas permis, à nous tous qui grelottons de froid pendant ces nuits sombres, d'aller nous réchauffer à sa cendre.

— Quel crime as-tu donc commis? demanda vivement le voyageur ému de pitié. As-tu offensé quelque noble, tué un de tes compagnons, volé ton voisin ou refusé la corvée?

— J'ai fait plus que tout cela! reprit Daniel avec un sourire plus terrible qu'une violente malédiction sortie de ce cœur ulcéré. Il y a trois jours, j'étais appuyé sur ma charrue que traînaient ma pauvre Jehanne et ma fille aînée...

— Ta femme et ta fille ! interrompit l'inconnu singulièrement surpris.

— Il fallait bien remplacer mon attelage dévoré cet hiver par les loups du seigneur ! Et à qui aurais-je demandé des nobles d'or pour acheter des bœufs ? Oui, Jehanne et sa fille traînaient la charrue, comme des bêtes de somme, sous le soleil ardent ; la sueur coulait en longs ruisseaux de leurs pauvres membres ; l'haleine sifflait entre leurs dents ; leurs genoux tremblaient et défaillaient ; mais elles avaient bon courage, parce que cette terre qu'elles labouraient à la peine de leur corps devait leur rendre la vie de nos enfans. Ah ! quelle dure vie à acheter, Jésus ! J'étais donc là, appuyé sur la charrue, et je regardais ces innocens, que vous voyez là moribonds, jouant à deux pas du tronc noueux d'un chêne qui faisait fourche à sa racine et qui se bifurquait en l'air comme deux flèches verdoyantes hors de la trousse de l'archer. De les voir jouer et rouler l'un sur l'autre, d'entendre résonner leurs petits rires d'argent, ça nous réjouissait le cœur comme une gorgée de bon vin et ça nous reposait de la fatigue du midi. Tout à coup, ô sainte Vierge miséricordieuse ! le rire s'étrangle dans le gosier des enfans ; j'entends deux cris rauques de terreur qui m'appellent ; ils veulent fuir, et tombent le pied embarrassé aux rugueuses racines du tronc, et à deux pas j'aperçois la tête hideuse d'une louve énorme, la bave à sa gueule rouge, la langue pendante, ses yeux sanglans fixés sur les enfans. Je n'eus pas le temps de parler ni de penser. Je m'élançai, le couteau à la main, et d'un bond je sautai au tronc du chêne. Heureusement la louve était si grosse qu'elle était était restée prise dans la fourche, et s'y débattait en efforts enragés ; ses crocs flairaient les enfans. C'était effrayant à voir. Son hurlement sinistre glaçait le cœur de Jehanne, mais moi je ne l'entendais pas. Je lui enfonçai le couteau dans la gorge. La douleur la fit s'arracher de l'étau qui l'emprisonnait, elle me renversa du choc, et ma main resta mordue dans sa gueule sanglante ; mais les enfans étaient saufs.

Elle se traîna à terre et expira les yeux ouverts. J'emportai la louve dans ma maison, avec l'aide de mes voisins. Voilà mon crime. Un des gardes du capitaine de vénerie m'avait vu sauver mes enfans et tuer le gibier du prince. Il n'y avait pas à nier. J'étais condamné d'avance, ainsi que ces pauvres gens qui m'avaient aidé au lieu de me dénoncer. Les archers vinrent dès le soir pour me prendre. Nous avons été avertis à temps et nous avons fui vers les bois en abandonnant nos cabanes que les lâches, furieux de manquer leur proie, ont brûlées derrière nous. Notre fuite a été éclairée par l'incendie de nos pauvres logis.

— C'est donc ainsi que les seigneurs traitent leurs vassaux en Guyenne, s'écria le vagabond inconnu ; mais ils finiront par dépeupler les campagnes !

— Oh ! le paysan est heureux sous le gouvernement du prince de Galles, reprit Daniel avec son sourire farouche, en comparaison du jacques des autres provinces. Le routier, noble ou vilain, mesure sa gloire à son butin. Il assaille les châteaux par échellade de nuit, met le châtelain en prison et à rançon, et revend le château. Il boute le feu aux maisons des bourgs, et, après avoir forcé coffres et écrins, il disparaît. Quant au paysan, il ne dort plus. Celui qui est riverain d'un fleuve passe la nuit dans les îles ou dans des bateaux arrêtés au milieu du fleuve. D'autres se creusent des villages souterrains dans la terre, et s'y réfugient, heureux quand ils peuvent y cacher leurs bestiaux et y trouer un puits pour avoir de l'air et de l'eau.

— Mais ces paysans sont donc des lâches ? dit l'inconnu ; pourquoi ne se défendent-ils pas contre ces malandrins ?

— Parce qu'ils n'ont qu'un sayon pour cuirasse et qu'une fourche pour épée, répliqua tristement Daniel. Deux fois le désespoir les a fait sortir du fond de leurs tanières, mais après de grands massacres, les pauvres jacques ont dû renoncer à la lutte.

— Mais au lieu d'attendre la mort dans les tortures de la faim et d'imposer cet horrible supplice à vos enfans, que ne vivez-vous de braconnage ? Le gibier manque-t-il donc aux forêts ?

— Hélas ! sortir de cette retraite, c'est risquer de tomber entre les mains des piqueurs.

— Par saint Jacques de Compostelle ! cria le vagabond, mort pour mort, j'aimerais autant la mort par la corde que la mort par la faim : elle n'est pas plus gaie, mais on en souffre moins.

— Tu as raison, reprit le vassal, mais que veux-tu ? Habitué dès l'enfance à trembler devant ces brillans seigneurs, ces justiciers redoutables, je ne me suis jamais senti le courage de tuer, autrement que pour ma défense, le gibier que seuls ils ont le droit de chasser.

Le voyageur sourit et haussa les épaules en signe de pitié.

— Et pourtant, continua Daniel, j'ai souvent tenu au bout de ma flèche un daim gras qui aurait pu servir à nourrir ma famille pendant plusieurs semaines. L'arc était tendu, mais mes doigts n'osaient se détacher de la corde, et le cœur me manquait.

— Aujourd'hui, répliqua le vagabond qui commençait à ressentir les vertiges de la faim, c'est une question de vie ou de mort, et il n'y a plus à hésiter.

— Que comptes-tu donc faire ? demanda Daniel avec une inquiétude qui commençait à gagner ses compagnons.

— Prends ton arc et tes flèches, et viens avec moi.

— Imprudent ! murmura le vassal épouvanté ; n'entends-tu pas le son des trompes et les abois des chiens se rapprocher de nous ?

— Tant mieux ! répondit le vagabond en s'emparant de l'arc et des flèches que Daniel tenait d'une main tremblante ; nous n'en ferons que meilleure chasse, et tes orgueilleux barons nous serviront de rabatteurs.

— Tu es trop hardi, vraiment, dit Daniel en retenant l'inconnu et en dardant sur lui des regards brillant de défiance. Tu ne crains donc pas d'attirer les chasseurs dans cette ravine et de nous dénoncer par ton coup de flèche à leur vengeance ? Ne serais-tu point, par hasard, un espion du capitaine de vénerie envoyé pour nous tenter ?

Un dédaigneux sourire effleura les lèvres du voyageur ; il allait répondre lorsqu'un cri de joie sauvage s'échappa de sa poitrine.

Un chevreuil, aux yeux bruns et vifs, à la robe fauve, au ventre blanc, aux pattes noires, venait d'apparaître au bord de la fondrière et de s'arrêter sur ses jambes tremblantes au haut du sentier, cherchant éperdu le chemin qu'il devait suivre pour dépister les chiens.

Profitant de ce temps d'arrêt, le vagabond banda son arc, visa soigneusement le chevreuil effaré, qui ne l'avait pas aperçu et écoutait d'une oreille inquiète le bruit de la chasse, puis la flèche partit et atteignit le pauvre animal entre les côtes.

Les paysans avaient regardé avec stupeur l'action rapide de l'inconnu.

Le chevreuil blessé voulut fuir en emportant dans son flanc la flèche meurtrière, mais ses jambes fléchirent sous lui, et il tomba baigné dans son sang, en poussant un gémissement plaintif.

Le vagabond franchit rapidement le sentier, et chargeant lestement son gibier sur ses épaules, il rejoignit les vassaux atterrés de tant d'audace et surtout de tant d'adresse. Mais le repas qu'ils avaient en perspective leur fit bientôt oublier leurs injurieux soupçons, et la joie se peignit sur les visages de tous ces affamés.

— Par saint Jacques ! dit en riant l'inconnu tout en se déchargeant de son fardeau, voilà qui va rompre la chasse et mettre les chiens aux abois.

— C'est un coup hardi qui prouve que ce n'est pas toujours celui qui chasse la bête qui la tue, dit Daniel.

— Ne chantons pas encore victoire, mes maîtres, car ce n'est pas non plus toujours celui qui la tue qui la mange,

répondit le vagabond en commençant à dépecer le chevreuil en veneur expérimenté.

En effet, tandis que les vassaux, dans leur avidité, ramassaient les uns des branches sèches et que les autres ranimaient les braises presque éteintes, ils entendirent la voix des chiens se rapprocher et les clameurs confuses de la chasse devenir de plus en plus distinctes.

Tous les paysans tressaillirent, en tendant l'oreille. L'inconnu seul resta impassible.

— Nous sommes perdus ! s'écria Daniel avec un accent de terreur inexprimable. Ma pauvre Jehanne ! mes pauvres enfans ! Maudit vagabond, pourquoi as-tu tué ce chevreuil ? La tête de la meute aboie déjà sur la colline.

A ces mots, femmes et enfans se levèrent comme mus par une puissance surhumaine, et se ruèrent vers une espèce de tanière, pratiquée comme dernier refuge dans l'endroit le plus épais du fourré, où l'entrelacement des branches interceptait même les rayons du soleil.

Les chiens arrivaient, suivant le chemin qu'avait parcouru le chevreuil, et derrière eux on entendait les cris des piqueurs.

En présence du péril imminent, les serfs sentirent se réveiller en eux le soupçon que leur avait inspiré l'inconnu.

— Oh ! je me doutais bien qu'il ne s'était glissé parmi nous que pour nous livrer aux varlets de vénerie ! s'écria Daniel.

— Pas de miséricorde pour le traître ! ajoutèrent les autres paysans en tirant leurs couteaux.

— Çà ! mes compagnons, dit le voyageur qui se mit en défense avec son lourd gourdin, si la main vous démange pour le meurtre, cherchez un gibier plus facile à abattre que moi !

— A mort ! à mort ! s'écrièrent les vassaux en tournant autour de lui avec leurs lames étincelantes.

— Vous perdez votre temps, mes agneaux, et vous oubliez que la corde qui vous menace s'allonge à chaque pas des chiens vers vous. Arrière donc si vous ne voulez pas tomber sous le poing et le fouet des piqueurs. Et surtout plus un mot, plus un cri, ajouta l'inconnu avec un geste impérieux, car vos cris vous perdraient ; et moi, qui veux me dévouer pour vous, je ne pourrais plus vous sauver.

Le bruit des cors se rapprochait toujours.

Les paysans, d'abord subjugués par l'énergie de l'inconnu, se sentirent mordus au cœur par une frénésie de rage, et se jetèrent sur lui pour l'entraîner avec eux dans le fourré, tandis que Daniel lui criait :

— Pourquoi veux-tu te séparer de nous, si tu n'es pas un espion ? Partage notre sort. Tu seras découvert et pendu, ou tu seras sauvé avec nous !

Il était temps. Les chiens, remplissant l'air de leurs cris furieux, fondirent comme une avalanche sur la place où gisait le chevreuil éventré.

Le vagabond, repoussant alors les vassaux qui cherchaient à comprimer ses mouvemens avec la sauvage énergie de la peur, leur dit à voix basse :

— Misérables fous ! croyez-vous que les chasseurs ne chercheront pas le braconnier qui a tué cette bête ? La flèche qui l'a percée n'a pu tomber du haut des airs. Laissez-moi donc essayer de détourner leurs soupçons sur moi avant que les chiens cernent ce taillis et le fouillent de leurs gueules sanglantes.

Et il s'élança hardiment hors du fourré, où serfs, femmes et enfans, restèrent blottis. Il fut aussitôt assailli et entouré par la meute haletante, et il commençait à craindre de ne pouvoir se dégager de ce cercle de bêtes dont l'ardeur de la chasse avait irrité les instincts féroces, et qui se culbutaient les uns les autres pour le déchirer comme une proie, lorsque les piqueurs arrivèrent, et parvinrent, à force de cris et de coups de fouet, à leur faire lâcher prise.

Sir Stephen Cosington, qui précédait le prince de Galles, parut alors au haut du sentier, et ayant compris d'un coup d'œil de quoi il s'agissait, désespéré de voir la chasse rompue, il ordonna qu'on pendît le braconnier sur l'heure.

Les piqueurs, à défaut de corde, délièrent celles qui accouplaient les chiens de la réserve. Pendant ces apprêts assez tristes pour l'inconnu, Édouard de Galles arriva lui-même sur la hauteur au milieu de ses lords et barons. Après avoir contemplé la scène bizarre qu'offrait en ce moment la fondrière, il descendit de cheval, et se dirigea vers le groupe formé par le vagabond, les piqueurs et les chiens.

Le coupable n'avait pas proféré une plainte, n'avait pas jeté un cri de détresse ou de grâce. Le prince de Galles, qui aimait les caractères courageux, s'approcha de lui :

— Tu es bien hardi, ribaud, d'avoir osé tuer la bête que ton seigneur poursuivait et que ses piqueurs avaient rabattue ; bien maladroit, car tu ne pouvais manquer d'être surpris ; bien orgueilleux, puisque tu n'implores pas de pitié.

Le braconnier leva ses yeux bleus sur Édouard.

— Vous n'êtes pas mon seigneur, répondit-il avec un fier sourire : j'ai tué le chevreuil parce que j'étais sûr que vous voudriez interroger celui qui vous volait votre chasse ; je ne demande pas de grâce parce que j'ai commis le crime dont on m'accuse, et que, suivant la coutume d'Angleterre, je mérite la mort.

Le prince Noir le regarda avec une profonde surprise.

— N'as-tu donc rien à obtenir d'Édouard de Galles ? reprit-il.

— Une seule chose, répliqua le vagabond en secouant avec insouciance ses longs cheveux sur ses épaules. Avant qu'on me passe autour du cou la corde de vos chiens, permettez-moi de recommander mon âme à Dieu.

Édouard, de plus en plus étonné de cette assurance extraordinaire, lui fit signe de la main qu'il lui accordait le temps de faire sa prière.

— Est-ce que le digne évêque de Ségovie ne vous accompagnerait pas, messire prince ? demanda le vagabond en promenant autour de lui ses regards brillans d'un feu sombre.

— Quels rapports un ribaud comme toi peut-il avoir avec l'évêque de Ségovie ? répliqua le prince de Galles.

— C'est moi, seigneur, qui hier lui ai tenu l'étrier au moment où il entrait dans Bordeaux, et je désirerais qu'il pût m'assister aujourd'hui au moment où je vais être lancé dans l'éternité.

— Tu te passeras forcément de son pieux office, car il n'a pas cru devoir prendre sa part d'un plaisir aussi mondain que la chasse.

— Qu'à cela ne tienne, seigneur ! répliqua froidement le vagabond. N'éprouvant pas le besoin d'être pendu sur l'heure, je consentirai volontiers à attendre jusqu'à demain.

— Tu es un rusé compère, dit en souriant le prince Noir, mais ton courage me plaît, et je t'octroie ta requête.

Puis, après avoir ordonné aux varlets d'emmener le braconnier les mains liées.

— Songe, ajouta-t-il en le voyant s'éloigner, que c'est partie remise, et que demain, à pareille heure, tu seras pendu !

— Peut-être ! répondit le vagabond en riant de son rire étrange. Mais vous avez perdu la vraie piste, et ces malheureux serfs sont sauvés, murmura-t-il tandis que chasseurs, meute et varlets remontaient le sentier sans que les feuilles du fourré s'agitassent.

IV

DE L'INCONVÉNIENT POUR UN HÉRITIER D'AVOIR DES FRÈRES BATARDS.

Le soir du même jour, la cour d'honneur du monastère de Saint-André était encombrée de litières et de chevaux gardés par des pages et des varlets. Ces honnêtes serviteurs jouaient aux dés, devisaient de leurs exploits et se querellaient en attendant leurs maîtres, qui, à l'issue de la chasse, avaient été conviés à un somptueux repas préparé, par ordre du prince de Galles dans la grande salle du réfectoire.

Autour d'une table immense couverte d'une nappe d'une extrême finesse et chargée de venaison, de lourdes pâtisseries, de fruits et de vins choisis, étaient assis Édouard et la princesse, ayant à leurs côtés les lords et les barons. Au nombre des convives figuraient aussi dom Augustin Gudiel, le chevalier de Haro, et les principaux personnages qui composaient l'ambassade du nouveau roi de Castille.

Aux quatre angles de la salle se tenaient, immobiles comme des statues de pierre, de vigoureux vassaux qui portaient des torches de cire odorante et sur les pourpoints desquels étaient brodées les armoiries du prince Noir.

Entre les hommes et les convives circulaient de jeunes pages qui veillaient à ce que les coupes d'argent fussent toujours pleines et les assiettes d'émail largement pourvues.

Ils remplissaient les devoirs de leur charge avec tant de zèle et de bon vouloir que vers le milieu du festin toute gêne disparut. La princesse se leva de table pour se retirer dans son oratoire, et dom Augustin lui-même, dont la physionomie avait conservé jusqu'alors une expression de contrainte et de réserve, se laissa gagner par la gaieté générale.

C'était un déluge de gais propos, de plaisanteries, de folles histoires, entremêlés de sarcasmes et d'éclats de rire. Les uns devisaient tout bas d'amour, d'autres racontaient bien haut les prouesses du prince, qui avait été, comme toujours, le roi de la chasse, car il avait tué un cerf dix cors.

— Ne me flattez pas aux dépens d'autrui, dit avec une franche bonhomie Édouard; la journée a été bonne pour tout le monde, car chacun a fait preuve d'adresse.

— Jusqu'à notre grave maréchal d'Aquitaine, sir Stephen Cosington, ajouta John Chandos en regardant malicieusement son voisin.

— C'est vrai! reprit Robert Knolles, tandis que le maréchal s'agitait impatiemment sur son fauteuil de chêne aussi lourd et aussi massif qu'une stalle de chanoine dans une cathédrale. Lui qui n'atteint jamais rien, il a blessé aujourd'hui trois piqueurs et tué deux chiens.

— C'est-à-dire, répliqua le maréchal pourpre de colère en entendant les convives éclater de rire, que sans ce misérable vagabond qui a eu l'effronterie de tuer le chevreuil que je poursuivais, j'aurais été le plus heureux chasseur de la journée, après monseigneur Édouard.

— Rassurez-vous, adroit veneur, dit Robert Knolles, vous serez vengé demain du manant qui vous a volé votre gloire.

— Et vous l'eussiez été sur l'heure, ajouta John Chandos, si l'évêque de Ségovie n'eût pas dédaigné notre partie de chasse comme un divertissement trop profane.

— Aussi ai-je vivement regretté son absence! soupira sir Stephen d'un air de profond regret.

— La robe d'un prêtre sied mal au milieu de ces jeux qui sont l'image de la guerre, dit froidement dom Augustin. L'Église a horreur du sang, et pour moi je ne me plais pas à ces scènes de meurtre et de destruction.

— Vous y eussiez cependant trouvé cette fois l'occasion d'exercer votre pieux ministère, répliqua ironiquement le prince de Galles offensé de ce blâme indirect.

— Moi, monseigneur? reprit l'évêque avec étonnement.

— L'audacieux braconnier qui a si méchamment nui à la réputation de notre maréchal d'Aquitaine, poursuivit Édouard, allait être pendu à un chêne de la forêt, lorsqu'il a eu l'ingénieuse idée de demander un confesseur; ce que je ne pouvais, comme bon chrétien, lui refuser.

— Quoique ce vilain me soit inconnu, messire prince, répliqua l'évêque, je vous remercie hautement, au nom de l'Église, de lui avoir accordé le temps de recommander son âme à Dieu.

— Inconnu! répéta Édouard, pas tant que vous le croyez; le drôle a eu l'honneur de vous tenir hier l'étrier à votre entrée dans la ville, et, en raison de ce léger service, il tenait à obtenir de vous l'absolution de ses péchés.

Augustin Gudiel, frappé comme d'un coup de foudre, se sentit pâlir malgré lui.

— Où est cet homme, monseigneur? demanda-t-il en proie à la plus violente émotion.

— Dans les cachots du monastère.

— La religion me fait un devoir de ne pas laisser plus longtemps ce malheureux sans consolation, dit vivement l'évêque.

Et il se leva dans l'intention de sortir aussitôt du réfectoire, car il avait hâte d'éclaircir le vague soupçon qui assiégeait son esprit depuis la veille.

— Rassurez-vous, dom Augustin, dit le prince de Galles en voyant l'agitation que son hôte ne pouvait parvenir à dissimuler malgré tout l'empire qu'il possédait sur lui-même, l'affaire est beaucoup moins grave que vous ne le supposez.

— Pour nous autres gens d'Église, répliqua Gudiel avec une sorte de pieuse exaltation, c'est une lâcheté que d'hésiter à quitter une fête pour se rendre là où il y a une douleur à consoler, et puisque ce pauvre homme n'attend que ma bénédiction pour mourir en paix, je ne veux pas retarder le moment qui doit lui procurer une éternelle félicité au lieu d'une vie de misère et d'amertume.

— Demeurez, je vous prie, seigneur évêque, insista Édouard. Je vais envoyer querir le prisonnier, qui nous divertira, j'en suis sûr, par son audace joviale, si j'en juge par le sang-froid et la présence d'esprit qu'il a montrés ce matin en regardant la corde qui allait lui serrer le cou. Il était moins pâle que vous ne l'êtes à cette heure, seigneur évêque.

Et sur un signe du prince de Galles, un des pages sortit de la salle.

— J'aurai la hardiesse de vous faire observer, monseigneur, que ce n'est point en pareil lieu que nous devons jouer avec les angoisses d'une créature de Dieu condamnée à mourir.

— Ne vous alarmez pas si chaudement, dom Augustin; si la grâce de ce vagabond vous tient beaucoup à cœur, j'aurai peut-être la faiblesse de vous l'octroyer.

— Oh! monseigneur! murmura Gudiel. Et la voix expira sur ses lèvres minces avant qu'il eût pu achever sa pensée.

— Qu'en pensez-vous, sir Stephen? continua Édouard.

— Le rustre mériterait pourtant bien une leçon, messire prince, répondit le maréchal.

— Convenez que pour l'avenir celle-là ne lui servirait guère.

— Au fait, en y réfléchissant mûrement, je crois que vous avez raison, monseigneur.

Au même instant la porte de la salle se rouvrit; et le

prisonnier parut sur le seuil, où les archers qui l'avaient escorté s'arrêtèrent.

A la vue de cet homme, les traits de dom Augustin se contractèrent, son visage se couvrit d'une pâleur livide, et tout son corps frissonna.

— Avez-vous donc oublié que le sort de ce vagabond est entre vos mains? lui demanda le prince Noir.

— Que ne dis-tu vrai? répliqua mentalement Gudiel, dont les yeux brillaient d'un sinistre éclat. Et se tournant vers le prince, il essaya de sourire.

Quant au nouveau-venu, il ne bougeait pas. Il supportait sans embarras comme sans audace le poids de tous les regards, secouant sa longue chevelure blonde comme la crinière d'un lion, relevant sa tête avec majesté, et fixant ses yeux bleus calmes et froids sur Édouard de Galles.

Le prince lui fit signe d'approcher. Il obéit.

Les convives ne purent s'empêcher d'admirer la fière contenance de ce vagabond.

— Es-tu un serf fugitif et rebelle du duché de Guyenne? lui demanda Édouard.

— Qui je suis à cette heure? répondit-il d'une voix railleuse : moins que rien, car je n'ai pas d'escarcelle gonflée d'or pour acheter des amis, pour corrompre mes juges, pour séduire mon geôlier; car je n'ai pas d'armes pour me faire craindre de mes ennemis. Je ne suis bon qu'à être insulté, foulé aux pieds, pendu.

— Tu as pourtant du courage et de l'orgueil.

— A quoi sert le courage, lorsqu'on est pauvre, désarmé, abandonné? L'homme ne vaut que par ce qui n'est pas lui, par la pesanteur de sa hache, par le nombre de ses vassaux, par les pierreries de son manteau.

— N'avais-tu donc pas de famille pour te protéger et t'aider?

Les yeux du vagabond étincelèrent.

— Une famille! oui, j'avais une famille, une nichée de frères qui m'enviaient et me haïssaient parce que j'étais l'aîné. Chauffés à la flamme de mon âtre, ils épièrent pendant des années l'instant favorable pour me chasser de la maison que mon père m'avait laissée. Je n'ai pas toujours été gueux comme aujourd'hui, monseigneur. J'avais hérité de mon pauvre père de nombreux troupeaux, de gras pâturages, de riantes vignes au soleil.

— Et comment as-tu perdu toutes ces richesses?

— Parce que j'avais des frères tapis dans mon héritage comme le ver au cœur du fruit. Je les aimais; j'avais confiance en eux. Ma table était la leur; ils montaient mes chevaux, chassaient dans mes bois et mangeaient à ma table. Eh bien! l'un d'eux abusa indignement de ma bonne foi. Un jour, je m'absentai et le chargeai de veiller sur ma jeune femme, comme sur mon plus cher trésor. Je croyais qu'il serait jaloux de mon honneur comme du sien. Il se fit un jeu de ma crédulité aveugle, et fit entendre à cette femme qui portait mon nom des paroles d'amour. Quand je revins, mon honneur était un sujet de complainte et de risée.

— Et tu souffris patiemment cet outrage? interrompit vivement Édouard.

— C'était mon frère, répliqua douloureusement le vagabond, dont le visage devint blême. Qu'auriez-vous fait à ma place, monseigneur?

— Je l'aurais tué! répliqua froidement le prince de Galles.

— Vous, le loyal chevalier, vous l'auriez tué! reprit le vagabond avec un visage plus calme. Eh bien! moi, j'avais horreur de verser le sang de ce frère coupable. Je voulus seulement ne plus revoir celui qui m'avait trompé; mais il eut l'audace de rentrer sous mon toit, de chercher à m'abuser par de fausses paroles, et mes varlets irrités, plus soucieux que moi-même de mon honneur, voulurent le repousser, et, dans la lutte qui s'engagea, ils le tuèrent sur le seuil de ma maison.

— C'était justice! s'écrièrent les lords et les barons.

— Justice! répéta le vagabond. Pourtant le plus envieux de mes autres frères me traita alors de félon et d'assassin. En vain je le comblai de preuves de mon amitié. En vain je lui donnai une part de mon héritage. Il ne me pardonnait pas. Mais comme il n'était pas assez hardi pour m'attaquer en face, il loua les bras et les épées d'une troupe de spadassins de profession, et une nuit ils assaillirent mon logis, blessèrent et tuèrent les quelques serviteurs dévoués qui tentèrent de me défendre, et, appelant à la curée nombre de mes voisins jaloux de ma prospérité, ils me chassèrent de mon bien. Depuis ce jour, j'erre comme un maudit, ne trouvant nulle part l'hospitalité que j'ai si souvent octroyée à tous.

— Par le Dieu qui mourut pour nous, tu mérites d'être pardonné! s'écria le prince Noir. Dom Augustin, je vous remercie de votre intercession en faveur de ce malheureux. Achevez votre œuvre. Je vous le donne, car j'espère que vous exercerez envers lui cette charité chrétienne dont vous nous parliez si éloquemment tout à l'heure.

L'évêque de Ségovie, pâle et stupéfait, n'osait lever les yeux sur ceux qui l'entouraient.

Tout à coup, le vagabond, marchant droit à lui, posa une main sur son épaule et lui dit d'une voix forte :

— Dom Augustin, acceptes-tu le don du prince Noir? Veux-tu m'avoir pour serviteur? Marcherai-je à côté de ta selle en qualité de varlet d'éperons? serais-je nourri des miettes de ta table? Seras-tu si généreux envers celui devant qui tu as fléchi le genou, autrefois?

Tous les convives fixèrent des yeux étonnés sur le prisonnier, et remarquèrent avec surprise que dom Augustin frissonnait sous la pression de sa main, comme si elle eût été de fer rougi.

Pourtant il ne répondait pas un mot. Alors une flamme de colère jaillit des yeux bleus du vagabond, et il lui cria d'une voix qui retentit comme la foudre au milieu du profond silence :

— Lève-toi donc, infidèle serviteur, et fais place à ton maître!

— Que veux-tu dire? demanda Édouard, qui ne comprenait rien à l'audace de cet homme et à la prostration singulière de l'évêque de Ségovie.

— Ce que je veux dire, reprit le manant, c'est que le jour de ma vengeance est arrivé, puisque le traître qui a contribué à ma chute me rend lui-même témoignage par son silence et sa terreur! Il était fier envers moi, lorsque je commandais encore à des épées fidèles! Mais en me voyant apparaître devant lui en captif, couvert de haillons et le visage pâli et creusé par la faim, le remords de son crime a pénétré jusqu'à son cœur : il tremble devant le mendiant et l'affamé, lui qui était si orgueilleux envers le roi don Pedro.

— Le roi don Pedro! s'écrièrent tous les convives effarés de stupeur.

L'évêque de Ségovie s'était levé machinalement, n'ayant pas la force de résister à cette voix impérieuse.

Le vagabond le repoussa dans le rang des pages, et dit fièrement :

— Oui, mes seigneurs, je suis don Pedro de Castille, et je demande à l'ambassadeur du comte de Trastamara s'il osera me démentir.

Dom Augustin, écrasé sous le poids de cette révélation foudroyante, baissait humblement la tête.

— Messire prince, reprit le roi, je n'ai pas aujourd'hui d'autres preuves à te donner à l'appui de la vérité. Tous ces chevaliers castillans m'ont reconnu, quoique je n'aie plus mon épée et la bague qui me servait de sceau royal. Pourtant, si tu es ici le maître, et si tu préfères l'alliance du puissant et heureux don Enrique à celle du pauvre fugitif qui a tué un chevreuil dans tes forêts, tu peux confirmer le don que tu as fait à l'évêque de Ségovie de mon corps et de mon âme. Je n'ai point de rançon à lui offrir, et toi seul tu es assez riche pour pouvoir dégager ta parole. Quant à notre traité d'alliance, ne te crois pas retenu par ce lien fragile : je le déchire, car tu l'as conclu avec un roi, et non avec un vagabond condamné à la corde.

Maintenant, Augustin Gudiel, verse-moi à boire, car je suis cruellement altéré.

Et il tendit à l'évêque sa coupe d'argent ; tous les lords et les barons s'étaient levés, muets d'étonnement et de pitié, pour faire honneur à cette grande infortune. Leurs yeux se fixèrent avec une curiosité anxieuse sur dom Augustin, à qui un des pages venait de remettre en main un flacon de vin.

La main de l'évêque tremblait ; après un moment d'hésitation ; au moment où chacun pensait qu'il allait arracher la coupe d'argent des mains du vagabond, il leva les yeux avec une expression qu'il essayait de rendre arrogante ; mais, subjugué par le regard noble et imposant du roi, troublé par la vue de ces haillons qui contrastaient si étrangement avec la majesté et la sérénité royales de son ancien maître, il fléchit le genou et remplit la coupe, rendant ainsi un éclatant hommage à la vérité.

Le prince Noir s'avança alors vers don Pedro et lui tendit les bras, au milieu des applaudissemens de la foule des convives.

— Beau cousin, dit-il ensuite, à partir de ce moment vous êtes mon hôte, et nul ne vous fera plus insulte. Quant à notre alliance, elle ne sera pas rompue si vous vous justifiez des accusations que les partisans de don Enrique ont portées contre vous jusque dans notre cour ; les bras de mes chevaliers ne feront pas défaut au roi injustement détrôné.

— Tout mon crime, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, répliqua don Pedro, c'est de n'avoir pas distribué mon royaume à mes frères bâtards, et de ne pas avoir voulu être l'esclave ou le jouet couronné des grands de Castille, qui veillaient sur mon peuple comme les loups veillent sur un troupeau de moutons.

— Pourtant, beau cousin, le peuple lui-même vous accuse de favoriser les Sarrasins et les juifs.

— Parce que le peuple est une race ingrate et aveugle, qui met ses rancunes au-dessus de ses véritables intérêts, reprit don Pedro avec fermeté ; tant qu'il a tremblé devant la tyrannie des ricos-hombres, il est venu se blottir humblement à l'ombre de mon nom de justicier. J'étais l'arbre sous lequel l'opprimé venait chercher un abri pendant l'orage ; mais quand justice fut faite, quand l'azur eut reparu au ciel, chacun, abandonnant l'asile protecteur, partit en en emportant une branche.

— Votre cause est celle de tous les rois, et je la soutiendrai avec l'aide de Dieu et de mes vaillans barons, dit le prince de Galles, en interrogeant du regard les seigneurs qui l'entouraient. Si le bâtard don Enrique gardait cette riche proie, tous les bâtards prendraient exemple sur lui et chercheraient à dépouiller les véritables héritiers.

Ces paroles devaient trouver un écho dans le cœur de tous ces capitaines, habitués au tumulte de la guerre, à la vie aventureuse des camps, et qui commençaient à se lasser de rester inactifs au milieu des grands événemens qui s'accomplissaient autour d'eux. Aussi accueillirent-ils avec un enthousiasme sincère l'appel du prince Noir, et y répondirent-ils par un cri unanime et terrible.

— En Espagne, en Espagne !

Ce cri était une suprême insulte, un sanglant défi jeté à la face de l'ambassadeur de don Enrique. Aussi Gudiel, ayant vu tous ses compagnons se ranger autour de lui, étendit sa main vers Édouard de Galles, et lui dit d'une voix brève et sourde :

— Messire prince, l'accueil que vous venez de faire à l'ennemi de mon maître est la preuve que ma mission est terminée. Vous ne vous offenserez point si je désire ne pas assister plus longtemps à ce festin.

— Dom Augustin, répondit Édouard, tu peux te retirer, mais tu diras à ton maître triomphant que tu m'as vu boire dans la même coupe que le vagabond don Pedro.

Et prenant la coupe des mains de son royal hôte, il la vida en souriant.

Le roi était debout ; ses yeux bleus étincelaient ; un éclair de joie venait d'illuminer son front, et, malgré ses longs cheveux en désordre, sa barbe inculte et ses haillons qui contrastaient d'une façon si étrange avec les brillans costumes de tous ceux qui l'entouraient, il était beau de noblesse et de fierté.

— Tu diras aussi à ton maître, ajouta-t-il, orgueilleux évêque, que dans trois mois je serai de retour en Castille, accompagné de chevaliers qui savent comment on fait prisonnier l'invincible Bertrand, et comment on fait fuir les malandrins sans acheter leur fuite par des indulgences et des chariots de florins. Et souviens-toi, Augustin, que si je remets le pied dans mon alcazar de Séville, mon premier soin sera d'y tenir une audience solennelle où je citerai quiconque aura été traître envers moi.

— Ce jour-là, reprit fièrement Gudiel, je paraîtrai sans crainte devant toi, car tu es mon débiteur, seigneur roi. Le prince de Galles m'avait fait don tout à l'heure de son prisonnier. Tu étais mon esclave ; je pouvais te forcer à me servir et à t'humilier devant moi. J'ai respecté ton infortune et je n'ai point exigé de rançon en échange de ta liberté. Cette rançon, tu me la dois toujours.

Et l'évêque de Ségovie, s'inclinant devant le prince Noir, s'éloigna la tête haute, suivi de ses compagnons, dont aucun n'avait osé intervenir dans cette scène terrible.

Après son départ, la gaieté des convives devint plus bruyante : la grande coupe où pétillait un vin généreux circula à la ronde, et les chants des ménestrels s'élevant dans la salle du festin mirent le comble à l'enthousiasme soudain des lords et des barons pour la cause de ce roi dépouillé par son frère.

Le prince Noir, ne voulant pas laisser leur ardeur se refroidir, proposa à don Pedro de se rendre le lendemain matin à l'église et d'y faire bénir les étendards et les bannières par l'évêque de Bordeaux. Tous les convives jurèrent d'assister à cette cérémonie, et Édouard dit alors à son hôte :

— Beau cousin, vous êtes entré dans Bordeaux nu, désarmé, garrotté comme un brigand, mais vous en sortirez maintenant à la tête de la plus vaillante armée du monde.

V

POURQUOI LA JUIVE SE RÉFUGIA DANS UNE ÉGLISE.

Le lendemain, vers dix heures du matin, don Pedro, monté sur le cheval barbe du prince de Galles, sortait de la cour d'honneur du monastère de Saint-André, suivi d'un brillant cortége. Édouard voulut aller à la gauche du roi, et son destrier s'étant cabré pendant le trajet et ayant refusé d'avancer :

— Prenez la droite, seigneur, lui dit courtoisement Pedro, car je vois bien que votre cheval s'aperçoit qu'il n'est pas à sa place.

Le prince sourit et refusa d'obéir à la prière de son hôte ; aucun autre incident ne signala la marche du cortége jusqu'à ce qu'il arrivât à la porte de l'église où la messe devait se célébrer.

A la même heure, un homme au teint hâlé, et qu'à son sayon de toile grossière, à ses pieds nus, à ses regards inquiets, il était aisé de reconnaître pour un pauvre paysan, s'avançait avec précaution à travers les rues les plus désertes de la ville, en cherchant à éviter la curiosité des passans.

Ce manant finit par s'arrêter dans une rue obscure, devant une maison de bois de chétive apparence, dont la porte était entr'ouverte et le seuil jonché de paille.

Le maître du logis, assis sur un banc de pierre, les coudes appuyés sur les genoux et la tête enfouie dans ses deux mains, paraissait absorbé par de pénibles réflexions.

Le paysan s'approcha de lui à pas légers et lui posa légèrement la main sur l'épaule. Le bourgeois leva lentement la tête.

— Daniel ! dit-il aussitôt en souriant d'un sourire amer et en tendant la main au nouveau-venu, est-ce bien toi ?

— Oui, Martial, reprit Daniel à voix basse, après avoir regardé avec inquiétude autour de lui, c'est moi qui viens, connaissant ton cœur franc et sincère, te demander aide pour ma femme et mes pauvres enfans.

— Asile ! répondit Martial en fixant sur son ami des yeux hagards, asile ! répéta-t-il.

Et il se mit à éclater en sanglots convulsifs, en cachant de nouveau sa tête entre ses mains comme s'il eût eu honte de laisser voir sa douleur.

— Oui, reprit Daniel étonné, car le malheur a envahi ma maison. Mon attelage a été dévoré par les loups, tu le sais. Mais ce que tu ignores, c'est que ma charrue et tous mes instrumens de travail m'ont été pillés, c'est que ma pauvre cabane a été incendiée. Tu es le seul parent, le seul ami qui me reste. C'est donc à toi seul que je puis demander l'hospitalité.

— Tiens, dit Martial d'une voix sourde, en poussant de la main la porte de sa maison, regarde !

— Jésus, mon Dieu ! s'écria Daniel en s'arrêtant épouvanté sur le seuil ; pourquoi cette chambre est-elle vide comme une tombe ? Les routiers ont-ils passé par ici ?

— Vois-tu ce gros homme qui cause et rit au coin de la rue avec des portefaix courbés sous le poids de mes habits, de mes tables et de mes escabeaux ? reprit Martial.

— Je le vois.

— Eh bien ! cet homme est le collecteur, que je n'ai pu payer. C'est lui qui a fait enlever tout à l'heure le peu de meubles que je possédais pour les faire vendre en place publique. Tu vois que le paysan n'a rien à envier au bourgeois, dans ce temps de malheur.

— Pauvre Martial ! soupira Daniel, oubliant un instant ses propres chagrins pour ne songer qu'à ceux de son ami.

— Ne perds pas ton temps à me consoler, poursuivit Martial, car tu as une femme et des enfans qui souffrent et qui t'attendent ; retourne donc vers eux, et puisses-tu rencontrer sur ton chemin quelqu'un qui soit moins malheureux que moi et qui te vienne en aide.

Daniel suivit le conseil de Martial, et, après l'avoir embrassé, il s'éloigna rapidement ; il marcha ainsi pendant une heure, ne rencontrant que de jeunes fous dont la bruyante gaieté lui navrait le cœur, ou de craintifs et prudens bourgeois qui, en le voyant s'arrêter devant leur logis, se hâtaient de fermer leurs portes. Deux ou trois bonnes femmes lui dirent bien en passant : « Que Dieu vous assiste, pauvre homme ! » mais personne ne mit la main à l'escarcelle pour lui faire l'aumône.

Le malheureux commençait à désespérer, lorsqu'il aperçut au détour d'une rue trois hommes d'église montés sur des mules. C'était Augustin Gudiel qui sortait de l'hôtel de sir Stephen Cosington en compagnie de deux moines.

— Mes bons seigneurs, leur dit-il d'une voix suppliante, au nom de Dieu, prenez pitié de moi !

L'évêque laissa tomber un regard sévère et glacial sur le malheureux qui se courbait humblement devant lui, et continua d'avancer en lui faisant signe de la main de se retirer sans l'importuner davantage.

Daniel répéta sa prière d'une voix plus suppliante encore.

— Je crois que ce mendiant ose me barrer le passage, dit dom Augustin ; et, poussant sa mule en avant, il heurta si violemment le pauvre diable qu'il le renversa sur le pavé.

Puis tous trois continuèrent leur route sans même regarder en arrière.

En ce moment, une jeune femme, dont un grand voile couvrait la figure et enveloppait à moitié la riche simarre de soie de Perse, sortait d'une hôtellerie voisine de l'hôtel du maréchal d'Aquitaine ; suivie d'un esclave noir, elle se rendait sans doute aux bains ; mais lorsqu'elle entendit le cri de douleur jeté par Daniel, dont le visage était ensanglanté, elle courut sans hésiter vers lui, et, après avoir rejeté son long voile en arrière, afin d'être plus libre dans ses mouvemens, elle se pencha vers le mendiant, et se mit à étancher le sang qui coulait de sa blessure sans proférer une parole. Puis, tirant de l'escarcelle de velours qui pendait à sa ceinture trois ou quatre florins, elle les glissa presque furtivement dans la main crispée du misérable.

Au cri de joie que poussa Daniel en voyant briller l'or, dom Augustin retourna la tête ; un cri lui échappa à son tour, car il venait de reconnaître la fille de Samuel Ben-Levi. La charité de la pauvre enfant l'avait trahie.

— Oh ! merci, merci, noble dame ! s'écria le paysan en baisant le bas de la robe de Rachel comme celui d'une sainte. Soyez bénie, vous qui avez eu pitié de ma détresse !

Puis il saisit la main blanche de la juive, la pressa dans ses mains calleuses et la baigna de larmes.

Alors les bourgeois et les passans, qui avaient détourné la tête lorsque Daniel s'était adressé à leur pitié, s'arrêtèrent bravement ou accoururent se grouper autour de lui lorsqu'il ne fut plus question que de satisfaire leur curiosité.

— Voyez, voyez ces florins ! disait le paysan en les montrant à la foule ébahie. Oh ! je suis riche maintenant, bien riche ! Je puis acheter du pain pour mes enfans, de bonnes casaques de laine qui couvriront et réchaufferont leurs petits membres glacés. Oh ! comme ils prieront Dieu de vous être favorable, bonne dame, d'éloigner tout malheur de celle qui est si miséricordieuse !

Rachel, embarrassée de cette reconnaissance fervente et expansive, voulait se dégager du milieu de cette foule qui s'extasiait sur sa générosité, lorsque la voix dure de Gudiel vint changer tout à coup la face des choses.

— Drôle ! s'écria-t-il après s'être un peu rapproché du groupe, jette à terre les florins que ce démon tentateur a glissés dans ta main, et qui devraient te brûler comme le feu de l'enfer, car cette fille qui a osé humilier un chrétien de son aumône sort d'une race maudite entre toutes. Cette fille est une juive, quoique sa robe ne soit pas écussonnée de la rouelle jaune, conformément aux édits.

Un cri d'horreur et d'aversion circula aussitôt dans la foule. Daniel, épouvanté lui-même, retira brusquement sa main, et, après avoir regardé tour à tour l'évêque et la juive d'un œil effaré, il laissa lentement et comme à regret rouler à terre les beaux florins brillans qui devaient nourrir et vêtir ses enfans.

Rachel, éperdue, rejeta son voile sur son visage et s'enfuit ; mais l'implacable voix de Gudiel la poursuivait comme une malédiction.

— Ramène cette femme devant moi, de gré ou de force, s'écria-t-il en montrant à Daniel la jeune fille qui se sauvait avec la légèreté d'une biche effarée, et devant qui les groupes s'étaient ouverts. Que crains-tu, faînéant ? Pourquoi restes-tu accroupi à terre comme un cul-de-jatte, au lieu de m'obéir ? Quoi qu'il arrive, si elle résiste et que tu sois contraint d'employer la force, tu auras bien mérité de Dieu.

— Hélas ! seigneur évêque, répondit le paysan atterré, chez qui un reste de reconnaissance luttait encore contre la soumission que lui commandait le caractère sacré de Gudiel, je n'ai ni la force ni le courage de porter une main violente sur cette jeune dame, car, dans la ville de Bordeaux où j'ai mendié depuis ce matin, une seule main amie s'est tendue vers moi, c'est la sienne.

— La main d'une juive ! dit dom Augustin avec mépris.

Du sein de la foule qui se pressait tumultueuse autour du paysan et de l'évêque, quelques voix s'élevèrent timidement en faveur de Daniel.

— Les florins sont des florins dans toutes les poches, observait l'un.

— Les routiers pillent les juifs comme les chrétiens, et font bombance avec leur or sans vergogne, disait l'autre.

— Les barons savent bien emprunter les florins des juifs, sans exiger qu'ils soient marqués d'une rouelle jaune, ajouta un troisième.

— Suis-je donc ici en pays de mécréans? s'écria alors Gudiel avec force. Et comme tous les yeux se baissèrent devant son regard étincelant : — Oubliez-vous, continua-t-il, que les édits ont imposé à tous les gens de cette race, qui a trafiqué du sang de notre Sauveur, l'obligation de porter une marque honteuse, afin que nous ne fussions pas exposés à la souillure de leur contact? Oubliez-vous que tout chrétien qui trouve en son chemin un juif sans ce signe réprobateur a le droit de le tuer sans pitié?

— C'est vrai! c'est vrai! se hâtèrent de répondre ceux sur qui dom Augustin dardait son regard inquisiteur.

— Tu as entendu, manant, reprit ce dernier en s'adressant à Daniel. Lève-toi donc, si tu n'es pas un mauvais chrétien. Expie ta criminelle hésitation par ton obéissance. Pourquoi regardes-tu ces florins avec une expression de regret? Ils viennent d'une source immonde, foule-les sous tes pieds comme je voudrais fouler sous les miens les trente deniers que Judas l'Iscariote reçut pour avoir vendu son maître. Notre-Seigneur Jésus! Ne sais-tu pas que les juifs ne s'enrichissent que de la misère des chrétiens, et que leur or est toujours taché de notre sang et de nos larmes? Lève-toi donc et poursuis cette fille qui t'a outragé insolemment en te faisant l'aumône. N'as-tu pas honte, toi chrétien, de t'être agenouillé devant une juive, d'avoir baisé ses mains et de lui avoir adressé des actions de grâce? Assez d'humiliation et de lâcheté pour quelques florins!

— Le seigneur évêque a raison, dit un des curieux. Il est horrible de voir une juive porter une escarcelle pleine d'or quand de pauvres chrétiens mendient inutilement leur pain et n'ont pour asile, eux et leurs enfans, que le porche des églises et le lit des ruisseaux.

— Oui! sus à la juive! cria la foule que la harangue de Gudiel commençait à enflammer de colère, et cette clameur parvint aux oreilles de la pauvre fille.

— C'est vrai, pourtant! murmura Daniel avec effort, ma bonne Jehanne meurt de faim dans la forêt, elle voudrait pouvoir nourrir de son sang nos pauvres petits, mais c'est en vain qu'elle implore Dieu de lui venir en aide, tandis que cette juive est vêtue comme une châtelaine, et que son escarcelle contient la vie de plusieurs familles.

— Sur ta damnation éternelle, reprit impérieusement l'évêque, je t'ordonne de m'amener cette fille et de l'entraîner de force si elle ne te suit pas volontairement!

Daniel restait le front courbé sous cette terrible menace; ses dents s'entre-choquaient à se briser; ses lèvres étaient agitées d'un tremblement convulsif, et ses yeux colorés d'une teinte sanglante. Son visage bouleversé attestait la lutte effrayante qui troublait son cœur. Enfin la terreur et la haine que les superstitieuses croyances de cette époque inspiraient au peuple à l'endroit des juifs l'emportèrent; il pensa faire une action méritoire à Dieu en résistant à l'instinct secret de son âme; il se sentit humilié et blessé dans son orgueil de chrétien en songeant qu'il avait pu s'abaisser devant une misérable juive, dont la richesse et le luxe insultaient à sa détresse; il se révolta contre cette charité qu'il regarda comme une insulte, et, résolu à se venger de sa dégradante faiblesse, la tête en feu, il s'élança sur les pas de Rachel.

La pauvre enfant avait lu son sort dans le premier regard de dom Augustin; elle avait voulu tout d'abord rentrer dans l'hôtellerie; mais la porte s'était fermée devant elle, et en vain de sa main mignonne fit-elle résonner le heurtoir, elle ne la vit pas se rouvrir. Épouvantée de ce silence et du tumulte croissant de la rue, abandonnée par l'esclave noir qui avait disparu, pressentant que le danger allait grandir de plus en plus, elle continua à marcher tout droit devant elle, machinalement, et ne s'arrêtant que pour écouter les clameurs qui éclataient ou bruissaient à ses oreilles.

La foule avait suivi Daniel en poussant des hurlemens furieux au milieu desquels on ne distinguait que ces mots féroces : « Sus à la juive! » Elle allait toujours grossissant, car elle se recrutait chemin faisant de tous les curieux, hommes, femmes et enfans, qu'elle rencontrait sur son passage.

Daniel les avait beaucoup devancés; puisant des forces dans son exaltation, il franchissait la distance qui le séparait encore de la fugitive avec une rapidité prodigieuse.

— Arrête, chienne de juive, s'écria-t-il; tu ne m'échapperas pas!

En entendant cette menace, Rachel se retourna, croyant déjà sentir la main du forcené sur son épaule.

Elle vit alors, à cinquante pas derrière elle, un homme qu'elle reconnut avec stupeur, car son front était ceint du bandeau qu'elle y avait posé de ses propres mains; elle entendit la voix qui, peu d'instans auparavant, lui avait dit « Prenez pitié de moi! » proférer contre elle d'odieuses insultes; elle vit la main dans laquelle elle avait laissé tomber son aumône ramasser une pierre et l'en menacer.

Alors le découragement s'empara d'elle, et ses forces l'abandonnèrent. Elle ne pouvait comprendre par quel prodige, par quelle honteuse magie, le misérable qui venait de la bénir, au lieu de la protéger dans son péril, se mettait à la tête de ses bourreaux; elle croyait sortir du monde réel pour entrer dans le monde des songes; elle se demandait avec effroi si sa raison ne s'égarait pas, si elle ne se laissait pas effrayer par de monstrueuses chimères. Enfin, au moment où, au détour d'une rue, elle venait d'arriver sur la place du parvis d'une église, elle tomba sur les genoux, épuisée, haletante, le visage tourné vers ses persécuteurs, et tendant les bras vers Daniel, elle lui cria d'une voix suppliante :

— Ami, n'auras-tu pas pas pitié de moi à ton tour?

Mais Daniel ferma les yeux pour ne pas voir ce visage d'ange, ces beaux yeux d'une expression si touchante qui auraient fait fondre la colère et la haine dans son cœur, et il continua sa course.

La foule qui suivait poussait des cris de joie et battait des mains, car elle allait enfin atteindre sa proie.

La place du parvis était en ce moment encombrée de pages, d'écuyers et de varlets qui gardaient les chevaux de leurs maîtres, attachés aux arbres dont la verdure se détachait sur la teinte sombre du porche de l'église. Un grand nombre étaient groupés sur les marches de la basilique et regardaient curieusement, par l'ouverture des trois portails creusés en ogive, la cérémonie qui se passait dans l'intérieur. D'autres contemplaient d'un œil insouciant le cordon de onze niches occupées par les statues des apôtres, l'immense rosace centrale, la galerie d'arcades à trèfles supportant sur ses grêles colonnettes, la plate-forme flanquée de tours. Mais en entendant les cris de la foule qui poursuivait Rachel, tous retournèrent la tête, et lorsqu'ils eurent vu tomber cette jeune fille tremblante, un sentiment d'indignation et de pitié s'empara de leurs cœurs.

Une jeune page du prince Noir s'élança aussitôt vers elle, et, la saisissant dans ses bras, il la porta rapidement jusque sous le grand portail, tandis que ses compagnons lui faisaient place; puis, la déposant sur la dalle sainte, il s'écria :

— Asile! asile!

Tout cela s'était passé si vite que Rachel regardait son sauveur d'un œil trouble et effaré; elle restait immobile comme une statue pétrifiée par l'épouvante.

—Entrez vite dans l'église, lui dit le page. Ces manans n'oseront pas vous poursuivre dans l'enceinte sacrée. Fussiez-vous une condamnée, vous devenez inviolable pour tous, du moment que vos pieds ont touché l'asile. D'ailleurs vous pourrez requérir la protection de monseigneur le prince de Galles et de ses chevaliers, qui ne laisseront pas outrager une femme devant eux.

Mais Rachel n'osait pas entrer dans l'imposante basilique chrétienne. Elle restait comme scellée à ce seuil redoutable. Elle jeta un regard dans les profondeurs de la nef,

et ses yeux furent éblouis. Le soleil, qui faisait flamboyer les rosaces aux vitraux coloriés, brisait ses rayons en mille teintes bizarres sur le vieil autel gothique, encombré de châsses et de reliquaires, où l'évêque de Bordeaux officiait. Tous les chevaliers du prince Noir, bardés de fer, écoutaient avec ferveur les prières qui s'élevaient vers Dieu en faveur de leurs armes. Les casques et les cuirasses dorés étincelaient au milieu d'une légion de statues qui peuplaient les entre-colonnemens de la nef et du chœur, et qui représentaient des saints, des rois, des barons, des évêques, des princesses, à genoux, en pied ou couchés, et qui étaient faits de marbre, d'argent, de cuivre ou de terre rouge. Les drapeaux et les bannières se déployaient dans l'enceinte du chœur ou siégeaient dans des chaires de bois sculpté et sous des dais de velours brodé d'or, d'un côté le prince et la princesse de Galles, de l'autre don Pedro. C'était un spectacle imposant et solennel.

Cependant la foule, dont la vociférations avait cessé en voyant l'action hardie du jeune page, ne s'aperçut pas plutôt de l'indécision de la jeune fille qu'elle reprit courage.

— Voyez ! s'écria Daniel, la maudite a peur d'entrer dans la nef ! elle craint que les voûtes ne s'écroulent sur elle, que les dalles du lieu saint ne s'entr'ouvrent pour l'engloutir en punition de son sacrilége.

—Il ne faut pas la laisser souiller l'église de sa présence ! hurla un autre ; arrachons-la du portail !

La colère des manans s'était changée en frénésie. Daniel s'élança sur les marches, suivi de sa bande de forcenés, et, lorsque les pages et les écuyers voulurent les repousser, les uns en disant « Prenez garde d'irriter monseigneur le prince de Galles ! » les autres en demandant « Que vous a fait cette femme ? »

— Ce qu'elle nous a fait ? répliqua Daniel. C'est une juive qui est sorti dans les rues de Bordeaux sans porter la rouelle jaune ordonnée par les édits, et qui maintenant a l'audace de chercher un asile dans une église chrétienne.

— Nous voulons la juive ! mort à la sacrilége ! hurla la foule.

Les rangs des pages et des écuyers s'entr'ouvrirent devant les manans. Toute pitié s'était soudainement éteinte dans leur cœur. Que leur importait la vie d'une juive !

Seul le jeune page du prince Noir eut encore le courage de saisir la main de Rachel et de l'entraîner dans la nef, au moment où l'évêque allait descendre de l'autel pour bénir les étendards et les pennons, et où le prince de Galles fléchissait le genou en lui présentant la bannière d'Angleterre déployée.

Daniel et cinq à six des manans les plus déterminés se précipitèrent sur les pas de Rachel en vociférant leurs cris de mort. La cérémonie, troublée par ce tumulte, fut interrompue. Tous les regards se dirigèrent avec l'expression de la plus vive surprise vers cette femme éperdue qui dans toute l'église ne voyait plus que l'autel sauveur sur lequel s'élevait un gigantesque crucifix d'argent, et qui n'entendait que le cri sauvage jeté à quelques pas d'elle par les manans.

Tous les assistans faisaient silence, attendant l'explication de cette scène étrange.

— Que signifie ce désordre ! s'écria, le premier, Édouard de Galles indigné. Cependant Rachel était parvenue jusqu'au chœur, sans que nul lui fît obstacle, et, faisant un effort suprême, elle vint tomber sur les marches de l'autel, qu'elle embrassa de ses bras étendus, en murmurant d'une voix étouffée :

— Grâce ! grâce ! au nom de votre Dieu de paix et de miséricorde !

Les manans s'arrêtèrent interdits à l'entrée du cœur. Daniel seul osa suivre la pauvre fille jusqu'au pied de l'autel.

— Femme, dit d'une voix douce l'évêque de Bordeaux, pourquoi apportez-vous le trouble et le scandale dans le sanctuaire, en présence de ces illustres seigneurs et de ces nobles dames.

Elle leva sur lui des yeux égarés, et, se sentant rassurée par le visage vénérable du prélat :

— L'église du Christ n'est-elle pas un lieu d'asile, seigneur ? répliqua-t-elle d'une voix tremblante.

— Sous ces voûtes le plus grand criminel est à l'abri de la justice humaine, dit l'évêque. Le traître et le meurtrier y ont trouvé plus d'une fois un refuge assuré. L'église se souvient que Notre-Seigneur Jésus a racheté de son sang tous les pécheurs, et elle leur ouvre son sein miséricordieux pour leur donner le temps du repentir.

— Je suis donc sauvée ! soupira Rachel en élevant vers l'image du Christ un regard rayonnant de reconnaissance.

—Non, répliqua la voix rauque de Daniel.

Et le paysan, demi-nu, s'avançant entre elle et le prélat, oubliant le danger qu'il courait s'il était reconnu, froissa dans ses rudes mains le voile de la jeune fille.

—Retire-toi, misérable ! lui cria le prince Noir.

— Je ne sortirai pas seul de l'église souillée par la présence de cette femme, répondit-il. L'église ne peut-être un lieu d'asile pour une juive.

— Une juive ! répétèrent l'évêque et le prince avec un geste de surprise et de dédain.

— Emporte-la hors de cette enceinte, manant ! ajouta froidement Édouard, tandis que tous les barons et chevaliers souriaient avec mépris.

Don Pedro avait senti son cœur tressaillir en entendant la voix de Rachel ; il l'avait reconnue à son entrée dans le chœur ; cette passion qu'il s'était efforcé d'étouffer sous des rêves d'ambition et de vengeance, et qu'il avait traînée avec lui dans sa misère, sans que l'angoisse de la faim, du dénûment et de l'humiliation pût lui faire oublier l'angoisse plus amère et plus douloureuse de l'amour perdu, cette passion venait de se réveiller plus ardente que jamais dans son âme ulcérée. Il était tenté de quitter sa stalle royale pour se jeter sur ce farouche paysan et le renverser aux pieds de Rachel. Son visage était devenu blanc comme la neige ; ses lèvres tremblaient d'un sourire convulsif et menaçant. Pourtant il parvint à comprimer les battemens de son cœur, et s'efforça de patienter encore.

— Viens donc, suis-moi ! disait Daniel à la pauvre enfant.

Et en voulant l'entraîner, il déchira son voile et vit ses yeux de velours s'attacher sur lui, prière muette et déchirante. Il recula involontairement de quelques pas, d'un air gauche et embarrassé :

— Ne me regarde pas ainsi, poursuivit-il à voix basse ; je sais bien que tu es belle. Le démon se cache sous une figure d'ange. Ne t'ai-je pas bénie tout à l'heure, quand tu me faisais l'aumône, quand tu étanchais mon sang. Tu voulais cependant conduire un pauvre chrétien à sa perte ! Ta voix sait me remuer le cœur, mais je fermerai les yeux, je me boucherai les oreilles, je ne serai pas dupe de tes sorcelleries, et je te ramènerai au seigneur dom Augustin qui te jugera

Puis il se rapprocha d'elle avec une résolution implacable.

Les mains de la jeune juive se crispaient et se déchiraient aux châsses qui ornaient l'autel gothique.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait-elle, m'abandonnerez-vous ?

Et ses regards ne voyaient autour d'elle que des visages mornes, indifférens ou hostiles ; tout à coup ils tombèrent sur la stalle surmontée d'un dais de velours dans laquelle était assise la princesse de Galles.

Des larmes contenues brillantaient les yeux de la noble épouse d'Édouard : son visage trahissait une secrète pitié. Rachel n'hésita pas. Au moment où Daniel se baissait pour la prendre dans ses bras, elle s'élança, légère comme un oiseau, vers la stalle de la princesse, se jeta à ses pieds, et, saisissant le bas de sa robe bordée d'hermine, elle la porta à ses lèvres.

— O noble dame, soyez compatissante ! D'un mot, d'un geste, vous pouvez chasser mes bourreaux. C'est un beau

privilége des princes de faire grâce à leur volonté, de rendre la lumière du ciel à ceux qu'attend l'ombre humide du cachot, d'ordonner comme Dieu lui-même de la vie et de la mort ! Oh ! j'ai espoir en vous ; car, même dans mes lointains pays, chacun raconte combien vous êtes clémente et généreuse.

— Éloignez-vous, pauvre fille ! répondit la princesse avec effort. Je n'ai pas le droit de vous protéger.

— Non, madame, vous ne me forcerez pas à aller me jeter dans les mains de ces hommes sans pitié, répliqua Rachel désespérée ; tant que je touche l'hermine de votre robe, je suis en sûreté, aucun d'eux n'aura l'audace de venir me prendre à vos pieds. Vous êtes une grande princesse, madame ; jamais vous n'avez eu à craindre un outrage, vous ne savez pas ce que c'est de souffrir, mais il y a pourtant un lien entre vous et la misérable juive prosternée à vos pieds ; vous êtes femme, et votre cœur est fait de douceur et de miséricorde, vous ne pouvez assister froidement à cette odieuse violence envers une femme. Ne cachez pas votre pitié, madame ; ce n'est pas une faiblesse et une honte devant Dieu que d'avoir une âme miséricordieuse au faible et à l'opprimé.

— Juive, lâche ma robe, dit la princesse. Oublies-tu que ta race est proscrite et honnie pour n'avoir pas eu pitié de notre Sauveur Jésus-Christ ?

— Mais Jésus lui-même a prêché le pardon des injures ! s'écria Rachel. Oh ! madame, si j'avais offensé le dernier des chrétiens, si j'avais repoussé la prière du pauvre, si j'avais commis quelque faute envers ceux qui me poursuivent, je garderais le silence, je n'implorerais pas votre pitié, je n'aurais pas la hardiesse de toucher l'hermine de votre robe. Mais je n'ai fait aucun mal. Si vous croyez que je mens interrogez ce furieux qui m'a menacée jusqu'au pied de l'autel. Je l'accepte pour mon juge.

Et elle se tourna vers Daniel qui baissa involontairement les yeux.

— Fille d'Israël, reprit la princesse de Galles, qui dans sa dévotion sincère et profonde ressentait une sorte d'aversion et d'horreur pour les juifs, tu ne veux donc pas comprendre que je n'ai pas le droit de te plaindre ni de t'écouter ? Je ne me mêle pas des choses d'Église. Tout ce que je puis faire, c'est de pardonner l'audace avec laquelle tu as réclamé ma protection.

— Au nom de votre Dieu, madame, je vous supplie de ne pas me livrer aux violences et aux brutalités de ces hommes ! reprit Rachel d'une voix déchirante. Faites-moi jeter plutôt dans le cachot le plus profondément caché au sein de la terre : ce sera du moins un asile pour moi. La princesse détourna les yeux de la malheureuse, qui se tordait de douleur et d'effroi devant elle. Rachel alors retrouva une lueur d'indignation et de courage : — Mais livrer ainsi une femme lorsqu'on peut si facilement la sauver, c'est lâche cela, savez-vous, madame, répliqua-t-elle en se relevant par un mouvement plein de fierté et de dédain. Avant de me condamner et de me repousser parce que je suis une juive, vous deviez penser que j'étais votre suppliante, et qu'ayant touché le bord de votre robe, j'étais sacrée pour vous. Oh ! puisse ce Dieu que vous croyez honorer par cette dureté de cœur, ne jamais abaisser sa main sur vous ! Puissiez-vous n'avoir jamais de grâce à implorer, même de lui !

— Fille audacieuse, trêve à tes imprécations ! s'écria la princesse irritée, car le débat avait eu lieu au milieu d'un silence morne. Puis, étendant la main vers ses pages : — Délivrez-moi de cette insolente créature, ajouta-t-elle.

Jusqu'alors don Pedro s'était contenu ; la voix de Rachel l'enivrait tellement de commisération, de tendresse et de colère qu'il ne pouvait croire que la princesse restât insensible à ses accens plaintifs ; il espérait toujours qu'elle allait céder à un de ces entraînemens du cœur qui dominent toute réflexion.

Mais lorsqu'il vit les pages s'avancer vers la jeune juive et l'éloigner brutalement de la chaire, après lui avoir tordu ses frêles poignets pour lui faire lâcher la robe de l'épouse d'Édouard, qu'elle serrait toujours avec une force surnaturelle, il s'élança à son tour et dit d'une voix ferme :

— Ne touchez pas à cette femme ! Que les chevaliers l'abandonnent et que les manans l'outragent, moi du moins je la défendrai contre cette stupide et lâche populace qui met son courage à poursuivre une fille innocente et faible, comme ces chiens qui mordent les enfans et qui rampent devant le bâton.

Rachel poussa un cri de joie et de délire. Elle venait de l'apercevoir, lui son amant, son roi, son maître, Pedro, la moitié la plus chère et la plus précieuse de son âme ! C'était bien lui ! ses yeux le contemplaient avec une extase folle. Elle écoutait sa voix avec cette soif de désir qui étreint le voyageur égaré dans les neiges, lorsqu'il entend le tintement vague et lointain de la cloche d'un monastère. C'était lui qui seul se levait pour la protéger ; c'était lui, non plus mendiant, misérable, demi-nu, mais beau, hardi, couvert de sa brillante armure de guerre, l'épée au côté, dans tout l'éclat de sa force et de sa majesté royale.

— Pedro ! murmura-t-elle avec effusion, mais si bas que nul ne l'entendit ; mon Pedro !

Daniel, qui reconnut dans le roi son compagnon le braconnier de la forêt de Larnac, resta stupéfait et n'osa proférer une parole. Mais Édouard, surpris et offensé de l'intervention soudaine de don Pedro en pareille circonstance, lui dit sèchement :

— Je m'étonne, seigneur roi, que vous preniez publiquement la défense d'une ribaude qui a insulté la princesse de Galles.

— Insulté ! répliqua don Pedro avec un sourire dédaigneux, parce qu'elle s'est plainte d'être repoussée comme une criminelle infâme, parce qu'elle s'est plainte d'être livrée sans vergogne, elle une femme, à la justice féroce de ces truands, lorsque la seule accusation qui s'élève contre elle c'est d'avoir oublié d'attacher à sa robe la rouelle jaune, ce stigmate de honte : crime énorme et digne de la corde en vérité ! Je sais bien que c'est par bénigne et singulière tolérance que vos édits permettent aux juifs de respirer le même air que les chrétiens, de se chauffer à leur soleil, et de marcher une partie du jour sur la trace de leurs souliers. Mais j'aime la justice, vous le savez, beau cousin, et je ne voudrais pas que les manans de vos rues pussent condamner et torturer même une juive sans l'entendre.

Le visage pâle du prince Noir s'anima d'ardentes couleurs en entendant ce roi sans couronne, dont il pouvait d'un mot ruiner toutes les espérances, prendre un ton si fier et si hautain. Ce fut donc avec une impatience mal déguisée qu'il lui répondit à voix basse, après s'être approché de lui :

— Cessons, je vous prie, cette discussion irritante et vaine, qui doit affliger les chevaliers dévoués à votre cause et réjouir vos ennemis.

— Faites chasser ces manans de l'église ; que cette jeune fille soit conduite dans l'hôtel de votre sénéchal, et je n'aurai plus qu'à remercier mon loyal allié.

Le prince de Galles haussa les épaules :

— Vous défendez vraiment cette juive avec tant de passion, reprit-il, que vous me porteriez à croire ce que nous contait dom Augustin Gudiel de votre faiblesse pour cette race d'usuriers et de trafiquans.

— Une race d'usuriers ! répéta amèrement don Pedro. C'est ainsi que d'un mot vous jugez et proscrivez tout un peuple. A vous croire, tous les fils de Moïse auraient des cœurs sordides et des mains rapaces : le veau d'or serait toujours leur seul dieu. Ils ne serviraient les chrétiens qu'afin de les tromper et les voler, et les chrétiens ne devraient pas avoir pour eux plus de pitié que pour des chiens enragés. Pourtant, si je protége cette juive de mon épée et de ma parole, au péril de votre colère, mon beau cousin, c'est que cette juive a fait pour moi ce que la plus héroïque chrétienne eût peut-être hésité à faire. Élevée dans la haine de notre religion, et sachant que ses frères voulaient me surprendre et me vendre à don Enrique, elle

a eu tellement horreur de leur lâche duplicité, qu'elle m'a révélé leur trahison et m'a sauvé du piége. Elle n'a pas cru que le crime cessait de s'appeler crime parce qu'il était commis contre un chrétien par les gens de sa tribu. Elle ne s'est pas demandé quel Dieu je servais et je priais avant d'oser me sauver en jouant sa vie. Elle a écouté parler le loyal et naïf instinct de son cœur, et elle a obéi à cette voix intérieure. Pourtant, depuis sa naissance, elle avait vécu, enfermée dans sa maison de la Juiverie de Séville, comme une nonne dans sa cellule, et ne connaissait rien de la vie que les haines qu'on lui avait apprises.

— Ah ! je comprends maintenant pourquoi vous étendez sur sa tête comme un bouclier l'épée que je vous ai rendue, don Pedro, dit le prince Noir avec un accent de sarcasme. Cette juive est la fille de Ben-Levi, dont nous avons entendu vanter la merveilleuse beauté. Seulement je croyais que vous l'aviez déjà récompensée de son dévouement par votre amour, puisque vous l'avez avouée pour votre maîtresse et pour la reine de votre alcazar.

Don Pedro frissonna; ses lèvres blanchirent de l'effort qu'il dut faire pour comprimer sa douleur et pour ne pas répondre avec hauteur à cette ironie provoquante. Insulter à son amour pour Rachel sans que l'insulte fût châtiée sur l'heure, c'était lui jeter au visage un gage sans qu'il osât le relever. Mais il songea au sourire qui dériderait le front soucieux de don Enrique en apprenant cette scène terrible, et il retrouva le courage de répliquer froidement :

— Messire prince, vous vous trompez si vous croyez que le proscrit, le mendiant, le fugitif don Pedro, enivré, ébloui, exalté par l'éclat de ces armures et de ces bannières, a déjà oublié que vous seul vous portez son trône suspendu au bout de votre lance et de votre épée de bataille. Non, ce n'est point la passion qui parle par mes lèvres. Dom Augustin Gudiel vous a dit vrai. J'ai aimé la fille de Samuel d'un amour profond et bien heureux. Mais le jour où mes derniers vassaux, mes plus chers serviteurs m'abandonnaient, où je ne comptais plus que sur une seule fidélité qui devait être l'abri suprême de mon cœur, Rachel m'a abandonné comme les autres. Si l'éclair de la foudre m'avait soudainement aveuglé et paralysé, j'aurais moins souffert. Je ne l'aime plus, car le mépris a envahi mon cœur à la hauteur de mon amour. Je ne savais pas même ce qu'elle était devenue. Je la revois ici pour la première fois : Dieu l'a voulu. Si je l'avais rencontrée ailleurs, sur mon passage, j'aurais détourné les yeux, et ma bouche n'aurait pas prononcé son nom. Mais, je le répète, j'aime la justice avant tout. Il serait indigne de moi de me venger bassement. Puisque je la revois poursuivie par ces manans idiots, repoussée par cette noble et généreuse princesse elle-même, suppliante qui ne trouve que des cœurs froids, indifférens ou hostiles, seule et sans aide contre tous quoique innocente, je la défends. Elle a pu m'abandonner dans un jour maudit, moi je veux lui payer ma dette en ne l'abandonnant pas.

Rachel fixait ses yeux brillans sur don Pedro avec enivrement. C'était toujours le même cœur noble, généreux, dévoué ! Et il avait pu croire à sa trahison, douter de son cœur ! Oh ! comme il la connaissait mal !

Dans l'église, une sourde rumeur circulait parmi les barons et les chevaliers. Ils s'irritaient de l'opiniâtreté du roi de Castille, et l'un d'eux, sir John Chandos, après avoir consulté à voix basse ses principaux compagnons, s'avança vers le prince de Galles et lui dit :

— Monseigneur, ce scandale public a trop longtemps duré. Aucun de vos chevaliers n'est disposé à sacrifier sa vie et celle de ses vassaux pour l'amant d'une juive. Si don Pedro persiste dans son aveugle passion, nous nous tiendrons tous pour déliés de nos engagemens envers lui.

Édouard prit alors une décision soudaine :

— Vous avez entendu le plus illustre de vos défenseurs, beau cousin, dit-il avec vivacité au roi, prenez garde de glacer tout à fait l'ardeur des hauts barons qui ont embrassé votre parti. Ne donnez pas gain de cause à vos accusateurs. Ne sacrifiez pas l'intérêt de votre trône au caprice d'un amour insensé.

— Exigez-vous donc, vous chevalier loyal, reprit le roi, que je livre cette pauvre fille qui m'a sauvé aux outrages de cette ribaudaille qui se jouera de ses angoisses.

— Non, dit Édouard avec dignité, il faut seulement consentir à vous séparer d'elle pour toujours, et la décider à accepter la condition suprême que je lui imposerai pour son salut. Accompagnez-moi dans la sacristie, où je vais réunir en conseil mes lords anglais et mes barons de la Guyenne. Votre résolution dictera la nôtre. Dans quelques instans nous saurons si l'évêque de Bordeaux doit bénir nos bannières ou si nous devons remettre l'épée au fourreau.

— Vous êtes le maître de ma destinée, messire prince, répliqua le roi avec accablement.

Puis, après avoir ordonné aux pages de conduire la jeune juive dans la sacristie, Édouard dit à sir John Chandos :

— Suivez-nous avec vos compagnons. Je vais déclarer devant vous à don Pedro les conditions auxquelles nous combattrons pour lui, et un pareil débat ne doit pas retentir sous les voûtes saintes.

John Chandos, William Felton, Robert Knolles, le captal de Buch, Stephen Cosington et les autres capitaines s'empressèrent de suivre les deux nobles alliés ; et un silence de mort s'étendit dans l'église.

VI

DES PRINCIPALES QUALITÉS QUE TOM BURDETT APPRÉCIAIT DANS UNE FIANCÉE.

A peine entré dans la sacristie, don Pedro prit la main de Rachel et dit au prince de Galles :

— Pour épargner à la fille de Ben-Levi des humiliations et des tortures, je consentirai à tout.

— Beau cousin, répondit Édouard d'une voix haute et ferme, ce n'est ni par le fer ni par le feu qu'un roi peut recouvrer sa couronne perdue. Son pouvoir est mieux défendu par des cœurs dévoués que par des citadelles. Gagnez donc les cœurs avant de songer à gagner des batailles. Les chrétiens d'Espagne ont eu horreur de votre amour pour une juive. Cet amour vous avilissait à leurs yeux et faisait de la religion l'auxiliaire de don Enrique. Je vous le dis dans toute la franchise de mon âme, si vous êtes las de voir la révolte et la sédition éclater, comme des brandons de feu, dans vos royaumes, il faut rompre toute relation avec cette femme et avec les gens de sa race.

Don Pedro tourna vers Rachel des yeux mornes, éteints par l'angoisse secrète ; mais elle ne le vit pas, car elle se tenait debout, immobile et la tête baissée, comme un coupable devant ses juges. Elle comparaissait en effet au tribunal d'Édouard, qui allait décider de son sort.

— Fille de Samuel ! poursuivit le prince Noir, si vous aimez véritablement don Pedro, si vous avez quelque souci de l'honneur et de la fortune de votre roi, si vous voulez qu'il rentre glorieux et triomphant en Castille, il faut que vous renonciez à lui pour toujours. Une barrière infranchissable doit s'élever entre vous. Voilà le gage que nous exigeons avant de donner notre sang pour lui.

— Renoncer à lui pour toujours ! s'écria Rachel tremblante. Ainsi je ne pourrai plus le voir, plus jamais l'entendre ? Il ne me sera pas même permis de le suivre de loin du regard, dans les jours de fête et de joie ! Pour moi, il sera mort ! Que m'importe de vivre à ce prix ? Oh ! quoi qu'il m'en coûte, j'obéirai, monseigneur, ajouta-t-elle en tombant aux genoux d'Édouard. Tant que mon cœur battra, je verrai don Pedro dans mon souvenir ; je

prierai pour lui. J'entendrai parler de ses hauts faits; je serai heureuse. Ordonnez, messire prince.

— Je vais vous demander un sacrifice étrange et cruel, dit Édouard en hésitant. Il s'agit d'abjurer votre religion et de devenir chrétienne.

— Chrétienne! répéta Rachel, comme frappée de la foudre, chrétienne! Quoi! renier mon Dieu, blasphémer la foi de ma mère, le Dieu qu'elle a remercié en me donnant la vie et qui a versé sa bénédiction sur mon enfance calme et riante; ce Dieu à qui ma mère me faisait balbutier des prières murmurées par ses lèvres et entrecoupées par ses baisers! Oh! c'est horrible! Ne savez-vous pas combien on méprise les renégats? Comment croirez-vous à mes sermens quand ma bouche sera souillée par l'abjuration? Et moi qui avais horreur d'Ésaü le renégat, je serai donc aussi vile que lui! Eh bien! je prierai le Dieu de don Pedro, je me ferai chrétienne. Les chrétiens me mépriseront, mais vous pardonnerez à don Pedro de m'avoir aimée. Les juifs me haïront et me maudiront comme un opprobre vivant, mais votre épée rendra la Castille à don Pedro. Je serai heureuse. Elle dit toutes ces paroles incohérentes d'une voix si faible, si abattue, si plaintive, que les orgueilleux barons eux-mêmes se sentirent émus. — Et quand je serai chrétienne, ajouta-t-elle amèrement, je m'ensevelirai dans l'ombre d'un cloître. J'irai y cacher mon repentir et mes larmes.

— L'absence guérit mal d'un amour si profond, et les portes d'un cloître se rouvrent quelquefois, observa le prince de Galles.

— Qu'exigez-vous donc de plus! demanda Rachel avec un vague pressentiment de terreur, elle qui croyait avoir touché le comble de l'angoisse. Le cloître au moins, dans sa pensée, c'était la paix du tombeau. Elle pouvait s'y éteindre, s'y glacer lentement, absorbée dans la pensée de don Pedro.

Le roi la regardait avec des yeux avides et ardens. Jamais il ne l'avait vue si belle, malgré son effrayante pâleur. La jalousie le mordait toujours au cœur, de ses ongles de fer. Il accueillit aussi avec joie l'idée du cloître. Là du moins il n'aurait de rival que Dieu dans le cœur de la belle juive; elle resterait pure de toute étreinte, de toute flatterie, de tout regard profane.

— Je veux, reprit Édouard de Galles, trouver un chevalier assez émerveillé de votre beauté, assez touché de votre repentir pour consentir à oublier le passé et se placer comme une égide entre la nouvelle chrétienne et don Pedro. Si vous épousez ce chevalier, le soin de son honneur nous répondra de l'avenir.

Le roi poussa un cri de rage qui n'avait rien d'humain.

Rachel éperdue regarda le prince Noir avec une expression navrante, et lui répondit d'une voix si basse que lui seul l'entendit:

— Vous êtes bien cruel, messire prince. Les manans de la rue n'auraient torturé que mon corps, vous, vous brisez mon cœur. Croyez-vous que je puisse renier mon amour et le chasser d'un souffle comme la feuille sèche tombée de l'arbre? Épouser un de vos chevaliers quand mes lèvres ne savent prononcer qu'un seul nom, quand ma pensée, mes rêves, mon sang, les battemens de mon cœur, tout mon être appartient à don Pedro! Oh! c'est là une monstrueuse pensée, monseigneur! Et qui donc voudrait d'une femme flétrie par un amour qui est tout son bien et toute sa gloire? Celui-là qui m'accepterait pour femme je le mépriserais comme le plus lâche et le plus abject des hommes!

— Oh! nous connaissons maint vaillant capitaine qui n'a souci que de l'apanage et des fiefs de la fiancée, dit tout bas à son tour le prince de Galles. Plus d'un dans ces derniers temps a épousé l'héritière d'un château qu'il avait forcé par escalade. Mais tâchez, belle convertie, de surmonter ces scrupules hors de saison, dans l'intérêt de votre seigneur et maître. Il vous regarde avec angoisse. S'il croit que je veux contraindre votre volonté, il se perdra par quelque éclat terrible.

Rachel jeta aussitôt les yeux sur don Pedro, et frémit; car il étreignait déjà de sa main crispée le manche de son poignard. Ivre de colère, il attachait des regards provocans de défi sur les chevaliers parmi lesquels Édouard pouvait avoir choisi le mari de sa maîtresse.

Si elle ne paraissait pas accepter de plein gré les conditions du prince, elle pouvait être sûre que le roi réaliserait la crainte exprimée par ce dernier.

— J'obéirai encore, messire prince, dit-elle d'une voix éteinte. Puis, comme si ce suprême effort eût épuisé le reste de son courage et de ses forces, elle étendit la main pour chercher un appui.

Don Pedro fit un pas vers elle; mais la jeune fille le retint par un geste si suppliant qu'il n'osa aller plus loin. Il comprenait la nécessité de ce douloureux sacrifice, mais il ne se sentait pas l'héroïsme de l'accomplir. Il se disait que ce mariage honorable n'aurait pas lieu, qu'aucun homme n'oserait braver sa vengeance, que Rachel trouverait le moyen de fuir! Mille folles idées bourdonnaient dans son cerveau.

Cependant Édouard, prenant avec douceur la main de la juive, dont les barons ne pouvaient s'empêcher d'admirer la beauté:

— Mes lords et seigneurs, dit-il, cette jeune fille va abjurer sa foi maudite; elle est désormais placée sous ma sauvegarde et ma protection. Le chevalier qui oubliera les fautes de Rachel pour ne se souvenir que de la générosité de son cœur et de son héroïque dévouement, le chevalier qui l'acceptera pour femme, recevra comme dot mes fiefs de Tring et de Wing, dans le pays de Galles, et pourra compter sur notre constante faveur.

Le plus profond silence accueillit les paroles du prince Noir.

Sans doute parmi ces aventureux capitaines plus d'un aurait facilement, en toute autre occasion, fait bon marché du déshonneur attaché à une telle union lorsque ce déshonneur était compensé par le don de deux fiefs importans; mais le scandale avait été trop public, et, malgré la licence singulière des mœurs féodales à cette époque de troubles et de brigandages, aucun chevalier n'eût voulu, devant ces compagnons, braver ouvertement le scrupule d'honneur qui semblait dominer leurs consciences.

Les chevaliers échangèrent entre eux quelques sourires dédaigneux, et Robert Knolles dit enfin assez haut ces mots qui résumaient la pensée de tous:

— J'aime mieux gagner un fief en poussant ma lance dans la mêlée qu'en mettant mon anneau au doigt de la maîtresse d'un roi.

Le prince de Galles, qui, sans doute pressentait ce résultat, avait peu auparavant parlé bas à l'oreille d'un de ses pages. Ce jeune homme, qui avait sauvé Rachel en l'entraînant dans l'église, était sorti sur-le-champ de la sacristie, et, montant à cheval en toute hâte, était parti au galop.

— Messire, vos scrupules vous font honneur, dit alors Édouard à Robert Knolles avec un accent de raillerie. Pourtant, bien des châtelaines au grand renom de vertu ne valent pas, à mes yeux, cette jeune fille qui a le courage d'immoler son cœur à la fortune de celui qu'elle aime!

Les barons restèrent silencieux et hautains, presque froissés de la proposition étrange que leur avait faite le prince Noir, quoiqu'elle fût justifiée par la politique et les mœurs du temps.

Rachel n'assistait plus à cette scène que comme une statue. Elle paraissait plus morte que vivante.

Le visage du roi de Castille, au contraire, s'était animé d'un rayon de joie soudaine; il eût volontiers embrassé tous ces chevaliers qui venaient de témoigner tant de dédain pour la juive. C'est qu'il n'aimait pas Rachel avec sa vanité, mais avec son cœur.

— Beau cousin, dit-il enfin en s'approchant d'Édouard, soyez moins cruel envers cette enfant. L'épreuve que vous lui faites subir est un sanglant outrage. Vos chevaliers sont trop fiers pour épouser la maîtresse d'un roi.

— Patience, seigneur, répondit le prince Noir; tout n'est

pas désespéré ; j'attends encore ici une de nos meilleures lances.

En effet la porte de la sacristie ne tarda pas à se rouvrir, et tous les assistans virent avec surprise entrer le nouveau prisonnier du donjon, le jovial et formidable capitaine des écorcheurs, Tom Burdett, que le page d'Édouard venait de tirer de son cachot et d'amener dans son piètre accoutrement, tout étourdi de cet incident inattendu.

— Messire Burdett, dit le prince Noir en s'avançant brusquement vers lui, vous avez été en Espagne.

— Hélas ! oui, monseigneur, répondit le tard-venu en tirant de sa large poitrine un formidable soupir, et je me souviendrai longtemps de ce que j'ai gagné à ce voyage-là.

— Vous avez sans doute vu alors à Séville la fille de Samuel Ben-Levi, trésorier de don Pedro ? continua Édouard.

— Je l'ai vue dans deux circonstances qu'il me paraît impossible d'oublier, seigneur prince, dit Burdett d'un air refrogné. La première fois, je faillis être empoisonné par un avorton de sorcier nommé Perce-Neige, à qui je ne conseille pas de tomber jamais entre mes mains. La seconde fois je fus pris moi-même au piége que j'avais tendu au roi don Pedro, et je pus voir un gibet dressé en ma faveur dans le corral de l'alcazar. Ces deux incidens ont gravé dans ma mémoire le souvenir de la juive d'une façon ineffaçable.

— On vante sa beauté extraordinaire, reprit le prince. Partagez-vous l'opinion de ses admirateurs ?

Une pareille question, en pareil lieu surtout, avait lieu de surprendre le capitaine des écorcheurs. Il lui était advenu malheur, l'avant-veille, pour avoir répondu avec une franchise étourdie à une interrogation d'Édouard. Aussi cette fois, avant de se prononcer, jugea-t-il prudent de prendre le temps de la réflexion.

— Pourquoi cette question, messire prince ? demanda-t-il respectueusement, mais avec l'intention bien arrêtée de voir où son maître voulait en venir.

Et, tout en promenant des regards inquiets de l'un à l'autre de ses compagnons d'armes, ses yeux rencontrèrent le pâle visage du roi de Castille, bouleversé par la douleur, et il entendit les sanglots que la jeune fille, adossée à la muraille, étouffait sous son voile.

Burdett tressaillit : il ne comprenait pas comment il pouvait être mêlé aux intérêts de don Pedro et de sa maîtresse.

— Je veux marier cette belle Rachel ! répondit laconiquement Édouard.

— La marier, seigneur ! répliqua le capitaine, dont le regard flottait incertain du prince de Galles au roi.

— Oui, messire Burdett, et c'est sur vous que j'ai compté...

— Pour lui trouver un mari ! s'écria le tard-venu en grimaçant un sourire.

— Non ; mais pour l'épouser vous-même, dit Édouard d'une voix sèche.

Un coup de massue en pleine poitrine eût fait éprouver à Tom Burdett une commotion moins violente que celle qu'il ressentit à ces paroles. Ses oreilles bourdonnèrent, un nuage passa devant ses yeux ; puis il réfléchit que Ben-Levi, le père de Rachel, était le plus riche juif de l'Espagne, et il recouvra toute son assurance.

— Mais un chevalier chrétien ne peut épouser une juive, observa-t-il.

— Rachel a promis d'abjurer sa foi chaldéenne et d'ouvrir les yeux à la lumière du Christ, répondit Édouard.

— Mais ce sera un triste mari pour elle, reprit Burdett, qu'un malheureux prisonnier qui devra sans doute, aussitôt après l'échange des anneaux et la bénédiction du prêtre, être ramené au fond de son cachot.

— En épousant Rachel, vous redevenez libre.

— Je n'hésiterais certes pas à contracter cette honorable alliance, dit le tard-venu, si, en échange de tant de grâce et de tant de beauté, j'avais à offrir à la fille de Samuel quelques gages précieux de ma reconnaissance. Mais vous le savez, messire prince, je suis plus gueux que Job.

— Notre générosité ne vous fera pas défaut, Tom, répliqua Édouard. Le mari de Rachel pourra offrir à sa femme chaînes d'or et colliers de perles, missels enluminés et rosaires à grains de corail.

— Ah ! grâce à vous, seigneur, elle portera les ornemens qui indiquent le rang d'une châtelaine, dit Burdett avec effusion. Mais lorsqu'elle sera vêtue d'une riche parure, pourrai-je la conduire dans l'hôtellerie qui sera mon seul abri. Si j'avais le bonheur d'être l'époux de cette belle convertie, je voudrais avoir un palais à lui offrir pour demeure.

— Je vous comprends, capitaine, dit le prince Noir en souriant. J'avais oublié de vous dire que je donne au mari de Rachel mes domaines de Tring et de Wing, dans notre pays de Galles.

— Ah ! messire prince, que de bienfaits ! s'écria Tom Burdett en tombant aux genoux d'Édouard. Malheureusement, reprit-il en se relevant, il pousse bien des bruyères sur les collines de Tring et de Wing. C'est le cas de dire que la cage ne nourrit pas toujours l'oiseau.

— J'ajouterai à ce don cinquante nobles d'or tous les mois, dit le prince, en attendant la première charge vacante...

— Celle de messire Barat, le gouverneur du donjon, dont la maladie s'aggrave de jour en jour, murmura Burdett en étudiant la physionomie de son seigneur. Mais voyant qu'Édouard gardait le silence : — Assez ! assez ! noble et généreux prince, s'écria le tard-venu rapace, car, à l'exception des frais qu'entraînera la célébration des noces, et dont vous n'avez pas encore parlé, je n'accepte plus rien ! La beauté de la fiancée sera ma seule dot. Je ne suis pas un de ces hommes qui ne se marient que par intérêt, et qui comptent les vassaux d'une héritière avant de donner leur parole.

Tandis que les lords et barons riaient tout bas entre eux de la hardiesse du capitaine des écorcheurs, qui semblait mettre le prince de Galles, son suzerain, à rançon, le roi, qui sentait tous les serpens de la jalousie lui lacérer le cœur, s'approcha de Rachel, et lui dit d'une voix vibrante d'angoisse :

— Plutôt que de te savoir aux mains de ce grossier soudard, je renoncerais à ma couronne de Castille. Il y a des instans, vois-tu, où je sens que mon amour pour toi tient plus de place en mon cœur que tous mes projets ambitieux et mes rêves de vengeance. Dis un seul mot, et je pars. Je quitte avec toi cette cour où l'on me vend l'hospitalité et l'alliance au prix de mon bonheur !

— Oubliez-moi, seigneur, reprit douloureusement Rachel, car nous nous voyons aujourd'hui pour la dernière fois.

Au même instant, le prince de Galles s'approcha de la juive.

— Rachel, lui dit-il en lui montrant le tard-venu, le capitaine Tom Burdett vous choisit pour femme. L'acceptez-vous volontairement pour époux ?

Le capitaine s'inclina gauchement, et il s'apprêtait à sourire, mais son regard ayant involontairement rencontré l'œil menaçant de don Pedro, le sourire expira sur ses lèvres.

— Oui, monseigneur, volontairement, répondit la jeune juive.

Puis ses yeux se voilèrent, ses genoux fléchirent, et elle tomba sur la dalle.

Elle était évanouie.

Les étendards et les bannières furent bénits ce jour-là par l'évêque de Bordeaux.

VII.

LES CLOCHES.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis la bénédiction des bannières.

Rachel, que le prince de Galles avait fait conduire dans un couvent de religieuses, avait renié le judaïsme.

Le jour de son abjuration, elle trouva un couteau planté dans la porte de sa cellule, et sur un parchemin retenu par le couteau elle lut ces mots écrits en caractères hébreux : « Celle qui renie la foi de Moïse sera maudite dans le ciel et lapidée sur la terre. »

Sédécias, au péril de sa vie, s'était introduit la nuit dans le couvent; après y avoir laissé cette trace de son passage, il s'était enfui de Bordeaux et avait rejoint l'escorte de dom Augustin Gudiel, qui, avant de rentrer en Espagne, s'était arrêté au château de sir Stephen Cosington, sur la lisière des landes ou plaines de sable, afin d'observer les préparatifs de guerre du prince Noir.

Quant à Samuel Ben-Levi, il n'avait pas voulu revoir sa fille, ni être témoin de son opprobre, et il avait quitté la ville à la suite de l'évêque de Ségovie.

Le jour du mariage de Rachel était venu.

Jusqu'au dernier moment don Pedro avait espéré qu'un obstacle imprévu surgirait, que la jeune fille violerait son serment, que Tom Burdett mourrait, que la princesse de Galles s'opposerait à cette union. Rien de tout cela n'était arrivé. L'aube avait fait place à un ciel bleu, riant et doux. La cour du monastère de Saint-André commençait à s'emplir de bruits joyeux : les palefreniers riaient en étrillant leurs chevaux, les pages fredonnaient des chansons d'amour.

L'amant de Rachel, encore pâle d'une insomnie douloureuse, se leva la tête ardente. Devant ses yeux flottait une vision dont il ne pouvait se délivrer. La fièvre brûlait le sang qui bouillonnait dans ses veines. Il essayait de chasser cette chère image, mais en vain. Elle lui souriait avec une langueur enivrante. Il se voyait affamé, assiégé avec Rachel dans l'alcazar de Séville, mais heureux parce qu'il sentait les bras de la jeune enfant se nouer autour de son cou, parce qu'il pouvait tordre dans ses mains cette longue chevelure qui eût pu lui servir de manteau. Mais désormais c'est en vain qu'il voudrait se rapprocher d'elle; la pauvre fille n'oserait plus lui répondre ni du geste, ni du regard, ni du sourire; elle était le bien d'un autre homme.

A cette pensée, il crut devenir fou. Cerles il avait souvent créé dans son esprit tous les malheurs qui pouvaient atteindre son amour. Il s'était bien dit que Rachel pourrait lui être enlevée et jetée dans quelque prison, mais il se sentait l'assurance de la délivrer à force de volonté et de courage. Elle pouvait mourir, mais son âme serait morte avec elle, et il n'eût pas tardé à la rejoindre. Ce qu'il n'avait jamais supposé, c'est qu'elle pût devenir la femme d'un autre, c'est qu'un inconnu, un soudard grossier aurait le droit d'exiger d'elle des paroles tendres et soumises. Ce Tom Burdett serait peut-être pour Rachel un maître dur, emporté, violent, et lui, le roi de Castille, il n'aurait pas le droit de défendre sa bien-aimée. Puis tout à coup il éprouvait une joie secrète de penser que ce mari abhorré était un routier aux façons vulgaires, car elle ne pourrait pas aimer cet homme et oublier pour lui don Pedro.

Tout à coup il tressaillit, comme réveillé en sursaut de ton rêve par un joyeux carillon de cloches, qui annonçait aux fidèles la cérémonie du mariage.

Ce carillon assourdissait ses oreilles et lui semblait lugubre comme un glas de mort. Chaque son frappait sur son cœur avec la lourdeur d'un marteau de forge. Des rages folles lui troublaient l'esprit. Il avait envie de devancer les fiancés dans l'église et d'arracher de force Rachel à Tom Burdett; ou bien il pensait à défier le capitaine, à le combattre et à le tuer avant la bénédiction nuptiale. Puis il comprenait l'impossibilité de tout cela et retombait dans sa torpeur navrante, les lèvres crispées, les yeux baignés de larmes. Et quand il sortait de cet accablement, comme s'il eût tout oublié à force de douleur, il se demandait pourquoi il avait pleuré. Dom Augustin Gudiel n'aurait pu le regarder dans cette situation sans avoir pitié de lui.

Les cloches carillonnaient toujours : elles secouaient sur la ville des volées de gammes, d'arpéges et de trilles qui réjouissaient les oreilles des bourgeois et manans de Bordeaux. La vieille église s'épanouissait sous ces vibrations sonores.

Don Pedro eût voulu voir les murs s'écrouler au son de ces cloches maudites. Il résolut de ne pas rester plus longtemps dans la ville où son malheur se consommait, de se sauver loin de cette harmonie railleuse qui semblait se moquer de sa douleur par dix bouches de cuivre retentissantes, et d'aller chercher dans la campagne de l'air et de l'espace. Il fit seller promptement son cheval barbe, et partit d'un galop furieux. Ceux qui le rencontrèrent crurent qu'il était devenu fou. Ses yeux hagards regardaient et ne voyaient pas.

Une seule image courait devant lui; c'était la juive agenouillée au pied de l'autel et recevant l'anneau de Burdett. Alors il pressait la course de sa monture, comme s'il eût voulu l'atteindre et l'emporter dans ses bras. Mais toujours la vision fuyait, ombre vaine, vapeur insaisissable, comme ces branches chargées de fruits que la lèvre de Tantale effleurait sans cesse. Par momens, le malheureux poussait un éclat de rire étrange; puis il retombait dans son silence sinistre. Cet homme vivait par la passion, et depuis que Rachel avait accepté le mariage proposé par le prince Noir, il y avait quelque chose de mort en lui.

Il allait toujours, poussé en avant par l'église qu'il sentait s'élever derrière lui joyeuse et sereine, par ces cloches dont le sarcasme le poursuivait avec un fracas implacable, par cette rumeur de la ville qui bourdonnait à ses oreilles. Il enfonçait ses éperons dans le ventre du cheval, qui volait sur le sable avec la raideur d'une flèche. Il prenait un plaisir farouche au danger. Dans la campagne, il regarda le ciel et fut surpris de ne pas le voir tendu de nuages noirs comme d'un crêpe : le soleil souriait et rougissait les pampres des coteaux. Des vipères, paresseusement engourdies et nouées aux broussailles, se chauffaient à ses chauds rayons. Des lézards verts fuyaient sous les pieds du cheval. La campagne était en fête comme la ville. Don Pedro se rappela involontairement sa fuite avec la fille de Samuel dans la forêt de Cardonne, et un doux sourire illumina son visage. Il se rappelait comme elle lui parut belle dans ses voiles, avec la couronne de marabolins enfilés aux tresses de ses cheveux; il répétait les premières paroles qu'elle lui avait adressées, et il retrouvait dans sa mémoire l'accent et l'expression avec laquelle ces paroles avaient été prononcées. Il regarda alors derrière lui, pour voir s'il était bien éloigné de Bordeaux. Il vit encore, brunies dans l'air bleu et limpide, les deux tours de cette église où Rachel venait sans doute d'entrer.

Le vent apportait toujours jusqu'à lui le son des cloches, plus vague, plus léger, mais aussi cruel pour son cœur. Ce supplice était au-dessus de ses forces. Il sentait sa tête s'alourdir : il y porta la main, comme si sa couronne royale, rougie au feu, se fût resserrée autour de son front; il voulait arracher, briser, fouler aux pieds cette couronne dont il était l'esclave et qui le séparait de Rachel. Mais c'était encore un rêve. Un simple chaperon de velours couvrait sa tête. Alors des idées de haine et de vengeance montèrent comme une vapeur malfaisante à son cerveau.

Il eut soif d'assouvir cette colère qui s'amassait dans son sein. Il jeta ses regards devant lui, et aperçut la lisière des bois de Larnac.

Il pensa aussitôt à ce misérable Daniel qui lui avait pris brutalement son bonheur en poursuivant Rachel jusque dans l'église de Bordeaux, et un sourire terrible contracta son visage. Daniel ne méritait pas de pitié, car la juive venait de lui faire l'aumône lorsqu'il l'avait lâchement insultée. Le serf proscrit n'avait eu que le temps de fuir au moment où les sergens du prévôt allaient l'arrêter au sortir de l'église. Don Pedro connaissait son gîte : il se dit qu'il le trouverait sûrement dans le fourré de la fondrière, et que là il se vengerait.

Il se rappela, en traversant la forêt, sa première marche sous les vertes arcades. Il était fugitif, demi-nu, affamé, mais il portait encore avec orgueil et courage le poids de cette misère. Maintenant, à la veille de reconquérir son trône, il se sentait faible, découragé, brisé. Cette couronne qu'il allait bientôt ramasser dans le sang des batailles, lui semblait le vide et le néant à côté de cet amour qui avait rempli son cœur.

Il parvint enfin à la fondrière, et jeta les yeux sur la mare stagnante. Les serfs campaient encore dans cet asile, ressemblant plutôt à des spectres qu'à des êtres vivans. Ils étaient couchés sur des tas de cendres froides, et aucun ne se leva à l'approche de don Pedro. Ils n'avaient plus la force de craindre ni de fuir même les sergens du prévôt.

Jehanne, hâve, maigre, le visage terreux, était seule debout. Elle avait noué aux branches de deux chênes voisins les bouts d'une chemise de toile rousse, trouée et usée, et elle balançait dans ce berceau flottant ses deux enfans, en leur chantant d'une voix mourante et rauque ce refrain :

— Dormez, petits, yeux fermés, bouche muette !

— Jehanne ! cria don Pedro.

Elle le regarda avec un sourire naïf, mais elle ne bougea pas et répliqua à voix basse :

— Pas de bruit, bon seigneur, pas de bruit ; vous réveilleriez les enfans, et ils vous demanderaient du pain.

— Où est Daniel ? dit doucement le roi.

Jehanne le regarda d'un air inquiet.

— Venez-vous le chercher de la part du prévôt ? Jésus ! répliqua-t-elle, laissez-lui finir sa besogne, et il vous suivra. Oh ! il travaille avec courage, mais il est si faible, parce qu'il a faim, lui aussi, comme Jehanne et comme les pauvres enfans !

— Femme, dis-moi où est Daniel, et les enfans mangeront, reprit le roi.

Jehanne sourit d'un air idiot, et se tournant avec effort, elle fit quelques pas vers le taillis qui côtoyait la mare. Don Pedro y pénétra et ne tarda pas à trouver Daniel occupé à creuser la terre avec un hoyau, au pied d'un gros chêne.

— Que fais-tu là, misérable ? lui dit-il durement, car la vue de cet homme, auquel il attribuait son malheur, venait de faire monter le sang à son pâle visage.

Le serf répondit sans lever la tête :

— Je creuse le lit de mes enfans. Ils doivent y dormir si longtemps ! Je ne veux pas que les loups de la forêt les réveillent pendant une nuit d'hiver.

— Ah çà ! es-tu devenu fou ? s'écria don Pedro. Pourquoi creuser une fosse à des enfans que ta femme berce en ce moment ? Tu aurais mieux fait de les emporter sur ton dos et de fuir la forêt de Larnac, avant que je sois venu te demander compte de ta cruauté envers la juive Rachel et te livrer à la justice du prévôt ! Tu me traitais à tort d'espion, l'autre jour ; mais aujourd'hui je suis un espion en effet pour toi, car j'ai cherché ton gîte pour me venger.

Daniel leva la tête et regarda avec calme don Pedro :

— Hélas ! seigneur, répondit-il tristement, vous êtes déjà vengé. Nous ne craignons plus ni sénéchal ni prévôt. La faim a fait l'office du gibet. Vous pouvez m'insulter, me dénoncer, me tuer, vous n'avancerez guère ma mort que de quelques heures.

Il paraissait si faible et si décharné que le roi sentit sa colère s'éteindre. Pourtant il reprit :

— Mais quel mal t'avait donc fait cette jeune fille, pour t'acharner contre elle avec cette lâche fureur ?

Daniel, à cette question, fut saisi d'un tremblement convulsif.

— Ce qu'elle m'avait fait ? répéta-t-il avec un rire amer. Elle m'avait fait l'aumône, entendez-vous ! une aumône avec laquelle j'aurais nourri pendant des semaines Jehanne et mes enfans. Et je la remerciais comme si la sainte Vierge Marie m'était apparue. Alors un homme est venu qui m'a dit que cette aumône était une insulte pour un chrétien, parce que cette femme était juive. Il m'a ordonné de jeter ces florins à terre et de maudire la juive, et de la lui livrer comme à un juge. Et moi, insensé, je l'ai cru, je lui ai obéi, j'ai osé poursuivre la jeune fille jusque dans l'église de Bordeaux, d'où les coups de bouillaye des sergens m'ont chassé. D'autres mains ont ramassé les florins de la juive, et moi je suis revenu dans la forêt pour entendre mes enfans crier la faim. Oh ! comme Dieu m'a cruellement puni ! Venez, seigneur, venez regarder dormir ces pauvres créatures, et puis vous me direz si vous vous trouvez assez vengé.

Il jeta son hoyau dans la fosse, et, sortant du taillis, il s'avança d'un pas chancelant vers le berceau de toile, qu'il montra en frissonnant à don Pedro. Ce dernier jeta un regard sur les enfans couchés dans ce triste haillon.

Les pauvres petits étaient froids, raides, morts, leurs bras amaigris et jaunes croisés avec effort sur leur poitrine creuse, et leur visage horriblement contracté par les crispations d'une atroce agonie.

Le roi ne conserva plus ni haine ni désir de vengeance devant la douleur du père qui les contemplait avec une sorte de stupeur.

— Rachel t'a fait l'aumône, dit-il doucement. Je ferai comme elle. — Et il lui tendit son escarcelle, en ajoutant : — Tâche de sauver Jehanne et tes compagnons.

— Oh ! vous êtes bon et généreux comme la juive, murmura Daniel.

— Mais tu m'as parlé, reprit don Pedro, d'un homme qui a jeté l'anathème sur celle qui t'était charitable. Quel était cet homme auquel tu as servi d'instrument aveugle ?

— Dom Augustin Gudiel, évêque de Ségovie ! répondit le serf avec une expression farouche.

— Toujours lui ! s'écria le roi, toujours ce traître que je retrouve au fond de tous mes malheurs ! Qui donc m'en délivrera ?

— Oh ! si jamais il tombe dans mes mains, reprit sourdement Daniel, il n'en sortira pas vivant. Si je ne l'avais pas rencontré sur mon chemin, Jehanne ne serait pas folle, mes compagnons ne me maudiraient pas, mes enfans joueraient et riraient sur mes genoux au lieu de se raidir dans ce morceau de toile.

— Je te pardonne, Daniel, dit don Pedro. Adieu. Va querir au plus tôt du pain pour Jehanne et pour tes amis.

— J'irai, répliqua le serf, j'irai quand j'aurai bien caché les enfans dans la fosse !

Et il se pencha vers ses enfans inanimés, et baisa leurs visages glacés avec une tendresse désespérée ; puis il les prit dans ses bras, malgré les cris, les sanglots et les efforts de Jehanne, pour les emporter vers le trou qu'il avait creusé, tandis que don Pedro s'éloignait, navré par ce douloureux spectacle.

Craignant toujours d'entendre résonner le carillon des fatales cloches, et voulant s'éloigner de plus en plus de Bordeaux, le roi, en sortant de la forêt, dirigea son cheval du côté des landes.

C'étaient de tristes et immenses plaines de sable blanc, que recouvrait çà et là un manteau de sombres bruyères et de joncs. De loin en loin des bouquets de hêtres et de chênes formaient les oasis de ce sol aride. A l'horizon se découpaient les lignes bizarres et capricieuses des dunes

de sable que chaque jour le vent et l'orage soulevaient, déplaçaient et éparpillaient en tourbillons. Les eaux pluviales avaient émaillé la lande de lacs solitaires qui se comblaient et s'ouvraient de nouveaux lits, au gré de l'ouragan. Les cigales jetaient leur cri aigre et strident dans les bruyères sèches que rayaient des sentiers entre-croisés.

Don Pedro chevaucha pendant une heure au hasard dans ce désert, heureux de n'entendre aucun bruit, de se sentir éloigné de toute agitation humaine. Cette nature triste était en harmonie avec la profonde tristesse de son âme. Le soleil se voilait sous des nuages de plomb. Le sable réflétait un chaleur accablante. Pas un oiseau ne traversait l'espace. Sur la lande flottait une vapeur opaque et embrasée qui obscurcissait l'horizon.

Quelques instans après, le roi se reprocha, avec cette extrême mobilité d'impression qui se remarque dans les cœurs troublés par la passion, d'avoir déserté la lutte et de n'avoir pas assisté au mariage de Rachel. Il éprouva comme un désir avide de savoir comment elle avait accompli son sacrifice, si elle avait été calme ou courbée sous la douleur, si elle avait répondu au prêtre d'une voix distincte ou étouffée par l'angoisse, si elle avait cherché du regard son amant derrière quelque pilier, ou si toute son âme s'était concentrée dans le souvenir. Il ne comprenait plus pourquoi il avait évité cette dernière occasion de la revoir et d'échanger encore un adieu avec elle. Il résolut aussitôt de reprendre le chemin de Bordeaux ; mais lorsqu'il chercha à s'orienter dans cette direction, il s'aperçut qu'il s'était égaré. En vain chercha-t-il la trace de quelque sentier frayé dans les immenses plaines qui se déroulaient devant lui.

Pendant longtemps il erra ainsi au hasard. Les nuages s'assombrissaient, et d'éblouissans éclairs en rayaient les profondeurs. Un murmure immense soufflait dans l'espace, la tige des bruyères tressaillait, et les dunes secouaient dans l'air un grésil de sable, quoique les vents ne fissent entendre aucun gémissement.

Enfin don Pedro aperçut au loin une petite forêt de pins dont la verdure foncée se détachait sur les dunes de sable auxquelles elle était adossée. Il pressa la course de son cheval, qui s'enfonçait à mi-jambe dans le sol mobile, et parvint, non sans peine, à peu de distance de ces arbres, au moment ou le vent s'élevait.

Il vit alors qu'au tronc des pins étaient attachés des chevaux équipés pour un long voyage, tandis que d'autres s'abreuvaient à l'eau d'un petit lac endormi sous l'ombre de ces arbres. Des casques, des lances, des armures brillaient dans le bois. Il entendit une rumeur de voix confuses, que l'épaisseur de l'atmosphère avait amorties à ses oreilles jusqu'à ce moment.

Le roi s'arrêta indécis, ne sachant s'il devait s'avancer pour chercher un abri auprès la troupe de cavaliers réfugiés sous les pins, ou s'il devait s'éloigner pour ne pas tomber dans les mains de routiers et de malandrins des frontières.

Pendant qu'il hésitait, son cheval, altéré par une longue course dans les sables ardens, se cabra soudainement, puis s'élança comme un trait vers le lac où s'abreuvaient les montures de ces inconnus. Au moment où don Pedro, qui essayait vainement de le retenir, atteignait le bouquet des pins, il entrevit, comme dans un mauvais rêve, une bannière déployée, plantée sur un monticule de sable.

C'était la bannière de don Enrique, roi de Castille.

Une sueur froide couvrit le front de don Pedro ; il fit un effort désespéré pour dompter son cheval et lui faire faire volte-face ; mais le palefroi, enragé de soif, l'entraîna furieusement jusqu'au bord du lac.

Il fut aussitôt entouré d'un cercle de gentilshommes et d'écuyers, dont le plus grand nombre lui étaient connus.

Celui qui paraissait le chef de la troupe portait un habit de moine, mais d'une étoffe extrêmement fine ; son manteau et son capuchon étaient du meilleur drap de Flandres, et il caressait en ce moment de la main une mule fringante qui lui servait de monture ; la bride de ce modeste palefroi était ornée de petites sonnettes d'argent, et la housse recouverte d'un drap tombant presque jusqu'à terre, sur lequel des mîtres et des crosses étaient richement brodées.

Le haut dignitaire de l'Église, en entendant les exclamations de surprise qui s'élevaient dans les rangs de son escorte, s'avança précipitamment vers le nouveau-venu, et s'écria avec une expression d'étonnement mêlée d'une joie indicible :

— Don Pedro !

— Dom Augustin Gudiel ! dit à son tour le roi consterné, en voyant qu'il était tombé au milieu de l'escorte de l'ambassadeur de son frère.

Ils se regardèrent fixement tous deux d'un air de menace.

Puis l'évêque de Ségovie se tournant avec un sourire de triomphe vers les chevaliers qui se groupaient autour de lui :

— Messires, dit-il, si j'avais écouté vos conseils, nous aurions rebroussé chemin et regagné le château de sir Stephen Cosington par crainte de l'orage. J'ai eu raison de rire de vos inquiétudes. Bienvenu soit l'orage, qui m'amène un tel hôte !

— Ce n'est pas l'orage, mais bien le cheval de don Pedro qui nous a apporté son maître, reprit en riant don Juan de Haro.

Le roi, quoique atterré de sa situation critique, résolut de payer de hardiesse et de lutter contre la destinée.

— Pourquoi te réjouis-tu, Augustin, dit-il, de me voir chercher un refuge dans ton campement ? Comme tu viens de le reconnaître toi-même par tes paroles, je suis ton hôte. Tout audacieux et rusé que tu sois, je ne pense pas avoir rien à craindre pour ma liberté ou ma vie sur le sol d'une province soumise au prince de Galles, mon allié.

— Tu crois donc, orgueilleux seigneur, répondit Gudiel, qu'à l'heure où Dieu se déclare manifestement contre toi en te livrant à mon pouvoir par ton propre aveuglement, je vais encore fléchir le genou devant toi, comme dans le monastère de Saint-André, et te laisser libre passage. Tu es vraiment fou si tu as pu concevoir une pareille espérance.

— Tu n'oseras pas violer ouvertement le droit des gens en me gardant prisonnier, s'écria don Pedro, car Edouard tirerait une vengeance terrible de cet acte de trahison.

— Si le prince Noir chevauchait à une demi-lieue d'ici, accompagné de ses bons chevaliers, et menaçait de nous courir sus, nul doute, judicieux seigneur, reprit en souriant dom Augustin, que nous ne nous empressions de vous relâcher, au lieu de braver l'autorité du suzerain du duché de Guyenne. Nous aurions alors un motif plausible pour mériter les louanges des ménestrels par cette honorable preuve de notre courtoisie et de notre générosité chevaleresque. Mais Edouard de Galles assiste sans doute à cette heure au mariage de son féal capitaine Tom Burdett, et nous tenons peu à l'opinion d'un prince si éloigné de nous.

— Trêve à tes indignes railleries, Gudiel ! n'insulte pas avec cette coupable légèreté le guerrier renommé dont le froncement de sourcil te ferait pâlir !

— Eh bien ! pour parler sérieusement comme tu le désires, don Pedro, je te déclare que je suis décidé à te retenir prisonnier, dans l'intérêt du royaume de Castille. Ce serait duperie de ma part de ne pas profiter d'une occasion qui épargnera le sang d'une foule de vaillans hommes, car, don Pedro prisonnier, la guerre est finie. J'étais un malheureux ambassadeur il y a quelques instans, moi qui ne rapportais à mon maître que le défi du prince de Galles et des barons d'Aquitaine. A cette heure je suis le plus habile et le plus heureux des serviteurs de don Enrique, puisque je vais lui apporter son ennemi pieds et poings liés. Oh ! seigneur, vous ne pouvez vous imaginer combien votre noble frère sera heureux de vous revoir en Castille.

— Tu pousses donc à ce point l'esprit de félonie, Gudiel,

répliqua don Pedro tremblant de colère. Tu ne crains pas la punition de Dieu? Prends garde! tu n'es pas encore hors des provinces du prince Noir. Si tu es pris, tu périras d'un supplice ignominieux!

— Bah! n'es-tu pas mon esclave? dit dom Augustin. Edouard ne t'avait-il pas donné à moi l'autre soir? Nous ne te laisserons ni le moyen de crier ni celui de fuir, et nous aurons franchi la frontière d'Espagne avant que les maréchaux d'Aquitaine se soient mis à notre poursuite.

— Alors tu seras forcé de me faire tuer par tes bouchers, Gudiel, et tu ne jetteras qu'un cadavre aux pieds du bâtard couronné! s'écria don Pedro. Mais vous tous qui m'entendez, chevaliers castillans, serez-vous complices de cette lâcheté?

Et il promena un regard désespéré sur tous les assistans, qui gardèrent un morne silence, quoique plusieurs baissassent les yeux d'un air de honte et de regret.

— N'espère pas obtenir ta liberté de ces seigneurs ni de leurs varlets, dit dom Augustin. Tous sont tes ennemis, jusqu'à ces misérables juifs Samuel Ben-Levi et Sédécias, tes anciens favoris de Séville.

Don Pedro frissonna en voyant les deux Israélites fixer sur lui de sombres regards, quoiqu'il essayât de sourire avec dédain.

— Oui, je te hais, seigneur, dit Samuel, car, grâce à toi, ma fille bien-aimée est devenue la honte de notre tribu.

— Je te hais, murmura Sédécias, en s'avançant assez près pour que son visage frôlât la crinière du cheval du roi, parce que, grâce à toi, Rachel a abjuré notre sainte religion; mais nous serons vengés, car elle mourra de la main des lévites de la synagogue, quelque effort que tu fasses pour la sauver.

— Misérable! s'écria don Pedro atteint au cœur par cette menace comme par la flèche aiguë d'un archer. Tes frères seraient-ils assez infâmes pour frapper une femme? Oh! si j'avais la liberté seulement, ils n'oseraient toucher à Rachel, car toute la race est trop lâche pour ne pas trembler de peur devant l'épée d'un chevalier qui brille au soleil. Mais dans l'ombre ils peuvent, en effet, surprendre la malheureuse, seule, sans secours, et alors ils seront assez courageux pour tuer une femme. Mais dis-moi donc, Sédécias, que tu as voulu seulement m'effrayer, que c'est là une menace en l'air et sans réalité, que vous êtes des gens paisibles d'usure et de trafic, et non pas des hommes de violence et de sang? Avoue cela, maudit juif!

— Rachel est condamnée par notre loi! reprit Sédécias.

— Ah! damné! le peuple a donc raison quand il vous accuse d'empoisonner les puits et de boire le sang des nouveaux-nés chrétiens, poursuivit le roi avec un désespoir terrible, puisque tu oses confesser devant un évêque et des chevaliers que tes frères exécuteront une sentence de mort contre une fille de votre race parce qu'elle a embrassé la foi du Christ. Dom Augustin, laisseras-tu donc commettre ce crime impunément? Resterai-je, par ta volonté, impuissant à prévenir Rachel de son danger ou à la protéger? Tu es impassible. Nul ne se soucie de la vie de celle qui a eu le malheur de m'aimer. Et quel mal a-t-elle fait à ces fanatiques meurtriers? elle n'a pas voulu être complice du guet-apens que ses frères me tendaient; et si elle a abjuré, c'était pour me donner une armée! Mais celle qui s'est sacrifiée pour moi m'appellera en vain à l'heure où les assassins l'entoureront.

— L'abjuration de Rachel t'a donné une armée, il est vrai, interrompit Gudiel, mais Dieu t'a jeté seul au milieu de tes ennemis.

— Ne mêle pas le nom de Dieu à tes haines, Augustin, reprit don Pedro. Dieu est bon et miséricordieux; je bénis sa main qui me frappe, il me châtie de mes fautes, mais il protégera cette femme innocente.

— Non, dit le fanatique Sédécias; elle n'échappera pas à la justice des lévites. Ils ont dévoué leur vie à l'œuvre de sang. Ce soir, cette nuit peut-être, Rachel répondra devant le Seigneur de son apostasie.

Une angoisse mortelle figea le sang dans les veines du roi. La sentence portée contre sa bien-aimée l'avait rendu faible et tremblant. Il avait enfin peur de la captivité.

— Ecoute, Gudiel, dit-il alors à l'évêque d'une voix résignée et humble, je suis peut-être un roi orgueilleux, j'ai peut-être trop écouté ma volonté et mes passions, je n'ai pas assez respecté les priviléges et les droits de l'Eglise, mais enfin, si je suis un mauvais roi, tu avoueras au moins que je ne suis pas un lâche, et que j'ai toujours loyalement tenu ma parole.

Dom Augustin le regarda d'un air superbe et hautain :

— Ce sont là des mérites communs à presque tous les chevaliers! Quel profit prétends-tu en tirer?

Don Pedro plongeait son regard jusqu'au fond des yeux de l'évêque, comme si sa vie eût dépendu de la réponse que ce dernier allait faire à l'étrange proposition qu'il méditait.

— Eh bien! si tu me crois loyal et sincère, sois généreux envers moi, Gudiel, et j'oublierai tout le mal que tu m'as fait, et je te bénirai même à l'heure où don Enrique ordonnera mon supplice. Laisse-moi retourner sur parole à Bordeaux, un jour, une heure! Je te jure que je reviendrai à l'heure fixée par toi. Tu ne doutes pas de mon serment, n'est-ce pas?

L'évêque de Ségovie éclata de rire.

— Me crois-tu assez niais pour lâcher l'oiseau quand il est pris dans la cage, seigneur don Pedro? Tu m'offres l'or de ta parole, comme disait le vaillant Cid Campeador, mais on peut bien fausser un serment pour reconquérir un trône.

— Fausser mon serment! s'écria le roi. Mais la mort ne vaut-elle pas mieux qu'une vie déshonorée par une parole violée?

— Tu voudrais peut-être revenir, dit dom Augustin en souriant, mais tes serviteurs seraient trop zélés pour ne pas t'accompagner, et trop nombreux pour ne pas te délivrer un quart d'heure après ton retour.

Don Pedro prit alors un ton suppliant; il descendit de cheval, et serrant les mains de l'evêque dans les siennes :

— Une heure de liberté! continua-t-il, une heure pour revoir Rachel, pour prier Edouard de lui donner asile au monastère de Saint-André, où les juifs ne pourront s'introduire? Fussé-je mourant, je reparaîtrai devant toi à l'heure que tu auras fixée. Je le jurerai sur l'Evangile et sur la croix de mon épée, devant tous ces chevaliers. Le prince de Galles ignorera notre rencontre. Oh! tu doutes, tu doutes toujours! Crois-tu donc que je tienne encore à l'ambition, à la vie? Non! Tout est brisé en moi. Je ne vis plus que par le cœur de cette femme.

— Je ne puis t'octroyer ta demande, répondit froidement l'évêque.

— Ame de fer! s'écria le malheureux roi en se tordant les mains de rage; mais qu'exiges-tu donc pour me vendre cette heure de liberté? Veux-tu que je signe sur un parchemin ma renonciation au trône de Castille, que je pardonne à don Enrique sa rebellion, et que je le reconnaisse pour mon seigneur suzerain; que je consente à me faire raser les cheveux et à être jeté comme un moine fainéant au fond d'un cloître?... Parle, que veux-tu?

Gudiel sembla ébranlé par ce désespoir insensé, mais il ne céda pas et répliqua encore :

— Non, je n'accepterais pas même ta renonciation, parce qu'elle serait annulée sous prétexte que tu aurais eu la main et la conscience forcées. Quand tu paraîtras devant ton frère, il acceptera peut-être ces conditions, et te choisira lui-même le cloître dans lequel tu devras finir dévotement tes jours.

— Oh! je te le répète, hypocrite Augustin, tu ne m'apporteras pas vivant au bâtard, cria le roi dans un transport de douleur et de fièvre. A l'aide, à l'aide, Castillans! si des cœurs loyaux battent encore sous vos cuirasses. Je

vous promets le pardon du passé et largesses pour l'avenir.

Mais l'évêque de Ségovie, voyant déjà une sorte d'indécision dangereuse se peindre dans les regards des écuyers, des varlets et de quelques chevaliers, craignit l'impression qu'un appel prolongé du roi captif pourrait exercer sur ces esprits fiers et mobiles.

Il fit un signe à deux hommes d'armes, qui se jetèrent sur don Pedro et étranglèrent sa voix sous la pression d'un bâillon de fer. Le prisonnier voulut alors tirer son épée ; ses bras furent saisis par derrière et solidement garrottés. Par une courtoisie dérisoire, dom Augustin ordonna qu'on lui laissât son épée, tandis qu'il se débattait en convulsions impuissantes.

Puis il le fit attacher sur son cheval avec des cordes et envelopper d'un grand manteau de moine, dont le capuchon, retombant sur le front, lui couvrait la moitié du visage.

— Maintenant, reprit Gudiel, les meilleurs amis peuvent passer à côté de toi sans t'entendre ni te reconnaître. Si les chevaliers anglais nous poursuivent dans la lande, tu ne pourras diriger ton palefroi pour les rejoindre. Mais tu le vois, nous ne portons pas une main violente sur l'homme que la couronne a rendu sacré pour nous. Ton sang m'est plus précieux que le mien, don Pedro. Rassure-toi donc et ne pense plus à cette sorcière juive, qui t'a aimé comme tant d'autres, quand tu étais roi, mais qui oubliera comme tous les autres le prisonnier de don Enrique.

A ce dernier sarcasme, les yeux de don Pedro étincelèrent comme deux charbons ardens.

VIII

CE QUI SE PASSA DANS LE MOUVANT DE SABLE, ET COMMENT LE ROI SE TROUVA EN PAYS DE CONNAISSANCE.

L'évêque de Ségovie haussa dédaigneusement les épaules, et se tournant vers ses compagnons :

— Maintenant, dit-il, nous devons nous remettre en marche sans tarder.

— Prenez garde, seigneur, hasarda Sédécias, l'orage va éclater, et il sera terrible. Ici, le sol a pris de la consistance, grâce aux racines des pins qui le tassent et le fixent ; mais dans la plaine nous courrons risque de nous engloutir dans les flaques d'eau ou les mouvans, où nul plongeur n'ira nous repêcher.

— Ces *mouvans* sont donc bien dangereux ? demanda Gudiel.

— Ce sont des amas d'eau et de sable que l'orage creuse au pied des dunes.

— Eh bien ! il est facile de les éviter en faisant un détour.

— Non, seigneur, car ces abîmes perfides sont recouverts d'une couche de sable légère que le vent sèche rapidement, et le malheureux qui a posé le pied sur cette surface trompeuse est bientôt englouti et étouffé. Mais, voyez, les nuages s'amassent et sont troués par des éclairs qui ressemblent à d'immenses serpens de feu !

— Poltron ! répliqua dom Augustin ; cette tempête nous protége. Il faut emporter notre proie au plus vite, pendant que les dogues anglais ne songent pas à aboyer derrière nos talons. Plus tard on s'apercevra de la disparition de don Pedro, et si l'ouragan des cottes de mailles, des lances et des flèches galloises nous atteint, nous ne nous en tirerons pas aussi facilement que de l'ouragan des sables. Qui ne risque rien n'a rien !

— Vous ne connaissez pas la violence de ces tempêtes, noble évêque, insista le juif. Mes frères de Bordeaux m'en ont conté des détails terribles, à faire dresser les cheveux sur la tête.

— Tu n'as pu en faire l'expérience par toi-même, puisque ton crâne est chauve comme un genou, dit ironiquement Gudiel qui lui arracha son bonnet à corne.

Et tous les assistans éclatèrent de rire en voyant le chef dénudé et luisant du juif.

Ce dernier essaya lui-même de faire bon visage à la plaisanterie brutale du haut dignitaire, mais il reprit avec obstination :

— Quiconque n'est pas perché sur des *canques*, comme les habitans de la lande, ou n'a pas entre les jambes un cheval agile dressé dans les sables d'Afrique, quiconque n'est pas du pays ou n'est pas habile cavalier comme don Pedro ou son frère de lait Blas, a tort de s'aventurer dans la plaine par un temps pareil. Ceux qui braveront l'avertissement du ciel seront à peu près sûrs de laisser leurs os blanchir dans la lande.

— Silence, fâcheux bavard ! s'écria dom Augustin. Si tu veux rester couché à l'abri de ces pins, ainsi que ton ami Samuel, je te le permets. Quant à nos vaillans chevaliers, je ne crois pas qu'ils poussent la prudence jusqu'à vous tenir compagnie.

Tous les ricos-hombres et les chevaliers castillans huèrent les deux juifs, qui s'étaient déjà étendus au pied des pins, et se hâtèrent de remonter à cheval, ainsi que leurs écuyers et leurs varlets.

Un quart d'heure après, toute l'escorte avait repris sa marche dans les sables. Cependant la prédiction de Sédécias ne devait pas tarder à s'accomplir.

Le vent soufflait et rugissait avec une violence de plus en plus terrible, et le ciel était devenu noir comme de l'encre.

Une trombe formidable creva bientôt sur les voyageurs et les enveloppa d'un épais tourbillon de pluie, de grêle et de sable, que les éclairs ne parvenaient pas à percer, mais qu'ils illuminaient d'une teintre rougeâtre et horrible.

A partir de ce moment, la confusion se répandit parmi les cavaliers de l'escorte. En vain l'évêque s'écria :

— « Serrez les rangs, compagnons ! »

En vain don Juan de Haro répéta cet ordre d'une voix plus forte. On entendait les armures s'entre-choquer avec fracas au milieu de l'obscurité, des cris de douleur s'élever, des menaces s'échanger, et des imprécations maudire l'entêtement de dom Augustin.

Ce dernier n'avait pas cessé de garder en main la bride du palefroi de son prisonnier, fatigué qu'il n'eût confiée à personne, tant il craignait la faiblesse ou la trahison de ses compagnons.

Les pieds légers du cheval barbe de don Pedro semblaient voler sur le sable sans y laisser une empreinte, et la mule du prélat suivait cet élan avec assez d'ardeur, au grand désespoir de Gudiel, qui était un fort mauvais cavalier. Sans s'en apercevoir, l'évêque devança bientôt son escorte d'une distance considérable. La plupart des chevaliers, alourdis par le poids de leurs armures, voyaient leurs palefrois s'enfoncer au milieu du sable, et une fois empêtrés dans ce sol friable et vaseux, ils appelaient en vain ceux qui les précédaient. Leurs voix ne trouvaient pas d'écho.

Enfin Gudiel aperçut une dune de sable qui s'élevait à deux cents pas de lui, et il résolut de l'atteindre pour s'y arrêter et attendre les Castillans, mais en ce moment, où une lueur blafarde commençait à blanchir le ciel, l'ouragan redoubla de violence. L'évêque regarda son prisonnier, dont le vent avait relevé le capuchon. Les yeux de don Pedro rayonnaient d'un rire sinistre. Gudiel tressaillit. Il avait peur.

La plaine tout entière se soulevait alors comme une mer secouée par la tempête dans la profondeur de ses abîmes. L'évêque contempla avec un regard épouvanté ces vagues de sable qui ondulaient et bondissaient comme douées de vie, et qui semblaient monter vers lui comme une marée, en agitant à leurs crêtes des panaches d'écume. Des vallons

se creusaient et des montagnes surgissaient soudainement sous la rage du vent. Toute l'escorte était dispersée. Ceux qui n'étaient pas encore engloutis se débattaient en vains efforts dans le sable, et criaient sans que leurs cris de détresse fussent entendus, car les voix étaient amorties et absorbées par cette atmosphère lourde et suffocante.

Dom Augustin frissonna de terreur lorsqu'il se vit seul, se cramponna à sa mule, et suivit le galop du cheval de son prisonnier bâillonné, qui semblait le traîner après lui.

Il cria, nul ne l'entendit. Il voulut retenir désespérément le cheval effarouché par l'orage ; impossible, ses forces étaient épuisées. Tout à coup le palefroi s'enfonça jusqu'à mi-jambes dans le sable ; et la chute fit jaillir des gouttes d'eau jusqu'au visage de l'évêque, qui devint livide, car il se rappela l'avertissement de Sédécias. Les *mouvans* se formaient presque toujours aux pieds des dunes. Il voulut dégager sa main de la bride du cheval ; mais elle était entortillée à son poignet en nœuds inextricables. Le palefroi hennissait d'une façon lugubre en se débattant. Gudiel, les yeux dilatés par l'effroi, se voyait attirer lentement, peu à peu, mais irrésistiblement, vers l'abîme. Le vertige brûlait son front et tordait son cœur. Alors, il regarda don Pedro.

Le visage du roi prisonnier était impassible.

Ainsi Gudiel tenait sous sa main ce redoutable don Pedro bâillonné et garrotté ; mais à quoi lui servait ce coup de fortune, puisque tous deux devaient bientôt être engloutis vivans par ce sable qui semblait monter, monter toujours autour d'eux jusqu'à ce qu'il touchât leurs lèvres. L'amour de la vie étreignit le cœur de l'évêque comme une soif ardente et insatiable. Il eut peur de ce silence mortel qui signalait la halte de l'ouragan. Il ressentit un avide désir d'entendre une voix humaine.

Ses efforts stériles pour s'éloigner du palefroi de don Pedro l'en avaient rapproché. Il regarda encore son prisonnier et lui dit d'une voix frémissante :

— Ecoute, seigneur, nous sommes en danger de mort. Dieu a peut-être voulu nous punir tous deux. J'ai été cruel envers toi, mais je puis encore réparer ma faute. Je puis couper tes liens et te rendre libre. Tu es robuste, adroit et agile. Qui sait si avec l'aide du ciel tu ne viendras pas à bout de te tirer de ce *mouvant* ? Mais pour que je te rende l'usage de tes membres et de ta force, il faut que tu jures de me sauver et de me pardonner pour tout le mal que je t'ai fait, en cas de salut comme en cas de mort !

Un rayon de joie illumina le pâle et calme visage de don Pedro ; mais l'égoïste Gudiel avait oublié que son prisonnier ne pouvait lui répondre, sa bouche étant comprimée par un bâillon de fer.

Il se hâta de détacher ce hideux outil de torture. Don Pedro aspira avidement une gorgée d'air ; puis, après un instant de silence qui parut un siècle au prélat, il lui répondit d'une voix froide et sévère :

— Tu as donc bien peur de la mort, Augustin ; mais moi je l'attends comme un bienfait de Dieu : je suis las de souffrir. Tu dépends à cette heure de ce détrôné qui est ton esclave, ton prisonnier, et que tu as poursuivi de ta haine avec un acharnement si rare ; et tu veux que je te pardonne. Je puis t'oublier à force de mépris, mais te pardonner les angoisses que tu m'as fait subir, c'est impossible. N'est-ce pas toi qui as cherché à détourner de moi l'amour du peuple de Séville ? n'est-ce pas toi qui m'as forcé à fuir, comme un lâche, de mon alcazar à travers la léproserie, pour ne pas être livré à mon frère rebelle et aux vagabonds étrangers ? Quel crime avais-je donc commis envers toi ?

La mule de l'évêque fit un effort convulsif pour sortir du mouvant dont l'eau souterraine glaçait ses jambes ; elle se souleva, mais pour retomber et s'enfoncer cette fois jusqu'au poitrail, tandis que le sable rendait un clapotement sourd.

Dom Augustin sentit avec une terreur croissante ses sandales mouillées par le sable humide.

— Pardonne, seigneur roi, pardonne à ton infidèle serviteur. Je te haïssais alors parce que tu dédaignais mes conseils. Si tu m'avais accordé ta confiance au lieu de la donner à ces juifs serviles, je t'aurais servi avec autant de zèle que j'ai servi ton frère. Oh ! comme ce sable s'affaisse ! Oui, j'ai peur de la justice de Dieu, car j'ai abusé de l'autorité que j'exerçais en son nom. Il est clément et miséricordieux, j'ai été perfide et sans pitié. Pardonne-moi, don Pedro, tâche de nous retirer de ce gouffre.

La mule et le cheval du roi enfonçaient toujours dans ce sépulcre affreux. Les lèvres serrées, l'œil sanglant, Gudiel calculait l'instant où ce sable couvrirait la bouche des misérables bêtes.

— J'ai vu bien des guerriers renversés de cheval dans la mêlée, dit le roi, crier merci, sous les pieds des chevaux qui broyaient leurs cuirasses ; j'ai vu bien des visages blêmes et terrifiés quand, le heaume relevé, des vaincus m'ont supplié de les prendre à rançon et qu'ils me regardaient avec des yeux pleins d'angoisse pour savoir s'ils reverraient leurs mères et leurs enfans ; mais jamais je n'ai vu une si hideuse image de la peur que celle qui est empreinte sur tes traits bouleversés, Augustin Gudiel !

— Seigneur roi, je ne suis pas habitué comme toi à jouer avec la mort sur les champs de bataille ; et elle m'apparaît aujourd'hui sous une forme si horrible !

— Bien horrible, en effet, puisqu'elle te force à me supplier. Tu ne te souviens donc plus que je suis un excommunié, et que tu encours la damnation en me demandant aide et secours. Comme tu avais un visage plus inspiré et plus fier, lorsque tu me condamnais, au château de Lugo, à errer comme un maudit, sans asile, sans prière et sans pain, dans toute la chrétienté, et que tu savais avec tant d'adresse détacher de ma cause mes plus dévoués serviteurs !

— Ne m'accable pas, justicier royal, sous le poids de mes péchés ! s'écria dom Augustin d'une voix haletante. L'ambition éblouissait mon esprit. Pour obtenir la faveur de don Enrique, j'ai eu la lâcheté de te porter le dernier coup. Mais Dieu te venge en me faisant trembler comme un suppliant devant mon roi offensé. Songe qu'en me pardonnant tu redeviens libre, songe qu'une fois libre tu redeviendras roi de Castille. N'achèteras-tu pas le trône au prix de ce pardon que j'implore ?

A ce moment, la mule saisie d'une convulsion suprême pencha la tête, dont les poils étaient hérissés, vers l'abîme qui l'attirait, et s'enfonça lourdement dans la vase.

Gudiel n'eut que le temps de s'élancer désespérément en croupe de son prisonnier, auquel il se cramponna avec toute l'énergie que put lui rendre le paroxysme de l'épouvante.

Le vent rugissait par rafales, et faisait vaciller la dune et les pins rabougris qui la couvraient.

— Non, répondit inflexiblement don Pedro, j'aime mieux rester garrotté et te voir mourir avec moi.

Gudiel, presque fou de terreur, résolut de tenter un dernier et suprême effort.

— N'achèteras-tu pas par ce pardon, s'écria-t-il, la joie de revoir Rachel ?

Le roi frissonna dans ses liens.

— Rachel ! répéta-t-il indigné, tes lèvres fausses ont-elles bien osé prononcer ce nom qui te condamne ? Rachel ! mais qui donc l'a désignée comme une cupide courtisane à la foule ameutée sur la place de l'alcazar, lorsqu'elle nourrissait de la vente de ses bijoux ce peuple affamé ?

— C'est moi, dit Gudiel en courbant la tête.

— Qui donc, poursuivit le roi, l'a forcée à m'abandonner au château de Lugo, en lui faisant croire que son abandon serait mon salut ?

— C'est encore moi, misérable pécheur que je suis.

— Qui donc l'a fait arrêter et poursuivre pour un délit insignifiant jusque dans l'église de Bordeaux ? continua

le prisonnier de plus en plus irrité. Que t'avait-elle fait? pourquoi cet acharnement contre elle? Confesse la vérité.

— Oh! pardonne-moi, seigneur, reprit Gudiel. Laisse-moi désarmer ta colère à force d'humilité. Rachel t'aimait et je te haïssais : voilà pourquoi je lui ai fait tant de mal. En l'atteignant, je frappais sur ton cœur. Puis j'étais jaloux de vous voir heureux d'un bonheur que je ne pouvais éprouver. Enfin, lorsque j'ai excité les manans de Bordeaux à la poursuivre dans l'église, c'était dans l'espoir que tu prendrais sa défense et que tu perdrais l'alliance du prince Noir et de ses barons. Tu vois que je ne te cache aucune de mes mauvaises pensées, don Pedro. Je témoigne contre moi-même. Pardonne-moi!

— Etais-tu assez infâme! dit le roi avec un accent de mépris indicible. Ainsi rien n'a pu te toucher, ni la beauté, ni la grâce, ni la soumission de cette pauvre créature. Ce renégat, cet Esaü qui l'aimait comme un forcené, et que j'avais fait jeter dans la léproserie, a été ému par ses prières et ses larmes au point de nous livrer passage et de protéger notre fuite; et toi, ministre du Dieu de paix et de miséricorde, tu as fait sans vergogne contre elle le métier de bourreau.

— Maudis-moi, insulte-moi, accable-moi de honte et de mépris, répliqua Gudiel, je l'ai mérité : mais sauve-moi! Il ne sera bientôt plus temps. L'amour de la vie te reprendra, mais trop tard. Pense à Rachel, don Pedro, à Rachel que tu ne reverras plus. Ordonne-moi de couper les cordes qui te lient!

Depuis que la mule avait disparu et que le cheval du roi avait senti doubler sa charge, son instinct l'avait poussé à rester immobile et à ne plus s'agiter en efforts dangereux. Néanmoins, le sable atteignait déjà son chanfrein, et Gudiel, promenant autour de lui des regards terrifiés, commençait à perdre tout espoir d'échapper à l'effroyable mort qui l'attendait.

— Mais si tu me délivres, lui dit alors son prisonnier, je puis t'abandonner dans le *mouvant*, car tu n'auras d'autre garantie que ma parole, et, il y a une heure à peine, ma parole ne t'inspirait aucune confiance.

— Non, vous ne m'abandonnerez pas, seigneur roi, dit l'évêque, car vous êtes généreux et loyal. Vous sauverez votre ennemi. Mais je ne serai pas ingrat. Ma vie sera dévouée à celui qui m'aura tiré hors du *mouvant*. Pour lui je sacrifierai mon honneur. Je continuerai à servir don Enrique, et je le trahirai pour toi, don Pedro. Oh! pendant que nous enfonçons dans la vase, le vent nous enterre sous une pluie de sable. Ayez pitié de nous, mon Dieu! Tu veux revoir Rachel, n'est-ce pas? eh bien! je la ferai retomber dans tes bras; je ferai annuler et casser son mariage. Elle t'aime trop pour vouloir rester unie à ce routier brutal. Tout le mal que je t'ai fait, je le réparerai. Chaque heure de ma vie, je te servirai et je prierai Dieu pour toi, car je me souviendrai que je te la dois.

Don Pedro avait écouté avec un singulier dédain ces incohérentes paroles, hachées par l'agonie de la peur.

— Tais-toi, reptile; ne laisse pas voir à nu la lâcheté de ton cœur, lui répondit-il, devant ce Dieu en courroux que tu offenses. Je ne te demande pas de trahison, moi qui ai tant souffert et qui ai tout perdu par la trahison; je ne veux pas d'un serviteur tel que toi. Mais remercie Dieu dont tu es le ministre indigne, c'est là ce qui te sauvera : je te promets que si je puis sortir du mouvant, tu en sortiras avec moi. Tu as deviné juste : l'amour de la vie me reprend, car je veux revoir Rachel.

— Ainsi tu me jures ta parole de chrétien...

— Te faut-il un serment d'excommunié? dit en ricanant don Pedro. Le temps me manque, car je sens que le sable se déplace et que notre palefroi descend dans l'abîme.

Gudiel tira promptement son poignard et coupa avec une vivacité convulsive les cordes dont le roi était garrotté et celles qui l'attachaient sur son cheval.

Don Pedro se laissa aussitôt glisser doucement de sa monture, et s'étendit sur la couche de sable mobile.

— Suis-moi, dit-il à l'évêque; couche-toi sur ce sol détrempé, avec l'agilité d'un nageur, et rampe comme un serpent. Le poids de notre corps rend nos pieds trop lourds pour que nous puissions marcher impunément sans *canques* et sans perches dans le mouvant. Ne me réponds pas, car la rafale remplirait ta bouche de sable et t'étoufferait. A travers l'obscurité, j'aperçois une ligne de sable plus blanche, qui recouvre sans doute un sol plus consistant.

Tous deux se mirent ainsi à traverser le mouvant avec la légèreté de deux lézards. Ils entendirent bientôt un bruit sourd derrière eux, mais il ne retournèrent pas la tête. C'était le cheval qui s'enfonçait, après avoir henni un cri plaintif et désespéré. L'eau jaillit et tourbillonna à l'endroit où il avait disparu.

Don Pedro évita avec soin de côtoyer une vaste spirale de sable qui s'élevait sur le bord du mouvant, semblable à une trombe arrêtée en chemin. La spirale, au moindre choc, se serait écroulée comme une avalanche sur les fugitifs, et les aurait ensevelis sous sa masse énorme.

Par momens, le roi sentait le sable s'amollir et se creuser au poids de son corps; alors il filait comme une couleuvre et jetait ces mots à son compagnon.

—Ne vous arrêtez pas! hâtez-vous! ne laissez pas au sable le temps de fléchir!

Cette traversée pleine d'angoisses dura un quart d'heure.

Enfin don Pedro atteignit le pied de la dune; ses mains et ses genoux s'appuyèrent sur un sol moins spongieux.

— Dieu soit loué! s'écria l'évêque en touchant ce terrain ferme sous ses pieds et en voyant les pins se balancer au souffle du vent, nous sommes sauvés!

— Et la tourmente commence à s'apaiser, ajouta le roi en jetant un triste regard autour de lui. Elle a assez bouleversé cette malheureuse contrée.

En effet, la lande ainsi soulevée offrait les aspects les plus bizarres, à la lueur d'un crépuscule lugubre. Là, le sable se dressait en pyramides colossales; ici, en immenses amphithéâtres irréguliers; plus loin, en trapèzes difformes ou en spirale, comme des trombes pétrifiées par la baguette d'un magicien. On ne pourrait rêver une nature plus désolée.

Don Pedro et dom Augustin, harassés de fatigue, s'étaient assis contre le tronc d'un vieux pin.

—Gudiel, dit le roi à voix basse, comme s'il eût eu peur d'entendre sa propre voix au milieu du silence profond qui suivait le déchaînement de la tempête, nous nous séparerons ici. Dans quelques heures je reprendrai le chemin de Bordeaux, et vous vous retournerez en Castille.

— Oh! vous ne me laisserez pas seul au milieu de la lande! s'écria dom Augustin avec une expression lamentable. Je ne trouverai pas dans ce désert une créature humaine qui puisse me servir de guide.

— C'est ce qui te trompe, honnête voyageur! dit une voix goguenarde qui semblait tomber du ciel.

— Permets-moi de te dire, craintif seigneur, ajouta une autre voix, que tu as eu grand tort de te mettre en route par un pareil temps, si tu tenais à te conserver pour ta famille.

—Brave homme, poursuivit une troisième voix, les guides coûteront cher cette nuit dans la lande, mais si tu es un gaillard généreux, tu en trouveras quatre pour un.

— Et je te conseille de les choisir tous les quatre, pour ne pas avoir l'embarras du choix, ajouta une quatrième voix aérienne. Ce sera une mesure prudente, si tu crains de t'enrhumer en passant la nuit sur la dune et de te faire réchauffer trop vivement la plante des pieds par les malandrins qui rôdent sur la frontière.

L'évêque de Ségovie et don Pedro étaient restés muets de surprise. Ce dernier eut bientôt pris son parti :

— Quels que soient ces hommes, dit-il à Gudiel, ne prononce pas mon nom devant eux. Si ton escarcelle est pleine, nous nous en débarrasserons facilement.

Dom Augustin frissonnait de tout son corps; il essaya de se lever en criant « Fuyons! » d'une voix rauque; mais les branches du pin sous lequel il était assis s'entr'ouvrirent avec un bruissement singulier, et un long person-

nage osseux et décharné, se laissant tomber à terre du haut de l'arbre, lui posa sa large main sur l'épaule et le fit plier comme un sarment devant lui en s'écriant :

— Où fuir ? dans les sables et sans nous ? quelle ingratitude ! mais vous y périrez ! Nous ne le souffrirons pas.

Quatre autres hommes tombèrent comme des chats sauvages du haut des arbres les plus rapprochés et entourèrent dom Augustin.

— Que demandez-vous, mes amis ? leur dit ce dernier stupéfait.

— Ayez pitié de nous, digne voyageur, reprit le plus grand des inconnus. Nous sommes de pauvres naufragés qui errent depuis trois semaines sur la frontière, sans sou ni maille. Nous avons été dépouillés et repoussés par les habitans des côtes, comme si nous étions des mécréans.

— Je prierai pour vous, dit Gudiel en essayant de reprendre son sang-froid.

— O charitable seigneur, poursuivit le second, qui était trapu et large d'épaules, si vous nous prodiguez vos prières, vous n'aurez pas affaire à des ingrats ! Pour vous servir, nous ne reculerons devant aucun danger. Peut-être avez-vous faim et soif, car l'ouragan creuse singulièrement l'estomac ? eh bien ! confiez-nous votre escarcelle, et nous irons vous chercher au bourg le plus voisin assez de provisions pour réchauffer le sang dans vos veines et vous faire oublier vos souffrances.

— Merci de votre courtoisie, honnêtes inconnus, répondit l'évêque d'une voix inquiète ; mais j'ai une gourde encore pleine à ma ceinture.

— C'est vrai, dit le troisième, maigre personnage aux jambes arquées, qui détacha aussitôt la gourde de la ceinture de Gudiel et la porta avidement à ses lèvres. Oh ! oh ! l'excellent vin ! mais il est capiteux en diable et pourrait vous porter à la tête, hardi voyageur, si vous en buviez plusieurs gorgées à la fois. Dans l'intérêt de votre santé, il est utile que votre gourde fasse d'abord le tour de la troupe.

Et il passa la gourde à un de ses compagnons.

—Ne vous en faites pas faute, mes amis, reprit dom Augustin avec un profond soupir.

— Oh ! de plus en plus généreux ! s'écria le quatrième inconnu ; mais vous devez avoir froid, seigneur, vous qui n'êtes sans doute pas habitué à dormir dans la lande à la belle étoile. Quant à nous, qui ne sommes couverts que de méchantes casaques de toile en guenilles, cette pluie nous a transpercés jusqu'aux os. Oh ! le beau manteau de drap de Flandres que vous portez là, mon maître ! ajouta-t-il en maniant l'étoffe dans ses doigts. Oh ! je me trompais, vous ne risquez pas de prendre froid avec un surtout aussi épais ! Je voudrais bien l'avoir sur mes épaules.

— Je puis le partager avec vous, murmura dom Augustin.

— Pourquoi le partager ! s'écria son interlocuteur ; je ne voudrais pas abuser à ce point de votre courtoisie. Prêtez-le seulement une petite heure à chacun de nous, afin de nous réchauffer tour à tour. Quand nous n'en aurons plus besoin, nous vous le rendrons tout entier et pour vous seul. Et si nous l'acceptons, c'est parce que vous paraissez vivement désirer nous rendre ce léger service.

En même temps, le plus petit de la troupe décrocha vivement l'agrafe d'or qui retenait le manteau au cou du prélat, et s'en enveloppa majestueusement.

— Ah ! mes pieds sont brisés, meurtris et lassés de marcher tout nus sur ce sable, moi qui suis habitué à être toujours en selle, reprit le troisième inconnu.

— Hélas ! bon compagnon, répliqua Gudiel, nos montures ont péri dans le mouvant, c'est ce qui m'empêche de vous les offrir.

— Vous êtes vraiment trop prodigue, courtois voyageur, s'empressa de répondre le cavalier démonté ; mais si vous manquez de chevaux, si vous voulez remplacer avantageusement les vôtres, vous ne pouviez mieux vous adresser. Je vous ferai faire un marché d'or. Les chevaux et moi, nous nous connaissons depuis longtemps.

— Je vous remercie de tant de zèle, mais...

— Mais ne craignez rien, seigneur ; vos intérêts sont en bonnes mains. Confiez-moi cette escarcelle qui pend à votre ceinture, et demain matin je vous ramènerai des montures dont vous me direz des nouvelles quand nous aurons occasion de nous revoir.

Don Pedro, immobile et silencieux, écoutait avec une attention singulière les voix goguenardes des naufragés.

— Ce sont des bandits ! murmurait l'évêque. Comment pourrai-je m'en débarrasser ? Ils vont finir par exiger de moi quelque grosse rançon.

Tout à coup une idée infernale lui traversa l'esprit.

Il résolut de la mettre immédiatement à exécution. Il allait regagner tout le terrain qu'il avait perdu depuis quelques heures. Puisque don Pedro ne lui pardonnait pas, puisqu'il ne pouvait rien espérer de ce côté, il jugea qu'il serait insensé de perdre l'occasion précieuse qui s'offrait à lui.

Il détacha son escarcelle, et, prenant à part l'inconnu avec lequel il devait conclure l'achat de chevaux :

— J'ai un autre marché à vous proposer, brave homme, dit-il d'une voix sourde.

— J'écoute, répliqua le naufragé. Je ne refuse jamais un marché où il y a toujours tout à gagner pour moi, puisque je n'ai rien à perdre... que ma peau.

— Votre peau n'est pas en question dans cette affaire, dit Augustin avec un sourire cruel. Il s'agit de gagner une énorme rançon ; voilà tout.

— Mais que faut-il faire pour la gagner ? demanda l'inconnu surpris.

— M'obéir ! dit l'évêque de Ségovie. Un de vous va me servir de guide pour retourner à Bordeaux. Les autres vont garrotter l'homme qui m'accompagne et prendre avec leur proie la route d'Espagne, en ayant soin de ne pas le laisser échapper et de veiller à ce que personne ne les soupçonne d'emmener un prisonnier.

— Par saint Jacques ! ceci ressemble singulièrement à une trahison, mon maître. Enfin, si votre compagnon est bon à prendre, il doit être bon à vendre. Mais qui nous l'achètera ?

— Don Enrique, roi de Castille.

— Don Enrique ! répéta en tressaillant le naufragé. L'aventure se complique. Mais quel est donc cet important personnage ?

— Le tyran don Pedro, que je ramenais en Espagne, et qui, grâce à cet ouragan, allait m'échapper sans notre heureuse rencontre.

— Don Pedro ! cria l'inconnu avec un transport de surprise et de joie. Heureuse rencontre en effet ! Et nous ne l'avons pas reconnu ! et notre voix ne lui a pas appris qu'il était tombé au milieu de ses frères de lait !

A ce cri, les autres naufragés s'étaient précipités autour du roi comme des fous, riant et pleurant à la fois.

— Don Pedro, disait l'un, tu as donc échappé aux écueils de la côte de Biscaye ? Soyez béni, mon Dieu !

— Tu es vivant, tu es libre ? oh ! laisse-moi baiser tes mains ! s'écriait un autre.

— Nous ne te quitterons plus ! tu resteras toujours au milieu de nous ! hurlait Ruy le faucheur en enlevant du sol son royal frère et le pressant sur sa poitrine.

— Ne m'étouffe pas, Ruy, dit en riant don Pedro, si tu veux que je puisse te répondre. Je vous avais déjà reconnus, mes enfans, mais je tenais à savoir quel marché mon noble compagnon voulait conclure.

— Le misérable traître ! s'écria Blas avec un accent de rage, il vient de me proposer de vous vendre à don Enrique.

— Au moment même où je venais de le tirer de ce mouvant de sable dans lequel il allait disparaître ! répondit amèrement le roi. Je m'y attendais. Pour un gentilhomme, il entend merveilleusement le commerce. Oh ! de quel limon Dieu a-t-il donc pétri le cœur des hommes !

— Ils ne ressemblent pas tous à ce Judas, dit Diego Lopez.

— Désormais nous vous entourerons comme des boucliers vivans, poursuivit le faucheur.

— Et moi qui ne suis pas assez grand pour vous servir de bouclier, ajouta Perec-Neige, je me glisserai entre les jambes de vos ennemis, je les renverserai à vos pieds avant que leur épée ait pu heurter la vôtre.

— Il faut faire justice du traître! observa Ruy en serrant dans sa longue main osseuse la main d'Augustin Gudiel.

— Frères! dit don Pedro, je ne crains plus maintenant ni traîtres ni ennemis. Je dormirai cette nuit sur la dure aussi tranquillement que dans le monastère de Saint-André, car, avec vous, l'adresse, la loyauté, le courage et la force veilleront sur mon sommeil.

— Qu'ordonnez-vous de ce félon? insista Ruy. Faut-il lui laisser le choix d'être précipité dans le mouvant, ou d'être proprement pendu au plus haut pin de la dune?

— Je crois qu'il mettrait trop de temps à faire son choix, répondit don Pedro, et tout autre à sa place hésiterait comme lui. Mieux vaut user de miséricorde.

— De miséricorde! s'écria Ruy désappointé. Mais quel est donc ce misérable?

— Dom Augustin Gudiel, évêque de Ségovie, répliqua doucement le roi. C'est à la justice de Dieu qu'il appartient de le frapper.

Ruy lâcha la main du prélat, et recula ainsi que ses frères, car le caractère sacré de Gudiel leur inspirait une crainte religieuse. Blas lui rendit silencieusement son escarcelle.

— Que mon honnête compagnon attende ici les débris de son escorte! reprit don Pedro. Quant à vous, vous allez me suivre à Bordeaux, où je puis maintenant vous donner un asile digne du roi de Castille.

Pendant ces débats, l'ouragan avait tout à fait cessé. Les nuages fuyaient devant les larges bandes d'azur étoilé. Dom Augustin n'avait plus osé prononcer une parole. Il comprenait que le dédain du roi et sa haute dignité pouvaient seuls le sauver.

Le roi et ses frères de lait descendirent de la dune.

Perez le mineur marchait en avant, leur servant de guide, car depuis plusieurs jours il avait battu la lande en divers sens.

Gudiel eut peur de rester seul sur la dune déserte. Il les suivit de loin sans qu'ils s'en aperçussent, se guidant sur le son de leurs voix quand il les perdait de vue dans un pli de terrain. Le bruit de ses pas était amorti, comme celui de leur marche, par le sable.

Au bout de deux heures de marche pénible, ils atteignirent la lisière des bois de Larnac. La lune venait de briller à travers les derniers nuages, et jetait une gaze d'argent sur la plaine bouleversée.

Tout à coup Gudiel vit déboucher d'un sentier de la forêt un paysan qui portait un hoyau sur l'épaule, et qui marchait en chancelant.

Il ne fit pas grande attention à ce pauvre homme, et pressa seulement le pas pour suivre de plus près sa petite troupe.

Le serf se dirigeait de son côté, et ils se trouvèrent bientôt face à face. Ils se regardèrent et se reconnurent. Gudiel tressaillit.

— Dieu est toujours juste! dit le paysan d'une voix calme et stridente.

Dom Augustin voulait passer outre; mais Daniel, car c'était le mari de Jehanne, lui tendit la main.

— Mes enfans sont morts de faim, seigneur évêque; ma femme est morte folle; moi aussi je vais bientôt mourir, meurtrier et damné, parce que tu m'as fait rejeter l'aumône de la juive.

Gudiel, effrayé, laissa tomber son escarcelle dans la main du paysan. Celui-ci la jeta à terre et mit le pied dessus.

— Tu fais l'aumône trop tard, seigneur. Tu ne m'as donc pas compris? Jehanne et les enfans sont morts; je ne puis les ressusciter avec ton or. L'or ne rend pas la vie.

Gudiel essaya encore de passer outre. Il n'osait répondre. Il pressentait, dans la voix et les gestes de ce serf, quelque résolution farouche et implacable. — Fais ta prière! dit froidement le paysan.

Et son hoyau tourna avec une rapidité terrible sur la tête de dom Augustin, qui tomba agenouillé, en criant :

— A l'aide! à l'aide! don Pedro.

Le roi entendit cet appel, détourna la tête et vit cette scène effrayante. Il revint aussitôt sur ses pas. Daniel entendit le sable crier sous cette marche précipitée.

— As-tu demandé pardon à Dieu de tes péchés? demanda-t-il à dom Augustin.

— Ma prière n'est pas achevée, répondit Gudiel d'une voix presque inarticulée.

Le paysan attendit. Mais don Pedro arrivait, et, saisissant le bras de Daniel :

— Laisse aller en paix cet homme, lui dit-il. Il m'a chassé de mon royaume; il m'a arraché celle que j'aimais. Tout à l'heure il a voulu me vendre, au moment où je venais de le sauver des *mouvans;* cependant je lui ai pardonné, parce que c'est un ministre de Dieu.

Daniel le regarda avec un sourire sauvage :

— Beau roi, répliqua-t-il, tu rentreras dans ton royaume, tu reverras ta maîtresse, tu es sauvé, tu es libre; mais j'ai baisé les lèvres froides de mes petits enfans, et elles ne remueront plus pour prononcer mon nom; la main de Jehanne s'est glacée dans ma main. Tu n'as pas perdu tes enfans, toi! Ta bien-aimée, on ne l'a pas tuée! Laisse-moi donc faire ma justice. Et se retournant vers Gudiel : — Es-tu prêt à paraître devant Dieu? dit-il.

— Mais cet homme est un prêtre! s'écria don Pedro. Tu seras damné!

— Je le sais! répondit Daniel en grinçant des dents, mais j'aurai vengé Jehanne et les enfans. Je suis un jacques, moi, un serf proscrit; je n'ai plus rien à espérer, plus rien à aimer. Lui aussi, ce Gudiel, il sera damné, et nous nous retrouverons ensemble bientôt. Je souffrirai, mais je le verrai souffrir!

Dom Augustin, rassuré par la présence du roi, voulut profiter de la préoccupation du paysan pour se jeter sur lui et lui arracher son arme; mais Daniel, qui surveillait ses mouvemens, tout en parlant à don Pedro, recula de deux pas en arrière, et lui asséna un coup terrible de son hoyau sur la tête.

L'évêque de Ségovie tomba sanglant et inanimé sur le sable.

Le serf, comme stupéfait de son crime, jeta le hoyau loin de lui, puis, se tournant vers don Pedro et ses frères :

— Je ne cherche pas à fuir, leur dit-il. Allez chercher le prévôt. Mais hâtez-vous, ou il ne trouvera plus qu'un cadavre.

Ses genoux tremblèrent. Il avait épuisé dans ce meurtre horrible le reste de son énergie et de ses forces.

— Dieu m'est témoin, s'écria don Pedro, que j'aurais voulu sauver la vie de ce malheureux Augustin.

— Morte la bête, mort le venin! murmura Daniel. Et il tomba à son tour sur le sable rougi du sang de l'évêque, en murmurant : — Soyez béni, seigneur roi, vous et la juive, pour votre générosité. Au prix de ma damnation, je vous ai tous vengés.

Puis il poussa quelques cris inarticulés, et se débattit contre les étreintes de l'agonie, qui commençait pour lui.

— La main de Dieu a pesé sur ces hommes, dit tristement don Pedro. Tâchons maintenant d'arriver à Bordeaux avant la fermeture des portes, car j'ai besoin dès ce soir de mettre votre courage et votre adresse à l'épreuve, mes vaillans frères. Rachel est à cette heure la femme du capitaine Tom Burdett, et, avec votre aide, je veux la revoir. Les bons compagnons qui ont osé s'introduire dans la Juiverie de Séville craindront-ils de pénétrer dans la tanière de l'écorcheur gallois?

— Nous sommes vos bras, vos cœurs et vos épées, Pedro, répliqua Diego Lopez.

— Eh bien! remettons-nous en marche, dit le roi, et

chemin faisant je vous donnerai mes instructions pour l'entreprise périlleuse à laquelle je vous associe.

Lorsque don Pedro et ses frères de lait rentrèrent à Bordeaux, leur plan était entièrement arrêté, et il ne s'agissait plus que de le mettre à exécution. Perce-Neige, s'étant glissé parmi les varlets qui encombraient la cour du monastère de Saint-André, apprit que Tom Burdett avait été chargé de commander l'avant-garde de l'armée, et qu'aussitôt après la cérémonie du mariage il était parti seul pour lever, dans les environs de Bordeaux, une compagnie franche, et pour éviter du même coup les aboiemens de ses créanciers, parmi lesquels brillait maître Marc Bonnefoy, hôtelier de l'*Écu-d'Or*.

Le redoutable capitaine ne devait revenir dans la ville que le lendemain, afin de chercher sa femme et de l'emmener au château de sir Stephen Cosington, où elle devait demeurer pendant la durée de la guerre.

Ces renseignemens pris, don Pedro emplit de nobles d'or les poches de ses frères de lait, et les envoya demander l'hospitalité à l'hôtelier de l'*Écu-d'Or*, chez qui ils ne tardèrent pas de faire une entrée peu triomphale.

IX

LES FRÈRES DE LAIT DU ROI SE RÉGALENT D'UN COQ MAIGRE, AFIN D'ENTRER AU SERVICE DE TOM BURDETT.

Les fils de la Paloma n'avaient pas eu le temps de dépouiller leurs haillons pour revêtir un costume plus convenable au rôle qu'ils allaient jouer.

En entrant dans la cuisine, ils n'aperçurent qu'un grand coq maigre, qui becquetait des miettes sous la table, et un chat efflanqué, dormant au coin de l'âtre, où fumaient quelques tisons épars.

Ils allaient s'asseoir lorsque l'hôtelier accourut. A l'aspect de ces cinq compagnons en guenilles, il sauta sur la clef d'un bahut qui remplissait l'office du meuble que nous nommons aujourd'hui comptoir ; et, la main sur le manche de son coutelas de cuisine, il se plaça résolûment devant son garde-manger, comme s'il eût craint d'en voir entreprendre le siége.

Le pitoyable équipage des frères de lait de don Pedro n'était pas de nature, en effet, à provoquer la confiance ; mais dès qu'ils eurent fait luire et sauter dans leurs mains les francs-à-cheval et les francs-à-pied dont le roi avait largement garni leurs poches, le front de l'hôtelier se dérida, et, s'avançant vers eux le sourire sur les lèvres et son bonnet à la main :

— Que puis-je faire pour votre service, mes maîtres ? leur dit-il : ordonnez. Marc Bonnefoy, son hôtellerie et ses varlets, tout ici est à votre disposition.

— Vous allez d'abord nous servir des pourpoints et des haut-de-chausses, dont nous avons tous grand besoin, comme vous voyez, répondit Diego Lopez en soulevant gaiement le bord dentelé de sa casaque de toile.

— Holà, Polycarpe ! s'écria l'hôtelier en s'adressant à l'un de ses laveurs d'écuelles qui essuyait gravement un plat d'étain avec le revers de sa manche, allez en toute hâte querir le fripier le plus voisin pour ces honnêtes garçons.

Polycarpe s'empressa d'obéir.

— Maintenant, alerte, maître Bonnefoy, dit Blas en relevant ses manches, et dussions-nous mettre nous-mêmes les mains à la cuisine, préparez-nous au plus tôt le repas le moins frugal que vous pourrez inventer.

— Hélas ! mes généreux enfans, répliqua l'hôtelier en se grattant l'oreille, vous me prenez un peu au dépourvu. Les affaires vont si bien dans la bonne ville de Bordeaux, depuis que le prince Noir fait ses préparatifs de guerre contre le nouveau roi de Castille, les voyageurs à ventre affamé affluent tellement à l'*Écu-d'Or*, que j'ai beau entasser le matin des provisions dans mon garde-manger et ma cave, une fois le soir venu, mon garde-manger et ma cave sont toujours complétement dépeuplés. Demain matin, par exemple...

— Par san Fernando ! s'écria Perez, accommodez-nous n'importe quoi ce soir plutôt qu'une cuisse de chevreuil demain matin, car, pour ma part, j'avalerais le diable avec ses cornes, si la sauce en était bonne.

L'hôtelier posa son doigt au-dessus de son nez, et eut l'air de méditer profondément sur la solution du problème qui lui était proposé.

Au même instant le grand coq maigre, dérangé dans ses recherches par tout ce mouvement, se mit à chanter. Maître Bonnefoy le regarda d'un air ahuri, puis d'un air attendri, et enfin d'un air réjoui. Il avait trouvé sa solution.

— Je n'ai à vous offrir le choix, mes maîtres, dit-il alors, qu'entre ce coq, qui importune tous les voyageurs, et un pauvre lapin que j'engraissais pour mon propre compte, mais dont je ferais le sacrifice en votre faveur, ajouta-t-il en regardant furtivement le chat aux côtes saillantes qui semblait ronronner au coin du feu.

A ces mots, soit par hasard, soit par instinct, la pauvre bête, comme saisie d'un sinistre pressentiment, s'enfuit de la cuisine et gagna lestement les toits.

Les frères de lait éclatèrent de rire.

— Tenez, voici la moitié de notre souper qui va courir les gouttières ! dit Perez à l'hôtelier visiblement contrarié de la prudente retraite de son chat.

— Le fait est, reprit Diego, que l'agilité de votre chat pourrait vous faire soupçonner, maître Bonnefoy, d'avoir déjà fait sur lui plusieurs tentatives de ragoût en l'honneur de voyageurs inattendus.

— Rassurez-vous, d'ailleurs, cher hôtelier, ajouta Ruy ; pourvu que le vin ne nous fasse pas défaut, nous saurons nous contenter de votre coq et de quelques légumes.

Marc Bonnefoy, revenu de son désappointement, se mit à l'œuvre, et une heure après la table était dressée.

Le souper, quoique de mince apparence, n'en dura pas moins fort longtemps, car les frères, malgré leurs terribles mâchoires et leur appétit dévorant, ne pouvaient entamer la chair du coriace animal, qui, enveloppé dans sa barde de lard, était aussi impénétrable à la dent qu'un homme d'armes bardé de fer.

Cependant ils se gardèrent bien de se plaindre, et, pour achever de capter les bonnes grâces de leur hôte :

— Bien nommé Bonnefoy, dit Lopez en lui montrant un escabeau vide et un gobelet plein, ne nous ferez-vous pas le plaisir de vider un flacon avec nous ?

— Je ne refuse jamais une offre aussi courtoise, répondit l'hôtelier en s'attablant sans façon, et en vidant le gobelet d'un trait. D'ailleurs, j'ai le pressentiment que je ne saurais boire en meilleure compagnie ; et, vous rirez de moi si vous voulez, mais je crois aux pressentimens.

— Hélas ! nous ne sommes pas ce que vous paraissez croire, dit humblement Diego Lopez, tout en faisant signe au petit Gil Perce-Neige de ne jamais laisser vide le gobelet de maître Bonnefoy.

— Hum ! fit celui-ci en frappant familièrement de la main la poche de son voisin, et en écoutant d'un air radieux le tintement du métal, je suis bien sûr que vous n'êtes pas non plus ce que vous paraissez être.

Et clignant de l'œil malicieusement, il vida encore d'un seul trait le gobelet que Perce-Neige venait de remplir. Le digne hôtelier, il faut le dire à l'éloge de son innocence, se prêtait de bonne grâce au manége de l'avorton.

— Nous étions tous les cinq, reprit Diego Lopez, au service d'un riche seigneur qui vient de périr ces jours derniers dans un naufrage...

— Noyé ! l'horrible chose ! s'écria maître Bonnefoy ; j'ai failli mourir de la même façon quelque part, je ne sais plus quand. Depuis cette époque, j'ai conservé pour

l'eau une horreur invincible, et je bois mon vin pur, ajouta-t-il en vidant le verre de Lopez.

— Quant à nous, continua ce dernier, jetés heureusement sur la côte, nous n'avons pu sauver que la chaîne d'or de notre maître, et comme il nous devait nos gages de plusieurs mois, nous avons vendu cette chaîne à un juif en arrivant à Bordeaux, et nous nous sommes payés consciencieusement nous-mêmes, pour honorer la mémoire de ce digne seigneur.

— Vous êtes de braves compagnons, dit l'hôtelier, qui malgré ses fréquentes libations ne perdait pas de vue ses intérêts. Votre courtoisie me plaît beaucoup, et, en attendant des jours meilleurs, je ne veux pas que vous ayez d'autre maison que la mienne; surtout, ajouta-t-il mentalement, tant que vous n'aurez pas vu le fond de vos poches.

— Vous n'aurez point affaire à des avares, répondit Lopez en glissant mystérieusement un noble d'or dans la main de maître Bonnefoy.

— Si vous entendez parler de quelque seigneur, comte, baron ou chevalier, qui eût besoin de serviteurs dévoués et courageux, songez à moi, dit Ruy en usant du même procédé que son frère pour séduire l'hôtelier.

— Du reste, nous tenons moins au profit qu'à l'honneur, observa Blas. Ainsi, moi, je ne voudrais pas servir un maître qui aurait une mule pour palefroi.

Et un nouveau noble d'or chatouilla la paume de la main droite de Marc Bonnefoy.

— Moi, dit Perez, je servirais pour rien un chevalier qui aurait une bonne réputation de pillard.

Un quatrième noble d'or alla rejoindre les autres.

— Et moi, ajouta le petit Perce-Neige, je voudrais surtout ne pas quitter mes frères.

— Par saint Marc, mon patron! s'écria l'hôtelier en se baissant pour ramasser le cinquième noble d'or que l'avorton venait de laisser rouler à terre, vous me lancez sur la voie, et je crois avoir trouvé votre affaire.

Les fils de la Paloma échangèrent un sourire.

— Serait-il possible! s'écrièrent-ils tous les cinq à la fois.

— Oui, cornebœuf! le capitaine Tom Burdett n'a pas encore recruté de nouveaux serviteurs, et si vous voulez un maître qui soit courageux, pillard, chevalier et bon écuyer en même temps, c'est là votre homme... Je suis sûr que ce maître-là vous conviendra... Or, le capitaine n'a rien à me refuser... si ce n'est le payement d'un petit compte que je n'ai pu encore le décider à vérifier, ajouta Marc en soupirant profondément.

— Si vous menez à bien cette affaire, dit Lopez, vous n'aurez pas à vous en repentir, car, contrairement à l'usage, nous sommes plus reconnaissans après qu'avant le service rendu.

— Mais, à ce compte-là, vous vous ruineriez, mes jeunes maîtres, car ma protection vous coûterait dix nobles d'or.

— On ne saurait trop récompenser et encourager les dévouemens désintéressés, mon cher hôte.

— Oh! dût le redouté capitaine des écorcheurs m'écorcher tout vivant! s'écria Bonnefoy, transporté par ces promesses dorées et agréablement saupoudrées d'éloges, j'irai chez lui dès demain matin, j'attendrai son retour; je veux être le premier à lui parler, et, s'il a déjà engagé des serviteurs, eh bien! je lui apprendrai tant de petits détails sur leur compte, qu'il les congédiera pour que vous puissiez les remplacer!

— Maître Bonnefoy, lui dit alors Lopez avec un sérieux admirable, voulez-vous connaître mon opinion à votre endroit? Oui, n'est-ce pas? Vous me trouverez peut-être un peu trop franc, mais, que voulez-vous, je n'ai jamais pu cacher ma façon de penser; eh bien! je vous regarde comme le modèle des amis, car vous me permettrez de vous donner le nom d'ami.

L'hôtelier de l'*Écu-d'Or* crut sentir sa paupière s'humecter de quelques pleurs d'attendrissement, qu'il parvint à dévorer; et il allait embrasser avec effusion Diego Lopez, lorsque Polycarpe rentra au logis, accompagné d'un fripier. Tous deux étaient chargés d'une collection de costumes qui eût suffi à la consommation de tous les varlets du prince de Galles. Un quart d'heure après, les cinq frères étaient fort galamment équipés, et ils firent cadeau à Polycarpe des guenilles qu'ils venaient de quitter.

Ils allèrent ensuite se jeter sur les grabats que maître Bonnefoy, toujours porté à l'exagération, décorait du nom pompeux de lits, et ils dormirent d'un profond sommeil bien gagné par leur vie errante des jours précédens.

Le lendemain matin, ils dormaient encore lorsqu'ils furent réveillés par de bruyans éclats de voix. C'était l'hôtelier qui venait d'entrer dans leur chambre, en sautant comme une chèvre en gaieté, en jetant son bonnet aux poutres du plafond, et en criant à tue-tête :

— Bonne nouvelle! bonne nouvelle!

Puis, au moment où les cinq frères le regardaient avec cette expression ahurie particulière aux dormeurs éveillés en sursaut, et lui demandaient d'une voix unanime :

— Que vous est-il arrivé?

Il tomba, hors d'haleine, sur le premier escabeau qu'il rencontra, et se sentit incapable de prononcer une parole de plus. Il restait d'autant plus silencieux qu'il était plus cramoisi, mais, en revanche, il soufflait comme un phoque.

— Vous avez vu le capitaine? demanda enfin Lopez.

Maître Bonnefoy hocha la tête avec le sourire d'intelligence qui a toujours eu ce privilége de traduire une affirmation.

— Était-il encore temps de lui proposer des serviteurs? reprit vivement Perez.

L'hôtelier usa de la même pantomime avec un redoublement d'enthousiasme.

— N'avait-il encore engagé personne? demanda Blas.

Maître Bonnefoy secoua la tête négativement.

— Ainsi l'affaire est arrangée? ajouta Ruy.

Nouveau signe affirmatif de la part de l'hôtelier.

— En ce cas, voilà vos dix nobles d'or, mon maître, dit Lopez.

— Merci, s'écria Bonnefoy, qui retrouva subitement l'usage de la parole. Cornebœuf! je suis arrivé à temps, car le capitaine, à peine arrivé à Bordeaux, allait repartir pour le château de sir Stephen Cosington.

— Et comment vous y êtes-vous pris pour réussir si promptement?

— C'est bien simple. A mon aspect, le capitaine Tom Burdett a d'abord froncé ses gros sourcils. Il croyait que je venais lui réclamer le petit compte que nous n'avons pas encore réglé. Si vous aviez déjà été à son service, il vous aurait ordonné de me jeter à la porte, mais heureusement il était seul, et ne voulut pas compromettre sa dignité en me rossant de ses propres mains pour me fermer la bouche. Mais dès que je lui eus annoncé le but de ma visite, il se dérida complétement, et nous causâmes comme de vieux amis, lui assis dans un beau fauteuil de chêne sculpté, et moi debout et le bonnet à la main devant lui. Oh! le capitaine est un seigneur très familier avec ses inférieurs; ainsi il m'a donné, à moi qui vous parle, des coups de houssine dont j'ai encore les marques; c'est sa manière de rire et de plaisanter. Il tient seulement à ce qu'on soit très respectueux envers lui. Guidez-vous là-dessus, mes gaillards. Du reste il a le cœur sur la main, mais il met rarement la main à la poche. Vous voyez que je vous donne des renseignemens pour votre argent. Quant à son caractère, c'est un seigneur très défiant et malin comme un singe. Il m'a fait répondre de vous corps pour corps, tête pour tête, et je lui ai juré que vous étiez mes cousins. Pendant que je jurais, il me regardait entre les deux yeux d'un air à me faire renier le cousinage, si je ne m'étais pas tant avancé. Enfin, après m'avoir adressé questions sur questions sur votre sobriété, sur votre courage, sur votre force, sur votre fidélité, il

m'a enfin accordé la charge de majordome pour l'un de vous.

— Pour un de nous ! s'écrièrent les fils de la Paloma désappointés. Ah çà ! et les autres ?

— Les autres ! reprit l'hôtelier d'un air capable ; comment, vous ne devinez pas ?

— Non, dit Diego Lopez.

— En qualité de majordome, c'est vous qui choisirez les gens qui doivent faire partie de la maison du capitaine. J'aime à croire que vous vous montrerez bon parent.

— Et combien lui faut-il de serviteurs ? demanda Lopez.

— Cinq en tout pour ce soir.

— Voilà un nombre prédestiné, car nous sommes présentement cinq.

— Par san Yago ! dit Blas, le chevalier Tom Burdett pourra se vanter d'avoir mis la main sur une troupe de braves qui dépasseront son attente par les services qu'ils lui rendront.

— J'y compte bien, reprit maître Bonnefoy. Sans cela, connaissant les argumens irrésistibles qu'emploie le capitaine pour témoigner son mécontentement, je me serais bien gardé, dans l'intérêt de mes propres épaules, de me mêler de cette affaire.

— Mais à quel endroit devons-nous aller trouver notre nouveau maître ? demanda Lopez.

— Il est déjà reparti à cette heure, répondit l'hôtelier. Il emmène la belle Rachel, sa femme, au château de Larnac, qu'il a loué pour quelques mois à sir Stephen Cosington.

— Comment ! n'est-il accompagné d'aucune escorte ?

— Sa longue épée ne le quitte jamais, et c'est une escorte suffisante pour le capitaine des écorcheurs, dit maître Bonnefoy. Les routiers ne se frottent pas à lui. Ah ! l'écuyer de sir Stephen a dû le suivre jusqu'au château pour lui en remettre les clefs et ramener à Bordeaux les serviteurs du maréchal d'Aquitaine.

— Et ce château, est-il bien loin de la ville ?

— A deux lieues, à peu près ; c'est une vraie promenade de plaisir. Aussi, je veux vous y conduire moi-même. Polycarpe me remplacera pendant mon absence. C'est un garçon un peu lent, mais d'une fidélité à toute épreuve.

Puis, avec l'aide du varlet dont il venait de faire l'éloge, l'hôtelier de l'*Écu-d'Or* ôta son bonnet et son tablier, s'introduisit dans un pourpoint de drap pistache trop étroit, et dans un haut-de-chausses trop large de même couleur, enfonça sur son front un feutre oublié par un de ses voyageurs dix ans auparavant, et, après avoir orné de ses insignes de maître le long Polycarpe, il sortit majestueusement de l'hôtellerie à la tête des cinq frères.

Polycarpe, ému de ce départ, resta sur le seuil de la porte en s'essuyant les yeux avec le tablier de maître Bonnefoy, qui lui venait à peine jusqu'au bas du ventre, et lui cria adieu d'une voix nazillarde et larmoyante, en agitant le bonnet de son maître avec un zèle attendrissant. Puis, quand les voyageurs eurent disparu, il rentra dans la cuisine et se mit en devoir d'accomplir une besogne qui eût semblé impossible à tout autre.

Il dévora les restes du coq maigre, dont les cinq frères n'avaient pu venir à bout malgré leur long jeûne et leurs dents léonines. Puis il chercha à noyer son chagrin dans le fond d'un gobelet, qu'il vida douze fois de suite, et s'endormit paisiblement à la fin de cette pénible entrée en fonctions.

X

L'AUTEUR PROUVE QU'UN MARI N'EMBRASSE PAS TOUJOURS SA FEMME QUAND IL VEUT.

Le château de Larnac, où le capitaine Tom Burdett avait conduit sa femme, était un manoir peu considérable, consistant en un donjon, tour haute et carrée, et en bâtimens moins élevés qu'entourait une cour circulaire, si nous pouvons donner le nom de cour à un vaste terrain planté d'arbres, obstrué de broussailles et verdoyant comme un coin de forêt.

Ce terrain était enfermé dans de hautes murailles, et à certains endroits où le mur s'était écroulé, il avait été remplacé par une forte palissade de pieux pointus.

De chaque côté de la cour s'alignaient deux corps de logis attenant à l'habitation. Dans celui de droite demeuraient les serviteurs du châtelain ; celui de gauche était destiné aux chenils et aux écuries.

L'entrée principale, qui suivant l'usage des temps était placée sous les voûtes d'une barbacane ou fortification extérieure, donnait sur la route. Le pont-levis restait baissé, car le fossé qui côtoyait le mur extérieur était presque toujours à sec et encombré par les sables. Une petite porte, à demi masquée par des broussailles, s'ouvrait dans ce mur, du côté de la lande.

Non loin de cette porte s'élevait un gigantesque colombier construit en briques, percé d'une grande quantité de fenêtres cintrées, et dans l'intérieur duquel on grimpait, grâce aux cinquante marches d'un petit escalier en forme de vrille, construit également en briques.

Un puits large et profond, dont la margelle était festonnée des brindilles de la vigne sauvage et d'autres plantes grimpantes, ouvrait sa bouche de pierre entre le colombier et la petite porte.

Rachel avait senti son cœur se serrer en entrant dans ce château. L'aspect du vieux manoir offrait quelque chose de triste et de sauvage ; l'herbe croissait jusque sur les marches disjointes des escaliers, et le lierre avait envahi les murs sillonnés de lézardes ; mais ce qui contribuait surtout à inspirer de sinistres pressentimens à la jeune femme, c'était l'idée de se trouver seule dans cette demeure, et abandonnée sans défense au pouvoir brutal de Tom Burdett ; elle avait en effet entendu ce dernier donner l'ordre à l'écuyer de sir Stephen de réunir immédiatement les serviteurs de son maître et de repartir avec eux pour Bordeaux. Morne, silencieuse, les yeux fixes, Rachel, qui sentait la vie se retirer de son cœur, couvait au plus profond de sa pensée une résolution désespérée ; depuis la scène de l'église, elle assistait aux péripéties de son existence comme une spectatrice muette, indifférente et désintéressée. Sa douleur ne se manifestait ni par des plaintes, ni par des larmes, ni par des sanglots. Son cœur saignait sourdement sans qu'aucun regard pût surprendre son secret. On eût dit d'une de ces esclaves sarrasines résignées à la fatalité ; mais sa fatalité, à elle, c'était une volonté ferme et inébranlable dans laquelle elle trouvait la force de lutter et qui lui garantissait l'avenir, fût-ce l'avenir immortel, qu'une âme fière peut toujours acheter au prix de la vie.

Pourtant, quand elle se vit seule avec le capitaine dans le manoir inhabité, la faiblesse naturelle à son sexe la reprit. Elle éprouva une impression de défaillance et de découragement. Elle eut peur de manquer, sinon de courage, du moins de force pour accomplir son dessein terrible, et se sentit glacée par le silence qui l'entourait. Une sueur froide baigna son front, lorsqu'elle pensa que la

violence de Tom Burdett pourrait paralyser tous ses moyens de résistance.

Elle jeta un regard éperdu autour d'elle, et ressentit cette soif de la fuite qui, chez les prisonniers, tourne si facilement à l'idée fixe, et qui double l'intelligence en lui donnant une lucidité magnétique, et en tournant vers un seul but toute l'ardeur, toute l'opiniâtreté, toute la clairvoyance observatrice et rusée de l'esprit. Mais le manoir, qui semblait à la jeune femme une grande prison où son cœur étoufferait faute d'air et d'espace, était trop bien clos de murs et de palissades pour songer à fuir. Le regard aride de Rachel se brisait contre ces murs derrière lesquels elle rêvait la liberté et le bonheur, c'est-à-dire don Pedro, tandis que, dans leur enceinte, Tom Burdett personnifiait pour elle l'esclavage et une vie pire que l'agonie.

Alors elle éleva son âme vers Dieu et le pria de lui venir en aide, et s'asseyant sur un banc de mousse, au pied de quelques chétifs arbustes, à peu de distance de la petite porte, elle attendit le retour de Burdett, qui congédiait les gens de sir Stephen, n'espérant plus, la pauvre femme! que dans un miracle inattendu pour se soustraire au sort que lui avait fait son dévouement aux intérêts du roi.

Cependant les pensées qui dominaient le tard-venu étaient d'une tout autre nature, et il attendait avec une véhémente impatience l'instant où il se trouverait seul avec la belle Rachel. Aussi dès qu'il eut soigneusement fermé la porte de la barbacane derrière les serviteurs du château, s'empressa-t-il d'aller rejoindre sa jeune femme, qu'il trouva assise sur le banc de mousse, la tête appuyée dans ses mains, et absorbée par un méditation si profonde que, malgré la lourdeur de son pas, elle ne l'avait pas entendu venir.

Il resta debout devant elle pendant quelques instans, la couvant de son regard où le désir étincelait à défaut de la passion, sans qu'elle parût s'apercevoir de sa présence.

Malgré tant d'angoisses, la beauté de la nouvelle convertie n'avait rien perdu de son éclat. Elle semblait même emprunter un charme nouveau et un attrait plus vif du changement de costume auquel il lui avait fallu se soumettre.

Elle avait quitté la coiffure de perles et de marabolins, le gilet d'or, les babouches de velours brodé, les pantalons de soie rouge, ou bleue ou verte, que portaient les juifs d'Andalousie, le bourga, voile qui l'enveloppait en ne laissant qu'une étroite ouverture pour les yeux, les bracelets de pièces d'or ou de fleurs d'oranger qui s'enroulaient gracieusement au-dessus de ses chevilles mignonnes. Ses ongles roses n'étaient plus bistrés par le henneh; ses paupières n'étaient plus teintes à l'aide de cet orpiment que les Arabes appellent koll, qui semble agrandir les yeux et qui donne à la fois au regard une langueur pénétrante et un éclat incomparable.

Les cheveux de Rachel étaient maintenant partagés en bandeaux lisses sur son front blanc et mat; elle était coiffée d'un chaperon de velours brodé d'or et émaillé de perles. Elle portait une robe de samis jaune dont les manches, fendues jusqu'au coude et fourrées d'hermine blanche comme la neige, laissaient à découvert ses bras charmans, encore ornés de ces bracelets arabes nommés kourrals. Cette robe longue et flottante bouffait en plis gracieux sous la ceinture de soie bleue qui dessinait sa taille svelte et élancée. Sur le fond de l'étoffe, les armoiries du seigneur de Tring et de Wing étaient brodées en diverses couleurs. Un long chapelet de corail était suspendu au cou de la nouvelle chrétienne.

Quoique Rachel fût sa femme, Tom Burdett éprouvait auprès d'elle un embarras indéfinissable; ne sachant enfin comment rompre le silence, il s'assit lourdement à côté d'elle, et lui prit la main d'un air gauche et hardi à la fois.

A ce contact, la rêveuse tressaillit de tous ses membres, et elle se leva, saisie d'une terreur instinctive, comme si, du fond de l'herbe, un aspic se fût élancé pour la piquer.

— Çà, ma belle! à qui pensions-nous donc avec un détachement si profond de toutes choses? demanda le capitaine qui cherchait à cacher son dépit sous un ton de raillerie.

— A vous, messire Tom Burdett, répondit Rachel sans hésiter.

— A moi! est-ce bien sûr? ne me trompez-vous pas? reprit le tard-venu en cherchant à donner à sa voix rauque un accent quelque peu galant et langoureux.

— Pourquoi douter de ma parole? dit froidement la jeune femme.

— Au fait! vous avez raison, fit-il riant; je n'ai pas à vous reprocher jusqu'à présent le plus petit mensonge, attendu que, depuis notre mariage, c'est la première fois que vous daignez me parler. Rachel fit un geste d'impatience et ne répondit pas. — Enfin puisque je n'ai aucun motif de ne pas vouscroire, que pensiez-vous de moi, perle d'Orient?

— Je pensais, répliqua-t-elle lentement, que vous deviez être un homme bien vil ou bien insensé, vous qui avez consenti à m'accepter pour femme!

— Hein! qu'est-ce à dire? s'écria Burdett en bondissant sur son banc. Ventre-Dieu! mort-Mahom! cornes du diable! répétez un peu ce que vous venez de me siffler aux oreilles, la belle, car j'ai certainement mal entendu?

— Oui, répéta Rachel en attachant avec une amère ironie ses grands yeux noirs sur ceux du tard-venu, oui, bien vil d'avoir fait de ce mariage un trafic honteux, et de m'avoir marchandée sans vergogne, ou bien insensé d'avoir pu penser qu'après avoir pu aimer don Pedro, si noble, si vaillant et si beau, j'appartiendrais jamais à un autre.

Burdett la regardait avec la surprise et l'effarement d'un homme qui verrait la foudre tomber à ses pieds au milieu d'une belle et calme journée au ciel pur. Mais il n'était pas homme à rester longtemps sous le coup d'une impression semblable, et, se levant à son tour :

— Sang-Dieu! madame, répliqua-t-il, ne m'avez-vous pas publiquement et volontairement accepté pour époux?

— Il est vrai, messire.

—Eh bien! si je n'ai pas fait un songe hier, si vous me reconnaissez pour votre seigneur et maître, comment osez-vous me jeter au visage de si ridicules aveux?

— C'est qu'il faut avoir le courage d'aller dès aujourd'hui au fond de la vérité et de comprendre notre position à tous deux, répondit Rachel. L'inexorable prince de Galles m'a ordonné d'épouser l'un de ses capitaines, et j'ai obéi, car cette soumission était nécessaire pour sauver don Pedro, pour lui remettre au front sa couronne perdue. Et je suis devenue votre femme comme je serais devenue celle du dernier des varlets d'Édouard.

— Merci de la préférence! dit Burdett en s'inclinant avec un rire goguenard.

— Mais si j'ai contracté cette odieuse union pour sauver celui que j'aimais, vous, messire, vous n'avez épousé en moi que les fiefs de Wing et de Tring. Pourquoi donc ne pas m'oublier dans ma douleur et dans mon silence, pourquoi me forcer à vous dire ces cruelles vérités? Nous ne pouvons nous aimer ni l'un ni l'autre, et je ne veux pas être un seul jour, une heure, un instant, le jouet de vos caprices.

Le tard-venu éclata de rire.

— Si j'ai été vil et insensé, répliqua-t-il, vous avez été bien folle à votre tour, madame, en croyant que je me prêterais à vos fantaisies de haine et de pudeur. Je vous pardonne volontiers vos insultes, car une femme ne peut outrager un homme; mais ne comptez pas sur ma faiblesse. Tom Burdett ne se soucie de l'opinion de personne. Son oreille est aussi habituée aux criailleries des femmes qu'aux gémissemens des blessés et aux supplications des prisonniers. Ce qu'il veut il l'obtient ou il le prend. Je vous permets de me détester et de me le dire, Rachel; peu m'importe que votre cœur soit à un autre pourvu que je

possède la réalité. Je ne relèverai plus qu'une petite erreur dans les paroles que vous venez de prononcer avec un courage qui m'a charmé. Vous avez affirmé que nous ne nous aimions ni l'un ni l'autre. Je vous aime, moi, depuis notre rencontre dans la forêt de Cardonne. Seulement, je vous aime à ma façon, et je vous courtiserai comme le lion courtise sa lionne : nul n'a le droit, nul n'aura la force ou l'adresse de vous arracher de mes mains. Vous serez à moi, Rachel ; puis ensuite vous me maudirez tant que vous voudrez, sans que je m'irrite de votre colère, et vous pleurerez sur votre malheur sans que vos larmes excitent le moindre remords dans mon cœur.

— Quoi qu'il advienne, je vous le dis du fond de mon cœur, messire Burdett, vous ne m'inspirerez jamais que haine et mépris.

— Oui-da, capricieuse dame ! Mais ces mots lourds comme des massues ne m'effrayent guère. J'en ai dompté de plus fières et de plus nobles que vous. Une princesse ne se jouerait pas impunément de Tom Burdett, eût-elle dix baronnies sous son hommage. Ce n'est pas une juive convertie d'hier qui m'imposera grand respect. Pauvre femme ! vous connaissez mal nos mœurs, à nous gens du Nord. Si je n'ai pas craint le déshonneur en vous épousant, c'est qu'il n'est pas en Guyenne un chevalier assez hardi pour me reprocher en face la tache que j'ai imprimée à mon blason d'aventure et pour oublier de me rendre courtoisement mon salut ; d'ailleurs, j'ai bravé cette honte d'un jour parce que j'avais besoin de redevenir riche et puissant, mais surtout parce que je vous aime.

— Vous m'aimez, vous ! s'écria la malheureuse femme, avec un accent inexprimable d'indignation et d'effroi.

— Cela vous surprend, reprit Tom Burdett. Un tard-venu aimer une femme, c'est une monstruosité, n'est-ce pas ? Le soudard qui campe toute sa vie sous la tente ne doit aimer d'une femme que ses colliers d'or et ses bracelets. S'il lui presse tendrement la main, c'est pour lui arracher ses bagues. S'il dénoue galamment les tresses de ses cheveux, c'est pour voler les joyaux de sa coiffure. Un tard-venu n'est pas un homme. Pour lui la première servante d'hôtellerie doit être l'égale d'une châtelaine. Eh bien ! il paraît que Dieu ou le diable a fait un miracle en ma faveur, il a ouvert mes yeux sur votre beauté. Je vous aime depuis notre rencontre dans la forêt de Cardonne, à ma façon il est vrai, et non pas en trouvère langoureux. Comme je vous le disais tout à l'heure, ne craignez pas de m'entendre roucouler des lais amoureux à vos pieds ; mon temps est compté. Si vous me demandez pourquoi je vous aime, je vous répondrai franchement : parce que vous êtes belle ; moi qui n'aimais que le butin, je trouve que les diamans n'ont pas l'éclat de vos yeux qui brûlent et tourment le sang dans mes veines, je trouve que la blancheur de vos dents fait honte à celle des perles de l'Asie. Mais je n'ai ni le loisir ni l'envie de gagner votre cœur. Je ne ferai pas rire à mes dépens, comme ce dieu païen qui filait la quenouille aux pieds de sa maîtresse. Je préfère serrer votre taille souple dans mes bras et poser mes lèvre sardentes sur les vôtres, fussent-elles mortes et glacées. Je m'en suis fait le serment à moi-même.

— Jamais ! jamais vous n'accomplirez ce serment ! dit Rachel avec une expression d'ironie hautaine et dédaigneuse.

— Je tiendrai ma parole, dussé-je, pour parvenir à vous, brûler le palais ou la prison d'où vous braveriez mes menaces, reprit froidement le capitaine des écorcheurs. Or, vous êtes aujourd'hui ma femme et vous habitez mon logis.

Et il s'avança vers elle d'un air résolu et calme.

— Oubliez-vous, messire, dit la jeune femme en reculant devant lui, qu'on traite de lâche et d'infâme tout homme qui abuse de sa force pour contraindre la volonté d'une femme ! Mais, prenez garde, je ne suis plus un enfant facile à épouvanter. Même dans cette solitude, je ne vous crains pas ; je saurai vous résister.

Et tout en parlant ainsi, son cœur battait avec violence, et elle reculait toujours.

— Est-ce un défi ? demanda le féroce capitaine dont les yeux s'allumaient d'une flamme étrange. Je suis habitué à les accepter tous et à gagner presque toujours le prix de la lice.

— Indigne chevalier, oses-tu bien te servir du jargon des hérauts et des ménestrels pour commettre une action de brigand ! s'écria la jeune femme éperdue ; mais tu n'étoufferas pas mes cris aisément, et j'appellerai de l'aide jusqu'à ce que tu ne presses plus qu'un cadavre dans tes bras.

— Il faudrait que ta voix soit bien forte pour se faire entendre au-delà des murs de ce manoir, belle rose de Sion, repartit le tard-venu en ricanant, et d'ailleurs celui qui t'entendrait ne se hasarderait pas à entrer de vive force dans la demeure de Tom Burdett.

—Espère-tu donc, impitoyable routier, que la peur m'agenouillera devant toi ? dit Rachel avec un reste de fierté ; non, je ne te supplierai pas, homme méprisable et sans cœur, je ne m'avilirai pas à te demander grâce...

—Excellente résolution, qui prouve que tu ne me connais pas bien, fleur de beauté, car je n'accorde jamais de grâce à mes ennemis.

— Mais je me défendrai contre toi comme on se défend contre un bandit, je trouverai de la force dans ma douleur, je te repousserai et te frapperai au visage ! murmura la pauvre enfant dans le paroxysme du désespoir, car elle sentait son esprit s'égarer et tout son corps se glacer d'un frisson mortel.

— Tant mieux ! répliqua le tard-venu implacable, qui semblait dévorer du regard la beauté de Rachel se débattant vainement dans son angoisse. Repoussez-moi, frappez-moi, vous m'en paraîtrez plus belle. Je me lasse bien vite de ces femmes qui sont si douces, languissantes et soumises comme des esclaves. Le général Holopherne a eu à se repentir, en enfer, d'avoir cru aux œillades amoureuses de la belle compatriote Judith. J'aime à voir, moi, un femme palpiter dans mes bras comme un oiseau arraché du nid, pâle, les cheveux dénoués et flottant sur ses épaules nues, les larmes pendant à ses cils et ruisselant sur ses joues, les lèvres tremblantes de menaces et de malédiction ! L'amour devient alors un combat où la hardiesse et la force remportent la victoire ; et je ressens cette joie orgueilleuse de l'aigle qui plane dans l'air en emportant sa proie. Il y a honte pour un chevalier à dépouiller de sa chèvre et de sa vache un pauvre paysan demi-nu et sans armes, mais il y a gloire à forcer un château bien défendu.

— Vous vous vantez, dit Rachel. Vous ne poussez pas la férocité à ce point.

— Ah ! les femmes sont adroites, reprit Tom Burdett. Vous me faites deviser comme un ménestrel pour gagner du temps, mais je ne serai pas plus longtemps dupe de votre ruse, et je vais vous prouver que chez moi l'action suit de près la parole.

Et s'approchant rapidement de Rachel, il entoura sa taille d'un bras robuste et voulut imprimer sur son cou un baiser. Mais la jeune femme, pourpre comme une cerise, se dégagea vivement avec une force que ne lui eût pas soupçonné le galant capitaine :

— Misérable ! s'écria-t-elle, vous me méprisez donc bien, vous me regardez donc comme un jouet bien vil pour toucher ainsi à une femme dont le cœur appartient à un autre, et qui vous a dit en face son aversion et sa haine !

— Pourquoi êtes-vous si belle ? répondit le tard-venu d'une voix sourde ; et en même temps il lui arracha, d'un geste audacieux, sa gorgerette, et attacha des regards étincelans de hardiesse sur ses épaules nues.

Palpitante de honte et de confusion, le visage en feu, Rachel recula jusqu'à ce que ses mains touchassent la froide margelle du puits, auquel elle s'appuya.

Tom Burdett l'avait regardée fuir avec cette insouciance cruelle et presque joyeuse du chat qui laisse échapper de

ses griffes une pauvre souris, sûr qu'il est de la rattraper d'un bond à l'instant où il voudra.

Cependant la pauvre femme, toute tremblante et les yeux hagards, n'avait pas encore senti fléchir son courage, et dès que sa respiration oppressée, haletante, lui permit de parler :

— Bandit ! s'écria-t-elle, qui donc t'a fait chevalier ? Oh ! comme tu mériterais d'être publiquement dégradé, de voir tes éperons d'or arrachés par la main du bourreau ! Bandit ! Oui, tu es un bandit, un bandit et un lâche ! L'homme qui est insulteur et féroce avec les femmes doit être lâche contre les hommes. Oh ! si don Pedro était ici, tu n'oserais pas devant lui m'outrager, car tu aurais peur de te voir châtier à coups d'épée, malgré ta taille gigantesque et ta force d'Hercule.

— Téméraire créature ! répliqua Burdett au cœur duquel la colère montait visiblement, toi qui parles si bien d'honneur et de vergogne, oses-tu prononcer devant moi le nom de don Pedro et te vanter de son amour ? S'il osait entrer dans ce château, c'est pour lui que tu devrais trembler et non pour toi. Hardi serait le roi qui courtiserait la femme du seigneur de Tring et de Wing ! sa couronne préserverait mal son crâne d'un bon coup de masse d'armes. Tu as dit là une parole qui me déciderait à user de force pour te soumettre à ma volonté, quand j'aurais hésité avec la timidité d'un bachelier de vingt ans. Oui, l'idole de don Pedro sera souillée et profanée par moi. Ce sera là ma joie et mon triomphe. Pour que je te fisse grâce désormais, il faudrait que tu devinsses laide.

— Ou que je meure, n'est-ce pas ? ajouta Rachel avec un rire amer et déchirant, en regardant d'un air égaré la bouche profonde du puits contre lequel elle s'appuyait.

— Oh ! je ne te laisserai m'échapper ni par la fuite ni par la mort, dit rudement le tard-venu. Je ne suis pas un niais comme cet Esaü que ta voix faisait frissonner, que ton regard intimidait, qu'une de tes larmes faisait tomber à genoux. J'oublie le passé, mais je me garde l'avenir. Ton corps a palpité, ton visage a rougi sous les baisers de don Pedro. Je veux aussi, moi, t'étreindre de mes bras, toucher tes épaules de mes lèvres, et prendre ton pied mignon dans ma main. Plus d'une châtelaine que j'avais faite veuve a racheté sa propre vie en subissant mon amour. Je vous soumettrai à ma volonté, Rachel, et j'agirai comme j'ai parlé, en maître !

— Osez-le donc ! s'écria la jeune femme toute frémissante.

Il s'avança avec une froide et implacable résolution vers elle, tandis que ses yeux luisaient comme ceux du tigre qui tombe sur sa proie.

Rachel se pencha sur la bouche du puits et tressaillit en voyant la sombre profondeur de l'abîme.

— La force l'emporte, dit-elle, car Dieu a créé la femme faible, afin que l'homme comprît qu'il devait la protéger ; mais il lui a donné du moins le courage et le pouvoir de mourir, quand son protecteur se change en bourreau.

Et en même temps elle monta d'un élan subit sur la margelle du puits, avant que Tom Burdett eût pu arriver jusqu'à elle et la retenir.

— Arrête, Rachel ! s'écria le tard-venu, troublé, malgré sa férocité, par cette action héroïque et inattendue.

— Je ne te crains plus, dit-elle avec l'exaltation du désespoir. Si tu avances encore d'un seul pas, je me laisse tomber dans ce gouffre, où mon corps sera brisé avant que ta main brutale touche la margelle du puits.

Burdett resta immobile et comme pétrifié par ces paroles.

— Tes larmes, tes prières ou tes menaces n'auraient pu me fléchir, répondit-il enfin, car j'ai vu trop de femmes se tordre douloureusement à mes pieds et me demander grâce, sans être touché de leurs supplications ; mais je ne puis m'empêcher d'admirer le courage avec lequel tu me braves. Descends donc, Rachel, et je te jure de respecter ta volonté.

— Je ne descendrai pas que tu ne te sois éloigné, Tom Burdett, répliqua la pauvre enfant, car je ne me fie pas à ta parole.

Le tard-venu, à la fois indécis et furieux, n'osait pas avancer et hésitait à s'éloigner, lorsque des coups violens retentirent tout à coup à la petite porte non loin de laquelle cette scène avait eu lieu.

A ce bruit inattendu, il s'écria avec colère :

— Quel est le damné truand qui carillonne ainsi à ma porte ?

Rachel, à qui ce tapage promettait un secours inespéré et rendait une énergie nouvelle, sauta légèrement à terre, et s'élança vers la petite porte. Mais Burdett se jeta aussitôt sur elle et l'enlaça dans ses bras d'acier, tandis qu'elle poussait un cri désespéré :

— Qui que vous soyez, venez à mon aide !

— C'est moi, messire Burdett, répondit une voix que le capitaine reconnut pour appartenir à l'hôtelier de l'*Écu-d'Or*.

— Que veux-tu ? demanda brusquement le tard-venu en cherchant à étouffer sous sa large main les cris de la jeune femme.

— Je vous amène le majordome que vous avez accepté de ma part, répondit maître Bonnefoy. C'est l'écuyer de sir Stephen, que nous avons rencontré chemin faisant, qui nous a dit de frapper à cette porte dans le cas où personne ne nous ouvrirait l'autre.

— Retournez à la barbacane, et je vais aller vous ouvrir, dit Burdett, car je n'ai pas la clef de la petite porte.

Puis il prêta l'oreille et, lorsqu'il eut distinctement entendu le bruit des pas s'éloigner, il retira sa main qu'il avait brutalement appliquée sur la bouche de Rachel. Les lèvres de la jeune femme étaient meurtries et sanglantes.

— Ma belle châtelaine, dit le tard-venu avec une ironie cruelle, je regrette sincèrement de vous quitter. Sans cela j'aurais entrepris de vous ramener à des sentimens plus doux envers moi ; mais le prince de Galles m'attend pour régler les apprêts de mon départ à la tête de l'avant-garde de l'armée, car le départ doit avoir lieu demain.

— Vous partez demain pour l'Espagne ! s'écria Rachel sans pouvoir comprimer la joie que lui causait cette nouvelle.

— Oui, madame, demain au point du jour, avec sir Robert Knolles et sir William Felton. Nous allons en Castille rétablir sur son trône votre roi bien-aimé. Mais ne trouvez-vous pas, noble dame, ajouta Burdett avec un sourire féroce, qu'il serait par trop niais pour la meilleure lance des grandes compagnies d'aller se faire tuer ou estropier au service de votre royal amant, et de n'avoir été votre mari que de nom ?

— Messire, oubliez-vous déjà votre promesse ? dit la jeune femme consternée de cette interrogation railleuse.

— Vous m'avez dit que vous n'aviez pas confiance en ma parole, madame ! répliqua en s'éloignant avec un geste de menace le chevalier gallois.

Rachel ne baissa pas les yeux et ne fléchit point tant qu'elle fut en présence de Burdett, mais dès qu'il eut disparu, elle cacha sa tête brûlante dans ses mains et se mit à pleurer amèrement.

Cependant le tard-venu réfléchit qu'il n'avait plus un instant à perdre pour se rendre au conseil, où le prince Noir devait réunir dans la soirée les principaux capitaines qui faisaient partie de l'expédition formée contre don Enrique. Il se hâta donc d'aller ouvrir la porte de la barbacane.

— Çà ! dit-il à maître Bonnefoy, qui se prosternait sur le seuil avec tous les signes du plus profond respect, dépêchons-nous, où est ton protégé ?

— Le voici, messire, répliqua l'hôtelier, en désignant Perez le mineur, qui, la baguette blanche d'une main, la toque de l'autre, s'inclinait gravement devant son nouveau maître.

— Cet homme a les épaules et l'embonpoint de son emploi, dit Burdett en l'examinant avec attention ; son vi-

sage est suffisamment sérieux et rébarbatif, et je crois même l'avoir déjà vu quelque part. Mais me répondez-vous de sa fidélité, honnête Marc?

— C'est un dogue pour la fidélité, messire, dit l'hôtelier avec emphase. Donnez-lui vos ennemis à garder, et vous n'aurez plus jamais à vous plaindre d'eux!

— Es-tu aussi garant de sa probité?

— Comme de la mienne, messire.

— J'aimerais mieux une autre caution, dit Burdett en riant. Enfin, n'importe; je le prends à mon service. Mais quelle est cette escorte qui vous suit?

— Ce sont des serviteurs qu'en ma qualité de majordome j'ai cru devoir proposer à mon tour à monseigneur le baron de Tring et de Wing, répondit modestement Perez.

— Ventre-Mahom! tant de monde! fit Burdett avec une grimace qui témoignait de son peu de penchant pour un tel surcroît de dépense, quoiqu'il fût flatté du titre que venait de lui décerner adroitement son majordome.

— Ce sont d'honnêtes gens qui sont très sobres, très durs à la peine et très désintéressés, observa Perez; ainsi que moi, ils tiennent beaucoup moins aux gages qu'à l'honneur de servir un chevalier renommé.

— Mais encore! demanda Burdett.

— Vous leur donnerez vos vieux pourpoints et la part que vous jugerez convenable dans votre butin, dit le majordome, car ils n'exigent rien...

— Rien! s'écria le tard-venu, voilà où l'on reconnaît les bons serviteurs! Rien!... Allons, je vous prends tous à mon service...

Ce fut alors de la part des cinq frères un concert de remercîmens et de bénédictions. Maître Bonnefoy en avait les larmes aux yeux.

— Voici, en somme, ce que j'exige de vous, braves gens, interrompit le baron de Tring et de Wing. Cette femme que vous voyez monter l'escalier du donjon est votre maîtresse. Vous aurez pour elle les plus grands égards, et vous lui obéirez comme à moi-même; mais vous veillerez attentivement à ce qu'elle ne puisse sortir de l'enceinte du manoir, et à ce que personne n'y pénètre en mon absence... Vous comprenez?

— Oui, monseigneur, répondirent les cinq valets.

— Lequel de vous est mon écuyer?

— Moi, messire, dit Blas en s'avançant.

— Selle-moi un cheval sur-le-champ, car je vais retourner à Bordeaux.

— Quel palefroi comptez-vous monter aujourd'hui, messire?

— Mon compaing sir Robert Knolles a eu l'attention d'envoyer ce matin quelques-uns de ses meilleurs chevaux dans mes écuries, mais je ne les connais pas. Tu choisiras donc celui qui te paraîtra le plus agile coureur.

Blas s'empressa de courir aux écuries.

Le nouveau baron confia ensuite les clefs du château à son majordome Perez, qui avait simplement changé son nom en celui de Pierre, et fit faire à ses serviteurs le tour des bâtimens, afin de leur indiquer les endroits qui exigeaient une surveillance particulière.

A son retour, du côté de l'entrée principale, il trouva un cheval tout harnaché, qui l'attendait en piaffant avec impatience. Blas, qui s'était transformé en Blaise, après avoir tenu l'étrier à son maître, enfourcha lestement un cheval qu'il avait sellé pour lui-même, et alla se placer à dix pas en arrière.

— Ah çà! lui dit Tom Burdett, est-ce que tu aurais, par hasard, l'intention de m'accompagner?

— Ne suis-je pas votre écuyer, messire? répondit-il.

— Acceptez, noble baron, acceptez, dit l'hôtelier, car, dans ce maudit pays, une fois le crépuscule venu, les chemins sont dangereux.

— Pas pour moi, poltron! répliqua le tard-venu en frappant sur son épée.

— Ne vous y fiez pas, insista Bonnefoy. Les routiers de la lande ou les jacques que la faim pousse hors des bois ne respecteraient pas le seigneur de deux baronnies au pays de Galles comme le pauvre capitaine Tom Burdett!

— Et puis, si vous l'aviez permis, messire, ajouta Blaise l'écuyer, j'aurais profité de l'occasion pour prendre en croupe ce poltron de Bonnefoy, qui, sans cela, va être obligé de retourner à pied à son hôtellerie.

— Au risque d'être dévalisé, dit piteusement le pauvre homme. Vous me devez pourtant ce petit service, puisque je vous ai gratifié de cinq serviteurs qui vous feront plus d'honneur et de profit que toute une compagnie d'hommes d'armes.

— Allons! dit jovialement Burdett, puisque notre vaillant tourne-broche veut absolument voyager en compagnie, prends-le en croupe et partons; aie soin seulement, maître Blaise, de ne pas laisser ton ballot tomber en route.

Marc Bonnefoy ne se le fit pas dire deux fois. Il se hissa, en suant à grosses gouttes, derrière son ami l'écuyer, et, après l'avoir vigoureusement enlacé de ses deux bras afin de conserver son centre de gravité et de ne pas rendre inutile la bienveillante recommandation du capitaine, il donna lui-même le signal du départ.

Au moment où Blas, qui par déférence restait à une certaine distance de son maître, se disposait à franchir le seuil de la porte du château, le majordome s'approcha de lui :

— Tu verras Pedro, n'est-ce pas? lui dit-il à voix basse.

— Serais-je parti si je n'avais pas ce dessein! répondit l'écuyer du même ton.

— Et s'il vient ici?

— Tu lui ouvriras la petite porte de la cour.

— Le signal?

— Trois coups de ce sifflet d'argent.

— C'est bien.

Et enfonçant l'étoile de ses éperons dans le ventre de son cheval, Blas disparut en emportant l'hôtelier, tandis que le majordome refermait la grande porte derrière eux.

— Enfin, nous voilà maîtres de la place! s'écria ce dernier en agitant d'un air de triomphe le trousseau de clefs dont il s'était emparé en vertu de sa nouvelle charge.

— Notre frère Pedro nous a dit : «Veillez sur Rachel!» ajouta Diego.

— A l'œuvre donc! reprirent les trois autres frères.

Et chacun partit de son côté pour aller accomplir la part qu'il s'était réservée dans cette aventureuse entreprise.

Perez se dirigea vers le colombier.

Diego courut à l'écurie, où se trouvaient encore cinq chevaux de diverses couleurs.

Ruy se mit à côtoyer le mur, cherchant un endroit propice à une escalade.

Pendant ce temps, le petit Gil Perce-Neige, affublé d'une sorte de costume de page, s'était élancé vers le manoir, où il ne tarda pas à frapper doucement à la porte de la chambre de Rachel.

Puis, ayant entendu les verrous se fermer précipitamment à l'intérieur :

— Ne craignez rien, c'est moi, cria-t-il par le trou de la serrure; je suis votre petit ami Perce-Neige!

La jeune châtelaine poussa un cri de joie en reconnaissant la voix de Gil, et elle s'empressa de lui ouvrir.

— Imprudent enfant, qui t'envoie vers moi? demanda-t-elle avec épouvante.

— Mon grand frère Pedro, répondit mystérieusement Perce-Neige en posant un doigt sur sa bouche.

— Lui! s'écria Rachel dont le visage rayonna aussitôt d'une joie céleste. Mais si les hommes à qui Burdett a confié la garde de ce château avant son départ venaient à te découvrir, ils te tueraient sans miséricorde, pauvre Gil, ajouta-t-elle en l'attirant au milieu de la chambre, comme si elle eût voulu le cacher à tous les regards, et pour le préserver du danger auquel elle le croyait exposé.

— Me tuer ! dit en riant Perce-Neige. Est-ce que vous ne les avez pas reconnus, belle dame ?

— Reconnus ! que veux-tu dire, Gil ?

— Ces terribles gardiens, ce sont mes frères, Diego, Blas, Ruy et Perez... Nous sommes tous les cinq au service du noble baron de Tring et de Wing.

— Les fils de la Paloma réunis dans ce château ! Par quel miracle ?

— Mon frère Pedro nous a dit : « Veillez sur Rachel ! » et nous sommes venus veiller sur elle.

— Oh ! merci ! merci ! s'écria la jeune femme. Ne pouvant me sauver lui-même, il m'a envoyé des sauveurs.

— Notre mission, reprit Perce-Neige, est d'empêcher le capitaine des écorcheurs de parvenir jusqu'à vous avant l'heure fixée pour le départ de l'avant-garde de l'armée... Comptez sur notre dévouement.

Rachel suspendit au cou de l'enfant un de ses colliers de perles et lui dit :

— Prie Dieu, Gil, que cette nuit se passe pour nous tous sans malheur.

L'enfant tout joyeux baisa la main de la jeune femme et alla rejoindre ses frères.

XI

UN AMANT QUI NE SE CROIT PAS AIMÉ.

Le crépuscule commençait à noyer dans son ombre tous les objets lorsque trois coups d'un sifflet aigu retentirent.

A ce signal, Lopez, Ruy, Perez et Gil coururent à la petite porte donnant sur la lande. Le majordome, sans hésiter, prit une des clefs de son trousseau et ouvrit. Un cavalier venait de s'arrêter en face de la porte, au rebord du fossé. Il mit aussitôt pied à terre. Ruy descendit dans le fossé, et, saisissant don Pedro dans ses bras, le transporta sous les arbres de la cour.

Lopez saisit alors par la bride le cheval du roi, qui était un barbe croisé de limousin, bête pleine de feu, aux jambes fines et sèches, aux yeux arabes, et dont la tête menue, légèrement moutonnée, contrastait avec une queue touffue et ondoyante jusqu'à terre.

L'archer conduisit l'élégant animal dans un petit bouquet de pins qui se trouvait à deux cents pas du fossé, et l'attacha solidement à l'un de ces arbres, quoique, les naseaux au vent et les oreilles en cornet, il battît la terre de ses pieds et blanchît son poitrail d'écume.

Puis, après avoir enlevé sa housse de velours rouge, aux coins de laquelle étaient brodées en or les armoiries du prince de Galles, Lopez alla faire sortir de l'écurie de Tom Burdett un palefroi semblable par la robe à celui qui venait de servir de monture à don Pedro, et lui mit sur le dos la housse de velours ; il attacha ensuite ce Sosie forcé à un arbre, à deux pas d'une encoignure du mur extérieur où Ruy et Perez avaient simulé les traces d'une escalade en faisant crouler quelques-unes des pierres qui en couronnaient la crête, et en brisant ou éparpillant çà et là les plantes qui avaient marié leurs rameaux aux lézardes.

Pendant ce temps, Perce-Neige conduisait le roi dans la chambre de Rachel, et, lorsqu'il l'eut introduit, il remplaça, suivant l'ordre de son frère le majordome, la clef qui se trouvait sur la porte par une autre clef que le plus adroit larron n'eût pu faire jouer dans la serrure.

— Toi ici ! toi Pedro ! s'écria en le voyant entrer la jeune femme, saisie à la fois d'épouvante et de joie. Sais-tu donc où tu es ?

— Plus bas, Rachel, plus bas ! dit le roi en poussant les verrous derrière lui.

— Mais ce château appartient à Tom Burdett ! Tu risques ta vie en mettant le pied dans cette chambre. C'est un tard-venu féroce que ce noble chevalier, ce baron d'un jour ; et s'il te surprenait ici, il verserait le sang d'un prince sans plus de scrupule que celui d'un manant.

— Que m'importe cet homme ! interrompit don Pedro en la regardant fixement. Je ne sais ce que me réserve le hasard des batailles, et je ne me suis pas senti le courage de partir sans te voir une dernière fois.

Une expression radieuse épanouissait peu à peu les traits de la jeune châtelaine, qui, oubliant alors ses craintes et sa défiance, absorbée par le bonheur qu'elle ressentait à la vue de son royal amant, sourit comme un ange déchu qui verrait le ciel se rouvrir pour lui. Puis, abandonnant sa main à l'étreinte de celle de don Pedro, elle lui répondit d'une voix vibrante de passion :

— Oh ! tu as eu une bonne pensée, cher seigneur. Moi aussi je souffrais de ne pas te voir ; moi aussi j'attendais avec angoisse l'heure où tu viendrais. Derrière le visage sombre et moqueur du tard-venu, je croyais à chaque instant voir apparaître ton visage triste d'une tendre pitié. Je ne supposais pas que le silence froid et morne qui m'entourait pût durer longtemps, car mon cœur étouffait de notre séparation, et je serais bientôt morte si je ne t'avais pas revu. Oh ! si tu savais, mon Pedro, le danger même est du bonheur quand je le partage avec toi. Mais l'absence, c'est la vie anxieuse, sourde et glacée de la créature qu'on a ensevelie vivante dans la tombe. L'air qui vous enveloppe vous glace et vous oppresse. Vous appelez sans cesse le nom aimé ; mais on ne vous entend pas, on ne vous répond pas. Moi, je ne suis qu'une femme, je ne puis te chercher que de la pensée. Aussi ton image ne me quittait-elle jamais ! elle me soutenait dans cette épreuve. Sans cesse je baisais de mes lèvres, je pressais dans mes mains ce chapelet de corail que tu m'as envoyé. Ce chapelet, que soulevaient les battemens de mon cœur, c'était ton souvenir, c'était ta présence, c'était l'espoir de ton retour. Cher chapelet ! je m'enfermais pour le regarder des heures entières avec des larmes dans les yeux, avec des sourires qui m'eussent fait passer pour folle, si je n'avais pas été seule. Oh ! comme je comprends maintenant l'avare qui s'enferme dans sa cave pour compter ses florins et les dévorer des yeux, loin de tout espion envieux et jaloux. Je suis devenue avare ; moi aussi j'aime à cacher mon bonheur, à laisser tomber mon front dans mes mains, et à penser à toi sans être distraite par aucun bruit de ce monde.

— Pauvre Rachel, tu as bien souffert, dit le roi avec effusion.

— Ma souffrance m'était chère, puisqu'elle devait servir à l'accomplissement de tes desseins, mon doux seigneur, répliqua la jeune femme. Mais ce que je ne veux pas, c'est que tu coures des dangers pour moi, c'est que tu joues si légèrement l'avenir de ta couronne ! Oh ! j'ai peur que Burdett n'arrive, mon Dieu !

— Crains-tu donc qu'il ose se porter à quelque violence contre toi ! lui demanda vivement don Pedro.

Rachel devint pâle.

— Je ne crains rien pour moi, dit-elle ; mais s'il rentrait au château, s'il te rencontrait dans cette chambre, ton sang ou le sien en tacherait bientôt le plancher, et, victorieux ou vaincu, comme roi de Castille, tu serais perdu.

— Rassure-toi, chère âme, reprit en souriant don Pedro ; mes frères de lait ne sont-ils pas là pour empêcher Tom Burdett d'arriver cette nuit jusqu'à toi ?

— Veux-tu donc le faire prisonnier dans son propre château ? demanda la jeune femme avec angoisse.

— Rassure-toi, te dis-je ! cet homme m'est sacré, puisque tu l'as accepté pour époux. Il ne lui sera fait aucun mal, et je ne paraîtrai pas devant lui.

— Prends garde, Pedro ! ne te joue pas à ce routier féroce ! il est défiant à l'excès, il est robuste et vaillant.

— Comme deux hommes qui seraient robustes et vaillans, interrompit le roi ; mais il aura affaire à cinq, et les

fils de la Paloma viendront à bout de ce héros, je t'en réponds.

Et tout en parlant ainsi, il jeta sur un fauteuil son épée, son chapeau et son manteau.

— Que faites-vous, mon cher seigneur? s'écria Rachel en proie à la plus vive surprise.

— Crois-tu donc, pauvre femme, répondit-il en croisant ses bras sur sa poitrine et la contemplant avec passion, que je sois venu ici comme un larron qui profite de l'absence du maître, qui, la pâleur au front, le tremblement aux lèvres et le tintement aux oreilles, embrasse furtivement sa maîtresse et s'esquive comme un lâche dès qu'il entend les éperons de son rival résonner sur les dalles! Don Pedro n'est pas un amant de cette trempe, Rachel. Songe que nous allons être séparés par le temps et l'espace. Songe que j'ai failli renoncer à cette guerre qui doit me rendre un trône, par douleur de m'éloigner de toi. Songe que depuis quinze jours je suis tombé dans une torpeur qui m'a fait oublier même ma haine contre don Enrique. En un mot, j'avais peur que mon amour ne s'effaçât de ta mémoire, Rachel, et j'ai voulu passer une nuit au château de Larnac pour être sûr que Tom Burdett ne parviendra pas à rester seul avec toi, fût-ce un instant, avant l'heure fixée pour le départ de l'avant-garde qu'il commande.

— T'oublier! dit avec étonnement la jeune femme. Est-ce possible! mais non, cette idée n'a pu te venir. Tu veux rire de la pauvre Rachel. Ah! tu n'as pas lieu d'être jaloux, va. Ici, comme dans le monastère de Saint-André, comme dans la maison de mon père, je suis une recluse, une prisonnière; mais je suis contente de ma solitude où rien ne me distrait de toi. Tu es étonné, n'est-ce pas, que je ne t'aie pas embrassé tout de suite? C'est que j'avais trop peur que Burdett ne vînt derrière toi avec sa longue épée de bourreau. Maintenant, la joie m'étouffe. Ta voix fait tomber les murailles qui nous entourent. Je suis hors de ce château. Ma vue plonge sur les arbres verts de la forêt de Cardonne et sur les mosaïques de la salle de Gypse de ton alcazar, sur tous les endroits où nous nous sommes aimés. Mon mariage, ma fuite, notre séparation, c'est tout cela qui me semble un rêve. Assieds-toi là, Pedro. Laisse ta main dans la mienne; parlons bas seulement, pour que nos voix n'éveillent pas le malheur qui nous guette. Pourtant je devrais sourire de ma frayeur, car tu es là, devant moi, je te regarde, ce n'est pas un rêve. Tu es si vaillant, tu me défendrais bien contre Burdett. Et puis Dieu nous protégera. Nous nous aimons sous ses yeux, par le choix libre de nos cœurs, sans mélange d'intérêt ni d'ambition. Les prêtres de ta religion disent que les anges s'aiment ainsi. Oh! je suis heureuse d'être chrétienne, Pedro: de prier un Dieu différent, cela nous séparait encore. Maintenant nos bouches et nos cœurs se confondent aussi dans la prière. Nous sommes unis par les mêmes sympathies et les mêmes pensées!

— Nous sommes séparés par ce tard-venu que je regrette de n'avoir pas fait accrocher au gibet de l'alcazar, répliqua le roi d'une voix altérée.

— Ne pense pas à ce bandit gallois, dit Rachel. Est-ce que je pense à lui, moi! C'est un trafiquant de chair et de sang. Les domaines de Tring et de Wing l'ont payé de sa complaisance basse et servile. Mais ce Tom Burdett n'est entré dans ma vie que comme un accident douloureux.

— Ce baron malandrin est un homme impudent et téméraire, Rachel, reprit encore don Pedro avec un accent de soupçon et de défiance.

— Ne trouble pas mon bonheur en évoquant entre nous la vision de Burdett, murmura la jeune châtelaine. Je veux tout oublier à cette heure. Laisse-moi te bien regarder, Pedro. Je suis une pauvre recluse, exilée de son pays et de son amour. Tu es, toi, un roi errant et proscrit. Osc dire cependant que nous ne sommes pas heureux.

— Heureux! répéta don Pedro, lorsqu'un routier est maître de ta destinée.

— Tom Burdett est maître de me torturer, cher seigneur, mais ne peut empêcher ma pensée d'aller vers toi, mon cœur de battre pour toi seul; il n'a pas le pouvoir de se faire aimer de son esclave. Pourquoi toujours parler de cet homme? Serais-tu jaloux de lui, Pedro? Ah! tu veux railler sans doute. Mais enfin si tu daignais être jaloux, il m'est facile de te rassurer. Puis-je te tromper? Si je voulais être fausse avec toi, mais ma propre voix m'accuserait par son altération, mon regard se baisserait devant le tien, mes genoux fléchiraient, et je tomberais à tes pieds.

—Rachel, je ne doute pas de la fidélité de ton cœur, dit le roi d'une voix stridente, mais je redoute pour toi la brutalité du nouveau baron gallois, et je veux être sûr que tu peux braver impunément ses violences. Laisse-moi rester ici cette nuit.

— Cette nuit! s'écria-t-elle avec anxiété. Pour qu'il te tue, s'il rentre. Non, c'est impossible! non! je ne le permettrai pas.

— Impossible! il se passe donc au château de Larnac quelque chose que tu veux me cacher, Rachel, répliqua don Pedro surpris. Eh bien! je resterai. Je veillerai cette nuit sur toi, et j'empêcherai ce terrible Burdett de t'approcher.

— O mon cher seigneur, dit-elle en se traînant à genoux devant lui, ne me rends pas méprisable à mes propres yeux, n'exige pas que je cède à ton désir; ne sois pas comme les autres sans pitié pour moi!

— Et vous prétendez m'aimer? dit le roi d'un ton glacial.

— Si je t'aime! vous le demandez, Pedro! J'ai quitté pour toi notre maison de la Juiverie, où je vivais insouciante et joyeuse; j'ai abandonné mon vieux père et j'ai mérité sa malédiction; je t'ai sacrifié mon honneur de jeune fille. Pour toi, j'ai renié ma religion et j'ai vendu hier ma liberté, mon bonheur, l'espérance de l'avenir! et tu me demandes si je t'aime! Mais crois-tu donc que j'aurais consenti à épouser un chevalier qui aurait pu t'inspirer un soupçon, un doute, une lueur de jalousie? J'ai accepté Tom Burdett, parce que ce tard-venu insouciant me prenait comme une marchandise que le hasard jetait sous sa main. Je pouvais bien vendre ma vie et ma destinée, mais non mon âme libre qui t'appartenait. Moi ne pas t'aimer, Pedro! ô folie! mais fais de moi ce que tu voudras. Je suis ta servante, ton esclave, la poussière de tes pieds. Seulement, n'oublie pas, je te le répète encore, que si Tom Burdett te surprend dans ce manoir, dans cette chambre, près de moi, et s'il porte sa plainte au prince Noir, ton trône est perdu.

— Chère enfant! dit le roi attendri par l'élan passionné de Rachel, je l'avoue, après tant de services et d'abnégation de la part, je serais bien injuste si je doutais de ton amour.

— Vous n'en doutiez pas sincèrement, reprit la jeune femme; je vous aime trop pour que la moindre défiance se glisse dans votre cœur; pourtant nous ne devons plus nous revoir, Pedro, car je suis la femme d'un autre.

— Ce mariage qu'on t'a imposé est une trahison dont je tirerai vengeance, s'écria le roi, qui laissa ainsi éclater son sourd ressentiment contre Édouard de Galles.

— Oui, ce mariage est odieux, dit Rachel d'une voix mélancolique, car on ne devrait pas faire trafic et marché des créatures de Dieu. Le capitaine des écorcheurs est un homme vil et cupide à qui je ne dois que du mépris; mais pour avoir le droit de lui opposer un rempart de froideur et de dédain, il faut que je tienne d'abord les sermens que je lui ai faits au pied de l'autel, solennellement, librement devant tous. Si je trahissais ma parole et mon devoir, je ne serais plus qu'une femme coupable que Dieu n'assisterait jamais, ce Dieu des chrétiens que j'ai pris à témoin. Toi-même tu n'aurais plus confiance en moi, lorsque tu m'aurais vue fausser mes sermens. Si je veux résister à Burdett le cœur assuré et la tête haute, il faut que je sois soutenue par la conscience d'avoir rempli mon devoir. Autrement, je rougirais et courberais le front

devant lui. Il rirait de ma fierté qui ne serait qu'un masque menteur. Non, don Pedro, vous ne voudrez pas me forcer à avoir honte de moi-même !

— Patience ! laisse venir des temps meilleurs, dit le roi avec une colère croissante, et je ferai justice de cette union que je regarde comme un outrage pour moi. Laisse-moi ressaisir un lambeau de pouvoir, et je te délivrerai de ton audacieux époux.

— Oh ! ne menacez pas ainsi, cher seigneur, reprit Rachel d'une voix suppliante, en jetant autour d'elle des regards effarés. Une fatale idée me traverse l'esprit... Oh ! je voudrais te savoir hors de ce château. Tu m'as vue, tu es rassuré sur ma vie. Il faut partir sur-le-champ, mon Pedro; tu as bien fait de venir, tu as rendu la joie à mon cœur. Si tu savais comme je suis heureuse de ton amour, de ton dévouement, de ta jalousie même ! Mais pars, au nom du ciel ! Je ne serai calme que quand tu seras parti.

— Si nous partions ensemble, dit vivement le roi.

— Folie !... Oh ! si c'était possible !... Mais cette fuite serait ta condamnation et ta perte, répondit la jeune châtelaine d'une voix navrante. Mais ne pense pas à moi. Ne reste pas un instant de plus dans ce château. Si l'on ne m'y avait conduite que dans l'espoir de t'y attirer toi-même !... Si c'était un piége ! Et comme don Pedro la serrait dans ses bras et ne pouvait se détacher de cette douce étreinte. — Qui sait ? poursuivit-elle avec un frisson de peur ; tu as tant d'ennemis intéressés à ta mort ! Prends garde ! un assassin a bientôt fait de tuer un roi ; ton sang serait chèrement payé ! Je suis peut-être l'appât sur lequel ils ont compté pour t'attirer au piége. Pour me voir, tu n'hésiterais devant aucun danger. Tu es si courageux ! ils comptent là-dessus ; ce serait un beau coup pour eux ! la guerre serait finie. Ce Gudiel était l'ami de sir Stephen. Il habitait ce château. Peut-être épie-t-il tes imprudences ? Il n'y a que les gens de cœur qui meurent ainsi par excès de témérité.

— L'évêque de Ségovie est mort, dit don Pedro. Il ne nuira plus à personne.

— Pense à protéger ta vie, car la mienne en dépend.

— Allons, enfant, calme ces folles terreurs.

— Qui sait, mon Dieu ! si derrière ces tapisseries ne se cachent pas quelques secrètes issues, s'il n'est pas déjà trop tard pour sortir de cette chambre, si la mort ne t'attend pas au seuil de cette porte.

— Tu ne veux donc pas te rappeler que mes frères de lait veillent sur nous.

Tout à coup Rachel poussa un cri terrible : la clef venait de s'agiter dans la serrure.

— Grand frère, quoi qu'il arrive, ne bougez pas ! cria Gil Perce-Neige à travers la porte. Le capitaine Tom Burdett entre à ce moment dans la cour du château.

Don Pedro éteignit aussitôt la torche de cire odorante qui éclairait la chambre, et se plaça près de la porte, son épée nue à la main.

Quant à la belle châtelaine, le cœur glacé d'épouvante, elle venait de s'agenouiller, et priait Dieu pour le roi, qu'elle croyait déjà perdu.

XII

COMMENCEMENT DE LA NUIT DES NOCES DU NOUVEAU BARON DE TRING ET DE WING.

A peine Burdett eut-il mis pied à terre que, jetant aux mains de son écuyer Blaise les guides de son cheval, il entra précédé de son majordome dans une vaste salle où se tenaient ses nouveaux serviteurs, et, grâce à la lampe de cuivre à double bec qui pendait à l'une des poutres du plafond, il put s'assurer que chacun était à son poste.

Le petit Gil, roulé dans une peau d'ours, était couché en travers de la porte qui conduisait à la chambre de Rachel, tandis que Ruy, devenu pour son maître défiant Roux le coustelier, et Lopez, dont le nom s'était mélamorphosé en celui de Loup l'archer, se promenaient de chaque côté de la salle comme deux vigilantes sentinelles.

Le tard-venu laissa donc tomber sur eux un regard de satisfaction, et, se tournant vers le majordome Pierre qui l'accompagnait comme son ombre :

— Corneboeuf ! lui dit-il, voilà des drôles qui font une bonne garde !

— Oh ! ce sont de rudes compagnons, reprit Perez, et notre noble dame peut être tranquille, ajouta le zélé majordome en élevant la voix, tant qu'ils seront là, je réponds bien que personne n'entrera chez elle.

— Allons, c'est bien ; je suis content, dit Burdett, qui était loin de se douter que cette active surveillance était organisé non pour lui, mais contre lui, et je veux récompenser votre zèle... un jour ou l'autre. En attendant, comme je n'ai plus besoin de vos services ici, je veux vous montrer que je ne suis pas un maître exigeant, et je vous permets d'aller faire le guet dans la cour au lieu de le faire dans cette salle.

Les frères échangèrent entre eux un coup d'œil rapide, et ne bougèrent pas.

— Sang-Dieu ! êtes-vous sourds, mes agneaux ? reprit le baron ; j'ai l'habitude d'être obéi sur un geste. Faut-il que je vous jette de mes propres mains hors d'ici, pour que vous commenciez à comprendre que je vous permets de me quitter ? Je désire deviser quelques instans avec ma jeune femme, sans témoins.

Et tout en riant d'un air brutal, il darda sur la porte qui conduisait à la chambre de Rachel un regard élincelant.

— Si monseigneur le baron veut le permettre, je le débarrasserai de son épée, dit Ruy.

— Tiens, c'est vrai, je suis armé comme s'il s'agissait d'aller forcer un château, observa le tard-venu. C'est une habitude que j'ai contractée autrefois, quand je courtisais les femmes du prochain ; mais chez ma femme légitime, c'est un outil aussi inutile qu'incommode, surtout quand elle est si bien gardée.

Et il remit son épée à Ruy. Puis il se dirigea vers la chambre de Rachel ; mais au moment où il posait la main sur la clef, ce qui inquiétait médiocrement les frères, attendu que si elle ouvrait une serrure ce n'était certainement pas celle-là, le malicieux Perce-Neige, qui depuis l'arrivée de son maître imitait parfaitement le ronflement sonore d'un dormeur endurci, sauta tout à coup aux jambes du baron, en s'écriant :

— Qui va là ! au voleur ! au routier ! au brigand !

Tom Burdett était si loin de s'attendre à cette brusque agression, que, malgré tout son courage, il recula de trois pas.

— Corneboeuf ! bédieu ! ventre de Belzébuth ! ne va pas mordre ton maître, chien de page ! s'écria-t-il en reconnaissant le petit drôle et secouant sa lourde jambe, autour de laquelle Perce-Neige s'était enlacé comme une couleuvre. — Le truand rêve en dormant, à ce qu'il paraît. Pour qui diable me prenais-tu ?

— Pour un malandrin, un tard-venu, un larron, un écorcheur, messire, répondit avec une feinte naïveté l'enfant en se frottant les yeux et en regardant autour de lui d'un air étonné. Ce que c'est que de rêver pourtant !

Tom Burdett se mordit les lèvres, mais il ne crut pas devoir se fâcher, et, tirant seulement l'oreille à l'avorton, il lui dit :

— Je veux bien te pardonner, dormeur, en raison de ta bonne intention, mais je t'engage à aller continuer ton rêve ailleurs que dans mes jambes. Quant à vous autres, tâchez de dormir d'un œil tout en veillant de l'autre, car

il faut que demain matin, avant cinq heures, tout le monde ici soit sur pied ou à cheval.

— Monseigneur le baron part donc toujours demain pour l'Espagne? demanda le majordome.

— Hélas, oui! répondit Tom Burdett avec un soupir. Demain, à six heures, nos *batailles* se mettent en marche, et j'ai, comme tu le vois, fort peu de temps à ma disposition pour instruire de mes volontés votre noble maîtresse. Holà! toi qui es long comme une perche et maigre comme un clou qui a beaucoup servi, comment te nommes-tu, et quel est ton office?

— Je me nomme Roux, répondit le faucheur; je suis votre coustelier en temps de guerre, et votre écuyer tranchant en temps de paix.

— Pour cette nuit j'augmente le nombre de tes emplois, continua Burdett. Comme le château de Larnac est privé de ces bons crieurs de nuit qui vaguent par les rues en aboyant :

> Réveillez-vous, gens qui dormez!
> Priez Dieu pour les trépassez.

je te confie le soin de les remplacer et de m'empêcher de dormir dès cinq heures du matin.

— Vous pouvez compter sur mon exactitude, messire, et, à moins que vous ne refusiez de m'entendre, à moins que vous ne vous bouchiez les oreilles...

— Je t'octroie la permission, si je ne te réponds pas, de venir m'arracher de force de la chambre nuptiale.

— Je vous obéirai, monseigneur, répondit Roux le coustelier, je compterai les heures pour vous et je ferai sentinelle comme le Temps avec sa faux.

— Tu parles en vrai clerc, maître Roux, mais assez devisé! Je ressens de plus en plus le besoin de vous voir tous dehors. Bonne nuit, drôles!

— Non, monseigneur, s'écria alors le majordome Pierre avec un accent de résolution qui stupéfia le baron de Tring et de Wing; non, nous sortirons pas. Nous vous sommes bien trop attachés.

— Comment, ribauds, vous ne sortirez pas! répéta le tard-venu au comble de la surprise et de la colère. Mais je n'entends pas que vous soyez attachés à mes chausses à ce point-là! Que veut dire cette révolte?

— Non, messire, nous n'obéirons pas, poursuivit le majordome en agitant sa baguette blanche avec un geste de désespoir. Rouez-nous de coups de gourdin, faites-nous des boutonnières à la peau avec votre terrible épée; massacrez-nous sur place si vous y tenez essentiellement, mais laissez-nous dans cette salle.

— Quelle est cette gageure? s'écria Tom Burdett d'une voix tonnante. Êtes-vous devenus fous, mes drôles? avez-vous oublié que je suis venu passer au château de Larnac ma nuit des noces, et que je n'ai pas besoin d'une escorte de varlets pour aller rendre visite à ma belle châtelaine?

— Hélas! ce serait pourtant plus prudent, soupira Perez. Mais après ce qui s'est passé ici en votre absence, il y aurait lâcheté de notre part à vous abandonner, monseigneur. Ce serait voler les gages que vous nous avez promis, et nous ne sommes pas des fripons.

Tom Burdett le regardait d'un air à la fois irrité et ahuri.

— Après ce qui s'est passé en mon absence? répéta-t-il. Explique-toi, manant, explique-toi vite surtout, ou, boyaux du diable! je t'ouvre la bouche avec mon poignard.

— Voici l'accident, dit Perez en affectant un certain embarras; tandis que chacun de nous veillait de son côté, nous avons distinctement entendu à diverses reprises un cheval hennir du côté de la petite porte de la cour.

— Eh bien! reprit le baron, qu'y a-t-il d'étonnant et d'effrayant à entendre un cheval hennir? C'est l'occupation la plus naturelle à laquelle un cheval puisse se livrer.

— Hélas! nous avons malheureusement des détails plus extraordinaires à vous raconter, continua le majordome. Nous nous sommes glissés à pas de loup du côté d'où partaient ces hennissemens qui vous semblent si peu suspects, et arrivés devant le mur, nous n'avons pas tardé à reconnaître qu'une escalade avait eu lieu en cet endroit.

— Une escalade! s'écria Tom Burdett qui dressa les oreilles comme s'il eût entendu le pas d'un ennemi. Et avez-vous mis la main sur l'audacieux...

— Non, interrompit Perez. L'homme dont les hennissemens du cheval avaient trahi et dénoncé la présence venait sans doute de s'introduire dans l'intérieur du manoir.

Le tard-venu sentait enfin l'inquiétude et la rage le gagner : ses épais sourcils se froncèrent, et il regarda fixement son majordome, en disant d'une voix gutturale :

— Es-tu bien sûr, au moins, maître Pierre, de ce que tu avances?

— Si j'en suis sûr! répondit Perez sans se déconcerter : comme on peut l'être par le témoignage de ses yeux : les dégradations du mur et les rameaux de lierre qui sont brisés ou arrachés ne me laissent pas le moindre doute à cet égard.

— Comment! misérables ribauds, s'écria alors Tom Burdett exaspéré, vous savez qu'un homme s'est introduit comme un voleur dans mon manoir, et en arrivant je vous trouve occupés à vous promener tranquillement, les bras croisés! J'ai bien envie de vous dégourdir les membres à coups de fouet.

— Que voulez-vous, messire? répliqua l'impassible majordome; nous avons fouillé les écuries, le colombier, les chenils, le bois, et toutes nos recherches ont été vaines.

— Êtes-vous entrés dans la chambre de ma femme? demanda vivement le tard-venu, qui commençait à concevoir d'étranges soupçons.

— C'était inutile, monseigneur; votre serviteur Loup l'archer, blotti dans l'embrasure de la porte qui conduit chez notre maîtresse, n'a pas cessé de veiller.

— Comme mon gracieux page Gilles, peut-être, dit Burdett en se tournant vers Lopez.

— Je ne dors jamais quand je veille, messire, répondit ce dernier avec une apparence de brutale naïveté.

— Alors tu peux jurer qu'aucun ribaud n'a pu pénétrer jusqu'à ta maîtresse.

— Aucun ribaud, noble baron.

— Et sur quoi jureras-tu? demanda Burdett en fixant sur lui un regard soupçonneux.

— Sur ma tête, messire.

— Que veux-tu que je fasse de ta vilaine tête! s'écria le baron avec impatience. J'aimerais mieux tenir sous mon poing celle du téméraire qui a osé escalader ma muraille pendant la nuit.

— Et dire qu'on ne peut pas plus le saisir qu'un farfadet, observa Lopez. C'est triste pour un archer de ne voir que la piste du larron; car à quoi sert de tendre la corde de l'arc et d'ajuster la flèche si on n'a pas de but à viser.

— Je ne sais, poursuivit le baron, si le but de cet ingénieux troubadour, en s'introduisant ici pendant mon absence, était de s'y procurer quelques doux loisirs; mais, par la peau de messire Satanas! s'il se hasardait à portée de ma main, je lui ferais passer un quart d'heure peu agréable.

— Quand vous en serez là, vous nous trouverez à vos côtés, monseigneur, dit le majordome Pierre.

— J'y compte bien, répliqua Burdett, qui se méprenait singulièrement sur le sens des paroles de Perez. Ah çà! et le palefroi, continua-t-il comme frappé d'une idée soudaine, qu'est-il devenu au milieu de cette bagarre?

— Le palefroi? répliqua Perez, mais il est probablement toujours à la même place.

— En ce cas, suivez-moi! dit le baron, car si le cheval est encore là, le cavalier ne saurait être loin.

Et laissant la garde de la porte de Rachel à son écuyer Blaise, il reprit son épée, et se fit conduire à l'endroit où était attaché le cheval.

Pendant qu'il traversait la cour, dont les arbres frémis-

saient au souffle de la brise, il entendit sonner minuit à la grande horloge du château.

— Déjà minuit ! et je dois partir à cinq heures ! soupira le capitaine des écorcheurs, chemin faisant. Pour la première nuit de mes noces, c'est décidément jouer de malheur.

— Il arriva bientôt, suivi de ses serviteurs, vers l'encoignure de la muraille qui avait été le théâtre des dégradations de Ruy. Le sol était jonché de débris de pierre, de plâtras et de feuilles.

Le baron de Tring et de Wing s'arrêta stupéfait devant cette preuve matérielle et irrécusable du délit.

— Oh ! oh ! vous n'avez pas rêvé, mes enfans! s'écria-t-il. Ce larron d'honneur doit être caché dans quelque coin du manoir. Il est entré, c'est incontestable ; mais il ne faut pas qu'il sorte sans être marqué de ma griffe.

— Voici le palefroi du brigand ! cria à son tour le majordome, qui venait d'ouvrir la petite porte de la cour pour aller à la découverte.

Tom Burdett et ses varlets s'élancèrent dans la direction de la voix de Perez, afin d'examiner cette seconde preuve du délit.

— Que vois-je ? dit le tard-venu avec l'expression d'une vive surprise, ce cheval barbe porte le même harnais que les palefrois du prince Noir.

— Ce sont, en effet, les armoiries de monseigneur de Galles qui sont brodées aux coins de cette housse de velours, observa Perez.

— Plus de doute, continua le baron, c'est là un des quatre chevaux récemment offerts au prince par le captal de Buch.

— Comment ! s'écria Ruy, c'est donc le prince Noir qui a escaladé votre muraille ?

— Tais-toi, facétieux coustelier ! tu mériterais d'être écartelé pour avoir fait une si injurieuse supposition. Édouard de Galles est le miroir de la chevalerie, la fleur de la royauté, le redresseur des torts, le bouclier des opprimés. Ce n'est pas lui qui chevaucherait, de nuit, sur les murs de ses feaux serviteurs, d'autant plus que, des quatre chevaux en question, c'est tout au plus s'il en a gardé un pour lui !

— Et qu'a-t-il fait des autres ?

— Ce qu'il en a fait, rustre que tu es ! Ne sais-tu pas que le prince Noir est le plus généreux des suzerains comme le plus vaillant des capitaines ? Il a donné un de ces magnifiques palefrois à sir Stephen Cosington, qui sera toujours le bienvenu dans ce domaine, et qui d'ailleurs n'est plus d'âge à escalader les murailles ; il a donné le second à mon ami sir John Chandos, que j'ai laissé ce soir au monastère de Saint-André.

— Et le troisième ? demanda indiscrètement le coustelier.

— Tu es bien curieux, maître Roux, reprit Tom Burdett. Le troisième ? eh bien ! il l'a donné à cet enragé de don Pedro, que je soupçonne singulièrement d'avoir voulu m'honorer d'une visite à mon insu.

— Quoi ! s'écria Ruy, le roi de Castille aurait daigné entrer chez vous en sautant par-dessus le mur ?

— Oui, reprit le baron, c'est un seigneur discret et courtois, qui aura craint de vous déranger et de troubler votre sommeil ; mais soyez sûrs que s'il daigne se laisser prendre, je daignerai lui laisser un souvenir touchant de la façon dont un capitaine d'écorcheurs accueille les galans et les coureurs d'aventures.

— Oui, mais comment le trouver ? dit gravement le majordome.

— C'est la question que je m'adressais à moi-même, ajouta Burdett. Mais j'ai trouvé un moyen infaillible, car il m'a toujours réussi quand je voulais faire déterrer ou dénicher par mes écorcheurs les femmes et les coffres-forts cachés dans les châteaux et les bourgs que nous avions forcés.

— Le voici ! répliqua le tard-venu avec un sourire féroce. Je vous donne un quart d'heure, mes agneaux, pour faire jaillir de vos cerveaux quelque subtile et ingénieuse combinaison par laquelle nous puissions arriver à la découverte du coupable. Vous pouvez vous cotiser tous ensemble pour trouver une idée. Si rien ne jaillit de vos crânes épais, je prendrai la peine de vous attacher solidement à ces beaux arbres et de vous rafraîchir le sang et l'esprit avec la première branche qui me tombera sous la main.

— Mais, monseigneur..... voulut observer le majordome.

— Pas de mais ; c'est un mot de révolte, mes drôles, interrompit Burdett. Qui cherche trouve. Fouillez votre cervelle, il en sortira dix idées pour une.

Les quatre frères se mirent alors à réfléchir profondément, dans l'espoir de s'épargner réciproquement l'application de la théorie irrésistible du baron gallois.

Perez rompit le premier ce laborieux silence.

— Je tiens une idée ! s'écria-t-il en se frappant le front.

— Ne la laisse pas échapper, dit Burdett, et voyons si elle est bonne.

— Eh bien ! à mon avis, il faut laisser ce cheval à l'endroit où son maître l'a attaché, mais lui faire une marque à l'aide de laquelle nous puissions reconnaître demain l'affronteur nocturne.

— Voilà une idée qui vaut son pesant d'or, maître Pierre ! s'écria le baron ; ventre-Mahom ! je vais couper les oreilles du palefroi ou lui rayer une croix sur la croupe.

Puis, tirant son poignard, il tourna autour de la bête sans trop savoir lequel de ces deux expédiens il choisirait.

— Il ne faut pas mutiler ce pauvre animal, qui est innocent de l'aventure, dit le coustelier Roux; contentons-nous, si vous m'en croyez, monseigneur, de lui raser la queue.

— L'idée est bouffonne, observa Burdett, mais elle est judicieuse. Allons ! je t'abandonne la queue de ce maudit palefroi.

Ruy, saisissant alors les longs crins flottans du cheval barbe, les trancha en deux coups de son couteau bien affilé, au moment où une heure sonnait à l'horloge du manoir.

— Enfin, je vais donc pouvoir dormir tranquille, continua le tard-venu avec un soupir formidable, car, grâce à ce stratagème de guerre, je saurai inévitablement demain quel est le maître de ce cheval.

— Que faut-il faire à présent ? demanda le majordome.

— Nous allons relever de sa garde mon écuyer Blaise, et nous l'enverrons rejoindre ses compagnons. Toi, maître coustelier, poursuivit Burdett en s'adressant à Ruy, tu vas t'asseoir à califourchon sur la crête de ce mur, et au moyen d'un signal dont vous conviendrez entre vous, tu tiendras ces braves au courant de tous les symptômes suspects que tu pourrais remarquer au dehors. Allons, grimpe, maître Roux.

— Je grimpe pour vous obéir, seigneur, répondit le coustelier. Et, à la grande satisfaction du capitaine, s'accrochant de ses longues mains osseuses aux saillies du mur, il en atteignit la crête avec l'agilité d'un lézard gigantesque.

— Quant à toi, maître Loup, joyeux archer, poursuivit Tom Burdett en conduisant Diego Lopez dans la direction du manoir, va chercher ton arc et ta trousse dans la salle basse, et reviens te mettre en embuscade dans la cour. Si tu vois rôder une forme humaine sous les arbres ou aux alentours du château, envoie-lui une flèche dans la poitrine comme premier avertissement, et donne aussitôt l'éveil. Je me chargerai du reste.

— Comptez sur la justesse de mon coup d'œil et sur la bonté de mes flèches, seigneur baron, répondit Lopez en courant vers la salle basse.

— Et toi, joli nain, ajouta le tard-venu qui se sentait dans son élément en donnant ainsi ses ordres, et qui poussa vivement le petit Perce-Neige vers l'endroit où pendait la

chaîne de la grosse cloche du château, quand tu entendras tes compagnons échanger entre eux le signal d'alarme, sonne cette cloche à tour de bras, et je ne tarderai pas à venir à leur aide. Nous traquons le renard, mais je ne veux pas passer la nuit entière à fouiller tous les recoins du bois, de la cour et des bâtimens pour le prendre au gîte.

— Dormez tranquille, seigneur baron, répondit le jeune page avec un sourire ironique, je ne manquerai pas de vous réveiller. Comptez sur moi.

Le fier baron de Tring et de Wing n'ayant plus de sentinelles à poser, et plein de confiance d'ailleurs dans les dispositions stratégiques qu'il venait de prendre, regagna son logis, en compagnie de son robuste majordome.

— Eh bien ! demanda-t-il à l'écuyer Blaise, qui, à cheval sur la consigne, se promenait de long en large dans la salle basse, la dague au poing, n'as-tu rien vu, rien entendu, rien soupçonné ?

— Rien, seigneur baron, répondit Blaise. Tout est parfaitement tranquille dans cette partie du château.

— Va donc alors retrouver tes amis, que j'ai embusqués dans les cours, et, le cas échéant, tu leur prêteras l'aide de tes poignets.

Blaise s'inclina respectueusement et s'empressa d'exécuter l'ordre de Tom Burdett ; mais en sortant il coudoya Perez d'une façon significative.

En ce moment on entendit sonner deux heures.

— Déjà deux heures ! s'écria le tard-venu ; maudit soit l'endiablé rôdeur qui m'a fait perdre la moitié d'une si belle nuit ! On dirait qu'il paye le temps pour s'envoler avec une rapidité si désespérante.

— Je ne sais si mes yeux me trompent, ajouta le majordome en ouvrant perfidement la grande fenêtre à ogives qui donnait sur la cour, mais il me semble que le jour commence à poindre !

— Que le jour ait ce caprice ou non, dit Tom Burdett en se frottant les mains et en riant sous sa moustache, je n'en ai pas moins trois heures à moi, et en trois heures on a le temps de faire un sermon en plusieurs points à sa femme pour l'instruire des devoirs qu'elle a à remplir en l'absence de son mari.

— Surtout quand on n'est pas dérangé, observa le majordome.

— Et je ne le serai pas, répondit le capitaine des écorcheurs, puisque cinq hardis gaillards veillent sur mon repos.

Puis, après avoir décroché la lampe de cuivre qui éclairait la salle basse, il alla poser la main sur la clef qui avait la mission de ne pas ouvrir la porte de la jeune châtelaine.

— Par la sangdieu ! s'écria bientôt Burdett impatienté de tourner et de retourner sans succès la clef dans la serrure, la fée Guignon est-elle de la partie ? Ai-je la main paralysée ou ai-je forcé cette clef par un effort trop violent ? On a raison de dire que les malheurs se suivent et ne se ressemblent pas. Voyons, maître Pierre, en qualité de majordome, tu dois être un bon guichetier. Ouvre-moi cette porte ou je l'enfonce ! C'est étrange que tout ce tapage n'ait pas réveillé madame Rachel.

Perez s'avança majestueusement vers la porte, tenant en mains ses clefs pesantes, mais se promettant mentalement dans le cas où nul obstacle extérieur n'arriverait assez à temps pour empêcher le tard-venu d'enfoncer la porte, se promettant, disons-nous, d'ouvrir avec son lourd trousseau de fer la tête de son honorable maître, avant d'ouvrir la porte derrière laquelle se trouvaient don Pedro et Rachel.

Ne voulant, il est vrai, user de ce moyen qu'à la dernière extrémité, et cherchant à gagner du temps, il se mit à fourgonner dans la serrure.

Cependant Blas, Lopez et Perce-Neige s'étaient rapprochés du château ; et grâce à la fenêtre ouverte par le majordome, ils observaient avec inquiétude ce qui se passait dans la salle basse.

— Il faut en finir, murmura l'écuyer à l'oreille de Loup l'archer, qui tourmentait son arc dans ses mains brûlantes. Perez est acculé dans une position qui ne peut durer longtemps sans péril. Tu as un bon arc en bois d'if, Diego ?

— Et si l'écorcheur se lâche, s'il soupçonne notre pauvre frère, il le tuera, poursuivit Perce-Neige. Tes flèches sont-elles bien acérées, Diego ?

— Ou il enfoncera la porte, et c'est peut-être Pedro qu'il tuera, ajouta Lopez d'une voix sombre. Mais, Dieu merci ! j'ai le coup d'œil juste.

— Mieux vaut tuer le sanglier que d'être éventré par ses défenses, reprit vivement Blas. Vois comme Burdett frappe du pied avec rage. Allons ! essaye un peu si la main ne te tremble pas, maître Loup, archer du baron de Tring et Wing.

Lopez tendit son arc :

— J'ai peur que la corde ne soit mouillée et détendue par l'humidité de la nuit, murmura-t-il. Cependant, qui ne vise rien n'atteint rien.

Et il ajusta soigneusement une flèche qu'il venait de tirer de sa trousse.

— Attends ! dit Perce-Neige avec vivacité. N'oublions pas que notre grand frère a ordonné qu'il ne soit fait aucun mal à Tom Burdett, car Rachel ne pardonnerait pas à don Pedro le meurtre de son noble époux.

— Maudite soit cette renégate, que de vieux chrétiens comme nous sont obligés de servir par amour pour leur frère et seigneur roi ! répliqua sourdement Diego Lopez.

Le majordome tracassait toujours la serrure avec un semblant de zèle et d'empressement extraordinaire.

—Essaye d'autres clefs ! lui dit d'un ton bourru le baron qui s'impatientait de plus en plus ; tu vois bien que celle-là n'est bonne qu'à empêcher d'ouvrir.

Et Burdett, repoussant brusquement Perez, retira la clef forcée de la serrure, et, la tordant comme un roseau dans ses doigts d'acier, finit par la casser et en jeter brusquement les morceaux sur la dalle.

Pendant que Perez détachait une nouvelle clef de son trousseau, le tard-venu donna dans la porte un coup de pied retentissant. Pas un cri, pas une parole ne répondit de l'intérieur de la chambre à cette secousse brutale. C'était toujours un silence de mort.

— Oh ! comme notre frère Pedro doit comprimer sa colère pour ne pas ouvrir soudainement la porte qui le sépare de ce brigand et le terrasser sous ses pieds ! dit Diego en frémissant.

— C'est qu'il compte sur nous, murmura Blas.

— Et comme des lâches nous restons ici, immobiles, impuissans, poursuivit Lopez, et nous le laissons souffrir ces angoisses.

Le majordome essayait vainement de nouvelles clefs. Ses efforts étaient inutiles ainsi que ceux de Burdett, qui hurlait et blasphémait, tenant toujours la lampe de cuivre à la main pour éclairer maître Pierre pendant qu'il se livrait à cette pénible et infructueuse opération.

Le tard-venu, furieux, frappa alors la porte de son poing fermé avec une telle violence qu'elle craqua lamentablement, comme si ses gonds allaient se desceller sous ce coup terrible.

—Oh ! ne me retenez pas, frères, s'écria Diego. Je veux essayer si ma flèche n'accomplira pas mieux son office que les clefs de Perez n'accomplissent le leur.

Il se mit à viser son but avec soin, mais Gil lui posa la main sur le bras et le retint.

— Laisse-moi, Perce-Neige, lui dit-il avec impatience ; veux-tu faire trembler ma main ? veux-tu que je manque le but ?

— Ce but, murmura l'avorton, c'est un des plus vaillans capitaines parmi ceux qui doivent rendre à don Pedro son trône. S'il n'était pas l'époux de la belle Rachel, le roi l'estimerait à l'égal de sir Robert Knolles et de sir William Felton.

— C'est possible, mais le temps nous presse de prendre un parti, répliqua l'archer.

En ce moment la voix de Tom Burdett parvint jusqu'à eux :

— Cherche une hache, maître Pierre, criait-il au malheureux majordome, et brise cette infernale serrure.

Les frères de lait du roi se regardèrent avec terreur.

— J'ai mon idée, laissez-moi! s'écria l'archer. Et il se remit à viser avec une attention profonde.

Perez venait d'apporter une hache; tremblant, la sueur au front, regardant son maître d'un œil hagard, il fit tournoyer l'arme pesante au-dessus de sa tête. Blas et Perce-Neige se demandèrent si l'arme allait s'abattre sur la serrure ou sur le crâne du capitaine des écorcheurs, qui, la lampe à la main, attendait que son ordre fût exécuté.

Tout à coup, un corps vibrant et plus rapide que l'aile d'un oiseau frôla le visage de Burdett et atteignit sa main qui portait la lampe. C'était une flèche qu'à travers la fenêtre entr'ouverte l'archer Diego Lopez venait de lui décocher avec une merveilleuse adresse.

La lampe tomba à terre avec fracas et s'éteignit.

— Par la mordieu! hurla le tard-venu, gare au traître qui m'a joué ce méchant tour! son corps servira de fourreau à mon épée.

Et secouant sa main sanglante, dont la flèche avait légèrement percé les chairs, il se mit à la recherche de la susdite épée; mais il lui fut impossible de la retrouver au milieu de l'obscurité. Pour comble d'embarras, la cloche confiée à la garde du petit page commença tout à coup à carillonner, s'agitant en mouvemens convulsifs et extravagans.

— Cornes du diable! s'écria Burdett en se dirigeant vers la fenêtre comme un forcené; tenez-vous le bandit, mes drôles? ne le lâchez pas surtout! Laissez-moi remettre la main sur mon épée et j'accours à votre aide; ne l'épargnez pas! Quant à toi, maître Pierre, va me querir au plus vite la torche de résine qui brûle dans l'écurie.

— Je suis parti, monseigneur, répondit Perez dans son excès de zèle, et, après avoir viré et reviré longtemps sans trouver la porte, il parvint à sortir.

Le baron, qui de son côté parcourait la salle basse à tâtons, sentit un objet inconnu s'enlacer autour de sa jambe; il trébucha et tomba lourdement sur les dalles, en criant comme un désespéré et se débattant en efforts inutiles pour se tirer d'affaire. Lorsque le majordome revint avec la torche, il trouva son infortuné maître qui s'agitait en véritable possédé par terre, ayant le pied pris dans son baudrier et les côtes meurtries par les becs de la lampe, sur les débris de laquelle il s'était laissé choir. Il s'attendait à voir le capitaine faire retomber sur lui le poids de sa rage, mais ce dernier, sans même songer à se plaindre, dégagea lestement son pied du baudrier, à la faveur de la clarté de la torche, ceignit son épée, et clopin-clopant courut dans la cour, où ses serviteurs se démenaient comme des diables oubliés dans un bénitier, en poussant d'effroyables cris que le bruit de la cloche qui sonnait toujours avec fureur ne pouvait couvrir.

XIII

COMMENT TOM BURDETT APPRIT QU'IL ÉTAIT PLUS FACILE DE GRIMPER AU HAUT D'UN COLOMBIER QUE D'EN DESCENDRE.

Dès que le baron de Tring et de Wing eut fait entendre sa redoutable voix, tout tumulte cessa, et ses serviteurs s'empressèrent de courir à sa rencontre.

— Eh bien! où est ce jouvenceau, ce damoisel d'amour, ce larron d'honneur? demanda-t-il impérieusement.

— Par saint Jacques, vous arrivez trois minutes trop tard, seigneur! dit Blas.

— Comment, trop tard! s'écria Burdett de plus en plus courroucé.

— Après une lutte des plus acharnées, l'homme ou plutôt le démon que nous étions parvenus à surprendre vient de s'échapper de nos mains, et a disparu comme par enchantement.

— Comment, ribauds infâmes, lâches varlets, vous le teniez et vous l'avez laissé échapper! dit le tard-venu en brandissant son épée. A quoi sert d'être quatre contre un, alors? Mais je vous jure que, si je ne le retrouve pas, c'est vous qui payerez pour lui.

— Oh! il ne peut être loin, observa humblement Perez; si monseigneur consent à faire une battue à notre tête ..

— Si j'y consens! je fais vœu au grand diable d'enfer de ne pas me coucher avant de vous l'avoir donné à clouer entre les deux hibous qui décorent la grande porte de ce château.

— Mort donc à cet impudent coureur de nuit! s'écria Lopez en se plaçant à côté du capitaine.

— Silence! murmura le majordome en prêtant l'oreille, il me semble avoir entendu marcher dans la direction du manoir.

— En es-tu bien sûr? demanda sèchement Burdett. Je n'ai pas envie de m'exténuer à courir sur une fausse piste et à épier une ombre.

— Je crois même avoir distingué une forme humaine qui se glissait sur les marches de l'escalier.

— Et personne ne veille à la porte de ma femme! s'écria le baron.

— Dame! monseigneur, au moment du danger, notre place est à vos côtés, et nous occupons tous ce poste honorable, à l'exception de Roux le coustelier, qui est toujours planté sur la muraille, et de votre page Gilles, qui sonne la cloche.

— Que deux d'entre vous se hâtent de courir à la salle basse; je n'ai pas besoin de tant de serviteurs avec moi. D'ailleurs, je vais rappeler maître Roux.

— Prenez-y garde, messire, le gaillard que nous poursuivons est un rude champion, il s'est d'abord laissé saisir avec la plus grande facilité.

— Mais il s'est évadé avec la même facilité, à ce qu'il paraît, reprit Burdett. Ah! le proverbe a raison : Il n'y a rien de tel que le poignet du maître.

— Croyez-nous, insista Lopez, si nous n'étions pas tous là pour vous appuyer au besoin, ce larron de nuit profiterait peut-être de ce que vous ne pouvez vous servir que d'une de vos mains pour sauter sur vous à l'improviste et vous assommer sans merci ni miséricorde, d'un coup de masse d'armes.

— M'assommer! s'écria le fier baron avec un accent d'indignation; parce que vous vous mettez à quatre pour laisser échapper un seul prisonnier, vous croyez que Tom Burdett a besoin de plusieurs bras pour terrasser un ennemi. Ah! vile ribaudaille! faut-il donc, pour vous rassurer tout à fait sur mon compte, que je vous fasse sentir en détail le poids de cette main qui me reste libre?

— C'est inutile, seigneur, répliqua Perez, nous préférons vous croire sur parole.

— Ah! vous avez peur qu'on ne m'assomme, ricana le tard-venu blessé dans son amour-propre d'Hercule; eh bien! je vous ordonne, sous peine d'être assommés vous-mêmes, de vous en aller tous à la salle basse et de me laisser seul ici.

— Ah! messire, dit d'une voix suppliante le majordome, ne risquez pas si imprudemment une vie qui nous est chère.

— Obéissez! reprit impérieusement Tom Burdett, ou je vous rosse tous les quatre pour vous prouver qu'un homme seul ne me fait pas peur, malgré ma main blessée.

— Si monseigneur le baron s'exprime en argumens

aussi positifs, il peut compter sur notre aveugle soumission, dit humblement Lopez.

— J'ordonne, continua le tard-venu, que vous alliez vous embusquer dans la salle basse, sans lumière, que vous vous armiez de fouets, de cordes et de bâtons, et moi je me charge de vous rabattre le gibier qui rôde sans doute sous les arbres de la cour ou du bois.

— Et s'il vient chercher un refuge de notre côté, demanda Blas, que faudra-t-il faire?

— Ce qu'indique le simple bon sens. Puisque nous sommes les plus forts, il faut nous montrer généreux. Vous commencerez par lui jeter vos bâtons entre les jambes, par l'enlacer et le garrotter avec vos cordes, et par le rouer de coups de fouet. Cette réception lui fera comprendre qu'il était attendu avec la plus vive impatience.

— Voilà pour le commencement, mais ensuite? demanda le majordome.

— Ensuite, reprit Burdett, vous le prierez courtoisement de vous apprendre pourquoi il a pénétré nuitamment dans le château de Larnac.

— Mais s'il a été trop consciencieusement assommé pour pouvoir répondre? dit Lopez.

— S'il refuse de répondre, le misérable, vous m'appellerez à votre aide, et je me souviens encore assez de mon métier de capitaine des écorcheurs pour trouver quelque bon moyen de lui inspirer une entière confiance et de lui faire avouer son secret.

Le sourire féroce qui crispa les lèvres du tard-venu fit frissonner les enfans de la Paloma.

— Comptez sur nous, seigneur baron, répondirent-ils tous à la fois.

Et tandis que la petite troupe prenait au pas de course le chemin du logis, Tom Burdett, l'épée à la main, s'enfonçait à pas de loup sous les sombres allées d'arbres de la cour.

Tantôt acculé à la muraille, l'oreille au guet et ramassé sur lui-même, il cherchait à saisir un bruit de pas à travers le frôlement des feuilles sèches que le vent soufflait devant lui ; tantôt il se ruait furieux sur une ombre à laquelle son imagination troublée prêtait une forme et des proportions humaines.

S'avançait-il? toutes ces créations fantastiques s'évanouissaient. Frappait-il? son épée ne rencontrait que le vide. Il comprit que la colère et la jalousie l'aveuglaient, et qu'il était sous l'influence d'un étrange vertige. Renonçant donc à poursuivre et à vouloir saisir des corps insaisissables qui semblaient tournoyer ou se multiplier autour de lui, il remit son épée au fourreau, et reprit le chemin du manoir.

Il marchait à grands pas, et l'air frais de la nuit, en lui soufflant au visage, ramena quelque calme dans ses esprits. Puis ses yeux rencontrèrent les fenêtres de la chambre, et une foule d'idées d'une nature plus riante vinrent alors l'assaillir. Il entrevoyait comme à travers un nuage sa jeune femme endormie, surprise au milieu d'un doux rêve, et n'ayant plus ni la force ni la volonté de résister aux témoignages de la passion de son mari. Enfin l'imagination de messire Burdett allait grand train, et il savourait par anticipation les délices de cette entrevue, lorsqu'il entra le plus légèrement possible dans la salle basse, qu'aucune lumière de torche ni de lampe n'éclairait.

Mais ses idées changèrent brusquement de cours, lorsqu'au milieu de l'obscurité qui l'environnait il sentit tout à coup ses pieds trébucher dans des cordes perfidement lancées autour de ses jambes, et ses épaules plier douloureusement sous une effroyable grêle de coups de gourdin appliqués par plusieurs mains de maître.

— Ah, traître! ah, pillard! ah, beau galant de nuit! tu ne t'attendais pas à cette surprise, n'est-ce pas? s'écriaient à la fois les bons serviteurs du baron de Tring et de Wing, qui, semblables à des batteurs en grange, frappaient à tour de bras sur lui.

— Imbéciles! hurla Tom Burdett renversé sur la dalle, moulu de coups, et se faisant de ses deux bras un rempart insuffisant pour sa tête ; arrêtez donc, truands que vous êtes! Si je puis me relever...

— Ah, gueux! s'écria Lopez, nous t'empêcherons bien de te relever. Ah! tu nous menaces, tu nous injuries, tu nous traites de truands, parce que nous faisons l'office de bons serviteurs, parce que nous n'abandonnons pas notre cher maître Tom Burdett...! mais tu as beau faire, nous ne t'abandonnerons pas.

Et les frères recommencèrent de plus belle à le rouer de coups de fouet.

— Assez! assez! beugla le tard-venu d'une voix de taureau. Je ne le sens que trop que vous ne m'abandonnez pas, ribauds du diable! Mais reconnaissez-moi donc! Je suis votre seigneur Tom Burdett. Vous me prenez pour un autre.

— Pour un autre! s'écria le majordome sans s'arrêter dans l'exercice de sa justice distributive. Allons donc, mignon de dame, as-tu bien l'audace de voler le nom du haut et puissant baron de Tring et de Wing, ce généreux seigneur, la plus vaillante lance des grandes compagnies. Est-ce que le terrible capitaine des écorcheurs se laisserait gourmer et rouer de coups de fouet par de pauvres varlets comme nous, fussent-ils cent contre un! Tiens, ribaud, reçois encore cette giboulée de lanières sifflantes pour ton mensonge! Corneboeuf! cette fois, tu ne te tireras toujours pas de nos mains sain et sauf comme tout à l'heure.

— Et quand je t'aurai bien proprement emmailloté de cordes, ajouta Ruy en attachant les poignets de Burdett derrière son dos, notre bon maître ne sera plus tenté de nous assommer, mais bien de vider son escarcelle dans nos poches.

Cependant le baron, devenu furieux, les yeux sanglans, l'écume aux lèvres, ne pouvant plus proférer que des cris inarticulés, se débattait dans de si violentes convulsions que les frères pouvaient à peine le contenir. Aussi Perez s'écria-t-il consciencieusement :

— N'oublions pas les ordres de notre seigneur, mes enfans. Cette petite correction n'est que le commencement de sa justice. Il est temps de l'appeler à l'aide pour lui faire connaître le succès de son plan. Il décidera ensuite du sort de ce larron d'honneur.

— A l'aide! messire Burdett, à l'aide! hurlèrent aussitôt les bons compagnons.

— Comment! endiablés braillards, dit enfin le gallois d'une voix étranglée, vous assommez votre maître avec un acharnement de sourds, et ensuite vous osez l'appeler à votre aide! Ah! la naïveté est forte.

— Grand Dieu! fit le majordome ; mais je crois reconnaître en effet la voix de notre seigneur. Quoi! ce bandit, ce gueux, ce damoiseau que nous avons rossé...

— C'est votre maître, interrompit Burdett ; oui, varlets impudens, c'est moi.

— Juste ciel! s'écria Perez ; mais que ne le disiez-vous plus tôt?

— Je vous l'ai crié aussitôt que j'ai pu, dès les premiers coups de fouet dont vous m'avez caressé les épaules... Mais que ne m'avez-vous entendu plus tôt, gibiers de potence!

— Serait-il possible, dirent les frères en laissant tomber leurs fouets et en jouant le désespoir. Blaise, va chercher la torche de résine, ajouta Perez, pour nous assurer de notre malheureuse erreur.

— Et pour me dégarrotter, dit Tom Burdett. Je tiens essentiellement à recouvrer l'usage de mon bras pour vous rendre, avec toute la générosité que vous me connaissez, les preuves de dévouement que vous m'avez prodiguées.

— Grâce! grâce! noble baron, s'écrièrent-ils tous ensemble en tombant à genoux autour du capitaine, ce n'est pas notre faute!

— Vraiment! et de qui donc est-ce la faute? demanda Burdett avec un sourire ironique et cruel.

— C'est la vôtre, monseigneur, répondirent-ils.

Tandis que le capitaine écoutait avec stupeur cette étrange accusation, le majordome reparut avec la torche de résine, qui jeta une lueur soudaine sur tous les visages.

— C'est bien notre maître, messire Tom Burdett! s'écria Perez. Oh! maladroits que nous sommes! je voudrais avoir reçu tous les coups de fouet que je vous ai cinglés, monseigneur.

— Moi aussi, je voudrais pouvoir te les restituer, par saint Georges! Allons, Roux le coustelier, tranche avec ton couteau les cordes qui me serrent les poignets, dit le tard-venu contenant à peine sa fureur. Ah! c'est ma faute si j'ai été abominablement roué?

— Certainement; songez donc, seigneur, observa Perez, que notre mission était d'assommer quiconque pénétrerait dans cette salle. Nierez-vous nous avoir donné cet ordre?

— Et vous y entrez sans nous prévenir, ajouta Ruy en coupant lentement les cordes. A entendre ce pas furtif, nous crûmes tomber sur notre larron, de sorte que si nous regrettions une chose, c'était de ne pas vous voir assister à la surprise que nous lui préparions.

— Eh bien! vous ne devez plus avoir aucun remords, mes agneaux, car j'y ai complétement assisté, à la surprise... J'en ai parfaitement joui... reprit Burdett en se frictionnant tour à tour les épaules et les reins avec sa meilleure main. Mais je ne vous avais pas dit de frapper si fort un chrétien avant de savoir à qui vous aviez affaire.

— Ma foi! sire baron, dit Lopez, plus nous frappions fort, plus nous croyions vous faire plaisir.

— C'est un genre de plaisir que je vous dispense de me procurer à l'avenir, répliqua le tard-venu d'une voix rude. Grâce à votre maladresse, me voici singulièrement détérioré pour la première nuit de mes noces. Si vous n'aviez meurtri que mes membres, je pourrais encore vous pardonner, mais vous avez déchiré mon pourpoint et mes chausses, de façon à n'oser paraître dans la chambre nuptiale.

— Hélas! hélas! messire, nous sommes de grands coupables! cria Perez; mais ne nous pardonnerez-vous pas les coups de fouet que nous avons eu la sottise...?

— Assez! interrompit Burdett d'un ton menaçant.

— D'autant plus que nous n'avons péché que par excès d'obéissance et de dévouement, continua Blas, en vous comblant de tant de coups de gourdin...

— Il ne faut d'excès dans rien, pas même dans les coups de fouet et de bâton, dit sévèrement le baron. Mais enfin vous avez agi d'après mes ordres, et je ne saurais sans injustice vous punir de votre obéissance. D'ailleurs, je viens d'apprendre par expérience que vous ne marchandez pas votre peine pour exécuter les volontés de votre maître, et que vous ne frapperiez pas ses ennemis de main morte. Je suis sûr que je puis désormais compter sur vous.

— A la vie! à la mort, messire! reprirent les frères d'une voix bruyante, sans quitter leur humble posture. Nous serons toujours prêts à vous servir avec autant de zèle que cette nuit.

Puis ils se mirent à serrer avec effusion dans leurs bras les jambes du capitaine des écorcheurs, qui, délivré de ses liens, venait de se relever péniblement.

— Allons, debout, mauvais drilles! et puisque nos recherches à tous ont si mal réussi jusqu'à présent, leur dit Burdett, ne les prolongeons pas plus avant dans la nuit, car, pour un nouveau marié, je crois avoir suffisamment pris d'exercice. Laissez ici la torche, et allez vous coucher, en ayant soin de ne dormir que d'un œil. Quant à mon page il restera à son poste.

Les serviteurs se relevèrent; puis Perez, accrochant la torche au bras de fer fiché dans le mur de la salle, souhaita une bonne nuit à son maître, et, suivi de ses compagnons, fit quelques pas en arrière comme pour se retirer, tandis que le baron, ramassant la hache oubliée à terre, s'apprêtait à enfoncer la porte de la chambre de Rachel et criait d'une voix impérieuse:

— Ouvrez, madame, ouvrez! Mais la porte restait inexorablement fermée, et il levait déjà sa terrible hache lorsque la grosse cloche se mit de nouveau en branle.—Encore! s'écria le tard-venu avec une expression de rage indéfinissable, ah! pour le coup, c'est trop fort!

— Que faut-il faire, seigneur? demanda Perez en saisissant son gourdin.

— Prendre cette torche et me suivre! répliqua Burdett qui s'élança vers la porte, la hache à la main.

Les frères, armés de leurs fouets et de leurs bâtons, se précipitèrent comme une meute ardente sur ses traces.

Le baron exaspéré avait à peine fait vingt pas à la tête de son escorte, qu'il aperçut une ombre se glisser furtivement sous le feuillage des arbres de la cour, et qu'il entendit distinctement les pas du fuyard.

— Quand tu serais le diable en cornes et en pied de bouc, s'écria Tom Burdett, cette fois tu ne m'échapperas pas, à moins de t'engloutir sous terre!

Et suivant à la piste l'ombre qui fuyait devant lui, il arriva en maugréant, après bien des détours, devant l'entrée du colombier.

Le mystérieux personnage que le terrible baron poursuivait s'arrêta un instant indécis sur le seuil, comme s'il eût craint de s'engager dans cet asile sans issue. Mais se voyant cerné de toutes parts, il s'élança résolûment sur les marches de l'étroit escalier de ce réduit.

— Enfin je te tiens donc! s'écria Tom Burdett en s'arrêtant pour reprendre haleine et respirer à son aise. Sang-Dieu! c'est bien à la sueur et à la peine de mon corps; mais je lui ferai suer du sang en échange, ajouta-t-il avec un éclat de rire farouche. Ah! le damoiseau espérait nous dépister en se réfugiant dans ce terrier de nouvelle invention, mais je ne l'y laisserai pas roucouler tendrement avec les colombes et les tourtereaux.

Et comme ses serviteurs feignaient de vouloir se ruer dans le colombier, il leur barra le passage:

— Non pas, mes enfans, après moi, s'il vous plaît! A tout seigneur, tout honneur! Il faut que le troubadour passe par mes mains avant de passer par les vôtres. Il faut qu'il fasse connaissance avec le tranchant de ma hache avant que vous l'assommiez à coups de fouet. Quand j'aurai fait ma besogne, je vous jetterai le patient par la fenêtre, et vous ferez la vôtre, qui ne sera pas longue.

— Monseigneur veut-il au moins que je le suive avec la torche? demanda le majordome.

— Non, dit Burdett en riant cruellement, éteins-la au contraire. Je tiens beaucoup à ne pas savoir à qui j'aurai affaire.

Perez obéit, et le tard-venu, portant sa hache en avant pour s'en servir comme d'un bouclier, se mit à gravir à son tour les cinquante degrés de l'escalier tournant.

Il n'avait pas fait le tiers du chemin lorsque le petit Gil Perce-Neige apparut à l'une des fenêtres cintrées du colombier.

Il déroulait vivement de ses deux mains une longue corde dérobée aux écuries et soigneusement graissée. Cette corde, dont il avait minutieusement calculé la longueur, était composée de plusieurs cordelettes tressées ensemble pour en décupler la force. L'une de ses extrémités était nouée à un lourd bâton que Perce-Neige plaça en travers de la fenêtre, et lorsqu'il entendit le bruit des pas de Tom Burdett se rapprocher de lui, il se glissa doucement par cette ouverture, les jambes en avant, et se suspendit à la corde qui pendait en dehors le long de la muraille.

Pendant ce temps, maître Pierre le majordome, qui s'était aussi réservé sa part dans les travaux de cette nuit étrange, se souvenait de son ancien métier, et, redevenu pour un instant Perez le mineur, ramassa un pic de fer soigneusement caché dans un amas de briques et de décombres au pied du colombier. Puis il logea cet outil fami-

lier à ses mains entre deux des pierres de l'escalier tournant, qu'il avait miné pendant le petit voyage du capitaine à Bordeaux, et le fit jouer avec tant de vigueur et d'adresse, qu'au moment où le baron de Tring et de Wing quittait du pied la dernière marche, la moitié de l'escalier s'écroula avec un horrible fracas.

A ce bruit, l'heureux époux de Rachel tourna la tête en arrière, et il ne vit pas sans une stupeur profonde, à travers le nuage épais qui s'éleva jusqu'à lui, le gouffre qui lui coupait toute retraite et qui le séparait de ses zélés serviteurs.

A la lueur de la lune, qui perçant les nuages colorait alors d'une teinte blafarde les objets que pouvait embrasser la vue, Burdett aperçut ses infortunés varlets étendus parmi les décombres. Ces pauvres diables gémissaient d'une voix presque éteinte, car ils étaient pour ainsi dire ensevelis sous les débris de l'escalier. Disons plutôt, pour rendre hommage à la vérité, que chacun d'eux s'était entassé, avec les plus grands ménagemens, un monceau de briques sur la poitrine, ce qui les autorisait à pousser impunément des cris aussi aigus que des hommes réellement écrasés.

Le baron gallois, que la colère aveuglait de plus en plus, avant de s'occuper du moyen qu'il emploierait lui-même pour sortir de ce désastreux colombier ou de songer à porter secours à ses varlets, voulut d'abord assouvir sa vengeance sur l'inconnu qui le bravait avec un si insolent succès. Il franchit donc rapidement les derniers degrés de l'escalier, et, parvenu au petit grenier qui formait le dernier étage du colombier, il parcourut en deux ou trois bonds furieux cet étroit espace dans lequel il croyait tenir son ennemi captif; mais il découvrit bientôt que le grenier était vide. Courant alors à la fenêtre, il aperçut une forme humaine se glissant le long d'une corde. C'était l'avorton Perce-Neige qui avait jugé prudent de mettre entre son seigneur et lui une raisonnable distance.

Tom Burdett, sans calculer le danger auquel il s'exposait en suivant ce chemin un peu trop aérien pour un homme d'une stature si colossale, se hissa vaillamment sur la fenêtre, et tenta de poursuivre cet agile fuyard en se laissant glisser à son tour le long de la corde, qui ne tarda pas à ployer sous son poids, menaçant de rompre.

Perce-Neige, beaucoup plus alerte que son maître, avait déjà mis pied à terre et venait de disparaître.

— Attends-moi! lâche, attends-moi! s'écria Burdett d'une voix haletante.

Mais au même instant il sentit la corde s'effilocher sous ses mains, et il ne put s'empêcher de jeter un regard vers la fenêtre, comme s'il eût aspiré à remonter. Pendant ce temps, le petit page venait de ramasser la torche que Perez avait simplement jetée à terre sans l'éteindre sous ses pieds, et qui brûlait toujours. Puis il la posa tranquillement sur le bout de la corde de sauvetage qui traînait sur le sol, et qui, étant graissée, s'enflamma avec une rapidité singulière. Contrefaisant alors sa voix, il cria à Tom Burdett :

— Prenez garde à vos jambes, capitaine! Si vous continuez à descendre, vous n'arriverez à terre que par morceaux, ce qui pourrait vous gêner pour courir après moi. Remontez plutôt au colombier, si la corde peut encore vous soutenir. C'est un conseil d'ami que je vous donne, sans vous demander de salaire.

Le tard-venu écumait de rage, mais la corde brûlait avec des pétillemens significatifs. Il n'avait pas peur, mais une âcre odeur de roussi remontait à ses narines, et une certaine chaleur invitait ses pieds à rebrousser chemin. Le feu qui consumait la corde menaçait de l'atteindre, et il ne pouvait se laisser tomber à terre sans y tomber brisé; il se détermina donc à remonter vers la fenêtre, mais il lui fallut une vigueur surnaturelle et un sang-froid inouï pour échapper à cette flamme qui grimpait derrière lui comme un serpent de feu, tandis qu'il entendait craquer en haut la traverse de bois qui la soutenait

— Bien grimpé! ricanait en bas l'avorton enveloppé dans un manteau qui le rendait méconnaissable. Tom Burdett, vous êtes un vrai chat pour l'agilité! mais chat échaudé craint la corde chaude; une autre fois, soyez plus prudent, et n'exposez pas vos amis à pleurer votre mort.

Mais à peine le Gallois se fut-il rejeté dans l'intérieur du colombier, que, se penchant au-dessus de la cage de l'escalier :

— Courez sus à l'effronté larron, qui vient encore de me glisser entre les mains! cria-t-il à ses serviteurs toujours étendus à la même place; emparez-vous de lui comme vous vous êtes emparés de moi tout à l'heure!

— Hélas! seigneur baron, nous sommes si cruellement meurtris par les briques que vous avez fait choir sur nous, qu'il nous est impossible de remuer ni bras ni jambes, répondit le majordome d'une voix mourante.

— Faites un effort de courage, mes agneaux, répliqua Burdett; la volonté double les forces et opère des miracles. On fait toujours bien ce qu'on veut bien.

— Pourtant, grommela le majordome, vous voudriez descendre du haut de ce colombier; pourquoi ne le faites-vous pas, messire?

— Si vous parvenez à atteindre le bandit, je jure de doubler les gages que je vous ai promis.

— Oh! la tête! se mit à crier Blas.

— Oh! les reins! cria le coustelier.

— Oh! les paupières! je n'y vois plus clair, tant j'ai de sable et de gravier dans les yeux! murmura Lopez.

— Il n'y a rien de tel que le mouvement pour dissiper les douleurs, mes agneaux, reprit Burdett d'un ton pressant. Croyez-en ma vieille expérience. Courez à perdre haleine après ce drôle! abîmez-le de coups de fouet et de gourdin! et je vous jure que ces salutaires exercices rétabliront la chaleur du sang dans vos veines et l'élasticité de vos membres.

— Hélas! monseigneur, êtes-vous bien sûr de l'efficacité de ce remède? demanda le long et décharné Ruy en se soulevant à demi sur son coude.

— Il n'y a pas de baume plus souverain qu'une bonne course pour des gens contusionnés et éreintés. Essayez-en, mes enfans, essayez, continua Tom Burdett, qui courait simultanément de la fenêtre à la cage de l'escalier; mais hâtez-vous, car voilà ce misérable qui escalade en ce moment le mur de la cour.

Les fidèles serviteurs du baron de Tring et de Wing ne purent résister plus longtemps aux supplications de leur maître, et, s'aidant mutuellement, ils parvinrent à se remettre sur pied, non sans pousser force gémissemens et cris de douleur; puis, ramassant leurs bâtons moins pour frapper que pour se soutenir dans leur marche, ils gagnèrent la petite porte, que le majordome se hâta d'ouvrir.

Celui qu'ils avaient mission de poursuivre ne devait guère avoir, d'après l'opinion de Burdett, qu'une cinquantaine de pas d'avance sur eux, mais il n'était pas deteriore, lui, par l'écroulement d'une trentaine de marches de briques.

— Eh bien! cria le tard-venu qui avait passé sa tête et la moitié de son énorme corps par la fenêtre du colombier, l'apercevez-vous?

— Oui, nous le voyons... de loin, répondit Perez.

— Espérez-vous l'atteindre?

— Si j'avais un bon cheval entre les jambes, j'en serais sûr, dit Blas.

Puis les frères se dirigèrent rapidement vers le bouquet de pins où ils avaient laissé attaché le cheval du roi; ils le retrouvèrent au même endroit, et Blas lui jeta sur le dos la housse de velours qui avait orné quelque temps le palefroi dont la queue avait été si adroitement dégarnie de ses crins magnifiques; l'écuyer détacha ensuite la noble bête pour la ramener près de la petite porte où elle devait remplacer son Sosie. Puis tous, y compris le petit Perce-Neige, qui avait joué le rôle du personnage mystérieux poursuivi avec tant d'acharnement par Burdett, firent un détour et rentrèrent au manoir par la grande

porte de la barbacane, dont Perez avait la clef. Pendant que Blas conduisait à l'écurie le cheval du baron, le page courut frapper à la porte de Rachel.

— Grand frère, partez ! dit-il, maintenant il est temps.

La porte s'ouvrit, Rachel était restée agenouillée à son prie-Dieu, froide et immobile comme une statue de marbre, pendant ces heures d'angoisse. Alors seulement elle retourna la tête, et voyant l'hésitation de don Pedro à l'abandonner :

— Partez, mon ami, lui dit-elle. Les tortures de l'enfer ne sauraient égaler ce que j'ai souffert depuis que Tom Burdett est rentré dans ce château. Quand j'étais seule avec lui, ses violences et ses menaces ne m'effrayaient pas. Je me défendais avec tout mon courage et toute ma fierté. Je n'avais honte que pour lui. Je pouvais me réfugier dans la mort comme dans un asile, avec joie, avec calme, avec honneur. Je bravais ses menaces et sa force brutale, puisque je ne tenais pas à ma vie. Mais je tiens à ta vie, Pedro, je tiens à ton honneur, je tiens à la puissance, et je ne veux pas que tu meures obscurément, honteusement, dans un coin de ce manoir.

— Ainsi je dois fuir devant ce soudard ! s'écria le prince humilié ; Édouard de Galles m'a réduit à cette misère d'entendre, moi chevalier, moi roi de Castille, les insultes et les bravades d'un capitaine d'écorcheurs, et d'y rester insensible comme si mes oreilles étaient sourdes, comme si mon cœur était glacé ! Et pour protéger ma bien-aimée, je ne puis lutter que par la ruse avec ce noble rival !... Soit ! mais je ne veux partir qu'à l'heure où Burdett lui-même aura quitté le château.

— Non, non, frère Pedro, reprit Perce-Neige avec instance, il ne faut pas que le baron vous voie ici. Quant à madame Rachel, ne craignez rien, il ne parviendra pas jusqu'à elle.... Avant une heure, il sera parti pour Bordeaux.

— Impossible, Gil. Trois heures vont bientôt sonner, et nous ne pouvons forcer le temps à courir au gré de notre volonté.

— Pourquoi pas ? repartit le page. L'horloge du manoir a le droit d'avoir des caprices. Je te jure, grand frère, que j'ai trouvé le moyen de faire déguerpir notre seigneur Burdett avant l'heure fixée pour son départ. Il ne sortira du colombier dans lequel il est présentement encagé que pour monter à cheval.

— Ah ! je vous en supplie, Pedro, partez ! s'écria Rachel. Ne tentez pas davantage le hasard. Ayez confiance dans vos vaillans frères de lait, et pensez qu'en restant ici vous faites trop beau jeu à don Enrique.

— Oh ! comme vous avez hâte de me chasser, Rachel ! Vraiment, nous portons notre amour comme un malheur. Parce que nous nous aimons, il faut sans cesse nous séparer et nous sacrifier aux volontés des autres. Je n'ai plus même le droit de vous défendre, Rachel. Ah ! je suis un lâche !

— Et bien ! sachez être lâche pour moi, Pedro, dit la jeune châtelaine en s'approchant de lui et saisissant sa main avec force. N'oubliez pas que moi j'ai eu le courage de vous abandonner au château de Lugo et de vous laisser croire à ma trahison.

— Oui, de telles lâchetés sont de l'amour, répliqua d'une voix attendrie don Pedro. Ah ! si Edouard a cru te détacher à jamais de moi en te jetant dans les bras d'un tard-venu, combien il s'est trompé ! Là où deux cœurs veulent se joindre, les murailles se brisent et les montagnes s'aplanissent. Je t'aime davantage pour ton sacrifice, pour tes larmes contenues, pour ta soumission à ton devoir. Tant que mon cœur battra, tu ne seras pas oubliée ! Oh ! quand la haine de mes ennemis parviendrait à te défigurer et à te rendre laide, nulle autre femme ne m'inspirerait cette tendresse sainte que tu as méritée par ton dévouement. Aveugle et insensé celui qui a cru nous séparer, car la mort même ne sépare pas les âmes ; mais malheur à ceux qui t'ont poursuivie de leur vengeance, car le roi don Pedro en gardera bonne mémoire !... Adieu donc, Rachel, et prie Dieu qu'il nous permette de nous revoir !

— Nous nous reverrons, Pedro, lorsque tu seras triomphant, dit-elle avec une douce fermeté ; car Rachel viendra alors te supplier d'être clément et miséricordieux envers ses ennemis et les tiens. Elle te sauvera encore d'un avenir funeste en te suppliant de leur accorder un pardon sincère et loyal.

— Que les traîtres prient donc pour toi nuit et jour, et qu'ils veillent sur ta vie ! car pour te revoir, j'aurai sans doute la force d'arracher la colère de mon cœur. Rachel, je t'aime tant que lorsque je te regarde le monde entier se rapetisse ou s'anéantit à mes yeux ; et je puis pardonner alors comme je puis faire justice sur un mot sorti de tes lèvres, en esclave qui obéit à son maître ; mais je jure que, toi morte, nulle créature vivante, non pas même mon noble allié le prince Noir, n'aura le pouvoir de me faire oublier mes longues souffrances, mes humiliations sans nombre, et de me contraindre au pardon ! Et en disant ces paroles, les yeux du roi étincelaient, et, se détachant de Rachel, ils semblaient chercher dans l'ombre de la chambre les fantômes de ses ennemis ; puis se calmant peu à peu, sa physionomie irritée se transfigura dans un sourire plein de tendresse, et il ajouta : — C'est que, vois-tu, Rachel, le prince Noir lui-même ne peut que satisfaire mon ambition, toi tu remplis mon cœur : il ne peut me donner que de la puissance, et toi, Rachel, tu peux seule me donner ce bonheur suprême, absolu, enivrant, qui me semble ici-bas l'image de la félicité que les prêtres nous promettent dans le ciel.

— Pedro, murmura la jeune châtelaine d'une voix troublée, la femme de messire Burdett ne peut répondre à de telles paroles, mais puisque le salut de nos ennemis dépend de moi, je te jure que tu me reverras en Espagne roi de Castille et de Léon. Et maintenant, adieu, jusqu'au lendemain de la victoire.

Le roi baisa alors avec un transport presque convulsif la main blanche et mignonne de Rachel, et, s'arrachant à sa dangereuse contemplation, s'élança hors de la chambre sans pouvoir prononcer la parole d'adieu.

Perce-Neige et Blas le conduisirent le plus silencieusement possible au bouquet de pins où l'attendait son palefroi. Il embrassa ses frères de lait, et, montant lestement à cheval, il partit pour Bordeaux.

XIV

POURQUOI LE PAGE PERCE-NEIGE INSPIRA A L'HORLOGE DU MANOIR LA FANTAISIE DE SONNER LES HEURES AU GALOP.

Les frères de Perce-Neige gardaient la porte de la jeune châtelaine pour empêcher, fût-ce par la force, Tom Burdet d'arriver jusqu'à elle, dans le cas où il parviendrait, contre toute prévision, à s'échapper du colombier.

Pendant ce temps, le petit page s'arma d'une torche et se mit à fouiller le manoir pour trouver le chemin qui conduisait aux combles. Après avoir traversé bien des corridors, monté des escaliers tantôt larges, tantôt étroits, il pénétra enfin dans une grande chambre dont l'enfoncement était traversé verticalement, du plafond au plancher, par une innombrable quantité de fils d'archal. Il examinait avec une curiosité mêlée d'étonnement cette singulière complication de tringles de fer et de chaînes de diverses grosseurs, à l'extrémité desquelles pendaient plusieurs poids moteurs, lorsqu'il entendit un grincement semblable à celui d'un immense tournebroche, et il vit en même temps tout cet appareil métallique s'agiter convulsivement avec un fracas à assourdir les oreilles.

C'étaient trois heures qui sonnaient à l'horloge du château.

Or, comme c'était précisément le chemin de l'horloge que cherchait l'avorton, d'après ce qui avait été convenu entre ses frères et lui, il comprit qu'il approchait du but. En effet, après avoir exploré à l'aide de sa torche la chambre où il venait d'entrer, il découvrit une échelle qui conduisait à une ouverture pratiquée dans le plafond et large de trois pieds environ. Il en monta rapidement les trente échelons, et arriva enfin dans le grand comble.

Ce grand comble était construit en bois de châtaignier, bois si commun à cette époque qu'on l'employait pour la construction des plus simples habitations ; entre l'échafaudage de poutres qui se dressait au milieu pendaient les clochettes du carillon.

En avant, et faisant face à la cour, se trouvait l'horloge, qui, suivant la chronique populaire, avait été construite de toutes pièces par un simple pâtre. Et, chose incroyable! dit un auteur contemporain, le cadran marquait tout à la fois les jours de la semaine, la succession des mois, les signes du zodiaque, et, par une combinaison singulière, au moment où le carillon annonçait l'heure, on voyait deux hérauts ouvrir une porte de fer, s'avancer gravement et emboucher leurs trompettes.

A ce signal apparaissaient tout à coup, par deux côtés opposés, deux chevaliers bardés de fer. L'un était debout et menaçant, l'autre à demi renversé. Le premier brandissait dans sa main une hache d'armes, avec laquelle il frappait sur un timbre de métal arrondi en forme de bouclier, et sous lequel s'abritait son ennemi vaincu.

La plate-forme sur laquelle se jouait d'heure en heure cette sorte de *mystère* s'avançait entre deux arceaux finement sculptés soutenus par de petites colonnes qui se dressaient fines et sveltes comme des flèches, et autour desquelles serpentaient des ceps de vigne artistement taillés dans la pierre.

Perce-Neige, debout devant le cadran historié de cette magnifique horloge, se demandait comment il pourrait exécuter l'ingénieux projet qu'il avait conçu, lorsqu'il vit s'ouvrir à sa droite une petite porte qui donna passage aux deux hérauts.

Cette brusque apparition lui causa une vive surprise, et son étonnement redoubla, lorsque après avoir entendu résonner les trompettes, il vit les deux chevaliers armés de toutes pièces apparaître comme par enchantement et se livrer à une lutte des plus acharnées; mais s'apercevant bientôt que ce combat était le résultat d'un habile mécanisme qui avait pour but de sonner les heures, car trois heures venaient de sonner, il se prit à rire de son effroi puéril et résolut de tirer parti de sa découverte,

En conséquence, il coupa toute retraite aux champions, et étant parvenu à s'emparer, non sans peine, de la hache d'armes de l'un d'eux, il attendit avec impatience que l'instant d'en faire usage fût venu.

Puis, pour occuper agréablement ses loisirs, il se mit à contempler par la lucarne du comble le colombier dans lequel Tom Burdett se démenait et tournait comme un tigre en cage. De son observatoire il voyait le baron passer de temps en temps le haut du corps par la fenêtre, et il l'entendait appeler à tue-tête ses serviteurs, qui se gardaient bien de lui répondre.

Dix minutes s'étaient à peine écoulées que Perce-Neige, ne voulant pas laisser un instant de répit à son digne maître, fit sonner la demie en frappant de sa hache d'armes sur le timbre.

— Par la mordieu! s'écria le tard-venu, c'est singulier! le temps devrait me paraître long dans cette maudite cage, et jamais les heures ne m'ont semblé marcher d'un pareil train. Pour peu que cela continue, le jour va me surprendre ici. A quoi diable me servent mes cinq varlets, puisque pas un n'a eu l'idée de me querir une échelle avant de se remettre à la poursuite de ce larron! Qui sait, ajouta-t-il, si en ce moment même le ribaud n'est pas enfermé et caché dans la chambre de Rachel? A cette pensée, un cri de rage lui échappa, et il reprit : — Oh! par les tripes du diable! j'en aurai le cœur net, et dussé-je me rompre les os, je veux tenter de sortir de ce donjon ridicule!

Il se hissa à moitié par la fenêtre et mesura froidement de l'œil la distance qui le séparait du sol, mais elle lui parut si considérable qu'il sentit faiblir son courage, non pas devant le danger, mais devant l'impossibilité de l'aventure. Il croisa tristement ses bras sur sa poitrine, et jeta vers le ciel un regard désespéré. Tout à coup il aperçut la tête chimérique d'une gorgone de plomb qui faisait saillie au-dessous de la toiture : c'était la bouche d'une gouttière destinée à l'écoulement des eaux pluviales, et qui, collée au mur du colombier, s'allongeait comme un ruban jusqu'à terre. Au même instant la lune venait de se voiler d'épais nuages, et Burdett entendit sonner quatre heures. Cette fois il poussa un cri de joie, car une idée audacieuse avait traversé son esprit, et il s'y cramponna comme à une planche de salut.

Il comptait s'accrocher de ses ongles, de ses mains, de ses genoux, de ses pieds à la gouttière, et redescendre par cette voie, périlleuse il est vrai, mais non pas tout à fait impossible pour un escaladeur de remparts. Sa force et son adresse étaient d'ailleurs surexcitées par l'agitation de son cerveau : il venait de penser que le silence de Rachel pendant cette nuit de tumulte n'était pas naturel, et que si elle n'avait pas caché son amant dans sa chambre, elle avait pu fuir avec lui. Dans ce cas, il devait s'apprêter à jouer le rôle d'un mari berné et ridicule.

Sa poitrine se soulevait de colère en supposant qu'on rirait peut-être ce jour même aux dépens de sa crédulité et de sa bonhomie. Son visage se contractait dans un affreux sourire de doute et de haine. Il ne voulut pas perdre un instant pour s'assurer de son malheur; il saisit de ses mains souples et fortes comme l'acier la tête grimaçante de la gorgone de plomb, qui ploya sous l'étreinte, se laissa glisser sur la poitrine contre le mur, et, serrant la gouttière de ses genoux comme de deux tenailles, cherchant du pied les crampons de fer ou les moindres saillies pour s'y appuyer, il commença à descendre silencieusement.

De temps à autre il s'arrêtait pour se reposer et respirer, et regardait, sans tressaillir ni pâlir, la distance mortelle qui le séparait encore du sol. En vain ses ongles saignans s'écorchaient-ils, en vain ses doigts se détendaient-ils sous le poids de son corps qui l'entraînait fatalement, il n'avait qu'à fermer les yeux et à voir en esprit son rival riant de lui dans la chambre de Rachel, ou le montrant du doigt dans la cour du monastère de Saint-André, et aussitôt le courage opiniâtre renaissait dans son cœur, une bouffée de rage faisait circuler comme une flamme une élasticité nouvelle dans tous ses membres, et il ricanait sourdement :

— Ah, vous vous moquez de Tom Burdett, mes tourtereaux! ah, vous l'envoyez tenir compagnie aux pigeons! mais rira mieux qui rira le dernier. — Quatre heures et demie sonnèrent, grâce aux calculs expéditifs de Perce-Neige, au moment où le terrible tard-venu se sentait à bout de forces ; mais il était arrivé à une médiocre distance du sol, et il sauta hardiment à terre. — Il était temps, murmura-t-il ; oh! je pourrai les surprendre. La cour est silencieuse ; mes drôles se seront peut-être égarés à la poursuite du varlet de don Pedro, tandis que le maître me brave sans doute dans la chambre de ma vertueuse châtelaine. Nous nous trouverons seuls face à face. Tant mieux, le sang se versera en famille.

Il s'achemina alors le plus doucement possible vers la salle basse. Il y entra sans bruit, grâce à l'obscurité, et, par les fentes de la porte, il vit que la chambre de Rachel était éclairée. Il étreignit sa hache d'une main tremblante de colère, et en asséna deux si rudes coups dans la porte qu'elle tomba entonnée et brisée.

Ce fut de cette galante façon qu'il parut devant sa jeune femme, qui resta debout appuyée de la main à son prie-Dieu, et n'offrant sur son visage aucun signe de surprise

ou d'épouvante. Le majordome, l'écuyer et l'archer étaient accourus au bruit, et restaient stupéfaits à regarder leur maître se dressant avec un air de menace et de résolution implacable sur ce seuil.

— Eh bien ! où donc est votre amant, madame? demanda Burdett d'une voix tonnante. Ah ! vous ne vous attendiez pas à me revoir de sitôt! Vous comptiez vous jouer de moi comme d'un vieux barbon ? Vous étiez la complice de ce bouffon qui m'a glissé dans les mains comme une anguille, et qui n'a pas osé se trouver face à face avec moi ? Ah ! vraiment, vous choisissez de vaillans amans, belle Rachel : mais dites-moi donc dans quelle niche vous l'avez caché pour le soustraire à ma colère ? Dites-moi de quel bahut je dois le tirer par les pieds, pâle et tremblant ? — Puis il promena autour de lui des regards inquiets et soupçonneux. Cependant Rachel, immobile, calme, dédaigneuse, ne répondait pas. Burdett alors s'approcha à pas lents, et reprit : — Nierez-vous donc, madame, que ce royal amant soit venu ici cette nuit, qu'il vous ait parlé, que vous l'ayez écouté sans vergogne? Ah ! votre force est dans votre faiblesse, n'est-ce pas? votre courage dans votre silence ? Vous espérez lasser ma colère. Vous croyez que je continuerai à faire bon marché de mon honneur. Non, non, je vous forcerai bien à répondre, madame. Vous me le livrerez ce beau larron de femmes ! C'est en vain que vous voudriez me tromper par un mensonge : il était enfermé avec vous dans cette chambre, j'en suis sûr, tandis que je courais sottement à la poursuite de son écuyer. Voilà donc cette femme orgueilleuse et triste qui repoussait ce matin son mari pour se réserver aux baisers de son amant. O créature hypocrite et fausse, il vous sied bien de garder devant moi ce visage fier et dédaigneux ! Prenez garde, madame, s'il m'échappe, je me vengerai sur vous.

— Faites, messire, répondit simplement Rachel. Vous êtes maître de ma vie.

— Oh ! ne me bravez pas, s'écria-t-il d'une voix éclatante et sinistre, en étreignant le frêle poignet de la jeune femme avec tant de rudesse et de violence que les bracelets d'or et de perles qui l'ornaient se brisèrent, et que les débris entrèrent broyés dans la chair, qui se rougit de sang.

La douleur fut si affreuse que le visage de Rachel pâlit; mais elle ne jeta pas un cri, elle ne profera pas une plainte, elle ne demanda pas grâce.

— Ah ! vous pâlissez maintenant, poursuivit le tard-venu, qui attribua à l'épouvante la blancheur mortelle dont s'étaient couverts les traits de sa femme, sans se douter un instant de la torture physique qu'il lui infligeait. Vous avez donc cru faire impunément votre jouet du capitaine des écorcheurs? Insensée ! vous ne pouvez ici m'échapper, même par la mort. Je me vengerai sur vous de cet insolent rival. Croyez-vous donc que Tom Burdett permettra à sa femme d'être la maîtresse d'un roi? Non, madame. Peu m'importe que vous l'aimiez au fond de votre cœur et que vos rêves l'appellent ; mais je veux avoir seul le droit d'entrer dans cette chambre. Ah ! vous devenez pâle comme un suaire, Rachel; vous commencez à avoir peur de moi, enfin !

La jeune châtelaine fixa un regard douloureux sur son bras serré par la rude main du baron gallois, et répondit d'une voix douce :

— Ce n'est point la peur mais la souffrance qui me fait pâlir, seigneur. Je suis maîtresse de ma volonté, mais non de mon corps et de mon sang.

Burdett, baissant les yeux, vit alors des gouttes de sang ruisseler comme des perles rouges entre ses doigts, et tomber sur la robe de Rachel. Il lâcha aussitôt son bras, et ressentit comme un instinctif mouvement de honte.

— Je vous ai blessée involontairement, madame, mais vous ne vous plaigniez pas. Vous êtes courageuse, en vérité. Pourtant, j'aimerais mieux vous entendre jeter des cris de menace ou de douleur que de vous voir persister dans ce silence qui m'outrage ; mais pleurez donc, madame, appelez donc vos amis à l'aide et au secours contre moi, désespérez-vous et gémissez comme une femme appliquée à la torture, afin que ce galant de minuit entende vos plaintes et vos sanglots ; afin que, s'il n'est le dernier des lâches, il tire l'épée pour vous défendre ! Votre voix devrait lui donner du courage. L'amant de la belle Rachel devrait avoir honte de fuir devant un misérable tard-venu. Allons, beau damoisel, montre-toi donc, l'estramaçon au poing, en face du chevalier que tu as offensé, si tu ne veux pas que cette femme paye à la fois ta dette et la sienne.

Le défi insultant de Tom Burdett n'obtint naturellement aucune réponse, et son irritation s'accrut encore. Il regarda fixement Rachel, et la voyant porter à ses lèvres son chapelet de corail comme si elle puisait dans ce saint talisman une force secrète pour lutter contre lui, il avança brusquement la main et le lui arracha avec violence.

C'était le chapelet envoyé par don Pedro ; la jeune femme parut alors sortir de son calme étrange ; ses yeux brillèrent, et joignant les mains, elle dit d'une voix suppliante à Burdett :

— Rendez-moi ce chapelet ! Laissez-moi au moins la consolation de prier Dieu, messire !

— Osez-vous donc prier ? répliqua ironiquement le baron, vous qui venez de manquer à vos devoirs et à vos sermens ? Ne craignez-vous pas que ce Dieu qui lit au fond des cœurs ne vous maudisse à son tour. Espérez-vous aussi le tromper par de menteuses prières ? Eh bien ! puisque vous tenez à baiser ce chapelet de vos lèvres, madame, je vous le rendrai à une condition. Jurez sur ce gage sacré que don Pedro n'est pas entré ici cette nuit, que vous ne l'avez ni vu ni écouté, que s'il avait cherché à toucher seulement votre main, à rencontrer votre regard, à entendre le son de votre voix, vous l'auriez repoussé avec dédain, vous auriez détourné les yeux, vous seriez restée muette et glaciale devant ses transports d'amour ; jurez cela sur ce chapelet, madame, et je vous le rendrai, car j'ai encore confiance dans votre parole.

Prise à ce piége, la malheureuse femme se sentit comme étourdie par un vertige. Son âme noble et fière s'indignait d'acheter le repos, la vie et l'honneur peut-être de son amant au prix d'un mensonge. Le parjure était à ses yeux un crime odieux. Elle comprenait que Tom Burdett était dans son droit en réclamant d'elle ce serment, et qu'elle avait commis une faute en accueillant don Pedro dans le manoir de son mari, au lieu de le chasser d'un mot ou d'un geste de froideur. Aussi, n'ayant ni la force de mentir ni la force d'avouer la vérité, qui mettrait peut-être en danger l'avenir glorieux de son amant, elle ne put que murmurer d'une voix faible :

— Par pitié, messire, rendez-moi ce chapelet qui me rattache à Dieu ! ne m'outragez pas par des doutes et des soupçons qui flétrissent le cœur d'une femme. Je serai toujours fidèle à mon devoir, non par frayeur de vos menaces, mais par soumission aux volontés de Dieu. Rendez-moi donc ce chapelet, car c'est par lui que Dieu me parle et me commande.

Tom Burdett éclata d'un rire brutal et amer :

— Vous n'osez point jurer, n'est-ce pas? car vous craignez d'attirer sur votre amant la malédiction du ciel ; vous n'osez ni renier votre faute, ni vous en vanter comme vous vous vantiez ce matin de votre amour ; vous vous êtes condamnée par ce refus, malgré vos airs de vertu et de fierté. Ah ! j'étais, moi, un homme vil et cupide parce que j'avais épousé, pour obtenir les baronnies de Tring et de Wing, une femme qui ne m'aimait point ! Mais qu'êtes-vous donc, madame, vous qui acceptez loyalement, sincèrement pour époux cet odieux tard-venu et qui, sous votre masque de piété hautaine, souriez encore à votre amant, et qui lui renouvelez sans doute vos aveux passionnés de cette bouche sainte et chaste qui m'a juré fidélité ?

Accablée par ces violens sarcasmes, Rachel baissa humblement la tête :

— Pauvre chapelet, murmura-t-elle, tu ne m'aideras plus à souffrir avec patience, je ne te presserai plus sur mon cœur et sur mes lèvres ! Mais Dieu sans doute a voulu ce sacrifice, et mes prières en seront plus pures de tout souvenir humain.

— De qui donc teniez-vous ce chapelet, madame ? demanda soudainement le baron, qui le maniait avec gaucherie dans ses mains.

Elle ne répondit pas, mais une fugitive rougeur passa sur son visage, et elle appuya ses deux mains sur sa poitrine, pour comprimer les battemens précipités de son cœur.

— Oui-dà ! fit Burdett, je comprends quel est le Dieu que vous adoriez en baisant ce chapelet ; que ce gage sacrilége soit donc brisé comme l'honneur de celui qui vous l'a donné !

Et jetant à terre le chapelet, il le broya sous ses talons.

Rachel jeta un cri, comme si elle eût ressenti au même instant une douleur lancinante dans tous ses membres.

— Maintenant, reprit-elle avec effort, je puis vous dire que vous avez détruit le dernier souvenir qui me restait de don Pedro ; aucun signe matériel ne me le rappellera désormais.

— Je voudrais que son nom ne pût jamais résonner à vos oreilles, madame, s'écria le tard-venu ; j'ai accepté par ambition votre déshonneur dans le passé, parce que je n'avais alors aucun droit sur vous ; mais, dans l'avenir, je veillerai sur votre fidélité, dussé-je vous enfermer dans mon manoir comme dans une prison, et devenir votre geôlier.

— J'accepterai avec joie toutes les douleurs qui n'atteindront que moi, répondit-elle avec résignation.

— Oh ! croyez-vous donc, belle châtelaine, poursuivit le Gallois, qu'il ne m'est pas facile de me venger de lui tant que je vous tiens en mon pouvoir, vous sa bien-aimée ? Ne puis-je, si vous vous opiniâtrez à ne pas m'avouer sincèrement votre entrevue avec lui, tuer dans le cœur de ce galant royal l'amour qui l'embrase pour la femme du tard-venu ?

— Dieu seul qui dispose des cœurs pourrait faire ce miracle, répliqua Rachel d'une voix tremblante et altérée déjà par une sourde inquiétude.

— Eh bien ! il me plaira peut-être de remplacer Dieu en cette occasion, madame, et vous n'y gagnerez rien, dit le baron avec un accent de triomphe. Sans être grand magicien, je parviendrai à vous rendre odieuse à votre amant. Vous le verrez reculer à votre aspect, repousser la main que vous tendrez vers lui, et ne plus vouloir reconnaître votre voix si douce.

— Quelle infernale embûche comptez-vous donc lui tendre ? demanda la jeune femme avec une anxiété croissante.

— Aucune, par la sang-Dieu ! répliqua Burdett. Toute ma sorcellerie consistera à transformer votre éclatante beauté en laideur repoussante, à rendre votre visage difforme à l'aide d'un peu d'huile et de poix bouillantes ; ainsi faisaient mes écorcheurs pour punir les jouvencelles récalcitrantes qui rejetaient leurs vœux d'amour, car ces joyeux garçons ne se plaisaient que très rarement à pendre ou à noyer des femmes.

A ces menaces infâmes, Rachel sourit comme un ange exilé qui verrait le ciel se rouvrir pour lui. Diego Lopez, Blas et Perez frémissaient d'indignation et d'horreur. Ils n'attendaient qu'un geste de Rachel pour sauter sur le féroce tard-venu ; mais elle restait silencieuse et immobile. Ils lui firent signe qu'ils étaient prêts à s'élancer autour d'elle pour la défendre. D'un regard suppliant elle les cloua à leur place.

Mais son sourire radieux et suprême avait exaspéré la fureur sauvage de Tom Burdett. Il saisit brutalement son mince poignet déjà meurtri et sanglant, et deux larmes arrachées par une douleur aiguë roulèrent lentement sur la joue de la pauvre enfant.

— Vous pleurez enfin ! s'écria le capitaine en dévorant du regard avec une joie cruelle ces larmes précieuses. Ah ! j'ai donc touché la plaie de votre cœur. Vous sauriez courageusement mourir, parce que votre amant vous aimerait dans la mort et conserverait un souvenir ardent du bonheur qu'il aurait reçu de vous ; mais il vous serait impossible de vivre avec son oubli ou son dédain. Vous ne savez pas supporter cette idée que don Pedro pourrait vous repousser et ne songer à vous qu'avec aversion, qu'il pourrait chercher à oublier votre image en aimant une autre femme. Vous pleurez, eh bien ! si vous ne vous résignez pas à déclarer hautement, devant témoins, que vous avez violé vos sermens et reçu votre amant sous mon toit, si je ne puis dénoncer au prince de Galles la trahison de don Pedro envers le capitaine qui s'apprête à verser son sang à son service, j'accomplirai ma menace, madame, et ensuite je vous permettrai de revoir ce vaillant seigneur, et, s'il vient à votre appel, je lui ouvrirai moi-même toutes grandes les portes du château de Larnac, pour lui épargner la peine d'escalader les murs.

En entendant Burdett dévoiler ainsi le secret de sa pensée, Rachel ne put contenir son indignation et son mépris ; elle releva fièrement la tête et lui répondit, avec une expression foudroyante de supériorité morale :

— C'est-à-dire que vous voulez perdre le roi de Castille, messire baron, et que pour le perdre vous avez compté sur mon témoignage. Vous avez eu trop de confiance dans la force de votre bras, seigneur ; vous pouvez m'arracher des larmes de douleur, mais non une dénonciation. Pourquoi donc me parliez-vous de votre honneur, il y a quelques instans ? votre honneur n'a que faire dans tout ceci. Dites-moi seulement, avec la franchise d'un tard-venu, combien don Enrique vous payera l'accusation que vous voulez porter contre don Pedro ?

Ce sarcasme terrible fit monter le sang au visage de Tom Burdett. Ses yeux brillèrent comme ceux du tigre qui guette du fond des jungles un Hindou demi-nu, et se tournant brusquement vers Perez :

— Qu'on m'apporte dans cette chambre l'huile et la poix bouillantes ! cria-t-il d'une voix étranglée par la rage d'avoir été deviné.

Au même instant cinq heures sonnèrent.

Aussitôt Ruy, qui n'avait pas encore paru, s'élança dans la salle basse comme un fou et se mit à hurler à tue-tête :

— Réveillez-vous, seigneur baron, car voici l'heure du départ.

— Je l'ai bien entendue, coquin, répondit rudement Burdett, puisque je n'ai pas encore commencé à fermer l'œil.

— N'importe, messire, levez-vous.

— Mais je ne me suis pas encore couché, imbécile !

— N'importe, messire, suivez-moi. Vous m'avez donné l'ordre de vous réveiller, et je vous réveillerai.

— Ah çà ! deviens-tu stupide ? Ne sais-tu pas que je n'ai point cessé d'être reveillé pendant cette infernale nuit de noces, maître Roux ?

— N importe, messire ; vous m'avez donné l'ordre, dans le cas où vous refuseriez de m'écouter, l'ordre formel de vous arracher de force de la chambre nuptiale. Le cas était prévu.

— Ah ! tu appelles cette chambre une chambre nuptiale... le mot est bien trouvé... en attendant que je la transforme en chambre de torture, dit Tom Burdett qui lança un regard implacable sur Rachel, tandis que Perez disparaissait, non pour aller chercher l'huile et la poix bouillantes, mais pour encourager Perce-Neige à frapper le dernier coup en sonnant au plus tôt cinq heures et demie. — Ah çà ! d'où viens-tu à cette heure, brave coustelier ? ajouta le baron.

— Je viens de poursuivre ce rôdeur de nuit, qui avait lassé mes frères à la course, répliqua Ruy ; mais moi qui

ai de plus longues jambes qu'eux, j'ai si bien couru que j'ai fini...

— Par ne pas l'atteindre, n'est-ce pas? Interrompit ironiquement Burdett.

— Par le forcer à revenir dans la direction du manoir, messire.

— Dis-tu vrai? est-il rentré dans le château? demanda vivement le tard-venu.

— Non, répliqua Ruy d'un air piteux, il m'a ramené à notre point de départ, au pied du mur qu'il avait escaladé, et là, sautant comme un singe sur la monture que nous avions eu l'obligeance de lui laisser, il a tiré son épée, et, faisant bondir son palefroi par-dessus ma tête, il s'est éloigné au grand galop.

— Ainsi le traître s'est échappé sain et sauf, s'écria Tom Burdett exaspéré, grâce à vous, madame, à vous sa complice, à vous qui l'avez aidé à se jouer de moi et de mes bons serviteurs! Don Pedro doit bien rire de cette plaisante nuit, mais j'aurai mon tour. La marque que nous avons eu l'heureuse idée de faire à son cheval me servira à reconnaître le coupable et à le désigner à la justice de monseigneur le prince de Galles. Édouard est un chevalier loyal qui respecte avant tout la foi jurée, et si je parviens à le convaincre de la félonie de son allié, il ne versera pas son sang, il ne prodiguera pas ses trésors pour lui, entendez-vous, belle Rachel!

En ce moment cinq heures et demie sonnèrent. Tom Burdett tressaillit comme frappé d'un coup de foudre.

— Cinq heures et demie déjà! dit-il. Blaise, sellez promptement nos chevaux. Nous n'avons plus une minute à perdre. Nos *batailles* doivent se réunir à six heures.

— Les chevaux nous attendent dans la cour, messire, répondit l'écuyer.

Après un instant d'hésitation, le tard-venu s'éloigna comme à regret de Rachel en lui disant :

— Je ne veux pas, madame, que le prince Noir me reproche de vous avoir condamnée sans preuve à un supplice terrible, mais mérité. Je me vengerai donc d'une autre façon. Je vous laisse aujourd'hui sous la garde de ces braves garçons, qui me répondront sur leur tête de votre honneur; mais je prierai la noble épouse d'Édouard de vous emmener avec elle en Espagne, si nous accomplissons cette folle expédition et si nous restons vainqueurs. Alors je ferai endurer à mon tour mille tortures à don Pedro, au milieu de son triomphe, en lui montrant sa belle maîtresse qu'il sera forcé de respecter comme la femme chaste et fidèle du puissant baron de Tring et de Wing. Quant à vous, mes zélés serviteurs, je saurai récompenser votre dévouement.

— Mon noble maître, observa le majordome, nous ne pouvons mieux reconnaître vos bonnes intentions à notre égard qu'en vous suppliant de partir au plus vite.

— C'est juste, répondit Burdett. Dussions-nous crever nos chevaux, il faut que nous soyons arrivés à six heures au monastère de Saint-André.

Et jetant un dernier regard de haine à Rachel, il s'éloigna rapidement, monta à cheval dans la cour, ainsi que son fidèle écuyer Blaise, et tous deux se disposaient à passer sous la voûte de la barbacane, lorsque Ruy se mit à courir après eux en criant :

— Messire baron, vous oubliez quelque chose!

— Que diable ai-je pu oublier? dit le baron.

— Les tresses de crins ondoyans et touffus qui ornaient la queue du palefroi de don Pedro, et que j'ai si adroitement tranchées en deux coups de mon couteau de combat, repartit le serviteur.

— Quelle imprudence! s'écria Burdett. Je parlais sans emporter cette preuve irrécusable du méchant tour que m'a joué ce noble galant. Blaise, garde soigneusement cette toison, aussi précieuse pour moi que la toison d'or, à la conquête de laquelle se signalèrent autrefois les meilleurs chevaliers de la Grèce, s'il faut en croire les ménestrels.

— On ne me l'arrachera qu'avec la vie, répondit l'écuyer, qui échangea avec le coustelier un sourire d'intelligence.

— Et maintenant ventre à terre jusqu'à Bordeaux, dit Tom Burdett, afin qu'on ne m'accuse pas d'être encore un tard-venu malgré mes deux baronnies.

Puis enfonçant ses éperons dans les flancs de son cheval, il partit à franc étrier, et disparut bientôt à travers l'épais nuage de poussière que soulevaient les pieds des chevaux. Cinq minutes après son départ, l'horloge abandonnée à son propre mouvement se mit à sonner quatre heures. Le jour commençait à poindre.

Blas riait intérieurement de la course immodérée à laquelle se livrait le fier baron de Tring et de Wing, et sous prétexte de lui épargner toute perte de temps, il prit les devans et parvint, à force de tapage et d'insolence, à forcer le rigide maître Barillard à ouvrir la porte de la ville : il est vrai qu'il accompagna ses ordres impérieux du son de deux nobles d'or qui résonna agréablement aux oreilles du cerbère.

Tom Burdett passa sans s'arrêter, et traversa la ville toujours au galop. S'il fut étonné du silence qui régnait dans les rues, son étonnement augmenta encore lorsque, s'arrêtant devant le monastère de Saint-André, il s'aperçut qu'à l'exception des sentinelles qui se promenaient gravement la lance sur l'épaule, la cour était complétement déserte.

— Serais-je arrivé trop tard? demanda-t-il au premier sergent d'armes qu'il avisa.

— Non, messire, car les trompes n'ont pas encore sonné le réveil.

— Que signifie cette plaisanterie? reprit le capitaine en regardant son interlocuteur de travers. Monseigneur Édouard aurait-il changé le lieu du rendez-vous?

— Non, messire, répliqua le sergent d'armes; mais ignorez-vous que la réunion des *batailles* n'est fixée qu'à six heures du matin?

— Cornebœuf! si je le sais! s'écria Burdett, puisque pour ne pas manquer cette heure maudite j'ai failli crever deux excellens chevaux.

— Ils sont excellens, en effet, et vous ont mené bon train, car il est à peine cinq heures maintenant.

— Cinq heures! répéta le baron en éclatant de rire. Il paraît que la nuit ne t'a pas paru longue à toi!

Le sergent d'armes allait répondre quand l'horloge du monastère de Saint-André sonna cinq coups lents et distincts.

— Cinq heures! répéta de nouveau Burdett en regardant son écuyer Blaise d'un air stupéfait.

— Hélas, oui! fit Blas en regardant son maître d'un air non moins étonné.

— Mais, malheureux, nous sommes donc partis plus d'une heure trop tôt?

— En effet, messire, je commence à croire que nous aurions pu, sans nul inconvénient, partir une heure plus tard.

— Ai-je donc été victime d'un perfide complot, ou quelque malicieux farfadet s'est-il avisé de mettre méchamment notre horloge en branle?

— Sir Stephen Cosington vous dira sans doute, messire, si l'horloge de son vieux manoir a l'habitude de se livrer souvent à de tels écarts!

— Par les cornes de Satan! je ne tarderai pas à le savoir, car j'entends la voix du digne maréchal d'Aquitaine au milieu de ce groupe de chevaliers qui s'avancent de notre côté.

En effet les deux maréchaux, accompagnés de sir John Chandos et de quelques autres seigneurs, s'avançaient vers la porte du monastère de Saint-André, en riant aux éclats d'une histoire galante que leur racontait sir Robert Knolles.

Tom Burdett, dont l'esprit était absorbé par une idée et dont l'impatience brutale s'était changée en colère violente par suite de son désappointement, s'imagina aussi

tôt que sa mésaventure était déjà publique et que ses nobles amis en faisaient des gorges chaudes.

— Il paraît, messires chevaliers, dit-il en lançant son cheval à leur rencontre, que votre histoire est fort plaisante. Racontez-la-moi donc, afin que je puisse en rire cordialement avec vous.

— Bon ! pensa le fidèle Blas, mon maître cherche décidément l'occasion de faire une fin tragique. Il veut se venger de madame Rachel en la condamnant à un veuvage inconsolable.

— Eh ! s'écria Robert Knolles, je ne me trompe pas; c'est notre hardi compagnon Tom Burdett. Je le reconnais aux éclats de sa voix plus forte et plus discordante que la fanfare de vingt clairons.

— Burdett ici, à cinq heures du matin ! dit John Chandos avec une expression de vive surprise. Voilà un bon exemple pour nos jeunes chevaliers qui aiment mieux deviser avec les dames qu'endosser la cuirasse. Tom est un héros du vieux temps : il ne hante guère les lices du tournoi pour gagner une écharpe aux couleurs d'une belle; mais il s'enfonce toujours le premier au fort de la mêlée pour faire les meilleurs prisonniers, et il quitte le dernier le champ de bataille, afin de n'y rien laisser à glaner dans les poches des morts. Aussi ne s'est-il pas endormi, lui, dans les délices du mariage.

Tandis que l'illustre capitaine terminait ainsi avec un peu d'ironie l'éloge du tard-venu pillard, ce dernier caracolait autour de lui avec un visage soupçonneux et refrogné, afin d'examiner si son cheval n'était privé d'aucun de ses ornemens naturels :

— Ce n'est pas celui-ci, murmura-t-il avec un soupir, et après avoir opéré autour de sir Stephen Cosington la même manœuvre: — Ce n'est pas non plus celui-là, ajouta-t-il avec un soupir encore plus profond.

— Eh bien ! joyeux baron, êtes-vous satisfait de la première nuit que vous avez passée dans mon château de Larnac ? demanda sir Stephen en frappant familièrement sur l'épaule de Burdett.

— Comment l'entendez-vous ? répliqua le tard-venu en faisant une horrible grimace et lançant au maréchal un regard flamboyant.

— Allons ! allons ! vous êtes un heureux mari, Tom, reprit Robert Knolles. Seulement, pour un lendemain de noces, vous êtes un capitaine d'avant-garde par trop exact !

— Robert a raison, ajouta sir Stephen, sans remarquer le bouleversement de plus en plus significatif des traits du baron ; quand on a pour femme une aussi belle enfant que la nouvelle convertie, et que pour la première fois on se trouve seul avec elle dans un manoir qui entre nous est un petit paradis...

— Un paradis ! interrompit violemment Tom Burdett incapable de contenir plus longtemps sa fureur, appelez-le plutôt un purgatoire, un enfer !

— Que voulez-vous dire, compaing ? demanda Cosington.

— Je veux dire, répliqua le tard-venu furieux, que votre château n'est qu'une misérable bicoque dont chaque passant peut impunément escalader les murs ; que pas une pierre n'y tient l'une sur l'autre, que vos escaliers s'écroulent dès qu'on y pose le pied, et que votre célèbre horloge, dont on fait tant de bruit, n'est qu'une machine détraquée qui sonne midi à quatorze heures !

— J'ai bien peur, mon pauvre Tom, que ce ne soit pas mon horloge, mais votre cervelle qui soit détraquée, repartit le maréchal d'Aquitaine en secouant la tête et le regardant d'un air mélancolique.

— Oui, je suis fou, n'est-ce pas ? s'écria Burdett d'un ton menaçant ; bien fou, en effet, puisque je suis parti de votre manoir à cinq heures et demie, et que malgré la distance je suis arrivé à Bordeaux avant cinq heures.

Les chevaliers éclatèrent de rire.

— Par saint Georges ! observa judicieusement Chandos, si l'horloge est bonne, c'est bien marcher !

— Oui, je suis bien fou, poursuivit le tard-venu exaspéré ! puisque j'ai dû passer cette mirifique nuit de noces à pourchasser les larrons qui ont choisi pour caverne le petit paradis de sir Stephen Cosington.

— Çà ! chevalier, vous rêvez assurément, dit le maréchal.

— J'ai en mains la preuve de ce que j'avance, répliqua avec hauteur Tom Burdett, et je jure de ne pas quitter Bordeaux avant d'avoir obtenu justice de notre seigneur le prince de Galles.

— Vous n'attendrez pas longtemps, Tom, car le temps a marché pendant notre discussion, et voici notre loyal suzerain qui s'avance à la tête de son cortége.

Les chevaliers poussèrent tous, à l'exception de Burdett, leurs chevaux au-devant du prince, qu'ils saluèrent de leurs acclamations, et ils se rangèrent à ses côtés.

Le roi de Castille, monté sur son palefroi barbe, chevauchait, le casque en tête, à la droite d'Édouard de Galles.

— Nobles barons et chevaliers, dit celui-ci, les *batailles* qui forment l'avant-garde de l'armée se réunissent en ce moment dans la plaine du côté des landes; elles attendent avec impatience le vaillant capitaine qui doit les mener au combat. Nous allons leur porter leurs étendards et recevoir leur serment de fidélité.

Le cortége se disposait à sortir de la cour à la suite du prince Noir, lorsque Tom Burdett, qui n'avait pas bougé de sa place, s'écria d'une voix retentissante :

— Monseigneur, un des chevaliers qui vous entourent a osé s'introduire cette nuit dans mon manoir pour souiller votre fidèle vassal d'un déshonneur qui ne se lave qu'avec le sang. Je viens donc, avant de quitter Bordeaux, requérir de vous bonne et prompte justice !

Un profond silence s'établit aussitôt dans la foule.

— Qui donc, messire baron, a osé vous faire un si cruel outrage ? demanda Édouard en jetant autour de lui des regards sévères.

— Tout ce que je sais de cet impudent coureur d'aventures, répliqua le tard-venu, c'est qu'il montait un des quatre chevaux barbes qui vous ont été donnés par Jean de Grailly, captal de Buch.

— Ne vous trompez-vous pas, Tom ? demanda le prince Noir en regardant involontairement don Pedro, dont le visage restait impassible.

— Non, messire prince, car ce cheval portait, comme celui que vous montez en ce moment, une housse de velours rouge, aux coins de laquelle vos armoiries étaient brodées.

— Votre accusation est grave, reprit Édouard, car vous n'ignorez pas les noms des hauts et puissans seigneurs auxquels j'ai fait don de ces beaux palefrois.

— Aussi ai-je renoncé à me venger moi-même, et je suis venu vous demander justice ! s'écria vivement Burdett, car je connais votre cœur loyal, noble prince, je sais que vous n'hésiterez pas à châtier la félonie, qu'elle soit commise par un simple écuyer, par un haut baron ou par un roi.

Et il jeta sur don Pedro un regard noir de haine et de fureur.

— Appuyez-vous de quelques preuves votre accusation ? demanda le prince de Galles, embarrassé par l'insistance téméraire du tard-venu.

— Je vous apporte une preuve triomphante, répliqua celui-ci.

Et prenant des mains de Blas les tresses de crins coupées si adroitement par le coustelier Ruy, il les agita victorieusement devant le prince qu'il avait choisi pour juge.

— Qu'est-ce que cela, par saint Georges ! s'écria Édouard au comble de la surprise, tandis que sir Stephen, se penchant à son oreille, lui communiquait ses soupçons sur le détraquement de la cervelle du baron de Tring et de Wing.

— Cela, monseigneur, c'est le précieux talisman qui

doit me servir à retrouver le coupable, répondit Burdett en s'avançant près de son suzerain. J'ai eu l'ingénieuse idée de raser la queue du cheval de mon larron nocturne, et voici les crins de cette queue qui va confondre le coupable.

Le prince de Galles ne put s'empêcher de sourire, et l'hilarité des chevaliers qui l'accompagnaient éclata avec force lorsqu'ayant curieusement porté leurs regards sur les trois personnages qui montaient les chevaux barbes, ils se furent assurés qu'aucun de ces superbes palefrois n'était privé de l'ornement naturel dont Tom Burdett venait de parler.

— Grâce à cet adroit stratagème, je doute en effet, dit alors don Pedro, que le coupable puisse échapper au châtiment qu'il a encouru.

— C'est là-dessus que j'ai compté, monseigneur, répliqua d'un air de triomphe le tard-venu, en faisant faire volte-face à son cheval pour reprendre sa place à la porte du monastère.

Mais alors un éclat de rire général, convulsif, irrésistible, suivit le malheureux baron de Tring et de Wing, car les assistans venaient de s'apercevoir qu'entre tous les chevaux qui se trouvaient dans la cour, le seul dont la queue traînât languissamment veuve de ses crins touffus, c'était précisément le palefroi de messire Burdett.

Le tard-venu, qui ne pouvait s'expliquer l'hilarité homérique de ses compagnons, jetait sur eux des regards inquiets et furieux, et se mordait les lèvres pour ne pas éclater en blasphèmes et en imprécations.

Cependant le prince Noir fit signe au cortége de se remettre en marche dès que le calme se fut un peu rétabli, et, s'avançant vers le malheureux capitaine :

— Çà ! mon féal compagnon, lui dit-il gaiement, je ne vois ici d'autre coupable que vous.

— Que moi, monseigneur ! s'écria Tom Burdett avec un accent de surprise inexprimable.

— Sans doute, puisque c'est la queue de votre propre cheval qui est si honteusement mutilée.

Le tard-venu se retourna brusquement et faillit tomber à la renverse en voyant dans quelle ridicule situation se trouvait sa monture.

— Quoi ! c'est la queue de mon cheval ! s'écria-t-il. Mort et sang !

Et l'infortuné Burdett resta stupéfait, le visage toujours tourné du côté de la croupe, sans pouvoir quitter cette position, ni proférer une seule parole. Il était pétrifié.

En ce moment six heures sonnèrent à l'horloge du monastère de Saint-André. Les trompettes et les clairons retentirent. Le cortége continua sa marche avec une provision de gaieté suffisante pour plusieurs jours.

— La queue de mon cheval ! murmura enfin Burdett en se mêlant machinalement à l'escorte du prince Noir ; la queue de mon cheval ! mais c'est vraiment à en perdre la tête.

— Avouez plutôt, lui dit tout bas sir Robert Knolles, que vous nous avez conté une histoire qui n'a ni queue ni tête.

— Ah ! je me souviendrai longtemps de ma nuit de noces ! s'écria le tard-venu en cherchant du regard son écuyer Blaise ; mais l'écuyer venait de disparaître, et il n'avait pas encore rejoint son maître lorsque celui-ci se mit en marche pour l'Espagne à la tête d'une brillante et nombreuse avant-garde, après avoir toutefois changé de monture.

XV

LES LÉVITES.

Le soir du départ du corps d'armée commandé par Tom Burdett, don Pedro, qui sentait un irrésistible besoin d'échapper par le mouvement et l'agitation au vide, au trouble vague, à la tristesse morne de son cœur, résolut de courir les rues de la cité ainsi qu'il avait coutume de faire autrefois à Séville, et de se diriger surtout vers les quartiers habités par le bas peuple. Il voulait savoir si l'expédition résolue par le prince de Galles excitait le mécontentement à cause des nouveaux impôts que ce dernier avait dû lever, et si les calomnies répandues sur le meurtrier de Blanche de Bourbon avaient soulevé la haine populaire contre lui, ainsi que le baron de Tring et de Wing l'avait avancé dans le dernier conseil des seigneurs.

Il revêtit en conséquence le simple costume d'un pêcheur, et, une fois assuré d'être méconnaissable, même aux yeux de ses amis, sous ce déguisement, il sortit du monastère de Saint-André, après l'heure du couvre-feu, accompagné seulement de Blas et de Perez qui l'avaient rejoint, tandis que ses autres frères de lait étaient restés au château de Larnac.

Il parcourut d'abord plusieurs quartiers sans qu'aucun incident éveillât son attention. La nuit était sombre et brumeuse. Les bourgeois de Bordeaux dormaient tranquillement derrière leurs portes et leurs fenêtres barricadées. Nos coureurs de nuit ne rencontraient pas même l'ombre d'un amant ou d'un voleur suspendu au rebord d'un balcon sculpté. Ils songeaient donc à revenir sur leurs pas pour rentrer au monastère, mais, ne connaissant pas les rues de la ville, qui étaient plongées d'ailleurs dans une profonde obscurité, ils firent de vains efforts pour retrouver leur chemin, et finirent par s'égarer dans une ruelle dont le sol détrempé et couvert de paille pourrie ne semblait aux pieds qu'un affreux cloaque.

Une sorte d'arcade en ruines formait l'entrée de ce long boyau, qui aboutissait à un dédale d'autres petites ruelles fangeuses et de carrefours étroits. Les maisons vieilles et branlantes de ce quartier solitaire avaient un aspect oriental, car elles étaient blanchies à la chaux et n'offraient d'autre ouverture sur la rue qu'une porte basse et voûtée. Pas une fenêtre ne trouait la muraille blanche. Çà et là seulement de petites niches y étaient creusées avec un rebord à hauteur d'appui ; ces niches devaient être le jour des échoppes et des bazars où les trafiquans se tenaient accroupis au milieu de leurs marchandises. Plusieurs de ces maisons étaient à moitié écroulées, comme si elles avaient été mises à sac et à feu. Enfin, en débouchant sur un carrefour, ou plutôt sur une place assez large, don Pedro aperçut un vaste bâtiment percé de fenêtres à treillis et à vitraux, tout noirci par le feu, tout ébréché de coups de pioche et de hache qui avaient écaillé les murs, et il s'écria aussitôt :

— Décidément, nous avons pénétré dans la Juiverie de Bordeaux, car voici une vieille synagogue qui a l'air d'avoir subi un siége aussi désastreux que le temple de Jérusalem.

— Par saint Jacques ! répliqua Blas, les juifs de cette ville observent bien religieusement l'ordonnance du couvre-feu. Leur quartier ressemble à une cité morte.

— Mais ce qui me semble étrange, dit Perez en jetant autour de lui un regard de crainte superstitieuse, c'est que nous ayons pu entrer sans obstacle dans cette Juiverie, qu'aucune porte ne sépare du reste de la ville.

— Oh ! rassure-toi, fidèle majordome, reprit le roi en souriant ; je vais t'expliquer ce mystère. Les juifs de Bor-

deaux sont depuis plusieurs années sous le coup d'un arrêt de bannissement. Leur quartier a été mis au pillage; il n'est plus habité que par un certain nombre de familles fanatiques et opiniâtres qui n'ont pu se résoudre à quitter les sépulcres de leurs aïeux. Le prince de Galles, qui avait besoin d'argent, leur a accordé, au prix d'une rançon énorme, la chétive grâce de fermer les yeux sur l'audace dont elles font preuve en persistant à vivre enfermées silencieusement, obscurément, craintivement dans leur vieil asile, comme des chauves-souris dans une cave ou des lièvres enfouis dans leur terrier. Mon noble allié ne les protége pas, mais il les tolère.

—L'arcade en pierre sous laquelle nous avons passé formait sans doute le couronnement de la porte de la Juiverie, dit Perez, mais les battans de bois auront servi à allumer des feux de joie le jour du pillage.

— Ne restons pas ici plus longtemps, ajouta Blas. Le silence de ce quartier maudit a quelque chose de glacial et de sinistre. Pas un guetteur de nuit n'y glapit son cri monotone.

— Crains-tu de rencontrer quelques malandrins de la race de Samson? répliqua don Pedro en essayant de secouer le frisson involontaire qui s'emparait de ses membres. Le pic de fer de Perez n'est-il pas à l'épreuve d'une machoire d'âne? Allons, prends courage! si les juifs sont aussi hardis pillards que messire Tom Burdett, s'ils ont les ongles aussi crochus, il n'ont pas l'épée si prompte et si bien affilée que le terrible baron.

Mais au moment où le roi, tout en plaisantant ainsi, se disposait à rebrousser chemin avec ses deux compagnons, ils s'arrêtèrent soudainement, car il virent défiler silencieusement dans l'ombre dix hommes revêtus de longues robes de lin blanches qui se dirigeaient vers la synagogue, et dont les pieds devaient être nus, tant le bruit de leurs pas s'amortissait sur le sol.

Retenus par la curiosité qu'excitait en eux cet étrange incident, et par le danger de révéler leur présence à ces inconnus dans un quartier aussi suspect, il s'adossèrent tranquillement au mur de la synagogue, observant avec une attention inquiète et profonde les actions de ces hommes.

Le premier de la bande s'arrêta devant la porte du vieil édifice et l'ouvrit mystérieusement, sans que les battans criassent sur leurs gonds; puis il fit entrer tour à tour ses compagnons en les comptant et en leur adressant chacun à voix basse, de façon à n'être entendu que de celui dont il tenait la main, ce seul mot : *Sophetim*.

Les initiés répondaient invariablement un autre mot, composé d'un nombre égal de syllabes, et qui parut aussi barbare au malheureux Perez, collé contre le mur à deux pas de la porte et ayant grand'peine à retenir sa respiration pour ne pas trahir sa présence. Quand, après avoir prononcé cette formule essentielle : *Sophetim*, ils furent tous entrés, le chef de la bande pénétra à son tour dans l'intérieur de la synagogue et en referma soigneusement la porte.

Nos coureurs de nuit étaient restés pétrifiés d'étonnement.

—Je cherchais des aventures, en voici une des plus singulières! dit don Pedro à ses frères de lait. Il va se passer dans cette synagogue quelque chose d'horrible, il me semble.

— Ne cherchons pas à découvrir ce mystère, répliqua sourdement Perez glacé d'effroi. Ces hommes parlent et marchent comme des fantômes.

— Oui, dit Blas, ce sont des esprits de l'autre monde qui viennent tenir leur sabbat dans ce temple d'infidèles.

— Avez-vous donc déjà vu marcher et entendu parler des esprits? reprit le roi en essayant de rire; mais son rire était faux et contraint.

— Quittons ce lieu maudit, seigneur! dit Perez d'une voix suppliante.

Mais don Pedro, quoique atteint lui-même d'une vague frayeur, se sentait retenu près de la synagogue par un charme ou une curiosité irrésistible, par un pressentiment douloureux et inexplicable : il répliqua donc avec douceur à ses compagnons.

— Frères, vous pouvez vous retirer. Moi, je reste.

— Nous vous abandonner! murmura Perez d'un ton de reproche. Comment avons-nous mérité un pareil soupçon?

— Nous resterons, quand même vous nous ordonneriez de partir, dit simplement Blas.

—Vous faites bien, frère, reprit le roi, car nous pouvons empêcher quelque affreux malheur. D'ailleurs le bruit de notre fuite donnerait sans doute l'éveil à ces hommes, et nous engagerions une lutte aussi inutile que périlleuse.

En ce moment, les vitraux de la synagogue parurent illuminés d'une faible lueur.

— Il faut épier leur sabbat, dit en souriant don Pedro, puisque ces sorciers ont l'air de redouter si fort les curieux. Allons, frères, prêtez-moi vos épaules, afin que je puisse grimper jusqu'à l'embrasure de cette haute fenêtre; les pierres ou le feu en ont cassé plusieurs vitraux, et, grâce à cette brèche, je pourrai voir et entendre très commodément.

Il monta lestement sur les épaules de ses compagnons, qui lui faisaient la courte échelle, et parvint sans grande peine au rebord de la fenêtre, d'où il plongea avidement son regard dans l'intérieur de la synagogue.

Une partie des murs était encore revêtue de cèdre orné de délicates sculptures; mais les lames d'or qui s'y croisaient en losange avaient été arrachées à coups de piques et de faux. Des bassins d'airain gisaient brisés devant l'autel, plate-forme carrée à laquelle le chef de la bande venait de monter par une rampe sans degrés, pour y placer le chandelier aux sept branches d'or, qu'il acheva d'allumer, et qui jeta dans cette vaste enceinte une lueur sépulcrale.

Cet homme se tourna ensuite vers ses compagnons, et leur dit d'une voix lente et triste :

— Nous avons donc pu trouver une nuit propice pour nous réunir, ministres du Dieu vengeur; nous avons pu échapper à la violence de ces lions dévorans dont les griffes s'aiguisent sur les reins du peuple de Sion. Hélas! c'est furtivement, c'est dans l'ombre, c'est d'un pied incertain et d'un cœur tremblant que nous sommes réduits à venir implorer le Seigneur dans son temple et appeler sa malédiction sur nos ennemis. Mais n'est-ce pas déjà un signe de sa protection que de m'avoir permis de rassembler les plus hardis et les plus fidèles lévites de notre nation dispersée et bannie, sans être épié ou soupçonné par ces chiens de *gonyms*? Puis, promenant autour de lui des regards brillans d'un feu sombre, le fanatique poursuivit avec un accent d'exaltation farouche : Voilà donc ce que les chrétiens ont fait de notre synagogue resplendissante! une ruine! Voilà ce qu'ils nous ont laissé comme marque de leur passage! des empreintes de flamme, de fer et de sang! Ils ont épuisé leur fureur sur ce saint lieu, d'où nos prières s'élevaient vers le Très-Haut, et l'ont rendu triste et sombre comme un sépulcre profané. Mais la rage des gentils doit-elle nous surprendre, quand du sein même de nos tribus se dressent comme des serpens le traître et l'impie qui renient la foi de leurs pères pour tendre une main sacrilége aux *gonyms*.

Un murmure sourd sortit des lèvres des lévites en entendant ces dernières paroles, et don Pedro, frappé d'une idée subite, écouta avec une attention pleine d'anxiété le juif dont le préambule ne l'avait que médiocrement intéressé.

— Hâtons-nous, disait un des lévites vêtus de lin; ne laissons pas aux espions des *gonyms* le temps de nous surprendre. L'action vaut mieux que la parole.

— Tu as raison, Éphraïm, reprit le chef sans paraître blessé de cette observation. Assure-toi donc qu'aucun chrétien ne rôde autour de la synagogue. Malheur à celui qui voudrait assister au jugement : il aurait vécu!

Le lévite obéit : il visita les recoins les plus obscurs de la synagogue, puis il en rouvrit doucement la porte et jeta un coup d'œil perçant dans les ténèbres qui enveloppaient

le carrefour, et n'entendant que le chant lointain et monotone des crieurs de nuit qui veillaient dans les autres quartiers, il rentra en disant :

— Frères, tout est calme. On ne voit pas même rôder un chien errant autour du temple.

Le chandelier aux sept branches d'or répandait alors une vive lumière sur l'autel, et les lévites ayant rejeté leur capuchon en arrière, don Pedro put remarquer qu'ils portaient attachés sur le front ou au bras gauche des versets de l'Écriture tracés sur des petites bandes de parchemin et nommés en hébreux *totaphoh* ou *téphilim*, en vertu du précepte qui leur ordonnait d'avoir toujours la loi de Dieu devant les yeux ou entre les mains. Leurs tuniques étaient de lin d'une éclatante blancheur, car il était interdit de rien vêtir qui vînt des bêtes mortes et qui tendît à la corruption ; mais au coin de leurs tuniques pendaient des houppes violettes nommées *zizith*, qui avaient aussi pour but de les rendre continuellement attentifs aux commandemens de Dieu. Une longue barbe ornait leurs mentons, et leurs cheveux étaient couverts d'une sorte de tiare ou de mître, car la tête nue et rasée était un signe de deuil chez les juifs.

Cependant le roi s'étant mis alors à observer leurs visages, faillit tout à coup jeter un cri de surprise et d'épouvante en reconnaissant dans la figure sombre et sillonnée de rides du chef des lévites les traits caractérisés du fanatique Sédécias, qu'il croyait englouti, ainsi que Samuel, dans la tempête des landes. Il détourna les yeux avec une impression d'horreur superstitieuse, et, son regard tombant sur un autre juif qui s'apuyait de la main à la rampe de l'autel, il reconnut son ancien trésorier Samuel Ben-Levi. Ces deux vieillards lui apparaissaient tout à coup comme des fantômes : il crut assister à une scène naturelle où les esprits de l'autre monde jouaient en effet leur rôle il eut besoin, pour reprendre son sang-froid, de regarder au-dehors de la synagogue et de forcer son attention à se fixer quelques instans sur Blas et Perez, personnages bien vivans quoique muets, pour ne plus croire qu'il se trouvait tout à coup transporté dans les vapeurs d'un mauvais rêve. Quand son vertige se fut un peu dissipé et qu'il se sentit la force de redevenir spectateur de la scène singulière qui se passait dans le temple, il vit Sédécias étendre son bras gauche vers les lévites.

— Enfans du sanctuaire, prêchait le fanatique d'une voix sourde mais impérieuse, que dit le Deutéronome? « Une fille de Bélial est sortie du milieu de nous et a emmené les habitans de sa ville en leur disant : Allons servir d'autres dieux que vous n'avez pas connus. » Aussi, la nuit dernière, un souffle froid comme le vent de la peur a passé sur ma face, et une vision céleste m'est apparue qui m'a dit : « Sédécias, ceins tes reins et lève-toi ! prends ton van et sépare le froment de l'ivraie, de peur qu'ils ne soient pulvérisés ensemble par le feu de mon indignation et la foudre de ma colère ! » J'ai obéi aussitôt, et, je vous le dis, lévites, le Seigneur vous a choisis pour juges et exécuteurs *sophetim* et *soterim* ; il m'a ordonné de vous convoquer dans le lieu saint et de vous crier : Jugez cette fille de Bélial, et si elle est coupable, marchez contre elle, fût-elle cachée au milieu d'une armée, sans craindre ni les hennissemens des chevaux ni le choc des cuirasses. Ses défenseurs ne prévaudront pas contre vous, quand ils seraient nombreux comme une nuée de sauterelles et féroces comme le dragon. Songez que tant qu'elle vivra, la malédiction de Dieu ne se détournera pas du peuple de Sion ? Êtes-vous prêts pour le jugement, lévites ?

— Nous sommes prêts ! répondirent-ils froidement.

Quoique aucun nom n'eût été prononcé par ce vague appel de proscription, un frisson d'horreur secoua les membres de don Pedro. Sa pensée s'était aussitôt reportée vers Rachel, et il tremblait que la justice sanglante de ces fanatiques ne poursuivît et n'atteignît sa bien-aimée.

— Vous serez donc les vengeurs de notre Dieu outragé, reprit Sédécias avec enthousiasme, puisque vous allez condamner cette fille de notre race, que nous avions prise pour une pièce d'or pur, et qui n'était qu'une vile pièce de cuivre. Elle n'a pas volé les trésors de ses frères, elle n'a pas vendu leurs vêtemens aux Babyloniens, mais elle a trahi la vérité, qui est plus précieuse que l'argent et les pierreries. Dieu est avec nous, puisqu'il a protégé notre réunion nocturne dans la synagogue.

En ce moment, don Pedro ne douta plus qu'il ne s'agît de Rachel, car il vit le vieux Ben-Levi s'avancer en chancelant vers Sédécias, et lui crier, comme si tout à coup ses yeux se dessillaient à une horrible clarté :

— Pourquoi m'as-tu conduit ici, frère? M'as-tu trompé pour me faire rouler dans ton piége?

Mais Sédécias, sans daigner lui répondre :

— Oui, Dieu est avec nous, poursuivit-il d'une voix d'inspiré, car c'est un miracle visible de sa volonté que de nous avoir sauvés, Samuel Ben-Levi et moi, de cet ouragan terrible des sables où ont péri tant de fameux chevaliers chrétiens ! A quoi leur ont servi leurs ondoyans panaches, leurs pesantes haches d'armes, leurs écus armoriés, leurs casques dorés, leurs superbes et rapides palefrois, contre la fureur des élémens déchaînés ! Le Seigneur paralyse et dessèche à son gré les bras des plus forts et des plus puissans ; nous autres, chétifs, nous sommes restés six heures couchés la face contre terre, fermant la bouche et les yeux pour que les grains de sable, plus ardens que du fer rougi, ne pussent ni nous aveugler ni nous étouffer, et dans cette angoisse nous n'avons cessé de louer le Dieu vivant. Aussi ai-je juré, s'il me sauvait, de dévouer ma vie à l'accomplissement de l'œuvre sainte pour laquelle nous sommes réunis. Or, quiconque dévoue sa vie est maître de celle des autres. Cette femme impie a vécu.

— Quel est son nom ? demanda alors Samuel en faisant un effort suprême sur lui-même pour paraître calme, quoique son corps décharné frissonnât sous sa robe de lin comme une feuille agitée par le vent d'automne, et que ses lèvres tremblassent convulsivement.

— Son nom souillerait notre bouche, répondit Sédécias, son nom doit être rayé et effacé de notre mémoire ; mais Jacob va placer sur les débris des bassins d'airain l'image en cire qui la représente, afin que nos frères de Bordeaux qui n'ont pas vu la sacrilége puissent la reconnaître. C'est cette image que nous allons tous frapper aujourd'hui, non avec le fer, mais avec les pierres écroulées de la synagogue, en attendant le jour où nous frapperons la coupable elle-même.

Le lévite Jacob, qui était un homme vigoureux et de haute taille, entassa les débris des bassins d'airain, et plaça sur cet autel improvisé une image en cire, haute de deux pieds tout au plus, représentant une femme costumée comme les juives d'Andalousie, avec la coiffure de perles et de marabolins, le gilet d'or, les bracelets et les longs voiles que nous avons précédemment décrits. Cette image grossière, se détachant toute blanche dans la pénombre, offrit un attrait si étrange à don Pedro qu'il se pencha curieusement à travers les vitraux brisés, au risque d'être aperçu, et chercha à en reconnaître les traits tandis qu'une sueur froide couvrait son front.

Quant à Samuel, il s'était élancé pour renverser l'image, mais Jacob l'avait arrêté en chemin, sur un signe de l'homme auquel il obéissait comme à un prophète, et l'avait repoussé violemment loin des bassins. Le vieillard voulut crier, mais la voix mourait dans son gosier.

— Cette femme, continua Sédécias, est indigne de porter le costume de nos filles chastes et pures. Elle s'est déshonorée en aimant un chrétien, elle a livré le secret de ses frères ; enfin elle nous a rendus la risée des *gonyms* en abjurant la foi du Dieu vivant. Jacob, dépouille donc la sacrilége de ces vêtemens qu'elle a profanés !

Le lévite arracha vivement les voiles de l'image, qui parut alors vêtue en noble châtelaine chrétienne. Puis il alluma, dans le creux du dernier bassin, une essence qui répandit une lueur pâle et bleuâtre comme celle de l'esprit de vin mêlé avec le sel. Cette lueur tremblota quel-

ques instans et s'éteignit, mais elle avait duré assez longtemps pour que don Pedro reconnût, ainsi que Ben-Levi la ressemblance grossière de Rachel. Il lui fallut un effort suprême de volonté pour retenir le cri d'indignation et de douleur qui allait s'échapper de ses lèvres.

— Vous avez vu le visage de la fille de Bélial, n'est-ce pas, juges? demanda Sédécias d'une voix froide et dure comme le fer, et vous saurez la reconnaître entre mille.

— Oui, répondirent les huit lévites.

— Quel est le châtiment exigé par la loi de Dieu contre les apostats? continua-t-il.

— Cette femme sera lapidée, répondit Jacob avec une expression farouche.

— Est-elle coupable à vos yeux? ajouta Sédécias.

— Oui, répliquèrent encore les lévites d'un air impassible.

Samuel Ben-Levi, terrifié, paralysé, incapable de prononcer une parole, soutenant son front brûlant de ses mains, regardait tour à tour son ancien ami et les autres juges avec des yeux atones. Il entendait, mais il ne comprenait plus. Il lui semblait qu'un vain bruit froissait ses oreilles, qu'il rêvait ou qu'il devenait fou.

— Un de nos frères a gardé le silence, reprit sévèrement Sédécias. Dois-je lui répéter ma question? Peut-être y a-t-il doute dans son esprit et n'a-t-il pas encore été éclairé par l'inspiration d'en haut. Puis jetant sur Samuel un regard menaçant et dur, il lui posa de nouveau la formule terrible : — Cette femme est-elle coupable?

Le vieillard ne répondit d'abord que par des sanglots étouffés, mais ses yeux ayant rencontré ceux du juge qui flamboyaient comme deux éclairs, il baissa humblement la tête.

— Elle est coupable, murmura le misérable, avec un frémissement d'horreur, comme si la nature soulevait son cœur contre l'arrêt sorti de ses lèvres, mais c'est ma fille, Sédécias, c'est ma fille, ma fille Rachel! ajouta-t-il d'une voix navrée et déchirante qui résonna lamentablement dans la synagogue.

— Qu'importe! répliqua le fanatique avec emphase. Abraham a-t-il hésité à sacrifier son fils innocent à la volonté du Seigneur? Le cœur d'un père doit s'humilier, s'abaisser, s'anéantir comme celui des autres hommes, et non se révolter au commandement du Dieu vengeur.

Le plus profond silence régnait dans l'enceinte; mais bientôt la voix de Samuel s'éleva, stridente et douloureuse, et il dit avec l'opiniâtreté idiote du désespoir

— Je ne puis condamner mon enfant!

Sédécias, se redressant alors de toute sa hauteur, lui cria avec indignation :

— Oses-tu donc défendre l'impure Amalécite qui a amené la malédiction parmi nous?

— Je ne la défends pas, Sédécias, repartit le malheureux père: Ne t'irrite pas contre moi. Je ne veux pas t'offenser, je ne veux pas braver le Seigneur, mais je demande grâce pour cette pauvre enfant insensée qui a fermé les yeux à la vraie lumière. Ne la condamnez pas avant d'avoir bien pesé le poids de sa faute. C'est une jeune fille sans raison et sans conseils, qui n'avait pas conscience de ce qu'elle faisait. Laissez-moi seulement aller vers elle, lui parler, la persuader. Elle peut revenir encore à la foi de son père et renoncer à son égarement. Je la prierai tant qu'elle m'écoutera, qu'elle aura pitié de mes angoisses, qu'elle se repentira. Son cœur est innocent, vous dis-je. Je lui ferai comprendre son crime; elle ne résistera pas à la voix du vieux Samuel; elle m'obéira. Soyez donc miséricordieux, car je ne puis avoir le sang de ma fille sur mes mains. Si elle refusait de m'entendre, de m'obéir, oh! alors elle serait coupable, balbutia-t-il faiblement; mais même alors ce serait un crime devant Dieu de forcer un père à assister au jugement de sa fille et à prononcer froidement, aveuglément sa condamnation.

— Tu blasphèmes, Samuel, tu blasphèmes! interrompit le prophète fanatique. Tu te laisses égarer et attendrir par la faiblesse de la chair. L'apostasie de cette femme ne devrait t'inspirer que des mouvemens de honte, de douleur et de mépris. Pourquoi ne l'arraches-tu pas de ton cœur et de ton souvenir, comme le bûcheron arrache du sol les racines pourries de l'arbre? Si tu veux rester fidèle au Seigneur, il faut la maudire.

— La maudire! répéta le pauvre vieillard d'une bouche tremblante et en laissant retomber avec accablement ses bras qu'il avait étendus vers Sédécias par un geste convulsif et soudain de supplication. Puis il ajouta d'une voix creuse qui sortit du plus profond de ses entrailles : — Je l'ai déjà maudite, mais je ne puis l'oublier!

Cet aveu désolé et suprême fut jeté avec un tel accent de désespoir que le cœur de don Pedro battit violemment et que des larmes gonflèrent ses paupières. Les lévites eux-mêmes parurent ébranlés et touchés de ce martyre paternel; mais Sédécias, irrité de cette compassion qui lui paraissait une lâcheté, s'écria avec dédain :

— Tu veux donc sacrifier ton Dieu à l'aveuglement de ta tendresse pour la sacrilége?

— Non, juge inexorable, répliqua Ben-Levi, mais je ne condamnerai pas mon enfant. Ah! vous voulez me prendre et me tuer ma fille, vous autres; mais vous ne savez donc pas que je n'ai plus qu'elle au monde pour m'aimer? Toute petite, vous ne m'avez pas vu veiller sur son sommeil et retenir mon haleine et craindre de baiser ses joues roses. Ses yeux s'ouvraient pour moi seul; son premier sourire me cherchait; son premier cri argentin m'appelait. O délices du ciel! comme je mangeais de baisers ses petites mains qui s'accrochaient à ma barbe! et maintenant vous voulez me tuer mon enfant? Mais c'est une folie, n'est-ce pas, c'est un rêve! Ah! vous n'avez pas peur du vieux Samuel, enfans du sanctuaire! Eh bien! vous avez tort : il faut toujours avoir peur d'un père à qui on prend son enfant!

— Cet homme est fou, je crois, dit Sédécias, il ose nous menacer.

— Je ne suis pas fou, poursuivit Ben-Levi, mais je défends la pauvre Rachel. Vous ne comprenez pas, vous, le bonheur d'avoir vu cette enfant devenir une grande et belle jeune fille et de l'avoir aimée pour toutes les peines qu'elle m'a coûtées! Que serais-je sans ma fille? Un avide trafiquant vieilli et courbé sous les avanies et les humiliations des *gonyms!* Mais ces avanies, je les supportais patiemment, dans l'attente de cette voix douce qui m'accueillait à mon retour au logis, car pour ma fille je n'étais pas le vieux juif, laid, flétri, outragé, hué dans les rues. Rachel voyait en moi un père respecté, et j'étais fier quand elle m'embrassait avec un doux sourire, fier de pouvoir appeler cette belle créature ma fille! C'est qu'elle ne savait rien de ma vie honteuse et résignée. Je lui cachais mes misères. Quand je voyais une ombre d'ennui rayer son front, une larme courir dans ses yeux, j'aurais donné tout mon sang pour chasser cette ombre et sécher cette larme. Moi, si humble devant les chrétiens, j'étais orgueilleux dans ma fille, et je pensais que tous les pères devaient me porter envie. Elle était toute ma famille, tout mon cœur, tout mon bien. Le jour où elle a quitté ma maison, le monde est devenu vide et le ciel noir pour moi, mais elle vit du moins. Et maintenant vous voulez me la tuer. Mais non, je rachèterai sa vie. Vous m'accorderez son pardon pour tous les services que j'ai rendus à notre peuple. Est-ce donc en vain que j'aurai usé tant d'années à élever si haut la prospérité de notre race en Espagne et à détourner la haine des *gonyms?* N'est-ce pas grâce à moi que nos frères sont devenus collecteurs des taxes de don Pedro, et qu'ils ont pu braver impunément l'orgueil et la colère des *ricos-hombres?*

— C'est parce que tu as servi ainsi le peuple de Dieu que nous avons bien voulu écouter toutes tes folies, reprit brusquement Sédécias; mais nous ne pardonnerons pas à la fille criminelle par cette raison que le père a fait son devoir. Souviens-toi qu'ici tu es entré comme juge.

— Ah ! s'écria Ben-Levi avec une explosion de douleur, les chrétiens ont-ils donc raison de dire que les juifs n'ont pas de cœur ?

— Ils disent que nous n'avons pas de cœur, Samuel, parce qu'ils sont habitués à nous voir courber humblement le dos et prosterner nos fronts devant la force et l'insulte, comme des créatures sans orgueil et sans courage. Ils se trompent pourtant ; car si, le plus souvent, nous recourons à la ruse pour nous venger, quand nous dévouons notre vie à une œuvre sainte, nous ne reculons pas devant le péril. Souviens-toi donc qu'ici tu es entré comme juge !

— Juge de ma fille, bourreau de ma fille, n'est-ce pas? s'écria le vieillard, qui, dans son transport, se croyait, comme dans le délire de la fièvre, entouré de démons plutôt que d'êtres vivans. Ah ! il me semble que le sang rougit ces murailles. Mais je ne laisserai pas tuer Rachel, entendez-vous. S'il vous faut une victime, choisissez-moi ; je suis vieux, inutile, à moitié glacé et éteint. Si vous avez soif de sang, versez donc le mien. Je ne suis pas un de ces vaillans habitués à jouer leur vie dans les querelles, les combats et les duels. La mort m'épouvante, mais pour sauver Rachel, ah ! je bénirai les mains qui me frapperont.

— Tu es innocent, toi. Nous ne pouvons accepter cet échange, Ben-Levi. Dieu ne choisit pas ses victimes au hasard.

— O cœur de granit ! poursuivit Samuel désespéré, accordez-moi la grâce de ma fille, et je serai votre esclave, votre chien, votre espion. Je réparerai le mal qu'elle a fait. Je serai, si vous l'exigez, un poignard dans votre main et je tuerai don Pedro, moi que son regard faisait pâlir !

Sédécias haussa les épaules avec dédain et reprit d'un ton glacial :

— Pour la dernière fois, Ben-Levi, souviens-toi que tu es entré ici comme juge.

L'ancien trésorier du roi de Castille eût fait pitié à des routiers; mais le cœur des lévites était revêtu d'un triple airain. Le malheureux chancelait sur ses jambes comme un homme ivre. Il regarda avec inquiétude autour de lui; puis faisant comme un dernier et souverain effort, ce vieillard, qui avait offert sa vie sans hésiter quoiqu'il fût loin d'être courageux, balbutia péniblement ces mots à voix basse :

— Eh bien ! mes frères, peut-être ne rejetterez-vous pas une autre proposition que je vais vous faire. Je vous offre une rançon pour racheter la vie de ma fille. Je puis vous l'avouer à vous, ministres du Seigneur, je suis encore riche. Les tortures ne m'arracheraient pas cet aveu devant les chrétiens. Je suis riche, vous entendez. J'offre tous mes biens à la communauté, pour qu'ils soient partagés entre nos pauvres, tous mes biens, si vous consentez à me laisser revoir ma fille et à essayer de changer son cœur. Vous ne pouvez rejeter cette manne que je répands sur nos frères misérables, ce serait outrager Dieu. Sédécias, tu as été mon ami, aie donc pitié de moi ! Je fuirai dans quelque coin de terre ignoré avec mon enfant, je vivrai d'aumônes, je vivrai de quelques deniers dans une retraite si humble et si obscure que vous n'entendrez plus parler de nous. Que vous importe qu'une pauvre fille vive avec son père en un pays lointain ! Ah ! n'ôtez pas au Seigneur une servante qui peut revenir à lui !

Mais l'inflexible Sédécias répliqua avec une impatience visible :

— C'est assez de supplications, Samuel ; Dieu ne fait pas commerce de sa justice. Quant à nos pauvres, ils aimeront mieux souffrir que de devoir le pain, la tunique et l'asile au pardon d'un sacrilége.

En voyant s'évanouir sa dernière et plus sérieuse espérance, Ben-Levi se sentit d'abord accablé par une prostration profonde; mais la violence même de son désespoir lui rendit tout à coup cet orgueil et cette dignité qui distinguaient autrefois le fier trésorier de don Pedro. Il s'avança donc vers son ancien ami devenu son persécuteur, avec une sorte de calme et de majesté.

— Puisqu'il en est ainsi, dit-il d'une voix imposante, tandis que ses yeux brillaient d'un feu sombre, je cesse de prier et d'implorer des hommes qui ne sont pas mes juges. C'est moi qui ai le droit d'exiger et d'ordonner. Je suis le *gaon*, le prince des juifs de Castille; l'as-tu oublié, Sédécias ? Si quelqu'un peut ici interpréter la volonté de Dieu, c'est moi seul. Inclinez-vous donc, lévites, au lieu de me lancer des regards irrités et menaçans. Je vous dis que vous n'avez pas le droit de condamner cette femme sans lui avoir donné le temps de se repentir. Et il étendit sa main vers eux avec un geste impérieux, en ajoutant :

— Me désobéirez-vous?

Les lévites reculèrent d'étonnement, et une expression d'incertitude et d'hésitation se peignit sur leurs visages sévères.

Mais Sédécias poussa un éclat de rire farouche et répondit ironiquement :

— Le *gaon* des juifs de Castille n'est pas le maître de ces lévites fidèles! Va donner tes ordres aux juifs de Castille, Samuel, dans la synagogue de Bordeaux tu n'es qu'un de nos frères. Enfans du sanctuaire, humiliez l'orgueil de ce révolté : ramassez chacun une des pierres écroulées du temple et frappez-en l'image de la condamnée !

Le malheureux père s'affaissa sur les dalles brisées, rugissant d'une voix rauque : « O ma Rachel ! ô mon enfant ! » et déchirant avec une rage convulsive sa robe de lin.

Cependant les lévites avaient obéi à l'ordre de leur prophète, et ils frappaient tour à tour d'une pierre qu'ils tenaient à la main l'image en cire, en disant :

— Ainsi sera lapidée la fille de Bélial qui a renié son Dieu !

— Fille de Bélial ! répéta Samuel, tandis que des larmes amères sillonnaient ses joues ridées, voilà le nom qu'ils te donnent, à toi la plus douce et la plus belle des roses de Saâron ! O les lâches bourreaux ! Mais ne crains rien, mon enfant ; ils me tueront plutôt que de m'arracher une sentence contre toi. Je sais bien que tu n'es pas coupable, qu'en voyant ma douleur tu serais revenue à ton Dieu et qu'il t'aurait fait grâce. Lévites, vous n'avez pas de filles, vous, c'est ce qui vous rend inexorables ; mais, le Seigneur soit loué, Sédécias, tu dis vrai, je ne suis pas des vôtres !

— Ben-Levi, as-tu oublié que moi aussi j'avais un enfant? dit le prophète avec un sourire sinistre.

— Oui, et parce que ce fils a été condamné par don Pedro, tu te venges de ce prince sur tous ceux qu'il aime. C'est une lâche vengeance, car, en envoyant ton fils au gibet, le roi de Castille n'avait fait que justice.

— Soit ! reprit Sédécias irrité par ces dernières paroles, tu veux sauver ton enfant et moi venger le mien. Que le Dieu vivant prononce !

— Ah ! vous l'entendez, lévites, s'écria Samuel Ben-Levi en se relevant soudainement avec un éclat de rire insensé, ce n'est pas pour le service du Seigneur, mais dans l'intérêt humain de sa vengeance que ce misérable a condamné la pauvre Rachel ! Mais tu ne tiens pas encore ta proie dans tes mains, Sédécias. Je lui servirai de bouclier; je retrouverai des forces pour la défendre. Ah ! prenez garde, aveugles juges, qui avez dit à un père que vous lapideriez son enfant, et qui avez voulu faire de lui votre complice. Rachel ne peut mourir au gré de vos caprices sauvages. Dieu l'a faite belle, jeune et aimée pour vivre de longues années. Je l'avertirai du piége; je dénoncerai votre iniquité; je vous résisterai et je l'empêcherai bien d'être votre victime.

— Nous saurons te forcer au silence, vieux braillard, dit alors le lévite Jacob en lui posant sa lourde main sur l'épaule.

Le pauvre père sentit ses genoux chanceler; mais re-

gardant aussitôt son robuste interlocuteur d'un air de défi :

— Vous ne me ferez taire qu'en me tuant, assassins! s'écria-t-il avec exaspération. Tout vieux que je suis, vous aurez affaire à un homme, et je sais que vous n'êtes vaillans que pour le meurtre d'une femme.

Jacob sourit avec une expression féroce, et appuya plus fortement sa main sur l'épaule du malheureux Ben-Levi, qui retomba à terre, épuisé par son dernier effort, brisé de faiblesse et de douleur.

— En prononçant de telles menaces, reprit Sédécias d'un ton solennel, tu t'es rendu aussi coupable que ta fille Rachel; mais nous pardonnons à l'égarement d'un père et nous respectons encore en toi la dignité du *gaon* de Castille. Nous allons seulement te réduire à l'impossibilité de t'opposer et de nuire à notre sainte entreprise. Tu resteras enfermé dans cette synagogue déserte, où tes forces s'épuiseront, où tes cris s'éteindront jusqu'à ce que l'œuvre de sang soit accomplie. Alors la liberté te sera rendue.

— Malheur! malheur! malheur! cria le vieux père d'une voix qui n'avait plus rien d'humain, tandis que son visage bouleversé offrait l'image terrible du désespoir touchant à la folie et à l'idiotisme. Tuez-moi, tuez-moi plutôt! Tuez-moi, mes frères! Rachel, Rachel, entends-moi! Je ne pourrai pas la défendre, l'avertir, mourir à côté d'elle. Malheur, malheur! Ah! la liberté me sera rendue! Pourquoi donc faire? Ah! oui. Et il se mit à rire avec des éclats sauvages, comme si une idée radieuse jaillissait à son esprit : — Oui, je serai libre, ajouta-t-il, et je pourrai tuer le meurtrier de ma fille!

Sédécias s'avança le dernier pour frapper l'image, et il ajouta à la formule consacrée ces mots :

— Seigneur, bénis nos mains vengeresses! que tous les lévites répètèrent.

— Seigneur, dit à son tour Samuel, paralyse et dessèche leurs mains avant qu'elles se tournent contre mon enfant!

Puis il voulut courir vers la porte de la synagogue d'un élan désespéré; mais Jacob, qui l'observait, l'atteignit facilement et le renversa malgré la force nerveuse que lui prêtait sa violente douleur.

Don Pedro hésita s'il se jetterait avec ses deux frères de lait sur ces fanatiques pour délivrer son vieux serviteur; mais il réfléchit que, dans ce quartier désert et ennemi, il pourrait être accablé par le nombre; que, fût-il vainqueur, l'éclat et le scandale d'une telle aventure, où le nom de Rachel se trouverait nécessairement mêlé, pourrait paralyser les bonnes dispositions du prince de Galles en sa faveur. Il résolut donc, malgré l'agitation de son cœur, de laisser toute sécurité aux lévites, et de veiller secrètement au salut de sa bien-aimée, par l'intermédiaire des fils de la Paloma.

Les juifs, après avoir attaché Samuel Ben-Levi à l'angle de l'autel, éteint la cire odorante des sept branches d'or du chandelier, et scellé soigneusement la porte de la synagogue avec de lourdes barres de fer, purent donc se retirer sans obstacle, croyant leur secret à l'abri de toute indiscrétion.

Un quart d'heure seulement après leur départ, don Pedro, certain de n'être entendu que de celui auquel il s'adressait, appela doucement le vieux trésorier, qui, dominé par la force d'une idée fixe familière aux fous et aux prisonniers, faisait machinalement de violens efforts pour se détacher de ses liens.

— Qui m'appelle? dit le juif d'une voix oppressée.

— Un ami qui a pitié de toi et qui veut sauver Rachel, répondit don Pedro. Ecoute-moi : si tu aimes ta fille, ne donne pas l'éveil à tes ennemis, laisse-les s'endormir dans une fausse confiance, ne cherche pas à t'échapper.

— Mais ma fille mourra! dit Samuel obstiné dans son idée.

— Est-ce toi, pauvre vieillard, qui pourrais la défendre avec des larmes et des prières?

— Avec des sacs de marabolins je lui trouverai des défenseurs adroits et vaillans.

— Elle en rencontrera de plus adroits et de plus vaillans parmi les gens qui l'aiment. Rassure-toi donc, Samuel. Les frères de lait de ton ancien maître ne quitteront pas Rachel. Ils veilleront sur sa vie jusqu'à ce qu'elle soit de retour en Espagne.

— Mais qui donc êtes-vous, ami, pour que je vous accorde confiance lorsqu'il s'agit du salut de mon enfant? demanda le vieillard avec un accent plaintif.

— Il serait imprudent et dangereux de prononcer ici mon nom, bon Samuel, répliqua le roi. Mais je ne croyais pas que tu eusses déjà eu le temps d'oublier la voix d'un homme que tu entendais si souvent te menacer de la corde et du gibet.

Ben-Levi avait écouté avec une anxieuse attention le son de la voix de l'inconnu.

— Don Pedro! murmura-t-il d'une voix tremblante. Ah! merci, mon Dieu! vous avez eu pitié de moi.

— Silence! reprit le roi de Castille; ma parole vaut un serment, n'est-ce pas? Attends donc avec patience la volonté de Dieu, Samuel.

Et descendant alors de l'embrasure de la fenêtre, avec l'aide de Blas et de Perez, il s'éloigna avec précaution, et chercha à retrouver son chemin dans le dédale de ruelles fangeuses qui formaient la Juiverie de Bordeaux.

Lorsqu'il eut enfin dépassé l'arcade de pierre qui semblait être l'entrée de ce quartier, il se tourna vers ses compagnons et leur dit avec une sorte de tristesse :

— Frères, vous ne m'accompagnez pas en Espagne?

— Comment! s'écria Perez, tandis que des étrangers, des Anglais, des Gallois et des Gascons combattront pour vous, nous resterions à Bordeaux les bras croisés, priant Dieu comme des moines oisifs de vous assurer la victoire!

— C'est impossible, ajouta Blas.

— Dieu me protégera, frère, reprit don Pedro, mais je laisse mon cœur au château de Larnac avec cette pauvre femme que nul ne protége et dont tant de fanatiques ont la lâcheté de conjurer la mort. L'abandonnerez-vous lorsque je vous la confie? Si vous ne la gardiez pas, je me jetterais dans la première mêlée, au plus épais des *batailles* ennemies, comme un coin de fer, et je n'en sortirais pas. Rachel vivante, je ne chercherai qu'à vaincre. Rachel morte, je ne chercherai qu'à mourir.

— Nous resterons, frère, dit sourdement Perez. Si vous mouriez, la Paloma nous maudirait.

— Nous resterons, répéta Blas; mais vous ne pouviez mettre le dévouement de vos frères de lait à une plus cruelle épreuve. La Paloma sera contente de nous.

Don Pedro les embrassa avec transport, et les trois compagnons n'échangèrent plus une seule parole pendant le reste du chemin.

Six jours après, l'armée du prince Noir se mettait en marche pour l'Espagne, ayant à sa tête le roi de Castille; et les frères de lait, tristes et résignés, n'avaient pas quitté le château de Larnac.

XVI

COMMENT L'HOTELIER DE SEVILLE ET LE PORTIER DE BORDEAUX EURENT L'OCCASION DE LIER CONNAISSANCE.

Au moment où se rouvre ce récit, don Enrique, qui n'était plus l'humble comte de Trastamara, mais le puissant roi de Castille, venait de quitter Burgos, de traverser l'Ebre et d'établir son camp dans le voisinage de Navarette. Il avait sous ses ordres, sans compter les Français et les Bretons, douze mille archers génois, dix mille arbalétriers, quinze mille hommes de pied, trois mille chevaux barbes

et vingt-sept mille hommes d'armes. Mais ce qui lui inspirait une profonde confiance dans l'issue de la guerre, ce n'était pas cette multitude, c'était le bras et le génie de Bertrand Duguesclin, le seul chevalier dont la réputation pût balancer celle du prince Noir.

De plus, don Enrique, guerrier d'une prudence et d'une sagacité merveilleuses, comptait sur un terrible auxiliaire qui s'était introduit dans les rangs ennemis, plus dangereux qu'un espion ou qu'un traître, plus meurtrier que la lance et l'épée. Cet auxiliaire, c'était la faim.

Depuis Roncevaux jusqu'à Salvetierra, les Anglais n'avaient rencontré sur leur route que des villes abandonnées. Les habitans des campagnes n'avaient pas tardé à suivre l'exemple de ceux des villes. Épiant attentivement la marche de cette armée d'affamés, ils s'enfuyaient de village en village, en jetant partout l'alarme et en entraînant avec eux les populations voisines.

Tous les chemins étaient encombrés de paysans qui s'en allaient par bandes en chassant devant eux leurs bestiaux après avoir brûlé ce qu'ils ne pouvaient emporter de leur récolte.

Aussi les Anglais, malgré leur avant-garde de maraudeurs guidés par Tom Burdett, ne trouvaient-ils sur leur passage que des habitations désertes et des granges incendiées.

Dès la chute du jour, on voyait les tentes des Espagnols s'illuminer, l'on entendait retentir leurs chants joyeux, et la nuit se passait pour eux avec la rapidité d'une fête, au milieu des rasades et des forfanteries, car l'abondance régnait au camp de don Enrique.

Au camp de don Pedro, au contraire, les tentes restaient noires et silencieuses.

La famine décimait l'armée anglaise; dès que la nuit était venue, des bandes de maraudeurs, rudes et déterminés compagnons, avides de pillage et de dévastation, se répandaient au loin dans la campagne après avoir recouvert leurs armures de casaques de toile.

Ils allaient s'abattre comme des nuées de vautours sur les châteaux et les fermes qu'ils mettaient à sac, en emmenant sans miséricorde tout ce qu'ils y trouvaient de vivres, de fourrages et de bestiaux; mais là s'arrêtait le pillage. Que leur importaient en effet les pierreries et les bijoux qui leur tombaient sous la main, à eux qui auraient volontiers donné vingt mares d'argent pesant pour un morceau de pain! Ils étaient plus pressés de garnir leur estomac vide que leur escarcelle encore pleine faute d'occasion de dépense.

Vers les bords de la petite rivière qui coule près de Navarette s'élevait un cortijo ou ferme que les malandrins anglais et gascons avaient pillé avec une audace inouïe, quoiqu'il ne fût situé qu'à quelques portées de trait du camp de don Enrique.

Le fermier qui habitait ce *cortijo*, se croyant à l'abri de toute attaque nocturne eu égard au voisinage de l'armée castillane, n'avait pas voulu quitter sa demeure. Cependant, deux jours avant les événemens que nous allons raconter, des cris déchirans partis de cet endroit avaient jeté l'alarme dans le camp des Espagnols. Ils crurent d'abord que leurs sentinelles avancées avaient été surprises et égorgées, et, avant qu'on se fût avisé d'envoyer une escouade au *cortijo*, le fermier et ses fils avaient été tués, et les Anglais s'étaient empressés de battre en retraite, poussant devant eux le bétail de ces malheureux.

Tous ces hardis coups de main, toutes ces scènes de pillage et de meurtre, qui se dénouaient presque sous les yeux des sentinelles, n'étaient que le prologue du drame sanglant qui se préparait.

Cependant, le *cortijo* n'était pas longtemps resté inhabité.

Le joyeux et bavard hôtelier que nous avons naguères laissé près de Séville, non loin de la porte de Carmona, maître Bouchard, ce grand admirateur de Duguesclin si royalement récompensé de son admiration, n'avait pu résister au désir de voir cette fois de près les hauts faits d'armes de son héros de prédilection.

Il avait fermé son hôtellerie et réalisé son petit avoir, pour se mettre bravement à la suite de la compagnie du capitaine breton en qualité de vivandier. Puis, le camp une fois établi, et lorsqu'il sut enfin que la bataille devait avoir lieu dans les environs de Navarette, son premier soin fut de chercher un endroit propice qui lui permît d'assister au combat sans risques pour sa santé, et comme un simple curieux.

Le *cortijo* qu'on avait pillé l'avant-veille était situé sur une éminence qui dominait la campagne, et cette heureuse position séduisit maître Bouchard. Comme il se piquait de logique, il suffit que cette ferme eût été dévastée tout récemment pour qu'il supposât que les Anglais n'y reviendraient pas.

Il demanda donc l'autorisation d'y établir ce qu'en langage moderne nous appellerions sa cantine.

Après bien des difficultés, cette faveur lui fut accordée, grâce à la protection de Duguesclin, mais à condition qu'il assisterait au besoin dans sa besogne un *mire* qui venait de s'y établir et qui vendait aux soudards des élixirs et des baumes pour leurs blessures.

Le curieux vivandier consentit à tout, et, pendant que les goujats d'armée qui l'escortaient s'efforçaient de donner à une des vastes chambre, du bas l'aspect réjouissant d'une salle d'hôtellerie, il courait, lui, de fenêtre en fenêtre, et cherchait son point de vue avec un empressement qui prouvait son espoir de ne pas attendre longtemps l'engagement du combat.

Les espions mis en campagne venaient en effet de rentrer au camp et d'annoncer que le prince Noir se disposait à marcher sur Navarette au sortir de Vittoria.

Un grand mouvement se fit alors dans l'armée de don Enrique. Maître Bouchard entendit les trompettes et les clairons retentir de toutes parts.

Édouard de Galles n'avait pu retenir plus longtemps l'ardeur de ses chevaliers et de ses hommes d'armes. Épuisés par les fatigues d'une longue marche, et surtout par les privations qu'ils enduraient depuis Salvatierra, ils appelaient de tous leurs vœux le jour de la bataille, tant ils étaient convaincus qu'il n'y avait de salut pour eux que dans la victoire.

Le prince Noir leur avait donc promis d'attaquer l'ennemi le lendemain; il avait ordonné que l'armée fût prête à marcher au premier son de la trompette, et à suivre, au troisième appel, la bannière de saint Georges. Et tandis que les troupes prenaient le repos nécessaire pour supporter les fatigues du combat, il avait inspecté toutes les parties du camp.

Ayant trouvé les sentinelles veillant à leur poste, et les armes ainsi que les chevaux en bon état, il s'était retiré dans sa tente, moins pour dormir que pour se livrer aux profondes et solennelles pensées qui agitent notre âme à la veille d'un grand événement.

Quant à don Pedro, qui l'avait accompagné dans sa tournée, il ne dormit pas non plus cette nuit-là. Il resta debout, seul, les bras croisés et le regard fixé sur le camp ennemi, semblant peser dans son esprit toutes les chances de succès ou de défaite. Un sourire qui errait parfois sur ses lèvres, ou à l'éclair qui jaillissait de son œil bleu en entendant le tumulte des Espagnols, on eût pu facilement deviner l'ardente espérance qui couvait dans son cœur.

Il n'avait point encore quitté le seuil de sa tente au point du jour, lorsque les trompettes lancèrent leurs fanfares, et que les Anglais se rangèrent en bataille.

Ils allaient s'ébranler et se mettre en marche, lorsque sir John Chandos s'avança en toute hâte vers le prince Noir et don Pedro. Il s'inclina respectueusement devant eux, et présentant ensuite à son suzerain une bannière roulée :

— Monseigneur, dit-il à Édouard, il y a longtemps que j'ai été armé chevalier par vous. Depuis, grâce à vos largesses, je suis devenu assez puissant et assez riche en terres pour être fait chevalier banneret. Je compte dans l'étendue

de mes fiefs assez de vaillans chevaliers et fidèles écuyers pour accompagner et servir ma bannière, si vous daignez m'honorer de ce titre.

Le prince de Galles avait saisi vivement la bannière que lui tendait Chandos.

— Seigneur roi, dit-il en la remettant aux mains de don Pedro, c'est à vous plus qu'à moi que cette requête s'adresse.

Don Pedro déploya la bannière chargée de l'écusson de ses armes, qui étaient d'argent au pal fiché de gueules; il se mit à sourire, et, rendant à Chandos sa bannière déployée :

— Brave connétable, s'écria-t-il, vous êtes chevalier banneret!

Sir John baisa la main du roi et courut porter sa bannière aux gentilshommes ses vassaux.

— Messires, leur dit-il, cette bannière est à vous; il y va de votre honneur comme du mien qu'on la voie flotter au plus fort de la mêlée et qu'elle soit courageusement défendue.

Tous, étendant la main, jurèrent de faire leur devoir en braves gens.

Édouard fit alors sonner ses trompettes d'argent; à ce bruit retentissant, les batailles s'ébranlèrent, et l'armée se mit en marche, craignant seulement que les Espagnols ne se retirassent devant elle, refusant le combat.

Les armures et les casques d'acier poli, qui étincelaient de mille feux aux premiers rayons du soleil, signalèrent bientôt aux sentinelles avancées de don Enrique l'approche des Anglais. Elles se replièrent sur-le-champ en criant : « *Al armas! Ingleses! Ingleses!* »

Les Espagnols, qui ne croyaient pas dans leur orgueil que les Anglais osassent attaquer leur formidable armée, malgré les rapports des espions, se hâtèrent de former leurs batailles, non sans désordre et sans confusion, ce dont maître Bouchard s'aperçut avec amertume du haut de son observatoire.

Jetant ensuite ses regards du côté des ennemis, le vivandier reconnut à sa noire armure le vainqueur de Poitiers, qui, la visière levée et les mains jointes, adressait au ciel une courte mais fervente prière, pour appeler sur ses compagnons les bénédictions de Dieu.

A sa droite, don Pedro, tenant d'une main son épée, modérait de l'autre, avec une impatience mal dissimulée, l'ardeur de son cheval.

Enfin le prince de Galles se releva, et, sautant sur son destrier de combat, il étendit sa main vers la nombreuse armée de don Enrique, qui inondait la plaine de ses bataillons de fer :

— Compagnons, s'écria-t-il avec une énergie qui passa dans le cœur de tous ceux qui l'entouraient, au nom de Dieu et de saint Georges, en avant!

A ce cri, par un mouvement instinctif, chacun étreignit son arme; le commandement du prince fut répété par tous les capitaines, les compagnies s'ébranlèrent et firent entendre de bruyantes acclamations, auxquelles les Espagnols répondirent avec un égal enthousiasme.

Don Enrique, à la tête d'un corps de ses plus habiles frondeurs, vint saluer les Anglais d'une grêle de pierres. Les archers gallois s'avancèrent à leur tour avec leurs arcs immenses, et décochèrent contre les Espagnols leurs flèches barbelées.

L'action était engagée.

Des clameurs assourdissantes retentirent alors de toutes parts; car chaque chevalier poussait son cri de guerre pour animer ses hommes d'armes.

— Castille pour don Enrique!

— Saint Georges pour la Guyenne!

Le ciel en un instant fut obscurci par la grêle de pierres et de flèches qui se croisaient en tous sens, et il y eut un moment de confusion pendant lequel il fut impossible aux combattans de savoir lequel des deux partis avait le plus souffert dans le premier choc.

Un seul homme était en état de se rendre un compte à peu près exact de la situation, c'était le curieux vivandier. Perché sur un escabeau boiteux, et sa tête passée par l'une des petites lucarnes s'ouvrant au-dessous du toit, maître Bouchard suivait avec des tressaillemens intérieurs et des trépignemens convulsifs toutes les phases de la bataille. Il escortait de toute l'ardeur de ses petits yeux gris la bannière de Duguesclin, et plongeait ses regards avides dans les rangs de sa compagnie, formée de Français, de Bretons et de Normands. Après une demi-heure de recherches désespérées, il aperçut enfin le terrible Bertrand qui chassait devant lui à coups d'estramaçon tout un troupeau d'archers gallois.

— Sus! vaillant capitaine! se mit alors à crier l'enthousiaste vivandier en gesticulant comme un possédé; cassez-moi bras et jambes à ces coquins d'Anglais, et que Notre-Dame d'Angers vous bénisse! mort aux Anglais, pas de merci pour les Anglais! Tue, tue, hardi Bertrand! Ah! comme ils se sauvent devant lui, les lâches! N'importe, pas de quartier pour eux!

Il aurait sans doute continué encore quelque temps sur le même ton, si tout à coup l'escabeau sur lequel il était grimpé ne se fût dérobé sous ses pieds.

Cet incident arrêta court l'éloquence de maître Bouchard, et il serait tombé d'une façon peut-être fort dangereuse, s'il n'était resté pendu par le menton, la tête emprisonnée dans l'étroite lucarne.

L'infortuné vivandier n'eut pas le temps de maudire sa curiosité et d'attribuer son accident au hasard, car il se sentit aussitôt saisir par de robustes mains, qui le décrochèrent violemment de la lucarne qui lui servait de gibet fortuit, et le plantèrent sur ses pieds.

Bouchard s'apprêtait à remercier avec effusion ses généreux sauveurs; mais il se sentit frémir de tous ses membres en se voyant entouré par une douzaine d'Anglais, qui avaient dû nécessairement entendre les vœux téméraires et disgracieux qu'il venait de formuler à leur endroit.

Sa terreur était parfaitement fondée, car ces Anglais, qui étaient des Gascons tous plus ou moins désarmés, contusionnés ou blessés, se ruèrent sur lui en proférant les plus horribles menaces. Bouchard, éperdu et ne pouvant fuir, cherchait en vain, parmi ces visages rudes et rébarbatifs, une physionomie qui indiquât un cœur facile à apitoyer.

Il remarqua pourtant parmi ses ennemis un homme qui semblait leur chef et qui se montrait moins acharné contre lui.

C'était un personnage de forte stature, mais dont le visage offrait des détails assez singuliers. Ses joues, autrefois pleines et rebondies selon toute apparence, s'allongeaient en deux peaux qui pendaient flasques et ridées comme des besaces vides.

La maigreur de son corps était en rapport avec celle de sa figure, et il paraissait ballotter dans l'énorme cuirasse qui pesait à ses épaules. Et pourtant, en quittant Bordeaux, il avait été obligé, pour pouvoir endosser cet même armure, d'en allonger légèrement les courroies.

Cet homme n'était autre que notre ancienne connaissance, Patrick Barillard. Le pauvre diable, pour se débarrasser d'un embonpoint qui lui paraissait disgracieux, avait eu la fatale idée d'abandonner son poste honorable et lucratif de portier de la ville de Bordeaux, et d'entreprendre pédestrement, à la suite de l'armée du prince Noir, le voyage de Castille. Il n'avait compté que sur la fatigue, mais il n'avait pas prévu qu'il en serait réduit un jour à vivre sur son propre embonpoint. Le but qu'il s'était proposé avait, comme on le voit, dépassé ses espérances.

Pendant que ses compagnons furieux tiraillaient le vivandier Bouchard au risque de l'écarteler, Patrick fouillait dans les bahuts et les coffres à moitié défoncés, et cherchait d'un œil avide s'il ne trouverait pas quelque morceau à mettre sous la dent.

— Ah ! tu es un partisan du dogue de Bretagne ! disait un des Anglais à Bouchard.

— Ah ! tu cries Mort aux Anglais ! ajoutait un autre.

— Ah ! tu ne veux pas que Bertrand nous octroie merci ! reprenait un troisième.

— Ah ! nous sommes des lâches ! et tu trembles devant ces lâches ! A genoux donc, poltron ! et demande-nous grâce.

Et chaque apostrophe était précédée, accompagnée ou suivie d'un vigoureux coup de poing capable de renverser un homme, si un autre coup, non moins vigoureusement appliqué et survenant en sens inverse, n'avait immédiatement rétabli l'équilibre de maître Bouchard.

Épuisé par cet exercice immodéré, le vivandier, dont le bouillant courage s'était refroidi en contemplant le danger de plus près, se laissa choir sur ses genoux et implora merci d'une voix lamentable.

Les Anglais paraissaient peu disposés à se montrer miséricordieux, lorsque, heureusement, Patrick Barillard, qui venait de terminer sa recherche infructueuse dans les coffres et les bahuts, s'interposa entre lui et ses compagnons avec une magnanimité que surexcitait son appétit ou plutôt sa famine.

— Écoute, dit-il au vivandier, je vais te proposer un moyen de te tirer honorablement d'affaire.

— Un moyen ! s'écria Bouchard.

Et il se cramponna à Patrick comme s'il eût voulu grimper le long de ses jambes amaigries, et se glisser sous sa large cuirasse.

— Ce moyen, c'est de nous avouer franchement quel est ton état ? Es-tu un des routiers de Bertrand ? demanda-t-il en roulant des yeux féroces.

— Non, messire, repartit maître Bouchard, je ne suis qu'un simple et inoffensif vivandier.

— Vivandier ! répéta Patrick, dont le visage se dérida, et qui, à cette heureuse réponse, sentit son appétit grandir. Ton affaire devient meilleure. Vivandier ! Vous avez entendu, compagnons ! Eh bien ! puisque tu es vivandier, dis-nous bien vite où tu as caché tes vivres.

— Mes vivres ! dit Bouchard en jouant l'étonnement et en avisant du coin de l'œil la porte entr'ouverte : — Que diable en voulez-vous faire ?

Patrick éclata de rire :

— Par la mort-Dieu ! nous ne voulons pas en faire trafic, mais les consommer le plus promptement possible. Ne vois-tu pas à ma piteuse mine que je crève de faim ?

— Que ne le disiez-vous plus tôt, soupira maître Bouchard ; vous auriez évité à ces braves gens d'armes la peine de m'assommer, et à moi celle de recevoir leurs horions. Attendez-moi.

Puis, ôtant avec une courtoisie affectée son bonnet, que les gourmades des Anglais lui avaient enfoncé sur les yeux, il se dirigea précipitamment du côté de la porte.

Une fois là, croyant pouvoir facilement gagner au large en fermant cette porte au nez de ses ennemis, il s'écria d'une voix sonore :

— Vive Guesclin ! Mort à messire saint Georges !

Mais le dernier mot de cette imprécation trop sincère lui resta dans la gorge, car Patrick Barillard, par un reste d'habitude et avec l'instinct malicieux que nous lui connaissons, s'était élancé d'un bond agile que lui permettait sa récente maigreur, et avait comprimé entre la porte et l'huis l'imprudent vivandier.

Les Anglais ne l'arrachèrent de cet étau que pour le traîner à moitié étouffé dans la salle basse. Là, Patrick, dans la chaleur de son indignation, le coucha tout de son long sur une table, et proposa de l'y clouer pour lui apprendre à ne plus essayer de fuir une autre fois.

Le malheureux Bouchard eut beau crier et hurler, en se débattant sous les doigts d'acier qui le maintenaient sur la table. Nul ne répondit à son appel, car, à la vue des Anglais, le mire et les goujats ne s'étaient occupés que de se sauver au plus vite.

— Demande pardon à Dieu et à monseigneur saint Georges de ton horrible blasphème ! dit Patrick en faisant luire aux yeux du vivandier épouvanté la pointe d'un poignard.

Chose étrange ! maître Bouchard, qui aimait beaucoup à voir les épées et les lances étinceler de loin, et à entendre à distance le choc des armures, lui que les hennissemens des destriers, les coups de masses d'armes et les pluies de flèches ou de pierres enthousiasmaient extraordinairement ; eh bien ! ce même Bouchard ne pouvait supporter la vue d'un simple poignard égratignant son pourpoint, sans éprouver une sensation tout à fait désagréable. Il imitait d'autant moins le courage de l'audacieux Bertrand qu'il l'admirait davantage.

Le poignard de Patrick, en tournoyant devant ses yeux effarés, changea momentanément ses convictions.

Il commença à réfléchir qu'un digne chrétien avait toujours tort de maudire un saint, à quelque nation qu'il appartînt.

Il allait donc se rétracter, en voyant le poignard se rapprocher de sa poitrine, lorsqu'il entendit crier au dehors :

— Notre-Dame Guesclin !

Ce cri ranima l'énergie qui commençait à l'abandonner, et il y répondit en criant à son tour à tue-tête :

— Vive le capitaine Duguesclin !

— Te tairas-tu, misérable ! dit Patrick d'une voix étouffée, en prêtant l'oreille avec anxiété aux clameurs du dehors, ainsi que ses compagnons.

— Non, répliqua l'entêté Bouchard, battez-moi, torturez-moi, égorgez-moi si vous voulez, mais vous ne m'empêcherez pas de crier Vive Duguesclin !

— Ce ribaud va attirer sur nous une nuée de Français, murmura un des soudards. Plante-lui ton couteau dans la gorge, Patrick, et j'espère qu'il deviendra muet comme un poisson.

— Oui, mais il ne pourrait plus nous révéler où il a enterré ses provisions, observa l'affamé Barillard, en posant sa longue main sur la bouche du vivandier pour étouffer ses cris. Soyons généreux ce matin. Contentons-nous de le garrotter, de le bâillonner, et de lui serrer les pieds dans des ceps. Cette clémence de notre part le rendra peut-être plus communicatif.

— Non ! qu'il meure ! insista le soudard.

Mais au même instant les Anglais entendirent un nouveau cri de Notre-Dame Guesclin retentir dans la direction de la ferme, et ils se précipitèrent tous vers la porte, à l'exception de Patrick.

Ce dernier s'occupa alors à garrotter maître Bouchard sur la table avec la gravité consciencieuse qu'il apportait dans toute ses fonctions, tandis que le patient frétillait en bonds et en soubresauts aussi élastiques que ceux d'une carpe ; puis, tirant son poignard d'un air mélancolique et se penchant à l'oreille du vivandier :

— Allons, mon pauvre ami, tu les as entendus. Recommande donc ton âme à Dieu. Je t'octroie le temps de dire un *Pater* et deux *Ave !*

— Je n'ai pas l'habitude de prier si matin, répliqua le malheureux en essayant de sourire.

— Écoute, bonhomme, reprit Patrick, tu as été témoin des efforts que j'ai tentés pour te sauver. Ne sois pas ingrat. Au moment de passer de vie à trépas, tu ne dois plus tenir aux biens de ce monde. Aie donc confiance en ton défenseur, et indique-moi où tu as caché tes provisions, car je me sens défaillir.

— Grâce, digne Patrick ! coupez ces cordes qui m'entrent dans les chairs, et je vous avouerai...

Barillard se pencha avidement vers lui pour recueillir les précieux renseignemens qu'il attendait, lorsque ses compagnons lui crièrent soudainement :

— Alerte, Patrick ! à la proie ! à la proie ! voici une riche aubaine ! Alerte !

Et un des soudards rentrant dans la salle basse vint le chercher, et l'entraîna, malgré sa résistance, vers la porte du *cortijo*.

Les Anglais venaient en effet d'assister, de l'entrée de la

ferme, à une scène remplie pour eux d'un puissant intérêt.

Des chevaux espagnols et maures, comme saisis d'une terreur panique, fuyaient au galop, emportant ou désarçonnant leurs cavaliers, et se précipitaient dans la rivière, au risque de s'y noyer. Une litière, traînée par quatre mules fringantes et splendidement harnachées à la mauresque, était arrêtée sur ses bords vaseux, et entourée par quatre archers gallois, qui cherchaient à faire rebrousser chemin aux mules rétives, sans s'occuper des deux Maures conducteurs fuyant à la nage.

Tout à coup un des archers ouvrit brusquement la portière, et se retourna vers ses compagnons en criant :

— Une femme ! une femme ! la prise est bonne ! notre journée est gagnée !

XVII

UNE BATAILLE VUE PAR UNE LUCARNE.

Les Gallois se heurtaient déjà les uns les autres pour saisir leur proie, lorsqu'une jeune femme mauresque, enveloppée de la tête aux pieds dans son haïk de mousseline blanche rayée d'or, s'élança hors de la litière, un poignard à la main, en s'écriant :

— Meure le premier qui me touche !

Les archers reculèrent devant le regard étincelant de fierté et d'orgueil que lançaient ses grands yeux noirs, mais leur stupeur ne fut pas longue.

— Ah ! la dame est couverte de bijoux comme une châsse de sainte ! dit l'un. A moi les bracelets !

— A moi les bagues et les anneaux ! dit le second en se rapprochant.

— A moi le collier ! fit le troisième.

— Et à moi la femme ! s'écria le dernier. Ses yeux brillent comme des soleils !

Et il s'avança vers la Mauresque, sans qu'elle daignât jeter encore un cri de détresse et d'appel. Mais les clameurs des Anglais avaient attiré l'attention d'un chevalier de l'armée espagnole, guerrier de haute taille, qui faisait péniblement franchir le courant de la rivière à son destrier. Des traces de sang rougissaient son armure faussée en plusieurs endroits ; il n'avait plus qu'un tronçon d'épée, et sa hache d'armes était ébréchée.

Il retourna vivement la tête et s'écria d'une voix rauque :

— Notre-Dame Guesclin ! arrêtez, truands ! Pillez la litière, mais ne maltraitez pas une femme.

— Ah ! ah ! le beau damoiseau fuyard ! riposta un des archers.

— Depuis quand les vaincus se mêlent-ils de donner des ordres aux vainqueurs ! dit un autre.

— Viens donc nous la disputer, cette femme, puisque tu te déclares son champion !

— Ah ! tu es bien heureux qu'elle nous empêche de te poursuivre et de t'achever à coups de flèches !

Le chevalier espagnol s'arrêta comme indécis, haussant les épaules à cette grêle d'injures.

La belle Mauresque jeta un regard rapide sur lui, et voyant qu'il était affaibli et épuisé par ses blessures, elle cria en castillan :

— Fuyez, messire ; vous n'avez que le temps d'échapper à ces mécréants. Vous êtes hors d'état de me défendre, et ces brigands n'auraient pas la générosité de vous épargner.

Mais le chevalier, frappé du son de cette voix un peu gutturale, répliqua vivement :

— Tant que ma main pourra manier un tronçon d'épée, je n'abandonnerai pas une femme aux mains de pareils ribauds. J'aurai encore bien la force de disperser ces larrons et de vous prendre en croupe.

Puis, faisant faire volte-face à son cheval, il s'avança rapidement vers le rivage en poussant le cri formidable de Notre-Dame Guesclin.

C'est à ce moment que les maraudeurs de la bande de Patrick parurent à la porte de la ferme, et que la Mauresque, apercevant ces nouveaux-venus, éleva la voix pour avertir le Castillan :

— Prenez garde, généreux chevalier, dit-elle ; voici un surcroît d'ennemis. Vous vous perdrez sans me sauver.

L'inconnu, au lieu de suivre ce conseil, redoubla d'efforts, et parvint à atteindre le rivage, tandis que les maraudeurs accouraient à l'aide des archers.

— Patrick, dit un des Gallois, occupe ce pourfendeur, tandis que nous enlevons la belle.

Mais la Mauresque avait reculé peu à peu dans la direction de la rive, et le chevalier, sautant alors à terre et abandonnant son destrier, qui serait devenu le but des flèches des archers, se plaça résolûment devant la jeune femme, et attendit impassible le choc des Anglais, qui se ruèrent sur lui comme un ouragan. Il fit tournoyer sa hache d'armes avec une vigueur et une agilité extraordinaires, et deux des maraudeurs roulèrent à ses pieds, mortellement frappés, tandis que les autres rompaient devant l'éclair éblouissant de cette hache sanglante.

Malheureusement, cet effort suprême avait achevé d'énerver les forces du Castillan ; son sang coulait toujours à travers le défaut de son armure, et il tomba sur ses genoux, sentant sa hache peser lourdement à sa main défaillante et élevant encore son bras gauche pour couvrir la Mauresque de son écu.

— Madame ! murmura-t-il d'une voix sourde et saccadée, tandis que les Anglais, en le voyant tomber, poussaient un hurlement de joie, madame, sautez sur mon destrier, et traversez la rivière. Ne pensez pas à moi. Je saurai bien les empêcher de vous poursuivre.

La Mauresque sourit dédaigneusement et ne bougea pas.

Les Anglais s'avançaient de nouveau contre lui. Un vertige éblouit et aveugla ses yeux. La hache échappa à ses mains, qui se tendirent pour la retenir, et qui retombèrent le long de ses cuissards. Patrick se jeta sur lui en criant :

— Rendez-vous à merci, chevalier !

Par un dernier instinct de courage, le Castillan étreignit et souleva son tronçon d'épée, Patrick crut qu'il se relevait, et recula encore en lui disant :

— Messire, abandonnez cette femme, et vous resterez libre. Vous êtes à bout de forces et vous n'avez plus d'armes ; songez-y.

— Notre-Dame Guesclin ! cria pour toute réponse le chevalier d'une voix éteinte.

— Plus de merci pour lui ! dit un des archers. Achève-le, Patrick.

— Non, répliqua Barillard, un si vaillant chevalier doit être un capitaine de noble race et de riche seigneurie. Faisons-le prisonnier. Il nous payera une grosse rançon.

— Malheur à qui de vous me touchera, damnés ribauds ! dit le Castillan.

— Oh ! nous savons manier délicatement les blessés, messire, répondit Patrick. Tenez-le bien, compaings, pendant que je vais soulever le heaume de son casque. Je verrai facilement si son visage nous promet une meilleure récolte de florins que son armure sans devise. Il a sans doute fait vœu de cacher ses armoiries, ce nouveau Roland !

Puis il se mit en devoir de lever brutalement la visière du casque du blessé, qui se tordait sous cette violence en murmurant :

— Que Dieu te punisse, misérable !

— Oh ! je suis perdue ! dit la Mauresque en serrant son poignet dans sa main.

— Pas encore ! madame, répliqua le chevalier qui l'avait entendue.

Cependant Patrick Barillard était glorieusement venu à bout de son entreprise. Il avait levé le beaume de son adversaire et vu son visage, mais, au lieu de pousser un cri de joie, il jeta une exclamation d'horreur et d'épouvante.

Il avait aperçu un visage livide et tatoué de boutons verdâtres.

— Un lépreux ! s'écria-t-il, et je l'ai touché de mes mains. Maudit soit-il !

— Un lépreux ! répétèrent les Anglais en s'enfuyant à toutes jambes. Que le diable le garde prisonnier !

— Un lépreux ! murmura la jeune femme maure en se rapprochant de lui. Tant mieux. Voilà mon meilleur bouclier. Ces mauvais larrons ne viendront pas me chercher près de lui. Et j'aime mieux être la servante d'un lépreux que le jouet de ces Anglais brutaux.

Elle jeta un regard méprisant sur les fuyards, qui ne paraissaient pas disposés à disputer de nouveau au blessé cette précieuse proie. Elle se crut donc délivrée, et reporta son attention sur son vaillant défenseur, en s'étonnant de voir un chevalier atteint de cette hideuse infirmité.

Quant à lui, il la contemplait d'un regard morne, et voyant qu'elle détournait involontairement les yeux avec une expression de pitié et de dégoût :

— Décidément, dit-il avec une sorte d'ironie, ce Patrick m'a rendu un bien mauvais service ! il aurait dû me laisser mourir dans mon linceul de fer.

— Vous ne me connaissez pas, messire, répondit-elle fièrement. Pour vous servir de toute ma volonté et de tout mon pouvoir, je n'ai pas besoin de regarder votre visage, mais de me souvenir que vous avez un cœur vaillant et un bras vigoureux, auxquels je dois mon honneur et ma vie.

— Je ne vous connais pas, madame, reprit le chevalier. Hélas ! si nous nous rencontrons sur ce champ de bataille, n'est-ce pas une haine commune qui nous y a conduits tous deux, Aïxa ?

La Mauresque tressaillit et se redressa comme mordue au talon par un aspic.

— Vous savez mon nom ? s'écria-t-elle, et, le regardant avec une attention profonde : — Esaü, ajouta-t-elle, vous sons cette armure de chevalier ? C'est vous qui m'avez sauvée ?

— Oui, je vous ai sauvée, quoique blessé et mourant, parce que je vous avais reconnue, répliqua-t-il d'une voix creuse, parce que je voulais laisser à don Pedro une ennemie vivante.

— Et vous avez bien fait, dans l'intérêt de votre vengeance, Esaü Manassès. Oui, j'étais venue avec confiance assister à cette grande bataille ; j'espérais voir la dernière espérance de Pedro s'anéantir, sa dernière défaite s'accomplir, son dernier partisan tomber sous les pieds du cheval de don Enrique. J'ai entraîné mon père Mohamed au secours de ce dernier, et maintenant j'ai peur que le nouveau roi de Castille ne soit vaincu. Entendez-vous, là-bas, au loin, ces cris de « Saint Georges et Guyenne » qui montent dans l'air comme une tempête.

— Oh ! si tous ces princes et ces ricos-hombres avaient fait leur devoir comme le vil lépreux, reprit Esaü, à cette heure les cris de « Castille pour don Enrique » étoufferaient les clameurs des Anglais ! Si vous saviez, Aïxa, au prix de quels dangers je me suis procuré cette armure de chevalier ! mais je voulais ardemment me retrouver en face de don Pedro. C'était mon rêve, mon idée fixe, ma part de paradis. N'avais-je pas tenu, moi, la vie et la liberté de ce glorieux roi, de cet heureux amant, dans ma main de juif, de renégat, de lépreux ? n'avais-je pas eu pitié de lui ? mais je n'avais pas abdiqué ma vengeance, et j'aspirais à le combattre vaillamment, à armes égales, en chevalier, au milieu de son armée. Eh bien ! j'ai réussi. Deux fois je suis parvenu à le joindre dans la mêlée. Il me semblait que mes forces étaient doublées, que je pourrais l'enlever tout armé de son cheval dans mes bras, et le jeter à terre comme un jouet d'enfant. Chose étrange ! ma lance d'armes que je croyais avoir lancée sur sa cuirasse d'un effort suprême, s'y est ébréchée comme sur une armure enchantée. « Messire, m'a crié Pedro en ricanant et en me frappant à son tour de sa masse, la fièvre, rend ton bras débile ! » Et alors, en effet, j'ai senti que l'exaltation et la rage du combat avaient comme un brasier intérieur incendié mon sang, que mon cœur se gonflait en palpitations aiguës et violentes, que le sang injectait et voilait mes yeux. L'accès de fièvre du lépreux faisait trembler le bras du chevalier. C'était encore à don Pedro que je devais cette honte. Quant à lui, son bras ne tremblait pas et son regard visait bien. Ce sang que vous voyez couler, et avec lequel ma vie s'épuise et s'en va, c'est lui qui deux fois lui a ouvert un libre passage. Enfin deux fois don Pedro a eu pitié de moi comme d'un trop faible ennemi ; comprenez-vous, Aïxa ? Dieu protége décidément cet homme.

— Oh ! tu perds tout ton sang, Esaü, dit Aïxa en arrachant l'écharpe qui ceignait sa taille sous le haïk et en se penchant vers le blessé.

— Prenez garde, madame, poursuivit amèrement ce dernier, le sang du lépreux est une contagion qui flétrit, qui dévore et qui fait mourir.

— Quand vous êtes venu à mon aide, avez-vous consulté votre état d'épuisement et de faiblesse ? répliqua la Mauresque en étanchant avec son écharpe le sang du malheureux. Avez-vous calculé vos chances de salut et de mort ? Ah ! si les brillans chevaliers de la cour de don Enrique, moins présomptueux et plus hardis de cœur, avaient fait armes comme toi, Esaü ; s'ils s'étaient montrés aussi bonnes lances, la victoire de leur suzerain ne serait pas douteuse ; mais aucun d'eux n'eût été capable d'une si noble prouesse !

— Ah ! vous prenez mon secours pour une action de courage et de dévouement, interrompit le lépreux. Mais vous oubliez donc à qui vous parlez, Aïxa ? Que m'importe le renom et l'honneur de chevalerie ! Est-ce que tout cela existe pour moi ? Je suis vil, infâme, proscrit de la vie et du contact des autres hommes. Ce serait un crime à moi de leur tendre la main, de leur sourire, de veiller un moribond abandonné de tous, de guider un voyageur égaré dans les solitudes où nous sommes parqués, de partager mon morceau de pain avec un mendiant affamé. Cette armure de chevalier n'est pour moi qu'un déguisement criminel. Si, hors de la bataille, j'osais la porter en montrant mon visage, le visage de l'intrépide combattant, mes frères d'armes m'en dépouilleraient avec des huées, car je ne leur inspirerais qu'horreur et mépris. Ma vie est un fardeau que je donnerais volontiers au premier qui voudrait la prendre, si je n'étais possédé par l'esprit du mal qui a allumé dans mon cœur une soif ardente de meurtre et de destruction. Voilà à quoi tient mon courage. Madame, laissez-moi mourir !

La bataille continuait toujours avec acharnement, sans qu'au milieu des cris et du tumulte de cette mêlée confuse la Mauresque pût rien distinguer. A voir le calme de son visage, on eût dit qu'elle n'attachait aucun intérêt à ce formidable engagement. Elle en attendait, en effet, le résultat avec cette résignation stoïque dont les croyans du prophète ont toujours donné des preuves extraordinaires, grâce à leur foi aveugle dans la fatalité.

— Esaü, reprit-elle après avoir jeté un regard morne et indifférent sur ce champ de bataille, où s'entre-choquaient les armures et se brisaient les épées des plus illustres chevaliers de la chrétienté, don Pedro peut être vainqueur dans cette journée.

— Don Pedro vainqueur ! répéta le blessé en tressaillant comme si elle eût appuyé un pommeau d'épée rougi au feu sur sa blessure béante.

— Eh bien ! si Dieu a pitié de toi, si tu ne meurs pas de ce combat et que tu veuilles me seconder, nous pouvons embarrasser encore et ensanglanter sous de nouvelles ronces les pieds de ce roi triomphant ! Veux-tu vivre pour cette tâche ? Veux-tu inspirer encore, sinon l'admiration, du moins la terreur ?

— Oui, je m'associerai à ton œuvre de ténèbres, Aïxa, si Dieu le permet, répondit Esaü, dont cette voix mordante faisait vibrer les plus secrets sentimens. Autrefois, quand j'étais jeune, naïf, ardent, quand j'avais un visage humain, j'étais ambitieux. L'avenir tout entier m'appartenait. Si j'avais brandi comme aujourd'hui dans ma main une hache d'armes, une épée, une lance, j'aurais, comme d'autres, remporté le prix des tournois. Les éperons d'or m'auraient été chaussés par de nobles dames. Le vaste champ était ouvert devant moi, et j'avais droit à ma part de la moisson. Mais j'ai été arrêté dans ma route par un homme qui, d'un seul mot, d'un seul geste, a brisé toutes mes ambitions, qui a desséché mon cœur et m'a fait hideux de corps et d'âme. Depuis ce jour, j'ai pris les hommes en haine et en horreur. Je suis devenu envieux et jaloux, même des fleurs éclatantes et parfumées que j'aime à écraser sous mes pieds. Je ne ressens plus de joie qu'à briser tout ce qui est beau, tout ce qu'on admire. Tout à l'heure, dans la mêlée, j'éprouvais comme un étrange enivrement à voir tomber sous ma lourde hache de jeunes et beaux seigneurs qui avaient à espérer une longue vie d'amours, de richesses et de plaisirs, et qui allaient mourir avant moi. Oh ! que je souffre, Aïxa.

Et un gémissement lui échappa, arraché par une douleur atroce.

— Je vois que nous nous comprendrons, Esaü, dit la Mauresque.

— Oui, car nous sommes unis par une fraternité de haine, n'est-ce pas ?

— Ce que nous voulons tous deux, c'est la perte de don Pedro.

— Sa perte ! et, dès le commencement de la bataille, je suis blessé et obligé de fuir ! Mais partez, Aïxa. Laissez mourir un misérable qui ne peut plus vous servir. Profitez du temps que Dieu vous donne pour vous sauver.

Mais au moment où la fille de Mohamed allait répondre, elle frissonna en entendant éclater à peu de distance les cris de : « Tue ! tue ! Mort au lépreux ! »

Aïxa et Esaü levèrent les yeux et virent que les archers et les maraudeurs, revenus de leur première épouvante et poussés par la cupidité, s'étaient rapprochés et les entouraient.

Les Gallois bandaient leurs arcs et visaient le chevalier blessé.

— Fais ta prière, lépreux, lui cria Patrick d'un air goguenard.

— Vous voyez bien, madame, dit froidement Esaü, que vous avez eu tort de ne pas m'écouter. Il fallait fuir au lieu de venir en aide au blessé. N'importe, c'est une belle mort que celle-ci, une mort glorieuse, une mort de chevalier, et j'aurais mauvaise grâce de me plaindre.

— Mais je ne veux pas que tu meures, Manassès, s'écria la Mauresque désespérée. Je ne veux pas de ce triomphe pour don Pedro.

— Retirez-vous, madame, cria Patrick avec une courtoisie intéressée. Nos archers vont tirer.

Aïxa étendit la main vers eux :

— Ne craignez-vous pas que Dieu ne paralyse vos membres, hardis compagnons, si vous tuez ce malheureux déjà condamné par lui et qui n'a plus que quelques instans à vivre. Vous lui volez sa justice.

Les soudards anglais éclatèrent de rire et haussèrent les épaules.

— Écoutez, poursuivit la Mauresque éperdue, ce n'est pas pour tuer ce chevalier ni pour rober ses dépouilles que vous êtes revenus. Ce qui vous attire, c'est cette riche litière, c'est moi, n'est-ce pas ? Et vous avez raison, car je me nomme Aïxa et je suis la fille de Mohamed, roi de Grenade.

— La fille de Mohamed ! répétèrent joyeusement les maraudeurs.

— Mon père prodiguerait des trésors pour racheter ma liberté, continua vivement la Mauresque, en voyant qu'elle produisait l'impression qu'elle espérait. Eh bien ! vous voyez ce poignard que je serre dans ma main, je l'enfonce dans mon sein à la première flèche que vous lancez contre ce chevalier, et vous perdez par votre faute une énorme rançon. Mon cadavre ne vous vaudra pas un denier. Si au contraire vous m'accordez la vie de mon défenseur, je consens à vous suivre comme votre prisonnière.

— Compaings ! s'écria Barillard, à quelque chose la générosité est bonne. Montrons-nous dignes de marcher et de maraudeur sous la bannière du prince Noir. Madame, j'accepte vos conditions ; nous laisserons ce damné lépreux crever comme un vieux chien, à loisir. Quant à vous, hâtez-vous de profiter de notre escorte, car les clairons sonnent pour nous rappeler dans nos compagnies, et la bataille devient de plus en plus chaude.

— Baissez ma visière, Aïxa, dit doucement Esaü.

La Mauresque obéit lentement, puis lui faisant un signe d'adieu, elle s'avança vers la litière pour y remonter, lorsque son visage s'éclaira soudainement d'un rayon de joie.

Elle venait d'apercevoir une troupe de routiers bretons, armés de sabres et de haches, qui, d'abord accourue en désordre, venait de se rallier et de se masser à la vue des Anglais et se glissait silencieusement derrière eux pour les surprendre.

— A l'aide ! Castille pour don Enrique ! cria la Mauresque.

— Notre-Dame Gueselin ! répliquèrent avec force les routiers bretons, en se jetant aussitôt sur les Gallois et les maraudeurs, et en les désarmant.

— Grâce et merci ! hurla Patrick en se jetant à terre et embrassant les genoux d'un des Bretons. Et les autres Anglais s'empressèrent de suivre son exemple.

— Que faire maintenant, Georges ? dit ce dernier à un de ses compagnons. Nous sommes poursuivis par les Gascons du capital de Buch.

— Richard, répondit l'autre, nous n'avons plus guère à choisir qu'entre la prison et la mort. Ne tuons pas ces gens-là, et rendons-nous plutôt à eux, afin d'obtenir de meilleures conditions.

— Non, s'écria Aïxa qui avait entendu ce court dialogue. Vous avez encore un moyen de salut. Otez à ces hommes leurs casaques de toile aux armes de Guyenne, endossez-les, et enfermez vos captifs dans les caves de cette ferme, de façon à ce qu'ils ne puissent s'échapper. Vous passerez ainsi facilement à travers les batailles anglaises.

— Excellente idée ! dit vivement Georges.

— A l'œuvre donc sans tarder, reprit Richard.

En un instant les Anglais furent dépouillés de leurs casaques ; les Bretons les vêtirent et une fois ainsi déguisés, les uns entraînèrent nos maraudeurs maugréant contre Aïxa, et les autres, sur la prière de celle-ci, firent un brancard de leurs lances entre-croisées au chevalier blessé et le transportèrent dans le *cortijo*.

A leur entrée dans la salle basse, ils aperçurent étendu sur la table le bon vivandier Bouchard, qui les avait autrefois si généreusement traités dans son hôtellerie de Séville, en l'honneur de leur capitaine Duguesclin, et avec lequel ils avaient déjà renoué connaissance au camp.

Le pauvre homme n'avait pas conscience de tout ce qui venait de se passer, et croyant toujours sa dernière heure arrivée, il s'obstinait à fermer les yeux et à marmotter sa prière d'agonisant.

Ayant cependant cru reconnaître des accens tout à fait bretonnans, il risqua furtivement un œil et le referma aussitôt en distinguant les casaques anglaises. Mais il ne put tarder longtemps à reconnaître qu'il était l'objet des soins les plus empressés, car Richard coupait ses liens et Georges lui vidait une cruche d'eau sur son visage écarlate, tandis que les autres lui faisaient craquer les doigts ou le bourraient de coups de poing pour le ranimer.

— Sainte Vierge ! s'écria le pauvre Bouchard en reconnaissant enfin Georges, Richard et leurs camarades ; est-ce bien vous autres que je revois ainsi blasonnés à l'anglaise ?

Avez-vous donc tourné le dos au capitaine Bertrand pour passer à l'ennemi ?

— Non, digne hôtelier, répliqua Georges en riant ; nous essayons de nous tirer des griffes de l'Anglais, et vous profitez de l'occasion, grâce à Dieu.

— Grâce à Dieu ! répéta Bouchard en regardant de travers le ciel avantageusement remplacé pour l'instant par un plafond de poutres et de vieilles solives enfumées ; dites grâce à vous seulement, car l'intention de Dieu à mon égard était assez claire.

— Bah ! ne lui gardez pas rancune, bonhomme, dit Georges. Hélas ! vous regretterez comme nous le malheureux hasard qui vous sauve, lorsque vous saurez que ce hasard est tout simplement notre déroute.

— Certainement c'est là un malheureux hasard, balbutia le vivandier. Cependant, à vous parler franchement, j'aime mieux vous voir un peu battus que moi cloué mort sur cette table, ajouta-t-il avec un accent de franchise qui ne permettait pas de douter de sa parole. Et si vous m'en croyez, nous allons vider, en l'honneur de ma résurrection, certaine jarre de vin de Murcie que j'ai eu la précaution de cacher sous le fumier de la cour.

— Cette rasade nous rendra des forces, dit Richard, mais d'abord, maître hôtelier, aidez-nous à transporter ce chevalier blessé dans une de vos chambres du haut.

— Un blessé ! fit le vivandier qui seulement alors regarda Ésaü. Quel malheur que ce poltron de *mire* se soit enfui me laissant tout seul pour faire face à tant d'ennemis ; mais il a oublié là-haut toutes ses drogues et tout son attirail.

— Ne vous inquiétez pas des soins qu'exige l'état de ce chevalier, brave homme, dit la Mauresque, je me charge de veiller sur lui.

— Allons ! hâtons-nous, dit Georges, afin de retourner à la bataille s'il y a moyen de rejoindre la compagnie bretonne.

Maître Bouchard conduisit alors les routiers, qui portaient le blessé, à la chambre où il avait été si désagréablement interrompu dans son rôle d'observateur, et ils couchèrent sur un grabat le malheureux Ésaü, qui retenait des plaintes provoquées par de lancinantes douleurs. Puis laissant avec lui la jeune Mauresque, qui avait apporté une cruche remplie d'eau, ils descendirent à la salle basse pour mettre à profit l'offre du vivandier.

— Oh ! j'étouffe ! l'air me manque ! de l'air ! de l'air ! s'écria Ésaü dès que les Bretons eurent disparu.

Aïxa courut ouvrir la petite lucarne afin de laisser pénétrer dans la chambre l'air qui manquait au lépreux, puis elle leva la visière du casque qui emprisonnait douloureusement son visage, et répandit un peu d'eau fraîche sur son front enflammé.

Ésaü sentit alors la fièvre ardente qui le dévorait diminuer peu à peu, et la vie se réveiller en lui.

— Oh ! toutes mes souffrances, je vous les offre, mon Dieu ! et je vous bénirai, murmura-t-il, si don Pedro est vaincu. Horrible incertitude ! Ne rien savoir et rester immobile, inerte, impuissant, et entendre le fracas lointain de la bataille !... Mais écoutez, Aïxa... ne vous semble-t-il pas ouïr crier « Saint Georges et Guyenne ! »

La Mauresque regarda vivement autour d'elle, et aperçut l'escabeau renversé par la chute forcée de maître Bouchard. Elle poussa un cri de joie.

— Ne vous torturez pas l'esprit plus longtemps, Ésaü. En montant sur cet escabeau, je puis par la lucarne embrasser du regard tout le champ de bataille.

— Je vous en supplie, madame, regardez, regardez, dit le lépreux d'une voix étouffée.

La Mauresque s'empressa d'exécuter cette idée dont la première invention appartenait au curieux vivandier, et ses yeux s'attachèrent avidement sur le tableau magique et terrible qui animait la plaine.

— Vous ne vous trompiez pas, Ésaü, s'écria-t-elle aussitôt. Le prince de Galles vient d'enfoncer la cavalerie espagnole, qui est trois fois plus nombreuse que la sienne. Je le reconnais à son armure noire, symbole de mort, et à ses enseignes déployées où sont arborés les lis de France et les léopards d'Angleterre.

— Mais que fait don Tello, cet orgueilleux frère du roi, don Tello, qui hier au conseil a méprisé comme une lâcheté et fait rejeter les prudens avis de Duguesclin ; don Tello qui a poussé le roi à accepter la bataille offerte par ces affamés et ces désespérés ?

— Don Tello, poursuivi par Édouard la lance dans les reins, s'enfuit de toute la vitesse de son destrier, et il entraîne avec lui toute sa chevalerie.

— Oh ! les braves ricos-hombres qui ne veulent pas abandonner leur maître ! s'écria Ésaü avec un amer dédain.

— Voilà don Sancho qui tente de les arrêter dans leur fuite, l'épée à la main.

— Celui-ci était hier moins téméraire que son frère Tello ; il est plus vaillant aujourd'hui. Eh bien ! ces infâmes l'écoutent-ils ? Ont-ils le cœur de se retourner pour voir en face l'ennemi ?

— Non. Quatre de ses chevaliers l'entourent et l'entraînent de force pour le sauver.

— Pour qu'on ne puisse les accuser de l'avoir abandonné et d'être moins vaillans que leur seigneur.

— Les hommes de pied de don Sancho sont refoulés, écrasés, dispersés par la fuite de cette cavalerie. La peur leur donne des ailes. Ils se jettent à la nage et cherchent à gagner l'autre rive.

— Ce sont gens de tempérament délicat, interrompit en ricanant le blessé. Ils aiment mieux se laisser noyer que de souffrir la douleur que la pointe des lances et des épées pourrait leur causer.

— On dirait que les eaux sont teintes de leur sang, poursuivit Aïxa avec douleur. Voici un chevalier anglais de haute taille qui, à lui seul, vient d'assommer plus de trente Espagnols dans l'eau, à coups de hache, et qui les fait plonger dans le fond de la rivière afin qu'ils n'en puissent réchapper. Il semble enfin s'arrêter de lassitude, et lève son heaume pour respirer librement. Par la tombe du prophète ! je reconnais son visage ; c'est notre complice de Séville, Tom Burdett, le redouté capitaine des écorcheurs !

— Ces lâches, qui ne savent pas se défendre, méritent leur sort, dit Ésaü. Et Bertrand qui croyait qu'en les acculant à cette rivière il leur couperait toute retraite ! Qu'il connaissait mal les Castillans et les Génois ! Mais que fait don Enrique ? que fait Duguesclin ?

— Une masse confuse s'agite sur le champ de bataille, répondit la Mauresque ; il est jonché de débris d'armes et de cadavres, qui barrent le passage à chaque combattant. On lutte corps à corps, pied à pied. Ah ! j'aperçois encore un chevalier à la tête d'une troupe nombreuse d'hommes d'armes anglais, qui chasse devant lui, comme des moutons, les arbalétriers génois, après avoir ouvert leurs rangs à force de dards et de flèches lancés par ses archers.

— Serait-ce don Pedro ? demanda vivement Ésaü.

— Sa bannière porte un écusson au pal fiché de gueules.

— C'est la bannière de sir John Chandos, le Duguesclin des Anglais, soupira le blessé.

— L'aile droite de don Enrique a plié sous son attaque, poursuivit Aïxa, mais le géant de Castille, don Martin Ferrand, court à sa rencontre. Leurs lances se brisent en éclats sur leurs cuirasses, mais Chandos est renversé et don Martin reste scellé sur son destrier. Les Anglais veulent relever leur capitaine. Le géant saute à bas de son cheval et attaque sir John avec l'épée ; elle se brise, il enlace alors son adversaire dans ses bras d'Hercule, et cherche à l'étouffer.

— Pauvre fou ! dit Ésaü, comme s'il était possible d'étouffer un homme bardé de fer.

— Mais don Martin chancelle, reprit la Mauresque avec anxiété ; il a été frappé par derrière, au défaut de sa cuirasse, d'un coup de dague. Quelques Bretons accourent à

son aide : il est trop tard... il tombe sous les pieds de son cheval.

— Puissent-ils au moins le venger !

— Non, car voici le transfuge Tom Burdett à la tête de ses malandrins. Ils relèvent sir John Chandos et repoussent les Bretons.

— Mais don Enrique et Duguesclin, ne les voyez-vous donc pas, Aïxa ?

— Seuls ils tiennent encore avec quelques centaines de braves gens, répliqua la Mauresque. On dirait un coin de fer enfoncé au plus épais de la mêlée. L'armée anglaise les enveloppe comme une muraille de plus en plus étroite, mais l'épée de Bertrand troue des brèches sanglantes dans cette muraille. Hélas ! le porteur de la bannière de don Enrique tombe de cheval mortellement blessé. Le roi crie à ses chevaliers d'aller en avant pour relever sa bannière, mais ils n'écoutent pas sa voix ; ils fuient. C'en est fait pour lui de la couronne : don Enrique n'est plus roi de Castille.

— Malheur ! malheur ! s'écria Ésaü. Les Anglais l'ont-ils fait prisonnier ?

— Non ; il se jette comme un désespéré sur l'escadron de Tom Burdett, frappant d'estoc et de taille, à droite et à gauche ; tuant, renversant tout ce qu'il rencontre, et il gagne, lui quatrième, la lisière de la forêt que traverse la rivière de Navarette.

— Merci ! mon Dieu ! dit Esaü. Mais il n'est pas encore sauvé ; don Pedro fera cerner la forêt par sa cavalerie ; il la fera fouiller par ses routiers ; il la fera incendier plutôt que de laisser un si large terrier à son frère. Oh ! tout espoir est perdu.

— Attends encore, reprit la Mauresque. J'aperçois enfin don Pedro ; il abandonne la poursuite de ses sujets fugitifs pour venir se joindre à la multitude qui enveloppe la petite troupe du terrible Bertrand ; il s'arrête devant ce faiseur de rois et le défie. Le Breton lance son cheval à la rencontre de Pedro, et lui décharge sur le casque un grand coup de sabre dont il l'étourdit. Courage, Duguesclin ! Ésaü, toi qui t'es fait chrétien, prie le Dieu du Breton de lui octroyer la victoire.

Le blessé, ranimé par ce récit, trouva la force de s'agenouiller sur son grabat, et se mit à prier avec ferveur.

— Le ciel exaucera ta prière, Ésaü, car don Pedro recule.

— Aide-moi donc, Aïxa, à m'accrocher aux barreaux de cette lucarne, s'écria le lépreux, car je veux voir mourir l'homme que Rachel a aimé.

Mais au moment où la Mauresque jetait un dernier regard sur les combattans, l'écuyer de sir John Chandos sauta en croupe derrière Duguesclin, et, le saisissant avec force par le cou, lui cria de se rendre à son maître, puisqu'il avait assez payé de sa personne pour l'honneur de son nom. Bertrand voyant que tous ses compagnons étaient pris ou tués, remit son épée, non à don Pedro, mais à Chandos, en déclarant à haute voix qu'il se rendait au prince de Galles.

La bataille était gagnée par les Anglais, et la Castille avait de nouveau changé de maître.

Ésaü, qui avait essayé de se lever et de se traîner jusqu'à la lucarne, retomba douloureusement sur son misérable grabat.

XVIII

LE BARON DE TRING ET DE WING PARVIENT A PAYER UNE VIEILLE DETTE, MAIS IL NE CROIT PAS S'ENRICHIR PAR CETTE BELLE ACTION.

Pendant que les Anglais, malgré les fatigues de cette journée, s'acharnaient à la poursuite des fuyards, le capitaine Tom Burdett cherchait, en bon frère d'armes, s'il ne trouverait pas sur le champ de bataille quelques compagnons expirans, dans la pieuse pensée de leur prodiguer, sinon de stériles larmes, du moins de dernières et affectueuses consolations.

Sa charité descendait jusqu'aux moindres détails, et si l'un d'eux portait une écharpe lamée d'or, une chaîne, ou tout autre bijou, même une escarcelle arrondie, Burdett recueillait religieusement ces gages d'amour, ces reliques précieuses qu'il jurait de remettre aux parens ou à la maîtresse des mourans, si le hasard les lui faisait rencontrer dans ses voyages.

Mais il riait mentalement, car il savait que la maîtresse ou la famille du malheureux lui apparaîtraient à coup sûr sous la forme et les traits d'un vieux juif au nez pointu, au poil roux et aux doigts crochus, avec lequel il était en relation suivie d'affaires.

Ce digne seigneur, ployant à la fin sous le poids de ces massifs souvenirs, avisa le *cortijo* voisin ; il espérait s'y reposer d'abord et y trouver ensuite une cachette sûre où il pût déposer son bagage funéraire.

— Holà ! cette masure est-elle habitée ? s'écria-t-il dès qu'il fut à quelques pas de la ferme.

Une voix sourde qui semblait sortir des entrailles de la terre répondit à l'appel du seigneur de Tring et de Wing.

— Oui, capitaine, disait cette voix que Tom Burdett crut reconnaître pour celle d'un de ses anciens routiers, Patrick Barillard.

— Corneboeuf ! où diable nichez-vous donc ? répondit Burdett en cherchant autour de lui.

— Dans la cave, capitaine, dans la cave, d'où nous avons hâte de sortir, mes compagnons et moi.

— Comment, drôles, au plus chaud de la bataille, vous allez vous blottir au frais, dans une cave !

— Hélas ! messire, nous avons été logés par violence dans cet affreux réduit, d'où nous vous conjurons de nous tirer, dit Patrick d'une voix suppliante.

— Maître Barillard, je ne vous croyais pas si prudent, répliqua le seigneur de Tring et de Wing d'un air goguenard.

— Si prudent ! répéta Patrick avec une noble indignation. Enfoncez donc la porte de notre cachot, ne fût-ce que pour regarder les estafilades dont nous sommes parsemés. Jamais peau humaine n'a été plus tailladée que la mienne.

— Maître Patrick, jouis-tu d'une bonne mémoire ? demanda Burdett.

— Pourquoi cela, messire ! répondit Barillard fort étonné de la question.

— Te souviens-tu d'un soir mémorable où je voulus entrer dans Bordeaux après le couvre-feu ?

— Oui, capitaine... C'était une assez belle soirée, balbutia Patrick qui devenait inquiet.

— Mais je trouvai devant moi un assez hargneux portier qu'il me fallut rosser pour pénétrer dans la ville...

— Oh ! messire, croyez que je ne vous garde pas rancune de ces horions...

— Mais moi j'ai à me venger de ton peu de courtoisie envers ton ancien capitaine.

— Hélas ! murmura Patrick, ma fonction de portier de la ville, vous le savez, me faisait alors un devoir d'oublier que j'avais servi sous votre bannière !

— Et moi, consciencieux portier, répliqua Tom Burdett en imitant l'intonation larmoyante du prisonnier, ma charge de capitaine me fait un devoir de ne pas m'abaisser jusqu'aux tristes fonctions que tu remplissais si bien en t'ouvrant la porte de cette cave. Bonne nuit, digne Patrick !

— Au nom du ciel, rendez la liberté à de pauvres diables qui vont mourir ici de faim et d'humidité ! crièrent en même temps Barillard et ses compagnons de captivité.

— Tout ce que je puis honnêtement faire en votre fa-

veur, mes agneaux, c'est d'aller boire à votre santé sans tarder, dit Burdett.

Et, sans s'inquiéter davantage de leurs plaintes et de leurs vociférations, il poursuivit son chemin et pénétra bientôt dans la salle basse où buvait le vivandier, en compagnie de Richard et des autres routiers bretons, ses vieux amis.

— Çà! mon digne hôte, dit-il en s'asseyant à maître Bouchard, confiez-moi la clef d'un de vos bahuts vides, et apportez-moi une jarre pleine, car je ressens une singulière envie de remplir l'un et de vider l'autre.

Quoique Tom Burdett ressemblât beaucoup plus en ce moment à un larron qui n'a pas perdu sa journée d'études sur le grand chemin, qu'à un des principaux héros de la bataille de Navarette, le vivandier devina avec une perspicacité qui faisait honneur à son intelligence qu'il avait affaire à un seigneur de renom, et se mit en devoir de lui obéir aveuglément.

Richard, Georges et leurs compagnons connaissaient le résultat désastreux de la bataille et n'attendaient que l'occasion de déguerpir à la faveur de leurs casaques anglaises, lorsque Tom Burdett les surprit dans la salle où ils se trouvaient réunis.

Ayant reconnu en la personne du nouveau-venu le hardi capitaine d'écorcheurs qui leur avait enlevé, à l'entrée de Séville, le prix de leur rançon, les routiers bretons échangèrent entre eux un coup d'œil significatif et se levèrent respectueusement pour faire honneur au puissant baron.

Trompé par ces marques de déférence, et surtout par leurs costumes, Burdett se crut au milieu des siens; car des aventuriers de toutes nations servaient sans scrupule sous les bannières des chefs de compagnies. Il fronça pourtant ses épais sourcils.

— Ventre-Mahom! s'écria-t-il, est-ce que le maître de cette bicoque vous retiendrait aussi prisonniers à lui tout seul, compagnons? vous vous amusez à boire, retranchés derrière une table, tandis que nos vaillans hommes d'armes poursuivent à outrance les fugitifs!

— Nous venons de transporter ici quelques camarades blessés grièvement, dit Richard avec vivacité, et nous pouvons nous vanter d'avoir fait notre devoir d'honnêtes gens, aussi bien que les meilleures lances de l'armée :

— Calmez-vous, mes enfans, répliqua Burdett, mais j'ai bien le droit de m'enquérir de votre besogne, car je ne suis pas resté les bras croisés.

Et il jeta sur la table les lourdes dépouilles dont il était accablé.

— Oh! nous voyons bien que vous avez joué des mains, messire, reprit Georges en jetant un coup d'œil ironique sur ce butin précieux.

— A quel signe voyez-vous cela, compaing? demanda brutalement Burdett, qui n'avait pas coutume d'entendre facilement raillerie.

— Au sang dont votre masse d'armes est souillée, se hâta de dire Richard.

— C'est celui de ces lâches Espagnols que j'ai fait plonger pour l'éternité dans la rivière! répliqua Burdett dont le visage sombre se dérida; puis par excès de condescendance et de joviale familiarité, il se mit à boire sans façon, en attendant le retour du vivandier, le vin versé pour les routiers.

— Ah! nous savons que vous êtes un rude besogneur, messire, continua Richard, et je vous avoue, au risque de vous blesser, que nous aimerions mieux tous vous avoir à notre tête qu'après nos chausses. Excusez ma franchise.

— Je t'excuse, mon gars, je t'excuse, rassure-toi! dit le baron de Tring et de Wing considérablement flatté de la réflexion du routier.

— Jésus! que de brèches à votre épée! s'écria Georges en se baissant pour examiner la lame du capitaine.

— C'est que les casques et les cuirasses de ces damnés Français sont d'un métal aussi dur que leurs crânes, reprit en souriant Burdett.

— Voyez donc, compaings! poursuivit Georges en avançant la main jusqu'à toucher légèrement l'épée du chevalier Tom. C'est une véritable scie!

Les routiers bretons se pressaient autour du baron avec les démonstrations de l'étonnement le plus admiratif et le plus naïvement flatteur du monde.

Le tard-venu leur abandonna son épée, afin qu'ils pussent s'assurer tour à tour des travaux auxquels il l'avait soumise.

— Mais l'épée n'est rien, c'est le casque qu'il faut voir, s'écria Georges. Mordieu, compaings, regardez donc quelles entailles!

Ce fut alors de la part des routiers un cri général de surprise.

— Bienheureux saint Georges! dit Richard, il faut un rude crâne pour résister à pareil choc.

— Oh! j'ai la tête forte, reprit en riant Burdett.

Puis, détachant son casque, il se mit à examiner avec complaisance son cimier, qui, en effet, était à demi brisé.

— Je sais d'où vient ce coup de maître, continua le baron : c'est mon ancien seigneur don Enrique qui, pour m'épargner le chagrin de lui lancer ma masse d'armes en pleine poitrine, m'a gratifié de cette estocade.

— Par le Christ qui peina en croix! ce vaillant prince avait sans doute à la main un marteau en guise d'épée, et prenait votre tête pour une enclume, observa Richard, en passant de main en main le casque du glorieux Burdett, qui alla rejoindre la masse d'armes et l'épée.

— Ah! s'écria Georges, le poignard du capitaine est intact au moins.

— Et c'est heureux, ajouta Richard, car le manche est d'une grande valeur.

— Ce manche! dit Burdett en l'examinant avec surprise.

— C'est un manche qui a été ciselé à Florence par Valerio, et qui, sans contredit, vaut son pesant d'or, répliqua le routier breton d'un air capable.

— Vous pouvez le croire sur parole, dit Georges, car dans sa jeunesse il a été joaillier ciseleur, mais depuis il a pensé qu'il y avait plus de profit à piller les joyaux tout ciselés.

— A propos, reprit le baron en laissant son poignard aller tenir compagnie à son casque, à sa masse d'armes et à son épée, puisque tu as été joaillier, dis-moi donc à peu près ce que valent les objets que je viens de jeter sur la table.

— Volontiers, messire, répondit Richard en attachant un regard de connaisseur sur les écharpes, les chaînes et les anneaux qu'il passait ensuite à ses amis. Ce sont des objets de prix.

— Mordieu! je le sais bien, dit Burdett.

— Et qui n'ont pas dû vous coûter fort cher, continua le routier.

— Il ne s'agit pas de savoir ce qu'ils m'ont coûté, mais bien ce que je puis les vendre.

Richard se leva et, regardant en face avec hardiesse le terrible écorcheur :

— Je vous dis cela, messire, répondit-il froidement, parce que mon intention est de vous les reprendre au prix coûtant.

— Tu veux rire, n'est-ce pas, ivrogne? s'écria le tard-venu avec dédain.

— Je n'en ai pas plus envie, je vous jure, répliqua le routier d'une voix menaçante, que le jour où nous nous sommes rencontrés aux portes de Séville.

— Quel conte me fais-tu là, ribaud?

— Ce n'est pas un conte, mais un souvenir que je te rappelle, poursuivit Richard en écartant sa casaque anglaise. Tom Burdett, tu es en présence des dix routiers bretons à qui tu as volé l'argent qu'ils avaient ramassé pour payer leur rançon.

— Ah! vous êtes des routiers bretons, s'écria Burdett, dont la surprise et le désappointement se tournèrent aus-

sitôt en fureur. Eh bien! mes agneaux, en qualité de Bretons, vous êtes aujourd'hui mes prisonniers, et si l'un de vous fait mine de vouloir s'enfuir, je le tue sur place.

— Avec quelle arme, redouté capitaine? lui demanda Georges d'un ton de cruelle ironie. Tous les routiers éclatèrent de rire au nez du tard-venu stupéfait.

Tom Burdett s'aperçut seulement alors qu'il s'était en effet laissé peu à peu désarmer comme un enfant.

Écumant de rage, il voulut s'élancer sur le Breton.

— Pas avec ce poignard, que je te plante dans la gorge si tu fais un pas en avant, poursuivit Georges en se mettant en défense.

— Ni avec cette épée, dont je te fendrai facilement la tête, puisque tu n'as plus de casque, si tu fais un pas en arrière, dit Richard en coupant toute retraite au baron furieux.

— Compaings! s'écria Georges, le hasard jette ce capitaine de pillards entre nos mains. Prenons notre revanche.

Les routiers se ruèrent aussitôt sur le terrible Burdett, que la colère et la stupéfaction paralysaient; ils le renversèrent sur la table et l'y garrottèrent solidement au moyen des écharpes de soie qu'il avait lui-même apportées.

Puis ils enfouirent à la hâte, dans un coffre vermoulu, toutes les précieuses dépouilles recueillies par le baron de Tring et de Wing, afin de n'éveiller ni l'attention ni la cupidité des soudards qu'ils pourraient rencontrer.

Cependant Tom Burdett, se voyant mettre ainsi au pillage, poussait des gémissemens ou plutôt des hurlemens affreux, lorsque, se souvenant tout à coup qu'il avait des frères d'armes dans la ferme, il se mit à appeler Patrick Barillard d'une voix désespérée.

— Pourquoi criez-vous à faire envie aux manans que nous écorchions ensemble autrefois, capitaine? demanda ce dernier du fond de sa cave.

— Viens à mon aide, mon hardi et généreux Patrick, répliqua le tard-venu. Les Bretons égorgent ton meilleur ami!

— Hélas! nous nous ferions volontiers rompre les os pour votre service, dit Barillard d'un ton lamentable et caverneux; mais, vous le savez, la porte de notre cachot est solide et bien verrouillée.

— Enfoncez-la!

— Impossible! venez plutôt nous l'ouvrir, si vous pouvez vous abaisser aux tristes fonctions de portier.

— Ah! coquin, murmura Burdett, qui comprit l'insolente raillerie cachée sous cette cordiale réponse, le premier emploi que je ferai de ma liberté sera de te casser les reins!

Et tandis qu'il se tordait sur la table, où il remplaçait avantageusement maître Bouchard, en proférant d'horribles blasphèmes, Richard s'approcha de lui.

— Toi qui as volé sans vergogne la rançon du pauvre routier, lui dit-il, toi qui, plus vil et plus odieux qu'un fossoyeur, ne crains pas de piller les moribonds et de les tromper par des promesses mensongères, je te déclare indigne de porter les éperons de chevalier, et j'emporte d'autant plus volontiers les tiens qu'ils sont en or véritable.

Tom Burdett devenait tour à tour cramoisi, livide, violet, et la table criait sous ses puissans efforts.

— Maintenant, compaings, avant de quitter cette ferme qui nous a servi d'asile, buvons à la liberté de messire Bertrand, dit Georges.

Et il présenta aux routiers le casque du baron de Tring et de Wing, dans lequel il avait versé tout ce que la jarre contenait encore de vin.

— Buvons! acclama Richard, buvons joyeusement, afin d'avoir le droit de dire demain que les routiers de la compagnie de Duguesclin vaincu ont bu à sa liberté dans le casque du baron Tom Burdett vainqueur, et qu'ils ont coupé leur pain avec la fine lame de son poignard de Florence.

Georges fit passer le casque à la ronde, au milieu des éclats de rire, et quand ils eurent bu, les Bretons sortirent du *cortijo*, en emportant le vieux coffre qui renfermait les dépouilles du célèbre pillard.

Il aurait fallu que le vivandier Bouchard fût plus sourd qu'un débiteur pourchassé par ses créanciers, pour ne pas entendre le tapage auquel les maraudeurs relégués dans la cave occupaient leurs loisirs, et les vociférations de rage que poussait le tard-venu; mais avant de délivrer ses hôtes, il voulait laisser à son ami le temps de s'éloigner; il n'entra donc dans la salle où hurlait le capitaine que lorsqu'il les jugea hors de toute atteinte.

— Par la mordieu! s'écria Burdett, si tu tiens à conserver les os de l'enfant de ton père, maudit vivandier, dénoue au plus vite ces écharpes de soie, en ayant soin de ne pas les déchirer, afin que je puisse rejoindre les larrons qui viennent de me dérober mon butin.

— Ah! doux Jésus! dit Bouchard, est-il possible de traiter un si noble seigneur comme un simple vivandier?

Et s'approchant de la table, il travailla avec un grand semblant de zèle à délivrer le chevalier Burdett des entraves qui le retenaient, mais il n'y réussit qu'au bout d'un quart d'heure d'efforts extraordinaires.

A peine le baron eut-il recouvré sa liberté qu'il s'élança dehors, mais la confusion et l'encombrement étaient tels aux environs du cortijo, qu'il dut renoncer à l'espoir d'atteindre les hardis rôdeurs qui avaient si adroitement pris leur revanche de ses méchans tours.

Pendant ce temps, maître Bouchard, fatigué d'entendre Patrick et ses compagnons de captivité geindre d'une voix pitoyable, se décida enfin à ouvrir la porte de leur cachot.

Les Anglais firent aussitôt irruption dans la salle; mais, chose singulière! les malheureux, livides, chancelans, le regard éteint, étaient devenus méconnaissables.

La faim, qui de temps immémorial fut mauvaise conseillère, avait conseillé au malheureux Barillard de faire rafle de tout ce qui lui tomberait sous la dent, pour calmer la faim enragée qui le consumait. En furetant dans l'obscurité, il avait mis la main sur quelques légumes avancés en âge et oubliés dans un coin. Cette trouvaille, qui avait été fraternellement partagée entre les prisonniers, leur avait donné l'idée de pousser plus avant leurs recherches. Ils avaient alors découvert des flacons qui, d'après la forme et les saillies bizarres qu'ils offraient au toucher, devaient contenir des liqueurs et des vins précieux propres à contre-balancer la crudité des légumes dont ils s'étaient régalés. Mais, hélas! à peine eurent-ils absorbé une ou deux gorgées de ces boissons, qu'ils leur trouvèrent un goût étrange et invraisemblable, au point de ne pouvoir en absorber davantage, malgré leur soif ardente. Cinq minutes après les infortunés maraudeurs étaient en proie à des tranchées qui leur arrachèrent ces affreux gémissemens que maître Bouchard crut naïvement faire cesser en les délivrant.

— Misérable empoisonneur! s'écria aussitôt Patrick en se jetant à la gorge du vivandier en signe de remercîment, quelles infernales drogues as-tu donc cachées dans ta cave?

— J'ignore, sur ma part de paradis, ce que vous voulez dire, répliqua Bouchard en essayant de s'arracher de ses mains.

— Nieras-tu donc que ces flacons t'appartiennent? demanda rudement un des Gallois en lui montrant deux des fioles maudites dont il avait inconsidérément goûté le contenu.

— Ces flacons! répliqua Bouchard en pâlissant. Auriez-vous bu par hasard les élixirs qu'ils renfermaient?

— Les élixirs? répéta Patrick terrifié.

— Hélas! oui, les élixirs que le savant mire logé dans cette ferme avait composés pour guérir les blessures de nos hommes d'armes.

— Nous avons bu des élixirs! murmurèrent en chœur les Anglais avec une profonde consternation.

— Hélas! soupira le vivandier, que vont devenir tous ces pauvres blessés?

— Il est bien temps de songer aux blessés, dit Patrick furieux en secouant Bouchard par les épaules. C'est de nous autres qu'il s'agit! Qu'allons-nous devenir, ventre-Mahom!

— Oh! le mal ne sera pas grand, répliqua le vivandier avec bonhomie; au lieu de vous appliquer les élixirs extérieurement, vous les avez pris intérieurement, voilà tout. Le résultat sera peut-être le même.

Les maraudeurs trouvèrent la réponse de maître Bouchard d'aussi mauvais goût que les drogues qu'ils avaient avalées, et ils allaient sans doute faire un mauvais parti à l'infortuné, lorsque Tom Burdett reparut et le saisit par ce qui lui restait de son pourpoint écartelé à quatre Anglais.

— Cet homme m'appartient, dit-il d'une voix tonnante, et j'assomme le premier qui osera toucher à un cheveu de sa tête.

Comme maître Bouchard était plus chauve qu'un genou, cette défense fit rire aux éclats les maraudeurs, mais ils jugèrent néanmoins prudent de déguerpir, sur un signe impérieux du baron.

Le vivandier crut devoir alors lui témoigner toute sa reconnaissance, et se jetant à ses genoux :

— Mon sauveur, s'écria-t-il dans l'effusion de son âme, recevez les remerciemens d'un pauvre diable qui n'oubliera jamais votre généreuse intervention, et qui met à votre discrétion son escarcelle et sa vie!

— J'accepte l'escarcelle d'abord, dit Burdett, et quant à la vie, j'en disposerai peut-être tout à l'heure, si tu ne trouves promptement moyen de réparer le préjudice que m'ont causé les damnés routiers bretons avec lesquels tu buvais si cordialement.

Maître Bouchard se gratta l'oreille et parut réfléchir un instant; puis se penchant tout à coup à l'oreille du baron :

— Les routiers dont vous parlez, lui dit-il mystérieusement, ont transporté dans cette ferme un chevalier castillan blessé que je ne connais pas, mais dont vous tirerez toujours pied ou aile.

— C'est peut-être quelque gentillâtre de campagne, seigneur d'un demi-arpent de terre, interrompit Burdett avec humeur.

— Je ne crois pas, continua le vivandier, car il est soigné par une jeune dame mauresque d'une beauté merveilleuse, et dont la prise doit valoir une fortune. Maintenant, messire, m'octroierez-vous ma liberté pour prix de ce renseignement?

Et il se disposait déjà à s'évader de la ferme, lorsque Burdett lui barra le passage :

— Un instant, drôle! lui dit-il. Avant de t'éloigner, va dire à ces mystérieux personnages qu'un capitaine anglais, touché du récit que tu lui as fait de leur triste situation, les attend dans la salle basse pour les conduire en lieu sûr, avant que la ferme soit saccagée et peut-être brûlée par nos pillards.

— Comment! vous exigez?

— Obéis, ou sinon tu connais ma manière d'encourager les récalcitrans à se soumettre.

— Quoi! non content de m'avoir mis dans la dure nécessité de vous vendre mes hôtes, vous voulez encore que je vous les livre!

Burdett fit un pas vers maître Bouchard en levant sur sa tête ses poings formidables. Le vivandier comprit que toute résistance était inutile, et s'empressa de s'élancer sur les marches de l'escalier qui conduisait à la chambre du blessé.

Burdett se promenait impatiemment en attendant l'effet de ses menaces sur le craintif vivandier, et il était déjà sur le point de monter lui-même au haut du logis, lorsque la Mauresque descendit dans la salle basse, suivie d'Isaü que soutenait complaisamment maître Bouchard.

En reconnaissant le tard-venu, Aïxa laissa échapper un léger cri de surprise et de joie; elle s'avança vers lui avec confiance, car elle se trouvait heureuse de rencontrer, au milieu des dangers qui l'entouraient, un vaillant capitaine sur le dévouement de qui elle croyait pouvoir compter.

Un sentiment bien différent animait le cupide baron. La vue de la fille de Mohamed, que le hasard lui livrait, venait d'exciter au plus haut degré la sordide passion de son âme.

Tout en baisant sans scrupule et sans remords la blanche main que la Mauresque étendait affectueusement vers lui, il se demandait à quelle somme énorme il fixerait sa rançon, et lorsque maître Bouchard, après avoir assis le chevalier blessé sur un escabeau et l'avoir adossé à la muraille, se fut éloigné, il courut fermer la porte au verrou.

— Maintenant que nous sommes seuls, dit Aïxa, expliquez-moi, messire, comment vous avez appris que cette ferme me servait de refuge.

— Par ce poltron qui sort à l'instant, madame, répliqua Burdett.

— Et je l'ai laissé partir sans lui laisser un souvenir, un gage de ma reconnaissance! dit vivement la Mauresque. Il m'a pourtant rendu là un bien grand service.

Le tard-venu sourit, et Aïxa ne comprit pas son sourire.

Malgré son esprit subtil, sa pénétration et ses instincts qui la trompaient rarement, elle n'entrevit pas le piége grossier que lui tendait Burdett.

— Ce manant, en effet, vous a rendu un important service, reprit ce dernier; sans lui, vous tombiez inévitablement dans les mains du premier soudard qui eût saccagé cette ferme, de mon ami Patrick, par exemple, et je ne sais trop comment vous auriez pu vous défendre contre sa brutalité et ses violences.

— Oh! vous le savez, messire, interrompit fièrement Aïxa, mon cœur ne connaît ni les craintes ni les faiblesses d'une femme..... et pourtant, en songeant seulement que je pouvais tomber au pouvoir d'un de ces capitaines anglais si dévoués à don Pedro, ou être livrée à don Pedro lui-même, je me sens involontairement tressaillir.

— Je le comprends, madame, car vous avez poursuivi le roi de Castille d'une haine acharnée, vous lui avez créé des ennemis, vous avez soulevé son peuple contre lui par les moyens les plus terribles... et il pourrait vous demander un compte rigoureux de cette guerre déloyale.

— Croyez-vous prudent de rester plus longtemps dans cette ferme? demanda la Mauresque qui, malgré son audace, pâlissait d'humiliation, de colère et d'effroi à la pensée que Tom Burdett venait d'évoquer dans son esprit.

— Nous partirons dès que vous l'ordonnerez, noble dame, répondit le tard-venu avec sa courtoisie étrange.

— Je suis d'ailleurs, reprit-elle, torturée par de sinistres inquiétudes; j'ai hâte de savoir si dans cette fatale journée, il n'est pas advenu malheur à mon père.

— Je puis, mieux que tout autre, vous aider dans cette recherche, madame.

— Cependant, observa la Mauresque en s'avançant vers la fenêtre, peut-être vaudrait-il mieux attendre la nuit pour que je puisse sortir sans risquer d'être reconnue?

Burdett, cette fois, se mit à rire franchement.

— Qu'importe! dit-il. N'êtes-vous pas en sûreté sous ma protection.

— Ainsi vous consentez, messire, à m'accompagner jusqu'à ce que je sois parvenue en lieu de sûreté?

— Si j'y consens! s'écria Tom Burdett, mais mon intention n'a jamais été de vous quitter comme un discourtois chevalier.

— Oh! merci, généreux capitaine, dit Aïxa. D'ailleurs, s'il nous advenait quelque fâcheuse rencontre, vous pourriez dire que je suis votre prisonnière.

— Nous nous entendons à merveille, madame, car, par ma part de salut! je ne compte pas sur un autre moyen pour vous faire traverser saine et sauve le camp du prince Noir.

— C'est un moyen infaillible en effet, ajouta Aïxa, et le plus naturel du monde.

— Pourtant, il me vient un scrupule que je crois devoir

vous soumettre, madame, dit Burdett d'un ton aussi sérieux que s'il venait de se livrer à une profonde méditation. Ce moyen infaillible et naturel m'obligerait à faire un mensonge, et le mensonge, je dois vous l'avouer, répugne singulièrement à mon caractère et à mes habitudes.

— Je ne m'en doutais nullement, messire, répliqua en souriant la Mauresque, à qui cette réflexion ne causa aucune inquiétude ; mais ne raillons pas à cette heure, car les instans sont précieux pour moi.

— J'y consens, madame ; ne raillons plus, dit Burdett d'une voix haute et ferme. Vous ne pouvez sortir de ce *cortijo* sans tomber dans les mains des capitaines de don Pedro, qui occupent tous les environs du champ de bataille, vous le savez, n'est-ce pas ?

— Je le sais, répondit laconiquement la Mauresque, envahie tout à coup par une sourde angoisse.

— Or, il est beaucoup plus simple de me payer votre rançon à moi qu'à tout autre, continua le tard-venu ; je vous déclare donc très sérieusement, madame, que vous êtes ma prisonnière.

Aïxa frissonna de la tête aux pieds en entendant cette menace inattendue.

— Il est impossible, messire, que vous parliez sérieusement ! s'écria-t-elle d'une voix brisée par l'émotion.

— Vous savez bien, répliqua Burdett d'une voix goguenarde, qu'il est convenu que nous ne raillerons plus.

— Messire, reprit la jeune femme indignée, si vous abusez ainsi du droit de la force, je vous tiens pour le plus félon des chevaliers.

— Les injures de femme me touchent peu, dit le tard-venu ; vous êtes ma prisonnière, et je ne vous rendrai la liberté que contre une bonne rançon.

— Une rançon ! répéta la Mauresque. Ah ! toute ton âme vit dans ce seul mot... Une rançon, pour toi cela vaut mieux que l'honneur, que la justice, que la reconnaissance. Eh bien ! je me vengerai de ta cupidité honteuse en te refusant cette rançon. J'empêcherai mon père de racheter ma liberté. Tu pourras me torturer, tu pourras faire de moi un cadavre, mais non m'échanger contre des sacs de marabolins. Tu auras une prisonnière inutile de plus ; c'est tout ce que te vaudra ta trahison.

— Quand j'use de mon droit, vous m'accusez de trahison, madame, dit Burdett irrité à son tour ; mais quand vous introduisiez dans l'alcazar de Séville des hommes armés dont je faisais partie, afin qu'ils s'emparassent par surprise de votre royal amant, n'était-ce pas là aussi de la trahison ? qu'en pensez-vous, noble fille de Mohamed ?

— Messire, messire, prenez garde ! s'écria Aïxa en dardant sur le tard-venu des regards étincelans de colère ; vous savez que je suis une de ces femmes qui n'oublient jamais une insulte !

— Je vous connais, belle Aïxa, repartit Burdett ; mais, ventre-Mahom ! la rançon que je compte tirer des coffres de votre père vaut bien la peine que je coure quelques risques pour la gagner.

Aïxa lui montra d'une main frémissante le chevalier blessé, qui semblait ne rien entendre et ne rien voir de tout ce qui se passait autour de lui.

— Si cet homme que tu vois immobile et muet n'était pas mortellement blessé, dit-elle d'une voix qui sifflait à travers ses dents fines et aigües convulsivement serrées, tu ne sortirais pas vivant de cette salle, Tom Burdett !

Le baron gallois regarda alors le Castillan avec une corps de sention, et ayant remarqué qu'il portait de ri- dins. il se mit à sourire :

— ndieu ! madame, serait-ce un de vos nouveaux galans ? Merci de m'avoir fait penser à lui ? J'allais peut-être l'oublier ; mais grâce à vous il augmentera le nombre de mes prisonniers.

Ésaü se leva lentement, et, quoique la Mauresque eût arrêté le sang qui ruisselait de ses blessures, l'épuisement de ses forces était tel que, pour arriver jusqu'à Tom Burdett, il lui fallut longer la muraille, sur laquelle il laissait de sanglantes empreintes.

Quand il ne fut plus qu'à deux pas du tard-venu, il s'arrêta, et s'appuya, pour ne pas tomber, à l'un des coins de la table.

Burdett ressentait une vague inquiétude, un sinistre pressentiment en regardant ce chevalier, qui semblait ramper jusqu'à lui, caché dans son armure.

— Je suis ton prisonnier, dis-tu, murmura Ésaü d'une voix rauque ? tant mieux ! car moi, qui n'ai gagné ni fiefs ni châteaux pour payer ma rançon, moi que tous les hommes évitent et repoussent, et dont les enfans ont peur comme du démon ; moi qui suis maudit de tous et abandonné de Dieu, j'aurai donc enfin un toit ou une tente sous laquelle je pourrai reposer ma tête. Merci de ton hospitalité, généreux seigneur.

— Qui es-tu donc ? demanda Tom Burdett en reculant avec un effroi involontaire.

— Je suis un serviteur de don Enrique, à qui tu as autrefois donné l'accolade, et qui vient te proposer de te l'octroyer à son tour, répliqua le blessé.

Et se redressant par un effort suprême de sa volonté, il s'approcha de Burdett avec une lenteur menaçante, et, relevant tout à coup la visière de son casque :

— Je suis ton ancien compagnon Ésaü Manassès, s'écria-t-il. Me reconnais-tu, Tom Burdett ?

Le baron gallois poussa une exclamation d'horreur en apercevant ce visage difforme, où deux yeux ardens, enchassés comme des charbons enflammés, semblaient seuls doués de vie humaine.

— Messire, garde-moi comme prisonnier, continua le lépreux en ricanant, mais je veux que cette femme soit libre, et je t'offre pour sa rançon ma part de la *table d'or* que nous avons robée ensemble à don Pedro de Castille.

Tom Burdett, éperdu, repoussa de sa main ganteléo Ésaü qui le touchait déjà, et s'élançant vers la Mauresque par un bond subit, il la saisit violemment dans ses bras, malgré sa résistance et ses cris. Puis il s'enfuit du *cortijo*, comme poussé par une terreur machinale, tandis que le lépreux, qui essayait de le poursuivre, chancelait ainsi qu'un homme ivre, et tombait lourdement sur le sol, qui gémit sous le poids de son armure.

XIX

LES CHERCHEURS DE CADAVRES.

Le prince de Galles avait fait planter son étendard devant l'entrée du *cortijo*, afin que les chevaliers, écuyers et hommes d'armes qui s'étaient aventurés dans la plaine à la poursuite des débris de l'armée de don Enrique, pussent se rallier autour de la bannière de saint Georges.

Don Pedro, enivré par l'éclatante victoire qu'il venait de remporter, parcourait à cheval les groupes nombreux qui se formaient çà et là pour deviser des prouesses, du butin et des pertes de la journée. Il était prodigue de récompenses envers les uns, de promesses envers les autres, mais il souriait à tous, et chacun se laissait gagner à ce sourire, sous lequel germaient cependant des pensers de représailles vengeresses. Puis une idée fixe, incessante, l'assiégeait au milieu de son triomphe : Qu'était devenu son frère le bâtard ?

Cependant le prince Noir veillait sur sa victoire avec une admirable prévoyance. Il s'occupait du campement des compagnies, car la nuit approchait ; il envoyait chercher à Navarette les approvisionnemens qui l'avaient décidé, lui le chef d'une armée affamée, à donner bataille, et il expédiait à Burgos, à Tolède et à Séville, des messagers chargés d'annoncer aux habitans la défaite et la ruine de don Enrique.

Notre ami Patrick Barillard, malgré ses fatigues et le

tranchées inattendues que lui avait procurées l'élixir souverain pour les blessures, s'était jeté des premiers dans les rangs des pourvoyeurs que le prince envoyait à Navarette.

Il attendait, le cœur bondissant d'impatience et de joie, le signal du départ, lorsque Tom Burdett, qui venait de recevoir l'ordre de partir pour Burgos, de s'en emparer et de s'y installer comme gouverneur, se mit à choisir et à rassembler les compagnons éprouvés dont il voulait faire son escorte.

Il aperçut maître Barillard qui se cachait au milieu de la troupe des pourvoyeurs afin d'échapper aux yeux perçans de son ancien capitaine, et lui fit signe de venir lui parler.

Patrick sentit comme un pressentiment traverser son épaisse cervelle; il détourna la tête, fit la sourde oreille, et tenta de se glisser derrière tous les autres soudards; mais Tom Burdett alla droit à lui, et, le happant par la ceinture, lui fit faire volte-face.

— Où cours-tu avec cette agilité surnaturelle, drôle? lui demanda-t-il.

— A Navarette, messire, répondit Barillard d'un ton piteux, à Navaretto, où j'espère me rétablir des suites d'un jeûne que je n'avais malheureusement pas prévu en quittant Bordeaux.

— Je ne crois pas que tu ailles ce soir à Navarette, répliqua tranquillement le baron, car je vais partir dans un instant pour Burgos, et je t'emmène avec moi.

— A Burgos! s'écria Patrick avec épouvante, mais je ne veux pas aller si loin sans avoir soupé, messire.

— Que dis-tu de cette marque d'estime et de confiance? reprit Burdett, qui feignit de ne pas l'avoir entendu.

— Je dis, noble seigneur, que je suis indigne de tant de faveur, et que je vous engage franchement à mieux placer votre confiance.

— Te souviens-tu, maître Patrick, que je t'ai promis aujourd'hui même de te casser les reins? poursuivit le tard-venu d'un air souriant.

Barillard tressaillit.

— Et vous n'avez changé d'avis que relativement au genre de mort à m'appliquer, d'après toute apparence.

— Choisis! reprit Burdett du même ton affable et conciliant, mais en soulevant comme une plume le maigre Patrick par sa ceinture et le balançant amicalement en l'air.

— Je vous suivrai, messire, je vous suivrai! dit le malheureux affamé en cherchant à reprendre pied sur le sol.

— Va donc rejoindre mon escorte; et montre-toi reconnaissant de ce que je fais ton bonheur malgré toi.

— Oui, noble baron! murmura Patrick avec effort.

Au même instant les pourvoyeurs reçurent l'ordre de partir.

Barillard tourna vers eux des regards humides de douleur et de regrets; puis un soupir formidable s'échappa comme une protestation éloquente de son estomac vide.

L'escorte du capitaine Burdett se composait d'une dizaine de cavaliers au milieu desquels Patrick reconnut la Mauresque enveloppée dans un burnous de voyage.

Elle était montée sur une petite mule fringante, et à ses côtés chevauchaient deux prisonniers grenadins qui avaient pu parvenir jusqu'à elle.

Ces deux hommes lui apportaient une nouvelle terrible.

A les en croire, le roi Mohamed avait péri en combattant un des derniers pour la défense de don Enrique, dans le bois longeant la rivière, où Aïxa avait regardé le roi vaincu se réfugier et disparaître. Nul n'avait vu Trastamara sortir de ce bois, où s'étaient échangés les derniers coups de lance. Aussi le bruit de sa mort s'était-il généralement répandu.

La Mauresque ne versa pas une larme au récit des deux Grenadins; mais un éclair sinistre brilla dans ses yeux, et ses lèvres semblèrent proférer un serment de vengeance. Elle offrait dans sa pensée un holocauste humain au cadavre de son père.

Tom Burdett, après avoir pris congé du prince de Galles, se mit à la tête de sa petite troupe, et chevaucha dans la direction de Burgos.

Pour éviter un long détour, il voulut traverser le champ de bataille, pensant que les ombres de la nuit étendraient un voile assez épais sur cette immense mare de sang pour en cacher l'horreur; mais à peine se fut-il engagé dans cette voie que les chevaux commencèrent à hennir lugubrement et refusèrent d'avancer, malgré les éperons qui labouraient leurs flancs.

A chaque pas, ils s'arrêtaient épouvantés, les oreilles dressées, les naseaux contractés, en sentant des chairs encore vivantes palpiter et tressaillir sous leurs pieds.

La plaine, creusée sous les pas formidables de deux armées, buvait comme une éponge aride le sang des blessés et des morts, des chevaliers et des soudards; elle suintait cette sueur d'agonie; elle se hérissait d'armes tordues et brisées, de panoplies sans maîtres; elle s'affaissait sous des monceaux de cadavres parmi lesquels gisaient, s'agitaient, hurlaient des moribonds ou des blessés; des débris vivans se sentaient parfois engloutir et étouffer sous des entassemens de corps d'hommes et de chevaux dont les entrailles fumaient s'échappant par les bouches béantes et rougeâtres de quelque horrible blessure.

Du sein de cette campagne sinistre s'élevaient de fétides vapeurs.

La Mauresque se rappelait combien la bataille lui avait paru prestigieuse et sublime, lorsqu'au grand jour les armées se heurtaient avec des cris de guerre joyeux et enthousiastes, lorsque les bannières flottaient au vent, lorsque les chevaux caparaçonnés de fer piaffaient, les yeux ardens, sous leurs lourds cavaliers, lorsqu'un seul guerrier dispersait devant lui une compagnie entière, ou que deux champions d'égal renom voyaient leurs soldats cesser de combattre pour assister à leur lutte surhumaine; lorsque enfin de simples écuyers se faisaient tuer pour dégager du péril leur frère d'armes. Un pareil spectacle pouvait bien exalter et enivrer l'âme d'une ardeur héroïque.

Mais, à cette heure silencieuse, Aïxa sortait de ce rêve fiévreux pour entrer dans la réalité froide et morne. La gloire des vainqueurs était achetée au prix de ce sang dont les pieds de sa mule éclaboussaient son burnous. Des cris perdus, des plaintes déchirantes que ne recueillait aucune oreille amie, de vagues murmures ou de lointaines rumeurs s'échappaient de cette plaine, au-dessus de laquelle planaient les corbeaux et les oiseaux de proie, et tous ces bruissemens confondus montaient vers le ciel comme les lamentations d'âmes en peine.

C'était le râle et l'agonie des mourans, c'était leur dernier soupir qui s'exhalait sous la forme d'une prière ou d'une imprécation.

La lune essayait de trouer les nuages noirs amoncelés au firmament; comme une lampe sépulcrale, elle éclairait de sa lueur livide ces hommes enveloppés de leurs linceuls de fer, qui, le matin du même jour, devisaient gaiement et contemplaient d'un regard insouciant cette plaine de Navarette, dernier bivouac où, tous couchés pêle-mêle, ils dormaient maintenant du sommeil redoutable et glacé qui n'a pas de réveil.

A de rares intervalles, Aïxa voyait cependant surgir de ces hideux amas, où les cadavres soutenaient les cadavres, un moribond qui, par un dernier effort, se levait debout comme un spectre en entendant les pas de l'escorte, sourdement amortis par le sang et les débris, et tout moribond criait d'une voix plaintive : « Un prêtre! D'au prêtre, pitié! » On eût dit qu'il voulait échapper à la mort, mais la mort était une vigilante sentinelle qui le ressaisissait bientôt et le rejetait sur sa couche de corps sanglans.

Tom Burdett et son escorte, ne pouvant avancer, mirent pied à terre et continuèrent alors leur route en traînant les montures qui devaient les porter. S'ils échangeaient entre eux quelques rares paroles, ce n'était qu'à voix basse, car ils craignaient de réveiller de leur douloureuse torpeur ces malheureux, qui les suppliaient non de les sau-

ver, mais de les achever, et qui, ne pouvant obtenir cette dernière grâce, les poursuivaient de malédictions et de blasphèmes.

Cette marche lente et pénible les conduisit à la forêt où don Enrique avait disparu, et alors un des Grenadins qui accompagnaient Aïxa s'approcha d'elle :

— C'est ici, madame, qu'a dû tomber le roi Mohamed votre père, dit-il en désignant de la main un large fossé où hommes et chevaux, casques et turbans, épées et cimeterres, burnous arabes et manteaux de Saint-Jacques, étaient entassés pêle-mêle.

Une lutte acharnée avait dû avoir lieu en cet endroit.

La Mauresque arrêta sa mule :

— Messire, dit-elle à Burdett, voici la place où mon père est tombé... Il dort froid et inanimé dans cette fosse gluante de sang... comme un soudard obscur !... Ne vous arrêterez-vous pas un instant afin que je puisse rechercher son corps ?

— Ce que vous me demandez est impossible, belle Aïxa, répondit le tard-venu.

— Impossible ! s'écria-t-elle. Oh ! le rude sort que celui d'esclave. Je ne suis donc maîtresse ni de mon corps, ni de mon âme, je ne puis être une fille pieuse et fidèle, parce que je suis prisonnière d'un chevalier sans cœur. Mon père n'aura pas de glorieuses funérailles; les vautours s'engraisseront de son cadavre, parce que vous m'avez volé ma liberté. Que ne m'ordonnez-vous aussi de sourire et d'oublier la mémoire de Mohamed ! Oh ! soyez maudit, Tom Burdett, et maudite soit la mère qui vous enfanta dans un jour de malheur !

— Noble dame, reprit froidement le baron, je n'ai choisi ce chemin assez lugubre que pour ne pas perdre de temps, car monseigneur Édouard m'a confié une mission qui ne doit souffrir aucun retard.

— Mais moi aussi, interrompit Aïxa, j'ai une mission à remplir, mission cent fois plus sacrée que la tienne, et je l'accomplirai, à moins que tu ne me fasses tuer là-même où mon père a trouvé la mort. La voix et le geste de la Mauresque annonçaient tant de résolution et de volonté, que Tom Burdett parut hésiter un instant. Elle s'en aperçut et continua d'une voix amère : — D'ailleurs, messire, le corps de mon père ne sera pas un embarras pour vous; laissez-moi livrer ce précieux dépôt à ces deux fidèles serviteurs qui m'accompagnent, et ils le transporteront à Grenade.

— Mais, comment espérez-vous reconnaître Mohamed au milieu de tant de cadavres et à la clarté trompeuse de cette lune cachée sous les nuages ? demanda Burdett.

— Oh ! je le trouverai, s'écria la Mauresque avec exaltation, je le trouverai, j'en suis sûre ! parce que ce n'est point seulement avec mes yeux, c'est avec mon cœur que je veux le chercher.

— Faites vite alors, Aïxa, reprit le tard-venu, votre douleur m'a ému, et, pour preuve, je ne mets qu'une condition à la faveur que je vous accorde, c'est de m'octroyer, si vous retrouvez votre père, ses anneaux, la perle des califes incrustée à la poignée de son cimeterre, et la housse traînante de son cheval qui est ornée de pierreries. Ce seront pour moi des souvenirs qui me consoleront de la mort de ce malheureux roi.

— J'y consens, dit la Mauresque avec un dédaigneux sourire.

Et descendant de sa mule, elle se mit à la recherche du corps de son père, guidée par ses deux serviteurs grenadins.

Tandis qu'elle soulevait les morts d'une main ferme et s'attachait seulement aux guerriers dont la tête était recouverte du turban doublé d'une plaque d'acier, Tom Burdett, pour se distraire, s'occupait à vider les poches des cadavres des deux partis, après avoir ordonné aux gens de l'escorte de marcher en avant.

Quelques minutes s'étaient écoulées depuis qu'ils se livraient tous deux à des recherches dont le but était si différent, quand des formes humaines, se glissant dans l'ombre, vinrent s'arrêter à quelques pas d'eux.

— Oh ! oh ! se dit le baron à lui-même en regardant les nouveaux-venus d'un air oblique et presque jaloux, voici, Dieu me damne ! des larrons qui accourent sans vergogne pour dépouiller les morts.

Et il s'éloigna à quelque distance, comme pour ne pas rester témoin d'une si horrible profanation.

Aïxa, dominée par les douloureuses pensées qui agitaient son âme, n'avait pas remarqué la présence des trois hommes qui inquiétaient la conscience de Tom Burdett. Comme elle, ils s'étaient agenouillés ; comme elle, de leurs mains souillées de sang ils soulevaient les morts ; mais c'étaient les casques à cimier doré, et non les turbans, qui attiraient leur attention.

Eux aussi ils cherchaient un cadavre.

La distance qui les séparait de la Mauresque diminuait peu à peu, et une main invisible et puissante semblait les pousser vers elle.

Encore quelques pas et ils allaient se trouver face à face, lorsqu'un de ces hommes à moitié enfoui au milieu d'une montagne de corps meurtris et défigurés qu'il fouillait avec une infatigable ardeur, s'écria :

— C'est lui !

A cette voix, qui ressemblait plutôt au cri sauvage d'un oiseau de proie qu'au timbre d'un gosier humain, Aïxa sentit un frisson glacer tous ses membres, et peut-être allait-elle, saisie d'épouvante, s'enfuir et laisser inachevée la rude besogne qu'elle avait entreprise, lorsque, au moment où elle se relevait, ses pieds s'embarrassèrent dans les plis d'un burnous blanc rayé d'écarlate qui se déchira, et aussitôt un cri déchirant s'échappa de ses lèvres :

— Mon père ! s'écria-t-elle, et elle étreignait avec un transport douloureux le corps de Mohamed, devenu aussi froid que la légère cotte de mailles qui couvrait sa poitrine. Puis elle colla sa bouche frémissante sur celle du vieux guerrier, qui lui sembla tiède encore, réchauffée qu'elle était par son baiser âcre et convulsif.

Elle ne songeait plus qu'à son père. Absorbée dans une extase horrible, elle dévorait des yeux, elle touchait de ses mains fiévreuses ces membres robustes, comme pour bien pénétrer son esprit d'une réalité à laquelle la fille désespérée ne pouvait ajouter foi. Elle ne croyait pas à cette mort si soudaine ; elle doutait ; elle se disait que dans cette enveloppe raidie, muette des lèvres et du regard, l'âme du moins devait veiller et vivre toujours comme une émanation de Dieu que la perte d'un sang grossier ne pouvait éteindre.

Elle ne comprenait plus cette terrible énigme de la mort. Elle embrassait son père et pensait qu'il sentait ses embrassemens ; elle lui parlait d'une voix saccadée, folle, stridente, et pensait qu'il entendait ses paroles incohérentes ; elle le regardait avec des yeux arides de larmes, mais gonflés, et pensait qu'il voyait cette douleur désespérée avec ses yeux éteints. Son cœur se soulevait avec violence dans sa poitrine, et elle mettait la main sur le cœur de son père pour s'assurer qu'il ne battait pas comme le sien.

Cependant l'homme dont la voix avait si puissamment agité la Mauresque était resté agenouillé. Il soulevait dans ses mains la tête d'un mort qu'il exposait aux blafards rayons de la lune, et sur laquelle il attachait un regard étincelant.

— Quoique horriblement défiguré, je reconnais dans ce cadavre mon frère le bâtard, reprit-il d'une voix brève; voilà bien son orgueilleux cimier ! voilà bien son anneau royal et son épée ! C'est bien là toute l'armure du traître ; cette armure qui n'a pas empêché la mort de l'atteindre et de le coucher dans une fosse commune avec ses plus humbles partisans. Puis rejetant le cadavre avec une sorte de cruel dédain, il se dressa tout à coup de toute sa hauteur :

— Enfin ! s'écria-t-il avec un sourire effrayant, je suis roi de Castille à mon tour ; don Enrique a payé sa dette. Cette parole arriva aiguë et pénétrante jusqu'au cœur de la Mauresque; sans se relever, elle tourna lentement la tête,

et son œil étincelant rencontra le regard triomphant du roi. Don Pedro l'aperçut seulement alors, et, chose singulière, lui qui avait si vaillamment combattu dans cette mémorable journée, il recula d'épouvante et de surprise à cette soudaine apparition. — Aïxa! murmura-t-il d'une voix altérée.

— Il est bien mort, n'est-ce pas, ton frère? dit la Mauresque avec un ironique sourire. Pourtant, s'il respire encore, sois clément, don Pedro! achève-le. Il ne faut pas laisser souffrir plus longtemps le fils de ton glorieux père.

— Rassure-toi, Aïxa : don Enrique a vécu, répliqua le roi d'une voix dédaigneuse.

— Et comme tu ne veux pas l'oublier ici sans prières et sans sépulture, noble et généreux frère, comme tu ne te fies à personne pour remplir ce pieux devoir, tu es venu rechercher et découvrir ces chères et sanglantes dépouilles, car tu rêves depuis longtemps d'octroyer à don Enrique de magnifiques funérailles.

— Il mort, bien mort, Aïxa, et avec la vie de ce bâtard rebelle s'est envolée ta dernière espérance. Quand tu es sortie de l'alcazar de Séville, tu pouvais conspirer ma ruine, car j'avais été vaincu par le traître et j'avais dû fuir devant lui. Mais aujourd'hui que nous nous retrouvons face à face, dans ce fossé comblé par les cadavres, au milieu d'une nuit désolée, tu ne peux m'irriter par tes malédictions stériles, car je suis sorti triomphant de la lutte, et depuis que j'étreins dans mes bras ce corps inanimé, je ne me connais plus de rival et d'ennemi!

— Réjouis-toi de ta victoire, orgueilleux justicier! enivre-toi de ta puissance au lieu de t'humilier devant Dieu, reprit amèrement Aïxa ; mais Dieu saura trouver le défaut de ta cuirasse royale. Une voix incessante et terrible te criera, jusqu'au jour où couché dans la tombe tu dormiras toi-même comme don Enrique : Caïn, qu'as-tu fait de ton frère?

— S'il en est ainsi, dit don Pedro irrité, la même voix te demandera sans doute compte de la mort de ton père.

— Mon père! s'écria la Mauresque en portant avec désespoir ses deux mains crispées à son front. Oui, tu as raison, Pedro, et tu sais retourner habilement dans mon cœur la flèche dont je t'ai frappé ; oui, j'ai tué mon père Mohamed comme tu as tué ton frère. J'ai sacrifié ce vieillard noble et bon à mon ambition et à ma vengeance; sa vie a payé la rançon de mon orgueil; mais je me repens du moins, et je viens demander pardon à Dieu de ce sang précieux si follement versé. Ce qui m'a conduite, moi une femme, sur ce champ de bataille, ce qui m'a donné la force et le courage de toucher ces morts, c'est un devoir sacré. Mon père m'aimait et sa confiance en moi l'a perdu. Il est mort par moi, mais je n'ai pas voulu que son corps restât confondu dans la foule de ceux que ne reconnaîtra nul regard fidèle et qui gisent destinés à la pâture des oiseaux de proie. J'ai désiré toucher froides et inertes ces mains qui m'ont caressée et bénie, et fermer ces yeux atones qui ont souri aux premiers regards vagues de mon enfance ; je ne me suis pas crue dégagée de la piété que je lui dois, par sa mort. Je ne suis pas de ces filles qui peuvent passer muettes, aveugles, insouciantes, devant le cadavre de leur père. Que m'importait à moi le dégoût et l'effroi de retourner ces corps sanglans, lorsque j'avais pour but d'obtenir grâce de mon crime et pour espérance de revoir encore le visage de mon père. Il me semblait qu'à regarder seulement l'expression suprême de sa face guerrière, je devinerais s'il était mort en me maudissant ou en me pardonnant. Il a d'ailleurs emporté avec lui tout l'avenir de ma vie, car moi je ne me pardonnerai jamais de l'avoir poussé moi-même dans cette horrible fosse. Oh! que ma vengeance me semble mesquine, hideuse, misérable, au prix de la mort de mon père. Non, à cette heure je ne voudrais pas acheter ta perte même si cher, don Pedro.

— Dieu, le tout-puissant justicier, Aïxa, dit le roi, a voulu que dans ta vengeance tu trouvasses ton propre châtiment.

— Il te sied bien à toi, cœur impie, de parler de la justice de Dieu! reprit la Moresque avec une sauvage exaltation. Mais toi, ce qui t'a poussé à ramper au milieu de ces débris humains comme un dépouilleur nocturne de cadavres, oserais-tu dire que c'est une sainte piété de famille, un généreux sentiment de remords, un élan de chevalerie et d'honneur? Le roi ne répondit pas. Elle continua : — Non, c'est ton insatiable orgueil! la défaite, la ruine, l'humiliation de ton frère ne te suffisaient pas. Tu ne pouvais respirer librement tant que tu le craignais vivant. Tu avais peur de ce bâtard que tu feignais de mépriser, tu avais soif de le voir impuissant à tenir une épée ou un sceptre inerte et glacé. Tu ne te sens fort puissant, sûr de régner qu'à condition de ne rencontrer entre le trône et toi aucun rival redoutable. Oh! c'est vil, lâche et bas, le métier que tu viens faire ici. Ne devrais-tu pas avoir honte, roi de Castille, de te traîner furtivement, à la faveur de la nuit, sur ce champ des morts, comme le vautour qui cherche sa proie? Ne devrais-tu pas avoir honte, toi vainqueur d'une armée, de craindre un homme, un vaincu?

Don Pedro n'avait pas écouté sans colère les sarcasmes incisifs de la Mauresque, et malgré sa ferme résolution de ne lui témoigner qu'un froid dédain, ce fut d'une voix vibrante d'émotion qu'il lui répondit :

— Non, Aïxa, je ne suis pas honteux de ma haine contre don Enrique, ni de la joie que m'a causée sa mort. Le bâtard n'était pas un ennemi loyal, lui qui m'a forcé à le vaincre et à reconquérir mon royaume par l'épée et la lance de chevaliers étrangers. Il n'était pas un ennemi loyal, le traître qui a corrompu mes plus anciens serviteurs et qui a cherché à me frapper au cœur, non pas avec les armes d'un guerrier, mais en m'atteignant dans toutes mes affections.

— Ah! sans doute son grand crime c'est d'avoir voulu te séparer de ta maîtresse juive, interrompit Aïxa avec un éclat de rire strident d'amertume et de mépris.

— Crois-tu donc, pauvre femme que tes railleries me feront renier mon amour, reprit don Pedro avec émotion, car il ne pouvait entendre parler de sa bien-aimée sans un trouble profond. Don Enrique a été perfide et cruel en cherchant à écraser et à avilir, par l'entremise de son fidèle agent Augustin Gudiel, la fille de Ben-Levi, innocente et faible victime, coupable seulement de m'aimer; il avait si habilement su attiser la haine populaire contre elle que, de son vivant, je n'aurais jamais osé faire éclater publiquement mon amour. Il m'eût fallu le renfermer dans mon cœur, comme un secret honteux, par crainte de donner une arme terrible à mes ennemis. Voilà pourquoi je me réjouis de la mort de mon frère le bâtard.

— Tu te réjouis devant un cadavre, fratricide! tu n'as qu'une image au cœur, celle de Rachel, quand la pitié seule envers ce noble prince devrait t'arracher des larmes! répliqua la Mauresque exaspérée par ce nouvel et naïf aveu de la passion fanatique du roi pour la juive. Prends garde que Dieu tôt ou tard ne te punisse de cette joie impie et sacrilège.

— Dieu a choisi ses victimes en frappant don Enrique et Mahomed, dit avec calme don Pedro ; soumets-toi à son arrêt, Aïxa, car les efforts d'une haine aveugle seront broyés comme des grains de sable par sa volonté.

— Me soumettre! s'écria-t-elle ; baiser comme le chien immonde la main qui m'a chassée de l'alcazar de Séville, et à qui je dois la mort de mon père, le seul être que j'aimais en ce monde! oh non! Ta victoire, loin de détruire la haine que je t'ai vouée, ne la rendra que plus implacable. Ce n'est plus un affront personnel que je tiens à venger ; c'est la sainte rançon du sang de Mohamed que je viendrai te demander.

— Va donc, pauvre femme, répondit don Pedro. Je t'aime mieux pour ennemie avouée que pour amie douteuse. Je ris de tes folles menaces.

La Mauresque considéra ces paroles comme un défi, et, se relevant d'un bond soudain, elle s'élança vers le roi de Castille ;

— Avant de rire de mes menaces, dit-elle d'une voix de prophétesse inspirée, tandis que ses yeux égarés semblaient plonger dans un avenir inconnu, attends, et tu verras si je sais me venger. Je te le dis en face, don Pedro, sur ce sol mouvant de cadavres, chaque fois que tu me trouveras sur ton passage, notre rencontre sera signalée par quelque événement funeste et fatal.

— Pour don Pedro ou pour la Mauresque Aïxa ? demanda le roi avec un sourire contraint, car je trouve sur mon chemin à cette heure et je vois dormant à jamais l'un près de l'autre le bâtard et ton père, mes deux plus fiers ennemis.

— Patience ! repartit Aïxa d'une voix sourde. Puis se penchant vers le corps enveloppé du burnous blanc rayé d'écarlate que don Pedro venait de lui désigner, elle le souleva dans ses bras et fit signe aux prisonniers grenadins de l'aider à l'emporter. Se tournant alors une dernière fois vers don Pedro, elle lui montra en signe de menace son lourd et terrible fardeau, en répétant d'un air grave et convaincu : — Patience ! ô roi vainqueur !

Elle s'éloigna ensuite avec une lenteur solennelle, foulant aux pieds les morts.

Tandis qu'elle se dirigeait vers la rivière que l'escorte devait traverser, Tom Burdett la rejoignit et lui dit à voix basse :

— J'espère que vous n'avez pas oublié votre promesse !

Aïxa fit un signe aux deux Grenadins, qui remirent au tard-venu les anneaux de Mohamed, son cimeterre orné de la perle des califes, et la housse de son cheval alourdie par les pierres précieuses.

Puis tous trois déposèrent doucement sur la berge de la rivière le corps du roi de Grenade, pendant que Burdett faisait sonder le gué, et la Mauresque s'agenouilla pour adresser à Dieu la prière que l'apparition de don Pedro avait interrompue.

En ce moment, les serviteurs de ce dernier, qui portaient le corps de don Enrique, vinrent s'arrêter à quelques pas d'elle, se sentant épuisés de fatigue après avoir combattu tout le jour et fait pendant la nuit leur longue et pénible recherche.

Le roi les suivait, l'esprit absorbé dans une extase de joie.

— Puisse le prophète me mettre un jour en face du meurtrier de mon père ! murmurait Aïxa.

— Si je retrouve un jour la bonne lance qui a renversé le bâtard, murmurait don Pedro, ne fût-ce qu'un homme d'armes, qu'un écuyer, qu'un varlet, je jure Dieu de lui octroyer un des plus riches comtés de Castille.

La Mauresque, les yeux fixes et brûlans, ne pouvait se résoudre à se séparer de son père.

Don Pedro avait hâte de retourner au camp afin de pouvoir dire à tous :

— Je suis réellement à cette heure roi de Castille et de Léon.

Tout à coup Aïxa poussa un cri qui n'avait rien d'humain, un cri où se confondaient la joie, la surprise et une sorte d'effroi superstitieux.

Elle venait de sentir battre doucement sous sa main le cœur de son père.

— Il vit ! s'écria-t-elle d'une voix gutturale, il vit ! Dieu m'a exaucée ! Dieu m'a pardonné. Et d'une main frémissante elle écarta les plis du burnous, elle détacha la cotte de mailles de Mohamed pour qu'il pût respirer plus librement. Elle baisa ses lèvres pour les réchauffer de son souffle ardent.

A ce cri, don Pedro sentit un froid mortel congeler le sang dans ses artères. Un voile épais s'étendit devant ses yeux. Par un geste soudain et involontaire, il posa une main sur le cœur de son frère, tandis que de l'autre il cherchait son poignard.

Ce cœur restait muet et glacé.

Au même même instant, dans le silence mystérieux de la nuit, un bruit étrange parvint aux oreilles du roi de Castille.

La berge était couverte, comme la plaine, de corps sanglans dont les pieds baignaient dans l'eau, qui avait pris une teinte rougeâtre.

Ce bruit ressemblait d'abord au clapotement des pieds ferrés des chevaux dans le sable et la vase, puis au choc de ces fers humides contre des armures.

Poussé par une curiosité irrésistible, don Pedro jeta un regard inquiet et avide sur les joncs qui bordaient la rivière.

Il crut rêver en les voyant s'écarter brusquement, et l'acier poli d'un casque s'élever au-dessus de leurs panaches verdoyans.

Un chevalier monté sur un destrier au poitrail de fer surgit du sein de ces roseaux. Derrière lui apparurent d'autres guerriers qui semblaient grandir au fur et à mesure qu'ils avançaient.

Don Pedro étourdi, épouvanté, courut vers la Mauresque, qui appelait son père d'une voix plaintive, et lui posa la main sur la bouche sans détacher son regard de cet étrange escadron que la rivière avait ainsi gardé comme un asile invisible.

Et pendant ce temps, toutes ces ombres, enveloppées d'armures, semblables à des fantômes évoqués par une puisssance surhumaine, venaient s'aligner sur le rivage.

La lune avait percé les sombres nuages et jetait sur cette scène une lueur blafarde. Don Pedro avait fait signe à ses deux compagnons et aux Grenadins de se coucher à terre, et lui-même s'était courbé à terre, à côté de la Mauresque sur le corps de Mohamed.

Le chevalier qui paraissait être le chef de l'escadron silencieux tourna alors la tête vers la lisière de la forêt.

—En avant, mes fidèles ! dit-il d'une voix brève et sourde. Nous nous reverrons encore une fois, mon frère !

Don Pedro crut devenir fou de stupeur. Il avait reconnu don Enrique, le vaincu, le détrôné, le mort; don Enrique dont la visière levée laissait voir le pâle visage fier et menaçant, don Enrique qui semblait plus vivant que lui.

Il voulut crier, mais la voix étranglée dans son gosier paralysait l'effort de sa volonté. Il voulut se relever, mais il eut peur du silence et de la solitude où il se trouvait; il eut peur d'être enveloppé par l'escorte du bâtard, peur de voir tous ces morts qui couvraient ce champ de bataille se relever un à un pour se grouper autour de lui et défendre leur maître. Il voyait déjà leur légion formidable s'avancer, et machinalement il ferma les yeux, tandis que les plaintes de ces âmes en peine bruissaient à ses oreilles comme des trompettes fantastisques.

Cependant le hardi seigneur secoua bientôt cet accès de frayeur, étrange dans un esprit si ferme et si intelligent. Tout était resté calme et silencieux autour de lui, et il se leva avec l'intention de ne pas lâcher cette proie qui semblait le braver ; mais déjà don Enrique et son escorte, s'éloignant au galop, filant comme des flèches, se perdaient dans la profondeur du bois, avant que don Pedro eût eu la force de faire un pas en avant ou de pousser un cri d'alarme.

— Merci, mon Dieu ! mon père vivra ! dit alors la Mauresque dont les yeux ne s'étaient pas détachés un instant du visage de Mohamed. Puis, relevant la tête avec une expression indicible, elle regarda le roi, et lui dit étonné :
— Pourquoi es-tu ainsi pâle et tremblant, don Pedro ?

— Parce que je viens de revoir mon frère... mon frère vivant, libre, armé !... répondit-il d'une voix pleine d'angoisse.

— Et tu n'as pas appelé à ton aide tes nombreux chevaliers ? demanda froidement la Mauresque.

—J'étais seul, Aïxa... D'un mot je pouvais le faire envelopper par toute une armée... mais d'un seul coup d'épée il pouvait me renverser à ses pieds avant qu'un de mes chevaliers se réveillât.

— Que sont donc devenus ton courage et ton audace ? reprit dédaigneusement Aïxa.

— Mon courage est resté là où est Rachel ! dit le roi. Je veux la revoir, et, tant que je ne l'aurai pas revue, je crain-

drai la mort... Mais, ajouta-t-il avec un frisson convulsif, il est impossible que don Enrique ait chevauché en chair et en os devant moi... C'est un mauvais rêve qui a fait passer son fantôme devant mes yeux!... c'est un rêve, puisque je regarde, puisque je touche là, sur les revers de cette berge, ce cadavre revêtu de son armure et qui porte au doigt son anneau.

La Mauresque se mit à rire.

—Pauvre don Pedro! Rachel t'a ôté ton courage, t'a rendu faible et craintif comme l'enfant qui a peur de son ombre; mais a-t-elle aussi frappé ton esprit d'aveuglement?

Que veux-tu dire, Aïxa? reprit le roi en arrachant l'anneau du doigt raidi du cadavre.

— Ne vois-tu pas, clairvoyant seigneur, que ce corps est celui d'un fidèle serviteur do don Enrique qui se sera dévoué pour son maître, et qui, pour assurer son salut, a changé d'armure avec lui dans le bois?

—Que tous les saints m'assistent si tu devines juste, Aïxa!

— Ne t'avais-je pas dit tout à l'heure d'attendre et de prendre patience, dit-elle tandis que ses yeux étincelaient d'une joie cruelle. Souviens-toi de ma prédiction, don Pedro. Nous nous sommes rencontrés cette nuit pour la première fois, depuis ton retour en Espagne.

Tu vois que je sais tenir mes promesses. Un événement funeste pour toi a suivi cette rencontre, puisque je t'ai fait assister au réveil do Mohamed et à la résurrection de don Enrique.

— Oh! tu es une prophétesse de malheur, Aïxa!

— Et je garde aussi une prophétie à la fille de Ben-Levi, reprit la Mauresque implacable.

— Tais-toi, tais-toi, bouche pétrie de fiel et de venin! s'écria don Pedro d'une voix menaçante, en s'avançant vers elle. Je dédaigne tes injures, mais je te défends d'outrager Rachel.

— Oh! elle a toujours de vaillans champions, la juive, reprit Aïxa, tandis que moi je n'ai pour me défendre que ce pauvre père que je viens à peine d'arracher à la mort. Don Pedro se repentit de son premier mouvement et chercha à comprimer sa colère. —Est-ce que le souvenir ds Rachel te rendrait assez lâche pour frapper une femme? poursuivit la Mauresque avec son ironie provocante. Que peux-tu craindre pour ta maîtresse de la haine d'une misérable esclave, toi qui es redevenu un puissant roi? D'ailleurs, n'est-ce pas de ma part une action loyale de t'avertir des dangers qui menacent ta bien-aimée sur cette terre d'Espagne où tu es un maître victorieux et redouté. Veille donc sur elle, don Pedro, avec amour, avec jalousie, avec défiance! garde-la des poisons subtils et des couteaux cachés dans les manches des robes jaunes, car, je te le répète, beaucoup de mains ennemies sont tournées contre elle! Que tes plus dévoués serviteurs lui servent de boucliers! et surtout ne laisse pas approcher d'elle les juifs, ses frères, qui pouraient lui vendre de ces précieux parfums dont est morte ta royale épouse Blanche de Bourbon!

A ce souvenir, à ce nom évoqué avec une perfidie inouïe, don Pedro jeta un cri de rage et porta la main à sa ceinture de cuir pour y chercher son poignard.

— En route! cria de loin la voix rude de Tom Burdett. Hâtez-vous, belle Aïxa, de remonter sur votre mule. Maître Patrick vient de trouver le gué.

La Mauresque se tourna vers ses deux serviteurs :

— Allez! dit-elle; transportez Mohamed jusqu'à notre chère Grenade, comme s'il ne devait pas renaître à la vie. Nous nous reverrons encore, don Pedro.

Et après avoir salué le roi de son rire railleur, elle remonta sur sa mule et rejoignit tranquillement l'escorte, tandis que son ancien amant la suivait des yeux, le cœur saisi d'angoisse.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue du Croissant, 16.

Emmanuel Gonzalès.

CHRONIQUES DU TEMPS DE DUGUESCLIN

ÉSAÜ LE LÉPREUX

QUATRIÈME PARTIE

LES DEUX FAVORITES

I

DE QUELLE MANIÈRE LES MENDIANS DE SÉVILLE ENTENDAIENT LA CHARITÉ.

Deux mois s'étaient écoulés depuis la grande bataille de Navarette (1).

Don Pedro et le prince Noir avaient fait leur entrée dans la noble cité de Séville, au milieu des mêmes acclamations enthousiastes qui avaient accueilli l'entrée de don Enrique.

Tom Burdett commençait à se trouver le plus heureux des barons, et la raison en était bien simple.

Sur une petite place voisine de Triana, il avait avisé, le jour de l'entrée royale, une grande maison mauresque, dont les murs blanchis à la chaux tranchaient crûment avec l'indigo du ciel : les ombres étant bleues au lieu d'être grises sous ce ciel d'un azur étincelant, la moitié de la place semblait argentée par le clair de lune et l'autre dorée par le soleil.

Les fenêtres de cette maison se découpaient dans la muraille avec des balcons, des trèfles et des colonnettes de marbre blanc, encadrées dans de grands panneaux de briques en losanges. C'était le logis de ville du comte Gonzalo Mexia, et la famille de ce seigneur l'habitait encore avant la nouvelle de la défaite de Navarette.

Le comte, au lieu de garder comme beaucoup d'autres nobles une prudente neutralité, s'était jeté, l'épée haute et l'escarcelle ouverte, dans le parti de don Enrique. Il s'était rangé sous la bannière de ce prétendant, à la tête de soixante hommes d'armes équipés à ses frais.

Mais Gonzalo Mexia, épouvanté du dénouement de cette sanglante journée que les plus sages n'avaient pu prévoir, n'osa pas retourner à Séville, et aima mieux se condamner à un exil volontaire que de s'exposer à comparaître au tribunal du justicier.

Le premier acte de don Pedro fut de confisquer, au profit des chevaliers anglais et de ses partisans espagnols, tous les fiefs et domaines abandonnés par les ricos-hombres qui, après avoir servi la cause du bâtard, l'avaient sans doute suivi dans sa fuite. Il se souvenait que don Enrique victorieux avait octroyé à Bertrand Duguesclin le comté de Trastamara et la riche seigneurie de Molina, à sir Hugh de Calwerley le comté de Carrion, à son frère d'armes Pennica, chef des auxiliaires aragonais, le marquisat de Villena.

Tom Burdett avait si fort admiré la maison mauresque de Gonzalo Mexia, qu'il n'avait pas voulu choisir d'autre logement. Il s'y était installé de son autorité privée.

Il paraît que cet heureux choix obtint l'approbation du roi de Castille, car dès le lendemain Tom Burdett obtint en partage, comme faveur de don Pedro, la maison et tous les domaines du comte fugitif.

(1) L'auteur a raconté les détails de cette terrible journée à la fin de la troisième partie de *Ésaü le Lépreux*.

A partir de ce jour, les largesses du roi ne cessèrent de pleuvoir sur l'heureux baron de Tring et de Wing, dont l'animosité contre son nouveau maître s'éteignait peu à peu, et qui pensa enfin sérieusement à rappeler sa femme en Espagne, espérant l'éblouir par l'éclat de sa brillante position.

Don Pedro tenait en effet à faire oublier au baron gallois tous ses motifs de ressentiment, afin de l'engager si bien à son service qu'il pût disposer de lui chaque fois qu'il en aurait envie.

Il comprenait que la présence de la Mauresque dans la maison de Burdett ne permettrait plus à ses frères de lait de continuer le rôle qu'ils avaient joué avec autant d'audace que de bonheur au château de sir Stephen Cosington. Entre autres fonctions, le tard-venu avait été nommé gouverneur de la citadelle et de la tour de l'Or, dans laquelle le capitaine avait été emprisonné.

Un matin, il reçut la nouvelle que sa femme, à laquelle il avait mystérieusement mandé de venir le rejoindre, était arrivée à quelques lieues de Séville.

Il résolut d'aller au-devant d'elle, et descendit dans le *patio*, cour de la maison, qui était orné de colonnes et pavé en mosaïque, afin de monter à cheval sur-le-champ. Pendant qu'il donnait ses ordres à son écuyer et aux pages qui devaient l'accompagner, il aperçut sa noble esclave Aïxa assise sur les marches de marbre de la fontaine qui s'élevait au milieu du *patio*, entourée de vases de fleurs et de lauriers roses.

Il s'avança vers elle sans que la Mauresque fît un mouvement ou parût s'apercevoir de sa présence. Il la toucha du bout de sa houssine, elle tressaillit et lui décocha un regard d'un éclat insoutenable.

— Aïxa, lui dit-il brusquement, vous êtes-vous enfin décidée à envoyer un message à votre père?

Elle haussa les épaules, s'enferma plus étroitement dans les plis de son burnous, et ne daigna pas répondre.

— Ainsi, c'est un parti pris, continua-t-il, vous persistez à ne point faire verser dans mes coffres les six mille *dinars* d'or que j'exige pour votre rançon.

— Croyez-vous donc, messire, que le roi de Grenade soit un pillard aussi heureux que vous, pour me racheter à si haut prix?

— Ainsi vous préférez l'esclavage à la liberté, demanda Burdett sans s'offenser du sarcasme.

— Quand le maître est humain et généreux l'esclavage est doux, répliqua la Mauresque avec ironie.

— Vous me flattez singulièrement, madame dit le tard-venu surpris de cet éloge.

— D'ailleurs, messire, poursuivit-elle, je ne donnerai pas un dinar pour ma rançon, quand je devrais périr sous le fouet de votre majordome.

—Très bien, noble dame, reprit le baron. Je tenais seulement à connaître votre décision formelle; vous allez comprendre pourquoi. Comme vous venez de le dire, jusqu'à ce jour l'esclavage a été doux pour vous. Je vous ai traitée comme un chevalier courtois devait traiter la fille d'un roi, ce roi fût-il Sarrasin et païen. Vous avez trouvé dans mon logis le calme, le repos, les habitudes qui vous rendaient si cher le souvenir de l'alcazar de Mohamed. La liberté seule vous a manqué, mais les femmes maures ignorent la liberté. Cette maison même, dans l'enceinte de laquelle tous mes serviteurs avaient ordre de satisfaire à tous vos désirs, d'obéir à tous vos caprices, cette maison vous rappelait celles de la ville où vous êtes née. J'espérais qu'un pareil traitement adoucirait votre esprit farouche. Mais aujourd'hui, puisque vous vous opiniâtrez dans votre folle volonté, je dois vous apprendre qu'il faut désormais vous soumettre aux devoirs que vous impose votre mauvaise fortune.

— Faites-les moi donc connaître, messire, dit la Mauresque avec un air de résignation et d'indifférence qui irrita le tard-venu.

— Jusqu'à présent vous n'avez appris qu'à commander, madame, continua-t-il, vous apprendrez à obéir. Des femmes se sont agenouillées devant vous pour vous servir et vous parer comme une idole; vous aurez maintenant une maîtresse à servir et à parer à votre tour. Il faudra vous montrer soumise et empressée, écouter avec un sourire humilié les reproches, les plaintes, les emportemens mêmes de la noble dame, chercher à lire dans son regard pour prévenir ses volontés, être enfin à ses ordres à toute heure du jour et de la nuit. Peut-être avez-vous été quelquefois dure et cruelle envers vos esclaves, belle Aïxa; souhaitez donc que la femme de votre maître ne vous ressemble pas.

La Mauresque releva fièrement la tête.

— Je subirai ma condition d'esclave, messire; mais si je la trouve trop rigoureuse, je sais comment on peut délivrer son corps et son âme.

—Vous ne serez pas réduite à une si fâcheuse extrémité, dit Tom Burdett. Ma femme est un ange de douceur avec tout le monde... excepté avec moi, pensa-t-il... et si vous remplissez loyalement votre devoir, vous n'aurez pas à vous plaindre de votre sort. Un sourire altier plissa les coins de la bouche d'Aïxa. — Vous doutez de mes paroles, pousuivit-il avec une fausse bonhomie; pourtant je ne dis que la pure vérité. D'ailleurs, vous connaissez votre nouvelle maîtresse, car la belle et noble dame que je vais ramener dans mon manoir avant deux heures est la fille de Samuel Ben-Levi, l'ancien trésorier de don Pedro.

—Rachel! s'écria la Mauresque avec une effrayante expression de stupeur, puis une teinte livide s'étendit sur ses traits convulsivement contractés, tandis que la grille du *patio* s'ouvrait devant le baron de Tring et de Wing, dont le palefroi hennissait et piaffait d'impatience. Aïxa, qui ne pouvait proférer une parole et qui sentait ses genoux chanceler, étendit machinalement la main comme pour le retenir, mais Burdett, riant aux éclats du coup habile qu'il venait de frapper, sauta lestement en selle et partit au galop, suivi de son écuyer, de deux pages et de deux varlets armés. La Mauresque resta ainsi pâle et affaissée par la douleur, jusqu'à ce que l'orage soulevé dans son cœur éclatât en sanglots; alors s'abandonnant aux élans furieux de sa colère, elle se tordit les bras avec désespoir, et jeta des imprécations qui semblaient annoncer un accès de délire, Ses prunelles horriblement dilatées, ses lèvres contractées et ses longs cheveux épars donnaient à sa physionomie une empreinte sinistre; elle foulait aux pieds son petit bonnet de velours semé de pierreries, et déchirait lentement le voile brodé qui tombait jusqu'à ses genoux, en murmurant:—A quoi bon une si riche parure pour une esclave!— Mais bientôt épuisée, haletante, se repliant sur elle-même, elle cacha sa tête brûlante dans ses deux mains, et on eût pu la prendre pour la statue de quelque Naïade accroupie au bord de la fontaine, si des tressaillemens convulsifs n'avait de temps en temps trahi la palpitation de la vie sous les plis rigides du burnous. Ses yeux ardens semblaient avoir desséché ses larmes. Nul cri, nul sanglot ne s'échappait plus de sa poitrine. Seulement, à travers ses dents rougies du sang de ses lèvres, elle répétait avec l'obstination de l'idée fixe : — Esclave de Rachel! esclave de la juive!

En effet cette nouvelle l'avait frappée comme un coup de foudre.

Avant de mettre Tom Burdett au défi, Aïxa avait envisagé sa nouvelle position dans sa plus rigoureuse réalité. Elle avait interrogé son cœur, et elle s'était senti assez de force et de volonté pour lutter contre l'avaricieux tard-venu, mais elle n'avait pas prévu que Rachel interviendrait dans la lutte.

Si elle avait été froissé dans son amour, humiliée dans son orgueil, lorsqu'elle était presque reine, par Rachel qui n'était que la fille d'un misérable juif; si cette belle rivale avait eu la puissance de détruire tous ses projets ambitieux, tous ses rêves de grandeur et d'avenir, à quelles hontes, à quelles tortures ne devait-elle pas s'attendre lorsqu'elle serait soumise, elle la fille d'un roi, à l'autorité de cette rivale devenue la femme de Tom Burdett.

Cependant se racheter c'était avouer sa faiblesse et son impuissance; c'était déserter la lutte et fuir lâchement,

après de vaines menaces. Elle résolut donc de rester, quelque douloureux que fût le supplice, et, ce parti une fois arrêté, elle songea qu'elle pouvait faire servir au malheur de Rachel ce sort humiliant qu'elle acceptait.

Bien des projets de vengeance traversèrent son esprit. Elle combina avec une merveilleuse sagacité et envisagea rapidement tous les moyens d'action que le hasard ou la fatalité avait mis en ses mains; elle les analysa froidement un à un, et ses traits, qui pendant ce temps avaient été bouleversés par une étrange mobilité, reprirent tout à coup leur calme et leur beauté régulière. Le sourire épanouit de nouveau ses lèvres rouges comme la grenade en fleur. Elle venait d'entrevoir dans l'avenir le moyen d'accomplir sa vengeance et de pousser ses trois ennemis dans le même abîme.

Pour arriver plus sûrement à ce but, il ne lui fallait plus que l'aide d'un homme. Ésaü pouvait être ce complice discret et dévoué.

En ce moment des voix aigres, discordantes et tumultueuses, venant de la rue, parvinrent jusqu'à la Mauresque. Elle se leva brusquement, drapée dans sa large mante africaine, rajusta, sur ses cheveux dont les tresses s'étaient dénouées, son petit bonnet de velours, et s'avança à pas lents vers la grille du *patio*.

Elle vit alors que ces cris provenaient d'une horde de mendians qui encombraient les abords de la maison mauresque, dans l'attente d'une de ces copieuses distributions de soupe qui se faisaient alors en Espagne tous les matins aux portes des couvens et des manoirs de grands seigneurs.

De cet usage était venu le proverbe « Que jamais mendiant ne mourut de faim en Espagne. » Dans l'origine, tout passant affamé pouvait prendre sa part de soupe sans certificat d'indigence. Les mendians de profession, ceux qui donnaient l'eau bénite ou qui étaient propriétaires d'une marche sous le porche d'une église, étant enrichis par les aumônes demandées au nom de Dieu et que nulle âme dévote n'osait refuser, ceux-là laissaient leur part à de plus misérables, et, à l'heure des distributions, les portes charitables étaient assiégées par plus d'hidalgos d'industrie, d'étudians et de joueurs ruinés, de filous maladroits et de bretteurs sans travail, que de véritable pauvres.

Cette pieuse coutume était pratiquée avec tant de zèle, que les couvens de religieuses distribuaient même à tout venant, pendant les fortes chaleurs, des boissons rafraîchissantes.

Mais peu à peu l'usage entraîna l'abus; il advint souvent que les bons compagnons conviés à pareille fête oublièrent de rendre la tasse dans laquelle les nonnes leur donnaient à boire ou l'écuelle qu'on leur avait remplie de soupe.

Aussi ces larcins trop multipliés avaient-ils motivé une ingénieuse précaution de la part des majordomes des grands seigneurs, moins charitables que les moines et les religieuses.

Chaque maison de *rico-hombre* avait ses pauvres, et chaque pauvre avait son écuelle. Voilà pourquoi des tasses ou des sébilles de fer, retenues par des petites chaînes, pendaient accrochées à la muraille de la maison du comte Gonzalo Mexia.

Aussi malheur au nouveau-venu qui cherchait à se glisser parmi les mendians attitrés du logis; s'il n'avait pas bon pied, bon œil, de robustes épaules et le poignet solide, il était infailliblement assommé.

Les cris que venait d'entendre Aïxa étaient provoqués par un incident de ce genre, qui se reproduisait assez souvent.

Au moment où Tom Burdett s'éloignait, un homme de haute taille, enveloppé d'un caban rapiécé dont le capuchon lui couvrait le visage et qui marchait péniblement les pieds et les jambes enveloppés de chiffons et de peaux, rôdait autour de la maison mauresque, s'appuyant à chaque instant au mur comme s'il allait tomber.

Lorsqu'il passa devant la grille, il jeta un regard inquiet et curieux sur le *patio*, et ayant aperçu Aïxa enveloppée dans son burnous sur les marches de la fontaine, un éclair de joie fugitif brilla dans ses yeux rouges.

— Enfin, murmura-t-il, j'ai pu arriver jusqu'au seuil de la maison du maître de cette femme! J'ai été bien audacieux de pénétrer dans Séville, de parcourir les rues en plein jour, de coudoyer ses joyeux habitans. Mais où aller? La faim chasse le loup hors du bois, dit-on, et, au risque d'être pourchassé comme le loup, je me suis refugié dans la foule. Oh! quelle que soit ma misère, ma souffrance et ma faim, je ne veux pas rentrer dans cet odieux asile où j'étais parqué. J'ai horreur de cette prison! J'ai horreur des monstres qui me ressemblent! Je veux être libre! Puis se sentant chanceler et ne pouvant plus se soutenir, il s'affaissa sur un banc de pierre, et regarda d'un œil avide les tasses accrochées au mur:—J'ai bien fait de venir ici, où je trouverai des frères de misère, ajouta-t-il plus haut; ces mendians, du moins, auront pitié de moi. Ils savent, eux, ce que c'est que la souffrance, et ils y compatissent. Ils ne passeront pas devant moi, insolens et indifférens comme ces fiers gentilshommes ou ces vaniteux et égoïstes marchands, qui ne pensent les uns qu'aux fêtes et aux honneurs, les autres qu'au trafic et au gain!

— Vous vous trompez peut-être, gueux mélancolique! dit en riant une voix grêle derrière lui. Il ne faut jamais venir demander la charité aux mendians, c'est les voler.

Le gueux au caban ramena brusquement sur son visage les plis de son capuchon, et regarda ensuite son interlocuteur. C'était un jeune garçon, chétif et malingre, tout déguenillé, vêtu en guise de pourpoint d'une chemise percée de trous comme une écumoire, et en guise de haut-de-chausses de deux tuyaux de carton gris. Une énorme emplâtre lui couvrait l'œil gauche, mais l'œil droit, vif et malicieux, pétillait pour deux.

— J'avais faim, reprit le premier, et je suis venu me reposer devant cette maison dont le maître charitable fait distribuer des soupes à ceux qui ont faim. Les hommes ne sont pas tous méchans. Et là où s'attroupent des mendians, je dois trouver des frères.

—Pauvre novice! dit le jeune déguenillé, vous ne connaissez donc pas les statuts de l'honorable corporation des mendians de Séville. Si vous n'avez pas été reçu membre de l'ordre, vous comptez à tort sur l'écuelle d'autrui.

— Je ne veux faire tort à personne, répliqua le gueux au caban avec une expression de surprise, mais j'avais toujours cru que mendier était un métier franc et assez déplorable, que tout homme pouvait exercer librement.

— Foi de Nunez! dit l'enfant, tout grand que vous êtes, vous n'avez pas encore beaucoup vu le monde. Puis enfonçant son vieux bonnet de drap vert sur son front : — Si vous avez des yeux, regardez, l'ami! si vous avez des oreilles, écoutez, ajouta-t-il en s'écartant un peu, car voilà deux des plus importans personnages de la corporation qui s'avancent.

En effet, le gueux vit paraître aux deux angles opposés de la petite place une vénérable duègne et un gentilhomme de fière mine.

La duègne était armée d'un grand chapelet, aux grains énormes, qui lui tombait jusqu'aux genoux; son visage, sec et ridé comme une pomme cuite au four ou une coquille de noix, exprimait une componction de premier ordre, et elle se frappait la poitrine avec un christ de cuivre.

Elle salua d'un « *Dieu vous bénisse!* » le gentilhomme, qui venait d'éternuer deux fois en s'avançant galamment vers elle, les chausses relevées, le manteau rejeté sur l'épaule, et le collet de passement dressé en forme d'éventail.

— Vous voulez rire! dit le gueux au petit Nunez. Ce ne sont pas là des mendians, mais d'honorables personnes à qui j'aurais plutôt envie de demander l'aumône.

— Je ne vous conseille pas d'essayer! répondit l'enfant, mais écoutez leur conversation, et vous verrez si je vous ai trompé sur leur compte.

— Salut au seigneur don Torribio de Velez y Jordan y Ampuero ! dit en se déridant la duègne, que l'hidalgo abordait avec force révérences un peu raides. Je crois bien n'oublier aucun de vos titres, n'est-ce pas ?

— Certes, révérende dame Béatrix, répondit don Torribio, vous voyez en moi un des plus nobles hidalgos des montagnes, un vieux chrétien de souche. Du reste je porte ma généalogie sur parchemins, avec l'initiale de mon titre en lettres d'or, dans un beau fourreau de velours cramoisi que je puis vous montrer.

— Saint Pancrace ! est-il possible ! s'écria la duègne. Vous portez tous vos ancêtres dans votre poche.

— Voyez plutôt! reprit fièrement don Torribio ; ils sont tous peints comme des petits saints dorés.

Il souleva aussitôt avec un louable empressement son manteau, pour tirer des poches de ses grègues le précieux fourreau ; mais le malicieux Nunez, s'étant glissé derrière lui, coupa l'unique aiguillette ou pour mieux dire l'unique ficelle qui retenait ses chausses, et elles tombèrent sur ses talons, tandis qu'un coup de vent ayant fait flotter le manteau, la duègne poussa un cri de surprise en voyant que les crevés du pourpoint du fier hidalgo n'avaient que sa peau pour doublure.

— Êtes-vous encore tenté de demander l'aumône à don Torribio ? dit tout bas Nunez à son nouvel ami.

— Hélas ! illustre seigneur, reprit la vieille Béatrix en souriant, vous êtes bien mal accommodé par votre fripier.

Cependant l'hidalgo ne s'était pas désarçonné ; il avait bravement relevé ses chausses, et campant son poing sur sa hanche :

— Vous voyez pourtant, chère et dévote dame, à quelle fâcheuse extrémité est réduite aujourd'hui la noblesse de fait et de droit. Ce pourpoint qui vous offusque a aussi une généalogie. Il est fils d'une paire de grègues, petit-fils d'une cape et arrière petit-fils d'une capuche, souche de la famille. Mes chaussons furent des mouchoirs qui furent des essuie-mains, qui avaient été des chemises issues de draps de lit. Nos manteaux, à nous autres gentilshommes, sont chauves, nos pourpoints imberbes. Hélas ! ils n'ont pas plus de poil qu'un caillou. Dieu a jugé à propos de nous en donner au menton et d'en refuser à nos habits. Croiriez-vous, dame Béatrix, que hier un méchant hôtelier a refusé de m'octroyer deux bouchées en échange de mes titres de noblesse que voici !

Et il tira enfin de sa poche un petit fourreau de velours crasseux.

— Voudriez-vous me lire cette généalogie, en attendant que le majordome ouvre la grille et remplisse nos écuelles? demanda curieusement la duègne.

Mais don Torribio, reculant avec une sorte de dignité railleuse :

— Pour qui me prenez-vous, dame Béatrix? répliqua-t-il. Je ne sais pas bien lire l'écriture de main ! Savoir lire, c'est bon pour des juifs et des marchands ! Une telle généalogie ne dispense-t-elle pas de toute science?

Le petit Nunez riait comme un fou en écoutant la singulière conversation des deux mendians, et ne cessait d'adresser au gueux assis sur le banc de pierre, des signes d'intelligence, contrefaisant par derrière les gestes héroïques de don Torribio.

Cependant d'autres pauvres accouraient à l'envi et prenaient place à côté de ces graves personnages, et le malicieux enfant expliquait à mesure à l'inconnu leur vie, leurs mœurs, leur caractère.

L'un s'appuyait sur une béquille et avait enveloppé une de ses jambes de morceaux de vieux linge, parce qu'il n'avait de chausses que pour l'autre jambe. Il se disait soldat, et il l'avait été, mais, sans aucun doute, au plus loin des lieux où il pouvait courir le moindre danger. A l'entendre, il avait plusieurs fois sauvé le royaume et les plus illustres chevaliers de Castille, et il avait eu de fabuleuses aventures sur mer et sur terre. Il portait un pourpoint de drap gris par devant et de toile blanche par derrière.

Un autre avait soigneusement attaché ses deux jambes ensemble et les avait renfermées dans une poche de cuir : il se faisait porter par deux enfants qui placèrent près de lui un vieux coussin sur lequel il laissa reposer un de ses bras enflammé et immobile ; sa main, toute rouge et hideusement gonflée, ouverte comme une sébile, sollicitait l'aumône.

— Celui-là au moins est un souffreteux véritable ! murmura l'homme au caban.

Nunez sourit :

— Dites un souffreteux volontaire, l'ami. Ce bras malade est son gagne-pain, et il a soin tous les matins de se le serrer près de l'épaule avec un cordon, afin de pouvoir crier aux bonnes âmes : « Belle senora » ou « noble cavalier, donnez un blanc au perclus frappé de la main de Dieu ! » Et la belle senora, eût-elle cent ans et autant de rhumatismes, le noble cavalier eût-il oublié de déjeuner ou de payer au fripier le loyer de son manteau troué et de son épée rouillée, ont toujours pitié du pauvre mendiant d'église jusqu'à concurrence d'un maravédis ou d'un réal de veillon. Mais le gaillard a encore d'autres cordes à son arc.

Dame Béatrix s'approcha alors du perclus et lui dit :

— Eh bien ! seigneur Sanchez, avez-vous fait hier bonne recette ?

— Hélas ! chère dame, répondit-il en tournant les yeux vers le ciel, j'ai été indignement trompé par un de ces enfans qui sont commis dans les églises à la garde des troncs. Vous savez qu'ils doivent verser loyalement dans mes mains le produit des saignées qu'ils parviennent à opérer, et que je partage en frère avec eux. Mais dans quel temps vivons-nous, digne Béatrix? Hier, un de ces petits drôles a forcé le tronc de la cathédrale et a disparu avec toute la somme. Oh ! s'il retombe jamais sous ma main !

— C'est un grand malheur, Sanchez, reprit la béate duègne; mais consolez-vous, j'ai une meilleure nouvelle à vous apprendre. J'ai volé hier un enfant de deux ans à la sortie de l'église de Saint-Isidro. C'était le fils du chevalier don Men Rodriguez de Senabria. Ses parens l'ont aussitôt fait réclamer à son de trompe dans toute la ville. J'ai couru à leur logis demander le signalement de l'enfant, et à mesure que la mère, tout éplorée, me disait d'une voix tremblante « il a les cheveux châtains, les yeux noirs, une lentille au cou, une cicatrice à la lèvre, » je m'écriais avec un air d'étonnement miraculeux : « Reine des anges, est-ce croyable? Sainte mère de Dieu, est-ce possible ? le doigt du Seigneur est là-dedans, à coup sûr ! C'est bien là le joli enfant que je recueillis hier à deux heures ! un chariot allait l'écraser ; j'ai failli moi-même rester sous les roues, mais j'ai sauvé ce gentil chérubin ! » Je crois même que j'ai un peu pleuré. Et si vous aviez vu la bonne femme de mère m'embrasser, vous auriez ri pendant trois *pater* et trois *ave*, Sanchez. Bref, elle m'a glissé discrètement dans la poche, pour ne pas m'offenser, douze marabotins d'or fin ; j'ai rendu le petit piaillard, et je vous apporte votre part, suivant nos conventions.

Sanchez, de sa main gauche, empocha lestement les six marabotins en disant à la béate :

— Vous êtes une habile et honnête commère, dame Béatrix. Aussi Dieu bénit-il vos œuvres.

— Les infâmes ! murmura le gueux au caban, qui n'avait pas perdu un mot de ce dialogue picaresque. Comment osent-ils profaner ainsi le nom du Seigneur tout-puissant qui les voit et les juge ! En bas de l'échelle comme en haut, dans la rue comme dans l'alcazar, il n'y a donc de triomphant que le vice, l'hypocrisie et l'opprobre !

Le petit Nunez se mit à rire :

— Il faut bien que tout le monde vive, brave homme !

— Oui, il faut que tout le monde vive, reprit le gueux d'une voix sombre, mais moi je ne trompe personne, je souffre, et j'ai faim, sans que personne ait pitié de moi !

Tous les mendians habitués de la maison de Mexia s'étaient peu à peu groupés devant la grille du *patio*. Les faux aveugles, qui devaient leur cécité à un coup de feu

hypothélique, commençaient à regarder d'un air soupçonneux et malveillant le misérable étendu sur le banc de pierre. Les faux sourds, qui attribuaient leur infirmité à l'explosion d'une mine imaginaire, chuchotaient ensemble, se demandant l'un à l'autre avec mystère s'ils connaissaient cet intrus.

Le petit Nunez jugeait déjà prudent de ne pas rester plus longtemps en si mauvaise compagnie, et il allait s'éloigner, lorsque le gueux, étouffant un gémissement que lui arrachait la douleur, lui dit :

— Oh ! la soif me brûle, comme un fer rouge, le gosier ! Ne pourriez-vous, enfant, aller me chercher un peu d'eau à la fontaine de cette place ?

— C'est impossible ! répondit Nunez, les crieurs d'eau me chasseraient.

— Oh ! la faim crie dans mes entrailles, ajouta le gueux. Que cette grille tarde à s'ouvrir !

— Elle ne s'ouvrira pas pour vous, l'ami.

Le gueux secoua sa tête encapuchonnée, avec un mouvement d'indignation et de rage.

— Oh ! Dieu sait que je souffre assez pour avoir droit de passer avant tous ces faux malheureux. Ils montrent leurs guenilles, eux, pour exciter la pitié; moi, je n'aurais qu'à montrer mon visage.

Il se leva alors par un effort désespéré ; puis traversant les groupes de mendians qui le regardaient avec stupeur, il alla se placer devant l'écuelle de fer qui était le plus près de la grille, comme s'il eût voulu s'en déclarer possesseur.

Mais ce fut alors une clameur, une explosion de cris discordans, qui s'éleva du milieu de cette foule comme s'il se fût agi d'une profanation impie, d'une violation flagrante du droit des gens,

C'était l'écuelle de don Torribio de Velez y Jordan y Ampuero.

Tous les mendians jetèrent donc les yeux sur le fier hidalgo, pour voir avec quelle énergie il ferait respecter sa propriété.

Don Torribio s'avança vers le gueux avec une lenteur majestueuse, mais motivée par la crainte de déranger l'équilibre suspect de sa toilette. Il porta sa main droite sur le baudrier d'une épée absente, et il enfonça d'un air tragique sur son front son large sombrero, dont les deux ailes étaient galamment retroussées pour dissimuler la complète absence de la coiffe.

— Quel est ton droit à t'emparer de cette écuelle, manant ? dit-il à l'inconnu d'une voix digne et dédaigneuse. Es-tu comme moi un hidalgo des montagnes ? as-tu du sang de vieux chrétien dans les veines ? peux-tu, comme moi, montrer ta généalogie au maître de ce logis ? Je puis accepter la soupe des Mexia sans déroger, parce que je suis aussi noble qu'eux.

Puis il lui montra par un geste plein de fierté le fourreau de velours usé qui contenait les parchemins de ses ancêtres.

Le gueux au caban lança à Torribio un regard étincelant d'un feu sombre qui le fit reculer ; puis il s'inclina railleusement devant lui en disant :

— Seigneur don Torribio de Velez y Jordan y Ampuero, si votre généalogie est aussi âgée que votre manteau, et si votre seigneurie a autant de nouis que votre pourpoint a de trous, je dois vous céder la place et l'écuelle.

Le petit Nunez éclata de rire. L'hidalgo lui lança un regard furieux, puis, haussant les épaules, il s'installa à la place qu'il venait de reconquérir.

Le gueux alla s'adosser au mur un peu plus loin, et mit la main sur la chaîne de l'écuelle voisine ; mais aussitôt le soldat boiteux s'avança vers lui en s'appuyant sur le bras de dame Béatrix et en brandissant sa béquille.

— Chien de Bohême ! s'écria-t-il avec une fureur toute martiale, as-tu comme moi servi le royaume et gaspillé tes membres en sauvant la vie en mainte rencontre à don Fernand de Castro, à don Men Rodriguez de Senabria et autres illustres chevaliers partisans de notre roi justicier ? -As-tu bravé les tempêtes de mer sur les galères du grand amiral Bocca-Negra ? As-tu fait naufrage et es-tu revenu au rivage après avoir nagé un jour et une nuit sur le dos ? Prends garde à mon épée, je veux dire à ma béquille, traître, foi de Matorral ! si je suis boiteux, je te prouverai bientôt que je ne suis pas manchot.

Le gueux sentait la colère le suffoquer, et des larmes d'humiliation montèrent à ses yeux. Cependant il céda encore en disant avec résignation :

— Je ne veux pas rendre la Castille veuve d'un si glorieux débris. Mais vous avez une bien grosse écuelle pour une moitié d'homme, maître Matorral !

Et il recula en chancelant jusqu'à la chaîne suivante.

Mais plus les mendians le voyaient montrer d'humilité et de faiblesse, plus leur lâche audace augmentait.

— Est-il fou ou idiot, ce ribaud ! s'écria dame Béatrix jaune de rage, la voix criarde comme une scie ébréchée et les poings sur les hanches. Crois-tu donc, grand vaurien, que le digne majordome va me chasser pour t'octroyer ma pitance ? Si le digne homme tarde tant à paraître aujourd'hui, c'est qu'il souffre sans doute encore de l'horrible mal de dents qui le faisait geindre hier. Mais je lui apporte un bon soulagement. Es-tu versé comme moi dans la science des *ensalmos*, voleur d'écuelles ? Sais-tu seulement l'oraison de sainte Apolline, qui dissipe à l'instant la rage des dents comme celle de saint Pancrace guérit l'engelure et celle de saint Quirce la jaunisse ?

— Non, je l'avoue, bonne et dévote dame ! répondit le gueux toujours enveloppé dans son caban qui ne laissait voir que ses yeux ardens ; je ne suis pas en commerce si intime que vous avec sainte Apolline, saint Pancrace et saint Quirce. Je vous laisserai donc guérir aussi vite qu'il voudra ce tardif majordome. Je ne veux pas être plus entêté avec une femme que je ne l'ai été avec un hidalgo de vieille roche et un soldat mutilé. Mais j'ai assez fait preuve de soumission et de bon vouloir. Il me faut une écuelle, et celle que je vais choisir, je ne la céderai pas.

Et il étendit son bras vers la tasse du perclus Sanchez.

— Comment, lâche ! dit celui-ci d'un ton larmoyant, tu me voles parce que je ne puis bouger et lever la main sur toi ; mais mes compères me vengeront. De quel droit prends-tu le bien d'un pauvre estropié ? Sainte reine des anges, secourez-moi !

— De quel droit ! s'écria alors le gueux indigné et poussé à bout, avec un rauque rugissement de fureur ; parce que je souffre comme un damné, parce que depuis deux jours je n'ai pas mangé une racine crue, parce que ces soupes ne sont pas distribuées seulement au profit des fainéans, des filous, des fiers-à-bras, des faux estropiés qui abusent hypocritement de la pitié du passant, et que celui qui fait sa passion et son agonie sur terre y a droit tout le premier. Je suis venu ici, croyant trouver des frères dans les mendians, et je ne trouve que des voleurs de charité.

— Des fainéans et des fiers-à-bras ! Vous l'avez entendu, bonnes gens, dit don Torribio de Velez.

— Des voleurs de charité ! continua le perclus Sanchez avec un soupir à fendre le cœur.

— Des hypocrites ! sainte mère de Dieu ! ajouta la béate.

— Des faux estropiés ! hurla le soldat boiteux en levant sa béquille vers le ciel comme pour le prendre à témoignage.

— Ne vous récriez pas tant, mes maîtres, reprit le gueux avec dédain. Vous êtes en famille et vous vous connaissez tous. Ne vous ai-je pas entendu tout à l'heure vous vanter de vos mensonges, de vos hypocrisies, de vos vols et de vos artifices infâmes ?

Cette réponse atterra d'abord les mendians; puis elle fut suivie d'un tumulte inexprimable.

— Es-tu donc un alguazil déguisé qui vient nous espionner pour savoir les secrets de la confrérie et les vendre au corrégidor ? cria Matorral en brandissant toujours sa bé-

quille d'un geste belliqueux, mais sans trop s'approcher du gueux, qui se redressa fièrement.

— Un alguazil ! répéta celui-ci d'une voix rauque. Non, les alguazils sont plus vils et plus impies que vous, puisque vous leur payez redevance comme à des associés et qu'ils tolèrent vos pratiques, eux chargés de les réprimer !

— Il ose nous traiter d'impies ! dit Sanchez, le pauvre d'église, nous qui disons le rosaire chaque jour, qui nous ferions scrupule de rober un *blanc* ou un maravédis le vendredi, et qui, pour rien au monde, n'embrasserions le samedi une femme qui porterait le saint nom de Marie !

— C'est possible, répliqua le gueux avec une ironie sanglante, mais vous volez les troncs des églises, sans doute pour ne pas perdre l'habitude de vivre dans le commerce des choses saintes.

Les mendians furieux resserrèrent autour de lui leur cercle menaçant.

— Enfin, qui es-tu ? lui demanda majestueusement don Torribio en retenant d'un geste souverain ses vaillans confrères.

— Qui je suis ! s'écria le gueux en frissonnant de tout son corps que la fièvre ardait, — un compagnon d'une confrérie que vous ne connaissez pas, mes maîtres, celle des vrais pauvres. Vous voulez savoir quel est mon aïeul ? Je suis le descendant du misérable Job, qui râclait sa plaie accroupi sur un tas de fumier, et qui ne se plaignait pas, attendant que Dieu lui envoyât une épluchure de légume pour apaiser sa faim. Seulement, il ne m'a pas même légué pour héritage son tas de fumier. Vous autres, vous êtes des marchands d'infirmités, de flatteries et d'oraisons, des professeurs de vol et de mensonge. Les douleurs et les misères que vous simulez pour attirer les offrandes de la charité chrétienne, je les subis sans trêve. Je sais ce que coûte, ce que pèse, ce que dure chaque heure où la fièvre vous brûle le sang, où l'insomnie vous brûle le cerveau, où la soif et la faim veillent seules avec vous et crient dans vos entrailles ! Je sais comme on envie alors le manteau du passant, le fruit mûr et doré sur l'arbre qui ne vous appartient pas, l'auvent de l'hôtellerie dont le pied du maître vous chasse, le fagot qu'à travers les fenêtres vous voyez flamber dans l'âtre, le sourire de pitié de la femme que vos guenilles font fuir, la mule fringante qui porterait vos membres lassés, vos pieds meurtris et sanglans ! Oh ! la misère, la vraie misère, celle qui n'est pas peinte, imitée, jouée, savez-vous ce que c'est ?... On rêve de trouver un maravédis dans l'ornière du chemin ; on a cette pensée fixe comme un honnête chrétien celle du salut ; on vendrait sa part de paradis pour une heure de richesse ; on sent son cœur continuellement imprégné du fiel corrosif de l'envie !

— Il est fou ! interrompit don Torribio en haussant les épaules avec précaution pour ne pas dévoiler les lacunes de son costume.

— Fou, si vous voulez ! reprit le gueux d'une voix qui s'éteignait plus sourde, mais le fou a faim et vous demande le fond de vos écuelles. J'ai été sain et robuste, comme vous l'êtes sous vos haillons, et je prie Dieu qu'il vous conserve, malgré votre méchant accueil, car je sais que le vrai pauvre effraye tout le monde, tant chacun devine qu'il doit avoir le désir de mordre et de se venger. Mais vous ne serez pas sans pitié. J'ai senti grelotter mes épaules sous le vent, le froid et la pluie. J'ai marché pieds nus dans la neige durcie des sierras. Mon crâne et mon front ont été brûlés par le soleil ardent du midi. Je faisais peur même aux paysans ; j'étais hideux même pour les bandits. Je n'osais me traîner au seuil des fermes, qu'à l'heure où la clarté des *candils* commençait à percer les ténèbres. Ai-je assez mérité le nom de pauvre ? Et oseriez-vous me voler le pain qui m'est dû, vous qui une fois rentrés au logis dépouillez votre misère comme un masque et un costume de comédie, pour faire bombance et vous moquer des dupes ?

— Quand je disais que c'est un espion ! cria Matorral. Narguons ses menaces comme ses supplications, et qu'il aille demander son salaire aux *vingt-quatre* de Séville.

— Ah ! je suis toujours un espion, dit l'étranger en ricanant. Eh bien ! puisque vous êtes ainsi rudes et cruels au vrai pauvre, — puisque la misère qui ne flatte et ne trompe pas ne touche personne, puisqu'elle effraye les yeux et les cœurs, et n'inspire que l'effroi, le mépris et la haine, vous craindrez peut-être le gueux qui se révolte contre votre dureté. Ce que vous ne faites pas par pitié, vous le ferez par peur. Si vous me refusez ma part de nourriture, je vous dénoncerai en effet, et dévoilerai aux magistrats vos ignobles secrets.

— Le loup a enfin jeté sa peau de brebis ! grommela le soldat boiteux. Mais voyons un peu le visage de ce bravache, afin de le reconnaître au besoin.

Et du bout de sa béquille il entr'ouvrit dédaigneusement le caban du gueux qui restait immobile.

— Un lépreux ! s'écria-t-il en reculant tout blême et effarouché comme un oiseau de nuit qui se cogne à une torche ardente. Ne me touche pas, mécréant !

Et tous les mendians reculèrent et rompirent leur cercle, saisis de la même terreur.

Le lépreux ne bougea pas, mais joignant les deux mains comme un suppliant :

— Vous ne me prenez plus pour un espion, maintenant ! dit-il avec une expression déchirante ; vous voyez si je suis à plaindre, et vous ne me refuserez pas l'aumône d'un peu de soupe !

— Arrière ! où est ta cliquette et ton barillet, chien immonde ? reprit don Torribio. Sont-ce là tes armoiries ? Et tu osais nous injurier, toi à qui le premier venu a droit de courir sus comme à une bête enragée ?

— Et tu osais toucher nos écuelles ? ajouta Sanchez, le mendiant d'église. Ah ! nous sommes des voleurs, mais toi tu es bien au-dessous des voleurs, et ils te repousseraient de leur compagnie. Tu as commis un crime en venant te mêler à nous. Tu n'es plus un homme, tu es un fléau et une contagion.

— Arrière le lépreux ! hurlèrent en cœur tous les mendians, qui le menacèrent de leurs bâtons ou de leurs poings fermés.

Ésaü Manassès, car c'était lui, qui, à peine guéri de ses blessures et consumé par la soif ardente qu'allumait en lui son horrible mal, vacillait de tout son corps, recula devant ces huées et cette chasse sans merci jusqu'à ce que ses mains s'accrochassent à la dernière écuelle pour ne pas tomber.

— A toi, José ! dit Sanchez à un de ses confrères qui avait perdu, disait-il, l'usage de la vue depuis son enfance la plus reculée, ne vois-tu pas qu'il touche à ton bien.

— Que je le voie souiller ma tasse de son contact ! s'écria l'aveugle ; elle est à moi, mézeau ! Il y a plus de cent ans que je mange ma soupe dedans, de mère en fils, et tu n'as pas le droit d'y porter la main.

— Ainsi ! répliqua le misérable Ésaü d'une voix épuisée comme un râle, vous me condamnez à rester affamé aujourd'hui, à mourir de faim cette nuit. Est-ce là une conduite de chrétiens ?

— Nous n'avons pas besoin de tes leçons ! dit Matorral.

— Va te repaître ailleurs, hideux coquin ! ajouta la bonne dame Béatrix, qui se tenait à distance respectueuse du ladre.

— Mais, ailleurs, vous le savez tous, observa tristement Ésaü, on me chassera comme vous m'avez chassé ici.

— Et on aura raison, dit don Torribio. D'après les édits du royaume de Castille et de Léon, tu n'as pas le droit de boire aux fontaines publiques, ni de t'appuyer aux murailles, ni même de parler à quiconque sans poser d'abord ta main devant ta bouche. Un lépreux ne peut jouir des priviléges de notre confrérie. Tu n'as droit à ta part de nourriture et à un abri que dans l'enceinte de la léproserie. Ainsi, arrière, mézeau maudit !

— Arrière le lépreux ! répétèrent les mendians.

Ésaü laissa tomber sur eux un regard effrayant de désespoir et de haine ; puis il s'éloigna en disant :

— Je me retire devant vous, mendians féroces ameutés contre celui qui souffre à lui seul plus que vous tous ensemble. Mais les loups, qui sont lâches et cruels, ne fouillent-ils pas de leurs dents les entrailles de celui des leurs dont le sang a une fois coulé? La pauvreté, c'est votre état, et je suis pour vous un concurrent qui vient rogner votre part. Mais le majordome de cette maison charitable m'entendra ; vous ne m'empêcherez pas de le supplier.

— Que le digne homme soit juge, j'y consens ! repartit dame Béatrix avec un sourire béat. Puis tous les mendians se groupèrent devant la grille que deux varlets se disposaient à ouvrir.

Aïxa, cachée derrière une des colonnes de marbre blanc du *patio*, avait été témoin de cette scène singulière, et avait souri, car elle était heureuse de retrouver Ésaü au moment même où elle avait besoin de lui ; et plus il était misérable, plus il serait facile de faire de lui l'instrument implacable de sa haine. Or, un homme chassé, méprisé, honni par les mendians eux-mêmes, devait s'être bien avili et dégradé à ses propres yeux.

Cependant, le malicieux Nunez, qui essayait de se faufiler à travers les bons compagnons, venait d'être rejeté en arrière par le vaillant Matorral.

— Va-t-en, petit drôle! tu as les yeux trop brillans pour être à jeun. Fais place !

— Ah çà ! s'écria l'enfant d'un air mutin, vous renvoyez ce pauvre gueux sous prétexte qu'il est trop incurable, et moi c'est parce que je ne suis pas assez détérioré et que je n'ai pas l'œil assez terne. Tâchons de nous entendre.

— Nous ne te connaissons pas, petit gourmand, dit dame Béatrix.

— Je ne demande pas mieux que de faire connaissance avec vous, reprit l'enfant ; je me nomme Nunez aux doigts déliés ; je suis arrivé de Grenade depuis deux jours, et si j'aspire à manger à la même hôtellerie que vous, c'est qu'étant sur le point d'entrer dans la confrérie, je veux, avant de m'établir borgne, manchot, aveugle ou boiteux, apprendre de vous quelle est l'infirmité qui rapporte le plus. Les mendians qui l'entendirent, mus par une même pensée de colère, levèrent en même temps leurs bras, leurs bâtons ou leurs béquilles sur l'insolent garçon, mais il avait déjà eu la sage précaution de sauter à une distance respectueuse. Du reste, il avait menti avec une assurance effrontée, car il ne s'appelait pas Nunez, mais Gil Perce-Neige, et n'arrivait pas de Grenade, mais de Bordeaux. Notre avorton ne venait rôder sous ce déguisement naïf, autour de la maison du baron de Tring et de Wing, qu'afin de pouvoir instruire son frère royal de l'arrivée de Rachel. Il osa reprendre, en se rapprochant peu à peu :

— Je suis sûr que vous m'adopterez lorsque vous saurez que je suis orphelin, mes parens ayant péri dans un incendie!

— Orphelin ! le beau mérite! dit Matorral le boiteux. Moi aussi je suis orphelin !

— Et moi aussi ! continua Sanchez. D'ailleurs si tu ne te sauves au plus vite, impudent Nunez, nous te ferons chasser à coups d'anguillade, comme hier, par le bon majordome maître Patrick Barillard.

— Oh ! le bon Patrick ne portera pas son coup de fouet en paradis, murmura Perce-Neige.

— Veux-tu que je te prête mon bâton pour te venger! dit en riant l'aveugle qui l'avait entendu.

— Qui sait! il pourrait bien servir à cet usage.

L'aveugle pensa suffoquer à force de rire. C'était un petit vieillard ratatiné, dont les jambes ressemblaient pour la grosseur et la souplesse à son bâton ; il n'avait de gras dans toute sa personne que son chapeau déposé sur ses genoux, afin que les chrétiens charitables y jetassent leur aumône. Perce-Neige, qui avait déjà formé son plan de vengeance, ne regrettait qu'une chose, c'est que l'aveugle n'eût pas un bras moins décharné et plus vigoureux pour mieux remplir l'emploi qu'il lui destinait.

Au même instant, la grille s'ouvrit, et le digne majordome Patrick Barillard, précédant une énorme jatte remplie de soupe que portaient deux varlets, et gardant son inséparable fouet en sautoir, s'avança vers les mendians.

Ce n'était plus, il faut se hâter de l'avouer, le maigre, le diaphane, le svelte Barillard du *cortijo*, qui s'oubliait jusqu'à consommer de légumes crûs et à absorber des élixirs souverains pour les blessures. En deux mois à peine, il avait comblé les vides de la famine ; ses joues rebondissaient de nouveau, fermes et vermillonnées ; son ventre avait retrouvé sa rotondité, dont il avait eu tant de peine à perdre l'habitude ; de joyeuses fossettes se creusaient sur ses mains larges et carrées ; son torse tendait d'une façon inquiétante le velours noir de son pourpoint, et les massifs piliers qui lui servaient de jambes semblaient moins s'appuyer sur la terre que de s'y enfoncer. Ce dévoué serviteur craignant que, dans ce pays hostile, les partisans de don Enrique ne cherchassent à empoisonner Tom Burdett et ses compagnons, s'était imposé le devoir d'essayer et d'expérimenter par lui-même tous les alimens destinés à la réfection de ces vaillans Anglais. Cet excès de dévouement n'était peut-être pas étranger à la miraculeuse résurrection de son embonpoint.

Patrick eut à peine paru, que la foule des mendians improvisa une série de physionomies plus piteuses et plus souffreteuses les unes que les autres. Aux éclats de rire et aux invectives succédèrent les oremus, le jeu des chapelets et un déluge de prières ou de bénédictions nazillardes qui durèrent aussi longtemps que la distribution.

Pendant que le majordome dispensait ses largesses avec une énorme cuillère de bois, l'avorton avisa, appuyée contre le mur, une guitare déjà veuve d'une de ses cordes et appartenant au galant hidalgo don Torribio. Il en enleva sans scrupule une seconde, et, muni de cet objet indispensable pour l'accomplissement du mauvais tour qu'il méditait, il tira de la doublure de son vieux bonnet de drap vert deux maravédis.

Il attacha le premier au bout de la corde dérobée au noble râcleur de guitare, et il garda le second dans sa main. Puis, passant gravement devant le vieil aveugle, qui après avoir avalé sa soupe s'était hâté de regagner sa place, il lui jeta dans son chapeau crasseux le maravédis garrotté.

—Merci, bonne âme charitable! cria comme un aveugle qu'il était le mendiant, en cherchant la pièce que le prétendu Nunez avait déjà repêchée au moyen de sa corde.

Il passa de nouveau devant le vieux chapeau, et y jeta son offrande de la même façon. L'aveugle lui adressa les mêmes remerciemens, mais il ne trouva pas plus de maravédis cette fois qu'auparavant.

Le perclus Sanchez, que le fils de la Paloma avait sciemment rendu témoin de cette tricherie, s'empressa de prévenir l'aveugle José à voix basse, et l'engagea charitablement à assommer le mauvais plaisant, s'il osait revenir à la charge.

Tandis que le mendiant, qui goûtait fort ce conseil, préparait sournoisement son bâton, Perce-Neige s'était approché d'un air doucereux de maître Patrick Barillard, qui avait terminé sa distribution, et qui soufflait comme un phoque.

— Messire, lui dit-il, les coups de fouet dont vous m'avez gratifié hier m'ont fait prendre en dégoût ce vilain métier de pauvre fainéant, qui m'avait semblé d'abord aussi honorable que lucratif.

— Bien, jeune drôle ! et si tu persistes dans cette bonne pensée tu peux compter sur ma protection.

— Merci, seigneur majordome. Eh, tenez ! pour preuve de ma sincérité, voici un maravédis qu'un passant charitable m'a jeté ce matin ; je le dépose en vos mains pour que vous le donniez à un de ces malheureux, à ce pauvre aveugle, par exemple, que vous voyez là-bas !

— Auquel ? demanda Patrick en souriant à l'avorton d'un air de condescendance.

—Au plus maigre! reprit Nunez; mais prenez bien garde de le confondre avec cet autre aveugle qui n'est pas plus gras, mais qui n'est que borgne.

Le vieux José était en effet le seul aveugle véritable de la bande.

Maître Patrick s'avança sans défiance jusqu'au mendiant, qui étreignait toujours son bâton avec de petits frémissemens d'impatience dans les doigts; mais à peine eut-il laissé tomber le malencontreux maravédis dans le chapeau de l'aveugle, que celui-ci, dont les oreilles attendaient avidement ce petit bruissement métallique, lui asséna un si rude coup de bâton sur la tête qu'il faillit le renverser à ses pieds.

Le majordome, irrité de cet acte d'ingratitude inexplicable, riposta par un énergique coup de fouet, et à ce jeu les deux champions risquaient de s'assommer mutuellement si les assistans n'étaient intervenus, tandis que le malicieux Perce-Neige riait à se tenir les côtes en disant.

— N'avais-je pas prévu que le bon Patrick ne porterait point ses coups d'anguillade en paradis?

Ceux qui avaient commencé par se gourmer finirent par s'expliquer, et il résulta du débat que le majordome avait été victime d'un déplorable malentendu, et que le seul coupable était le petit Nunez. Tous cherchèrent ce dernier des yeux et le découvrirent bientôt tranquillement refugié derrière le lépreux. N'osant aller le chercher en si redoutable compagnie, les plus hardis ramassèrent quelques cailloux afin de lapider l'enfant et Ésaü par la même occasion : chacun d'eux espérait faire d'une pierre deux coups.

Gil Perce-Neige, sans laisser aux assaillans le temps de gagner du terrain, tira de ses chausses de carton une fronde qu'il fit tournoyer avec son adresse ordinaire, et se prépara à soutenir bravement l'attaque, tout en encourageant le lépreux à le seconder.

Au grand ébahissement de Patrick Barillard, les combattans, entraînés par leur ardeur, oublièrent le rôle que chacun d'eux avait joué jusqu'alors à ses yeux.

Les aveugles ramassaient des pierres, les manchots les lançaient, les boiteux couraient à toutes jambes former l'arrière-garde, ayant en tête le valeureux Matorral, et le perclus Sanchez lui-même brandit en l'air son coussin pour le jeter à la tête du petit Nunez.

Dame Béatrix marmottait une prière en faveur de la confrérie.

Quant à don Torribio de Velez y Jordan y Ampuero, dédaigneux d'une lutte si triviale, il s'était retiré à l'écart, hors de la portée des projectiles, et haussait les épaules avec dédain.

Mais les mendians, qui n'étaient rien moins que vaillans, ne commencèrent pas plutôt à être atteints par les pierres de l'adroit frondeur, qu'ils lâchèrent pied, et, dans leur déroute, Perce-Neige s'aperçut que sa fronde venait d'opérer un singulier miracle : c'étaient les boiteux qui se trouvaient manchots et les manchots qui boitaient.

Tout à coup Ésaü chancela et porta vivement la main à son front qu'une pierre venait d'atteindre et d'ensanglanter, au moment où Aïxa paraissait sur le seuil du *patio* et ordonnait aux mendians de cesser cette rixe bruyante. Ils se dispersèrent aussitôt et allèrent, les uns s'installer à la porte d'une église voisine, et les autres s'étendre sur les marches de la fontaine publique.

Perce-Neige, qui venait de reconnaître la Mauresque, profita de cette retraite générale pour gagner au large, tandis que la belle esclave s'approchait du lépreux sans s'inquiéter des exclamations de surprise et d'effroi de maître Patrick Barillard.

II

ÉSAU APPREND QU'IL NE FAUT PAS PLUS TOUCHER AU CHEVAL D'UN BARON QU'A L'ÉCUELLE D'UN PAUVRE.

La Mauresque puisait son courage dans la secrète pensée, dans le lien mystérieux qui l'attachait à l'existence du lépreux. La vie d'Ésaü lui était chère et précieuse, car les mêmes haines germaient dans leurs cœurs, et elle entrevoyait la possibilité de quelque pacte terrible qui lui permît de s'appuyer sur le bras de cet homme, sans crainte qu'il lui fît défaut, quand viendrait l'heure de la vengeance.

— Ésaü, murmura-t-elle en arrivant près de lui, la fatalité s'acharne donc sur vous comme sur une proie qui lui appartient! Elle vous a poursuivi jusqu'au seuil de cette maison, où sans doute vous cherchiez à me revoir. Oh! malheur à celui qui vous a voué à une si horrible destinée! Mais continuez à lutter, Ésaü, ne vous abandonnez pas vous-même, et moi je ne vous abandonnerai pas!

— A quoi bon la lutte du loup contre le lion, madame, répondit le lépreux en tournant vers la Mauresque un regard où se peignait le plus amer découragement. Au lieu de m'aider à vivre et à me venger, aidez-moi plutôt à mourir et à pardonner!

— Ne t'ai-je pas dit déjà à Navarette que je ne voulais pas que tu meures! reprit Aïxa d'une voix sourde; et, déchirant son écharpe, elle lui en tendit les morceaux pour qu'il essuyât le sang qui coulait de son front.

— Qu'espérez-vous donc de moi? demanda le misérable.

— Ce que j'espère, ce que je veux, l'as-tu donc oublié? dit Aïxa surprise. Ne dois-tu pas m'aider à me venger?

— Vous venger! répéta Esaü avec un pénible effort de mémoire. Pardonnez-moi, mais depuis la bataille de Navarette, j'ai tant souffert, j'ai mené une vie si rude et si sauvage, que je ne me souviens plus du passé que comme d'un rêve vague et lointain.

— Mes ennemis ne sont-ils pas les tiens! dit la Mauresque frémissant d'impatience.

— Je ne vous comprends pas, madame, car je n'ai plus d'ennemis, répliqua le lépreux en secouant tristement la tête, ou plutôt j'en ai trop pour songer à me venger d'eux. Tout le monde me chasse et me poursuit de huées, depuis l'enfant qui s'accroche à la robe de sa mère en me voyant, jusqu'au prêtre que la loi de Dieu devrait rendre miséricordieux; depuis le chien de ferme qui aboie contre moi, jusqu'au mendiant que je supplie vainement de me laisser lécher le fond de son écuelle. Dois-je me venger de l'enfant et du prêtre, du chien et du mendiant? sont-ils coupables d'ailleurs? Non. Comme l'a dit tantôt ce Sanchez : Je ne suis plus un homme, mais un fléau et une contagion. Je suis mortel à la main qui se tend vers moi comme à la main qui me menace et me frappe. Je dois me résigner et mourir.

— Tu cherches à t'abuser toi-même! dit la Mauresque en lançant au lépreux un de ces regards qui semblent vouloir fouiller jusque dans les replis les plus profonds de l'âme.

— Non, car j'ai beau sonder ma pensée, je sens là que tout est mort et glacé! reprit Ésaü en posant la main sur son cœur. Je sens que je n'ai plus de haine parce que je n'ai plus de passions. La misère et le mépris des autres ont fait que je me méprise moi-même. Quand on a passé des nuits sans sommeil à désirer un morceau de pain, voyez-vous, Aïxa, on penserait à ses plus mortels ennemis sans colère, et on accepterait même avec joie une aumône de leur main. La souffrance a tué mon âme dans mon pauvre

corps. Je ne suis plus l'ardent Ésaü d'autrefois, madame, pas même celui qui avait encore, il y a deux mois, la force de combattre vaillamment à Navarette. Aujourd'hui, j'ai été insulté, honni, repoussé par des mendians, et j'ai fui devant eux, moi qui les sais aussi lâches qu'insolens. Il ne faut plus compter sur moi, Aïxa. Et puis je suis devenu si faible, que je ne pourrais manier même un poignard. Quand je songe aux actions de ma jeunesse, il me semble qu'il s'agit d'un autre homme, et que moi j'ai toujours vécu dans cette fange et cette honte à laquelle mon cœur s'habitue ! Tout ce que je vous demande, noble dame, en souvenir de ces jours oubliés, c'est d'obtenir pour moi de votre terrible majordome une portion de soupe.

— Ainsi, dit la Mauresque amèrement déçue dans son espoir, la vengeance est devenue pour toi un mot vide de sens.

— Pis que cela ! la vengeance m'est inutile, répliqua le lépreux, car elle ne me rendra pas ma vigueur, ma santé, mon cœur d'autrefois ; elle ne me fera pas riche, heureux, puissant ; elle ne me permettra pas d'écraser sous mon pied tous ceux qui m'ont humilié, blessé et bafoué depuis ces quelques mois dont chaque journée m'a pesé comme un siècle.

—Tu verrais passer devant toi le tard-venu Burdett sans émotion et sans haine ?

— Tom Burdett est un chevalier pillard et cruel, mais comme il est le maître de ce logis, je lui pardonnerais tous ses méfaits si son majordome avait pitié de moi.

—Et si tu voyais passer devant toi don Pedro, qui a fait de l'orgueilleux, du hardi, de l'ambitieux Ésaü Manassès un vil lépreux, une contagion vivante, et qui t'a fermé le cœur de tous les hommes en te rendant hideux à leurs regards ?

— Je dirais que le justicier a châtié l'ennemi obscur qui osait s'attaquer au roi, et je lui pardonnerais la rigueur du châtiment, puisque Dieu a été clément pour lui et a favorisé sa cause, répondit Ésaü avec effort.

La Mauresque sourit, car elle conservait un dernier espoir, et regardant fixement le lépreux :

— Et si tu voyais passer tout à coup devant toi la fille de Samuel Ben-Levi, excellent chrétien, ne te souviendrais-tu pas davantage du passé ?

—Rachel ! s'écria Ésaü en frissonnant de tout son corps ; oh ! pourquoi m'avoir rappelé cette image et ce nom, madame. Il y a des tisons ardens qui brûlent dans un coin du cœur et qui le calcinent si on souffle dessus. Je croyais avoir oublié Rachel comme un pécheur n'ose plus penser à son Dieu. Et sur un mot de vous, elle vient de reparaître vivante et radieuse devant mes yeux, comme si je n'avais jamais cessé de vivre en elle et pour elle. Rachel ! ce nom seul est comme un talisman qui rajeunit mon sang, mon esprit et mon âme !

— J'ai donc enfin touché le seul sentiment qui vibre encore chez cet homme ! murmura la Mauresque.

— C'est étrange ! continua le lépreux ; je croyais le souvenir de Rachel enseveli au fond de mon cœur comme dans une tombe glacée, et voilà que son nom vient de me faire tressaillir comme si elle ressuscitait et me forçait à revivre moi-même d'une vie nouvelle. Quelle magie y a-t-il donc dans ce nom, madame ? Oh ! je sens que pour entrevoir seulement sa tête d'ange, pour baiser la poussière de ses pas, je me vendrais au démon !

— J'accepte le marché, interrompit Aïxa en posant sa main frémissante sur le caban d'Ésaü.

— Que voulez-vous dire ? répliqua celui-ci effrayé de l'éclat sinistre qui jaillissait des yeux de la Mauresque.

— Je dis que tu vas revoir Rachel, mais qu'en échange tu m'appartiens corps et âme.

— Ne cherchez pas à me tromper, s'écria le lépreux palpitant de doute et d'espoir ; depuis qu'elle a quitté don Pedro, je l'ai vainement cherchée de ville en ville. Nulle part je n'ai pu découvrir sa retraite. Elle est morte, madame, ou caché dans quelque cloître.

— Elle vit, te dis-je, et je vais la faire paraître devant toi !

— Où donc la verrai-je, madame ?

— Sur cette place, au seuil de la maison de Gonzalo Mexia !

— Quand cela ? murmura Ésaü éperdu de joie.

— A l'instant même, car notre pacte est conclu... regarde du côté de la porte de Triana !... Vois-tu ce nuage de poussière soulevé par les pieds des chevaux ?

— C'est messire Tom Burdett qui revient à son logis avec ses pages et ses varlets, dit le lépreux en hochant la tête.

—C'est la fille du vieux Samuel Ben-Levi que ces braves Anglais escortent.

Et Aïxa, afin de ne pas éveiller les soupçons de son maître, le capitaine Tom Burdett, s'éloigna brusquement d'Ésaü.

Ce dernier, était resté comme frappé d'un coup de foudre, et suivait d'un œil hagard la marche de la petite escorte.

Bientôt il poussa un cri de joie insensé à briser sa poitrine. Il venait de reconnaître Rachel, enveloppée dans une mante blanche de voyage et montée sur une mule à côté de laquelle le baron gallois faisait caracoler son palefroi d'un air victorieux. La jeune femme était pâle et triste, et ses yeux se baissaient vers la terre. Ésaü sentit alors son cœur sauter dans sa poitrine et le sang tourner dans ses veines.

Il oublia, dans cette seconde, toute sa vie de misère comme un rêve, et le retour de Rachel devint pour lui la seule réalité lumineuse de son existence. Il sourit en pensant qu'il avait cru l'oublier lorsqu'il était engourdi par le froid et la faim.

Il se dit qu'il recommencerait volontiers cette série de jours mornes et lourds comme du plomb pour obtenir un regard ou un sourire de Rachel. Il la trouva belle comme le premier rayon de soleil qui dore l'aube du matin, mais il devint triste comme la mort de la tristesse de la pauvre enfant.

Cette flamme d'amour, qu'il croyait éteinte parce qu'elle couvait doucement sous la cendre froide de son cœur, se ralluma aussi violente qu'un incendie. Il la regardait avec des yeux d'extase, comme s'il voyait en elle le paradis ouvert s'avancer vers lui.

Cependant Patrick Barillard s'était empressé de sonner la cloche de la porte pour annoncer aux serviteurs l'arrivée du maître.

Les mendians reprirent leurs béquilles et leurs bâtons, accoururent former la haie sur le passage de Tom Burdett, et firent jouer entre leurs doigts les grains de leurs chapelets.

Dès que le baron approcha, ils entonnèrent leurs prières et tendirent leurs chapeaux, leurs mains, ou leurs sébiles.

Le tard-venu étonné arrêta son cheval :

— Que demande cette meute de gueux ? demanda-t-il d'une voix rude. Contre qui aboie-t-elle ? viennent-ils faire le siége de ma maison ?

— Donnez un real au pauvre perclus frappé de la main de Dieu, noble seigneur ! cria Sanchez sans se déconcerter.

—Pour un perclus, tu n'as pas la langue trop paralysée, répliqua Burdett, en l'écartant d'un coup de houssine qui cingla son bras malade. Arrière !

— Je ne suis pas un gueux, mais un gentilhomme comme vous, digne baron, dit Torribio avec fierté.

—Un gentilhomme sans épée et sans escarcelle ne vaut point le moindre routier ou le moindre juif ! répartit le tard-venu. Arrière !

— Seigneur baron, je prierai pour vous ma sainte patronne de vous préserver de toute blessure et accident ! dit dame Beatrix.

— Charité bien ordonnée commence par soi-même, vieille sorcière. Prie-la d'abord de rajeunir ton visage ridé et de ressusciter tes dents. Arrière !

Les mendians commencèrent à murmurer en entendan ces brutales réponses.

—Ah çà! Patrick, à quelle curée as-tu donc convié tous ces coquins? demanda de nouveau le baron de Tring et de Wing avec impatience.

— Pardon, monseigneur, mais ce sont de pauvres gens à qui j'ai l'habitude de faire chaque matin une distribution de soupe, répondit le majordome en montrant l'énorme jatte à son maître.

—Décidément tu es fou, maître Patrick, riposta Burdett; voilà donc comme tu abuses de ma confiance pour dilapider mon bien. Voilà ta manière d'opérer des économies. Tu veux donc me ruiner, misérable.

— Croyez bien, messire, balbutia Patrick suant et soufflant, que si j'avais cru vous mécontenter...

— Tu croyais, n'est-ce pas, me faire grand plaisir en engraissant comme toi, à mes dépens, tous ces porteurs de guenilles! Cornebœuf! je disais tout à l'heure qu'ils faisaient le siége de la maison, c'est mieux encore : Mon fidèle majordome livre lui-même au pillage. D'où diable t'est venu donc cette fièvre de folle prodigalité, ribaud!

— Messire, dit doucement Rachel qui eut pitié de la figure consternée de Patrick, c'est la coutume du pays.

Cette voix au timbre d'or fit tressaillir Ésaü. Il faillit se prosterner à terre comme le dévot qui s'humilie en adorant; il désira être foulé sous les pieds de la mule de Rachel, afin qu'elle lui accordât aussi un regard et une parole de pitié. Rester près d'elle, indifférent, perdu au milieu de la foule, c'était là pour lui le vrai supplice.

— Eh! madame, je ne suis pas de ce pays, répondit Tom Burdett avec humeur.

— A Séville, chaque seigneur a ses pauvres, continua la jeune femme.

— Ce ne sont pas des seigneurs de passage comme moi, qui ai besoin de monnayer mes fiefs et terres d'Espagne en pièces sonnantes. D'ailleurs je trouve qu'il est indigne d'un noble de convertir son manoir en hôtellerie, ajouta-t-il avec un gros rire.

Les mendians, alarmés des projets de réforme du baron de Tring et de Wing, le poursuivaient de leurs amu'ettes et de leurs chapelets, dans l'espoir de l'apitoyer.

— Rachetez au moins, pour l'amour de Dieu, une des pauvres âmes qui peinent en purgatoire! dit alors à la jeune châtelaine le perclus Sanchez.

Et il la suivit en tendant vers elle sa main rouge et gonflée.

Rachel, émue, y laissa tomber un *dinar* d'or. Burdett s'en aperçut et fronça ses épais sourcils.

— Un *dinar!* s'écria Sanchez qui servait si officieusement d'intermédiaire entre la terre et le ciel. Ah! senora, vous venez d'arracher une âme bien malheureuse aux flammes du purgatoire.

Le baron, qui ne partageait que médiocrement la crédulité des Espagnols, arrêta aussitôt le mendiant par le bras.

— Comment sais-tu cela, coquin? lui demanda-t-il en le regardant de travers.

—L'Esprit saint m'a fait la grâce, répondit effrontément Sanchez, d'écarter un moment pour moi le voile qui cache le ciel aux mortels; j'ai vu les bienheureux tendre les bras à cette âme, qui vient enfin d'entrer dans la béatitude éternelle!

— En es-tu bien sûr? insista Burdett.

— Aussi sûr que je le suis de tenir un *dinar* d'or dans ma main, repartit sans hésiter le perclus.

— Cela étant, reprit le tard-venu avec un air de conviction profonde, tu n'as plus besoin de notre urgent; car si notre âme est entrée en paradis, le diable à présent ne l'en ferait pas sortir.

Puis attirant à lui le mendiant, qu'il n'avait pas lâché, il lui reprit sans vergogne le *dinar* d'or, qu'il fit glisser tranquillement dans son escarcelle.

Puis, poussant son cheval et tirant la bride de la mule de Rachel, il avança vers la grille de la maison mauresque; mais la jeune fille, indignée de cette cupidité honteuse, lui dit d'une voix tremblante :

— Monseigneur, c'est un vol que de reprendre ainsi l'aumône que j'avais octroyée à ce misérable.

— Libre à vous, madame, d'être dupe de ces ribauds, répliqua durement Burdett; mais c'est mon devoir de veiller sur votre faiblesse et de vous empêcher d'être prodigue de mon bien.

— Messire! dit la pauvre femme qui sentit des larmes trembler au bord de ses cils, c'est à moi que vous venez de faire un outrage public en arrachant ce *dinar* d'or à un pauvre.

En ce moment, Ésaü, la figure cachée sous les plis de son large carpuchon, s'était peu à peu rapproché de Tom Burdett, sans que les mendians, consternés de cette scène, eussent fait la moindre attention à lui. Absorbé dans la contemplation de Rachel, Burdett et son escorte n'existaient pas pour son regard. Il n'avait pas pris garde au dialogue du baron et de Sanchez, mais lorsqu'il entendit le premier parler d'une voix brutale, d'une voix de maître à Rachel, lorsqu'il vit les yeux de la jeune femme se gonfler de larmes, il sortit de son rêve pour se demander de quel droit ce chevalier pillard humiliait si hardiment cette noble créature, qui aurait dû être pour tous comme pour lui une idole sacrée, entourée de respect et d'amour. Cette colère qu'il n'éprouvait plus pour les outrages qui s'adressaient à lui-même, il la sentit monter comme une marée ardente à son cœur et à sa tête; ses bras se tendirent machinalement, prêts à frapper, ses pieds l'entraînèrent d'instinct vers le grossier tard-venu, et ses yeux lui lancèrent une de ces menaces mortelles dans lesquelles l'âme passe tout entière.

Cependant Burdett avait tiré avec force la bride de la mule en défaut :

— Madame, vous me devez obéissance, et je ne suis pas homme à laisser mon droit tomber en quenouille. Pleurez tant qu'il vous plaira, mais ventre-Mahom, ne me résistez pas!

— Je n'entrerai pas dans cette maison, messire, reprit la jeune femme avec calme, avant que vous n'ayez rendu ce *dinar* d'or à l'homme à qui je l'avais donné.

— Plaisante prétention, en vérité! s'écria Burdett; mais je vous jure, moi, que vous ferez ma volonté, dussé-je vous transporter morte dans mon logis.

Et il se disposa à la saisir dans ses bras et à l'enlever de sa mule, lorsque Esaü, affolé, éperdu, insensé, se jeta à la bride du palefroi et s'y suspendit de toutes ses forces, afin d'arrêter la marche du capitaine, qui venait d'éperonner sa monture.

Ce dernier, surpris, jeta un regard rapide sur le gueux qui s'opposait à son passage, et lui cria :

— Arrière, drôle! Ah çà! veux-tu reprendre d'assaut mon *dinar* d'or?

— Je veux, messire pillard, répliqua le lépreux d'une voix étranglée, que vous ne fassiez pas violence à cette jeune dame, et que vous lui soyez courtois chevalier!

— Ne dites-vous pas merci à ce beau champion, madame? s'écria le baron en ricanant. Allons, place, truand! ou je fais passer mon cheval sur tes guenilles comme sur un chien mort.

Rachel regardait en effet avec surprise le singulier personnage qui venait de prendre sa défense, mais elle était loin de le reconnaître, quoiqu'il y eût dans ses yeux une expression qui ne lui semblait pas inconnue, lorsque Sanchez cria d'un ton railleur au baron :

— Hâtez-vous d'écraser ce misérable, monseigneur, car si vous y mettiez trop de temps, vous pourriez vous en repentir.

Patrick Barillard, de son côté, s'apercevant alors que le gueux qui osait arrêter son maître était le maudit lépreux, tressaillit lorsque Burdett lui fit signe d'écarter de force cet homme de son passage. Puis il répliqua, en s'avançant avec une sage lenteur :

— Ne touchez pas à ce mendiant, monseigneur, c'est un lépreux !

— Un lépreux ! s'écria le tard-venu en faisant faire à son cheval un écart par un mouvement de terreur involontaire.

Mais Ésaü resta suspendu à la bride du palefroi, malgré la secousse. Une larme glissa sur la joue de la fille de Ben-Levi. Elle l'avait reconnu !

— Patrick, et vous, varlets, cria le baron, chassez cet homme !

Mais Patrick, les pages et les varlets restaient immobiles, comme s'ils avaient été pétrifiés par un charme magique, ou s'ils étaient devenus sourds.

Les mendians commençaient à rire aux dépens du terrible tard-venu.

— Lâche la bride de mon cheval ! hurla ce dernier en levant sa houssine sur le lépreux avec une rage aveugle.

— Quand vous aurez payé la rançon d'un *dinar* d'or à madame Rachel, messire, répliqua froidement Ésaü.

Tom Burdett abaissa la houssine et lui en cingla le visage.

Le lépreux ne lâcha pas la bride du cheval, mais il rejeta en arrière son capuchon, et leva vers le baron son visage horrible qui riait.

La main de Burdett trembla et laissa tomber à terre la houssine.

Tout à coup Ésaü vit apparaître à côté de la mule de Rachel la Mauresque enveloppée dans son burnous, qui s'inclina devant la jeune châtelaine, et dit d'une voix qu'elle cherchait à rendre douce :

— Salut et longue vie à ma maîtresse !

Puis elle fit au lépreux un signe qu'aucun des assistans ne remarqua, et à leur grand étonnement, soumis comme un enfant ou un chien battu par son maître, il lâcha la bride du cheval et s'éloigna, la tête basse.

—Le misérable a eu peur ! dit Tom Burdett qui cherchait à se rassurer et qui voulait oublier que lui-même avait senti la sueur de la crainte mouiller son front.

La voix de la Mauresque avait frappé Rachel au cœur, comme le froid de l'acier ou le contact des écailles du serpent.

Tandis que la petite escorte entrait en désordre dans le *patio*, Aïxa s'approcha d'Ésaü, qui était allé tomber sur le banc de pierre.

— Pars, lui dit-elle ; mais dès que la nuit sera venue, reviens à cette place. Tu entreras dans la maison qu'habite désormais Rachel et je te révélerai un secret terrible.

Et comme les mendians la regardaient avec curiosité, elle tira de dessous son burnous une lourde escarcelle et alla jeter dans chaque écuelle suspendue à la muraille un *dinar* d'or.

— Confrères de la gueuserie de Séville, poursuivit-elle, voici une aumône qui remplacera les distributions de soupe jusqu'au jour où Gonzalo Mexia rentrera dans son logis ; mais à l'avenir soyez moins rudes au pauvre lépreux.

— Vous êtes une dame de bonne race, dit don Torribio.

— Vous avez un cœur de chrétienne, continua la révérende Béatrix.

— Que Dieu vous conserve toujours belle ! cria le perclus Sanchez.

— Quiconque voudra faire avanie à ce bon et vaillant lépreux aura affaire à moi ! ajouta Matorral le soldat boiteux en brandissant sa béquille.

— Les gens de cœur doivent se soutenir entre eux, murmura la Mauresque en retenant un sourire.

Puis, leur faisant signe de ne pas trahir sa générosité par des exclamations intempestives, Aïxa rentra dans le *patio* au moment où le majordome Barillard ordonnait de fermer la grille, tant il redoutait un nouvel assaut du lépreux.

Tandis que les pages conduisaient Rachel à l'appartement qui lui était destiné, Burdett se dirigeait, lui, vers la salle qui servait de réfectoire.

Les murs de stuc étaient garnis de crampons de fer ciselés supportant les torches de cire odorante, que les varlets allumaient pour le repas du soir, et sur les quatre panneaux se détachaient des trophées surmontés de cornes de cerf, au-dessous desquelles pendaient des trompes, des flèches, des épieux et divers instrumens de chasse.

Le milieu de cette salle était occupé par une table de chêne massif scellée au sol, chargée de flacons, de pâtés de venaison et de viandes fumantes, devant laquelle le baron gallois s'assit dans un fauteuil sculpté aux armes de Mexia.

Tout en vidant force flacons avec une rapidité qui tenait du prodige, il ne tarda pas à s'absorber dans de profondes méditations.

Derrière lui se tenait debout le majordome Barillard, qui remplissait en ce moment la charge d'échanson, et qui, tout en versant du vin noir comme de l'encre dans la coupe d'or de son capitaine, contemplait avec une admiration naïve les nombreux flacons qui gisaient sous la table.

Rachel avait refusé, sous prétexte des fatigues du voyage, de partager le repas de Tom Burdett, et celui-ci, pour ne pas être attristé par cette solitude et pour réfléchir avec plus de lucidité à ses embarras présens, avait imaginé de déguster tous les vins de la maison de Mexia, que Patrick venait d'exhumer des caves. Rien n'ouvrait mieux l'esprit, d'après le tard-venu, que de boire double et surtout de boire triple.

Jamais, en effet, Burdett n'avait eu le cerveau tracassé de tant de soucis à la fois.

Il pensait à son prisonnier Bertrand Duguesclin, sur lequel il fallait veiller avec un zèle et une défiance extraordinaires, car il se tramerait certainement bien des complots pour délivrer ce bras droit de don Enrique.

Il pensait à la *table d'or*, que Samuel Ben-Levi lui avait si adroitement extorquée, et qu'il voulait lui reprendre à à son tour, mais sans éveiller les soupçons de don Pedro entreprise hasardeuse !

Il pensait à Rachel, en qui il voyait une femme extrêmement rebelle, qui ne paraissait pas très enivrée du bonheur de lui appartenir.

Il pensait à la Mauresque, qui restait son esclave pour le faire enrager, mais qui serait certainement une esclave indocile et farouche.

Il prévoyait que des luttes intestines et violentes naîtraient de la présence de ces deux femmes dans sa maison, et cependant il n'osait prendre un parti, car il regardait l'une comme la source de sa fortune d'hier et l'autre comme la source de sa fortune de demain.

— Patrick, dit-il tout à coup après avoir vidé d'un trait sa coupe pleine de vin de Murcie,— qu'a fait mon esclave Aïxa pendant mon absence ?

Le majordome, qui avait profité de la profonde méditation de son maître pour se servir à la dérobée une tranche de pâté de venaison, s'empressa de répondre à cette question, mais d'une voix tellement inintelligible, que le baron se retourna rapidement :

— Maître Patrick, dit-il en lançant un regard sévère à son échanson, dont les joues ressemblaient en ce moment à deux vessies gonflées, il me semblait vous avoir déjà défendu plusieurs fois de me répondre la bouche pleine ? — Barillard balbutia une nouvelle excuse, mais les veines de son front se tendirent, son visage devint pourpre comme une grenade, et le malheureux faillit s'étrangler en essayant d'avaler d'une seule bouchée l'énorme tranche de pâté qui obstruait l'émission de sa voix. — C'est bien, dit Burdett. Je sais qu'autant vaudrait vous interdire toute suite l'usage de la parole. Du reste je ne tiens pas à vous voir étouffer devant moi.

— Vous êtes bien bon, messire, bégaya le majordome en essuyant la sueur qui coulait de son front.

— Je vous demandais, reprit le baron, si pendant mon absence la belle Aïxa a enfin envoyé quelque messager à Grenade.

— Rassurez-vous, messire ; personne en votre absence n'aurait osé, moi, vivant, mettre le pied hors du logis, s'empressa de répondre Patrick, qui voulait réparer par

ce déploiement de zèle verbal le délit de flagrante goinfrerie dont il venait d'être atteint et convaincu.

— Imbécile ! dit Burdett en haussant les épaules ; et revenant au sujet de sa préoccupation :—Ah ! elle veut lutter d'entêtement avec moi, ajouta-t-il ; nous verrons qui l'emportera. Puis se levant avec colère et parcourant la salle à grands pas, avec une vive agitation alimentée par la guerre qu'il venait de livrer aux flacons :—Puisqu'il en est ainsi, continua-t-il, dût-elle à présent m'offrir deux fois son pesant d'or, elle restera mon esclave. Après tout, je suis assez riche aujourd'hui pour me payer ce caprice. D'ailleurs, il est peut-être prudent et sage de garder la Mauresque dans mon logis. Il me faudrait, je crois, fouiller tous les quartiers de Séville avant de rencontrer une duègne au nez rubicon et au menton velu qui fît par dévouement pour mes marabolins ce que l'orgueilleuse Aïxa fera pour moi par vengeance. La haine qu'elle a vouée à don Pedro me répond qu'elle saura sauvegarder la vertu de Rachel et mon honneur ; je n'ai donc qu'à mettre ces deux femmes aux prises, à flatter la vanité de l'une aux dépens de l'orgueil de l'autre. pour en faire deux ennemis irréconciliables.

Ce plan une fois arrêté, le tard-venu ordonna à maître Patrick d'aller chercher la Mauresque, et, dès qu'elle eut paru, sans daigner lui dire un seul mot il lui fit impérieusement signe de le suivre.

III

OU LE LECTEUR S'ABSTIENDRA DE DIRE : « TELLE MAITRESSE, TELLE SERVANTE ! »

Après avoir traversé la longue galerie de marbre blanc à l'extrémité de laquelle se trouvait l'appartement des dames de Mexia, le baron ouvrit une porte de cèdre sculptée en losanges, dont il avait la clef, et entra sans autre cérémonie chez sa femme.

La fille de Samuel, à cette apparition soudaine, sentit une palpitation aiguë remuer son cœur, et se leva brusquement de la pile de coussins de velours brochés d'or sur lesquels elle était à moitié renversée; mais la présence de la Mauresque, qui en tout autre moment n'eût pas manqué d'éveiller en elle de sinistres pressentimens, ramena au contraire un peu de calme dans son esprit.

Elle la remerciait instinctivement d'avoir accompagné le baron gallois, et elle tourna vers son ancienne rivale un regard qui semblait dire :

— Quoi qu'il arrive, madame, ne m'abandonnez pas à la merci de cet homme, et je vous pardonnerai tout le mal que vous m'avez fait.

Mais ce regard humide de larmes alla se briser contre un coup d'œil sec, haineux et méprisant d'Aïxa.

Cependant Tom Burdett, avec une courtoisie qui tenait de l'affectation, s'était incliné respectueusement devant sa femme et lui avait baisé la main.

Puis, s'étendant sur le divan qui régnait le long des murs, il invita Rachel, avec un sourire qu'il essaya infructueusement de rendre gracieux, à se rasseoir sur les carreaux de velours qu'elle venait de quitter.

Elle obéit machinalement.

— Madame, lui dit-il alors en lui montrant du geste la Mauresque immobile et debout devant eux, vous ne vous expliquez pas sans doute la présence de cette femme dans votre maison.

— Non, messire, répondit Rachel en regardant tour à tour avec une vague inquiétude Burdett et Aïxa.

— Je vais donc vous l'expliquer moi-même, reprit-il ; mais vous n'êtes pas commodément assise, madame, car tous ces carreaux sont épars à terre. Aïxa, ajouta ce mari courtois en se tournant vers la fille de Mohamed, ramassez-les et faites-en un siége plus doux pour ma belle châtelaine.

La Moresque tressaillit; c'était la première épreuve d'humiliation servile qui lui fût imposée; elle hésita un instant; mais, voyant que le tard-venu suivait d'un regard ironique la lutte qui se passait dans son cœur et que trahissait l'altération de son visage, elle comprima son orgueil par un puissant effort de volonté, et, se baissant avec lenteur pour cacher son émotion, elle ramassa les carreaux et les entassa de manière à ce qu'ils formassent une sorte de lit.

Burdett ne se laissa pas tromper à ce calme apparent, et continua :

— Quand monseigneur Édouard de Galles, désireux de servir les intérêts de son royal allié, vous chercha un époux parmi ses lords et ses barons réunis, vous savez, Rachel, quel humiliant silence se fit autour de vous. Un seul homme, osant braver la honte qui semblait s'attacher à cette union, répondit: « J'accepte la maîtresse de don Pedro pour femme.» Cet homme, qui eût châtié les railleurs s'il s'en était trouvé, c'était moi, le chevalier Tom Burdett, capitaine d'une compagnie d'écorcheurs, aujourd'hui baron de Tring et de Wing en mon pays de Galles, et *ricohombre* de Castille par la grâce du nouveau roi. Un sourire étrange erra sur les lèvres de Rachel, tandis que son pied s'agitait impatiemment sous les plis de sa robe. — Aïxa, dit le tard-venu sans s'émouvoir, posez un coussin sous les pieds de votre dame ; votre devoir n'est pas seulement d'attendre ses ordres, mais de les prévenir. La Mauresque fronça ses sourcils arqués, et ses yeux lancèrent un de ces éclairs brillans comme la lame d'un poignard au soleil ; mais cette fois encore, refoulant sa rage au fond de son cœur, elle ramassa un carreau qu'elle glissa d'une main frémissante sous les pieds de Rachel.—Et cependant, poursuivit Burdett impassible, vous n'étiez plus alors la reine de l'alcazar de Séville. Vous n'étiez à mes yeux que la fille du trésorier ruiné d'un roi sans couronne, une juive déshonorée par un amour public et scandaleux. Néanmoins, je vous ai mis mon anneau au doigt, à vous maudite et abandonnée de tous; j'ai fait de la juive une chrétienne et une haute et puissante baronne; je vous ai donné pour asile une demeure presque royale. Vous n'aviez pas alors de serviteurs ni d'esclaves pour prévenir vos volontés ou vos caprices, vous que la populace poursuivait de ses huées et de ses malédictions jusque dans l'église de Bordeaux; ne vous souvenez-vous pas de ce jour terrible, Rachel ? La jeune fille fit un signe affirmatif et cacha sa tête dans ses mains, afin de dérober des larmes arrachées par le souvenir douloureux que Burdett venait d'évoquer. Un tremblement nerveux secouait tous ses membres comme un vent froid d'automne secoue les dernières feuilles sèches des arbres. —Aïxa, dit alors l'impitoyable tard-venu, baissez donc la tapisserie! Vous voyez bien que l'air frais de la brise du Guadalquivir qui pénètre par cette fenêtre, fait frissonner Rachel. La Mauresque fit tomber la lourde tapisserie avec une résignation qui déconcerta un peu le baron. — En échange de tout ce que j'ai fait pour vous, madame, dit-il, je n'ai obtenu jusqu'à présent que d'amères paroles ; vous ne m'avez témoigné qu'indifférence et dédain, excepté quand j'ai eu le malheur de vous inspirer un sentiment plus fâcheux encore, celui de la crainte. J'ai donc dû croire que je n'avais pas atteint mon but, et, pour vous prouver mon extrême désir de vous complaire, j'ai voulu vous procurer une surprise dont vous me saurez gré cette fois, je l'espère. La jeune femme releva la tête et regarda Burdett d'un air étonné.— Un jour, ajouta-t-il, vous avez rencontré sur votre passage une femme jeune comme vous, belle comme vous, mais aussi ambitieuse et hautaine que vous étiez douce et généreuse. Jalouse de cette rivalité involontaire de votre part, elle voulut flétrir de son souffle venimeux votre beauté et votre dévouement. Or, comme elle avait l'esprit ingénieux pour le mal, elle tendit autour de vous tant de piéges invisibles qu'il vous a fallu tomber, sans qu'aucun de ceux qui veillaient

sur vous pût vous protéger contre ses insultes ni vous sauver de sa haine. Mais le jour des représailles est arrivé. Ce que vos amis n'ont pu faire, je l'ai fait, moi, et je viens vous dire, en vous montrant agenouillée à vos pieds celle qui a ri sans pitié de votre désespoir et de vos larmes : Vous êtes vengée, car cette femme est à jamais votre servante ! le baron de Tring et de Wing donne à sa noble épouse la fille du roi Mohamed pour esclave! Les deux femmes échangèrent un de ces regards rapides comme le choc de deux épées, et souvent plus dangereux, dans lesquels se dévoilent les replis les plus cachés du cœur. Celui de Rachel rayonnait d'une douce flamme de compassion et d'attendrissement ; celui d'Aïxa étincelait d'un éclair de haine phosphorescent et mêlé de fiel. Tom Burdett, qui avait suivi d'un œil attentif le jeu mouvant de la physionomie de ces deux femmes, voulut attiser encore la lutte qui devait inévitablement éclater entre elles.

— Madame, reprit-il en s'adressant à Rachel qui n'avait rien répondu, vous devez être accablée par les fatigues d'un si long et si rude voyage. Veuillez donc quitter cet incommode manteau de voyage, et tous ces ornemens qui vous sont inutiles à cette heure. Aïxa, aidez votre maîtresse à se débarrasser de son collier et de ses bracelets, continua-t-il en voyant que Rachel s'était hâtée de laisser tomber son manteau.

La Mauresque tremblait comme si une fièvre ardente brûlait et glaçait à la fois ses membres.

— Oh ! j'ai l'habitude de me passer de servante, messire, dit en souriant Rachel.

Et elle s'empressa de détacher elle-même un de ses bracelets.

— Mais je ne veux pas, moi, que vous preniez cette peine, dit rudement le baron ; n'ai-je pas amené cette femme ici pour vous servir?

Rachel lui adressa un geste suppliant, car elle souffrait de l'humiliation de sa rivale ; mais Tom Burdett fut inexorable, et il répéta impérieusement à la Mauresque l'ordre qu'il lui avait donné.

Aïxa dont la pâleur verdâtre trahissait la douleur et l'angoisse, Aïxa qui mordait convulsivement ses lèvres crispées, tant elle craignait de laisser échapper une plainte ou un cri de rage, s'approcha de la jeune châtelaine avec effort, et de ses mains tremblantes d'impatience et de colère, elle lui arracha plutôt qu'elle ne détacha le collier de perles fines qui lui pendait au cou.

Le fil de soie se rompit dans ses doigts contractés, et les perles s'échappant allèrent s'éparpiller sur les nattes et les tapis de la chambre.

— Ah ! senora, qu'avez-vous fait ? s'écria douloureusement Rachel. Puis elle s'agenouilla avec une angélique résignation, et se mit à ramasser une à une les perles de son collier.

C'est que ce collier était le seul et dernier souvenir qui lui restât de son père ; c'est que du coffret que la vieille Déborah lui avait secrètement apporté de la maison paternelle, ce collier était le seul bijou qu'elle eût conservé ; car tout le reste avait été prodigué en aumônes.

Aïxa restait debout et regardait avec un dédaigneux sourire Rachel ramassant ses perles, comme si elle eût été fière de forcer la jeune femme à remplir l'humble fonction qui lui était destinée, et de garder, elle, son attitude altière et souveraine.

— Vous voyez, dit-elle enfin, que je suis une maladroite esclave, messire Burdett, mais vous me pardonnerez, car je n'ai pas encore eu le temps de prendre l'habitude de ma nouvelle condition.

— Oh ! je sais un bon moyen de graver dans votre esprit le souvenir de vos devoirs, répliqua en ricanant le tard-venu furieux de l'insolence de la fille de Mohamed.

Il porta à ses lèvres un petit sifflet d'argent et en tira un son aigu et prolongé.

Maître Patrick apparut bientôt après, orné de son redoutable fouet, qu'il portait galamment en sautoir, jugeant cet accessoire aussi utile à un majordome qu'au portier de la ville de Bordeaux.

— Mon vieux compaing, lui dit Burdett d'une voix brève en posant un main sur son épaule, tandis que de l'autre il lui désignait Aïxa, — tu sais que cette noble dame est mon esclave ?

— Je le sais, monseigneur, répondit Burillard d'un air convaincu tout en dardant son petit œil gris sur le visage altier de la mauresque.

— Cette esclave vient de briser méchamment le collier de sa maîtresse, continua le tard-venu.

—Ah ! ah ! c'est une singulière façon de servir madame Rachel et de gagner vos bonnes grâces, messire, reprit Patrick, qui, ne pouvant soutenir plus longtemps l'eclat sinistre qui jaillissait de la prunelle ardente d'Aïxa, baissa involontairement les yeux et se mit à regarder, pour se donner une contenance, les perles répandues çà et là.

— Eh bien ! ajouta l'ancien capitaine des écorcheurs, je te charge de veiller sur cette servante trop zélée, bon Patrick. Continue à la respecter comme une fille issue d'un sang royal, quoique peu chrétien. Parle-lui avec la courtoisie due à sa naissance ; mais à la première incartade de ce genre qu'elle se permettra, à la première désobéissance que tu lui verras commettre, tu lui feras subir la peine des ceps, et, si elle se révolte encore, la peine du fouet, comme à la première esclave venue. Seulement, pour rendre honneur à la noblesse de sa race, tu tripleras le châtiment ordinaire.

— Vous pouvez compter, messire, qu'en fait de coups de fouets, je ne chercherai pas à faire des économies, répliqua le majordome en s'inclinant.

— Madame, dit alors le baron à Rachel, souvenez-vous que vous ne devez tolérer aucune bravade, aucune menace, aucun défi de la part de cette femme. Quant à vous, Aïxa, souvenez-vous que vous êtes volontairement restée au pouvoir d'un homme qui sait tenir sa parole et qui se soucie fort peu que son esclave soit la fille d'un roi ou d'un crieur de nuit.

La Mauresque, qui avait jusqu'alors gardé le silence avec une sorte de résignation stoïque, ne put s'empêcher de jeter un dernier défi à la face de son maître :

— Crois-tu donc m'humilier, pauvre chevalier d'aventure que le pillage a fait riche et que le caprice d'un roi a fait noble ! Tu n'y parviendras pas. Quand le fouet de tes bourreaux tracerait sur ma chair des sillons sanglans, tu ne pourrais avilir la fille de Mohamed. La violence que le fort inflige au faible n'est une honte que pour celui qui a abusé de sa force. Je ne serais vile et infâme que si je m'étais abaissée devant toi et si je t'avais demandé grâce. Tu ne dompteras pas plus mon orgueil sous les coups de fouet, que tu ne feras un lâche du chevalier vaincu qui agonise bravement, le sourire aux lèvres, sur le champ de bataille. Tu es mon maître, parce que je n'ai pas voulu me racheter, et c'est pour cela que je t'obéis, à toi, non à cette femme, misérable juive déshonorée par don Pedro et que tu me donnes aujourd'hui pour maîtresse. L'alliance est digne de toi, cupide tard-venu ! Fais-moi châtier par tes varlets, et je subirai le supplice sans me plaindre. Mais essaye de baiser ma main, et je te tuerai comme un chien, ou je saurai me tuer moi-même. Je n'ai pas honte d'être ton esclave, ton bien, ta chose : l'esclave ne choisit pas son maître ; mais j'aimerais mieux la mort que la honte d'être ta femme ; sort brillant que cette pauvre Rachel a pourtant accepté avec joie. Et tu voudrais que je sois jalouse de la haute et puissante dame de Tring et de Wing, moi Aïxa, la fille du roi de Grenade ? oh ! vraiment, tu es aveugle, Burdett. Mais non ; je vois clairement ton but. Après avoir usé de ruse et de trahison pour me faire prisonnière, tu veux recourir à la menace et à la brutalité pour me contraindre à te payer ma rançon. Eh bien ! je te le répète, tu seras trompé dans ta sordide avarice, car tu n'obtiendras pas de moi un maravédis.

— Vous vous trompez, illustre dame, reprit Burdett ;

tous les trésors enfouis dans l'alcazar de votre père ne sauraient vous rendre la liberté à cette heure.

Aïxa haussa les épaules et poussa un éclat de rire d'une expression si insultante, que le tard-venu, revenant à son naturel, saisit le fouet que tenait Barillard et s'avança vers son esclave avec un geste menaçant.

Rachel se leva aussitôt et s'élança généreusement au-devant lui.

— Ose donc frapper, vaillant capitaine d'écorcheurs ! s'écria la Mauresque en marchant droit à Burdett.

Et, se redressant de toute sa hauteur, elle lui lança un regard de provocation.

Ils étaient alors si près l'un de l'autre que leurs souffles haletans et saccadés se confondaient presque. Cependant le bras que Burdett avait levé s'abaissa lentement :

— Je ne vous frapperai pas, murmura-t-il, parce que ce serait une action indigne d'un [illegible] chevalier.

— Qui sait ! reprit la Mauresque, peut-être te sers-tu mieux du fouet que de l'épée.

— Je laisse à Patrick le soin de vous répondre, répliqua le tard-venu, car j'ai le regret d'être obligé de vous quitter pour aller visiter mon prisonnier à la tour de l'Or ; mais ce bon serviteur me remplacera dignement.

— Routier pour routier, le majordome vaut le maître, dit Aïxa, tandis que Burdett, après avoir échangé avec Barillard un coup d'œil d'intelligence et avoir salué sa jeune femme, sortait de la chambre.

Le plus profond silence suivit le départ du maître.

Patrick tournait gauchement son fouet entre ses doigts. La Mauresque, debout et l'œil fixe, résumait rapidement dans sa pensée les divers moyens d'action qui lui restaient, et méditait la terrible revanche qu'elle voulait prendre de cette scène.

Pendant ce temps, Rachel, l'oreille appliquée contre le rideau de brocart qui masquait la porte, écoutait le bruit des éperons d'or de Tom Burdett qui résonnaient bruyamment sur les dalles de la galerie.

Puis lorsqu'elle n'entendit plus aucun écho de ces pas sonores, elle courut à la fenêtre, car c'était l'heure où le baron de Tring et de Wing avait coutume, en qualité de gouverneur de Séville, d'aller visiter les postes des remparts et les cachots de la tour de l'Or.

En effet, après quelques instans d'attente, elle vit la porte du manoir s'ouvrir et se refermer, et quoique le jour commençât à baisser, elle reconnut Burdett au milieu des cavaliers qui formaient son escorte.

— Patrick, lui dit-elle aussitôt en se retournant avec un sourire vers le majordome, vous voyez que je n'ai plus besoin de vos services. Vous pouvez vous retirer.

Barillard promena tour à tour ses regards de la Mauresque à sa maîtresse avec une expression d'embarras et d'hésitation risible.

— Vous qui êtes chargé de faire obéir les autres, êtes-vous dispensé par votre maître d'obéissance à ma volonté? reprit Rachel avec une sorte d'impatience. Ne poussez pas le zèle trop loin, mon bon Patrick.

— Pourtant, madame, je ne sais si je dois vous laisser seule avec une femme qui vous hait, murmura le majordome.

— Patrick, votre dévouement ressemble fort à la surveillance d'un geôlier, répondit Rachel offensée. Je vous le répète, si votre maître ne vous a pas autorisé à me désobéir, je vous ordonne de quitter cette chambre. Vos soupçons insultent cette malheureuse dame, dont je plains le sort, mais donc je ne crains pas la haine.

Puis du doigt elle lui montra sans hésiter la porte de la chambre.

Patrick grommela quelques mots inintelligibles, mais, s'inclinant jusqu'à terre, il obéit et s'éloigna lentement.

Lorsque Rachel crut qu'elle pouvait enfin parler sans crainte que ses paroles ne fussent entendues, elle s'approcha vivement de la Mauresque.

— Madame, lui dit-elle, quoique vous soyez mon ennemie, je vous le jure du fond de mon âme, j'ai honte pour ces deux hommes des outrages qu'ils vous ont fait subir.

— Gardez pour vous-même votre pitié, belle renégate ! répliqua Aïxa en relevant fièrement la tête.

— Êtes-vous donc toujours orgueilleuse et dure comme ces rochers de granit contre lesquels le flot écume et se brise incessament sans pouvoir polir leurs crêtes aiguës? dit la jeune châtelaine avec douleur. Oh ! je vous en supplie, laissez-moi vous venir en aide ! ne repoussez pas la main que je vous tends sans exiger de vous ni reconnaissance ni merci !

— Ce ne sont ni de stériles consolations, ni de stériles larmes qu'il me faut à moi ! dit amèrement la Mauresque, surprise, sinon touchée des généreuses avances que lui faisait sa rivale.

— C'est la liberté, n'est-ce pas? reprit Rachel. Vous ne pouvez croire à ce présent si sombre dans lequel vous végétez, comme ces lentisques éclos sous le soleil d'Afrique qui s'étioleraient transplantés sur les cimes neigeuses des sierras. Vous vous étonnez de ne pouvoir librement marcher dans les jardins de votre alcazar, où les roses exhalent leurs doux parfums, de ne pouvoir vous endormir à votre gré dans de doux rêves, de ne pouvoir donner des ordres devant lesquels les fronts de vos serviteurs se prosterneraient. Vous portez en frissonnant vos mains à votre cou, auquel un amant ferait un collier de baisers, et qui se raidit aujourd'hui sous un collier de servage aux armes du routier Burdett. En un mot, vous êtes esclave, et, comme tous ceux qui ne sont pas nés dans la servitude, vous aspirez à briser la chaîne qui entrave votre corps, votre pensée et votre âme, pour ne penser qu'à reconquérir la liberté perdue. Vous regardez en arrière, et en songeant à Mohamed votre père, à Grenade votre mère, vous rêvez le retour dans votre cité sainte, comme le voyageur égaré dans les sables rêve l'eau d'un étang, fût-elle bourbeuse et troublée par le pied impatient des chamelles et des chevaux. Aïxa attacha ses grands yeux noirs sur le visage de Rachel, et la regarda longtemps sans répondre. Était-ce de la part de la femme de son maître une sanglante raillerie, une offre généreuse ou un piége? Elle l'ignorait encore. — Cette pensée sans trêve, cet ardent désir qui germe dans le cœur de tout captif, comme le grain oublié dans un sillon, continua Rachel, a dû vous poursuivre pendant des nuits d'insomnie. Vous avez entrevu sans doute quelque voie mystérieuse par laquelle vous pourriez, trompant la surveillance de vos geôliers, vous enfuir de cette maison splendide qui pour vous n'est qu'un cachot.

— Pourquoi ne l'avouerai-je pas? dit la Mauresque.

— Eh bien ! moi la femme de votre maître, je me fais volontairement votre complice, reprit la châtelaine ; sans hésiter et quoi qu'il advienne, Aïxa, je veux vous aider à fuir. Ayez confiance en moi ; la colère de Tom Burdett ne m'épouvante pas, et vous ne serez plus du moins exposée à ses insultes.

— Me ferez-vous ouvrir la grille du *patio* par votre serviteur Patrick? demanda la Mauresque avec un sourire d'incrédulité.

— Oh ! vous doutez de moi ! s'écria Rachel. Pourtant l'heure est propice pour l'accomplissement de votre rêve. La nuit est venue, et l'absence de Burdett, qui est parti sans défiance, durera plusieurs heures. Quant à Patrick, ne puis-je l'éloigner de la maison aussi facilement que je l'ai fait sortir de cette chambre? Il nous croit ennemies et ne me soupçonnera pas de vouloir protéger votre fuite.

Ce serait peut-être un bon conseil à suivre, s'il me venait de tout autre que de vous, madame, répondit la défiante Mauresque. Mais je n'ai pas oublié que votre noble époux est gouverneur de Séville, et que vous me haïssez, malgré vos fausses paroles et votre compassion hypocrite. Et comme vous voulez vous venger de moi, tout en gardant une apparence de générosité, vous me conseillez de fuir, vous m'aiderez même à m'évader de ce logis, mais au premier coin de rue je tomberai sans doute dans les mains de fidèles varlets que vous aurez apostés là pour me surprendre. Ils ramèneront triomphalement la fugitive au logis, et de-

main vous aurez la joie de voir l'esclave rebelle châtiée par le fouet de maître Patrick, malgré vos prières et vos larmes, châtiée cette fois non pour vous avoir désobéi, mais pour avoir cru à votre loyale pitié. Oh ! vous seriez bien heureuse, n'est-ce pas, Rachel, de ce triomphe ? mais je ne serai pas votre dupe et votre victime.

Rachel ne trouva pas d'abord une parole pour sa justification. Son noble cœur se révoltait à la seule pensée de cette indigne trahison.

— Oh ! madame, dit-elle enfin, que vous ai-je donc fait pour que vous me jugiez ainsi ? Croyez-vous donc mon cœur si lâche et si perfide ? Vous avez été pour moi une cruelle ennemie, mais puis-je m'en souvenir lorsque je vous vois plus malheureuse que je ne l'ai jamais été ? car le malheur est plus lourd à supporter pour la fille du roi de Grenade que pour la pauvre juive dont la race est vouée à la persécution et au mépris. L'outrage que je dédaignerais est une blessure envenimée pour votre fierté, Aïxa. Aussi, je vous le jure, au fond de mon âme je ne trouve plus que l'oubli du passé.

— Nous avons été rivales, reprit d'une voix sourde la Mauresque, et ce n'est pas là un de ces souvenirs qu'une femme oublie jamais.

— Ah ! c'est pourtant ce souvenir que je cherche à effacer de mon esprit et de mon cœur, comme le vent efface les caractères mystérieux tracés sur le sable, répliqua Rachel. Je veux mettre tout mon courage à fuir une image trop aimée, dans la prière, le recueillement et la solitude, dussé-je rendre mon cœur froid et indifférent comme celui d'un vieillard, dussé-je en mourir lentement dans une agonie inconnue de mes gardiens. Soyez heureuse, vous, Aïxa, car vous serez libre de penser à celui qui m'oubliera en ne me voyant plus. Ce dont je veux toujours me souvenir, moi, c'est que je suis la femme de Tom Burdett, et que mon serment m'impose des devoirs auxquels je ne faillirai pas. Moi aussi je suis esclave, Aïxa ; seulement ma servitude a été librement consentie et ne finira pas. Nul heureux hasard ne peut me délier, parce que je suis engagée par ma parole et ma foi jusqu'à la mort de cet homme ou à la mienne. Je me suis moi-même murée dans mon cachot ; j'ai rivé de ma main mon anneau de servage. J'ai enchaîné ma volonté, mon cœur, mon esprit à la volonté despotique, au cœur glacé, à l'esprit grossier et brutal d'un tard-venu. Oh ! c'est là un rude esclavage, quoique je garde l'apparence de la liberté sous l'espionnage de mon maître, un esclavage qui me gâte le soleil de Séville, les flots du Guadalquivir, et la brise imprégnée des senteurs amères des lauriers roses. L'esclave du moins peut fuir, il peut rêver le désert, l'air, la montagne, l'espace, la barque qui l'emportera loin de son oppresseur. Moi, Aïxa, je ne puis rêver comme délivrance que la mort !

Il y avait dans la voix de Rachel et dans l'accablement avec lequel elle laissa retomber ses bras le long de sa robe de lin, un tel sentiment de douleur sincère et profonde, que la Mauresque éprouva involontairement une vague impression d'espoir.

Elle entrevoyait comme une lueur lointaine la possibilité de ressaisir peut-être un jour l'ascendant que lui avait autrefois donné sur don Pedro sa beauté singulière.

— J'ai confiance en vous maintenant, dit Aïxa en s'efforçant de faire sourire ses traits sévères ; puisqu'il n'y a plus entre nous ni lutte ni haine, j'accepte de Rachel, qui a tout oublié, la liberté que je ne pouvais accepter de Rachel mon ennemie. Alors la fille de Samuel, se laissant emporter par le généreux élan de son âme, s'avança vers la Mauresque pour lui donner le baiser de paix et de réconciliation. Ce fut une épreuve terrible pour Aïxa, qui sentit tous ses membres se contracter et se mouiller d'une sueur froide lorsqu'elle dut serrer sa rivale dans ses bras ; par un instinct sauvage, elle la pressa étroitement avec tant de violence et un éclair si venimeux dans le regard, que Rachel put craindre d'être étouffée comme si elle eût été enlacée par les replis d'un serpent. Mais l'esclave parvint à comprimer l'explosion de cette haine implacable, et trouva la force de poser ses lèvres glacées sur celles de la jeune femme. Puis, ce baiser de Judas une fois donné, non sans une cruelle angoisse, elle ouvrit lentement ses bras, et dit à Rachel, dégagée de cette hypocrite étreinte : — Il faut surtout cacher à Tom Burdett notre réconciliation, autrement tout projet d'évasion deviendrait impossible.

— Jusqu'au dernier moment, tout le monde l'ignorera, répondit la châtelaine. Vous coucherez cette nuit dans ma chambre ; vous ne me quitterez pas, et nous chercherons ensemble le moyen de tromper la surveillance de vos geôliers.

La Mauresque baissa les yeux à terre pour cacher sa joie, car Rachel allait elle-même au-devant du piége qui lui était tendu.

— J'ai dans la ville des amis dévoués qui seront secrètement prévenus, répliqua-t-elle. Demain, lorsque le baron de Tring et de Wing se rendra à la tour de l'Or pour visiter messire Bertrand Duguesclin, vous aurez soudainement envie de respirer la brise du soir sur les bords du fleuve. Maître Patrick a l'ordre d'obéir à vos caprices. Vous choisirez les femmes et les esclaves qui vous accompagneront. Je serai du nombre, et ce n'est pas moi qui porterai ombrage au bon majordome. Nous sortirons par la porte de Triana, et, une fois hors de Séville, les amis sur lesquels je compte sauront bien me préserver du fouet de Patrick et me protéger dans ma fuite. Quant à vous, qui oserait vous accuser d'avoir eu connaissance de ce complot et d'avoir favorisé l'évasion de votre plus mortelle ennemie ?

— Demain, à pareille heure, vous serez libre, Aïxa, dit la jeune femme, et je prierai Dieu de bénir votre retour à Grenade.

En parlant ainsi, elles s'étaient toutes deux rapprochées de la fenêtre. Rachel dévorait du regard la petite place qui s'étendait devant la maison avec son dôme de ciel étoilé, et des larmes brûlantes perlaient à ses yeux, car elle aussi regrettait sa liberté.

Tout à coup, elle se rejeta en arrière et poussa un cri d'effroi. Un bon moine à barbe blanche venait d'être violemment renversé par la mule rétive qu'il montait, et qui s'était cabrée devant le corps d'un enfant déguenille, tranquillement endormi dans l'encoignure de la grille du *patio*.

Le pauvre homme, qui était sans nul doute un fort maladroit écuyer, avait cherché à se cramponner d'une main aux écuelles de fer appendues à la muraille et de l'autre aux crins de sa mule ; mais au même instant la maudite bête avait fait un tel soubresaut que la tête du cavalier érafla la muraille, se heurta à une des écuelles par un choc qui fit jaillir le sang, et que le malheureux, complétement désarçonné, roula à terre comme une masse.

Rachel porta à ses lèvres son sifflet d'argent, afin d'appeler le majordome et de lui ordonner de porter secours à ce pauvre moine, lorsqu'elle vit le petit déguenillé, cause de ce malheur, se relever précipitamment et se frotter les yeux, et courir à ce dernier.

Tandis qu'il essayait vainement de le soulever dans ses bras grêles, la jeune femme s'avança sur le balcon mauresque et lui fit signe de frapper à la grille du *patio*, afin qu'on l'aidât à transporter le blessé dans la maison et qu'on lui prodiguât sur-le-champ tous les soins que réclamait son accident.

L'enfant, qui n'était autre que le prétendu Nunez, suivit ponctuellement cet avis, et maître Patrick Barillard ne tarda pas à paraître derrière la grille.

— Hélas ! bon seigneur Patrick, s'écria l'avorton d'une voix larmoyante empruntée au perclus Sanchez et avec d'étranges contorsions, voici un pauvre saint homme de moine que je viens de trouver presque mort à votre porte !

— Ah çà ! mauvais garnement, que veux-tu que je fasse d'un moine qui est mort ? répondit Patrick avec insou-

ciance. Prends-tu par hasard la maison du baron de Tring et de Wing pour un cimetière?

— Dieu m'en préserve, digne majordome! reprit Nunez, mais puisque vous n'êtes ni juif, ni maure, vous devez être chrétien, et en qualité de chrétien vous ne pouvez refuser de secourir un de vos frères. Si vos soins ne le guérissent pas, ils ne peuvent pas, en tout cas, le réduire à une pire extrémité!

— Au fait, cet acte de charité peut me valoir une indulgence pour tous mes péchés, dit Patrick ébranlé par la force de ce raisonnement.

Puis saisissant son fouet à lanière noueuse, il ouvrit la grille et se disposa à aider Nunez.

— Ah çà! s'écria l'avorton en regardant d'un œil craintif le terrible instrument dont s'était armé Patrick et avec lequel il avait eu occasion de faire connaissance la veille, — est-ce donc à l'aide d'un pareil outil que vous espérez rappeler ce malheureux à la vie?

— Tu as pu expérimenter par toi-même que mon fouet a la vertu de dégourdir les jambes des vauriens, répliqua le majordome en riant de sa frayeur; mais Dieu me garde de toucher à un poil de la barbe de ce vénérable moine!

Puis il s'approcha du vieillard, qui était resté étendu sur le sol dans l'immobilité la plus parfaite.

— Patrick! dit alors Rachel du haut du balcon, transportez ce malheureux dans ma chambre. Je veux veiller moi-même aux soins que mes femmes lui donneront.

Le majordome s'empressa d'obéir, et, passant ses larges mains sous les bras du moine, il l'enleva de terre avec l'aide de Nunez, qui, tant bien que mal, s'empara des jambes; quelques instans après, ils le déposaient sur une natte dans la chambre de la jeune châtelaine, qui leur ordonna ensuite de se retirer.

Rachel et Aïxa s'agenouillèrent alors aux côtés du blessé et cherchèrent à étancher le sang qui coulait de son front.

— Comme son visage est pâle et inanimé! dit la première avec émotion.

— Oh! il n'est qu'évanoui, reprit la Mauresque, car tout en dénouant le cordon qui ceignait les reins du moine, elle avait remarqué que son cœur battait encore.

Rachel toucha ses mains, elles étaient brûlantes.

— Dieu soit loué! il nous donne une heureuse journée. Nous sauverons sans doute ce bon vieillard. Mais allez chercher une aiguière, un flacon d'eau de laurier et des bandes de toile, Aïxa.

— J'y consens, madame; car ce n'est pas la voix d'une maîtresse mais celle d'une amie qui me donne cet ordre, n'est-ce pas? répondit la Mauresque.

IV

D'UN SINGULIER MESSAGER D'AMOUR ET D'UNE SINGULIÈRE COUTUME MAURESQUE.

— Restez près du blessé, et j'irai moi-même accomplir ce que vous appelez un ordre, dit doucement Rachel, sans paraître offensée de cette réflexion.

Mais la Mauresque s'éloignait déjà, et la jeune châtelaine, soulevant le rideau de brocart qui masquait la porte, l'accompagna d'un regard impatient jusqu'à ce qu'elle eût disparu.

A peine Rachel eut-elle laissé retomber le rideau et se fut-elle retournée pour revenir près du pauvre blessé qu'elle poussa un cri de surprise et d'effroi.

Le moine au visage sillonné de sang était debout devant elle.

— Silence! madame, murmura-t-il d'une voix faible comme un souffle.

Puis il rejeta en arrière son capuchon de laine et fixa sur Rachel un regard brillant de jeunesse.

— Blas! dit-elle en reconnaissant, malgré la barbe blanche dont il s'était affublé, un des frères de lait du roi.

— Prenez garde que d'autres ne me reconnaissent comme vous, continua l'écuyer en posant un doigt sur sa bouche.

— Malheureux! demanda avec une horrible anxiété la jeune femme, que la stupeur semblait avoir changée en statue de marbre, comment avez-vous osé pénétrer dans cette maison!

— N'est-ce pas votre majordome qui m'y a transporté sur votre ordre? répliqua Blas en souriant.

— Mais pourquoi ce déguisement? pourquoi cette ruse?

— C'est une ruse de guerre, et nous sommes en guerre avec messire Tom Burdett. Il fallait à tout prix inventer un moyen de parvenir sans obstacle jusqu'à vous. Le meilleur moyen n'était-ce pas de tomber blessé au seuil de votre maison? Je vous savais trop charitable pour abandonner un pauvre moine expirant sur le pavé!

— Mais vous pouviez vous tuer, Blas!

— Je ne suis pas venu pour vous parler de moi, madame.

— Oh! je sens aux palpitations de mon cœur que vous venez m'annoncer quelque malheur, audacieux jeune homme. Parlez donc vite, car si les varlets de mon mari vous surprenaient ici, vous seriez perdu.

— Je viens à vous de la part du roi de Castille, madame, répondit Blas d'une voix ferme et brève.

— Don Pedro ne m'a donc pas oubliée, murmura-t-elle avec une sorte d'extase. Mais que veut-il de moi? Nous sommes à jamais séparés.

— Qui sait! répliqua le faux moine. Le cœur de l'homme se hausse au-dessus des obstacles comme son pied franchit les pics les plus élevés. Don Pedro veut vous revoir, madame.

— Me revoir! répéta Rachel avec épouvante.

En ce moment Blas crut remarquer que les plis du rideau de brocart remuaient légèrement.

Du doigt il le montra silencieusement à la jeune châtelaine avec une expression d'inquiétude soudaine, mais le rideau était redevenu immobile, et elle répondit à voix basse :

— La porte est ouverte et le vent de la galerie aura fait flotter ce rideau.

— J'attends votre réponse, madame.

— Ce que demande don Pedro est impossible.

Et elle joignit les mains avec un geste de profond désespoir.

— Vous craignez de braver un danger pour lui! dit le faux moine d'un ton ironique.

Rachel sentit son cœur se gonfler, comme s'il allait se briser.

— Consentir à revoir don Pedro, répliqua-t-elle, ce serait consentir à son malheur et à son avilissement. Ce serait lui faire violer ses sermens et appeler sur sa couronne l'anathème de Dieu et des hommes?

— Qui vous dit que mon frère veuille violer ses sermens? Lui refuserez-vous donc cette dernière preuve d'amour? Doit-il croire à votre oubli? N'aurez-vous pas pitié de ce morne désespoir dans lequel il est plongé, et qui le rend indifférent à la conquête de son royaume, si bien que ses sujets commencent à le croire *charmé* par quelque maléfice ou glacé par quelque poison lent et subtil? Sa vie dans l'enceinte de l'alcazar est celle du prisonnier dans son cachot, et du lion dans sa cage de fer. Il cherche sans cesse des yeux et du cœur une chimère absente. Cette chimère, c'est votre amour, Rachel. Qu'il vous revoie, madame; ce sera lui rendre l'air et le soleil. Dites-lui qu'il est temps de sortir de cette torpeur qui afflige ses partisans et qui devient un sujet de risée et de joie pour ses ennemis. Votre voix, madame, aura plus de puissance

que la nôtre pour lui faire honte de cet indigne sommeil et réveiller son orgueil.

— Mais je suis la femme d'un autre ! dit Rachel tremblante et émue.

— Prenez donc garde qu'il ne s'en souvienne trop, lui aussi, répliqua durement Blas.

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'il est roi tout puissant, et qu'il peut, dans l'aveuglement de son désir opiniâtre, briser l'obstacle vivant qui s'oppose à son bonheur. Songez-y !

— Oh ! il n'oserait, dit la jeune femme. Ne lui prêtez pas de telles pensées, Blas. Don Pedro est violent, mais il est juste. Il ne voudrait pas s'attirer l'exécration de toute la chrétienté par une action si infâme.

— Oui, ce serait une action infâme, mais l'opprobre en retomberait sur vous, si vous irritez la passion insensée de mon frère. Croyez-vous que la crainte des clameurs de son peuple ou des reproches du prince Noir l'arrêtera ? Croyez-vous qu'il hésitera à commettre un crime pour vous arracher des mains de Tom Burdett ? Non, car son amour, je vous le dis, est aveugle et inflexible comme la fatalité.

Le rideau de brocart trembla, secoué sans doute par une main crispée à ses plis, mais Blas regardait Rachel.

— Que faire ! que faire, mon Dieu ! murmura la pauvre femme en cachant son front brûlant dans ses mains.

— Il faut vous rendre demain, à la première heure de nuit, au *morabethin* (1) caché dans le bois de lentisques, au milieu des ruines de la vieille mosquée des Almoravides ; don Pedro vous y attendra. Mais silence ! ajouta Blas en saisissant tout à coup le bras de Rachel, et lui montrant de nouveau la portière de brocart violemment agitée : — Est-ce encore le vent de la galerie ?

— Oh ! nous sommes peut-être perdus tous deux ! dit la jeune femme d'une voix étouffée.

Puis, tandis que le faux moine se hâtait d'aller s'étendre sur les nattes et de reprendre sa première position, elle courut instinctivement par un mouvement plus prompt que la pensée vers le rideau de brocart, qu'elle tira d'une main tremblante.

Elle aperçut sur le seuil la Mauresque, qui lui souriait en tenant d'une main une aiguière d'argent et de l'autre un flacon d'eau de laurier.

Le regard de Rachel plongea dans les yeux lumineux d'Aïxa, qui respirait péniblement comme fatiguée de sa course.

— Vous m'avez sans doute accusée d'être bien lente, maîtresse, dit l'esclave. Vous étiez impatiente de me voir revenir ; mais j'ai dû chercher longtemps ce flacon avant de pouvoir le trouver. Pardonnez-moi !

Son visage était si calme que Rachel sentit son cœur se dilater, et remercia intérieurement Dieu.

Évidemment Aïxa n'avait rien entendu et ne se doutait de rien.

— Donnez-moi ce flacon, dit doucement la jeune femme, qui n'osait plus lever les yeux sur son esclave, tant elle craignait de lui laisser deviner son trouble et son épouvante.

Puis elle se pencha vers le faux moine et se mit à lui imbiber les tempes d'eau de laurier.

La Mauresque, debout, regardait ce groupe avec un sourire étrange, et son visage pâle se marbrait de plaques livides.

— Voilà donc, pensait-elle, cette femme qui tout à l'heure me jurait d'oublier don Pedro. Sur un mot de ce hardi messager d'amour son cœur fond de joie, elle frissonne, elle feint de résister, elle cède. Ah ! Rachel, tu voudrais me prendre pour dupe. Mais je veux moi-même ne t'inspirer aucune défiance, aucun soupçon, tant je me montrerai crédule et facile à toutes tes paroles. Je ne te demanderai pas même pourquoi tes mains tremblent et tes joues brûlent en soignant ce vertueux moine.

Cependant Blas, une fois sa mission remplie, avait hâte de quitter le logis du tard-venu, où il ne se trouvait que médiocrement en sûreté. Il se décida donc à mettre fin à son évanouissement ; il poussa un soupir fort intelligible et entr'ouvrit un œil qu'il promena autour de lui d'un air d'étonnement assez bien joué.

— Où suis-je ? demanda-t-il en déguisant sa voix du mieux qu'il lui fut possible.

— Dans la maison de messire Tom Burdett, répondit Aïxa avec une compassion équivoque. Rassurez-vous donc ; il va bientôt rentrer. C'est un homme de guerre, qui se connaît en blessures, et il vous fera administrer quelque baume ou élixir qui vous guérira promptement.

La perspective du prochain retour du baron produisit une amélioration aussi sensible que soudaine dans l'état du faux moine.

— Je me sens mieux, beaucoup mieux, soupira-t-il.

— Il paraît, dit Aïxa, que votre blessure est moins grave qu'on n'aurait pu le supposer au premier abord.

— Beaucoup moins grave, en effet, s'empressa de répondre Rachel. Le bon moine en sera quitte pour la frayeur. Je suis sûre que l'air frais du soir achèvera de dissiper le vertige qui nous a si fort alarmées ! Puis elle ajouta à voix basse, pendant que la Mauresque allait poser l'aiguière et le flacon sur une table : Par pitié pour moi, Blas, partez avant le retour de messire Burdett !

— Je ne partirai pas avant d'avoir entendu votre réponse, madame, répliqua le frère de lait du roi, dussé-je être découvert et tué sur cette natte !

Aïxa revenait vers eux.

Rachel était plus morte que vive. D'une voix étranglée par l'angoisse elle murmura :

— J'irai !

— En effet, dit alors le faux moine avec un accent plus franc et plus ferme, je sens que j'ai besoin de respirer l'air, et que la marche dissipera tout à fait l'étourdissement que m'a causé ma chute.

Puis, avec l'aide de Rachel, il se releva.

— De grâce, madame, reprit la Mauresque voyant le blessé s'évertuer à trébucher et à trembler sur ses jambes pour lui donner le change, faites accompagner ce saint homme par maître Patrick. Autrement, je gage qu'il n'arrivera jamais à son couvent.

Elle prononça si sérieusement ces dernières paroles, que ni Rachel ni Blas n'y devinèrent l'intention d'une secrète ironie.

— Non ! non ! dit le faux moine, je n'ai déjà que trop troublé le repos de cette charitable maison.

— D'ailleurs, ajouta la châtelaine, qui venait de jeter un regard sur la place pour s'assurer que Burdett ne revenait pas encore, — j'aperçois le petit mendiant qui a aidé Patrick à vous transporter ici. Il tient votre mule par la bride, et vous servira sans doute volontiers de guide. Aïxa, ordonnez seulement au majordome de conduire notre hôte jusqu'à la grille.

La Mauresque s'avança vers la galerie et frappa trois fois ses mains l'une contre l'autre, suivant la coutume orientale.

Pendant ce temps Blas dit rapidement à Rachel :

— A demain, au *morabethin* du bois de lentisques, madame, si vous voulez éviter un grand malheur.

— A demain, au *morabethin*, pour épargner un crime au roi de Castille et de Léon, répliqua avec effort Rachel, honteuse de ressentir une joie cachée et inavouée sourdre au fond de son cœur, en subissant cette contrainte.

La Mauresque revint, accompagnée de maître Ranulant.

— Que Dieu vous récompense de votre charité, bonne dame ! dit le faux moine à voix haute.

— Ne nous oubliez pas dans vos prières ! repartit railleusement Aïxa.

Blas, s'appuyant alors sur le bras du majordome des-

(1) *Marabout*, sorte d'ermitage consacré à la prière et à la contemplation, que les sectateurs de l'Islam entourent de vénération.

cendit péniblement l'escalier aux marches de carreaux vernissés, qui conduisait de la galerie au *patio*.

Le petit Nunez stationnait en effet à la grille. Après avoir aidé son frère à monter sur sa mule, il tira la bride du rétif animal et s'éloigna en chantant.

Quant à Rachel, bouleversée par cet incident étrange, oppressée de terreur, de confusion et de défiance, elle avait hâte de se trouver seule, et elle éprouva un vif sentiment de joie lorsque la Mauresque lui dit :

— Madame, puis-je descendre au jardin pour me mettre en mesure de prévenir mes amis ?

— Allez, Aïxa, allez ! Vous touchez à la liberté, vous, tandis que moi je ne puis briser ma chaîne qu'en roulant dans un abîme.

La Mauresque sourit silencieusement et s'empressa de quitter la chambre, car elle prévoyait que malgré sa volonté de fer, le calme apparent qu'elle s'était imposé allait bientôt faire place à l'orage. Son masque d'emprunt était bien près de tomber.

— Oh ! tu aimes toujours don Pedro ! murmura-t-elle en descendant au jardin, et tu préfèreras l'abîme, quelque profond qu'il soit !

Puis elle s'enfonça, en amortissant le plus possible sur le sable le bruit de ses babouches de maroquin, dans une allée d'orangers qui longeait la muraille.

Parvenue à un endroit où quelques pierres disjointes en avaient découronné la crête, elle frappa doucement dans ses mains.

Un signal semblable lui répondit aussitôt de l'extérieur.

Puis un homme escalada péniblement le mur ébréché et sauta dans le jardin.

Après un moment de silence, Aïxa, certaine que nul regard ou nulle oreille d'espion ne surveillait, prit la parole :

— Sois le bien-venu à cet heure, Ésaü Manassès, dit-elle à voix basse. Toi du moins tu tiens fidèlement tes promesses.

— Oh ! c'est que je veux savoir pourquoi le routier Tom Burdett parlait à la fille de Samuel Ben-Levi comme à une esclave ? répondit amèrement le lépreux, — pourquoi elle chevauchait à son côté, si triste et si morne en rentrant dans sa ville natale ? Sa vue m'a enivré comme un poison divin et salutaire. Elle m'a reconnu, Aïxa, reconnu à mon regard et à ma voix, malgré mon horrible transformation. Puisque je suis trop hideux pour être aimé d'elle, je veux la servir désormais, et à force de dévouement la forcer à me jeter un sourire de merci comme une aumône. Elle a un cœur si généreux et si noble ! L'avez-vous entendue prendre la défense de ces mendians que chassait le chevalier Burdett ?

— Vraiment, reprit la Mauresque en se mordant les lèvres, cette brillante perle d'Orient a le don d'ensorceler tous les hommes ! Tu pardonnes donc chrétiennement à Rachel son amour pour don Pedro ?

— Est-ce un crime d'aimer ? dit Ésaü.

— Non, quand l'amour est sincère, reprit la Mauresque ; mais c'est l'ambition seule qui a fait battre le cœur de cette juive, née dans l'humiliation, l'outrage et la crainte. Elle pouvait être la femme d'Ésaü Manassès ; enviant le sort de Maria de Padilla, elle a mieux aimé être la maîtresse d'un roi de Castille. S'élever de l'humble rue des Balances, dans la Juiverie de Séville, à l'alcazar de don Pedro, c'était un rêve à éblouir sa tête de jeune fille, et à lui faire rejeter avec dédain l'alliance de l'ancien apprenti de son père. Aussi cette femme, dont le bonheur t'inquiète, n'a-t-elle eu aucun souci du tien. Qu'a-t-elle fait de ton cœur ? un jouet qu'elle a brisé sans pitié. Orgueilleuse et vaine, elle avait honte de son père et de tous les enfans de sa race. Le jour où elle devint la favorite de l'alcazar, tu devins, toi, l'un des hôtes hideux de la léproserie.

— Oh ! vous calomniez son cœur, interrompit le misérable. Elle a aimé don Pedro comme elle eût aimé le premier varlet dont le regard eût fait rougir son front candide.

— C'est ce qui te trompe. Elle n'aimait pas plus le roi qu'elle n'aimait Ésaü. Ce qu'il lui fallait, c'était le prestige du trône et la soumission de l'homme dont les regards et le geste étaient des ordres pour tous. Lorsque don Pedro fut détrôné et perdu, que fit Rachel au château de Lugo ? elle abandonna son royal amant comme elle avait abandonné Ésaü Manassès le renégat.

— Assez ! assez ! dit le lépreux d'une voix entrecoupée de sanglots qui soulevaient sa poitrine. Vous savez bien que je ne veux pas me souvenir, et que j'ai tout oublié.

— Elle aussi a tout oublié, continua la Mauresque avec une cruelle insistance, tout jusqu'à sa promesse de n'appartenir qu'à la mort ou à toi, si jamais son amour pour don Pedro s'éteignait dans son cœur !

— Mais elle l'aime toujours ! reprit Ésaü avec douleur.

— Si elle l'aime toujours, dit Aïxa, pourquoi donc, lorsque la tempête eut jeté ce malheureux roi proscrit, deminu, affamé, sur les côtes de Guyenne, voulut-elle élever entre elle et lui une infranchissable barrière ?

— Je ne comprends pas vos mystérieuses paroles, Aïxa, et pourtant j'en ai peur, dit le lépreux en frissonnant.

— N'es-tu pas venu ici me demander pourquoi Rachel chevauchait à côté de Tom Burdett, baron de Tring et de Wing, repartit froidement la Mauresque, et de quel droit il lui parlait si rudement ?

— Je ne vous demandais que cela, madame, et j'attends toujours votre réponse.

Aïxa chercha à comprimer un éclat de rire moqueur :

— Comment ! n'as-tu donc pas deviné, Ésaü, que ce chevalier pillard est le mari de ta douce et belle Rachel ?

— Oh ! vous mentez, madame, s'écria le lépreux d'une voix convulsive. C'est impossible ! vous mentez.

— Pauvre fou ! reprit la Mauresque, crois-tu qu'après avoir été la maîtresse d'un roi, elle pouvait se résigner à vivre d'une vie obscure et ignorée ? Non, elle ne voulait pas retomber à la Juiverie de Séville. Il lui fallait, au mépris de ses sermens, rester une haute et puissante dame. Grâce à sa beauté, elle a réussi à conquérir titres, honneurs et richesses. Cette vertu si fière est devenue la femme d'un routier qui a eu du bonheur. Ah ! Ésaü, ce n'est pas toi que Rachel a repoussé ! C'est le renégat, qui ne pouvait, comme don Pedro, la faire entrer en souveraine dans l'alcazar ! Tu n'avais qu'un cœur à donner ; ton rival avait une couronne et des trésors.

— Oh ! c'est infâme ! murmura Ésaü accablé. Il me semble que je marche dans un rêve plein de douleur et de folie. Mais si Rachel est bien la femme que vous me dévoilez, si j'ai paré de mes illusions naïves une fausse idole, une créature sans cœur, je me vengerai d'une façon terrible. Malheur à elle ! car du moment où je n'aurai plus de doute, je n'aurai plus de miséricorde.

— Tu hésites encore à me croire ! dit Aïxa, qui épiait attentivement l'effet de ses paroles sur l'esprit du misérable. Eh bien ! si j'ajoutais qu'à cette heure où don Pedro est rentré victorieux dans Séville, et l'épée à la main en guise de sceptre, Rachel regrette déjà le passé. Elle pense que, grâce à la faiblesse du roi pour elle, il lui suffirait de le revoir pour redevenir reine de l'alcazar et courber devant elle les têtes les plus fières. Oui, elle va sans doute trahir la foi jurée, violer le serment qu'elle a librement prononcé, et, oubliant ses devoirs d'épouse comme elle a oublié ses autres promesses, elle reverra bientôt don Pedro. Qui sait même si elle ne livrera pas à des meurtriers de profession cet odieux époux, ce Tom Burdett, afin de pouvoir recommencer impunément le scandale de son amour royal !

Le lépreux poussa un sourd rugissement de douleur.

— Non, répliqua-t-il en se débattant contre cette affreuse révélation. A vous entendre, Rachel serait plus vile que la dernière des femmes perdues. Non, je ne puis pas vous croire, je ne veux pas vous croire, je ne vous crois

pas, ajouta le malheureux, tandis que des larmes ardentes tombaient de ses paupières gonflées.

— Niais ! que m'importe ton incrédulité ! Mais je puis te rendre le témoin de cette nouvelle trahison, te faire assister à l'entrevue de cette femme et de son amant.

— Grâce ! grâce ! Aïxa !

— Tu me diras ensuite, dit l'implacable Mauresque, si j'ai menti, et si tu doutes encore.

— Oh ! quel supplice inventer pour une telle infamie ! s'écria le lépreux. Il faudra que Rachel meure ! mais je n'oserai jamais la tuer.

— Burdett oserait, lui, reprit Aïxa d'une voix stridente, mais c'est une triste vengeance que celle qui s'accomplit d'un seul coup. Il faut que Rachel vive, mais qu'elle vive dans les larmes, dans le mépris, dans la honte et l'abandon !

— Oui, qu'elle soit abandonnée à jamais par don Pedro lui-même ! poursuivit Ésaü.

— Ne connais-tu pas, dit l'esclave en baissant involontairement la voix, un de ces poisons qui minent lentement la vie et laissent sur les traits la trace hideuse de leur passage ?

— Non, dit le lépreux en tressaillant. Ils se regardèrent tous deux comme pour se consulter pendant quelques instans. Ils avaient peur l'un de l'autre. Tout à coup, Ésaü, exalté par son désespoir, reprit avec violence : — Oh ! je sais un châtiment plus juste et plus terrible que le poison, madame.

Aïxa se rapprocha anxieusement de lui.

— Parle ! dit-elle.

— Non, mieux vaudrait la tuer, balbutia le lépreux ; si jeune et si belle, la vouer à une destinée si infâme ! oh ! je n'en aurais pas le courage.

— Qui donc t'a laissé jeter dans la léproserie ? reprit impatiemment la fille de Mohamed ; qui donc a attaché à tes flancs, comme une tunique de feu, cette plaie dévorante ? Venge-toi, Ésaü, venge-toi !

— Écoute, Aïxa ! dit-il d'une voix convulsive tandis que ses cheveux se hérissaient d'effroi. Si tu as dit vrai, ma vengeance sera aussi aveugle et aussi cruelle que celle de don Pedro ; la misère et la dégradation de Rachel égaleront ma misère et mes tortures. Où doit-elle revoir le roi de Castille ?

— Au *morabethin*, débris de la vieille mosquée des Almoravides, qui est caché dans le bois de lentisques, à vingt portées de trait des remparts, répondit vivement l'esclave.

— Eh bien ! ne connais-tu pas, Aïxa, la vieille coutume mauresque qui a encore force de loi à Séville et dans le royaume d'Andalousie, articula péniblement Ésaü. Toute fille ou femme surprise seule avec un homme, dans une enceinte fermée, appartient de droit à ce bas justicier que les Maures nomment le *mezouar*, et les Espagnols *el verdugo*. Ce sera une bonne aubaine pour le bourreau de Séville que d'inscrire la belle Rachel sur le livre des femmes perdues qui doivent lui payer chacune la taxe de trois marabotins par année.

— Oh ! voilà bien la vengeance complète que je rêvais ! s'écria la fille de Mohamed. Cette femme, qui a prodigué si facilement son cœur, appartiendra à tous.

— Excepté au lépreux ! dit amèrement Ésaü.

— Ainsi, poursuivit Aïxa, chassée comme femme adultère par Burdett, qu'elle aura trahi et déshonoré, reniée par don Pedro qui aura honte de ce scandale public, repoussée par son père Samuel dont elle a renié le culte, Rachel restera seule, flétrie et abandonnée de tous. Alors, toi qu'elle a méprisé autrefois, tu iras la chercher dans la fange où elle sera tombée, tu lui tendras la main, et, tout lépreux que tu es, elle sera heureuse de la toucher. Tu l'emporteras dans ta retraite comme dans le seul asile où elle pourra se soustraire au pouvoir du *mezouar*. Tu lui rappelleras alors son serment, et à ton tour peut-être tu pourras jouir de son amour.

— Oui, dit avec une sorte de joie farouche Ésaü, il fallait avilir Rachel à ce point pour la rapprocher du lépreux.

— Mais qui donc préviendra le *mezouar* ? demanda l'esclave.

— Je n'ose me hasarder dans le vieux quartier maure, où il habite avec tous ses sujets, et où les alguazils eux-mêmes craindraient de pénétrer, répondit Ésaü.

— Comment ! Y a-t-il donc dans Séville un autre roi que don Pedro ? dit Aïxa avec un sourire d'étonnement.

— La maison du bourreau a le privilége de servir d'asile aux voleurs et aux criminels contre les recherches du corrégidor et des *vingt-quatre* magistrats de la cité, répliqua le lépreux. Aussi est-il le roi de tous les gueux et mendians, de tous les voleurs et bohémiens, de tous les bravaches et spadassins de Séville, qui lui payent également redevance et auxquels il accorde protection. Aussi le droit d'asile s'est-il peu à peu étendu par force à tout ce dédale de vieilles constructions mauresques qui entourent son logis, et don Pedro lui-même, malgré sa vigilante et sévère justice, n'a pu encore détruire complétement ce vieil abus.

— C'est étrange, dit Aïxa ; mais puisque le *mezouar* est si puissant, il n'en maintiendra que mieux son droit sur la maîtresse de son souverain. A tout prix, je sortirai cette nuit et j'irai moi-même dans la maison de ce roi des gueux et des larrons. Tu me serviras de guide. Attends-moi sur les marches de la fontaine publique.

En ce moment la cloche retentit à la grille du *patio*. Le baron de Tring et de Wing rentrait dans son logis avec tout le fracas d'un noble et puissant seigneur.

Les deux complices se séparèrent aussitôt.

Le lépreux grimpa en toute hâte au haut du mur, et Aïxa se dirigea vers le *patio*, où Burdett descendait de cheval.

Le baron n'eut pas plutôt aperçu son esclave qu'il lui cria joyeusement :

— J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, servante indocile.

Puis il fit signe à ses varlets de s'éloigner.

La Mauresque regarda Burdett d'un air de profonde incrédulité, et elle attendit en silence qu'il voulût bien s'expliquer.

— J'arrive de l'alcazar, continua-t-il, et j'y ai vu l'homme que vous aimez le plus au monde.

Aïxa cacha sous un sourire l'amer froissement de son orgueil, et répliqua avec une sorte d'insouciance dédaigneuse :

— Ce n'est certes pas de don Pedro que vous voulez parler, messire. Vous savez bien que je le hais mortellement depuis le jour où il a été l'amant de votre femme.

Le tard-venu fronça le sourcil et resta un instant interdit de cette cruelle riposte ; mais, reprenant bientôt son air de joviale humeur :

— Je vous parle du roi de Grenade, et non pas du roi de Castille, dit-il sans répondre à l'attaque de la Mauresque.

— Mon père ! s'écria Aïxa. Oh ! quel bonheur ce serait pour moi de le revoir !

— Vraiment ! ce souhait est de bon augure. Seriez-vous enfin lasse de la servitude, dame altière ? Toutefois, pour vous prouver que je suis un bon maître, je vous permets d'aller embrasser le vaillant Mohamed, qui est venu solliciter à Séville un traité d'alliance avec don Pedro, et lui offrir un nouveau tribut.

Si l'ancien capitaine des écorcheurs se montrait si généreux, il faut l'avouer, c'était moins par grandeur d'âme que par calcul. Il connaissait l'indomptable caractère d'Aïxa. Il savait qu'elle était femme à tenir son serment, et il comptait beaucoup sur l'influence d'un père tendrement aimé pour la décider à payer son énorme rançon.

— Merci, noble baron, dit l'esclave qui devinait la pensée du tard-venu, voilà une action magnanime qui me réconcilie avec vous. Puis, sans que la joie causée par l'arrivée de Mohamed lui fît perdre un seul instant de vue le

plan hardi qu'elle avait conçu, elle ajouta : — Comme toute bonne action doit porter avec elle sa récompense, je veux, avant même d'aller embrasser mon père, m'acquitter envers vous, messire !

— Vous acquitter envers moi ! reprit vivement Burdett qui, dans sa préoccupation exclusive, s'imaginait que la Mauresque voulait parler de sa rançon. Eh bien ! vous savez mes conditions ; je ne les augmenterai pas d'un seul maravédis ; ne craignez rien.

— Je vois que nous ne nous comprenons pas, dit Aïxa avec impatience ; le service que je veux vous rendre, le secret que je veux vous confier est cent fois plus important pour vous que cette misérable somme dont vous avez l'esprit follement occupé.

— Vous appelez des milliers de marabolins une misérable somme, cornebœuf ! s'écria le tard-venu.

— Vraiment la cupidité vous aveugle ! poursuivit l'esclave. Aussi don Pedro, qui le sait, vous endort-il avec des largesses et des honneurs. Vous pillez ses ennemis des deux mains, et il n'a garde de s'en plaindre, car il pense que celui qui fait bon marché de sa conscience doit faire un jour bon marché de son honneur.

— Par la mort-Dieu, êtes-vous folle, Aïxa, d'irriter ainsi ma colère par tant de sarcasmes équivoques ! Parlez plus clairement, ou je vous enverrai deviser avec maître Patrick.

— Vous avez l'oreille bien dure ce soir, messire. Vous m'avez chargée d'être la servante de madame Rachel, n'est-il pas vrai ? Eh bien ! vous devez donc vous réjouir que j'aie consciencieusement rempli mon office. J'ai gardé votre femme en véritable duègne, et je n'ai pas tardé à découvrir qu'elle vous trahissait.

Le tard-venu jeta un cri de rage et saisit violemment le bras de la Mauresque :

— Ne te joue pas de moi ! lui dit-il d'une voix sourde et tremblante ; n'accuse pas légèrement Rachel ! n'avance rien que tu ne puisses prouver ! Je ne suis pas un de ces vieux barbons qu'un mensonge de varlet ou d'esclave met en défiance.

Le visage d'Aïxa resta calme et impassible.

— Demandez à votre majordome, répondit-elle, s'il n'a pas transporté ce soir un moine blessé dans la chambre de Rachel. Ce moine était un messager d'amour, un des frères de lait du roi. Cachée derrière le rideau de la porte, je l'ai entendu supplier votre femme de se rendre demain à l'endroit où don Pedro l'attendra.

— Mais Rachel, reprit Burdett, Rachel, qu'a-t-elle répondu ?

— Un seul mot : J'irai !

— Mort et sang ! je jure Dieu qu'elle n'ira pas ! Je saurai bien l'emprisonner dans sa maison.

— Je croyais que vous demandiez des preuves, dit ironiquement la Mauresque. Or, jusqu'à présent ma dénonciation seule accuse votre femme.

Tom Burdett réfléchit un instant.

— Tu as raison, reprit-il. Rachel ira à cette entrevue ; mais j'y assisterai, moi aussi !

Aïxa sourit, car pour assurer sa propre délivrance il fallait que Rachel fût libre de se rendre au *marabout* et de l'emmener avec elle.

— C'est là une sage résolution, messire ; il faut surprendre votre femme en faute. Autrement don Pedro parviendrait toujours tôt ou tard à lui faire parvenir quelque message, et je ne serais peut-être plus là pour épier le secret de mon ennemie et pour vous le livrer.

— Oh ! dit Burdett, le roi de Castille est bien imprudent de braver ainsi la colère du prince Noir en outrageant un de ses serviteurs et en violant sitôt les sermens jurés dans l'église de Bordeaux.

— Je suis sûre, reprit la Mauresque, que monseigneur Édouard de Galles ne voudra pas croire à une si monstrueuse félonie avant d'avoir vu lui-même son royal allié pris au piége.

— Oui, plus il y aura de témoins, plus la déloyauté de don Pedro sera éclatante et honteuse, dit le tard-venu ; merci, Aïxa, de votre dénonciation. Allez voir votre père. Nous sommes quittes. Puis il appela d'un coup de sifflet le majordome, qui accourut tout essoufflé et suant : — Patrick, lui dit-il, tu vas accompagner ma belle esclave au logis de don Fernand de Castro, à qui le roi a donné pour hôte le seigneur Mohamed, et tu la ramèneras ce soir ; à moins, ajouta le prudent chevalier à voix basse en se penchant à l'oreille du majordome, qu'il ne prenne fantaisie au noble Maure de garder sa fille et de te confier quelques sacs de marabolins en échange.

Maître Barillard crut devoir sourire d'un air d'intelligence en s'inclinant respectueusement devant son maître.

La Mauresque ne tarda pas à sortir de la maison des Mexia, escortée par le majordome et deux varlets armés, car à cette heure les rues étaient à peu près abandonnées aux voleurs et aux amoureux. Le bruit et le mouvement cessaient à la chute du jour ; les bourgeois se barricadaient prudemment dans leurs logis comme dans des forteresses, et le silence n'était interrompu que par le cri des *serenos* qui avertissaient les gens sujets à l'insomnie de l'état nuageux ou étoilé du ciel et de l'heure qui venait de sonner. Ce glapissement monotone était varié quelquefois par un cliquetis d'épées, un appel à l'aide, ou les joyeux fredons d'une sérénade.

Ésaü, qui était resté accroupi sur les marches de la fontaine de la petite place, se leva silencieusement à la vue d'Aïxa, et la suivit comme une ombre jusqu'à la porte de la maison de don Fernand de Castro. Puis il s'adossa au mur et attendit.

Un des varlets armés fut chargé d'aller prévenir le roi Mohamed de l'arrivée de sa fille.

Peu après, Aïxa, introduite dans le *patio* du logis, vit s'avancer au-devant d'elle Abul-Hagib, le chef des genétaires grenadins, qui voulut se prosterner à ses pieds, suivant la coutume orientale ; mais elle lui dit aussitôt :

— Vous oubliez, Abul, que ce n'est pas la fille de votre maître, mais l'esclave du chevalier Burdett qui vous parle.

Et elle porta la main à son cou entouré d'un collier d'argent armorié.

Le Maure tordit avec douleur les plis de son burnous dans ses doigts, en lançant un regard de sombre colère au majordome, puis il conduisit l'esclave et le gardien dans la chambre où les attendait Mohamed étendu sur un divan de toile.

Le père et la fille se regardèrent en silence, sans trahir leur émotion par aucun signe visible, avec cette profonde dissimulation, avec ce stoïcisme calculé et orgueilleux qui sont particuliers aux Orientaux.

Ils sentaient peser sur eux les regards curieux de Patrick et les regards tristes d'Abul-Hagib.

Enfin Mohamed élevant la voix :

— Ne puis-je donc parler sans témoin à ma fille ! dit-il sans daigner regarder le majordome.

Maître Barillard hésitait à répondre lorsque la Mauresque se tourna vers lui :

— Bon Patrick, reprit-elle en souriant, ton maître t'a ordonné de m'accompagner ici et de me ramener à son logis. Voilà tout, n'est-ce pas ? Suis donc notre serviteur Abul-Hagib, qui te comptera une vingtaine de dinars pour te faire prendre patience. Mon père t'engage du reste sa parole royale que je ne chercherai pas à fuir, et qu'il me remettra sous ta garde dans deux heures.

Le majordome, visiblement embarrassé, tourna ses yeux vers le roi de Grenade.

— Par le tombeau du prophète ! dit ce dernier, ma fille rentrera cette nuit avec toi dans la maison de messire Tom Burdett, ou tu emporteras sa rançon en échange.

Patrick s'inclina aussi bas que le lui permit son obésité de fraîche date, et se décida enfin à suivre le Maure Abul-Hagib.

Dès que Mohamed n'eut plus de témoins, il tendit affectueusement ses bras à sa fille ; mais elle, s'avançant

avec lenteur, le regard morne, le visage sévère, lui baisa la main et lui dit :

— Quand je serai libre, mon père, vous pourrez embrasser sans honte votre fille !

— Libre ! toi qui es ma vie et la lumière de mes yeux ! s'écria le Grenadin, toi qui m'as ressuscité de la mort ! mais tu le seras ce soir même. Croyais-tu donc que je t'oubliais parce que je ne recevais de toi aucun message ? oh, non ! j'avais hâte de te revoir. Ce chrétien sortira tout à l'heure de cette maison sans ma fille, mais accompagné de mes Nubiens chargés des sacs de marabotins qu'exige ton maître. Tu n'entendras plus d'ordres insolens résonner à tes oreilles ; je vais briser cet odieux collier. Pourquoi donc suis-je revenu à Séville faire ma soumission à don Pedro, au risque de mon cou qu'il peut faire trancher par son Juan coupe-tête pour se venger de ma défection ?

— Mon père, dit avec calme Aïxa, je ne deviendrai pas libre ce soir.

— Qui donc m'empêchera de te racheter ? demanda Mohamed avec étonnement.

— Moi, répondit-elle ; parce que je ne veux pas faire au chevalier pillard qui m'a prise par trahison et si cruellement outragée, la joie d'être si richement payé de sa trahison et de ses outrages. J'ai juré que la somme destinée à ma rançon servirait à fournir le tribut auquel vous condamnera don Pedro.

— Mais moi qui n'ai rien juré, répliqua le roi maure, je veux que tu rentres libre à Grenade avec moi !

— J'y rentrerai avec vous, mon père, car demain je fuirai vers notre sainte cité. Tout est préparé pour mon évasion, et j'ai des complices dans la maison même du routier Burdett.

— Mais je ne puis t'accompagner et t'aider dans ta fuite sans encourir la colère du roi de Castille.

— Vous ne m'accompagnerez pas, seigneur, vous resterez comme un otage volontaire sous ses yeux, et si Tom Burdett ose se plaindre à lui, don Pedro répondra : « Gardez mieux vos esclaves une autre fois, messire ! » Maintenant, voici ce que je vous demande, mon père. Demain vous enverrez, sous les ordres d'Abul-Hagib, quatre de vos genétaires, montés sur vos plus agiles palefrois, se cacher dans le bois de lentisques qui entoure les ruines de la mosquée des Almoravides et m'y attendre. Ce soir, il faut trouver moyen de me faire sortir pendant deux heures de cette maison, à l'insu de mon gardien maître Patrick.

— Oublies-tu donc que j'ai engagé ma parole à cet homme ? interrompit Mohamed.

— Avant deux heures je serai de retour.

— Mais comment oseras-tu te hasarder de nuit dans les rues de Séville, où tu peux faire la fâcheuse rencontre de seigneurs débauchés, de larrons ou de bravaches ivres ? Ne sors du moins qu'avec une escorte de mes braves genétaires.

— J'ai un compagnon qui m'attend, mon père, répondit gravement Aïxa. Et là où je dois aller cette nuit, nul autre ne peut m'y accompagner sans danger.

Le roi de Grenade soupira en la regardant avec tendresse, et lui dit :

— Je ne te demande pas ton secret, Aïxa, et je ne puis rien refuser à la fille pieuse qui a cherché le corps de son père parmi les cadavres de la plaine de Navarette.

Il frappa alors dans ses mains, et Abul-Hagib apparut.

Le roi lui donna quelques ordres à voix basse, et aussitôt le fidèle serviteur, s'approchant de la Mauresque, la dépouilla de son haik pour l'envelopper d'un burnous rayé de rouge, puis, déployant une longue écharpe de soie verte, il en enroula habilement les plis en forme de turban, de manière à cacher les cheveux de la jeune fille, et elle se trouva alors si bien déguisée que Mohamed se rassura un peu sur les suites de cette équipée nocturne.

Aïxa lui baisa de nouveau la main et suivit ensuite Abul-Hagib, qui la conduisit jusqu'à la porte extérieure, où veillait consciencieusement le majordome ; mais, malgré sa perspicacité naturelle, ce dernier ne la reconnut pas.

V

CE QUE VIT LA FILLE DU ROI DE GRENADE DANS LA MAISON DU MEZOUAR.

Lorsque la Mauresque se trouva seule dans la rue, au milieu de la nuit, et qu'elle songea à son étrange et audacieuse entreprise, elle se sentit saisie d'un effroi singulier.

Elle se rappela tout à coup qu'un jour, au temps où elle était la favorite du roi de Castille, elle avait traversé, au milieu d'un brillant cortége, le vieux quartier maure, et qu'un des seigneurs qui chevauchaient à son côté lui avait montré une petite porte rouge, tapie au bas d'une muraille lézardée et grise, au-dessus de laquelle on voyait l'empreinte d'une main de sang, en disant : « Voici la maison du bourreau ! » Mais alors elle avait détourné les yeux avec dégoût.

Qui eût deviné qu'une nuit viendrait où elle irait, en compagnie d'un mendiant lépreux, chercher à travers les rues de Séville cette maison ignoble et redoutée ?

Il est vrai que de favorite du roi de Castille elle était devenue l'esclave du routier Burdett.

Elle frissonnait pourtant, et hésitait presque à poursuivre son projet téméraire, lorsque Ésaü se détacha de la muraille et s'avança à sa rencontre.

La vue de son guide la rappela à la réalité de sa situation et lui rendit tout son courage.

Ils n'échangèrent pas un seul mot, mais se mirent à marcher rapidement, en ayant soin d'éviter les *serenos*, et ils ne virent guère sur leur route que des galans attardés sous les balcons de leurs dames, et qui ne se souciaient pas de chercher noise aux passans.

Ils atteignirent enfin sans encombre le vieux quartier maure.

C'était un dédale de ruelles entre-croisées sans ordre et sans symétrie, où les maisons, faisant ventre à une médiocre hauteur, se touchaient comme les tronçons d'une arche, et où des larrons ou des amoureux auraient pu facilement sauter d'une terrasse à l'autre.

Un silence étrange planait sur ce quartier perdu. Parfois Aïxa crut voir des ombres mystérieuses ramper à terre et se coller aux murailles ; Ésaü crut entendre des chuchottemens ou des ricanemens sourds s'élever derrière eux ; alors ils s'arrêtaient un instant, le cœur un peu oppressé.

Mais ils regardaient dans l'ombre, à laquelle leurs yeux n'étaient pas encore accoutumés, et ne voyaient rien. Ils écoutaient et n'entendaient rien.

Enfin ils arrivèrent à une sorte de place ou carrefour en forme de trapèze, au milieu duquel se trouvait une potence.

Ésaü s'arrêta et promena un regard inquiet et rapide autour de lui.

Toutes les maisons du carrefour, branlantes, ruinées, lézardées, aux tons d'un blanc roux, n'avaient pour fenêtres que d'étroites meurtrières ou bien étaient garnies de treillis de fer à mailles serrées et des persiennes qui semblaient vouloir s'enfoncer dans la terre, tant elles étaient presque de niveau du sol. On ne devait pas pouvoir monter dans ces maisons, on y tombait.

Ésaü, montrant alors à Aïxa une porte rougeâtre plus basse encore que les autres, lui dit, comme autrefois le courtisan de don Pedro :

— Voici la maison du bourreau !

C'était bien la porte rouge dont elle avait gardé souvenir, et, grâce à un vague reflet de lune qui blanchissait les nuages, la Mauresque put voir que l'empreinte de la main sanglante n'avait pas disparu.

Certes, la fille de Mohamed était courageuse, et pourtant, sur cette petite place déserte, au pied de ce gibet, en face de cette maison honteuse, elle sentit battre son cœur comme si elle eût été tout à coup transportée dans une atmosphère inconnue, où le ciel, les plantes et les hommes auraient pris des formes nouvelles et bizarres. Rien n'est plus effrayant que l'inconnu, même pour les esprits les plus fermes.

Elle était seule, et pourtant elle se sentait gênée comme si des regards curieux et moqueurs s'étaient fixés sur elle.

Elle était libre d'aller en avant ou de fuir, et pourtant ses pieds étaient paralysés comme si des bras menaçans l'eussent retenue par les plis de son burnous.

Un instant, prise d'hésitation et d'un effroi indéfinissable, elle voulut reculer loin de cette porte sinistre, et il lui sembla que les murs des maisons remuaient dans l'ombre, se resserraient et se rapprochaient d'elle.

Enfin elle pensa, pour secouer cette hallucination incompréhensible, à la vengeance qu'elle voulait tirer de tous ceux qu'elle haïssait, et, souriant de sa peur, elle marcha hardiment droit à la maison du mezouar, comme un de ces chasseurs de la légende qui allaient évoquer le démon au carrefour des vertes forêts pour lui acheter des balles charmées en échange de leur âme.

A travers l'étroit croisillon de fer du guichet pratiqué dans l'épaisseur de la porte vermoulue, elle entendit un murmure de voix confuses d'abord, puis un mélange de chants, d'imprécations et d'éclats de rire grossiers qui lui glacèrent le cœur.

Elle avança encore et voulut regarder à travers le guichet, afin de savoir quelle scène singulière se passait dans cette maison ; mais elle recula effrayée en sentant un air épais et fétide s'échapper de la cour et en embrassant d'un coup d'œil un tableau si abominable que toute sa résolution l'abandonna.

— Esaü, murmura-t-elle, mon courage est à bout. Je n'entrerai pas dans cette maison. Je trouverai un autre moyen de prévenir le mezouar.

Mais le lépreux, qui n'avait cessé de jeter des regards inquiets autour de lui, répondit aussitôt :

— Quand on a fourré la main dans le guêpier, madame, il est difficile de la retirer sans piqûre.

— Mais nous pouvons encore nous enfuir, répliqua-t-elle. Nul n'est sorti de cette porte maudite et ne nous a vus.

En même temps elle tourna précipitamment le dos au logis de la main sanglante ; mais alors ce qu'elle avait pris pour un rêve se transforma en réalité, son hallucination prit un corps.

Du mur de chaque maison se détachèrent des ombres mouvantes avec un frôlement semblable à celui des feuilles sèches balayées par le vent.

Étrangement surprise, elle resta les yeux fixes, la respiration suspendue, se demandant si ce fourmillement mystérieux la menaçait ; puis elle jeta tout à coup un cri d'effroi auquel répondirent des ricanemens lugubres.

— Tiens! dit une voix aiguë, voici un cavalier qui vient de lui-même se faire pendre.

— Le mezouar reconnaîtra cette courtoisie, reprit une voix rauque. Il le pendra aux torches, pour ne pas le faire attendre.

— Beau cavalier, videz votre poche dans mon chapeau avant la pendaison, ajouta une voix nazillarde non moins consolante que les autres.

Aïxa regarda à terre et vit à ses pieds des masses difformes dont les yeux, attachés sur elle, brillaient et riaient.

Et en même temps sautaient du haut des niches pratiquées dans les murs, se levaient du seuil des portes et dégringolaient des balcons de singulières formes humaines qui vinrent former autour d'elle comme un anneau fantastique.

Cette foule d'hommes, de femmes et d'enfans grouillant dans une obscurité visible pour ainsi dire, effrayaient le regard.

La Mauresque crut continuer son mauvais rêve. Il lui semblait que cette chaîne humaine se rétrécissait peu à peu autour d'elle et finirait par l'étouffer.

La pensée lui vint alors qu'Esaü l'avait trahie. Elle s'accusa de s'être follement livrée à lui. Où l'avait-il donc conduite, sous prétexte de s'associer à sa vengeance? N'était-elle pas tombée dans quelque horrible piége? Que lui voulaient ces hommes aux faces bestiales? Son complice était donc devenu son bourreau?

Peut-être l'avait-il entraînée parmi ses compagnons de proscription et de misère !

Cependant les malheureux qu'elle avait vus autrefois dans la léproserie lui avaient paru moins effrayans que cette foule. Elle avait entendu un concert de soupirs et de lamentations s'échapper de leurs poitrines ; mais leurs bouches ne vomissaient ni la menace ni la raillerie injurieuse. Leurs faces livides attestaient leurs souffrances, mais le visage de ceux qui l'entourent lui semble comme un miroir effronté et cynique, où viennent se refléter la ruse, la cruauté, la débauche, en un mot tous les vices.

Les premiers eussent voulu cacher à tous les yeux la lèpre de leur corps ; ceux-ci étalent avec un orgueil impudent la lèpre de leur âme.

D'ailleurs Esaü a disparu ; il s'est couché à terre, il a rampé dans la poussière et il s'est mêlé à cette foule éhontée. Aïxa espère qu'il pourra veiller sur elle ou la sauver au besoin en prévenant Mohamed.

Cependant les trois gracieux personnages qui avaient déjà raillé la Mauresque se sont relevés, et leur haleine brûle son visage.

— Voyons quel est le gentil papillon de nuit qui est venu se prendre dans notre toile d'araignée? dit la voix aiguë.

— Une voix de femme! pensa Aïxa. Peut-être aura-t-elle pitié de moi?

— Est-ce un alguazil distrait ou fanfaron? répond la voix rauque. Don Juan coupe-tête pourrait le faire accrocher sur l'heure au gibet pour servir d'épouvantail à ses semblables.

— Mais non, c'est un Maure, dit la voix nazillarde. Nous sommes trop bons chrétiens pour ne pas chercher à le convertir. Il s'agit seulement de savoir si c'est un misérable artisan ou un seigneur de haute race.

— Oh! je me connais mieux que vous tous en fait de noblesse ! s'écria un nouveau venu. Oui, dame Béatrix, oui, Sanchez, Matorral, et vous tous qui riez, je vous jure qu'il me suffira de regarder la couleur de son turban et de son burnous pour vous dire le nom de sa tribu.

Mais le gueux à la voix nazillarde, maître Sanchez, le repoussant du coude, lui répondit à voix basse :

— Je connais un meilleur moyen de savoir s'il a l'escarcelle plate ou ronde, don Torribio ! Puis élevant son chapeau crasseux jusqu'au menton d'Aïxa. — Faites-moi la charité, bon seigneur, pour l'amour de Dieu ! reprit-il d'un ton qui ressemblait plus à une menace qu'à une prière.

Espérant alors qu'elle pourrait se débarrasser à force de largesses de cette immonde foule, Aïxa laissa tomber un dinar d'or dans le chapeau du mendiant.

Les yeux perçans de ce dernier n'eurent pas plutôt vu briller l'or qu'il s'écria :

— C'est bien peu, seigneur! quand un pauvre demande pour l'amour de Dieu, il demande pour deux.

La Mauresque se pencha vers lui avec anxiété :

— Veux-tu gagner cent dinars? tire-moi des mains de tes confrères.

Aussitôt Sanchez releva triomphalement la tête et s'écria :

— Le galant est de bonne prise. Il vient de me promettre cent dinars si je lui accorde ma protection.

Ce fut alors une clameur joyeuse et folle qui s'éleva du milieu de cette cohue difforme et monstrueuse. Tous criaient à la fois, glapissant, riant, aboyant et voulant mettre la main à la proie. Mais les quatre mendians qui entouraient Aïxa s'étaient désespérément accrochés à son burnous et tenaient bon, se laissant rouler avec elle par la foule, comme par une marée, vers la porte rouge.

— Le Maure est notre aubaine et notre bien ! vociféraient-ils.

Mais don Torribio, se voyant à la fin repoussé par des bras qui étaient plus robustes que les siens et qui ne se gênaient point pour endommager sa toilette délabrée, s'écria tout à coup :

— Menez au mezouar notre prisonnier ! Lui seul, comme le roi des gueux et larrons de la belle cité de Séville, a le droit de décider de son sort.

Ainsi qu'une parole magique, cette courte harangue eut le don de calmer l'acharnement tumultueux de cette meute, qui s'arrêta aussitôt.

— Don Torribio a raison, dit Sanchez en s'adossant à la porte; que le Maure soit conduit à notre seigneur Juan le velu, j'y consens ! mais notre digne roi soupe en ce moment et n'aime pas à être dérangé dans ses repas. Qui donc servira d'introducteur à ce voyageur égaré?

Nul ne répondit, tant était profonde la terreur imprimée par le mezouar à ses sujets. Les uns hochaient la tête; les autres reculaient doucement en arrière comme pour renoncer au concours.

— Mais, sainte mère des anges! reprit Sanchez, nous n'avons qu'à choisir une femme. Le maître se pique de courtoisie envers les dames, et voici justement ma révérende commère Béatrix, qui est digne de toute notre confiance. Il regarda perfidement la béate, qui toussa, balbutia, devint pâle et voulut se glisser dans la foule, mais il la retint par l'énorme chapelet qui brimbalait sur sa poitrine, en ajoutant : — Et je crois même qu'elle a quelque affaire à régler ce soir avec Juan le velu.

Béatrix soupira comme si elle allait rendre l'âme, et n'eut que la force de secouer la tête négativement, mais Sanchez ne la lâchait pas.

Faisant tout à coup volte-face, il donna un vigoureux coup de pied dans la porte rouge, qui s'ouvrit, et poussa devant lui la récalcitrante béate ainsi que la Mauresque, qui, depuis quelques instans, paralysée par une stupeur inouïe, suivait machinalement l'impulsion de la foule.

La porte se referma derrière les deux femmes. Elles descendirent quelques marches dont les pierres disjointes tremblaient sous leurs pieds. Aïxa dut, pour ne pas tomber, s'appuyer au mur, qui était gras et luisant.

Elle revit alors dans toute son horrible réalité le spectacle ignoble qui l'avait épouvantée au point de lui faire abandonner son entreprise téméraire.

Elle se trouvait à l'entrée d'une grande cour carrelée en briques qui semblait enduite du carmin le plus pur, et sur laquelle s'ouvraient deux salles basses.

Des *candils* accrochés aux piliers illuminaient d'une lueur terne et tremblotante ce *patio*, encombré de bancs boiteux rouges de vin, sur lesquels ronflaient des braves à faces patibulaires.

L'une des salles basses dont la Mauresque détourna ses yeux avec horreur était une espèce de charnier où le mezouar déposait momentanément les corps des suppliciés. Trois cadavres y étaient alors étendus sur la pierre; l'un avait la tête séparée du tronc, et les deux autres gardaient encore incrusté autour du cou un bout de la corde qui avait servi à les pendre.

C'était là que les Bohémiens et tous les vagabonds qui faisaient profession de prédire l'avenir venaient chercher de la corde, de la graisse et des cheveux de pendus, trois ingrédiens qui à cette époque jouaient un rôle de grande consommation dans la sorcellerie, et que Juan le velu estimait comme un des plus lucratifs produits de son métier. Aux murs pendaient des linges sanglans, des paquets de guindes, et une hache fraîchement aiguisée. Divers instrumens de torture aux formes bizarres complétaient le mobilier de cette salle : c'étaient les cordeaux, la poulie, la coiffe de fer, le chevalet, les brodequins, ces monstrueux agens de la justice humaine.

L'autre salle basse n'offrait pas un aspect si formidable.

Sur la muraille était collée une image coloriée de Notre-Dame des Plaies, grossière estampe de village ; au-dessous se balançait un panier de paille qui servait de tronc pour les aumônes, à côté d'une cuvette de faïence enchâssée dans le mur et qui simulait le bénitier. De grands coffres sans couvercles semblaient attendre avec impatience un butin retardataire. Quelques nattes de jonc recouvraient le sol.

Au moment où Béatrix s'avançait d'un pas timide dans la cour, le tumulte était à son comble. Si quelques bravaches, dont les épées et les boucliers de liége étaient accrochés aux piliers, ronflaient majestueusement sur leurs bancs, d'autres jouaient bruyamment aux osselets en jurant comme des païens quand ils perdaient. Un gueux à trogne fleurie faisait danser son chien en guise de répétition, tandis qu'un autre faisait sauter le sien au cerceau, aux grands éclats de rire des enfans qui formaient cercle à ce rare spectacle.

Dans un coin, quelques mendians huppés s'adonnaient à un assaut de grimaces, de contorsions et de démanchemens de membres fort réjouissans. L'un se tordait la bouche, l'autre se renversait les paupières. Celui-ci marchait les jambes retournées, celui-là jetait ses jambes par-dessus ses épaules et marchait sur ses mains. Quelques-uns guérissaient pour la nuit leur fausse lèpre ou l'enflure de leur pied. Ils mettaient leurs bandages dans leurs poches.

Dans le coin opposé, cinq à six jeunes filles, courtisanes ou bohémiennes, s'exerçaient à danser en s'accompagnant d'un tambour à grelots et de castagnettes. Elles avaient le visage fardé, les lèvres enduites de carmin, la gorge plâtrée de blanc de céruse, et des mantes de camelot tremblaient sur leurs épaules. Avec leurs jupes courtes et leurs babouches pailletées, elles eussent cependant paru jolies si l'impudence de leurs regards et la hardiesse lubrique de leurs poses n'eussent effarouché tout homme non initié aux mœurs des honnêtes sujets de Jean le velu. Quoique jeunes encore, le vice les avait usées et flétries.

Pendant que Aïxa, cachée dans la pénombre, contemplait ce tableau de mœurs infâmes, deux hommes arrivèrent du dehors. C'étaient le perclus Sanchez, qui vint à pas lents et qui s'arrêta derrière Béatrix sans qu'elle l'entendît, puis le soldat rodomont, le faux boiteux Malorral, qui, la toque de Milan sur la tête, les grègues écarlates, le manteau à bandes sur l'épaule, les brodequins en cuir de béjar aux pieds comme un écuyer du roi Pelage, courut d'un pas déterminé prendre place parmi les joueurs d'osselets.

Chaque fois qu'une des danseuses, épuisée et le front baigné de sueur, cessait de voltiger, un des galans spectateurs l'enlevait dans ses bras et l'embrassait en l'air, sans qu'aucune se débattît d'une trop farouche façon.

— J'espère, mon jeune seigneur, dit la béate à Aïxa, que nous vous donnons du divertissement pour votre argent.

Mais la Mauresque, dont le visage s'empourprait de honte et de dégoût à l'aspect d'une telle scène, répliqua avec un accent d'impatience :

— Où donc est le mezouar, vieille?

— Vieille ! vieille ! pas si vieille ! grommela dame Béatrix d'une mine renfrognée. Vous ne le verrez que trop tôt, notre digne maître Jean le velu. Mais attention ! voici, je crois, une querelle d'amoureux où il sera forcé de mettre le doigt.

En effet, Malorral, qui jouait aux osselets, venait de

perdre sur parole dix réaux et de les envoyer demander à une des danseuses, grosse fille réjouie aux joues rebondies dont il s'était constitué le champion. Mais, comme elle ne put lui en donner que cinq, il se leva brusquement, s'avança comme un furieux vers elle, et lui arracha sa manle. Puis, détachant la ceinture de cuir qui lui servait de baudrier, sans en ôter la boucle de fer, il meurtrit de coups les épaules nues de la belle, malgré les clameurs, les supplications et les injures de ses compagnes, en disant :

— Ah ! tu refuses de me prêter cinq misérables réaux, Clara la joufflue !

— Grâce, Matorral ! grâce, mon bretailleur redouté ! criait la malheureuse de toutes ses forces.

— Ah ! tu n'as pas confiance dans ton amant ! poursuivait le faux boiteux.

— Mais tu peux retourner toutes mes poches, tigre d'Ocana, hurlait Clara la joufflue, et tu verras que je ne possède pas un *ochabo* de plus.

Les coups néanmoins pleuvaient toujours dru comme grêle. Alors la pauvre fille glapit cet appel désespéré :

— Justice, justice, maître Jean le velu ! justice ! Et elle se précipita, les cheveux au vent, la figure toute contusionnée, dans la salle basse des suppliciés, où le mezouar essayait en ce moment deux de ces longues échelles pliantes que l'on dresse contre le gibet.

Les autres danseuses l'y suivirent, mais quand Matorral voulut y poursuivre sa victime, elles lui opposèrent une résistance opiniâtre.

— Laissez-moi entrer, leur dit-il alors d'un ton radouci. Je vais rajuster ma ceinture. J'ai peut-être eu la main trop prompte. Allons, je veux faire ma paix avec la donzelle !

— La paix ! s'écria Clara la joufflue ; la paix avec ce faux soldat qui est lion pour les brebis et agneau pour les hommes ! Est-ce que je voudrais manger plus longtemps avec lui pain sur nappe et dormir au même nid ? Ah bien oui ! je verrais plutôt manger du loup mes épaules qu'il a si atrocement flagellées et mises en sang.

— Allons, ma bonne petite Clara, finissons-en ! Calme-toi, ma dépitée ! reprit Matorral que deux autres bravaches retenaient de force.

— Non, emmenez ce bourreau d'innocens, cet épouvantail de pigeons pattus ! cria la bonne petite Clara. Que la justice de Dieu et du mezouar tombe sur ce lâche félon, sur ce coquin pouilleux que j'ai sauvé plus de fois de la potence qu'il n'a de poils dans la barbe.

— Allons, niaise ! interrompit le matamore irrité ! prends garde de devenir trop fière en me voyant devenir si humble, car, par saint Christophe le géant ! si la colère me monte au clocher, pire sera la rechute que la chute. Humilie-toi et humilions-nous, et ne donnons pas à dîner au diable.

— Je lui donnerais même à souper pour qu'il t'emporte où jamais mes yeux ne te reverraient, répliqua la joufflue.

— Allons ! tu vas trop loin, Clara, ne put s'empêcher de lui crier dame Béatrix. A ton âge j'aurais donné mon tambour à grelots pour qu'il m'advînt pareille mésaventure. Qui aime bien, châtie bien, ma fille. Quand les vauriens noircissent de horions le corps de leurs maîtresses, c'est qu'ils les adorent. Tu vois que Matorral se repent déjà et qu'il a les larmes aux yeux de t'avoir mise en si piteux état.

— Béatrix a raison ! dirent les autres danseuses.

Clara la joufflue ne se rendait pas encore à ces beaux et sages raisonnemens, fruits précieux d'une longue expérience, lorsque Matorral dit aux jeunes filles, en écumant de rage :

— Faites-moi place ou j'entre de force !

Mais aussitôt une voix tonnante cria du fond de la salle basse :

— Tu oublies que je sais faire justice dans ma maison aussi bien que sur la place publique, impudent bravache !

Et les filles s'écartant en désordre, Aïxa vit paraître sur le seuil de la porte un homme dont le seul aspect fit reculer Matorral.

— Voici Juan le velu, dit Béatrix à la Mauresque. Il fera entendre raison à cet enragé.

Aïxa frissonna en contemplant le mezouar.

C'était un homme de quarante-cinq ans, haut de taille, noir de visage, la barbe rouge, les yeux ardens et enfoncés surmontés de deux sourcils touffus qui se rejoignaient. Une simple chemise d'une blancheur équivoque bouffait sur son large torse et laissait voir, par la fente de devant, une forêt, tant il avait la poitrine velue.

Il était couvert d'un manteau de serge rouge qui tombait jusqu'à ses pieds, chaussés de souliers de maroquin pliés en pantoufles. Des chausses en toile, larges et plissées, lui couvraient les jambes jusqu'au genou.

De ses épaules et sur sa poitrine descendait un large baudrier de cuir auquel pendaient un large coutelas de vacher, à manche de bois jaune, un fouet à six lanières de peau d'anguille, et un rouleau de parchemin tout luisant de graisse.

Ses mains étaient courtes et velues, les doigts gros, les ongles épatés ; ses larges pieds s'appuyaient à terre comme des troncs d'arbre et ses deux narines, s'ouvrant et se refermant avec bruit, exhalaient une épaisse fumée.

Ce barbare et monstrueux personnage saisit Matorral par le bras, et lui dit en le faisant chanceler sur ses genoux :

— Il faut, soldat du lendemain de la bataille, que tu fasses pénitence de ta brutalité devant cette pauvre Clara, qui est la plus gaie et la plus avenante de mes sujettes.

Matorral vacillait comme un homme ivre sous la main énorme du mezouar.

— Hélas ! cria alors la joufflue prise de pitié, que Votre Grâce ne maltraite pas trop ce maudit, seigneur Juan ! Tout méchant qu'il est, je l'aime encore comme l'enveloppe de mon cœur.

— Au diable les femmes ! elles ne savent ce qu'elles veulent, dit Juan le velu. Pourquoi se plaindre des coups quand on les aime ? Les querelles d'amoureux ne sont que des prétextes de raccommodement, n'est-ce pas ? Allons, Clara, ma fille, sors de cette salle par amour de moi, et le brave Matorral, pour le même motif, va te demander pardon à genoux !

— S'il fait cela ! reprit la joufflue, je l'embrasserai de bon cœur.

— Si cela doit se faire par lâcheté et déshonorante soumission, sachez, dit fièrement le faux boiteux, que je ne cèderais pas à une armée de tard-venus français ; mais si c'est pour complaire à la joufflue, je ne me mettrai pas seulement à genoux, mais je suis homme à me planter un clou dans le front pour son service !

Tous les assistans éclatèrent de rire, sans excepter le mezouar, et la Clara vint se jeter tout essoufflée dans les bras de son amant, tandis que Juan le velu criait :

— Après avoir coupé la colère, il faut songer à la joie. Filles de mes yeux, servez le souper.

Clara la joufflue et ses compagnes s'empressèrent aussitôt d'apporter au milieu de la cour une des grandes nattes de jonc, sur laquelle elles étendirent un vieux drap troué en guise de nappe.

Puis elles tirèrent successivement de deux lourds paniers à linge quelques grosses boîtes de radis, six douzaines d'oranges et de limons, une grande casserole ornée de tranches de merluche frite, un fromage de Hollande, un pot de grasses olives, un plat de crabes et d'écrevisses avec leur sauce de câpres au piment, et six miches de pain blanc de gandul.

Sur un signe du mezouar, tous les assistans tirèrent leurs couteaux et vinrent s'asseoir en rond autour de la bienheureuse natte, à l'exception de Béatrix, du prétendu seigneur maure et du perclus Sanchez, sur lesquels tous les yeux se dirigèrent et se fixèrent aussitôt.

La révérende duègne trembla alors comme la feuille, car Juan le velu, qui venait seulement de l'apercevoir, lui

adressa aussitôt la parole au milieu d'un profond silence :

— Ah ! te voilà, vieille messagère d'amour, honnête diseuse d'*oremus*, guérisseuse d'engelures et de jaunisse ! Eh bien ! m'apportes-tu de bonnes nouvelles? Béatrix, muette, ne bougeait pas; mais Sanchez le perclus la poussa complaisamment en avant, tandis que la Mauresque, plus troublée qu'elle n'eût voulu se l'avouer à elle-même, reculait dans l'ombre. — Allons, béate, parleras-tu? reprit rudement le mezouar. Tu m'as promis hier de m'amener la fille d'un sereno qui a les plus beaux yeux et les plus beaux cheveux du monde, et qui danse d'une façon merveilleuse. Tu sais que j'ai juré de procurer ce miracle de beauté et de légèreté à don Fernand de Castro pour sa fête de demain, à laquelle le roi notre seigneur doit assister, malgré son humeur noire. As-tu tenu ta promesse?

— Hélas ! maître Juan, soupira la duègne en baisant les grains de son chapelet, j'ai fait l'impossible...

— Tu sais, interrompit le mezouar, que don Fernand m'a généreusement payé d'avance, comme s'il m'avait commandé une balafre en quatorze points ou une volée de coups de bâton à infliger à un de ses ennemis?

—Jésus mon Dieu ! dit la vieille, j'avais réussi à brouiller la fille du sereno avec son fiancé, et ce soir je l'entraînais vers votre logis, seigneur Juan, lorsque ce maudit garçon, nous rejoignant, m'a battue en me traitant de vieille sorcière et a ramené la belle chez son père.

— Par saint Christophe le géant ! s'écria le mezouar, je ne te croyais pas si novice dans le métier, révérende dame. Je t'avais promis vingt réaux de récompense; je te promets maintenant vingt coups de fouet après souper. A chaque saint sa chandelle !

— Mère du Christ ! murmura Béatrix d'une voix plaintive et larmoyante, accordez-moi un jour de répit, maître Juan.

— Pas une heure ! répondit-il avec un regard féroce.

Clara la joufflue eut pitié de l'angoisse de la béate.

— Ne suis-je pas assez habile danseuse pour remplacer la fille du sereno à la fête de don Fernand? demanda-t-elle au mezouar.

— Tu n'es pas un morceau de roi, bonne Clara, répliqua-t-il en clignant de l'œil d'un air moqueur. Puis, voyant Sanchez qui s'était peu à peu avancé à côté de la duègne, Juan le velu se frappa le front comme saisi d'une idée soudaine et lui dit : — Mais où diable avais-je l'esprit de ne pas m'adresser à toi, Sanchez, qui es un de nos plus adroits *frelons*? n'est-ce pas toi qui sais le mieux observer le jour à quelle maison nos bravaches doivent donner assaut la nuit; qui sais suivre le plus subtilement les pigeons qui reçoivent de l'argent à la trésorerie ou à la monnaie, pour voir où ils l'emportent et même où ils le cachent; qui sais mesurer avec le plus de prudence l'épaisseur du mur de la maison, et marquer la place convenable pour y pratiquer la brèche par où nous devons entrer? je te rends justice devant tous, vertueux perclus, et je suis sûr que tu vas me dénoncer sur l'heure une autre perle de Séville.

Le mendiant d'église s'inclina modestement, comme s'il était confus de tant d'éloges.

Puis, regardant Béatrix d'un air doux et paterne, il répondit en la montrant du doigt :

— Je ne connais en fait de perle que la fille de cette sainte femme.

— Tais-toi, malheureux ! lui dit la duègne d'une voix sourde et en dardant sur lui un regard flamboyant.

Mais déjà le mezouar s'était écrié avec un étonnement qui n'avait rien de gracieux pour la béate :

— Sa fille ! Comment, vieille hypocrite, tu avais une fille et je ne le savais pas ! Mais c'est un vol que tu faisais à toute la confrérie.

— Niaise ! dit Sanchez en se penchant à l'oreille de Béatrix foudroyée par cette révélation inattendue, livre cette perle précieuse, tu auras vingt coups de fouet de moins et vingt réaux de plus !

— Miséricorde ! s'écria la béate qui joignit les mains et dont le visage ridé se couvrit d'une teinte verdâtre, voulez-vous donc que je vende mon propre sang?

— Ah ! la sainte dame avait des secrets pour nous, reprit le mezouar de plus en plus irrité. Nous réglerons ce compte-là tout à l'heure.

— J'ai bien un fils, moi, dit Sanchez; mais afin de lui procurer, sa vie durant, le sort paresseux et libre de tous soucis qui est le partage de nous autres gueux, je l'ai estropié tout petit. Si j'avais eu une fille, j'aurais voulu qu'elle devînt la plus belle chanteuse et danseuse de la confrérie.

Aïxa tressaillit en entendant cet horrible aveu, qui ne souleva dans l'honorable assemblée aucun signe de réprobation.

Quant à Béatrix, elle tremblait comme une orange desséchée sur l'arbre et secouée par le vent d'Afrique.

— Grâce pour mon enfant ! murmuraient ses lèvres frissonnantes.

— Je t'ai déjà sauvée deux fois de la corde, tu t'en souviens, dit Juan le velu d'un ton menaçant.

— Octroyez-moi douze heures de répit, répliqua la malheureuse, et je réparerai ma faute je le jure par le saint Évangile; mais, au nom de la reine des anges ! ne me demandez pas ma fille.

— Je n'ai plus confiance en toi, vieille marmotteuse d'oraisons ! Tu n'as pas réussi aujourd'hui, tu ne réussirais pas mieux demain.

— L'adresse est une clef magique qui ouvre bien des portes, insista dame Béatrix en essayant de sourire, tandis que de grosses larmes ruisselaient dans ses rides.

— Il fallait te servir de cette clef-là ce matin, répondit le mezouar; il est trop tard maintenant. Ton compère et bon ami Sanchez ira me chercher ta fille.

— Il ne la trouvera pas ! s'écria-t-elle en chancelant et s'accrochant aux genoux du perfide mendiant d'église. Je me suis défiée à temps.

— Ah ! le bel oiseau a déniché, dit froidement Juan le velu; et tu ne veux pas nous avouer où est sa nouvelle cage?

— Non, jamais ! vous ne le saurez pas ! Oh ! je suis entêtée, moi aussi ! poursuivit la vieille.

— Eh bien ! reprit le mezouar toujours calme, ton compère et ami Sanchez va te conduire dans la salle basse, où nous essayerons d'ajuster les brodequins de fer à tes pieds mignons. Ces chaussures-là ont le don de rendre bavards les gens les plus discrets. Tu sais d'ailleurs mieux que personne, révérende Béatrix, qu'il y a des orémus pour tous les maux.

Les larmes se séchèrent dans les yeux de la vieille duègne, mais un frisson convulsif glaça tous ses membres à cette menace terrible.

Elle jeta autour d'elle des regards suppliants et effarés, mais les assistans approuvaient presque tous la conduite du mezouar, et ceux qui avaient une autre opinion la dissimulaient soigneusement sous un air de profonde indifférence.

Le perclus Sanchez saisit avec une douceur sournoise le bras de la béate.

Mais en ce moment Aïxa, révoltée de tant d'ignominies, Aïxa, qui avait hâte d'en finir et de quitter cette lugubre maison, retrouvant à force d'orgueil et d'indignation tout son courage et son sang-froid habituel, s'avança d'un pas ferme jusqu'à l'endroit où Béatrix se débattait contre le mendiant d'église, et dit d'une voix gutturale à ce dernier :

— Lâche cette femme, maître Sanchez, car je viens, moi aussi, offrir au mezouar une nouvelle perle de Séville, dix fois plus précieuse que la fille de Béatrix.

Juan le velu, surpris de cette apparition et de cette apostrophe inattendues, se leva soudainement, en portant la main à son couteau, et dit à la Mauresque, avec un accent de colère :

— Qui es-tu, beau damoiseau, pour parler si haut dans notre maison avant d'avoir de la barbe au menton?

— Je ne puis te dire mon nom, maître Juan, répondit fièrement la Mauresque.

Sanchez poussait toujours la pauvre béate vers la salle basse.

Le mezouar sourit d'un air ironique en entendant la réponse du prétendu Maure ; puis il reprit :

— C'est une chose fort sensée de cacher ton nom, ta famille et ton pays, jouvenceau téméraire, si tu es une nouvelle recrue de la confrérie. Que la chance tourne mal pour toi, il est inutile de laisser inscrit sous paraphe de greffier : un tel, fils d'un tel, habitant de tel endroit, fut pendu tel jour, ou fouetté, ou autre chose semblable qui pour le moins sonne mal aux oreilles délicates. Entre nous cependant il ne doit y avoir rien de secret. Et comme Aïxa n'ouvrait pas la bouche, il poursuivit : — Tu es venu ici sans sauf-conduit, tu ne m'apportes pas de message du corrégidor ou des *vingt quatre* relatif à ma charge, car tu ne serais entré dans ma maison que les yeux bandés ; tu as violé les priviléges de mon royaume de gueuserie. Si tu n'allègues rien pour ta défense, tu vas être condamné comme un espion lancé sur nous par l'alguazil des vagabonds.

— Je ne crains rien, répliqua Aïxa sans s'émouvoir, car je suis venue librement ici pour te parler, et tu dois me regarder comme ton hôte.

— Oh ! oh ! reprit le mezouar, nous entendons l'hospitalité à notre manière, nous autres. Es-tu poursuivi pour quelque crime ? As-tu volé ou assassiné ? es-tu évadé des galères ? fuis-tu le fouet ou la potence ? En ce cas, sois le bien-venu ; je t'accorde l'asile. Autrement, la seule hospitalité que je puisse t'octroyer, c'est l'hospitalité que don Enrique pourrait espérer de don Pedro s'il avait la maladresse de tomber dans ses mains.

Les bravaches, les gueux et les danseuses éclatèrent de rire à la riposte goguenarde de Juan le velu.

— Non, répondit la Mauresque, je ne suis pas des vôtres et je n'en serai jamais.

— Ah ! tu nous dédaignes, mon mignon. Tant pis pour toi. Les cordeaux et le chevalet te forceront bien à avouer ton nom. Quant à sortir de mon logis, n'y compte pas. Nous ne nous laissons pas jouer ainsi.

— Voudriez-vous me retenir ici de force ! s'écria-t-elle en pâlissant.

— De force ou de gré, si tu préfères, damoiseau. Tu ne peux mettre le pied hors de ma maison sans être de la famille ; tu ne reverras pas le soleil que tu ne te sois lié envers nous par serment et par une complicité de vol. Voyons ! ne fais pas la mauvaise tête, et dis-moi si tu sais couper adroitement les escarcelles, fouiller dans les poches les plus étroites, enlever des moutons, des enfans ou des femmes sans les faire bêler, ou balafrer un visage de bourgeois en quatorze points ?

— Assez ! assez ! répliqua la Mauresque éperdue en se voyant isolée au milieu de cette tribu infâme ; je vous jure de ne rien révéler de tout ce que j'ai vu et entendu dans cette maison, mais écoutez ce que j'ai à vous dire, seigneur Juan, et puis laissez-moi aller librement.

— Allons ! tu ne veux pas entrer de gré dans la confrérie, dit l'impassible mezouar ; tu y entreras de force. Et pour commencer, tu vas changer de costume.

A peine eut-il prononcé ces derniers mots que Sanchez, lâchant Béatrix, accourut et escamota subtilement l'escarcelle de la Mauresque.

Matorral la dépouilla avec une prestesse merveilleuse de son burnous, et Clara la joufflue lui arracha son turban.

Les longs cheveux d'Aïxa se déroulèrent sur ses épaules, et elle resta honteuse et frémissante sous le feu de tous ces regards cyniques.

— Tiens ! le damoiseau est une femme ! s'écria le mezouar étonné. Mais ce n'est pas une perle, c'est une étoile qui illumine ma maison ! Je ne regrette plus la fille du crieur de nuit ; don Fernand de Castro n'aura pas perdu au change. Jamais je n'ai inscrit sur mon rouleau de parchemin le nom d'une plus éblouissante créature.

— Je te la joue volontiers aux osselets, seigneur Juan, dit en riant Matorral sans s'inquiéter des yeux furibonds de Clara la joufflue.

Cependant la Mauresque reculait devant le regard fauve du mezouar :

— Ne crains rien, ma mignonne, reprit-il. Je suis doux aux femmes, et tu n'entendras aucune de mes sujettes se plaindre de moi. Je ne te demande plus ton nom ; je t'en inventerai un digne de ta beauté. Maintenant tu n'as plus à craindre les cordeaux de la question, mais je te jure que le légat du pape ou le prince Noir lui-même ne pourraient désormais t'arracher de nos mains ! Toute femme qui a mis le pied dans ma maison m'appartient. Oh ! j'en ai apprivoisé d'aussi sauvages que toi, farouche brebis. Puis, se faisant apporter par Clara la joufflue sa grande coupe de liége remplie de vin de Murcie, il la vida à moitié, et, s'approchant d'Aïxa, la lui présenta en lui disant d'une voix mielleuse : — Ame de mes yeux, soleil resplendissant, chaîne des cœurs, il faut te conformer aux cérémonies d'usage dans la confrérie. Bois dans ma coupe royale.

Jamais l'orgueil de la Mauresque n'avait été soumis à plus humiliante épreuve. Sans le souvenir vivace de ses haines, elle eût cent fois mieux aimé mourir que de subir ces exigences honteuses. Mais elle réfléchit que le joug brutal de la force et les caprices du hasard ne pouvaient être bravés par son esprit altier en ce moment sans compromettre le dernier espoir de sa vengeance. Elle se rattacha à cette idée comme le naufragé se cramponne d'une main froide et raidie à un tronçon de mât, quoique ce morceau de bois, jouet des vagues, tantôt sombrant dans l'abîme, tantôt lancé à la crête d'une montagne liquide, craque et se déchire sous ses doigts.

— Si je t'obéis, Juan le velu, répondit-elle d'une voix brisée, consentiras-tu à m'écouter ?

— Je t'écouterai quand tu seras ma vassale, dit le mezouar. C'est mon devoir.

La Mauresque prit la coupe de liége en frissonnant, et le vin de Murcie brûla son gosier comme le fiel le plus amer.

Les convives du seigneur Juan battirent des mains.

— Maintenant, continua ce dernier, donne ton tambour à grelots à ta nouvelle compagne, Clara la joufflue, afin qu'elle nous chante un *moual* arabe. J'engage mon âme qu'elle a une voix miraculeuse.

Aïxa regarda le mezouar avec des yeux supplians, car elle se sentait à bout de courage ; la fièvre brûlait son front, la honte gonflait son cœur, l'angoisse contractait ses lèvres.

Mais Juan le velu restait inflexible, et il fallait être écoutée de lui, il fallait lui arracher la promesse d'aller garder la porte du *morabethin*, et de ne pas en laisser sortir Rachel qu'elle ne fût inscrite sur le rouleau de parchemin comme une des courtisanes de Séville.

Aussi Aïxa dompta son épouvante, elle n'écouta pas les battemens de son cœur ; elle força ses lèvres crispées au sourire, et saisissant le tambour à grelots, sur lequel ruissela la sueur ardente de son visage, elle chanta d'une voix vibrante et métallique un de ces *mouals* guerriers qui entretenaient alors la flamme chevaleresque chez les Maures de Grenade.

Tous les assistans firent d'abord silence, involontairement charmés de cette mélodie bizarre ; les gueux du dehors, attirés comme par un aimant, se glissèrent peu à peu dans la cour, don Torribio en tête.

Puis l'enthousiasme gagna bientôt quelques-uns de ces honorables personnages ; Clara la joufflue, s'ôtant une babouche, se mit à en jouer comme d'un tambour de basque. Une autre prit un balai de jonc oublié dans un coin, et grattant les brins avec l'ongle, en tira un son qui, bien qu'âpre et sourd, se mariait harmonieusement avec celui de la babouche. Enfin Juan le velu, transporté, cassa une

assiette et en fit deux palets qui, ajustés et frappés rapidement par les deux bouts, formèrent un merveilleux accompagnement de castagnettes au balai, à la babouche et au tambour à grelots, jusqu'au moment où Aïxa, épuisée, sentant un vertige éblouir ses yeux et sa pensée, et voyant tourbillonner autour d'elle comme un cercle de damnés cette étrange assemblée, s'arrêta, la voix étranglée dans le gosier, et les pieds vacillant comme de lassitude.

— Certes, cria le mezouar d'un air joyeux, jamais musique plus commode, plus expéditive et plus économique ne s'est inventée en ce monde.

Puis, après avoir vidé de nouveau sa large coupe de liége, il s'avança en trébuchant, le visage radieux, vers la Mauresque, et imprima, sans doute en guise d'accolade, un âcre baiser sur son épaule nue.

Aïxa, qui était restée comme étourdie, les yeux baissés à terre dans une stupeur étrange, n'eut pas plutôt senti ce baiser faire frissonner sa chair comme une morsure, qu'elle bondit en arrière, la colère jaillissant en jet de flamme de ses yeux. L'haleine avinée du mezouar mouillait déjà son visage, les mains épatées de cet homme cherchaient à étreindre sa *relila* bleu de ciel. Alors, oubliant dans un instant de délire tout ce qui n'était pas l'injure présente, elle abaissa rapidement son tambour à grelots, que ses bras arrondis soutenaient au-dessus de sa tête, et le brisa sur la face empourprée de Juan le velu, avec tant de violence que la peau de l'instrument creva, et que le cou du misérable se trouva enchâssé par un collet de nouvelle invention.

Le terrible mezouar parut alors si grotesque, avec ce singulier harnachement, que ses fidèles sujets lui manquèrent de respect et ne purent s'empêcher de rire aux éclats.

Ivre de vin et de fureur, Juan saisit la Mauresque par la taille et la souleva en l'air comme s'il eût voulu la briser contre le pavé de briques de la cour.

A ce moment, dame Béatrix s'élança du seuil de la salle basse et lui cria :

— Arrêtez, seigneur Juan, la vie de cette maudite joueuse de tambourin vaut son pesant de dinars d'or !

Tout furieux qu'il était, le mezouar s'arrêta en laissant toujours la jeune fille suspendue à ses poignets d'Hercule.

— Que veux-tu dire, vieille hypocrite ? répliqua-t-il.

— Béatrix a raison, je reconnais la chanteuse, dit don Torribio en s'avançant. C'est une esclave du haut baron anglais Tom Burdett, le capitaine des écorcheurs.

Le mezouar déposa Aïxa à terre sans la lâcher.

— Mais pourquoi la vie de cette esclave serait-elle si précieuse ? grommela-t-il.

— C'est elle qui ce matin a jeté un dinar d'or dans l'écuelle de nos confrères, que chassait à coups de houssine ce damné baron, poursuivit dame Béatrix.

Le mezouar lâcha les bras de la Mauresque.

— Enfin, seigneur Juan, ajouta Sanchez, cette belle chanteuse est la fille du roi Mohamed, qui est arrivé aujourd'hui même à Séville pour la racheter de la servitude.

Le mezouar s'éloigna, d'un air gauche et embarrassé, de la jeune fille qu'il venait d'outrager si cruellement.

Puis, tandis que tous les bravaches, les voleurs et les mendians regardaient avec curiosité la Mauresque, pourpre de confusion et de douleur, il répondit au perclus Sanchez :

— Eh bien ! astucieux frelon, c'est nous qui toucherons la rançon de la noble Aïxa, au lieu et place de messire Tom Burdett. C'est une revanche que nous prendrons de son défaut de charité. Quant à moi, je demande double part d'aubaine comme guerdon de mon coup de tambourin, que je pardonne du reste de grand cœur à une si illustre dame.

Aïxa releva enfin la tête.

— Juan le velu, dit-elle, en reprenant son ton de hauteur et de dignité ordinaires, crois-tu enfin que je suis venue ici pour te proposer un marché et non pour espionner les secrets de tes honnêtes sujets ?

— Votre parole est sacrée pour moi, répliqua le mezouar; néanmoins nous ne pouvons vous laisser sortir de notre quartier, si vous ne consentez pas à remplir les coffres vides que vous voyez dans cette salle basse, avec les sacs de marabolins et de dinars que votre père Mohamed se dispose à envoyer à votre maître Tom Burdett.

— Puis-je te parler sans témoins ? demanda la Mauresque. Juan le velu fit un signe de la main, et tous ses sujets s'écartèrent avec une discrétion exemplaire. — Tu m'imposes une dure condition, reprit Aïxa, une condition dont je pourrais m'affranchir.

Le mezouar sourit ironiquement.

— Ma porte est bien gardée, dit-il.

— Crois-tu donc que je sois venue seule, la nuit, dans ton royaume, continua-t-elle en le regardant fixement. Un guide fidèle m'a accompagné jusqu'au seuil de ta porte, puis il s'est perdu dans la foule de ton peuple déguenillé, et il a repris le chemin du logis de Tom Burdett. Si je ne reparais pas demain, le noble routier viendrait te redemander son esclave, et fouiller les repaires du vieux quartier maure avec ses écorcheurs. Le mezouar tressaillit en entendant cette menace. — Rassure-toi, cependant, ajouta la Mauresque ; je te payerai l'énorme rançon destinée à mon maître, et je retournerai à l'instant chez lui si tu veux conclure le marché que je suis venue te proposer.

— J'écoute, dit laconiquement Juan le velu, dans les yeux duquel brilla un éclair de joie cupide.

Aïxa se rapprocha de lui et toucha du doigt le rouleau de parchemin graisseux qui pendait à son baudrier.

— C'est sur ce livre que sont inscrits les noms de toutes les courtisanes de Séville qui te doivent une redevance de trois marabolins par année, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

— C'est à cette liste que tu voulais ajouter mon nom tout à l'heure.

— Vous auriez été la plus belle de mes sujettes, répliqua Juan le velu avec un sourire bas et ignoble.

— Et la meilleure joueuse de tambour à grelots, n'est-ce pas, mezouar ? dit Aïxa en souriant à son tour. Puis, voyant le visage de Juan se rembrunir, elle ajouta vivement. — Eh bien ! je viens te proposer une vassale plus belle que moi.

— Plus belle que vous, dit le mezouar surpris. Oh ! vous devez bien la haïr, madame.

— C'est une bonne aubaine que je t'offre, maître Juan. Ne laisse pas échapper une excellente occasion de faire valoir un des plus anciens droits et priviléges de ta charge.

— Quelle est cette femme ? demanda-t-il avec une sorte d'inquiétude.

— Que t'importe son nom, répliqua la Mauresque en frémissant d'impatience. Elle est belle et elle trompe son mari ; cela doit te suffire. Demain soir tu la trouveras enfermée avec son amant dans le *morabethin*, dernier débris de la vieille mosquée des Almoravides. Veille à la porte du lieu saint : surprends l'adultère et inscris son nom sur ton rouleau de parchemin, pendant que tes compagnons l'emporteront à ton logis. Elle pleurera, elle te supplira d'avoir pitié d'elle, elle embrassera tes genoux : sois inflexible comme tu l'as été ce soir ; voilà tout ce que je te demande en échange de ma rançon.

— Vous serez obéi, madame, je le jure par saint Christophe le géant et par mon patron saint Jean ! s'écria le mezouar, qu'entraînait l'éloquence des promesses d'Aïxa. Le marché est conclu, et je n'ai jamais manqué à ma parole.

— Maintenant j'ai hâte de quitter ta maison, seigneur Juan. Et si deux de tes bravaches veulent m'escorter jusqu'à la maison de don Fernand de Castro, qui est l'hôte de mon père, ils te rapporteront la moitié des sacs des marabolins que tu gagneras demain soir.

— Ici, Matorral ! ici, don Torribio de Velez ! cria Jean le

velu aux deux braves, qui obéirent comme deux chiens bien dressés; vous allez accompagner cette noble dame, et vous me répondez sur vos os qu'elle arrivera sans encombre à son logis. C'est un honneur dont vous devez être fiers.

Matorral rapporta le burnous, dont il enveloppa soigneusement la Mauresque, tandis que don Torribio enroulait élégamment les plis du turban vert autour du front charmant de cette fille altière.

Puis, après avoir fait un signe d'adieu au mezouar, qui s'inclinait devant elle avec une gauche humilité, Aïxa, escortée de ses deux guides, sortit tranquillement et la tête haute de cette terrible maison.

VI

COMMENT PEREZ LE MINEUR DEVINT L'ANGE GARDIEN DES DEUX AMANS.

Le lendemain, tout se passa suivant les prévisions de la Mauresque.

Tom Burdett ferma complaisamment les yeux et accorda à Rachel la permission d'aller respirer la brise du soir sur les bords du Guadalquivir.

Une heure après, la jeune femme, montée sur une petite mule grise aux jambes fines, suivait la route qui devait la conduire au *marabout*.

Elle était accompagnée de quelques femmes, parmi lesquelles se trouvait Aïxa, et de deux Nubiens.

Arrivée à l'entrée du bois de lentisques, elle sauta légèrement à bas de sa mule, en appuyant sa main mignonne sur l'épaule de la Mauresque, qui s'était agenouillée devant elle ;

Puis elle dit aux autres esclaves de se reposer et de l'attendre, et toutes deux s'engagèrent dans le bois, sans exciter aucun soupçon.

Rachel alors seulement respira avec la joie d'un prisonnier évadé du cachot, qui regarde le ciel bleu comme s'il voulait y monter, qui boit l'air libre comme une liqueur enivrante, qui absorbe les senteurs de la terre comme une ambroisie dont la vertu redonne au corps et à l'âme une nouvelle jeunesse.

— Oh! cent fois heureuse êtes-vous, Aïxa, lui dit-elle, car l'espace s'étend à perte de vue devant vous! Déjà les regards de vos geôliers ne vous espionnent plus; déjà vous entendez le hennissement du palefroi qui va faire voler le sable sous ses pieds en vous emportant avec la rapidité d'une flèche. Tout à l'heure vous briserez votre collier de servage, et vous resterez libre.

— Merci de votre générosité, Rachel! répondit Aïxa. Et puissent s'accomplir les vœux que j'adresse au prophète pour votre bonheur! répliqua la Mauresque avec un sourire d'une expression étrange.

— Ne perdez pas un instant! dit la jeune châtelaine avec inquiétude. Votre liberté ne sera conquise qu'à l'heure où vous franchirez la frontière du royaume de Grenade.

La Mauresque baisa alors la main de sa complice et s'éloigna rapidement.

Parvenue à un des coudes du sentier, elle s'arrêta et retourna la tête. Elle vit Rachel qui, debout à la même place, la suivait des yeux. Elle étendit la main vers elle. La jeune femme prit ce signe pour un dernier adieu : c'était une dernière menace.

Avant de s'éloigner à son tour, Rachel, redoutant quelque trahison de la part de ses esclaves, écarta doucement les branches des lentisques et jeta un regard rapide sur les Nubiens et sur ses femmes.

Tous étaient restés sur la lisière du bois ; seulement ils avaient mis pied à terre et s'étaient couchés sous les arbres, tandis que mules et mulets broutaient l'herbe rare et les pousses nouvelles.

L'esprit plus rassuré, elle s'avança alors à travers le bois, cherchant au hasard le sentier qui conduisait au *morabethin;* mais elle ne tarda pas à trouver un nouveau sujet d'inquiétude dans le silence, l'isolement et l'obscurité qui l'entouraient. Il lui semblait que le temps passait avec cette incroyable rapidité qui, dans les rêves, fait dérouler les événemens d'un siècle en moins d'un quart d'heure. Elle s'efforçait de marcher rapidement, et sentait ses pieds s'alourdir et se sceller au sol, tandis que les branchages s'entre-croisaient sur son passage comme des murailles mobiles. Enfin elle s'arrêta tout à coup en atteignant une sorte de clairière ou de carrefour d'où plusieurs sentiers rayonnaient en tous sens.

Elle promena autour d'elle des yeux effarés par une mortelle inquiétude.

Une force irrésistible, un pressentiment douloureux la poussaient à retourner sur ses pas, et peut-être allait-elle céder à la vague terreur qui la dominait, lorsqu'un cri semblable à celui d'un oiseau de nuit vint résonner à son oreille, tandis qu'une avalanche de branches et de feuilles s'écroulait à quelques pas d'elle.

La jeune femme se crut perdue quand elle vit rouler à ses pieds une petite masse noire, qui n'était autre que le petit Gil Perce-Neige.

L'avorton, ayant pour mission de guider Rachel à travers les détours du bois de lentisques jusqu'au marabout, s'était niché au haut d'un arbre, et, dès qu'il eut aperçu celle qu'il guettait, il s'était laissé glisser du haut de son observatoire avec l'agilité d'un chat sauvage.

Rachel, en retrouvant au milieu de cette mystérieuse solitude, qui lui semblait peuplée d'ennemis, le petit Gil, son ancien page, étouffa un cri de joie qui partait du fond de son âme, et, prenant entre ses deux mains glacées la tête de l'enfant, elle le baisa au front.

Perce-Neige se prêta fort docilement à cette marque de reconnaissance ; puis il murmura doucement :

— Suivez-moi à pas légers, madame, car mon grand frère vous attend depuis longtemps.

Ils arrivèrent bientôt devant une longue muraille couverte d'un manteau de lierre et de vigne sauvage, et tellement ruinée qu'au premier coup d'œil il était impossible de deviner si c'était le lierre qui soutenait la muraille de ses réseaux inextricables, ou la muraille qui soutenait le lierre de ses pans à moitié écroulés.

Quoique la vieille mosquée ne fût plus visitée depuis longues années que par quelques rares pèlerins arabes ou des bandits qui guettaient les voyageurs isolés à la sortie de Séville, Gil Perce-Neige, par excès de précaution, crut devoir éviter de passer par l'entrée principale.

Il grimpa donc lestement sur le mur, et, après avoir sauté dans l'intérieur, il ouvrit à Rachel une petite porte à demi masquée par des broussailles d'aloès et de figuier hérissé d'épines.

La jeune femme traversa cet enclos inculte, où les fidèles croyans pénétraient du temps de Almoravides par vingt-quatre portes de bronze ornées de sculptures d'or, et dont quatre mille sept cents lampes éclairaient alors, toutes les nuits, les vingt neuf nefs que l'on y comptait en longueur, sur dix-neuf de largeur. Mais il ne restait de la magnificence des califes qu'un souvenir. Rachel ne marchait plus sur les dalles superbes que foulait le pied des héritiers du prophète, mais sur un sol hérissé de cactus et de nopals, parfumé de lavande et d'autres plantes aromatiques. A chaque pas elle soulevait une nuée de sauterelles aux ailes roses.

Cependant quelques débris attestaient encore la grandeur et la majesté de la mosquée arabe. Çà et là, des fûts de colonnes brisées, d'albâtre ou de jaspe, écorchaient la terre; des corniches de porphyre gris ou rouge dormaient dans les buissons d'arbrisseaux épineux. Sous les plantes odorantes, Rachel voyait étinceler parfois de petites pierres aux couleurs variées, poussière de mosaïques, et la

lune colorait d'une teinte bleuâtre et mélancolique ces décombres imposans.

Perce-Neige enjambait d'un pas agile toutes ces ruines, l'esprit uniquement tendu vers le but de sa mission, et il introduisit enfin la jeune femme dans l'intérieur du *morabethin*, ermitage mauresque qui avait été construit avec les restes les moins mutilés de la vieille mosquée.

Rachel sentit son cœur tressaillir d'une joie ineffable en apercevant don Pedro qui l'attendait, entouré de ses frères de lait.

Ces derniers l'avaient accompagné malgré lui.

Les deux amans se regardèrent sans pouvoir proférer une parole. Ils ne vivaient plus que par les yeux. Leurs cœurs se parlaient par une palpitation si violente, qu'elle leur causait une douleur presque intolérable. On eût dit des ressuscités qui avaient payé leur amour de leur vie et à qui Dieu rendait une nouvelle existence pour épuiser sur terre les félicités promises aux âmes dans le paradis. Ils s'absorbaient dans la contemplation l'un de l'autre, comme s'ils eussent craint de perdre une vision qui devait passer rapide comme l'éclair.

Évidemment, depuis leur séparation, ils avaient vécu d'une vie factice et végétative. Ils avaient vécu pour arriver à ce moment bienheureux. Ce marabout solitaire était pour eux un ciel ouvert tout resplendissant d'azur et d'étoiles, plus merveilleux mille fois que ne l'avait jamais été aux regards des croyans la splendide mosquée des califes. Puisqu'ils se revoyaient, toute la nature devait se réveiller comme leurs cœurs et revêtir une nouvelle jeunesse.

Don Pedro remarqua qu'un cercle bleuâtre se dessinait autour des grands yeux de Rachel, et celle-ci s'aperçut bien vite que le visage du roi était plus pâle qu'autrefois, et qu'une ride sillonnait son front.

Pourtant, jamais ils ne s'étaient trouvés l'un et l'autre doués d'une plus réelle et plus sympathique beauté. Rachel s'étonnait naïvement dans sa pensée que d'autres hommes pussent prétendre à être aimés. Don Pedro se demandait avec une sorte de honte comment il avait pu croire qu'il aimait Maria de Padilla et la fille de Mohamed avant de connaître Rachel.

Cependant Diego Lopez se pencha à l'oreille du roi et lui dit :

— Le temps vole, seigneur !

Puis, faisant signe à ses frères de le suivre, il se retira dans le fond du *morabethin*, ne laissant pour garder la porte que le petit Perce-Neige.

Don Pedro, sortant enfin de son extase muette, s'approcha de Rachel et lui dit, non sans une sorte de timidité qui contrastait avec son caractère hardi :

— Oh ! merci, merci d'être venue sur ma prière, chère âme.

— Hélas ! mon doux seigneur, répondit la jeune femme d'une voix suppliante, ce n'est pas Rachel la juive, ce n'est pas la pauvre fille que vous avez aimée autrefois qui a consenti à se rendre à cette entrevue. Je suis la femme d'un des chevaliers qui vous ont rendu votre royaume, et je viens vous conjurer de ne pas violer vos sermens.

— Ah ! ne dois-je donc entendre que des paroles qui nous séparent, même de ta bouche, Rachel, répliqua le roi en frémissant. Nai-je pas assez souffert, et faut-il que tu viennes, toi aussi, déchirer ma poitrine avec la dague de mes ennemis? Que m'importe que Tom Burdett et ses compagnons m'aient rendu mon royaume, si j'ai payé ce service d'un prix insensé et impossible ! On dit que je suis redevenu un roi puissant, et je suis forcé de comprimer la seule pensée qui brûle mon cerveau, de laisser mon cœur se glacer loin du seul amour qui pourrait le ranimer, de fuir la seule image que poursuivent mes rêves pendant la nuit et mon souvenir pendant le jour. Oh ! ma bien-aimée, nos cœurs n'ont pas changé, vous êtes rentrée dans mon royaume, dans ma bonne cité de Séville, vous êtes là sous ma main, dans une maison que j'ai donnée à votre maître, et parce que ce vil routier, que vous n'aimez pas, que vous méprisez, a bien voulu vous vendre son nom, je n'ose pas même, moi le roi de Castille, aller rôder à votre porte et chercher à vous voir, triste et pâle, à votre balcon. Oh ! cette contrainte ne peut durer, Rachel. L'amour a tué en moi la prudence, l'honneur, la fidélité aux sermens. Ma puissance est une servitude et une dérision si je ne la partage avec toi. Mon ambition est morte. Sur mon trône, je sens le vide au fond de mon âme, et les courtisans qui viennent baiser ma main à l'alcazar me semblent de lugubres fantômes. Si tu partageais la puissance de don Pedro, alors je croirais à sa réalité et je redeviendrais heureux, car avec toi la honte et la misère même seraient du bonheur. Oh ! je n'aurais pas dû consentir à ce mariage. Je n'aurais pas dû écouter mon ambition et mon orgueil, même lorsque ces tristes passions me parlaient par ta douce voix. J'ai été faible, je t'ai obéi, et aujourd'hui je me repens de ma faiblesse et de ma soumission. Si je remercie Dieu de m'avoir fait le vainqueur de don Enrique, c'est que j'espère, grâce à cette victoire, être redevenu assez maître de mon royaume reconquis pour te séparer à jamais du tard-venu, à qui je t'avais si lâchement cédée.

— Oh ! vous ne vous souvenez donc plus, cher seigneur, dit Rachel tremblante en entendant cette voix passionnée qui enivrait son âme comme une musique céleste, que mon mariage fut la condition suprême de l'alliance du prince Noir et de ses barons?

— Je ne veux me souvenir que de notre amour, reprit le roi en l'enlaçant de ses bras qui frémissaient d'impatience et de désir. Oh ! si tu y consens, ma chère âme, le passé va revivre pour nous.

— C'est impossible ! répondit la jeune femme en cherchant à se dégager doucement de l'étreinte de don Pedro.

— Ah ! Rachel ! s'écria-t-il, si tu m'aimais comme autrefois, tu ne dirais pas « c'est impossible ! »

— Si je vous aimais ! reprit-elle avec un accent douloureux. Mais les jours écoulés et l'absence n'ont fait que rendre mon amour plus grand, plus généreux, plus épuré, Pedro; car, pendant ces heures si lentes, je ne pensais qu'à toi, je ne priais que pour toi, je n'avais d'émotions de joie ou de chagrin que par toi. Je ne vivais qu'aux heures où un messager apportait des nouvelles de l'armée. Et tu n'étais pas absent, car je te voyais, par une grâce du ciel, comme si je t'eusse suivi au milieu même de tes chevaliers. La bataille de Navarette, je l'ai vue en rêve avant d'en recevoir la nouvelle. Je cherchais des yeux ton visage parmi les faces mornes et livides des guerriers restés sur le champ de bataille, et si je l'avais aperçu je ne me serais pas réveillée de mon sommeil; mon cœur se serait brisé d'un seul coup; mes lèvres ne se seraient pas même rouvertes pour exhaler une dernière prière. Crois-tu donc que je vivrais, si tu étais mort? Est-ce que pour moi le ciel aurait encore un soleil et les fleurs un parfum? Est-ce que l'air ne manquerait pas à ma poitrine? Oh ! si tu mourais, je le sentirais à l'instant, Pedro, à quelque distance que nous soyons l'un de l'autre. Mais je ne crains pas cela, ajouta-t-elle avec un divin sourire; je suis bien sûre de mourir avant toi ! Il y a un pressentiment qui vous avertit de cela, vois-tu; et c'est encore une bonté de Dieu. Dis-moi seulement que tu me pleureras un peu, n'est-ce pas, Pedro, quoiqu'on regarde comme honteux pour un homme de pleurer. Et tu ne m'oublieras pas trop vite, n'est-ce pas, mon doux seigneur; pas aussi vite que les autres femmes que tu as aimées? Aujourd'hui, vois-tu, je les plains, ces pauvres femmes, Aixa elle-même. Je comprends qu'elles devaient être bien malheureuses : elles te perdaient. Tu ne leur souriais plus, tu ne baisais plus leurs mains, tu ne les serrais plus sur ton cœur. Oh ! si j'avais une rivale, ce serait pour moi aussi cruel que te voir mourir. Je suis devenue jalouse, croirais-tu, Pedro? J'ai peur du temps et de l'absence qui peuvent changer ton cœur inconstant; j'ai peur de la beauté des autres femmes; je me trouve laide et triste. Je voudrais pouvoir ma chaîne

dans des momens de folie, pour courir à toi et t'empêcher de ne plus m'aimer.

La pauvre Rachel dit toutes ces paroles incohérentes avec une grâce remplie d'un charme si touchant et d'une sincérité si naïve, que don Pedro sentait son cœur se fondre en extase.

— Tu vois bien, enfant, lui répondit-il, que je ne puis te laisser plus longtemps à la merci de Tom Burdett.

— Oh ! si j'ai eu la faiblesse de vous raconter mes rêves, seigneur roi, reprit la jeune femme toute confuse, n'abusez pas de cette arme contre moi. A côté du rêve dans lequel l'âme s'engourdit et s'énerve, il y a la réalité ; à côté de la passion, le devoir. J'ai lutté avec mon cœur, et, quelque amère et douloureuse qu'ait été la lutte, j'ai triomphé. Don Pedro, sachez-le bien, je veux accomplir jusqu'au bout la tâche que je me suis imposée.

— Tu ne m'as donc pas compris, Rachel ? répliqua le roi avec violence. Je ne veux pas que tu sois une de ces favorites vulgaires que les murs de l'alcazar et les boulaies des sergens d'armes ne protégent pas toujours contre l'insulte. Je compte t'élever si haut que tous les fronts s'abaissent devant toi. Enfin, sache à ton tour que si j'ai désiré reconquérir ma couronne royale, si j'ai cédé à la volonté du prince Noir, c'était pour te mettre un jour cette couronne au front.

— Malheur à vous! s'écria aussitôt la jeune femme avec une énergie qu'elle puisait dans la loyauté de sa passion, malheur à vous si vous tentiez jamais d'exécuter ce projet insensé, car ce serait votre perte! Oubliez-moi plutôt, car mon amour ne peut que vous porter malheur.

— Que veux-tu dire ? demanda don Pedro étonné de l'étrange exaltation avec laquelle sa maîtresse repoussait le brillant avenir qu'il venait de dérouler à ses yeux.

— Puisqu'il faut te l'avouer, Pedro, reprit-elle tristement, à force de leur avoir entendu dire à tous que j'étais ton mauvais génie, j'ai fini par le croire à mon tour. En effet, jette un regard en arrière, et tu verras que du jour où, chassant la fille de Mohamed, tu m'as fait entrer dans l'alcazar de Séville, la famine a décimé cette glorieuse cité, et l'émeute a grondé et rugi autour de tes murailles crénelées. A cause de ton amour pour une juive qu'on accusait de sortilége et de maléfices, l'Église t'a chassé de son sein, le peuple t'a chassé de tes remparts. Te voyant abandonné de tous, j'ai vainement essayé de te rester fidèle, comme l'unique consolation de ton adversité ; don Augustin Gudiel n'a pas craint de mentir et de me tromper en me disant que mon abandon te sauverait. Et pourtant le mensonge du château de Lugo est devenu une vérité dans l'église de Bordeaux. Depuis que nous avons solennellement renoncé l'un à l'autre, ta fortune a changé de face Un peuple entier s'était levé contre toi, les plus illustres chevaliers du monde se sont armés pour défendre ta cause et te rendre ton heritage. Tu errais proscrit et fugitif hors de ton pays, tu y es rentré victorieux. Le peuple qui t'avait maudit a salué ton retour de ses acclamations. Enfin les traîtres ricos-hombres qui avaient comploté ta ruine et qui l'avaient proclamée avec tant d'arrogance et d'éclat, sont revenus, humbles et soumis, solliciter l'insigne faveur de baiser ta main royale qu'ils craignaient de voir s'appesantir sur eux. Tu vois donc bien que j'étais ton mauvais génie.

— Dis plutôt mon bon ange, Rachel, car ton cœur noble et dévoué a toujours été mon meilleur conseiller. J'ai besoin d'entendre ta voix pour oublier tous ces hommes envieux, hypocrites et félons qui m'entourent. Si je reste seul, abandonné à mes souvenirs de haine et de vengeance, j'exercerai de cruelles représailles de toutes les humiliations que j'ai subies. Ta main seule serait assez forte pour arrêter ma main au moment de signer la sentence de mort de tous les traîtres.

— Mais nous nous voyons ici pour la dernière fois, don Pedro.

— Sache au contraire que nous ne nous quitterons plus, Rachel ; si je t'ai fait supplier de venir à ce marabout, si le ciel t'a permis d'échapper à la surveillance de tes gardiens, c'est afin que je puisse te ramener à l'alcazar.

— Oh ! vous ne persisterez pas dans ce projet criminel ? dit la jeune femme, qui recula en joignant les mains avec désespoir.

— Qui donc m'en empêchera ? s'écria don Pedro.

— Le souvenir de votre parole, seigneur roi. La violer, c'est délier de leurs sermens le prince Noir et ses barons ; c'est payer le service rendu d'une ingratitude odieuse. Songez-y bien, votre pouvoir est encore mal affermi. Don Enrique s'est enfui vivant de la plaine de Navarette, et le jour où les lances anglaises auraient disparu, il apparaîtrait, lui, à la tête d'une nouvelle armée.

— Chasse cette fausse crainte, dit don Pedro dont les yeux bleus brillèrent d'une flamme soudaine. Cette armée n'aura pas de chefs. J'ai inscrit dans ma mémoire le nom de tous ceux qui m'ont vendu comme autant de Judas, depuis le trésorier Martin Yanez jusqu'à l'amiral Bocca-Negra, et quand ma justice aura passé sur eux avec son niveau sanglant, nul d'entre eux ne pourra plus relever sa tête rebelle.

— Ah ! vous voulez donc justifier le surnom de cruel dont vos ennemis ont cherché à vous flétrir, don Pedro. Un roi se venge mieux par la miséricorde et le pardon que par des supplices.

— Si tu ne viens pas avec moi, Rachel, je laisserai faire au bourreau sa besogne, dussé-je devenir un objet d'exécration pour mes sujets. J'ai trop souffert pour ne pas chercher l'oubli du passé dans la vengeance, à moins de trouver un refuge pour mon cœur ulcéré dans ton amour. Si je puis sans cesse te voir et t'écouter, les traîtres passeront devant mes yeux comme des ombres vaines, comme des indifférens confondus dans la foule. Si par hasard la vue de celui qui m'a le plus cruellement outragé faisait monter la colère à mon visage, tu n'aurais qu'à demander grâce pour lui, et je l'oublierais aussitôt. Mais si je suis repoussé par toi, si je reste enseveli dans le marasme et le deuil de mon amour, je ne laisserai pas ces rebelles se réjouir de ma douleur, qui est leur crime, et je me glorifierai en effet de mériter le surnom terrible qu'ils m'ont donné.

— Ayez pitié de vous-même, seigneur roi ! s'écria Rachel, effrayée du délire qui semblait inspirer cette réponse étrange.

— Tu as partagé ma misère ; partage ma fortune, répliqua don Pedro d'une voix irritée. Tu as vu l'alcazar sans pain, tu verras l'alcazar en fête.

— Mais alors j'étais libre, murmura-t-elle. Aujourd'hui je suis la femme de Tom Burdett.

— Burdett ! répeta le roi en haussant les épaules avec mépris ; je le ferai si riche et si puissant qu'il n'hésitera pas à rompre ce mariage insensé.

— Il refusera, monseigneur, dit-elle d'une voix tremblante.

— S'il refuse, reprit don Pedro avec une irritation croissante, je prendrai patience en songeant que ce tard-venu fait un métier hasardeux, et qu'il n'est pas invulnérable.

— Oh ! je ne vous reconnais plus, mon cher seigneur, dit Rachel en saisissant les mains du roi dans les siennes avec une expression suppliante, ou j'ai mal compris sans doute. Vous n'avez pu concevoir cette pensée mauvaise, impie. Vous ne changeriez pas l'épée de justicier contre le poignard de l'assassin. Dites-moi, don Pedro, que j'ai mal entendu, et que mon doute même vous semble une insulte.

— Rachel, consens-tu à me suivre ? répliqua le roi d'une voix sourde et brève.

La malheureuse souffrait une sorte d'agonie et de martyre qui faisait monter à son cerveau la fièvre de la folie.

— Jamais ! murmura-t-elle en cherchant à s'arracher des bras du roi, qui l'étreignait convulsivement. Au nom de votre père, seigneur, laissez-moi partir !

— Il est trop tard ! s'écria derrière elle une voix dont l'accent guttural fit tressaillir les deux amans.

Gil Perce-Neige, qui n'avait pas eu le temps de s'opposer à la brusque entrée de la nouvelle venue, et ses frères qui s'étaient retirés au fond du *morabethin*, bondirent aux côtés de don Pedro.

— Aïxa ! s'écrièrent en même temps Rachel et le roi.

— Oui, Aïxa ! répéta la Mauresque; Aïxa, l'esclave de messire Tom Burdett, qui vient vous annoncer l'arrivée de son bien-aimé maître.

— Burdett ici ! murmura la jeune femme avec terreur.

— Qu'il soit donc le bienvenu, reprit don Pedro en tirant son épée avec calme et se dirigeant vers la porte. Mieux vaut en finir sur l'heure avec lui.

Mais Aïxa laissant échapper un éclat de rire railleur :

— Remets ton épée au fourreau, seigneur roi, dit-elle, car tu as affaire à un capitaine d'écorcheurs. Or, ces gens-là tendent bien des embuscades, mais ils ne s'y laissent pas prendre.

— Nous combattrons comme deux chevaliers, répliqua don Pedro, et si je le tue, ce sera loyalement.

— Tu ne le tueras pas, te dis-je ; car, pour venir ici, il a choisi de hardis compagnons qui valent bien tes frères de lait.

— Eh bien ! les épées en décideront.

— Tu oseras donc tourner la pointe de ton arme contre ce généreux prince Noir et ses fidèles barons d'Angleterre et de Guyenne qui t'ont fait regagner ton royaume au prix de leur sang ?

— Le prince Noir et ses barons ! s'écria don Pedro, dont le visage devint blanc comme un linceul. Mais que m'importe, après tout ? Suis-je donc en tutelle ? Sont-ils mes maîtres ou seulement mes alliés ? Ne puis-je pas, quand j'aurai payé leurs services, les renvoyer donner des ordres à leurs vassaux de Guyenne ?

— Oh ! madame, dit douloureusement Rachel, je croyais qu'entre nous tout le passé était oublié.

— Une femme comme moi n'oublie pas, belle juive, elle se venge.

Rachel cacha sa tête dans ses deux mains, car elle se sentait suffoquée par les sanglots et les larmes.

— Et toi, don Pedro, poursuivit Aïxa en fixant sur le roi ses yeux étincelans, tu te souviens de ma prédiction : « Chaque fois que tu me trouveras sur ton passage, notre rencontre sera signalée par quelque événement funeste. » Tu vois que je sais tenir ma parole.

— Tu auras menti cette fois, répondit-il, car malgré tes menaces nul ne m'empêchera de faire rentrer Rachel triomphante à l'alcazar.

La Mauresque sourit avec une expression féroce.

— Tu te trompes, fidèle amant, lorsque tu prétends donner ton alcazar pour logis à la juive. Tu veux parler sans doute, car c'est là sa place, de la maison du mezouar de Séville.

Don Pedro tressaillit d'épouvante malgré tout son courage.

— Pourquoi as-tu prononcé le nom du mezouar avec un accent de menace ? dit-il en s'avançant vers Aïxa.

Et comme elle souriait toujours sans répondre, il posa ses deux mains sur les épaules de l'esclave, l'attira à lui, et la regarda fixement à la pâle clarté de la lune. Il avait compris que de la part de cette femme le nom du mezouar n'était pas un vain mot jeté au hasard, et il espérait lire dans ses yeux perfides quel sens horrible et mystérieux cachait cette nouvelle insulte.

— Tu me fais une étrange question, seigneur roi, répondit-elle sans fléchir sous l'inquisition du regard que don Pedro dardait sur elle. Le mezouar trouve sans doute que tu ne lui fournis plus assez de besogne ; mais il a plus d'une corde à son arc. Les belles courtisanes deviennent rares à Séville, depuis que les barons anglais y mènent joyeuse vie; eh bien ! Juan le velu attend à cette porte la belle Rachel.

— Tais-toi, malheureuse, interrompit don Pedro en voyant la jeune femme relever la tête et écouter avec une surprise anxieuse la réponse de la Mauresque; mais celle-ci continua aussitôt :

— Oui, le mezouar vient en vertu, de ses droits et priviléges garder la porte du marabout où la femme du chevalier Burdett est enfermée avec son amant. Rachel poussa un cri déchirant. — Il vient, dit encore Aïxa, réclamer publiquement comme sa vassale cette femme convaincue d'adultère. Rachel tomba à genoux sur les dalles, le regard fixe, les mains étendues comme pour repousser quelque monstrueuse vision. — Il vient, ajouta la Mauresque, inscrire sur son rouleau de parchemin le nom de la fille de Samuel Ben-Levi parmi les noms des filles perdues qui lui payent redevance.

— Grâce ! grâce, madame ! s'écria d'une voix désespérée la malheureuse femme, dont tout le corps palpitait comme si elle eût été appliquée à la torture. Chaque mot de sa rivale s'enfonçait comme un coin d'acier dans son cœur. Elle entrevoyait enfin la vengeance méditée par Aïxa, mais il lui semblait que c'était une illusion affreuse et impossible; que l'esprit le plus envieux et le plus cruel ne pouvait faire une réalité d'un si infâme châtiment. Elle ne pouvait tomber si soudainement de la maison de Tom Burdett, du marabout même où elle venait de repousser la couronne dont le roi voulait ceindre son front, au pouvoir de Juan le velu. Aïxa voulait l'effrayer sans doute, l'avilir et l'humilier pour se venger d'avoir été son esclave. Surprise par Burdett, Rachel s'attendait à expier sa faute par un coup de dague, et la mort ne l'eût pas fait trembler. Mais involontairement la menace de la Mauresque jetait le délire dans son esprit, le délire de la honte, le délire vertigineux que cause aux créatures nerveuses le vide d'un abîme et l'appréhension de l'inconnu. Elle eût baisé les pieds d'Aïxa pour obtenir qu'elle rétractât ses paroles menaçantes, et, oubliant tout orgueil, elle se traîna sur les genoux devant l'implacable fille en répétant : — Grâce ! grâce ! je ne suis pas coupable.

— Debout, Rachel ! dit aussitôt don Pedro en la relevant; oubliez-vous que vous êtes ici sous ma sauvegarde, et que je suis roi de Castille et de Léon ?

— C'est parce que tu es roi de Castille et de Léon, reprit Aïxa, que tu donneras le premier l'exemple du respect et de l'obéissance qui sont dus à la loi.

— Ne l'écoute pas, Rachel ; je te jure que le mezouar de Séville ne viendra pas te chercher dans les bras de son seigneur.

— C'est parce que tu es son seigneur que tu ne défendras pas cette femme criminelle contre lui, car ce serait lui apprendre que ta justice n'est qu'un caprice ou un hasard. Sauver Rachel du déshonneur parce que tu es son complice, ce serait renier ton passé, mentir à toute ta vie, abdiquer ce surnom de justicier que le peuple t'a donné et dont tu étais si fier !

— Eh bien ! que je sois maudit et méprisé de tous, s'il le faut, mais je ne livrerai pas celle qui est ma vie et mon âme !

— Souviens-toi, don Pedro, poursuivit la Mauresque impassible, que pour avoir tué dans un combat de nuit le *sereno* Antonio Mendez, tu as été condamné à la peine de mort par Juan Pasqual, premier *assistente* de Séville. Tu as souffert alors que le bourreau, exécutant la sentence prononcée contre toi, te tranchât publiquement la tête en effigie. Tu étais cependant déjà comme aujourd'hui roi de Castille et de Léon.

Le malheureux seigneur passa sa main tremblante sur son front pour en essuyer la sueur glacée. Il devinait enfin la profondeur du gouffre que la Mauresque avait creusé sous ses pas, et dans lequel il pouvait jeter sans le combler son honneur, son courage, son renom de justicier et l'amour de ses partisans.

Rachel sentit une angoisse mortelle mordre son cœur comme des tenailles rouges en voyant le déchirement du cœur de son amant. Il fallait en effet que le roi fît à l'instant le sacrifice de tout ce qui comptait encore dans sa vie

par mille liens invisibles, en dehors de son amour insensé pour la juive.

Il eût certes risqué son trône pour faire de la fille de Samuel une favorite ou une reine, parce qu'aux yeux de tous il avait l'excuse de la passion, du péril et de l'audace; mais braver la coutume et la loi dont il avait toujours été le rigoureux interprète; mais sortir par violence du piége où il s'était laissé prendre, mais avouer publiquement sa félonie envers le routier Burdett outragé dans son honneur, et sa félonie envers le prince Noir confiant dans des sermens solennels, c'était à la fois ruiner son avenir et flétrir sa réputation au profit égoïste de son amour. Don Pedro rougissait de l'hésitation qui étranglait la voix dans son gosier, mais il hésitait toujours.

Rachel alors se releva, belle de résignation et de dévouement.

— Seigneur roi, dit-elle d'une voix navrante, cette femme a raison. Un prince a des devoirs qu'il ne peut violer, car il en doit compte à Dieu. La puissance et la force ne triomphent pas longtemps de la justice et de la vérité. Aux yeux de tes partisans comme aux yeux de tes ennemis, je suis une femme perdue. Que le mezouar inscrive mon nom sur sa liste infâme! il sera bientôt forcé de l'effacer, mon Pedro, sans menaces et sans violence. Tu ne pourrais me sauver qu'aux dépens de ton honneur; crois-tu donc que je ne sois pas heureuse de t'épargner un crime, et que les malédictions de tes sujets ne gâteraient pas toute la joie de notre amour si je rentrais audacieusement à l'alcazar après avoir chassé Juan le velu d'un coup de mon chasse-mouches. Abandonne-moi, il le faut, je le veux, ajouta-t-elle avec une énergie que le roi ne lui connaissait pas.

— Mais si je t'abandonne, moi, pauvre enfant, qui donc te protégera? dit don Pedro honteux comme d'une lâcheté de cette réponse équivoque.

— Nous, grand frère! répondirent les fils de la Paloma, qui vinrent se ranger autour de la jeune femme.

— Vous! s'écria la Mauresque avec un geste de suprême dédain, car elle savait qu'une résistance à main armée était impossible.

Au même instant un grand bruit retentit au dehors, et la porte de bronze du *morabethin*, que Perce-Neige avait eu soin de fermer après l'entrée d'Aïxa, s'ébranla sur ses gonds.

Le roi, l'épée nue, se plaça devant Rachel.

— Entendez-vous? reprit la Mauresque. Le mezouar s'impatiente et vient chercher la proie que je lui ai promise. A l'œuvre donc, mes fanfarons, car je suis, en vérité, curieuse de savoir comment vous allez vous y prendre pour sortir de ce saint lieu!

— Et moi aussi, répondit Perez le mineur en montrant la porte du bout de son pic de fer, je suis curieux de savoir comment s'y prendra le seigneur Juan le velu pour pénétrer jusqu'à sa nouvelle vassale.

Aïxa tourna brusquement la tête et poussa un cri de rage.

Malgré l'obscurité, elle venait d'apercevoir amoncelé devant la porte un rempart de granit, de jaspe et de porphyre improvisé par Perez le mineur et ses frères pendant qu'elle donnait cours à ses sarcasmes contre la juive et le roi.

Elle se rua comme une lionne furieuse sur ces blocs, et, tandis qu'elle se déchirait les mains aux angles saillans du marbre, et se consumait en efforts impuissans, le mineur s'approcha de son royal frère de lait et échangea rapidement quelques paroles avec lui.

Les yeux bleus de don Pedro s'illuminèrent d'une joie soudaine.

Alors on entendit les coups de hache retentir de nouveau, et la porte, dont l'encadrement de pierre volait en éclats, rendit de sourds gémissemens. La brèche menaçait d'être bientôt ouverte.

— Vous étiez curieux, je crois, de savoir comment le mezouar entrerait ici? dit la Mauresque en venant se poser insolemment devant le roi, tandis que Rachel, silencieuse, immobile et froide comme une statue, attendait la chute de la porte avec une seule pensée, la pensée d'être, à partir de cet instant, séparée de son amant jusqu'à l'heure bienheureuse de la réunion des âmes.

— Nous ne verrons pas plus comment il entrera que tu ne verras comment nous allons sortir, répliqua le roi railleur à son tour.

Sur un signe de Perez, Ruy le faucheur s'élança vers la Mauresque, l'enlaça dans ses longs bras décharnés, et lui enveloppa la tête dans son manteau, avec une dextérité inouïe.

Tandis qu'elle se débattait vainement et que sa voix expirait comprimée sous les plis serrés de l'étoffe, le mineur s'était arrêté au fond du *morabethin*, devant une dalle semblable aux autres, mais à laquelle était scellé un anneau.

Ses yeux perçans, habitués à voir dans les ténèbres, lui avaient permis de découvrir ce mystérieux détail, tandis qu'il fouillait tous les recoins du marabout avec la vigilance soupçonneuse qui lui était habituelle.

Il avait aussitôt pressenti que cette dalle devait cacher quelque issue secrète, d'autant plus que sous la mosaïque de beaucoup de mosquées, comme sous le pavé de presque toutes les églises chrétiennes, s'étendaient de vastes souterrains, où souvent les habitans de villes prises d'assaut avaient trouvé un refuge et une voie de salut.

Perez logea donc son pic de fer dans l'anneau, et, soulevant la lourde pierre, il démasqua un escalier dont les marches verdâtres devaient en effet conduire aux anciens caveaux de la mosquée.

— Allez en avant, frères! dit-il à voix basse; je vous suivrai. Le roi entraîna Rachel, qui plus morte que vive, ne pouvait résister; Blas le centaure, Lopez l'archer et Gil Perce-Neige descendirent ensuite un à un dans le plus profond silence.

Lorsqu'ils eurent tous disparu, Perez le mineur tordit et brisa l'anneau de fer; puis, descendant à reculons, il laissa lentement retomber la dalle sur lui.

Il était temps, car la porte du *morabethin* cédait enfin. Lorsque Ruy eut vu la dalle s'abaisser sans bruit sur Perez comme le couvercle d'un tombeau, il cessa d'embrasser la Mauresque dans l'étau vivant de ses bras, il écarta son manteau, et la laissa se dégager de cette rude étreinte, en lui disant :

— Notre-Dame! il est temps de décapuchonner le faucon, quand le héron est hors de vue.

Aïxa jeta un regard rapide autour d'elle, et, se voyant seule avec le faucheur, elle rugit comme une lionne blessée, et s'élança d'un bond furieux jusqu'au fond du *morabethin*.

A ce moment, le mezouar, appuyé sur le perclus Sanchez et le boiteux Matorral, qui lui servaient d'aides, gravissait lourdement le rempart de blocs amoncelés par Perez. Arrivé au terme de cette pénible escalade, il s'arrêta pour respirer, et l'on entendit s'exhaler de ses narines dilatées un souffle bruyant et saccadé.

Sanchez et Matorral, oubliant leurs infirmités, déblayèrent avec un zèle remarquable la porte encombrée, afin de livrer passage au prince Noir, à Tom Burdett et aux barons qui les accompagnaient.

A peine ces derniers se disposèrent-ils à entrer que des varlets et des pages, tenant en mains des torches allumées, se rangèrent devant la porte, afin que nul ne pût sortir du marabout. Derrière eux se pressait une foule d'écuyers et de serviteurs désireux de savoir comment allait se dénouer le terrible drame, que l'indiscrétion de maître Patrick Barillard leur avait laissé deviner.

Aïxa, après avoir minutieusement fait le tour du marabout, venait de s'assurer que Rachel était parvenue à s'enfuir, ce qui lui eût semblé impraticable quelques instans auparavant. Ainsi déçue dans son espoir de vengeance, voyant crouler d'un seul coup son échafaudage monstrueux, elle fut saisie d'un vertige qui bourdonna à

oreilles et aveugla son regard ; puis, s'affaissant sur elle-même comme frappée d'un coup de foudre, elle roula sur la dalle.

VII

COMMENT RUY LE FAUCHEUR DEVINT LE MAUVAIS GÉNIE DE LA BELLE AIXA, ET POURQUOI LE MEZOUAR LAISSA SORTIR DU MORABETHIN SA NOUVELLE VASSALE.

Tous les seigneurs qui s'apprêtait à juger don Pedro et sa complice étaient graves et silencieux.

Le prince de Galles paraissait violemment agité, et quoique Tom Burdett, l'insolent aventurier, affectât d'être calme, on devinait aux plaques rouges qui marbraient son visage que ce calme recouvrait un grand trouble intérieur.

En effet, entrer de vive force dans le marabout où tous savaient trouver le roi de Castille, c'était un acte d'audace inouïe et dont il était impossible de prévoir les conséquences.

Cependant le prince Noir s'appuyait sur des sermens indignement violés, Tom Burdett sur son droit d'époux outragé, et le mezouar sur la loi,

— Messire, dit Édouard de Galles en arrêtant son vassal vers le seuil de la porte, vous m'avez affirmé, n'est-ce pas, que votre femme avait accordé une entrevue à don Pedro dans le marabout ; vous m'avez demandé justice contre ce roi qui complotait votre déshonneur ; vous m'avez supplié de venir avec vous pour rendre témoignage de la vérité et accuser en face don Pedro ? Je suis venu.

—Merci à vous, monseigneur ! Vous ne jouez pas, vous, avec l'honneur de vos chevaliers, et vous ne les abandonnez pas.

— Mais je vois avec étonnement, reprit le prince Noir avec sévérité, que vous avez choisi un autre témoin. Que vient faire ici le bourreau de Séville ? Croyez-vous que je veuille autoriser par ma présence quelque scène de justice sanglante et sommaire ? Votre femme, fût-elle coupable, n'implorerait pas en vain ma merci. Qu'elle soit punie par la réclusion et l'exil ; mais je n'entends pas qu'il y ait du sang versé !

— Monseigneur Édouard, répondit le baron, lorsque vous m'avez proposé d'épouser cette juive, vous vouliez la séparer à jamais de don Pedro, que perdait cet indigne amour. Vous désiriez donner pour mari à la belle Rachel un homme jaloux de son droit et inflexible de cœur. Je ne suis pas, en effet, un de ces débonnaires seigneurs qui tolèrent dans leur maison une femme coupable. Mais si je me contente de chasser loin de moi la maîtresse du roi, elle trouvera un asile à l'alcazar, où elle rira de votre confiance aux belles paroles de son amant. Pour éviter que nous ne soyons le jouet de don Pedro, j'ai suivi le conseil de mon esclave Aïxa, et j'ai laissé le mezouar venir réclamer cette femme et l'inscrire au nombre des courtisanes comme le veut la coutume du pays.

— C'est là une vengeance indigne d'un bon chevalier, et à laquelle le roi opposera son autorité.

—Non, car il n'osera pas se glorifier de sa félonie devant vous, monseigneur.

— Cette coutume féroce convient plus à des Sarrasins et à des idolâtres qu'à d'honnêtes serviteurs du Christ, ajoula Édouard, dont le caractère chevaleresque et loyal répugnait à cet acte de barbare justice.

— Elle vient des Maures, en effet, répliqua Burdett, mais les Castillans l'ont adoptée et gardée comme la meilleure sauvegarde de la fidélité des femmes. Voici d'ailleurs un nouveau témoin que le hasard a conduit vers nous, et qui va me donner gain de cause.

C'était Mohamed, qui se dirigeait vers le *morabethin*, torturé par une inquiétude violente. Caché dans le bois de lentisques, il avait voulu assister au départ de sa fille; mais elle n'avait pas encore paru à l'endroit où l'attendaient Abul-Hagib et ses genétaires lorsque le petit Perce-Neige tomba dans leur embuscade ; ils l'interrogèrent, et l'avorton, sans se déconcerter, dit au roi de Grenade que la Mauresque l'attendait au marabout et qu'il venait l'en prévenir de sa part. Puis, glissant comme une anguille entre les mains des infidèles, il s'était perdu dans le bois, sans plus amples explications.

Burdett s'avança aussitôt vers le Grenadin.

— Seigneur roi, lui dit-il, toute femme surprise avec son amant dans une enceinte fermée n'appartient-elle pas de droit au mezouar ?

— C'est une loi ancienne et rigoureuse dont les chevaliers d'Occident peuvent faire risée, répondit froidement Mohamed, mais elle est respectée comme sainte en Andalousie et en Afrique, et elle garde de toute souillure nos maisons. Nos femmes craignent moins la mort que la honte. Le roi lui-même ne pourrait effacer le nom de la coupable du rouleau de parchemin du mezouar. Si c'est une fille, et s'il se présente le jour même un homme assez fou pour l'épouser, à charge de payer par an et d'avance trois marabotins montant de la taxe due au bourreau, elle peut encore échapper au châtiment; mais la femme adultère n'a aucune chance de salut.

— Pauvre Rachel ! murmura le prince Noir, tandis que le baron de Tring et de Wing, entrant dans le *morabethin*, criait à Juan le velu :

— Allons, mezouar, fais ta besogne !

A cet ordre, l'œil fauve de Juan étincela, et, portant la main au parchemin jaune et [illegible] suspendu à son baudrier, il fit signe à Matorral et à Sanchez de le suivre.

Burdett, après s'être assuré que son épée jouait librement dans le fourreau, s'avança à son tour. Derrière lui marchaient le prince Noir, le roi maure et les hauts barons.

Parvenu au milieu du petit édifice, le mezouar aperçut une femme vêtue d'une *almafala* (tunique mauresque), qui était étendue sur la dalle et qui semblait inanimée.

Il se pencha vers elle, la souleva dans ses bras musculeux, et la releva brutalement sur les genoux.

L'état de torpeur et d'affaissement qui avait un instant triomphé de l'énergique nature d'Aïxa se dissipa bientôt. Elle passa machinalement sa main sur ses yeux et regarda avec des yeux égarés la foule qui l'entourait ; mais en apercevant Juan le velu, qui l'aidait à se soutenir, tout ses souvenirs lui revinrent tumultueusement à l'esprit ; elle se rappela que Rachel était sauvée, et, se levant d'un seul bond, terrible de désespoir et de fureur, elle voulut s'élancer à la poursuite de sa rivale. Mais le tard-venu la saisit brutalement par le bras et lui dit :

— Tous ces nobles seigneurs m'ont accompagné pour rendre témoignage contre vous. Montrez-vous donc à visage découvert, madame.

Aïxa, trop troublée encore pour comprendre la méprise de Burdett, le repoussa avec un geste d'étonnement et de colère, et ramena son voile sur sa figure.

— Je respecte le voile dont l'épouse chaste et fidèle s'enveloppe, reprit-il, mais j'arrache celui qui sert à cacher la honte de la femme adultère ; puis il déchira ce voile de mousseline rayée en lambeaux. — Aïxa ! s'écria-t-il aussitôt en reculant consterné, stupéfait, terrifié.

— Ma fille ! murmura Mohamed d'une voix tremblante de surprise et de douleur.

Des murmures s'élevèrent parmi les barons anglais et gascons, non moins étonnés de cette singulière déception.

— Çà ! messire, dit à son vassal le prince Noir, dont le mécontentement était visible, vous avez accusé bien légèrement, il me semble, votre femme et mon noble allié?

—Seigneur, balbutia Burdett qui n'était pas encore revenu de son éblouissement, il se passe ici quelque mystère étran-

ge que je saurai bien découvrir. Puis s'approchant de la mauresque :—Aurais-tu voulu, par hasard, te jouer de ma crédulité pour te venger de moi? lui demanda-t-il d'une voix sourde. C'est un divertissement hasardeux, belle esclave. Tu m'as promis de me livrer Rachel et son complice, et je te somme de tenir ta parole.

Aïxa pressa son front de ses mains crispées, et regarda son maître d'un œil hagard.

— Rachel! elle a disparu! murmura-t-elle enfin. Elle s'est sauvée ; elle a fui avec don Pedro ; ils m'ont échappé tous les deux!

— Tu mens, répliqua Burdett, car je veillais à la porte du marabout, et nul n'a pu en sortir.

— Ils se sont enfuis, te dis-je, reprit-elle d'une voix haletante et brisée. Par quel miracle? je ne sais. Ils étaient là sur ces dalles, pâles et tremblans devant moi. Rachel a eu peur de mes menaces. Elle s'est arrachée des bras de son amant, je la vois encore! elle se traînait à mes genoux. Ils ont essayé de la prière, du désespoir, de la colère, pour m'émouvoir, mais j'ai été inflexible. J'ai repoussé la juive, j'ai effrayé don Pedro. Déjà j'appelais le mezouar pour finir son œuvre : tout à coup un des compagnons du roi m'a enveloppée de son manteau, et quand j'ai pu me dégager de cette étreinte perfide j'ai vainement cherché les deux complices.

— Oh! je ne suis pas dupe de ce conte, dit le tard-venu en tordant le bras de la Mauresque comme s'il eût voulu lui arracher son secret.

Aïxa laissa échapper un cri de douleur ; Mohamed porta la main au poignard suspendu à sa ceinture de soie, et s'élança pour protéger sa fille contre la brutalité de son maître ; mais déjà un autre l'avait prévenu en se jetant entre Burdett et la Mauresque.

C'était Ruy le faucheur.

— Grâce pour cette pauvre fille! dit le fils de la Paloma d'une voix calme. Je suis ici le seul coupable. Qu'on n'accuse que moi.

En reconnaissant dans son défenseur le frère de lait du roi, elle parut saisie d'une nouvelle angoisse, et la rumeur grandit parmi les assistans.

— De quel droit demandes-tu grâce pour mon esclave? dit Tom Burdett irrité. Qui donc es-tu? et comment expliques-tu ta présence dans ce marabout solitaire?

— De quel droit? répéta Ruy avec un embarras joué, je ne puis le dire. Torturez-moi, si vous voulez mais vous ne m'arracherez pas une parole dont vous puissiez vous armer contre la fille du roi Mohamed. Je ne suis qu'un pauvre compagnon, mais il n'est pas besoin d'être chevalier pour savoir souffrir jusqu'à la mort plutôt que de ternir le renom d'une femme.

— Prends garde, drôle! s'écria le tard-venu. Nous te trouvons seul ici avec cette Mauresque, qui est jeune et belle ; tu refuses de nous révéler le motif de cet entrevue ; ton silence même accuse Aïxa!

Ruy garda le silence.

Les barons échangèrent alors entre eux des regards ironiques que surprit l'esclave. Elle comprit tout à coup le danger auquel l'exposaient leurs soupçons, et courut au faucheur :

— Parle donc, Ruy? lui cria-t-elle. Ne comprends-tu pas que ta parole peut me sauver et que ton silence me perd? Avoue la vérité. Dis que tout à l'heure don Pedro tenait la femme de ce baron pillard embrassée dans ses bras, que tu étais là avec tes frères, et que c'est toi qui m'as empêchée par violence de les arrêter ou de les suivre dans leur fuite. Ruy le faucheur laissa tomber ses longs bras le long de son corps, et la regarda avec des yeux naïvement effarés, comme s'il eût été surpris de l'énormité du mensonge qu'il entendait, et en même temps ému de pitié pour l'égarement ou la terreur que décelait ce mensonge. Ce regard fit plus de mal à Aïxa qu'un coup de poignard.

— Ne m'entends-tu pas? Ai-je inventé une fable? As-tu perdu la mémoire, malheureux? lui demanda-t-elle coup sur coup. Au nom de la Paloma, ta mère! parle, je t'en supplie.

A cet appel, Ruy parut attendri et répliqua doucement :

— Je dirai ce que vous voudrez, Aïxa ; j'aurai vu ce que vous aurez vu et entendu ce que vous aurez entendu, ma tête fût-elle en enjeu au bout de mes paroles!

Elle le regarda fixement comme si elle eût cru avoir affaire à un insensé. Elle se trouvait devant des juges prévenus contre elle, et le seul témoin qu'elle pût implorer devenait son accusateur.

— Cet homme est l'amant de la Mauresque, dit Burdett avec un froid sourire. C'est en vain qu'elle le renie et qu'il se prête par dévouement à ce mensonge.

— Ma fille la maîtresse de ce misérable! gémit douloureusement le roi de Grenade.

— Ne le croyez pas, mon père! s'écria Aïxa éperdue. Voyons, Ruy, tu es chrétien, n'est-ce pas, et tu ne voudrais pas parjurer ta foi? Eh bien! jure donc, sur ta part de paradis, que nous étions seuls ici quand le mezouar brisait cette porte ; jure donc que tu es mon amant, comme l'affirme ce routier ; jure donc que tu ne joues pas cette comédie infâme pour donner à ton royal frère don Pedro et à sa suive le temps de se sauver.

— Pauvre femme! soupira Ruy le faucheur en levant les yeux au ciel ; l'épouvante vous rend folle. Rassurez-vous, Aïxa ; vous pouvez me renier et me repousser loin de vous, mais moi je ne vous abandonnerai pas. Je vous défendrai contre tous. Vous êtes une noble dame, et je regarde comme un honneur d'oser mourir pour vous.

Le frère de lait du roi continuait implacablement le rôle terrible qu'il avait adopté, quoiqu'il en eût vergogne, mais il voulait sauver don Pedro à tout prix.

La Mauresque restait écrasée par cette réponse perfide.

— Honte et malédiction sur toi, Aïxa! dit Mohamed indigné en levant contre sa fille ses mains tremblantes.

— Oh! tu dois être fier de ton triomphe, Ruy, dit sourdement la jeune fille au faucheur, car tu es parvenu à tromper mon père, lui qui m'aime plus que sa religion ; tu dois être fier de torturer, de déshonorer publiquement une femme qui ne peut, comme un chevalier, te frapper de son gantelet au visage et te crier : « Tu en as menti, par la gorge! » Mais si c'est une épreuve, elle a assez duré. Tu ne prolongeras pas plus longtemps cet horrible supplice, n'est-ce pas?

Le faucheur sourit et se pencha à son oreille :

— Lorsque Rachel s'est traînée à vos pieds et a imploré votre pitié, que lui avez-vous répondu, madame? Puis s'adressant à Burdett d'une voix haute et menaçante, il ajouta : —Ne condamnez pas votre esclave, messire. Soyez-lui miséricordieux, car j'ai juré de ne la laisser insulter ni châtier par personne.

Tom Burdett haussa dédaigneusement les épaules. Puis Juan le velu fit un signe à ses deux acolytes, Sanchez et Matorral, qui, se glissant derrière le faucheur, saisirent et garrottèrent ses longs bras osseux avec une dextérité merveilleuse chez des gens si renommés pour leurs infirmités.

Ruy se débattit vainement entre leurs mains, et il cessa même de pousser des cris de détresse et des malédictions furieuses lorsque maître Sanchez lui annonça que s'il ne se taisait à l'instant de bon gré il serait bâillonné.

Au même instant une lourde main s'abattit sur l'épaule nue de la Mauresque, qui était restée comme anéantie depuis la réponse du faucheur.

A ce contact, elle sentit tressaillir ses membres. Tout son sang reflua vers son cœur, et elle ferma les yeux avec horreur, car elle avait deviné que cette main était celle du mezouar. Elle revit dans sa pensée l'ignoble maison qu'elle avait visitée la veille et qu'elle avait quittée avec la joie d'un damné que Dieu aurait laissé échapper de l'enfer. Et quand elle songea que Juan le velu comptait sans doute la ramener dans ce bouge pour l'associer à la vie de Clara

la joufflue et de ses compagnes, elle crut qu'une flèche de feu traversait son cerveau, et la sauvait en la rendant folle.

— Jeune fille, lui dit le mezouar en déroulant son parchemin avec un odieux sourire, je t'ai écoutée ! J'ai attendu patiemment avant d'inscrire ton nom parmi ceux de mes vassales. Tu n'as plus rien à dire pour ta défense, je suppose ?

— Plus rien à dire ! s'écria-t-elle en réunissant tout ce qui lui restait de force et de courage, mais je ne suis pas celle que tu es venu chercher, Juan le velu. Est-ce que tu ne me reconnais pas ? C'est moi qui suis allée hier dans ton logis te prévenir de l'aubaine qui t'attendait au marabout ! C'est moi qui t'ai payé ta besogne.

— Oh ! nous sommes loin de compte, ma belle vassale ! répliqua le mezouar. Hier, pour être entrée dans ma maison sans sauf-conduit, je vous ai mise à rançon, comme c'était mon droit. Aujourd'hui, pour vous être laissé surprendre dans une entrevue d'amour, sous la voûte de ce marabout, vous retombez en mon pouvoir. Libre à vous de vous racheter aujourd'hui comme vous vous êtes rachetée hier, en observant les termes de la loi.

Un rayon d'espoir brilla dans les yeux de la Mauresque.

— Mon père, supplia-t-elle en courant embrasser les genoux de Mohamed, laisserez-vous votre fille devenir la proie du mezouar ? Souvenez-vous de la plaine de Navarette, mon père !

— Va-t'en, dit le roi de Grenade en détournant la tête. Tu m'as sauvé de la mort, tu as lavé le sang de mes blessures avec tes larmes, mais je ne puis, moi, effacer la tache de honte dont tu t'es souillée, mais je ne puis te sauver du déshonneur.

— Mon père ! mon père ! murmura-t-elle encore, faites grâce.

— Va-t'en, répéta-t-il avec effort, je n'ai plus de fille.

La malheureuse promena autour d'elle un regard désespéré ; puis apercevant Burdett, le souvenir de sa cupidité lui vint, et, dans son désir anxieux d'échapper au mezouar qui la suivait toujours, elle se précipita vers ce maître abhorré ;

— Messire, lui dit-elle haletante, vous qui êtes gouverneur de Séville, et tout puissant ici, souffrirez-vous que ce roi des larrons et des gueux emmène ainsi, sous vos yeux, votre esclave ?

— Je suis rico-hombre de Castille, et je dois respecter la coutume du pays, répondit-il à voix haute. Vous êtes libre, Aïxa.

— Libre ! répéta-t-elle avec un rire amer.

— Puisque ton père refuse de te racheter, ajouta Burdett à voix basse, tu serais pour moi une esclave de médiocre valeur.

— Ainsi, je vais tomber de l'esclavage dans une servitude plus abjecte et plus infâme, et c'est là ce que tu appelles me rendre libre, reprit-elle. Je n'entendrai donc pas s'élever une voix en ma faveur du sein de cette foule qui nous écoute avide et curieuse, je ne verrai pas un bras se lever pour me défendre !

— Allons, mes agneaux, dit Juan le velu à ses acolytes, emportez cette femme de force, si elle ne veut pas nous suivre de bon gré, et partons.

La Mauresque, qui jetait toujours des regards effarés autour d'elle, s'aperçut que le prince Noir luttait contre une émotion profonde, et tendant ses mains vers lui par un dernier instinct d'espoir :

— Grâce ! grâce ! monseigneur ! lui cria-t-elle.

Mais il répondit d'une voix altérée :

— Je ne puis rien contre la loi.

Matorral et Sanchez la saisirent alors, malgré les efforts convulsifs par lesquels elle essayait de leur échapper, et les assistans se séparèrent en deux haies pour les laisser passer avec leur triste fardeau, précédés de Juan le velu.

Ils allaient descendre les marches de la porte, lorsqu'une voix rauque leur cria :

— Arrêtez, dignes serviteurs du mezouar !

L'homme qui parlait ainsi était enveloppé d'une longue robe brune de pénitent, à manches pendantes et au capuce rabattu sur le visage. Deux trous percés dans le capuce laissaient étinceler deux yeux de flamme.

— Que veux-tu, fâcheux trouble-fête ? dit Juan étonné.

— Ce que je veux, répliqua l'inconnu. Je veux arracher de tes mains la fille de Mohamed.

— Cet homme est fou ! dit le mezouar en ricanant. Le roi lui-même n'oserait pas m'adresser une si insolente menace. As-tu donc une armée de routiers à tes ordres pour enlever la belle Aïxa, noble et hardi champion des dames !

— Je parle au nom de la loi, reprit froidement l'inconnu. Je te le répète, il faut que tu remettes à l'instant entre mes mains la Mauresque, car je m'engage à la prendre pour femme.

Le mezouar le regarda avec stupeur. Une exclamation de surprise s'éleva dans la foule qui se groupa autour d'eux,

— J'attends, ajouta le nouveau venu.

— Mais ce n'est pas tout de prendre cet engagement, reprit Juan le velu. Montre-moi ton visage et dis-moi ton nom, afin que je sache si je puis compter sur l'exact payement de la redevance annuelle que tu me devras.

L'inconnu jeta dédaigneusement une escarcelle aux pieds du mezouar.

— Compte les marabolins contenus dans cette bourse, seigneur Juan.

Le bourreau ramassa l'escarcelle, l'ouvrit et compta six marabolins.

— Tu es généreux et même prodigue, heureux fiancé, dit-il en riant. Tu me payes d'avance deux années de la taxe. C'est bien. Mais cette femme ne t'appartient pas encore. Elle a le droit de choisir entre nous deux.

— Laisse-moi lui parler un instant sans témoins, dit l'inconnu.

Juan le velu écarta du bout de son fouet le cercle compacte qui s'était formé autour d'eux.

La Mauresque s'élança avec un cri de joie vers son libérateur, mais celui-ci lui fit signe de ne pas le toucher. Un sinistre pressentiment traversa l'esprit d'Aïxa :

— Qui donc êtes-vous ? lui demanda-t-elle non sans une secrète terreur.

— Votre complice Esaü ! répondit-il à voix basse.

Elle recula, le visage livide :

— Oh ! plutôt mourir ! dit-elle en sentant son cœur se glacer.

— Morte, répliqua froidement le lépreux, tu perds ta vengeance. La honte s'attache à ton nom et celui de Rachel reste honoré. Vivante et libre, tu peux encore le venger. C'est dans l'intérêt de ta haine que je suis venu te réclamer pour femme, grâce à l'escarcelle que tu as donnée hier au guide qui te conduisait à la maison du mezouar.

— Juan le velu ! s'écria la Moresque en se tournant vers ce dernier après un moment d'hésitation, tu peux partir sans moi, car je suivrai cet homme comme une femme soumise. Quant à toi, chevalier pillard, ajouta-t-elle en menaçant Tom Burdett du regard, nous nous reverrons encore.

Puis elle suivit d'un pas assuré l'inconnu qui s'éloignait sans obstacle, car la foule s'ouvrait avec empressement devant lui, tout en l'accompagnant ainsi que la Moresque de rires et de huées.

Mohamed, morne et silencieux, sortit à pas lents du marabout, et alla rejoindre ses gendarmes sans que personne osât troubler sa douleur.

Le prince Noir et Tom Burdett restaient fort surpris du dénouement inattendu de cette scène.

— Je crains que nous n'ayons été joués par le roi, dit enfin le tard-venu, et que la Mauresque n'ait peut-être dit simplement la vérité, tout invraisemblable que cela paraisse.

— Le meilleur moyen de vous en assurer, Tom, répondit Édouard de Galles, c'est de retourner à votre logis en toute hâte. Peut-être y arriverez-vous avant votre femme ou rencontrerez-vous le roi chemin faisant !

— Le conseil est bon à suivre, messire prince.

Au moment où Burdett s'approchait de ses pages et de ses varlets pour leur donner ses instructions, un cri d'oiseau de nuit retentit dans les arbres comme un signal. Puis lorsque les chevaliers voulurent remonter à cheval, ils s'aperçurent que toutes les sangles de leurs palefrois étaient coupées, et il leur fallut, après avoir lancé force malédictions contre les auteurs de ce méfait, se résigner à revenir pédestrement à Séville, en confiant aux écuyers le soin de ramener leurs montures par la bride.

On se doute facilement que Gil Perce-Neige n'était pas étranger à ce désastreux incident.

Le prince Noir et ses barons s'engagèrent donc dans les sentiers du bois de lentisques, précédés de pages et de varlets qui portaient des torches.

A peine étaient-ils à quatre portées de trait du *morabethin*, que les jeunes pages qui ouvraient la marche se rangèrent tout à coup pour livrer passage à un cavalier qui arrivait au galop et devant lequel ils ôtèrent avec empressement leurs toques ornées de plumes.

Le tard-venu, dont la patience était depuis longtemps à bout, ne voulut pas laisser une si heureuse occasion de passer sur quelqu'un sa colère. Hâtant donc le pas, il marcha au-devant de l'imprudent cavalier qui venait de rompre son escorte ; mais il recula stupéfait, et crut rêver en reconnaissant dans cet écuyer le roi don Pedro :

— J'étais loin de m'attendre à vous rencontrer dans ce bois, seigneur, balbutia le baron de Tring et de Wing avec embarras.

— Et vous n'avez pas l'air d'en être charmé, messire gouverneur, repartit le roi, feignant d'être fort surpris de la mine effarée de Burdett. Pourtant, par saint Jacques ! mon étonnement égale au moins le vôtre.

Le visage calme et l'air souriant de don Pedro contrastaient singulièrement avec la pâleur du nouveau ricohombre de Castille.

— Eh mais ! une bonne rencontre ne vient jamais seule. C'est bien notre loyal et cher allié que j'aperçois là-bas, continua le roi en quittant brusquement le capitaine.

Puis, tout en dirigeant son cheval vers le prince Noir, il salua gracieusement de la main John Chandos, Robert Knolles et leurs compagnons.

Les barons s'inclinèrent légèrement, et Édouard de Galles alla au-devant de don Pedro, après avoir échangé avec Tom Burdett un regard qui disait clairement : — « Je savais bien qu'il n'était pas loin. »

Tous leurs soupçons s'étaient réveillés avec force, et le prince de Galles, irrité d'avoir été pris pour dupe, comptait faire sentir son mécontentement au roi, et espérait même le prendre en défaut.

— Quelle imprudence, seigneur, dit Édouard avec une affectation qui n'échappa pas à don Pedro, de vous aventurer dans ce bois, à cette heure et sans suite.

— Rassurez-vous, messire prince, répliqua le roi ; je n'ai quitté mes compagnons que pour voir par moi-même ce que signifiait cette procession aux torches que j'apercevais de loin à travers les branches des lentisques. Saint Hubert m'assiste, messires ! car avec toutes ces clartés vous m'avez fait perdre la trace d'une biche blanche que je poursuis depuis trois heures, et que j'étais sur le point d'atteindre.

— Ah ! ah ! vous chassiez donc, seigneur roi, reprit ironiquement le prince de Galles.

— Que voulez-vous, mon bon cousin, répliqua don Pedro en soupirant, la chasse est ma seule passion désormais.

Édouard se mordit les lèvres.

—Seigneur, reprit Tom Burdett en ricanant, je suis désespéré d'avoir contribué pour ma part à détourner votre gibier.

— Rassurez-vous, digne gouverneur, dit le roi avec un accent de froide raillerie, ce n'est que partie remise. Maintenant que je connais sa retraite, j'y reviendrai.

— S'il m'était cependant permis de donner un conseil à un porteur de couronne, répliqua le baron gallois, dont le sang-froid de don Pedro irritait la colère jusqu'à l'imprudence la plus périlleuse, je vous engagerais au contraire à n'y pas revenir... à moins, se hâta-t-il d'ajouter, de vous faire escorter de fidèles serviteurs, car il pourrait bien vous advenir malheur !

— Vous croyez ! dit le roi en attachant sur l'ancien capitaine des écorcheurs un regard de lion qui eût fait baisser les yeux du plus hardi routier.

— On prétend que ce bois de lentisques sert souvent de refuge ou de camp à des troupes de bandits, monseigneur, murmura le baron gallois.

— Par saint Jacques ! messires, s'il en est ainsi, ne nous attardons pas davantage ! s'écria don Pedro en éclatant de rire. Il serait triste de voir la fleur de la chevalerie d'Angleterre et de Guyenne occise et détruite par des bandits andalous. J'espère donc que mon vaillant allié voudra bien me laisser profiter de son escorte pour retourner à Séville sans danger.

John Chandos, Robert Knolles et les autres barons ne purent s'empêcher de rire de bon cœur, comme le roi de Castille, à cette idée burlesque, mais le prince de Galles et Tom Burdett échangèrent un nouveau coup d'œil non moins significatif que le premier.

— Il nous est impossible de vous suivre, seigneur, reprit Édouard de Galles, à moins qu'il ne vous plaise de mettre votre monture au pas.

— Au pas ! fit don Pedro en jouant l'étonnement. Auriez-vous quelques blessés parmi vous ?

— Non, dit durement le prince ; nos derniers blessés sont restés à Navarette.

Le roi pâlit légèrement.

— Alors expliquez-vous, mon cousin !

— Un malicieux démon s'est avisé de couper méchamment les sangles de nos chevaux, afin d'arrêter notre justice en chemin. Voilà tout.

— C'est là un tour damnable, et qui mérite sévère punition, reprit don Pedro avec un air d'indignation très naturel, car j'entends que dans les royaumes de Castille et de Léon mon noble allié soit respecté comme moi-même.

— Oh ! je sais quelle est la main qui a fait le coup ! dit Burdett.

Don Pedro tressaillit involontairement.

— Vous êtes un habile dénicheur de coupables, reprit-il d'une voix un peu altérée. C'est ce qui m'a engagé à vous octroyer la charge de gouverneur de Séville.

— Ce coupeur de sangles ne m'échappera pas.

— Tant mieux ! son châtiment rentre dans vos attributions. Je vous engage donc à faire bonne et prompte justice.

— Comptez-y, monseigneur.

— Mais comment vous, qui êtes si clairvoyant, messire Burdett, ne vous êtes-vous pas aperçu de ce méchant tour ?

— Hélas ! nous avions tous mis pied à terre pour entrer dans un ermitage mauresque bâti sur les ruines de la vieille mosquée des Almoravides, répondit le baron gallois en regardant fixement le roi.

— Pour entrer dans le *morabethin* ! s'écria don Pedro gaiement. Alliez-vous donc en pèlerinage dans ce temple des infidèles ?

— Nous sommes tous de pieux chrétiens, seigneur, reprit vivement le prince Noir, et nul de nous n'a encore été excommunié par l'Église.

— C'est une grande consolation, mon cousin, et tout le monde ne peut malheureusement pas s'adresser le même éloge. Mais vous ne me racontez toujours point, ajouta le roi avec un visage ouvert et riant, ce que vous alliez faire dans ce morabethin.

Édouard de Galles, qui connaissait le naturel irritable, violent et fougueux de don Pedro, ne pouvait comprendre comment il avait la force de dompter sa colère et de souffrir ces sarcasmes à bout portant, ces allusions à peine voilées, ces menaces audacieuses, et il commençait lui-même à se défier de ses propres soupçons.

L'explication du courage surnaturel du roi était bien simple : il voulait sauver Rachel du déshonneur public, qui l'eût fait mourir.

— Pendant que vous chassiez joyeusement dans la forêt, reprit le prince Noir, nous cernions ce maraboul, où nous comptions surprendre un de ces chrétiens douteux qui sont moins fidèles à leurs sermens les plus sacrés que le dernier des mécréans !

— Enfin, vous chassiez aussi de votre côté, dit don Pedro toujours souriant, quoique une sueur glacée mouillât ses tempes. Et la chasse a-t-elle été bonne?

— Comme vous, seigneur roi, nous avons perdu la piste du gibier, répliqua Édouard, mais nous espérons la retrouver.

— Oh ! je suis encore plus heureux que vous, dit don Pedro, et je n'ai pas tout à fait perdu mon temps et ma fatigue. Vous allez en juger.

Puis il fit résonner sa trompe de chasse en appels sonores et joyeux.

Peu après, le feuillage s'écarta, et, au grand étonnement d'Édouard et de Burdett, les deux frères de lait du roi, Lopez l'archer et Blas le centaure apparurent, portant sur leurs épaules, à l'aide d'une forte branche noueuse, un daim dont les quatre pattes étaient liées ensemble.

— Voilà, mon beau cousin, et vous tous, messires barons, reprit don Pedro, une pièce de venaison qui vous prouvera que je suis toujours bon chasseur et qui fera les frais du souper auquel je vous convie tous ce soir.

Le prince Noir et le tard-venu se regardèrent de nouveau. Ils étaient pétrifiés de surprise.

— J'accepte votre souper, don Pedro, dit enfin Édouard avec froideur, car j'ai à vous rappeler les plaintes de mes capitaines au sujet de la solde arriérée de leurs soldats, et à vous demander l'accomplissement des conditions de notre alliance.

— Blas, interrompit vivement le roi, donne ton cheval à notre cher allié et cousin; toi, Lopez, cède le tien à notre bien-aimé gouverneur de Séville. Et quant à vous, messires barons, je vous attends dans une heure à l'alcazar.

Puis il piqua des deux, escorté du prince Noir et de Tom Burdett, qu'il traitait comme ses plus chers amis.

VIII

LES ROUTIERS BRETONS S'APERÇOIVENT QU'UN PIC DE FER, UNE FAUX, UNE FRONDE ET DEUX ÉPÉES VALENT MIEUX QUE DEUX COUTEAUX.

Le dimanche suivant, comme le jour commençait à baisser, trois hommes vêtus du cabau des mariniers et montés sur une de ces barques de pêche qui sillonnaient en si grand nombre le Guadalquivir, vinrent s'arrêter non loin de la tour de l'Or.

Ils amarrèrent leurs embarcations à un des gros pieux plantés le long du rivage, et mirent pied à terre. Puis ils contemplèrent silencieusement cette masse de pierre que nous avons déjà précédemment décrite, et dont les étroites meurtrières étaient garnies de lourds barreaux de fer.

Après une heure de cette contemplation muette, l'un des trois mariniers hocha la tête d'un air de profond découragement, et essuya du revers de sa main une larme qui descendait lentement le long de sa joue.

— Il nous a certainement oubliés ce soir, dit-il d'une voix larmoyante, nous qui risquons pour le voir de nous attirer un surcroît de corrections de l'alguazil du port.

— Rassurez-vous, maître Bouchard, répondit l'un des compagnons de l'ancien hôtelier; l'heure à laquelle le dogue nous dit Bonne nuit ! n'a pas encore sonné. C'est le jour qui a baissé plus tôt que d'ordinaire, grâce aux nuages de plomb qui voilent le ciel et qui nous annoncent un terrible orage.

— Ah ! mon pauvre Georges, reprit Bouchard, Dieu l'entende ! Puis regardant la tour en soupirant : — Quand je pense, continua-t-il, que depuis soixante-treize jours notre vaillant Bertrand est enfermé dans cette maudite prison, et que, pendant tout ce temps, je n'ai pu baiser une seule fois cette main tant redoutée qu'il nous tend chaque soir à travers les grilles de la lucarne.

— Patience ! dit Richard, le geôlier nous a déjà pris en commisération, grâce aux outres de vin de Murcie que nous lui avons cédées à moitié prix... Je suis sûr qu'il nous prendra tout à fait en amitié quand nous pourrons lui en octroyer d'autres en pur don.

— Hélas ! poursuivit Georges, pourquoi faut-il que notre escarcelle soit vide comme la conscience de Tom Burdett !

— Et penser, s'écria Bouchard, que, moyennant une demi-douzaine de doubles d'or qui nous manquent, nous pourrions peut-être entrer tous les soirs dans le cachot de notre bon capitaine, le voir, lui parler, l'entendre !

— Messire Bertrand serait sûr de notre dévouement, et il nous deviendrait plus facile de tenter quelque entreprise pour sa délivrance, observa Georges.

— Je donnerais tout ce que je possède, si je possédais encore quelque chose, reprit l'ancien hôtelier, pour avoir les dix doubles d'or qui nous font vilainement défaut.

— Par la sang-Dieu ! moi aussi ! dit Richard; mais nous sommes aussi riches les uns que les autres, et les doubles ne nous tomberont pas du ciel.

— A trois, dont deux anciens routiers, s'écria Georges, n'est-il pas honteux de ne pouvoir se procurer cette somme, qui nous paraît une fortune aujourd'hui et que nous aurions dépensée en deux jours avant la bataille de Navarette?

En ce moment, deux pèlerins portant le costume traditionnel de l'état, écharpe au cou, chapeau ceint de coquillages et bourdon à la main, arrivaient dans la direction de nos trois compagnons.

Tout en marchant, ils regardaient furtivement la tour de l'Or et devisaient à voix basse.

— Ah ! Jésus mon Dieu ! fit tout à coup maître Bouchard.

A ce cri les deux pèlerins s'arrêtèrent, ne sachant s'ils devaient avancer ou reculer.

— Qu'avez-vous vu? demanda Richard étonné de l'exclamation de l'hôtelier.

— Il me semble que la fenêtre de son cachot vient de s'ouvrir.

— Vous avez des yeux de chat, compaing, pour voir si bien par une nuit si noire !

— Oh ! je ne me trompe pas. Courons, mes gars, courons ! continua maître Bouchard.

Et il voulut gravir une petite élévation de la berge sur laquelle il avait coutume de se hisser pour voir plus commodément le capitaine prisonnier; mais comme il se préparait à cette ascension, sans quitter des yeux la malheureuse fenêtre, il en résulta qu'il alla coudoyer rudement l'un des deux pèlerins.

— Attends, damné truand ! s'écria celui-ci; je vais, pour t'apprendre à heurter les passans au bord du fleuve sans crier gare, te caresser l'échine avec ce bâton.

Et il allait exécuter sa menace quand son compagnon l'arrêta vivement par le bras.

— Il m'est impossible de vous répondre en ce moment, dit maître Bouchard les yeux toujours braqués sur la lucarne; laissez-moi regarder paisiblement le plus hardi

distributeur de horions du monde entier, après quoi vous m'assommerez à votre aise, si vous y tenez toujours.

— De quel donneur de horions parles-tu, manant? demanda le pèlerin toujours courroucé.

— De messire Bertrand Duguesclin, cornebœuf! de mon renommé capitaine, qui depuis deux mois n'a d'autre compagnie que celle des rats et des souris dans son cercueil de la tour de l'Or.

— Bertrand Duguesclin! répéta vivement le second pèlerin. Vous pouvez donc communiquer avec lui?

— Malheureusement non, dit Georges avec un accent de tristesse; mais nous pouvons du moins nous assurer qu'il est toujours de bonne humeur, que la prison ne l'a pas encore rendu malade, enfin que ses ennemis ne l'empoisonnent pas à petit feu pour se débarrasser de lui sans risquer d'être maudits par toute la chrétienté.

Le pèlerin tressaillit, puis, regardant fixement le routier, il répliqua d'une voix basse et altérée :

— Vous tenez là un hardi langage pour un marinier de la corvée royale, compagnon.

— Et nous parlerions de même devant don Pedro lui-même! s'écria vivement Richard. Si vous êtes des espions payés par lui, vous pouvez aller nous dénoncer à ses alguazils.

— Que ne nous fait-il jeter dans la prison de messire Bertrand pour servir et consoler notre capitaine! continua Georges.

— Et dire que cet illustre chevalier est enfermé entre quatre murs, ajouta maître Bouchard, tandis qu'on nous laisse du moins humer l'air libre et suer au soleil, à charge de ramer au service du roi pour transporter les provisions de la campagne à l'alcazar et à la tour de l'Or.

— Oh! c'est que nous ne sommes pas d'assez grands personnages, observa Georges d'un ton chagrin, pour que don Pedro nous nourrisse à rien faire, même à titre de prisonniers.

— Vous aimez donc bien le capitaine Bertrand! leur demanda le pèlerin violemment agité.

— Comme tout honnête et franc breton qui a jamais manié le bâton à deux bouts dans les *pardons* de la duché! répondit Richard.

— A nous faire casser la tête sur un regard ou sur un signe de lui, poursuivit Georges.

— Et comme beaucoup d'Angevins, à commencer par moi, ajouta maître Bouchard.

— Mais il vous a donc ensorcelés? dit en riant le pèlerin.

— Non; mais il m'a sauvé mon bien et ma vie, répliqua l'hôtelier.

— Nous, il nous a rachetés de ses derniers deniers, sans songer à garder un florin pour lui, dit Georges,

— Il est notre père plutôt que notre capitaine, murmura Richard.

Le pèlerin promena alors autour de lui un regard rempli d'inquiétude et de défiance.

La berge du fleuve était calme et silencieuse. On aurait entendu un poisson s'ébattre à la surface de l'eau.

— Eh bien! reprit-il à voix basse, que diriez-vous, compaings, si je vous proposais de sauver votre capitaine, puisque le prince Noir, toujours inflexible, ne veut lui rendre à aucun prix la liberté, malgré les prières de sir John Chandos et d'autres vaillans barons?

— Je vous demanderais d'abord qui vous êtes, bon pèlerin, car vous nous connaissez et nous ne vous connaissons pas, répondit Richard. Or, votre proposition peut cacher un piége.

— Il faut que vous ayez entière confiance en moi, car je ne puis vous révéler mon nom; mais ma vie est entre vos mains, et si je vous trahissais, vous pourriez vous venger facilement du traître, répliqua le pèlerin avec un ton de dignité impérieuse et loyale qui subjugua les routiers.

— C'est juste, dit Richard. D'ailleurs nous pouvons bien risquer quelque chose pour un si grand intérêt. Mais comment comptez-vous vous y prendre?

— Il faut d'abord que je m'introduise avec mon compagnon dans la tour, et que je parvienne jusqu'à messire Bertrand.

— Ceci est possible, si vous avez autant de doubles d'or de Castille dans votre poche que de coquilles à votre chapeau. Le nouveau geôlier, maître Patrick Barillard, tout rébarbatif qu'il soit, s'est un peu laissé gagner par l'humeur joviale et la main prodigue de notre capitaine. En ajoutant à son affection pour son prisonnier une bonne poignée de doubles, vous achèverez de le rendre fanatique de ce héros. Vous achèteriez même sa protection avec des dinars ou des marabolins; il est assez accommodant pour s'en contenter.

— Quel geôlier miséricordieux et désintéressé! dit le pèlerin.

— Mais nous n'en sommes qu'au commencement de l'aventure, reprit Richard. Maître Patrick vous laissera bien entrer, c'est entendu; mais pour son pesant d'or il ne laissera pas Duguesclin sortir, c'est très différent.

Le pèlerin sourit.

— Bertrand sortira sous la robe et le chapeau de mon compagnon, qui le remplacera dans son cachot. C'est un acte d'héroïsme et de dévouement que bien des amis du grand capitaine lui envieront.

— Oh! s'il voulait me céder sa robe! s'écria Georges avec feu.

— Moi aussi, je la troquerais volontiers contre mon caban, dit Richard.

— Moi aussi, je voudrais bien être à la place de ce hardi pèlerin qui va sauver messire Bertrand au risque de sa vie, ajouta maître Bouchard; mais sa robe serait trop longue pour moi, qui suis de si pauvre taille.

— Enfin, une fois sortis, où irez-vous? demanda encore Richard avec un reste de défiance.

— Pendant que nous serons dans la tour de l'Or, répondit l'inconnu, vous tâcherez d'acheter des vivres et de les cacher dans votre barque.

— C'est encore facile, car nous devons aller tout à l'heure chercher les provisions qui doivent être transportées à l'alcazar demain matin.

— Puis des armes! continua vivement le pèlerin.

— Ce sera plus impossible, car on a un peu eu soin de nous désarmer avant de nous confier les rames des barques du port; mais nous pourrons en emprunter de gré ou de force aux Sarrasins du roi Mohamed, qui campent sur le bord du fleuve.

— A merveille! bons compagnons. Eh bien! dès que vous aurez les vivres et les armes, vous viendrez me prévenir à la tour que l'heure du départ est venue, et que votre barque nous attend.

— Mais le geôlier Patrick est défiant; et s'il ne veut pas nous laisser arriver jusqu'à vous?

— Voici votre signe de passe, répliqua sans hésiter le pèlerin.

Et, brisant le fil de son chapelet, il remit à chacun des mariniers un des gros grains qui y étaient attachés.

— Vous serez obéi en tous points, noble pèlerin, dit Richard.

— Il y a bien longtemps que je n'ai prié, ajouta Georges, mais je prierais bien trois *Pater* et trois *Ave* sur chaque grain de ce chapelet, pour hâter la délivrance de messire Bertrand.

— Silence! murmura le pèlerin, qui avait cru entendre un bruit sourd derrière un amas de tonnes et de planches qui s'élevait sur la berge à deux ou trois pas de distance.

Son compagnon fit aussitôt le tour de cet amoncellement de bois, mais tout était redevenu silencieux, et il pensa qu'une planche mal posée avait glissé dans l'eau et occasionné le bruit dont s'était ému celui auquel il semblait obéir.

Ce dernier, une fois rassuré au sujet de cet incident puéril, fit un signe d'adieu à ses nouveaux amis, et se di-

rigea, suivi du futur remplaçant de Duguesclin, vers la tour de l'Or.

A peine eurent-ils disparu que maître Bouchard et les deux rouliers bretons, le cœur bondissant d'espérance et de joie, s'embrassèrent avec effusion.

— Enfin! s'écria le premier, notre rêve va devenir une réalité.

— Duguesclin sera sauvé! dit Georges.

— Et sauvé par nous! continua Richard.

— On a bien raison de dire, continua l'ancien hôtelier en serrant avec un nouveau transport ses compagnons dans ses petits bras, on a raison de dire que le bonheur vous advient toujours au moment où vous vous y attendez le moins.

Un éclat de rire résonnant non loin d'eux leur fit lever brusquement la tête, et vint donner un démenti peu consolant à la maxime philosophique invoquée par ce bon Angevin.

Nos mariniers s'aperçurent en effet, mais un peu trop tard, qu'ils étaient cernés par six hommes ingénieusement cachés depuis plus d'une heure entre les piles de bois qui avaient éveillé l'attention et les soupçons du pèlerin. Des épées se dirigeaient vers leurs poitrines; un pic de fer et une faux menaçaient leurs têtes, et le plus petit des assaillans s'armait déjà d'une fronde.

— Que nul de vous ne bouge, et il ne vous sera pas arraché un cheveu; mais malheur à qui tentera de fuir! dit d'une voix impérieuse celui qui paraissait être le chef de la troupe.

Les trois Français étaient consternés.

— Qu'exigez-vous donc de nous? demanda tristement Richard.

— L'échange de vos cabans contre nos pourpoints et nos manteaux, répondit le nouveau venu.

— Nos cabans! répétèrent avec une expression de surprise les trois compagnons.

— Si ce sont des larrons, murmura maître Bouchard, ils seront volés comme dans un bois.

— Vos cabans et les trois grains de chapelet que vous a distribués le pèlerin qui vient de vous quitter, ajouta le nouveau venu.

Les pauvres diables comprirent alors que leur secret avait été surpris, et maudirent le ciel, qui était bien innocent de cette perfidie.

Néanmoins Richard eut le courage de demander au chef, malgré le voisinage peu encourageant des épées, du pic de fer et de la faux:

— Que voulez-vous faire de ces pauvres dépouilles, honnêtes rôdeurs de nuit?

— Nous voulons nous charger de la besogne qui devait vous occuper ce soir, mes maîtres.

Pour toute réponse, les deux hardis Bretons se mirent dos à dos et glissèrent rapidement leurs couteaux dans la manche de leur caban, bien résolus à se faire tuer sur place plutôt que d'exposer Duguesclin à tomber dans le piége que les nouveaux venus lui préparaient; mais tout en faisant d'avance le sacrifice de leur vie, ils se disposaient à la vendre chèrement.

Quant à maître Bouchard, par un reste de vieille habitude, il porta machinalement la main à sa ceinture absente, où pendait autrefois son coutelas de cuisine, oubliant que depuis le jour où il avait abdiqué les fonctions d'hôtelier ils ne s'embarrassait plus de cet instrument inutile; se trouvant donc beaucoup trop désarmé dans ce danger imminent, il crut pouvoir sans lâcheté se retrancher derrière ses compagnons; mais, hélas! il avait beau tourner, s'il évitait d'un côté la pointe des épées, il voyait tournoyer de l'autre le pic et la faux, et la fronde elle-même paraissait se disposer à en agir très familièrement avec lui.

Étrangement agité par cette vision belliqueuse, le bon Angevin, qui en pareille occasion avait la judicieuse habitude de compter beaucoup plus sur ses jambes que sur ses bras, poussa un cri qui ne trouva aucun écho dans le cœur de ses compagnons.

— Sauve qui peut! hurla-t-il en s'élançant dans la direction du fleuve.

Mais au même instant le pic de fer l'atteignit à l'épaule, et le malheureux tomba lourdement à terre en poussant un plaintif gémissement.

Il y eut alors un moment de confusion pendant lequel on n'entendit que des imprécations et le cliquetis des épées. Richard avait désarmé l'un des assaillans et lui avait blessé le poignet droit d'un coup de couteau.

Mais la lutte dura peu. Les Bretons furent enlacés par des bras vigoureux, bâillonnés et dépouillés promptement de leurs cabans, dans les poches desquels leurs adversaires trouvèrent deux des grains de chapelet.

Quand le petit frondeur voulut enlever celui de maître Bouchard, les membres de l'infortuné s'étaient tendus avec une telle raideur qu'il dut renoncer à le priver de ce vêtement modeste. Ce fut aussi vainement qu'il fouilla ses poches. Le troisième grain de chapelet avait disparu.

Le frondeur, laissant ensuite les Bretons se débattre avec une opiniâtreté inutile au milieu du groupe de ses compagnons, se glissa presque en rampant jusqu'à l'entrée de la tour, puis revint promptement rendre compte de sa mission au chef de la bande dans lequel on a facilement reconnu don Pedro.

C'était, en effet, le roi de Castille qui avait dirigé ce coup de main. Tantôt sous le costume d'un simple archer de sa garde, tantôt sous celui d'un pêcheur ou d'un *sereno*, il se plaisait souvent à parcourir, dès la chute du jour, les rues de Séville, afin de savoir par lui-même comment l'assistente remplissait les devoirs de sa charge et faisait respecter les édits. Il apprenait en même temps le jugement que le peuple portait sur ses courtisans et sur les actes de sa politique.

Don Pedro se préoccupait, surtout dans ses excursions nocturnes, de surveiller le quartier de la tour de l'Or; ce n'était donc pas tout à fait le hasard qui venait de lui faire découvrir l'entreprise hardie qui se préparait pour la délivrance de Bertrand Duguesclin.

— Eh bien! demanda-t-il à son adroit frondeur Gil Perce-Neige, sans pouvoir se défendre d'une secrète émotion, sont-ils entrés dans la tour?

— Oui, grand frère, répondit l'avorton.

— Patrick Burillard s'est donc laissé gagner?

— J'ai entendu, à travers le guichet de la première porte, le son des doubles d'or que les pèlerins lui comptaient.

— Il paraît que messire Tom Burdett a choisi ses geôliers à son image, dit le roi en souriant. Tant mieux! nous aurons recours à la même clef d'or pour entrer, si c'est nécessaire. Çà! mes compagnons, continua-t-il en s'adressant aux deux routiers, vous désiriez, je crois, pénétrer dans la tour afin de vous rapprocher de votre digne capitaine Duguesclin; mais l'argent vous manquait pour obtenir cette faveur: remerciez-moi de ma générosité. Votre vœu le plus ardent va être exaucé, sans bourse délier. Puis se tournant vers son frère de lait l'archer: — Diego Lopez, ajouta-t-il, tu m'as tiré l'autre soir d'un grand embarras en tuant d'un merveilleux coup de flèche, dans les ténèbres, ce daim gras auquel Édouard de Galles et son baron pillard ont fait royale fête malgré leurs soupçons à mon endroit; aujourd'hui je vais te donner un ordre moins difficile à exécuter. Tu vas conduire ces braves gens, ainsi qu'ils le désiraient, dans un des cachots de la tour de l'Or situé sous la chambre de messire Bertrand.

L'archer, avec l'aide de Perez et de Blas, s'empressa d'obéir, et les deux routiers furent entraînés vers le formidable édifice. Puis lorsque Diego fut entré dans la tour avec ses prisonniers, ses frères rejoignirent le roi. Ils trouvèrent don Pedro et Ruy déjà vêtus des cabans et des bonnets de laine des mariniers, ce qui les rendait presque méconnaissables.

Don Pedro compta ses frères d'un coup d'œil rapide, et se voyant seul avec eux :

— Enfans, leur dit-il à voix basse en leur montrant du doigt la tour de l'Or, il est temps de vous révéler le nom du pieux pèlerin qui console en ce moment de ses saintes exhortations le dogue de Bretagne, car nul d'entre vous ne l'a reconnu, je gage.

— Non, répondirent avec étonnement les fils de la Paloma, à l'exception du petit Perce-Neige.

— Sachez donc, reprit le roi d'une voix sourde et tremblante, que sous cette robe de pèlerin, et malgré l'accent étranger qu'il affectait, j'ai reconnu le bâtard rebelle, le vaincu de Navarette, l'ambitieux qui a soif du sang et de la couronne de son frère, et qui sans doute du tronçon de son épée, brisé dans la bataille, a fait un poignard pour l'enfoncer traîtreusement, par surprise, dans ma poitrine, lorsqu'elle ne sera plus protégée par la cotte de mailles du soldat.

— Don Enrique! s'écrièrent les frères de lait avec stupeur.

— Et vous ne nous avez pas fait signe de sauter à sa gorge, Pedro, dit Blas.

— Ah! jamais ma faux ne vous eût rendu un si grand service qu'en tranchant la tête de ce Caïn, ajouta Ruy.

— Oh! il était sans doute armé ainsi que son compagnon le comte Gonzalo Mexia, répliqua don Pedro, et avec l'aide de ces maudits Bretons, il pouvait nous échapper, malgré votre courage. Je n'ai pas voulu risquer votre vie pour une chance incertaine, j'ai mieux fait : don Enrique a eu l'audace inouïe de venir chercher jusque dans la tour de l'Or l'épée qui lui manque pour recommencer la guerre; je ne sais si la fortune veut me servir ou me tenter seulement, mais elle m'offre une de ces occasions qui ne se présentent pas deux fois dans la vie d'un homme : elle me livre d'un seul coup mes deux plus redoutables ennemis.

— Et que comptez-vous faire, seigneur? demanda Blas.

— Je vais les laisser partir! répondit le roi avec un sourire étrange.

— Les laisser partir! répéta Perez surpris en agitant son pic de fer avec un mouvement de rage.

— Je les aiderais même à sortir de la tour, continua don Pedro, et, s'il fallait une brèche au mur pour leur ouvrir passage, je t'ordonnerais d'en pratiquer une avec ton irrésistible pic, mon bon Perez.

Le mineur grommela quelques paroles inintelligibles. Le roi poursuivit :

— Une fois libres, les fugitifs monteront sans défiance sur cette barque, qui doit les conduire à l'autre rive, c'est-à-dire à la liberté. Mais nous y monterons tous avec eux!

— Ah! ceci me rassure, dit Perez.

— Pas pour eux, murmura Ruy avec son rire silencieux.

— Et lorsque la barque sera au milieu du courant, reprit don Pedro d'un ton rauque, je demanderai compte à don Enrique de sa révolte, de ses insultes, de ses menaces, de ses tentatives d'assassinat, et je le jugerai, comme c'est mon droit.

— Et nous serons là pour exécuter le jugement, frère! dit le faucheur.

— Le bâtard n'est pas condamné d'avance à mort, reprit vivement le roi. S'il veut se justifier, je l'écouterai, et s'il consent à me demander merci, je lui octroierai peut-être la vie sauve.

— Prenez garde! observa Blas. On dompte un cheval vicieux par l'éperon, la fatigue et l'entrave. On ne dompte un voleur de couronne que par la mort. Si vous gardez don Enrique prisonnier, il compte encore trop de partisans dans vos royaumes pour ne pas être délivré un jour. La plus solide porte de cachot se brise. Jamais la main glacée d'un mort n'a relevé la pierre de son tombeau.

— Tu dis vrai, Blas, et certes, si don Enrique était à ma place, il ne m'épargnerait pas. Déjà, dans mon alcazar, il a levé l'épée contre moi. Et souvent, en rêve, je l'ai vu m'enfonçant un poignard dans le cœur, tandis que, par une insigne trahison, son ami Bertrand Duguesclin m'avait renversé sous cet audacieux rebelle.

— Ne méprisez pas les rêves, grand frère! s'écria le petit Perce-Neige tressaillant; ma bonne mère la Paloma a vu aussi dans son sommeil cette lutte de son nourrisson contre ces deux traîtres, le bâtard et le dogue. Elle m'a souvent raconté ce rêve, les larmes aux yeux. Telle est la cause de sa haine mortelle contre eux. Voilà pourquoi elle se réjouissait de voir le capitaine des compagnies blanches boire l'eau de la citerne empoisonnée.

— La vérité sort de la bouche de l'enfant, dit Perez. Tant que ces deux félons seront debout, il n'y aura ni repos ni trêve pour toi, Pedro. Juge-les, si tu veux, et laisse ensuite la faux de Ruy abattre la tête du Castillan rebelle, et mon pic de fer se planter dans le crâne dur du chevalier breton.

— Mort au bâtard! mort au dogue de Bretagne! répétèrent sourdement les quatre frères de lait en dardant vers la petite fenêtre du prisonnier des regards étincelans de haine.

— Ruy, viens avec moi, dit don Pedro; il est temps d'annoncer au pèlerin que tout est prêt pour le départ. Quant à vous autres, montez tous trois dans la barque. Vous n'aurez pas longtemps à attendre.

Les fils de la Paloma sautèrent légèrement dans l'embarcation, au fond de laquelle ils cachèrent leurs épées nues, le pic de fer et la faux. Puis le roi se dirigea vers la tour de l'Or, en compagnie de Ruy le faucheur.

Chemin faisant, ils heurtèrent le corps de maître Bouchard, qui, frappé pendant la lutte, était resté étendu à terre.

— Voici un cadavre, dit Ruy, qui pourrait bien donner l'alarme à nos faux pèlerins.

— Tu as raison, dit le roi; ils pourraient regarder comme de mauvais présage la rencontre d'un mort sur leur route.

— Qu'allons-nous en faire? demanda Ruy.

— Il faut confier sa sépulture aux eaux du Guadalquivir.

L'écuyer, se baissant, passa ses deux mains sous les épaules de l'infortuné Bouchard, devenu aussi raide que la corde d'un arc tendu. Mais ils eurent à peine fait dix pas que don Pedro l'arrêta.

— Le fleuve est capricieux et mobile comme une femme, reprit-il. Au lieu d'entraîner ce cadavre, le flot pourrait bien le rejeter sur la rive.

— Il vaut mieux, je crois, dit Ruy, le déposer au pied de la tour.

— Qu'il soit fait ainsi! répliqua le roi.

Ils revinrent donc sur leurs pas, et adossèrent le cadavre dans l'encoignure d'une petite porte basse et voûtée, dont les marches baignaient dans l'eau.

Cependant don Enrique et son compagnon dévoué, Gonzalo Mexia, avaient trouvé en maître Patrick Barillard un geôlier aussi accommodant qu'ils avaient pu l'espérer, d'après les renseignemens des routiers bretons. Moyennant une dizaine de doubles d'or de Castille, ils avaient été secrètement introduits auprès du capitaine Duguesclin.

On aurait tort d'attribuer cette condescendance à un relâchement des principes de maître Patrick relativement à ses devoirs. L'ancien portier de la ville de Bordeaux n'avait fait qu'une légère modification à sa rigidité habituelle. Après une étude consciencieuse de sa charge, il s'était fait ce simple et judicieux raisonnement :

— Autrefois, comme portier, je ne devais laisser entrer personne dans la ville après la fermeture des portes. Aujourd'hui, comme geôlier, je puis au contraire laisser entrer sans danger tous les visiteurs dans la prison. L'essentiel est de ne pas les laisser sortir.

Et il observait si religieusement ce principe, qu'une fois introduit dans la cour sans autorisation, le plus illus-

tre rico-hombre ou le plus vaillant baron anglais était obligé d'obtenir un ordre du gouverneur, messire Tom Burdett, s'il ne voulait pas l'habiter indéfiniment.

Pendant que maître Patrick recomptait d'un air épanoui les doubles d'or qu'il avait reçu des pèlerins, le tard-venu, qui venait de faire sa ronde habituelle du soir, arriva doucement derrière lui, et, frappant avec force sur son épaule :

— Ventre-Mahom ! s'écria-t-il, tandis que ses yeux brillaient à la vue de l'or, j'entends savoir, maître Patrick, si vous avez gagné cet argent à mon service comme majordome, ou au service du roi don Pedro comme geôlier ?

— Comme geôlier, messire, balbutia Patrick qui ne voulait pas être un instant soupçonné d'avoir volé son maître.

— Il paraît que ta charge est plus lucrative que la mienne, observa le gouverneur en faisant glisser les doubles d'or de la main du geôlier dans la sienne.

— J'ai si peu d'occasion de dépense dans cette tour, noble baron...

— Que vous n'avez pas besoin d'argent, interrompit Burdett en le regardant de travers. Savez-vous bien qu'il faut être doué d'une furieuse économie pour amasser une si grosse somme, quand on n'a pas encore touché un *ochabo* depuis qu'on est entré en fonctions ? Le geôlier se gratta l'oreille. — Maître Patrick, souvenez-vous que l'argent mal acquis ne profite jamais, reprit le gouverneur en empochant les doubles d'or d'un air majestueux. Patrick poussa un profond gémissement, mais ne sourcilla pas. —Çà! vieux compaing, continua le rigide gouverneur, parlons un peu sérieusement : D'où te venait cet argent ?

— Il m'a été donné tout à l'heure par deux bons pèlerins accourus tout exprès de Bretagne, m'ont-ils dit, pour voir messire Bertrand, répliqua piteusement Patrick.

— Et tu n'as pas cru devoir refuser cette faveur à de si saints personnages, n'est-ce pas ?

— Hélas ! non ; mais ils ne seraient pas sortis de la tour sans votre permission.

— Il est douteux que je puisse l'accorder à des inconnus qui achètent à si haut prix la joie de deviser avec notre ennemi, s'écria le gouverneur devenu soucieux ; mais il est facile de s'assurer du motif qui les a poussés à se jeter ainsi dans le guêpier, grâce aux trous habilement ménagés dans les murs de chaque cachot de la tour.

— Faut-il vous accompagner, messire ? demanda Patrick.

— Non ; veille toujours à la porte extérieure, car notre seigneur Édouard de Galles doit venir secrètement ce soir pour voir aussi messire Bertrand, quoique, par la sang-Dieu ! je ne devine guère ce qu'il peut avoir à lui dire. Tu le recevras avec autant de discrétion qu'il te sera possible.

— Le prince Noir à la tour ! quel honneur pour moi ! murmura Patrick, qui, à cette nouvelle, crut grandir en importance et en dignité.

Cependant Tom Burdett monta rapidement l'escalier tortueux qui conduisait au cachot du héros breton, et, appliquant tantôt l'œil, tantôt l'oreille à un des trous percés pour l'espionnage dans la muraille, quoique les interlocuteurs parlassent à voix basse, il entendit et vit assez pour deviner toute la vérité.

Au moment où il redescendait dans la cour, la joie pétillant dans ses yeux, il crut ouïr les verrous de la grande porte crier, les clefs grincer dans les serrures et les battans gémir. Il hâta le pas et vit entrer un homme d'une taille élevée, enveloppé jusqu'aux yeux dans un manteau.

C'était le prince de Galles, devant lequel Patrick Barillard s'inclinait respectueusement.

— Conduis-moi au cachot de messire Bertrand Duguesclin, maître geôlier, dit d'une voix brève Édouard.

— Ne montez pas avant de m'avoir entendu, seigneur prince, dit Burdett d'un air triomphant en se plaçant devant lui comme pour l'empêcher d'avancer.

— Qu'avez-vous donc à m'apprendre, messire ? répondit Édouard avec une expression de surprise et de mécontentement.

— Une nouvelle inouïe, étrange, insensée, monseigneur.

— Vos prisonniers se seraient-ils évadés ? demanda vivement le prince de Galles, sur le pâle visage duquel brilla comme un sourire de joie.

— Au contraire, noble Édouard.

— Comment cela, au contraire ?

— Sans doute, messire prince, puisque j'en ai deux de plus.

— Et quels sont ces nouveaux prisonniers ?

— Deux pèlerins qui devisent en ce moment avec le capitaine Bertrand.

— Et sans doute vous savez leurs noms ?

— Depuis un instant seulement. L'un d'eux est le comte Gonzalo Mexia, dont le roi m'a donné la maison et l'héritage, et qui a eu la faiblesse de venir me demander en revanche un logement à la tour de l'Or, dont je suis gouverneur.

Et un sourire cruel crispa les lèvres du tard-venu,

— Ce sont là vos affaires et non les miennes, messire Burdett, dit sèchement Édouard. Et l'autre pèlerin se nomme...

— Don Enrique de Traslamara, monseigneur.

— C'est impossible ! s'écria Édouard en pâlissant. Il n'aurait pas eu l'audacieuse folie d'entrer dans Séville et dans la tour pour voir un prisonnier.

— Je l'ai reconnu, seigneur, et je suis heureux de vous annoncer une si bonne nouvelle. La guerre est impossible désormais, et le trône de don Pedro sera inébranlable.

— Messire Burdett, dit froidement le prince Noir, vous êtes vraiment un messager de malheur.

Le gouverneur stupéfait regarda Édouard fixement, en se demandant s'il avait bien entendu.

— Vous ne comprenez donc pas, reprit le prince de Galles, que la prise de don Enrique détruit tous mes projets.

— Mais non, monseigneur ; je croyais que vous alliez vous réjouir comme moi de ce bienheureux événement, me prodiguer les largesses que votre main généreuse répand sur ses serviteurs zélés, et me surnommer tout au moins le sauveur de l'Espagne !

— Vous vous êtes étrangement trompé, messire gouverneur, répliqua froidement Édouard. Si vous voulez compter encore sur ma protection, il faut qu'avant une heure don Enrique et Bertrand Duguesclin soient sortis de la tour de l'Or. Tom Burdett chancela comme un homme pris de vertige, et douta un instant si c'était bien le prince Noir qui parlait, et s'il n'était pas abusé par une fausse ressemblance. Édouard haussa dédaigneusement les épaules. — Avez-vous donc si vite oublié notre retour du *moralethin* et l'insultante audace avec laquelle don Pedro s'est raillé et joué de nous ?

— Je n'ai pas la mémoire si courte, noble prince, répliqua Tom Burdett avec un éclair sinistre dans le regard, et je n'ai pas attendu cette heure pour me venger du roi qui m'a outragé. Que ses messagers d'amour viennent chercher la belle Rachel dans ma maison ; ils ne la trouveront plus, quels que soient leur ruse et leurs stratagèmes ! Que don Pedro lui-même ose me redemander en face sa bien-aimée, je la lui rendrai si morne, si pâle et si faible qu'il croira voir l'ombre languissante de la fille de Ben Levi échappée du tombeau !

Édouard de Galles regarda avec mépris le féroce tard-venu.

— Si vous vous êtes vengé en torturant une femme, messire, vous avez usé de votre droit d'une façon dont il n'appartient qu'à Dieu de vous demander compte. Mais moi, j'ai à me plaindre légitimement de l'ingratitude du proscrit que mon épée a fait roi de Castille et de Léon. Il a dédaigné mes conseils, il n'a pas tenu ses promesses, il est impatient de me voir retourner à Bordeaux. Ma présence l'empêche seule de se livrer à la fougue de ses passions insensées ; elle le contient comme une bride salutaire qu'il a hâte de rompre. Je vais donc partir avec mon armée. Mais dois-je, avant de faire lever mes tentes, livrer

pieds et poings liés à cet ingrat, comme dernier service, son frère don Enrique et le capitaine Duguesclin ?

— Le dogue de Bretagne n'est-il pas pour vous aussi bien que pour don Pedro un adversaire redoutable, messire prince, reprit le gouverneur, et ne devez-vous pas craindre de renvoyer à Charles V un général qui vaut pour lui deux armées, et dont le nom seul défend la France comme un bouclier ?

Les yeux du prince Noir flamboyèrent, et il frappa la terre du pied avec une violence qui ne lui était pas habituelle.

— C'est là votre avis, n'est-ce pas, Tom, dit-il d'une voix altérée, et celui de mes plus vaillans chevaliers? Oui, Chandos me l'a déjà répété. On croit que je retiens Bertrand prisonnier parce que sa gloire me porte ombrage. Les routiers parlent même plus franchement, ils disent que j'ai peur de lui. Tu souris, Burdett? Oui, il paraît que je n'ai pas encore assez fait mes preuves. Eh bien ! je donnerai un démenti formel à cette calomnie. Que Duguesclin s'évade donc, qu'il soit libre, qu'il reparaisse à la tête de ses Bretons! et je me mesurerai de nouveau avec lui; je l'attaquerai corps à corps, s'il le faut ; mais s'il redevient prisonnier, je ne le relâcherai plus. J'aurai fait assez pour mon honneur de chevalier en me montrant miséricordieux. Je ferai alors mon devoir de prince en gardant avec sévérité le capitaine qui a coûté le plus de sang et de larmes aux Anglais.

— Ainsi, seigneur, reprit le baron gallois, vous voulez laissez fuir mes prisonniers, et sans rançon encore ?

— Sans rançon, si toutefois ils y consentent.

— S'ils y consentiront ! dit Burdett étonné de ce doute ; mais don Enrique gagnera sa tête à cette évasion, et messire Bertrand vingt-cinq mille florins tout au moins.

— Je puis compter sur votre obéissance, messire ? demanda Édouard.

— Je suis votre vassal, seigneur prince. Cependant je dois aussi fidélité au roi de Castille, comme gouverneur de la tour, et il m'a ordonné d'exercer la plus rigoureuse surveillance à l'endroit de Duguesclin.

— Vous oubliez, Tom, que le capitaine breton est mon prisonnier et non celui du roi, répondit le prince Noir avec hauteur.

— Il est vrai, avoua le tard-venu qui ne demandait qu'un prétexte pour transiger avec sa conscience.

— Si Tom Burdett réussit à tromper la surveillance du gouverneur de la tour, ajouta Édouard en souriant, il n'aura pas à se plaindre, lui, de l'ingratitude de son seigneur suzerain.

— Messire prince, répliqua alors le tard-venu électrisé, vous pourrez donner libre cours à vos largesses, car dussé-je employer la violence pour jeter mes prisonniers hors de cette citadelle, je réponds du succès.

— C'est bien, mon féal baron, dit le prince Noir en faisant signe à Patrick Barillard, qui s'était retiré respectueusement à l'écart, de lui rouvrir la porte ; quand vous aurez rempli la mission que je vous confie, vous viendrez m'en rendre compte. Et, saluant le gouverneur de la main, il sortit de la tour aussi mystérieusement qu'il y était entré.

IX

D'UN GEOLIER COMME IL Y EN A PEU ET D'UN PRISONNIER COMME ON N'EN VOIT PLUS.

La scène qui se passait en même temps dans le cachot de Bertrand Duguesclin n'était dénuée ni d'originalité, ni de grandeur, si nous en croyons les détails transmis par les chroniqueurs de l'époque

Le cachot où le geôlier avait introduit les deux pèlerins n'était éclairé que par une petite fenêtre dont les barreaux serrés ne laissiaent entrer que difficilement le jour. Il avait deux issues, l'une s'ouvrant sur la galerie de service, et par laquelle venait d'entrer don Enrique, l'autre sur un escalier en limaçon, dont les marches, de plus en plus étroites, allaient aboutir à la porte de l'Eau, baignée par le Guadalquivir.

Ce cachot, dans lequel le grand capitaine avait été enfermé par ordre de don Pedro, avait toujours porté malheur à ses hôtes. Le peuple savait, de tradition ancienne, qu'on y avait souvent trouvé au matin, étranglés ou pendus, des prisonniers illustres, et que chaque fois des pêcheurs avaient vu s'enfuir pendant la nuit, par la porte de l'Eau, des ombres mystérieuses.

Aussi, depuis que le héros breton avait ce cachot pour logis, il fallait, pour rassurer ses nombreux amis de toutes nations, qu'il les saluât chaque jour de la main à travers les barreaux de la fenêtre.

Patrick Barillard avait demandé à Duguesclin s'il lui convenait de recevoir deux pèlerins qui venaient lui apporter des nouvelles de la duché de Bretagne, et le pauvre prisonnier, qui n'avait d'autre distraction que la vue des flots du fleuve, d'autre compagnie que celle des rats et des souris, s'était empressé d'accueillir joyeusement une si bonne nouvelle,

Don Enrique et le comte Gonzalo Mexia avaient donc été introduits sans difficulté dans le cachot, que le geôlier n'avait pas jugé à propos d'éclairer en y déposant son *candil*, petite lampe de fer.

Avant de prendre la parole, les deux pèlerins, l'oreille tendue vers la porte, attendirent que le bruit des pas lourds du florissant Barillard se fût complétement éteint.

Bertrand avait poussé vers eux deux escabeaux :

— Eh bien ! dignes clercs, dit-il gaiement le premier, que se passe-t-il de nouveau dans ma chère Bretagne ? Avez-vous vu ma bonne et savante femme Tiphaine ? Hélas ! elle m'avait prédit ma prison, et j'ai été grand fol de ne pas l'écouter et de livrer bataille à Navarette un jour qu'elle avait marqué de noir ! C'est qu'elle est un peu magicienne, ma fidèle et vaillante femme Tiphaine ; mais elle ne se mêle que de magie blanche, et elle est meilleure chrétienne que bien des rois et des évêques de ma connaissance.

— Nous n'avons pas vu dame Tiphaine, répondit le plus grand des pèlerins surpris de la gaieté naïve du bon capitaine, mais nous avons rencontré une foule de pauvres manans pillés par les Anglais, et de routiers blessés qui demandaient l'aumône sur les routes, car, à cette heure, l'argent est encore plus rare en Bretagne que partout ailleurs.

— Oh ! les damnés Anglais ! s'écria Bertrand en frappant du poing la table contre laquelle il s'appuyait, quand donc serai-je libre pour me dégourdir les poings sur leur dos ?

— Aussi les captifs trouvent-ils difficilement à se procurer le montant de leur rançon, continua le pèlerin.

— Et vous venez sans doute, bon clerc, me prier de vous aider à racheter quelques pauvres diables sans sol ni maille ? dit en souriant le capitaine.

— Vous avez deviné le but de notre visite, messire.

— Hélas ! vous tombez mal, digne pèlerin, répondit en soupirant Duguesclin, qui plongea d'un air chagrin ses grosses mains dans les poches vides de son pourpoint. Je suis aujourd'hui plus gueux que les douze apôtres. Les deux pèlerins le laissaient faire et ne soufflaient mot. Mais le prisonnier se frappant tout à coup le front, comme éclairé d'une idée subite, prit son cachet, et le présentant à ses visiteurs de la meilleure grâce du monde : — Je puis compter sur votre discrétion, n'est-ce pas, bonnes gens ? Allez donc de ma part rue des Balances, dans la Juiverie, trouver l'ancien trésorier du roi, Samuel Ben-Levi. Il est entré secrètement à Séville depuis huit jours, et son premier soin a été de me faire proposer une grosse avance

d'argent sur parole. Vous n'aurez qu'à lui montrer ce cachet, et il vous remettra la somme dont vous avez besoin.

— Merci, charitable seigneur, répondit en riant le pèlerin, qui cessa de déguiser sa voix ; mais loin de venir puiser dans votre escarcelle, nous venons vous offrir la nôtre.

— Par Saint-Yves ! s'écria Bertrand, depuis que je suis muré dans cette tour, voici la première fois qu'une si généreuse proposition me sonne aux oreilles. Mais votre voix ne me semble pas inconnue, digne clerc.

Le pèlerin se leva, et s'approchant de Duguesclin :

— Comment n'avez-vous pas encore reconnu votre meilleur ami, le fugitif qui serait encore roi de Castille et de Léon s'il avait écouté vos sages conseils, messire Bertrand ?

— Don Enrique ! s'écria imprudemment le capitaine breton, qui faillit tomber à la renverse d'étonnement. C'est ce cri que Tom Burdett, espionnant l'entretien de l'illustre captif et des pèlerins, avait surpris avec tant de joie. — Quoi, monseigneur, vous ici ! reprit Bertrand ; de ma vie je n'ai su ce que c'était que suer un frisson de peur, mais, par ma benoîte Tiphaine ! j'ai le dos mouillé de froid comme si je venais de traverser à la nage une rivière charriant des glaçons. Quel est donc le traître qui vous a conseillé cette vaillantise insensée ?

— Il ne faut jamais calculer d'avance les dangers qu'on peut courir en servant ses amis, répliqua don Enrique avec dignité.

— Mais si vous êtes reconnu, seigneur, vous ne sortirez pas vivant de la tour de l'Or.

— Vous saviez bien, capitaine, que vous pouviez être tué ou fait prisonnier en combattant sous ma bannière, et cependant vous n'avez pas hésité à embrasser ma cause.

— Quelle différence, messire prince, dit chaleureusement Duguesclin. Je ne suis qu'un pauvre capitaine d'aventure, dont la captivité ou la mort ne mettent en deuil que la famille et les frères d'armes, tandis que vous portez avec vous la fortune d'un royaume.

— Vous vous trompez, messire Bertrand ; tant que vous resterez prisonnier, je resterai l'humble comte de Trastamara. Je ne tenterai de reconquérir ma couronne qu'au jour où vous pourrez chevaucher à la tête de mes batailles.

— Mon bras vous appartient toujours, seigneur don Enrique, dit mélancoliquement Duguesclin, mais la plaine de Navarette a été engraissée du sang de mes plus braves Bretons. Espérez-vous donc faire sortir de dessous terre une nouvelle armée, par ce temps de misère et de brigandage ?

— J'ai été en France, répliqua vivement don Enrique ; le duc d'Anjou m'a reçu à sa cour comme un hôte bienvenu, et je me suis assuré que ses chevaliers et ses soldats ne nous feront pas défaut quand recommencera la guerre. Le roi d'Aragon m'a promis de son côté deux cents hommes d'armes qui me serviront gratuitement pendant quatre mois. Avec l'aide de ces princes et celle de votre bonne lance, messire Bertrand, nous pourrons prendre notre revanche du vainqueur de Navarette.

— Le prince Noir restera peut-être neutre dans une nouvelle guerre, dit le prisonnier. Il n'est animé d'aucune haine contre vous, comte de Trastamara. S'il est allié avec don Pedro, c'est que notre seigneur roi Charles V vous avait tacitement prêté secours. Or, tout ami de la France est l'ennemi de l'Anglais. Ce généreux prince a hérité de la haine que son père, Édouard III, a toujours portée aux lis ; mais j'espère que Dieu, qui peina trois jours en croix, les fera triompher des léopards d'Angleterre, et vous protégera contre votre ennemi.

— C'est dans cette prévision, mon hardi compaing, répliqua don Enrique, que je viens vous offrir de payer votre rançon, si le prince de Galles consent à en fixer le prix, ou, dans le cas contraire, de vous aider à vous évader de prison.

— Seigneur prince, dit Duguesclin en baisant avec émotion la main de don Enrique, je n'oublierai jamais votre générosité, mais le prince Noir ne veut me relâcher jusqu'à ce jour ni pour or ni pour argent.

— S'il en est ainsi, Bertrand, n'hésitez donc pas à fuir. Nous avons tout préparé pour votre évasion.

— Revêtez promptement ma robe de pèlerin, et donnez-moi votre casaque, dit le comte de Mexia.

— Hâtez-vous ! insista don Enrique. Ainsi déguisé, vous ne serez certainement pas reconnu.

— Je ne puis accepter cet échange, répliqua le capitaine breton.

— Une barque nous attend au pied de la tour, et trois hommes qui vous sont dévoués nous conduiront ensemble de l'autre côté du fleuve, continua Trastamara.

— D'un moment à l'autre le geôlier peut rentrer, dit le comte en se disposant à se dépouiller de sa robe.

— N'insistez pas davantage, seigneur, dit avec un sourire mélancolique le prisonnier. Certes la tentation est forte ! Sortir de ce cachot où j'étouffe, aspirer librement l'air du bon Dieu, entendre chanter l'oiseau sur la branche et jouer de l'estramaçon contre mes ennemis, c'est là ce que je rêve jour et nuit. Mais pour obtenir l'heur de recevoir des serviteurs dans ma prison, j'ai dû jurer de ne rien tenter pour m'évader, et vous savez que je suis esclave de ma parole.

— J'entends marcher ! s'écria don Enrique en courant à la porte.

— Ce sont nos rameurs qui viennent nous avertir qu'il est temps de songer au départ, répondit Mexia.

— Qu'ils soient les bienvenus, dit Duguesclin. Je les remercierai ainsi que vous, comte de Mexia, d'un si héroïque dévouement.

Au même instant, ils entendirent le bruit des verrous qu'on tirait à l'extérieur, et la porte s'ouvrit.

— Il est trop tard ! murmura don Enrique désespéré.

Les deux rameurs, enveloppés dans leurs cabans, entrèrent alors en compagnie du gouverneur Tom Burdett et de Patrick Barillard, dont la petite lampe de fer ne jeta dans le cachot qu'une lueur douteuse et tremblotante.

— Messire Bertrand, dit le tard-venu, voici deux mariniers bretons qui venaient chercher ces bons pèlerins, et qui paraissaient si désireux de vous voir que je n'ai pu leur refuser cette joie.

— Que Dieu vous garde, mon capitaine ! grommela le plus long des rameurs en s'avançant un peu, tandis que son compagnon avait soin de se glisser dans l'ombre.

— Par la foi-Dieu ! mon gars, répliqua Bertrand en riant de son gros rire, je t'avoue qu'à cette heure j'aimerais mieux chevaucher seulement sous la garde de Dieu que d'ouïr trotter les rats sous celle du baron de Tring et de Wing.

— Avouez, cependant, messire, reprit vivement Burdett, que je ne suis pas pour vous un très rude geôlier.

Pendant ce temps don Enrique et Gonzalo Mexia jetaient sur le rameur qui avait pris la parole des regards lumineux de défiance ; il leur semblait ne reconnaître ni la voix ni la taille du Breton avec lequel ils avaient fait accord, mais il leur était impossible de l'interroger en présence du gouverneur.

Ruy, qui ne voulait pas donner aux soupçons de Trastamara le temps de prendre quelque consistance, laissa aussitôt tomber à terre son grain de chapelet.

— Ah ! mon doux Jésus ! s'écria-t-il d'une voix plaintive en se baissant pour le ramasser. Éclairez-moi, maître Patrick !

— Pourquoi donc ? demanda Barillard.

— Pour retrouver mon précieux talisman qui vient de rouler sur les carreaux, répondit le faucheur, un grain de chapelet bénit par le saint-père le jour où nous lui avons rendu visite dans sa bonne ville d'Avignon.

Don Enrique avait déjà ramassé et examiné le grain de chapelet qu'il rendit au faux Breton en souriant. Tous ses soupçons étaient dissipés.

Cependant don Pedro, debout dans le coin le plus obscur

du cachot, dévorait d'un regard ardent son frère et le prisonnier. Il froissait entre ses doigts avec une sourde impatience les plis de son caban.

Quant à Burdett, il cherchait dans sa tête par quelle ingénieuse combinaison il pourrait sans trop se compromettre à l'endroit du roi de Castille, favoriser la fuite des deux pèlerins et du capitaine breton. Il crut enfin avoir trouvé une excellente idée, et, s'avançant de l'air le plus courtois qu'il put imprimer à son visage farouche :

— Messire Bertrand, dit-il, je vois que vous me gardez toujours rancune de nos anciennes querelles. Je tiens néanmoins à vous prouver que depuis le jour où la fortune vous a été contraire, j'ai oublié le passé, et que je suis disposé à faire tous mes efforts pour adoucir votre captivité, malgré les ordres rigoureux que j'ai reçus du roi. Si vous voulez, en présence de ces bons pèlerins, vous réconcilier avec moi, dites un mot, et votre cachot sera transformé sur-le-champ en salle de festin, afin que nous puissions boire cordialement au même verre.

A cette proposition, dont le terrible geôlier de Duguesclin attendait le meilleur résultat, Trastamara sentit l'espoir lui revenir au cœur, car il connaissait l'ancien capitaine des écorcheurs, et il se promettait bien d'endormir un instant sa vigilance à la faveur des vins d'Espagne. Voyant que les grosses lèvres du prisonnier s'étaient contractées avec un expression de dédain et qu'il allait sans doute rejeter l'offre de Burdett :

— Messire Bertrand, reprit-il avec vivacité, votre ennemi vient d'agir trop chrétiennement pour que vous n'accueilliez pas sa demande. Nous serons heureux de servir de témoins à la réconciliation de deux chevaliers si renommés!

Duguesclin se trouva très embarrassé par cette prière, qui dans la bouche du royal pèlerin avait la force d'un ordre. Il craignait, d'une part, d'irriter le gouverneur de la tour, qui se montrait jusqu'alors si confiant, si crédule, et, de l'autre, tremblant que d'un instant à l'autre don Enrique ne fût reconnu, il avait hâte de le voir sortir sain et sauf de la prison. Il adressa donc au pèlerin un regard presque suppliant, mais sans pouvoir le fléchir; et, se tournant alors, après cette longue hésitation, vers Tom Burdett avec un sourire contraint :

— Je suis votre hôte, messire baron, lui répondit-il, et je ne puis refuser de souper avec le maître du logis.

Sur un signe de Burdett, maître Patrick sortit avec les deux rameurs qu'il choisit pour aides, et quelques instans après ils rentrèrent chargés de provisions. La petite table du prisonnier fut bientôt encombrée de viandes froides et d'outres remplies des meilleurs vins d'Andalousie.

— Maintenant, dit le gouverneur à Barillard qui mangeait des yeux ce joyeux régal, tu peux retourner à ton poste. Ces deux Bretons suffiront pour nous servir.

Patrick passa sa langue sur ses lèvres avec une expression de regret, poussa un lamentable soupir, et sortit enfin après avoir accroché à la muraille sa petite lampe de fer qui continuait heureusement à ne jeter dans le cachot qu'une clarté indécise.

— Asseyez-vous à côté du baron gallois, dit tout bas don Enrique à Gonzalo Mexia, et versez-lui trop fréquemment à boire.

Le comte s'empressa d'obéir.

Cependant les deux rameurs, impatiens et furieux, se tenaient à l'écart. Don Pedro avait peine à retenir l'éclat de sa colère, mais Ruy, plus prudent, cherchait à le calmer, en lui faisant observer qu'il ne fallait pas s'attaquer dans la tour au dogue de Bretagne, prisonnier du prince Noir, et qu'une lutte intempestive pouvait compromettre tout le succès de l'aventure.

En ce moment Duguesclin se tourna gaiement vers eux en leur disant :

— Approchez, mes gars! quoique cette table soit bien petite, il y a place ce soir pour tous mes vrais amis.

Les faux Bretons tressaillirent, mais ils s'avancèrent vers le prisonnier, qui, débouchant une outre, emplit jusqu'aux bords les six gobelets d'étain qui se trouvaient sur la table.

— Buvons à des jours meilleurs, compaings! dit Bertrand.

Don Pedro porta la main au bonnet de laine sous lequel étaient soigneusement enroulées les boucles de sa longue chevelure blonde, et, afin de choquer son gobelet à ceux que tendaient vers lui Tom Burdett et le prisonnier, il fit un pas en avant au milieu d'un profond silence.

Son genou fit alors entendre ce craquement qui lui était particulier, et qui l'avait déjà trahi dans son combat nocturne avec le sereno de la rue du Candilejo.

A ce bruit étrange, le prisonnier et le gouverneur éprouvèrent une commotion si violente que le vin jaillit pardessus les bords de leurs coupes.

Ils avaient reconnu le roi sous le caban du marinier.

Mais cette impression de surprise passa rapidement comme l'éclair et ne fut remarquée ni de don Pedro ni des autres conviés.

— Je bois, dit celui-ci en affectant une gauche contenance, à l'heure bénie où la meilleure lance du roi Charles V montera dans ma barque.

— Oui, buvons, s'écria Trastamara, à la prochaine délivrance du capitaine Duguesclin!

Les gobelets des deux frères s'entre-choquèrent avec ce souhait perfide qui exprimait leur haine et l'espoir de leur perte réciproque. C'était une scène étrange pour le prisonnier que de voir réunis dans son cachot ces ennemis acharnés qui ne se reconnaissaient pas et qui venaient à lui, sous un déguisement, l'un pour le perdre et l'autre pour le sauver. Dieu tenait dans sa main la vie de ces rois, car il suffisait d'un mot, d'un geste, d'un regard pour faire naître une lutte terrible entre ces quatre murs humides et pour les tacher du sang le plus précieux de l'Espagne.

Un instant il ressentit comme un ardent désir de terminer la guerre en sautant sur don Pedro et en profitant de sa force prodigieuse pour le renverser aux pieds du bâtard; mais il songea à temps que le prince Noir vengerait la mort de son allié par celle de don Enrique. Il parvint donc à se contenir et à attendre, mais en surveillant avec une attention défiante tous les mouvemens des faux rameurs.

Quant à Tom Burdett, que la présence inattendue du roi dans le cachot avait d'abord épouvanté, il se rappelait avec anxiété la promesse qu'il avait faite au prince Noir, et se demandait comment il en concilierait l'exécution avec la fidélité qu'il devait à don Pedro. Il prit enfin une résolution adroite et prudente, c'était de n'aider aux événemens que par une complicité sourde et latente qui ne pût devenir l'objet d'une accusation sérieuse.

Les convives s'étaient assis bruyamment à table; pendant que le gouverneur se livrait à ces méditations laborieuses, il avait vidé trois fois son gobelet coup sur coup, et il s'aperçut en relevant la tête que son voisin le lui remplissait derechef jusqu'au bord avec une complaisance et un empressement équivoques.

— Ventre-Mahom! bon pèlerin, lui dit-il brusquement, me prenez-vous donc pour une outre percée dans laquelle le vin ne laisse pas trace de son passage, ou avez-vous envie de me faire rouler endormi sous la table pour que mon corps serve de coussin à vos pieds meurtris?

Gonzalo Mexia s'efforça de sourire pour cacher son trouble :

— Je vous croyais un trop fier buveur pour être effrayé de trois à quatre rasades, messire baron, répondit-il.

Tous les convives avaient ressenti un frisson d'inquiétude en entendant le gouverneur exprimer une soupçon. Ils cherchèrent aussi à cacher leur agitation sous des éclats de rire.

— Vous laisserez-vous vaincre, le gobelet à la main, par un pauvre pèlerin buveur d'eau, vous un tard-venu? dit Bertrand d'un air de surprise.

—Non, si nous guerroyions loyalement, répondit Burdett; mais j'ai coutume de me méfier des longues robes. D'ail-

leurs il se passe en moi quelque chose d'étrange, ajouta-t-il en se frottant les yeux. J'ai la gorge en feu, et il me semble que je vois les murs tout sillonnés de sang. Si je croyais qu'un de vous, compagnons, eût jeté dans mon vin quelque poudre malfaisante, je ferais noyer le coupable dans une tonne de vin de Murcie pour lui apprendre à ne pas recommencer. Tous les convives éclatèrent de rire plus bruyamment encore. — Ne vous gaussez pas de moi, continua-t-il en laissant tomber ses poings formidables sur la table, et secouant comme un lion sa rouge crinière, je parle à bon escient, car il s'est passé ici des aventures assez singulières, une entr'autres que me racontait hier le plus vieux de porte-clefs de la tour...

— Nous n'avons à notre table ni ménestrel ni trouvère, messire Burdett, interrompit Duguesclin, contez-nous donc cette terrible histoire. Cela nous égayera.

— Par la sang-Dieu ! reprit le gouverneur en passant sa large main sur son front comme pour secouer l'engourdissement qui paraissait le gagner peu à peu, je n'ai pas encore complétement perdu la mémoire, et je puis vous satisfaire, messire Bertrand, d'autant plus que le récit est profitable aux prisonniers.

Le plus grand silence s'établit dans le cachot. Les auditeurs s'examinaient à la dérobée, et leurs regards se croisaient en tous sens, les uns joyeux, les autres enflammés de haine ou empreints de défiance. Ils se soupçonnaient réciproquement d'avoir mêlé un narcotique au vin du gouverneur, mais nul n'osait rompre le silence.

— C'était en 1329, dit enfin Tom Burdett en promenant un regard vague sur ses convives, sous la vieille reine dona Maria, il y a cinquante ans environ. L'infant de Lacerda don Alonzo avait été arrêté pour crime de haute trahison et enfermé dans la tour de l'Or.

— Ces accidens-là, interrompit gaiement Duguesclin, peuvent arriver aux plus honnêtes chrétiens du monde.

— Mais un beau soir, c'est-à-dire un soir de tempête comme aujourd'hui, continua le tard-venu impassible, à la suite d'un souper auquel il avait adroitement convié le gouverneur, l'infant de Lacerda parvint à s'évader de la tour.

Don Enrique ne put s'empêcher d'échanger un regard d'effroi avec Bertrand, car il se crut découvert et pensa que Burdett s'amusait à jouer avec ses angoisses. Mais Duguesclin, sans se déconcerter, mit sa main sur l'épaule du gouverneur, et lui dit d'un ton familier :

— Le cachot de l'infant avait probablement les murailles moins épaisses et les portes moins solides que le mien, Tom Burdett?

— C'est ce qui vous trompe, messire Bertrand, répliqua avec un rire lourd et grossier le gouverneur, car c'était précisément celui-ci.

— Votre récit me semble fabuleux! dit don Enrique en promenant autour de lui des regards d'incrédulité.

— A quel jeu jouaient donc les guichetiers? demanda Duguesclin.

— Les guichetiers ne surveillaient que la porte du cachot, par laquelle l'infant n'avait pas commis l'imprudence de sortir.

— Mais il n'avait pas commis non plus l'imprudence de sortir par cette étroite fenêtre qui est au moins à quatre-vingts pieds du sol, et qui ne peut guère donner passage qu'à des anguilles, repartit Bertrand.

— Allons, on voit bien que vous êtes un prisonnier novice, dit le gouverneur feignant d'être de plus en plus allourdi par l'ivresse; vous n'avez donc pas remarqué cette petite porte basse cachée derrière votre grabat.

— Ma foi! non ; j'avoue à ma honte que je ne suis pas assez curieux pour un captif qui compte plus de deux mois de réclusion.

— Eh bien! cette porte à laquelle vous n'avez pas fait attention conduit à un escalier. L'escalier conduit à une voûte et la voûte conduit à la porte de l'Eau, ainsi nommée parce qu'elle s'ouvre sur le fleuve.

— Voilà une description à l'aide de laquelle j'irais les yeux fermés me noyer dans le Guadalquivir.

— Or, continua le gouverneur, comme l'infant, moins insouciant que vous, connaissait parfaitement cette issue, c'est par là qu'il s'est enfui.

— Vous avez raison, Tom ; cette histoire est très instructive pour un prisonnier, reprit Bertrand, mais elle me semble un peu incomplète quant aux détails. Ce n'est pas tout de savoir qu'on n'est séparé de la liberté que par deux portes et un escalier; encore faut-il que ces portes soient ouvertes...

— Ou que le prisonnier se soit emparé des clefs qui les ouvrent, interrompit le tard-venu en haussant les épaules. Mais l'infant de Lacerda était un rusé compagnon ; il fit fête au gouverneur, qui se trouva flatté de la familiarité d'un si illustre seigneur; il le fit boire comme trois Templiers altérés par le vent du désert ; enfin il endormit si bien sa vigilance qu'il parvint à lui enlever aussi subtilement que le plus adroit larron le trousseau de clefs que mon digne prédécesseur portait, suivant l'usage, à sa ceinture.

— Et ce bon geôlier ne se douta pas du tour? demanda Duguesclin.

— Hélas! le prisonnier avait versé dans son gobelet quelques gouttes de je ne sais quelle drogue magique, si bien que le pauvre diable s'aperçut tout à coup que ses paupières s'appesantissaient et que ses yeux charriaient du sable. Il voulut se lever, mais il était trop tard, ajouta Burdett en étendant les deux bras et en laissant échapper un long bâillement, comme s'il luttait en vain contre un sommeil irrésistible.

—Cette histoire me paraît incroyable, répliqua Duguesclin en souriant.

— Incroyable! répliqua le gouverneur avec une sorte d'indignation. Je vais vous donner la preuve de sa réalité. Et décrochant de sa ceinture son trousseau de clefs : — Voici, dit-il, les deux clefs rouillées dont se servit l'infant de Lacerda. Doutez-vous encore du fabliau?

— Pourquoi donc sont-elles ainsi tachées de rouille? demanda Bertrand.

— Parce que don Alonzo qui les avait emportées en se sauvant les jeta dans le Guadalquivir d'où on ne les retira que deux années plus tard, les eaux ayant baissé singulièrement aux grandes chaleurs de l'été. Puis rattachant le trousseau à sa ceinture : — C'est singulier, murmura le gouverneur en s'appuyant lourdement sur la table, mes yeux se ferment malgré moi... Je crois décidément, bons pèlerins, que nous ferons sagement d'aller dormir.

Puis il laissa tomber sa tête sur son coude, et commença à ronfler avec un hennissement sonore.

— Nous allons mettre à profit vos bons conseils, messire Burdett, dit aussitôt le faucheur d'une voix sourde en s'agenouillant devant le gouverneur endormi.

Les assistans, retenant leur souffle, attachaient sur le téméraire rameur un regard fixe et anxieux.

Ruy se releva bientôt, agitant au-dessus de sa tête les deux clefs rouillées qu'il venait de dérober au gouverneur.

Don Pedro s'avançait déjà pour les saisir, quand Duguesclin les arracha avec un brusque mouvement au faucheur, et remettant la plus petite au premier pèlerin :

— Voici les clefs de la porte de l'Eau, seigneur. Dieu veuille que vous atteigniez sans encombre cette bienheureuse issue!

— Fiez-vous à nous, mes maîtres, murmura le roi en continuant à déguiser sa voix ; nous saurons vous mettre en bon chemin.

— Mais vous, messire Bertrand, demanda don Enrique, persistez-vous à abandonner vos amis?

— Dieu me garde, noble pèlerin, de vous trahir dans le péril! répliqua Bertrand. Et il s'élança vers la petite porte obscure indiquée par Burdett, suivi du bâtard et de Mexia.

Comme il cherchait à l'ouvrir avec le plus de précau-

tions possibles pour ne pas tirer le gouverneur de son lourd sommeil :

— Hâtez-vous ! dit le roi d'une voix impatiente et presque impérieuse, le gouverneur peut s'éveiller d'un instant à l'autre, et je voudrais déjà vous voir au milieu des braves compagnons qui nous attendent au pied de la tour.

— Je te crois sans peine, mon gars, répondit Duguesclin en posant sa large main sur l'épaule du faux rameur breton, au moment où don Enrique soudainement frappé de l'accent de cette voix se retournait avec un geste de surprise et de défiance.

Mais aussitôt le capitaine breton le poussa vigoureusement devant lui, ainsi que Mexia, en leur soufflant tout bas à l'oreille ces mots : « Gardez-vous du Caïn ! » et referma brusquement la porte derrière eux, en y posant son large pied en arc-boutant.

Les deux rameurs le regardèrent avec une expression de stupeur.

— Fuyez sans moi, mes bons pèlerins, ou vous êtes perdus! cria alors Bertrand d'une voix retentissante.

Don Pedro se voyant reconnu resta un instant immobile d'étonnement et de rage. Puis, dardant sur le prisonnier un regard étincelant d'orgueil :

— Passage ! dit-il, passage, dogue maudit !

— Le dogue a des crocs pour mordre qui le touche, répliqua Duguesclin en ricanant, et il ne lèche pas les mains de l'ennemi de son maître.

— Arrière donc, traître! hurla Ruy le faucheur, qui, enlaçant dans ses longs bras le capitaine breton, chercha à l'arracher de la porte à laquelle il semblait cloué.

— Oh ! mes bons limiers, je vous empêcherai bien de suivre la piste de votre royal gibier, répondit Bertrand.

Et frappant de la paume de sa main formidable l'anneau de la clef, il la brisa dans la serrure comme si elle eût été de verre.

— Damné routier, oses-tu bien t'opposer à la justice du roi de Castille! s'écria don Pedro.

Duguesclin haussa ses larges épaules.

— Je ne fais ni ne défais des rois, dit-il. Je sers mon maître en sauvant votre frère.

— Oh ! ce bâtard félon n'est pas encore sauvé, dit don Pedro en s'élançant d'un bond vers la porte du cachot; mais, la trouvant fermée, il poussa un cri de fureur.

— Frère, voici les clefs! dit Ruy, qui le prévenant venait d'enlever le trousseau de clefs du gouverneur.

Mais tandis qu'ils essayaient les clefs convulsivement, au hasard, avec angoisse, un cliquetis d'épées et un murmure de cris et de voix confuses montèrent jusqu'au cachot de Duguesclin.

Celui-ci écouta ces bruits singuliers en pâlissant.

— Ah ! le bâtard est sans doute aux prises avec mes frères de lait! dit don Pedro avec un sourire de joie.

— Ainsi c'était bien un royal guet-apens! s'écria le prisonnier en courant à la fenêtre. Oh ! pourquoi n'ai-je pas accompagné don Enrique! Puis il cria aux pèlerins, par cette étroite ouverture : — Tenez bon, seigneurs, tenez bon !

Le roi, se penchant à son tour à la meurtrière, s'écria :

— Courage, enfans! ne laissez pas échapper ces traîtres pèlerins.

A la lueur de la lune sanglante qui rougissait les nuages noirs et orageux du ciel, Bertrand et don Pedro, cramponnés aux barreaux, assistèrent avec des émotions bien diverses à la lutte qui venait de s'engager au pied de la tour.

— Par saint Yves! dit le prisonnier, il faut qu'ils aient rencontré au passage un des nôtres, car ils sont trois contre trois!

— C'est étrange ! reprit le roi, qui tremblait que don Enrique ne lui échappât. N'importe! trois contre trois, rien n'est encore désespéré. Et cette porte, ajouta-t-il en revenant vers le faucheur, ne parviendras-tu donc pas à l'ouvrir ?

— Impossible d'en trouver la clef, frère !

Don Pedro était à bout de patience.

— Tom Burdett ! s'écria-t-il en secouant rudement le gouverneur endormi, si tu ne m'ouvres pas cette porte à l'instant, je jure de te faire clouer vivant sur la façade de la tour de l'Or.

Le capitaine poussa un sourd gémissement, mais ne se réveilla pas.

Tout à coup on entendit le nouveau compagnon de don Enrique s'écrier d'une voix chevrotante :

— Pas de quartier pour ces truands, vaillant Duguesclin !

— Qu'ai-je entendu ? s'écria le prisonnier en souriant malgré lui.

— Frappez d'estoc et de taille, messire Bertrand ! continua la même voix ; abattez-moi tous ces ribauds !

Don Pedro laissa Ruy achever de réveiller le gouverneur, et courut de nouveau à la fenêtre.

— Malheur ! s'écria-t-il en croyant voir, au nom de Duguesclin, l'ardeur de ses frères se ralentir. Se laisseront-ils prendre à ce piége grossier, et n'arriverons-nous pas à temps ?

— Cornes du diable ! s'écria au même instant le gouverneur, qui se débattait entre les bras de Ruy; voudrait-on, à moi aussi, m'arracher mes clefs par violence? Oh ! c'est que je ne suis pas un geôlier facile à tromper!

— Ne vois-tu donc pas, serviteur infidèle, lui dit le roi avec menace, que tes prisonniers se sont enfuis depuis longtemps ?

— Enfuis! répliqua Burdett en se levant tout à coup et en regardant don Pedro avec des yeux hagards. Oh ! je saurai bien les rejoindre!

Puis il tira de la poche de son pourpoint la clef que les faux rameurs avaient cherchée vainement dans son trousseau, et il se mit en devoir d'ouvrir la porte du cachot.

— Dieu soit loué ! dit alors Duguesclin en respirant longuement, nos braves pèlerins mettent le pied sur une barque que leur nouveau compagnon vient de démarrer!

La porte était ouverte. Au moment de s'élancer dans la galerie, le roi se tourna vers le Breton :

— S'ils m'échappent, lui dit-il d'une voix tremblante de colère, il faudra que le prince Noir me cède son prisonnier en échange de don Enrique, et vous saurez alors quelle rançon j'exigerai de vous, messire Bertrand !

— Par saint Yves ! répondit froidement Duguesclin, si je n'étais pas sûr que mes amis vous échapperont, mon doux seigneur, je ne vous laisserais pas sortir de ce cachot.

Don Pedro s'était déjà précipité à la poursuite du bâtard, en compagnie du faucheur et de Burdett.

Les paroles brèves et généreuses que Bertrand avait adressées aux pèlerins en refermant la porte secrète sur eux les avaient suffisamment avertis du danger qu'ils couraient.

Ils avaient descendu en toute hâte les marches étroites et glissantes de l'escalier, étaient parvenus à ouvrir, non sans peine, la porte de l'Eau, et avaient failli glisser dans le fleuve.

Tandis qu'ils jetaient autour d'eux des regards inquiets, hésitant sur le chemin qu'ils devaient suivre, ils virent tout à coup surgir devant eux une forme humaine.

C'était le digne maître Bouchard, que les faux rameurs avaient adossé au mur de la tour, le croyant mort, et qui avait été simplement étourdi par le coup de pic de fer de Perez. La fraîcheur de l'air l'avait ranimé, et lorsqu'il vit les deux pèlerins apparaître, il se figura aussitôt que l'un d'eux était le capitaine Duguesclin, son héros.

Il n'hésita donc pas à s'avancer vers eux et à les avertir du danger qui les attendait dans la barque montée par les trois frères de lait du roi.

Il leur demanda en même temps de l'accepter pour compagnon d'évasion. Mexia, sans répondre, lui tendit une des dagues courtes qu'il portait sous sa robe de pèlerin. Maître Bouchard conduisit alors les fugitifs en marchant avec le plus de précautions possible vers une petite barque amarrée à cent pas de celle que gardaient les fils de la Paloma.

Cependant ces derniers, avertis par Perce-Neige, qui faisait le guet en rampant comme un lézard, et s'apercevant que le guet-apens était découvert, résolurent de recourir à la force, puisque la ruse leur faisait défaut. Ils sautèrent rapidement sur la berge, et vinrent charger les fugitifs : Blas, l'épée à la main, et Perez, armé de son redoutable pic de fer.

C'est alors que maître Bouchard, glorieux et fier de servir sous les ordres du grand capitaine Duguesclin, et surtout de combattre à ses côtés, comme il le croyait, avait poussé les cris de guerre qui surprirent à la fois le prisonnier et le roi de Castille.

Blas et Perez, découragés par cet incident et désespérant de pouvoir vaincre trois ennemis, parmi lesquels ils comptaient deux des plus vaillans chevaliers de la chrétienté, rompirent peu à peu devant eux.

Les pèlerins ne voulant pas perdre de temps à les poursuivre, se dirigèrent de nouveau vers la petite barque découverte par Bouchard.

En ce moment Perce-Neige rejoignit ses frères et leur dit vivement quelques paroles à voix basse. Ceux-ci poussèrent une exclamation de joie, se dépouillèrent de leurs pourpoints et se glissèrent silencieusement dans le fleuve, dont un vent furieux commençait à soulever et à faire écumer les flots.

Cependant les fugitifs étaient montés dans la petite barque, où ils ne trouvèrent malheureusement qu'une seule paire d'avirons.

Maître Bouchard se chargea des fonctions de rameur, et s'en acquitta avec une énergie qui l'étonnait lui-même, tandis que don Enrique et Mexia debout suivaient avec un sourire à la fois inquiet et dédaigneux, le mouvement qui avait lieu dans le voisinage de la tour de l'Or.

A la lueur des torches ils voyaient de loin les archers et les guichetiers courir et se croiser comme des limiers dépistés.

La barque s'éloignait rapidement du rivage, malgré l'agitation des flots, et allait bientôt se trouver au milieu du courant qui l'entraînerait hors de vue comme une flèche lancée par Diego Lopez.

Tout à coup les deux pèlerins se regardèrent avec surprise. Il leur semblait que la barque s'arrêtait, qu'elle tremblait comme un destrier qui va s'abattre, et enfin qu'elle tournoyait sur elle-même.

Maître Bouchard eut beau redoubler d'efforts, la barque, obéissant à une impulsion invincible et miraculeuse, parut revenir insensiblement vers son point de départ.

Les pèlerins se consultèrent à voix basse. Il y avait certainement de la magie dans cette résistance opiniâtre de la barque, car, après sa conduite héroïque, le rameur angevin ne pouvait être soupçonné de trahison.

Le frêle esquif, loin d'avancer, reculait toujours et revenait au rivage.

Gonzalo Mexia ordonna alors à maître Bouchard exténué de lui céder les avirons, et se mit à ramer vigoureusement à son tour.

La barque regagna sous cet effort suprême une partie du terrain qu'elle avait perdu, et déjà les fugitifs se réjouissaient d'atteindre le courant, lorsqu'ils sentirent de nouveau leur embarcation entraînée en arrière par une puissance inconnue.

— Touchons-nous donc à un écueil ou à un tourbillon? demanda don Enrique avec désespoir.

— Non, seigneur, répondit Bouchard tout tremblant; je suis depuis un mois rameur de mon état sur le Guadalquivir, et je puis vous jurer qu'une si fâcheuse aventure m'arrive pour la première fois.

Ils s'éloignaient de plus en plus du but vers lequel tendaient leurs efforts acharnés, et déjà don Pedro, Burdett et quelques archers montaient dans la barque abandonnée par les fils de la Paloma.

En ce moment terrible, don Enrique fut frappé d'une idée soudaine, et se pencha au-dessus du bord pour voir si leur amarre qui traînait dans l'eau ne se serait pas nouée par hasard autour de quelques joncs.

C'était de là en effet que provenait l'obstacle qui les entravait dans leur fuite.

Le bâtard, avec l'aide de maître Bouchard, tira violemment à lui cette corde, qui, au lieu de flotter mollement, était tendue comme celle d'un arc, et ce ne fut pas sans un mouvement involontaire de surprise et d'effroi qu'ils virent apparaître une tête d'homme à fleur d'eau.

Cette face humaine, horriblement contractée par un effort surnaturel, aux longs cheveux ruisselans d'eau, aux prunelles ardentes, mordait la corde avec ses dents ensanglantées. Maître Bouchard recula d'épouvante.

C'était la tête de Perez le mineur, qui s'était ainsi que Blas glissé entre les joncs de la rive, d'après le conseil de Perce-Neige.

Ils avaient nagé entre deux eaux, et n'avaient pas tardé à rejoindre la barque de don Enrique. Se tenant cramponné d'une main à l'amarre qui traînait dans le fleuve, et de l'autre aux plantes aquatiques qui s'élevaient du lit du Guadalquivir, ils avaient paralysé les efforts du rameur et ramené à diverses reprises la barque vers la rive.

Au moment où don Enrique, par un mouvement furieux, attirait Perez jusqu'au bord de l'esquif, la tête de Blas sortit à son tour de l'eau, non moins effrayante de haine et de rage que celle de son frère.

Mexia, voyant le danger qui menaçait son maître, se leva aussitôt, et, armé de son aviron, il tenta de faire lâcher prise à ces deux intrépides plongeurs qui pendaient à l'amarre comme deux ancres vivantes.

— Lâche la corde, misérable! cria-t-il à Perez qui cherchait à s'accrocher au rebord de la barque.

— Pas avant que don Pedro la tienne serrée dans sa main, traître, répliqua le mineur.

L'aviron s'abattit aussitôt sur la tête du fidèle frère de lait, qui jeta un cri de douleur, mais dont la main se cramponna comme un grappin de fer à la barque. Alors Gonzalo Mexia le frappa d'un nouveau coup de rame sur cette main raidie dont le sang jaillit, et le plongeur retomba presque inanimé dans le fleuve, dont les eaux se refermèrent sur lui comme un linceul.

Mais Blas, qui voulait donner au roi le temps d'atteindre la barque, restait toujours suspendu à l'amarre, malgré les secousses terribles qui lui étaient imprimées par les trois fugitifs. Tout à coup don Enrique sourit et dit à ses compagnons :

— A quoi bon assommer ce pauvre diable! Cela nous retarderait.

— Mais la barque de don Pedro est lancée à notre poursuite, répliqua Mexia.

Le bâtard saisit sa dague et trancha l'amarre à son extrémité, puis saisit aussitôt les avirons et se mit à ramer avec une telle vigueur qu'une minute après son esquif filait, entraîné par le courant, vers l'endroit où l'attendaient ses partisans avec des chevaux tout sellés.

Blas ne songea plus alors qu'à plonger pour sauver son frère, et, employant ce qui lui restait de force à le saisir par ses longs cheveux, il parvint à regagner avec son cher fardeau la barque où don Pedro, désespérant d'atteindre désormais le bâtard, accablait de reproches amers le gouverneur de la tour, et l'accusait même de complicité dans l'évasion des pèlerins.

Pendant ce temps Duguesclin voyant que la porte de son cachot était restée ouverte et que le trousseau de clefs du gouverneur gisait à terre, l'avait tranquillement ramassé. Il réfléchit ensuite au meilleur emploi qu'il pourrait faire de cette heureuse trouvaille; et, comme la tour de l'Or ne renfermait à cette heure que des partisans

du bâtard, pris à Navarette, il résolut d'occuper utilement ses loisirs inattendus en ouvrant toutes les portes des cachots voisins du sien.

Il se trouva bientôt ainsi à la tête d'une quinzaine d'hommes déterminés qui mirent les guichetiers sous clefs et qui l'aidèrent à délivrer tous les autres prisonniers, au nombre desquels il retrouva ses routiers bretons, Georges et Richard.

— Compaings, leur dit alors Bertrand, ne pouvant vous donner l'argent nécessaire pour payer votre rançon, je vous donne à tous la clef des champs!

Les pauvres diables accablèrent le bon capitaine de bénédictions, et voulurent l'entraîner avec eux.

— Non pas, leur répondit-il en riant, il n'y a plus de geôlier ici, et je garde la maison, crainte des larrons.

En effet, quand Tom Burdett revint, il trouva, à son grand étonnement, son terrible prisonnier tranquillement assis sous la porte de la tour.

— Comment, s'écria-t-il, j'ai laissé la porte de votre cachot ouverte et vous n'en avez pas profité, messire Bertrand?

— C'est ce qui vous trompe, généreux gouverneur, répliqua Duguesclin; j'en ai profité pour délivrer tous les prisonniers.

— Damné Breton! grommela le tard-venu consterné; il a trouvé moyen de me perdre à la fois aux yeux du roi et du prince Noir. Il ne s'évade pas et il fait évader les autres. Puis il reprit avec un air de fausse pitié: — Je suis seul avec vous, messire Bertrand. Fuyez donc, pendant qu'il en est temps encore. Vous voyez bien que je ne suis pas votre ennemi, et que le cœur vil et sordide d'un tard-venu peut s'émouvoir en faveur d'un ancien frère d'armes.

— Vous mon frère d'armes! dit Duguesclin avec un geste de mépris dont Burdett feignit de ne pas s'apercevoir.

— Fuyez! répéta le gouverneur d'une voix impatiente.

— Voilà donc comme vous trahissez votre maître, répondit Bertrand, mais moi je ne sais pas trahir ma parole. Et il se leva pour rentrer dans l'intérieur de la tour.

Tom Burdett furieux tira son poignard.

— Je vous empêcherai bien de retourner à votre cachot, entêté Breton!

— Vous pouvez frapper un prisonnier désarmé, répliqua dédaigneusement Duguesclin, et dire que vous avez voulu vous opposer à son évasion; mais alors tuez-moi bien, car, s'il me reste assez de souffle pour dénoncer votre trahison, je ne faillirai pas à mon devoir.

— Oh! comme prisonnier, vous n'avez rien à craindre de moi, dit le tard-venu pâle de rage, mais si vous redevenez libre, messire Bertrand, prenez garde à votre peau, car je me vengerai de vos affronts, fût-ce par surprise et trahison!

— Je vous en crois parfaitement capable, beau sire! Mais, avec l'aide de mon saint patron, je déjouerai vos félonies.

Et Duguesclin remonta d'un pas ferme et calme à son cachot, tandis que le gouverneur, désespéré, se rendait auprès du prince de Galles pour lui rendre compte des singuliers événemens qui venaient de s'accomplir.

La conduite du capitaine breton n'étonna pas Edouard, car il le savait rigoureux observateur des lois de la chevalerie. Mais le rôle qu'avait joué don Pedro dans toute cette aventure le décida à ne pas retenir Bertrand plus longtemps prisonnier.

Dès le lendemain matin, il le fit venir à son logis et lui déclara que, pour faire voir qu'il ne l'appréhendait nullement, comme on en avait fait courir le bruit, il lui donnait carte blanche et s'en rapportait à sa loyauté pour déterminer lui-même le prix de sa rançon.

Duguesclin lui représenta que sa fortune étant fort mince, il ne pouvait faire un grand effort pour se racheter; que sa terre était engagée pour quantité de chevaux qu'il avait fournis à ses soldats; que d'ailleurs il devait déjà dans Séville plus de dix mille florins, mais que s'il lui plaisait de le relâcher sur parole, il irait chercher dans la bourse de ses amis de quoi le satisfaire.

Le prince Noir, touché de ses réparties si sensées et si judicieuses, lui déclara de nouveau qu'il le faisait lui-même l'arbitre de sa rançon, en présence de sir John Chandos et de ses barons.

— S'il en est ainsi, seigneur prince, répondit Bertrand, je me taxe à cent mille doubles castillans.

Tous les seigneurs qui entouraient Édouard ne purent s'empêcher de laisser échapper un geste de surprise, et ils sourirent avec une expression d'incrédulité.

Le prince de Galles rougit en les regardant, et dit, non sans une sorte d'irritation:

— Cet homme veut se gaber de moi! — Duguesclin, craignant alors qu'il ne s'offensât de cette orgueilleuse hardiesse, le pria de le mettre seulement à rançon de soixante mille livres. — J'y consens, dit Édouard.

— Je compte sur votre parole, messire prince, répliqua Bertrand; mais j'ai grand'peur que vous doutiez de la mienne. Pourtant, sachez que le payement de cette somme ne m'embarassera pas beaucoup, car les rois de France et d'Espagne m'en octroieront chacun la moitié. Don Enrique, que j'ai servi avec tant de zèle, mettra en gages jusqu'aux robes et aux bijoux de sa dame pour me tirer de prison et me voir en état de reprendre les armes en sa faveur. Et quant à monseigneur Charles V, si ses finances étaient épuisées, il ferait filer toutes les filles de son royaume afin qu'elles gagnassent le prix de ma rançon.

Le prince de Galles ne put dissimuler l'étonnement que lui causa l'assurance du dogue de Bretagne et lui répondit:

— Par la foi-Dieu! bon chevallier, je vous aurais tenu quitte pour dix mille doubles d'or. Dès cette heure, je vous assigne pour prison Séville et tout son territoire. Dans quelques jours je retournerai à Bordeaux et je vous emmènerai avec moi.

Don Pedro regarda la générosité du prince Noir comme un audacieux défi, et ne pouvant mettre obstacle à la volonté de son allié, il résolut de s'en venger sur tous ceux qui avaient été complices de la fuite de don Enrique.

Tom Burdett devait être le premier puni, car la haine sourde du roi contre lui n'attendait qu'une occasion pour éclater.

En effet, don Pedro s'était singulièrement trompé à l'égard du baron de Tring et de Wing.

Il avait espéré en le comblant d'honneurs et de dignités, endormir sa défiance; mais la faveur royale ne l'avait rendu que plus jaloux et plus soupçonneux.

Depuis la scène terrible du *morabethin*, Rachel avait disparu de la maison du gouverneur de Séville sans que les frères de lait du roi eussent pu découvrir dans quelle mystérieuse retraite son mari l'avait cachée à tous les regards.

Don Pedro, torturé par le doute et l'angoisse, n'avait pas osé demander compte au tard-venu de cette étrange disparition; mais il frissonnait en pensant que la pauvre jeune femme était peut-être soumise à quelque odieuse torture inventée par le génie malfaisant de l'ancien capitaine des écorcheurs.

Lorsque Tom Burdett se rendit à la tour de l'Or pour y faire sa ronde habituelle, il trouva à l'entrée Ruy le fanchéur, qui remplaçait dans ses fonctions Patrick Barillard et qui refusa de lui livrer passage.

— Par le sang-Dieu! êtes-vous fou, drôle, ou ne reconnaissez-vous pas le gouverneur de la tour? s'écria-t-il brutalement.

— Il y a une heure à peine que le nouveau gouverneur, don Men Rodriguez de Senabria, a pris possession de la tour, répondit Ruy d'un air goguenard.

— Le nouveau gouverneur! répéta Burdett en faisant un bond en arrière.

— C'est lui qui m'a donné l'ordre de ne laisser entrer

personne sans un ordre royal, ajouta le faucheur avec calme.

— Oh ! le roi me dira sans doute ce que signifie un pareil outrage ! reprit le tard-venu exaspéré. Et je veux en avoir le cœur net sur-le-champ.

Puis il se dirigea précipitamment vers l'alcazar.

Sous la porte du Jugement, les almogavares de garde croisèrent devant lui les hampes de leurs piques, et il aperçut au milieu d'eux l'archer Diego Lopez, dont la présence lui parut de mauvais augure.

— Il faut que je parle au roi don Pedro à l'instant, maître Diego, lui dit-il d'une voix irritée.

— C'est impossible, messire Burdett, répondit gracieusement Lopez en s'avançant vers lui. Si vous avez quelques réclamations à faire, adressez-vous au gouverneur de Séville.

— Au gouverneur de Séville ! s'écria le baron gallois stupéfait ; mais y en a-t-il donc un autre que moi ?

— Dans toute la ville, noble seigneur, reprit Lopez en souriant, il n'y a guère que vous qui ignoriez cette nouvelle.

Puis, après l'avoir courtoisement salué, il lui tourna le dos.

Tom Burdett, étourdi de cette chute imprévue, s'appuya à la muraille ; mais, croyant voir que les almogavares de garde souriaient aussi en le regardant, il s'éloigna sans mot dire, et regagna sa maison en se demandant s'il n'y trouverait pas encore l'ancien maître Gonzalo Mexia installé.

Mais il ne rencontra à la porte que son majordome Patrick Barillard, qui jeta un cri de joie à sa vue et s'élança vers lui en disant :

— Je viens vous demander justice, mon cher seigneur.

— Justice, à moi ! répliqua Burdett avec un singulier sourire.

— Je ne suis plus au nombre des geôliers de la tour de l'Or, messire. J'ai été honteusement chassé par un des frères de lait du roi !

— Ne te plains pas, maître Patrick, tu as été traité comme ton maître, dit le tard-venu d'une voix sombre. Moi aussi j'ai été chassé... dépouillé de tous mes emplois... ruiné comme un juif surpris par des routiers... Rêves de grandeur et de fortune, j'ai vu tout s'écrouler en moins d'une heure.

— Est-il possible ! s'écria piteusement Barillard.

— En revenant de l'alcazar, j'ai rencontré de puissans seigneurs qui hier me tendaient la main, qui aujourd'hui ont détourné la tête à ma vue. Tu vois bien, Patrick, que c'est possible, que c'est vrai, que c'est certain ! Je suis tombé en disgrâce.

— Comment ! n'êtes-vous plus gouverneur de Séville ? demanda Barillard.

— Je ne suis plus que le tard-venu Tom Burdett ! s'écria le Gallois d'une voix terrible. Pour moi, tout est à recommencer. Mais je ferai sentir à ceux qui m'ont ainsi outragé que le capitaine d'écorcheurs sait mieux se venger que le rico-hombre castillan et le gouverneur de la tour de l'Or. Ah ! depuis notre visite au marabout, j'ai comprimé ma haine, j'ai subi en silence les railleries de mes compagnons, qui soupçonnaient le roi d'avoir renoué avec Rachel la chaîne de son scandaleux amour ; j'ai peut-être été la risée de la ville entière. Toi qui me connais, Patrick, tu sais ce qu'il m'a fallu de patience et de volonté pour étouffer ma rage dans mon cœur. Eh bien ! qu'ai-je obtenu en échange de mon silence et de ma lâcheté ? Deux affronts publics et la perte des dignités avec lesquelles don Pedro avait cru acheter ma servile complaisance. Il est vrai que ce fier justicier n'a pas encore osé m'enlever la fille de Samuel Ben-Levi..... sans doute parce qu'il ignore le secret de l'asile où je la dérobe aux transports de sa folle passion. Ah ! tu as cru, aveugle roi, qu'après m'avoir fait grand et puissant seigneur, il te suffirait, au gré de ta fantaisie, d'ouvrir dédaigneusement la main pour me rejeter brisé et impuissant dans la foule ; tu as cru être assis trop solidement sur les débris de ton ancien trône pour avoir rien à craindre d'un baron d'hier ! tu as donc oublié, don Pedro, que si Rachel est ta maîtresse, elle est la femme du chevalier d'aventure, du tard-venu, et que je ne la rendrai que morte à tes baisers ! Oh ! ma vengeance vaudra la tienne, bon justicier ! Puis, s'adressant à son majordome : — Patrick, lui dit-il, veux-tu rentrer à mon service malgré ma disgrâce ?

— Je suis votre homme lige, messire.

— Eh bien ! tu vas rassembler sur-le-champ tous les objets de prix que tu trouveras dans ce manoir, dont je puis être bientôt dépossédé, et tu iras ensuite quérir quelque juif qui me débarrassera de ce butin de guerre moyennant des espèces sonnantes et trébuchantes. Suis-moi.

Il traversa rapidement le *patio* de sa maison, et entra dans une salle basse, où il tomba lourdement sur un large divan qui en faisait le tour. Puis il regarda son fidèle majordome qui s'empressait silencieusement de lui obéir.

Patrick commença par décrocher une lampe d'argent ciselé qui pendait aux poutres de cèdre du plafond, et la déposa sur une grande table de chêne qui occupait le milieu de la salle.

Ensuite il y apporta successivement des aiguières d'or, de larges plats d'argent, des coffrets d'ébène ou de sandal incrustés de nacre, des coupes d'onyx montées sur un pied d'or, des anneaux, des poignards, des chapelets merveilleusement ciselés, des colliers de perles et des urnes émaillées de pierres précieuses, toutes pièces d'un admirable travail.

— Vous ne me dépouillerez pas de toute cette richesse, don Pedro ! dit Burdett. C'est le tard-venu qui l'a gagnée, la hache au poing, et non le gouverneur de Séville en vous faisant la cour.

On eût dit, à voir son œil étincelant et le sourire qui plissait le coin de ses lèvres, qu'il assistait comme capitaine des écorcheurs au sac d'un palais pris d'assaut.

Enfin Barillard s'arrêta. Il avait entassé sur la large table toute la fortune de son maître.

Mais lorsque ce dernier eut minutieusement examiné cet amas d'objets précieux, il resta convaincu que, malgré leur brillante apparence, il ne pourrait pas en retirer le quart de leur valeur en les vendant sur l'heure et en bloc à un de ces juifs rusés qui savent si bien exploiter la détresse d'un chrétien.

Il fronça donc ses épais sourcils et retint par la manche de sa casaque Patrick, qui se disposait à courir, aussi vite que le lui permettait son embonpoint, vers la Juiverie de Séville.

— Attends, lui dit-il, je veux être riche comme un roi en quittant Séville. Or, je serai forcé de fuir loin de cette bonne cité dès que je me serai vengé de don Pedro, et demain peut-être j'aurai déjà rendu ce prince cruel aux yeux aussi misérable de cœur que le renégat Esau. De tout le butin qui gît sur cette table, un juif ne me donnera pas assez de florins pour lever une compagnie de cent lances. Il faut donc que j'avise sur l'heure à gagner une somme assez ronde pour attirer toute une armée de routiers sous ma bannière.

— Et que ferez-vous de cette armée, messire baron ? demanda Barillard étonné.

— Je renverserai, si je veux, de son trône, le perfide don Pedro, après le départ de l'allié qu'il a offensé ! s'écria Tom Burdett. Je le chasserai à mon tour de l'alcazar, et je le donnerai en garde à maître Juan le velu !

Patrick étonné poursuivit :

— Mais où trouver à rober pareille somme, seigneur ?

— Me prends-tu pour un larron de nuit ? dit le tard-venu avec une sorte d'indignation.

— Mais qui donc vous avancera de bon gré ce gros trésor ? et sur quel gage pourrez-vous l'emprunter ?

Le visage de Tom Burdett prit une expression terrible.

— Sur quel gage ! répéta-t-il avec un accent railleur et cruel. Oh ! j'en ai un excellent, mon bon Patrick un gage vivant, un gage qui peut pleurer des larmes de sang

et jeter des gémissemens d'angoisses, un gage dont les cris de douleur résonneront comme un glas d'agonie dans le cœur du vieil avare qui garde le trésor que je convoite! Malgré sa conscience endurcie, Barillard fut presque effrayé de la cruauté froide, implacable, diabolique, qui dictait la réponse de son maître.— Tu vas te rendre à la Juiverie, reprit ce dernier, rue des Balances, et tu chercheras le logis de Samuel Ben-Levi, une vieille maison branlante dans les murs de laquelle sont certainement entassées des piles de marabolins, de dinars, de florins et de doubles castillanes. L'ancien trésorier du roi est rentré à Séville depuis huit jours, et a offert une forte avance d'argent à notre ennemi Duguesclin. Il me devait cependant bien la préférence, puisque j'ai épousé sa fille.

Burdett s'interrompit pour se livrer à un éclat de rire amer et farouche.

— Et que dirai-je à ce juif, messire? dit Patrick à voix basse.

— Tu lui diras, reprit le baron gallois, que Tom Burdett soupçonne et accuse la belle Rachel d'avoir trahi la foi qu'elle lui avait jurée; tu lui diras que, dans notre métier de tard-venu, l'accusateur ne perd pas plus de temps qu'un émir sarrasin à juger et à condamner la femme qui est soupçonnée d'adultère. Tu lui diras que dans mon esprit et ma volonté Rachel est déjà condamnée. Elle n'a plus qu'une chance de salut, et cette chance dépend uniquement de son père. Je n'accorderai à Samuel la vie de sa fille qu'en échange de la table d'or que j'ai été forcé de lui abandonner pour prix de ma rançon, lorsque don Pedro me menaçait de me faire pendre aux créneaux de l'alcazar.

—La table d'or! murmura Barillard en ouvrant de grands yeux, car il avait souvent entendu parler de cette riche merveille ; mais si le juif refuse de vous la livrer.

—S'il refuse, Rachel mourra! répondit l'inflexible tard-venu, car il faut que je frappe don Pedro, soit comme amant, soit comme roi de Castille. Il faut que je lui arrache ou sa maîtresse ou sa couronne. Va donc, Patrick, et sois muet comme un poisson sur le secret que je viens de te confier, car ta vie me répondra de ta discrétion.

Le majordome s'inclina devant son redoutable maître, en jurant qu'on le tuerait plutôt que de lui faire révéler un seul mot de cette confidence, et il se hâta d'aller accomplir sa mission.

Une heure après, Patrick reparut dans la salle basse, où le tard-venu l'attendait, toujours couché sur le divan, les yeux fixes, le visage immobile comme celui d'une statue. Les lèvres du maître ne remuèrent pas. On eût dit qu'il n'écoutait même point la réponse que lui apportait son serviteur, et qu'il restait absorbé dans une pensée profonde.

— Messire, lui dit le majordome, j'ai trouvé la maison de Samuel Ben-Levi. Une vieille servante nommée Déborah a d'abord voulu me nier le retour de son maître; mais alors je l'ai menacée de révéler ce beau secret à don Pedro, et je l'ai vue pâlir autant que sa peau de parchemin en était susceptible, et trembler comme une feuille sèche sur laquelle j'aurais soufflé. Elle m'a fait descendre dans un méchant caveau où je me suis rencontré face à face avec le vieux trésorier. Je lui ai répété exactement vos paroles. Il m'a écouté avec un regard oblique, des soupirs à fendre les murailles et des trémoussemens convulsifs de tout son corps. Puis il m'a répondu en grommelant comme un chien à qui on arrache un os : « J'ai maudit ma fille quand elle a épousé ce chrétien ! — Ainsi vous la laisserez mourir, ai-je répondu. — Mourir ! a-t-il répété avec une drôle de voix qui m'a un peu remué le cœur, oh ! c'est une vaine menace de ce routier pour me dépouiller. » Je me suis mis à rire en répondant: «—Quand un routier menace, la besogne est déjà à moitié faite ! » Alors le juif a poussé un grand cri, et il est devenu tout blême. Cornebœuf! j'ai cru qu'il allait trépasser par terre. Mais le vieux mécréant s'est aussitôt redressé souple comme un chat, et les yeux ardens;«—Peut-être Rachel est-elle déjà morte! a-t-il dit. Ce Burdett veut se venger doublement : me voler et tuer ma fille. Qui m'assure que tu ne mens pas, varlet de routier? » Pasques-Dieu ! messire, j'ai bien failli assommer ce vieillard : mais j'ai pensé que vous teniez à votre table d'or, et j'ai courtoisement répondu : « — Je vous jure, maître Samuel que madame Rachel est vivante à cette heure ! — Eh bien ! a-t-il crié en se tordant comme une anguille que l'on coupe par morceaux, il faut me prouver qu'elle est vivante, je veux la voir ou bien recevoir d'elle un message. Si elle m'appelle à son aide, j'irai ; s'il faut pour la sauver livrer la table d'or, je la livrerai ! »

— C'est bien, interrompit Tom Burdett en souriant ; Samuel ne verra pas sa fille, car je ne révèlerai à personne le secret de sa retraite; mais demain tu pourras lui porter une lettre de cette Rachel bien-aimée. Je vais aller la querir.

—Vous accompagnerai-je, noble baron, demanda Barillard.

— Non pas ! dit vivement le tard-venu. Garde mon logis, Patrick. Ma femme ne doit voir que son déhonnaire époux jusqu'au moment où je la remettrai entre les mains de Ben-Levi, en échange du précieux joyau qu'il m'a extorqué. Selle-moi, sans retard, mon meilleur palefroi.

Le majordome obéit et vit bientôt partir au galop son redoutable maître, la tête couverte d'une plaque d'acier, la poitrine cuirassée d'un jacques à mailles serrées, la ceinture armée d'une lourde épée et de longs poignards, et le corps enveloppé d'un burnous arabe.

— Voilà un singulier équipage, observa-t-il, pour un mari qui va voir sa femme.

X

POURQUOI LE TARD-VENU AVAIT ENFERMÉ RACHEL DANS UNE ATALAYA MAURESQUE, ET DE QUELLE FAÇON IL Y PRATIQUA L'HOSPITALITÉ.

Tom Burdett pressait avec une ardeur sauvage, entre ses talons éperonnés, les flancs de son cheval qui rougissait le mors d'une écume sanglante.

Il était sorti de Séville par la route de Carmona, en faisant voler autour de lui des tourbillons de poussière, mais, au bout d'une heure de cette course furieuse, les pieds du palefroi laissèrent sur le terrain glaiseux de profondes empreintes qui ralentirent sa marche, car nul sentier ne conduisait dans la direction où le conduisait son maître.

Le hardi cavalier ne semblait pas s'émouvoir du sinistre aspect qu'offrait aux yeux le pays désert qu'il parcourait Autour de lui s'étendaient des plaines couvertes en partie de forêts d'oliviers au feuillage maigre et poussiéreux, de bouquets de sycomores sombres, ou de buissons épais de lauriers roses et de nopals.

Mais ces steppes dormaient submergées par des eaux croupissantes et formaient des marais fétides où croissaient à l'envi des plantes vénéneuses, dont les exhalaisons asphyxiaient les oiseaux qui se hasardaient à planer au-dessus.

C'était une région redoutée et à peu près abandonnée, malgré sa fertilité extraordinaire, car on la regardait comme le foyer maudit des pestes noires qui avaient ravagé l'Andalousie sous le dernier règne.

Si parfois la cognée d'un bûcheron téméraire trouait les broussailles des lisières, le malheureux entendait aussitôt résonner dans les bois le sifflement des serpens, ou bien il voyait les reptiles enrouler leurs anneaux autour du tronc d'un olivier et darder sur lui leurs yeux sanglans. Si un paysan voulait à la hâte récolter dans cette plaine un peu de blé pour sa famille, sa peau se charbonnait, un venin subtil s'infiltrait dans ses veines, une fièvre lente minait

son corps qui se gonflait tout à coup, et alors le pauvre diable mourait.

Les bandits eux-mêmes fuyaient avec terreur ces marais et ces bois que la superstition populaire avait nommés par contraste *la huerta*, c'est-à-dire le jardin par excellence.

A l'heure où le baron gallois chevauchait dans la huerta, le soleil éblouissant comme une gigantesque roue d'or, incendiait l'atmosphère. La terre, altérée de pluie, s'entr'ouvrait en larges crevasses arides et béantes ; elle se fendillait sous chaque pas du cheval. Les branches de vigne tordues autour des troncs d'olivier craquaient de sécheresse comme le bois vert jeté dans la flamme. Les feuilles pendaient aux branches, flétries et immobiles. Une poussière de feu pleuvait d'un ciel de bronze en fusion. Les sources taries semblaient se plaindre comme des lèvres haletantes. *La huerta* n'était qu'une grande fournaise silencieuse.

Parfois cependant le vent d'Afrique soufflait par bouffées acres et corrosives ; il attisait en tourbillons rouges et en colonnes serpentueuses la fumée suffocante des feux champêtres qui consumaient la paille des épis moissonnés par la faux.

Alors un voile de flamme paraissait embraser toute la plaine, et raser avec la rapidité d'une marée les herbes desséchées ; et le silence était tout à coup troublé par les cris perçans des grillons et des cigales, le coassement des grenouilles et les longs aboiemens des chiens errans.

Plusieurs fois Tom Burdett craignit d'être suffoqué par ces vapeurs ardentes et hésita à poursuivre sa route périlleuse. Il allait peut-être enfin se résoudre à revenir sur ses pas en voyant son palefroi allangui baisser tristement la tête et trébucher aux crevasses du sol, lorsqu'il aperçut, à cent pas de lui, au pied de la croupe aride d'une colline, se dessiner en capricieux zigzags les contours d'un lac stagnant dont les eaux ne reflétaient jamais le disque flamboyant du soleil et ne se ridaient jamais au souffle du vent.

Cet étang livide était entouré d'une ceinture d'ifs et de cyprès, et la ciguë somnifère croissait sur ses bords. Le cheval de Burdett, enragé de soif, voulut s'abreuver à ces eaux dormantes, mais son maître le tira violemment par la bride et frissonna en voyant une hirondelle, qui voulait traverser à tire-d'aile l'espace funeste, tomber dans le lac tout engourdie et s'y noyer.

La colline qui dominait ce lac et tout ce pays désert se lézardait, s'éraillait et s'éboulait en déchirures bizarres, comme si elle eût été pétrie de sable friable. Sa gibbosité, pulvérulente et mordorée par un soleil cru qui semblait boire l'air même, ressemblait assez à la croupe fauve d'un lion gigantesque.

Sur le sommet de la colline pesait, perchée comme l'aire d'un oiseau de proie, une de ces vieilles tours carrées, aux créneaux découpés en scie, qui ont gardé jusqu'à nos jours leur nom mauresque d'*atalaya*, et dont les Arabes avaient armé toutes les hauteurs. C'étaient des vigies de pierre, percées de fenêtres nombreuses, yeux toujours ouverts sur la campagne.

Les murs démantelés de l'*atalaya*, cuits par le soleil, s'étaient colorés de teintes rousses et vermeilles d'une chaleur magnifique, et se découpaient nettement sur un ciel blanc comme le métal en fusion. Leurs parois étaient incrustées en maints endroits de plaques de marbre où étaient inscrits des versets du Coran, ce qui indiquait assez l'origine sarrasine de la tour. Au-dessus des murailles, on voyait de très loin s'allonger les pointes noires des énormes et antiques cyprès plantés, suivant l'usage des Maures, dans la cour intérieure.

Les yeux de Burdett avaient brillé de joie en apercevant ces vieux créneaux, et il éperonna vivement son palefroi ceinté dans cette direction.

L'*atalaya* était ceinte d'un ravin profond encombré de végétations, de cactus hérissés comme des lames de sabre, de pistachiers et de lauriers roses, de grêles mûriers et de sycomores tortueux et maladifs.

Des hiboux, effrayés du scintillement de la lumière et des légions d'insectes dormaient dans le manteau de lierre noirâtre et d'orties aux feuilles piquantes qui tapissait le pied de la tour. D'énormes lézards, dont les écailles prismatiques luisaient comme une armure d'or au soleil, s'y jouaient et se glissaient dans les trous et les fentes du mur.

Au fond du ravin un mince filet d'eau trouble et jaunâtre croupissait.

Ce qui donnait surtout à ce site une couleur africaine, c'était un palmier solitaire, au tronc lisse et blanc, semblable à une colonne d'argent, dont l'éventail de feuilles s'épanouissait comme une fusée à la hauteur d'une fenêtre de l'*atalaya*, percée à quarante pieds du sol, et qui n'avait ni volets ni vitraux.

Le tard-venu mit pied à terre, et après avoir attaché sa monture aux branches d'un sycomore, il jeta autour de lui des regards clairvoyans de défiance, et examina avec une minutieuse attention si le sol ne gardait aucune empreinte de pas et si le mur n'était marqué d'aucune trace d'escalade.

Mais rien ne dénonçait que l'*atalaya* eût été visitée en son absence.

Il traversa donc avec précaution un tronc d'arbre grossièrement équarri, jeté comme un pont sur le ravin, et s'arrêta devant la porte massive de la tour. Après s'être encore assuré que nul regard humain ne l'épiait dans cette solitude, il tira une clef de son pourpoint, ouvrit la porte et la referma précipitamment sur lui.

Cependant, à peine était-il entré qu'une forme humaine se leva tout à coup du milieu des touffes de hautes herbes au parfum mortel que l'humidité malsaine du lac faisait croître sur ses bords, et parmi lesquelles il rampait comme un reptile.

La sueur épaisse qui tombait goutte à goutte le long de ses joues livides, sa respiration haletante et saccadée, son caban baillonné, effrangé en loques hideuses, trahissaient l'effort d'une course longue et suprême.

Quoique épuisé de douleur et de fatigue, le misérable, se traînant comme un limaçon blessé, essaya de gravir la colline sur le sable ardent de laquelle ses pieds brûlés imprimaient une trace de sang noir ; mais une étincelle de résolution et de joie ranimait ses yeux mornes aux paupières rouges, gonflées et dépouillées de cils.

On eût dit que cet homme était attiré vers l'*atalaya* par un aimant magique, et qu'il voulait l'atteindre, dût-il laisser derrière lui pas à pas tout son sang et toute sa vie.

Il gagna enfin le ravin et s'y laissa glisser afin de pouvoir explorer les dehors de la tour sans être découvert. Il reconnut bientôt qu'elle n'avait qu'une seule porte, et que toutes les fenêtres, à l'exception de celle dont nous avons parlé, étaient murées ou laissaient comme des brèches éclater l'azur rubescent du ciel.

Dans l'espoir de saisir quelque parole, quelque bruit, quelque mouvement dans l'*atalaya*, il remonta vers le bord intérieur du ravin, et se hasarda à coller son oreille à la porte ; mais de vagues murmures parvinrent seuls jusqu'à lui.

Il jeta alors sur les épaisses murailles un regard de désespoir navrant, mais il n'eut pas plus tôt aperçu le palmier qui se dressait fièrement devant la tour, qu'il résolut de se hisser à l'aide de ce pilier végétal jusqu'à la fenêtre béante, afin d'épier ainsi ce qui se passait dans l'intérieur.

S'aidant des genoux et des mains, étouffant les cris que lui arrachait la souffrance, car sa chair saignait contre le tronc lisse de l'arbre, il parvint à son but et put plonger du regard dans une des rares chambres habitables de l'*atalaya*, sans risquer d'être vu, caché et protégé qu'il était par le feuillage du palmier.

Cet espion était le sauveur de la Mauresque, Ésaü Manassès le lépreux.

Depuis qu'il avait arraché Aixa des mains du mezouar, le malheureux s'était réfugié avec elle, sur la lisière de la huerta, dans une hutte de pâtre abandonnée et ouverte à

ous les vents; là seulement il pouvait subir sa vie de souffrances et de misères sans être poursuivi par les menaces, les insultes et les violences de la foule.

La Mauresque, impatiente de cet exil honteux, avait perfidement entretenu dans l'esprit du lépreux une surexcitation qui s'exaltait parfois jusqu'au délire. En devisant le soir avec lui, lorsqu'à la faveur de l'ombre ils s'éloignaient un peu de la plaine où s'élevait un lourd brouillard de miasmes délétères, elle revenait sans cesse sur la fausseté de Rachel; elle cherchait à graver dans le cœur d'Esaü la volonté fixe et opiniâtre de se venger de la nouvelle chrétienne et de l'empêcher de monter jusqu'à ce trône qu'elle convoitait au prix du mensonge et même d'un meurtre.

Quand le lépreux osait s'introduire dans Séville, il rôdait de longues heures autour de la maison de Tom Burdett. Il épiait les gens qui entraient ou sortaient. Il attendait qu'une fenêtre s'ouvrît, qu'une femme voilée apparût furtivement au balcon. Il écoutait les moindres bruits venus de l'intérieur du logis, mais en vain. Rien n'y révélait la présence d'une femme.

Souvent il se heurta à d'autres espions dans lesquels il crut reconnaître tour à tour Perce-Neige, Ruy et Diego Lopez; mais les frères de lait du roi n'étaient pas plus heureux que lui en faisant cette ingrate besogne.

Un jour enfin, il apprit, en surprenant quelques paroles échappées au gros majordome, que Rachel n'habitait plus la maison des Mexia, et que le tard-venu lui avait choisi une plus sûre retraite. Alors Esaü s'attacha aux pas de Burdett comme son ombre, mais il se lassa encore de cette fatigue stérile, car le gouverneur ne sortait pas de Séville.

Cependant, le lendemain de l'évasion de don Enrique, Aïxa venait de l'encourager à tenter un dernier effort, et il allait se diriger vers la porte de Carmona, à cette heure brûlante où toute créature animée dort en Andalousie, lorsqu'il vit passer comme un éclair devant sa hutte un cavalier qui lui parut ressembler étrangement à l'ancien capitaine des écorcheurs.

Dans quel but Tom Burdett pouvait-il chevaucher si rapidement vers la huerta déserte et pestilentielle?

Un vague espoir remua le cœur d'Esaü.

Il calcula que le baron gallois ne pourrait soutenir longtemps cette course furieuse dans cette plaine sans chemins, coupée de bois et de marécages et haletante sous un soleil inexorable. Il s'élança donc sur ses traces, certain que cet homme ne se hasardait au milieu de ces solitudes funestes que pour aller retrouver Rachel.

Burdett était son guide et lui montrait la route. C'est ainsi qu'Esaü parvint jusqu'à *l'atalaya*.

Du haut de son palmier, il vit en effet une chambre misérable aux quatre murs nus et noirâtres. Un grabat de feuilles sèches amoncelées dans un coin, deux escabeaux boiteux et une table de bois de cèdre lézardée en composaient l'ameublement.

Des hirondelles avaient suspendu leurs nids aux poutres du plafond et voletaient familièrement sur la tête d'une jeune femme vêtue d'une mante de bure grise. Elle souriait à un de ces oiseaux qui, plus apprivoisé, s'était perché sur son épaule, mais d'un sourire triste et navrant.

Ses yeux éteints par les larmes, la blancheur mate de son visage, ses lèvres autrefois éclatantes comme l'œillet en fleur, et maintenant décolorées et froides comme la cire : tout en cette pauvre femme était si languissant, si glacé et si mort, qu'Esaü, dont le cœur se serrait, hésita un instant à la reconnaître.

Aucun sentiment d'espoir ni de lutte ne vivait plus chez Rachel. On ne voyait en elle que l'expression de cet accablement profond et de cette résignation mystérieuse qui ouvre aux yeux de la créature les portes du monde invisible, et qui déchire peu à peu les voiles de son enveloppe matérielle, pour laisser échapper de sa prison l'âme divine.

Elle attendait la mort qui l'enlourait d'un souffle lent, mais inexorable; elle l'aspirait avec les poisons subtils de l'air; elle ne voyait plus qu'à travers un bandeau ceux qu'elle aimait et qu'elle eût voulu rejoindre.

Une petite porte cintrée venait de s'ouvrir et de donner passage à Tom Burdett.

La recluse ne leva pas les yeux et ne tressaillit pas. Elle resta assise sur son grabat, les mains jointes, les yeux fixes, comme si elle poursuivait quelque image chère et lointaine, visible pour elle seule.

Le tard-venu la regarda avec surprise.

— Elle est encore belle ainsi, murmura-t-il, mais belle comme une statue, et je n'aime pas les statues. Elles ne sont bonnes qu'à jeter du haut d'un rempart sur une échelle lourde d'assiégeans. Madame, reprit-il à voix haute, ne vous réjouissez-vous pas de me revoir? Elle ne répondit pas. Il eut peur de ce silence : — Serait-elle morte déjà? pensa-t-il. Oh! ce serait trop tôt! — Il s'approcha et lui prit la main.

Elle leva doucement ses yeux vers lui, et dit d'une voix faible comme un souffle :

— Lorsque vous m'avez enfermée dans cette tour, ne m'aviez-vous pas assuré, messire, que je ne vous reverrais plus?

— Oh! j'avais voulu vous effrayer seulement, Rachel!

— Pourquoi donc revenez-vous, seigneur? Craignez-vous que je sois trop lente à mourir?

— Je ne suis pas un bourreau, madame, mais un mari jaloux de son honneur. Je vous ai enfermée dans cette atalaya pour vous soustraire aux poursuites de don Pedro. Et je viens de traverser ce pays maudit pour m'assurer que vous y étiez toujours en sûreté.

— Je croyais que vous étiez un homme de sang et de violence, messire Burdett, répliqua la jeune femme avec un sourire de mépris, mais non un homme de ruse et de mensonge. Si vous m'avez entraînée ici, c'est que vous m'avez condamnée à mourir. A quoi sert de feindre avec votre victime? Etiez-vous si jaloux de votre honneur, quand vous m'avez mis au doigt votre anneau, dans l'église de Bordeaux, en échange de deux baronnies?

Le sang monta au visage du tard-venu.

— Que m'importait le passé! reprit-il avec violence; mais du moment que vous portiez mon nom, je ne voulais pas souffrir que vous en fissiez un objet de risée. Vous avez raison, Rachel, il vaut mieux être franc. Je vous avais condamnée à mourir ici; c'était mon droit.

— Merci à vous, seigneur, dit Rachel, de n'avoir pas porté sur moi une main violente, et de m'avoir octroyé cette mort lente et douce comme un sommeil. J'ai du moins le temps de regarder le ciel et de me réconcilier avec Dieu.

La résignation de la jeune femme sembla déconcerter Burdett, qui eût mieux aimé des imprécations et des menaces.

— Il est cependant cruel, reprit-il encore, de mourir seule, oubliée, abandonnée, dans ce silence qui vous enveloppe déjà comme un suaire.

— Abandonnée! répéta-t-elle. Ne voyez-vous donc pas ces pauvres oiseaux, avec lesquels je partage le pain que vous m'avez laissé. Ils m'aiment déjà, mais ils n'auront pas longtemps à m'aimer!

— Oui, je vois à votre pâleur que les vapeurs des marais de la huerta commencent déjà à glacer votre sang; mais il est temps encore d'échapper à leur influence, madame. Vraiment j'ai pitié de vous. Mais pourquoi m'avoir si opiniâtrément refusé d'avouer devant monseigneur le prince de Galles que vous aviez été enfermée avec le roi don Pedro dans le morabethin?

— Pourquoi? dit-elle avec un effort qui couvrit d'une plaque rouge ses joues blanches comme la neige, parce que c'était mettre en péril la couronne de don Pedro, et que ma vie n'est rien à côté d'un si grand intérêt! Avez-vous donc pu croire que je serais la dénonciatrice du seul homme que j'aie jamais aimé! Est-ce moi qui dois le perdre?

— Vous avouez donc votre crime ! s'écria le tard-venu, les yeux étincelans de rage.

— Pourquoi ne l'avouerai-je pas devant vous, messire? Oui, j'ai vu don Pedro, et c'est le souvenir de cette heure de joie qui me donne le courage de mourir. Oui, il m'a rappelé le souvenir du passé ; oui, il a voulu me forcer à vous quitter pour chercher à l'alcazar un asile contre vos insultes et votre vengeance, car il vous connaît, Tom Burdett.

— Malheureuse ! vous vous accusez vous-même ! dit-il en portant la main à la croix de son épée par un geste involontaire.

— Mais j'ai résisté aux prières de don Pedro, à sa douleur, à ses reproches, quoique je l'aime autant que je vous méprise; j'ai refoulé mon amour au fond de mon cœur, prêt à se briser sous l'effort, afin de rester fidèle non à vous, messire, mais à mon devoir et à mon serment.

— Pourtant vous avez fui, comme une coupable, devant vos juges?

— Je n'ai pas fui, messire. Don Pedro m'a entraînée; ce n'était pas moi d'ailleurs que je voulais sauver ; c'était lui. Je le rendais déjà assez malheureux sans le flétrir encore aux yeux de son peuple et de ses alliés.

— Mais, pourquoi donc vous croirai-je, madame ! répliqua d'une voix sombre le tard-venu. Quelle est la femme adultère qui ne sache forger un de ces contes ridicules? Vous avez accepté l'entrevue que vous demandait votre amant, vous êtes restée enfermée avec lui dans le morabethin, comme une courtisane, tandis que le mezouar en brisait la porte; vous avez eu peur de la honte publique, et vous vous êtes traînée lâchement aux pieds de la Mauresque Aïxa, votre rivale. Voilà la vérité, n'est-ce pas? Je suis donc en droit de me venger !

— Faites, messire, dit la jeune femme avec douceur. Je ne vous accuse pas ; je ne me plains pas. Je souffre sans me révolter contre votre justice.

Et elle leva vers le ciel son regard humide de larmes.

— Bien ! reprit Tom Burdett de plus en plus irrité ; je conçois que vous ayez hâte de mourir, puisque vous êtes séparée pour toujours de celui que vous aimez. Mais après m'être vengé de vous, son tour viendra, madame ; car si vous venez, vous, de me confesser votre trahison, de son côté votre royal amant vient de me disgracier. Il m'a fait chasser de l'alcazar, non parce que j'ai laissé fuir don Enrique, non parce que mon noble maître le prince Noir a rendu la liberté au capitaine Bertrand Duguesclin, mais parce que je n'ai pas voulu faire trafic de mon honneur, comme il l'espérait sans doute.

— Bertrand est libre ! murmura en frissonnant Rachel, qui parut plus effrayée de cette nouvelle que des menaces qui la concernaient. Oh ! que Dieu sauve don Pedro de ce redoutable ennemi !

— Ainsi, ta pensée va toujours vers cet homme, misérable femme ! s'écria Burdett furieux ; mais tu seras bientôt forcée de l'oublier. Je redeviens sans pitié. Ton amour insolent me brave comme une insulte. Que cette flamme adultère que tu as religieusement gardée au fond de ton cœur s'éteigne donc avec ton dernier soupir !

Et s'éloignant, après avoir jeté sur Rachel un regard ironique et menaçant, il se dirigea vers la porte cintrée. Mais là il s'arrêta, espérant qu'effrayée de sa colère elle implorerait sa pitié et tenterait de le retenir.

La jeune recluse avait déjà recommencé son rêve ; elle ne proféra pas une plainte, elle resta calme et impassible dans sa douleur.

Ésaü, témoin muet de cette scène, avait recueilli avec angoisse jusqu'aux moindres paroles de la fille de Samuel. Le voile que Aïxa avait épaissi sur ses yeux se déchirait. Il comprenait que le noble cœur de Rachel n'avait pas changé.

Il avait honte de s'être laissé prendre aux astucieux mensonges de la Mauresque, et lui qui était venu avec tant de haine pour perdre la maîtresse du roi, sentait sa haine se fondre en adoration. Il eût donné sa vie à l'instant pour la sauver.

Cependant l'intention de Burdett n'était pas de s'éloigner ainsi. Au milieu de ses emportemens, il n'oubliait pas le but de son pénible et périlleux voyage.

Revenant donc vers Rachel à pas lents, il attacha sur elle ses yeux d'oiseau de proie, qui n'avaient plus le don d'effrayer cette recluse patiente et résignée. Il restait singulièrement surpris, lui devant qui des populations effrayées s'étaient agenouillées en tremblant, d'être vaincu par la résistance d'une femme frêle et mourante qu'il eût brisée dans sa main, mais qui puisait un indomptable courage dans la conscience de son honneur et dans le dédain suprême de la mort.

— Vous devez bien me haïr, malgré votre feinte résignation, lui dit-il enfin avec un sourire d'espion et de tourmenteur, car je vous arrache à cette heure à la plus merveilleuse destinée que puisse ambitionner le cœur d'une femme. Si vous n'étiez pas la femme d'un pauvre baron gallois, don Pedro pourrait aujourd'hui vous serrer librement dans ses bras. Reine ou favorite, vous verriez les grands à vos pieds. Votre vie s'écoulerait en joies et en fêtes. Pour vous brilleraient les plus splendides parures, pour vous s'épanouiraient les fleurs aux doux parfums qui vous rendraient plus belle encore aux yeux de votre amant. Son lot à lui, ce seraient les guerres et les assauts victorieux dont il reviendrait plus grand et plus honoré ; ce seraient les grâces accordées sur un regard ou un sourire suppliant de vous, et qui vous rendraient don Pedro plus cher. Pendant qu'il se ferait craindre, vous le feriez aimer ; à côté de sa justice, vous apporteriez votre charité. Vous seriez aumônière au pauvre paysan ruiné par les collecteurs, au matelot invalide, au soldat mutilé, qui béniraient le roi en votre nom. Vous feriez le règne de don Pedro plus glorieux et plus éclatant que celui de ses pères, car vous forceriez la haine à se taire. N'avez-vous pas fait quelquefois ce rêve, madame?

Rachel ne put s'empêcher de regarder le tard-venu avec surprise. Était-ce bien lui qui tenait cet étrange langage? Comment ce grossier soudard avait-il pu deviner les songes généreux caressés par la pensée d'une femme que l'amour exaltait ? Hélas ! la ténacité d'un intérêt cupide avait seul doué l'esprit de Tom Burdett de cette merveilleuse clairvoyance.

— Vous devez bien me haïr, reprit-il, puisque je suis l'obstacle qui ruine ce beau rêve ! Parfois, n'est-ce pas, vous souhaitez, comme don Pedro, qu'un coup du pic de fer de Perez m'abatte de cheval, que la flèche de Diego Lopez fouille le défaut de ma cuirasse, que la faux de Ruy tranche mon cou de taureau ! Vous trouvez que je suis un chevalier par trop invulnérable !

Cette fois, la recluse tressaillit d'indignation, et une fugitive rougeur colora de nouveau ses joues pâles.

— Au nom du Dieu vivant ! répliqua-t-elle, jamais cette impure et honteuse pensée n'a troublé le fond de mon cœur ! Mais pourquoi venez-vous me tourmenter avec l'image d'un bonheur impossible ? Oui, la vie aurait pu être belle pour moi; je puis regretter ce rêve d'amour, sans crime et sans vœu sacrilége ! Hélas ! ne m'est-il pas permis d'oublier, en me repliant dans ma pensée, que mes heures sont comptées, et que les miasmes empoisonnés de la huerta ne pardonnent jamais.

— Ce rêve d'amour, dit froidement le tard-venu, peut encore devenir une réalité, Rachel ! La jeune femme sentit son cœur se serrer sous une étreinte aiguë comme si elle allait étouffer. Elle était si faible qu'un éblouissement aveugla ses yeux d'un nuage pourpre. — Pourquoi renoncer à ce sort enivrant ? continua Burdett ; comment ne regretteriez-vous pas de mourir en laissant derrière vous ce bonheur attendu depuis le jour où vous avez vu don Pedro vous protéger contre l'insolence de don Enrique ? Non. Vous vous trompez vous-même. Ce n'est pas quand on est jeune et belle comme vous qu'on peut envisager la

mort sans terreur. Le cœur se révolte contre cette résignation violente.

— Je ne vous comprends plus, messire, dit Rachel éperdue. N'est-ce pas une cruauté inutile que de chercher à m'inspirer de vains regrets, à rallumer en moi l'amour de la vie au moment où je tâche d'oublier les liens qui m'attachent à ce monde pour penser uniquement à l'avenir immortel?

— Me comprendrez-vous mieux lorsque je vous dirai : Rachel, vous pouvez encore revoir don Pedro et entendre cette voix à laquelle votre âme est soumise ; les obstacles qui vous séparent peuvent se briser sans crime.

La recluse frissonna de tous ses membres.

— Pourquoi railler ainsi, Tom Burdett? Pourquoi me torturer si lâchement? laissez-moi ; laissez-moi seule ; laissez-moi oublier ; ne me forcez pas à regretter la vie, si vous ne voulez pas que je meure dans le blasphème et le désespoir.

Le rusé tard-venu sourit, car il avait amené la malheureuse femme à l'état de marasme et de prostration auquel il voulait la réduire.

— Je vous obéis, madame, reprit-il alors d'une voix ferme et sonore ; mais avant de m'éloigner pour toujours, je veux vous proposer un marché. Si vous le refusez, votre désir sera accompli : vous mourrez ici en regardant le ciel! La recluse, involontairement agitée par un vague espoir, releva avec un effort pénible sa tête inclinée comme celle d'un cygne, et attacha sur le baron gallois un regard étonné. — Écoutez, je serai bref, continua-t-il; ma disgrâce entraîne ma ruine entière; or, vous pouvez m'aider à reconquérir une fortune plus grande que celle dont un caprice de votre royal amant a tari la source. A ce prix, je vous rends la vie, la liberté, et je fais casser notre mariage par le saint-père.

— Je reverrais don Pedro! s'écria faiblement Rachel. Hélas! il est trop tard, messire. J'ai compté, moi, les longues heures pendant lesquelles je me suis enivrée des vapeurs mortelles de la huerta.

— Oh! malheur à toi, Aïxa! malheur à toi qui m'as trompé, murmura Esaü en frissonnant.

— Qui sait! dit Burdett. La force de la jeunesse peut lutter victorieusement contre les premières langueurs de cet air vénéneux.

— Je reverrais Pedro! répéta-t-elle les yeux fixés sur la fenêtre, comme si elle y voyait flotter une chère apparition. Mais avez-vous cru que j'étais seule dans l'*atalaya*, Tom Burdett? Non. Je n'ai pas cessé d'entendre la voix de don Pedro dans le souffle du vent, d'apercevoir son image dans ces flammes bleues qui dansent la nuit sur la surface du lac. Puis revenant à elle et passant sa main mignonne et amaigrie sur son front, comme pour rappeler sa pensée : — Mais quel est donc ce marché dont vous parliez, messire! un marché honteux qui cache un piége, sans doute?

— Non, répliqua-t-il. Vous souvenez-vous, madame, que pour m'être introduit, caché au fond d'un coffre, dans l'alcazar, j'allais être pendu aux créneaux de ce palais, lorsque votre père me sauva de la corde en m'avançant une rançon de vingt mille marabolins.

— Je m'en souviens, messire.

— Mais le bon Samuel ne prête rien pour rien. Je dus lui abandonner pour gage la fameuse table d'or.

— Que vous aviez robée à don Pedro. Je m'en souviens aussi, messire.

— Il est sûr que le roi de Castille ne m'en avait pas fait don et largesse. Mais je l'avais gagnée de bonne guerre. Eh bien! je veux aujourd'hui rentrer en possession de ce beau gage, qui est un trésor vraiment royal. Et si Samuel veut me le rendre, je lui rendrai sa fille en échange. Voilà le marché!

— Je reconnais là votre générosité, Tom Burdett, dit Rachel en essayant vainement de se lever, mais mon père m'a maudite depuis que j'ai abjuré la foi de mes ancêtres, et il n'aura pas pitié de celle qu'il ne nomme plus sa fille.

— Mon majordome a vu Samuel Ben-Levi, répondit le tard-venu, et le digne vieillard n'attend qu'un message de vous, une preuve de votre repentir, un appel à sa tendresse, pour sacrifier sa fortune à votre salut. Écrivez deux mots sur ce parchemin et vous reverrez don Pedro.

— A quoi bon! murmura-t-elle en repoussant doucement la feuille de parchemin ; la fièvre fait déjà trembler ma main, et je ne pourrais écrire. Je ne veux pas d'ailleurs abuser de la faiblesse de mon père. Je ne veux pas le dépouiller de son bien pour allonger de quelques jours la vie d'une créature qui sent déjà le venin mortel glacer son cœur.

— Trêve à cette folle résistance, interrompit le tard-venu furieux, si vous ne voulez être mon mauvais génie! Allons, écrivez! Quelques mots suffiront, et je conduirai votre main s'il le faut.

— Arracher à Samuel la table d'or, c'est lui arracher l'âme, répliqua Rachel. Je ne veux pas lui causer cette dernière angoisse.

— Vous ne voulez pas? mais moi je veux, entendez-vous! s'écria Tom Burdett en frappant la table du poing. Madame, je vous ordonne d'écrire!

— Et moi, reprit-elle d'une voix calme et lente, je vous déclare que je n'écrirai pas.

— Je saurai bien vous y contraindre, créature entêtée, dit le baron en saisissant d'une main le bras de la jeune recluse et de l'autre le parchemin.

— Oh! vous pouvez me tordre la main et la broyer dans la vôtre, mais cette torture ne me forcera pas d'obéir!

— Prends garde! rugit le tard-venu. Le caprice d'une femme est impuissant à changer la volonté d'un capitaine qui a commandé le sac et le pillage de plus de dix couvens de nonnes.

Les yeux du lépreux flamboyèrent. Cédant à un accès de vertige, il voulut s'élancer dans la chambre, mais les branches du palmier fléchirent sous ses pieds, et il revint à la raison.

— Oh! vous disposez de ma vie, messire, répondit Rachel, mais à cette heure, voyez-vous, je ne puis plus avoir peur que de Dieu, mon juge suprême.

— Mais puisque tu as la hardiesse de me braver ainsi, pauvre femme, pourquoi donc tes dents s'entre-choquent-elles à se briser? Pourquoi tes jambes tremblent-elles au point de ne pouvoir te soutenir? demanda le tard-venu avec un accent de cruelle raillerie.

— C'est la fièvre des marais, seigneur, et non une lâche terreur qui me fait frissonner, dit la recluse avec une angélique résignation.

— Est-ce la fièvre aussi qui pâlit tes lèvres, qui éteint ta voix, qui rend ton regard si terne et si morne? poursuivit-il. Oh! ta fierté fléchit enfin...

— Non, messire, ce n'est pas encore la crainte qui me courbe ainsi devant vous. Mais on est bien faible, bien abattu, quand depuis de longues heures on a faim.

— Tu as faim, Rachel, répéta-t-il durement. Oh! c'est là en effet un horrible supplice... et je puis le faire cesser, car j'ai apporté des provisions à l'atalaya... mais prends garde! si tu persistes à refuser d'écrire à ton père, je laisserai la faim venir en aide à la fièvre et achever son œuvre. Souviens-toi que nul ne connaît ton asile...

— Vous voulez dire ma prison, Tom Burdett.

— Et que je puis t'y laisser mourir de langueur sans que don Pedro lui-même ose me demander compte de ta disparition.

— Je le sais, répliqua Rachel avec un profond détachement de toutes choses.

— Quelqu'un t'en demandera compte, féroce routier! murmura le lépreux. Si je ne puis sauver la fille de Ben-Levi, du moins je la vengerai.

Le tard-venu fixa sur la recluse un regard implacable.

— Avant que je m'éloigne, madame, reprit-il d'une voix frémissante de colère, avant que cette porte se ferme sur vous comme la pierre d'un tombeau, je vous le demande pour la dernière fois : voulez-vous écrire à votre père?

Elle ne daigna plus répondre. — Je pars alors, Rachel, dit-il debout sur le seuil de la porte et étendant la main vers elle. N'accuse donc que toi de ta terrible destinée; je t'ai ouvert une voie de salut, tu as refusé ma pitié, tu t'es jugée et condamnée toi-même. Demain, ce soir, dans une heure peut-être, tu te repentiras et tu verras tomber l'orgueil qui soutient ton âme. Tu m'appelleras comme ton sauveur, mais il ne sera plus temps. La faim crispera tes entrailles, et tu ne trouveras pas une racine sauvage à broyer sous tes dents, pour calmer cette torture. La fièvre desséchera ton gosier, et tu désireras en vain une goutte d'eau pour tromper la soif ardente qui te dévorera. Tu en seras réduite à boire tes propres larmes, le vertige te gagnera, et tu tomberas inanimée sur la pierre, sans qu'une main se tende vers toi pour te secourir; tu expireras dans les convulsions d'une lente et horrible agonie, et ton corps restera abandonné sans sépulture.

Après avoir lancé cette imprécation infâme sur la malheureuse recluse, Tom Burdett allait fermer la porte, lorsqu'au milieu du silence, que troublait seul le cri monotone des grillons et des cigales, il entendit résonner distinctement les pas pressés d'un cheval.

Craignant que son palefroi, qu'il avait laissé au bord du ravin, ne se fût enfui après avoir rompu sa longe, il courut précipitamment à la fenêtre, mais il le vit à la place où il l'avait attaché.

Cependant l'écho de la vallée continuait d'apporter jusqu'à lui ce bruit de pas alarmans; et bientôt il aperçut un cavalier qui venait de longer le petit lac aux eaux stagnantes, et qui poussait sa monture dans la direction de l'*atalaya*.

Esaü, masqué par le feuillage du palmier gigantesque, et Burdett, caché dans l'embrasure de la fenêtre, cherchaient à distinguer les traits du nouveau venu, et le cœur de ces deux hommes battait violemment. Le baron gallois maudissait l'arrivée de ce fâcheux visiteur. Le lépreux la bénissait au contraire. Pour l'un c'était un obstacle, pour l'autre un secours inespéré.

Cependant le cavalier était arrivé au haut de la colline, et, voyant un cheval attaché aux branches d'un des sycomores qui surgissaient du ravin, il mit pied à terre, et traversant avec hardiesse le tronc d'arbre tremblant sous son poids, il alla heurter à la porte de toute la force de ses gros poings carrés.

En attendant qu'on vînt lui ouvrir, il s'adossa au mur, ôta son sombrero aux larges bords, et essuya la sueur qui perlait à son front, quoiqu'il ne fût vêtu que d'un simple pourpoint de drap gris usé, et ne portât ni cotte de mailles, ni épée; mais en traversant les plaines désertes qui entouraient l'*atalaya*, il s'était plongé dans un véritable bain de feu.

Au moment où l'étranger ôta son large sombrero, Burdett et Esaü reconnurent en lui, à leur grand étonnement, le capitaine Bertrand Duguesclin.

Le lépreux conçut aussitôt la résolution de prévenir secrètement le héros breton de ce qui se passait dans l'intérieur du donjon mauresque, mais pendant qu'il cherchait le moyen d'exécuter ce projet, le tard-venu avait déjà audacieusement ouvert la porte à messire Bertrand.

— Par saint Yves! s'écria Duguesclin, qui recula d'un pas en se trouvant face à face avec son ennemi, je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici, beau sire!

— Ni moi à vous recevoir dans cette vieille citadelle, répondit le baron gallois en s'efforçant de cacher sous un sourire le tremblement de ses lèvres. N'importe! Soyez le bienvenu, mon prisonnier. Entre gens de guerre, l'hospitalité ne se refuse pas.

— Oui, mais elle ne s'accepte pas toujours, dit Bertrand, incapable de dissimuler sa pensée. Vous m'avez juré hier une promesse de haine qui n'est pas de nature à m'inspirer une confiance sans bornes dans votre hospitalité.

— Bah! répliqua Tom Burdett d'un air de fausse bonhomie; dans la colère, vous le savez, on lâche la bride à un torrent de menaces qu'on serait bien fâché d'exécuter. Et franchement j'ai déjà tout oublié.

— Vous êtes bien généreux, messire, dit en riant Duguesclin, mais, que voulez-vous! j'ai meilleure mémoire.

— D'ailleurs une fois entré sous mon toit, interrompit le tard-venu, vous devenez sacré pour moi, car vous êtes mon hôte.

— Je ne dis pas non; cependant j'ai bien envie d'aller chercher gîte ailleurs.

Et Bertrand fit mine de rebrousser chemin.

— Par la queue fourchue du diable! s'écria Burdett, vous êtes bien le plus entêté Breton que je sache. Hier, je voulais vous chasser de votre prison, et vous vous êtes obstiné à y rester; aujourd'hui, je veux vous forcer à rester, et vous voulez partir. Faites donc à votre gré; mais je dois charitablement vous avertir que ce serait peine et sueur perdues de chercher dans toute cette plaine ardente un autre abri que les épaisses murailles de l'*atalaya*.

— Corneboeuf! s'il n'y a pas d'autre abri, il faudra bien que je vous donne la préférence, repartit Bertrand avec son gros rire. J'ai voulu muser un peu dans les champs sans compagnon, pour me bien assurer que monseigneur Édouard de Galles m'avait octroyé une vraie liberté, et je me suis égaré au milieu de marais empestés. Voilà trois heures que je chevauche sous un soleil qui ferait cuire les damnés plus vite que les chaudières bouillonnantes de messire Satanas, sans trouver l'ombre d'une hôtellerie. Quand j'ai aperçu de loin les créneaux rouges de ce donjon, j'ai cru voir la porte du paradis, car je suis exténué de fatigue et de faim.

— Vous avez faim? dit le tard-venu en comprimant la joie sinistre qui envahissait son cœur. Eh bien! vous partagerez nos frugales provisions.

— La faim est, dit-on mauvaise conseillère, murmura le défiant Breton.

— Vos routiers disent aussi qu'il ne faut jamais bouder contre son ventre, messire Bertrand, surtout quand on a chevauché tout une matinée au grand air et au grand soleil. Montez donc, compaing, et vous trouverez là-haut un visage de connaissance.

— Vous n'êtes donc pas seul ici, seigneur baron!

— Non, dit sèchement Burdett; cette *atalaya* abandonnée est l'asile que j'ai choisi à madame Rachel pour la soustraire aux poursuites du roi de Castille.

— Oh! ce n'est pas moi qui dénoncerai à don Pedro ce crime de haute trahison, repartit Bertrand en souriant. Mais je suis un chevalier assez mal taillé pour deviser avec les dames et leur tenir compagnie, et je crains que la châtelaine de ce donjon ne fasse triste visage au dogue de Bretagne.

— Rachel fera bon accueil à mon hôte, messire. Montez donc; je fais faire préparer notre repas d'ermites, et je vous rejoindrai.

Duguesclin, dont les soupçons étaient dissipés, se mit à gravir tranquillement les marches branlantes de l'escalier tournant.

Le tard-venu ne l'eut pas plutôt vu disparaître qu'au lieu de s'occuper du repas promis à l'affamé Breton, il s'élança hors de la tour, et, tirant sur lui la porte, il la ferma à double tour, au moment où le bon capitaine entrait dans la chambre de la recluse.

— Miséricorde! s'écria Rachel frappée comme d'un coup de foudre à l'aspect de Bertrand Duguesclin. Par quel miracle avez-vous pu entrer dans l'*atalaya*?

— Par un miracle bien naturel, madame, répondit le Breton étonné. Messire Tom Burdett m'y a offert l'hospitalité.

— Alors vous êtes perdu et condamné comme moi, seigneur!

— Que voulez-vous dire? demanda-t-il avec inquiétude.

— Votre ennemi vous a emprisonné par ruse dans ce donjon, où vous mourrez comme moi de faim, si la fièvre des marais de la huerta vous épargne! dit Rachel d'une voix éteinte.

— Oh ! mais je ne me laisserai pas enfermer et torturer comme une femme ! s'écria Duguesclin.

— Messire Bertrand ! hurla du dehors la voix retentissante du tard-venu.

Le Breton s'élança vers la fenêtre.

— Mon cher hôte, continua Burdett, dont les yeux brillaient d'une joie féroce, vous avouerez que je ne suis pas un mari jaloux. Je laisse la vertueuse châtelaine de l'*atalaya* avec un aventureux et courtois batailleur qui pourra la sauver de la mort !

— Oh ! déloyal et traître chevalier, s'écria Duguesclin en le menaçant du poing, si avec l'aide de Dieu et de mon saint patron je puis m'échapper de cet antre, je te tuerai comme un chien.

— Je ne suis ni traître, ni félon, repartit le baron gallois en enfourchant sa monture ; je t'ai prévenu que je me vengerais de toi, et je tiens ma parole.

— Je tâcherai de tenir aussi la mienne, couard routier !

— Bah ! dit Burdett en ricanant ; je suis sûr que dans quatre jours, si je reviens visiter l'*atalaya*, vous aurez tout oublié.

Puis, labourant de ses éperons le ventre de son palefroi, il s'éloigna au galop.

Par la foi-Dieu ! il est parti, s'écria Bertrand. Sortir de la tour de l'Or hier pour venir aujourd'hui me fourrer dans ce guêpier, franchement, c'est jouer de malheur !

XI

COMMENT LE MARI DE DAME TIPHAINE SE MONTRA COURTOIS CHEVALIER ET LE LÉPREUX RECONNAISSANT.

Le bon chevalier restait fort désagréablement surpris de la fuite de Tom Burdett ; mais en se retournant il aperçut devant lui la recluse immobile et pâle comme la mort, qui semblait le regarder sans le voir et l'écouter sans l'entendre :

— Que disais-je donc ? reprit-il ; la journée est heureuse, au contraire, car cette pauvre femme serait sans doute morte dans ce vilain donjon sans aide et sans secours, et je parviendrai peut-être à la sauver. Du courage, madame, continua-t-il en pressant entre ses grosses mains calleuses la main fine et blanche de Rachel, je sais mieux batailler et faire brèche aux murs que prêcher ; mais, si à Dieu plaît ! je vous ferai sortir de cette aire de vautour.

— Sortir de l'*atalaya !* s'écria la recluse en reculant avec une sorte d'effroi ; oh ! non, non, messire ; je vous en supplie ; je sens que je vais bientôt mourir. La vie se retire peu à peu de mon cœur...

— Mais vous abandonner si Dieu me permet de vous sauver, ce serait un crime, madame, répondit avec force Duguesclin.

— Non, puisque les vapeurs corrosives de la huerta ont déjà flétri mon sang de leur venin, continua-t-elle d'une voix plaintive. D'ailleurs, la mort est l'oubli de toutes choses, et je voudrais oublier. Oh ! messire, il faudrait être méchant et cruel pour me rejeter sans pitié dans cette vie, dont chaque heure est marquée pour moi par une crise de désespoir et de larmes.

— Oubliez-vous donc, madame, tous ceux qui vous aiment, tous ceux que vous aimez ?

— Hélas ! ma vie ne peut plus leur être utile. Mon père m'a maudite, bon seigneur ! Me sauverez-vous pour que je puisse revoir don Pedro ? Mais je ne veux pas trahir mon devoir. Je suis séparée de lui à jamais...

— Savez-vous bien, pauvre femme, interrompit Bertrand, touché de cette résistance, que votre fatale résolution peut avoir sur mon salut une maligne influence ?

— Sur votre salut, messire ! répéta Rachel, en jetant vers le capitaine breton un regard vague et incertain.

— Eh ! sans doute, reprit brusquement Duguesclin, car s'il s'agissait de vous sauver, rien ne me serait impossible. Je me sentirais doué d'une volonté opiniâtre et d'une puissance surhumaine. Dussé-je laisser mes ongles aux pierres de ces murailles et les rougir de mon sang, je vous tirerais de ce tombeau, noble dame. Mais si je travaille seulement pour ma délivrance, si je suis poursuivi surtout par cette pensée qu'il me faudra abandonner ici, seule et mourante, une pauvre femme à qui je suis redevable de la vie, car vous aviez reconnu le dogue sous son déguisement de meunier lorsqu'il dîna avec don Pedro dans l'alcazar, je n'aurai peut-être ni le courage ni la force de faire bonne besogne.

— Il faut cependant vous hâter, messire Bertrand, dit la recluse d'une voix affaiblie, et ne pas laisser à la faim et à la fièvre des marais le temps d'user votre force et votre énergie... N'attendez pas que votre main soit de glace et que votre tête soit en feu, ajouta-t-elle en portant ses deux mains à son front brûlant ; n'attendez pas que, par une étrange hallucination, des formes bizarres et vacillantes passent sans relâche devant vos yeux. Et elle cherchait d'une main tremblante la muraille. N'attendez pas que vos genoux chancellent et fléchissent comme je sens les miens chanceler et fléchir... car alors vous seriez perdu.

Et s'affaissant sur elle-même, elle tomba auprès de son grabat.

Bertrand la releva aussitôt, et un instant il crut soutenir une morte dans ses bras.

— De l'eau ! de l'eau, par pitié ! murmura enfin Rachel.

— Oh ! demandez-moi mon sang, s'écria Duguesclin avec désespoir ; mais il n'y a pas une goutte d'eau dans l'*atalaya !*

— De l'eau ! répéta encore la voix haletante de la recluse. Oh ! la soif, quelle torture ! Burdett me l'avait bien dit.

Duguesclin, le rude batailleur, sentit une larme trembler au coin de sa paupière. Il avait le cœur navré.

— Oh ! la verrai-je donc s'éteindre et trépasser dans mes bras, murmura-t-il.

— Si vous avez pitié de moi, messire Bertrand, dit Rachel d'une voix si faible qu'il fut obligé de s'agenouiller devant elle afin de recueillir une à une ses paroles, si vous voulez que je meure plus tranquille, promettez-moi d'exaucer ma dernière prière.

— Par saint Yves ! madame, puis-je vous rien refuser de ce qui n'entache pas mon honneur de chevalier ? Mais ne désespérez pas ! je souffre de vos tortures comme une femme, moi que les assauts et les mêlées mettent en joie. Oh ! il faut que je vous sauve malgré vous !

— Oubliez-moi, hardi Bertrand ! Mais si vous sortez sain et sauf de cette tour, voici le seul et généreux service que je vous demande : Allez trouver don Pedro.

— Don Pedro ! répéta Duguesclin en laissant échapper involontairement un geste de surprise.

— Vous l'avez juré ! murmura-t-elle en le regardant avec des yeux inquiets et noyés de larmes.

— Écoutez, madame, dit le Breton après un instant d'hésitation, s'il ne s'agit que de porter au roi un message d'adieu, j'irai... mais n'espérez pas dans le fond de votre âme me faire oublier ma haine contre ce tyran. Ce serait un vœu insensé, car je suis engagé par serment à sauver la cause de don Enrique.

— Pourtant don Pedro est l'héritier légitime, et son frère n'est qu'un bâtard félon, répliqua Rachel dont les yeux se rallumèrent d'une flamme soudaine et fiévreuse, car elle puisait dans la défense de son amant une force et une animation passagères.

— Mais cet héritier légitime a violé les droits des nobles et les priviléges de l'Église... Il a versé le sang des plus illustres seigneurs de Castille...

— Tous ces orgueilleux ricos-hombres étaient les oppresseurs du peuple.

— Les prélats, les barons et les chevaliers, honteux de ses crimes, l'ont déclaré indigne de régner.

— Les bénédictions des pauvres gens ont été mieux écoutées de Dieu, qui lui a rendu son trône.

— Les grands du royaume l'ont flétri du surnom de Cruel.

— Le peuple l'a honoré du surnom de Justicier.

— Comme vous l'aimez, pauvre femme!

— Oh! s'écria Rachel avec une exaltation et une ferveur profondes, si je pouvais après la mort l'aimer encore, emporter comme un trésor mon amour dans la tombe; si mon âme pouvait veiller sur don Pedro; s'il m'était donné seulement de toucher votre cœur, messire, et de faire de son ennemi le plus terrible son défenseur, oh! comme je mourrais heureuse. Mais hélas! votre pitié pour moi ne le protégera pas.

Puis, comme épuisée par ce suprême effort, la recluse, qui s'était un instant soulevée sur ses genoux, retomba de nouveau défaillante sur son lit de feuilles sèches.

— Madame, dit alors Duguesclin, entraîné par cet appel déchirant, puisque vous le voulez, et quoi qu'il m'en coûte beaucoup, j'irai trouver le roi. Je ne suis pas, après tout, un bourreau comme ce lâche Tom Burdett. Mais que dirai-je à don Pedro?

— Vous lui direz, reprit-elle avec un sourire navrant, que vous m'avez vue mourir. Vous lui direz que ma dernière pensée, ma dernière parole, mon dernier souffle ont été pour lui! Puis, appuyant contre ses lèvres ardentes de fièvre la main du bon chevalier: — Vous lui direz enfin, que j'ai baisé votre main, afin qu'elle ne puisse jamais se tourner, armée du poignard, de la lance ou de l'épée, contre lui!

Duguesclin tressaillit.

— Rachel, ce que vous demandez là est impossible! s'écria-t-il.

—Oh! je sais bien que vous ne pouvez cesser d'être l'ennemi de don Pedro, poursuivit-elle d'une voix si douce et si touchante que le cœur du Breton se serra; mais promettez-moi seulement, pendant que je puis encore vous entendre, de ne pas tuer de votre main et de ne pas laisser livrer à la hache de Juan le velu le seigneur que j'ai aimé. Capitaine de don Enrique, vous briserez sans doute le trône du roi don Pedro; mais chevalier loyal, ne frappez pas le roi vaincu. Si le bâtard l'emporte, en souvenir de ma prière d'agonie tâchez d'obtenir pour don Pedro la vie sauve, fût-ce au prix de l'exil ou de la prison!

— Oh! comme vous l'aimez, Rachel! murmura Bertrand, plus attendri qu'il ne voulait le paraître.

— Mais si vous me refusez, ajouta-t-elle avec une agitation convulsive, je ne prierai pas Dieu pour votre salut, messire; mais je le prierai de nous faire mourir ici ensemble. *L'atalaya* garde à cette heure le plus redoutable ennemi de don Pedro, et si vous ne devez en sortir que pour la perte de ce malheureux roi, soyez maudit Bertrand Duguesclin.

Le capitaine breton la regardait avec une anxiété visible. La haine et la pitié se heurtaient dans son cœur. Enfin un sourire de joie naïve dérida son visage sombre.

— Rachel il faut que vous viviez, dit-il d'une voix émue, afin de me rappeler l'engagement que je vais prendre envers vous. De cette condition suprême dépendra l'accomplissement de ma promesse.

— Vous aussi, murmura-t-elle avec épouvante, vous voulez me rattacher à cette vie plus lourde à porter que la chaîne de fer des captifs!

— J'ai une dette à vous payer, madame, et Bertrand n'a jamais été ingrat. Vous ne m'avez pas dénoncé à don Pedro quand j'ai dîné avec lui sous la casque blanche d'un meunier. Eh bien! je vous jure que la vie de don Pedro me sera sacrée tant que vous serez vivante, Rachel, tant que vos larmes et vos prières pourront me forcer à tenir ma parole. L'homme qui est si noblement aimé mérite de vivre, et s'il est vaincu, je demanderai à don Enrique, pour prix de mes services et de mon dévouement, la grâce, c'est-à-dire la vie de son frère. Mais si vous mourez, madame, si votre souvenir seul peut se jeter entre le roi de Castille et le dogue de Bretagne, je me regarderai comme délié de mon serment. Que le Dieu qui peina en croix, et le troisième jour ressuscita, me soit témoin!

Rachel frissonnait comme la feuille chassée par l'orage en entendant cette promesse, mais une grande joie apaisait le trouble de son cœur. Il lui semblait que la parole de Duguesclin, comme une armure enchantée, rendait son amant invulnérable.

— Oh! s'il en est ainsi, je vous obéirai, messire, reprit-elle d'une voix qu'elle essayait en vain de rendre calme: oui, je vivrai, je veux vivre; vous me faites peur de la mort, vous me rendez lâche. Merci à vous, Bertrand Duguesclin, et que Dieu vous récompense de votre générosité!

— Voilà de bonnes paroles, répondit-il. Ce n'est pas le courage maintenant qui me manquera pour vous sauver, car il ne faut pas rester enfermés plus longtemps dans ce donjon de magicien. Trêve aux paroles, et à l'œuvre.

— Je vais prier Dieu de vous venir en aide, bon chevalier, dit la recluse avec un faible sourire.

Le Breton, quittant alors Rachel, descendit rapidement l'escalier, traversa une petite salle voûtée, et s'arrêta devant une porte de chêne massif, doublée de lames de fer reliées au bois par d'énormes clous à tête carrée. Puis, saisissant de ses robustes mains les verrous intérieurs, il essaya de l'ébranler, mais elle ne bougea pas, malgré les violentes secousses qu'il lui imprimait.

Il comprit aussitôt qu'il n'y avait que deux moyens à tenter: il fallait, ou faire une tranchée sous la porte même, ou desceller les gonds; mais, pour mettre ce moyen à exécution, il n'avait pas même un poignard.

Il explora vainement les murailles, dans l'espoir d'y trouver quelque crampon de fer. On eût dit que le maître de *L'atalaya* avait eu soin d'enlever d'avance tout ce qui pouvait servir à une tentative d'évasion.

Duguesclin, dans son ardeur impatiente, s'irritait de tant de retards, et il commençait à tourner dans sa cage comme le lion prisonnier, en étouffant entre ses lèvres serrées quelques imprécations malsonnantes, lorsque son regard tomba sur le verrou dont il s'était déjà servi pour essayer d'ébranler la porte.

C'était un rouleau de fer qui avait à peu près dix pouces de long. Bertrand jeta un cri de joie; puis se ruant sur la porte, il s'accrocha au verrou et le tordit lentement sous la pression de ses mains formidables. Après quelques minutes d'un effort inouï le rouleau de fer fut arraché, et le capitaine s'agenouillant devant le seuil, voulut aussitôt attaquer le massif de briques sur lequel reposait la porte.

Malheureusement le verrou dont il était armé se trouvait rond des deux bouts, et le temps avait tellement durci le ciment qui unissait les briques, qu'il fut impossible de l'entamer.

Il se décida alors à desceller les gonds.

La pierre, gercée en divers endroits, semblaient devoir favoriser la réussite de ce nouveau plan; cependant après une heure de travail acharné, Bertrand n'était encore parvenu qu'à égréner un pouce de pierre, et ses mains déchirées ruisselaient de sang; la sueur mondait tout son corps, et une soif ardente brûlait son gosier.

Il s'arrêta, haletant, et compara la besogne faite à celle qui lui restait à faire. Un profond découragement s'empara de lui, et il comprit qu'il n'aurait jamais la force d'aller jusqu'au bout. La porte avait deux gonds.

Cependant, en songeant à Rachel, qu'il avait juré de sauver; en songeant à Tom Burdett qui s'était joué de lui, il sentit l'énergie remonter à son cœur, et ramassant son outil, il se remit courageusement à l'œuvre avec ses mains dépouillées et saignantes.

Ce ne fut qu'après avoir attaqué et limé la pierre pendant trois heures que le premier gond céda; mais le Bre-

ton était à bout de forces. La faim et la soif l'avaient affaibli au point que l'outil tomba de ses mains, au moment où il voulut continuer ce rude travail.

Il lui sembla que, dans cet étroit espace où tournoyait sans cesse en nuage la poussière des briques et du ciment, l'air manquait à sa robuste poitrine.

Désespéré et dompté par la fatigue, il remonta d'un pas lourd, chancelant, engourdi, à la chambre où il avait laissé Rachel. Il trouva la jeune femme enfouie dans son grabat de feuilles, la tête appuyée sur ses genoux qu'elle entourait de ses bras amaigris par la souffrance, ses longs cheveux déroulés sur ses épaules. Elle tremblait convulsivement, et sa respiration pénible et bruyante trahissait la violence de la fièvre.

Duguesclin détourna les yeux de la pauvre recluse et se traînant jusqu'à la fenêtre pour aspirer un peu d'air, il se laissa choir sur un escabeau. Bientôt un voile s'étendit devant ses yeux, de bizarres carillons tintèrent à ses oreilles, et une profonde torpeur engourdit tout son être Les miasmes de la huerta n'épargnaient pas plus le rude et andacieux chevalier que la douce et belle Rachel.

Cependant le Breton se sentit tout à coup sous l'influence d'un vertige singulier; il lui sembla dans son sommeil funeste entendre d'abord autour de *l'atalaya* des cris confus, puis des clefs grincer dans les serrures, des bruits de pas résonner, et enfin des voix connues de lui murmurer son nom.

Ce que Bertrand prenait pour un rêve était une réalité. Voici ce qui c'était passé depuis la fuite du tard-venu.

Ésaü en voyant ce dernier s'éloigner de toute la vitesse de son palefroi, s'était aussitôt laissé glisser du haut du palmier qui lui avait servi de refuge. Puis, sautant sur la monture du capitaine breton, il s'était lancé à la poursuite de Burdett, qui n'avait sur lui que quelques minutes d'avance.

Le baron, en entendant derrière lui le galop d'un cheval, au milieu de cette solitude, et lorsqu'il avait si adroitement emprisonné Duguesclin dans l'atalaya, ressentit une émotion qui ressemblait à la peur et tourna brusquement la tête.

— A nous deux maintenant, hardi compagnon ! s'écria le lépreux en se dressant sur ses larges étriers et en poussant un éclat de rire qui fit grimacer son horrible visage.

Tom Burdett resta comme terrifié à l'aspect de cet étrange adversaire, et faillit lâcher les rênes de son palefroi qui ralentit sa course.

— Merci, redouté capitaine, reprit Ésaü. Attends-moi, car je suis curieux de jouter des mains avec un chevalier qui vient de museler le dogue de Brotagne et de torturer une femme mourante, comme un vrai mécréant. Tu es bien armé, n'est-ce pas? et tu ne refuseras pas de me prêter un de tes poignards pour entrer en lice?

Et il pressa l'élan de son cheval.

Le tard-venu, qui était armé en guerre, essaya de sourire en regardant l'ennemi hideux mais dépourvu d'armes qui le menaçait.

— Viens donc ! répliqua-t-il d'une voix altérée. Il est ordonné par les édits de courir sus aux chiens et aux lépreux errans; si tu oses venir à portée de mon épée, j'aurai bientôt gagné le guerdon promis à ceux qui leur ont fait bonne chasse.

Burdett était d'une vaillance inconlestée.

Si Ésau Manassès eût reculé, peut être l'eût-il poursuivi à son tour; mais, dans cette lutte, le lépreux était exalté par l'avantage de l'agression, et le baron gallois découragé par l'audace extraordinaire de ce cavalier demi-nu qui osait s'attaquer à lui, malgré sa force et ses armes.

De plus dans son esprit vulgaire fermentait comme chez tous ces routiers sans honneur et sans foi qui formaient les compagnies de tard-venus, un grossier levain de superstition qui paralysait encore sa témérité habituelle.

Il frissonna donc involontairement en regardant le lépreux arriver sur lui, plus semblable à un monstrueux démon qu'à une créature humaine.

Ésaü était effrayant à voir, avec son caban haillonné, effrangé, effiloché qui flottait au vent, avec ses longs cheveux tordus en tresses gluantes, avec ses yeux qui flamboyaient comme deux charbons ardens sur sa face marbrée de taches pourpres et verdâtres.

Il allait atteindre le tard-venu.

Tout à coup, ce dernier laissa échapper un cri d'épouvante, et, se penchant en avant, rendant les rênes à son palefroi, il lui enfonça les éperons dans le ventre et se mit à fuir.

Le cheval broyait sous ses pieds et faisait voler derrière lui le gravier du chemin.

Ésaü le suivait de si près qu'il était presque aveuglé par cette pluie de sable et de terre.

Tom Burdett retournait de temps en temps la tête ; à sa pâleur livide, à la contraction des muscles de son visage, le lépreux s'apercevait aisément qu'il fuyait dominé et poussé par une invincible terreur.

Aucun obstacle ne pouvait l'arrêter dans la rapidité de sa course, car, pour lui, le danger n'était pas en avant ; il était en arrière.

Son cheval, déchiré par l'éperon, bondit par-dessus les ravins qui se creusent devant lui, et rompt du poitrail les haies hérissées d'épines. Pour plonger dans les marécages des rizières ou pour glisser comme une raie de feu le long des descentes rapides, Burdett se reploie à la façon des Arabes. Parfois le mirage du soleil dresse devant lui les découpures fantastiques d'un rocher blanchi de neige, et il se renverse pour éviter le choc.

Tout se confond et s'agite à ses yeux effarés. La plaine de sable et les marais deviennent une mer phosphorescente dont l'écume jaillit en langues de flamme aux flancs de son cheval. Tantôt il est enveloppé d'un nuage de poussière qui le cache et lui borne l'horizon; tantôt il sort du tourbillon pour voir les bois d'oliviers danser des rondes étranges, les collines fuir devant lui, les tours lointaines vaciller comme des soudards ivres.

Le cheval d'Ésaü le suit toujours dans sa course effrénée. Debout sur ses étriers, ne touchant plus aux franges de la housse, le lépreux fend le vent. Il semble que l'instinct des deux animaux flaire et partage la haine ou la terreur de leurs maîtres. Le vent d'Afrique siffle comme un concert de serpens, et poursuit le baron gallois en poussant le hideux ennemi qui le gagne peu à peu de vitesse.

Tom Burdett n'ose plus retourner la tête, car il entend haleter la respiration rauque de l'homme comme une menace, car il sent ses épaules baignées par le souffle du cheval, qui semblable à deux jets de vapeur, jaillit de ses naseaux brûlans.

Déjà la bête irritée, jarrets tendus, crinière échevelée, va mordre de ses dents blanches et aiguës, qui grincent et qui bavent, la croupe fumante du palefroi de Burdett, dont les forces s'exténuent en écarts furieux qui briseraient les membres d'un moins robuste écuyer.

Encore un instant et le cheval d'Ésaü va croiser son cou sur le cou du palefroi épuisé.

— Que veux-tu donc de moi misérable lépreux? s'écria alors le tard-venu d'une voix qui révèle sa terreur.

— Les clefs de l'atalaya, mon maître, repond Ésaü en arrêtant son cheval pour respirer un instant.

— Viens donc me les arracher ! dit Burdett qui s'apercevant de cette faute, lâche toute la bride à son palefroi et lui raye le poitrail de la pointe de son poignard.

— Patience ! Je ne suis pas encore las tortureur de femmes ! répliqua Ésaü. Ah ! tu ne crains pas de jouter corps à corps avec moi d'être étreint par les bras d'un lépreux ! Tu es vraiment un courageux chevalier, Tom Burdett.

Puis, supposant que le vent qui vient s'engouffrer dans le capuchon et les plis de son caban déguenillé entrave sa course, il se dépouille de ce sordide vêtement, sous lequel il apparaît nu depuis la tête jusqu'à la ceinture.

— Regarde-moi, noble baron, s'écrie-t-il alors en rica-

nant. Moi aussi je me suis revêtu de ma meilleure armure de combat!

Le tard-venu jette un regard louche derrière lui, pour mesurer la distance qui le sépare encore de son adversaire; mais quand il voit les épaules, la poitrine et les bras du lépreux, tatoués de plaies vives, il pousse un cri d'horreur, et, par un mouvement instinctif, il tire son épée.

— Prends garde! lui crie Ésaü en saisissant un couteau caché dans sa ceinture de cuir fauve; car, si tu sais jouer de l'estramaçon, je sais, moi, lancer le couteau dans une orange à soixante pas, comme le plus adroit bravache de Séville.

Tom Burdett remet en frissonnant son arme au fourreau. Il obéit à cette voix impérieuse; il a peur, il est perdu.

Se couchant sur la crinière de son cheval, Ésaü allonge la main pour saisir le fuyard par les plis de son burnous que le vent chasse et fait flotter derrière lui.

Penché lui-même en avant pour échapper à cette terrible étreinte, Tom Burdett ne peut détacher ses yeux de la main gonflée et livide qui se tend vers son manteau.

A les voir courir ainsi, on eût dit que l'un était l'ombre de l'autre.

Enfin, arrivé à l'angle d'un petit bois d'oliviers qui longeait le Guadalquivir, le baron lança brusquement son cheval vers la droite. Au même instant, celui d'Ésaü trébucha contre un tronc d'arbre, et alla s'abattre à dix pas.

Burdett se crut sauvé, et il salua d'un éclat de rire triomphant la chute de son ennemi. A son tour, il ralentit imprudemment la course de son palefroi.

Le lépreux, étourdi et meurtri, se releva péniblement, sans proférer une seule plainte; puis il feignit de chanceler en essayant de marcher. Le tard-venu riait toujours et laissait son ennemi se rapprocher, comme pour le narguer. Tout à coup Ésaü s'élança en bonds furieux jusqu'à lui, et, au moment où Burdett surpris enfonçait de nouveau les éperons dans le ventre de son cheval, le lépreux sautant en croupe enlaça de ses bras le corps de son adversaire et tenta de le renverser. Serré comme dans un étau, Burdett ne pouvait faire usage ni du poignard ni de l'épée, mais, profitant de ce que ses mains restaient libres, au lieu de lutter contre Ésaü, il tira vivement de sa poche les clefs de l'atalaya et les jeta dans le fleuve, dont un pêcheur côtoyait le bord avec sa barque en chantant un joyeux refrain populaire.

— Va les chercher maintenant au fond de l'eau, maudit ladre! s'écria le tard-venu.

Exaspéré et fou de rage, Ésaü étendit ses bras; puis, saisissant d'une main crispée son couteau, il en frappa Burdett en pleine poitrine; mais la lame se brisa sur la cotte de mailles dont celui-ci avait eu la précaution de se cuirasser.

Le cheval énervé de fatigue se cabra, puis, ployant les jarrets, il tomba en arrière et roula sur ses deux cavaliers.

Ésaü parvint à se relever par un effort suprême: et contenant sous son genou le tard-venu, qui, brisé par la chute, épouvanté de la colère silencieuse de son ennemi, criait d'une voix sourde:

— Grâce et merci! il appuya sur les lèvres de ce fier baron une main sanglante pour étouffer ses cris, tandis que de l'autre il cherchait à s'emparer de son poignard:

— Grâce! hurla encore Tom Burdett.

— As-tu fait grâce à Rachel? répliqua le lépreux inexorable.

En ce moment, le cheval qui se débattait sur le sol se releva soudainement et reprit sa course enragée, entraînant après lui son maître, dont le pied s'était engagé dans l'étrier. Le misérable appela alors à l'aide avec des hurlemens et des clameurs déchirantes; mais Ésaü, regardant filer le long du fleuve ce corps pantelant, heurté aux graviers et aux buissons épineux:

— Dieu m'épargne là un vilain office, murmura-t-il avec un triste sourire. Va donc à la garde de Dieu, Tom Burdett! Quant à moi, j'ai tes condamnés à sauver.

Puis il rebroussa chemin, dans l'espoir de retrouver les clefs de l'atalaya, et, en jetant sur la berge des regards inquiets, il arriva bientôt à l'endroit où le pêcheur dont nous avons parlé se disposait à aborder.

Mais à sa vue, le pêcheur, médiocrement rassuré, s'empressa de pousser sa barque au large.

— Eh! mon maître, lui dit Ésaü, as-tu peur que je veuille te rober ta pêche ou tes filets?

— Arrière, lépreux! s'écria le marinier en reculant toujours; n'espère pas sauter dans ma barque comme tu as sauté tout à l'heure en croupe de ce pauvre chevalier.

Et il s'arma d'un long croc, qu'il brandit belliqueusement pour dissimuler sa profonde terreur.

— N'as-tu pas vu ce chevalier jeter dans le fleuve le joyau que je voulais lui arracher? demanda brusquement le lépreux, sans daigner prendre garde à l'attitude menaçante de son interlocuteur.

— Des clefs rouillées! c'est là ce que tu appelles un joyau, ladre damné! répliqua le pêcheur en gagnant toujours au large.

— Tu les as donc vues tomber? s'écria Ésaü, le cœur oppressé de doute et d'espoir.

— Et je les ai même retirées de l'eau à l'aide de mon croc, répondit le prudent rameur, qui reculait toujours.

— Oh! qui que tu sois, ne t'éloigne pas sans m'entendre, reprit le lépreux d'une voix suppliante. Tu as vu qu'au risque de ma vie je voulais arracher ces clefs au cavalier que je poursuivais. Si tu me les rends, tu peux compter sur un guerdon royal.

— La promesse est avenante, mais le promettеur a pauvre mine, dit ironiquement le pêcheur en arrêtant sa barque. Peux-tu me fournir un gage de cette bonne aubaine, misérable lépreux, toi qui ne portes pas même sur ton dos ton barrillet, et ta cliquette à ta ceinture?

— Écoute-moi donc! s'écria Ésaü éperdu de douleur, et étendant la main dans la direction de l'atalaya. — Vois-tu d'ici les créneaux de ce donjon mauresque?

— Certes, il faudrait être aveugle pour ne pas les voir, foi de Bouchard! dit le pêcheur.

— Eh bien! dans cette vieille forteresse qui s'élève au milieu de la huerta aux vapeurs empoisonnées, est enfermée une femme au visage et au cœur d'ange. Or, pour la vie de cette femme, notre seigneur don Pedro donnerait son anneau royal.

— Don Pedro! répéta Bouchard en haussant les épaules, mais je ne suis pas le varlet de don Pedro, damné ladre! Qu'il envoie à l'atalaya ses pages et ses écuyers pour délivrer cette belle dame, si elle lui tient tant au cœur!

— Mais il ne s'agit pas de don Pedro, reprit Ésaü exaspéré: je le hais autant que tu peux le haïr, honnête Bouchard; mais si cette pauvre créature n'est pas tirée de ce sépulcre demain, ce soir peut-être elle mourra de fièvre et de faim.

— Je ne me mêle pas des affaires du roi de Castille, dit l'entêté pêcheur: il n'aurait qu'à le trouver mauvais et à me faire serrer le cou avec un collier de chanvre, en guise d'anneau royal.

— Poltron! murmura le lépreux indigné. Puis jetant un regard morne sur une petite éminence de sable contre laquelle le cheval du tard-venu venait de s'abattre pour ne plus se relever: — Ainsi, ajouta-t-il, tu es aussi dur de cœur que ce baron infâme qui vient d'être atteint par la justice de Dieu. Puisse le ciel t'octroyer la même récompense!

— Quel est donc le nom de ce chevalier? demanda curieusement Bouchard. Il faut qu'il soit bien lâche pour fuir devant un lépreux harassé et blessé.

Et en même temps il continua à pousser sa barque en arrière.

— Oui, il a été lâche, répliqua Ésaü accablé, lâche comme tous les loups à face humaine qui n'ont pas honte

de menacer et de frapper une femme. Pourtant, il est renommé pour son intrépidité féroce. Son nom seul a épouvanté et soumis des villes. Ce lâche, c'est le terrible capitaine des écorcheurs, Tom Burdett.

— Tom Burdett! répéta le pêcheur en bondissant de surprise dans sa barque, qui oscilla, — le gouverneur de la tour de l'Or, le geôlier de notre grand capitaine Duguesclin.

— Le geôlier de Duguesclin, dit Ésaü, de ce généreux chevalier qui, lui aussi, a lutté contre moi; mais le dogue de Bretagne n'a pas eu peur du lépreux; il m'a étreint corps à corps, et quand j'ai été vaincu, il m'a accordé merci. Aurais-tu donc combattu sous la bannière de messire Bertrand, digne pêcheur? ajouta-t-il avec un vague espoir.

— Non, mais je l'ai regardé combattre? répondit maître Bouchard embarrassé. Et je puis dire que c'est le plus rude besogneur du monde, la hache d'armes et l'estramaçon au poing.

— Eh bien! tout hardi qu'il est, s'écria le lépreux avec un accent d'ironie amère, il va sans doute, grâce à ton entêtement, mourir empoisonné par les miasmes des marais, dans ce maudit donjon où il est enfermé avec la fille de Samuel Ben-Levi.

— Tripes et panse! que ne le disais-tu plus tôt, ladre insensé! dit Bouchard en pâlissant. Et oubliant toute circonspection, il se mit à ramer vigoureusement vers le bord, en grommelant: — Dieu ne permettra pas que messire Bertrand meure de faim par ma faute à moi, qui pendant dix années ai fait métier de vendre à boire et à manger à tout venant. La barque toucha la rive et le pêcheur sauta sur la berge. — Du moment qu'il s'agit de sauver ce grand capitaine, je t'appartiens corps et âme! dit-il, beau d'exaltation, à Ésaü; je suis à toi à la vie et à la mort, nous sommes frères d'armes. Seulement, reste à distance, si tu portes intérêt à ma santé.

— Oh! Rachel et Duguesclin sont sauvés! s'écria le lépreux en joignant les mains avec une expression fervente. Mais comment pourrons-nous nous procurer des vivres?

— Des vivres! ma barque en est approvisionnée, dit Bouchard, sans compter deux outres d'excellent vin de Murcie, grâce aux doublons à l'effigie de don Enrique qui m'ont été prodigués hier par un haut et puissant seigneur.

— Ainsi tu te charges de ce fardeau, maître, demanda Ésaü.

— Non pas! répliqua le pêcheur. Ton cheval se baigne et s'abreuve dans le fleuve depuis que nous devisons ensemble. Ce bain doit l'avoir délassé, et il aura bien la force de porter les provisions.

Maître Bouchard ne perdit plus de temps en paroles; il attacha son escarcelle à sa ceinture, amarra la barque à un lentisque de la berge, chargea le cheval, et, le tirant par la bride, se mit en marche vers l'atalaya. Quant à Ésaü, après avoir bu dans le creux de sa main quelques gorgées d'eau pour étancher sa soif ardente, il revêtit son caban déchiré et souillé de sang, puis il suivit péniblement de ses pieds meurtris l'ancien hôtelier.

Au bout d'une heure de marche ils parvinrent au donjon mauresque, dont maître Bouchard ouvrit facilement la porte massive avec les clefs qu'il avait repêchées. Ils montèrent rapidement l'escalier, et le bon Angevin pénétra impétueusement dans la chambre où gisaient presque asphyxiés Rachel et Bertrand, en criant à tue-tête:

— A la rescousse, Notre-Dame Gueselin!

Ésaü resta immobile sur le seuil, n'osant approcher, le cœur glacé, en voyant étendue, inanimée, blanche comme une morte sur son grabat, la femme qui était l'idolâtrie de son âme. L'aspect de ce visage charmant, malgré l'empreinte de la souffrance, le transportait dans le passé de sa jeunesse, vaillante, passionnée, ambitieuse, et lui faisait oublier comme un songe la triste misère de sa vie présente. Il revoyait, dans un éblouissement qui faisait bouillonner tout son sang, les heures radieuses où il était l'humble et joyeux apprenti de Samuel Ben-Levi, et où sa main touchait en frissonnant la main de la douce Rachel. Comme il souffrait, à cette heure, de ne pouvoir l'approcher, car il était un malheur vivant, de n'oser la regarder qu'à la dérobée, de loin, et grâce à l'état de stupeur et d'anéantissement dans lequel elle était plongée! Si elle rouvrait les yeux, il sentait qu'il devrait fuir pour lui cacher le hideux spectacle de sa difformité. Il se haïssait lui-même en pensant qu'il était un objet d'horreur pour Rachel. Des larmes séchaient sur sa paupière brûlante. Il enviait plus que jamais le bonheur de cet homme dont un baiser eût sans doute réveillé la pauvre enfant de cet engourdissement funeste. Oh! pour avoir le droit d'effleurer d'un pareil baiser la main froide et pendante de la recluse, il se disait qu'il accepterait l'éternité de l'enfer, de cet enfer dont son agonie de lépreux lui faisait pressentir les supplices.

Cependant Bouchard avait couru au capitaine breton en lui criant:

— Secouez ce sommeil qui annonce la mort, messire! réveillez-vous!

Puis il lui mouilla les tempes avec de l'eau, et chercha à faire glisser entre ses dents serrées quelques gouttes de vin de Murcie.

Bertrand poussa enfin un soupir, et, rouvrant les yeux avec effort, promena autour de lui des regards troubles et étonnés; il aperçut Rachel toujours évanouie, et repoussant avec douceur maître Bouchard:

— Mon gars, lui dit-il, veux-tu donc passer pour un discourtois compagnon? Tu délaisses cette jeune femme pour soigner un méchant dogue comme moi! Allons! répare ton erreur.

L'Angevin, humilié de la réprimande, s'élança vers la recluse, et d'une main lui soutenant la tête, de l'autre il lui versa un peu de vin dans la bouche. Ce cordial la ranima, et à son tour elle rouvrit les yeux en poussant un gémissement sourd.

— Merci! merci! murmura-t-elle. Qui donc est venu à notre aide? Je ne reconnais pas la voix de don Pedro. Oh! tout se mêle devant mes yeux. Est-ce encore un rêve? Et, fixant son regard vers la porte cintrée, elle aperçut Ésaü. Le misérable était hideux comme les plus difformes fantômes évoqués par le cauchemar. Ses yeux étincelaient, attachés sur la jeune femme avec cette expression surnaturelle qui doit dilater les yeux du naufragé en regardant s'éloigner, ballottée par les flots, la planche de salut échappée à ses doigts raidis. — Oh! l'affreuse vision! s'écria Rachel avec un geste de dégoût et de frayeur. Puis elle ferma ses paupières en ajoutant: Oui, je rêve, je rêve toujours, n'est-ce pas?

Le lépreux trembla de tout son corps. Une grosse larme roula dans le coin de son œil, une larme de sang. Il eut froid, lui dont les plaies brûlaient la chair. Il sentit cette parole terrible lui mordre et lui fendre le cœur comme une dent de fer. Il se cacha dans l'embrasure de la porte.

— O Rachel, je vous fais peur, n'est-ce pas! je vous fais peur, moi qui vous aime plus que mon Dieu, et cet aveu vous épouvante davantage encore. Rassurez-vous! ouvrez les yeux; vous ne me verrez pas. Vous entendrez ma voix seulement, et si vous m'ordonnez de me taire, je me tairai. Ma voix est devenue rauque et vous ne la reconnaîtrez pas. Je vous dirai donc mon nom, pour que vous cessiez de trembler même au bruit de mes paroles. Je me nommais autrefois Ésaü Manassès.

— Ésaü! répéta la recluse avec angoisse; et pourquoi donc êtes-vous venu ici? Est-ce pour me voir mourir misérablement, fidèle à cet amour que tu maudissais?

Le lépreux étouffa un rire convulsif qui ressemblait à une plainte désespérée.

— Vous me demandez pourquoi je suis venu ici, Rachel; je comprends. Vous ne pouvez pas croire qu'un misérable, laid, effrayant, horrible comme je suis, un monstre enfin, ose penser à vous, qui êtes si belle, si douce, si

gracieuse, à moins de vouloir vous nuire. Un lépreux ! ça doit être malfaisant comme un reptile. Il faut le tuer ou s'écarter de lui avec dégoût. Comment le cœur qui bat dans ce corps incessamment torturé ne serait-il pas imprégné de fiel ? Pourtant Rachel, je suis venu pour vous sauver. Vous aurez regret d'être sauvée par moi, je le sens bien ; mais pourquoi m'envier cette dernière joie ! N'est-ce pas assez douloureux pour votre compagnon d'enfance de ne pouvoir s'approcher de vous et d'être réduit à vous sauver par l'aide d'un étranger. Ce Français peut, lui, vous toucher de sa main. Son haleine ne vous souille pas; vous lui dites merci ! vous lui souriez ! Oh ! que ne puis-je lui acheter son bonheur au prix d'une éternité de souffrances. Mais il ne m'est donné de voir que le frisson et l'horreur sur votre visage, Rachel. La recluse émue poussa un profond soupir. — En vous regardant tout à l'heure, reprit-il d'une voix si plaintive et si soumise qu'elle paraissait douce, j'ai contemplé toute la vie de bonheur que j'avais rêvé avec vous et dont vous m'avez exilé. Et comme il la vit tressaillir : — Pardon, ajouta-t-il. Cela vous fait honte, je le vois, de vous sentir touchée par ma pensée, et de passer même comme une vision dans mes nuits de rêves qui me font supporter les misères du jour !

Rachel, attendrie de plus en plus, surmonta la répugnance que lui inspirait la vue du lépreux, et elle murmura :

— Pauvre Esaü, à vous aussi je veux dire merci !

— Dieu vivant ! vous me plaignez, s'écria Esaü. Oh ! ce seul mot est un baume sur mes plaies dévorantes. Sachez donc pourquoi je me suis résigné à vivre dans cet état de douleur et de dégradation, Rachel. Tant que vous vivrez, je veux vivre. Si vous mouriez, je mourrais pour vous suivre. Depuis la cruelle sentence de don Pedro, j'ai cru vous haïr souvent. Mais je m'apercevais bientôt que ma haine n'était que de l'amour aigri et jaloux, et que je ne supportais cette vie honteuse que dans l'espoir de vous servir. Aujourd'hui je vous ai sauvée et vous avez plaint le lépreux. Je suis trop payé !

Pendant que le malheureux laissait ainsi échapper le secret de son cœur, maître Bouchard était revenu vers Duguesclin et lui avait versé à boire dans sa gourde avec un zèle que le Breton le supplia de ralentir.

— Par saint-Yves ! lui dit Bertrand lorsqu'il sentit le sang circuler rapidement dans ses veines, comment t'appelles-tu, honnête gars ?

— Bouchard l'Angevin, mon capitaine, et je remercie fort ce pauvre ladre de m'avoir appelé à votre aide !

— Bouchard ? répéta Duguesclin en cherchant dans son souvenir.

— Avez-vous oublié le pèlerin d'Auray, l'hôtelier de Séville, le vivandier de Navarette, messire, ou, si vous aimez mieux, le rameur qui a sauvé don Furique et le comte de Mexia en croyant vous sauver vous-même ?

— Ce n'était que partie remise à ce qu'il paraît, dit le Breton en souriant. Et il tendit sa main à Bouchard, qui la pressa sur ses lèvres, et s'écria de nouveau avec enthousiasme :

— A la rescousse ! Notre-Dame Duguesclin !

— Et toi, pauvre mézeau, reprit Bertrand en se tournant vers Esaü, ne nous demandes-tu pas largesse pour ton généreux secours ?

— Vous ne me devez rien, messire, dit vivement ce dernier, car c'est moi qui viens de vous payer ma dette. Je suis ce lépreux téméraire contre lequel vous n'avez pas craint de lutter sans armes dans l'aqueduc de Séville. Vous m'avez renversé sous votre genou. Et alors, au lieu de me tuer comme un chien, moi qui suis moins qu'un chien, vous avez été miséricordieux comme votre seigneur et Dieu Jésus-Christ. De vos mains hardies, vous m'avez adossé à la muraille, vous avez désaltéré ma gorge en feu avec l'eau de mon barillet, et enfin, bravant la poursuite des genétaires maures, vous m'avez emporté sur vos robustes épaules jusqu'au seuil de la leproserie, quand l'irruption des eaux inondait déjà l'aqueduc. Vous avez peut-être oublié votre héroïque charité, messire Bertrand, mais moi je m'en suis souvenu.

— Je connais beaucoup de seigneurs et de chevaliers qui n'auraient pas eu si bonne mémoire que toi, Esaü Manassès, reprit Duguesclin, touché de cette noble réponse. Souviens-toi aussi que tu as désormais un ami dans le capitaine des compagnies blanches.

— Il est temps de partir, dit vivement le lépreux en voyant les joues de la recluse se couvrir d'une rougeur fébrile. Emportez madame *Rachel* dans vos bras, messire Bertrand. Quant à moi, je marcherai en avant et je vous servirai de guide. Il faut qu'avant la fin du jour nous soyons hors de la huerta.

Le Breton, qui avait recouvré ses forces, se leva aussitôt et transporta Rachel jusqu'à l'endroit où son cheval piaffait et hennissait d'impatience. Il sauta en selle, et, ayant placé devant lui la jeune femme, tandis qu'Esaü s'élançait en avant, il dit avec ferveur :

— Merci à Dieu et à mon saint patron, qui m'ont sauvé en logeant tant de courage et de reconnaissance dans le cœur d'un lépreux.

XII

MORABETHIN.

Le soleil dorait de ses derniers reflets les plaines de la huerta ; il se couchait dans un lit de pourpre frangé de noirs nuages raréfiés par la chaleur, qui allaient retomber sur la terre en vapeurs méphitiques pendant la nuit ; de la surface des marécages s'élevaient en bourdonnant des myriades d'insectes.

Sur la lisière de cette sauvage région errait avec anxiété une femme enveloppée dans sa mante blanche africaine, ses regards restaient tournés avec une opiniâtre fixité dans la direction de la huerta :

— Voici venir la nuit, murmurait-elle, et il n'est pas encore de retour.

C'était Aixa qui attendait impatiemment l'arrivée d'Esaü, car elle avait hâte de savoir si elle était enfin vengée.

Sa haine avait grandi de tous les obstacles qu'elle avait rencontrés, de toutes les déceptions qu'elle avait subies, de toutes les hontes qui l'avaient avilie.

D'ailleurs elle comprenait qu'il ne s'agissait plus de creuser, comme autrefois, lentement, dans l'ombre, une embûche hasardeuse sous les pas de sa rivale. Il fallait atteindre Rachel d'un coup prompt et hardi ou renoncer à cette vengeance passionnément rêvée.

Le prince de Galles allait partir, et ce départ était le premier échec qui devait ébranler la puissance mal affermie de don Pedro.

Dès qu'il serait abandonné par son allié, le roi, qu'entouraient de traîtres conseillers, ne tarderait pas à se perdre ; mais si Rachel, qui avait été jusqu'alors son ange gardien, se rapprochait de lui, elle veillerait sans doute sur le salut de son amant avec cette clairvoyance du cœur qui vaut mieux souvent que la force des épées. Aixa redoutait surtout, dans la fille de Ben-Levi, ce dévouement et cette générosité qui étaient toute sa puissance. Elle était jalouse de ternir l'honneur de Rachel, comme si cette flétrissure eût pu effacer la honte dont le mépriser l'avait flétrie elle-même dans l'enceinte du marabout.

Elle maudissait d'autant plus la lenteur d'Esaü, qu'elle se défiait toujours du souvenir d'amour qui couvait dans le cœur du misérable.

Lasse de cette course agitée et stérile comme l'inquiétude de son âme, elle s'accroupit enfin derrière un buis-

son de nopals, et pencha son oreille vers le sable, afin d'interroger jusqu'au moindre bruit.

Tout à coup elle entendit comme un fourmillement de pas qui clapotaient dans un marécage entouré d'une ceinture de lauriers roses à peu de distance de sa hutte. Elle crut d'abord que c'étaient quelques hérons qui s'ébattaient au milieu des joncs. Mais bientôt une sourde rumeur succéda à ce bruit singulier, et la Mauresque, après avoir écouté avec attention, reconnut dans cette rumeur l'expression d'une prière que des voix confuses murmuraient en chœur.

Plus étonnée qu'effrayée, elle se leva, et retenant son haleine, elle s'approcha mystérieusement du marécage.

Elle resta immobile de surprise en voyant briller derrière le feuillage des lauriers roses des yeux inquiets comme ceux de chasseurs à l'affût, et tournés dans la direction de Séville.

Elle continua d'avancer silencieusement, en se cachant derrière les broussailles dont était hérissée la lisière de la huerta, et les paroles qu'échangeaient à voix basse les hommes cachés dans le marécage parvinrent jusqu'à elle.

—Frère, dit l'un d'eux dont les dents s'entre-choquaient, n'avons-nous pas assez souffert ?

— Es-tu las, Éphraïm, avant d'avoir travaillé à la vigne du Seigneur et coupé le mauvais cep? répondit sévèrement une voix qui ne sembla pas inconnue à Aïxa.

— Non, répondit le premier. Dites-moi d'aller arracher cette ivraie de chair, cette grenade parfumée qui n'est que cendres au milieu d'une armée de chevaliers, et j'irai. Je ne sentirai pas couler mon sang. Je briserai les épées de ma poitrine jusqu'à ce que j'aie jeté la pierre consacrée au front de l'idole! mais rester toujours caché lâchement... c'est douter de la protection du Dieu vivant.

— Tu parles comme un chevalier gonym et non comme un pieux lévite, reprit amèrement le vieillard. Contiens mieux ton cœur, Éphraïm, et étouffe ta voix trop fière et trop hardie.

Le jeune homme, confus de la leçon, garda le silence; mais un autre reprit aussitôt :

— Nous sommes cependant exténués de fatigue, frère. Proscrits, poursuivis depuis notre entrée en Espagne, errans sans cesse sur les hauts lieux et dans les déserts, nous sommes à bout de forces. Nous n'avons pas mangé depuis vingt heures.

— Le Seigneur nous a préparés par le jeûne et la prière au sacrifice, Jacob, répondit le vieillard, et en vérité, croyez-moi, il fortifiera nos bras et nos cœurs pour l'accomplir.

— Je frissonne et je sue la fièvre, dit encore Éphraïm.

— Qu'importe! répliqua la voix du chef rigide, pourvu que tu ne trembles pas quand il faudra jeter la pierre à la femme amalécite!

Aïxa cherchait à deviner le sens de ces paroles mystérieuses. Un pressentiment lui disait que les menaces des inconnus concernaient sa rivale. Elle rampa jusqu'au pied des lauriers roses.

En ce moment le vieillard releva sa tête sévère et impassible. La Mauresque faillit se trahir par un cri de joie. Elle avait reconnu Sédécias.

— Aujourd'hui, reprit-il, don Pedro est vainqueur de ses ennemis, et la fille du *gaon* croit toucher à l'heure du triomphe, quand elle touche à l'heure de la mort.

Mais pour la frapper il faut que nous puissions nous cacher dans Séville, observa Jacob, et Nathan ne revient pas, lui qui depuis quatre longues heures est parti pour demander l'asile à Samuel Ben-Levi.

— Samuel n'oserait cependant nous trahir, dit Sédécias d'une voix altérée ; il tentera peut-être de sauver sa fille, mais il ne vendra pas au tyran des frères proscrits.

— D'ailleurs! dit un autre lévite, nous pouvons lui cacher le but de notre voyage et lui laisser croire que nous avons pardonné.

— Éléazar, oses-tu nous proposer d'user de ruse et de mensonge pour servir la cause sacrée? répliqua Éphraïm avec une sourde irritation.

— Éléazar a raison, dit Sédécias d'une voix impérieuse. Le Seigneur a toujours permis à son peuple de tromper l'Amalécite pour mieux le vaincre.

— Qui sait, reprit Jacob. si le *gaon* aura confiance en Nathan, ou s'il voudra le reconnaître comme notre messager! Sédécias eût obtenu plus sûrement l'hospitalité pour nous tous dans la Juiverie de Séville!

— Insensé! les gardiens des portes de la cité ne connaissent-ils pas mon visage ? répliqua le vieillard. Si j'avais essayé d'entrer dans Séville, je vous livrais tous. Espérons et prions Dieu, mes frères!

Un murmure de voix succéda aussitôt à cette exhortation, et la prière recommença.

Les figures hâves et maigres des lévites accusaient une indomptable énergie, un de ces dévouemens fanatiques prêts à faire affronter pour la foi les gibets et les tortures des martyrs. Un enthousiasme farouche exaltait leurs cœurs, car ils ne voyaient que le but et croyaient être agréables à Dieu en versant avec ferveur le sang impur.

Pendant qu'ils priaient, ils entendirent des pas de mules sur la route de la ville, mais la curiosité ne leur fit ni lever les yeux ni interrompre leur prière. Leurs voix baissèrent graduellement et s'éteignirent enfin tout à fait au moment où les voyageurs mettaient pied à terre devant le rideau de lauriers roses. C'étaient deux juifs, à en juger d'après leurs robes à rouelles jaunes et leurs bonnets surmontés d'une corne.

— Le Seigneur nous a exaucés, mes frères, dit gravement Sédécias. Notre maître Samuel Ben-Levi est venu! Puis, écartant doucement les branches des lauriers roses, il saisit la main du gaon : — Samuel, lui dit-il avec amertume, les lévites du Très-Haut sont réduits à se tapir dans un marécage comme des bêtes immondes! Le temps n'est plus où le roi don Pedro faisait pleuvoir sur le peuple aimé de Dieu la manne de ses largesses et de ses faveurs!

Ben-Levi écouta avec froideur ces paroles.

— Pourquoi êtes-vous revenu à Séville, voisin Sédécias, répondit-il après un instant d'hésitation? Ne connaissez-vous pas la rigueur de l'édit porté contre vous?

— Je connais l'édit, Samuel, répliqua le fanatique d'une voix calme.

— Si vous êtes découverts, vous et vos complices, vous serez jetés dans la fosse aux lions de l'alcazar, ainsi que tous ceux qui vous auront donné asile!

— Les prophètes ont bravé ce supplice, et il ne doit pas plus nous effrayer qu'il n'effraya Daniel. Dieu, que nous servons aussi fidèlement que lui, nous protégera comme il l'a protégé! dit Sédécias avec une expression de sombre conviction. Un sourire d'incrédulité effleura les lèvres ridées de Samuel. — D'ailleurs, continua le vieillard, moi seul je suis sujet du cruel don Pedro, et il ne pourra condamner nos frères de Bordeaux, qui relèvent de la justice de leur seigneur suzerain, le prince de Galles.

— Le prince de Galles ne défendra pas des juifs convaincus d'être venus à Séville les mains prêtes pour la violence et le meurtre, répondit Ben-Levi avec un trouble qu'il ne put dissimuler à l'attention soupçonneuse du fanatique.

— Ainsi, tu nous refuses l'hospitalité, reprit ce dernier, tu laisseras tes frères, traqués comme des loups, mourir en te maudissant!

— Ah! vous exigez donc que ce soit moi qui vous introduise secrètement dans la Juiverie, et qui vous donne asile? demanda Samuel d'une voix railleuse.

— Toi seul tu seras à l'abri des soupçons ; le père de Rachel ne sera pas inquiété par les espions de don Pedro.

— Tu dis vrai ; si quelqu'un peut vous sauver, c'est moi. Mais tu as sans doute perdu tout souvenir, Sédécias,

de ce qui s'est passé dans la synagogue de Bordeaux avant mon retour en Espagne ?

Les lévites échangèrent entre eux des regards sombres et inquiets.

— En venant à notre aide, Samuel, dit Sédécias, tu ne fais que suivre les préceptes de notre loi qui nous ordonne de nous secourir les uns les autres.

— Oh ! comme dans cette nuit maudite vous avez froidement regardé mes larmes ! Comme vous avez cruellement raillé le désespoir d'un père qui vous demandait grâce pour son enfant ! Je vous implorais à genoux et vous m'avez repoussé. A mon tour, je serai sans pitié pour vous.

— Ben-Levi ! s'écria alors Sédécias transporté de colère, songe que tu es seul au milieu de nous, et que notre justice peut s'étendre jusqu'à toi.

Samuel sourit dédaigneusement.

— Vous me croyez lâche, car vous m'avez vu, humble et tremblant, me traîner à vos pieds lorsque je voulais sauver ma fille. Mais je sais qu'elle est maintenant à l'abri de votre vengeance, et je ne te crains plus, Sédécias.

— Prends garde, traître ! s'écria le jeune Éphraïm en saisissant la robe du *gaon*. Ton sang payera pour celui de la Madianite.

Samuel se dégagea violemment de cette brusque agression, et s'élança à quelques pas du marécage, les yeux tournés vers les plaines silencieuses de la huerta. Tout à coup il aperçut au loin un cavalier qui chevauchait lentement et qui soutenait entre ses bras une jeune femme placée devant lui. Deux hommes les suivaient à pied.

Il se dirigea aussitôt vers eux, afin d'invoquer leur secours si les lévites tentaient de le poursuivre ; mais il ne tarda pas à s'arrêter, comme si ses pieds s'enfonçaient dans le sol. Ses yeux s'ouvrirent étrangement. Une sueur abondante et glacée inonda tous ses membres. Aux battemens de son cœur il venait de reconnaître Rachel dans cette jeune femme pâle et languissante.

La tête en feu, il se demandait comment il empêcherait sa fille de tomber au milieu de ses bourreaux.

Il revint en chancelant et le visage décomposé vers la haie de lauriers roses, d'où Sédécias et Éphraïm sortaient déjà pour le poursuivre.

Les deux fanatiques mirent la main sur lui. Il tomba agenouillé en murmurant d'une voix suppliante :

— Grâce, mes frères ! grâce ! et je vous obéirai.

— En vérité, dit Sédécias, tu as le cœur d'une femme : tu menaces quand on t'implore, et tu trembles quand on te menace.

— L'esprit du Seigneur m'a éclairé, balbutia Ben-Levi, je me repens ; et, si vous voulez me suivre, je réponds de vous sauver.

— Lève-toi et marche devant nous, dit le vieillard ; si si tu nous trahis, Éphraïm ne laissera pas la trahison impunie.

Samuel se releva et étendit sa main vers le bois de lentisques qui cachait la partie orientale des remparts crénelés de Séville.

— Vous ne sauriez entrer dans cette ville sans être découverts, dit-il. Je vais vous conduire dans un asile où vous pourrez dormir en sûreté cette nuit, et où mes serviteurs vous apporteront des provisions pour réparer l'épuisement de vos forces.

— Quel est cet asile ? demanda Sédécias, dont le visage inspiré devenait de plus en plus sombre.

— Le *morabethin* construit sur les ruines de la vieille mosquée ! répondit Samuel avec une anxieuse impatience, car il regardait d'un œil oblique s'avancer le palefroi qui portait Rachel.

— Le *morabethin !* murmura le fanatique à l'oreille d'Éphraïm, les ruines du temple des infidèles ! Ce serait un lieu agréable au Seigneur pour le sacrifice.

— Le *morabethin !* répéta sourdement Aïxa ; et à ce nom qui lui rappelait un si cruel souvenir, ses yeux brillèrent d'un éclat sauvage.

Les autres lévites sortirent silencieusement du marécage, secouèrent sur le sable leurs sandales et leurs robes souillées de fange, et se dirigèrent à la suite de Samuel vers le bois de lentisques.

Quand ils eurent disparu, la Mauresque se releva avec un sourire triomphant :

— Allez, saints lévites ! guide-les, bon Samuel ! qu'ils vengent Dieu et qu'ils me vengent !

Mais à peine avait-elle laissé échapper cette exclamation, qu'elle aperçut Ésau et le capitaine Bertrand qui chevauchait péniblement en portant comme un précieux fardeau la fille de Ben-Levi.

Aïxa poussa un cri de rage, et, s'élançant vers le lépreux :

— Ainsi, dit-elle d'une voix frémissante, après tant de sermens de vengeance avec lesquels tu m'as abusée, je retrouve cette femme vivante et libre ! Un de ses regards a de nouveau converti ta haine en amour ?

— Je la haïssais parce que je croyais à vos mensonges et à vos accusations, Aïxa, répliqua froidement Ésaü. Après avoir distillé dans mon cœur tout le venin de votre âme, après m'avoir égaré, rendu fou ; après avoir façonné mon esprit au gré de votre passion, vous avez armé ma main d'un couteau, et vous m'avez lancé sur la trace de votre rivale. J'ai obéi, Aïxa ; mais Dieu veillait sur elle, et pour la sauver j'ai brisé la lame de ce couteau sur la cotte de mailles du baron Tom Burdett.

— Son Dieu l'a condamnée, interrompit la Mauresque, et ce que tu n'as pas osé faire, bientôt d'autres le feront. Attends avec patience, Ésaü.

— Oh ! quoique vous ayez juré sa perte, Aïxa, je saurai briser le réseau de vos guet-apens... vous me trouverez partout prêt à me jeter au-devant d'elle comme un bouclier.

— Depuis quand les lépreux entrent-ils à l'alcazar, demanda-t-elle ironiquement.

— Ce n'est pas à l'alcazar que nous la conduisons, madame.

— Où donc alors veut-elle chercher un refuge ?

— Dans la maison de son père, Aïxa.

— Dans la maison du vieux Samuel, répéta la Mauresque en souriant. Si tu es devenu secrètement le pourvoyeur des amours du roi, l'endroit est bien choisi, car avant que la belle Rachel ait eu le temps de recevoir le pardon et le baiser de son père, les frères de lait de don Pedro l'auront transportée de la Juiverie à l'alcazar.

— A l'alcazar ! s'écria Ésaü en tressaillant. Ah ! jamais ! jamais !

Bertrand avait arrêté son cheval et écouté avec attention les dernières paroles d'Aïxa.

— Cette femme dit vrai ! reprit-il ; Rachel dans la maison de Samuel Ben-Levi sera à la merci de son royal amant. Il faut lui chercher une plus sûre retraite.

La fille du *gaon* releva sa tête penchée comme celle d'une fleur flétrie par le vent d'orage.

— Non, je ne veux pas rentrer à l'alcazar, murmura-t-elle, car ce serait soulever à la fois contre don Pedro la haine des juifs et des chrétiens. Pendant qu'elle parlait, la Mauresque s'était penchée vers elle et la dévorait du regard ; il lui semblait que la beauté de Rachel, loin de se flétrir par tant de chagrins et de souffrances, s'était empreinte d'un charme plus touchant et plus pur. L'éclat de ses yeux s'était voilé, mais leur expression tendre et douloureuse captivait les cœurs. Elle éblouissait moins le regard, peut-être, mais elle devait troubler plus profondément l'âme, car son visage semblait être la transfiguration d'une âme devenue visible. — Il ne faut pas que je revoie le roi, ajouta la pauvre enfant, car je me sens si abattue et si faible que je ne saurais plus sans doute résister à ses prières... Messire Bertrand, je vous en supplie, sauvez-moi de mon amour !

Et, comme épuisée de lassitude et d'émotion, elle laissa retomber sa tête défaillante.

— Encore un peu de courage, Rachel, dit Duguesclin

en la soutenant de son bras robuste ; avant une heure nous serons à Séville.

— Abandonnez-moi sur ce sol brûlant, répliqua-t-elle en étouffant une plainte, car je ne puis supporter plus longtemps l'effort de la chevauchée !

— Hélas ! où trouver dans cette plaine un abri pour la nuit ! dit le lépreux découragé.

— Par saint Yves ! répliqua Bertrand, si Rachel pouvait reposer ici quelques heures seulement sous votre garde, j'irais demander pour elle au prince Noir une hospitalité que don Pedro n'oserait pas violer, et je ramènerais avec moi un mire qui ranimerait peut-être par les ressources de sa science les forces de cette malheureuse dame.

— Mais je ne vois autour de nous que cette hutte de pâtre qui a servi d'asile au lépreux, dit Esaü avec désespoir. Je ne puis l'y laisser entrer. Que faire?

La Mauresque sourit alors d'un de ces sourires cruels et railleurs que les sculpteurs du moyen âge faisaient grimacer avec tant de relief aux masques de leurs démons.

— Cette hutte, en effet, est un logis digne de la fille du roi Mohamed et non de la fille du juif Samuel Ben-Levi, reprit-elle. Pourtant la noble dame était moins fière quand elle se traînait à mes pieds dans le morabethin dont ce bois de lentisques nous cache la coupole.

— Le marabout ! répéta Esaü frappé d'une idée subite. C'est un lieu désert, abandonné, redouté. Rachel pourrait dormir sous sa voûte, et nous veillerions à sa sûreté jusqu'au retour de messire Bertrand.

La jeune femme avait tressailli en entendant Aïxa prononcer le nom du *morabethin*.

— Oh ! s'écria-t-elle d'une voix troublée, en joignant ses mains frêles, faut-il donc retourner dans ce lieu maudit !

La Mauresque l'avait entendue.

— Enfin vous avouez donc que vous y étiez enfermée avec don Pedro, dit-elle avec une joie sinistre. Rachel frissonna de tout son corps. — Et vous me faites cet imprudent aveu qui me justifie, en présence du capitaine Duguesclin, que je pourrai, au besoin, appeler en témoignage, continua Aïxa.

— Ayez pitié d'une femme en péril de mort ! dit sévèrement le Breton à la Mauresque à voix basse.

— Parlons, messire, murmura la fille du *gaon*, qui se sentait défaillir sous les regards ardens d'Aïxa. Conduisez-moi où il vous conviendra ; laissez-moi sous un dôme de feuillage ou sous la voûte du morabethin, mais, au nom de votre saint patron, ne restons pas ici !

Cependant le souvenir du marabout avait évoqué en elle un vague pressentiment de terreur.

— Je ne vous abandonnerai pas longtemps, chère dame, dit Duguesclin. Avant la fermeture des portes, j'irai vous chercher avec les pages et varlets de monseigneur Édouard de Galles. Bouchard, ajouta-t-il en descendant de son palefroi, monte à cheval à ma place et sers d'écuyer à madame Rachel.

L'Angevin obéit, et la juive, en voyant le bon chevalier se disposer à partir, sentit son cœur se serrer comme à l'approche d'un malheur.

— Hâtez-vous ! ajouta le Breton, car la nuitée vient à grand train. Et, après avoir conduit le cheval jusqu'au sentier qui conduisait au bois de lentisques, il fit un signe d'adieu à Rachel et s'éloigna rapidement.

— Tu pars aussi, Esaü, dit Aïxa en voyant le lépreux suivre le palefroi qui emportait la jeune femme.

— Je dois veiller à son salut, répondit-il, si je veux que, de cette heure au retour de messire Bertrand, la fille de mon ancien maître soit à l'abri de vos piéges.

— Va donc, beau damoiseau d'amour, dit la Mauresque en ricanant, et que Dieu te récompense de ta charité ! Puis, quand la petite troupe eut disparu dans les profondeurs du bois : — C'est au morabethin que j'ai été outragée et perdue, s'écria-t-elle ; c'est au morabethin que je serai vengée. Dieu est grand !

Le bois de lentisques noircissait dans l'ombre ; le silence devenait de plus en plus profond autour de Rachel et de ses compagnons ; à mesure qu'ils approchaient des ruines de la vieille mosquée, la jeune femme, dont la tête était encore affaiblie par la fièvre, sentait ses terreurs grandir. Les branches des lentisques l'effrayaient comme des bras étendus vers elle. Elle se souvenait de ses angoises aux coups de hache qui brisaient la porte du marabout ; elle se souvenait des menaces et des imprécations d'Aïxa. Il lui semblait que l'ignoble face de Juan le velu allait se coller à son visage, et ses mains humides de sang se poser sur ses épaules. D'un regard inquiet elle sondait les ténèbres en se demandant si les témoins de cette soirée funeste ne se cachaient pas derrière les arbres. N'avait-elle pas deviné dans l'accent de la Mauresque une expression railleuse et menaçante ?

Tout à coup elle sourit, et le courage lui revint au cœur.

— Folle que je suis ! pensa-t-elle ; don Pedro ne m'attend pas dans le marabout ce soir ; je n'ai donc à craindre que pour moi seule.

Alors elle se rappela les emportements passionnés de l'amour du roi, son accent, sa violence, le regard enivré qu'il plongeait avec extase dans son regard à elle, puis sa soumission d'enfant, ses transports et ses sourires trempés de larmes.

Alors le morabethin lui apparut comme un paradis de délices où elle retrouverait la trace, le souvenir, l'ombre de cette passion, ombre qui réchauffait son cœur comme un soleil.

Elle avait retrouvé et puisé une telle force nerveuse dans cette pensée absorbante qu'elle descendit de cheval, appuyée sur le poing de maître Bouchard, devant la brèche du mur de la vieille mosquée, et pénétra d'un pied ferme dans le clos.

Le bruit de leurs pas troublait seul le silence qui y régnait. Ils atteignirent bientôt le marabout. Après avoir gravi les dernières marches, Rachel posa une main sur son cœur qui palpitait douloureusement, et s'arrêta devant la porte brisée par le mezouar.

Tandis qu'elle restait indécise sur le seuil, elle crut entendre le bruissement de plusieurs souffles ; elle crut voir des formes humaines se détacher et blanchir dans l'ombre épaisse de l'enceinte. Elle sourit de ces visions.

— C'est la fièvre de la huerta qui éblouit mes yeux et trompe mes oreilles, se dit la jeune femme en passant outre. Mais au fur et à mesure qu'elle avançait, les mêmes formes fugitives se dressaient à ses regards, le même bruissement s'élevait du fond du marabout. — Je ne sais pourquoi, mais j'ai peur, dit-elle avec une anxiété soudaine, en se tournant vers Esaü qui la suivait : — Ne voyez-vous pas comme moi des ombres s'agiter devant vous ?

— A part quelques hiboux nichés aux saillies de la voûte, nous sommes les seuls hôtes de ce saint ermitage, répondit le lépreux en passant le premier.

Rachel marcha derrière lui en chancelant et le cœur toujours ému violemment. Les mêmes ombres semblaient s'allonger, se croiser et tournoyer autour d'elle. Des frôlemens de robes résonnaient distinctement à ses oreilles. Saisie d'épouvante, elle voulut retourner en arrière ; mais il était trop tard. Les fantômes qu'elle avait vus se lever dans l'ombre s'étaient glissés derrière elle et gardaient déjà la porte que Bouchard, par excès de prudence, n'avait pas encore franchie.

De lourds bâtons retentirent aussitôt sur les dalles, et des voix graves et solennelles répétèrent ces mots terribles :

— Rachel ! tes juges t'attendaient !

Puis, au même instant, le lévite Eléazar alluma une torche de résine qui répandit dans l'enceinte une lueur rougeâtre.

Et la malheureuse femme, séparée de ses deux compagnons, la voix étouffée dans son gosier, les yeux fixes de peur, tomba agenouillée au milieu du cercle formidable composé des huit juges.

A la vue de ces lévites drapés dans leurs longues robes

blanches, Bouchard, frappé d'épouvante n'hésita pas à s'enfuir. Il ne croyait pas abandonner Rachel, mais il pensait que le seul homme qui pût la sauver d'un si grand péril, c'était Duguesclin, et il se dévouait à aller querir le vaillant capitaine.

Il s'élança donc, éperdu, dans le clos, se heurtant aux ruines, s'accrochant aux broussailles, et croyant avoir toute la troupe à ses talons. Lorsqu'il fut bien convaincu qu'il n'était pas poursuivi, il alla droit à son cheval, qu'il retrouva où il l'avait laissé, et, l'enfourchant le plus lestement possible, il tâcha de s'orienter tant bien que mal.

Il parvint à sortir du bois de lentisques ; mais à peine venait-il de lancer sa bête au galop du côté de Séville, qu'il la sentit se dérober sous lui et entrer jusqu'aux genoux dans un terrain qu'une crue récente du Gualdalquivir avait rendu marécageux.

L'infortuné Bouchard n'osait mettre pied à terre dans la crainte de partager le sort de sa monture, et, quoiqu'il n'eût guère l'espoir d'être entendu à pareille heure dans cet endroit solitaire, il cria : « A l'aide ! à l'aide, bonnes gens ! » en arrondissant une de ses mains de chaque côté de sa bouche, pour donner plus de retentissement à sa voix.

Une voix perçante et aiguë répondit à ce cri de détresse. C'était celle du petit Gil Perce-Neige.

Depuis la disparition de Rachel, les frères de lait du roi, dans l'espoir de découvrir sa retraite, épiaient soigneusement toutes les démarches du vieux Samuel ainsi que celles de Tom Burdett. Ce jour-là Perce-Neige était sorti de Séville en même temps que l'ancien trésorier : mais comme chemin faisant celui-ci regardait fréquemment derrière lui, l'avorton, au moment de traverser une plaine découverte, avait jugé prudent de ne pas pousser plus loin sa reconnaissance. Il attendait donc le retour du vieux juif, en rôdant aux environs de la porte de Carmona, quand les cris de maître Bouchard parvinrent jusqu'à lui.

Il s'avança rapidement vers le terrain glaiseux et détrempé d'où partait la voix, et aperçut notre homme dans l'attitude d'un cavalier pétrifié par la baguette d'un nécromancien.

— Allons ! dit-il en souriant, vous vous en tirerez. Commencez d'abord par mettre pied à terre, si vous ne voulez pas que votre palefroi enfonce jusqu'au poitrail.

— C'est vrai, répliqua l'Angevin, j'aurais dû descendre, mais je suis tellement pressé...

— A vous voir on ne s'en douterait pas,

— Je crains, hélas ! d'arriver trop tard, soupira le bonhomme sans bouger.

— Si vous restez là, reprit Gil, vous n'arriverez même pas du tout.

— Mais alors la malheureuse serait perdue ! s'écria Bouchard en sautant brusquement à terre.

— Que voulez-vous dire? demanda Perce-Neige en se penchant vers le cheval, qu'il saisit par la bride et tira à lui avec une vigueur que le Français n'eût pas attendue de ses membres chétifs.

— Une jeune dame que j'accompagnais vient de tomber entre les mains d'une troupe de bandits cachée dans le morabethin, répliqua Bouchard, et je crois que sa vie est en péril.

— Et vous l'avez abandonnée ! s'écria Gil avec indignation.

— Non, Dieu m'en garde ! mais je courais requérir l'aide de messire Duguesclin, mon maître, lorsque je me suis engagé dans ce malencontreux bourbier.

— Heureusement, voilà votre monture hors d'embarras, dit l'avorton en lui présentant l'étrier. Sautez vite en selle et partez. La dame est-elle de Séville?

— C'est la fille de Samuel Ben-Levi, l'ancien trésorier, répondit Bouchard en appuyant son pied gauche sur l'étrier.

— Rachel ! s'écria Perce-Neige frappé comme d'un coup de foudre. Oh ! ce n'est pas ton dogue de Bretagne, c'est mon grand frère qu'il faut prévenir en toute hâte, et j'y cours.

En effet, au moment où maître Bouchard, debout sur son étrier, se disposait à passer sa jambe droite sur la croupe de son cheval, l'avorton, le saisissant par la jambe qui lui servait de point d'appui, lui fit perdre l'équilibre et l'envoya rouler dans le marécage. Puis il sauta en selle, sans mot dire, et partit à toutes brides.

— Ah, traître ! ah, larron ! cria l'Angevin tout en se débattant dans la glaise fangeuse. Messire Bertrand ne me le pardonnera jamais. Il confie à ma garde madame Rachel, et je la laisse au pouvoir de ces brigands. Il me prête son cheval et je le laisse voler. Je suis un homme perdu.

XIII

OU DON PEDRO SE CROIT TRAHI PAR SES FRÈRES DE LAIT.

Pendant que Bouchard désespéré cherchait à se dégager du bourbier, Perce-Neige arrivait à la porte de Carmona, traversait les rues de Séville au galop, au risque d'écraser les piétons, et pénétrait enfin dans le corral de l'alcazar, où il se laissa glisser de cheval avec l'agilité d'un chat sauvage.

Pour arriver à la chambre haute où le roi se tenait enfermé dans ses accès d'humeur noire, il fallait traverser la salle des Armures, où veillaient d'ordinaire les fils de la Paloma.

Gil y entra précipitamment, et vit la vieille nourrice qui psalmodiait la prière du soir aux quatre frères occupés à fourbir leurs armes. Il ne s'arrêta pas pour embrasser sa bonne mère, comme d'habitude, mais, tout en courant vers la chambre royale, il s'écria :

— Armez-vous, frères, si vous ne voulez pas laisser le temps aux bandits qui ont surpris madame Rachel de la tuer dans le morabethin.

— Rachel ! répétèrent avec stupeur les frères de lait en se levant pour courir détacher leurs cottes de mailles appendues au mur.

Mais la Paloma les avait prévenus ; elle leur barra le passage et les écarta de son bras décharné, tandis qu'elle criait d'une voix aigre et stridente :

— Reste ici, Gil; ne va pas troubler mon nourrisson ; reste ici !

Et comme Perce-Neige était trop loin déjà pour l'entendre :

— Oh ! le méchant enfant, ajouta-t-elle, il est sourd aux ordres de sa mère ! Et vous tous que j'ai portés dans mes flancs et nourris de mon lait comme cet ingrat, serez-vous aussi rebelles à ma voix ?

— Mais pourquoi nous arrêtez-vous ainsi, mère ? demanda Diego Lopez surpris de la colère étrange de la Paloma.

— Pourquoi ? reprit-elle en se penchant vers lui et en écartant de ses mains sèches et osseuses les longues mèches de cheveux gris qui tombaient en désordre sur son visage ridé ; écoute, mon Diego, aimes-tu le roi ?

— Si j'aime Pedro ! repartit l'archer en souriant. N'est-ce pas moi qui lui ai appris à chasser, à suivre la piste du gibier, à ajuster une flèche de façon à défier le meilleur archer génois? N'avons-nous pas dormi ensemble sous la feuillée et dans les ravins, roulés dans le même manteau ? N'ai-je pas dû souvent le forcer à vider le fond de ma gourde, qu'il voulait me laisser, quoique ses lèvres séchissent de soif, quand nous courions les loups, les sangliers et les ours de la forêt de Cardonne? Laissez-moi passer, bonne mère.

— Et toi, Blas, aimes-tu le roi? demanda l'opiniâtre nourrice sans bouger de place.

— Si j'aime Pedro! répondit le centaure, mais qui donc lui a appris à serrer entre ses genoux comme s'ils étaient de fer, les flancs de son premier cheval? qui lui a chaussé ses premiers éperons? qui l'a rendu assez adroit et assez vaillant écuyer pour dompter les bêtes les plus vicieuses et mettre un cheval sauvage du désert au défi de le désarçonner? N'avons-nous pas gravi ensemble, au galop, les défilés des sierras, où les sabots de nos montures frôlaient le bord de l'abîme, et n'a-t-il pas souvent dépassé son maître par des bonds prodigieux qui m'effrayaient moi-même? Laissez-moi passer, bonne mère.

— Et toi, Perez, aimes-tu aussi bravement le roi? demanda encore la Paloma, immobile comme une statue.

— Si j'aime mon frère de lait! s'écria le mineur; ne l'ai-je pas vu descendre au fond de nos souterrains d'où l'on n'aperçoit jamais la clarté du jour? Ne m'a-t-il pas une fois arraché mon pic de fer pour détacher le minerai de cuivre, en bon compagnon, couché sur le dos dans une galerie basse et étroite, et, la voûte ayant menacé de s'ébouler, savez-vous qu'il ne voulut fuir que le dernier! Laissez-moi passer, bonne mère.

— Patience, enfans, j'attends la réponse de Ruy, dit la nourrice impassible.

— J'aime Pedro, répondit gravement le faucheur, parce que je le portais tout enfant dans mes bras, et que je le regardais se rouler en riant dans les tas d'herbes sèches, lorsque je moissonnais les grands épis dorés. Quand il a été plus grand, je lui ai laissé jouer de la faux comme un vrai paysan, et il me disait : « J'estime plus ce fer de la moisson, qui nourrit mon peuple, que le fer de la chevalerie qui le tue et le pille ; mais qui sait si la faux ne brisera pas un jour le casque et la hache d'armes! » Et quand il me voyait haleter, la sueur au front, devant les gerbes, il me tendait gaiement son outre de vin de Murcie. Laissez-moi passer, bonne mère.

— C'est bien, dit la Paloma. Et maintenant, êtes-vous toujours prêts à obéir à votre mère, avec une aveugle confiance?

— Nous respectons votre volonté comme celle d'une sainte! répliqua Diego Lopez.

— Il est heureux que j'aie entendu les imprudentes paroles de cet enfant, reprit la nourrice en fixant ses yeux fauves sur ses fils qui tremblaient devant elle, car sans cela vous iriez à cette heure accompagner don Pedro et défendre la juive... et moi je veux que vous la laissiez mourir!

Les quatre frères tressaillirent et crurent que sa raison s'égarait. Ils avaient déjà remarqué depuis quelque temps que le seul nom de Rachel excitait en elle des transports de haine et de fureur.

— Mère, dit doucement Perez en s'approchant de la Paloma, calmez-vous, au nom de Dieu, au nom de Pedro que vous aimez comme nous!

Elle le regarda un instant en silence, avec un sourire hagard, et continua :

— Je l'aime plus que vous, enfans. C'est mon nourrisson ; ce n'est pas mon lait seulement qui l'a fait vivre ; ce sont mes larmes et mes prières, mes baisers et mes caresses qui en ont fait un robuste garçon. Aussi je veux écarter de sa route cette juive qui est son malheur et sa perte. Ah! vous souriez ; vous me croyez égarée par une folle colère. Souvenez-vous du passé, et vous me rendrez justice. Quand Bertrand Duguesclin, sous la casaque blanche d'un meunier, est venu s'asseoir impudemment à la table du roi, qui l'a sauvé malgré moi? c'est la juive Rachel. C'est elle qui a été la cause de la révolte du peuple de Séville, qui a attiré sur la tête de son amant les foudres de l'excommunication, et qui lui a fait perdre l'alliance des Maures. Proscrit et fugitif, il n'a pu reconquérir son trône qu'en jurant de ne plus revoir cette femme. S'il la sauve aujourd'hui, il la ramènera à l'alcazar, et cette indigne faiblesse soulèvera à la fois contre lui la noblesse et le peuple, l'Église et la Juiverie, son allié le prince de Galles et son ennemi le capitaine Duguesclin. C'est ma crainte de la juive qui me rend folle à vos yeux. La nuit, pendant mes longues heures d'insomnies, d'horribles visions m'apparaissent, de sinistres pressentimens m'agitent. Je vois cette Rachel entraîner dans un gouffre sans fond don Pedro, l'enfant de mon cœur, et vous tous qui êtes le fruit de mes entrailles. Pour le salut du roi, votre frère, pour le repos de la vieille Paloma, vous voyez bien qu'il faut qu'elle meure.

— Mais don Pedro l'aime comme un insensé, mère, observa Lopez.

— Moi aussi je vous aime, reprit-elle, et pourtant je vous ordonne de mourir plutôt que de sauver la juive.

— J'entends les pas de don Pedro, dit Blas tout troublé.

La porte s'ouvrit, et le roi apparut sur le seuil, suivi de Perce-Neige, les cheveux hérissés, les yeux injectés de sang, les lèvres tremblantes, l'épée à la main, le visage bouleversé.

— Etes-vous armés et prêts à me suivre, frères? dit-il d'une voix creuse.

Puis, sans attendre leur réponse, il traversa la salle d'un pas rapide et vacillant, et s'élança dehors.

— Vous l'avez entendu, mère? dit Perez.

— Partez, mon fils, répondit la Paloma. Accompagnez votre frère Pedro.

Et tandis qu'ils s'armaient à la hâte :

— Mais faites en sorte qu'il arrive trop tard, ajouta-t-elle d'une voix lente et terrible.

— C'est impossible! s'écria Ruy.

— Il le faut, reprit impérieusement la vieille nourrice, et d'avance je maudis celui d'entre vous qui désobéira aux ordres de sa mère.

Les quatre frères baissèrent les yeux.

— Dussions-nous mourir, dit Perez, nous vous obéirons.

— Oh! j'étais bien sûr de votre soumission! s'écria-t-elle avec un accent de triomphe. A genoux, pieux enfans, afin que votre mère vous bénisse!

Tous les quatre s'agenouillèrent devant elle; alors elle étendit sur leurs têtes ses mains tremblantes, et les serra ensuite dans ses bras avec un singulier frémissement de terreur. C'est que la pauvre femme connaissait la violence de son royal nourrisson, et que son cœur de mère saignait à la seule pensée des dangers auxquels elle exposait ses enfans.

Les frères de lait se hâtèrent de rejoindre don Pedro dans le corral.

Tandis que Blas faisait seller le plus agile palefroi de son seigneur, Ruy et Perez sautèrent sur les chevaux de deux almogavares de garde, et sortirent les premiers de l'alcazar, afin de gagner sur le roi une avance assez considérable pour accomplir leur projet secret.

A peine don Pedro fut-il monté à cheval que Blas, feignant d'examiner les guides pour s'assurer si elles étaient solidement bouclées, les perça de son poignard en divers endroits, afin qu'elles pussent aisément se rompre aux premières secousses.

En même temps, l'archer Diego Lopez enfonçait dans la cuisse du cheval favori un fer de flèche monté sur trois pouces de bois.

Et Gil ramassait un caillou qu'il ajustait dans sa fronde.

Le palefroi hennit de douleur.

— Partons! s'écria le roi qui semblait avoir la tête égarée par le désespoir. Avec vous, mes bons frères de lait, j'irais chercher Rachel au milieu d'une armée!

Puis il lança son cheval au galop.

Lopez, Blas et Perce-Neige, honteux de la confiance de don Pedro, baissèrent tristement la tête, et sautant en selle, ne tardèrent pas à le suivre de près.

Mais à peine furent-ils hors des murs de Séville, que le roi sentit l'ardeur de sa monture se ralentir. Il eut beau l'encourager de la voix, le caresser de la main, l'exciter de l'éperon, il ne put lui faire reprendre sa première allure.

Le pas de la pauvre bête était inégal, et de temps en temps elle poussait un hennissement plaintif.

— Maudit cheval ! murmura don Pedro en s'irritant de ce retard, vas-tu me trahir comme un homme qui m'aurait juré fidélité ?

— Votre impatience vous trompe, seigneur, dit Blas en modérant toujours l'impétuosité de sa monture, car c'est à peine si nous pouvons vous suivre.

Le roi garda un silence farouche et enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval, qui reprit alors sa course rapide avec une sorte de furie, jusqu'au moment où la petite troupe arriva dans le chemin creux du bois de lentisques.

Là ils furent arrêtés par un obstacle inattendu. Perez et Ruy n'avaient pris les devans que pour obstruer le chemin creux, en y faisant rouler les pierres détachées du talus par le pic de fer de l'un, et des branchages coupés par la faux de l'autre.

Le cheval de don Pedro se cabra devant ce rempart improvisé ; le roi en se ramassant voulut prendre son élan pour le franchir, mais les guides se rompirent sous l'effort, il perdit les étriers et tomba désarçonné.

Pendant que Blas et Lopez mettaient pied à terre pour le relever, Perce-Neige s'arma de sa fronde, et avec son adresse ordinaire atteignit le palefroi au milieu du front. Le pauvre animal s'abattit.

Don Pedro n'était pas découragé par cette série de catastrophes. Sa rage s'en irritait au contraire, et, à peine relevé, il se disposa à s'élancer vers le marabout. Alors Blas et Lopez se jetèrent résolûment au-devant de lui, et il s'arrêta en les regardant d'un air étonné.

— N'allez pas plus loin, frère, dit Blas d'une voix humble; car Dieu vous avertit que vous devez abandonner cette mauvaise entreprise.

— Qui me parle ? répliqua don Pedro en passant ses mains tremblantes sur son front inondé d'une sueur froide, et en fixant sur eux le regard trouble d'un insensé. Est-ce bien toi, Blas, qui veux t'opposer à mon passage, ou bien n'es-tu que l'image trompeuse de mon bon frère ? Oh ! il y a là-dessous quelque maléfice ! Si tu m'empêches de passer, tu n'es pas mon frère de lait, mais un démon qui a pris ses traits et sa voix. Blas m'aiderait de son bras et de son épée; Blas me porterait sur ses épaules jusqu'au marabout où ma bien-aimée m'attend en vain, m'appelle en vain et n'espère plus qu'en moi. Place libre, si tu n'es pas un traître !

— Non, Pedro, répondit d'une voix ferme le centaure ; j'ai juré à la vieille Paloma de vous empêcher de courir à votre perte, et je tiendrai ma parole.

Don Pedro laissa éclater un rire sinistre qui glaça le sang dans les veines des fils de la nourrice.

— Ainsi tu veux donc m'arracher le cœur, reprit-il, ce cœur qui est mort et immobile loin de Rachel, qui ne se réchauffe qu'à son souvenir ? Tu veux me forcer à abandonner la seule femme que je puisse aimer et à retourner en arrière comme un lâche. Et chaque seconde que tu me voles apporte un outrage, une angoisse, une torture de plus à Rachel, dont tes lèvres ne sont pas dignes de baiser les babouches. Non, tu n'es pas mon frère Blas, mais sa fausse image, car le cœur de Blas battrait comme le mien d'indignation et de douleur, car l'épée nue de Blas ne brillerait pas sur la poitrine de don Pedro. L'écuyer lui tendit silencieusement son épée. Le roi la saisit avec violence, et, ivre de colère, lui criant : — Place, félon ! voulut l'écarter de la main gauche; mais Blas resta immobile tandis que Lopez et Gil, tombant comme des suppliants aux pieds de don Pedro, enlacèrent ses genoux de leurs bras.

— Vous pouvez me frapper, seigneur, mais non me faire reculer ! dit le centaure.

— Au nom de votre vieille et fidèle nourrice, n'allez pas plus avant, grand frère ! cria Perce-Neige.

— Pensez au salut de votre royaume, don Pedro, ajouta l'archer Lopez,

Au même instant une clameur déchirante s'éleva du morabethin et parvint jusqu'au roi étourdi et stupéfait de cette résistance opiniâtre. Il reconnut la voix de Rachel, et frissonna comme s'il eût reçu un coup de masse d'armes sur la tête.

Puis un éclat de rire strident succéda, au milieu du silence, à ce cri de détresse ou de douleur, et il crut reconnaître la voix gutturale de la Mauresque.

— Elle m'appelle ! elle m'appelle ! elle m'appelle ! cria-t-il avec un accent qui n'avait rien d'humain. Entendez-vous, mes frères !

Les fils de la Paloma gardèrent le silence et ne bougèrent pas.

Alors don Pedro exaspéré, furieux, insensé, s'élança en avant avec une rage aveugle, l'épée de Blas à la main, et l'enfonça machinalement dans la poitrine de l'écuyer, qui tomba sans opposer la moindre résistance et sans pousser une plainte ou un cri.

L'épée échappa des mains du roi lorsqu'il sentit des gouttes d'un sang tiède lui sauter au visage. Il recula pas à pas, terrifié, devant les deux autres frères agenouillés et silencieux, jusqu'à ce que son pied trébuchât contre le cheval gisant derrière lui.

Il se retourna comme pour ne pas regarder son crime, et vit, à la lueur des étoiles, le fer de flèche que Diego Lopez avait enfoncé dans la cuisse du palefroi. Alors il comprit tout, et, jetant un regard terrible sur l'archer :

— Cette flèche a peut-être causé la mort de Rachel. Qu'elle donne donc aussi la mort au traître !

Et la tirant avec force de la cuisse du cheval, il se baissa et frappa de la pointe Diego Lopez au visage. Le malheureux tomba renversé en arrière, sans jeter un cri, et couvrit de son corps celui du petit Gil. Puis, il murmura avec effort :

— Nous vous pardonnons, Pedro, car nous mourons pour vous.

Le roi éperdu d'horreur n'osa essuyer la tache de sang qui souillait son visage ; il n'osa contempler ses victimes; il n'osa parler, car il avait peur de sa propre voix : mais attiré par un aimant irrésistible, il s'élança vers la brèche du mur par où il était entré, quelques jours auparavant, dans le clos de la vieille mosquée.

Il la trouva gardée par Ruy et Perez, qui de ce dernier poste avaient entendu le bruit de la lutte, mais qui n'avaient pas bougé.

— Seigneur, vous ne passerez pas ! dit Ruy en étendant sa faux vers le roi.

— Suis-je donc trahi par tous les fils de la Paloma ? s'écria don Pedro. Allons ! Place libre, ou défends-toi !

Ruy jeta dédaigneusement sa faux aux pieds du nourrisson de sa mère.

— Les traîtres ne se font pas tuer en vous rendant leurs armes, répondit le faucheur. Me défendre ! Pourquoi donc ? Croyez-vous que je veuille lutter contre mon seigneur et roi, et verser le sang du nourrisson de ma mère ? Me défendre ! oh ! ne répétez pas cette mauvaise parole, don Pedro, car elle brise mon cœur fidèle. Notre vie vous appartient, mon noble frère ; prenez-la, mais ne nous insultez pas ! Que Dieu soit loué, si nous retardons votre perte, en vous empêchant de secourir la juive !

— Tais-toi ! tais-toi ! s'écria le roi éperdu ; ne blasphème pas, Ruy. J'aime Rachel, et quiconque hait celle que j'aime est mon ennemi. Place libre !

— Non, répliqua hardiment Ruy.

Don Pedro ramassa la terrible faux et murmura en grinçant des dents :

— Prends garde, car c'est toi qui m'as appris à m'en servir !

Puis il la fit tournoyer sur la tête du faucheur en signe de menace ; mais il crut entendre un nouveau cri, ses yeux se voilèrent, sa main trembla, et l'arme fatale retomba lourdement sur l'épaule du fils de la Paloma qui chancela, essaya de se cramponner aux pierres de la muraille et roula en travers de la brèche.

Le roi, étouffant la voix de son âme, allait enjamber par-dessus ce corps gigantesque lorsqu'il vit Perez se lever debout devant lui à la place du faucheur.

— Encore ! s'écria-t-il.

— Toujours ! répondit Perez d'une voix calme, mais je suis le dernier.

— Tu sais, malheureux, que l'enfer ouvert tout ardent sous mes pieds ne me ferait pas reculer, reprit don Pedro d'une voix rauque et saccadée.

— Je le sais !

— Ni larmes, ni prières, ni menaces, ne me vaincront ; ne me tente pas, Perez. Sauve-toi, il est temps, va secourir tes frères que j'ai frappés avec leurs propres armes !

— Que Dieu pardonne à leurs âmes, seigneur !

— Mais puisque tu sais que je suis le meurtrier de tes frères, Perez, s'écria le roi avec une exaltation sauvage, venge-les donc ; défends-toi contre moi ; frappe mon épée de ton pic de fer, si tu n'es pas un lâche dépourvu de cœur, si tu n'es pas un mauvais frère !

— Vous êtes le nourrisson de la Paloma, seigneur.

— Épargne-moi un nouveau crime, Perez, par pitié ! obéis à ton roi qui te supplie !

— J'obéis à ma mère, qui vous aime plus que ses propres enfans, répondit doucement le mineur. Vous ne passerez que sur mon corps, seigneur ; et alors, le roi de Castille n'aura plus de frères de lait, la Paloma n'aura plus de fils !

Don Pedro parut hésiter un instant et peut-être allait-il renoncer à passer outre ou engager seulement une lutte corps à corps avec le robuste mineur, quand un cri plus déchirant encore que le premier arriva jusqu'à lui de l'intérieur du marabout.

A ce cri succéda encore un éclat de rire guttural et railleur.

Cette plainte et ce rire lui entrèrent au cœur aigus et pénétrans comme le double tranchant d'un poignard.

Le roi sentit la sueur de l'angoisse lui monter au front, et le vertige faire tourbillonner à ses yeux dans un nuage sanglant la vision de Rachel entourée de ses assassins. Sa raison s'égara et, sautant par un bond subit sur son frère de lait, il lui arracha avec une vigueur extraordinaire son pic de fer et d'un coup furieux lui ouvrit le crâne en s'écriant :

— Je vais à toi, Rachel ! je vais te défendre ! Perez tourna sur lui-même et tomba comme une masse sur les pierres amoncelées de l'autre côté de la brèche.

Les fils de la Paloma avaient religieusement obéi aux ordres de leur mère, car, pour arriver jusqu'à la porte du *morabethin*, don Pedro avait dû passer sur leurs corps.

XIV

COMMENT LE DOGUE DE BRETAGNE FIT JUSTICE DES JUGES DE RACHEL ET N'EMPÊCHA PAS ÉSAU D'EMPORTER LA BELLE AIXA DANS LA LÉPROSERIE.

Pendant que ces luttes inattendues retardaient l'arrivée de ce malheureux seigneur, Rachel était jugée solennellement par les lévites.

Bouchard l'avait laissée cernée par le cercle de ces bourreaux fanatiques qui se rétrécissait peu à peu autour d'elle.

Leurs visages austères étaient éclairés par la torche de résine que Eléazar secouait de temps en temps pour en aviver la flamme.

— Qui êtes-vous ? Qui êtes-vous ? murmurait la pauvre femme agenouillée et ne pouvant maîtriser une première impression de terreur.

— Nous sommes les lévites du Dieu vivant, répondit un vieillard qui se couvrait le visage du pan de sa longue robe blanche. C'est lui qui t'a conduite vers nous, fille de Samuel, pour que nous vengions son saint nom que tu as profané et blasphémé !

— Voilà donc pourquoi vous m'avez conseillé de chercher un asile au morabethin, Ésaü, vous qui disiez m'aimer ? murmura la jeune femme en tournant vers le lépreux un regard amer et navrant.

— Rachel ! répondit le misérable consterné, croyez-vous donc qu'en vous amenant dans cette enceinte je savais que les juifs proscrits s'y fussent réfugiés ? Me soupçonnez-vous de vous avoir trahie ! Oh ! je vous prouverai bientôt que vous vous êtes trompée !

— J'ai confiance en toi, Ésaü, et je te pardonne, répondit-elle.

— Mais moi je ne me pardonne pas mon aveuglement, reprit-il d'une voix brisée, et je vous jure que ces bourreaux me frapperont avant vous !

— Femme ! dit le vieillard qui semblait être le chef des lévites, recueille-toi dans la prière ; prépare toi à répondre à tes juges pendant qu'il vont supplier le Seigneur de chasser les ténèbres de leur esprit, et d'y verser la lumière de la vérité pareille à cette colonne de feu qu'il fit briller aux yeux de nos pères quand ils s'enfuirent d'Égypte.

Puis les juifs se retirèrent lentement vers la porte du marabout, et, s'agenouillant sur les dalles, ils entonnèrent en cœur à voix basse les psaumes du roi David.

Ésaü s'agenouilla aussi, afin d'invoquer l'aide de Dieu en faveur de Rachel. Quant à la jeune femme, s'oubliant elle-même, elle implorait la miséricorde céleste pour don Pedro. Toute son âme passa dans cette prière fervente, où elle s'accusa de toutes les fautes de son amant, et où elle supplia Dieu d'accepter sa mort terrible et sanglante comme l'expiation des péchés involontaires du roi, qui prenaient leur source dans son caractère violent et indomptable.

Elle demanda à Dieu de lui permettre de veiller, quoique morte, au salut de don Pedro, en lui apparaissant aux heures de danger pour l'avertir de ses erreurs et lui montrer l'abîme. L'exaltation de sa touchante superstition était si naïve et si sincère, que son visage redevint calme et radieux après ce transport extatique, car elle se crut exaucée. Elle avait puisé une force merveilleuse dans sa prière, car elle s'était rapprochée par la pensée de son amant. Elle n'avait pas pensé un instant à sa condamnation et aux angoisses de la mort.

Lorsque les lévites revinrent et l'entourèrent de nouveau, ils fixèrent avec surprise leurs regards sombres et cruels sur le visage chaste et pur de cette noble créature qui semblait resplendir de l'auréole des martyrs.

— Fille de notre race, n'avais-tu pas juré d'observer fidèlement nos lois ? lui demanda d'une voix sévère le vieillard, en laissant tomber le pan de sa robe qui voilait sa figure rigide.

— Sédécias ! s'écria Rachel en tressaillant.

— Oui, Sédécias, qui malgré la proscription a bravé les supplices du tyran pour venir te demander compte de ton crime d'apostasie, et pour accomplir l'arrêt de Dieu !

— Mon crime ! répéta la juive. Oh ! pourquoi mêler le nom de Dieu à vos haines ? Il ne m'accuse point, lui, car mon cœur ne tremble pas.

— Es-tu prête à nous répondre ! continua Sédécias.

Au milieu du silence, Rachel entendit alors comme le bruit d'une lutte au fond du sanctuaire.

Un vieil homme dont le bonnet était surmonté d'une corne déchirait sa robe à rouelle jaune avec un geste convulsif et se débattait dans les bras du lévite Jacob.

— Voilà cependant un de tes frères qui a pitié de moi, Sédécias ! dit Rachel avec émotion.

A ces mots, le vieillard se dégagea brusquement de l'étreinte de Jacob, et fit quelques pas chancelans vers la jeune femme, qui jeta un cri d'effroi en reconnaissant Samuel Ben-Levi. Le malheureux père tendait les bras à son enfant avec un transport de désespoir suprême ; son

visage, creusé de rides, était crispé par une angoisse indicible ; ses yeux, dilatés extraordinairement, laissaient couler de grosses larmes qui perlaient à sa barbe blanche ; mais il ne pouvait proférer un seul mot, car une ceinture de laine écarlate tordue en nœuds comprimait violemment ses lèvres.

La face de ce vieillard, torturée par une effroyable douleur qui ne pouvait éclater en gémissemens et en cris, eût apitoyé peut-être des routiers ; mais les lévites étaient de trop fidèles serviteurs de Dieu pour se laisser attendrir par une émotion humaine.

— Jacob, dit froidement Sédécias, attache à une des colonnes du sanctuaire cet insensé ! Qu'il assiste à notre justice, mais qu'il n'en trouble pas le cours !

— Mais c'est mon père, Sédécias, c'est votre ancien ami ! s'écria Rachel éperdue. Et elle essaya vainement de se relever pour courir vers Ben-Levi ; Jacob et Ephraïm avaient déjà saisi le pauvre *gaon* et l'avaient brutalement attaché à un pilier avec la corde de sa robe. — Oh ! mon père, vous prenez donc votre fille en miséricorde, vous lui pardonnez donc ! dit la jeune femme avec une sorte de doute et d'espoir.

Samuel ne pouvait ni faire un geste ni prononcer une parole. Sa pensée et son âme ne vivaient plus que par ses yeux grands ouverts dans lesquels plongeaient les yeux humbles et supplians de sa fille.

Dans ce regard brûlaient des larmes de sang ; aucune éloquence n'eût pu égaler l'expression de ce regard glauque et désolé, tantôt vitreux comme celui de l'homme qui ne garde plus d'espérance dans son cœur, tantôt brillant pour jeter sur la pauvre femme un rayon doux comme une caresse et une effluve chargée de pardon. L'âme du vieillard frémissait et palpitait visiblement dans cet adieu des yeux, à défaut de pouvoir éclater dans un sanglot, dans un cri de douleur ou dans une imprécation.

Rachel sentit sa résolution fléchir à la vue des tortures de son père devant qui elle allait être jugée, et qui ne pourrait pas l'encourager à la mort par un baiser et une bénédiction suprêmes.

Esaü, adossé contre un pilier à quelques pas du cercle des juges, dévorait silencieusement son désespoir, car il craignait de partager le sort du gaon, et il attendait pour protéger Rachel, le moment où les lévites tenteraient de mettre leur sentence à exécution. Il se confiait encore au hasard ; il croyait au retour de Duguesclin ; la fuite de Bouchard lui semblait de bon augure. Les espions de don Pedro l'avertiraient sans doute du danger de sa maîtresse. Il écoutait les bruits du dehors, et dans le souffle du vent ou le bruissement des lentisques, il entendait le galop des chevaux. Rachel ne pouvait être abandonnée ainsi à ses persécuteurs. C'était là un malheur monstrueux et impossible.

Cependant Sédécias avait jeté sur la malheureuse un regard implacable, et lui avait dit :

— Rachel, fille du prince des juifs de Castille, pourquoi as-tu révélé au chrétien don Pedro le secret de la conjuration sainte de tes frères ?

— Parce que ce chrétien avait comblé notre peuple de largesses et de faveurs au point de s'attirer la haine des chrétiens ses sujets, et que vous vouliez lui rendre le mal pour le bien, dit Rachel avec douceur ; parce que ce roi m'avait protégée, moi pauvre juive inconnue de lui, contre les outrages de l'infant don Enrique, et plus tard contre les brutalités des routiers anglais, et que j'ai cru de mon devoir de le sauver à mon tour ; enfin, s'il faut l'avouer devant vous, parce que je l'aimais depuis le jour où j'avais entendu raconter son courage et sa justice, parce que je l'aimais avant même de l'avoir jamais vu.

Un murmure d'indignation accueillit cette fière et noble réponse.

— Ainsi, s'écria le jeune Ephraïm, tu n'as pas hésité à sacrifier tous tes frères à un homme de la race infidèle ! Sans la victoire de don Enrique, les juifs de Séville auraient été réduits par la trahison à prendre leurs bâtons de voyage et à aller dresser leurs tentes dans le désert, en laissant aux Amalécites leurs biens confisqués !

— Rachel, fille du *gaon* des juifs de Castille, reprit Sédécias, pourquoi as-tu abjuré à Bordeaux la foi de Moïse ?

— Parce que j'aimais don Pedro, répliqua-t-elle avec un sourire divin qui illumina son visage, et que, sans mon abjuration, l'amant de la juive n'eût pu être reconnu pour le véritable roi de Castille par les barons d'Aquitaine et les lords d'Angleterre, qui avaient entendu les calomnies de l'évêque de Ségovie, Augustin Gudiel.

— Ainsi, dit le lévite Ephraïm d'une voix farouche, tu n'as pas renié et foulé aux pieds la loi de Moïse, parce que ta conscience, éclairée d'une lumière nouvelle, l'a reconnue fausse et mauvaise ? tu ne peux prétexter d'erreur ou d'aveuglement ? tu as fait bon marché de ta croyance et de tes sermens en faveur de ton amour, comme les filles Madianites qui firent trafic de leur honneur contre des robes lamées d'or et des colliers de perles d'Ophir.

— Rachel, fille du *gaon* des juifs de Castille, ajouta encore Sédécias, pourquoi, au lieu de choisir un mari parmi tes frères, as-tu épousé un de ces vils chrétiens qui sont nommés dans leur langue les tard-venus, et qui ont été comme des lions dévorans pour le peuple de Dieu ?

— Tu le sais comme moi, Sédécias, répondit-elle avec une exaltation fervente. J'ai épousé le baron gallois Tom Burdett parce que j'aimais don Pedro et qu'il fallait me séparer de lui. Par ce mariage, j'assurais à ce malheureux roi l'alliance du prince Noir, le plus loyal et le plus vaillant des chevaliers. A ce prix, que m'importaient le malheur de ma vie entière et le deuil éternel de mon cœur ?

— Ainsi, dit Ephraïm en levant les mains contre elle en signe de malédiction, tu avoues, femme impure, avoir vendu tes frères et renié ton Dieu, dans l'intérêt frivole de ta passion insensée ! L'orgueil de ta beauté t'a enivrée comme le suc du chanvre enivre les croyans du prophète Mahomet. Tu t'es crue à l'abri de la vengeance de Dieu et des hommes parce que tu étais la favorite du roi de Castille.

— Tout ce que j'ai fait je le ferais encore, répliqua Rachel avec calme ; je ne veux rien nier, car je ne me repens pas.

Sédécias imposa silence à Ephraïm par un signe impérieux.

— La main du Dieu vivant atteint toujours les coupables, tu le vois, fille de Samuel, dit-il avec un accent d'enthousiasme et d'inspiration céleste. Où est maintenant ce roi redoutable sur l'appui duquel tu t'es reposée ? A quoi ont servi ces édits qu'il a lancés contre nous ? où s'égarent ces épées étincelantes qui autrefois écartaient la foule ameutée sur le passage des favorites ? Où sont les pages et les chevaliers qui devaient former ton escorte ? Tu es seule au milieu des juifs tes frères.

Les proscrits sans pain, sans feu et sans asile sont devenus tes juges. Au lieu du diadème que le roi voulait te poser au front, nous ceindrons ta tête d'une couronne d'épines ; au lieu de changer ta robe grossière contre une robe constellée de pierres précieuses, nous la déchirerons comme le vêtement d'une impure Madianite, afin que les pierres consacrées sur l'autel de la synagogue puissent meurtrir et ensanglanter ce corps dont l'attrayante beauté a charmé le cœur du tyran don Pedro, et que nous regardons comme un vase d'iniquité ! Demande pardon à Dieu de tes offenses, Rachel.

Elle croisa ses deux mains sur sa poitrine avec une sainte résignation, et murmura à voix basse quelques versets de la Bible.

— Maintenant, poursuivit le juif, répète avec nous l'anathème porté contre le roi de Castille !

— Jamais ! s'écria-t-elle en relevant la tête avec un mouvement d'indignation.

— Dis *raca* sur don Pedro, fille parjure ? reprit Sédécias en s'avançant vers elle d'un air menaçant.

— Tuez-moi, c'est votre droit, dit Rachel, mais vous n'arracherez pas de ma bouche une malédiction contre le

noble seigneur que j'aime de toute ma pensée, de toute mon âme et de tout mon sang.

— Frères, dit froidement Sédécias en se tournant vers les lévites, que chacun de nous ramasse la pierre avec laquelle il doit frapper la Madianite. L'heure est venue d'ôter le mal du milieu de nous!

Les lévites obéirent, et, serrant dans leurs mains les pierres consacrées pour le lapidement, ils se rapprochèrent de la pauvre femme, le visage illuminé d'une joie fanatique.

En les voyant marcher, lents, muets, inexorables, Rachel, qui jusqu'alors avait regardé la mort en face sans terreur, poussa tout à coup un de ces cris désespérés qui semblent arrachés du fond des entrailles.

Son courage tomba comme l'écume de la vague qui se brise contre un rocher de granit. Elle rampa sur ses genoux en arrière, la tête renversée, les yeux fixés avec horreur sur ses juges, les mains étendues et raidies en avant, comme pour les écarter.

C'est qu'en sentant la mort la toucher de si près, elle venait de se souvenir du serment de Duguesclin. Les paroles du capitaine breton résonnaient soudainement à ses oreilles comme un glas funèbre. De ses yeux éblouis et vertigineux elle les voyait courir et s'incruster en caractères sanglans sur les murailles du morabethin. Dans son délire, elle répétait avec une exaltation fiévreuse :

« Il faut que vous viviez, Rachel! De cette condition suprême dépendra l'accomplissement de ma promesse. Je vous jure que la vie de don Pedro me sera sacrée tant que que vous serez vivante ; mais, si vous mourez, je me regarderai comme délié de mon serment! »

— Il faut que je vive, entendez-vous, il faut que je vive, ajouta-t-elle d'une voix traînante et monotone qui fit tressaillir les plus jeunes lévites ; il faut que je vive. C'est messire Bertrand qui l'a ordonné, et vous n'oserez pas, mes bons juges, contrarier sa volonté.

Sédécias pensa que l'épouvante égarait sa raison.

— Ah! tu as peur de mourir, reprit-il avec un sourire glacial ; tu as peur, débile créature, de ces pierres qui vont briser tes membres! peur de cette nuit sombre que le soleil ne percera plus jamais, de cette terre froide qui va te servir de prison, et qui t'empêchera de jamais plus entendre la voix de ton amant!

Elle se releva, éperdue, par un effort surhumain, car la fièvre la faisait greloter et ployait ses genoux :

— O lévites plus féroces que ces tard-venus maudits par vous! ô juifs tremblans devant les épées des chrétiens et vaillans contre une femme qui pleure, pourquoi me railler ainsi, Dieu juste? Oui, j'ai peur de mourir, je ne veux pas mourir ; non parce qu'il est dur de s'endormir dans la terre quand on est jeune et aimée, mais parce que, si je meurs, le serment de Bertrand Duguesclin ne couvrira plus don Pedro!

Sur un signe de Sédécias, les juges élargirent leur cercle. Alors la malheureuse tourna autour de cette chaîne terrible, palpitante, l'œil égaré, mêlant l'ironie à la supplication et la menace à la prière.

— Tu es jeune, toi, Ephraïm, disait-elle à l'un; ton cœur ne se lève-t-il pas de honte au moment de frapper une femme sans défense? Tu parais trop fier et trop vaillant pour te conduire en lâche! Et comme il baissait les yeux sans répondre, elle allait à un autre : — Eléazar, éteins cette torche, continuait-elle; pour tuer une femme, il vous faut l'ombre, la nuit épaisse, car vous auriez vergogne de regarder votre crime, car vous pourriez sentir votre âme s'émouvoir et vos bras faiblir en voyant ruisseler mon sang! Et comme il gardait aussi un morne silence : — Oh! mais ils n'ont pas d'âme, ajouta-t-elle en se tordant les mains! suis-je donc tout à fait abandonnée, sans amis, seule avec ces bourreaux! N'y a-t-il pas ici un autel que je puisse embrasser de mes mains; non, je ne veux pas mourir. Oh! ces dalles ne s'ouvriront-elles pas pour me cacher? Puis, retombant à genoux, elle imprima son front sur la pierre, qu'elle croyait voir s'entr'ouvrir à sa prière, comme l'oiseau poursuivi et effaré qui bat de l'aile contre les vitraux : — Mais je suis folle, murmura-t-elle tout à coup. J'ai encore un ami dans cette enceinte. Esaü! à l'aide! sauve-moi, défends-moi!

A cet appel, Manassès n'hésita plus; repoussant Ephraïm, il s'élança dans le cercle et s'écria :

— Malheur à qui touchera cette femme! en promenant autour de lui des regards enflammés de colère.

A l'aspect hideux du lépreux, à peine couvert des haillons sanglans de son caban, les lévites ne purent se défendre d'un mouvement d'horreur.

— Esaü Manassès, demanda Sédécias irrité de cette intervention inattendue, que viens-tu chercher au milieu de nous?

— Je viens vous rappeler, bons juges, répondit le lépreux en ricanant, que moi aussi j'ai renié mon Dieu avant cette femme, et que vous ne m'avez pas jugé.

— Tu as été jugé par ce Dieu même que tu avais renié, répliqua le fanatique; il a apesanti sa main sur toi et a flétri la chair d'une lèpre dévorante. Va-t-en donc, et rabats sur ton visage le capuchon de ta robe, car le Seigneur a dit : « Celui qui sera lépreux sera séparé de ses frères; sa robe sera décousue; ses cheveux seront rasés; il aura la face voilée, et il criera qu'il est impur et souillé. Et pendant tout le temps que durera sa lèpre, il ne demeurera point parmi ses frères.»

— Arrière donc, lépreux! répétèrent les lévites en le menaçant de leurs lourds bâtons.

Rachel alors se traîna vers lui ; elle le regarda et hésita un instant, puis elle se répéta les mots magiques : « Il faut que je vive pour don Pedro! » et tendit les bras au lépreux en s'écriant :

— Esaü, n'abandonne pas la sœur de ton enfance!

Manassès fit quelques pas en avant, mais il recula avec épouvante au moment où les mains de la condamnée allaient s'accrocher aux franges de son caban :

— Ne me touche pas, Rachel, ne me touche pas!

— Tu me repousses donc, toi aussi! dit-elle avec une voix agonisante.

— Te repousser! répéta le misérable dont les traits difformes se contractèrent avec l'expression du plus horrible désespoir, tandis que des gouttes de sueur sanglante coulaient de son front livide; mais vous ne comprenez donc pas que je n'ose vous toucher, même pour vous sauver. Oh! misère! vous aimer comme un lâche aime la vie, et m'avouer impuissant à vous défendre! Et pourtant si je vous emportais dans mes bras, Rachel, ces hardis lévites eux-mêmes craindraient de se souiller en vous arrachant à mon étreinte.

Les juges frémissaient, malgré eux, de l'effroyable angoisse qui secouait tous les membres de cet homme. Il pleurait, il sanglotait, il menaçait; une force irrésistible semblait le pousser vers la jeune femme, et l'horreur, le mépris, la honte de lui-même l'en écartaient. Jamais patient appliqué à la torture ne souffrit plus cruellement.

— Eh bien! prends-moi donc dans tes bras, Esaü, reprit Rachel avec effort. Que m'importe l'horrible contagion, pourvu que je vive et que je puisse protéger don Pedro contre la vengeance de Duguesclin.

— Non, non, je n'ose, répliqua le misérable. Puis, se penchant vers elle, il lui dit à voix basse : — Mais je vais me placer devant vous, fille de Samuel, et faire face à vos bourreaux. Si vous devez mourir, je mourrai avant vous. Leur première pierre sera pour moi. Et, qui sait! ils hésiteront peut-être à me frapper, et pendant ce temps un vengeur vous viendra.

Mais comme il se posait, hardi et menaçant, devant Rachel, le levite Ephraïm, qui vit ses frères indécis se consulter du regard, s'avança en levant la lourde pierre qu'il tenait à la main et en frappa le visage du lépreux.

Esaü tomba sur la dalle, étourdi par la violence du coup. La pauvre femme comprit que tout espoir était perdu pour elle. Cachant sa tête dans ses deux mains, elle s'af-

faissa sur elle-même, après avoir poussé un cri déchirant auquel répondit le rire strident d'une femme enveloppée d'un haik mauresque, qui se tenait debout sur le seuil de la porte.

Alors les lévites se rapprochèrent de Rachel lentement, un à un, et quand ils furent tous rangés devant elle, Sédécias, étendant sa main sur la condamnée, dit d'une voix inspirée les versets de l'anathème biblique :

— « Malheur à celui d'entre vous qui hésitera à frapper cette femme et qui sentira ses entrailles s'émouvoir, car il sera maudit! Il sera maudit dans les villes; il sera maudit dans les champs. Son grenier sera maudit; le fruit de son verger sera maudit. Le ciel sera pour lui d'airain et la terre sera de fer. Le Seigneur, au lieu de pluie, répandra sur sa moisson des nuées de poussière. Mais si vous obéissez à ma voix, toutes les bénédictions du Seigneur se répandront sur vous. Vous serez bénis dans les villes, vous serez bénis dans les champs. Le Seigneur ouvrira le ciel, trésor qui fertilise, pour verser sur votre terre la pluie en son temps; car vous serez bénis de Dieu. »

Sédécias se tut et regarda les lévites, qui répondirent :

— Nous sommes prêts!

— « Si un homme, continua alors le fanatique en se tournant vers Samuel qui tremblait de tout son corps, si un homme a un enfant rebelle qui méprise ses sages conseils et refuse de lui obéir, il prendra son enfant rebelle et le mènera aux anciens de la ville. Alors le peuple de cette ville le lapidera afin d'ôter le mal du milieu de lui, et pour que tout Israël à cet exemple soit frappé d'étonnement et de crainte! »

Rachel, renversée sur les dalles, sentait chaque mot s'enfoncer dans son cœur comme la pointe aiguë d'un poignard. Elle offrait son agonie à Dieu, et disait tout bas :

— Je ne me repens pas, car c'est pour don Pedro que je souffre, mais, hélas! je ne le verrai plus!

— « Lorsque vous trouverez parmi vous, ajouta Sédécias, un homme ou une femme qui aura commis le mal en présence de votre Dieu et violé son alliance en servant des dieux étrangers, lorsqu'il sera véritablement reconnu que cette abomination a été commise par un enfant d'Israël, vous amènerez à la porte de votre ville l'homme ou la femme qui aura commis ce crime, et ils sera lapidé. »

Samuel se tordait dans les liens qui l'attachaient au pilier, et ses yeux se fermaient d'épouvante pour ne pas voir le supplice de sa fille, tandis que les veines de son front se gonflaient comme des cordes.

— Rachel, fille du *gaon*, reprit Sédécias, tu as entendu la parole de Dieu : « Maudite soit toute créature qui ne restera pas fidèle à la foi de ses pères et qui servira des dieux étrangers! » Puis il leva sa main, armée de la pierre consacrée.

— Juive, toi qui as pris un chrétien pour époux, sois maudite! dit Jacob.

— Fille d'Israël, toi qui as vendu tes frères, sois maudite! dit Éphraïm.

Et tous les lévites, répétant d'une voix implacable la malédiction, levèrent leurs mains contre la malheureuse femme.

Au même instant, une voix tonnante cria de la porte du marabout :

— Par saint Yves! lâches coquins qui lapidez les femmes, retournez-vous pour regarder en face un chevalier.

C'était Bertrand Duguesclin qui arrivait en compagnie de maître Bouchard. Il avait rencontré l'Angevin en route, et sur son récit il avait hâté sa course. Il venait de s'arrêter sur le seuil de la porte, surpris de l'étrange spectacle qu'offrait l'enceinte du morabethin.

Les lévites, terrifiés de cette apparition inattendue, reculèrent machinalement et laissèrent tomber les pierres de leurs mains tremblantes.

Samuel sourit et remercia Dieu dans son cœur, car il crut sa fille sauvée.

Rachel releva sa tête pâle et décomposée par l'effroi, pour regarder avec une expression de joie céleste le capitaine breton.

Mais Sédécias, sentant que sa proie allait lui échapper, n'avait pas bougé, lui, et sa main ne s'était pas abaissée.

— Un chevalier chrétien ne prévaut pas contre Dieu! s'écria-t-il avec une ironie farouche.

Et avant que Bertrand pût le rejoindre, il lança sur Rachel sa lourde pierre, qui atteignit la condamnée à l'épaule.

La pauvre femme jeta un grand cri : puis elle étendit les mains en avant, comme si elle voulait se retenir à un objet visible pour elle seule, et roula étendue sur les dalles. Elle essaya de se soulever, mais vainement; elle essaya de parler; le nom de don Pedro sortit péniblement de ses lèvres avec un flot de sang.

— Qu'as-tu fait, misérable! s'écria Duguesclin en sautant comme un lion sur le fanatique.

— J'ai servi mon Dieu! dit froidement Sédécias.

Au même instant, Ephraïm, le plus hardi des lévites, se glissa derrière Bertrand et lui jeta son bâton dans les jambes pour le faire trébucher. Le Breton ne chancela pas sur ses pieds énormes; mais, en se retournant avec une rage inouïe, il saisit Ephraïm par sa ceinture, l'enleva et le fit tournoyer en l'air comme il eût fait d'un bâton à deux bouts; puis, se servant de ce corps frémissant en guise de bouclier, il s'élança à la poursuite des autres lévites, après avoir crié à Bouchard de garder la porte, et les accula tous les six au fond du sanctuaire.

Les fanatiques ne songeaient plus ni à se défendre ni à demander grâce.

— Tu peux nous tuer, messire Bertrand, dit Jacob, mais tu ne peux ressusciter Rachel la Madianite!

— Par le Dieu martyr, répliqua Bertrand, je vous enverrai lui tenir compagnie!

Et comme Ephraïm, suspendu à ses gros poings carrés, hurlait en désespéré, criant : « A l'aide! mes frères! » et cherchait à lui crever les yeux avec ses ongles, le Breton le fit tournoyer en l'air et le lança comme une massue sur les lévites, qui furent renversés à terre de la violence du choc.

Cependant le tumulte et les cris avaient réveillé le lépreux de son étourdissement; il se leva comme un spectre, et, apercevant le dogue de Bretagne aux prises avec les juifs, il voulut aller se joindre à lui; mais lorsqu'il vit Rachel étendue mourante sur la pierre, il resta comme foudroyé, et, tombant à genoux devant ce corps qui palpitait des convulsions suprêmes, il se mit à pleurer amèrement. Quant à maître Bouchard, il s'empressait de détacher le bâillon de Ben-Levi et de délier les cordes qui l'attachaient au pilier. Chose étrange! le vieillard se mit à rire d'une façon sinistre, et, au lieu de courir à sa fille, il s'avança vers son ancien ami Sédécias.

Au même instant, un nouveau venu apparaissait sur le seuil du morabethin et repoussait avec violence Aixa, toujours immobile comme une statue, dans son blanc haik, et occupée à regarder sa vengeance.

C'était le roi don Pedro, dont le pourpoint était taché de sang comme le pic de fer qu'il tenait encore à la main. Ses yeux hagards brillaient comme des étoiles rougeâtres. Ses gestes étaient saccadés ainsi que ceux d'un insensé. Ses genoux fléchissaient.

— Malheur! malheur à moi! s'écria-t-il en arrachant de ses doigts crispés ses longs cheveux blonds quand il vit qu'il arrivait trop tard. Puis, s'élançant vers Rachel, il essaya de la soulever dans ses bras et colla ses lèvres frissonnantes aux lèvres pâles et encore tièdes de la pauvre enfant. — Rachel, Rachel! murmura-t-il avec des sanglots convulsifs; ne devais-je donc te revoir que morte dans ce marabout où tu m'apparus un soir si belle, si aimante, et si fidèle à ton devoir! Voilà donc la récompense de ta vertu! tu as sacrifié ton amour, tu as étouffé ton cœur, tu

as repoussé ton amant; et te voilà sans regard pour me sourire, sans voix pour me répondre, car des lâches ont pu te frapper comme la plus vile des criminelles dans mon royaume, aux portes de Séville, à quelques portées de trait de mon alcazar. Ah! que l'on dise encore que je suis un roi puissant. Ne m'a-t-on pas fait honte de t'aimer. Mon amour était chose trop glorieuse pour une juive. Tu l'expies cruellement, ce glorieux amour qui n'a pas su te défendre, pauvre Rachel! Mais non, c'est un rêve, ajouta-t-il avec une sorte de frénésie, tu n'es pas morte. Tu n'as pas pu mourir, puisque je vis encore, moi, puisque je te parle, puisque je te regarde. Ah! le puissant roi que don Pedro! Il a des armées, des châteaux, des trésors et des courtisans; mais il n'a pu garder sa bien-aimée contre la haine de quelques bandits. Oh! mais si Dieu me permet de vivre après toi, c'est pour te venger, Rachel!

Et de nouveau il posa ses lèvres sur les yeux fermés et sur les lèvres blanches de la juive.

Sous ces brûlans baisers, les yeux de Rachel se rouvrirent et ses lèvres s'agitèrent. Elle soupira, elle ressentit la présence de son amant, elle eut encore la force de sourire, comme ces saintes martyres qui, torturées sur le brasier ardent, souriaient à l'attouchement de la mort comme à l'embrassement de leur divin Seigneur.

— Oh merci, mon Dieu! dit-elle d'une voix plus frêle que le souffle de la première brise dans les roseaux, vous avez permis que j'entende encore la voix de don Pedro au milieu de ce silence glacial qui m'entoure déjà; il ne m'a pas oubliée, il ne m'a pas reniée, il ne m'a pas abandonnée, lui! Je savais bien qu'il viendrait. Mais pourquoi si tard, mon Pedro? Elle s'arrêta, car une légère écume de sang vint tacher ses lèvres. — Regarde-moi bien, reprit-elle en fixant ses yeux avec effort sur le visage du roi, mes paupières sont lourdes. C'est étrange, je vois noir déjà, et cependant je t'aperçois bien, toi, comme dans un cercle éblouissant de lumière! Oh! tu es triste et tu as une tache de sang au visage, Pedro. Quel est donc ce sang? es-tu blessé, dis-moi? Don Pedro frissonna et n'osa répondre. Le souvenir de ses frères de lait mordait déjà son cœur comme un remords. — Si tu pouvais me sourire comme autrefois, dit-elle encore, vois-tu, j'emporterais ce dernier sourire là-bas où je vais, dans cette nuit terrible, et ce serait comme un soleil pour mon cœur. Le roi essaya de sourire, mais l'effort remplit ses yeux de larmes et étouffa la voix dans son gosier. Cet homme impétueux et passionné était devenu plus faible qu'une femme ou un enfant. — Oh! comme je t'aime, mon Pedro! ajouta Rachel dont le regard se voilait: tu ne sauras jamais combien je t'ai aimé, et aucune autre femme ne t'aimera jamais comme moi. Ne me plains pas, va; puisque je m'endormirai dans tes bras, je meurs trop heureuse. Ah! mais je me souviens, reprit-elle; oh! non, je ne dois pas mourir encore!

Et elle sembla chercher autour d'elle d'un regard vague et atone.

— Que désires-tu, Rachel? dit don Pedro inquiet.

— Je voudrais, répondit-elle, mettre ta main dans celle du capitaine Bertrand Duguesclin, qui, lui aussi, est accouru pour me défendre.

— Duguesclin! répéta le roi en tressaillant.

Il leva la tête et aperçut le Breton qui achevait de garrotter les lévites aux piliers du marabout avec les cordes de leurs robes. Il ne put déguiser la surprise douloureuse que lui causait cette rencontre.

Cependant le capitaine s'avançait vers lui, et bientôt les deux ennemis ne furent plus séparés que par le corps de la juive.

— Messire Bertrand, dit le roi avec effort, merci à vous qui avez secouru en loyal chevalier la pauvre Rachel, sans vous souvenir qu'elle était aimé de votre plus mortel ennemi.

— Seigneur roi, répliqua Duguesclin, je suis malheureusement arrivé trop tard pour la sauver, mais assez tôt pour empêcher ses meurtriers de s'enfuir.

— Quel guerdon réclamez-vous du roi de Castille, messire? poursuivit don Pedro. J'oublie le passé, car le chevalier qui a voulu sauver la fille de Samuel ne sera jamais mon ennemi, et ma main ne se lèvera plus contre lui!

— Vous faites-là un serment téméraire, beau sire, dit Bertrand, car je suis toujours le serviteur de don Enrique; et quoique je ne sois pas de taille à faire ou à défaire des rois, je dois servir mon maître.

Don Pedro frissonna en entendant cette audacieuse et menaçante réponse.

— Restons neutres, seigneur, continua le Breton, vous ne me devez rien, puisque madame Rachel va mourir. Quant à moi, sa mort m'acquitte aussi d'un serment lourd à tenir. Puis, lui montrant les lévites garrottés: — J'ai fait ma besogne de dogue, ajouta-il avec une allusion sarcastique au surnom que lui avait donné don Pedro; à présent, justicier, faites la vôtre.

— Ma justice ne se fera pas attendre, s'écria le roi en se levant, le regard étincelant de colère.

— Oh! je ne sens plus ta main dans la mienne et mon cœur se glace, murmura la mourante. Don Pedro se pencha de nouveau vers elle et réchauffa de son souffle cette main pendante et froide. — Souviens-toi que Dieu ordonne la clémence aux rois; fais grâce à ces fanatiques. Ils ont cru obéir à la voix du juge suprême. Si tu veux que je meure consolée, la dernière parole que je t'entendrai prononcer doit être une parole de pardon.

— Pardonner! toujours pardonner! répliqua don Pedro, à des bandits qui me bravent, qui viennent dans la nuit torturer la femme qui est mon ciel et mon paradis! Oh! mais il n'appartient qu'à Dieu de pardonner ainsi.

— Sois miséricordieux si tu m'aimes! dit Rachel. Et vous, mon père, n'embrasserez-vous pas votre enfant, ajouta-t-elle en essayant d'étendre ses bras déjà raidis par le froid mortel.

Pendant que le roi hésitait à répondre, une voix lente et grave vint couvrir celle de Rachel. C'était le vieux Ben-Levi, qui, debout devant le fanatique Sédécias, disait les versets suivans.

— « Celui qui aura outragé quelqu'un de ses frères sera traité comme il aura traité son frère. Il recevra fracture pour fracture, il perdra œil pour œil, dent pour dent; il sera contraint de souffrir ce qu'il a fait souffrir à l'autre. Celui qui aura tué sera puni de mort. »

— Tu l'entends, Rachel! dit don Pedro.

Alors Samuel, se baissant, ramassa la pierre qui avait frappé sa fille et qui était rougie de son sang. Puis, l'élevant au-dessus de sa tête, il dit à Sédécias:

— A mon tour je suis ton juge. Je serai aussi juste, suivant la loi, et aussi inflexible que toi. Rachel peut pardonner à son bourreau, mais moi je ne pardonnerai pas à l'assassin de ma fille. Que Dieu conduise ma main, et me punisse si j'agis contre sa volonté!

Et, en achevant ces mots, il lança la pierre sanglante contre le fanatique muet et résigné, avec une vigueur surnaturelle. La pierre brisa le front de Sédécias, qui tomba sans jeter un cri.

Samuel Ben-Levi se détourna alors, et, s'avançant vers sa fille, l'embrassa avec un transport de tendresse navrant.

— Je meurs! murmura-t-elle; adieu, mon père! adieu, Pedro! adieu tous ceux qui m'ont aimée et servie!... Et tes frères de lait, Pedro, où sont-ils? ils ont toujours été bons et fidèles! Pourquoi ne l'ont-ils pas accompagné? Aime-les bien, car eux seuls avec ta vieille nourrice défendront ton droit et veilleront à ton salut quand tu n'entendras plus la voix de Rachel.

Le roi devint blême comme un linceul, et éclatant alors d'un rire insensé:

— Dieu est contre moi, s'écria-t-il, puisque tous ceux qui m'aiment doivent mourir! La tête de Rachel se reu-

versa lourdement sur la dalle, et ses cheveux dénoués se raidirent au frisson de la mort; les doigts de ses mains blanches s'écartèrent. Son dernier soupir venait de s'exhaler dans sa dernière parole d'amour. — Morte! morte! morte! répéta don Pedro en la couvrant d'un regard terrifié. Messire Bertrand, ne m'aiderez-vous pas à l'emporter hors de cette enceinte? Je veux que le corps de ma favorite, comme l'appelait Augustin Gudiel, soit du moins à l'abri de la profanation. Je veux pouvoir, jusqu'à l'heure de la sépulture, la regarder et lui parler encore sans témoins. Oh! ne riez pas de mes paroles. Si la mort a fermé ses oreilles, son âme m'entendra, j'en suis sûr!

— Je réclame le corps de ma fille, seigneur roi, dit gravement Ben-Levi.

— Elle n'est plus juive, *gaon* de Castille, répliqua don Pedro.

— Où donc désirez-vous qu'elle soit transportée, sire? demanda Bertrand.

— A l'alcazar, où je veux ordonner pour elle les funérailles d'une reine avant le départ de mon noble allié Édouard de Galles, qui est la cause première de cette mort.

— Les pages et les varlets du prince Noir vont arriver, dit le Breton; ils porteront, suivant votre volonté, le corps de Rachel à l'alcazar.

Tout à coup le roi trembla, et ses yeux fixes semblèrent contempler une vision terrible.

— Oh! s'écria-t-il en se tordant les mains, je n'oserai, moi, la suivre jusqu'à la porte de mon palais, parce que j'y trouverais la vieille Paloma qui me demandera compte du sang versé, qui me dira : « Pedro, qu'as-tu fait de mes enfans? » Et je ne pourrai lui mentir, car elle me montrera du doigt cette tache de sang qui brûle mon visage, et elle maudira l'assassin de ses fils?

Puis le malheureux seigneur retomba presque inanimé et vaincu par une douleur qui touchait à la folie, sur le fût d'une colonne brisée, où il resta comme absorbé dans la vision sinistre de l'avenir qui le menaçait, lui et sa race.

— Ah! je savais bien, dit alors la Mauresque qui s'était glissée dans l'ombre pour assister à l'agonie de Rachel, que la juive ne rentrerait pas vivante à l'alcazar.

Ésaü se releva et s'avança brusquement vers elle.

— Aïxa, j'ai entendu ton rire de hyène répondre aux cris de douleur de la fille de Samuel, lui dit-il sourdement; mais je ne croyais pas que tu oserais venir te réjouir et te vanter de ton crime devant ce corps sanglant. Malheur à toi, puisque tu ne t'es pas hâtée de fuir et d'aller cacher ta lâche et honteuse joie loin des compagnons d'enfance de Rachel!

— Oh! nous nous rencontrons pour la dernière fois, Ésaü, répondit dédaigneusement la Mauresque en se drapant dans son haïk, car je puis maintenant retourner à Grenade.

Ésaü grimaça un sourire railleur et sinistre.

— Ah! tu comptes retourner librement à Grenade, Aïxa?

— Qui donc m'en empêcherait, demanda-t-elle fièrement.

— Moi, répliqua le lépreux, car tu vas me suivre!

Et il étendit vers elle sa main livide.

— Te suivre, ladre insensé! oh! je te défends de me toucher! dit-elle en reculant avec un geste de mépris et de colère.

— Pourquoi donc? répondit Ésaü Manassès sans s'émouvoir. C'est mon droit. Ne t'ai-je pas achetée au mezouar? Ne t'ai-je pas réclamée pour femme, et n'as-tu pas accepté le marché. Ah! tu me repousses et tu me braves, maintenant que tu es venue à bout de ta vengeance et que Rachel dort dans sa mante comme dans un suaire? Mais moi, je ne veux vivre que pour la venger de toi, à mon tour.

Et il se rapprochait de la Mauresque, qui reculait toujours avec une expression d'inquiétude et d'effroi.

— Va-t'en, misérable lépreux! à l'aide! à l'aide! s'écria-t-elle.

Mais le roi, immobile, muet, pétrifié, n'avait de regard que pour la morte, et Bertrand Duguesclin souriait en voyant la vindicative Aïxa réduite au rôle de suppliante.

— Je n'ai pas osé toucher Rachel, même pour la sauver, reprit le lépreux en frémissant, mais je serai plus hardi avec toi, noble fille de Mohamed; j'oserai t'étreindre et t'emporter dans mes bras, pour te punir de ton lâche triomphe.

— Messire Bertrand, abandonnerez-vous une femme? dit la Mauresque en s'avançant vers le Breton. Par vos éperons de chevalier, secourez-moi!

— Ésaü Manassès ne te menace pas de mort, dit le capitaine impassible, et tu as fait mourir Rachel!

— Tu m'appartiens, Aïxa, et nul, tu le vois, ne m'arrachera ma proie. Nous ne nous quitterons plus; tu seras ma compagne de misère et de douleur. Mon souffle te souillera, ambitieuse et orgueilleuse créature, et sans cesse nous vivrons face à face en nous haïssant et en nous maudissant!

— Mais je suis jeune et belle, et je ne veux pas vivre attachée à un cadavre! s'écria la Mauresque en repoussant d'un geste désespéré et du feu de ses yeux dilatés d'horreur Ésaü Manassès. A Grenade, une vie longue et radieuse s'ouvre encore devant moi!

— Rachel aussi était jeune et belle, et tu lui as fermé cette vie longue et radieuse que Dieu lui promettait, dit le lépreux en la poursuivant toujours. Rachel a expié son amour par une mort terrible. Moi qui ai été l'instrument docile de ta haine, Aïxa, je te ferai expier ta haine en t'emportant dans mon dernier asile. Tu as enfermé ta rivale dans une tombe; moi, je t'ensevelirai vivante dans la léproserie.

En même temps, il l'atteignit et l'enlaça de ses bras.

— Non! non! j'aime mieux mourir comme elle, s'écria Aïxa en se débattant.

— Tu es trop ambitieuse, te dis-je, répliqua Ésaü avec un rire affreux, tandis qu'elle essayait vainement de résister. Reçois le baiser de l'époux que tu as accepté devant le mezouar; et quand ta beauté sera flétrie, toi qui as péché par rivalité d'ambition et de beauté, je te prédis que tu te rattacheras encore à cette vie honteuse et misérable.

Puis, l'emportant avec une force surhumaine dans ses bras, malgré ses cris et ses transports de rage, il cria aux pages et aux varlets du prince Noir qui arrivaient à la porte du morabethin :

— Place libre au lépreux!

Les pages et les varlets effrayés s'écartèrent de son passage, et il s'éloigna dans la direction de la léproserie de Séville.

XV

COMMENT LA TABLE D'OR PORTA MALHEUR AU BARON DE TRING ET DE WING, ET A SON FIDÈLE MAJORDOME.

Cinq jours s'étaient écoulés depuis la mort de Rachel. L'armée anglaise avait ployé ses tentes.

Les varlets sellaient les chevaux; les hommes d'armes endossaient leurs cuirasses et allaient se ranger autour de leurs bannières; les écuyers portaient les ordres de leurs maîtres.

Les compagnies franches devaient se mettre en marche au point du jour et attendaient impatiemment le signal du départ.

Le prince Noir, escorté de sir John Chandos, de Jean de Grailly, captal de Buch, de sir Stephen Cosington et au

tres illustres capitaines, parcourait les groupes qui commençaient à se former çà et là.

Un seul baron manquait au cortége d'Edouard de Galles; c'était messire Tom Burdett, qui venait de se glisser furtivement hors du camp.

Nous avons laissé le seigneur de Tring et de Wing à l'endroit où son cheval s'était abattu, après l'avoir traîné à travers la poussière, les ronces et les broussailles de la rive du Guadalquivir.

Ce vaillant personnage était resté longtemps étendu sur la berge, étourdi de sa chute, le burnous déchiré, la cotte de mailles rompue, le visage et les mains en sang.

Au bout de quelques heures il avait néanmoins recouvré ses sens, et, n'osant rentrer à Séville, il avait, clopin-clopant, gagné le camp anglais.

Enfermé dans sa tente, il dévora silencieusement la honte de sa mésaventure; mais loin de vouloir s'avouer vaincu, il médita, tout en soignant ses contusions, quel nouveau moyen il emploierait pour réaliser sûrement le plus ardent de tous ses désirs, à savoir pour rentrer en possession de la merveilleuse table d'or.

C'était là une idée fixe, incessante, qui ne lui laissait pas un instant de répit. Dans la veille comme dans le sommeil, toujours il voyait étinceler à ses yeux les escarboucles de ce trésor royal. D'ailleurs, il ne voulait pas quitter l'Espagne aussi pauvre qu'il y était entré, ni laisser entre les mains rapaces du vieux juif Ben-Levi le plus riche butin qu'il eût jamais robé.

Le tard-venu n'avait nullement disparu sous le baron. Il conçut donc le projet d'exécuter un coup hardi à la faveur du trouble et de la confusion que jetterait dans la ville le départ du prince Noir et de son armée.

Une fois sa résolution bien arrêtée, il appela son fidèle majordome et écuyer Patrick Barillard, et après lui avoir fait jurer le secret le plus absolu, il lui donna mission de réunir en toute hâte une quinzaine de routiers déterminés, gens de sac et de corde, et de s'aboucher avec quelque bandit de sa connaissance qui pût se charger, pour une somme de cent marabotins, de leur ouvrir au milieu de la nuit la poterne de la Juiverie.

Le majordome se trouva fort honoré de cette marque de confiance, et pour prouver à son maître qu'il en était digne, il se mit promptement à l'œuvre.

Le jour même, il avait complété sa troupe de routiers, et un juif renégat, nommé Matorral, habile à jouer tour à tour les rôles de mendiant, de bravache, de soldat boiteux, Matorral, cet amant de Clara la joufflue dont Barillard avait eu souvent occasion de remarquer l'intelligence, avait pris l'engagement d'ouvrir la poterne.

Vers deux heures de la nuit, Patrick et ses routiers se rendirent isolément et par divers chemins au lieu du rendez-vous.

Tom Burdett ne tarda pas à les suivre, et la confusion qui régnait dans le camp empêcha qu'on ne s'aperçut de son absence.

Il se mit à la tête de la petite troupe que Patrick venait de réunir, et se dirigea vers la poterne de la Juiverie.

Matorral avait tenu parole. La poterne était entr'ouverte. Les juifs chargés de la garder dormaient d'un profond sommeil, car le faux boiteux qu'ils avaient ramassé sur le pavé et recueilli dans leur *guette* s'était empressé de leur prouver sa reconnaissance en jetant une poudre narcotique dans leur vin.

Tom Burdett se fit prudemment remettre les clefs, afin qu'en cas d'alerte l'ennemi ne pût lui couper la retraite, et, suivi de ses routiers, il traversa la Juiverie silencieuse, entra dans la salle des Balances, et s'arrêta devant la maison de Samuel Ben-Levi.

— Voici, dit-il à ses compagnons, le logis du trésorier de don Pedro. Je vous le donne à sac et à pillage. Dans cette masure vermoulue sont enfouis les trésors que je vous ai promis!

Les routiers se ruèrent aussitôt sur la porte, qui malgré ses barres de fer, ses lames de tôle et ses doubles verrous, céda bientôt aux coups de haches et de masses d'armes.

Quelques juifs du voisinage, réveillés en sursaut par ce bruit étrange, se levèrent et mirent curieusement la tête hors de leurs étroites fenêtres à treillis de fer; mais quelques flèches adroitement décochées par les routiers leur prouvèrent qu'il est toujours imprudent de se mêler des affaires d'autrui.

Voyant qu'en restant neutres, ils ne couraient personnellement aucun danger, ils se retirèrent avec un empressement rempli de sagesse et de prudence.

Le noble baron de Tring et de Wing pénétra le premier dans la salle basse, où il trouva sa vieille connaissance, Déborah, entortillée dans une couverture de laine et à demi renversée sur un escabeau.

La pauvre femme semblait avoir perdu complétement l'usage de la parole. Ses dents s'entre-choquaient avec un bruit lamentable, et la flamme de la lampe de fer qu'elle tenait à la main oscillait comme celle d'un feu follet.

Elle fut bientôt entourée d'une dizaine de routiers qui, après avoir allumé à son *candil* les torches dont ils avaient eu soin de se munir, lui demandèrent, avec force imprécations, toutes les clefs du logis.

Déborah vit bien que toute résistance était inutile.

Aussi laissa-t-elle tomber à terre de sa main tremblante un petit trousseau de clefs, en conjurant les larrons d'avoir pitié d'elle et de son pauvre maître.

Et tandis que les bons compagnons ouvraient et fouillaient au hasard coffres et bahuts dans cette salle basse, Tom Burdett s'approcha de la vieille servante.

— A nous deux maintenant, Déborah! lui dit-il. Elle attacha sur le gigantesque tard-venu des regards effarés. — Où ton maître Samuel a-t-il caché la table d'or? continua-t-il à voix basse.

— La table d'or! répéta la servante; je ne sais, mon bon seigneur, ce que vous voulez dire.

— Prends garde! ajouta Burdett en appuyant la flamme de sa torche sur l'épaule de la vieille femme; nous autres écorcheurs et routiers, nous savons des secrets magiques pour faire confesser la vérité aux gens les plus discrets. La flamme brûlait la couverture de laine sous laquelle frissonnait l'épaule de Déborah, à qui la douleur arracha bientôt un cri terrible, mais non un aveu. Le tard-venu comprit qu'elle était femme à se laisser brûler vive plutôt que de trahir le secret de son maître. — Puisque tu ne veux pas parler, vieux parchemin, dit-il, nous allons voir si le seigneur Samuel Ben-Levi ne sera pas plus expansif envers un vieil ami.

— Grâce! grâce pour mon malheureux maître! s'écria Déborah en se jetant aux genoux du baron. D'ailleurs, il ne vous comprendrait pas, il ne vous entendrait pas, il ne vous répondrait pas, messire. Depuis la mort de sa fille, il n'a pas ouvert la bouche, il n'a point dormi une heure, et quand je lui parle, il me regarde avec des yeux fixes comme un insensé.

— Où est la table d'or? répéta impérieusement Burdett.

— Dans le fond du caveau! murmura-t-elle d'une voix étouffée.

Le baron de Tring et de Wing n'en demanda pas davantage. Il était déjà descendu dans le caveau du *gaon*, lors de la conjuration des coffres, et il n'avait besoin de personne pour l'y conduire.

— Monte dans les chambres hautes avec tes compagnons, dit-il à voix basse à Patrick Barillard, et veille à ce qu'aucun de ces gars ne vienne me déranger dans ma besogne. Je descends au caveau.

Patrick cligna malicieusement de l'œil, en signe d'intelligence, et ne tarda pas à disparaître avec les routiers, tandis que Tom Burdett, sa torche d'une main et sa lourde masse de fer de l'autre, mettait le pied sur la première marche de l'escalier qui conduisait au caveau.

Cependant trois des routiers qui accompagnaient le fidèle majordome avaient indiscrètement prêté l'oreille aux

questions de leur chef, et avaient surpris les réponses de la servante de Samuel.

Ces trois hommes, qui se nommaient Bouchard, Georges et Richard, s'étaient empressés de mettre leur courage aventureux aux gages de maître Patrick, dans l'espoir que cette expédition mystérieuse leur fournirait l'occasion de se venger du geôlier de la tour de l'Or, auquel ils avaient voué de longue date une haine mortelle.

Il suivirent donc le majordome dans les chambres hautes; mais, avant de quitter les derniers la salle basse, ils mirent le feu à deux coffres, remplis l'un d'étoffes d'Orient, et l'autre de flacons d'essences précieuses.

La flamme pétilla en étincelles, s'enroula comme une rouge guirlande autour des coffres, et embrasa les étoffes et les essences. Aussitôt des langues de feu rampèrent contre les vieilles cloisons de bois, s'y attachèrent, et coururent le long des poutres, qui s'écaillèrent en charbons ardens.

Une épaisse fumée monta en bouffées noires et rougeâtres du fond de ce brasier jusqu'aux galeries de bois et aux chambres que parcourait Patrick.

Effrayé de ce sinistre incident, le majordome se hâta de descendre pour aller au secours de son maître; mais déjà le passage qui menait au caveau flamboyait comme le foyer de l'incendie. N'osant s'avancer plus loin :

—Remontez, messire, s'écria-t-il d'une voix tonnante, le feu dévore la vieille masure.

— Que Satanas te damne, oiseau de malheur! répondit Tom Burdett; dois-je m'enfuir au moment où la porte du caveau se brise sous les coups de ma masse d'armes?

En effet, la porte, vigoureusement battue en brèche, volait en éclats.

Déjà, à la lueur de sa torche, le cupide tard-venu voyait étinceler l'énorme escarboucle de la table d'or.

— Remontez, messire! répéta Barillard, remontez en toute hâte, si vous ne voulez pas griller dans cette fournaise!

Tom Burdett voyait briller dans l'ombre les pierres précieuses et les fines perles d'Orient, rondes et grosses, entre lesquelles étaient enchâssés, comme nous l'avons dit précédemment, les portraits en or des douze pairs de France.

— Par les cornes du diable! s'écria-t-il, je déroberai cette miraculeuse table d'or, dussé-je pour l'atteindre traverser tous les grils, les bûchers et toutes les chaudières où ardent éternellement les damnés de l'enfer.

Et il s'élança en même temps dans le caveau, dont la voûte devenait déjà brûlante.

En ce moment de longs jets de flamme et de fumée s'engouffrèrent en sifflant dans l'étroit escalier de pierre, et en masquèrent l'issue comme un rideau ou plutôt comme un mur de feu.

Le tard-venu sentit l'air qui manquait à sa poitrine oppressée.

Cependant il avait franchi la distance qui le séparait de la table d'or, et il la touchait d'une main frémissante.

La voûte du caveau se lézardait en fissures profondes d'où pleuvait une vapeur enflammée.

Tom Burdett souleva vigoureusement la table d'or, et, par un suprême effort, il la chargea sur ses épaules en poussant un cri de joie triomphant.

La voix de Patrick Barillard parvint encore jusqu'à lui.

— La voûte du caveau va s'écrouler, messire!

Le baron s'élança vers la porte avec son inestimable fardeau.

Les murs craquèrent comme des sarmens jetés dans l'âtre incandescent; des pierres ardentes se détachèrent de la voûte et rebondirent sur les perles de la table d'or qu'elles brisèrent; Burdett sentit ses pieds écraser des charbons de feu.

— A moi! Patrick, à moi! hurla-t-il d'une voix désespérée.

Allait-il donc périr à l'instant où il réalisait son merveilleux rêve! Oh! non, c'était impossible; la table d'or devait lui servir de talisman.

Le caveau se transformait en brasier; une fumée de plus en plus rouge embrasait l'espace : le tard-venu ne respirait plus de l'air, mais du feu.

Deux fois il voulut gravir les marches phosphorescentes ds l'escalier, deux fois il les vit s'écrouler comme une cendre enflammée sous ses pieds ensanglantés.

— Compagnons! dit le majordome épouvanté et désespéré aux trois routiers qui, seuls, l'avaient suivi jusqu'à l'entrée de l'escalier, laisserons-nous périr si misérablement notre glorieux capitaine messire Tom Burdett, baron de Tring et de Wing?

— Non, répondit Bouchard, il faut que l'un de nous se dévoue à sauver un si généreux chevalier.

— Oh! je promets à ce bon compagnon une largesse royale! dit Patrick, mais qui de vous veut la gagner?

— Toi, loyal et fidèle majordome, répliqua Richard; tu la gagneras de gré ou de force.

Patrick recula, le visage livide et décomposé.

— Moi! dit-il, me jeter dans ce gouffre de feu! Êtes-vous fous, mes gars, ou voulez-vous vous gaber de moi?

— A moi, Patrick! à moi! cria encore la voix expirante de Burdett.

Les deux Bretons sautèrent sur le malheureux Barillard, et le traînèrent sur ses genoux jusqu'au bord de l'escalier.

— Ton maître t'appelle, bon majordome! Va donc le chercher, dit Georges froidement.

Et, le poussant par les épaules, il le précipita dans l'escalier ardent, quoique le pauvre diable se cramponnât à ses jambes en hurlant :

— Non! je ne veux pas, je ne veux pas!

La voix de Barillard s'éteignit bientôt.

— Allons, il a rejoint son maître, en loyal serviteur, reprit Georges.

— Et gagné sa récompense, dit Richard.

—Et pour être sûrs que ni le baron ni son majordome ne sortiront de la fournaise, ajouta maître Bouchard, jetons dans l'escalier, avant de fuir, ces débris de coffres et de bahuts.

Un dernier cri d'agonie poussé par le tard-venu fit tressaillir les trois compagnons.

Les autres routiers qui pillaient la maison de l'ancien trésorier du roi, effrayés des progrès rapides de l'incendie et des clameurs des habitans de la rue des Balances, s'étaient enfuis aussi vite que leur avait permis le lourd butin dont il s'étaient chargés.

Bouchard l'Angevin et les deux bretons Georges et Richard quittèrent donc les derniers le logis embrasé, car eux aussi ils étaient retardés par leur fardeau. Le belliqueux hôtelier emportait la vieille Déborah, et les routiers sauvaient Samuel Ben-Levi. Les voisins du *gaon* parvinrent à parquer le feu dans la maison, qui était séparée par deux cours des autres habitations. Mais pendant qu'ils faisaient crouler les murs à coups de hache et qu'ils mettaient à sec leurs citernes, pour tâcher d'arracher à l'incendie ce qui restait des trésors entassés dans le logis du riche juif, une nouvelle bande d'un aspect plus sinistre et plus hideux que la première se glissa silencieusement dans la rue des Balances, et vint s'abattre comme une nuée de corbeaux autour des décombres.

C'étaient les hôtes habituels du vieux quartier Maure, les mendians et gueux de Séville, qui, prévenus par le faux boiteux Matorral, et guidés par l'hidalgo don Torribio de Velez et le perclus Sanchez, n'avaient attendu que le départ des routiers pour piller à leur heure. Les corbeaux venaient glaner après les vautours. Les juifs virent donc avec une frayeur superstitieuse ces honnêtes vassaux de Juan le velu courir dégueuilles et se heurter au milieu des flammes comme des démons, afin de chercher dans ces débris calcinés et fumans ce que les compagnons du tard-venu n'avaient pas eu le temps d'emporter.

— Voilà, dit Matorral en ramassant dans un coffret à

demi consumé un petit collier de perles, un joyau qui m'aidera à faire la paix avec Clara la joufflue quand je le lui suspendrai au cou.

Don Torribio de Velez arracha à son ami Sanchez une épée dont la croix était curieusement ciselée, et qui avait fait rude besogne dans la main du baron de Tring et de Wing,

— La belle épée de chevalier ! s'écria-t-il ; elle remplacera avantageusement la mienne, que j'ai été obligé de mettre hier en gage.

— Mais c'est moi qui l'ai trouvée, grommela Sanchez.

—Tais-toi, manant ! répliqua don Torribio d'un air majestueux. Je te cède en échange ce magnifique chapelet à grains d'argent et de corail, que je ne m'attendais pas trouver chez le *gaon* de Castille.

—Que la mère de Dieu te pardonne ton orgueil et ton arrogance, hidalgo d'occasion ! murmura le mendiant d'église, en roulant dévotement les yeux et saisissant avec une pieuse avidité le chapelet d'argent et de corail.

ÉPILOGUE.

On sait que don Enrique prit plus tard à Montiel sa revanche de la défaite de Navarette.

Le Bègue de Vilaines, un des compagnons d'armes de Bertrand Duguesclin, ayant fait prisonnier don Pedro au moment où le malheureux roi s'évadait du château de Montiel, le livra déloyalement au bâtard, contre une énorme rançon. Don Enrique s'élança aussitôt sur son frère et lui taillada le visage de trois coups de dague.

« Le roi de Castille, dit la chronique, sans plus songer au déplorable état de sa condition, qui le rendait esclave de son ennemi, se jeta sur lui, le colleta d'une si grande force et avec tant de rage qu'ils tombèrent tous deux à terre, Henry dessous luy. Ce dernier, qui ne s'était pas désaisy de sa dague, faisait les derniers efforts pour lui donner de la pointe dans le ventre ; mais don Pedro avait une cotte de mailles qui le mettait à l'épreuve des coups qu'Henry lui portait, et tâchait de lui arracher le poignard des mains afin de pouvoir l'en percer à son tour. Bertrand arriva pendant qu'ils étaient ainsi l'un sur l'autre, et cria : « Messires, laisserez-vous occire le roi « Henry par un faux traître renoyé, qui oncques ne fit bien « en jour de sa vie. »

Et comme aucun des assistans n'osait intervenir dans cette lutte fratricide, Duguesclin courut à don Enrique, et, le prenant par la jambe, le releva, en ajoutant :

— Je ne fais ni ne défais les rois, mais j'aide à mon maître et seigneur !

Le bâtard frappa alors don Pedro d'un coup de dague qui ne porta pas à faux comme les premiers, et, le voyant resté couché à terre, il commanda au comte de Mexia de lui trancher la tête.

Le favori obéit, et planta la tête de don Pedro au haut de la hache dont il s'était servi pour cette exécution.

Le nouveau roi de Castille fit couvrir le corps de son ennemi d'un méchant drap de bougran, et commanda qu'on le pendît à une des tours du château de Montiel, qui venait d'ouvrir ses portes.

FIN D'ESAU LE LÉPREUX.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue du Croissant, 16.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS ÉSAU LE LÉPREUX.

PREMIÈRE PARTIE. — LA CITERNE.

I. — Le varlet et le renégat. 67
II. — Où la juive écarte son voile. 70
III. — Comment un laid chevalier échangea son roussin poussif contre les prisonniers d'Ésaü. 73
IV. — D'un méchant tour de l'innocent Perce-Neige, et du danger que courut Rachel d'être noyée. 75
V. — Comme quoi le gantelet du chevalier empêcha un capitaine anglais de faire brancher la nourrice du roi. 79
VI. — Où l'on verra les vertus singulières de la table d'or et de l'eau de la citerne. . . 81
VII. — Don Pedro s'aperçoit qu'abondance de frères de lait ne nuit pas. 84
VIII. — Un voleur de chevaux donne un bon avis à la belle Aïxa. 86
IX. — La mauresque et la juive. 91

DEUXIÈME PARTIE. — L'EXCOMMUNICATION.

I. — Comment Samuel fut invité à donner sa fille en otage au roi et à apaiser l'appétit du routier Burdett. 93
II. — D'une nouvelle manière de remplir les coffres vides de la trésorerie. 97
III. — Comment le roi apprit la mort de Rachel et de quelle étrange mission il chargea ses cinq frères de lait. 101
IV. — La révélation. 106
V. — Du danger d'introduire des coffres dans un palais, et de l'utilité des armures. . 109
VI. — Comment un juif qui a bonne mémoire peut piller un pillard, et pourquoi la mauresque commit une belle action. . 111
VII. — Commencement des douze travaux de Dugueselin. 118
VIII. — La mauresque propose et le Breton dispose. 124
IX. — De quelle façon le mari de dame Tiphaine prouva au lépreux qu'il n'était pas un lâche. 128
X. — Comment l'évêque l'emporta sur le roi, et comment les sacs de farine du faux meunier l'emportèrent sur l'évêque. . . . 130
XI. — Les douze travaux de Dugueselin se terminent par une chute de mulet, un festin royal et un saut périlleux. 136
XII. — De la fâcheuse rencontre que firent le roi et la juive dans la léproserie. 141
XIII. — Comment don Pedro reconnut la vérité du proverbe « mieux vaut douceur que violence ». 145
XIV. — Où l'on verra qu'un bienfait est souvent perdu, surtout quand le bienfaiteur est ruiné. 148
XV. — Comment il fut prouvé que la vieille chrétienne Paloma et la jeune juive Rachel n'avaient pas la même manière d'aimer. 151

TROISIÈME PARTIE. — LE PRINCE NOIR.

I. — Des désagrémens qu'éprouva le portier de ville Barillard dans l'exercice de ses fonctions, et comment un fouet peut être cassé quand on a l'imprudence de s'en servir. 159
II. — Où Tom Burdett est obligé de se conduire en prison. 165
III. — Ce que coûtait aux manans et vilains d'Aquitaine le meurtre d'un chevreuil et d'une louve 169
IV. — De l'inconvénient, pour un héritier, d'avoir des frères bâtards. 171
V. — Pourquoi la juive se réfugia dans une église. 176
VI. — Des principales qualités que Tom Burdett appréciait dans une fiancée. 181
VII. — Les cloches. 183
VIII. — Ce qui se passa dans le mouvant de sable, et comment le roi se trouva en pays de connaissance. 189
IX. — Les frères de lait se régalent d'un coq maigre, afin d'entrer au service de Tom Burdett. 193
X. — L'auteur prouve qu'un mari n'embrasse pas toujours sa femme quand il veut. . 195
XI. — Un amant qui ne se croit pas aimé . . . 200
XII. — Commencement de la nuit des noces du nouveau baron de Tring et de Wing. . . 202
XIII. — Comment Tom Burdett apprit qu'il était plus facile de grimper au haut d'un colombier que d'en descendre. 206
XIV. — Pourquoi le page Perce-Neige inspira à l'horloge du manoir la fantaisie de sonner les heures au galop. 210
XV. — Les lévites. 216
XVI. — Comment l'hôtelier de Séville et le portier de Bordeaux eurent l'occasion de lier connaissance. 221
XVII. — Une bataille vue par une lucarne. . . . 225
XVIII. — Le baron de Tring et de Wing parvient à payer une vieille dette, mais il ne croit pas s'enrichir par cette belle action. . . 230
XIX. — Les chercheurs de cadavres. 233

QUATRIÈME PARTIE. — LES DEUX FAVORITES.

I. — De quelle manière les mendians de Séville entendaient la charité. 239
II. — Ésaü apprend qu'il ne faut pas plus toucher au cheval d'un baron qu'à l'écuelle d'un pauvre. 246
III. — Où le lecteur s'abstiendra de dire : « Telle maîtresse, telle servante ! ». 250
IV. — D'un singulier message d'amour et d'une singulière coutume mauresque. . . . 254
V. — Ce que vit la fille du roi de Grenade dans la maison du mezouar. 259
VI. — Comment Perez le mineur devint l'ange gardien des deux amans. 266
VII. — Comment Ruy le faucheur devint le mauvais génie de la belle Aïxa, et pourquoi le mezouar laissa sortir du morabethin sa nouvelle vassale. 271
VIII. — Les routiers bretons s'aperçoivent qu'un pic de fer, une faux, une fronde et deux épées valent mieux que deux couteaux. 275
IX. — D'un geôlier comme il y en a peu et d'un prisonnier comme on n'en voit plus. . 280
X. — Pourquoi le tard-venu avait enfermé Rachel dans une atalaya mauresque, et de quelle façon il y pratiqua l'hospitalité. 288
XI. — Comment le mari de dame Tiphaine se montra courtois chevalier, et le lépreux reconnaissant. 294
XII. — Le morabethin. 299
XIII. — Où don Pedro se croit trahi par ses frères de lait. 303
XIV. — Comment le dogue de Bretagne fit justice des juges de Rachel, et n'empêcha pas Ésaü d'emporter la belle Aïxa dans la léproserie. 306
XV. — Comment la table d'or porta malheur au baron de Tring et de Wing, et à son fidèle majordome. 311
Épilogue. 314

FIN DE LA TABLE D'ÉSAÜ LE LÉPREUX.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue du Croissant, 16.

Félix Deriége.

LES MYSTÈRES DE ROME.

Première Partie.

INTRODUCTION.

La plupart des chefs-d'œuvre littéraires de l'antiquité, tels que nous les avons exhumés de la poussière du moyen âge, ressemblent à ces temples à demi ruinés que le voyageur rencontre à chaque pas sur le sol de la Grèce et de l'Italie. Le monument est resté debout après deux ou trois mille ans d'existence. On en saisit facilement l'ensemble et les proportions. Le portique supporte encore son fronton, hardiment sculpté par quelque Michel-Ange inconnu; les colonnes du péristyle environnent toujours le sanctuaire, et sur les tailloirs qui les couronnent, l'entablement étale aux regards les richesses de sa frise qu'un habile ciseau avait si merveilleusement ouvrée. Le temps, cet enlumineur patient des vieilles pierres, a jeté des teintes d'or et de bronze sur ces précieux débris des siècles passés.

Mais est-il un souvenir, si poétique, si imposant que vous le supposiez, dont ne se jouent les passions humaines et que n'effacent les cataclismes des révolutions? Les pages les plus magnifiques de l'art monumental ont été mutilées. Partout où l'archéologue, dans ses pieux pèlerinages, rencontre ce qui fut jadis un temple païen, la *cella* est béante à l'air, et le soleil jette ses rayons et son ombre en écharpe sur les murailles qui en dérobaient aux regards l'enceinte vénérée. L'herbe croît sur la mosaïque effondrée du *pronaos;* les statues des dieux et des héros ont été renversées; l'inscription du frontispice n'existe plus, et c'est à peine si on en peut recueillir çà et là quelques mystérieuses syllabes.

Tels sont aujourd'hui non-seulement les édifices religieux de la Grèce et de Rome, mais encore leurs stades, leurs propylées, leurs cirques, leurs basiliques, et tels sont aussi les ouvrages de leurs écrivains.

Tous les documens originaux touchant la liturgie, les lois et les mœurs de l'ancienne Italie, ainsi que la majeure partie des traités sur les institutions politiques ont péri. Les annalistes antérieurs à Salluste ont eu, ou à peu près, le même sort. Des lacunes, à jamais regrettables, interrompent à chaque page même les récits éloquens de Tite-Live et de Tacite. Parfois un érudit, un bibliographe découvre, sous les caractères gothiques d'un parchemin du moyen âge, les lettres onciales d'un manuscrit romain. C'est un fragment, précieux peut-être, qu'il a sous les yeux. A quel livre faut-il le restituer? Il l'ignore. Ainsi l'étranger qui traverse les champs volsques aperçoit souvent au milieu d'une maremme les débris d'un mur réticulaire, et nul ne saurait lui dire s'il foule aux pieds les ruines d'une villa, d'un tombeau, d'un temple ou de quelque cité guerrière du Latium.

Le premier devoir de tout écrivain qui veut, dans ces conditions, reconstruire l'histoire de Rome antique, serait par conséquent d'en réunir avec soin les matériaux, de les classer de façon qu'ils se suppléassent les uns les autres, d'apprécier en un mot avec une intelligente sagacité le poète, l'orateur, le jurisconsulte ou le philosophe dont la voix ne s'est pas éteinte, au secours de l'annaliste qui se tait. Des hommes éminens se sont, de nos jours, essayés à ce travail; mais le succès n'a pas répondu complétement à leurs efforts.

Ils nous ont retracé des faits sans logique, des tableaux sans couleur, des personnages sans relief. Tous ces héros, dont ils racontent les exploits, sont groupés avec art. Ils pérorent, ils combattent, ils triomphent: ce sont des magistrats ou des guerriers, mais ce ne sont pas des hommes. Ils s'agitent, et cependant ils ne vivent pas.

Ces réflexions mises en avant, et je les crois fondées, ce serait de ma part une présomption étrange que de vouloir m'élever dans ce livre jusqu'à la hauteur de l'histoire. Telle n'est ni mon intention, ni ma prétention. J'ai seulement recueilli, touchant les mœurs, les arts, les institutions et la topographie de l'ancienne Rome, quelques-unes de ces notions archéologiques, éparses dans les livres, dont les historiens négligent trop de se servir; je les ai rattachées à une action dramatique, et je les livre au public, afin de lui procurer, si toutefois j'ai le bonheur de réussir, un utile amusement.

C'est surtout le peuple, cette foule ardente, passionnée, généreuse, qui n'aime rien à demi, ni la vertu ni le vice, ni l'austérité des gouvernemens démocratiques, ni la corruption des oligarchies, que j'ai voulu mettre en scène. Les soldats, les prolétaires, les officiers des pompes funèbres, les débardeurs des ports du Tibre, les tondeurs, ces Figaros des temps anciens, jouent un rôle dans ce récit aussi bien que les consuls et les généraux d'armée. La courtisane s'y montre à côté de la chaste jeune fille qui prie Junon-Juga, sa madone à elle, de protéger ses amours; et parfois l'antre d'une sibylle, une taverne, un bouge, l'édicule redouté de quelque divinité des enfers, s'ouvrent à côté du boudoir où une noble matrone reçoit le matin ses parfumeurs, ses fleuristes, et sa cour habituelle de vieux sénateurs et de jeunes chevaliers. Un seul homme anime, électrise tous ces personnages et les fait se confondre dans une mêlée sanglante. C'est Lucius Sergius Catilina, le plus terrible ambitieux dont l'histoire ait conservé le souvenir.

Il faut évoquer à la fois les patriciens et la plèbe, les pauvres et les riches, les despotes et les tribuns, les deux castes rivales de toute société, pour faire véritablement revivre une grande nation.

J'ai suivi dans ce travail avec une rigoureuse exactitude les données historiques, telles que les fournissent les écrits de Salluste, les discours et les lettres de Cicéron, Plutarque, Suétone, Valère-Maxime et Velleïus Paterculus. Pour la topographie de Rome et de l'ancienne Italie, je me suis laissé guider par Bellori, Kirker, Descine (1), Palladio, Barlington et le savant Nibby. J'ai consulté pour l'archéologie Ramée, Piranesi et Canina; pour les antiquités, Caylus, Montfaucon et Winkelmann; pour les médailles, Eckel, Taylor et Mionnet; pour les costumes enfin, Willemin et Lorenzo Rocchegiani. Un excellent ouvrage de M. Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, dont on ne saurait trop vanter l'érudition, le style et la forme ingénieuse, a été aussi pour moi une source féconde de détails intéressans. Je n'ai rien négligé pour tâcher de satisfaire, en racontant la *Conjuration de Catilina* les lecteurs qui feuillettent un roman uniquement pour se distraire, et les admirateurs, maintenant trop rares, de la belle antiquité.

I.

LE TEMPLE DE MERCURE, CONDUCTEUR DES OMBRES

La septième heure de la nuit (une heure du matin) était passée. Rome était plongée depuis longtemps dans le sommeil. Le vent d'ouest soufflait avec violence et poussait en tourbillons rapides une pluie froide et pénétrante. Aucun bruit ne résonnait ni dans les rues de la ville, ni hors de l'enceinte sacrée de ses murailles. La voix des crieurs publics, annonçant l'heure des rostres aux différens quartiers, troublait seule ce lugubre silence. Il faisait une de ces nuits sombres et solitaires que choisissaient de préférence les voleurs des marais Pontins pour venir s'abattre sur Rome et y détrousser les patriciens en débauche ou les ivrognes au sortir du cabaret.

En dehors de la porte Esquiline, au milieu du champ désolé où l'on enterrait les pauvres s'élevait un petit temple consacré à Mercure, conducteur des ombres. Ce monument, dont la quadruple façade était surmontée d'un fronton, et dont les angles portaient des demi-cippes à leur sommet, ressemblait à un sépulcre. L'unique chapelle qu'il renfermât n'avait point de fenêtres. Une lampe en éclairait jour et nuit les murs à revêtement de marbre. L'autel de Mercure, conducteur des ombres, et sa statue occupaient le fond de l'édicule. La figure du dieu était mi-partie de noir et mi-partie de blanc, suivant les traditions païennes, et de la main droite il tenait un caducée. Les Parques, la Nuit, l'Erèbe et les autres divinités infernales avaient leurs images dans cette funèbre enceinte, vouée au culte de la Mort.

Là s'étaient réunies, l'an 691 de la fondation de Rome, pendant la nuit du 1er au 2 septembre, quinze ou vingt personnes de la dernière classe du peuple. C'étaient, pour la plupart, des hommes taillés en hercules, à la figure sinistre, au regard farouche, à la voix rauque; de vieilles femmes au dos voûté, aux ongles crochus, flétries et ridées comme des sorcières d'Etrurie. Un vieillard vêtu de deuil semblait présider la réunion, et s'était assis sur un de ces coffres funéraires que l'administration de Libitine prêtait, moyennant quelques as, aux pauvres citoyens décédés. Ses paupières clignotantes, ses joues enluminées, l'ampleur énorme de son ventre, indiquaient assez que Mutius Gurgès Tricongius, désignateur (1) des pompes funèbres, ne méprisait pas le vieux vin du Latium. Une écuelle de bois à la main, il puisait de temps en temps à une amphore placée auprès de lui. L'attitude insouciante de cet homme, l'immobilité de ses traits, la fixité de son regard, attestaient qu'il avait cessé de vivre par l'intelligence et par le cœur. A force d'enterrer et de boire, de boire et d'enterrer, il s'était abruti.

Les divers acteurs de la scène que nous allons décrire en faisaient les mystérieux préparatifs. Pendant que les femmes se tenaient accroupies le long des murs, et que Gurgès, grave comme un sénateur, trônait sur son coffre de sapin, leurs compagnons se glissaient deux à deux hors du temple, en refermaient soigneusement la porte, traversaient le champ des sépultures et se rendaient au bord d'un puits où travaillaient des fossoyeurs. Là, ils recevaient un fardeau de forme oblongue, enveloppé d'une mauvaise toge, le chargeaient sur leurs épaules avec une adresse toute particulière, le transportaient dans le temple et le cachaient sous l'autel d'Hermès. La lampe suspendue près de la statue du dieu jetait des reflets rougeâtres sur les faces heurtées, sur les vêtemens en haillons des bandits que présidait Gurgès. Enfin, le désignateur sortit de son repos, et s'adressant aux deux misérables qui venaient de rentrer:

— Assez pour ce soir, dit-il. L'heure s'avance: rappelez les amis.

Cet ordre fut transmis aussitôt au dehors. La troupe entière reparut sur le seuil du temple augmentée de quatre individus souillés de fange, blêmes comme des spectres, dont les cheveux plats ruisselaient de sueur. Ceux-ci barricadèrent la porte, placèrent derrière deux énormes chiens d'Epire en sentinelle, et déposèrent lentement sur le sol les cordes, les pelles et les pioches dont ils étaient armés. Ils secouèrent autour d'eux en arrivant d'affreux miasmes. Gurgès reprit:

— Alerte! Etendez-moi sur le pavé tout ce gibier des enfers.

A ces mots hommes et femmes se pressèrent autour de l'autel, où les cadavres étaient renfermés. Il y eut un moment de confusion étrange, après quoi chacun revint au milieu du *sacrarium* traînant par les cheveux, par les bras et par les jambes les dix ou douze morts qu'on avait enterrés ce jour-là.

Quand ces tristes dépouilles furent retombées sans mouvement sur les dalles, les nécrophores (croque-morts) et les *præficæ* (pleureuses), se réunirent à l'entour comme une volée d'oiseaux carnassiers.

— Voilà des Romains bien défigurés! dit Gurgès en examinant ses cadavres avec l'instinct féroce d'un loup qui rôde autour de sa proie. — Sabidius, verse-nous du vin!

(1) *Rome ancienne et moderne*, 8 vol. in-12.

(1) Maître des cérémonies. C'était l'officier qui menait le deuil.

Un des libitinaires saisit l'amphore que son chef avait à demi vidée et remplit les écuelles de la troupe. On but à la ronde.

— Le mort nourrit le vif, reprit Gurgès, et c'est raison. Holà! Rufus! paresseux! passe-moi la lampe, que j'examine un peu ce Gaulois.

Gurgès se pencha vers le cadavre, et soulevant de sa main droite la chevelure de l'étranger :

— Par Némésis! dit-il, j'ai trouvé l'affaire de mon bon ami Cruscellus : une perruque blonde comme Lélia, la jolie danseuse de la voie Sacrée, désire en avoir une. Voyons un peu les dents. Parfaitement blanches! Barbara, Cécus, je vous recommande cet adorateur du puissant Teutatès. Ménagez-lui les incisives, et tondez-le ras comme un fils de famille la veille des *Libéralia*.

— Peste soit du Dictateur et de ses funérailles! interrompit un des nécrophores, qui venait d'explorer inutilement tous les corps l'un après l'autre pour trouver sur eux quelques bijoux. Pas un anneau! pas un bracelet! Depuis que l'on a brûlé Sylla au champ de Mars, il n'est pas de si mince affranchi qui ne s'accorde le bûcher. La terre n'est que pour la canaille. Le métier ne va plus, respectable Gurgès.

— Ne parlez pas ainsi, Trémula, répondit gravement une des pleureuses. Brûler les morts est une sainte coutume. L'âme retourne ainsi plus vite à sa nature première. Je l'ai entendu dire par le flamen Dialis (prêtre de Jupiter).

— Tais-toi, sorcière! répliqua Gurgès; on arrive toujours assez tôt de l'autre côté du Styx. Trémula, mon brave, mets de côté ce gladiateur, et porte-le avant le jour chez le médecin d'eau froide, tu sais? Asclépiade, rue du Grand-Cirque, près du temple de la Foi.

— Combien devra-t-il me remettre? demanda le vespillion.

— Ce qu'il voudra, ou plutôt ce qu'il pourra. C'est un jeune homme qui commence. D'ailleurs, ajouta Gurgès en riant, je ne fais que lui renvoyer ce qu'il me donne. Il ne faut pas être exigeant avec lui.

Cependant le désignateur avait passé en revue tous ses morts et les avait distribués à chacun des libitinaires, en leur indiquant ce qu'ils pourraient en tirer. Il s'était assis de nouveau sur son coffre, et regardait travailler ses gens. Le sanctuaire de Mercure présentait un aspect horrible. Ce n'étaient partout que groupes d'hommes et de femmes qui promenaient de leurs mains sanglantes sur des cadavres des ciseaux, des pinces et des bistouris. Parfois des voix rauques, un éclat de rire féroce, troublaient le silence de l'*édès*. Gurgès s'était versé une rasade et portait son écuelle à sa bouche, quand un bruit de pas se fit entendre dans le champ des sépultures. Le bras du désignateur s'arrêta dans le mouvement d'adduction qu'il opérait; ses ouvriers devinrent immobiles; les chiens apostés près du seuil se redressèrent : leur poil fauve se hérissa. Ils grondèrent en flairant la porte.

— Qu'est-ce là? dit Gurgès à voix basse.

— Une ronde, répondit Trémula. Bébrix n'a pas aboyé.

— Silence! prophète de malheur, repartit le vieillard.

Il s'avança vers la porte sur le bout du pied, et colla son oreille à la serrure.

Mais il n'entendit rien. On se tenait aussi en observation à l'extérieur. Après un moment d'hésitation, Gurgès se rapprocha des libitinaires.

— Sabidius, les épées! reprit-il. Qu'on éteigne la lampe; que les femmes cachent tous ces débris sous l'autel et en ferment avec soin l'ouverture secrète; que les hommes s'arment et se postent dans les angles du *sacrarium*, et mort au premier coquin qui entrera!

On frappa deux coups à la porte. Le désignateur saisit ses deux chiens à la peau du cou, et, tandis que les croque-morts exécutaient ses ordres,

— Paix! Bébrix, paix! Jugurtha, répétait-il aux deux cerbères.

— Ouvrez, cria-t-on enfin du dehors, au nom du triumvir Licinius Burrha.

— Nous sommes perdus! murmura au milieu des ténèbres un des libitinaires en descendant l'escalier en colimaçon qui conduisait aux combles du temple. Ils sont plus de vingt et le temple est cerné.

— Que la foudre de Jupiter t'écrase! répondit Gurgès au nécrophore. Bas les armes, alors! Rallumez la lampe. Les cadavres sont-ils cachés?

— Bientôt, bientôt, dit une pleureuse. Je traîne le dernier.

Un des libitinaires frappa un caillou, d'où le feu jaillit en vives étincelles. La lampe fut rallumée, et Gurgès inspecta rapidement la salle pour s'assurer que tout indice accusateur en avait disparu.

Pendant ce temps, des coups de masse répétés faisaient craquer la clôture de l'édicule de toutes parts.

— Ouvrirez-vous, damnés vespillions? crièrent ensemble huit ou dix voix furieuses, ou faudra-t-il jeter ces planches vermoulues au milieu de votre masure?

— Qui est là? demanda Gurgès, jouant à s'y méprendre l'étonnement d'un homme qu'on réveille.

— Ne le sais-tu pas, misérable? C'est le triumvir Licinius Burrha, accompagné de dix esclaves publics et de quinze vétérans bien armés.

— Que veut le triumvir?

— On aura soin de te l'apprendre. Ouvre d'abord.

— Peut-on violer ainsi la sainte demeure de Mercure, conducteur des ombres! ajouta le désignateur en tirant les verrous.

Le triumvir entra suivi de son escorte, et quand il eut placé des sentinelles aux deux issues du sanctuaire :

— Que faites-vous ici à cette heure, vespillions infâmes? demanda-t-il.

— Nous sommes les gardiens du champ des sépultures, répondit Gurgès, et nous prenions quelque repos par l'abominable temps qu'il fait, lorsque vous êtes venus profaner cet asile redouté des hommes et des dieux.

— Nous vérifierons cela, dit le triumvir. Qu'on garrotte cet homme et ses compagnons, sans en excepter ces vénérables matrones qu'on accuse de dépouiller la nuit ceux qu'elles ont pleurés pendant le jour. Rutilus, envoyez trois de vos hommes visiter la terrasse du comble, pendant que les autres sonderont ici le pavé et les murailles. Le grand pontife désire savoir si nos belles du forum, nos élégans et nos sibylles ne se fournissent pas au temple de Mercure, de dents, de toupets et de talismans. Ah! dignes vespillions, vous mutilez les morts? Vous empiétez sur les droits de Tisiphone? Vous connaîtrez C. Julius César. A chacun son état.

Pendant que le triumvir haranguait de la sorte, Gurgès et ses amis avaient été chargés de chaînes et placés sous bonne garde dans un coin du temple. Les esclaves publics amenés par Licinius procédèrent ensuite à une perquisition dont la minutieuse exactitude eût étonné les plus habiles furets de la police moderne. On crocheta les armoires, qui renfermaient les instrumens des sacrifices et les vêtemens des prêtres. On ausculta une à une les pierres des murailles et les dalles du pavé. Licinius allait et venait, guidant, encourageant sa meute. L'odeur nauséabonde qui remplissait la salle, les taches de sang dont le marbre du saint parvis était souillé, lui indiquaient clairement qu'il avait trouvé la piste d'un crime, et certes il n'était pas homme à l'abandonner. Les prisonniers suivaient de l'œil avec une curiosité inquiète les diverses évolutions des limiers de Burrha. Leur contenance avait été bonne jusque-là; mais l'impassibilité de leur attitude se démentait quand le triumvir vint frapper lui-même de sa baguette d'ivoire les parois du coffre qui soutenait la table de l'autel. La peur se peignit sur tous les visages; un sourd murmure de terreur courut parmi les pleureuses. L'inflexible Licinius prit en main la lampe, examina scrupuleusement un des côtés de l'autel, et le désignant à ses hommes :

— Par ici, dit-il; soulevez ce panneau, et s'il ne cède pas, qu'on le brise! Nous allons voir à quoi ces damnés libitinaires ont coutume d'occuper leur nuit.

Les esclaves publics se mirent incontinent à l'œuvre. Dans ce pressant danger, Gurgès crut devoir intervenir.

— Je suis citoyen romain! s'écria-t-il; la loi défend de me charger de chaînes. Vous m'avez arrêté dans un sanctuaire inviolable.

— Que tu as profané toi-même ! interrompit le triumvir.

— Je proteste ! ajouta le désignateur d'une voix forte.

— Bâillonnez ce coquin ! reprit Licinius, trop savant dans la jurisprudence pour se laisser effrayer par les réclamations d'un malfaiteur pris en flagrant délit.

On lui obéit incontinent, et le désignateur commençait à faire de sérieuses réflexions sur les rigueurs de la justice sacerdotale, lorsqu'un nouveau personnage apparut sur le seuil du temple. Tous les regards se dirigèrent vers lui.

C'était un homme de haute stature, au visage pâle, aux yeux vifs et brillans. Ses traits, un peu flétris par les veilles, le chagrin ou la débauche, avaient une régularité et une distinction parfaites. Au grand jour son teint eût été jaune et bilieux; mais il paraissait d'une blancheur éblouissante à la lumière de l'unique lampe qui éclairait l'édicule. Une guirlande de fleurs couronnait sa tête. Une riche tunique brodée lui descendait jusqu'aux genoux. Par dessus cette tunique il portait un manteau de couleur brune, dont l'ouverture laissait apercevoir l'agrafe d'or enrichie de perles d'un magnifique ceinturon. De longues bottes rouges complétaient le costume de l'inconnu. Il s'était égaré sans doute en revenant d'un festin. Craignant d'avoir affaire à quelque sénateur trop oublieux de son rang, Licinius s'avança vers lui, et le saluant avec déférence :

— Vous seriez-vous trompé de chemin ? lui demanda-t-il.

— Moi ? répondit l'inconnu. Mais non, mais non. Je viens voir ce qu'on fait dans cet antre de voleurs ; voilà tout.

— En ce cas je vous engage à rentrer en ville. Nous réglons nos comptes avec ces honnêtes vespillions, et nous désirons rester seuls.

— Ma foi, mon cher, dit l'inconnu, je me trouve fort bien ici.

Et il s'appuya nonchalamment à la muraille, les bras croisés sur la poitrine.

— Sortez ! reprit Burrha, ou je vous fais arrêter.

— Continuez vos affaires, bonhomme, repartit l'étranger avec un aplomb imperturbable. Ne faites pas attention à moi.

— Est-ce que vous voudriez vous moquer des agens de la police urbaine ?

— Eh ! répliqua ironiquement l'homme à la tunique brodée.

— Saisissez-vous de ce vaurien ! ajouta le triumvir furieux.

En entendant ces paroles, l'étranger se raffermit sur ses jambes, mesura Licinius du regard et parut chercher quelque chose sous le pan gauche de son manteau. Puis, avec un sourire insultant :

— Magistrat, dit-il, modérez les transports de votre colère, et veuillez écouter les raisons péremptoires qui vous défendent d'attenter à ma liberté. Je suis en état de produire contre vous trente argumens *ad hominem* comme celui que voilà.—Il montrait une épée au triumvir — Vous croyez-vous en état de les rétorquer ?

Licinius hésitait à employer la force. Tout à coup des éclats de rire tumultueux retentirent au dehors, et une foule de jeunes hommes, couronnés de fleurs comme l'adversaire de Burrha, se ruèrent dans le temple, et vinrent s'aligner, l'épée nue à la main, fort insoucieux et fort gais du reste, vis-à-vis des vétérans du triumvir.

Ce dernier mit sa troupe en état de défense. Les glaives menaçaient les glaives ; le sang allait couler.

—Qu'ont fait ces gueux ? demanda celui des défenseurs de Gurgès qui avait fait le premier son entrée en scène, en désignant les vespillions.

— Ce sont des libitinaires accusés d'avoir profané les tombeaux et dépouillé des cadavres, répondit le triumvir. J'ai reçu du souverain pontife l'ordre de me saisir de leurs personnes.

— Le souverain pontife leur pardonne. Nous l'avons laissé ivre-mort chez Lecca, rue des Taillandiers.

Et sans autre forme de procès, l'étranger s'avança vers Gurgès et coupa du tranchant de son épée les liens du désignateur.

Ses compagnons l'imitèrent en proférant force lazzi d'une moralité très équivoque. Quand tous les coupables eurent été mis en liberté :

— Allons, beaux libitinaires et vous charmantes pleureuses, reprit le libérateur de Gurgès, dansez-nous la *sicinne* (danse des funérailles) : ce sera fort gai.

Les croque-morts contentèrent aussitôt son désir. Qu'on se figure dans ce temple consacré au deuil, sur ces dalles encore souillées de sang, quinze ou vingt forcenés en guenilles, hommes et femmes, formant un abominable quadrille et parodiant avec un cynisme infâme les cérémonies de la religion; autour d'eux, un cercle de spectateurs, les uns frémissant d'impuissance et de rage, les autres dans un état voisin de l'ivresse, et riant à ébranler la voûte; les *næniæ* (chant funèbre) des pleureuses se mêlant aux jurons des vétérans et aux plaisanteries des convives de Lecca; toute cette folle orgie mal éclairée par une lampe huileuse dont la lueur vacillante jetait tour à tour la lumière et l'ombre autour d'elle, et l'on aura une idée à peu près complète de la scène qui se passait en ce moment dans l'édicule vénéré d'Hermès.

Le triumvir Licinius Burrha contempla un instant dans un morne silence cette bacchanale impie. Ses prisonniers avaient été débarrassés de leurs liens si rapidement et avec une gaîté si franche qu'il n'avait eu ni le temps ni le courage de se fâcher. Il comprit bientôt que sa position et celle de ses agens n'était plus tenable. Peut-être d'ailleurs avait-il reconnu, parmi les libérateurs des vespillions, certains personnages qu'il n'osait pas offenser. Il se retourna donc vers sa troupe, et élevant en l'air son épée : —Soldats, prenez vos rangs! cria-t-il.

Les vétérans et les esclaves publics se formèrent en colonne serrée.

— En avant ! ajouta Licinius.

Sa petite escorte s'ébranla au pas de charge et opéra sa retraite sans être inquiétée.

Après le départ de Burrha, l'ordre se rétablit spontanément dans le sanctuaire d'Hermès. Le ballet des libitinaires et des pleureuses se ralentit dès que les agens de la police urbaine eurent cessé d'en être les spectateurs. Les vainqueurs du triumvir se disposaient à rentrer en ville quand Gurgès, s'approchant de son libérateur une tasse à la main,

— Vous ne sortirez pas d'ici sans boire un coup, dit-il, digne serviteur du dieu Bacchus,

—Allons donc ! croque-morts, répondit avec dédain l'élégant débauché. Penses-tu que je vais m'empoisonner avec ton abominable vin de Préneste ?

Mais le désignateur sans se déconcerter :

— Bah ! reprit-il, vous boirez, ou je perdrai mon nom de *Tricongius*, un beau nom d'ivrogne, allez, que j'ai conquis chez mon voisin Popa, le cabaretier. Par Bacchus ! ce petit vin n'est pas mauvais.

L'étranger allongea la main en souriant vers l'écuelle de Mutius, la prit, y trempa ses lèvres et parut déguster le nectar des libitinaires.

— Quel affreux poison ! s'écria-t-il en grimaçant.

Il jeta sa coupe loin de lui et se dirigea vers la porte de l'édès.

— Un mot, mon patricien, fit Gurgès, qui lui barra le passage.

— Que me veut encore cet ivrogne ?

— Votre nom ! dites-moi votre nom ?

— Hein ? murmura dédaigneusement le vainqueur de Burrha.

— Vous nous avez rendu un service signalé, poursuivit Mutius; je suis persuadé qu'un conge (5 litres 27 centilitres) ne doit pas vous peser plus qu'un triumvir, et je suis désolé de vous avoir fait goûter cette piquette infernale que nous buvons ici. Aimez-vous le Falerne ?

— Mais... passablement.

— Venez souper chez moi demain.

— Moi ! interrompit l'inconnu. Tu radotes, vieux fou !

— Je possède quelques cruchons qui datent du consulat d'Opimius ; nous les viderons.

— Veux-tu cesser.

— Je vous présenterai Rutuba, mon fils, un brave soldat de l'armée d'Asie, et ma petite Daphné, la plus jolie enfant des Esquilies. Acceptez-vous, compère ?

— Ah! tu as du Falerne-vieux-consul! Ah! tu as une jolie fille! reprit le libérateur des libitinaires. Eh bien! j'accepte ton invitation. Brave homme, j'irai boire ton vin et faire connaissance avec ta Daphné. Annonce-lui la visite de Lélius. Où demeures-tu?

— Dans la rue aux Parfums, (*vicus Unguentarius*), au temple de Libitine. Vous demanderez Mutius Gurgès, désignateur des pompes funèbres. Jusqu'à la seconde heure de la nuit (8 heures du soir) nous vous attendrons. Soyez exact. Adieu, mon sénateur.

— Adieu, adieu, maître Gurgès, répliqua Lélius.

Et il rejoignit ses compagnons.

Après son départ, les croque-morts, craignant le retour de Licinius Burrha, se hâtèrent de redescendre dans les puits du champ des sépultures les cadavres qu'ils en avaient tirés et regagnèrent la ville précipitamment.

II.

AUTOUR D'UN CRUCHON DE VIEUX FALERNE.

Mutius Gurgès Tricongius était vraiment né sous une heureuse étoile. Il appartenait à cette classe privilégiée de citoyens qui se sont voués au culte des dieux, et qui coulent une vie paisible uniquement occupés à les prier et à les servir. Il était fils de Caïus Gurgès, gardien du sanctuaire de Jupiter Capitolin; c'est-à-dire que son père ouvrait et fermait les portes du premier temple de l'univers, en allumait les torches, en nettoyait les flambeaux, les goupillons et les couteaux sacrés; en un mot, que le digne homme y remplissait les fonctions d'un de ces ministres subalternes du culte, que nous appelons tout bonnement *sacristains*. On était gourmand depuis cinq générations dans la famille des Gurgès. Chacun s'y évertuait à ne pas démentir le joyeux nom de *Gouffre* (Gurgès) qu'il portait. Caïus, qui savait mieux qu'un autre combien un mortel vit heureux quand il approche des saliens, des augures et des épulons, dès l'âge le plus tendre de son fils, le destina au service des autels. Encore enfant, Mutius présentait aux pontifes l'encensoir et l'eau lustrale de la fontaine de Juturne. Aux Sémentines, aux Robigales, solennités analogues aux Rogations des catholiques, il avait sa place marquée près de l'officiant, portant avec une grâce toute juvénile le chandelier des acolytes, mêlant sa voix flûtée aux voix graves des prêtres, édifiant le peuple de Rome par sa candeur et son recueillement. A douze ans il passait parmi les dévotes de la ville éternelle pour un enfant inspiré, plus instruit des choses saintes que bien des flamines et des décemvirs sibyllins.

Or s'il honorait les dieux, s'il les servait avec zèle, le pieux Mutius n'avait pas affaire à des ingrats. Il goûtait largement sur cette terre les prémices de bonheur que lui réservait Minos dans une autre vie. Ses occupations saintes lui rapportaient des profits certains, tantôt des galettes délicieuses, que la dent superbe des maîtres de l'Olympe avait dédaignées; tantôt des coupes de Surrente dont les préceptes du rituel garantissaient l'excellence et la pureté; souvent de copieux dîners, pris dans les meilleures maisons de la ville, à l'occasion d'une naissance, d'un mariage ou d'un sacrifice aux Lares du foyer. Grâce à la vie de salien qu'il menait, la gourmandise héréditaire du jeune Mutius et son embonpoint prenaient de rapides accroissemens, quand, à la mort de son père, il obtint dans l'administration des pompes funèbres, établie sous le vocable de *Vénus Libitine*, une place de désignateur, ou maître des cérémonies.

Devenu possesseur d'un patrimoine honnête, investi de fonctions lucratives, il épousa, vers cette époque, une aimable couturière dont les charmes avaient touché son cœur. Ainsi, la fortune, l'amour, lui souriaient à l'envi et prenaient soin de récompenser ses vertus.

Disons-le sans détour, la prospérité corrompit Gurgès. Sa position de désignateur avait cela de malheureux, qu'il tirait son bien du mal des autres, et que le deuil des familles, la perte des meilleurs citoyens de la république, rapportaient à son escarcelle de beaux deniers comptans. Il s'accoutuma insensiblement à désirer les séditions, à se réjouir des épidémies, à bénir les asthmes et les catarrhes qui affligeaient le sénat, et les gouttes qui remontaient vers des poitrines consulaires. Il n'aima plus le printemps à cause de ses fleurs et de ses parfums, mais bien pour les rhumes qu'il procure. Il appela de tous ses vœux les vents froids de l'automne et la chute des feuilles, qui conduit les pâles vieillards au tombeau. De plus, comme les sépultures des grands étaient souvent placées sur les routes, à plusieurs milles de la cité; comme leurs funérailles se célébraient en plein jour, quelquefois sous un soleil brûlant, au milieu de tourbillons de poussière que soulevait un immense cortége de parens, d'affranchis, d'esclaves et de chars, Gurgès s'accoutuma à faire de nombreuses haltes, au retour, dans les cabarets de la campagne. D'abord il se contenta de vider une hémine (quart de litre), simplement pour se rafraîchir. Puis il s'accorda le setier; puis il s'attaqua effrontément aux conges, aux amphores, aux mesures de toute dimension. Si bien qu'après s'être acquitté des cérémonies les plus lugubres, encore vêtu de sa robe de désignateur, il foulait presque toujours aux pieds le décorum qu'il aurait dû observer comme le premier de ses devoirs. Il perdait en ces occasions tout sentiment de la ligne droite; il s'abandonnait aux zigzags les plus capricieux et finissait par tomber et s'endormir, son chapeau d'un côté et son bâton de l'autre, sur le revers d'un fossé.

Son ivrognerie lui valut le surnom de *Tricongius*, expression dont on se servait pour désigner une mesure ancienne, ayant neuf litres et demi de capacité.

Mais une passion plus dangereuse encore avait pris naissance dans le cœur de Gurgès. Il s'était laissé tenter par les richesses funèbres que renferment les tombeaux. Vers le milieu de la nuit, quand la mort avait récolté une ample moisson dans Rome, il se rendait au champ des sépultures et en dévalisait les muets habitans. Son voisin et son ami, le tondeur Cruscellus, vendait les anneaux, les colliers, les magnifiques chevelures blondes, et les dents modèles que le désignateur dérobait aux trépassés. Malheureusement les courses mystérieuses de Gurgès aux Esquilies avaient excité les soupçons du souverain pontife. Jules César avait fait surveiller le champ des sépultures, et le coupable Tricongius, surpris par les agens de la police urbaine en flagrant délit de profanation des choses saintes, eût subi toutes les rigueurs de la justice sacerdotale sans l'intervention de quelques débauchés.

A l'époque où cette histoire commence, Gurgès avait soixante ans. Sa femme était morte, et deux enfans, Rutuba et Daphné, l'un centurion des armées d'Orient, l'autre charmante fille de quatorze ans, composaient toute sa famille. Supérieur aux vaines passions de ce monde, insensible à ses haines, à ses affections d'un jour, le désignateur vivait au milieu de la société, mais non pas avec elle. Il s'était arrangé une existence à part, isolée de tout contact désagréable, bien nourrie de viandes succulentes, bien arrosée de bon vin, bien chaudement abritée sous d'épaisses fourrures. Placé par état sur les limites de cette vie et de la vie future, il ne s'inquiétait ni de l'une ni de l'autre. C'était un panthéiste sublime, qui ne voyait ici-bas que matière et mouvement. Sa destinée voulait qu'il prît une part active à l'accomplissement de la loi qui pousse les générations sur les générations, et il l'accomplissait. Que lui importait le passé ou l'avenir de la mort qu'il prenait à la porte d'une maison, et qu'il conduisait hors des murs de la ville pour l'étendre sur un bûcher de bois odorant, ou pour le jeter au fond d'un puits? Le sombre nocher des enfers, qui navigue toujours d'une rive à l'autre du Styx, demande-t-il à ses passagers d'où ils viennent et où ils vont? non, il leur demande son obole, et voilà tout. Gurgès imitait Caron.

Le caractère du tondeur Q. Cruscellus, dont Gurgès cultivait assidûment l'amitié, contrastait singulièrement avec celui du désignateur. Autant l'un s'inquiétait peu des événe-

mens de ce monde, des intrigues de l'aristocratie et des scandales du forum, autant l'autre aimait à s'en occuper. Cruscellus était un petit homme de bonne mine, replet, grisonnant, dont la toge, d'une propreté douteuse, se drapait toujours avec une élégance remarquable. Lecteur assidu des *Actes Diurnaux*, conteur infatigable, orateur, tacticien et très rusé politique, il avait conquis un rang distingué parmi ces nouvellistes de carrefour et de taverne dont Paul-Émile, sur le point d'aller combattre Persée, craignait si fort les déclamations. Ses calembours avaient une vogue immense et troublaient, disait-il, le sommeil du consul Cicéron.

Malgré ces qualités éminentes, Cruscellus exerçait la profession vulgaire de tondeur. Tous les jours que Jupiter donne, il ouvrait à la deuxième heure (huit heures du matin), été comme hiver, sa modeste boutique de la rue aux Parfums. Dès qu'un chaland réclamait son ministère, il lui offrait un siége, lui mettait un miroir à la main, lui jetait un peignoir sur les épaules, et lui travaillait avec le rasoir, les ciseaux et les pinces ce que les physiologistes modernes appellent le cuir chevelu. Puis, quand d'une main légère il avait épilé, rasé sa pratique, quand il lui avait rogné les ongles et retranché le superflu de la chevelure, il vous la frisait, vous la parfumait, la polissait avec une pierre-ponce. Pour lui épargner l'ennui de ces diverses opérations, il la mettait au courant des délibérations du sénat, des harangues de la tribune, des événemens de la guerre, et s'arrangeait toujours de façon à la renvoyer surprise, émerveillée de l'habileté de son coup de peigne et des charmes de sa conversation.

Telles étaient les occupations auxquelles se livrait, non loin du temple, le seul ami que Gurgès eût conservé dans sa vieillesse. Mais l'adroit tondeur exerçait en outre secrètement plusieurs industries lucratives. Les coquettes maltraitées par l'âge, les amans persécutés, les patriciens sans argent, les tribuns qui avaient besoin de séditions pour mener à bien leurs entreprises, trouvaient en lui un confident discret, un serviteur dévoué. Il procurait aux coquettes de précieux cosmétiques, des dents en ivoire ou en os, et des cheveux, dépouille présumée des blondes Germaines, que Gurgès dérobait aux Esquilies. Cruscellus savait remettre un carré de papyrus aux héritières les mieux gardées, apprivoiser des vertus très farouches, séduire un usurier, organiser enfin, moyennant une rétribution convenable, de jolies petites émeutes avec sifflets, clameurs, torches, coups de pierres et de bâton. Il avait des amis, des obligés, des cliens au sommet comme au bas de l'échelle sociale. Son influence s'exerçait partout, au forum et dans les boudoirs, chez les banquiers et jusqu'au fond des coupe-gorge du mont Aventin.

En rentrant vers la neuvième heure de la nuit (trois heures du matin) de son excursion au champ des sépultures, Gurgès avait pris quelque repos et s'était ensuite occupé des préparatifs du souper qu'il devait offrir le soir même à Lélius, son libérateur. Cruscellus, Batta, gardien du temple de Libitine, et Prosper, jeune orfèvre, auquel Daphné avait promis de s'unir, y furent invités. Se réservant l'office de sommelier, Mutius chargea sa fille de surveiller les apprêts culinaires de la fête. A la chute du jour, il attendait ses hôtes près d'une rangée formidable de cruchons alignés. Mais Lélius ne vint pas. Gurgès et ses amis furent obligés d'attaquer le souper sans lui, ce qu'ils firent avec une remarquable vigueur. On ne s'enivra pas néanmoins, car la présence de Rutuba et de sa sœur imposait aux convives. Le festin se passa d'une manière convenable, et Mutius venait de terminer son offrande aux dieux Lares avec toute la dignité d'un père de famille, quand un léger bruit retentit à la porte. L'esclave du désignateur courut ouvrir, et Lélius se présenta.

En le voyant, Cruscellus tressaillit. Le nouveau venu imposa silence au tondeur par un clignement d'yeux imperceptible.

— Parbleu ! mon cher, vous venez bien tard, s'écria le désignateur dès qu'il aperçut son protecteur de la veille.

— Pardonnez-moi, digne Gurgès, répondit Lélius ; je me suis couché au jour, grâce à notre aventure d'hier, et depuis longtemps le soleil avait cessé de luire quand je me suis réveillé. Jugez si j'ai pu me rendre à votre invitation.

— Et avez-vous... soupé? demanda Mutius avec l'hésitation d'un homme qui redoute l'appétit de son convive attardé.

— Oui, répliqua l'étranger. Je viens uniquement pour m'excuser auprès de vous, ainsi qu'auprès de votre aimable fille, d'avoir manqué à ma promesse.

En prononçant ces dernières paroles, Lélius s'inclina devant Daphné.

— Salue donc notre ami Lélius, dit Gurgès à sa fille.

Daphné obéit, et ses paupières aux longs cils noirs se baissèrent devant le regard insolemment flatteur du vainqueur de Burrha.

Lélius n'était pas de la première jeunesse. Il avait au moins dépassé la quarantaine, et l'on n'atteint pas cet âge, aux époques de révolution et de guerre civile, sans fléchir un peu sous le poids des passions et du temps. Cependant il appartenait à cette classe d'hommes, dont la séduisante amabilité survit longtemps aux charmes de l'adolescence. Sa taille était belle, sa mise recherchée, ses manières faciles. Il y avait dans son allure une certaine impertinence qui ne déplait aux jolies femmes que dans le cas fort rare où elles n'ont pas à s'en plaindre. Aussi Daphné éprouvait-elle à voir ce personnage extraordinaire, à l'entendre parler, un trouble indéfinissable. Elle ne trouvait en lui rien de la douceur charmante, de la fraîche beauté qui lui plaisaient dans Prosper. Mais la parole effrontée, la galanterie sans gêne de Lélius, excitaient en elle une vive surprise mêlée d'admiration. Sa présence lui causait peut-être plus d'embarras que de plaisir, et pourtant elle ne pouvait détourner ses yeux de lui.

— Passons dans mon *aléatorium* (salle destinée au jeu), reprit Gurgès. Daphné, fais-nous donner un cruchon de Falerne.

Le désignateur introduisit aussitôt ses convives Lélius, Batta et le barbier dans une pièce étroite, assez pauvrement meublée. Le salon de Gurgès avait cependant un air de fête. Des vases de terre de Campanie, garnis de fleurs, reposaient sur des fûts de colonnes aux angles de l'appartement. Quatre lampes de fer poli y répandaient une clarté convenable. Lélius s'arrêta devant un trophée d'armes appendu au mur vis-à-vis de la porte par laquelle il était entré.

Son hôte vint lui frapper sur l'épaule

— Eh bien ! dit-il, compère, que pensez-vous du soldat auquel appartiennent ces armes? Premier centurion et porte-enseigne de la dixième légion ! ajouta Gurgès en montrant les lettres et les chiffres d'argent attachés au cimier du casque : ces titres parlent éloquemment, je pense. Et Rutuba, qui les a gagnés sur les champs de bataille, n'a pas vingt ans.

Lélius chercha des yeux autour de lui le fils du désignateur. Rutuba entrait en ce moment dans la salle. Il s'inclina devant l'étranger.

Le centurion était un homme d'excellente mine, grand, bien fait, dont la taille mince supportait une large poitrine et des épaules robustes. Les braies grises qui serraient ses jambes dessinaient des formes irréprochables. On apercevait à peine quelques veines bleues à travers l'épiderme de ses bras aux muscles saillans, aux articulations vigoureuses, que les demi-manches d'une tunique militaire laissaient à nu. Rutuba avait en outre une belle figure, un front élevé, des yeux bruns dont la pupille brillait comme du jais enchâssé dans de la nacre de perle. Sa chevelure noire, qu'il n'avait pas coupée depuis son retour d'Orient, faisait agréablement ressortir la pâleur de son visage, pâleur mate, uniforme, que la moindre émotion teintait de rose, et qui dénotait la vigueur et la santé. Par dessus sa tunique bleue, le centurion portait un manteau de pourpre. On devinait à l'élégante simplicité de ses manières qu'il avait fréquenté durant ses expéditions une société d'élite, et qu'il avait dû tenir convenablement sa place dans les conseils de Pompée, auxquels son grade lui donnait droit d'assister.

Lélius examinait le fils de Gurgès avec l'attention minutieuse d'un physiologiste qui veut deviner l'âme sous la forme humaine qu'elle anime.

— Cruscellus, disait tout bas le désignateur au barbier, son voisin, en lui montrant l'étranger, voici le brave qui nous a tirés cette nuit des griffes de Burrha.

— Par Hercule! dit le tondeur, je te félicite du défenseur que le hasard vous a envoyé.

— Le connaîtrais-tu? demanda Gurgès.

— Moi! non, je ne le connais pas.

Le tondeur se mit à siffler l'air des Bacchanales et alla s'asseoir sur un pliant.

Gurgès se rapprocha de son libérateur et reprit :

— Sans mentir, Lélius, je vous en veux de n'être pas venu prendre votre part du foie gras que nous avons mangé ce soir. C'était du lait et du miel. Un Métellus Scipion s'en fût régalé. Qu'avez-vous donc à regarder mon fils des pieds à la tête? Le voilà guéri des blessures qu'il avait reçues en Judée. Les dieux, voyez-vous, n'ont point voulu que Rome perdît un si brave soldat!

— Vous avez été blessé, centurion? demanda l'étranger à Rutuba.

— Oui, repartit le jeune officier.

— Et dans quelle affaire?

En ce moment Daphné rentrait dans le salon avec la précieuse liqueur réclamée par son père. L'étranger pirouetta sur le talon, et, oubliant la question qu'il venait d'adresser à Rutuba, il se hâta de débarrasser la jeune fille de l'amphore et des calices qu'elle tenait dans ses mains.

La rapidité avec laquelle Lélius exécuta ce mouvement fit froncer le sourcil au centurion.

Rutuba aimait Prosper d'une amitié vraiment fraternelle; non-seulement il trouva que Lélius, en l'interrogeant sans daigner entendre sa réponse, l'avait personnellement blessé, mais encore il s'offensa de l'excessive politesse dont usait cet inconnu envers une jeune fille qu'il rencontrait pour la première fois. La fatuité superbe de Lélius eût suffi d'ailleurs pour indisposer un militaire comme Rutuba, auquel toute vanité prétentieuse déplaisait. S'il ne témoigna pas sur l'heure son mécontentement au convive de son père, ce fut uniquement par égard pour Gurgès et par respect pour les lois saintes de l'hospitalité. Toutefois, l'incomparable beauté de la fille du désignateur pouvait jusqu'à un certain point servir d'excuse à la conduite de Lélius. Ce petit être mignon, gracieux dans sa démarche, plein d'une vivacité charmante, eût troublé plus d'un sage, et Lélius n'avait pas de prétention à la sagesse. Il ne pouvait assez admirer l'air mutin de Daphné, ses beaux yeux bruns, sa figure ronde et chiffonnée, ses cheveux artistement tressés en natte Quand il eut déposé sur un guéridon les coupes et le Falerne que la jeune fille avait apportés, il la suivit du regard jusqu'auprès de Gurgès. Elle se pencha vers son père et le pria de préparer lui-même le vin du vieux consul. A voir le corps svelte de la jolie enfant se dessiner sous les plis de sa tunique, et la grâce parfaite de son attitude quand, penchée vers le vieillard, elle lui parlait à voix basse, le héros du champ des sépultures ne put contenir son admiration, et s'adressant au désignateur :

— Savez-vous, père Gurgès, dit-il, que vous avez la plus aimable fille qu'il soit possible d'imaginer?

— C'est aussi mon avis, répliqua Gurgès avec orgueil. Ma Daphné n'a pas de rivale dans tout le quartier des Esquilies.

Le vieillard caressait de la main avec complaisance les cheveux de sa fille qui, placée près de lui, souriait, sans perdre de vue Lélius. Ce manége d'une petite personne de quatorze ans qui, forte de la protection paternelle, semblait se rire des intentions galantes de l'étranger, parut à ce dernier excessivement provocateur.

— Rutuba, dit Prosper, après avoir conduit le centurion dans un angle de l'appartement, ne trouvez-vous pas que le nouvel ami de votre père traite les personnes de votre maison avec une familiarité presque insolente?

— Il me semble, en effet, répondit le jeune officier, qu'il abuse un peu des droits de l'hospitalité.

— Il y a du sang patricien, bien sûr, dans les veines de cet homme. Craignons son influence comme celle d'un génie malfaisant.

— Je vous comprends, ami, répliqua le centurion, à la perspicacité duquel aucune des œillades que se renvoyaient Lélius et Daphné n'avait échappé. Je veillerai sur les démarches de ce Pâris à cheveux gris, et ce n'est pas d'ici qu'il enlèvera son Hélène. Ma sœur est un trésor qui vous appartient, et ce trésor, je me charge de vous le garder.

Gurgès avait pris des deux mains l'amphore qui contenait son Falerne. Il l'éleva à la hauteur de sa tête, et lut ces mots gravés en relief sur le cachet du vase :

Du territoire de Falerne et du champ de T. Livius Népos, l'an DCXXXIII, sous le consulat d'Opimius.

— Voyons un peu, poursuivit-il, si cette vieille liqueur ne ment pas à son âge.

Il brisa lentement, et avec une gravité respectueuse, le sceau de craie asiatique qui garantissait l'authenticité de son Falerne, débarrassa l'orifice de la cruche du mastic dont on l'avait luté, en enleva le couvercle, et versa dans les calices de ses hôtes le vin consulaire qui n'avait pas vu le jour depuis cinquante-huit ans.

Il avait l'aspect d'une pâte noire et grumeleuse. Gurgès le parfuma de nard et de rose. Il tira ensuite d'un sac de neige une seconde amphore, pleine d'un vin léger, qu'il mêla au Falerne. Cependant Daphné avait mis de petites cuillers dans les calices. Le désignateur s'arma du sien, en agita un instant le contenu et invita ses amis à l'imiter. Lélius se disposait à prendre sa coupe, lorsque Daphné le prévint et la lui présenta. Sans doute, elle avait jugé moins sévèrement que son frère la conduite du libérateur de Gurgès à son égard.

Lélius remercia la jeune fille avec effusion ; puis se retournant vers Rutuba, il voulut échanger son calice contre celui du centurion. L'officier hésita avant d'accepter ce témoignage de bonne amitié. Il se prêta néanmoins à la circonstance. On savoura le vin du désignateur, et Cruscellus réunit les suffrages de la société tout entière, quand il dit en agitant sa coupe :

— C'est frais, et c'est bon.

Le tondeur plaça son calice au premier rang, près du délicieux cru chon qu'on avait entamé.

Quant à Lélius, il avala d'un trait sa part de falerne.

— Vous ne m'avez pas dit à quelle affaire vous avez été blessé, centurion, reprit-il, tandis que Batta exaltait l'amertume du nectar et le dégustait savamment, gorgée par gorgée.

— C'est que vous ne m'avez point paru très curieux de l'apprendre, répondit sèchement Rutuba.

— Vous vous trompez : je m'intéresse au contraire beaucoup au sort de tous les braves que Pompée a conduits en Orient. Moi aussi, j'ai été soldat.

— J'ai reçu un coup d'épée à la prise de Jérusalem avec la cohorte de Faustus Sylla, répliqua le centurion.

Et il se détourna, afin de couper court à toute explication.

— Voilà ce que je ne puis comprendre, interrompit Cruscellus. L'armée romaine a pris Jérusalem sans coup férir.

Cette réflexion du tondeur offensa sans doute l'orgueil de Rutuba, car il repartit aussitôt :

— L'excellent Cruscellus pense-t-il que les partisans d'Aristobule se soient laissé égorger dans le temple comme un troupeau de moutons dans une bergerie, après s'y être défendus vaillamment pendant trois mois?

— C'est donc une place bien forte que le temple de Jérusalem? demanda Batta, le gardien du temple de Libitine.

— Par Hercule! je suis de cet avis, se hâta de répondre Cruscellus. Tenez, je vais vous expliquer comment la ville de Jérusalem est bâtie, gardien; cela vous fera concevoir parfaitement la position de ce fameux édifice. Voici, je suppose, poursuivit-il en plaçant au milieu d'une table la trousse de rasoirs qu'il portait toujours sur lui, voici la hauteur qu'on appelle montagne de Sion, comme qui dirait le Capitole. Au nord de Sion...

— Allons! s'écria Gurgès avec humeur, le nouvelliste tient sa description; il n'en finira plus! Cruscellus, si tu décris la ville de Jérusalem, tu n'auras plus de falerne.

— Verse-moi à boire! répliqua le tondeur.

Mutius remplit de nouveau les coupes. Cette fois Lélius présenta les leurs à Daphné et à Rutuba. Il s'assit à côté du centurion, et lui dit avec une affabilité charmante :

— J'ai d'excellentes nouvelles à vous apprendre, cher Rutuba. Pompée a terminé la conquête de la Syrie, et réunit ses troupes à Ephèse. Il va mettre à la voile pour l'Italie. Vous reverrez bientôt votre glorieux *imperator*.

— Vraiment? dit le jeune officier. Quel bonheur! O mes amis, vous verrez un beau triomphe! On y portera les dépouilles de cinquante rois, les trophées de cent batailles. Pompée a promené ses aigles depuis la mer Caspienne jusqu'aux déserts de l'Arabie pétrée.

— Tu crois, mon frère, hasarda Daphné, que le triomphe de ton général sera plus beau que celui de Lucullus, qui nous a montré dernièrement tant d'armes brillantes, tant de vaisselle d'or et de machines de guerre auparavant inconnues?

— Le fait est, dit Gurgès, que Lucullus a bien fait les choses. On a servi dans son repas triomphal le vin de Surrente à pleins tonneaux.

— Pompée a soumis plus de provinces que Lucullus n'a pris de villes, répondit le centurion.

— Rutuba, vous déraisonnez, repartit brusquement le gardien du temple de Libitine. Votre Pompée n'est qu'un voleur de gloire, qu'un brocanteur de royaumes. Mieux vaudrait pour lui être à Rome, auprès de sa femme Mutia, que de courir l'Asie avec un cortége de princes et de rois.

Le centurion se préparait à repousser énergiquement l'attaque de Batta. Cruscellus s'interposa entre eux.

— Voyons, pas de querelle, dit-il. Si le grand pontife C. Julius César a voulu consoler Mutia de l'absence de son mari, cela ne regarde personne. A propos, j'ai une petite anecdote à vous conter. Gurgès, tu connais les tribuns du peuple désignés pour l'année prochaine?

— Hé bien? demanda le désignateur.

— Devine quel est celui d'entre eux que les cliens de Muréna ont trouvé ce matin ivre-mort au coin d'une borne, en allant chercher la sportule de leur patron?

— Je parie pour cet ivrogne de Caton, répondit Lélius.

— Vous avez deviné juste, répliqua le tondeur. Peste! compère, il paraît que notre aristocratie ne vous est pas étrangère, poursuivit Cruscellus en accompagnant ses paroles d'un rire moqueur. Caton dormait côte à côte avec Athénodore, un vieux radoteur, un stoïcien qu'il a ramené de Pergame. Voilà une étrange paire de philosophes!

— Eh! fit Gurgès, l'ivresse est le délassement des sages. Elle repose la raison. Demandez plutôt au censeur Aurélius Cotta.

— Belle Daphné, disait Prosper à sa fiancée, pendant que les invités du désignateur écoutaient l'anecdote de Cruscellus, vous faites les honneurs de votre maison avec une grâce charmante.

— Vous trouvez? repartit la jeune fille.

— L'étranger que vous avez reçu ce soir pour la première fois doit être infiniment satisfait de vos attentions pour lui.

— Je serais fâchée, je vous l'avoue, qu'il fût mécontent de moi, répliqua Daphné d'un air boudeur.

— Mais j'espère, ajouta l'orfévre, dont la voix tremblait, qu'il restera toujours une place dans votre cœur pour les anciennes connaissances de votre famille.

Daphné se mêla brusquement à la conversation générale.

— Comment! reprit-elle, le censeur Aurélius Cotta s'enivre? Fi donc! c'est impossible.

— C'est un plaisir qu'il s'accorde plus souvent qu'à son tour, répondit Batta d'un ton sentencieux.

— Mes amis, interrompit Lélius, la soirée s'avance, il faut que je vous quitte.

— Vous reviendrez? demanda le désignateur.

— Le plus souvent qu'il me sera possible, repartit l'étranger.

— Vous ai-je tenu ma promesse d'hier? continua Gurgès; vous ai-je montré une jolie fille et un brave centurion? ai-je versé dans votre coupe du falerne-vieux-consul?

— Je suis enchanté de l'hospitalité que vous m'avez offerte, excellent désignateur, répliqua Lélius. Adieu, Gurgès; adieu, Rutuba; au revoir, belle Daphné.

— Où demeurez-vous? dit le vieillard.

— Dans Alta-Semita, près du temple de Quirinus.

— Nous irons vous voir, répondit Gurgès. Allons, poursuivit-il, armez-vous tous de vos calices, et buvons le coup du départ!

Le désignateur acheva de distribuer le reste de son Falerne. S'adressant ensuite au vainqueur de Burrha :

— Brave Lélius, dit-il, je désirerais savoir, si toutefois ma curiosité ne vous semble pas indiscrète, quelle profession vous exercez.

A cette question, Cruscellus, qui travaillait activement à épuiser sa coupe, la retira de ses lèvres. Il parut attendre avec une curiosité maligne la réponse de l'étranger.

Un coup d'œil oblique de celui-ci fit comprendre au tondeur qu'il devait s'interdire toute marque d'étonnement ou d'improbation. Cruscellus éprouva un malaise indicible, comme si le regard de Lélius l'eût frappé au cœur.

— Je suis scribe au trésor de Saturne, repartit ce dernier sans le moindre embarras.

— Par Libitine! vous avez là une position honorable et lucrative, s'écria Gurgès. Etes-vous marié?

— Non, répliqua le scribe.

Le front de Daphné se colora légèrement.

— Au revoir donc, mes amis, ajouta Lélius. Je reviendrai demain.

Daphné prit une lampe et accompagna jusqu'au bas de l'escalier le nouvel ami de Gurgès. Arrivé dans l'*atrium*, Lélius se retourna et déposa un baiser sur la main de la jeune fille. Daphné voulut s'y opposer, mais trop tard. Elle se hâta de retourner vers son père, et rentra toute pensive dans le salon.

— La jolie enfant! se disait Lélius en descendant la rue aux Parfums. Et le centurion, quel homme robuste, énergique! Par Mercure, conducteur des ombres! comme dit leur père, je n'ai pas perdu ma nuit d'hier. Rutuba, Daphné! Comment se peut-il qu'on trouve de pareils êtres cachés dans le taudis d'un vespillon?

Lélius s'abandonnait à ces réflexions, quand un *rhéda*, traîné par un cheval africain, s'approcha de lui. Le scribe monta dedans, et l'attelage, au lieu de tourner vers *Alta-Semita*, partit dans la direction du Forum.

III.

QUELQUES HÉROS DES GUERRES CIVILES : CICÉRON, CATILINA, CÉSAR.

Vers le milieu du septième siècle de la république, cent et quelques années avant J.-C., naquirent, l'un dans une splendide maison du mont Palatin, l'autre dans une modeste habitation du bourg d'Arpinum, au pays des Volsques, deux hommes qui devaient un jour tenir dans leurs mains la fortune de Rome. Le premier se nommait Lucius Sergius, et le second Marcus Tullius Cicéron.

Le père de Sergius comptait une longue suite d'aïeux. Virgile a consigné dans son *Enéide* la tradition populaire qui faisait descendre la race Sergia de Sergeste, un des compagnons d'Enée. Un Sergius siégeait dans le sénat de Romulus. Un autre, surnommé Silus, questeur en 550 et préteur de Rome en 556, acquit, au rapport de Pline, une haute réputation de bravoure durant l'invasion d'Annibal en Italie. Dans trois campagnes, ce héros perdit une main et fut blessé vingt-trois fois. Il nous reste une médaille de lui, qui le représente à cheval, tenant de sa main gauche une épée et la tête d'un ennemi.

Le petit-fils de celui-ci acquit une célébrité bien différente. Possesseur d'une immense fortune, si l'on en croit Cicéron, et savant dans l'art de bien vivre, il ne songeait qu'à ses plaisirs. Il apprit aux Romains à remplir d'eau de mer et à peupler de poissons rares les viviers de leurs villas, à construire des jets d'eau et à imiter les accidens de la nature dans la distribution d'un jardin. Son goût pour les dorades lui valut le surnom d'Orata.

Tels étaient les ancêtres de Sergius. Cicéron appartenait au contraire à une pauvre famille de chevaliers, dont certains auteurs ont rapporté l'origine à Tullius Attius, roi des Volsques. Des liens de parenté l'unissaient à Marius et à Cinna. Plébéien sans nom et sans fortune, il comprit de bonne heure qu'il ne sortirait jamais de son obscurité, s'il ne parvenait à dominer par ses talens cette orgueilleuse aristocratie qui, depuis quatre siècles, accaparait les sacerdoces, les magistratures et le commandement des armées. Il se livra donc à l'étude avec une ardeur incroyable. Archias lui apprit la poésie, Mutius Scévola la jurisprudence, tandis que Phèdre l'épicurien l'initiait à la philosophie. Il fit ses premières armes avec distinction pendant la guerre marsique sous P. Cornélius Sylla.

Cicéron élevait ainsi l'édifice de sa réputation et de sa gloire à venir, pendant que Sergius, environné de gladiateurs, d'athlètes, d'histrions et de courtisanes, dissipait en folles orgies les années de sa jeunesse. C'était un homme de belle taille, mince et frêle en apparence, pâle de figure, toujours vêtu d'habits somptueux, qui soignait ses mains comme une femme et parfumait ses cheveux des senteurs délicieuses de l'Orient. Mais les enveloppes délicates de ses membres cachaient une organisation robuste, dont tous les ressorts étaient dans un parfait équilibre, et qui pouvait également résister aux rudes travaux de la guerre et aux fatigues d'une longue existence consumée dans les plaisirs. Ses traits respiraient je ne sais quelle audace inquiète, quelle sauvage énergie. Voluptueux comme Orata, et passionné comme Silus pour les jeux sanglans où l'on expose sa vie au hasard d'un coup d'épée, il possédait tous les vices, tous les instincts féroces de son époque. Ses amis et ses maîtresses le trouvaient charmant au milieu d'une débauche; on admirait au champ de Mars sa force et son adresse, et nul ne savait mieux que lui se débarrasser d'un rival ou d'un ennemi.

Il semblait que ce noble patricien, si prodigue de son patrimoine et de sa réputation, si prompt au crime, si ardent au plaisir, pressentît les malheurs prochains de sa patrie; qu'il se crût certain de trouver place parmi les satellites des tyrans qui devaient régner bientôt sur Rome par la terreur. En effet, quand Sylla, à son retour d'Asie, eut ruiné la faction populaire, Sergius devint le plus féroce des sicaires au glaive desquels le vainqueur livra ses ennemis.

L'obscurité de Cicéron et sa conduite inoffensive le sauvèrent des proscriptions. Mais il vit périr Marius Gratidianus, son grand-oncle, que Sergius tua de sa main sur le tombeau des Lutatius. Le tribunat opprimé, l'ordre équestre chassé des tribunaux par la volonté du dictateur, lui inspirèrent de vifs regrets. Il quitta Rome asservie pour aller visiter Athènes, Rhodes et toutes ces villes de la Grèce et de l'Asie-Mineure que la nature et la civilisation avaient si richement dotées. Il s'instruisait par des voyages comme Pythagore, le vieux sage de Samos. Suivant l'expression du rhéteur Apollonius, il dépouillait l'Orient, non pas de ses richesses (assez d'autres se chargeaient de ce soin), mais de ses connaissances artistiques et littéraires, pour en gratifier sa patrie.

La mort de Sylla le ramena à Rome en 677. Hortensius y tenait le sceptre de l'éloquence. Cicéron le surpassa bientôt: La questure, l'édilité, la préture, lui furent successivement conférées. Une alliance honorable avec Térentia, fille d'excellente maison, augmenta son patrimoine et élargit le cercle de ses relations. Enfin, différentes harangues prononcées, soit au forum, soit devant les *questions criminelles*, rendirent populaire dans tout l'empire sa réputation de publiciste et d'orateur. Il devint un des organes les plus accrédités du parti plébéien.

La plupart des sénateurs purent alors envier la condition du chevalier d'Arpinum. Une foule de cliens encombrait chaque matin le vestibule de sa maison. Il possédait villa à Arpinum, à Naples et à Pompéi. Il venait d'abandonner à son frère Quintus la modeste habitation de leur père, sise dans le quartier des Carènes, pour habiter l'ancienne demeure de Livius Drusus, près du temple de Jupiter-Stator. Cet édifice immense, qu'il acheta plus tard moyennant trois millions cinq cent mille sesterces (environ 750,000 francs), appartenait à Marcus Licinius Crassus. L'atrium en était décoré de colonnes de marbre du mont Hymette, les premières qu'on eût importées de Grèce en Italie. Six vieux lotos, remarquables par l'étendue et l'épaisseur de leur feuillage, le couvraient de leur ombre. Là, Cicéron avait pour voisins tous les plus illustres patriciens de Rome. Il touchait d'un côté au Palatin, de l'autre à la voie Sacrée, au forum, au palais du sénat. Il s'était placé au centre de la vie politique du grand peuple auquel il allait commander.

Il se trouvait à quarante et un ans dans toute la vigueur de l'âge mûr et dans toute la force de son talent. A la tribune, orateur brillant et chaleureux, avocat spirituel et pathétique dans l'enceinte des tribunaux, chez lui discoureur charmant, philosophe ingénieux, qui savait prêcher la vertu sans trop y croire, et vanter, sans en être esclave, les attraits de la vérité, il offrait aux Romains le type d'une perfection intellectuelle et morale dont ils n'avaient eu jusqu'alors aucune idée. Ainsi qu'un élégant citoyen d'Athènes, transporté par hasard au milieu d'un peuple rapace et spoliateur, il étonnait, il dominait, par le seul prestige de sa parole, de sauvages natures, des convoitises impatientes de tout frein. La multitude aimait sa voix sonore, ses gestes d'une admirable rondeur et l'éloquence entraînante de ses improvisations, tandis que l'on redoutait, dans les hautes régions de l'aristocratie, et son humeur satirique, et cette puissance, cette incroyable souplesse de dialectique avec lesquelles, pendant une lutte de tribune, il confondait ses adversaires et se dérobait à leurs coups. Ses plaisanteries faisaient les délices de Rome. On les répétait partout, au forum, aux bains, dans les thermopoles et jusque dans les tavernes des tondeurs. Pour peindre en trois mots cet homme extraordinaire, il faudrait dire qu'il était philosophe comme Fontenelle, et qu'il joignait l'éloquence de Barnave à l'humeur satirique de Voltaire et à la verve mordante de Beaumarchais.

La nature ne lui avait refusé aucun des avantages extérieurs qui peuvent rehausser l'éclat du génie. Ses cheveux noirs, toujours peignés avec soin, traçaient sur son front une ligne convexe dont les échancrures latérales laissaient apercevoir l'admirable développement d'un crâne apollonien. Il avait le nez aquilin, les yeux vert foncé et fendus en amande, le regard doux et profond, les lèvres minces et légèrement relevées aux extrémités de la bouche. L'imperceptible sourire qui s'y jouait continuellement trahissait son penchant à la raillerie. Ainsi le représentent un buste antique et la célèbre médaille que frappèrent en son honneur les habitans de Magnésie. Du reste, il soignait ses vêtemens et sa personne avec ce goût délicat qui présidait à la rédaction de ses discours, au choix de ses amis et à la construction de ses villas. Ses mains et ses bras étaient d'une blancheur et d'une perfection de formes irréprochables, vraiment dignes d'accompagner par le geste les périodes nombreuses, savamment cadencées, dont elles mesuraient, pour ainsi dire, la divine mélodie.

Sergius était arrivé aux honneurs par des voies tout opposées à celles que suivait Cicéron. La vie de ces deux hommes se ressemblait aussi peu que leur caractère et leur éducation.

Les proscriptions avaient enrichi Sergius. Devenu le familier de Sylla, quand ce terrible restaurateur du pouvoir oligarchique eut assouvi ses haines, il partagea les excès dans lesquels il consuma ses derniers jours. Le dictateur lui ouvrit la carrière des emplois publics. Sergius, élu questeur par la volonté du maître, se maria. Alors il ne mit plus de bornes au scandale de ses débordemens. Les sénateurs Annius et Curius, les chevaliers Vettius et Popilius, gens de mœurs infâmes, accablés de dettes et perdus de réputation, composaient sa société habituelle. Il se recrutait des amis jusque parmi les bouchers d'Argilète et les débardeurs des ports du Tibre. Pour peu qu'on fût un lutteur habile, un adroit cocher, qu'on excellât à manier une baguette d'escrime ou à donner un coup de poing, l'on pouvait se coucher sur les lits de pourpre du triclinium de Sergius, boire ses vins de l'Archipel, assommer ses esclaves, monter ses chevaux ou fouetter ses chiens. Le roi de la populace urbaine, Carvilius, dont on redoutait dans Subure l'audace et la brutalité, vivait dans sa société intime. Et comme on s'amusait beaucoup en défini-

tive chez Sergius, comme il était joyeux convive et parfait amphitryon, les jeunes gens des meilleures familles aimaient à fréquenter son hôtel du Palatin. Son bras, son crédit, sa fortune, il mettait tout à leur disposition. Il savait procurer à chacun d'eux, suivant son âge, soit les chevaux qu'il désirait, soit la succession dont l'attente fatiguait sa patience, soit la femme qui l'avait captivé. Il tenait dans sa demeure école publique de brigandage et de corruption.

Qu'on ne s'imagine pas néanmoins que l'immoralité de cet homme et que ses antécédens nuisissent à la considération dont il jouissait. Les plus illustres personnages de la république recherchaient son amitié. C'est qu'il possédait toutes les qualités qu'estimaient les Romains, la bravoure, la force du corps, l'adresse et cette éloquence vigoureuse qui captive les masses en remuant leurs passions. D'ailleurs, son effrayante scélératesse, qui nous semble une exception monstrueuse, à nous, dont la civilisation a rendu les vices presque aimables, dont le christianisme a poétisé les appétits même les plus grossiers, ne causait aucune surprise, n'inspirait pas d'horreur à ses contemporains. Rome offrait au temps des guerres civiles le spectacle d'une société encore barbare, au milieu de laquelle un fait brutal, la conquête, avait importé sans préparation aucune les arts, le luxe et les vices de l'Orient. Voluptueux, efféminés, prodigues comme des satrapes, les patriciens de cette époque conservaient encore, après six siècles, les instincts rapaces, sanguinaires des brigands auxquels le fils de Rhéa commandait.

Que si par hasard Sergius rencontrait dans ses fréquentations de grand seigneur un citoyen qui voulût se draper du manteau de la sagesse, pour peu qu'il désirât lui plaire, il causait avec lui désintéressement, patriotisme, vertus domestiques; il déplorait la corruption du siècle présent. A l'entendre dans ces momens, on l'eût pris pour un Scipion l'Africain ou pour un Fabricius.

Cnéius Scribonius Curion le choisit pour lieutenant en 678, avant de partir pour la province de Macédoine, dont il avait obtenu le gouvernement. Pendant deux ans ils combattirent ensemble les Liburniens et les Dalmates (provinces illyriennes), et, suivant la rive droite du Danube, ils descendirent jusque dans la basse Mœsie (Bulgarie). Sergius, dans cette expédition, servit utilement son général. Actif, vigilant, d'une ponctualité exemplaire dans l'accomplissement de ses devoirs, il faisait servir à une fin honnête ses habitudes de passer les nuits sans dormir, couché sur le pavé des rues, soit pour tromper un jaloux, soit pour surprendre un ennemi. Il partagea au retour le triomphe de Curion.

A peine avait-il retrouvé, après une rude campagne, dans sa maison du Palatin, ses familiers et ses plaisirs, qu'il causa, parmi la plèbe superstitieuse de la ville, un de ces scandales qu'on notait dans les annales de la république comme d'épouvantables calamités. On le surprit dans l'appartement d'une vestale. Par un bizarre caprice de la fortune, qui poussait l'un à l'encontre de l'autre Cicéron et Sergius, il se trouva que la prêtresse coupable se nommait Fabia, et qu'elle était la belle-sœur du chevalier d'Arpinum. Clodius, jeune patricien dévoué à la faction populaire, saisit avidement l'occasion de perdre un des anciens favoris de Sylla. Il mit en accusation Fabia et son complice. Le tribunal des pontifes les poursuivit avec cette rapidité, cette rigueur soupçonneuse qui caractérisaient la juridiction sacerdotale. Le collége presque entier des vestales et la plupart des amis de Sergius se trouvèrent compromis dans l'accusation.

C'en était fait du lieutenant de Curion si l'aristocratie entière n'eût pris en main la défense des accusés. Toutes les familles sénatoriales, auxquelles appartenaient les prêtresses de Vesta, s'intéressèrent en leur faveur. Grâce à cette intervention, Sergius parvint à se soustraire à la hart et aux verges des pontifes; il eut même, sans le payer trop cher, un chapitre de plus à ajouter à son histoire d'homme à bonnes fortunes. Mais il s'était fait dans la maison de Cicéron un ennemi plus à craindre que Cicéron lui-même. Je veux parler de l'altière Térentia.

Celle-ci ne pardonna jamais à l'amant de sa sœur le déshonneur dont il avait couvert la famille des Varrons.

Il revenait d'Afrique, où il avait exercé la préture, et se préparait à briguer le consulat, quand un arrêt sénatorial le débouta de ses prétentions. Des députés africains l'avaient précédé en Italie, et Clodius, à leur diligence, l'accusait de concussion. Or, le texte des lois était précis dans l'espèce. Nul ne pouvait solliciter les suffrages du peuple tant qu'il se trouvait justiciable des tribunaux criminels. Les concurrens de Sergius, Autrone, Publius Sylla, neveu du dictateur, Aurélius Cotta et Manlius Torquatus se présentèrent seuls devant l'assemblée du champ de Mars. Les deux premiers furent désignés consuls. Mais convaincus, sur la dénonciation de leurs adversaires, d'avoir acheté les suffrages du peuple, ils se virent privés, aux termes de la loi Calpurnia, du bénéfice de leur élection. Le sénat leur donna pour successeurs Torquatus et Cotta, sans se mettre en peine de consulter de nouveau les centuries.

Quelle que fût la jurisprudence établie récemment par Calpurnius Pison en matière de brigue, l'application qu'en faisait le sénat parut exorbitante. Tous les citoyens intelligens comprirent que l'oligarchie, en nommant des consuls par simple décret, créait en faveur de son despotisme un précédent d'une incalculable portée. Mais Autrone, Sylla et Sergius démêlèrent autre chose dans la double mesure qui avait frustré leur ambition : à savoir qu'une révolution s'opérait dans les hautes régions du sénat; que les meneurs de cette ombrageuse corporation cherchaient à rompre violemment avec les fidèles du dictateur; en un mot, qu'on allait fermer devant eux toutes les avenues du pouvoir parce qu'on les savait pauvres, remuans, hardis, et par conséquent dangereux.

Ils se préparèrent à une lutte en vieux habitués des guerres civiles, capables des plus grands forfaits. Il y avait alors à Rome un jeune homme de famille illustre, que son caractère bouillant et la gêne de sa position pécuniaire poussaient à susciter des troubles dans la république; il se nommait Pison comme l'auteur de la loi Calpurnia, auquel il était uni par des liens de parenté. Sergius, Autrone et Sylla formèrent avec lui le projet d'égorger au Capitole, le jour des calendes de janvier, tandis qu'ils prendraient possession de leur charge, Aurélius Cotta et son collègue Torquatus; d'abattre les hautes têtes de l'aristocratie, de rendre aux élus du peuple les faisceaux consulaires dont on les avait privés, et d'envoyer Pison en Espagne pour y ménager aux conjurés une retraite en ressuscitant le parti de Sertorius.

César et Crassus, l'un par animosité contre le sénat, l'autre par jalousie contre Pompée, dont la gloire éclipsait la sienne, s'affilièrent à ce complot. Toutefois, le caractère temporiseur de César et l'immense fortune de Crassus rendent ce fait peu probable, bien qu'un grand nombre d'auteurs l'aient affirmé. Quoi qu'il en soit, la vigilance des magistrats romains, la trahison peut-être, déjouèrent les plans des conjurés. Ils vinrent deux fois en armes dans la curie et n'osèrent frapper. On ne les rechercha point; on eût craint sans doute de les trouver trop nombreux, trop puissans et trop coupables. Pison obtint même le gouvernement d'Espagne qu'il convoitait; mais à peine fut-il arrivé dans sa province, qu'il y périt assassiné.

Cependant Clodius avait mis en règle l'accusation des Africains contre leur ancien préteur. A la grande surprise du public bien que ses concussions fussent démontrées, Sergius obtint à force d'argent une sentence d'absolution. La multitude, moins indulgente envers lui que ses juges, le surnomma Catilina, vieux mot dont la racine est *catillatio*, et par lequel on désignait les magistrats prévaricateurs qui consumaient en débauches le fruit de leurs exactions.

Bien avant 689, la haute direction des intérêts du sénat appartenait à un comité de sept personnes qui, réunissant leur influence, dominaient les assemblées du champ de Mars et celles du Forum. Ces illustres patriciens ne tenaient leur pouvoir que d'eux-mêmes. Leurs clients étaient si nombreux et leurs biens si considérables, qu'ils déplaçaient la majorité des centuries suivant leur bon plaisir. Ils s'étaient associés pour défendre les institutions de Sylla. Nul ne connaissait ni les lieux où ils délibéraient ni les résolutions qu'ils adoptaient. Leurs intrigues enlaçaient la république de liens inex-

tricables. On nommait ce septemvirat le conseil des sept tyrans.

Ces francs-juges de l'oligarchie étaient Catulus, prince du sénat; Lucius Licinius Lucullus et son frère Lucullus Varron; Métellus; Philippe, personnage consulaire; l'orateur Hortensius et Licinius Crassus, qui s'unit à César pour balancer le crédit de Pompée.

La retraite de Crassus porta un rude coup à la puissance des Sept. Ils résolurent de compenser la perte qu'ils essuyaient par un redoublement de vigilance et d'activité.

Leur attention s'était concentrée, depuis le départ de Pison pour l'Espagne, sur une modeste habitation de la voie Suburane, aux flancs de laquelle étaient accotées les plus pauvres et les plus infectes échoppes de prolétaires que Rome comptât parmi ses masures. Il y avait certes un contraste frappant entre ce logement et celui qui en avait fait sa demeure. La maison était obscure, étroite, enfumée; le propriétaire qui se plaisait à y vivre passait pour le plus noble et le plus prodigue des Romains.

Il n'était autre que César, ce jeune homme à ceinture lâche, dans lequel Sylla voyait plus d'un Marius.

La physionomie du divin Jules avait un caractère surprenant, qui attirait les regards et commandait le respect. Des yeux noirs, d'où rayonnait le feu de son intelligence sublime; un nez fortement arqué, une bouche d'une petitesse extrême, des lèvres fraîches, roses : tels étaient les traits caractéristiques de cette grande figure de diplomate et de guerrier, dont les arts nous ont conservé le souvenir. L'élévation de sa taille et les proportions sveltes de ses membres dénotaient l'homme de race, au sang pur de tout mélange plébéien. A ne considérer que sa démarche efféminée, que ses habitudes voluptueuses, on eût pris ce beau patricien pour le type des élégans de son époque. Eh bien! ce petit maître, ce *Trossulus*, comme on s'exprimait alors, pensait à soumettre l'univers à ses lois. Il devait triompher un jour, et de la politique du sénat, et des richesses de Crassus, et de la gloire militaire de Pompée.

César avait voulu commencer sa vie politique dans les lieux mêmes où Caïus Sempronius Gracchus avait fini la sienne. Poursuivi par la haine des oligarques, il s'était réfugié dans Subure, au milieu des prolétaires qu'il espérait armer contre les patriciens. Il passa parmi eux les plus belles années de sa jeunesse, ne s'occupant en apparence que de jeux, de festins, d'amours frivoles; courtisant tour à tour les plus nobles, les plus jolies et les plus galantes femmes de la ville, et gaspillant six ou sept millions empruntés à des fénérateurs. Il n'y avait jusque-là rien d'étonnant dans ses habitudes. Un descendant d'Enée, fils d'Anchise et de Vénus, avait certes le droit de victimer quelques maris et de contracter des dettes sans savoir comment il arriverait à les payer. Les chefs de l'oligarchie avaient cessé de s'inquiéter de lui, pensant qu'il succomberait victime des fureurs d'un jaloux ou des poursuites d'un créancier. Or, tandis qu'ils laissaient leur vigilance habituelle s'endormir, l'insoucieux débauché, à force de prodiguer sa fortune soit à nourrir les vagabonds des tribus urbaines, soit à accomplir de ses deniers d'immenses travaux d'utilité publique, se formait dans les moyennes et basses centuries un parti redoutable. Un jour vint où il se sentit assez fort pour oser porter aux funérailles de sa tante Julia, veuve de Marius, l'image de ce terrible champion des plébéiens, qu'un décret non révoqué du sénat avait déclaré ennemi public

Il exerçait l'édilité curule lorsque Sergius Catilina échoua dans sa première conjuration. Il n'était bruit en ce moment parmi le peuple que de la magnificence de ses jeux, de la splendeur de son théâtre et de la bravoure des trois cent vingt paires de gladiateurs dont il avait couvert l'arène... Tout à coup le bruit se répand, depuis le Janicule jusqu'aux Esquilies, qu'un spectacle étonnant, admirable, est exposé aux yeux du public dans l'enceinte du Capitole. La foule accourt à la montagne sainte et contemple avec des transports de joie indicibles les trophées de Marius, relevés comme par enchantement en une seule nuit. Le dictateur avait détruit ce monument des victoires de son rival; César le montre de nouveau aux Romains resplendissant de marbre et d'or. A la vue des traits chéris du vainqueur des Teutons et des Cimbres, le peuple éclate en applaudissemens frénétiques. Des vieillards dont le temps a blanchi les cheveux, dont le corps est couvert de cicatrices, se prosternent à deux genoux devant la statue de leur ancien général et bénissent, en fondant en larmes, le jeune édile qui l'a restaurée. La multitude exalte le courage de César, son patriotisme, tandis que le sénat, frappé de stupeur, renonce à venger l'injure qu'il vient de recevoir.

L'ordre équestre formait dans la société romaine une classe moyenne fortement organisée et jalouse de ses priviléges. Elle se divisait en trois corporations distinctes, juges, financiers et soldats. Le préteur Aurélius Cotta lui avait rendu le droit de judicature, dont elle avait été dépouillée à la suite des guerres civiles. Cet acte de bonne politique avait supprimé entre chevaliers et sénateurs tout motif de rivalité. Menacée par Catilina et par César, abandonnée par Crassus, la faction oligarchique résolut de se liguer avec l'ordre équestre, et de cimenter cette alliance en appelant au consulat M. Tullius Cicéron, le plus illustre d'entre les chevaliers.

L'orateur avait trop d'esprit pour ne pas comprendre qu'accepter les avances des patriciens, c'était adopter leur politique, renier son origine, son passé et les traditions de sa famille. Mais tant d'ambitieux menaçaient la république, Térentia désirait si vivement devenir l'épouse d'un consul, et Cicéron lui-même trouvait si raisonnable de veiller aux intérêts de la patrie, sans négliger les siens, qu'il se laissa aller doucement à la séduction. Il s'inscrivit sur la liste des prétendans au consulat pour l'année 690. On distinguait parmi ses concurrens le fils de l'orateur Marc-Antoine et Sergius Catilina.

A partir de cette époque, la sombre physionomie historique de Sergius ne respire plus que fureur et désespoir. Repoussé des grands, sans influence sur le peuple, il appelle à son secours toutes les existences qui souffrent en Italie, quelles que soient l'origine et la cause de leurs souffrances. Tandis que ses émissaires soufflent dans les provinces le feu de la révolte, il rassemble dans sa maison du Palatin les plus fidèles de ses amis, et projette avec eux, au milieu des festins et de la débauche, l'incendie de Rome et le massacre du sénat. Sans communiquer ses desseins à la foule des jeunes gens qui l'entourent, il travaille avec une ardeur nouvelle à exciter leurs passions. Il leur apprend, non plus pour se distraire, mais dans l'horrible prévision de ses besoins à venir, comment on assouvit ses haines par le meurtre, comment on attaque la société, de quelle manière on peut braver ses lois. Avec eux il pénètre au sein des familles. L'adultère, le parricide, le viol, se multiplient dans la ville, et c'est lui qui, du fond de son palais, préside à tous ces crimes. Que dis-je! il corrobore par l'exemple l'affreux enseignement qu'il donne à ses élèves. Aurélia Orestilla, sa maîtresse, est devenue veuve. Elle refuse de l'épouser tant que son jeune fils, issu d'un premier mariage, existera. Ce fils disparaît bientôt, et l'union de Catilina et d'Orestille est consommée. D'étranges rumeurs que répand la courtisane Fulvie, et que l'aristocratie s'empresse d'accueillir et de propager, circulent dans le public sur les projets liberticides de Sergius, sur les mystères infâmes que recèle sa maison. Personne, toutefois, ne songe à informer contre lui; car le moment est venu où, suivant l'expression de Marius, le bruit des armes doit étouffer le cri des lois.

Cependant les préoccupations, les remords, les désirs frénétiques de vengeance et de domination qui agitaient Sergius Catilina se manifestaient en lui par des signes effrayans. De là cette inconstance dans l'air du visage, cette démarche irrégulière et saccadée, cet égarement du regard dont l'aspect inspirait une vague terreur. Il semblait qu'un mauvais génie pesât sous son large front, vît par ses yeux étincelans dans leur creux orbite et communiquât à ses membres l'activité fébrile qui les agitait continuellement sans les fatiguer. L'issue malheureuse des élections de 690 le décida à précipiter la ruine de tous les ordres de l'État.

Cicéron fut nommé consul à l'unanimité par l'assemblée du

champ de Mars. Après lui, Marc-Antoine l'emporta sur Catilina de quelques centuries.

Mais tandis que le sénat se donnait un chef jeune, actif, éloquent, il s'élevait partout autour de Rome des bruits effrayans de conspiration et de révolte. Les provinces italiennes s'agitaient sourdement comme la mer aux approches d'une tempête. Au nord la guerre sociale, au midi la guerre des esclaves menaçaient de se rallumer. Les spectres de Télésinus et de Spartacus se dressaient aux portes de la ville éternelle. Le divin Jules, ce prodige de vigilance, d'astuce, d'audace, dont le génie veillait comme une lampe ardente au milieu des ténèbres de la corruption romaine, sollicitait, en ce moment, la préture. Déjà sans doute il se préparait à suivre dans les prochains troubles cette conduite habilement incertaine dont l'apparente neutralité devait être également funeste à Catilina et à l'oligarchie. Sur ces entrefaites, la charge de souverain pontife étant devenue vacante par la mort de Quintus Cécilius Métellus Pius, il osa la briguer.

C'était merveille de voir ce jeune efféminé, qu'on eût pris, tant sa démarche était paresseuse, tant ses poses étaient lascives, pour l'esclave favori d'un despote oriental; le sophiste qui dissimulait à peine ses doutes sur l'existence des dieux immortels, disputer à Servilius Vatia Isauricus, à Catulus, prince du sénat, la première dignité du sacerdoce païen. Mais pouvait-il souffrir qu'un autre s'arrogeât l'empire des consciences, lui qui déjà regardait les biens, la vie, les pensées même de chaque citoyen comme sa propriété? Le souverain pontificat, cette attribution de la royauté ancienne, il l'ambitionnait comme son pouvoir.

Au début de sa brigue, il publia un traité d'astronomie et de droit augural. Patricien infidèle, il livra aux profanes les mystères de la divination et leur apprit les savantes combinaisons du calendrier égyptien. Catulus, effrayé par tant d'audace, sachant d'ailleurs que César était pauvre et criblé de dettes, voulut l'engager à renoncer à sa candidature moyennant une forte somme d'argent.

— J'emprunterai pour soutenir ma brigue plus que tu ne m'offres pour l'abandonner, lui répondit César.

Le jour des comices étant venu, cet ambitieux sublime, revêtu d'une toge blanche, s'achemina vers le forum, où il avait tout disposé pour soutenir son élection à main armée. Aurélia, sa mère, effrayée des dangers qu'il allait courir, l'accompagna en pleurant jusqu'au milieu du vestibule de sa maison. César l'embrassa avant de la quitter.

— Adieu, ma mère, lui dit-il, je reviendrai ce soir grand pontife ou banni.

Le lendemain il abandonna Subure et s'installa dans Régia, magnifique palais de la voie Sacrée où les princes du sacerdoce romain étaient logés aux frais de l'Etat.

Ceci se passait en 691, tandis que Sergius Catilina sollicitait de nouveau le consulat et achevait les immenses préparatifs de sa conjuration.

IV.

CICÉRON A TUSCULUM.

A quelque distance de Rome, sur les limites du vaste désert qui l'environne, une petite ville épiscopale s'élève dans un vallon délicieux. De sombres forêts la dominent; des villas forment autour d'elle une ceinture d'arbres, de fleurs, d'eaux murmurantes et de palais. Comme les autres bourgades de l'Italie centrale, ce petit coin du vieux Latium a sa part de souvenirs et par conséquent de deuil. Mais une végétation luxuriante cache les ruines dont il est semé. Des casins élégans, des moissons verdoyantes couvrent les restes immobiles des temples, des aqueducs et des amphithéâtres qu'y laissèrent les générations. On oublie, en visitant Frascati, ses vignes, ses vallées ombreuses et ses montagnes étuéennes, le passé de gloire et d'infortune qui lui appartient.

Tusculum fut jadis une des cités les plus célèbres de l'Italie. Tarquin le Superbe, chassé du trône, s'y retira. Les Eques le surprirent pendant leurs guerres contre la république, et les troupes d'Annibal ne purent s'en emparer. Quand la *guerre sociale* eut fait de toutes les peuplades de l'Italie une seule famille; quand il sembla que le bruit d'une armée barbare ne pouvait plus arriver jusqu'à Rome, d'heureux patriciens vinrent chercher sur le territoire de Tusculum de frais ombrages, un air salubre, du repos et des plaisirs. De magnifiques villas s'élevèrent comme par enchantement sur cette agreste partie des monts Albains; et ces villas appartenaient aux plus grands personnages de l'histoire, à Marius, à Sylla, à Cicéron, à Lucullus.

Au treizième siècle, un seigneur gibelin occupait Tusculum. Son fief devint une aire féodale, d'où il menaçait la capitale du monde chrétien. Les Romains s'armèrent contre lui, prirent sa forteresse d'assaut et la rasèrent. Décimés par les fureurs guelfes, sans asile, sans ressource, les malheureux Tusculans se construisirent des cabanes de feuillage sur les ruines de leur ville incendiée. Tusculum s'appela depuis lors Frascati, du mot italien *frasca*, qui signifie feuillée.

Frascati offre aux regards un paysage enchanté. Du haut de la colline en amphithéâtre où Tarquin promena sa grandeur déchue, on aperçoit à l'ouest Rome avec ses milliers de maisons, que dominent des coupoles de marbre et des palais; au midi, la mer Thyrrénienne, immense tenture de pourpre, déployée sous un ciel de feu; à l'est, une multitude confuse de pics abruptes, les uns pelés et chenus, les autres blanchis par la neige ou couronnés de bois. Çà et là de pauvres cabanes de chevriers s'abritent sous les vignes patriciennes que les sources du mont Algide arrosent de leurs eaux. Mais, dans ces villas, Sylla ne dicte plus ses commentaires, Lucullus ne cultive plus de cerises, Cicéron n'écrit plus à son cher Atticus. Les Borghèses, les Aldobrandini, les Mondragone y étalent à l'envi leur faste inutile. Des jésuites, des moines barbus du rite grec s'y disputent la possession de quelques ruines, auxquelles ils rattachent par avarice un nom païen. L'Italie est toujours la terre où Gibbon entendait chanter vêpres sur l'emplacement du temple de Jupiter Capitolin.

Huit ou dix jours environ après la rencontre de Gurgès et de Lélius dans le champ des funérailles, un char à bancs, attelé de quatre mules espagnoles, précédé de vingt cavaliers numides et suivi d'un nombre au moins égal de gladiateurs, gravissait au grand trot la colline de Tusculum. Les mules, soigneusement appareillées, couvertes de housses de pourpre et de harnais dorés, brillaient d'embonpoint. Des plumes de héron flottaient au vent sur leurs têtes. Des incrustations en argent ornaient les roues, les panneaux et le timon de la voiture, dont les sièges avaient disparu sous de précieux tapis. Tout ce fringant équipage s'arrêta à la porte de la villa de Cicéron. Trois personnages mirent pied à terre; un nomenclateur du consul se présenta pour les recevoir et les introduisit auprès de son maître, qui se reposait en ce moment sous le portique de sa maison.

Cicéron se leva avec empressement dès qu'il eut reconnu dans ces nobles voyageurs la femme du consulaire Martius Rex, Tertia, personne douée d'une belle figure et d'un esprit distingué; Appius Clodius, son frère, et le jeune Torquatus, une des gloires de l'hippodrome romain.

Le consul, après avoir salué les trois amis qui le visitaient dans sa solitude, les fit asseoir à ses côtés sur des coussins d'étoffe attalique. Vis-à-vis d'eux s'ouvrait une allée d'arbres taillés en berceau, décorée d'hermathènes ou bustes réunis de Mercure et de Minerve. Cicéron la nommait son *Académie*. L'orateur avait élevé une statue à Platon au centre du rond-point qui la divisait en deux parties. Le soleil se couchait dans la mer Tyrrhénienne et jetait de chauds reflets de bronze sur les murailles cyclopéennes de Tusculum. Du portique sous lequel le consul avait réuni ses hôtes, on apercevait au loin ces massives constructions monter, en serpentant, du fond de la vallée Férentine jusqu'à une tour bilongue, assise au sommet d'un rocher.

Jeune encore, issu d'une famille que le décemvir Appius Claudius avait placée depuis trois siècles au rang des plus considérables, riche, éloquent, chéri du peuple, Clodius com-

mençait à jouer un rôle important parmi les chefs de la faction plébéienne. Ses sœurs, mariées, l'une à Lucullus, la seconde à Métellus Céler, et la troisième à Martius Rex, avaient porté ou portaient encore des noms cent fois illustrés sur les champs de bataille. L. Manlius Torquatus était un de leurs adorateurs les plus empressés.

Bien qu'il eût été fait, au dire d'un orateur célèbre, en dépit des Muses, de Vénus et de Bacchus, ce jeune homme dictait à la jeunesse romaine les lois de la mode et du bon goût. Il courtisait de nobles matrones, entretenait des danseuses, élevait des chevaux et des gladiateurs. Son bonheur eût été parfait, s'il n'eût envié les triomphes de Fulvius, bel adolescent dont le luxe éclipsait parfois le sien.

Quant à Tertia, elle se présentait sous l'aspect d'une jolie brune, à l'œil vif, au teint frais, dont le corps souple ondulait sous les plis d'une robe savamment drapée. Certes, les mœurs de Tertia n'étaient pas irréprochables; Martius Rex ne passait pas pour un époux privilégié dans cette Rome des guerres civiles, où toutes les lois divines et humaines tombaient dans l'oubli. Mais galante sans effronterie, voluptueuse sans dépravation, la belle matrone n'était pas indigne de l'affection d'une âme honnête. Cicéron l'aima de longues années, et songea même, si on en croit l'histoire, à répudier Térentia pour l'épouser.

— Eh bien! cher consul, dit gaîment Clodius à son hôte, vous philosophez ici, tandis qu'à Rome nos candidats à la dignité consulaire arment toutes les factions les unes contre les autres.

— La brigue de Catilina m'est surtout odieuse, ajouta Torquatus. Depuis que cet homme se croit certain d'obtenir le consulat, ses familiers affichent des prétentions insupportables. Hier encore, le cuisinier de Tongillus s'est battu au forum avec celui de mon père pour un brochet du Tibre que le premier disputait au second.

— Et qui l'a emporté? demanda Cicéron.

— Notre esclave, fort heureusement, répliqua Torquatus. N'est-il pas scandaleux qu'un plébéien comme Tongillus veuille empêcher un personnage consulaire de manger un brochet à son dîner!

— En définitive, dit Tertia, l'illustre Manlius a pu mettre au bleu le trophée de son maître d'hôtel et le manger sans opposition.

— Le brochet était excellent, répondit Torquatus.

— Cher Manlius, reprit Tertia avec une gravité railleuse, veuillez nous raconter l'histoire de vos querelles avec le fils du sénateur Fulvius. La ville entière s'en est occupée. Catilina compte aussi ce jeune homme au nombre de ses amis les plus intimes?

— Nous avons conçu, je ne sais pourquoi, l'un contre l'autre une haine mortelle, repartit le noble héritier des Torquatus. Nos querelles ont commencé dès l'enfance. Quand nous jouions des atellanes (1) aux fêtes publiques, il m'accablait des plaisanteries les plus grossières. Une fois il m'appela chien d'Epire, molosse, sans doute à cause du collier que nous portons dans ma famille, en mémoire de celui qu'un de nos ancêtres ravit sur les bords du Tévérone à un géant gaulois Croirez-vous, belle Tertia, que cette plate bouffonnerie de Fulvius obtint un succès prodigieux dans les hauts gradins du théâtre? On me couvrit de huées et de sifflets.

— La plèbe a si mauvais goût! dit en souriant la matrone.

— Dans une autre occasion, continua Torquatus, c'était aux calendes de mai, le jour des Palilies, comme la jeunesse romaine nous avait choisis pour chefs du jeu troyen, au moment où nous simulions une charge de cavalerie, Fulvius courut sur moi à fond de train. Je fus renversé du choc. Les deux cent soixante mille spectateurs du cirque applaudirent, tandis que je me relevais tout rouge de honte et de douleur.

— Quel affront pour vous! répondit Tertia.

— Torquatus, interrompit Cicéron, nous tenons l'allié de Fulvius, de l'ennemi qui vous a appelé chien d'Epire, qui vous a livré à la risée des deux cent mille spectateurs du cirque, pour un citoyen dangereux. Nous empêcherons qu'il ne devienne consul.

Cependant un nomenclateur parut sous le portique de la villa et avertit son maître qu'une collation avait été servie dans le triclinium d'été. Le consul invita Clodius, sa sœur et Torquatus à s'y rendre, et ils partagèrent un léger repas. Puis, Cicéron montra aux voyageurs toutes les richesses de sa maison de Tusculum : l'exèdre, où il aimait à discourir avec des sages; ses collections de tableaux, et sa bibliothèque, décorée de statues, suivant l'usage de la Grèce. Le sceptique philosophe parcourut avec eux le *Lycée*, ou avenue, qu'il avait consacré à la gloire d'Aristote, non loin de l'*Académie*, où il honorait le génie de Platon. Il se faisait tard; la nuit devenait obscure; les monts Sabins, Rome, le Tibre, la mer, s'effaçaient peu à peu dans les ténèbres. Tertia pria son frère et Torquatus de transmettre à ses gens l'ordre d'atteler son chariot.

Dès qu'ils se furent éloignés, la matrone prit familièrement Tullius par la main et l'entraîna vers une allée solitaire qui traversait dans toute leur longueur les vastes jardins de Tusculum.

— Je n'ai qu'un instant pour vous entretenir de mes intérêts les plus chers, lui dit-elle. Vous vous êtes occupé, je pense, de l'avenir de Prosper, ainsi que vous me l'aviez promis?

— Pas encore, chère Tertia, répondit le consul; j'ai tant d'affaires!

— Et... la vie de notre enfant, son bonheur, ma réputation, vous semblent des intérêts trop minimes pour que vous daigniez y prêter attention!

— Que vous êtes injuste à mon égard! répliqua Cicéron. Mon affection pour vous s'est-elle jamais démentie? Ai-je refusé une seule fois de m'associer aux sacrifices que vous avez faits pour notre fils bien-aimé? Mais si vous supposez qu'à chaque instant on va découvrir le secret de sa naissance; si votre attachement pour lui vous cause à tout propos, sans motif raisonnable, de nouvelles inquiétudes, je ne pourrai plus suffire à le préserver de dangers imaginaires et à vous tranquilliser.

Tertia dégagea sa main de celle de Cicéron, et reprit avec un accent de résignation douloureuse :

— Votre affection pour moi ne s'est jamais démentie, dites-vous, Tullius? Oh! ne cherchez pas à m'abuser sur ce point. Une personne à qui vous ne résistez jamais s'est interposée entre nous, je le sais, et j'ai supporté patiemment l'abandon où vous m'avez laissée pour lui obéir. Elle a des droits que vous faites bien de respecter. Mais je ne veux pas que vous sacrifiiez mon fils, que vous me sacrifiiez moi-même à la jalousie de Térentia Il faut que Prosper quitte Rome et qu'il parte pour Athènes. Il y va de son existence, de sa position dans le monde et de mon repos.

— Belle Tertia, repartit le consul, je commence par vous déclarer que je souscris d'avance à toutes vos volontés; daignerez-vous m'écouter maintenant?

— Parlez et hâtez-vous; mon frère et Torquatus ne tarderont pas à revenir.

— Prosper manque-t il de quelque chose chez l'orfèvre Callisthènes? reprit Cicéron. Ne vais-je pas au-devant de tous ses besoins? Il apprend la sculpture chez son maître; mais la sculpture est un art fort estimé, et l'obscurité dans laquelle vit ce jeune homme est pour nous un gage précieux de sécurité.

Tandis que le consul déduisait ces raisonnemens, Tertia froissait de sa jolie main les draperies de sa *palla*.

— Vous plaidez toujours la même cause sur le même ton, répondit-elle. Vous avez sans doute oublié que Prosper a seize ans, qu'on va l'enrôler dans la milice, et que ce pauvre enfant, si nous l'abandonnons, périra de misère, de fatigue ou par le fer de l'ennemi, avant deux ans, dans les déserts de l'Afrique ou dans les montagnes de la haute Asie.

— Tout Romain naît soldat, répliqua Cicéron. Moi-même j'ai payé ma dette à la patrie.

— Vous avez servi comme simple fantassin, portant sur vos épaules vos armes, vos outils de terrassier, vos bagages

(1) Pièces bouffonnes dont le dialogue était en partie abandonné à l'improvisation de l'acteur.

et des vivres pour dix-sept jours? demanda la matrone.

Une vive rougeur colora le front du chevalier d'Arpinum, et il ajouta d'un air confus :

— J'aurai soin que Prosper soit exempté du service militaire.

— Et vous l'abandonnerez ensuite! poursuivit Tertia; vous le laisserez toute sa vie attaché au soufflet d'une forge, comme un chien de vestibule à la jambe d'un portier! Je veux que mon fils sache la grammaire.

— Théophanès la lui apprendra.

— Le droit.

— Nous le recommanderons à Sulpitius.

— L'escrime, la musique... en un mot, qu'il reçoive une éducation de patricien.

— Bien, très bien, répondit Cicéron. On recommandera à Callisthènes d'envoyer son apprenti chaque matin à l'école de Diodore et à la salle d'armes de Brennus.

L'adresse avec laquelle le consul évitait, soit d'approuver, soit de combattre le désir que manifestait Tertia de transformer son fils en un cadet de maison patricienne, agaçait terriblement les nerfs de la matrone. En effet, son amant faisait preuve d'un talent bien rare en lui résistant sans lui fournir l'occasion de se fâcher.

— Mais je n'entends pas que Prosper reste ouvrier! reprit-elle avec impatience, et malgré les pédans que vous chargerez d'ennuyer ce malheureux enfant, il ne sera jamais autre chose tant qu'il n'aura pas voyagé. Songez aussi que Martius Rex peut obtenir d'un jour à l'autre le triomphe qu'il sollicite et rentrer à Rome. Or, je ne souffrirai plus que mon mari et le fils dont la naissance m'accuse respirent entre les murailles de la même ville; non, je ne le souffrirai plus!

— Ah! ce cher Martius vous inquiète, répliqua Cicéron. Rassurez-vous, noble matrone, nous nous opposerons à son triomphe. Il ne manque pas de gens qui révoquent en doute les merveilles qu'il raconte de son proconsulat de Cilicie; et s'il nous survient quelque sédition en Etrurie (cela pourrait arriver), nous chargerons votre infatigable époux de l'apaiser. Dieux immortels! si Caton m'entendait!

La matrone comprit enfin qu'alléguer à chaque instant des motifs nouveaux à l'appui de ses prières, comme elle le faisait depuis un quart d'heure, c'était ouvrir au consul des faux-fuyans par lesquels il se dérobait très habilement à ses instances. Elle se fatiguait à poursuivre cet avocat retors dans le labyrinthe inextricable de ses répliques. Son imagination ne lui fournissait plus aucun moyen d'arracher à son amant soit une promesse, soit un refus : elle invoqua donc l'éloquence de ses larmes, cette péroraison de tout plaidoyer féminin.

— Il arrivera malheur à mon Prosper durant le tumulte des prochaines élections, ajouta-t-elle en sanglotant; je tremble pour lui chaque année à l'époque des comices. Si ce fils bien-aimé m'était ravi, j'en mourrais de chagrin! Oui, Tullius, j'en mourrais!

Les pleurs de la matrone étouffèrent sa voix.

— Par Hercule! s'écria le consul, je ne connais personne qu'il soit aussi difficile de persuader qu'une femme nerveuse. J'aimerais mieux plaider une cause de perduellion par devant un tribunal de *duumvirs* (1) que de vous parler raison, Tertia. Je ne refuse pas, j'en prends à témoins les dieux immortels! d'envoyer Prosper à Athènes, à Rhodes, à Alexandrie si cela vous plaît; je veux seulement terminer les affaires de la république avant de m'occuper des siennes. Surveillez sa conduite; ordonnez à ce barbier des Esquilies, à Cruscellus, c'est ainsi que vous le nommez, je crois, de ne pas le perdre de vue un seul instant; de vous rendre compte, jour par jour, heure par heure, de chacune de ses actions.

— Cruscellus est un coquin.

— Et moi, je le crois très honnête homme, pourvu qu'il y trouve son profit. Voilà comment nous différons.

(1) Sorte de commission extraordinaire nommée par le préteur, qui jugeait sommairement les grands crimes, par exemple celui de haute trahison

Un éclair de colère jaillit des yeux de Tertia, ses narines se gonflèrent, une ride se creusa sur son front.

— Eh! que m'importent à moi, dit-elle, les intérêts de la république et vos querelles de praticien à plébéien, de sénateur à prolétaire! Ce qui me touche, c'est le bien-être de mon enfant; ce qui empoisonne mes jours, ce qui trouble le sommeil de mes nuits, c'est la crainte qu'il ne trouve la mort sur un champ de bataille, qu'il ne soit pauvre, souffrant, méprisé, tandis que ses parens se pavanent sous la toge consulaire, pendant qu'ils s'asseoient à des tables splendides et qu'ils s'endorment dans la pourpre et dans la soie. Décidément, Tullius, vous rejetez ma demande? poursuivit Tertia, qui avait subitement quitté ses allures de petite maîtresse entêtée et capricieuse, et dans les yeux de laquelle brillait la noble passion de l'amour maternel.

— Je veux un sursis.

— Un sursis, pour moi, équivaut à un refus. Eh bien! j'exécuterai seule ce qui excède vos moyens et votre courage, Cicéron. Veuillez me reconduire jusqu'à la porte de votre villa.

La voix de la nature parlait au cœur de Tullius en faveur de Prosper. Emu par les dernières paroles de sa maîtresse, content d'ailleurs de la belle défense qu'il avait opposée aux sollicitations de Tertia, il se laissa fléchir.

— Allons! que votre volonté s'accomplisse; essuyez vos larmes, quoique les pleurs vous aillent à ravir, chère amie, dit-il. Dès demain j'écrirai au vieil Antiochus, un de mes anciens maîtres, au sujet du voyage de Prosper. Dans les premiers jours du mois prochain il s'embarquera.

— Et que ferez-vous si la paix est troublée dans Rome d'ici à cette époque, ou si Martius obtient les honneurs du triomphe? demanda la matrone.

— Nous enverrons Prosper à ma terre d'Asture ou bien à celle de Formies. M'accuserez-vous d'indifférence, maintenant? En vérité, ce voyage est une folie.

— Que je vous suis reconnaissante de vos bontés, Tullius! répondit Tertia en caressant son amant du regard. Si les frais d'éducation de Prosper vous devenaient trop onéreux, j'y contribuerais pour ma part dans les proportions qui vous paraîtraient convenables. Je me trouverais même heureuse de sacrifier quelques mille deniers à l'instruction de ce cher enfant. Recommandez-le bien à vos connaissances d'Athènes. Qu'il trouve dans cette ville bon logis, bonne table, et des plaisirs sans excès. C'est d'ailleurs une excellente nature que ce jeune homme; je le sais incapable d'abuser de vos bienfaits.

Torquatus et Clodius se montrèrent à l'extrémité de l'avenue que parcouraient Cicéron et la matrone.

— Vous aimez donc bien Prosper? lui dit le consul à voix basse.

— Oui, répondit Tertia, de toute l'affection si tendre, si profonde qui m'attache à vous.

— Ma sœur, interrompit Clodius, votre char vous attend.

V.

PROJETS D'UNION.

Cependant Lélius, depuis qu'il avait pris sa part du falerne de Gurgès, avait assidûment fréquenté la maison du désignateur et avait gagné toute son affection. C'était un excellent convive, qui tenait parfaitement sa place à table, vidant sa coupe sans reprendre haleine et ne tarissant jamais en joyeux propos. Nulle question de religion, de stratégie, de finances, de politique ou de gastronomie ne lui était inconnue. Il savait donner à sa conversation mille formes ingénieuses qui captivaient tour à tour l'attention de Gurgès, de Rutuba et de Daphné. Lélius, outre cela, affectait un goût prononcé pour les cérémonies funèbres. Il se montrait admirateur enthousiaste des chars mortuaires, des croque-morts, des pleureuses, des lits de deuil, des bûchers environnés de torches,

et vantait l'odeur de l'ilex en combustion, au détriment des parfums les plus délicieux. Quoique étranger à l'administration de Libitine, il vénérait dans Gurgès l'ordonnateur par excellence des grands et des petits convois. Comment Mutius eût-il résisté aux séductions d'un homme qui flattait toutes ses bonnes et ses mauvaises passions? Il s'engoua tellement de son nouvel ami qu'il déserta pour lui la taverne de Licinius Popa. Chaque soir il attendait la visite de Lélius, et si, par hasard, le scribe ne venait point, Gurgès se couchait sans boire, et des rêves pénibles troublaient son sommeil.

Mais le sauveur des vespillions avait captivé plus absolument encore l'âme candide de Daphné. Jeune, passionnée, et par conséquent crédule, la fille du désignateur ne se laissait guider que par son cœur et son imagination, comme une enfant de quatorze ans qui n'a jamais eu que des rêves, des désirs, des espérances et point de déceptions. Sa volonté, sa raison, sommeillaient encore. Ces facultés précieuses ne se développent que dans le malheur, dans la lutte; et la sœur de Rutuba n'avait jamais lutté, jamais souffert. Les qualités brillantes du scribe exerçaient sur elle une espèce de fascination dont elle ne pouvait rompre le charme. Lélius était plus âgé que Prosper; mais ses manières distinguées, sa conversation vive, entraînante et parfois effrontément sceptique, la recherche presque efféminée de sa mise offraient à Daphné, un attrait jusqu'alors inconnu. Pendant les soirées qu'il passait chez Gurgès, si l'audacieux vainqueur de L. Burrha venait à traiter une de ces questions de philosophie morale que les anciens se plaisaient à discuter, s'il causait amour, honneurs, richesses, il le faisait toujours avec cette verve passionnée qui remue profondément les appétits sensibles de notre nature. Prosper n'avait parlé qu'au cœur de Daphné : Lélius parlait à ses sens, à sa vanité, lui révélait tout un monde nouveau d'ambition et de bonheur. Elle devait succomber inévitablement aux séductions qui émanaient de la bouche du scribe avec chacune de ses paroles, qui rayonnaient de ses yeux avec chacun de ses regards.

Rutuba lui-même subissait l'influence de cet homme extraordinaire. La tête ardente du jeune centurion s'exaltait à entendre Lélius décrire les misères du peuple, accuser l'orgueil des patriciens, déplorer l'influence toujours croissante qu'ils exerçaient sur les moyennes et les basses centuries. Il se surprenait à maudire comme lui ces tyrans des nations alliées ou conquises, dont les rapines faisaient détester le nom des vieux Quirites, ces artisans de corruption qui rachetaient au prix de l'or les libertés jadis payées par le peuple au prix du sang. Et quand le scribe laissait échapper parfois les mots de réaction, de guerre civile, Rutuba se sentait prêt à le suivre pour venger, sur les tyrans du peuple, la honte et l'asservissement de la patrie.

Une pensée, celle de l'union probable de Lélius et de Daphné, dominait la famille entière de Gurgès. Rutuba, sans oser en convenir vis-à-vis de lui-même, eût préféré cette alliance à celle de Prosper ; Daphné l'espérait comme un bonheur, et Gurgès y voyait un excellent marché. En effet, les tribuns et les scribes du temple de Saturne, par les mains desquels passaient toutes les finances de l'Etat, ne devaient compte de leurs actes qu'à deux questeurs urbains. Or, la questure étant la moindre des charges de la république, les jeunes gens qui l'obtenaient, dépourvus de toute connaissance en matière d'impôts et de revenus publics, laissaient nécessairement sans contrôle des opérations dont ils n'avaient étudié ni les règles ni le mécanisme toujours fort compliqué. D'où il résultait que leurs employés dirigeaient tout à leur place, et qu'ils pillaient le trésor sans pudeur et sans danger. Leurs malversations et partant leur opulence étaient devenues proverbiales. L'idée qu'un jour il aurait part à la curée que se disputaient les publicains, flattait singulièrement la cupidité grossière du désignateur.

Lélius connaissait trop le monde pour n'avoir point deviné les intentions matrimoniales que ses amis cherchaient à réaliser. Il encourageait de son mieux leurs espérances. Souvent il entretenait Gurgès et Rutuba des charmes et des vertus de Daphné, des ennuis du célibat, de la réprobation dont la loi frappait ceux qui ne donnaient point de défenseurs à la patrie. Enfin, une occasion s'étant présentée d'associer ses intérêts à ceux de Gurgès, il la saisit avidement. Voici comment la chose se passa.

L'administration des pompes funèbres adjugeait aux enchères la fourniture des combustibles nécessaires aux funérailles. Le bail des derniers adjudicataires allait expirer, et Gurgès désirait se substituer à eux dans une opération dont il connaissait parfaitement les calculs et les magnifiques résultats. Malheureusement on n'admettait à la licitation que des soumissionnaires possédant un approvisionnement déterminé de matières inflammables. Le désignateur se trouvant, faute de capitaux, dans l'impossibilité de remplir cette clause essentielle du cahier des charges, parla de son embarras à Lélius. Celui-ci offrit avec empressement de s'associer aux risques de l'entreprise, mit à la disposition de Gurgès les sommes dont il avait besoin, et pour ne pas compromettre son nom dans une affaire commerciale (car il était comptable des deniers de l'Etat), il institua le désignateur chef titulaire de leur société.

En conséquence, il s'engagea à payer à Gurgès, sur simple réquisition, quarante mille sesterces (8,185 fr. 55 cent.), laquelle somme le désignateur, de son côté, promit de convertir immédiatement en une valeur égale d'huile, de cire, de papyrus et de bois résineux. Les deux amis convinrent que ces combustibles seraient emmagasinés en divers lieux, afin que la totalité n'en fût pas exposée aux ravages d'un même incendie.

Dès ce moment Gurgès regarda comme certain le mariage de sa fille avec Lélius.

Quelles étaient à cet égard les dispositions du scribe? C'est ce que la suite de cette histoire nous apprendra.

Il habitait dans Alta-Semita, sur la pente du mont Quirinal, une petite villa très commode pour un célibataire ami du plaisir. Elle s'ouvrait sur une ruelle étroite, dont les architectes d'Athènes et leurs élèves n'avaient point encore défiguré l'antique physionomie. Le *vicus Mamurii*, tel était le nom de cette rue, présentait l'aspect d'un passage étroit, humide, au-dessus duquel surplombaient les *méniennes* en encorbellement de vingt ou trente maisons aussi vieilles que Numa. Là, suivant une tradition populaire, avait demeuré au premier siècle de Rome Mamurius, le célèbre forgeron des *Ancilies*. On entrait dans la plupart des taudis de ce quartier par de longues voûtes tout infiltrées d'eau, et si tortueuses, si basses, que ni l'air ni la lumière n'y pouvaient pénétrer. Des étais, jetés en travers sur la ruelle, en appuyaient l'une à l'autre les deux parois convergentes. L'habitation de Lélius ne se distinguait pas à l'extérieur de ces masures, qui crevaient et se lézardaient de toutes parts sous le poids de six cents ans.

Mais au bout de l'allée ténébreuse qu'il fallait traverser pour arriver au logement du scribe, s'ouvrait une avenue de tilleuls séculaires, taillés en berceau. A l'extrémité on apercevait, environnée de jardins délicieux, la modeste habitation où l'ami de Gurgès cachait sa vie. Ce gracieux édifice, bâti en pierres blanches de Fidènes, avait la forme d'un pavillon octogone à deux étages, avec pilastres d'ordre tonique et corinthien. Un belvédère élevait sa voûte circulaire au-dessus de la terrasse qui le couronnait. Dans le boudoir frais, voluptueux, que renfermait ce belvédère, Daphné, le 10 octobre au soir, était assise sur un divan auprès de Lélius. Des stores, enluminés de riches couleurs, garantissaient des derniers feux du jour ce couple d'heureux amans, et jetaient partout sur les tentures, sur les bronzes et les tableaux précieux qui les entouraient des teintes diaprées et fantastiques. La fenêtre qui regardait le nord était seule ouverte, et laissait voir la colline des jardins, le cirque de Flora, les sombres murailles de Rome, et par delà, un magnifique horizon de steppes arides, de verdure et de montagnes bleues. Les bruits lointains de la grande cité ne troublaient point cette solitude, faite pour cacher deux existences qui veulent goûter en paix le bonheur de se voir et de s'aimer. Du reste, le belvédère de la maison de Lélius était placé sous la protection spéciale de la déesse des Grâces et des Ris. Cette divinité charmante était représentée sur la coupole du plafond, assise dans un

char que traînaient deux colombes et qu'escortait une foule de petits amours roses et joufflus.

Daphné promenait ses regards avec admiration sur l'espèce de musée rassemblé par les soins du scribe.

— Vous êtes donc bien riche, mon Lélius, pour avoir pu réunir ici tant de jolies choses? lui disait-elle en s'appuyant amoureusement sur son épaule.

— Hum! répondit le beau cavalier d'un air insouciant, tout ceci est au contraire bien vieux et bien passé de mode. Mais un pauvre employé du trésor gagne-t-il assez pour se permettre de renouveler souvent son mobilier? Chère Daphné, ce que je possède ici de plus précieux, c'est l'amie qui a bien voulu me visiter.

Ce compliment attira un sourire sur les lèvres de la jeune fille. Puis sa belle figure devint tout à coup pensive.

— Ce que vous venez de dire, reprit-elle, bien franchement, le pensez vous?

— Oui, répliqua le scribe.

Il voulut enlacer de son bras la taille de Daphné, qui le repoussa doucement.

— Alors je suis heureuse, bien heureuse! ajouta-t-elle. Je souffrirais trop, Lélius, oh! plus que je ne puis le dire, si je soupçonnais votre sincérité.

—Et vos soupçons seraient injustes, poursuivit-il; car si l'un de nous devait craindre pour l'avenir, ne serait-ce pas moi? Croyez-vous que j'oublie mon âge, que je ne pense pas bien souvent aux séductions qu'on trouve à chaque instant sur ses pas quand on est jeune, belle, attrayant comme vous?

— Cependant, repartit Daphné en accompagnant ses paroles d'une petite moue coquette, ma présence ici prouve, ce me semble, Lélius, que je vous aime sans arrière-pensée ..

Elle s'arrêta un instant comme si elle eût voulu étouffer un remords involontaire, et reprit avec abandon :

— Mais j'ai confiance en votre loyauté, mon ami, et le sentiment qui m'attire vers vous est si pur, si légitime, que je n'en rougirais pas même en présence de la bonne et vertueuse mère que j'ai perdue. Vous n'êtes pas seulement pour moi un fiancé que j'aime, vous êtes encore un ami sous la protection duquel je me plais à mettre mes intérêts les plus chers.

A ces touchantes paroles, le scribe ne savait trop que répondre. Embarrassé de sa contenance vis-à-vis de l'enfant naïve et pure qui s'était mise en son pouvoir, il n'osait lever les yeux sur elle. Il semblait qu'il voulût lui cacher les secrètes pensées qui l'agitaient. Daphné poursuivit à voix basse :

— C'est qu'il est mal, très mal, voyez-vous, à une jeune fille, de quitter son père et de rendre visite à son amant, quoique celui-ci promette de l'épouser bientôt.

- Allons, pensa Lélius, nous avons touché au chapitre du mariage : nous n'en sortirons plus!

Il se leva, ouvrit un coffret de nacre et en tira un cercle d'or enrichi d'un précieux camée.

— Comment trouvez-vous ce petit diadème? demanda-t-il à sa compagne.

— Ah! la jolie parure! s'écria Daphné.

Elle prit le cercle d'or des mains de Lélius, le mit sur ses beaux cheveux, et courut se poser devant un miroir de jais. Là, elle se contemplait en s'inclinant à droite, à gauche, comme pour faire l'essai de ses poses les plus gracieuses.

— Je suis bien ainsi, n'est-ce pas, Lélius? ajouta-t-elle en souriant.

— Vous êtes toujours charmante, répondit le publicain.

Et préoccupé, il la regardait courber, redresser, courber encore sa taille mince et flexible, rieuse et folle comme une naïade qui se mire dans son bain.

—Par Minerve! cette petite fille-là m'impose! se disait-il à lui-même.

Et comme Daphné, après s'être démontré qu'elle était vraiment fort gentille, replaçait dans son écrin le diadème de Lélius, le scribe l'arrêta galamment et lui dit :

— Non, non! chère amie, ce bijou vous sied trop bien pour que je veuille vous en priver!

— C'est donc un présent que vous me faites? reprit la jeune fille.

Et sur la réponse affirmative de Lelius,

— Je l'accepte, poursuivit-elle; mais gardez-le-moi en dépôt jusqu'au moment où j'en aurai besoin pour attacher le voile couleur de flamme des mariées. Lélius, ce sera un beau jour celui où nous nous unirons!

— Sans doute, répondit le libérateur de Gurgès. Mais, ma chère, il est bien loin de nous encore, ce jour-là.

— Nous le hâterons, répliqua Daphné. J'ai sondé les dispositions de mon père à votre égard, et je suis persuadée qu'il ne s'opposera pas à notre bonheur. D'ailleurs... ne répétez pas ce que je vais vous dire, surtout...

— Qu'est-ce? demanda Lélius.

— J'ai acheté hier une Junon (1); je l'ai couchée dans ma chambre sur un lit de pourpre, comme cela se pratique aux cérémonies saintes des Lectisternes. Son front est couronné de violettes; une *donatique* de myrthe et de romarin descend sur sa poitrine, et j'ai resolu de ne jamais laisser ni la lampe qui brûle devant elle s'éteindre, ni sa patène sans fruit ou sans parfums. Cette Junon protégera nos amours, Lélius!

— Ah! dit le publicain.

— Elle m'a promis, continua Daphné, que tous mes souhaits s'accompliraient, tant que les fleurs de son oratoire ne se flétriraient point, tant que j'entretiendrais le feu de son autel avec le zèle d'une prêtresse de Vesta.

— Vraiment?

— Il faut vous recommander aussi à la protection des dieux Lares, mon ami.

— Mais, répliqua le scribe, il doit y avoir ici trois ou quatre de leurs statues dans une armoire du vestibule. Quand j'ai acquis cette propriété, j'ai tout acheté en bloc, le portier, le chien, les dieux et la maison.

— Que dites-vous? reprit vivement Daphné.

— Que Guthul, mon esclave africain, est spécialement chargé de pourvoir au culte de mes divinités domestiques, répondit Lélius, qui avait ses raisons pour ménager les convictions religieuses de sa maîtresse. Maintenant, parlons un peu de notre amour, belle Daphné.

— Vous ne méritez plus que je vous aime, repartit la jeune fille d'une voix douce et triste

Le scribe arrêta sur elle ses yeux noirs étincelans de passion.

— Savez-vous que je mourrais de chagrin si le destin me condamnait à vivre loin de vous? murmura-t-il.

— Et vous blasphémez les dieux immortels! et vous ne craignez pas leur colère! Je veux que vous imitiez mon exemple et que vous placiez ici, sous un dais de pourpre, le dieu Jugatinus, qui préside aux unions fortunées.

— Décidément, la manie du mariage s'est emparée de cette petite fille, dit à part lui Lélius.

Il s'approcha de la fenêtre pour respirer l'air frais du soir. Sa tête était lourde et sa poitrine en feu.

— Qu'avez-vous donc, Lélius? poursuivit sa compagne. Vous paraissez préoccupé depuis quelques instans, et votre humeur maussade influe sur moi, car vos regards, vos paroles me causent un malaise étrange. Je m'en vais.

Aussitôt elle prit son voile et le jeta sur sa tête et sur ses épaules en guise de mantille.

Adossé au balustre de la fenêtre, le scribe l'observait en silence, tandis qu'elle faisait ses préparatifs de départ. Il ne l'invitait pas à renouveler ses visites, il ne cherchait pas à la retenir. Il semblait que son esprit fût absent.

— Adieu! reprit Daphné; vous serez plus aimable une autre fois, n'est-ce pas, Lélius?

D'un pas léger elle gagnait la porte du belvédère.

Au bruit qu'elle faisait, Lélius parut sortir d'un rêve

— Vous partez? lui demanda-t-il.

— Il le faut. Mon père et Rutuba rentreront bientôt, et je ne veux pas qu'ils me trouvent absente. Je m'aperçois d'ailleurs que ma présence vous est importune. Au revoir! que

(1) Junons, génies protecteurs des femmes.

les dieux vous protégent, et que votre humeur noire se dissipe! N'oubliez pas surtout d'acheter un Jugatinus.

— Chère fiancée, dit le publicain, vous allez me laisser bien seul et bien triste! N'êtes-vous donc venue que pour me causer la douleur de vous voir partir? Adieu! puisqu'il le faut; mais revenez, dès que vous en trouverez l'occasion, dans cette heureuse maison que votre présence a sanctifiée.

— A la bonne heure! je vous retrouve enfin, cher Lelius, tel que vous vous êtes montré jusqu'ici et tel que vous devez être toujours avec moi. Je ne suis pas exigeante; mais il faut, voyez-vous, lorsqu'on m'aime, qu'on obéisse à toutes mes volontés. Vous achèterez un Jugatinus?

— Oui, oui, murmura le scribe.

Et comme il cherchait à saisir la main de sa fiancée, elle s'esquiva, descendit rapidement l'escalier, et se retournant dans sa fuite,

— Ayez bien soin de mon cercle d'or, dit-elle.

La charmante enfant effleura quelques marches du bout de son pied de sylphide, puis elle s'arrêta de nouveau :

— On vend de petits Jugatinus très bien sculptés vis-à-vis du temple des Lares dans Vicus-Tuscus, cria-t-elle.

La fille du désignateur avait disparu, et sa voix résonnait encore dans l'escalier du pavillon.

Lélius releva le store de celle des fenêtres de son belvédère qui donnait sur l'avenue, et suivit quelques instans du regard, à travers les arbres, la robe blanche de sa fiancée. Quand il eut cessé de la voir, il se redressa, et croisant les bras sur sa poitrine.

— Ah! dit-il, mais je deviens sot à faire plaisir avec cette petite-là. Que diraient mes amis s'ils savaient ?... Bah! que Mercure emporte les amis! Je ne peux pas l'affliger; elle est si jolie!

Tandis que Daphné visitait ainsi Lélius, que devenait Prosper, qui l'avait si sincèrement aimée?

Depuis le jour fatal où Lélius s'était présenté pour la première fois chez Gurgès, le jeune orfèvre avait deviné que cet étranger deviendrait son rival. Certes, l'orgueilleux scribe paraissait trop sûr de lui-même pour ne pas être un homme de courage, capable de soutenir au péril de sa vie les intérêts de ses passions. Et pourtant Prosper s'était promis de lui disputer Daphné avec fureur, quelles que fussent et sa puissance et son énergie.

Mais il fallait pour cela qu'un bon génie encourageât ses efforts, et il s'aperçut bientôt que ce bon génie lui faisait défaut; que sa fiancée oubliait chaque jour l'amour si doux, si tendre qu'ils s'étaient juré. Il confia ses chagrins à Rutuba. Le centurion lui promit d'abord de plaider sa cause auprès de Daphné comme celle d'un ami, d'un frère; puis il voulut calmer ses souffrances, puis il l'exhorta à prendre patience, à attendre l'avenir avec resignation. L'artiste comprit alors que sa maîtresse était perdue pour lui Le jeune homme n'avait point de famille au sein de laquelle il pût cacher ses larmes, point de mère qui voulût prendre sa part des lourdes douleurs qui l'écrasaient. Il resta donc jour et nuit seul vis-à vis de son désespoir, tantôt songeant aux joies du passé, tantôt se demandant comment il pourrait vivre d'une existence que la fille du désignateur ne voulait plus partager. L'homme ne meurt pas moralement tant qu'il lui reste une jalousie à creuser, une vengeance à mettre en œuvre. Mais Prosper se dégoûta bientôt même de sa haine contre Lélius. Il fléchit sous le poids de ses peines, comme une fleur que l'orage a frappée.

Dans le *sacrarium,* ou chapelle domestique de la maison de Brutus Pénus, alors absent de Rome, la femme de ce noble consulaire s'entretenait confidentiellement avec Catilina. La retraite mystérieuse où Sempronia avait introduit le conspirateur indiquait assez qu'ils avaient de graves questions à discuter.

On s'étonnera peut-être qu'un chef de faction tel que Sergius, à la veille de susciter une guerre civile, concertât ses plans avec une matrone coquette, étourdie, qui n'avait en apparence d'autre souci que ses plaisirs; mais Catilina regardait l'épouse de Brutus comme le plus fidèle et le plus actif de tous ses conjurés.

Sempronia est un personnage acquis à l'histoire. Salluste a tracé son portrait avec un art inimitable. Elle appartenait à une famille plébéienne inscrite depuis longtemps sur l'album des sénateurs. Tibérius et Caïus Gracchus avaient illustré sa maison. Entre le caractère de cette femme et celui de Catilina, il existait des rapports de ressemblance qui avaient dû nécessairement les rapprocher. Douée de qualités brillantes, d'une beauté rare, d'un esprit distingué, versée dans la littérature grecque et latine, cultivant les arts avec succès, elle n'était inférieure à Sergius ni en audace ni peut-être en immoralité. Si elle pouvait affronter sans rougir une partie de débauche, elle savait également bien se conformer aux habitudes d'une société choisie. Elle causait science avec le philosophe, sagesse avec les vieillards, et dominait par l'éclat et la vivacité de sa conversation les écrivains et les orateurs de Rome les plus distingués. D'étranges bruits circulaient sur son compte : on l'accusait d'avoir nié des dépôts, d'avoir ourdi plus d'une trame criminelle, et d'employer sans scrupule le poison et le poignard au profit de ses passions. Néanmoins, sa maison de la rue des Toscans était la plus fréquentée de la ville, parce qu'on trouvait chez elle tout ce que recherchent les amis du plaisir : bonne société, table excellente et complète liberté.

Sempronia avait gagné au parti de Sergius bon nombre de personnes fort jolies, qui modéraient volontiers leurs dépenses pour soutenir ses entreprises. Quelques-unes désiraient conduire ainsi leurs maris à la fortune, d'autres espéraient s'en défaire au moyen des proscriptions.

La matrone et Catilina avaient fait un dénombrement minutieux des forces de la conjuration et de celles que le sénat pouvait y opposer. Ils cherchaient à pressentir quelle serait la conduite de César et celle de Crassus en cas de guerre civile. Leurs réflexions à ce sujet les avaient sans doute attristés : le visage de Sergius était sombre et celui de Sempronia rêveur.

— Par quelles circonstances fatales, disait la matrone à Catilina, avez-vous été rejeté en dehors de toutes les grandes factions de la république? Pourquoi n'êtes vous pas devenu, soit, comme César, le successeur de Marius, soit un des chefs de l'oligarchie comme Ciceron, soit enfin un glorieux *imperator,* à l'instar de Pompée.

— Quand je revins d'Afrique, répondit Sergius, tous les rôles importans dans la ville et aux armées avaient été accaparés par quelques intrigans. Le second rang ne peut contenter l'ambition d'un Sergius. Il n'y a plus de place pour moi à la surface de la société.

— Alors?

— Je creuse en dessous, répliqua le conspirateur.

— Cette œuvre de ténèbres est-elle digne de vous?

— Qu'importent les moyens, pourvu qu'on arrive à son but! Ce qui me préoccupe en ce moment, c'est d'empêcher le conseil des Sept de voir et d'entendre à travers les murailles de ma maison.

— Pensez-vous qu'on nous trahisse?

— Je ne sais. On m'accuse depuis six mois de préparer un massacre. Mes ennemis connaissent-ils mes projets? Ignorent-ils au contraire qu'ils devinent parfaitement juste en croyant mentir? Je n'ai aucun motif d'adopter l'une plutôt que l'autre de ces deux suppositions.

— Resserrez le cercle de vos relations intimes,

— La mesure que vous me conseillez de prendre est bonne, mais elle ne suffit pas. Cet infatigable bavard qu'on nomme Cicéron m'inquiète. J'ai résolu de me délivrer de sa surveillance à tout prix

— Peut-on l'acheter ? demanda la matrone.

— Il n'est pas à vendre.

— Et il faudrait...

— Le tuer, ajouta Sergius.

— En effet, dit Sempronia, le moyen me semble d'autant meilleur qu'il est plus simple. Un assassin d'ailleurs coûte moins cher qu'un consul, et nous sommes forcés de viser à l'économie. Avez vous quelques idées sur la manière dont on imposera silence à notre marchand de perroles?

— Mais oui. J'inviterai d'abord mes conjurés à descendre

en armes au champ de Mars le jour des comices, afin d'y égorger mes concurrens et le plébéien d'Arpinum, qui sans doute présidera l'assemblée.

— Très bien.

— Ce qui ne m'empêchera pas de tendre à Cicéron une autre embûche, où il succombera d'autant plus sûrement qu'il sera mieux instruit de la première, si toutefois il en est instruit.

— Par Tisiphone! la combinaison me semble ingénieuse.

— On a trouvé l'instrument qui doit frapper le consul, poursuivit Sergius. Il ne reste plus qu'à l'employer.

— Quel est cet instrument? fit Sempronia.

— Un centurion nouvellement arrivé d'Asie, qui n'inspirera aucune défiance; car il a servi longtemps sous les ordres de Pompée.

— Et cet homme vous est dévoué?

— Chère Sempronia, répondit le conspirateur, dont un sourire d'ironie crispa les lèvres, j'ai compté sur vous pour l'attacher à notre parti.

La matrone devint pourpre de colère.

— Je vous comprends, dit-elle, et la mission que vous me destinez, je ne la remplirai pas.

— Vous avez tort, ma chère; car la personne dont je vous parle est un fort bel officier.

— C'est possible; mais je suis lasse de faire naître et d'irriter, pour faciliter vos complots, les passions ignobles que vous exploitez depuis deux ans. Je ne veux plus être l'esclave de vos complices, ménager la jalousie des uns, flatter la sotte vanité des autres, avoir en un mot pour adorateurs tous les conspirateurs de Rome, depuis le chef qui les dirige jusqu'au dernier aventurier qui les sert.

— Le chef évitera, s'il le faut, de vous importuner.

L'impertinente résignation avec laquelle Sergius renonçait pour son compte à l'affection de Sempronia causa à celle-ci plus de colère encore que de douleur.

— Vous en agissez mal avec moi, Sergius, reprit-elle d'une voix presque menaçante.

— Parce que je cherche à vous concilier l'estime d'un jeune militaire bien fait, séduisant, passionné? répondit Catilina. Mais je vous fournis une occasion charmante de prouver votre patriotisme, belle Sempronia. On ne conspire pas plus agréablement.

— Ce ne sont plus des sarcasmes, ce sont des insultes que vous m'adressez.

Sempronia en venait aux grands mots du dictionnaire féminin. Mais Sergius, voulant couper court à toute récrimination :

— Eh! qui songe à vous insulter! s'écria-t-il; n'est-il pas étonnant qu'à votre âge, lorsqu'on sait comme vous embrasser d'un coup d'œil l'ensemble d'une vaste conjuration et en poursuivre l'exécution en brisant devant soi tout obstacle, on s'effarouche de la galanterie d'un centurion? Par Silus, mon aïeul! vous vous occupez là de détails bien indignes de vous, noble Sempronia.

— Ce qu'il y a d'étonnant en tout ceci, répliqua la matrone, c'est que vous me chargiez de toutes les perfidies honteuses que nécessitent vos complots, vous qui me témoignez de l'attachement et que j'ai toujours sincèrement aimé!

— Vous m'avez aimé sans partage?

— Oui, sans partage.

— Sans que jamais rien ait pu vous distraire de l'affection que vous me portez?

— Cette affection, Sergius, a survécu en moi à tout autre sentiment...

— Très bien, interrompit le conspirateur.

Il se pencha vers la matrone et reprit d'un ton moitié railleur et moitié galant :

— Ma fidèle Sempronia veut-elle se permettre, dans mon intérêt, une de ces distractions passagères qui n'arrêtent pas le cours de ses autres pensées?

Rien n'est changeant comme l'humeur d'une femme galante. La façon plaisante dont Catilina venait de terminer sa requête charma sa maîtresse. De sa petite main potelée elle le frappa légèrement sur la joue.

— Serpent, dit-elle, tu en viens toujours à tes fins. Où est-il, ton centurion?

— Vous le verrez prochainement chez Lélius, dans Alta-Semita. Vous n'avez pas oublié Lélius, scribe au trésor de Saturne? ajouta le conspirateur en clignant des paupières.

— Ce Lélius n'a-t-il pas des amis dans les bureaux de la curie? demanda la matrone avec un sourire ironique.

— Je crois que oui.

— Et n'ai-je pas un cousin, nommé récemment dictateur à Lanuvium ou partout ailleurs, lequel sollicite une prompte expédition du sénatus-consulte qui doit confirmer son élection?

— Précisément. Les familiers de Lélius hâteront à sa recommandation le travail des bureaux concernant ce décret. Adieu, chère Sempronia, ajouta Sergius. Ayez soin d'aiguiser convenablement le poignard qui doit frapper Cicéron.

— Soyez sans inquiétude.

VI.

PROSPER.

Tertia, la belle épouse de Martius Rex, se livrait au bonheur du farniente dans sa maison du Célius. Le petit amour qui, du bout d'une de ses flèches, mesurait les heures du jour au sommet du clepsydre de la matrone, avait parcouru la moitié de sa course ascendante. Il était midi. La chaleur devenait insupportable. Comme tous les gens bien nés, Tertia faisait sa sieste, pendant qu'à la porte de son hôtel, un nomenclateur distribuait la sportule à la troupe affamée des cliens de son mari. Les fenêtres de la chambre où se trouvait la dame étaient ouvertes et donnaient passage à l'air frais du jardin, autour duquel on disposait les appartemens intérieurs de toutes les maisons romaines.

Vêtue d'une tunique de lin, dont les manches flottantes, rattachées à l'épaule par des boutons de rubis, laissaient voir ses bras d'albâtre, chaussée de pantoufles tissues d'or et de pourpre, l'illustre matrone reposait sur un lit. Une de ses mains soutenait sa tête, tandis que l'autre jouait avec un petit chien. Au pied du lit de Tertia, Napé, son esclave de prédilection, agitait un éventail de plumes et charmait sa maîtresse en lui lisant des vers de Catulle. Mais, tout en écoutant sa caméniste, Tertia surveillait attentivement le travail de ses autres esclaves, qu'elle apercevait de son lit par une large porte circulaire, fermée d'un vitrage d'écaille. Ces femmes, divisées en quatre troupes, fileuses, couturières, brodeuses et repasseuses, préparaient et mettaient en œuvre les étoffes précieuses des habits de leurs maîtres. Leur atelier était une salle immense, que des colonnes divisaient en quatre compartimens; les murs en étaient garnis d'armoires à portes de marbre; des rouets, des métiers à tisser, des tables occupaient le milieu de cette prison splendide. Tertia interrompait de temps à autre la lecture de sa caméniste, et agitait une sonnette. Une des surveillantes préposées aux travaux des esclaves s'empressait d'accourir, et la matrone lui disait :

— Cypassis, tu feras mettre Dorcas aux fers jusqu'à la nuit pour la punir d'avoir bâillé.

— Circé, qu'on donne vingt coups de fouet à Carmion. Recommence moi cette ode, Napé; j'en ai oublié le commencement.

Tertia ordonnait souvent qu'on amenât devant elle les coupables qu'elle voulait châtier, et pendant qu'on allait les avertir, si quelque passage du poète lui semblait mériter une attention spéciale,

— Oh! le beau vers, s'écriait-elle en tirant nonchalamment de ses cheveux l'épingle d'or qui servait à les rattacher. — Approche ici, malheureuse, reprenait la matrone aussitôt que sa victime tremblante était entrée dans le boudoir. — Quelle ingénieuse pensée! quel admirable tour de phrase! Sapho n'aurait pas mieux dit. Relis-moi donc cette strophe, Napé.

Et tandis que Napé relisait la strophe, Tertia enfonçait un

pouce de son épingle d'or dans les seins ou dans les bras de l'esclave qui avait encouru sa colère, sans que la pauvre fille osât laisser échapper un cri ou pousser un soupir.

Ainsi, la matrone passait le temps de sa sieste en attendant qu'elle pût aller rendre ses visites, se promener au champ de Mars ou se baigner aux thermes de la voie Sacrée.

Le petit amour du clepsydre marquait une heure, lorsqu'un nomenclateur annonça le barbier Cruscellus.

Napé sortit, et notre illustre tondeur de la rue aux Parfums se présenta.

Il se confondait en saluts respectueux.

— Passe-moi ce sachet; tu empestes! lui dit Tertia.

Cruscellus prit le sachet, et le présenta humblement à l'épouse de Martius Rex.

— Tire ce rideau maintenant, reprit Tertia en désignant du geste le voile suspendu derrière la porte de l'atelier.

Cruscellus obéit encore; mais dès qu'il fut certain que nul regard indiscret ne pouvait se glisser dans le boudoir de Tertia, il se mit à l'aise et s'assit près du lit de la matrone sur le pliant que Napé venait de quitter.

— Vous avez là une robe bien précieuse, dit-il en frôlant du pouce et l'index de sa main droite un coin de la tunique de Tertia; vous êtes ou ne peut plus jolie dans ce négligé.

— Comment, drôle! tu oses me faire des compliments! répondit la matrone d'un ton railleur. Est-ce que cela te regarde, si je suis jolie?

— Par Hercule! oui, cela me regarde; car si vous n'étiez pas si jolie...

— Eh bien! voyons, si je n'étais pas si jolie, qu'en résulterait-il?

— Il en résulterait que le consul Cicéron, dans ses tendres années, n'aurait pas été père...

Tertia saisit un lourd miroir d'argent suspendu près d'elle à la muraille et le brandit sur la tête du barbier.

—Holà! holà! laissez-moi donc achever, s'écria Cruscellus. Je veux dire que le consul Cicéron, dans son jeune âge, n'aurait pas été père conscrit, sénateur, et que, et que...

Le tondeur eût été fort embarrassé pour terminer sa phrase; mais Tertia ne l'écoutait plus. Son miroir lui avait échappé des mains, et elle se tordait de rire sur son lit.

Cruscellus prit le miroir et le plaça loin de Tertia, sur une console, en disant:

— Vous alliez commettre une imprudence; j'ai la tête très dure, et si vous m'aviez frappé de votre miroir, vous en auriez écorné les angles sur mon front.

— Ah! tu cultives le calembour, barbier, reprit Tertia sans pouvoir calmer son hilarité. Je te dénoncerai au consul; je le rendrai jaloux de toi.

— Comment! vous le rendrez jaloux de moi! je pratiquais le calembour avant lui.

Tertia essuya les larmes que son accès de folle joie avait attirées sur ses paupières, et s'accoudant de nouveau sur ses coussins,

— Causons sérieusement, dit-elle. Qu'as-tu de nouveau à 'apprendre?

— Je l'ai oublié, répondit Cruscellus.

— Tu n'as jamais de mémoire, répliqua la matrone.

Elle tira une bourse de sa tunique, y prit quatre pièces or et les jeta sur la robe du tondeur.

— J'y suis, reprit Cruscellus. J'ai invoqué la puissante némosyne pendant que vous cherchiez ce vil métal...

— As-tu vu Prosper? demanda Tertia.

— Oui. C'est toujours un charmant jeune homme, naïf comme une vestale, blond et frais comme un Germain. Sa chevelure ne cesse pas de faire mon désespoir. Je donnerais mille sesterces pour pouvoir la suspendre aux planches de mon auvent.

— Et que fait-il?

— Il rêve, il pleure, il contemple les étoiles, et regarde avec une douce mélancolie l'eau couler sous le pont Sublicius. Voilà ses occupations.

— Callisthènes alors se plaint de lui?

— Mais non. Callisthènes sait compatir aux misères humaines. Prosper est amoureux.

— Bah! dit la matrone. — Sa figure devint radieuse. — Prends encore ce Lucullus, barbier. Prosper est amoureux!.. et sa maîtresse est jolie sans doute?

— Hum! il y a plus mal, il y a mieux; c'est une petite brune assez accorte. Mais le plus grave dans tout ceci, c'est que Prosper a un rival.

— Un rival!

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire; et ce rival est dangereux.

— Ah! cet homme est dangereux! reprit Tertia en froissant de ses belles mains l'éventail de Napé. J'y mettrai bon ordre. Tu vas me le nommer.

— Non pas, non pas, s'il vous plaît, noble matrone. J'ai encore des dents à polir, des cheveux à tondre et des nattes à fabriquer.

— Tu me diras son nom, ou tu seras bâtonné.

— Je ne parlerai pas et je ne serai pas bâtonné. Mais si j'avais à choisir entre l'une ou l'autre de ces deux extrémités, sans mentir...

— Que ferais-tu?

— J'affronterais les bâtons de vos esclaves, et je croirais agir prudemment.

— La prudence est une vertu dont je ne veux pas te détourner, répliqua la matrone.

Et elle allongeait la main vers la sonnette quand le tondeur, la retenant,

— Sans rire, dit-il, vous livreriez mon torse à la fureur de vos Cappadociens?

— Pourquoi pas? Est-ce qu'il y aurait antipathie entre ton dos et un bâton?

— Mais cette antipathie me paraît démontrée. Tenez, belle Tertia, donnez-moi encore un écu lucullien.

— Et tu m'obéiras?

— Non, mais en retour je vous donnerai un conseil.

— Un écu d'or pour un conseil! Tu oses me proposer un pareil marché, vieux coquin! J'y perdrais.

— Romulus ne pensait pas comme vous lorsqu'il éleva un temple et des autels au dieu Consus. Voilà un temps où la sagesse était lucrative, où les conseils étaient bien payés!

— Impie! murmura la matrone avec une feinte indignation.

Elle jeta une sixième pièce d'or sur la tunique du barbier.

— Voyons ton conseil, poursuivit-elle. Je suis curieuse de savoir ce qu'on peut tirer de bon de la tête d'un vaurien tel que toi.

— Si vous tenez à la vie de Prosper, reprit Cruscellus, persuadez-lui de renoncer au malheureux amour qui le tourmente. Cette passion le perdra.

— Sais-tu bien que tu m'effraies, Cruscellus? reprit Tertia. Je n'aurai jamais assez d'influence sur ce jeune homme pour obtenir de lui un pareil sacrifice.

— Allons donc! belle matrone, répondit le tondeur. Est-ce qu'on ignore à votre âge le moyen de brouiller deux amants? C'est une des notions les plus élémentaires de la théorie du sentiment.

— Comment agirais-tu en pareil cas, barbier?

— De la manière la plus simple et la meilleure. Je toucherais dans Prosper une corde extrêmement délicate... à son âge, celle de la jalousie.

— Et tu lui dirais...

— Votre fiancée en aime un autre.

— Ah! interrompit Tertia, c'est tout ce que tu me donne pour mon écu?

— Mais ce n'est pas un as par parole.

— En ce cas, va-t'en, tu me déplais.

— Au revoir, charmante Tertia. Préparez-vous à recevoir Prosper dans quelques instans. A la huitième heure (deux heures après midi) il viendra vous montrer plusieurs ouvrages d'orfévrerie que j'ai fait demander à son maître pour vous.

L'épouse de Martius Rex, malgré l'extrême légèreté de sa conduite, avait tous les instincts nobles et chastes d'une mère. Quoique Prosper ignorât qu'il lui devait le jour, elle ne voulut point paraître en sa présence dans le voluptueux négligé qu'elle portait. Elle se revêtit d'une tunique blanche qui la couvrait de la tête aux pieds, attacha autour de sa taille un

long voile de matrone, suspendit un trousseau de clefs à sa ceinture, et se rendit à l'atelier de ses femmes pour y prendre part à leurs travaux; de façon que Prosper, en arrivant chez Martius Rex, trouva sa jeune protectrice au milieu de ses esclaves, préparant, comme une autre Lucrèce, de ses mains patriciennes, les vêtemens de son époux.

Elle ordonna à l'orfèvre d'aller l'attendre dans son boudoir. Prosper y déposa sur un guéridon le coffret d'ébène qu'il portait, essuya son front ruisselant de sueur, et s'appuyant à la muraille, le bras gauche sur la hanche, il attendit que la matrone voulût bien se rappeler qu'elle avait à lui parler.

L'orfévre était bien jeune encore, mais déjà robuste. Ses traits fins, spirituels, indiquaient cet heureux mélange de gaîté moqueuse et de douce mélancolie qui caractérisaient Cicéron. Il avait les yeux bleus, les cils noirs, des cheveux blonds, qui retombaient sur ses épaules et y formaient mille petites boucles d'or. Ses mains, véritables mains d'artiste, aux muscles vigoureux, aux attaches solides, aux enveloppes sensibles et transparentes, étaient blanches et mignonnes comme des mains de femme. Il portait une tunique courte, dont la ceinture cachait un poignard, et un manteau gris, négligemment drapé sur l'épaule. Ses bottines laissaient voir à demi ses jambes soigneusement épilées. Un béret à larges bords était coquettement posé sur son oreille en coup de vent. Tertia, en entrant dans le boudoir, ne put s'empêcher de le contempler un instant avec admiration.

— Vous m'apportez les objets que j'ai demandés à Callisthènes, lui dit-elle. Voyons ce qu'il y a dans ce coffret.

L'apprenti se mit en devoir de montrer à Tertia les bijoux que lui avait confiés son maître. Il ouvrait la boîte qui les contenait quand la matrone, remarquant la sueur qui inondait son visage.

— Vous êtes fatigué, reprit-elle. — Napé, ajouta la noble dame en élevant la voix, apporte une coupe et un flacon de Lesbos.

— Je ne prendrai rien, illustre Tertia, dit Prosper. Veuillez, je vous prie, examiner cette *dactyliothèque*, fabriquée sur le modèle de celle de Scaurus, gendre du dictateur. Tous ces anneaux sont renfermés dans une aigue-marine de la plus belle eau. Les uns représentent divers symboles, d'autres sont des bagues d'été fort légères et qui ne gênent point, grâce à leur petitesse, le mouvement des doigts. Mon maître ne peut rien vous offrir de plus nouveau.

En ce moment Napé se présenta avec le vin et la coupe demandés par sa maîtresse.

— Verse à boire à cet enfant, lui dit Tertia.

Et comme l'esclave exécutait cet ordre trop lentement au gré de la matrone, celle-ci prit elle même le flacon et remplit la coupe de vermeil que Prosper tenait à la main.

L'apprenti se contenta d'y tremper ses lèvres.

— Buvez, buvez, jeune homme, reprit Tertia. C'est qu'il y a loin de Vélabre au Célius, et ce coffret est si pesant!

Puis elle souleva de ses mains délicates la caisse d'ébène apportée par son fils.

Prosper, après avoir épuisé la liqueur généreuse dont son calice avait été rempli, exposa aux yeux de la matrone un grand nombre de petits objets de toilette, des épingles, des agrafes, des bracelets, tous admirablement ciselés, enrichis de délicieuses figurines où l'éclat de l'or s'alliait à celui des émeraudes, des saphirs et des rubis. Mais la belle épouse de Martius Rex ne prit qu'un intérêt médiocre aux chefs-d'œuvre de Callisthènes. Elle disait à l'apprenti :

— Vous me paraissez triste, Prosper. N'est-il pas vrai, pauvre enfant, que votre état vous ennuie?

— Oh! vous vous trompez, noble dame, répondit le jeune homme, j'aime au contraire l'art que m'apprend Callisthènes. C'est une noble profession que celle d'orfévre : tantôt nous retraçons sur l'or les sublimes histoires des dieux, leurs fêtes, leurs mystères; tantôt nous travaillons aux parures qui doivent servir d'ornement aux plus belles personnes de Rome et ajouter aux charmes de leur beauté; ou bien nous gravons des trophées, des armes, des quadriges sur les coins dont on frappe les monnaies au temple de Junon. Comment de si nobles travaux pourraient-ils m'ennuyer?

En parlant ainsi, l'apprenti avait débarrassé des papyrus qui l'enveloppaient une aiguière en vermeil d'un goût exquis. Elle avait la forme d'un monstre accroupi sur ses pieds, dont la poitrine et le ventre faisaient la convexité du vase, tandis que sa tête renversée en arrière et son bonnet taillé en pointe en représentaient le col, le couvercle et l'anse à la gracieuse courbure (1).

— Avez-vous travaillé à cette pièce? demanda la matrone à Prosper.

— Oui, quelque peu. J'ai aidé à en réunir et à en souder les diverses parties.

— Elle est admirable. Je l'achète. Callisthènes en veut vingt mille sesterces; je ne marchanderai pas avec lui. Priez-le d'envoyer toucher demain cette somme chez mon intendant.

L'empressement de la matrone à se procurer un échantillon du travail de Prosper, parut causer une vive satisfaction à l'apprenti. Il se hâta néanmoins de replacer dans son coffret les bijoux qu'avait dédaignés Tertia, saisit la boîte à son anneau de cuivre, et se tenant debout près de la porte de la chambre qui communiquait aux portiques, il attendit que l'épouse de Martius voulût bien le congédier.

— Vous partez? lui dit-elle.

— Je pense, répondit le jeune homme, que l'illustre épouse de Martius Rex ne désire plus rien acheter, et je craindrais que mon absence...

Prosper s'interrompit, son front candide se colora d'une vive rougeur.

— Eh bien! fit Tertia, vous craindriez que votre absence...

L'apprenti n'osa continuer; ses regards ne quittaient plus le marbre du pavé.

— N'offensât Callisthènes, si elle se prolongeait, poursuivit la matrone. C'est là votre pensée?

— Callisthènes est le plus indulgent des maîtres, répliqua timidement l'apprenti; il me laisse libre de mes actions.

— Ce sont peut-être vos compagnons d'atelier qui comptent les heures que vous passez ici? reprit Tertia.

Elle resta un instant pensive.

— Et peut-être, ajouta-t-elle... Oh! je comprends ce que vous n'osez dire, murmura la noble dame, devenue tout à coup pâle d'indignation; les misérables! ils ont eu l'audace!... Vous m'avez défendue, vous! n'est-il pas vrai, mon enfant?

— J'ai méprisé leurs grossières plaisanteries, répondit le jeune homme; mais vous avez été si bonne pour moi, j'ai pour vous tant de vénération, que j'aimerais mieux ne vous voir jamais que d'entendre accuser l'affection toute maternelle que vous me témoignez. Je souffre quand on vous outrage en ma présence, comme si l'on outrageait ma mère... qu'hélas! je n'ai jamais connue.

— Bien! bien! Prosper, dit la matrone. Accoutumez-vous à me regarder comme votre mère; confiez-moi tous vos secrets, toutes vos peines, comme si vous les déposiez dans son cœur. Je me rendrai digne de votre amitié; je vous protégerai, je vous guiderai à travers les écueils de ce monde. Tout ce que j'ai d'influence par ma position, par ma fortune, je le ferai servir à vous rendre heureux.

Et Tertia fut obligée de se détourner un instant pour essuyer les larmes qui mouillaient ses yeux.

Prosper n'était pas moins ému. La matrone lui fit signe de rouvrir son coffret. Elle se mit à en examiner de nouveau les richesses, et pendant que les bijoux de Callisthènes passaient et repassaient entre ses doigts.

— Ainsi, ajouta-t-elle, vous aimez une femme, je le sais et vous me l'avez caché. Cet amour vous torture parce que vous avez un rival, un rival qu'on vous préfère, un rival heureux; et vous dévorez seul votre désespoir, pauvre enfant, sans demander un mot de consolation à la seule personne qui s'intéresse à vos douleurs. Je connais le prix qu'on attache à l'amour dans l'âge heureux où vous vous trouvez, et j'ai voulu prendre part à la lutte qu'on vous a suscitée.

Les genoux de Prosper se dérobèrent sous lui. Il se laissa

(1) Le père Montfaucon a donné le dessin de ce vase dans ses Antiquités.

tomber sur un fauteuil, et d'une voix tremblante il dit à Tertia :

— La préférence que Daphné accorde à ce misérable Lélius est-elle une chose dont vous soyez sûre à n'en pouvoir douter?

En voyant l'émotion de son fils, la matrone se repentit un instant des paroles qu'elle avait prononcées. Elle voulut apprendre, avant de briser sans retour les affections les plus saintes, les espérances les plus chères de l'apprenti, quel était ce rival dangereux que Cruscellus avait refusé de lui faire connaître, et sans répondre à la question de Prosper,

— Quel est ce Lélius? lui demanda-t-elle.

— Je l'ignore, répliqua le jeune homme. Quelque noble patricien sans doute, qui, fatigué du monde où il est né, est venu raviver ses émotions parmi les simples gens des Esquilies. Il se donne pour employé du trésor de Saturne; mais il a plutôt l'air de passer sa vie au milieu des débauchés et des courtisanes que dans les bureaux enfumés des publicains.

— Dépeignez-le-moi, reprit Tertia.

Alors Prosper traça le portrait de Lélius avec ces couleurs sombres que prête la passion aux âmes jeunes et vigoureuses. Plus il parlait, et plus les traits de la matrone s'altéraient. Ses joues prenaient des teintes livides; sa respiration s'embarrassait. Enfin, elle interrompit le jeune homme, et l'enveloppant pour ainsi dire de son regard,

— Ah! Prosper, s'écria-t-elle, si vous me gardez quelque reconnaissance pour les soins que je vous ai prodigués, pour m'être rendue à votre égard la vivante expression de ce destin qui nous guide au bonheur par des voies inconnues, oubliez, oubliez la femme qui s'est livrée à un pareil monstre, qui a préféré la chaîne flétrissante dont il l'a chargée aux liens sacrés du mariage. Daphné vous a trahi.

L'effet de cette dernière parole fut prompt comme la foudre. Une pâleur mortelle se répandit sur les traits de Prosper. Il laissa retomber sa tête sur son épaule et s'évanouit.

— Prosper! Prosper! mon enfant! revenez à vous! disait Tertia, en soulevant d'une main la tête de l'apprenti et en lui présentant de l'autre des sels à respirer.

Un silence profond régnait autour d'eux. On n'entendait que le bruit monotone des gouttes d'eau qui s'échappaient du clepsydre par intervalles égaux. La matrone était aussi pâle, aussi défaillante que son fils.

Ce dernier reprit peu à peu connaissance. Tertia remplit de nouveau la coupe qu'il avait vidée, fit couler elle même entre ses lèvres le vin précieux de Lesbos. Puis, quand l'apprenti eut recouvré tout à fait le sentiment, elle s'assit vis-à-vis de lui et poursuivit d'une voix douce comme une prière :

— Pardonnez-moi le mal que je vous ai causé. Je devais vous prémunir contre des illusions dangereuses, qui compromettraient votre avenir. Il vous faut une vengeance. Je me charge de vous la procurer.

— Oh! pas contre elle, bonne Tertia, murmura l'apprenti.

— Non, mais contre l'autre. Maintenant vous l'oublierez?

— Mais je mourrai de regrets! dit Prosper en fondant en larmes.

Tertia le regardait pleurer, et elle essuyait elle-même de son mouchoir les larmes qu'il versait.

— Ecoutez, cher enfant, reprit-elle, tout sacrifice mérite une récompense : eh bien! si vous m'obéissez, je vous ferai connaître un jour, bientôt, une femme dont l'affection remplacera dans votre cœur celle qui vous manque maintenant.

Prosper ne répondit que par un geste d'incrédulité.

— Je te rendrai ta mère, dit la matrone, dont les deux mains tremblaient sur les épaules de son fils.

En quittant la maison de Martius Rex, Prosper ne se rendit pas au Vélabre, il traversa le quartier bruyant des Carènes, gravit le versant occidental du mont Esquilin, longea le palais des questeurs, et, laissant à gauche la voie Scélérate, il marcha droit au temple de Libitine. Il s'arrêta devant la maison qu'habitait Gurgès, et appela Rutuba de toutes ses forces. La jolie figure de Daphné se montra sous le cintre d'une fenêtre et disparut aussitôt. Quelques instans après, le centurion descendit.

— Tu n'as pas voulu que Daphné fût la femme d'un pauvre orfévre, lui dit Prosper. Elle est devenue la maîtresse d'un patricien.

Et l'apprenti s'éloigna.

VII.

LA COUPE DE SANG.

Rome, telle qu'elle existe aujourd'hui, a l'aspect d'une vaste ruine, où le temps entasse chaque année deuil sur deuil et débris sur débris. L'archéologue, le poète, l'artiste qui la visitent afin d'y recueillir çà et là quelques souvenirs des temps passés, n'en rapportent que tristesse et regrets déchirans. Le catholicisme se meurt dans la ville éternelle comme au troisième siècle y périt, faute d'adorateurs, le culte des dieux païens. Reine détrônée, la cité des Césars et des papes, a perdu son double diadème. L'épée de la conquête et le sceptre de la pensée sont tombés de ses mains débiles. On le comprend en voyant son Capitole sans pompe triomphale, ses vignes en friche, ses palais mutilés et ses églises que foule rarement le pied du pèlerin.

Mais la capitale d'où Tibère et Sixte-Quint dictaient des lois au monde n'a pas seulement à déplorer les conséquences des révolutions humaines. Des étangs funestes de Maccarèse, des salines empestées d'Ostie, la *mal aria* s'est élancée vers les murailles byzantines dont Honorius l'environna. Le fléau les a franchies, et, chassant devant lui de pâles fiévreux, il a dépeuplé l'Aventin, le Célius et les régions esquilines aux lugubres traditions. La moitié de Rome est veuve de ses habitans. Des aqueducs brisés, des murailles en lambeaux qui furent des amphithéâtres, des thermes ou des basiliques, quelques vignes envahies par l'âpre végétation des Maremmes, des temples chrétiens resplendissans de marbre et d'or, tout y reste confondu dans la même solitude, dans le même silence de mort. Par delà le Colisée, que Vespasien éleva jadis au centre de Rome, vit une population de *monsignori*, de moines, de commerçans qui intriguent, mendient, volent et se confessent sans se préoccuper ni du passé ni de l'avenir.

Avec la gloire de Rome ancienne, avec ses dieux et ses héros, le forum, centre de la vie politique du grand peuple, a disparu. Les hordes furieuses d'Alaric, de Genséric, de Totila et de Robert Guiscard, les bandes espagnoles du connétable de Bourbon en ont rasé le sol. Une place étroite, que le soleil brûle de ses rayons, le Campo Vaccino, coupe sous un angle de cinquante degrés l'extrémité orientale de l'emplacement où la plèbe romaine décidait du sort des rois. Le marché au fourrage se tient dans Campo Vaccino. Des pâtres volsques, au teint cuivré, gardent leurs buffles et le long chariot qu'ils traînent sur la voie Sacrée, le long de laquelle des matrones promenèrent jadis en litière leur coquette indolence. Des maraîchers d'Albano, d'Ardée, patrie de Turnus, exposent leurs légumes sous les arcs triomphaux de Septime-Sévère et de Titus. On n'entend plus que mugissemens, cris sauvages, tumultueuses querelles de laquais et de paysans autour des basiliques dont la voix éloquente de Cicéron a troublé les échos.

Au sud est de Campo-Vaccino, vis-à-vis de l'église moitié païenne et moitié chrétienne de Saint-Cosme et de Saint-Damien, au milieu de la vigne Farnèse, s'élevait, à l'époque de la conjuration, la maison de Lucius Sergius Catilina.

Sur les ruines de cette demeure maudite, Auguste, après sa victoire d'Actium, avait bâti, non loin de son propre palais, un temple à Apollon Palatin. Au seizième siècle, le temple du dieu et le palais impérial avaient disparu comme la maison du proscrit. Paul III s'empara des terrains auxquels se rattachaient tant de souvenirs, y construisit des casins splendides, les couvrit d'arbustes, de statues et de fleurs. Mais la vigne du Farnèse est tombée au pouvoir des Bourbons de Naples. Depuis un siècle les nouveaux propriétaires en ont laissé les fontaines se tarir, les lauriers-roses et les ombreuses charmilles s'effeuiller. Les chefs-d'œuvre de Vignole se lézardent et tomberont bientôt sur les murailles ré-

ticulaires qu'ils avaient remplacées. Là comme ailleurs, Rome moderne s'affaisse insensiblement sur cette terre ausonienne qui, depuis les Pélasges, a dévoré tant d'hommes, de religions et de monumens.

Le dix-septième jour avant les calendes d'octobre (15 septembre) les amis les plus intimes de Catilina devaient souper chez ce redoutable conspirateur.

Le clepsydre des rostres marquait la cinquième heure de la nuit (onze heures du soir). Le moment était venu pour les citoyens paisibles de dormir et pour les débauchés de commencer leurs fêtes nocturnes. Cependant le vestibule de la demeure de Sergius était désert. Point de guirlandes de fleurs, de lumières au seuil de la porte ; point d'esclaves affairés parmi les colonnes du *protyrum* ; les cuisines ne laissaient échapper aucune émanation dont les gourmands affamés de la ville pussent respirer le parfum. On n'apercevait dans la vaste enceinte où se pressait chaque matin la multitude des cliens du maître, que la statue équestre de Marcus Sergius Silus, le héros de sa race. La lune éclairait de ses lueurs solitaires cette grande figure des temps antiques, placée là comme un témoignage de l'effroyable rapidité avec laquelle la société romaine se précipitait vers sa décadence. Catilina n'était que l'arrière petit-fils de Silus, mort pauvre et couvert de blessures, après avoir occupé les premières charges de l'Etat.

Mais, nonobstant la solitude apparente de la maison de Sergius, ses hôtes se réunissaient peu à peu dans l'exèdre où le père de famille célébrait ses jours de grande réception. Arrivés seuls et sans esclaves devant une porte secrète, laquelle s'ouvrait loin du vestibule, au fond d'une impasse ignorée, ils frappaient trois coups à intervalles égaux. Aussitôt une allée ténébreuse leur livrait passage. Un nomenclateur, chargé de les introduire, dirigeait sur leur visage la lumière d'une lampe, échangeait avec eux de mystérieuses paroles, les conduisait au vestiaire et les engageait à quitter leurs manteaux pour revêtir, suivant leur dignité, la robe sénatoriale, les ornemens de la préture ou l'angusticlave des chevaliers; puis, il les conduisait dans l'assemblée des hôtes de Sergius, qui, vers minuit, s'étaient tous rendus à son invitation.

Ces hommes qui se faufilaient avec tant de précaution dans le palais de Catilina sous prétexte d'une partie de débauche, n'étaient autres que les principaux complices de ses desseins parricides et de ses forfaits.

Certes, la faction oligarchique devait craindre les talens et la puissance du chef de parti qui appelait à la révolte cette foule de citoyens, investis pour la plupart de dignités éminentes, tous décorés de noms historiques, de noms célèbres au forum, au sénat et dans les camps. La vaste galerie au milieu de laquelle ils se saluaient, se réunissaient par groupes et causaient en promenant de colonne en colonne leur gravité patricienne, cette galerie, dis-je, à l'architecture de porphyre et de marbre, ornée de statues, de trophées, de tableaux grecs d'un prix incalculable, éclairée par vingt lampes de vermeil, avait un aspect imposant. On eût dit le vestibule du temple de Jupiter-Stator avant une séance solennelle du sénat

Un esclave est venu prier les amis de Catilina de l'attendre quelques instans. Faisons connaître en peu de mots les principaux d'entre eux.

Auprès du bureau qui occupe le fond de l'exèdre, Publius Sylla et Servius son frère s'entretiennent avec Autronius Pétus. Les prodigalités des deux premiers, leurs excès de tout genre, n'ont pu anéantir l'immense fortune qu'ils ont reçue du dictateur. Chargés de pourvoir à la célébration des jeux qu'il institua en mourant, ils élèvent, soit à Capoue, soit à Rome, des familles nombreuses de gladiateurs. L'existence d'Autrone n'a été qu'une série d'intrigues, d'usurpations et de violences. Depuis que l'oligarchie l'a privé, en 688, des faisceaux consulaires, il poursuit, avec Publius Sylla, dépossédé comme lui, la vengeance de cette injure. Ces hommes ont trempé dans tous les complots de Catilina.

Varguntéius, dont le père a été tué d'un coup de foudre, et auquel sa destinée réserve les souffrances de l'exil, s'est assis sur un fauteuil auprès de Cassius Longinus, concurrent malheureux de Cicéron et de Marc-Antoine aux comices de l'année précédente. Le laticlave de Varguntéius couvre un robuste athlète, plus capable de figurer dans un amphithéâtre que sur les banquettes de la curie. Cassius est sans contredit le sénateur le plus gros, le plus gras, le plus stupide et le plus gourmand qu'on ait jamais vu siéger sur une chaise curule ; et cependant il veut paraître féroce. Tout en caressant son ventre énorme, il ne parle que meurtre, pillage, incendie. Furieux de l'échec qu'il a reçu depuis peu au champ de Mars, il s'est armé avec Sergius pour usurper le pouvoir que les centuries lui ont refusé.

A l'autre extrémité de la galerie, un groupe nombreux de citoyens et d'étrangers, parmi lesquels on distinguait Céparius de Terracine, Julius et Cornélius, de l'ordre équestre, et Septime, se pressaient autour d'un homme de cinquante ans au regard effronté, à la parole impudente, au visage flétri et crispé par un sarcasme continuel. Ce personnage, dont on écoutait avidement la conversation, s'appelait P. Cornélius Lentulus Sura, préteur alors en exercice et le plus important des conjurés après Catilina. C'était un grand scandale que la présence de cet homme parmi les invités de Sergius. Comment un des ministres souverains de la justice osait-il se mêler à cette troupe de scélérats révoltés contre les hommes et contre les dieux? La fièvre d'ambition qui dévorait toutes les organisations d'élite, depuis les guerres civiles de Marius et de Sylla, le travaillait-elle donc si fort qu'elle lui fit oublier et ses devoirs et l'antique renommée de sa maison? Orateur estimé au plus beau temps de l'éloquence romaine, rival souvent heureux d'Hortentius et de Cicéron dans les luttes de la tribune, administrateur habile, savant jurisconsulte, il comptait de nombreux cliens dans Rome et les colonies. Mais sa cupidité, sa paresse et le cynisme infâme de ses mœurs ternissaient l'éclat de ses talens.

Il avait exercé les fonctions de questeur pendant l'expédition de Sylla contre Mithridate. Le dictateur, à son retour de Grèce, lui demanda compte de sa gestion. Lentulus, qui avait indignement volé la république, se tira d'affaire par la plus insolente des bouffonneries. Tournant le dos à son général, et présentant la jambe à ses coups, ainsi que le faisaient envers leurs camarades les enfans qui ne pouvaient acquitter leurs dettes de jeu,

— Frappe, lui dit-il, je ne puis te donner satisfaction ; je t'abandonne mon jarret.

Sylla éclata de rire. Sa colère fut désarmée, et Lentulus reçut du peuple le sobriquet de *Sura*, équivalent à celui de *Dumollet*.

Chose étonnante! cet homme qui se raillait des croyances les plus saintes, des sentimens les plus impérieux de la nature, aimait les devins et croyait à leurs prédictions. Il s'était jeté dans le parti de Catilina sur la foi d'un oracle sibyllin, lequel annonçait que C. C. et C. règneraient tour à tour sur Rome et la république. Le vaniteux préteur interprétait cette prophétie dans un sens très flatteur pour lui. Il voulait qu'elle désignât trois personnes de la race Cornélienne, Cornélius Cinna, Cornélius Sylla et Cornélius Lentulus. En conséquence, il organisait la guerre civile pour aider un peu à l'accomplissement de sa destinée.

Annius, Porcius Lecca, sénateurs que poursuivait la réprobation universelle, Vettius, Statilius et Nobilior, la honte de l'ordre équestre, se racontaient les nouvelles du jour, foulant de leurs sandales la mosaïque brillante du pavé. Cinq ou six jeunes gens, excités par l'exemple de Céthégus, se livraient au milieu de la galerie à des déclamations furibondes. Le descendant du vainqueur de Pyrrhus, Q. Curius, se promenait appuyé sur Calpurnius Pison Bestea, tribun désigné. Derrière eux marchaient Gabinius Cimber, l'affranchi Umbrenus, habile artisan de troubles, et Tongillus, le plus fidèle et le plus intime des familiers de Catilina.

Un nomenclateur ouvrit la porte de la salle et annonça l'arrivée de Sergius.

Il se fit un grand silence dans l'assemblée. Catilina parut les cheveux en désordre, la face blême, couvert d'une robe de deuil. Il vint se placer derrière le bureau qu'on avait préparé

pour lui, et, s'étant recueilli pendant une ou deux minutes, il prononça le discours suivant :

« Romains (1),

» Un an s'est écoulé depuis le jour où je vous ai convoqués ici. Je disputais alors le consulat à Cicéron. L'orgueilleuse aristocratie qui nous domine cherchait, en adoptant le plébéien d'Arpinum, en s'alliant à l'ordre équestre, à consommer l'asservissement de la patrie. Nous promîmes à cette époque de délivrer Rome, l'Italie, le monde entier de ses oppresseurs. Le moment d'accomplir cette promesse est venu.

» Quel est en effet le citoyen, si peu qu'il lui reste au cœur du sang libre de nos pères, qui ne s'indigne de l'état d'esclavage, d'opprobre où la république est tombée? Qu'est devenue l'indépendance du sénat? que sont devenues et la liberté de nos comices, et cette égalité sublime qui conduisait les hommes forts par le bras et la pensée du milieu des centuries sur le champ de bataille et du champ de bataille au Capitole sur le char des triomphateurs? Ces garanties des droits de tous, enfans dégénérés que nous sommes, nous les avons laissées périr. Le courage, les talens ne sont plus aujourd'hui des moyens de s'élever en servant la patrie. Il n'y a plus que des riches et des pauvres : ceux-ci humiliés, rampans comme des esclaves, ceux-là fiers et cruels comme des tyrans.

» Sylla, dont j'aperçois deux parens parmi vous, dignes héritiers de ses vertus, comprima la faction populaire et rétablit l'équilibre entre les divers pouvoirs de l'Etat. Mais qu'est-il arrivé depuis la mort de ce grand législateur? Au sein du sénat un pouvoir s'est organisé qui, dans sa haine contre tout citoyen pauvre, fier et par conséquent ambitieux, s'acharne à poursuivre ceux-là mêmes qui versèrent leur sang pour fonder le règne de l'aristocratie. Ils sont là sept hommes, sept tyrans, que le souvenir du dictateur épouvante, et qui de leurs mains débiles tendent secrètement des embûches à quiconque n'est pas comme eux gorgé d'or et comblé d'honneurs. A eux les dignités, tous les plaisirs que procure la fortune; à eux les rois qu'on pille, les nations qu'on pressure; à nous l'oubli, la pauvreté et les proscriptions déshonorantes par lesquelles d'avides créanciers annoncent la vente de nos biens. Et pendant qu'on expose dans la place publique les vieux meubles de nos aïeux; pendant qu'on livre au contact impur des fénérateurs ces débris vénérés des âges, qu'on jette nos enfans nus et sans pain à la porte de nos maisons, ces Xercès à la toge de pourpre creusent des mers, percent des montagnes, étendent sur des régions entières l'enceinte de leurs palais. Pourtant, ô dieux immortels! que deviendrait cette poignée de vieillards imbéciles, de lâches oppresseurs, si la multitude qu'ils ont asservie se révoltait contre eux? Leur or les défendrait-il contre l'acier de nos glaives? Leur politique ténébreuse oserait-elle braver notre colère en plein soleil? Non, et cependant ils vivent, et cependant ils s'abreuvent de nos larmes et de notre sang! Rome, n'as-tu plus d'enfans qui te délivrent et qui te vengent? N'as-tu plus de héros qui sachent mourir? Frappe du pied, vieille dominatrice des peuples, et la terre enfantera des braves; élève en haut ton aigle, et les cohortes accourront se ranger à l'entour! »

La voix de Sergius, faible d'abord, s'était élevée peu à peu et résonnait en ce moment sous la voûte de l'exèdre avec une incroyable puissance.

— Gloire à ceux qui répondront à ton appel, patrie bien-aimée, poursuivit-il, gloire et dépouilles opimes! Mes amis, quand la liberté poussera son cri d'alarme, y répondrez-vous?

— Oui! oui! s'écrièrent les conjurés avec enthousiasme.

— M'aiderez-vous à laver dans le sang la souillure de nos chaînes, à racheter par le fer nos familles et les dieux de notre foyer?

— Mort aux tyrans! fit l'assemblée d'une seule voix.

— Jurons donc, reprit Catilina en agitant à la lueur des lampes une enseigne d'argent qu'il tira des plis de sa toge, jurons tous sur cette aigle, qui vit Marius exterminer les Cimbres, de vaincre ou de mourir en combattant pour la liberté!

Les conjurés formaient autour de leur chef un cercle de têtes haletantes. La fièvre colorait leurs joues; des éclairs jaillissaient de leurs yeux. Tous crièrent, les bras étendus vers l'aigle :

— Nous le jurons!

Alors Sergius leur représenta la Cisalpine et l'Afrique secouant le joug du sénat; les provinces de l'Italie révoltées; les colons militaires de Sylla, ruinés par leurs excès, s'unissant aux paysans qu'ils avaient jadis dépouillés de leurs biens; Fésules, Arrétium, Volaterræ, Camérinum, Préneste, Capoue, n'attendant qu'un ordre pour lever le drapeau de la conjuration; la faction oligarchique manquant de troupes, surprise et livrée sans défense aux glaives de ses ennemis.

— Un signal de vengeance, de meurtre, ajouta-t-il, partira bientôt de ma maison du Palatin. Dès que vous l'aurez entendu, amis, coupez les aqueducs et lancez sur Rome mille torches ardentes, dont la lumière puisse guider vers le Capitole nos légions des provinces. Massacrez les agens de l'édilité urbaine; faites irruption dans les palais de nos tyrans; égorgez-les sur leurs lits de pourpre, sur leurs tables chargées de viandes et de vins. Soyez sûrs que toute la plèbe affamée de Subure quittera ses taudis au premier bruit du massacre et marchera sur vos traces à l'odeur du sang patricien. Puisque nos tyrans nous ont déclaré la guerre, ce n'est pas au Capitole, mais bien du haut des rostres chargés de têtes proscrites que je dois prendre possession du consulat.

Comme un tigre qui frissonne sous la main du bestiaire qui l'a dompté et le caresse, l'auditoire de Sergius témoigna sa satisfaction par un long murmure. Catilina avait formé depuis longtemps ses complices et les connaissait. Une nuit de meurtre, d'incendie et de pillage, c'était pour eux une nuit de fête. En les conviant à cette orgie lugubre, il promettait de les conduire à la domination par le plaisir.

— Va, interrompit le gros Cassius, Catilina, nous te ferons une entrée en charge digne de toi. Nous suspendrons à ta porte, en guise de lauriers, des rameaux funéraires, et nous armerons les faisceaux de tes licteurs de haches rougies de sang.

— Plébéiens, chevaliers, sénateurs, poursuivit Catilina, vous venez d'entendre le plan que j'ai formé pour notre délivrance commune. Je l'ai médité longtemps. J'ai préparé avec persévérance les moyens qui peuvent en assurer la réussite. Si le succès légitime nos efforts, le commandement des grandes armées, les sacerdoces, les magistratures sont à nous. Nous abolirons les dettes, nous exterminerons la race impure des créanciers et des fénérateurs. Mais si la victoire nous échappe, à nous maudits, condamnés, les douleurs de l'exil, les horreurs du Tullianum et l'opprobre des gémonies. Mettez donc mes plans à exécution avec ce dévoûment, ce zèle qu'inspirent d'un côté la crainte des supplices et de l'autre l'espérance des grands biens qui vous sont permis.

Couvrez surtout d'un voile impénétrable le germe fécond de liberté que j'ai déposé dans vos cœurs. Plus il aura mûri dans l'ombre, plus la révolution qu'il renferme en sortira éclatante et terrible! Quoique aujourd'hui nos partisans soient innombrables, cherchez encore, cherchez sans relâche des soutiens à notre cause, au coin des carrefours, sur les escabelles branlantes des tavernes, sous les piliers des halles et dans les salles d'armes des gladiateurs : c'est là qu'on trouve des bras qui savent tenir solidement un poignard et des fronts qui ne pâlissent pas devant la mort. Mais que nos soldats obéissent à la force qui les pousse sans approfondir la pensée qui les dirige. Soyons une hydre dont les replis ne puissent remonter jusqu'au tronc, dont on voie les extrémités partout et la tête nulle part. Faisons des séditieux; restons seuls conjurés

(1) Quelques personnes s'étonneront que je n'aie pas inséré dans ce chapitre l'admirable discours aux conjurés que Salluste dans ses *Histoires* prête à Catilina. Je les prie d'observer que la harangue en question fut prononcée treize ou quatorze mois environ avant le temps où ce roman commence. J'eusse commis en la rapportant ici un anachronisme impardonnable, qu'une simple lecture du texte de Salluste eût révélé.

Laissons ici notre secret comme nous y laisserons les habits qui nous couvrent. Gardons-nous de le porter sous le toit qu'habitent nos femmes, nos enfans, que nos parens visitent. Compagnons, rappelons-nous qu'un conjuré n'a qu'un but : le succès de son entreprise ; qu'une affection devant laquelle toute autre affection doit disparaître : celle qu'il porte à ses complices ; point de fortune à lui jusqu'au jour de la victoire, point de famille, point d'amis.

Ainsi parla Catilina. Sa voix avait cessé de résonner sous la voûte de l'exèdre, et l'assemblée paraissait l'écouter encore, tant cette parole enthousiaste, tantôt ironique et tantôt menaçante avait retenti profonde dans les âmes. Bientôt des bravos frénétiques éclatèrent. Tous les conjurés se rapprochent de Sergius, vantent son énergie, son habileté, son patriotisme, le proclament leur sauveur, et mettent à sa disposition leurs biens et chacun des instans de leur vie. Catilina les remercie avec cette grâce charmante qui n'était pas une des qualités les moins dangereuses de ce redoutable protée. A l'un il promet la satisfaction de sa vengeance, à l'autre les richesses qu'il a perdues ; à celui-ci la dignité qu'il brigue, à celui-là l'alliance qu'il a longtemps convoitée. Que de haines, de fureurs, d'ambitions dévorantes s'agitaient dans ce petit coin de terre ignorée, et quelle trouée sanglante elles allaient faire dans la société romaine, en se ruant sur elle comme un troupeau de bêtes féroces déchaînées !

Sergius tira un poignard de sa ceinture, en enfonça la pointe dans son bras, égoutta dans une coupe d'or le sang qui jaillit de sa blessure, et, plaçant le vase devant lui, il dit :

— Conjurés, préparons par une souffrance légère le breuvage qui doit être le symbole de notre union. Nous ne ferons plus désormais qu'une seule famille vouée au même destin, qu'il prépare le triomphe ou qu'il nous condamne à mourir. Publius, poursuivit le conspirateur en appelant près de lui un de ses complices les plus considérables, verse-nous dans cette coupe quelques gouttes du sang de l'heureux Sylla.

Publius obéit. Tous les assistans passèrent à leur tour devant le bureau de Sergius, et la coupe se remplit à moitié de sang. On mêla du vin chaud à cet affreux breuvage ; puis Catilina prit la coupe, et devant ces hommes silencieux et pâles d'émotion, il reprit :

— Janus, Jupiter, Mars, père des Romains, dieux lares, dieux indigètes, qui tenez dans vos mains notre sort et celui de nos ennemis, je vous conjure de nous procurer le courage et la victoire, et de leur envoyer la peur et la mort. Frappez leur esprit de vertige, paralysez leurs bras ; qu'ils se livrent nus et sans défense à nos coups ! qu'ils meurent au milieu de leurs familles expirantes et de leurs maisons en feu ! qu'ils expient en une seule nuit de justes représailles tous les maux dont ils nous ont accablés ! Et vous, divinités infernales, Pluton, Mânes, Furies, qui punissez le parjure, je vous prends à témoin de nos sermens ; je dévoue à votre implacable justice les lâches et les traîtres qui les auront violés ; qu'ils trouvent dans vos sombres demeures d'éternels châtimens, quand leurs frères les auront retranchés du nombre des vivans !

Après cette double imprécation, Catilina trempa ses lèvres dans la coupe, et la fit circuler parmi ses complices (1). Il répandit par terre en guise de libation ce qui resta de la boisson fatale. Après quoi, laissant là son rôle de conspirateur avec l'aisance d'un grand seigneur bien élevé, il dépouilla sa robe de deuil, se montra revêtu de la synthesis, ou robe des festins, et invita ses hôtes à se rendre dans son triclinium. Les portes de la galerie s'ouvrirent, et un spectacle enchanteur vint frapper et éblouir les yeux des conjurés.

Les portiques ou cloîtres intérieurs de la maison de Sergius avaient été convertis en une vaste salle à manger. Le parterre qui s'ouvrait au milieu avait été recouvert d'un voile de pourpre, d'où pendaient huit lustres étincelans. On avait placé dans l'enfoncement des portiques vingt lits de pourpre tyrienne, et vingt tables de citre, chargées de fleurs, de bougies et de merveilleux surtouts d'airain. Ces surtouts renfermaient dans des cassolettes à réchauds les trésors d'un souper exquis. Partout brillait l'or et la précieuse murrhynite. Ce magique ensemble de lumières, de cristaux et d'étoffes resplendissantes, s'apercevait sous la frise aux lignes pures, derrière les colonnes sveltes d'une galerie de marbre de Luna.

Au centre du parterre, un jet d'eau, invention d'Orata, grand-oncle de Sergius, mêlait aux autres splendeurs, aux autres harmonies de la fête préparée par Catilina, son murmure, sa douce fraîcheur et l'éclat de sa gerbe diamantée. Parmi des massifs de feuillage circulaient trente jeunes esclaves et trente enfans gaulois chargés du service. Rien n'égalait l'éclat de leur parure, si ce n'est celui de leur beauté. Les convives de Sergius s'arrêtèrent un instant pour contempler le spectacle enchanteur qui s'offrait inopinément à leurs regards : spectacle fécond en promesses de plaisir qui reposait voluptueusement leur âme, fatiguée d'émotions. Les esclaves du père de famille les conduisirent de nouveau au vestiaire, les revêtirent de la synthésis, leur parfumèrent les cheveux, les couronnèrent de roses de Pestum, suspendirent à leur cou les guirlandes d'ache et de lierre qui préservent de l'ivresse. On les ramena ensuite sous les portiques, où L. Sergius Catilina, ayant fait asseoir le préteur Lentulus à ses côtés, invita ses autres convives à se placer comme ils l'entendraient. Les conjurés ne quittèrent la table qu'au jour, quand le soleil fit pâlir les lumières et jeta des teintes livides sur toutes ces figures d'esclaves accablés de fatigue et de libertins avinés.

VIII.

LA COUSINE DU DICTATEUR DE LANUVIUM.

Sempronia, avertie par Catilina, et fidèle à la promesse qu'il avait obtenue d'elle, s'était rendue vers la cinquième heure du jour à la maison du scribe Lélius. Celui-ci la reçut, non pas dans le belvédère que la fille de Gurgès avait plusieurs fois visité, mais dans une salle basse, véritable cabinet d'homme laborieux, dont le meuble le plus apparent était une vaste table demi-circulaire, qu'encombraient des volumes, des papyrus et divers instrumens de calcul. Mandé sans doute par les soins du scribe, tourmenté d'ailleurs par le souvenir de la menace que Prosper lui avait adressée, Rutuba ne tarda pas à paraître L'esclave africain Guthul annonça l'arrivée du centurion. Le scribe et Semprouia échangèrent un coup d'œil, et celle-ci se prépara à jouer convenablement le rôle qu'on lui avait imposé.

Rutuba, en mettant le pied sur le seuil de l'appartement, aperçut la matrone. En homme bien appris, il voulut se retirer.

Lélius courut à sa rencontre.

— Soyez le bienvenu, centurion, lui dit-il.

— Vous êtes occupé ? répondit le jeune militaire. Ne vous dérangez pas ; je reviendrai.

— Entrez, au contraire, cher ami, répliqua le scribe, et permettez que je vous présente à l'illustre Sempronia, dont le cousin Cœlius Atratius a été récemment élu dictateur à Lanuvium.

Rutuba s'inclina profondément. Sempronia, sans se lever, salua le centurion avec une dignité de reine. Pendant ce temps, Lélius invitait son ami à prendre un fauteuil.

— Ainsi, mon cher Lélius, dit la matrone, affectant de poursuivre une conversation interrompue, vous me promettez de faire expédier au plus vite, par vos amis de la curie Hostilienne, le sénatus-consulte qui doit confirmer l'élection de mon parent ?

— J'y mettrai tous mes soins. Les bureaux du sénat sont encombrés d'affaires ; mais on donnera, je l'espère, un tour de faveur à celle d'Atratius. Il est du nombre des bons citoyens auxquels il faut assurer une position avant le retour de Pom-

(1) Salvator Rosa a peint cette scène. L'excellent tableau de la *Congiura di Catilina* se trouve à Florence, dans la quatrième salle du palais Pitti.

pée. A propos, noble dame, ajouta le scribe, vous avez devant vous un des héros de notre armée d'Asie.

Un doux sourire entr'ouvrit les lèvres de Sempronia, et le centurion put admirer deux rangées de dents magnifiques, dont les surfaces diamantées brillaient comme des perles dans leur écrin.

— Vous avez servi contre Mithridate? demanda la matrone à Rutuba.

Il y avait du trouble dans la voix fraîche, harmonieuse qui articulait ces mots.

— J'ai eu l'honneur de suivre Pompée durant toutes ses guerres d'Asie, répondit le centurion.

— Depuis son entrée dans le royaume de Pont jusqu'au siége de Jérusalem?

— Oui, noble dame. J'ai reçu une blessure en escaladant les murailles du temple des Juifs, dans lequel Faustus Sylla, le tribun de ma légion, est entré le premier. Ce malheur m'a forcé de partir immédiatement pour l'Italie.

— Faustus Sylla a pénétré le premier dans le temple de Jérusalem? reprit Sempronia.

— J'ai été témoin de cet acte d'héroïsme.

— Et savez-vous le nom du brave qui l'accompagnait? interrompit Lélius.

— Toute la dixième légion l'a suivi, répliqua le centurion.

— Mais, très cher, la brèche n'eût jamais été assez grande pour donner passage à tant d'hommes à la fois. Quelques-uns frayaient la route.

— C'est vrai.

— Eh bien! poursuivit le scribe, nommez celui d'entre vous qui marchait à côté de son tribun.

Une rougeur légère se répandit sur le mâle visage de Rutuba.

— Voulez-vous me contraindre à prononcer mon nom? murmura-t-il.

Lélius applaudit au courage du centurion, tandis que Sempronia parcourait rapidement du regard toute la personne du jeune officier. Cet examen achevé, la matrone baissa les yeux vers la terre.

— Voici une femme aussi modeste que belle, pensa le fils de Gurgès.

— Vous avez assisté à la bataille livrée par les Romains à Coris, frère du roi d'Albanie? reprit la matrone.

— Vous parlez du combat que nous avons soutenu sur les bords du fleuve Abus, dit Rutuba. La dixième légion était d'avant-garde ce jour-là. Mais l'illustre Sempronia s'interesse sans doute beaucoup moins aux manœuvres des deux armées qu'à la troupe d'amazones dont l'ennemi nous opposa les charmans escadrons?

— J'avoue que ces amazones piquent vivement ma curiosité; je voudrais savoir quelques détails sur elles.

— Les avez-vous trouvées jolies? demanda Lélius.

— Je ne puis résoudre cette question, repartit l'officier. D'abord, je n'ai point vu d'amazones, et quand bien même j'en aurais vu...

— Achevez, fit le scribe.

— Il me serait impossible en ce moment de les juger sans partialité.

— Très bien, dit Sempronia. Il paraît que les soldats de Pompée ne ressemblent guère aux vétérans de Sylla. Ceux-ci n'étaient pas galans.

— En effet, hasarda Lélius, la galanterie manquait dans le programme des exercices qu'on leur enseignait.

— Mais ils se piquaient de franchise, ajouta l'épouse de Brutus, ce qui valait infiniment mieux.

— Suspecteriez-vous ma sincérité, belle matrone? demanda l'officier.

— Un peu.

— Mettez les sentimens de Rutuba à l'épreuve, Sempronia, interrompit Lélius.

— L'épreuve tournerait contre votre ami.

— Non, non, répliqua le fils de Gurgès; par Diane Aventine! je vengerais avec bien du plaisir la réputation des légions d'Asie.

— Je préfère ne pas l'attaquer afin de ne pas vous mettre dans l'obligation de la défendre, centurion, repartit Sempronia.

Elle se leva aussitôt comme pour imposer silence à ses interlocuteurs. Rutuba put alors contempler, dans toutes ses magnifiques proportions, l'incomparable beauté de cette femme. La volupté antique semblait s'être incarnée dans Sempronia, telle qu'on la retrouve dans la Vénus de Milo: haute de stature, les épaules en arrière, la poitrine saillante, la taille svelte et brusquement cambrée sur des hanches d'une forme et d'une rondeur admirables. Ses cheveux, enroulés autour de la tête et dont un javelot d'or rattachait au-dessus du cou les tresses noires et soyeuses, laissaient à découvert un front pur, des tempes d'albâtre légèrement teintées de bleu, et des oreilles si mignonnes, si finement découpées, si délicatement repliées sur elles-mêmes, qu'on se sentait poussé par un attrait irrésistible à en approcher les lèvres pour murmurer un tendre aveu. On devinait, à l'expression étrange que deux épais sourcils, presque unis l'un à l'autre, donnaient à la physionomie de la matrone, son caractère impérieux, passionné, jaloux. Un nez droit, des narines que gonflait la moindre émotion, des lèvres humides ajoutaient encore au jeu dramatique de ses traits. Du reste, les circonvolutions, remarquables de fraîcheur et d'embonpoint, qui recouvraient l'extrémité inférieure de la figure de Sempronia, indiquaient assez que cette femme n'avait pas souffert des injures du temps, qu'elle avait acquis de l'âge sans rides et de l'expérience sans vieillir.

L'épouse de Brutus Pénus s'habillait avec un goût irréprochable. Elle portait ce jour-là une robe violette sous un manteau long, couleur de safran. Elle avait rejeté la gaze de son voile sur son épaule avec une grâce infinie. Une de ses mains longues, effilées, délicates, agitait un éventail de plumes de flamango. Des brodequins de pourpre complétaient son costume, dont la plus jalouse de ses rivales n'eût osé critiquer ni la coupe élégante ni les couleurs parfaitement assorties.

Lélius se préparait à accompagner Sempronia jusque sous le portique de sa villa. Rutuba suivait du regard tous les mouvemens de la matrone, tandis qu'elle réparait à la hâte les plis de sa tunique et ceux de son manteau. Enfin elle prit congé du scribe; puis, s'adressant au fils de Gurgès,

— Adieu, centurion, dit-elle. J'espère que nous nous reverrons encore et que vous me rendrez visite, soit à ma maison du forum, soit à ma villa du bois sacré d'Egérie. — Et vous, Lélius, poursuivit la matrone, n'oubliez pas notre dictateur de Lanuvium, si vous avez quelque attachement pour vos amis.

Elle sortit en prononçant ces paroles. Le scribe et Rutuba répondirent de leur mieux à ses gracieusetés. Sempronia, avant de se retirer, adressa son dernier salut à Lélius et son dernier sourire au centurion.

Dès qu'elle fut partie, le jeune officier voulut oublier cette image tentatrice de femme, pour ne se rappeler que sa sœur, son vieux père, tous ceux qui lui étaient chers, tous ceux dont Lélius menaçait le repos. Il ne prévoyait pas, hélas! ce qu'il lui en coûterait de combats, de larmes pour rompre complétement le charme sous l'empire duquel il était déjà tombé.

— Centurion, que vous semble de Sempronia? lui demanda Lélius quand ils furent rentrés ensemble dans le salon. Charmante personne, continua le scribe; jolie, spirituelle, et pour son âge, n'en déplaise aux Parques, admirablement conservée!

— Laissons de côté Sempronia, je vous prie, répondit l'officier. J'ai des explications sérieuses à vous demander concernant vos rapports avec ma famille: vous allez me les fournir.

Ces mots, prononcés par le centurion d'un ton sévère, glacèrent la plaisanterie sur les lèvres du scribe. Il parut se recueillir.

— Je vous écoute, centurion, répliqua-t-il.

— Il y a quinze jours à peine que vous connaissez mon père, reprit l'officier. Pendant ce temps vous avez daigné visiter plusieurs fois notre pauvre habitation du temple de Libitine. Vous vous êtes lié à Mutius Gurgès par les liens les plus sacrés de tous, ceux de l'hospitalité.

— Mon cher, interrompit Lélius, si votre exorde a le mérite d'être clair, il n'a pas celui d'être gai. Venez-en de suite à l'explication du sujet, vous m'obligerez.

Sans prendre garde à l'insolente réflexion du scribe, Rutuba poursuivit :

— Avant que vous fussiez devenu le familier de mon père, il y avait plus de bonheur chez nous que dans les palais les plus opulens de Rome. Nous vivions à trois sans ambition et sans inquiétude; le vieux Gurgès tout occupé de ses fonctions, moi de mon avenir ; Daphné, ma sœur, cherchant à nous faire oublier, par ses soins, sa gaîté enfantine, l'excellente mère que nous avons perdue. Eh bien! Lélius, depuis que vous fréquentez notre maison, tout ce bonheur s'est évanoui.

— Comment ça? fit l'employé.

Rutuba le mesurait du regard, tandis qu'étendu sur son fauteuil, la tête renversée en arrière, il semblait compter les solives du plafond.

— Et d'abord, reprit le centurion, quittez ce ton railleur, ces allures impertinentes, maître Lélius. Vous vous abusez singulièrement sur mon caractère, si vous me croyez assez patient ou plutôt assez lâche pour souffrir qu'un soldat romain se laisse dominer, en ma personne, par la morgue d'un publicain. J'ai désiré vous confier en ami la peine que j'éprouve... prenez garde : je pourrais, pour peu que cela devînt nécessaire, vous parler ici en homme qui se juge offensé.

— Vous avez l'humeur querelleuse ce matin, mon cher Rutuba, repartit le scribe.

Un bâillement d'une dimension prodigieuse lui coupa la parole.

— Je ne puis répondre ni à vos reproches ni à vos provocations sans en connaître le motif, ajouta-t-il. Voyons, en quoi vous ai-je mécontenté?

— Si vous n'étiez coupable qu'à mon égard, je vous pardonnerais ; mais la personne envers qui vous avez des torts, c'est ma sœur, c'est Daphné.

— Ah! pour le coup, mon brave, qu'Atropos m'extermine si je vous comprends!

— Mais je vous ai compris, moi, dès votre première visite à mon père. Je me suis aperçu qu'à dater de ce jour Daphné a perdu l'heureuse insouciance de son âge. Ses joyeuses chansons ont expiré sur ses lèvres, l'éclat de ses yeux s'est voilé, et peu à peu ses joues ont perdu leur fraîcheur. J'ai observé naître et grandir le mal dont se meurt ma pauvre Daphné. Je sais la cause de ses préoccupations, des accès de gaîté folle et de sombre tristesse qu'éprouve tour à tour cette organisation nerveuse et passionnée. Un amour secret la tourmente. Cet amour, Lélius, n'avez-vous pas cherché à le faire naître, à l'irriter?

— Quand bien même il en serait ainsi?

— Vous n'auriez qu'à vous en applaudir, je le conçois, répondit amèrement le centurion. L'attachement d'une jeune et belle fille ne peut qu'honorer votre âge mûr. Peut-être même avez-vous ajouté à la liste de vos maîtresses le nom de ma sœur bien-aimée, dans le seul but de clore par une aventure brillante la série déjà bien longue de vos amours?

Lélius quitta brusquement son fauteuil.

— Allons donc, très cher! s'écria-t-il. Je suis incapable d'une pareille action.

— Vous rappelez-vous l'histoire de Virginius, de sa fille et du décemvir Appius Clodius? continua l'officier.

En même temps il se plaça debout, fier et menaçant, vis-à-vis du scribe.

— J'ai lu cela jadis dans le bonhomme Célius Antipater, répliqua Lélius. Le décemvir était un coquin et Virginius un grand sot.

— Vous avez raison. En pareille circonstance, je ne frapperais point l'enfant que je ne pourrais défendre...

— Que feriez-vous alors?

— Je tuerais le lâche qui chercherait à flétrir mon nom, à déshonorer le sang que j'ai prodigué pendant cinq ans pour la patrie.

Et l'attitude de Rutuba, l'énergie de ses gestes, l'animation de son visage, tout en lui prouvait qu'il disait bien sa pensée.

— Je vous quitte, Lélius, ajouta-t-il. Retenez mes paroles et tâchez de les mettre à profit.

Le centurion se dirigeait vers la porte. Lélius le retint.

— Cher ami, lui dit-il, j'ai écouté jusqu'au bout vos plaintes, vos menaces. Souffrez maintenant que je vous fasse au sujet de votre sœur certaines confidences qui rendront faciles nos rapports à venir.

— Soit, répondit l'officier.

— Savez-vous, reprit gaîment le scribe, ce qui trouble le sommeil de mes nuits?

— Non.

— Je ne redoute point la peste.

— C'est possible.

— Les proscriptions ne m'effraient pas.

— Je veux le croire.

— Mais je crains qu'à l'exemple de Camille, un dictateur ne force quelque jour tous les célibataires à épouser des veuves. Je serais une des premières victimes de cette loi.

— Un dictateur, aujourd'hui, s'il devenait possible, aurait bien autre chose à faire que de pourvoir les veuves de maris.

— Quoi qu'il en soit, pour me délivrer de cette inquiétude, j'ai résolu de m'unir à une personne jeune, sage, belle... en un mot, je désire épouser votre sœur.

— Et lui avez-vous parlé de cette alliance?

— J'ai fait mes efforts pour lui plaire; me blamez-vous?

— Oui, car mon père ne devrait pas ignorer vos projets, Lélius, — poursuivit le centurion en souriant, mais d'un sourire plein d'ironie, de doute et de haine. Hier encore j'ai surpris Daphné versant des larmes. Il y a dans mon cœur d'affreux pressentimens. Tremblez! si, pour contenter un de vos caprices, vous avez profané les plus saintes affections de Rutuba.

— Et vous êtes assez jeune pour croire à des pressentimens?

— Ici, peut-être, ma sœur vous a rendu visite en secret.

Lélius haussa les épaules.

— Quelle sotte idée avez-vous là! répliqua-t-il.

— Vous n'êtes point scribe au trésor de Saturne.

— Et que suis-je donc?

— Le sais-je! quelque noble sénateur, peut-être, qui le jour siége en laticlave dans la curie, et qui cache la nuit dans les tavernes et les mauvais lieux ses élégantes infamies!

— Je suis non seulement sénateur, mais encore patricien, repartit Lélius, dont le visage bilieux devint livide, tandis que ses yeux s'injectaient de sang... comme on l'est quand on ne connaît pas son père, quand on voudrait que l'aristocratie n'eût qu'une tête pour l'abattre d'un seul coup.

— Enfin, soyez patricien ou plébéien, sénateur ou scribe, peu m'importe, reprit l'officier. Vous ferez part aujourd'hui même à mon père de vos projets à l'égard de sa fille ou vous cesserez de fréquenter notre maison.

— Modérez-vous, brave Rutuba, dit Lélius. J'irai passer la soirée chez vous, et nous causerons non seulement de mariage avec Daphné, mais encore d'affaires avec Gurgès. Je suis prêt à verser entre ses mains les fonds nécessaires pour soumissionner les fournitures du temple de Libitine. Croirez-vous à ma sincérité quand j'aurai compté à votre père trente ou quarante mille sesterces en beaux deniers?

— Je ne demande qu'à me débarrasser de soupçons qui révoltent toutes les puissances de mon âme, et qui me porteraient à un acte de désespoir, répondit le centurion. Mais que pensera de vos noces prochaines la belle cousine du dictateur de Lanuvium?

— Pour le coup, je vous y prends, galant militaire, s'écria le scribe en riant : vous êtes jaloux de Sempronia.

— Le bonheur de Daphné est le seul intérêt qui me touche, répliqua le centurion.

— A d'autres, à d'autres! Par Vénus! quittez cet air renfrogné, beau frère. Vous avez raison, par ma foi, d'aimer la cousine du dictateur de Lanuvium ; la matrone est belle et d'excellente maison ; c'est une conquête qui peut faire votre réputation, et je crois vraiment que Sempronia n'a pas l'intention d'opposer à votre amour une indifférence obstinée. Vous souhaitez de l'avancement, beau-frère?

— Mais, à mon âge...

— L'amitié de Sempronia vous procurera l'augusticlave de tribun.

— L'augusticlave se gagne sur un champ de bataille.

— Mon cher, ce que vous dites serait vrai... si nous étions contemporains d'Annibal. Vous me semblez en arrière de cent cinquante ans dans vos supputations chronologiques. Je tiens à ce que vous vous mettiez bien avec Sempronia et mieux encore avec son mari. C'est tout un. Comptez pour y réussir sur mes bons offices. En vous facilitant la conquête du cœur de la matrone, je rendrai service non seulement à un allié, mais encore à une femme charmante, qui mérite d'être aimée.

— Serai-je libre de justifier ou de faire mentir les bons renseignemens que vous aurez donnés sur moi? demanda Rutuba au scribe en prenant congé de lui.

— Je ne le crois pas: Sempronia est trop jolie, répliqua Lélius.

IX.

LA TONSTRINE DE CRUSCELLUS.

L'attitude menaçante qu'avait prise Rutuba pendant sa visite à Lélius, força ce dernier à quitter vers le soir sa maison du Quirinal et à venir enfin solliciter de Gurgès la main de Daphné. Le désignateur s'empressa de lui accorder sa demande, tandis que la jeune fille, tout entière au bonheur de revoir son amant après huit jours d'absence, oubliait les tourmens qu'elle avait endurés. Quelque compromettante qu'eût été sa conduite à l'égard du scribe, un mariage allait en réparer l'imprudence. On passa deux heures chez Gurgès à former de riants projets pour l'avenir. Puis, un vieux jurisconsulte, habitué de la taverne de Licinius Popa, fut mandé, et dressa l'acte privé par lequel Lélius et son futur beau-père s'associaient pour soumissionner les fournitures nécessaires au temple de Libitine. Par cet écrit le scribe prit l'engagement de verser au plus tôt une somme de quarante mille sesterces entre les mains de Gurgès. Cet argent fut en effet compté le lendemain en présence d'un *libripens* ou vérificateur légal. Le désignateur, sur l'indication de Lélius, loua aussitôt vingt magasins situés dans les divers quartiers de Rome. D'immenses provisions de résine, de papyrus, d'iris et de parfums y furent entassés. Ces arrangemens terminés, Gurgès attendit tranquillement l'adjudication solennelle qui devait le mettre en possession d'une honorable et lucrative industrie.

La joie, la confiance, renaquirent dans la maison de la rue aux Parfums. Lélius passa aux yeux du désignateur pour le meilleur des gendres, aux yeux de Rutuba pour un excellent ami, tandis que Daphné le tenait pour le plus aimable des hancés passés, présens et à venir.

Peut-être le scribe n'avait-il que des intentions droites, quoique ses relations avec Sempronia ne permettent guère de le supposer. Mais pour peu qu'il fût affilié à la conjuration et qu'il cherchât à exploiter, au profit de ses complices, l'ambition de Gurgès, il leur préparait de terribles moyens d'action, les dépôts de combustibles créés par le désignateur pouvant se transformer en une seule nuit, au premier signal, en vastes foyers d'incendie.

Le souvenir de Sempronia revint à l'esprit du centurion dès qu'il lui fut possible de regarder comme assurée, comme prochaine, l'union de sa sœur et de Lélius. L'emploi des quarante mille sesterces remis par le scribe à Gurgès avait forcé Rutuba à se rendre souvent au Quirinal. Pendant leurs entrevues, Lélius parlait toujours au jeune officier de la beauté et de l'immense fortune de l'incomparable cousine du dictateur de Lanuvium. Elle n'avait pas oublié, disait-il, son brave centurion blessé à Jérusalem. Elle s'informait de sa santé, et de la manière dont il passait le temps, loin des champs de bataille où il s'était illustré. Rutuba était trop jeune, il aimait trop la gloire, pour se montrer insensible à l'estime qu'une belle personne de famille sénatoriale lui témoignait. Il se laissa conduire au palais qu'habitait Sempronia dans Vicus-Tuscus. La manière dont il y fut accueilli le charma. Il ne connaissait pas encore, lui, pauvre enfant des Esquilies que la milice avait appelé sous les drapeaux au sortir d'une enfance rude et laborieuse, ces mille futilités élégantes, dorées, soyeuses, parfumées, au milieu desquelles une jolie femme se plaît à promener ses mains mignonnes, à étaler ses grâces, à reposer ses membres délicats. Sempronia l'interrogea de nouveau sur ses campagnes, vanta son courage, lui fit comprendre, par d'adroites flatteries, qu'admirer un soldat comme lui, jeune, intrépide, bien fait, c'était déjà l'aimer. Elle invita le centurion à fréquenter sa maison, à ne jamais passer dans le voisinage sans y entrer. Tandis que la matrone s'exprimait ainsi, sa blanche poitrine haletait, ses yeux étaient humides, un vif incarnat colorait ses joues. Rutuba, dans cette première entrevue, but à longs traits, sans y prendre garde, le poison que l'habile enchanteresse lui versait.

Et bientôt un trouble indéfinissable bouleversa tout son être. De vagues tristesses, des tourmens sans but, une activité sans objet, le tourmentaient pendant ses longues journées de solitude, tandis qu'il y avait dans son sommeil des rêves tantôt sombres, tantôt joyeux, des hallucinations, des terreurs et des sursauts convulsifs. Pour tromper ses ennuis, pour mater la douloureuse impatience de ses facultés sensibles, il visitait des amis, d'anciens compagnons d'armes; puis, fuyant ces hommes chez lesquels son cœur ne trouvait pas d'échos, il parcourait seul la campagne de Rome, Tibur aux fraîches cascades, Albe aux magiques souvenirs, ou bien la sombre forêt, dédiée aux Furies, où périt Caius Gracchus. Mais il n'était pas de paysage si riant qui pût dissiper ses ennuis, et pas de ruine si désolée, pas de coin de terre si lugubre, qui s'harmonisassent avec le deuil de son âme. Il revit enfin Sempronia, et près d'elle seulement il trouva du repos, un soulagement aux maux cuisans qu'il endurait.

Il s'accoutuma donc à la visiter souvent. Semblable à un prodigue qui escompte pour un peu d'or comptant sa fortune à venir, il alla chaque jour solliciter de la matrone une parole, une consolation passagère, aliénant de plus en plus, pour obtenir ce bonheur, et la liberté de son intelligence et l'énergie de sa volonté. Qu'il trouvait la voix de Sempronia mélodieuse, ses manières enchantes, le plus distrait de ses regards, le plus équivoque de ses sourires enivrans! Quelles étaient puissantes les sympathies qui l'entraînaient vers cette femme si habile dans l'art de séduire, qui savait être coquette sans afféterie, provocante avec un tact plein de délicatesse, sans blesser jamais cette pudeur charmante du langage, du geste, de l'attitude, qui donne du prix aux moindres faveurs accordées! L'amour pénétrait en lui par tous les sens quand l'haleine de la matrone venait à caresser sa figure, quand il suivait des yeux les lignes cambrées de sa taille, ondulant sous une fine tunique, ou qu'il trouvait çà et là dans l'air des émanations parfumées de ses vêtemens. Une circonstance inattendue lui apprit bientôt que son heureuse indépendance d'esprit et de cœur était perdue sans retour.

Il avait passé auprès de Sempronia une soirée délicieuse. Elle lui avait arraché l'aveu de sa passion. Jamais la douce rêverie, la joie folle, ne s'étaient succédé plus rapidement que ce soir-là sur la blanche figure de la matrone; jamais elle n'avait paru plus sensible aux tendres préoccupations de l'amour, plus honteuse des distractions involontaires qui égaraient à chaque instant sa pensée. Sans trop de présomption, l'officier devait croire que Sempronia souffrait comme lui, que l'imagination de sa belle aimée se fatiguait comme la sienne à poursuivre de ravissans fantômes, à creuser des espérances sans limites.

Il courut le lendemain à la rue des Toscans, impatient de revoir sa noble maîtresse. Une esclave lui annonça qu'au milieu de la nuit Sempronia avait fait atteler deux chevaux à son *rhéda*, et qu'elle avait quitté Rome accompagnée d'un seul gladiateur, sans laisser connaître ni où elle allait, ni combien de temps son absence durerait.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour le centurion. Ses yeux se couvrirent de ténèbres, sa voix expira sur ses lèvres. Il chancela, et, semblable à un homme pris de vertige, il alla tomber sur les degrés du temple des Lares, en murmurant :

— Partie ! partie ! Divinités infernales, anéantissez-moi !

Il resta longtemps sous le portique sacré. Au milieu du vide absolu que la fuite de Sempronia avait fait autour de lui, il cherchait une affection à laquelle il pût se rattacher, mais en vain. Tout ce qui nous plaît dans ce monde des réalités périssables, tout ce qui est pour l'homme ici-bas jouissance du cœur ou satisfaction des sens, la gloire, la fortune, l'amitié, le plaisir, le tranquille bonheur du foyer domestique, tous ces biens lui semblaient des illusions décolorées, de froides consolations pour d'impérissables regrets. Il n'avait pas encore sondé une à une les plaies qu'une séparation déchirante avait laissées dans son âme ; mais il ressentait une douleur immense, affreuse, une de ces douleurs qui pénètrent, ainsi qu'un jet de feu, jusque dans les profondeurs les plus intimes de notre être, et y tarissent les sources mêmes de la vie.

Il revint aux Esquilies la tête ardente, le corps agité de frissons. Daphné remarqua l'altération de ses traits et voulut en connaître la cause. Le centurion évita de répondre. Il courut s'enfermer dans sa chambre, et là il évoqua un à un tous ses souvenirs, afin de pénétrer les motifs qui avaient engagé Sempronia à s'éloigner de Rome, afin de bien apprécier la portée réelle d'une fuite que le sentiment du devoir, la colère, un caprice, le dédain peut-être, lui semblaient avoir conseillée. Mais un amant délaissé jugea-t-il jamais sainement la conduite de sa maîtresse ? Des mille considérations sérieuses ou frivoles par lesquelles une femme est susceptible de se laisser conduire, peut-on deviner celle qui, dans une circonstance donnée, a déterminé ses actes, quand on pèse ces considérations à la balance d'une passion désespérée ? Le malheureux jeune homme attribua d'abord la disparition de la matrone aux inspirations saintes de cette pudeur patricienne, déesse tutélaire de la république, qui avait au pied du mont Aventin un temple et des autels. Il chercha ensuite à s'expliquer pourquoi sa belle fugitive était partie sans lui adresser un mot d'adieu. Son cœur était trop ulcéré pour que le silence de Sempronia ne lui semblât pas une injure. Il se persuada que la cousine du dictateur de Lanuvium avait réservé à une esclave le soin de l'éconduire parce qu'il était pauvre, parce qu'il était né dans la classe la plus infime de la société.

Ces réflexions changèrent subitement le cours de ses idées. Il se prit lui-même en pitié d'avoir cru un instant à la vertu d'une matrone qui, comme tant d'autres, ne se distinguait sans doute de la courtisane que par sa fortune, son luxe et le prestige d'une brillante éducation. La gaîté de cette femme pendant leur dernière entrevue lui revint à la mémoire ; elle lui parut de l'ironie. Il s'étonna de n'avoir pas deviné à l'air parfois distrait de Sempronia, à l'embarras de son maintien, qu'elle méditait une cruelle vengeance contre le prolétaire qui osait mettre son avenir, son cœur, sa vie tout entière à ses pieds. Il sentit qu'il haïssait la matrone, qu'il affronterait volontiers la mort pour lui rendre insulte pour insulte et mépris pour mépris. Hélas ! cette haine qu'éprouvait le centurion était-elle autre chose qu'une aberration momentanée de son amour ?

La fièvre l'avait saisi. A chaque pulsation de ses artères les oreilles lui tintaient avec une sonorité assourdissante. Un fluide énervant, embrasé, l'enveloppait. Des gouttes de sueur froide perlaient sur son front. Il se coucha. Pendant deux jours il subit les tortures d'une violente agonie. Sa raison était absente, son imagination en délire n'enfantait qu'idées bizarres et rêves monstrueux. Les organes de la sensibilité fonctionnaient en lui avec une activité morbide capable d'en briser les ressorts, tandis qu'une invincible lassitude paralysait ses membres endoloris. C'est surtout dans ces moments de perturbation, où les forces vives de notre être, ayant perdu leur énergie, s'usent par leur mutuelle énergie, que se manifeste cette persistance du *moi*, cette action du *vitalisme*, que certaines écoles médicales défendent encore, suivant les traditions du moyen âge, contre le matérialisme grossier de notre temps. La robuste jeunesse de Rutuba triompha bientôt du mal qui le dévorait. Après de longues angoisses un sommeil tranquille vint le reposer. Penchée au chevet de son lit, Daphné écoutait la respiration libre et paisible de son frère ; elle observait avec bonheur son visage se ranimer, les contractions de la souffrance s'effacer une à une de sa bouche et de son front.

Le jeune officier l'embrassa en se réveillant. Quelques larmes brillaient dans ses yeux. Il pensait à Sempronia, non plus pour la maudire, mais pour appeler de tous ses vœux le moment fortuné où il lui serait donné de la revoir et de lui pardonner.

Dès qu'il eut pris ses vêtemens, il descendit chez Cruscellus. Rutuba détestait le tondeur, parce qu'il était le compagnon de plaisir de Gurgès ; mais il avait besoin en cette circonstance d'implorer le secours de son art.

Cruscellus, en simple tunique, était nonchalamment appuyé à l'un des chambranles de sa tonstrine, au milieu d'un grand étalage de miroirs, de plats à barbe et de petits couteaux, lorsqu'il aperçut son chaland.

Il l'accueillit d'un air mystérieux et railleur, qui étonna le centurion.

— Bonjour ! lui dit-il. Je vous attendais. Par Tisiphone, vous paraissez souffrir. Seriez-vous malade ? ajouta le barbier, dont l'œil curieux interrogeait celui de Rutuba.

— J'ai éprouvé un léger accès de fièvre, répondit le centurion.

— Tourmens d'amour, tourmens d'amour ! murmura Cruscellus. Asseyez-vous dans ce fauteuil, mon brave, j'ai de quoi vous guérir dans la poche de ma tunique. Comment faut-il vous raser ?

— Sans rien dire, répliqua sèchement l'officier.

— Vraiment ? Mais savez-vous, centurion, que vous seriez désespéré si je vous prenais au mot ?

Le tondeur aiguisa son meilleur rasoir, étendit un linge sur l'épaule de sa pratique et lui plaça un petit miroir dans la main.

— Comment se porte l'ami Gurgès ? poursuivit-il, tandis que son apprenti versait d'une main docile l'eau pure de Préneste dans un bassin. Ah ! pour le coup, nous allons vous faire une toilette distinguée : nous vous raserons, nous vous tondrons, nous vous épilerons, nous vous friserons.... rien n'y manquera.

— Cruscellus, dit le jeune homme, veuillez modérer votre zèle. Contentez-vous de me raser le plus promptement possible. J'ai ce matin des affaires pressées.

— Et je gagerais la plus belle chevelure de ma tonstrine, continua le barbier, contre un des toupets infâmes que fabrique Pilosus, l'écorcheur d'en face, que vous les négligerez toutes lorsque je vous aurai fait part.....

— De quoi ? voyons, interrompit brusquement le centurion.

— Jouez donc l'ignorance, rusé militaire ! repartit Cruscellus. Je ne suis pas votre dupe. N'existe-t-il nulle part dans Rome de jeune matrone qui s'intéresse à votre santé ?

— Je n'en connais pas.

— Oh ! oh ! fit le tondeur.

Il tira des plis de sa tunique une petite lettre dont un fil rouge entourait le papyrus, en examina la forme, et le montrant à Rutuba,

— Le sceau de cette lettre, poursuivit-il, représente les deux têtes réunies de Tibérius et de Caïus Gracchus. Ou je me trompe fort, ou ce cachet doit appartenir à quelque noble dame de la famille Sempronia.

— Et... ce papyrus... s'adresse à moi ? demanda l'officier.

— Précisément. Par le rasoir d'Actius Navius ! vous avez de belles connaissances dans l'aristocratie.

Le centurion s'élança sur Cruscellus.

— Donne, donne-moi cette lettre, tondeur ! s'écria-t-il.

— Ah ! vous avouez donc que l'auteur de ce billet ne vous est pas inconnu ? reprit Cruscellus. Ah ! vous n'exigez plus que je vous rase sans parler ? Allons ! voici votre correspondance. Asseyez-vous, maintenant, et prenez l'attitude d'un

homme sur qui l'on va procéder à une opération des plus graves, celle de la taille de sa barbe. Approche ici. Mystès; place le bassin sous le menton de ce guerrier.

Rutuba n'entendait plus le badinage de Cruscellus. Il avait ouvert d'une main tremblante le billet qui lui était adressé, et y lisait ces mots tracés à la hâte :

« Sempronia salue le centurion Marcus Rutuba. Des raisons que je vous expliquerai m'ont engagée à quitter ma maison du forum peu d'instans après votre dernière visite. Je demeure depuis deux jours dans une petite villa solitaire au milieu du bois sacré d'Egérie. Veuillez vous y rendre dès que ma lettre vous sera parvenue. Vous sortirez de Rome par la porte Capène, et suivrez la voie Appia jusqu'au sanctuaire de Mars. Là, vous quitterez la route. Le sentier qui suit le cours de l'Almo vous conduira jusqu'à mon habitation. Adieu. »

— Qui vous a remis cette lettre? dit Rutuba au tondeur quand il eut achevé sa lecture.

— La plus charmante petite esclave que j'aie vue de ma vie, répondit l'artiste. Je suis sûr que sa maîtresse est encore plus jolie.

— Vous l'avez arrêtée au passage? vous l'avez interrogée, ivrogne?

— Non. D'ailleurs j'ai le vin très discret. La jeune messagère ne savait comment arriver jusqu'à vous. Elle craignait d'entrer au temple de Libitine et de rencontrer, soit votre sœur, soit le vieux Gurgès.....

— Et dans son embarras...

— Elle s'est confiée à moi, à un père de famille réputé pour son coup de peigne et sa probité. A propos, ajouta le tondeur, il y a sans doute des choses mystérieuses sur ce morceau de papyrus?

— Rasez-moi, interrompit le centurion.

— Je me connais en style épistolaire, et je serais curieux de pouvoir apprécier, grammaticalement parlant, celui de la personne qui vous écrit.

— A l'œuvre! à l'œuvre! maître barbier, fit Rutuba, ou je cours de ce pas confier mon visage aux soins de votre rival Pilosus.

— Vous ne l'oseriez pas, repartit l'artiste. Inclinez un peu la tête à droite. . C'est très bien. Pilosus n'a pas dans sa trousse un seul rasoir qui soit digne de toucher votre glorieux menton Gurgès croirait se déshonorer s'il vidait une coupe avec lui.

— Hâtez-vous, Cruscellus, je vous en supplie.

— Je conçois votre impatience. Penchez la tête à gauche maintenant. Il vous tarde, heureux militaire, de répondre aux galanteries de votre charmante amie. Quelle barbe vous avez!... J'aurais dû la bien laver pour l'attendrir, suivant ce dicton vulgaire :

Barba benè lauta semi tonsa (1).

Attendez! j'aperçois encore tout à côté de votre oreille un poil qui a trompé ma vigilance... Il a disparu. Très bien! Vous voilà rasé comme un Scipion. Je vais vous coiffer maintenant.

— Merci, fit Rutuba.

— Comment! s'écria Cruscellus en saisissant le centurion à la tunique, vous êtes résolu à quitter ma boutique sans avoir essayé de ma frisure! Vous méprisez donc mon coup de peigne?

— Bien au contraire, excellent tondeur. J'estime infiniment vos talens, ce qui ne m'empêche pas de me séparer de vous sur l'heure, en vous souhaitant toutes sortes de prospérités.

En disant ces mots, Rutuba forçait le barbier à lâcher prise. Cruscellus, délaissé par son chaland, se mit sur le seuil de sa boutique, et quand il vit l'officier sortir à cheval de la maison de Gurgès, vêtu d'une tunique bleue, l'épaule gauche recouverte d'un manteau blanc brodé d'or, et le bras fièrement appuyé sur la hanche, il lui cria :

— Où allez-vous? Vous gagnez le temple d'Esculape, tandis qu'on vous attend au bois sacré d'Egérie!

(1) Barbe bien lavée, barbe à demi rasée.

Le centurion ne s'offensa nullement de la manière impolie dont Cruscellus pour contenter sa rancune d'artiste, proclamait en plein carrefour les faiblesses d'un homme que son coup de peigne n'avait pas séduit. Il ne songea pas même à lui reprocher d'avoir violé le secret de sa correspondance. Dès que la voix du tondeur fut parvenue à son oreille, il se retourna, salua Cruscellus de la main et rementa au grand trot la pente du mont Esquilin.

Le tondeur suivit un instant du regard le fils de Gurgès, dont le manteau ondoyait et resplendissait au soleil. Il ne rentra dans sa tonstrine qu'après l'avoir vu disparaître à l'angle de la rue.

— Va, jeune fou, dit-il alors en serrant son rasoir et ses linges, cours au rendez-vous de Sempronia : on entre facilement dans la villa du Val-d'Egérie, mais il faut être plus brave et surtout plus rusé que toi pour en sortir.

Cependant Rutuba, laissant à sa gauche le temple d'Esculape et son bois sacré, était sorti de la ville par la porte Esquiline. Dès qu'il eut dépassé l'aqueduc de Clodius, il lança son cheval au galop le long des cippes du *pomœrium* de Sylla. Il descendit rapidement la pente méridionale du Celius, traversa la voie Latine, et vint rejoindre la porte Capène, non loin du lieu où s'élevèrent plus tard les thermes d'Antonin Caracalla. Là, évitant la route Appia toujours encombrée de chars, de cortéges funèbres et de voyageurs, il prit la rue parallèle de Fabricius. Ses yeux cherchaient la coupole du sanctuaire de Mars. Il ne tarda pas à l'apercevoir parmi des arbres. Cet édifice marquait les limites du Val-d'Egérie. Le centurion approchait de la villa de sa maîtresse. Il ralentit sa course, et suivit tout pensif une avenue de peupliers, près de laquelle serpentaient les eaux paisibles de l'Almo.

Le vent d'ouest soufflait avec force; des nuages voyageaient à travers l'espace, et jetaient leurs ombres fuyantes sur l'étroit vallon que Rutuba parcourait. C'était une plaine aride, parsemée de chênes au tronc difforme, de touffes de lauriers-roses et d'églantiers. A droite du centurion s'inclinaient les dernières pentes du mont Aventin, que coupait transversalement une ligne formidable de murailles à tourelles. Des collines sans verdure ondulaient à sa gauche, et le bleu du ciel faisait vigoureusement ressortir les grandes formes de leurs mamelons cuivrés. Rutuba apercevait à une faible distance les arbres séculaires du bois sacré d'Egérie.

Il pénétra bientôt dans cette mystérieuse solitude où la nymphe apprit à Numa comment on civilise les peuples en leur inspirant l'amour de la justice et la crainte des dieux immortels.

L'aspect en était imposant, solennel, vraiment en harmonie avec les traditions mémorables qui s'y rattachaient. Le fleuve s'était précipité dans un abîme au fond duquel il mugissait. Les frênes, les yeuses, entrelaçant leurs branches, interceptaient les rayons du jour. Rutuba ne dirigeait sa marche qu'aux reflets incertains d'un coup de soleil qui traçait au loin à travers les broussailles un sillon de pourpre et d'or. Des bêtes fauves, que l'aspect d'un être humain chassait de leurs halliers, accouraient parfois jusqu'au bord de la route, allongeaient hors d'un buisson leurs têtes effrayées, puis s'enfuyaient dans l'obscurité. Une vague terreur troublait l'âme du centurion. Il chercha sous les plis de son manteau la poignée de son glaive, et sourit. N'imitait-il pas ces héros des épopées grecques dont la main agitait une épée, tandis qu'ils parcouraient les chemins peuplés d'ombres errantes qui mènent aux enfers? Il pressa le pas de sa monture et atteignit enfin la trouée lumineuse qu'il avait d'abord aperçue.

X.

UN BOUDOIR PARMI DES RUINES.

Une clairière s'offrit aux regards du centurion. Le sol en était jonché de ruines. Aux branches des arbres voisins le lierre, la clématite, la scolopendre, avaient suspendu leurs lianes, qui tantôt retombaient en spirale, et tantôt s'enla

çaient en festons. Le *pronaos*, ou portique d'un temple antique, était encore debout à l'extrémité du carrefour. Six grandes colonnes de forme conique, sans base, sans autre ornement que leurs cannelures, supportaient la masse imposante d'un entablement et d'une frise aux larges triglyphes, surmontés d'un fronton colossal. Les saillies énormes du monument, ses proportions cyclopéennes, ses blocs de travertin, qui semblaient défier le temps, lui donnaient un caractère imposant de grandeur et de vétusté. Cet antique débris des âges, laissé là sans doute par quelque colonie dorienne, que l'épée des Toscans avait repoussée des bords du Tibre, mariait admirablement sa couleur safranée au vert transparent, aux nuances argentées des mille végétations champêtres dont il était tapissé.

Tant de souvenirs pieux vivaient dans ce petit coin de terre, où Numa venait jadis écouter les leçons de la nymphe Égérie, qu'en le voyant, Rutuba se sentit pénétré de respect et de reconnaissance envers les dieux. Il sauta à bas de son cheval. Il s'avança tout ému à travers les décombres, pensant à la déesse, au sage de Cures, son disciple, au pontife-roi, qui fit revivre chez un peuple de bandits la paix et le bonheur des temps saturniens. O prodige! le centurion crut apercevoir une femme, semblable aux immortelles par la hauteur de sa taille et la dignité de son maintien, se diriger vers lui des profondeurs du bois. Les feuilles sèches ne gémissaient pas sous ses pieds ; le vent n'agitait plus le feuillage ; sa tunique blanche, négligemment drapée, glissait d'arbre en arbre sans éveiller le moindre bruit. Cette apparition gracieuse était bien la divinité tutélaire de Rutuba, celle qui répandait sur ses jours la joie et la tristesse, le plaisir et la douleur ; car, dès qu'il put distinguer ses traits, il reconnut Sempronia.

Il courut à sa rencontre. La matrone s'était arrêtée. Elle tendit au centurion une de ses mains, sur laquelle il appliqua ses lèvres, et tandis qu'il contemplait sa maîtresse avec des yeux avides,

— Vous avez reçu ma lettre? lui dit-elle. Je vous ai vraiment de la reconnaissance de ce que vous êtes venu passer quelques heures avec moi dans cette villa désolée.

— Je savais que le bonheur m'y attendait, murmura le jeune homme.

Il restait immobile devant Sempronia. Il semblait qu'une douce extase lui eût ravi la conscience de son être, que son âme tout entière eût passé dans son regard et dans sa voix. La matrone frappa, de ses doigts effilés, dans la paume de sa main. Un esclave parut et s'empara du cheval de Rutuba.

— Suivez-moi, centurion, reprit la noble cousine du dictateur de Lanuvium.

Ils traversèrent l'ancien péristyle du temple. L'herbe achevait de soulever et de détruire la brillante mosaïque du pavé. Les colonnes du portique de la *cella* gisaient à terre ; mais les pilastres qui accompagnaient ces colonnes subsistaient encore, à droite et à gauche du mur derrière lequel les fils de Dorus avaient caché, huit siècles auparavant, les mystères de leur dieu. Sempronia introduisit le centurion par une porte étroite, profonde, dans la retraite, digne d'inspirer le génie d'une sibylle, qu'elle appelait sa villa du bois sacré d'Égérie.

Mais Rutuba put bientôt se convaincre que sa maîtresse, même en réalisant ses fantaisies les plus folles conservait toujours cette intelligence des choses commodes et agréables qui saurait trouver l'emplacement d'un boudoir jusque sous les cryptes ténébreuses d'un hypogée. Il s'arrêta bientôt pour admirer les ornements de quatre antichambres symétriquement ouvertes, d'un côté sur le vestibule corinthien au milieu duquel il se trouvait, de l'autre sur les divers appartemens de la villa. La matrone souleva une portière devant lui, et il se trouva dans une chambre, riche à exciter l'envie d'une reine, voluptueuse à troubler la raison d'un stoïcien.

Au fond, un lit d'ivoire, chargé de fourrures et de coussins ; vis-à-vis, un divan où s'était reposée naguère Stratonice, l'épouse infidèle du roi de Pont ; sur deux étagères, restes précieux du mobilier de Jugurtha, des vases sculptés par Évandre, des murrhinites aux mille nuances de pourpre et d'azur, de ravissantes statuettes en airain de Corinthe, des jaspes d'une surprenante dimension ; puis, çà et là, des lyres grecques, des porphyres de Canope, des cristaux de Sidon, des fables de la molle Ionie, roulées dans leur étui de soie : telles étaient les merveilles que la matrone avait rassemblées dans sa maison du Val-d'Égérie.

Deux satyres soutenaient auprès de son lit un immense miroir d'argent, autour duquel serpentaient des lis formant candélabre. Sempronia, à son coucher de la veille, avait laissé des restes de bougie dans leurs fleurs de sardoine, rehaussées de filigrane d'or.

Dans cette chambre somptueuse, les fresques du plafond ne rappelaient qu'agréables souvenirs, que victoires obtenues par l'amour sur les hommes et sur les dieux. Un tapis d'Orient assourdissait les pas ; le demi-jour que répandait un vitrage de pierres spéculaires invitait au sommeil ; tout y était merveilleusement disposé pour charmer les yeux et flatter les sens.

— Qu'avez-vous fait depuis mon départ de Rome? demanda Sempronia au centurion.

— Il faut que le chagrin laisse bien peu de traces après lui, chère matrone, dit le fils de Gurgès, pour que je sois obligé de répondre à votre question.

— Vous avez souffert?

— Toutes les tortures qu'on peut endurer lorsqu'on aime et qu'on se voit abandonné, trahi!

— Oh! vous voilà bien, vous autres hommes, race égoïste et ingrate! repartit amèrement Sempronia. Vous abandonner, c'est vous trahir, alors même qu'on ne peut rester auprès de vous sans exposer sa fortune, sa réputation, sa vie!

— Quelque motif pressant vous a donc forcée de quitter précipitamment, au milieu de la nuit, votre maison du forum? reprit le centurion. Un ennemi pouvait vous atteindre! un danger vous menaçait!

— Vous osez me le demander! Mais demandez-moi plutôt quelle nécessité fatale m'a poussée à vous écrire, à vous appeler ici, dans cette villa déserte, moi, la femme d'un personnage consulaire, moi, la mère de deux enfans auxquels je dois de sages leçons, de nobles exemples! Savez-vous quel ennemi j'ai voulu fuir en partant de Rome?

Le centurion gardait le silence.

— C'est vous, poursuivit la matrone. Dieux immortels! Mais ce n'est pas vous seul que je redoute ; c'est une passion coupable, conseillère aux suggestions funestes, qui m'obsède et que je traîne partout avec moi.

— Puisse l'amour qui brûle mon cœur rayonner vers vous! dit le centurion, pénétrer dans votre âme et s'y reproduire, comme un flambeau s'allume à un autre flambeau!

Rutuba prononça ces mots d'une manière si touchante que Sempronia, en apparence émue jusqu'aux larmes, voulut bien cesser les récriminations que semblaient lui arracher ses terreurs et ses remords.

— Supplions plutôt la puissante Junon, reprit-elle, qu'elle me rende le joug du devoir léger, qu'elle me fasse ressembler à la mère des Gracques, à l'heureuse Cornélie.

— Il est une autre divinité moins jalouse, sous la protection de laquelle je voudrais vous placer, bien-aimée Sempronia, répliqua le centurion. Il me semble, ajouta-t-il en promenant ses regards sur les fresques de la voûte, que le culte de la mère des Jeux et des Ris ne vous est pas étranger.

— En effet, bien que la déesse fasse beaucoup parler d'elle, repartit la matrone.

Un sourire rasséréna sa figure, jusque-là pensive et sévère. La physionomie de Rutuba se ranima à ce sourire. Il sentit renaître en son âme l'espérance et la joie.

— Bah! répondit-il, Vulcain n'a pas été aussi malheureux que le prétendent nos poètes.

— Vous croyez?

— Je prends contre eux le parti de Vénus. Ces gens-là sont si médisans!

— Les peintres se rangent de leur avis.

— Quelle autorité... les peintres! .. Je soutiens que Vénus vaut mieux que sa réputation.

— Et vous seriez enchanté que je l'eusse pour patrone?

— Chère amie, répliqua le centurion, Vénus n'a jamais commis une faute que sa beauté, ses grâces ne lui aient fait pardonner. C'est un excellent modèle à suivre pour une femme, et mieux qu'une autre vous pouvez l'imiter.

— Prenez garde ! s'écria la matrone, vous oubliez une des circonstances atténuantes qui militent le plus en faveur de votre divinité.

— Et c'est....

— Son mari. Comment rester fidèle à un forgeron, laid, boiteux et qui a la sottise d'être... immortel ?

— En effet, un avocat qui plaiderait en faveur de Vénus ne devrait pas oublier Vulcain.

— Mais je n'ai pas de Vulcain à faire valoir, moi.

— Il est reconnu qu'un mari a toujours quelque ressemblance plus ou moins frappante avec Vulcain.

— Surtout quand son rival est un enfant de Mars, n'est-il pas vrai ? repartit gaîment Sempronia.

Elle resta un instant pensive. Ses longs cils noirs abaissés voilaient ses yeux ; puis, se ravisant,

— Changeons de discours, centurion, reprit-elle.

— Non, non, belle Sempronia, répliqua le jeune homme : la gaîté sied trop bien à votre figure, un sourire a trop de charmes sur vos lèvres. Vous vous brouillez décidément avec Junon-Juga ?

La matrone se leva, ouvrit la fenêtre, et appela le centurion auprès d'elle.

Il vint se placer à ses côtés.

Un paysage d'une incomparable beauté se déployait devant eux. Les grandes lignes architecturales du temple et les ruines quasi-cyclopéennes qu'elles dominaient en formaient le premier plan. Aux pieds des amans s'étendait le bois sacré d'Egérie, comme une plaine de verdure diversement nuancée. Par delà ils apercevaient la voie Latine, la voie Claudia, fuyant vers le sud-est parmi des arbres et des tombeaux ; à gauche, les maisons d'Alta-Semita dominant les hauteurs esquiliennes ; et la campagne de Rome, désert aux reflets de cuivre et de bronze, qui portait des lignes d'aqueducs sur chacune de ses ondulations.

— Que pensez-vous de ma retraite du Val-d'Egérie? demanda la matrone à Rutuba.

— Cet horizon me rappelle certaines parties de la Judée, où j'ai tenu garnison, répondit-il.

— Comment se nomme la ville que vous occupiez?

— Bethléem, pauvre bourgade, entourée d'une nature sauvage que la main des dieux semble avoir surprise et frappée d'immobilité au milieu de ses convulsions.

— Je pense que Vénus, votre divinité chérie, ne compte pas un grand nombre d'adorateurs parmi les Juifs de ce pays?

— Noble matrone, lit le centurion, Bethléem est une cité sainte, bien qu'elle ne connaisse pas la déesse qu'on honore au promontoire de Lilybée. De mystérieuses prophéties annoncent que le maître de l'univers naîtra bientôt dans ce petit village de cultivateurs et de bergers.

— Alors, nous devons attendre un dictateur de Bethléem, poursuivit Sempronia. Que vous êtes amusant ce soir, brave centurion !

— J'ai pourtant bonne envie d'être sérieux. Les traditions de l'Orient, voyez-vous, belle Sempronia, ne ressemblent guère aux fictions de nos poètes. Ce sont des croyances infiniment respectables, dont l'origine remonte au berceau même du genre humain.

— Vous rêvez debout, cher ami. La course que vous avez faite, de la rue aux Parfums jusqu'ici, vous aura creusé l'estomac. Voici l'heure à laquelle j'ai coutume de prendre un léger repas : voulez-vous le partager?

— J'accepte votre invitation avec d'autant plus de plaisir, repartit le jeune homme, que depuis votre départ de Rome j'ai fait ample provision d'appétit.

— Mettez-vous à table, ajouta la matrone.

Rutuba quitta la fenêtre, et s'arrêta stupéfait devant un guéridon, chargé d'un couvert splendide, qui avait surgi spontanément du sol, et occupait le centre de l'appartement.

En voyant l'air étonné du centurion, Sempronia se prit à rire.

— Ah ! vous pensiez, dit-elle, qu'il ne s'opérait de prodiges qu'en Asie? Vous aviez donc oublié que nous foulons aux pieds une terre non moins favorisée du ciel que Bethléem ?

— Je sais que vous êtes le bon génie de ces lieux, chère matrone, répondit le jeune homme, et que vous aimez à y opérer des merveilles, suivant les traditions de votre devancière, la nymphe Egérie.

— Celles qui vous ont causé un instant de surprise sont dues au talent de Thimbron, mon cuisinier. Le bonhomme a de grandes prétentions. Il s'est attribué le nom du plus célèbre artiste en ragoûts que la Grèce ait possédé. Nous allons juger de son talent.

La dame et son hôte s'assirent aussitôt sur des pliants. Un flamine, un salien même, eussent échangé volontiers leur souper contre l'exquise collation qu'on leur avait servie. C'étaient des huîtres de Tarente, des sardines, des œufs frais, entremêlés de dattes, de figues, d'olives confites dans la saumure, et de raves qui exhalaient encore l'âcre parfum du vinaigre dans lequel on les avait trempées. Un pâté de becfigues, un surmulet du Tibre, un faisan nourri dans les volières du Val-d'Egérie, des légumes rares, des gâteaux de sésame et de miel formaient la portion substantielle du repas. Sempronia n'avait pas oublié qu'elle aurait pour convive un jeune officier auquel, sauf les cas extraordinaires, l'amour n'ôtait pas l'appétit. A peine eut-il attaqué les huîtres, qu'elle prit un vase de grès à ventre large, à col étroit, et sans essuyer l'honorable poussière qui le recouvrait,

— Armez-vous de votre calice, Rutuba, dit-elle : voici un vieux vin auquel je vous prie de faire un accueil bienveillant.

Le centurion goûta le vin, et, replaçant son verre sur la table,

— La presqu'île de Phallène en Macédoine, répondit-il, a pu seule fournir une liqueur pareille.

— C'est en effet du vin de Mendé. Il paraît que vous avez utilisé en plus d'une manière vos campagnes d'Orient, centurion ?

— Notre général n'assemblait jamais son conseil sans nous offrir quelques bouteilles de ce nectar, afin d'inspirer nos délibérations.

— Vous assistiez aux conseils de Pompée ?

— Oui, chère Sempronia, en qualité de premier centurion de ma légion.

— En ce cas, rendez un nouvel hommage à Bacchus, protecteur de vos armes, et livrons un combat acharné à ce pâté de bec-figues, qui m'a l'air d'être excellent.

Le pâté et les autres chefs-d'œuvre de Thimbron essuyèrent une vigoureuse attaque de la part du jeune homme et de sa maîtresse. L'un profitait de la gaîté du repas pour franchir la distance qui le séparait de l'illustre matrone ; celle-ci oubliait volontiers son orgueil vis-à-vis d'un militaire aimable qui avait porté l'aigle de la dixième légion, et souvent échangeait son calice, sous la tente même du grand Pompée, avec les héritiers futurs des plus beaux noms de l'Italie.

Les deux convives étaient devenus excellents amis, lorqu'un signe de Sempronia fit disparaître la table, que les friandises du dessert remplacèrent aussitôt.

Le centurion ne se rappelait déjà plus son indisposition de la veille, tant l'homme est oublieux de ses maux ! Toutes les plaies de son cœur s'étaient fermées depuis qu'il respirait l'air du Val-d'Egérie. Dans ce boudoir enchanté qu'habitait Sempronia, au milieu de ces meubles, témoins discrets des mystères de sa vie de jolie femme, près du miroir où elle contemplait ses grâces, du divan sur lequel, à demi couchée, elle aimait à lire quelque roman de la molle Ionie ; du lit dont ses membres fatigués pressaient vers le soir les coussins de soie, le fils de Gurgès ne songeait qu'à jouir de l'existence à deux, si paisible, si bonne, si pleine de délices, que lui faisait pour un moment la providence des dieux.

— Centurion, lui dit la matrone, nous avons fait une collation dans l'enceinte d'un temple grec ; nous avons bu des vins de Grèce ; nous avons mangé la cuisine d'un artiste grec : vous plaît-il que nous terminions notre repas à la façon des Grecs?

— Volontiers, répondit le jeune homme. Ils parlent philo-

sophie avant de quitter la table. Hé bien! causons philosophie, belle Sempronia.

— Non, non. Laissons aux sophistes les dissertations ridicules. Dites-moi plutôt un des airs nationaux des peuples de l'Orient.

— Alors vous désirez que j'achève mon souper comme un Grec... qui chante?

— Précisément.

— Mais qui chante mal.

— Si vous ne pouvez autrement, soit.

— Je m'empresse de satisfaire votre désir.

Rutuba prit une lyre à sept cordes, l'accorda sur le mode hypodarien, et, de sa voix pleine et vibrante, il entonna un chant guerrier. La matrone écoutait avec recueillement cette mélopée simple, grave, vraiment digne des temps antiques, dont la grande facture musicale s'accordait merveilleusement avec de sublimes paroles, avec de nobles et généreuses pensées. Ce n'était pas une femme ordinaire que la cousine du dictateur de Lanuvium. Imbue de tous les vices, capable de tous les crimes, elle n'en possédait pas moins l'intelligence de ce qui est beau, soit dans la religion, soit dans les arts. L'éloquente mélodie dont Rutuba s'était fait l'interprète la frappait d'admiration. Chose étrange! la belle courtisane du forum, dont la vie n'était que plaisirs, coquetterie, intrigues frivoles et souvent coupables, ressentit un instant l'ivresse des batailles. Elle comprit le bonheur de mourir pour son pays.

— Quel est ce chant? demanda-t-elle au centurion quand il eut déposé sa lyre.

— C'est l'hymne que disaient les jeunes Spartiates en allant au combat.

— L'hymne de Léonidas aux Thermopyles?

— Peut-être.

— Dans ce cas l'œuvre du poète, ajouta la matrone, fut vraiment digne d'inspirer le dévoûment du héros.

Sur l'invitation de Rutuba, elle prit elle même une cithare, et préluda par quelques arpéges rapides en musicienne consommée.

Elle s'était mise sur un divan. Rutuba pouvait admirer les fraîches circonvolutions de son col, tandis qu'elle murmurait, la tête penchée en arrière, quelques sons inintelligibles, comme un artiste qui cherche des modulations oubliées. Sa lyre, incrustée d'ébène, ajoutait à l'éclat des mains qui l'effleuraient. Sur son genou gauche brillait l'agrafe de rubis dont les dames romaines se servaient ordinairement pour relever les bords de leur tunique. La jambe parfaitement modelée de Sempronia se dessinait au milieu des draperies de ses vêtemens, chaussée d'une bottine rouge d'une petitesse et d'une élégance infinies.

La matrone raconta d'abord les tourmens, les espérances et les déceptions de l'amour. Sa voix avait de belles notes de contralto auxquelles l'harmonie lydienne, aux pathétiques accords, prêtait un charme puissant. Le centurion, captivé, ne perdait pas une seule des paroles de Sempronia, car elles traduisaient en langage harmonieux ses plus chères, ses plus tristes pensées. Tout à coup, le regard de l'habile sirène s'alluma, ses joues se colorèrent, sa voix parcourut rapidement une gamme ascendante et attaqua les sons les plus élevés de l'échelle musicale, emportée par ce rhythme fougueux de l'iambe, dont Archiloque fut l'inventeur. Ce n'étaient plus les émotions d'un amour tranquille qu'elle cherchait à décrire, mais le délire et l'ivresse insensée du plaisir. Semblable à une prêtresse de Bacchus qu'agitent les fureurs du dithyrambe, tantôt elle filait des trilles rapides, aigus, déchirans, et tantôt elle jetait çà et là, par bribes, de suaves mélodies, qu'elle laissait inachevées. La fatigue enfin parut la gagner. L'éclat de ses yeux se voila; une subite innervation vint alanguir ses sens; elle murmura encore une poesie lascive, et sa voix s'éteignit dans un soupir.

Ses chants avaient cessé, et le centurion l'écoutait encore. Les traits contractés du jeune homme, sa respiration haletante, son front couvert d'une moiteur légère, trahissaient le trouble de son âme. A la voix de Sempronia, aux accens efféminés de sa cithare, toutes les souffrances du fils de Gurgès s'étaient renouvelées.

La matrone s'approcha de lui, et appuyant familièrement la main sur son épaule,

— Il me semble, lui dit-elle, que vous oubliez de m'applaudir?

— Belle Sempronia, répondit le centurion, que ne comprenez-vous l'amour aussi parfaitement que vous en parlez le langage! Rien ne manquerait alors à vos perfections.

— Croyez-vous donc que le bonheur d'aimer soit au-dessus de mon intelligence? répliqua la matrone. Par Vénus! je ne pensais pas, en vous appelant au Val-d'Egérie, trouver en vous un juge aussi sévère. Mais il se fait tard, ajouta-t-elle; le soleil baisse à l'horizon, il est temps de nous séparer.

A ce mot de séparation, Rutuba jeta sur Sempronia un regard plein de tristesse.

La matrone en comprit la signification, et voulant consoler son hôte,

— Demain, si la fatigue d'un second voyage ne vous rebute pas, reprit-elle, vous me retrouverez ici. Dois-je vous attendre, centurion?

— Oui, murmura le jeune homme.

— Descendons, poursuivit Sempronia.

Elle conduisit son amant par un étroit sentier jusqu'à la voix d'Ostie, et, lui montrant de loin le temple de Diane Aventine,

—Dans un quart d'heure, lui dit-elle, vous aurez atteint les murs de Rome. Cher Rutuba, que les dieux vous protégent! au revoir!

Le centurion la remercia avec effusion de son hospitalité, balbutia un tendre adieu, sauta sur son cheval et s'éloigna.

— Par Vénus Erycine! s'écria la cousine du dictateur de Lanuvium quand elle fut rentrée dans son appartement, le protégé de Sergius n'est pas aussi rustre que je l'aurais cru. Allons! ajouta-t-elle en bâillant, encore deux jours d'ennui, et notre parti comptera un soutien de plus. Quand je lui aurai mis un poignard à la main, il le tiendra convenablement, j'en suis persuadée.

XI.

UNE ÉLÉGIE DE CATULLE.

Le fils de Gurgès s'était livré sans défense aux artifices de Sempronia. Plus cet homme avait d'énergie et plus il glissait rapidement sur la pente dangereuse où l'entraînait la matrone. A la suite de son premier voyage au Val-d'Egérie, il passa trois journées entières auprès d'elle, oubliant tout, sa sœur, Lélius, son père, et le jeune orfévre qu'il avait tant aimé et qu'il abandonnait dans le malheur. Pouvait-il se rappeler son ami, sa famille, dans l'état d'ivresse incessante où sa passion l'avait plongé? Dès le matin il accourait au bois sacré d'Egérie. Sempronia l'y attendait. Ils parcouraient ensemble d'ombreuses solitudes; ils promenaient dans de frais sentiers leur douce indolence; ils s'asseyaient aux bords de l'Almo, échangeant au murmure des eaux de tendres sermens d'amour. Puis, quand les ardeurs du soleil leur devenaient incommodes, ils rentraient dans la villa de la matrone pour lire ensemble les chefs-d'œuvre de la Grèce, et quelquefois une de ces fables milésiennes, rehaussées de peintures, que la corruption romaine recherchait alors avec une folle ardeur. Le bonheur que la fuite de Sempronia lui avait un instant ravi, le centurion l'avait retrouvé, mais plus pur et plus parfait qu'auparavant.

Oh! s'il eût été moins aveugle; s'il eût pu sonder, lorsqu'il se trouvait seul, vers le soir, dans sa pauvre chambre des Esquilies, le vide affreux que l'absence de Sempronia faisait dans son âme; s'il eût réfléchi que toutes ses affections lui échappaient, que tous les ressorts de sa vie intellectuelle et morale se relâchaient à la fois, qu'il n'existait déjà plus que pour aimer une femme coquette, égoïste, capricieuse, il eût frémi, il se fût détourné peut-être de l'abîme ouvert sous ses

pas. Mais sa raison n'était que ténèbres, et il faut raisonner pour craindre et se repentir.

Le sénateur Varguntéius avait invité à souper, pour le III des nones d'octobre (5 octobre), une société nombreuse dont Sempronia faisait partie. Il voulait acquitter une dette contractée cinq jours auparavant dans un pari malheureux. L'épouse de Junius Brutus ayant tenu pour lui contre Amaryllis, noble dame syracusaine, devait se libérer aussi en donnant une fête. L'intention de la matrone était d'unir les deux soirées, celle de Varguntéius et la sienne, en adressant vers la fin du repas une invitation collective à tous les convives du sénateur.

Ce jour-là donc, Sempronia congédia son amant plus tôt qu'à l'ordinaire et rentra dans Rome avant que la nuit fût tombée.

De son côté le centurion regagna la maison paternelle et y soupa en famille, à la grande joie de Gurgès et de Daphné, que ses absences continuelles inquiétaient. Le soir venu, ne sachant que faire de son temps, il descendit au forum. La distance était courte de la place publique à la voie des Toscans. Rutuba s'achemina sans y penser vers le temple d'Ops, et se trouva bientôt vis-à-vis la maison de sa bien-aimée.

Il se promena de long en large, comptant saluer la matrone quand elle se rendrait en litière chez Varguntéius.

Après une heure d'attente inutile, Rutuba crut entendre au fond du vestibule, où s'assemblaient chaque matin les nombreux cliens de Junius Brutus, une voix qui murmurait des mots plaintifs.

Il s'approcha de la porte et aperçut un jeune homme très élégamment vêtu, qui, debout près du seuil, récitait une élégie.

Heureux celui qui près de toi soupire (1),

chantait l'inconnu,

Qui sur lui seul attire ces beaux yeux,
Ce doux accent et ce tendre sourire.
Il est égal aux dieux!

En prononçant ce dernier vers, le chanteur se tourna du côté de Rutuba, et le salua d'un geste théâtral.

Ce musicien malencontreux n'était autre que Fulvius, l'ennemi, le rival dont Manlius Torquatus avait raconté les méfaits en présence de Clodius et de Tertia pendant leur visite à Cicéron. Les belles qualités de Fulvius et ses bonnes fortunes avaient excité contre lui la jalousie de tous les patriciens de Rome. C'était un charmant cavalier, un danseur infatigable. Il avait beaucoup de succès auprès des femmes, buvait comme un salien, ferraillait comme un gladiateur, et ne craignait pas un athlète dans l'exercice du pugilat. Les aventures innombrables dont il avait été le héros l'avaient mis en relation avec une foule de personnes d'un commerce facile et agréable. Il connaissait tous les maîtres d'armes de Rome, tous les bandits des ports du Tibre, toutes les empoisonneuses, tous les maquignons et toutes les marchandes de bouquets. Ruiner des veuves, désespérer des maris, hanter les tripots, battre les esclaves publics et tendre des piéges à l'avarice de son père, telles étaient ses principales occupapations.

Dès qu'il eut salué le centurion, celui-ci s'inclina légèrement, et croisant les bras sur sa poitrine.

— A quelle personne adressez-vous ces strophes? demanda-t-il.

— A la belle maîtresse de ces lieux, qui, par ma foi, ne s'en inquiète guère, répondit le chanteur.

— Vous aimez donc Sempronia?

— Peut-être.

— Comment, peut-être!

— C'est que j'aime une foule de jolies femmes, voyez-vous.

— Mais l'épouse de Junius Brutus est sans doute au premier rang de vos affections?

— Allons! vous exagérez, l'ami. Sempronia, soit dit entre nous, a dépassé la trentaine. Or, six lustres sont un âge que l'amour se plaît à respecter.

— Et la matrone répond-elle à l'attachement que vous lui témoignez? dit Rutuba, dont le cœur se gonflait de jalousie.

— Quant à cela, je n'en sais rien, absolument rien, répliqua Fulvius. Mais c'est probable, ajouta-t-il en arrangeant les draperies de son manteau.

— Vous avez des raisons de le croire?

— Beaucoup de raisons.

— Voulez-vous me les confier?

— Je ne me les rappelle pas. Mais écoutez donc la seconde strophe de mon élégie. Par Apollon! c'est divin.

Et Fulvius se remit à chanter :

De veine en veine une subtile flamme
Court dans mon sein sitôt que je te vois;
Et dans le trouble où s'égare mon âme,
Je demeure sans voix.

— Que vous en semble? reprit-il. Cultivons-nous un peu la poésie?

— Laissons là vos vers, dit le centurion, et veuillez m'entendre : moi aussi j'aime Sempronia, mais d'un amour différend du vôtre...

— D'un amour sérieux?

— Profond, irrésistible, pour lequel je sacrifierais tout, mon repos, ma liberté, ma vie!

— Je connais ces amours-là, interrompit Fulvius. Après?

— Et personne, tant que je vivrai, continua le centurion, ne viendra sans péril soupirer d'élégies à la porte de cette maison.

— Hein? que dites-vous? on ne pourra plus chanter ici de vers sans se brouiller avec vous?

— Précisément.

— Ce qui signifie, en d'autres termes, poursuivit gaiement le jeune fou, que vous déclarez la guerre à quiconque osera tendre des piéges à la vertu de cette chère Sempronia.

— Vous m'avez parfaitement compris, dit l'officier.

Fulvius regarda son interlocuteur d'un air stupéfait. Puis, quand il se fut assuré que Rutuba parlait sérieusement, il partit d'un éclat de rire immodéré qui retentit aux deux extrémités de la rue des Toscans.

Fulvius riait de si bon cœur que le centurion n'eut pas le courage de le maltraiter.

— Je jure par toutes les furies de l'enfer, s'écria-t-il, que j'éventrerai le premier coquin de votre espèce que je surprendrai rôdant le soir autour de ce logis.

— Mais, très cher, répondit Fulvius après avoir donné un libre cours à son hilarité, vous allez plonger le sénat tout entier dans le deuil.

— Pourquoi cela?

— Quelle sotte question! murmura le jeune homme en hochant la tête. — Au fait, poursuivit-il, quoiqu'un peu brutal, vous ne m'avez pas l'air d'un mauvais garçon... Je vous dirai quelques vérités utiles; gagnons la rue.

Les deux rivaux sortirent du vestibule. Fulvius passa un bras sous celui du centurion, et reprit :

— En m'attribuant l'élégie que vous avez entendue, j'ai commis un mensonge infâme.

— Bien. Cela m'importe peu.

— Je suis allé dernièrement à Sirmium chez un jeune chevalier, riche, bien fait, charmant et doué d'un talent poétique incroyable. Il se nomme Catulle. Le connaissez-vous?

— Pas le moins du monde.

— Les invités étaient au nombre de huit, tous fils de famille, tous joyeux compagnons. Catulle nous a fait pendant huit jours une chère excellente. Il a traduit pour nous une élégie de Sapho, laquelle est aujourd'hui fort à la mode. Je l'ai chantée à la porte de Sempronia, que je connais beaucoup. Foi de patricien! c'est une politesse dont je ne pouvais me dispenser...

— Voilà tous les renseignements *utiles* que vous avez à me donner?

(1) Catulle, imitation de Sapho, traduction de M. l'abbé Delille.

— Ah ! j'oubliais la chose essentielle, répondit Fulvius. Très cher, bien sûr vous avez commis quelque grand crime.

L'étourdi prononça ces mots avec l'assurance d'un homme profondément convaincu.

— Vous avez au moins déserté votre aigle en présence de l'ennemi, poursuivit-il.

— Comment dites-vous cela? interrompit le centurion.

— Mettons que vous ayez seulement volé de nuit les dieux Lares de votre voisin.

— Si vous n'étiez pas ou ivre ou fou... murmura dédaigneusement l'officier.

— N'auriez-vous pas plutôt pénétré sous des habits de femme dans le lieu où l'on célébrait les mystères de la Bonne-Déesse? continua Fulvius. Allons, un peu de franchise, mon bon ami. Avouez-le : vous avez été curieux de joindre vos faibles hommages à ceux que les dames romaines rendent à la mère des hommes et des dieux ?

En exhortant ainsi Rutuba à se reconnaître coupable, Fulvius imitait à ravir le ton patelin d'un préteur qui interroge un criminel.

Rutuba ne put s'empêcher de sourire.

— Par les cinq cent mille démons qui s'occupent d'inspirer les sibylles, les ivrognes et les poètes, reprit-il, comment avez-vous pu concevoir une si mauvaise idée de moi ?

— Hélas ! quand je vous sais voué à une garde plus difficile que celle de la toison d'or elle-même.

— Quelle garde?

— N'avez-vous pas résolu de tenir les trois ordres de l'Etat à une distance respectueuse de l'épouse de D. Junius Brutus ?

— Hé bien ?

— Hé bien ! mon brave, j'aimerais mieux remplir le tonneau des Danaïdes, rouler le rocher de Sisyphe, tourner la roue d'Ixion, que surveiller la vertu de Sempronia. Pour avoir formé un projet semblable, il faut que vous soyez abandonné des immortels.

Cela dit, Fulvius salua son interlocuteur d'un air goguenard et s'esquiva.

XII.

UNE NUIT D'ORAGE AU BOIS SACRÉ D'ÉGÉRIE.

Le dernier sarcasme que Fulvius venait de lancer au centurion l'avait frappé au cœur si rapidement, si juste, que Rutuba, déconcerté, ne songea pas même à inquiéter l'impertinent dans sa retraite. L'aplomb imperturbable de cet inconnu, ses façons aristocratiques, les allures paradoxales de sa conversation, avaient dérouté l'inexpérience de l'officier. Dès qu'il fut seul au milieu de la rue des Toscans, il ne put s'empêcher de comparer son amour dévoué, respectueux, exclusif, pour une femme qui peut-être en était indigne, à la fatuité superbe, au septicisme libertin de Fulvius. Avouons-le, il se trouva ridicule. Il rougit vis-à-vis de lui-même d'avoir conservé jusqu'à vingt ans les ardentes passions de l'adolescence, comme si le cœur de l'homme ne vieillissait pas toujours assez tôt. En un mot, le brave et loyal soldat des armées d'Orient regretta de ne pouvoir imiter la roueric précoce d'un jeune étourdi qui n'avait pas le sens commun, la chose était certaine, mais qui passait gaiment sa vie à courtiser toutes les femmes sans se risquer jamais à les aimer.

Dans la situation d'esprit où se trouvait le centurion, il eût été surprenant qu'il ne rendît pas Sempronia responsable de la façon cavalière dont Fulvius avait traité la réputation de la matrone. Rutuba ignorait la chronique scandaleuse des grandes familles de Rome, que son chanteur d'élégies semblait au contraire connaître parfaitement. Il ne pouvait donc opposer que le doute aux accusations de Fulvius. Or, douter ici, c'était concevoir la probabilité d'une horrible perfidie. En effet, si la belle recluse du Val-d'Égérie cachait sous les dehors d'une brillante éducation les habitudes éhontées de la courtisane, pourquoi ce respect du devoir, ces craintes et ces remords qu'elle ne cessait d'opposer à l'amour du centurion? Après avoir étudié la galanterie patricienne dans toutes ses nuances, désirait-elle soumettre à l'analyse les passions d'un cœur plébéien? Fatiguée du vice qui dégrade, voulait-elle, simplement pour se réhabiliter à ses propres yeux, se couvrir un instant du masque de la vertu, résister au lieu de poursuivre, en un mot singer Lucrèce après avoir imité Phryné? L'idée qu'il n'avait fait qu'amuser Sempronia dans sa lassitude, que subir peut-être la réaction des mépris qu'elle essuyait sur le déclin de sa jeunesse, causa au fils de Gurgès une violente colère. Il ne supposa point qu'en lui résistant la matrone eût eu l'intention de se concilier l'estime d'un homme sincèrement aimé. Il se sentait froissé dans son orgueil, trahi dans son amour; il se promit d'avoir au plus tôt avec la matrone une explication définitive qui servit de règle à leurs rapports à venir.

Une litière, portée par huit esclaves cappadociens, s'était arrêtée rue de Scaurus, devant un somptueux hôtel. Il était deux heures du matin. Il faisait une nuit sombre et chargée d'orage. La porte de la maison s'ouvrit. Une vive lumière jaillit de l'intérieur en divergeant sur le pavé du vestibule. Une femme sortit, monta dans la litière, et les porteurs se mirent aussitôt en marche en descendant vers le forum.

Deux guides, munis de torches de résine, les précédaient. En arrière du cortége marchaient trois gladiateurs armés. On arriva sur la place publique. Les ténèbres qui la couvraient étaient si profondes qu'on n'en distinguait ni les monumens ni les innombrables statues. A peine la masse énorme du mont Capitolin se dessinait-elle dans l'obscurité. Au sommet de la montagne éternelle brillait une lampe sous un portique de marbre. Elle éclairait l'entrée du temple de Jupiter. Un homme couvert d'un manteau sortit bientôt d'une ruelle, vint se placer près de la litière et la suivit.

Ainsi augmenté d'une personne, le cortége passa devant le temple de Castor et devant celui de Vesta, dont les vieilles façades, à la lueur des torches, sortirent de l'ombre pour s'effacer aussitôt. Il prit la voie Neuve, tourna le pied du mont Palatin, traversa le petit ruisseau appelé *Aqua Cabra* près du temple de Mercure, suivit les rues du Triaire et de la Piscine publique et atteignit enfin la voie d'Ardée.

Il s'avança sur le chemin de l'antique ville de Danaé et de Turnus, jusqu'à ce qu'il eut atteint le fleuve de d'Almo, aujourd'hui Marana. Il prit alors un sentier jonché de feuilles sèches, hérissé de broussailles, qui s'ouvrait au milieu d'un bois. Les hiboux et les chouettes, seuls habitans de ces tristes lieux, se cachaient en criant dans le tronc des arbres. Des chauves-souris effleuraient en voltigent la flamme rouge des flambeaux. Plusieurs des esclaves de la noble dame qui faisait cette course nocturne, baisèrent respectueusement les *abraxas*, ou figures cabalistiques, suspendues à leur col. La superstition, à cette époque, avait déjà ses légendes et ses amulettes. Or, les souvenirs que rappelait cette forêt séculaire n'étaient pas rassurans, car on la nommait le bois sacré d'Égérie.

Après avoir marché durant un quart d'heure, esclaves et gladiateurs atteignirent une clairière. Surprises, pour ainsi dire, dans la nuit qui les enveloppait, par les clartés vacillantes des flambeaux, les grandes formes du temple dorien que nous avons décrit dans notre avant-dernier chapitre, se profilèrent aux yeux des voyageurs. Le tonnerre grondait au loin à l'horizon. De larges gouttes de pluie commençaient à tomber. Le vent du midi tourbillonnait dans les portiques du temple, sifflait autour des colonnes, et froissait les arbustes accrochés à l'entablement cyclopéen qu'elles supportaient. L'immense ruine était pleine de gémissemens.

Les Cappadociens traversèrent l'ancien péristyle du temple. Leur maîtresse s'élança de sa litière. Un instant après, le centurion Rutuba et l'épouse de Junius Brutus Penus se trouvèrent l'un vis-à-vis de l'autre dans la chambre où nous les avons vus déjà.

Sempronia portait un costume qui faisait ressortir merveilleusement sa beauté : une tunique en laine transparente et un surtout de soie noire, autour duquel serpentait un rameau de vigne en broderie. Deux ouvertures, pratiquées à ce sur-

tout, donnaient passage à ses bras, dont l'éclatante blancheur, les contours frais et résistans se dessinaient à ravir sur le velouté du satin. Ses cheveux retombaient en longues boucles sur ses épaules. Deux bracelets de perles brillaient à ses poignets. Ses doigts étaient chargés de bagues. Elle était chaussée de petits souliers, propres à la danse, faits de ce cuir blanc et souple qu'on nommait *aluta*.

En entrant dans sa chambre, la matrone, sans prendre garde à Rutuba, se plaça devant son miroir, s'y contempla en souriant et se débarrassa de son manteau.

La fenêtre de l'appartement était ouverte. De rapides éclairs illuminaient de temps à autre et parcouraient de leurs rayonnemens de feu le paysage qu'elle dominait : aqueducs, groupes de maisons lointaines, plaine aride parsemée d'arbres et de tombeaux. Le bruit du tonnerre se rapprochait; la pluie frappait le feuillage du bois à coups pressés. Au milieu de la tempête, on eut dit que la chambre de Sempronia était un asile inviolable que s'était choisi de préférence le génie du bonheur et de la paix.

Debout à côté de la matrone, Rutuba suivait des yeux chacun de ses mouvemens. L'éclat de cette beauté surhumaine, dont il pouvait deviner les formes à travers la gaze qui les recouvrait sans les cacher, l'éblouissait. Il sentait s'évanouir ses ressentimens, son cœur se fondre, une innervation douloureuse anéantir ses forces. Il demandait en vain à sa raison une de ces plaintes amères que son entretien avec Fulvius aurait dû lui inspirer.

— Sempronia, dit-il enfin, vous m'avez révélé depuis quelques jours tout un monde de bonheur que j'ignorais.

La matrone, de ses blanches mains, reconstruisait l'édifice de sa coiffure, que la danse avait dérangé.

— Ah! c'est vous, Rutuba, répondit-elle; je ne vous apercevais pas.

— Mais vous m'avez fait connaître aussi des souffrances que je n'avais jamais éprouvées, poursuivit le centurion.

— Qu'avez-vous donc? demanda l'épouse de J. Brutus.

Et elle détachait nonchalamment les agrafes de son bracelet et de son collier.

— Je suis allé à la rue des Toscans ce soir, reprit l'officier; un homme chantait une élégie à la porte de votre maison.

— Bon! un patricien sans argent qui ne savait que faire de sa soirée.

— Et faut-il vous répéter ce que m'a dit cet homme?

— Je n'y vois pas d'inconvénient.

— Il m'a dit qu'il aimerait mieux remplir le tonneau des Danaïdes, rouler le rocher de Sisyphe ou tourner la roue d'Ixion que surveiller votre vertu.

— L'impertinent! murmura la matrone en riant et en jetant sur un guéridon l'écrin dans lequel elle avait placé ses bijoux.

— Mais, poursuivit le centurion, je connais trop la digne épouse de J. Brutus Pœnus, pour ajouter foi à de pareilles calomnies.

— Heu! mon cher, en ce monde, il ne faut rien préjuger.

Le fils de Gurgès avait pensé que Sempronia chercherait à cacher sa jalousie par des moyens plus ou moins ingénieux. Le doute effronté qu'elle manifestait sur sa propre vertu déconcerta tous ses calculs.

Sa colère, un instant assoupie, se réveilla. Il se contint pourtant parce qu'il se sentait aux prises avec une femme adroite, violente au besoin, qu'il ne pourrait amener à une explication sérieuse qu'à force de ruse et de sang-froid.

— Belle Sempronia, reprit-il, vous vous rendez justice. Vous ne souffririez pas qu'un ami se portât garant de votre moralité, et vous faites preuve en ceci d'une rare délicatesse. Mais pourquoi n'avez-vous d'indifférence que pour moi?

— C'est mon secret, répondit la matrone.

— Me croyez-vous d'humeur à jouer un rôle ridicule?

— Je ne vous connais pas assez pour avoir une opinion faite à ce sujet; mais je puis vous indiquer un moyen facile d'éviter le désagrément que vous craignez.

— Quel est ce moyen, je vous prie?

— Retournez à Rome et ne revenez plus.

— Le conseil que vous me donnez est bon à suivre, noble matrone, repartit le centurion, sauf une légère difficulté. Vous m'avez inspiré une passion jalouse, impérieuse, que les obstacles ont irritée, et que vos dédains changeraient facilement en haine; une passion qui, à cette heure même, tandis que je vous parle, me crie.....

Rutuba hésitait à continuer.

— Achevez donc, dit la matrone impatientée. Que vous crie votre passion?

— De vous tuer, répondit le centurion.

— La chose est bonne à savoir, dit Sempronia.

Elle s'assit et s'accouda sur la table de marbre de sa console. Un léger bâillement entr'ouvrit ses lèvres. Du regard elle demandait à Rutuba s'il ne lui plairait pas bientôt de regagner les fosquilies.

Perdant enfin toute la modération qu'il s'était efforcé de garder jusque-là, le centurion courut à la porte, la ferma, et s'avançant vers sa maîtresse,

— A nous deux maintenant, belle matrone! s'écria-t-il. Vous n'avez été pour moi depuis huit jours qu'une Circé dangereuse; vous avez voulu troubler ma raison, vous jouer de mon ivresse! Hé bien! oui, je suis ivre, et je veux me venger!

Rutuba arrondissait ainsi sa période oratoire, lorsqu'il entendit quelque chose de souple bondir derrière lui. Il se retourna et mit vivement l'épée à la main.

Un tigre s'avançait en rampant vers Sempronia. Ses yeux fulgurans, ses rugissemens, les crocs sinistres qui sortaient des plis de ses lèvres eussent intimidé le gladiateur le plus intrépide. La foudre éclata subitement sous les nuages. A ce bruit imposant de la nature en convulsion, l'animal féroce suspendit sa marche, et la matrone pressa sur sa poitrine une bulle d'or sur laquelle était gravée la figure d'Isis.

Puis le tigre vint en décrivant un quart de cercle, la tête basse et le regard attentif aux mouvemens du centurion, se coucher aux pieds de Sempronia.

— Que dites-vous du défenseur que je me suis choisi, Rutuba? reprit la matrone.

— Ceci, ma foi, ressemble à un tigre africain comme un roquet à un chien de Laconie, répondit en riant le centurion. Comment vous le tuerai-je? Tenez-vous à sa fourrure? Je puis frapper sous le ventre, afin de ne pas la gâter.

La matrone accourut elle-même au secours de son défenseur, et se plaçant entre le tigre et l'officier,

— Ne tuez pas cette pauvre bête, répliqua-t-elle. Va-t-en, Syphax!

Et du bout de son élégante pantoufle, elle poussa Syphax jusqu'au bord d'une trappe dans laquelle il disparut.

— N'aurais-je accueilli chez moi qu'un bestiaire, ajouta-t-elle avec dépit, tandis que je croyais y recevoir un centurion de l'armée d'Asie?

— Pour le servir à votre tigre en guise de collation, reprit le jeune homme. Par Tisiphone! avec quel luxe vous nourrissez vos bêtes, noble Sempronia!

Cependant l'intervention du tigre avait eu cela d'utile pour la matrone, qu'en forçant Rutuba à se mettre sur la défensive, elle avait détourné le cours de sa fureur. Le fils de Gurgès ne songea plus à frapper sa maîtresse, mais à l'outrager et à partir. Il remit son glaive dans le fourreau.

— Sais-tu ce que tu es, Sempronia? reprit-il; une femme voluptueuse, froide et polie comme du porphyre, qu'une force, en traversant la terre, a animée d'un souffle de malice et d'orgueil.

— Vous me flattez, répondit la matrone.

— Le mauvais génie qui t'a créée a pu te rendre belle, coquette, vindicative; mais pour ton malheur, comme pour celui des imprudens que tu devais séduire, il t'a faite incapable de comprendre jamais le bonheur d'aimer.

— Ah! telle est votre opinion sur mon compte? répliqua la cousine du dictateur de Lanuvium. Si vous disiez vrai, je serais bien malheureuse, en effet, poursuivit Sempronia, dont la voix prit une inflexion persuasive, mais vos jugemens ne sont pas sans appel. Si je trouvais un homme qui le sentît, croyez-le bien, centurion, mieux qu'une autre je saurais l'aimer.

— Oui, l'aimer par caprice, l'adopter comme une mode, le captiver comme un animal favori, qu'on tient à la chaîne, dont on se joue quand il amuse, et qu'on repousse du pied quand il ennuie! N'est-ce pas, chère amie, que vous lui donneriez une place dans vos affections immédiatement après Syphax?

La matrone se leva. La pluie tombait par torrens, le tonnerre grondait sans relâche; les éclairs, se succédant par fulgurations pressées, faisaient pâlir la lampe du boudoir, et, frappant par soubresauts la figure de la matrone, lui donnaient un air inspiré.

— Ce que j'appellerais aimer, reprit-elle, ce serait choisir entre mille un adorateur fervent de la sainte égalité, l'entraîner, loin du tumulte des fêtes, dans une solitude profonde, et là, écouter son cœur battre au récit des souffrances plébéiennes, son patriotisme s'indigner, sa noble voix maudire la Rome d'aujourd'hui : ville de patriciens et de plèbe, de riches et de prolétaires, de tyrans et d'opprimés.

— Combien en avez-vous attirés de Romains dans votre solitude! dit ironiquement le centurion.

— Aucun, si ce n'est toi. Je te croyais l'âme d'un Décius; mais dans ta poitrine d'athlète j'ai trouvé le cœur d'un enfant.

Rutuba comprenait trop bien les généreuses pensées qu'exprimait la matrone pour n'en être pas ému. Les passions extrêmes dominaient tour à tour et sans transition son âme en délire. Il demeura un instant pensif, et reprit d'un ton suppliant :

— Oh! il est impossible, Sempronia, que tu sois la courtisane éhontée que l'on m'a dépeinte. Fais-moi croire qu'on t'a calomniée, et tu trouveras en moi l'ami, le Décius que tu cherches. Par le Styx! je te vengerai!

— Laisse parler ces héros à la robe traînante, dont l'unique occupation est de connaître tous les chevaux, tous les chiens et toutes les jolies femmes de la ville, répondit Sempronia. Je suis vengée d'avance par le mépris qu'ils m'inspirent. Que t'importe, d'ailleurs, ma vie passée? Ne suis-je donc plus assez belle pour être aimée?

— Tu es une étoile radieuse, tombée, sous une forme humaine, des splendeurs du firmament, repartit le centurion.

La matrone le fit asseoir auprès d'elle et poursuivit :

— Je m'appelle Sempronia, et tu as pu supposer que je choisirais pour maître un de ces égoïstes vulgaires que ne touchent plus ni les malheurs ni l'asservissement de la patrie! Je te parais donc une fille bien dégénérée de Tibérius et de Caïus Gracchus, de ces héros de la cause populaire qui périrent au milieu de Rome sous les coups de l'aristocratie? Non, non! je sens encore couler dans mes veines leur noble sang, leur sang ami de la liberté. Je n'aime que les natures rebelles à toute domination, que la tyrannie révolte, qu'elle brise quelquefois, mais sans jamais les courber. Centurion, continua la matrone, sens-tu rugir en toi cette haine implacable dont tout Romain doit poursuivre les tyrans?

— Que leur race périsse! s'écria le fils de Gurgès!

— Un poignard serait-il trop lourd à ton bras?

— Mon glaive pèse davantage et ne me fatigue pas.

— Si je te disais, en te montrant un homme : Frappe!... m'obéirais-tu?

Rutuba se taisait.

— M'obéirais-tu, reprit Sempronia, sans t'informer si la victime est le dernier des prolétaires ou le premier de nos magistrats?

— Mais ce serait un crime! dit le centurion terrifié.

— Un crime! répéta la matrone avec dédain. Quand Harmodius et Aristogiton tuèrent Hipparque, eurent-ils peur de commettre un crime? O hommes, race déchue! pour vous asservir autrefois il fallait des chaînes, et maintenant il suffit d'un mot!

— Un mot! C'est une tache sanglante, une honte ineffaçable dont on vous marque au front.

— Va! s'écria la matrone en se levant et en s'éloignant de Rutuba, tu redoutes les vains jugemens de la foule, tu n'es pas celui que je dois aimer.

Rutuba se plaça vis-à-vis d'elle.

— Sempronia, dit-il, je voudrais rompre le charme sous lequel tu m'as fait tomber, conjurer l'anathème qui pèse sur ma tête; mais c'est en vain : une force irrésistible me domine; il faut obéir à l'inexorable destin. J'accomplirai donc ses lois sans murmure. Malheur à celui sur le cadavre duquel il faudra passer pour arriver jusqu'à toi!

— Rends-toi demain chez Lélius, fit la matrone; qu'il inscrive ton nom parmi ceux des Romains intrépides qu'il a rassemblés autour de lui. Le cœur de Sempronia t'appartiendra sans partage quand tu l'auras mérité.

— Qu'as-tu fait pour la liberté? dit Lélius au fils de Gurgès lorsqu'il vint au Quirinal exécuter les ordres de Sempronia.

— Rien encore, répondit le centurion.

— Si nous étions vaincus un jour, quel motif auraient nos tyrans de te livrer au bourreau?

— Aucun.

— C'est donc parce que tu aimes une femme que tu prétends à l'honneur d'être enrôlé parmi nous?

— Je suis brave, et je hais la tyrannie, répliqua l'officier.

— Prouve-le, fit Lélius, et nos rangs s'ouvriront pour te recevoir.

— Quelle preuve exiges-tu? demanda le centurion.

— Les conjurés prononcent leur serment sur un cadavre en élevant vers le ciel des mains rouges de sang.

— La victime que je dois sacrifier est-elle prête?

— Elle s'offrira d'elle-même à tes coups, répliqua Lélius, quand le moment de la frapper sera venu.

Deuxième Partie.

I.

LE COUP DU CHIEN.

Rome, en 691, avait étendu ses conquêtes jusqu'aux confins de l'Afrique et de la Germanie, et la guerre, comme au temps de Camille, menaçait encore ses murailles. La violente réaction opérée, vingt ans auparavant, par Sylla contre les principes démocratiques, avait porté ses fruits. Des masses tumultueuses de paysans à qui le dictateur avait tout ravi, fortune, patrie, famille, s'étaient jetés dans les Apennins, où ils se procuraient par le brigandage le pain qui leur manquait. Les colons militaires qui les avaient dépouillés, s'étant appauvris à force de débauches, avaient fini par s'unir à ces dangereux vagabonds. L'Italie se dépeuplait. Des milliers d'hommes y mouraient de faim pendant qu'on y nourrissait des murènes, des bêtes fauves, des oiseaux rares et des légions d'esclaves, destinés aux plaisirs patriciens.

Tels étaient les élémens de guerre civile que Sergius Catilina travaillait à féconder.

Il n'y avait pas autour de Rome un seul point à l'horizon où ne grondât la tempête suscitée par le conspirateur. Deux anciens centurions de Sylla, Furius et Mallius, avaient armé les vétérans de Fésules (1). Ceux d'Arrétium (2), imitant l'exemple de leurs voisins, s'étaient donné pour chef Flaminius Flamma. Septime soulevait Camérinum, sa patrie. L'insurrection avait gagné de là le versant oriental des Apennins et se propageait dans les plaines d'Ancône et d'Asculum (3). Les esclaves de l'Apulie (4) n'attendaient qu'un signal pour briser leurs chaînes. Publius Sylla, neveu du dictateur, Vettius et les deux Marcellus suscitaient des troubles non-seulement à Capoue, dont ils avaient soudoyé les innombrables gladiateurs, mais jusqu'au fond du Bruttium (5).

On ne songeait pourtant dans la cité romaine qu'à jouir du repos, des plaisirs et de la prospérité, cette fois mensongère, qui accompagnent ordinairement une longue paix. Les partisans de Catilina profitaient de la sécurité générale pour couvrir par le tumulte de leurs fêtes le bruit des révolutions, qui se rapprochait et grandissait à chaque instant. Les convives que Varguntéius avait réunis pendant la nuit du 5 octobre, étaient invités pour le surlendemain à cette fête que Sempronia devait offrir à la Syracusaine Amaryllis.

Au jour dit, une dame romaine de la plus haute noblesse, Fulvie, s'était renfermée vers le soir dans sa chambre à coucher, et prêtait une minutieuse attention aux soins importans de sa toilette.

Comme la plupart de ses parens, qui tenaient leur nom de la couleur de leurs cheveux, Fulvie était une grande femme d'un blond ardent à qui son indolence allait à ravir. Ses yeux bleus, ses joues d'une fraîcheur éclatante et les boucles cuivrées de ses cheveux, formaient un ensemble de couleurs plein de richesse et d'harmonie. Aussi Fulvie, dont la beauté était du reste irréprochable, passait-elle pour une merveille chez un peuple qui donnait, à l'imitation des Grecs, une chevelure rousse à Vénus. Combien de héros, de savans, d'artistes, de poètes inspirés n'ont laissé aucun souvenir de leur passage sur la terre! Les charmes de Fulvie et le désordre de ses mœurs l'ont immortalisée.

Elle fut la rivale et par conséquent l'ennemie jurée de Sempronia. Ces deux femmes avaient tous les motifs possibles de se haïr : leur position sociale, leur caractère, leurs habitudes différaient autant que le genre de leur beauté.

Elles se trouvaient placées l'une vis-à-vis de l'autre sur cette limite extrême qui sépare la courtisane de la femme galante, encore assez soigneuse de sa réputation pour dissimuler ses erreurs. Sempronia avait respecté cette limite, Fulvie l'avait dépassée. La première choisissait ses amans, les adoptait par caprice, et les quittait par ennui; elle profitait de leurs prodigalités, sans se faire positivement inscrire au budget de leurs dépenses. Fulvie, au contraire, se vendait au plus offrant, rançonnait effrontément et ruinait sans pudeur les malheureux que ses grâces avaient captivés. Sous une forme séduisante, parée de tous les attraits de la jeunesse, elle cachait une âme vieille d'émotions et complétement insensible au plaisir. Voir se renouveler sans cesse le flot d'or qui s'écoulait dans ses mains, porter les parures les plus nouvelles, les étoffes les plus précieuses, écraser toutes les dames de la ville par son luxe, telles étaient les seules jouissances qu'elle sût apprécier. Fulvie, en un mot, n'avait plus que des vices; Sempronia avait encore des passions, de ces passions énergiques de la femme née complète, qui la rendent admirable ou terrible, suivant qu'elles prennent une bonne ou une mauvaise direction. Toutes deux étaient également habiles dans l'art de feindre, de nouer une intrigue, de punir un infidèle et d'éconduire un importun. Mais on n'avait jamais reproché à Fulvie que de petites roueries sans conséquence, tandis qu'on accusait sa rivale de forfaits inouïs.

Mariée de bonne heure à un patricien de la première distinction, mère de deux fils qui portaient dignement le nom de leurs ancêtres, Sempronia avait à l'indulgence de ses contemporains des titres que Fulvie ne possédait point. L'épouse de Brutus Pénus, personnage consulaire, occupait un rang si élevé qu'on négligeait à dessein de pénétrer les mystères de sa vie intime. On la croyait ruinée : on la supposait riche; on la savait licencieuse; on l'estimait sage, parce que les apparences ne démentaient pas ces fictions. Courtisane au bois sacré d'Égérie, Sempronia devenait matrone dès qu'elle habitait son hôtel de la rue des Toscans. Le monde l'y traitait comme telle, et honorait autant sa vertu d'apparat que son immoralité réelle eût mérité de mépris.

Telle n'était pas à beaucoup près la condition de Fulvie, quoique sa naissance égalât au moins celle de Sempronia. La considération dont on jouit quand on est mère de famille cache bien des fautes que laisse à découvert l'isolement du célibat. Fulvie, étant demeurée libre de tout engagement légal, n'avait pas de caution qui répondit de sa moralité. Il fallait qu'elle vécût irréprochable dans sa conduite, ou qu'elle bravât l'opinion publique à ses risques et périls. Ce dernier parti lui avait semblé préférable à l'autre, et comme les femmes ne s'arrêtent guère dans les voies du mal, la courtisane, après avoir d'abord évité le scandale, avait fini par se mettre en état de guerre ouverte contre la société.

Sempronia ne la recevait pas sans déplaisir dans sa mai-

(1) Fiésoli. — (2) Arezzo. — (3) Ascoli.

(4) Capitanate, terre de Bari et partie nord-est de la Basilicate.

(5) Les deux Calabres.

son de la rue des Toscans. Elle ne se doutait pas que les sourdes rumeurs de conspiration qui circulaient dans Rome depuis un an partissent du boudoir de Fulvie; mais elle la redoutait par instinct plus encore qu'elle ne la détestait par jalousie. Néanmoins, elle ne pouvait exclure de chez elle, sans autre motif que sa haine, une personne de famille consulaire qui s'y montrait toujours dans une toilette recherchée, en compagnie d'un sénateur ou tout au moins d'un chevalier. Comment d'ailleurs bannir Fulvie d'un salon où l'on se vantait de réunir tout ce que Rome possédait de femmes les plus célèbres par leur beauté?

Sempronia ne donnait jamais une fête sans envoyer à Fulvie une de ses premières invitations.

La courtisane occupait sur le mont Viminal un petit appartement qu'elle tenait à loyer. Il se composait de cinq pièces principales : un vestibule pratiqué entre deux logemens d'esclaves, un petit salon d'attente, un triclinium, une salle de jeu, une chambre à coucher et une cuisine, dont la fenêtre donnait sur les cours du temple de Junon-Lucine. Son mobilier était plus élégant que riche. Rien n'y était suranné, passé de mode; mais on pouvait conclure de là qu'elle ne le tenait point de sa famille, tandis que la variété des objets qui le composaient, soit par rapport à la forme, soit par rapport à la couleur des étoffes, semblait indiquer qu'il avait dû se compléter par des additions successives. Il résumait peut-être une portion notable de l'histoire galante de Rome depuis cinq ans.

Fulvie avait deux esclaves qu'elle appelait des noms étrangers de Glycérion et de Velléda. Glycérion et Velléda n'avaient pas été ravies par la conquête à la patrie de Périclès et de Brennus: c'étaient deux pauvres filles de Campanie dont la courtisane payait les services. Ces femmes, vis-à-vis du monde, paraissaient appartenir à Fulvie; mais, en revanche, Fulvie leur appartenait dans l'intimité du ménage, parce que le destin, en leur donnant des yeux et des oreilles capables de voir et d'entendre, les avait aussi gratifiées d'une langue très prompte à parler.

Nous allons raconter dans tous ses détails la toilette de la rivale de Sempronia, espérant que nos lectrices nous pardonneront cette courte digression.

Elle s'était assise sur un fauteuil au milieu de sa chambre à coucher Ses belles épaules étaient couvertes d'un peignoir de laine. Une toilette placée devant elle lui permettait de suivre dans un miroir rond, en cuivre étamé, les mouvemens de ses esclaves. Non loin de la notre bon ami Cruscellus, accroupi devant un fourneau, faisait chauffer des fers à friser sur des charbons ardens.Glycérion lava le visage de sa maîtresse avec du lait d'ânesse encore chaud, trempa l'extrémité d'un pinceau dans un mélange de galène de plomb, d'antimoine et de bismuth, et composa à la dame les sourcils les mieux arqués et les plus noirs qui aient jamais rehaussé l'éclat des yeux bleus d'une femme. Alors Cruscellus se leva, s'arma de son peigne, l'entonça vigoureusement dans sa propre perruque, plaça dans une attitude convenable la tête de sa cliente, et commença à ramener en arrière tous ses beaux cheveux blonds.

— Par Jupiter Sérapis! dit la courtisane en minaudant, Curius ne viendra donc pas! Il devait m'apporter un peigne sans lequel on ne peut me coiffer.

Le caractère de Quintus Curius, dont Fulvie regrettait en ce moment l'absence, a été, comme celui de Sempronia, dépeint par Salluste avec cette énergie, cette précision de style qui distinguent cet incomparable écrivain. — C'était, dit-il, un homme d'illustre famille, mais que ses dissolutions, ses crimes et l'infamie de ses habitudes avaient fait chasser du sénat par les censeurs. Sa vanité égalait son impudence; il ne savait ni taire les secrets des autres ni cacher ses propres excès. — Nous ajouterons qu'il aimait passionnément le jeu, et qu'il corrigeait la fortune avec une surprenante dextérité.

Curius était un des adeptes les plus zélés de la conjuration.

Les renseignemens que Fulvie transmettait depuis un an à Cicéron, relativement aux projets de Catilina, lui étaient fournis par Curius.

Mais la courtisane, malgré ses artifices, n'avait pu jusqu'alors engager son amant à préciser des faits et à formuler nettement ses révélations.

Pendant que Fulvie hâtait de ses vœux le retour de Curius, le tondeur de la rue aux Parfums s'évertuait à établir au sommet de sa tête un nœud d'Apollon d'un volume extraordinaire

— Soyez sans inquiétude, belle matrone, lui répondit-il; Glycérion pourra placer sans inconvénient le diadème du généreux Curius. Vous le mettrez ici, ma belle enfant, poursuivit-il en s'adressant à l'esclave, sous ce nœud, auquel vous aurez soin de ne pas toucher.

Après avoir prononcé ces paroles, Cruscellus trempa ses doigts dans un vase de cristal de roche, dont les divers compartimens contenaient du fard, du blanc de céruse et des essences précieuses, se parfuma les mains et, faisant retomber du bout de son peigne toute la portion des cheveux de Fulvie qu'il n'avait pas employée, il les tressa en nattes, les contourna en spirales, les arrondit en touffes artistement crêpées. Puis il rassembla ses fers, ses ciseaux, tous les ustensiles de sa profession, les serra dans une trousse et sortit.

Les sourcils de la matrone avaient séché parfaitement. Glycérion reprit donc auprès d'elle, après le départ de Cruscellus, son travail d'enluminense, et couvrit ses joues d'une couche légère de rouge, qui devait rehausser l'éclat de son teint à la lumière des bougies. Elle passa sur les bras, les mains et les jambes de la courtisane une éponge trempée d'eau de lentisque et de crocodilée. Cette dernière ablution faite, Velléda remplaça sa compagne et chaussa Fulvie de sandales merveilleusement souples et petites, dont les attaches noires remontaient en se croisant jusqu'au-dessus du genou. On revêtit la dame d'une robe courte en étoffe bleu-clair, lamée d'argent; on suspendit par une agrafe de rubis à son épaule droite une chlamyde pourpre teinte deux fois. Quand elle eut pris tout son bagage de jolie femme, son collier, ses bracelets, ses anneaux et son éventail de plumes, Fulvie se trouva prête, et Curius, ou plutôt le peigne qu'il devait apporter, n'était pas venu.

Une scène qui se passait en ce moment près du temple alors en construction d'Isis Patricienne, sur la voie de Tibur, expliquera le retard du sénateur.

En quittant la maison de Fulvie, Cruscellus gagnait rapidement la région Esquiline, lorsqu'il entendit quelqu'un marcher derrière lui. Il se retourna et reconnut Curius.

— Arrête! arrête! tondeur chéri, lui cria le sénateur Ecoute les plaintes du plus infortuné des mortels.

— Que vous est-il donc arrivé? demanda le barbier.

— Je sors d'un coupe-gorge J'ai été pillé, volé, assassiné!

— Ho! ho! répondit Cruscellus, vous n'êtes pas facile à dévaliser pourtant; et je vous vois encore, grâce aux dieux immortels, dans un état de santé très rassurant.

— O Fortune! s'écria Curius, courtisane à double visage, dès aujourd'hui j'abandonne ton culte. Je ne brûle plus un seul grain d'encens sur tes autels. Imagine-toi, tondeur bien-aimé, que je sors de chez Umbrénus.

— Et vous avez joué?

— Oui.

— Et vous avez perdu?

— Oui! oui! tout perdu! jusqu'aux huit esclaves qui portaient ma litière, jusqu'au diadème que je destinais à ma chère Fulvie. Je le soutiendrais au tribunal de Rhadamante, devant la triple Hécate, les dés étaient pipés.

— Et pourtant Fulvie attend son diadème et votre litière pour se rendre chez Sempronia.

— Ne me parle pas de Fulvie, cher tondeur, repartit Curius. Tu me déchires le cœur. Pauvre femme! que de peines je lui cause! Mais a-t-on jamais essuyé un revers semblable au mien! Comprends bien, Cruscellus : je perdais tout; je n'avais plus rien....

— Après?

— Je joue quitte ou double.

— Je ne comprends pas.

— N'importe. Je joue quitte ou double. Mon adversaire amène deux et les deux as. Si tu savais combien j'étais heureux! J'ai gagné, me disais-je; mes esclaves m'appartiennent

encore ; je vais recouvrer mon argent, et ma Fulvie son diadème. J'agite les dés, et j'amène... devine quoi ?

— Trois as ?

— Trois as ! le coup du chien ! s'écria Curius en blasphémant

— Je m'en vais, dit Cruscellus. Ne vous désespérez pas, digne sénateur. La fortune a d'incroyables caprices. Elle vous a persécuté ce soir ; elle vous favorisera demain.

— Tu me quittes ? répondit Curius avec l'accent d'un tendre reproche. Et toi aussi, tondeur chéri, tu tournes le dos à l'infortuné ! Cependant je n'ai d'espoir qu'en toi.

— Mais je ne puis rien pour vous. Il ne dépend pas de moi que trois as ne soient le coup du chien.

— Il me faut un diadème.

— Hé bien ! cherchez-en un.

— Et pour avoir un diadème, il me faut un usurier. Cruscellus, trouve-moi un usurier.

— Par Hercule ! il n'en manque pas dans Rome. Mais quel gage lui fournirez-vous ?

Le sénateur tira du doigt annulaire de sa main gauche la bague qui lui servait de symbole, et la remit à Cruscellus avec un air de dignité tragique.

— Prends cet anneau, lui dit-il, c'est ma réputation que j'engage. Je le rachèterai demain.

Le barbier examina la bague à la lueur d'une forge voisine. Le sceau en était fait d'une améthyste sur laquelle était gravée la figure d'un guerrier avec ces mots en exergue : — *Q. Curius Dentatus, ex-senatus-consulto.*

— Je ne connais pas de fénérateur qui veuille prêter une parure un peu passable sur cet anneau, reprit-il.

Le sénateur fit vibrer les cordes les plus basses de sa voix, et répondit :

— Il me semble, tondeur, que tu oublies ce que vaut le symbole d'un Curius ?

— Je ne le sais que trop bien au contraire, répliqua le barbier. — Il agitait l'anneau dans le creux de sa main. — Encore, poursuivit-il, si vous aviez à votre disposition les trente-deux dents modèles qui devaient orner les mâchoires de ce Curius Dentatus !

— Comment, drôle ! fit Curius, tu oses tourner en ridicule le surnom du plus illustre de mes ancêtres, du vainqueur de Pyrrhus, d'un homme qui fut tribun du peuple et trois fois consul ?

— Voulez-vous me suivre jusqu'aux Esquilies ? Je connais là un honnête fénérateur avec lequel vous pourrez brocanter peut-être la gloire de votre aïeul.

— Ah ! tu me sauves la vie, Cruscellus, murmura l'amant nécessiteux de la courtisane. Tu auras donc ton diadème, Fulvie, créature sublime ! Il ne vaudra pas celui que je te destinais. Je l'avais choisi digne de toi. Mais que veux-tu ! il faut prendre en patience les malheurs dont on ne peut se défendre. Je jouais quitte ou double, et j'ai amené trois as... trois as !. . le coup du chien !

Curius et le barbier gagnèrent rapidement la rue aux Parfums. Après l'avoir parcourue quelques instans, Cruscellus pria son compagnon de l'attendre, grimpa dans l'escalier en colimaçon d'une maison d'assez triste apparence, et redescendit bientôt en criant :

— Victoire ! victoire ! digne Curius. J'ai votre diadème, une parure admirable de perles et de rubis entremêlés.

— Donne ! donne ! s'écria le sénateur.

Il arracha le peigne des mains de Cruscellus.

—Cela ne vous coûtera que cinquante mille sesterces. Favonius a été accommodant.

— Le prix m'importe peu, répondit Curius avec exaltation. Brave tondeur ! homme incomparable !

Le sénateur s'interrompit et se gratta l'oreille. Il savait que l'industrie de prêteur sur gages ne répugnait pas à la conscience du barbier. Il le soupçonnait d'avoir pris à son compte l'affaire des cinquante mille sesterces, et d'avoir gardé le symbole dont on l'avait fait dépositaire. Curius calculait, en conséquence, qu'avec un peu d'adresse il pourrait recouvrer son anneau, sans se départir du peigne qu'attendait Fulvie

— Remets-moi dans mon chemin, Cruscellus, poursuivit-il après un instant de réflexion.

Le tondeur accompagna Curius jusqu'au temple d'Esculape. Ils se trouvaient dans un carrefour désert, sous le bois sacré du dieu, quand tout à coup le sénateur saisit Cruscellus à la gorge, le poussa contre une muraille, et faisant briller un poignard à ses yeux,

— Rends-moi mon anneau, misérable ! lui dit-il.

— Je ne l'ai pas ; il est resté entre les mains de Favonius.

— Ah ! tu ne l'as pas ! La nuit est sombre et cette rue muette. Une fois, deux fois, me rendras-tu mon symbole ?

— C'est que le butor serait capable de me tuer, balbutia Cruscellus. Lâchez-moi donc, voici votre anneau. Vous faites là une mauvaise action, mon sénateur, dont vous et vos amis aurez lieu de vous repentir.

— Comment cela ?

— Oui ! car après l'abominable spoliation dont je suis victime, pas un fénérateur n'osera prêter à un patricien, à moins que ce ne soit au Medius-Janus et par devant témoins.

Curius baissa la tête et parut s'absorber dans une méditation profonde.

— Tu as raison, Cruscellus, reprit-il ; voici ton anneau : je puis encore amener trois as.

En entrant tout essoufflé chez Fulvie, le sénateur trouva sa maîtresse en proie à un accès de fureur indicible.

— Salut à l'aimable Fulvie ! lui dit-il en s'inclinant jusqu'à terre.

— D'où venez-vous ? demanda la courtisane.

— Que vous êtes belle ! interrompit Curius qui n'était jamais à bout d'impudence.

— Vous verra-t-on toujours hanter les tripots, les mauvais lieux, les cabarets comme un bandit des halles ? ajouta Fulvie.

— Oh ! repartit Curius, vous serez ce soir la plus jolie, la plus admirable des femmes qui doivent se réunir chez Sempronia.

— Je voudrais savoir quelle partie de débauche vous a retenu si longtemps ?

— C'est Cruscellus, n'est-ce pas, qui a disposé ainsi les trésors de votre belle chevelure ? Vénus serait jalouse de vous si elle pouvait vous voir, surtout quand vous aurez ce diadème parmi les blondes tresses de vos cheveux.

En prononçant ces paroles, Curius tira des plis de sa toge le peigne qu'il venait d'acheter. Glycérion l'ajusta suivant les recommandations de Cruscellus, pendant que le sénateur baisait respectueusement les mains de Fulvie.

— Vous êtes insupportable, disait la courtisane déjà très radoucie.

— Pardonnez-moi, chère amie, poursuivit Curius ; je viens de courir tout Rome pour trouver des rubis et des perles que ne tissent point pâlir la blancheur de vos épaules et la fraîcheur de vos joues. Je vais m'habiller maintenant ; dans une heure je serai chez Sempronia.

Et Curius gagnait lestement la porte quand Fulvie l'arrêtant,

— Votre litière est en bas ? lui dit-elle.

— Par la déesse d'Antium ! vous réveillez en moi une colère atroce ! s'écria le sénateur. Ma litière est chez moi.

— Et je l'aurai quand la fête de Sempronia sera finie ?

— Arrêtez, Fulvie, de grâce ! répartit Curius. Vous me navrez le cœur. Mes Cappadociens se sont enivrés.

— Tous ?

— Tous. Ils ont défoncé mes tonneaux, et maintenant ils dorment, les scélérats, du sommeil du crime ; que dis-je ! ils ronflent, étendus sur le marbre de mon portique devant la loge de mon portier.

— Ce qui signifie, reprit la courtisane, dont l'œil bleu étincelait de dépit, que vous me refusez votre litière et vos Cappadociens pour ce soir ?

— Mais non, mais non ! vous prenez mal la chose. Mes esclaves ne peuvent plus se tenir sur leurs jambes ; je le jure par le Styx !

— Je n'irai pas chez Sempronia, ajouta Fulvie en détachant

un de ses bracelets; mais vous, dès ce soir, beau sénateur, vous ne remettrez plus les pieds ici.

— Comment ! vous me congédiez?

Fulvie ne daigna pas répondre.

— Que Jupiter m'extermine ! fit Curius, si vous n'avez pas vos lecticaires avant un quart d'heure, dussé-je forcer une des boutiques du forum et enlever de chez un marchand huit Cappadociens tout endormis !

En prononçant ce serment héroïque, Curius s'élança dans l'escalier.

Il courut sans reprendre haleine jusqu'à la maison de Sergius, traversa le vestibule, culbuta les laquais qui s'opposaient à son passage, et arriva sous les portiques intérieurs du palais. Là, deux troupes d'esclaves attendaient Catilina et sa femme Orestille pour les conduire à la fête de Sempronia. Les torches des éclaireurs étaient allumées, les litières ouvertes, les désignateurs qui devaient conduire le cortége à leur poste, armés de longues cannes à pommeau d'argent.

— Où est ton maître? demanda Curius à l'un de ces officiers.

— Il s'habille, répondit ce dernier.

Le sénateur courut à la chambre de Sergius.

Il le trouva debout, lisant la Cyropédie de Xénophon, pendant qu'un esclave cubiculaire drapait autour de lui les plis de son manteau.

— Cher ami, je suis un homme perdu, irrévocablement perdu, fit Curius aussitôt que l'esclave cubiculaire de Catilina eut disparu.

— Qu'est-il donc arrivé? lui dit Sergius en roulant son manuscrit.

— Je suis allé chez Umbrénus, j'ai joué, j'ai exposé mon dernier sesterce, mon dernier bijou, mon dernier esclave, sur un coup de dé... et j'ai amené un triple as qui m'a tout raflé.

— Voilà la cause de ton désespoir?

— Hélas ! poursuivit Curius, je ne puis pas conduire ce soir en litière ma bien-aimée Fulvie chez Sempronia, et Fulvie m'a congédié. Perdre une femme que j'aime, faute de huit Cappadociens ! De pareils malheurs ne sont réservés qu'à moi.

— Assieds-toi, reprit Catilina, et causons un instant.

— Oui, oui, causons, repartit Curius avec attendrissement.

— Il te faut pour ce soir huit Cappadociens?

— Huit Cappadociens, tu l'as dit.

— Et tiens-tu absolument à ce que tes Cappadociens soient de la Cappadoce?

— Qu'ils soient de la Cappadoce, de la Cisalpine ou du Latium, que m'importe ! dit Curius, pourvu qu'ils aient une livrée décente et qu'ils sachent marcher avec ensemble en portant un fardeau.

— Il ne te répugnerait pas de confier Fulvie aux soins de ces officiers subalternes du temple de Libitine, que nous nommons vulgairement des vespillions?

—Comment! s'écria Curius ravi, tu pourrais, cher Catilina, mettre ce soir huit nécrophores aux ordres de ma maîtresse, faire porter la plus belle courtisane de Rome à une fête par les mêmes individus qui traînent les vieilles femmes mortes au champ Esquilin ? Oh ! quelle bonne aventure à publier si je me brouille jamais avec Fulvie ! Sergius, tu es vraiment le plus serviable des amis et le plus ingénieux des patriciens. Tes nécrophores, où sont-ils?

— Tu n'as pas besoin de t'en occuper, répondit Sergius. Dans une demi-heure ils attendront Fulvie à la porte de sa maison.

Il appela un de ses esclaves.

— Va au vestiaire, lui dit-il ; prends-y huit paires de bottines noires, huit tuniques bleues, huit manteaux jaunes et huit bonnets de peau de tigre. Tu enverras tout cela au tondeur Cruscellus par deux de mes coureurs avec la lettre que je te remettrai pour lui dans un instant.

Sergius s'assit devant son bureau et traça ces mots sur une tablette, en ayant soin de remplacer son nom par un signe que le barbier connaissait.

« X. Au tondeur Cruscellus. Rends-toi de suite chez Gurgès, demande-lui huit de ses nécrophores; qu'ils prennent tous la livrée que te remettront les porteurs de ce billet. Conduis-les ensuite chez Curius, où ils trouveront une litière, qui doit rester jusqu'à demain aux ordres de Fulvie. N'oublie pas, surtout, de te servir auprès de Gurgès du nom de Lélius, son futur gendre. On obtient tout de lui par ce moyen. Adieu ! sois discret : c'est moi qui paierai. »

Quand il eut tracé ces quelques mots à la hâte, Catilina se pencha vers Curius, et lui dit à voix basse :

— Tu n'as plus d'argent?

— Pas un stips, répondit l'amant de Fulvie.

Sergius fit jouer un ressort caché dans la muraille et mit à découvert la serrure d'un coffre-fort. Il prit ensuite une clef d'une petitesse extrême qu'il portait toujours sur lui, ouvrit le coffre, y plongea deux fois sa main et la retira deux fois pleine de pièces d'or. Les yeux de Curius étincelaient de joie tandis que son ami jetait sans compter sur la laine blanche de sa toge cette monnaie rutilante.

— Garde-toi d'amener trois as maintenant, joueur incorrigible, lui dit en riant Catilina.

— Je cours saisir au toupet l'aveugle divinité d'Antium ! s'écria Curius.

Il bondit hors de la chambre et disparut.

Nous verrons dans la suite de ce récit comment Rome fut sauvée, moins par l'éloquence de Cicéron, que par le coup du chien qui avait ravi à Curius son dernier écu, sou dia dème et ses Cappadociens.

II.

UNE FÊTE DE SEMPRONIA.

Au moment où Fulvie descendait la pente de Viminal, escortée par les nécrophores que lui avait procurés Curius, vingt torches ardentes illuminaient la façade extérieure de la maison de Sempronia. Le porche en était recouvert d'une draperie en forme de tente, sous laquelle des Cappadociens venaient à chaque instant s'agenouiller et déposer des litières. La voix d'un nomenclateur annonçait un nom illustre. L'heureux personnage auquel ce nom appartenait s'élançait aussitôt des coussins de sa chaise sur le seuil du vestibule et pénétrait, dispos, pimpant dans l'hôtel, sans avoir touché du bout de sa chaussure le sol de la rue.

Un appariteur conduisait les hôtes de Sempronia à travers les portiques de l'*atrium* jusqu'à la basilique, où ils laissaient leurs esclaves. De cette pièce ils montaient par une rampe de cinq marches jusqu'à la porte monumentale, toute de marbre vert de Caryste, qui ne livrait passage qu'aux seuls invités. Chaque fois que cette porte s'ouvrait, le bruit d'une musique délicieuse, des torrens de lumière, des émanations parfumées, passant au travers d'une gaze d'argent, réveillaient la multitude des valets, que la fumée d'une lampe fétide avait assoupis.

L'épouse de Brutus Pénus avait converti en salon un vaste jeu de paume ou *sphéristérium*. Un ordre d'architecture ionique, en marbre blanc de Luna, rehaussé d'or, décorait cette enceinte. Aux extrémités s'arrondissait un double hémicycle, au-dessus duquel des voûtes en abside offraient aux regards de magnifiques peintures. A l'imitation du théâtre construit dix ou douze ans auparavant par M. Scaurus, les côtés oblongs du sphéristérium étaient recouverts de glaces de Sidon, et l'on apercevait sous le verre mille dessins bizarres, arrondis en volutes, contournés en arabesques, ingénieusement combinés avec des figurines d'hommes et d'animaux. De larges divans que recouvraient des housses de Babylone, de petits siéges de fantaisie élégamment sculptés, invitaient à une douce causerie. Et tout ce magique ensemble de pourpre, d'or, de marbre et de cristaux étincelans, était éclairé par deux cents statues de satyres, dont chaque couple soutenait une lampe de bronze corinthien.

Les hémicycles qui terminaient le vaste parallélogramme que nous décrivons, étaient percés au nord de huit fenêtres, qu'un jardin séparait du Forum, et au midi, du côté de la rue

des Toscans, de huit portes conduisant aux *aléatoria* ou salles de jeu. On se trouvait, en entrant dans le salon de Sempronia, vis-à-vis d'un lit circulaire, où trônait la matrone au milieu de plusieurs femmes ravissantes de beauté. Elles étaient uniformément vêtues de tuniques blanches, et portaient sur la tête des couronnes de bluets surmontées d'une étoile d'argent. Sempronia avait ajouté pour elle à ce costume un manteau de pourpre, dont une agrafe de brillans rattachait les deux extrémités sur sa poitrine. Parmi les tresses noires de ses cheveux étincelait un diadème de rubis. De petits amours, coulés en bronze par Callisthènes, soutenaient au dessus d'elle des draperies et des trophées. Des esclaves brûlaient à ses pieds les parfums les plus doux de l'Orient ; d'autres agitaient des éventails en plumes de paon. Nonchalamment couché sur des coussins d'étoffe attalique, le génie féminin de ces lieux enchantés répondait par un léger mouvement de tête ou une parole gracieuse aux salutations de la plupart de ses hôtes. Mais la matrone se levait, quittait son estrade et venait elle-même introduire les grands dignitaires de Rome, dès que son nomenclateur les annonçait. Elle en agit ainsi pour le souverain pontife Jules César ; pour Rullus, tribun du peuple, et pour le prince du sénat, Catulus, qu'une vieille amitié unissait à Catilina. Vers la quatrième heure de la nuit, une foule considérable de sénateurs, de généraux, de magistrats, de flamines, de savans et d'ambassadeurs se promenaient et causaient dans le sphéristérium. Au milieu des robes prétextes, des *lacernas* brodés, des manteaux gaulois, des chlamydes grecques de ces illustres personnages, des femmes promenaient leurs fraîches parures d'étoffes légères, de perles, de bijoux et de fleurs. Il commençait à y avoir cohue dans la salle immense, où le luxe effronté d'une courtisane insultait au faste des tyrans de la molle Asie.

Un groupe d'hommes, qui se tenaient debout à l'entrée du salon, attirait surtout l'attention des hôtes de Sempronia. La plupart d'entre eux suivaient, dans leur manière de se vêtir, les lois les plus excentriques de la mode. Ils étaient couverts de tuniques à manches d'une longueur démesurée et de toges amples comme des voiles de navires, suivant l'expression pittoresque de Cicéron. Quelques-uns avaient laissé croître leur barbe, afin de se donner un air de ressemblance avec les vétérans de Sylla. Parmi ces jeunes débauchés, des vieillards se faisaient remarquer par la rondeur affectée de leurs gestes et par l'emphase de leurs paroles. C'étaient Esope et Roscius, deux histrions célèbres, dont les plus nobles patriciens recherchaient l'amitié.

Tous ces héros de la galanterie romaine portaient sur les arrivans des jugemens fort téméraires. Ils prononçaient sans appel sur la beauté des femmes et sur le goût qui avait présidé à leur toilette. Ils racontaient à haute voix les aventures scandaleuses, les procès, les querelles, où avaient été compromises les plus grandes illustrations du sénat. Un philosophe excita parmi eux une vive hilarité lorsqu'il vint à passer, balayant de son manteau de bure la mosaïque du pavé.

— Qu'est ceci? dit l'un.

— Un Grécot, murmura Roscius.

— Mes chers amis, ajouta un jeune efféminé à la figure pâle, aux yeux fatigués de veilles, je gage cinq cent mille sesterces (102,291 fr. 66 c.) que personne d'entre vous ne connaît ce pythagoricien, bien que nous devions tous à son maître des sommes fabuleuses.

— Que nous ne paierons jamais, interrompit Fulvius, notre chanteur d'élégies.

— Je tiens votre pari, Salluste, fit une voix sonore au milieu du groupe.

Celui qui venait de parler appartenait à l'ordre équestre, ainsi que l'indiquait le collier d'or qui brillait autour de son cou et l'étroite bordure de pourpre de sa *trabée*. Il se nommait Célius. Doué d'une belle figure et d'un remarquable talent d'orateur, il était alors le disciple et devint plus tard l'ami intime de Cicéron.

— Dites comment s'appelle le Grécot, reprit le célèbre historien Salluste.

— C'est Alexandre, que sa science a fait surnommer Polyhistor.

— Il n'existe pas d'autre science que celle d'Epicure, murmura un nouvel interlocuteur, auquel personne encore n'avait fait attention.

Tous les regards se tournèrent vers lui. Il y avait dans sa physionomie une mobilité étrange. Tantôt, le feu du génie illuminait sa noble figure, et tantôt, par un changement subit, ses joues pâlissaient, ses yeux devenaient fixes et ses lèvres balbutiaient au hasard des phrases décousues.

Un philtre amoureux avait troublé la raison du poète Lucrèce. Mais, dans ses momens lucides, ce fou sublime composait son livre *de la Nature*, que Virgile n'a point surpassé.

Salluste avait tiré de sa tunique une tablette sur laquelle il traçait quelques mots à la hâte. Il la présenta à Célius avec un geste adorable de paresse et d'indifférence. On eût dit que les anneaux dont cet impitoyable censeur des mœurs de son siècle avait surchargé ses mains les empêchaient de se mouvoir.

— Tenez, Célius, dit-il, voici un bon de cinq cent mille sesterces que vous enverrez toucher demain chez l'intendant de Fausta.

— La femme de Milon? demanda Célius; la fille du dictateur?

Salluste ne répondit à cette double question que par un signe d'affirmation tout à fait impertinent.

— Par Vénus Erycine! s'écria un beau jeune homme aux traits fins, à l'œil bleu, seriez-vous un peu gendre de Sylla, mon cher Salluste?

— Notre ami Catulle me paraît bien curieux, même pour un faiseur d'épigrammes, interrompit Esope.

— Le billet sera payé, répliqua Salluste avec fatuité.

— Parlons un peu d'Alexandre Polyhistor, reprit Catulle. Bien qu'il soit l'ami de Crassus, le plus riche financier du monde, c'est, dit-on, le philosophe le plus pauvre qui ait jamais existé.

— Sans en excepter Diogène? dit Célius.

— Sans en excepter Diogène.

— Je parie le contraire.

— Votre billet sur Fausta contre pareille somme.

— Je veux bien.

— Imaginez-vous, mes amis, reprit Catulle, que Crassus est obligé, lorsqu'il emmène son pythagoricien à la campagne, de lui fournir un chapeau.

— Vous avez donc perdu, très cher, répliqua Celius. Polyhistor possède quelquefois un chapeau, tandis que le Cynique n'avait pas même une écuelle de bois.

— Oh ! détrompez-vous, détrompez-vous, repartit Catulle; Polyhistor n'a que la jouissance du couvre-chef.

— Comment cela?

— Au retour de la campagne Crassus le lui reprend.

— Vous vous moquez?

— Je dis l'exacte vérité.

— Le vieil avare ! fit Célius.

— Or, Polyhistor ne portant ni bâton ni besace, poursuivit Catulle, se trouve réellement plus pauvre que Diogène, et vous avez perdu votre pari.

Célius remit de la meilleure grâce à Catulle le billet sur Fausta que Salluste lui avait donné.

Sempronia s'était approchée des jeunes gens.

— Que faites-vous là groupés tous ensemble, leur elle, tandis qu'autour de vous vingt matrones, l'élite de ville et des provinces, cherchent à qui parler?

—Catulle nous raconte les lésineries de Crassus, repon l'élève de Cicéron.

— Mais vous n'en finirez pas, si vous traitez ce sujet à fond, aimable poète, repartit Sempronie. A propos, continua-t-elle, nous préparez-vous quelque chose de nouveau?

— J'arrive de ma villa de Sirmium, dit Catulle, et j'ai remis ce matin entre les mains de mon libraire une ode à la Fidélité.

— Vous seriez plus éloquent, je crois, en célébrant l'inconstance.

— C'est une épigramme que vous lancez à Catulle, belle

Sempronia, dit Fulvius. Prenez garde qu'il ne vous prenne à partie.

La matrone adressa un salut des plus gracieux à Fulvius, qu'elle n'avait pas encore aperçu.

Puis elle se retourna de nouveau vers Catulle.

— Aurai-je un exemplaire de votre ode? lui demanda-t-elle.

— Je vous la dédierai, répondit le poète. Il convient de mettre l'éloge de la fidélité sous les auspices d'une femme dont les charmes doivent rendre cette vertu douce et facile à pratiquer.

En ce moment Fulvie parut dans le sphéristérium.

Un murmure général d'admiration accueillit la courtisane Fulvie à son entrée dans le salon de Sempronia. Une foule de jeunes sénateurs, d'aimables chevaliers, se rassemblèrent autour d'elle. Sans s'inquiéter de l'envieuse critique des matrones qui l'observaient, Fulvie souriait à ses adorateurs, leur donnait sans façon ses mains à baiser, parlait haut et riait aux éclats.

— Quel est l'Apollon de ces neuf muses? demanda-t-elle insolemment en tournant ses beaux yeux vers les compagnes de Sempronia.

— Ces muses n'ont pas d'Apollon, chère Fulvie, répondit la matrone, qui s'était approchée. Mais une place reste vacante au milieu d'elles, et je ne veux l'offrir à nulle autre qu'à vous.

— Je la refuse, répliqua Fulvie.

— Craindriez-vous que leur voisinage ne nuisît à l'effet que produit votre merveilleuse beauté? reprit aigrement Sempronia.

— Franchement, repartit la courtisane, je pense que la comparaison ne serait pas favorable à ces divinités de mauvais aloi. Mais le temps des saturnales n'est pas encore venu, que je sache, et vous vous êtes toutes déguisées en chastes vierges du Permesse! Vous voyez bien que je n'ai pas de costume pour jouer un rôle dans cette comédie. Par Vénus! on avertit son monde quand on se permet de ces transformations-là.

Sempronia se mordit les lèvres, et sa rivale remarquant Fulvius :

— Bonjour, petit-cousin, lui dit-elle.

— Salut à l'incomparable Fulvie, répondit le jeune homme.

— Curius est-il arrivé? poursuivit la courtisane.

— Il a rencontré notre ami et parent Nobilior, et ils doivent se livrer maintenant à coups de dés un combat terrible, qui durera tant que l'un des deux adversaires n'aura pas épuisé ses munitions.

Dans la galerie circulaire qui s'ouvrait à l'extrémité septentrionale du salon, entre l'abside et l'entablement des colonnes, un nombreux orchestre attendait, pour donner le signal de la danse, un ordre de Sempronia. Le chœur ne tarda pas à faire entendre l'air vif et brillant, dont les rapides mesures guidaient les pas des danseuses de Gadès. Les hommes s'empressent aussitôt de se choisir des partenaires, attachent aux mains des complaisantes matrones des castagnettes d'ivoire ou d'ébène, et les conduisent au milieu de l'appartement. Vingt groupes brillans de parure et de jeunesse, excités par les fanfares de l'orchestre, s'élancent ensemble et s'entremêlent, variant la grâce de leurs attitudes, se berçant du geste, du regard, du sourire; tantôt se séparant, se fuyant; tantôt courant se rejoindre sans désordre et sans confusion. C'était un merveilleux spectacle de voir tous ces cavaliers, vêtus de tuniques à palmes, nuances des couleurs les plus riches, de manteaux drapés avec un goût infini; toutes ces femmes dont les robes flottantes dessinaient à ravir les formes souples et voluptueuses, se mouvoir en cadence, tournoyer comme un flot d'or et de pourpre, guidés par les roulemens des castagnettes, par la mélodie lascive des flûtes, des trompettes et des buccins. On s'arrêtait quelquefois pour écouter chanter le nable aux accens plaintifs; puis le chœur reprenait et ranimait par de vives ritournelles les danses un instant suspendues. Orestille, Sempronia, Fulvie, Tertia, se faisaient remarquer par leur grâce et leur légèreté. Salluste, Célius, Catulle, n'obtenaient pas un moindre succès. Pendant ce temps un homme rôdait, haletant de jalousie, aux abords du palais. A travers une fenêtre Rutuba avait aperçu sa maîtresse au bras de Fulvius.

Le centurion n'en doutait plus; la passion de son chanteur d'élégies pour Sempronia n'était que trop réelle. Cette passion, la matrone l'approuvait, la partageait. Elle avouait son amour pour ce jeune fou à la face du monde, tandis qu'elle cachait ses relations avec Rutuba comme une faiblesse honteuse au fond du bois sacré d'Egérie. Si le fils de Gurgès avait oublié un instant, auprès de l'épouse de Brutus, et son indigence et son origine plébéienne, que cette fête à laquelle il n'était pas convié, que ce bruit, ces lumières qui lui arrivaient au milieu des ténèbres et du silence de la nuit, lui en renouvelaient douloureusement le souvenir!

Le malheureux officier se sentait blessé à la fois et dans son amour et dans son orgueil. D'horribles pensées de vengeance troublaient sa raison. Sa haine, son courage, le poussaient avec une violence irrésistible à se précipiter dans la maison de Sempronia et à la tuer au milieu de ses convives. Peu à peu cette idée prit sur son esprit tant d'empire, qu'il s'effraya lui-même du crime qu'il allait commettre. Il s'éloigna du palais de Brutus, traversa le marché aux bœufs, descendit vers le Tibre et se promena un instant sur le bord du fleuve, respirant l'air frais du soir, qui calmait son délire et rendait moins ardente la fièvre de jalousie qui le brûlait.

Quand Rutuba se crut assez fort pour vaincre ses transports homicides, il revint sur ses pas. Il escalada la grille qui séparait du tonun la demeure de sa maîtresse et s'accroupit au milieu des branches d'un figuier, de manière à ne rien perdre de ce qui se passait dans le salon de Sempronia.

Les douces causeries y avaient succédé au tumulte de la danse. On se reposait sur les lits, autour desquels une foule d'esclaves faisaient circuler des mets légers, des fruits, des gâteaux, des coupes de murrhinite pleines d'hydromel et de vins glacés ou parfumés. Le sphéristérium offrait un aspect curieux, car chacun, oubliant toute contrainte, s'était laissé guider uniquement par son inclination dans le choix de ses voisins. Torquatus avait accaparé Dyonisia, danseuse fort à la mode, au grand déplaisir de Fulvius, son mortel ennemi. César charmait à lui seul par sa conversation trois matrones des plus illustres, Mutia, femme de Pompée, Servilie, sœur utérine de Caton, et Licinia Tertulla, mariée à l'opulent Crassus. Bien que le divin Jules affectât des mœurs populaires, il n'encanaillait pas sa galanterie.

De son côté, Pompeïa, femme légitime du souverain pontife, mettait largement à profit la liberté dont on jouissait chez Sempronia. Délivrée de la surveillance de sa belle-mère, elle abandonnait sa main à Clodius, afin qu'il pût admirer de près les brillans d'un prix inestimable qu'elle portait à chacun de ses doigts. Les trois sœurs de cet amateur de bijoux ne dédaignaient pas non plus les plaisirs de la conversation. Clodia, dont le mari, Métellus Céler, passait pour un augure habile, tenait tête, à elle seule, à deux causeurs fort aimables, Catulle et Célius. Célius aidait cette noble dame à dissiper sa fortune, tandis que le poète la célébrait sous le nom de Lesbie. Pauvre Lesbie! après avoir été chantée par le précurseur de Virgile, par le rival de Sapho, elle fut accusée publiquement d'avoir empoisonné son mari, et finit par mettre ses faveurs à si bas prix qu'on la surnomma la *Clytemnestre aux quatre deniers*. Passionnez-vous donc pour les Lesbies de l'antiquité!

Dans une autre partie du salon, l'historien Salluste négociait auprès de Fausta le paiement du billet de cinq cent mille sesterces dont Catulle se trouvait possesseur.

— Cher ami, lui disait la matrone, je trouve que vous avez recours bien souvent à la caisse de mon intendant. Milon s'en apercevra.

— Je suis indiscret, bien-aimée Fausta, répondit Salluste. Cinq cent mille sesterces sont une bien forte somme... je le comprends.

— Oh! la chose est sans conséquence, pourvu que mon mari l'ignore.

— Vous craignez Milon? reprit l'historien.

— Pour moi, non; que peut-il me faire? Je pense qu'il

ne pousserait pas l'effronterie jusqu'à répudier la fille de Sylla. Mais vous, jeune homme, prenez garde!

— S'il me tuait, je serais heureux de mourir pour vous avoir trop aimée.

— Mais il ne vous tuerait pas, soyez-en sûr. Milon est un homme qui sait vivre. Seulement...

— Eh bien! quoi?

— Il vous ferait bâtonner par ses gens.

— Il n'aurait pas cette audace? s'écria Salluste.

— Tenez-vous pour averti, ajouta la matrone.

Elle salua son amant par un léger mouvement de tête et s'éloigna.

Salluste oublia les avis de Fausta et ne tarda pas à s'en repentir. Il se laissa surprendre par Milon, fut chargé de coups d'étrivières, ainsi qu'on le lui avait prédit, et n'obtint sa liberté qu'en abandonnant une somme d'argent considérable au mari qu'il avait offensé (1).

Ainsi les invités de Sempronia mettaient à profit sa généreuse hospitalité, lorsqu'un bruit étrange retentit dans l'antichambre où leurs esclaves étaient réunis. Quelques voix rauques échangeaient des provocations et des injures. Elles se répondaient au milieu d'une bacchanale toujours croissante de cris, de blasphèmes et de rires discordans. Sempronia pria le sénateur Varguntéius d'aller s'informer des causes du tumulte. Il s'empressa d'obtempérer au désir de la matrone, et quand il eut ouvert la porte de la basilique, toute l'assemblée put entendre le dialogue suivant :

— Je vous assure, camarades, qu'il nous arrivera malheur si nous ne jetons dehors ces infâmes vespillions.

— Evohé! répondit une voix glapissante, quelle puce t'a piqué, chien de Cappadoce? Tu sais aboyer : voyons si tu sais mordre. Avance, avance ici!

— Que Jupiter me confonde! si jamais je touche de mon poing ta face impure, nécrophore de malédiction, répliqua le premier interlocuteur. Ne sais-tu pas qu'on doit fuir les oiseaux de sinistre présage qui ne planent que sur les sépultures et ne s'abattent que sur les morts?

— Au chenil! ton collier t'étrangle, Cappadocien, repartit le vespillion. A te voir on te prendrait pour un mâtin de bonne race ; mais tu n'aurais pas même le courage de tremper ton museau dans l'écuelle d'un cureur d'égouts, ou de sauter après la tête du mouton qu'il rapporte du marché.

— Mort aux suppôts de Libitine! reprit en chœur la foule des lecticaires.

Ils se précipitèrent sur les croque-morts. Ceux-ci se trouvèrent bientôt acculés à une muraille. L'injure et la menace pleuvaient sur eux de toutes parts.

— Je suis citoyen romain et je vous défie tous à coups de pied, à coups de poing, comme vous voudrez, troupeau d'esclaves, hurlait le même nécrophore en faisant de ses deux bras d'athlète un double moulinet.

Varguntéius écarta la multitude qui l'environnait et s'avança vers lui.

— Brave homme, lui dit-il, est-il vrai que tu appartiennes à l'administration du temple de Libitine?

— Oui, mon sénateur, répondit le vespillion, à qui la taille herculéenne de Varguntéius en imposa, et nous sommes ici huit nécrophores que cent Cappadociens ne feraient pas reculer.

— Comment vous êtes-vous introduits chez Sempronia?

— Nous y sommes venus par ordre du désignateur Gurgès, et nous avons porté sur nos épaules, j'en atteste Mercure, conducteur des ombres, la plus belle femme de Rome, l'incomparable Fulvie.

— C'est bien. Je prends ces hommes sous ma protection, fit Varguntéius.

Il rentra dans le salon et rendit compte à Sempronia du résultat de sa mission.

Pendant que la matrone l'écoutait parler, un sourire méchant dilatait ses lèvres, et des yeux elle cherchait Fulvie. Couchée sur un divan, la courtisane s'entretenait avec le vieux comédien Roscius. Elle se leva dès qu'elle aperçut l'épouse de Brutus s'avancer vers elle. Il se fit un grand silence autour des deux rivales. Elles se mesurèrent du regard.

Sempronia commença l'attaque.

— Chère Fulvie, dit-elle à la maîtresse de Curius, connaissez-vous les lecticaires qui vous ont conduite ici?

— Pourquoi cette question? demanda Fulvie

— Ils ont dit au sénateur Varguntéius qu'ils étaient des suppôts du temple de Libitine.

Fulvie se rappela le récit que lui avait fait Curius à propos de ses Cappadociens et se troubla.

— Mais je ne l'ai pas cru, ajouta la matrone. Je n'ai pas pensé que la belle Fulvie eût voulu se faire porter chez moi comme un prolétaire mort qu'on traîne aux Esquilies.

— Et quand bien même cela serait? repartit la courtisane.

— Seriez-vous venue dans une *sandapila* bière des pauvres)? reprit Sempronia avec un sourire de mépris

— Que vous importe?

— C'est que je me crois autorisée à chasser de ma maison tout nécrophore qui ose s'y introduire.

— En d'autres termes vous m'invitez à sortir d'ici.

— Je connais, poursuivit la matrone, tous les devoirs que l'hospitalité impose à ceux qui la reçoivent comme à ceux qui la donnent. J'affirme que vous avez manqué à ces devoirs en amenant des vespillions dans une assemblée, où devaient se réunir des ministres de la religion, que l'attouchement seul de pareils misérables pouvait souiller.

— Viendrait-on chez vous dans l'intention de se purifier, par hasard? répliqua Fulvie.

Sempronia appela du geste un de ses nomenclateurs.

— Ordonne qu'on jette à la porte les lecticaires de cette femme, lui dit-elle en montrant du doigt la maîtresse de Curius.

L'esclave s'inclina et sortit.

Fulvie se dirigea vers la porte du salon.

Elle se retourna sur le seuil et reprit à haute voix :

— Sempronia, tu m'as donné ce soir une fête à la rue des Toscans : j'espère, si j'en crois ta réputation, que je pourrai te rendre quelque jour auprès des rostres une assemblée de sénateurs, de chevaliers et de tribuns du trésor (1).

— Va, malheureuse! répondit l'épouse de Brutus, je méprise ta colère. Elle est sans valeur comme tout ce qui t'appartient. Tes lecticaires ne sont que des vespillions, les brillans de ton diadème que de la verroterie, et les couleurs de tes joues que de la céruse et du vermillon.

En disant ces mots, Sempronia balaya du bout de son éventail de plumes la joue gauche de Fulvie, qui devint horriblement pâle d'un côté, pâle de honte et de fureur, tandis que son autre joue conservait les vives couleurs dont Glycerion l'avait enluminée. Toute l'assemblée se prit à rire. La courtisane quitta le salon, résolue à venger par quelque horrible trahison l'affront sanglant qu'elle venait de recevoir.

Cependant Catilina cherchait partout Curius pour l'avertir de l'issue funeste de leur supercherie. Il se trouva enfin assis devant une table creuse, assez semblable à celle d'un trictrac, et agitant des dés dans un cornet.

— A mon tour! disait Curius; c'est cinq et quatre qu'il me faut.

— Quitte le jeu de suite, murmura Sergius à son oreille.

— Que je quitte le jeu! fit le sénateur en se cramponnant à la table ; tu veux que je lâche prise quand je tiens la fortune aux cheveux?

— Les nécrophores de Fulvie l'ont gravement compromise ; elle est sortie du salon ; il s'agit de l'apaiser.

Curius lança les dés sur la table, ses paupières, ses lèvres tremblaient pendant qu'il regardait bondir et tourner sur eux-mêmes les morceaux d'ivoire, arbitres de sa destinée.

— Cinq et quatre! s'écria-t-il tout à coup en joignant les mains. O fortune! aimable divinité d'Antium! tu me combles de tes faveurs.

(1) Cette aventure a donné lieu à une épigramme célèbre de Martial.

(1) Ces trois corporations fournissaient alors des juges aux tribunaux criminels.

Il se jeta sur un monceau d'or, et en remplit ses poches. Puis, fascinant son adversaire du regard,

— Nobilior, reprit-il, je vous fais cinquante mille sesterces. A bientôt les affaires sérieuses. Par Hercule! il sera temps demain d'apaiser Fulvie.

La colère de la courtisane devait être féconde en tristes événemens.

Sempronia préparait à ses invités un exercice chorégraphique qui devait terminer dignement sa fête. Des esclaves avaient placé à l'extrémité du sphéristérium une chèvre en carton parfaitement imitée. L'orchestre fit entendre le vieux chant des Lupercales. La foule à ce signal, poussée comme par un choc électrique, s'éparpilla dans la salle et ne tarda pas à former, après quelques instans de confusion, deux cercles parallèles, dont les femmes occupaient le plus concentrique. Sempronia, remplissant le rôle de sacrificateur, frappa la chèvre, qui représentait la victime du dieu Pan. Aussitôt le chœur des hommes tourna sur lui-même en cadence et chacun des figurans reçut de la matrone, en passant devant elle, une lanière de cuir argenté. Quand ils en furent tous armés, Sempronia toucha au front le coryphée de ces faux Luperques de la pointe de son couteau. Il se prit à rire de toute la force de ses poumons. On attaqua en chœur l'hymne barbare du Dieu des pasteurs, et les deux troupes, hommes et femmes, commencèrent à se mouvoir en sens opposé. Alors une musique d'une incroyable puissance, large, accentuée, vibrante, dans laquelle se confondaient les sons de tous les instrumens connus, résonna sous la voûte et roula les danseurs dans un torrent d'harmonie. On eût dit que l'art avait dompté le tonnerre, et le forçait de combiner ses éclats en modulations sonores, en trilles capricieux, en accords foudroyans. Un orgue d'eau avait été disposé par Sempronia dans les combles de sa maison, et la main savante d'un artiste athénien le manœuvrait. La danse, imitée des cérémonies saintes instituées jadis par Evandre et négligées depuis Sylla, devint bientôt une bacchanale effrénée. Elle tournoya sur elle-même avec une rapidité toujours croissante. Les Luperques agitèrent leurs fouets et en frappèrent à coups redoublés les vénérables matrones qui partageaient leur folie. Les provocations, les quolibets, les éclats de rire s'échangeaient entre eux comme un feu roulant. Il semblait que le salon de Sempronia se fût peuplé tout à coup de prêtres et de sibylles, agités par la fureur de leur dieu.

Et déjà la fatigue gagnait ces hommes haletans, ces femmes échevelées, quand un infernal accompagnement de coups de marteaux, dont les timbres divers s'accordaient en tierce, en quinte et en double octave, vint se joindre au bruit de l'orgue et porta à ses limites les plus extrêmes, chez les hôtes de Sempronia, l'exaltation du plaisir. On avait mis en jeu l'instrument bizarre inventé par Pythagore, et reconstruit au siècle dernier par le savant Kirkker. Le rhythme de la Lupercale devint de plus en plus rapide, l'ivresse des danseurs de plus en plus folle. Ils rompirent leurs rangs. Les femmes couraient à travers le salon, où s'entre-choquaient les mille voix du dehors, et le fouet des Luperques les poursuivait sans relâche. La danse, en un un mot, allait dégénérer en orgie, quand Sempronia la fit cesser en imposant silence à ses musiciens.

Ses esclaves poussèrent aussitôt jusqu'au milieu du sphéristérium des buffets chargés de vaisselle d'or et d'argent, de vases admirablement ciselés, de coupes de murrhinite et de lapis-lazuli, dont l'azur était parsemé de pyrites étincelantes. Ce fut en ce moment que les invités de Sempronia purent apprécier tous les charmes de son hospitalité, lorsque après le violent exercice auquel ils s'étaient livrés, ils savourèrent à l'aise les viandes succulentes et les vins généreux que la matrone leur offrait. Le repas achevé, elle se promena autour du salon suivie d'une troupe de jeunes Gaulois, qui portaient dans des corbeilles divers objets d'art et de toilette. Un petit nain bossu présentait aux convives une urne d'albâtre, d'où chacun tirait un numéro. Sempronia donnait à ses hôtes avec une politesse exquise les divers lots qui leur étaient échus. On applaudissait quand l'objet gagné était un bijou de prix, ou qu'il rappelait par son usage les qualités aimables de la personne qui l'avait obtenu. On riait au contraire franchement et sans arrière-pensée, lorsqu'un général, malheureux dans ses guerres, avait une quenouille en partage, ou que le sort attribuait à un mari trompé l'oiseau-symbole de ses infortunes conjugales. Cette loterie terminée, les invités se retirèrent peu à peu. Les lumières du sphéristérium s'éteignirent l'une après l'autre, et il n'y eut plus que de l'ombre et du silence dans cette maison, où tant d'inconstantes passions et de joies étourdies s'étaient agitées.

Les matrones qui avaient pris part à la fête regagnèrent leurs logis. Mais leurs cavaliers ne les accompagnèrent point. Ils s'étaient réunis dans la cour d'honneur de Sempronia, et divisés par groupes, ils cherchaient les moyens de terminer dignement cette nuit consacrée tout entière au plaisir. César, Fulvius, Catulle, Nobilior, Célius, sortirent ensemble. Couronnés de fleurs, à demi pris de vin, ils traversaient le forum, et Lélius, un moment attardé, s'empressait de les rejoindre, quand un individu le saisit au manteau.

Il se retourna et se trouva face à face avec le fils de Gurgès.

— Vous sortez de chez Sempronia? lui dit l'officier.

— Oui, cher ami, répondit Lélius. Votre maîtresse est une femme adorable; elle nous a donné une soirée charmante, où nous nous sommes fort amusés.

— En effet, j'ai vu Sempronia sourire à tous les débauchés de Rome, à cette foule de héros en tuniques peintes, qui, s'ils ne ressemblent pas aux vétérans de Sylla par le cœur, leur ressemblent au moins par la barbe.

— Vous assistiez à la fête de Sempronia ?

— Non, ma naissance ne permet point qu'on m'admette en si noble assemblée. Tandis qu'on parodiait chez Junius Brutus les cérémonies des Lupercales, j'étais seul, accroupi dans les ténèbres comme un malfaiteur, et je regardais, en vous maudissant, s'agiter cette bruyante orgie.

— Vous me maudissiez, dites-vous ?

— Le jour où j'ai rencontré Sempronia dans votre maison d'Alta-Sémita a été pour moi un jour bien funeste, poursuivit Rutuba.

— Allons donc! répliqua le scribe; vous avez au contraire gagné ce jour-là l'affection d'une personne admirablement belle, infiniment aimable. L'ordre équestre tout entier vous porterait envie s'il connaissait votre bonheur.

— Lélius, reprit le fils de Gurgès, j'ai conçu pour Sempronia une de ces passions inquiètes, fatales, qui ne donnent ni courage dans la souffrance, ni repos dans le plaisir.

— Mais une semblable passion est une sottise, cher ami.

— Oui, la sottise d'un cheval blessé qui donne du poitrail sur l'épieu qui le tue.

— Vous m'effrayez, Rutuba!

— Pensez-vous maintenant que j'aie raison de regarder comme néfaste le jour où j'ai vu Sempronia pour la première fois ?

— Sans mentir, je ne connais pas de femme au monde qui mérite d'être aimée de la façon que vous dites.

— Je vous crois sans peine. Aussi ai-je résolu de tenter un effort suprême pour recouvrer l'indépendance de ma raison. Je voudrais d'abord percer le mystère dont Sempronia couvre ses galanteries. Connaissez-vous l'individu qui, ce soir, avant la danse, lui attachait des castagnettes aux mains ?

— Un jeune homme blond, d'une figure assez agréable?

— Précisément, murmura le fils de Gurgès d'une voix sourde, un jeune homme blond et d'une figure assez agréable.

— C'est Fulvius.

— Et ce Fulvius est l'amant....

Rutuba ne put achever.

— L'amant de Sempronia, le rival qu'elle vous préfère en un mot? poursuivit Lélius, qui semblait prendre à tâche de torturer le centurion. C'est cela que vous me demandez?

— Oui.

— Je ne le pense pas, répliqua le scribe. Fulvius est un homme sans conséquence. S'il était aimé de toutes les femmes qu'il adore, il n'y suffirait pas.

— Malheur, malheur à lui! si je le rencontre encore entre Sempronia et moi, ajouta l'officier.

— Ecoutez, Rutuba, reprit Lélius, vos confidences m'ont

ému profondément. Ne précipitez pas votre vengeance. Vous commettriez peut-être un crime inutile. Observons plutôt ensemble la conduite de votre maîtresse. J'ai de fréquens rapports avec elle, et je suis assez clairvoyant pour que ces ruses ne m'en imposent pas.

— Si vous découvrez quelque chose vous m'avertirez?

— Comptez sur moi. Il faut que je vous quitte. J'ai près d'ici des amis qui m'attendent. Au revoir!

Lélius se hâta de rejoindre César et sa suite, qui approchaient de la voie Sacrée.

III.

CANIDIA LA MAGICIENNE.

La sixième heure de la nuit (minuit) était passée, et le sommeil n'avait pas encore fermé les paupières de Daphné. D'amères pensées la préoccupaient. Elle n'avait plus revu Lélius depuis que le remords, la honte, l'avaient empêchée de se rendre de nouveau à la rue de Mamurius. Pourquoi le scribe de son côté ne venait-il plus chez Gurgès? Ne savait-il pas que sa malheureuse fiancée avait besoin d'être consolée, rassurée sur l'avenir? Ses protestations d'amour n'étaient-elles donc que mensonge? N'avait-il montré à sa victime tant d'affection, ne lui avait-il promis tant de bonheur que pour mieux la tromper? Pauvre fille! qu'elle était jeune encore pour connaître les tourmens, les angoisses d'une maîtresse délaissée; pour parcourir en quelques jours toute la distance qui sépare l'être qu'on adore à genoux, afin d'en obtenir un regard, de celui qu'on repousse avec dédain, parce qu'il s'est livré sans défiance et sans calcul!

Puis un souvenir à la fois doux et cruel, fécond en riantes images et en regrets déchirans, obsédait l'âme de Daphné. Oui, Prosper qu'elle avait repoussé, Prosper qu'elle avait trahi, entraînée par une hallucination fatale de sa vanité, Prosper si beau, si jeune, c'était lui, lui seul qu'elle aimait véritablement. Oh! comment avait-elle pu un instant préférer Lélius, cet homme au cœur vieilli, aux passions capricieuses, à la parole sceptique, dont le rire saccadé n'était qu'une effrayante expression d'ironie; comment avait-elle pu le préférer à son ami d'enfance, en qui chacune de ses pensées avait un écho, chacun de ses désirs une espérance, dont l'amour était suave comme un parfum? Mais en apprenant à connaître le jeune orfévre, elle l'avait irrévocablement perdu. Elle s'était rivé au col une lourde chaîne, et, nonobstant ses regrets, il fallait qu'elle appartînt à Lélius, puisqu'il tenait le dernier anneau de cette chaîne dans ses mains.

Ce silence, cette immobilité de l'insomnie, qui rend si vif le sentiment de la souffrance, lui devenait insupportable. Elle se leva. Sa chambre, placée dans le retrait d'un contre-fort qui soutenait la coupole du temple de Libitine, dominait tous les édifices du voisinage. Daphné ouvrit sa fenêtre pour respirer l'air frais de la nuit, et pour distraire ses préoccupations en regardant le ciel parsemé d'étoiles, en promenant sur l'horizon ses yeux fatigués de veilles et de pleurs. La lune brillait de tout son éclat. Pas un nuage, si léger qu'il pût être, ne voyageait dans le bleu clair et profond du firmament. Les temples, les tours, les vastes groupes de maisons de la ville éternelle, étagés sur sept collines, formaient une masse confuse, grise, coupée de larges ombres, au milieu de laquelle scintillaient çà et là des feux argentés. Au nord s'élevait le mont Sacré, où le peuple chercha jadis un refuge contre les persécutions de l'aristocratie; à l'occident le Janicule, qui recouvre les cendres de Numa; le mont Albane se dessinait au midi, tout baigné de lueurs phosphorescentes, et portant en couronne le temple de Jupiter, protecteur du Latium.

Daphné éprouvait je ne sais quel bonheur ineffable à contempler le magnifique spectacle qui se déployait devant elle. Son âme s'élevait peu à peu vers ce Dieu inconnu, supérieur à tous les dieux du paganisme, qui attire toute créature vers lui par les liens invisibles de la foi, de l'espérance et de l'amour; qui nous donna des passions, non pour notre perte, mais pour notre bonheur. Sa bonté, sa puissance infinies se révélaient à elle, malgré les préjugés dont son enfance avait été nourrie. Non, les pieuses réflexions qu'il lui inspirait ne venaient ni de l'Olympe inventé par l'imagination des poëtes, ni du Destin, cette loi inexorable que rien ne peut fléchir. Il lui promettait le pardon de ses fautes, la réhabilitation de sa triste jeunesse un instant abusée. Ses sens se calmaient, le sang coulait moins brûlant dans ses veines. Sa poitrine se dilatait à respirer la fraîche brise qui lui venait des Apennins.

Mais l'infortunée jeune fille, après s'être un moment élancée vers les régions éternelles, retomba bientôt sous le poids de ses inquiétudes et de ses désespérantes superstitions.

Vis-à-vis d'elle, à l'extrémité d'une plate-forme, elle aperçut la chambre de son frère. Les fenêtres en étaient ouvertes. Il n'était pas rentré. Elle se demanda où il passait ses jours et la moitié de ses nuits, depuis qu'il ne venait plus s'asseoir à la table de la famille; quelle mystérieuse intrigue poussait ainsi hors de ses habitudes cette existence auparavant si régulière, si paisible, qui jusque-là s'était abdiquée généreusement au profit d'une sœur bien-aimée? Il fallait qu'un démon, ennemi des hommes, eût troublé le repos de la maison de Gurgès; eût soufflé des passions inquiètes, réveillé d'égoïstes intérêts sous ce toit protecteur, où Daphné avait passé sa jeunesse auprès d'une mère chérie et d'un frère plein de tendresse et de dévouement!

La jeune fille se laissa dominer par cette idée fatale qu'un mauvais génie poursuivait sa famille. Elle avait lu au ciel le nom d'un être suprême, dont la providence guide ses créatures au bien par des voies inconnues; elle n'y vit plus alors que le dogme effrayant de la nécessité, inscrit sur ce livre immuable en caractères de feu. Le monde lui apparut comme un espace sans bornes, au milieu duquel l'homme, atome imperceptible, est perdu. Les astres règlent sa destinée, pensa-t-elle, et il l'accomplit sans laisser ici-bas aucune trace de ses douleurs ou de ses plaisirs. Qu'est-ce, après tout, qu'une femme, pleurant dans un coin de terre ignoré, pour que les dieux s'en occupent? Leur soleil est-il moins brillant parce qu'elle souffre, leur Olympe moins tranquille, leur ambroisie moins délicieuse? Ainsi raisonnait Daphné, lorsqu'elle aperçut une lumière, au dessus d'elle, au milieu d'une sépulture abandonnée.

Aux rayons vacillans que projetait cette lumière, deux têtes de femmes pâles, hideuses, se dessinaient dans l'ombre. Leurs cheveux blonds flottaient en désordre. Leur corps se perdait dans les plis de leurs vêtemens noirs. Elles s'avançaient comme deux spectres en murmurant des paroles magiques. Enfin elles s'arrêtèrent, déposèrent leurs lampes devant elles, et, s'étant agenouillées, elles commencèrent à creuser la terre de leurs ongles crochus. C'était deux magicienne, venues là pour faire leurs enchantemens. Daphné le comprit, et aussitôt le désir, si naturel à l'homme, de soulever le voile qui lui cachait l'avenir, s'alluma dans son cœur,

Elle eût craint, cependant, d'aller interroger les deux furies, qui continuaient à fouiller une tombe dans le vieux champ des Esquilies. Mais n'existait-il pas au grand cirque, au Vélabre, des Chaldéens, des mages, des tireuses de bonne aventure, célèbres dans toute l'Italie, et qu'elle pouvait consulter sans péril? L'heure ordinaire à laquelle ils rendaient leurs oracles n'était pas encore passée. D'affreux pressentimens, d'incessantes terreurs agitaient depuis huit jours la fille de Gurgès. Le courage, l'espérance, ses amis, son frère, tout lui manquait à la fois. Elle résolut d'en finir cette nuit-là même avec ses doutes. Elle ferma sa fenêtre, se vêtit à la hâte d'une robe d'étoffe brune, jeta un manteau sur ses épaules, en ramena le capuchon sur sa tête, parcourut d'un pas léger la galerie qui la séparait de l'appartement de son père, le traversa, et se trouva bientôt dans la rue ..

Dans la rue déserte, seule, sans défenseur, sans guide, à une demi-lieue du but de sa course! Elle eut peur d'abord. Elle hésita à poursuivre sa marche. Mais sa curiosité mala-

dive était irrésistible. Elle commença donc à descendre la pente du mont Esquilin, laissa à sa gauche Subure, les Carènes et la fontaine appelée Méta-Sudans, et arriva sur la voie Sacrée, non loin du temple de Vulcain.

Là elle s'arrêta. Deux troupes d'hommes s'avançaient dans des directions opposées. L'une, bruyante et probablement composée de patriciens en débauche, venait du forum, et avait dépassé la statue de Vénus-Cloacine; l'autre parcourait à pas mesurés l'étroite rue qui séparait du Volcanale le temple de Romulus et de Rémus. Celle-ci appartenait à la police de Rome. Elle comptait huit licteurs, armés de faisceaux, qu'un triumvir capital commandait. Les rixes n'étaient pas rares entre les agens de la force publique et les jeunes gens de l'aristocratie, qui s'amusaient, au retour de leurs fêtes, à troubler le repos des honnêtes citoyens. Daphné craignit de se trouver prise au milieu d'une mêlée sanglante. Elle se cacha sous la quadruple arcade d'un janus voisin, et observa ce qui allait se passer.

Le premier groupe approchait de la fille de Gurgès. Déjà elle pouvait distinguer les tuniques à longues manches, les manteaux de riche étoffe dont cette société d'élite était revêtue. Des colliers brillaient au cou de ces prodigues, des bracelets à leurs bras. Leurs mains étaient chargées d'anneaux dont les pierres lançaient dans l'ombre des scintillemens de feu. Deux d'entre eux, plus importans sans doute que les autres par leur naissance et leurs dignités, les précédaient de quelques pas et s'entretenaient à voix basse. Chose étrange! il sembla à Daphné que le geste et la démarche de l'un de ces personnages ne lui étaient pas étrangers. Elle retint sa respiration; elle concentra sur lui toute son attention. Il passa sous les degrés même du janus qui l'abritait, et alors qui reconnut-elle?... Lélius.

Le triumvir capital n'était plus qu'à une courte distance. Cet officier fit halte au milieu de la voie Sacrée, mit ses licteurs en ligne, se plaça devant eux et, s'adressant aux compagnons de Lélius,

— Arrêtez, citoyens! dit-il. Quel est votre nom, et où allez-vous à pareille heure?

Tout le sang de Daphné refluait vers son cœur. Le renseignement que demandait le triumvir allait lui dévoiler peut-être le mystère qu'elle voulait percer.

Mais son attente fut vaine. Le personnage avec lequel causait Lélius répondit à l'interpellation du triumvir d'une voix claire et sonore :

— Ami, laisse passer le souverain pontife, C. Julius César.

A ce nom vénéré, les licteurs ouvrirent leurs rangs, abaissèrent leurs faisceaux, et le cortége de César entra en effet dans le palais splendide que l'État fournissait au chef du pontificat romain.

La raison de Daphné l'abandonna; elle s'appuya à un pilastre du janus, laissa retomber sa belle tête sur sa poitrine, et, se tordant les mains de désespoir, elle murmura :

— Lélius, tu m'as trompée, tu m'as perdue!

Sa première émotion passée, la fille de Gurgès avança timidement la tête hors de l'arcade cintrée du janus. La voie Sacrée était redevenue complétement déserte, et pourtant ces mots, si simples en apparence, en réalité si terribles pour Daphné : « Ami, laisse passer le souverain pontife, C. Julius Cesar, » résonnaient encore à son oreille. Lélius, familier de César! Lélius, respecté à l'égal du souverain pontife par la troupe élégante qui les suivait causant gravement avec lui, acceptant les honneurs que leur avait rendus le triumvir avec l'aisance dédaigneuse d'un dictateur ou d'un consul! Quel était donc cet homme? Pouvait-on raisonnablement espérer qu'il élèverait la fille d'un nécrophore jusqu'à lui? Oh! Daphné aurait dû reconnaître en lui le patricien à ses façons d'agir hautaines, à l'audace, presque insultante, avec laquelle il avait profité de son égarement.

N'était il pas cependant l'ami de Rutuba, de Gurgès? N'avait-il point sollicité de ce dernier la main de sa maîtresse? Ne s'était-il pas joint au désignateur pour exploiter à deux une entreprise commerciale, qu'un homme de race patricienne eût dû mépriser? Daphné voulait espérer encore, même contre toute espérance. Elle pensa aux habitudes populaires de César, à son affabilité envers les citoyens de la plus basse extraction. En envisageant les choses à ce point de vue, il n'était pas surprenant que Lélius connût le père commun de tous les plébéiens de Rome. Peut-être même le divin Jules avait-il besoin du scribe pour l'expédition de quelque affaire. Un employé du trésor pouvait rendre service à tant de monde! On est si prompt à adopter toute erreur qui flatte et qui console! Daphné ne voulut pas croire aux preuves à peu près irrécusables, que le hasard lui avait procurées, de la perfidie de Lélius. Elle quitta sa retraite et se dirigea vers le grand-cirque pour consulter les oracles des sibylles et des Chaldéens.

Ce soir-là l'orfévre Callisthènes avait soupé en nombreuse compagnie chez son confrère Pisistrate, dans la maison qu'habitait ce dernier près du Tibre, sous la colline appelée Mont-Testaceus. Prosper accompagnait son maître. La soirée devait se prolonger bien avant dans la nuit, car on parlait beaux arts, littérature; on évoquait dans cette réunion de grammairiens, d'artistes, et de philosophes, presque tous originaires d'Athènes, les souvenirs de la patrie. A la septième heure de la nuit, Prosper se retira sans avertir personne. Chassé par un inconnu de sa famille d'adoption, à jamais séparé de son amie d'enfance, l'apprenti était tombé dans un état de marasme effrayant. Il s'était dégoûté de tout dans ce monde où il ne vivait auparavant que par l'amour. Que lui importaient le talent, la gloire et les chefs-d'œuvre des grands maîtres, et l'art de reproduire sur l'or, sur le bronze ou sur le marbre des formes plus ou moins pures, à lui qui avait perdu sans retour l'être charmant dont la pensée inspirait son travail, et qui devait un jour partager ses succès? L'étude où l'on s'instruit à vivre, le repos où l'on s'écoute penser, lui étaient devenus également insupportables. A l'activité de son esprit avait succédé je ne sais quelle funeste impatience qui lui faisait trouver tous les plaisirs insipides et tous les hommes ennuyeux. En quittant la maison de Pisistrate, il prit le chemin du Vélabre et atteignit bientôt le grand cirque, dont l'aspect merveilleux l'eût dans toute autre circonstance pénétré d'admiration.

La lune éclairait le côté méridional de l'immense édifice construit par Tarquin l'Ancien. Les lueurs mystérieuses de l'astre bien-aimé de Diane donnaient aux portiques, aux galeries, aux colonnades, superposées en étages gigantesques, aux lourdes *méniennes* qui le décoraient, un caractère de grandeur et de magnificence imposant. L'homme comprenait son néant devant cette masse immobile implantée dans les entrailles de la terre par une race de géans. Les cavernes profondes, creusées dans les vastes flancs du colosse, étaient pleines de ténèbres et de sourds mugissemens. La clarté blanchissante qui enveloppait ses vastes contours empruntait de chauds reflets d'or au vernis safrané que les âges y avaient déposé. Les galeries à jour, dont se composait sa couronne de pierre, se découpaient sur l'azur foncé du ciel. Quand on pensait aux générations que ce monument avait vues naître et mourir, aux révolutions qui avaient fait trembler sous lui la terre sans pouvoir l'ébranler, on comprenait qu'il avait été bâti par les fils des Pélages, ces Titans toujours actifs et toujours proscrits, dont on rencontre partout les constructions impérissables et dont l'histoire ne se trouve nulle part.

En passant près de la menienne, ou tour carrée la plus occidentale du cirque, Prosper sentit une main serrer la sienne avec une force contre laquelle il ne chercha pas à lutter. Une femme, à demi vêtue d'une tunique en loques, l'entraîna sous une des voûtes profondes qui aboutissaient aux prisons. Là, un spectacle étrange s'offrit aux regards de l'apprenti.

Sur l'imposte en saillie, où la courbure de la voûte venait s'appuyer, brillait une lampe enfermée dans une tête de mort. Aux lueurs funèbres que répandait cet appareil singulier d'éclairage, on apercevait sur une table un carton circulaire, contenant les douze signes du zodiaque inscrits dans douze compartimens. Sept autres petits cartons, de même forme que le premier, se mouvaient au-dessus de lui autour du même axe. Ils portaient les noms des sept planètes, et leurs combinaisons pouvaient représenter les divers aspects du

ciel. Un volume crasseux, déroulé près des cartons, portait ces mots en titre : *Ephémérides*, ou *Calculs astronomiques de Pétosiris, Egyptien*. Tels étaient à cette époque les instrumens nécessaires à l'exercice de l'astrologie, instrumens que les devins arabes nous ont du reste conservés.

Mais la sibylle qui rendait ses oracles dans cet antre pratiquait sans doute d'autres méthodes non moins sûres de connaître l'avenir; car sa table était encombrée d'osselets et de planchettes en sapin, de figures de cire propres à opérer des envoûtemens, de fioles où macéraient diverses plantes vénéneuses, telles que la morelle, nommée en style d'empoisonneur *halicacabon*. On voyait briller au fond de la caverne les yeux ronds et fulgurans d'un hibou.

— Que me veux-tu, sorcière infernale? dit à la magicienne Prosper épouvanté.

Autant qu'il pouvait en juger, eu égard à l'obscurité de la voûte, cette femme était encore jeune et avait dû être d'une remarquable beauté. Mais ses regards étaient effarés, ses traits hâves, les pommettes de ses joues saillantes. De profondes rides sillonnaient son front; la faim ou la débauche avait déchaussé ses dents.

— Tu demandes ce que je veux, beau blondin? répondit-elle à l'orfévre; n'as-tu pas une maîtresse?

— Non, répliqua brusquement l'apprenti.

— A ton âge et avec ta figure! oh! tu mens, j'en suis persuadée, repartit la magicienne. Je puis te dire si elle est fidèle. Voyons, combien as-tu d'argent?

En disant ces mots, elle se disposait à vider effrontément les poches de Prosper. Mais un bruit léger se fit entendre sous le portique; elle se pencha hors de la caverne, et courant aussitôt vers l'apprenti,

— Cache-toi, cache-toi, reprit-elle, et pas un mot!

Elle poussa Prosper dans l'enfoncement de la voûte. Le hibou, dont il troublait la solitude, laissa échapper un cri plaintif.

Dès que Prosper eut disparu, une jeune fille se montra sous le cintre de l'arcade.

— Approchez, ma petite patricienne, lui dit la sorcière en tâchant d'adoucir sa voix cassée. Que cette tête de mort ne vous effraie point : c'est une lampe comme une autre. Vous voulez me consulter?

— Oui, *saga* (femme inspirée), répondit timidement la fille de Gurgès.

La sorcière ramena en arrière le capuchon qui cachait la figure de Daphné et ne put retenir un mouvement de surprise en la voyant si jeune et si jolie.

— Allons, qu'avez-vous à me demander, belle vestale? continua-t-elle. Vous aimez quelqu'un, n'est-ce pas?

La jeune fille, intimidée, ne répondit pas.

— Et ce quelqu'un vous a séduite? reprit la magicienne; et ce quelqu'un vous a délaissée? Par Tisiphone! l'aventure n'est pas nouvelle; ces choses-là arrivent à tout le monde. Et moi aussi, j'aimais un homme Je quittai mes parens pour le suivre. Nous vécûmes heureux pendant six mois, et puis...

La sorcière hésita, distraite un instant par un souvenir cruel.

— Et puis, ajouta-t-elle en ricanant, j'appris un jour qu'il avait suivi Pompée en Asie.

— Que vous avez dû souffrir! interrompit naïvement Daphné.

— Oh! oui, oui, j'ai bien souffert, va, repartit la magicienne. Je l'ai attendu longtemps, je l'ai pleuré plus longtemps encore ; enfin...

— Que vous est-il arrivé? demanda la jeune fille.

— Ah! par Vénus Cloacine! j'étais sans abri, sans pain, sans protecteur, sans famille... Mais pourquoi m'en demander davantage? ne vois-tu pas ce qu'il m'est arrivé ?

— Malheureuse saga! s'écria Daphné, que le récit de la sorcière avait touchée. Mais il faut espérer encore ; il reviendra.

Un éclat de rire guttural et saccadé de la magicienne réveilla les échos des portiques.

— Ah! ah! ah! dit-elle, il reviendra! Tu crois cela, toi, jeune fille? Allons donc! est-ce que les hommes reviennent lorsqu'une fois il vous ont abandonnée? D'ailleurs, poursuivit la sorcière en hochant la tête, quand bien même il reviendrait, reconnaîtrait-il sa belle Flora dans Canidia la tireuse de sorts, dans Canidia la courtisane, dans Canidia ..

L'horrible femme baissa la voix; un sourire féroce crispa ses levres.

— Dans Canidia qu'on dit être empoisonneuse! murmura-t-elle. Cependant je n'ai empoisonné personne, je te le jure! Ce sont de méchantes langues, celles qui m'ont accusée d'un pareil crime.

Daphné pâlit d'effroi.

— Mais tu n'es pas venue ici pour apprendre mon histoire, reprit Canidia. Que veux-tu savoir de moi?

— Une personne s'est présentée chez mon père et m'a demandée en mariage, répondit la fiancée de Lélius. Cet homme ne nous a-t-il pas trompés sur sa fortune et sur sa profession?

— Que prétend-il être? demanda la sorcière.

— Publicain.

— Et quelle raison as-tu de soupçonner sa sincérité?

— Je l'ai rencontré donnant le bras au souverain pontife, C. Julius César.

Canidia ramassa les planchettes de sapin éparpillées sur sa table et les jeta dans une urne qu'elle présenta à la fille de Gurgès.

Daphné, ayant tiré une des planchettes, la passa à la magicienne.

— Donne-moi un denier maintenant, si tu veux que l'oracle parle, dit Canidia.

La jeune fille mit une pièce d'argent dans la main crochue de la saga.

— Guerre et trahison! reprit cette dernière. Tu as tiré deux épées en sautoir dont l'une est brisée. Ton fiancé t'a menti.

— Qu'est-il donc? demanda Daphné tremblante.

Canidia lui ordonna de procéder à un nouveau tirage, et lorsqu'elle eût regardé la seconde planchette qu'avait amenée la fille de Gurgès,

— Vois cette sirène accroupie, dit-elle, dont la tête porte une couronne. Elle t'apprend que l'homme dont tu parles est patricien. A ton âge, vois-tu, petite on choisit des patriciens Mais plus tard, on choisit... le premier venu, ajouta la sibylle avec son affreux ricanement.

— Et m'épousera-t-il?

— Allons donc! le patricien n'épouse jamais, répondit la saga.

Daphné se couvrit la figure de ses mains et se prit à pleurer amèrement.

Candia s'approcha d'elle.

— Veux-tu un conseil, maintenant? ajouta la mégère. Reste avec moi. Tu es jeune, tu es belle ; je t'aiderai de mon expérience, et nous rendrons aux hommes le mal qu'ils nous ont fait. Tu as aimé celui qui t'a perdue : je t'apprendrai à ruiner tous ceux qui t'aimeront.

Tout à coup des pas précipités résonnèrent au fond de la caverne. Un homme s'élança sur la magicienne, la saisit aux épaules à l'improviste et l'envoya rouler sans mouvement sur les dalles du portique. Puis, soulevant Daphné, il l'emporta en courant jusqu'au temple de Vesta.

— Au secours! à l'assassin! hurlait Canidia étendue sur le pavé.

Deux brigands au visage féroce, à la chevelure inculte, dont on apercevait les membres trapus à travers les haillons qui les couvraient, se montrèrent comme deux cyclopes à l'angle d'une arcade voisine. Ils plongèrent leurs regards effarés dans les profondeurs de la rue, et la voyant déserte, ils s'élancèrent sur la trace des fugitifs.

Ils traversèrent le marché aux bœufs et la voie des Toscans. Prosper et sa fiancée avaient gagné déjà la curie hostilienne. Par bonheur le forum, au milieu duquel ils se trouvaient, n'était désert à aucune heure de la nuit. Les compagnons de la magicienne n'osant poursuivre les fugitifs jusque-là, revinrent au grand cirque sans les avoir atteints.

Les jeunes gens s'arrêtèrent dès qu'ils se crurent hors de

danger. Ils demeuraient sans voix l'un auprès de l'autre. Ce fut Daphné qui rompit le silence.

— Vous m'avez sauvée, Prosper, dit-elle encore pâle d'effroi.

— Je remercie les dieux de m'avoir envoyé dans l'antre de cette mégère pour vous en arracher, répondit l'ouvrier.

— Vous êtes bon, répliqua Daphné.

Des larmes brillaient dans ses yeux.

— Oubliez-moi maintenant, poursuivit-elle; oubliez ce que vous avez vu, ce que vous avez entendu ce soir.

— Vous oublier! dit douloureusement Prosper. Croyez-vous que cela me soit possible? Non! non! jamais votre souvenir ne s'effacera de mon cœur. Nous avons partagé si longtemps le même amour, les mêmes espérances de bonheur!

— Ce bonheur est désormais impossible. La volonté des dieux nous a séparés.

— Oui, la volonté des dieux et... votre orgueil. Est-il donc vrai, ajouta l'orfèvre, que vous apparteniez à cet infâme Lélius?

Et il se détourna pour pleurer.

S'il eût pu lire dans l'âme de Daphné, il y eût trouvé plus de souffrances, plus d'angoisses que lui-même n'en ressentait. Mais la jeune fille renferma courageusement ses sentimens en elle-même. La femme est plus forte contre sa douleur que l'homme n'est brave en face du danger.

— Savez-vous, Prosper, reprit-elle, que vous venez de m'adresser une insulte qu'une femme ne pardonne pas?

— Me trompé-je en vous accusant?

— Que vous importe ma conduite après tout, puisque les liens qui nous unissaient sont à jamais brisés?

— Que m'importe votre conduite! s'écria l'orfèvre hors de lui. Vous osez le demander... quand j'ai entendu l'horrible Canidia vous dire : « Cet homme t'a séduite ; il t'a délaissée, » et que je vous ai vue baisser les yeux sans lui répondre! Daphné séduite par Lélius! Daphné méprisée, repoussée par ce monstre!... Mais ce soupçon me rend fou; cette pensée me tue.

— Séparons-nous, interrompit la jeune fille.

— Sans que vous m'ayez adressé un mot qui me console, un mot qui vous justifie?

— Je ne veux pas m'abaisser jusqu'à repousser vos injures. La jalousie sans doute a troublé votre raison.

— Oh! je vous en conjure par la mémoire de votre mère, ajouta l'apprenti, dites-moi, avant de me quitter, que vous êtes encore, que vous serez toujours la noble fille que j'ai si longtemps aimée, le lys blanc qu'on n'ose toucher de peur de le briser.

Daphné sentait défaillir son courage en écoutant les paroles de l'orfèvre. Elle ne put s'empêcher d'appuyer sa main tremblante sur celle de son ami d'enfance, et la lui serrant deux fois,

— Adieu, adieu, Prosper, dit-elle. Soyez heureux!

— Sans vous il n'est plus de bonheur pour moi, murmura le jeune homme.

— Soumettons-nous à la loi du destin, contre lequel aucune puissance ne peut lutter.

Et la fille de Gurgès gagna rapidement la voie Sacrée.

Prosper, immobile, à sa place, la regardait s'éloigner. Mais quand elle se retourna à l'angle du Volcanale comme pour dire un dernier adieu à son fiancé, il courut à elle, et marchant à ses côtés,

— Daphné, reprit-il, tu souffres, je le vois, je le sais. L'homme que tu m'as préféré t'abandonne. Eh bien! souviens-toi qu'un ami te reste, et que cet ami ne refusera jamais d'unir son existence à la tienne, que tu aies ou non besoin d'être pardonnée.

— Puissante Junon! que je suis coupable, que je suis malheureuse! murmura la fille de Gurgès.

Elle s'arracha de nouveau aux cruelles émotions de cette entrevue, et suivit toute pensive le chemin des Esquilies.

Si elle eût regardé derrière elle en regagnant sa demeure, elle eût aperçu l'orfèvre l'accompagner pas à pas à quelque distance. Prosper ne rentra chez Callisthènes qu'après avoir vu la porte de la maison des Libitinaires se refermer sur la jeune et belle victime de Lélius.

La fête de Sempronia était finie depuis une heure. A son retour au Palatin, Catilina trouva une lettre sur le guéridon de sa chambre à coucher; il l'ouvrit et lut ces mots qu'on lui adressait de Tibur :

« Q. Elius Tubéro salue L. Sergius Catilina.

» Vous n'avez pas oublié qu'il y a un an, lorsque vous sollicitiez le consulat pour la première fois, je vous prêtai cinq cent mille sesterces (cent deux mille francs) pour subvenir aux frais de votre candidature. Cette somme, pour laquelle vous aviez engagé votre villa de Putéoli, devait m'être payée aux ides suivantes, ainsi que cela se pratique ordinairement. Après l'issue malheureuse des comices, je consentis, vu le dérangement de vos affaires, à ne point poursuivre contre vous avec trop de rigueur le remboursement de ma créance. J'apprends aujourd'hui que vous faites d'incroyables dépenses pour soutenir votre nouvelle brigue contre Silanus, Sulpitius et Muréna. Vous répandez, m'a-t-on dit, l'argent à pleines mains dans Rome, tandis que vous ne songez point à vous acquitter envers moi. Cependant votre dette est échue depuis les dernières calendes, et l'argent a tellement augmenté de valeur, grâce à l'approche des comices, qu'il se prête maintenant à l'usure quarternaire, tandis qu'on s'en procure moyennant la centésime (1) en d'autres temps. J'ai donc résolu, afin d'obvier aux pertes que m'occasionnerait votre négligence, d'exiger le paiement de mes cinq cent mille sesterces, capital et intérêts, par tous les moyens possibles. Ne soyez pas étonné si je sollicite du préteur une proscription immédiate de vos terres de Campanie.

» La veille des nones d'octobre (6 octobre), — Tibur. »

Cette lecture achevée, Sergius jeta les tablettes de son créancier loin de lui, et se mit à parcourir sa chambre avec exaspération.

C'est que les réclamations de Tubéro n'étaient qu'un signe avant-coureur de sa ruine prochaine. L'immense fortune qu'il avait acquise au temps du dictateur, les trésors qu'il avait rapportés d'Afrique étaient dissipés. Trois procès soutenus coup sur coup devant les tribunaux criminels, une conspiration avortée et une candidature malheureuse, c'était plus qu'il n'en fallait pour appauvrir même un préteur concussionnaire, même un ancien satellite de Sylla. Ses terres, ses villas, sa maison du Palatin, Sergius avait tout engagé, soit pour corrompre ses juges, soit pour donner leur pâture à ces monstres insatiables, aux mille têtes toujours avides, qu'on nommait les centuries. Il lui fallait pourtant mener de front deux intrigues subordonnées l'une à l'autre, et dont l'or était le plus indispensable mobile, sa nouvelle brigue et sa conjuration. Son crédit était épuisé. Les caisses des usuriers s'étaient fermées irrévocablement pour lui. La source qui lui versait des flots d'or depuis son retour d'Afrique venait de se tarir. Il fallait qu'aux ides de novembre il soldât, en abandonnant ses biens, le compte de ses crimes, de ses complots et de ses débauches, à moins qu'une violente commotion politique ne le sauvât.

Tubéro, en présentant une requête contre lui au préteur urbain, devait nécessairement hâter la catastrophe qui le menaçait.

Après un instant de réflexion, Sergius s'assit devant son bureau, prit une feuille de papyrus et y traça ces lignes avec une rapidité convulsive :

« L. Sergius Catilina à Elius Tubéro, salut.

» Une assemblée de mes amis les plus riches et les plus influens doit avoir lieu le 4 des ides de ce mois (12 octobre) vers la cinquième heure de la nuit, chez D. Junius Brutus Pénus. Je vous prie de vous y rendre et d'apporter vos titres. L'intervention de ces nobles personnages facilitera peut-être entre nous un arrangement amiable, qui ne blesse ni vos intérêts ni les miens. »

Puis Catilina se dirigea vers son lit.

(1) A quarante-huit pour cent et à douze pour cent.

— Je ne puis te payer avec de l'or, Tubéro, murmura-t-il. Je m'acquitterai envers toi par le fer. Ton compte sera réglé par le centurion Rutuba.

Il s'enveloppa d'un de ces larges manteaux que les Romains appelaient *stragula vestis*, et se coucha.

IV.

PRÊTRE, MAGISTRAT ET FINANCIER.

Le soleil s'abaissait vers le mont Janicule. La chaleur intolérable, qui suspendait tout mouvement dans Rome depuis la sixième jusqu'à la neuvième heure du jour, commençait à se dissiper. Ranimée par la fraîche brise des Apennins, la cité commençait à reprendre une nouvelle vie. Patriciens, plébéiens, coquettes, prudes matrones, vieillards et jeunes gens quittaient leurs maisons et se dirigeaient vers le champ de Mars, afin de s'y livrer soit à des exercices guerriers, soit au plaisir de la conversation. Chacun laissait ses préoccupations, ses inquiétudes, car le moment de se récréer était venu, et jamais peuple ne sut mieux que celui de Rome renvoyer les affaires sérieuses au lendemain.

Un grave personnage descendait à la voie Sacrée par la rue de Scaurus. Il était vêtu d'une demi tunique de laine blanche et d'un manteau de pourpre dont les bords étaient découpés en festons. Ses bottines noires étaient rattachées par une boucle en forme de croissant. Douze licteurs, armés de faisceaux, marchaient devant lui. Les cavaliers sautaient à bas de leurs montures, les piétons, quelle que fût leur dignité, s'arrêtaient et s'inclinaient, lorsqu'ils entendaient ses licteurs annoncer à haute voix :

— Rangez-vous de côté, citoyens ; voici le consul Marc-Antoine Hybrida !

Il existait, il faut l'avouer, peu d'hommes aussi corrompus, aussi dépourvus de tout sens moral que le magistrat auquel on rendait ces honneurs. Il avait causé dans Rome, au temps de Sylla, un scandale inouï en conduisant lui-même un char dans le cirque. Les censeurs Lentulus et Gellius l'avaient chassé du sénat à cause de ses mœurs infâmes, de ses rapines et de ses prodigalités. Il avait osé, durant les comices qui l'élurent préteur, constituer gardiens des votes deux bandits de la lie du peuple, Sabidius et Panthéra. Il s'éprit ensuite de la petite-fille d'un carrier, l'acheta à son père et l'emmena dans sa maison, où il l'entretint publiquement.

Il s'était uni à Catilina, l'année précédente, tandis qu'ils sollicitaient ensemble le consulat, pour faire échouer la candidature de Cicéron. L'orateur avait dirigé contre ses deux adversaires une violente philippique, malgré laquelle Antoine lui avait été donné pour collègue. Forcé de partager avec cet homme les attributions du pouvoir exécutif, Cicéron s'était attaché à lui faire oublier leurs anciennes querelles. Mais Antoine, sans repousser les avances de son confrère, continuait de suivre la ligne de conduite qu'il s'était tracée depuis longtemps. Comme toujours il se vendait au plus offrant. A conditions égales, il préférait à l'amitié d'un honnête homme l'alliance d'un coquin.

A peine cachait-il sa prédilection pour Catilina.

Ce magistrat entrait dans la voie Sacrée lorsqu'il vit un citoyen, environné d'une suite nombreuse de cliens et d'esclaves, se diriger vers la demeure de César. Dès qu'il eut reconnu M. Licinius Crassus, Antoine quitta ses licteurs et s'avança vers le financier. Crassus lui épargna la moitié du chemin. Les deux patriciens se saluèrent avec une apparente cordialité.

— Je suis heureux de vous rencontrer, Crassus, dit le consul. N'allez-vous point rendre visite à César ?

— Oui, répondit Crassus.

— Me permettrez-vous de vous accompagner chez notre illustre pontife ?

— Volontiers.

— Mais je vous préviens que vous ne pourrez l'entretenir ce soir qu'en ma présence. Je veux l'emmener au champ de Mars.

— Entrons, reprit Crassus.

Ils traversèrent ensemble la cour extérieure de Régia, et pénétrèrent dans la maison du souverain pontife, dont l'entrée était constamment libre pour tous les Romains, sans distinction.

Un nomenclateur leur fit traverser les portiques du palais, tandis qu'un autre esclave courait annoncer au père de famille que d'illustres visiteurs demandaient à lui parler.

Dans une bibliothèque spacieuse, César travaillait seul depuis le matin. L'appartement, construit en forme de tente, recevait le jour d'en haut par quatre fenêtres circulaires, percées dans les pendentifs de la voûte. De vastes armoires en bois de cèdre étaient rangées le long des murailles et contenaient un nombre infini de volumes dont on apercevait les ombilics dorés à travers un vitrail en corne. Dans les intervalles qui séparaient les armoires les unes des autres s'élevaient les statues des grands hommes qu'avaient produits la Grèce, l'Asie-Mineure et l'Italie. Assis devant une table, le souverain pontife achevait de couvrir de caractères microscopiques une longue feuille de parchemin. Son glaive était placé près de lui. Souvent il quittait sa plume de roseau, noircie d'encre, pour consulter, soit le droit civil papirien, soit la loi des douze tables, soit un des ouvrages des jurisconsultes Coruncanius et Mutius Scévola. Le travail qu'il rédigeait avec tant de soin portait ces mots en titre :

C. IVLII. CÆSARIS.
PONT. MAX.
PRÆT. VRB.
EDICTVM. P. P. P.
AD. ANNVM. VRB. COND.
DCLXXXXII

Ce qui signifie :

Édit perpétuel de Caïus Julius César, grand pontife et préteur urbain, pour l'an de Rome 692.

Tout préteur, avant de prendre possession de sa charge, devait définir et publier les principes de jurisprudence qu'il suivrait pendant son administration. Les prédécesseurs de César avaient presque toujours confié aux décemvirs et aux centumvirs la rédaction de leur *édit perpétuel*. Ils n'eussent point osé dicter des lois à la vieille expérience de ces juges inamovibles que la république leur donnait pour assesseurs. Mais aucune science n'était trop ardue pour le génie du divin Jules ; aucun travail n'effrayait sa courageuse ambition. Cet homme infatigable, qui brilla plus tard au premier rang parmi les généraux, les orateurs, les astronomes et les historiens, dont la politique savante effrayait l'oligarchie et tenait en échec la puissance du sénat, près de gérer la préture, voulait en remplir tous les devoirs sans en abdiquer en aucune façon les droits. Toute justice en matière civile allait émaner de lui pendant un an : il entendait formuler et promulguer son code sans le secours de personne, fallût-il pour cela fouiller dans les innombrables volumes et déchiffrer les milliers de paragraphes qu'avaient griffonnés les jurisconsultes romains.

Deux esclaves cubiculaires en armes gardaient les portes de la bibliothèque où le savant pontife travaillait.

A peine eut-il appris que Marc-Antoine et Crassus sollicitaient l'honneur d'être admis en sa présence, qu'il se leva, rajusta sa tunique, ramena vers son front les rares cheveux qu'une calvitie précoce avait épargnés, et avertit son esclave d'un geste et d'un mot qu'il était prêt à recevoir ses nobles visiteurs.

Ceux-ci ne tardèrent pas à se montrer sur le seuil de l'appartement.

Alors César se leva. Une douce sérénité illuminait son visage. Il s'inclina devant ses hôtes et leur serra la main en disant :

— Soyez le bienvenu, mon cher consul. — Je vous salue, Crassus. Excusez, je vous prie, le sans-gêne de mon hospitalité. Vous m'avez surpris au milieu de mes livres ; mais nous pourrons causer ici plus librement que partout ailleurs.

Et tandis que Marc Antoine et son compagnon répondaient de leur mieux aux compliments de César, le souverain pontife

faisait asseoir Crassus auprès de lui, et présentait un fauteuil au collègue de Cicéron.

— Vous travaillez sans cesse, studieux pontife, dit Crassus. On ne vous trouve jamais inoccupé.

— Si l'ambition des honneurs est la première vertu de tout homme bien né, répondit le futur dictateur, le travail est aussi la plus indispensable de ses obligations.

— Au moins, profiterez-vous cette année des vacances du sénat? demanda Marc-Antoine.

— Je ne quitterai point Rome.

— Comment! poursuivit Crassus, vous n'irez pas même goûter vos huîtres du lac Lucrin, prendre possession de votre maison de Baïa, de vos bois de l'Averne, de toutes ces propriétés vraiment royales qui sont l'apanage du grand pontificat?

— J'ai été désigné préteur, répliqua le divin Jules, et je dois me préparer à en remplir les fonctions. Il me reste à peine quelques semaines pour achever mon édit perpétuel. Quand le sénat aura repris ses travaux, d'importantes affaires surviendront peut-être, et mon temps ne m'appartiendra plus.

— C'est vous qui rédigez votre édit? reprit Marc-Antoine.

César, sans répondre au consul, lui montra la feuille de parchemin, longue de douze pieds (trois mètres et demi), que devaient consulter bientôt comme un oracle tous les plaideurs et les avocats romains.

Ses hôtes examinèrent avec admiration cette œuvre consciencieusement élaborée.

— César, dit le financier Crassus, je vous croyais astronome, liturgiste savant, orateur, habile publiciste, mais je pensais que les arcanes du droit vous étaient inconnus.

— Il ne manque plus à la gloire de notre grand pontife que l'éclat des conquêtes, ajouta Marc-Antoine.

— Vous vous trompez, répliqua César. Il est un art que je ne soupçonne pas et que je n'apprendrai jamais.

— Lequel? demanda Crassus.

— Le vôtre. Je n'ai jamais su, je ne sais pas et je ne saurai jamais comment on amasse des écus.

— Mais vous savez comment on les dépense utilement, et c'est un talent plus rare que l'autre, répondit Crassus.

— Je suis venu pour vous arracher à vos occupations, Jules, reprit Marc-Antoine.

— Pourquoi cela?

— Varguntéius a provoqué Sergius et Lecca à une partie de balle trigonale. Il veut prendre sa revanche du souper qu'il a dernièrement perdu. L'enjeu de chaque adversaire est de quarante mille sesterces. Le perdant nous donnera ce soir une collation dans laquelle quatre-vingt mille sesterces seront dépensés.

— Par Hercule! dit César, voilà une partie bien engagée.

— Toute l'aristocratie de Rome y assistera, poursuivit Antoine. On y pariera des sommes énormes.

— Quelle folie! interrompit Crassus.

— Très cher, il n'est rien qui ressemble plus à un fou qu'un sage. Voyez plutôt Caton.— Il est donc bien entendu, ajouta Marc-Antoine, que César descendra avec moi au champ de Mars, que nous assisterons au triomphe probable de Sergius et qu'après nous être baignés aux thermes de la villa Publica, nous irons prendre notre part du souper que le plus maladroit des trois joueurs aura perdu.

— Mais je n'ai pas reçu d'invitation, fit observer César.

— Etes-vous donc un génie si brillant que vous ne puissiez pour un instant devenir une *ombre*? demanda le consul.

— Je consentirais volontiers à vous accompagner à ce titre, cher Antoine, si je n'attendais moi-même quelques amis à souper. Je ne comprends pas, du reste, comment Sergius Catilina peut s'occuper de jeux et de fêtes à la veille des élections qui vont décider sans appel s'il deviendra ou non consul.

— Pourquoi sans appel? dit Marc-Antoine.

— Le croyez-vous assez riche pour subvenir aux frais d'une troisième candidature?

— Bah! interrompit Crassus avec l'impertinence dédaigneuse d'un financier qui parle d'un failli, dans un mois, si sa brigue échoue, on *publiera* ses biens.

— Catilina, heureusement, a de nombreux amis, très capables de soutenir son élection, répliqua le consul. Je ne conseille pas à nos Septemvirs de renouveler contre lui leurs intrigues de l'an passé.

— Ah! fit Crassus. Comment l'entendez-vous?

— Sergius est homme de cœur, et il est moins facile de lever en Italie une armée de soldats qu'une armée de mécontents.

César et Crassus se turent : il leur semblait qu'Antoine était mieux disposé envers Catilina qu'il ne voulait le paraître, et qu'avant de manifester ses véritables intentions, il cherchait à pressentir celles de ses interlocuteurs.

Le souverain pontife jugea utile de l'encourager à la franchise.

— Sergius est un administrateur habile, un soldat excellent, dit-il. L'oligarchie commet une injustice en s'obstinant à combattre son élection.

— Les tyrans du sénat sont ombrageux parce qu'ils se sentent faibles, répondit Marc-Antoine. Ils ont peur qu'une main trop vigoureuse ne puisse faire mouvoir, sans les briser, les ressorts usés de leur gouvernement. Qu'en pensez-vous, Crassus?

— Je suis parfaitement de votre avis. J'ai quitté les conseils de ces hommes, repartit le financier.

Marc-Antoine reprit aussitôt :

— Si Catilina tentait d'opérer une révolution, pourrait-il compter sur la coopération de César et sur l'appui de Crassus?

Le financier lança sur son allié un regard d'une expression douteuse que le divin Jules feignit de ne point apercevoir.

— Par Vénus-Génitrice! répliqua le souverain pontife, ceci ressemble presque à une proposition.

— Supposez que c'en soit une, et répondez.

César, directement interpellé, franchit à reculons deux fois autant d'espace qu'il en avait parcouru pour venir provoquer Marc-Antoine à une indiscrétion.

— Je n'appartiens plus à aucun parti, dit-il. Je suis grand pontife et préteur de Rome désigné; je dois à mes concitoyens l'exemple de la soumission aux lois.

Cette réponse, qui révélait une astuce de prêtre, renforcée d'une rouerie de diplomate, amena un sourire sur les lèvres de Crassus.

— Ne voyez-vous pas, Antoine, interrompit-il, que le peuple a fait une part si belle à César dans les pouvoirs de l'Etat qu'il ne lui est plus permis de conspirer?

— D'ailleurs, ajouta César, qui excellait dans l'art de la raillerie, je pourrais, en troublant la république, mettre en danger la fortune de mon cher Crassus. Les maisons se louent mal en temps de révolution; les médecins et les philosophes ne se vendent plus; les terres ne rapportent rien; le poivre, le gingembre, les parfums et les étoffes de l'Orient n'arrivent que difficilement à Ostie. Par égard pour vous, Crassus, je veux être désormais le plus paisible des Romains.

Marc-Antoine, un peu désappointé, voulut mettre à bout de feintes la tortueuse politique de César.

— Ainsi ni l'un ni l'autre d'entre vous, poursuivit-il, ne voudrait aider Catilina à renverser la faction oligarchique. Mais supposons qu'il entreprit seul d'accomplir une révolution, et qu'il réussit, l'approuveriez-vous?

— Alors comme aujourd'hui je me soumettrais au gouvernement établi, repartit César.

— Et vous, Crassus?

— J'imiterais le souverain pontife

— Très bien, ah! très bien parlé! répliqua Marc-Antoine. C'est-à-dire que César et Crassus veulent rester puissants et riches sous tous les gouvernements. Adieu, chers amis. Je viens d'apprendre comment on profite des guerres civiles sans affronter les périls. Je cours de ce pas au champ de Mars et au souper qui m'attend.

Tandis que le consul descendait l'escalier de Régia, le souvenir des premières conjurations de Catilina, dont on accusait César et Crassus d'avoir été complices, se représenta à son esprit.

— Par Hercule, auteur de ma race! pensa-t-il, je n'aurais jamais cru qu'une différence aussi grande existât entre l'année

688 et l'année 691, entre une maison de Subure et un palais de la voie Sacrée, entre César simple édile et César souverain pontife et préteur de Rome désigné.

A peine le consul se fut-il retiré, que Crassus dit à César en se rapprochant de lui :

— C'était bien réellement un traité d'alliance avec Sergius qu'Antoine voulait négocier auprès de nous.

— Je ne lui ai laissé que le regret de s'être inutilement compromis, répondit César.

— Catilina va donc nous donner bientôt le spectacle d'une conjuration nouvelle.

— Je ne le perds point de vue depuis trois ans. C'est une hydre qui a enveloppé la république de ses replis, et qui maintenant rassemble ses forces pour l'étouffer et en faire sa proie.

— Ses complots auront-ils du retentissement? demanda Crassus.

— L'explosion en sera terrible. La guerre civile peut s'allumer à la fois en Afrique, en Cisalpine et dans les provinces de l'Italie.

— Et quel rôle jouerons-nous, cher Jules, pendant cette effrayante commotion?

— Sergius est trop prudent pour oser jamais rien contre nous tant que nous serons unis. Restons neutres entre lui et ses adversaires. S'il réussit, nous le soutiendrons.

— Et s'il succombe?

— Ah! s'il succombe, dit César, par Quirinus!...

— On le sacrifiera, c'est là votre idée?

Le souverain pontife d'une main distraite caressait une belle couleuvre familière, qui enroulait autour de son bras gauche ses anneaux aux reflets d'or, d'émeraude et de saphir. Il reprit :

— Je vous ai mandé auprès de moi, Crassus, pour vous communiquer certaines idées dont la réalisation résoudrait d'un seul coup toutes les complications de la politique actuelle. Oubliez un instant vos préjugés, vos haines, et prêtez-moi une sérieuse attention.

— Parlez, répondit le financier.

— Jurez-moi que mes confidences, dans le cas où je n'aurais pas le bonheur de vous persuader, ne passeront pas le seuil de cet appartement.

— Je le jure.

César poursuivit après une pause :

— Les institutions de Sylla ont fait leur temps. Les tribuns ont recouvré leurs prérogatives, l'ordre équestre est rentré dans l'enceinte des tribunaux, la censure est rétablie : quiconque voudrait soutenir la constitution du dictateur serait infailliblement écrasé.

— Que concluez-vous de là?

— Qu'il faut aux Romains de nouveaux maîtres.

— Bien d'autres le pensent comme vous, mais ils se gardent bien de l'avouer.

— J'ai médité sérieusement sur les destinées de la patrie, ajouta César. Toute société qui s'est courbée sous le joug d'un despote sans le briser en se redressant, n'est plus faite pour la liberté.

Crassus écoutait sans mot dire.

— L'univers, d'ailleurs, continua le souverain pontife, ne se gouverne pas comme une ville, comme une province. Pour agir d'un bout du monde à l'autre, il faut qu'un pouvoir ait au centre une force d'impulsion considérable. Or, la première condition de la force, c'est l'unité.

— Ainsi, d'après vous, l'histoire de la république romaine toucherait à sa fin? repartit Crassus.

— Telle est ma conviction. Examinons maintenant d'où peut surgir une autorité capable de dominer toutes les factions. Catilina, Autrone et Sylla réussiront-ils à établir dans Rome le règne de la terreur?

— La terreur est un moyen dont Marius et son rival ont abusé.

— Croyez-vous possible un triumvirat qui se composerait de Cicéron, de Catulus et de Caton?

— D'un avocat, d'un philosophe, et d'un amateur de murènes! dit Crassus en haussant les épaules. Par Hercule! quels singuliers tyrans les Romains se choisiraient là.

— Hé bien! poursuivit le pontife, le règne de la popularité, de la fortune et de la gloire militaire est arrivé.

— Et la popularité, c'est...

— Moi, repartit César.

— La fortune?

— Vous.

— Et la gloire militaire?

— Pompée.

Crassus tressaillit, comme s'il eût senti l'acier d'un poignard s'appuyer sur sa poitrine.

— Prétendez-vous faire de moi l'allié de notre prince arabe? (1) s'écria-t-il.

— Pourquoi pas?

— César, répliqua le financier, vous êtes libre de mettre vos talens et votre influence au service d'autrui. Quant à moi, j'ai vaincu Télésinus au profit de Sylla, Spartacus au profit de Pompée. Il est temps que je songe à mes propres intérêts.

— Vous adopterez mes plans quand vous les aurez examinés mûrement, reprit César. Ils sont une déduction logique des principes les plus élémentaires de la science du gouvernement. Le sénat cherche à nous mettre aux prises, Pompée, vous et moi, afin de nous détruire les uns par les autres.

— Je le sais.

— Réunissons-nous et nous serons invincibles. Nous seuls pouvons renverser le conseil des Sept; nous seuls pouvons donner aux Romains de la liberté sans licence et de l'ordre sans tyrannie.

— Au moins réfléchirai-je avant de prendre une détermination pareille, dit Crassus. Par Vénus Génétrice! vous êtes un homme prévoyant, mon cher César. Vous avez mis déjà, ce me semble, la moitié de votre projet à exécution.

— Comment cela?

— Ne vous êtes vous pas attribué une large part dans les affections de Mutia? Vraiment, je n'aurais pas cru que la femme de Pompée dût être comprise dans notre traité.

A ces mots, César fut saisi d'une violente envie de rire. La réflexion de son ami lui parut d'autant plus originale, que si Mutia lui voulait du bien, Tertulla, femme de Crassus, ne lui voulait pas trop de mal.

— Que nous importent ces minces détails de la vie privée, reprit-il, à nous que la Providence appelle à régir les destinées de la patrie?

— Pompée envisagera-t-il la question d'un point de vue aussi élevé? dit Crassus.

— Vous avez toujours eu de notre moderne Alexandre l'idée la plus mesquine. Comment! vous le jugez assez maladroit pour se brouiller avec moi par jalousie! Mais il répudiera Mutia, très cher, et il épousera Julie, ma fille. C'est simple comme un théorème d'Euclide.

Crassus ayant pris congé du souverain pontife, celui-ci appela un de ses esclaves cubiculaires, passa dans sa chambre à coucher et se fit revêtir de sa toge. Un quart d'heure après, une litière fermée le déposa au mont Aventin, dans une petite maison écartée, où la belle Tertulla, l'épouse même de Licinius Crassus, l'accueillit avec tous les honneurs dus à son rang.

Marc-Antoine trouva bientôt l'occasion de se créer comme César une politique à deux fins, et la mit à profit avec une rare intelligence. Voici de quelle façon :

Un décret récent du sénat avait attribué les provinces de Cisalpine et de Macédoine aux deux consuls de cette année. Antoine avait obtenu la première par la voie du sort. Ce gouvernement, qui occupait de l'ouest à l'est toute la largeur de l'Italie septentrionale (2), avait une grande valeur stratégique en ce qu'il reliait la Toscane et le Picénum, pays alors très agités, aux contrées belliqueuses des Allobroges (Dauphiné, Genève et Savoie), des Helvétiens (Suisse) et des Rhétiens

(1) Pompée avait vaincu Aretas, roi de l'Arabie Pétrée. Ses ennemis, pour se moquer de ce triomphe inutile, l'avaient surnommé le prince arabe.

(2) Il comprenait le Piémont, la Lombardie, les duchés de Parme et de Modène, et les délégations de Bologne, Ravenne, Forli et Urbino.

(Tyrol). De là une armée de rebelles eût présenté un front de bataille inexpugnable, disposé par échelons dans les gorges et sur les hauteurs des Apennins, en conservant en arrière de ses lignes de puissans auxiliaires et des moyens de retraite assurés.

Par bonheur, la Cisalpine était pauvre. Préteurs et proconsuls dévastaient depuis tant d'années ses fertiles campagnes, que les derniers venus étaient forcés de se restreindre à glaner là où tant d'autres avaient recueilli d'abondantes moissons. La Macédoine, au contraire, que bornaient au nord des peuples indomptés, où s'étaient accumulés d'immenses trésors pendant la domination de ses rois, offrait à un général de la fortune et de la gloire à conquérir. Cette riche proie était échue en partage à Cicéron, qui offrit à son collègue de la lui abandonner, s'il voulait rester neutre entre l'oligarchie et Catilina.

Marc-Antoine jugea que le moment était venu d'imiter l'exemple de César. Bien que la possession de la Cisalpine fût pour les conjurés d'une importance capitale, il accepta les offres de Cicéron, et promit de subordonner sa politique celle du généreux orateur. Afin qu'on ne doutât point de sa sincérité, il se laissa imposer Sextius pour questeur, pour lieutenant Pétréius, deux officiers bien connus pour leur attachement aux institutions aristocratiques. Ces formalités remplies, le sénat ratifia l'échange que les deux consuls faisaient de leurs gouvernemens, et l'ordre fut expédié au tribun militaire Aulanus, qui représentait Marc-Antoine en Cisalpine, de quitter cette province au plus tôt.

A dater de ce jour, Antoine dut se restreindre à faire pour Catilina des vœux impuissans. Il devint, quoique bien à regret, un instrument à peu près docile entre les mains de Cicéron.

V.

TRAHISON.

Le jour qui suivit la fête de Sempronia, grâce aux caprices de la fortune, le sénateur Curius ne possédait plus un as, mais en revanche jamais il n'avait aimé davantage son incomparable Fulvie.

— Je suis un lâche, un misérable, dit-il en s'éveillant vers le milieu du jour. J'ai mérité d'attirer sur moi toutes les vengeances de l'enfer. Ma bourse est vide, mon crédit ruiné, et Fulvie, Fulvie, que j'ai livrée hier aux risées de la foule, est justement irritée contre moi. O femme adorée! maudis-moi, accable-moi de mépris, d'injures; je suis indigne de pitié.

Cet acte fervent de repentir achevé, Curius appela son esclave cubiculaire, le seul qui lui restât, et se fit habiller. Il s'assit ensuite sur un fauteuil et se mit à siffler un air entre ses dents.

Il s'interrompit bientôt.

— Stichus! dit-il.

— Me voici, maître, répondit son esclave.

— Va me chercher à déjeuner.

Stichus était un beau jeune homme originaire du pays des Allobroges, aux joues fraîches, aux lèvres roses, à l'œil mutin, qui portait son manteau court avec beaucoup de grâce, et savait se donner tous les airs impertinent d'un laquais de bonne maison.

Quoiqu'il eût entendu parfaitement l'ordre de son maître, il restait debout devant lui, les bras pendans et le regard fixé à terre.

— N'as-tu pas compris que je veux déjeuner? reprit Curius.

— Je le sais, répliqua Stichus, et les dieux me sont témoins que j'aurais bien du plaisir à mettre devant vous un cruchon de lesbos. Mais, hélas!....

— Quoi?

— Il n'y a plus de vin dans la cave.

— Est-ce que cela me regarde?

— Il n'y a plus de pain à la boulangerie.

— Achètes-en.

— Oui, mais quand on achète, il faut payer.

Stichus tendit la main.

— Imbécile! fit Curius, où as-tu appris les belles maximes que tu prêches? Tu es le plus sot des êtres que la nature ait gratifiés d'un masque humain. Acheter du pain en payant! voyez le beau secret! Mais tout le monde en use ainsi, triple sot!

— Je ne suis pas plus savant qu'un autre, moi, repartit Stichus.

— Et voilà ton tort, malheureux, répliqua le sénateur. C'est en évitant les sentiers battus qu'on marche à l'immortalité.

— Maître, ajouta Stichus avec bonhomie, je me suis exercé longtemps chez vous à tout prendre à crédit. Je croyais qu'on se formait à ce métier-là comme à tout autre, qu'il devenait facile à force d'usage. Cependant, plus je vais et plus j'ai de peine à y réussir. A quoi cela tient-il?

— Tu m'ennuies, répondit Curius.

Il appuya les deux coudes sur ses genoux, laissa retomber sa tête dans ses mains, et parut se livrer à de profondes réflexions. Tout à coup il se leva et se frappa le front avec enthousiasme :

— Une idée! une idée! s'écria-t-il. Il me vient une idée. Donne-moi mon manteau, Stichus.

Stichus apporta le manteau du sénateur.

— Embrassons-nous, lui dit Curius avec attendrissement.

Stichus, stupéfait, attendit l'accolade de son maître.

— Dans une heure tu ne m'appartiendras plus, continua Curius.

— Vous voulez vous défaire de moi? demanda l'esclave.

— Pauvre enfant! je vais te jouer à tête ou vaisseau.

— Oh! vous n'en aurez pas le courage.

— La cruelle faim m'y oblige. Je te regrette cependant... Voyons, réfléchis encore... Peux-tu me trouver à déjeuner?

— Non, repartit douloureusement le jeune homme.

— Et si tu tombes à un autre maître, poursuivit le sénateur de plus en plus attendri, crois bien qu'il ne réunira jamais sur ta tête les dignités innombrables dont je t'avais comblé. Tu fus mon portier, mon sommelier, mon cuisinier, mon majordome, et toute la foule de mes nomenclateurs et de mes fermiers... Par Hercule! faut-il l'avouer, cher Stichus, je ne me résoudrai jamais à vivre loin de toi. Si tu voulais pourtant...

— Vous empêcherais-je de me jouer à tête ou vaisseau?

— Oui, tu pourrais me soustraire à cette dure nécessité.

— Comment cela?

— En me rendant un léger service.

— Et quel service un sénateur peut-il attendre de moi?

— Prête-moi quelque argent, et tout s'arrangera.

A cette proposition l'esclave crut que son maître avait perdu la raison.

— Vous voulez m'emprunter de l'argent, noble Curius? Vous me prenez donc pour un banquier du forum?

— N'as-tu pas un pécule? demanda Curius.

— Ah! c'est à mon pécule que vous en voulez? s'écria le jeune homme, qui comprit aussitôt les intentions de son maître. C'est ma liberté que vous cherchez à me ravir et la douce espérance de revoir un jour mes sœurs, ma mère, ma patrie bien-aimée? Non content d'avoir prodigué votre fortune, il vous tarde encore de dissiper les faibles épargnes que j'ai amassées depuis six ans en retranchant quelque chose au sommeil de mes nuits, à ma nourriture de chaque jour! Jouez-moi : l'existence que je mène ici me pèse; jouez-moi et perdez-moi.

— Ingrat! répondit le sénateur, je pourrais te le prendre, ce maudit pécule; je te l'emprunte et tu oses murmurer!

— Si vous me privez du bien qui m'appartient, répliqua Stichus, je vous montrerai la différence qui existe entre l'obéissance d'un esclave et le dévoûment...

— D'un ami, achève, interrompit le sénateur. Je te donne le titre d'ami : prête-moi ce dont j'ai besoin.

— Toutes vos ruses sont inutiles, repartit le jeune homme, vous ne me fléchirez pas.

Curius poussa un énorme soupir et reprit avec un geste solennel :

— Qu'êtes-vous devenus, beaux temps de la république, féconds en dévouemens sublimes! Jadis les esclaves donnaient leur sang pour leurs maîtres; ils leur refusent aujourd'hui quelques pièces d'argent. O Rome! tu inclines vers ta décadence. Par la déesse d'Antium! deux mille sesterces me suffiraient.

— Jouez-moi et séparons-nous, répéta obstinément l'esclave.

— Je te rendrai cet argent, je le jure par les mânes de mon aïeul Curius Dentatus. Je te le rendrai avec l'usure quaternaire (46 pour cent). Mais je te propose une affaire d'or, coquin!

— Je la refuse.

— C'est ton dernier mot?

— Oui, oui, oui! Après tout, je porterai mon bât chez un autre comme chez vous, avec cette différence que j'aurai mon écuelle toujours pleine de légumes, et mon conge et demi de piquette au commencement de chaque mois.

— Ame sordide! répondit le sénateur, tu ne tiens donc ici-bas qu'à la ville nourriture du corps, et tu méprises l'amitié dont je t'honorais, partageant avec toi la bonne et la mauvaise fortune, te laissant courir les cabarets toute la nuit, et lorgner pendant le jour, comme un patricien, nos belles du champ de Mars et de la voie Sacrée. Adieu, puisqu'il en est ainsi. Je m'en vais et te vends comme un cheval vicieux au premier maquignon que je rencontrerai sur mon chemin. Ah! tu refuses de me prêter? Je saisirai ton pécule! Ah! il te tarde de revoir les loups et les ours de tes montagnes? Je stipulerai pour toi un minimum de vingt ans de captivité! Dans trois jours tu seras exposé sur les tréteaux du forum devant le temple de Castor.

Stichus se mit à pleurer. Curius se hâtait de revêtir son manteau.

— Pleure, pleure, maudit avare! répétait-il en grinçant des dents.

— On s'entendrait peut-être si vous étiez moins exigeant, répondit le jeune homme d'une voix larmoyante. Mais deux mille sesterces! où voulez-vous que je les trouve, par les lares de votre foyer!

— Donne m'en quinze cents, méchant que tu es! répliqua le sénateur.

— Non, mille.

— Va-t'en me chercher tes quinze cents sesterces, imbécile, s'écria Curius en jetant son esclave à la porte. Tu marchandes avec moi, comme une vieille femme avec son marchand de carottes ou de piment.

Cette magnifique péroraison de Curius acheva de vaincre la résistance de son esclave. Le sénateur traça quelques mots sur une tablette, afin d'autoriser Stichus à toucher une partie de son pécule. Muni de cette procuration, le jeune homme courut à la boutique du banquier chez lequel ses fonds étaient déposés. Il ne tarda pas à revenir avec une bourse assez ronde, qu'il remit à Curius.

Le sénateur s'empressa d'étaler sur une table les trois cent sept francs sept centimes qu'il avait extorqués à son esclave, et chercha avidement parmi la monnaie de cuivre les écus d'or et les deniers.

Il serra les uns après les autres deux *lucullus*, deux quadriges de Pompée, un *birons* et quatorze pièces d'or de moindre module, marquées des chiffres XX, XXXX, et LX. Il recueillit également quinze *dioscures*, quinze deniers à la proue et quarante demi-deniers. Cette opération faite, il réunit dans sa main les as, les *sémisses*, les *trions*, les *quadrans*, et repoussant loin de lui toute cette mitraille puante, au milieu de laquelle brillaient çà et là quelques sesterces,

— Tiens, maraud, voilà ta part! dit-il à Stichus.

Il sortit et s'achemina vers les Carènes.

Quand il eut atteint la fontaine appelée *Meta-Sudans*, Curius s'arrêta. Deux voies s'ouvraient devant lui; la première à gauche qui conduisait chez Fulvie, l'autre à droite qui menait chez l'affranchi Umbrénus, dans Tabernola. L'imagination du joueur évoqua les deux figures également chères de Fulvie et d'une table de *duodecim-scripta*. Il hésita longtemps entre elles. Enfin il se mit à courir vers le Viminal de toute la promptitude de ses jambes comme s'il eût craint qu'au moindre temps d'arrêt, l'attraction du jeu ne le fît dévier de sa route et ne le ramenât par une tangente à la maison d'Umbrénus.

A peine le portier de Fulvie l'aperçut-il, qu'il s'élança de sa loge, et d'une voix rogue lui annonça que la courtisane était sortie. Mais le digne homme, attaché par une chaîne à la muraille, ne pouvait se mouvoir que dans un cercle fort restreint. Il n'avait d'autre Cerbère pour sa défense qu'un chien d'Epire, grossièrement peint à fresque sur la muraille, avec cette inscription: « Prenez garde! il va vous mordre! » Nonobstant le mauvais vouloir de l'esclave, Curius traversa l'atrium et enjamba lestement l'escalier qui conduisait à l'appartement de sa maîtresse. Il agita la sonnette avec une timidité perfide. Velléda vint lui ouvrir.

Sans respect pour le nom et la dignité du sénateur, la camériste se disposait à lui jeter la porte sur le nez. Curius la prévint et pénétra dans le salon d'attente.

Là, Glycérion s'approcha de lui, et d'un ton confidentiel,

— Pas de bruit, lui dit-elle. Ma maîtresse est malade; elle dort. Revenez ce soir.

— Que me dis-tu? répondit Curius. Cette chère Fulvie est indisposée! J'en suis au désespoir. Je ne m'en irai pas sans l'avoir vue.

Le sénateur s'assit sur un divan.

Velléda accourut tout effarée.

— Digne Curius, dit-elle, Glycérion vous a trompé. Fulvie n'est point malade; elle est au bain et ne rentrera qu'à la chute du jour.

— Fulvie n'est point malade! s'écria Curius. Par la déesse d'Antium! cette nouvelle me ravit. Tu ne m'en imposes pas, au moins, charmante Glycérion?

— Je vous jure que ma maîtresse est absente.

— Je l'attendrai. Il faut que je m'assure que la précieuse existence de Fulvie n'est pas en danger.

Le sénateur s'allongea sur les coussins du divan et se mit à ronfler. Fulvie parut alors dans le salon. Son amant se leva, et, dans sa précipitation, fit sonner les pièces d'or et d'argent dont sa bourse était remplie.

— Qui vous a introduit chez moi? demanda Fulvie.

— L'amour, répondit Curius.

— J'avais ordonné qu'on ne laissât entrer personne.

— J'ose croire, belle Fulvie, que cet ordre ne me concernait pas.

— Il vous concernait plus que tout autre.

— Mais l'amour n'y voit goutte, et c'est lui, je le répète, qui m'a conduit auprès de vous.

— Insolent et lâche, prodigue et ruiné, noble et voleur au jeu, voilà ce que vous êtes.

— Laissons là ces balivernes, répondit le sénateur en tirant sa bourse de sa poche et en la faisant sauter en l'air.

— Je vous méprise! je vous chasse!

— L'or m'embarrasse ce matin, reprit Curius. Par Junon Monéta, qu'on aille nous chercher des huîtres de l'Averne, un foie d'oie gras, un turbot, un ventre de truie et du vin de Sicile. Glycérion, Velléda, alerte! nous voulons déjeuner.

Les lèvres roses de Fulvie se crispaient de colère, ses yeux bleus étincelaient.

— Sortirez-vous enfin, dit-elle, ou faudra-t-il que je vous fasse jeter dans l'escalier?

— Ma chère, répondit Curius, je vous invite à changer de discours: les choses répétées deux fois plaisent, mais passé cette limite, elles ennuient.

— Et voilà pourquoi vos honteuses habitudes de taverne et de tripot, les expédiens ignobles auxquels vous êtes chaque jour réduit, vos impostures infâmes m'ont lassée. Que le nom des Fulvius périsse si je pardonne jamais au misérable qui m'a fait porter hier en litière par des nécrophores l'affront que j'ai reçu de Sempronia!

— J'ai eu tort, j'en conviens; calmez-vous, chère Fulvie, ajouta le sénateur. Un mauvais coup de dés m'avait raflé tout mon argent et je ne savais comment vous procurer des lecticaires. L'idée des nécrophores ne m'appartient pas; elle m'a été suggérée...

— Par qui?

— Par un ami auquel j'avais exposé ma triste situation.

— Et cet ami se nomme?

— Sergius. Il n'en fait jamais d'autres. J'aurais dû le renvoyer aux calendes grecques, lui et son idée.

— Sergius Catilina m'a donné des vespillions pour lecticaires, murmura Fulvie, et Sempronia, sa digne amie, a saisi cette occasion pour m'outrager!

— N'y pensons plus et déjeunons, interrompit Curius.

— Je leur en témoignerai ma reconnaissance en temps et lieu. Quant à vous, beau sénateur, voici la résolution que j'ai prise à votre égard et dont je ne me départirai point. Je vous la dirai sans colère, et je l'exécuterai sans faiblesse. Tout rapport entre nous doit cesser.

— Ah çà! vous y tenez donc? répondit Curius. Aurais-je un rival?

— Peut-être.

— Est-ce un de vos tribuns du trésor (1) que vous voulez élever à la dignité de questeur?

— Que vous importe?

— Enfin pourquoi me renvoyez-vous?

— Parce que vous êtes joueur.

— Bien.

— Ivrogne.

— Encore mieux, ma chère; vous oubliez la meilleure de vos raisons.

— Laquelle?

— Je suis ruiné.

— Votre sagacité m'étonne, Curius. Je ne veux plus recevoir chez moi un escroc en laticlave, qui s'assied à la table de l'affranchi Umbrénus sur l'escabeau des parasites, qui sait piper les dés, qui flaire les étrangers pour vider leurs poches, qui donne à la femme qu'il aime des bijoux de verroterie, et qui la fait porter à la danse par des vespillions en guise de Cappadociens.

— Or, supposons, poursuivit Curius, que demain je regorgeasse de biens.

— Vous, regorger de biens! vous? Quelle plaisanterie! est-ce qu'on a jamais vu un crible se remplir d'eau!

— Par Hercule! votre métaphore me plaît, belle Fulvie, répondit le sénateur. Permettez que je me l'applique en la développant quelque peu. De même qu'un vase à col étroit ne se remplit que goutte à goutte, un homme ordinaire n'a qu'un moyen de s'enrichir. Un homme comme Curius, quand il est plongé dans l'or, l'absorbe par tous les vices dont il est criblé.

— Et vous ne rougissez pas de chercher à racheter par des aveux pareils l'amour d'une femme que vous avez offensée! répliqua Fulvie. Finissons-en, continua-t-elle. Retirez-vous, et n'oubliez pas que ma maison vous est irrévoblement fermée.

Curius se leva et se plaça, le jarret tendu et les bras croisés sur la poitrine, au milieu de l'appartement.

— Femme sans cœur! dit-il, écoute-moi. La place où furent affichées les tables de proscription de Sylla est vide; sache bien qu'elle peut se remplir. Il existe encore dans la république d'intrép des citoyens dont la tyrannie de nos Lucullus n'a pas fait courber la tête; des Brutus dont le bras peut s'armer contre nos modernes Tarquins; de nobles patriciens à qui leur misère pèse, et qui méditent la vengeance, accroupis dans l'obscurité où le pouvoir les oublie. Rome peut se réveiller un soir aux lueurs de l'incendie, aux cris du carnage. Ce soir-là n'est pas loin peut-être, et, par Tisiphone, la première victime que je frapperai dans cette orgie sanglante, Fulvie, ce sera toi!

— Tous ces hommes héroïques dont vous parlez vous ressemblent-ils? demanda Fulvie avec un amer sourire.

— Les principaux d'entre eux sont Publius et Servius Sylla, Varguntéius, Autrone, Céthégus, Lecca et le préteur Lentulus, César et Marc-Antoine favorisent leurs desseins?

— Comment se nomme leur chef?

— Catilina.

— Ces graves personnages conspirent sans doute pour réparer les brèches qu'un Curius a faites à sa fortune et à sa réputation?

— Nous avons bu à la même coupe, répondit Curius.

— Du vin?

— Du sang!

A cette parole du sénateur, Fulvie parut oublier tout à coup son ressentiment. La communion du sang était chez les anciens la plus sainte, la plus redoutable des cérémonies religieuses. On ne la pratiquait, au rapport des historiens, qu'avant de se dévouer à quelque dangereuse entreprise, au succès de laquelle chacun des initiés devait alors sacrifier ses biens, sa famille, sa liberté, sa vie. Fulvie comprit facilement qu'elle avait surpris un secret de la dernière importance. Elle se rapprocha de Curius, et lui mettant un doigt sur les lèvres,

— Silence! malheureux, interrompit-elle, Glycérion et Velléda peuvent nous entendre.

Elle l'entraîna dans sa chambre; et quand elle en eut soigneusement fermé la porte,

— C'est donc une conjuration que vous tramez? reprit-elle en présentant un fauteuil au sénateur.

Les façons d'agir mystérieuses de Fulvie, l'avide curiosité avec laquelle elle interrogeait son amant, rappelèrent ce dernier à la raison. Il comprit qu'il avait prononcé une parole imprudente, et qu'il devait revenir à tout prix sur l'aveu qu'un mouvement de dépit lui avait arraché.

— Qui vous parle de conjuration? dit-il.

Il s'efforçait de paraître calme, mais ses joues étaient pâles et sa voix tremblait.

— Vous cherchez en vain à m'en imposer, répondit Fulvie; comme les fils de Brutus et leurs complices, lorsqu'ils se furent ligués pour rétablir les Tarquins, vous avez échangé avec Lentulus, Autrone et les Sylla des sermens terribles. Vous avez trempé tour à tour vos lèvres dans le sang, pendant que Sergius invoquait les divinités inexorables des enfers. Le projet de révolution qui s'élabore depuis si longtemps dans la maison de Catilina, et dont vous m'avez souvent entretenue, va se réaliser, j'en suis certaine. Par Jupiter vengeur! ceux qui l'exécuteront, ceux qui briseront la tyrannie qui nous opprime, auront bien mérité de la patrie!

Mais l'approbation que semblait donner Fulvie aux desseins des conjurés ne rassura point son amant. Il voulait absolument rétracter ses paroles, et répliqua :

— Je vous assure, chère matrone, que vous vous faites étrangement illusion. La coupe de sang m'a paru une expression sonore, et je m'en suis servi dans l'unique but de vous effrayer.

Fulvie s'assit auprès du sénateur, et le caressant du regard et de la voix,

— Oh! répétez-moi, poursuivit-elle, que vous allez sortir de l'état d'humiliation et de gêne où vous languissez; que vous deviendrez bientôt riche, comme doit l'être un Curius. Je m'intéresse vivement, par affection pour vous, au complot que vous m'avez révélé.

— Par le Styx! ne prononcez plus ces mots de complot, de conjuration, reprit le sénateur. Je vous en supplie; les murs ont des oreilles autour de nous, et la nuit est pleine de poignards.

— Il est impossible qu'on nous entende. Vous ne doutez pas de ma discrétion, j'espère? ajouta Fulvie.

— Que cet entretien meure dans votre mémoire, car une parole imprudente...

— Ce serait la mort pour nous deux, je le sais. Soyez sans inquiétude, cher Curius, je ne suis pas assez étourdie pour abuser de vos confidences. Si vous receviez des femmes dans vos rangs, j'y réclamerais une place. Le front blanc de Fulvie cache peut-être l'âme énergique d'un conspirateur.

— Déjeunons! interrompit brusquement Curius.

Fulvie se pencha vers lui, prit une des mains de son amant dans les siennes, et continua :

— Dis-moi, je t'en supplie, Curius, si l'on admet des femmes parmi les conjurés.

(1) Les tribuns du trésor administraient les finances de la république et pourvoyaient à ses besoins, sous l'autorité des questeurs.

— Toutes ces questions me fatiguent. Je n'en sais rien.

— Une Sergia organisa jadis une conspiration parmi les dames romaines et décima le sénat par le poison.

— Par Mnémosyne ! les annales de Rome ne vous sont point inconnues, répondit Curius. Les matrones d'aujourd'hui ne sont pas moins courageuses.

— Vraiment ?

— Sempronia nous gagne chaque jour des alliées jeunes et jolies, dont les amans sont pauvres et les maris jaloux. Mais vous me rendez horriblement bavard, bien-aimée Fulvie.

— Je tiens ma vengeance à présent, pensa la courtisane.

En effet, la conversation avait pris une tournure frivole qui mettait tort à l'aise la superbe impertinence de Curius. Fulvie savait que son amant tombait dans tous les piéges qu'on lui tendait en badinant.

— Je n'ai pas de mari jaloux, reprit-elle; mais j'ai un amant pauvre. Affiliez-moi à la conjuration.

— Tu déraisonnes, Fulvie, dit le sénateur. A quoi serais-tu bonne dans un complot ?

— Exposez-moi vos plans et je choisirai un emploi.

— Nous voulons révolter les provinces de l'Italie et susciter la guerre civile autour de Rome. Peux-tu allumer la guerre civile quelque part, toi?

— Non. Et puis ?

— Nous occuperons en même temps les hauteurs de la ville, et nous nous y fortifierons. Te sens-tu des dispositions pour occuper une colline quelconque, toi?

— Non. Et après?

— Nous couperons les aqueducs ; nous incendierons Rome en vingt endroits différens, et nous ferons main basse, à la faveur du tumulte, sur les principaux du sénat. Couperais-tu bien un aqueduc, toi, Fulvie ?

— Je n'ai jamais essayé de le faire. Et ensuite?

— Nous abolirons les dettes, et nous proclamerons la loi agraire de Rullus. Ça te conviendrait-il de conduire une colonie dans le Picénum ou au fond de la Lucanie?

— Pourquoi pas? répondit Fulvie.

— Je voudrais te voir distribuant des terres et construisant des villes ! Ce seraient des terres bien distribuées et des villes bien bâties !

— Comment m'y prendrais-je, au fait?

— Tu vois donc bien, ma chère, que tu ne pourrais jouer aucun rôle dans une conjuration, ajouta Curius d'un air dédaigneux.

Le sénateur caressait la blonde chevelure de Fulvie, tandis qu'elle songeait aux moyens de tirer profit de ses révélations.

— Il me semble, reprit-elle, que vos projets de guerre civile, d'incendie et de massacre ne se distinguent point par la nouveauté de l'invention.

— Qu'importe? fit Curius. La trame est bien ourdie, et certes Lentulus, Antoine, César et Catilina sont gens capables de les mener à bonne fin.

— Antoine et César ne vous prêteront aucun appui réel. Le premier est consul et gouverneur de Macédoine, le second grand pontife et préteur désigné ; ils ne s'exposeront pas à subir un arrêt de proscription. Quant à Sergius, je sais que rien n'épouvante son audace. Mais comment soutiendra-t-il seul une lutte inégale contre toutes les forces de la république et contre la puissance de Pompée ?

— Chère amie, ces choses là ne sont pas de votre compétence, repartit Curius. Ordonnez qu'on nous serve à déjeuner.

Il jeta trois pièces d'or sur un guéridon. Fulvie s'en empara, sortit pour donner des ordres à ses femmes, et reprit bientôt sa place.

— Curius, lui dit-elle, voulez-vous me permettre une réflexion, que vos confidences m'ont suggérée ?

Le sénateur s'appuya nonchalamment au dossier de son fauteuil.

— Faites vos réflexions, répondit-il.

— Cette conjuration n'a pas le sens commun.

— Ma foi, tant pis, ce n'est pas moi qui en suis l'auteur.

— Il me semble que vous poursuivez par des voies périlleuses la fortune que vous avez entre les mains.

— Par Mercure ! si j'ai la fortune entre les mains, je ne m'en aperçois guère.

— Votre complot échouera.

— Chère amie, vous répétez sans cesse la même chose. Décidément vous ne possédez point l'art de varier votre conversation.

— Si vous partagez les illusions de vos complices, elles vous perdront.

— Ah bah ! dit Curius impatienté

— Pour éviter ce malheur, savez-vous ce qu'il faut faire?

— Quoi ?

— Le secret que *nous* possédons est précieux.

— Hé bien ?

— Il faut le vendre.

— Vendre la conjuration ! répliqua le sénateur. Et à qui?

— Au consul.

— Oh ! quelle infamie vous me conseillez là, malheureuse ! s'écria Curius.

— Une infamie excessivement lucrative, reprit la courtisane. A ce jeu l'on peut gagner quatre millions de sesterces (818,333 fr. 33 c.), quatre millions de sesterces ! entendez-vous ?

— Et ces millions compenseraient-ils la honte qu'ils auraient coûté ?

— Ne me disiez-vous pas tout à l'heure qu'un homme comme vous, lorsqu'il peut se plonger dans l'or, l'absorbe par tous les vices dont il est criblé ? Vous voilà plongé dans l'or ! gorgez-vous-en donc maintenant.

— Oui, en vouant ma mémoire à l'exécration de la postérité.

— Niais que vous êtes ! répliqua Fulvie. Vous mourez de faim et vous songez à ce que d'autres niais penseront de vous dans deux mille ans ! — Tu es pauvre, Curius, ajouta la courtisane, tu es pauvre et méprisé. Tu seras riche et honoré dans quelques jours, si tu le veux. Le sénat te proclamera le sauveur de la patrie. Il inscrira ton nom en lettres d'or sur les tables de marbre du Capitole. De pareilles occasions ne se présentent qu'une fois.

— Non ! non ! fit Curius avec exaltation, je ne trahirai pas ceux que j'ai adoptés pour frères. Nous appartenons à la même famille ; nous partagerons le même héritage, celui de nos œuvres, que ce soit le pouvoir et la fortune, que ce soit la défaite ou l'exil.

— Va ! ce n'est pas la honte qui t'arrête, dit la courtisane, ce n'est pas la sainteté du serment.

— Qu'est-ce donc ?

— La peur ! C'est elle qui enchaîne ta langue ; c'est elle qui retient tes mains, toujours vides et toujours crispées par la convoitise de l'or.

— Soit ! la peur est un sentiment louable, quand elle nous empêche de commettre une mauvaise action.

— Ecoute-moi bien maintenant, continua Fulvie. Tu as éclairé depuis un an la politique de Cicéron.

— Moi?

— Oui, toi. Tu ne m'as pas confié une des pensées de Catilina que je ne l'aie rapportée au consul.

— Dis-tu vrai ? s'écria Curius en tirant un poignard de sa ceinture.

— Je dis vrai, et je t'invite à laisser au vieil Esope ces gestes de tragédie, qui augmentent sans utilité ta mauvaise grâce naturelle. Si je te mettais à la porte aujourd'hui, tu viendrais demain réclamer mon indulgence à deux genoux, j'en suis persuadée ; je te connais assez lâche pour le faire ; comment veux-tu que tes menaces m'effraient ?

Curius n'osa répliquer ; son poignard lui tomba des mains.

— Je t'avertis donc, poursuivit la courtisane, que le secret de la conjuration, qui ne t'appartient déjà plus, sera livré au sénat. Tu vas courir tous les dangers d'une trahison, vois s'il te convient d'en partager le prix.

Curius et sa maîtresse sortirent de Rome vers le soir par des chemins détournés, et s'arrêtèrent dans une petite maison de la voie Prénestine, où Cicéron les attendait.

Là, Curius dévoila au consul la conjuration tout entière. Non seulement il livra les noms de ses principaux complices,

mais encore il s'engagea à fréquenter leurs assemblées, afin de trafiquer des secrets qu'il pourrait surprendre. Fulvie devait transmettre, moyennant récompense, ces renseignemens à Cicéron.

Le consul soupçonnait les trames criminelles dont on venait de l'instruire. Ses moyens de défense étaient prêts : il se hâta de les mettre en œuvre. Il ordonna dès le lendemain aux chefs de l'armée d'activer et de terminer au plus tôt l'instruction des recrues qu'avait fournies la milice légitime de cette année. Les proconsuls Martius Rex et Métellus le Crétique, revenus depuis deux ans, l'un de Cilicie, l'autre de Crète, vaient réuni sous les murs de Rome la meilleure partie de rs troupes. Ils sollicitaient les honneurs du triomphe 'une faction jalouse s'obstinait à leur refuser. Cicéron les ertit de se disposer à prendre campagne au premier signal. se réservait en outre d'arborer au Capitole, si les circonstances l'exigeaient, l'étendard qui, dans les grandes calamités, appelait tous les citoyens au service de la patrie. Les arsenaux de la république et les coffres du temple de Saturne regorgeaient d'armes, d'argent et de dépouilles. Sûr de maîtriser les fureurs de Catilina, soit à Rome, soit dans les provinces, le consul n'avait plus qu'à rechercher des preuves contre lui, afin de le citer pardevant le tribunal de violence et de le faire condamner à l'exil.

VI.

LES BRIGANDS DES MARAIS PONTINS.

Le soleil s'était levé brillant et radieux derrière les monts sauvages des Volsques, dont la chaîne bornait à l'orient le vieux Latium. A peine eut-il frappé de ses rayons la cime chenue de la montagne de Circé, qu'un homme sortit d'une petite hutte cachée dans le pli d'un ravin, et fit retentir trois fois les airs du bruit d'une trompe qu'il portait suspendue à sa ceinture. Des cris sauvages, partis des entrailles même de la terre, répondirent à ce signal. En même temps les grottes innombrables, qui s'ouvraient à fleur d'eau dans les flancs de la montagne, vomirent des troupes d'individus vêtus de costumes étranges. Leur teint basané, l'assurance de leur maintien, leurs figures sinistres, et surtout les poignards qu'ils portaient attachés à la ceinture, indiquaient assez qu'ils appartenaient à cette classe de bandits que la société a rejetés de son sein, et qui lui disputent, le fer à la main, leur nourriture de chaque jour. Non loin de là, des barques, munies de voiles triangulaires et d'avirons, se balançaient sur les flots. Depuis la guerre d'extermination dirigée par Pompée en 687 contre les pirates de la Méditerranée, ceux qui hantaient les bois des marais Pontins étaient bien déchus de leur ancienne opulence; ils ne faisaient plus retentir les côtes du bruit de leurs concerts.

Leurs navires n'avaient plus de peintures à la poupe, de cercles d'or aux rames, de tapis de Perse sur le tillac. Mais on n'en craignait pas moins leur audace. De la forte position qu'ils occupaient sur le mont de Circé, ils infestaient avec une égale facilité la route Appia et la mer tyrrhénienne, c'est-à-dire les deux voies de communication les plus fréquentées entre Rome, la Sicile, l'Afrique et l'Orient. Pompée, qui avait purgé l'empire des voleurs qui l'infestaient, n'avait pu en débarrasser le Latium. La flotte que le lieutenant Gellius commandait à l'embouchure du Tibre, pour assurer les subsistances de l'Italie, inquiétait bien un peu les hôtes des marais Pontins. On en crucifiait bien quelques-uns pour l'exemple, quand par hasard leurs balancelles venaient à s'égarer dans les eaux d'une galère, et que le vaisseau colossal, déployant tout à coup ses voiles, et frappant l'eau de ses avirons sans nombre, courait sus aux pirates, et les coulait bas d'un seul coup de sa proue d'airain. Mais ces désastres partiels n'empêchaient pas les brigands de se maintenir dans leurs repaires, grâce à la connaissance qu'ils avaient des côtes voisines, et aux bas-fonds, aux récifs, dont l'archipel de Saunamari (Ponza) et le golfe de Terracine étaient parsemés. Une terreur superstitieuse éloignait tout être humain des grottes au fond desquelles ils se cachaient. Les hauteurs qu'ils occupaient, passaient pour inaccessibles. D'ailleurs ces pirates exerçaient paisiblement leur industrie, égorgeant tous ceux qu'ils dévalisaient, afin d'éviter le scandale et de ne pas attirer sur eux l'attention de ce maître, débonnaire par inclination, mais terrible dans sa colère, qu'on nommait le peuple romain.

Dès qu'ils eurent quitté leurs cavernes, ils accoururent auprès de Sapala, leur chef.

Celui-ci était un jeune homme dont les traits ne manquaient ni de régularité ni de distinction. Ses cheveux noirs, naturellement bouclés, retombaient sur son col avec une certaine grâce. Sa taille bien prise était enfermée dans un justaucorps d'étoffe verte. Une lanière de cuir lui servait de ceinture. Ses larges braies se raccordaient par le bas à des bottes de voyage qui lui montaient jusqu'aux genoux.

Sapala était fort connu dans Rome et les environs. Il n'était précisément ni citadin ni paysan, ni marchand ni soldat, ni laboureur ni marin; cependant on le rencontrait dans toutes les fêtes, sur toutes les routes, au milieu de toutes les émeutes et de tous les marchés. Il avait toujours quelque chose à vendre, à acheter ou à troquer. Nul ne traitait une affaire plus rondement que ce jeune homme; nul ne payait mieux et en monnaie de meilleur aloi. Aussi était-il fort considéré des aubergistes, des maquignons et des brocanteurs. Le craignait-on plus encore qu'on ne l'aimait? considérait-on sa personne autant qu'on estimait son argent? Ce sont là des questions sur lesquelles ses familiers eux-mêmes n'auraient pu se prononcer.

Ses compagnons l'avaient entouré.

— Prenez vos rangs, leur dit-il d'une voix brève.

Les brigands obéirent.

— Nous allons partir pour une expédition de quelques jours, reprit-il, et comme il nous est impossible de marcher ensemble, je distribuerai à chacun de vous l'argent dont il aura besoin pour sa nourriture. Vous le ménagerez, coquins! si vous ne voulez mourir de faim et de soif avant d'arriver au rendez-vous commun.

En effet, un des lieutenans de Sapala plaça auprès de lui un sac d'argent dans le creux d'un rocher, et les pirates vinrent l'un après l'autre recevoir la paie à laquelle ils avaient droit, suivant leur âge et le grade qu'ils occupaient. Cette distribution terminée, le chef conduisit ses hommes par de tortueux sentiers, à travers des précipices creusés par l'eau des torrens, jusqu'au sommet du promontoire que les chants d'Homère ont illustré. Tous s'arrêtèrent au pied d'une muraille cyclopéenne. L'immense étendue des champs latins se déployait à leurs yeux. Ils avaient à leurs pieds le temple du Soleil, et celui de Circé, noires constructions étrusques, sous le poids desquelles le roc semblait gémir. A leur droite s'étendait la double chaîne des monts etnéens, qui sépare le pays des Volsques de la sombre vallée Férentine. Le soleil commençait à en dorer les laves abruptes, à en parfiler d'une riche bordure de pourpre les fines aiguilles de basalte, les cônes capricieusement tronqués. Les brigands découvraient à gauche la mer de Toscane aux scintillemens de feu, les marais Pontins couverts de bois sombres, de lacs argentés, de cités volsques et d'aristocratiques villas. Une plaine immense, sillonnée par cent routes, par d'innombrables rivières, au milieu de laquelle s'étageaient en festons les arceaux de vingt aqueducs, s'inclinait légèrement des monts Herniques à la mer et se perdait dans les vapeurs de l'horizon. Antium, où l'on adorait la Fortune; Ardée, capitale des Rutules; Lavinium, où régna Enée, et Laurente, que gouvernait Latinus, roi des Aborigènes, à l'arrivée du héros troyen, reflétaient çà et là dans la campagne les rayons du soleil qui commençait à les atteindre. Au loin on apercevait les cimes irrégulières, tantôt découpées en pyramides, et tantôt arrondies en coupole, des monts Albains.

Sapala prit à part ses lieutenans.

— Ayez soin, leur dit-il, qu'on charge au plus tôt sur six de nos meilleurs chars les armes qui nous sont arrivées hier par les navires de Pompéi. Vous ordonnerez qu'on recouvre ces voitures de paille, de manière à ce qu'elles ressemblent à des chariots de laboureurs. Chacun de vous aura deux chars

à conduire avec une escorte de cent cinquante hommes. Vous disposerez vos gens sur les routes par groupes de trois à quatre personnes, afin qu'ils se surveillent mutuellement et se soutiennent au besoin sans exciter aucun soupçon. Je guiderai moi-même un troisième convoi.

— Nous commanderez-vous, maître? fit Eudamon.

— Non, répondit Sapala; Pimbetta suivra le bord de la mer par la voie Laurentine, remontera le cours du Numicus (Rio-Torto) jusqu'à Aricie, prendra la voie Appia et marchera sur Rome. Il cachera ses hommes en deçà de Bovilles, dans le bois sacré de la Bonne-Déesse, et m'attendra. Toi, Eudamon, poursuivit le jeune chef, tu passeras par Circéi et tu longeras la base des monts Volsques. Au dessous de Cora tu tourneras à gauche, et te dirigeras sur Velitræ, puis de là sur Aricie et Bovilles, où tu te joindras à Pimbetta.

— Compagnons, reprit Sapala en s'adressant à sa troupe, je vous donne rendez-vous à Bovilles, dans le bois sacré de la Bonne-Déesse, pour demain, 5 des ides d'octobre (13 octobre), à la première heure de la nuit. Vous retiendrez pour mot d'ordre Minerve vigilante, et Mars vainqueur pour mot de ralliement. Celui d'entre vous qui s'éloignera des autres pour piller sera pendu. Celui qui arrivera le dernier à Bovilles recevra vingt coups de bâton pour sa part de butin. Retirez-vous.

Les bandits se dispersèrent aussitôt. Ils se laissèrent glisser à travers les ravins de la montagne, sous les bouquets de figuier sauvage accrochés aux crevasses du terrain, et atteignirent bientôt la grève où leurs barques étaient amarrées. Le débarquement des épées, des casques et des poignards que Cornélius Balbus, affranchi de Sylla, avait envoyés de Pompéi, s'opéra avec une rapidité merveilleuse. Les voitures à quatre roues sur lesquelles on les avait transportés furent bardées de paille, et deux paires de bœufs, nourris dans les gras pâturages du Latium, furent attelés à chaque timon. Des pirates, vêtus d'un manteau de bouvier à capuchon, prirent place, l'aiguillon à la main, sur le devant des chariots. Leurs jambes étaient nues, leurs pieds chaussés de sandales de bois, et un large chapeau de paille protégeait leur tête contre les ardeurs du soleil. Les brigands tournèrent vers la mer toutes les proues de leurs navires, et y installèrent une petite garnison. Ils s'éloignèrent de la montagne de Circé à la deuxième heure du jour (huit heures du matin) par trois chemins différens. Pimbetta descendit vers la mer, Eudamon gagna Priverture (1), tandis que Sapala en personne s'avançait avec précaution, à égale distance de l'un et de l'autre de ses lieutenans, sur la grande voie du censeur Appius Clodius.

Vers le milieu de la même journée, le sénateur Elius Tubéro quitta sa maison de Tibur et accourut à Rome.

D'après la lettre que Sergius Catilina lui avait écrite quatre jours auparavant, les amis de ce dernier devaient se réunir à onze heures du soir, chez Brutus Pénus. Tubéro espérait que le paiement de sa créance de 500,000 sesterces, qu'il poursuivait contre Sergius, lui serait garanti par ces nobles patriciens.

La nuit était close depuis longtemps quand le scribe Lélius sortit de sa maison dans un rhéda, et se fit conduire aux Esquilies. A l'angle de la rue aux Parfums, il renvoya sa voiture, et vint frapper à la porte de l'appartement de Gurgès.

Daphné lui ouvrit.

A la vue de son fiancé, la jeune fille ressentit un trouble inexprimable. Les souvenirs déchirans, qu'elle avait conservés, non seulement de ses visites à Lélius, mais encore des prédictions de Canidia, et de sa dernière entrevue avec Prosper au milieu du forum, se présentaient en foule à son esprit. Toutes les peines, toutes les inquiétudes dont son âme était tourmentée depuis quatre jours, se réveillèrent à la fois. Son émotion, du reste, n'était pas sans quelque mélange de plaisir. Car, si l'espèce de fascination que le scribe avait exercé sur elle commençait à se dissiper, si l'amour de Prosper s'était ranimé dans son cœur, elle n'en comprenait pas moins qu'un mariage avec Lélius pouvait seul réparer ses fautes; qu'elle s'était imposé par sa faiblesse la plus dure des servitudes, celle de la honte; enfin, que le scribe, bon ou mauvais génie, dominait complètement sa destinée. La fidélité de Lélius était la seule consolation, pleine, si l'on veut, d'amertume, qui fut capable de calmer les remords de la jeune fille, et d'amoindrir ses regrets.

A son entrée dans la maison de Gurgès, le scribe dut s'apercevoir combien s'étaient développés rapidement, sous ce toit jadis si paisible, les germes de souffrance et de discorde qu'il y avait apportés. Quand Daphné eut repris sa place devant un guéridon, sur lequel se trouvaient confondus pêle-mêle, parmi des débris d'étoffe, tous ses menus ustensiles de couturière, Lélius entrevit, à la lueur presque funèbre d'une lampe, le centurion Rutuba, assis à l'écart sur un fauteuil, dans une attitude de sombre méditation. L'orgueilleux publicain n'en conserva pas moins ses allures libres et dégagées, serra cordialement la main du centurion, et s'approchant de sa fiancée,

— Bonsoir, belle Daphné, dit-il. On est heureux de trouver la femme qu'on aime, toujours laborieuse, toujours occupée.

Daphné ne répondit à cette galanterie de Lélius que par un long regard plein de tristesse et de reproche.

— Où est donc notre excellent Gurgès? reprit le scribe. J'aurais désiré l'entretenir un instant.

— Mon père est à la taverne de Popa, répondit l'officier. Attendez un instant, Lélius, je cours le chercher.

Et Rutuba sortit sans avoir remarqué le coup d'œil suppliant par lequel sa sœur l'invitait à ne point la laisser seule avec l'étranger.

Dès que le centurion se fut éloigné, Lélius commença à se promener de long en large dans l'appartement, examinant les moulures du plafond et sifflant l'air des Lupercales entre ses dents. Il s'arrêta devant une étagère en bois de cèdre, prit un à un dans ses mains les vases en terre de Samos et les bronzes qui la couvraient, et en regarda d'un air distrait les dessins et les ornemens.

— Vous êtes resté bien longtemps sans venir, Lélius, murmura la voix tremblante de Daphné.

— Hein! que dites-vous, petite? répondit le scribe en se tournant à demi vers sa fiancée.

Celle-ci n'osa point répéter sa question.

— Vous me reprochez ma longue absence, ce me semble? reprit Lélius. Eh! ma chère, je suis occupé, très occupé.

— Tellement occupé, continua la jeune fille, que vous n'avez pu trouver une heure en vingt-cinq jours pour nous la consacrer.

— Par Jugatinus! y a-t-il bien vingt-cinq jours que je ne suis venu?

— Je les ai comptés, moi, répliqua Daphné, dont la poitrine se gonflait de sanglots.

— C'est possible, après tout, ajouta le scribe.

— Je connais vos perfidies maintenant; je sais mon malheur et j'y suis résignée.

— Quel lugubre recitatif me chantez-vous? dit Lélius. De quelle trahison, de quelle infortune voulez-vous parler?

— J'ai consulté une magicienne du grand cirque, et la saga m'a tout révélé.

— Et que vous a dit cette honnête femme?

— Que vous n'étiez pas scribe au trésor de Saturne, que vous m'aviez trompée et que jamais les pontifes ne béniraient notre union.

— Ah! ah! ah! votre sorcière est excellente! fit le scribe en ricanant.

L'ironie dédaigneuse avec laquelle Lélius accueillait ses plaintes brisa le cœur de Daphné.

— Que je suis malheureuse! que je souffre! s'écria-t-elle en fondant en larmes.

— Belle Daphné, reprit Lélius, si vous pleurez ainsi, nous ne pourrons plus nous expliquer. Gurgès et votre frère seront bientôt de retour; je vous invite à cesser vos pleurs et à m'écouter.

On n'entendit plus, durant quelques minutes, dans le salon de Gurgès, que les sanglots de sa fille, qu'elle cherchait vainement à réprimer. Lélius s'assit auprès d'elle, et, pour se

(1) Piperno.

donner une contenance, il voulut prendre une de ses mains, qu'elle retira. Le scribe alors se croisa tranquillement les bras, et s'enveloppant d'un flegme stoïque, il attendit que la douleur de sa fiancée lui permît de parler.

— Dans quel guêpier me suis je fourré ! grommelait-il entre ses dents.

— C'est une lâcheté infâme de votre part, Lélius, reprit enfin Daphné, d'avoir abusé comme vous l'avez fait de la crédulité d'une pauvre fille sans éducation.

— En définitive, demanda le scribe, votre saga vous a prédit que je vous abandonnerais ?

— Enfant, m'a répondu cette femme quand je l'ai interrogée sur l'avenir, crois-tu que les hommes reviennent à vous lorsqu'une fois ils vous ont délaissée ?

— Eh bien ! par Jupiter ! votre sorcière a menti, car me voici de retour. — Qu'alliez-vous faire, d'ailleurs, au grand cirque ? poursuivit Lélius. Est-ce un lieu où une femme de votre âge puisse convenablement se montrer ?

— Quand la douleur vous accable, Lélius, quand la seule personne de qui l'on pourrait obtenir des consolations vous oublie, on cherche un remède à ses maux partout où l'on espère en trouver.

— Voulez-vous m'entendre à présent, chère Daphné ? ajouta le scribe. J'ai consenti à m'associer à Gurgès pour soumissionner les fournitures du temple de Libitine, et cette association me paraît absurde. J'ai versé quarante mille sesterces entre les mains de votre père, afin d'acheter les combustibles nécessaires à notre commune entreprise, et ces quarante mille sesterces, je les regarde comme perdus, car Gurgès ne réussira pas à couvrir les enchères des fournisseurs actuels, sans accepter des conditions ruineuses. L'avenir vous prouvera que j'ai raison.

— Il fallait détourner mon père d'une pareille spéculation, interrompit Daphné.

— Rien n'eût été plus facile, et cependant je me suis abstenu de le faire. Pourquoi cela, je vous prie ?

— Je ne sais.

— Parce que j'ai pensé qu'en flattant l'ambition de Gurgès, je l'amènerais sans peine à m'accorder votre main. Or, croyez-vous qu'un homme sacrifie de gaîté de cœur dix mille deniers pour assurer la réussite d'un mariage qu'il n'a pas l'intention de contracter ?

— Ce raisonnement n'admet pas de réplique, je l'avoue, dit ingénûment la fiancée du scribe, et pourtant... comment l'ami intime du souverain pontife C. Julius César épousera-t-il jamais la fille du désignateur Gurgès ?

— Je ne vous comprends pas.

— A qui donniez-vous familièrement le bras pendant la nuit des nones de ce mois, quand le triumvir capital et ses esclaves vous ont arrêté auprès d'un des janus du forum ?

— Pendant la nuit des nones de ce mois ? fit Lélius, qui tâchait de rappeler ses souvenirs. Quelle heure était-il ?

— La septième heure environ.

— Je me souviens, dit le scribe en riant. Vous m'avez vu ?

— Oui, en me dirigeant vers le grand cirque, où j'allais consulter la sa:a.

— Nous sortions de chez Sempronia, ma chère, et le grand pontife me priait de hâter le paiement d'une somme assez forte qu'il doit prochainement toucher.

— Jurez-moi par le Styx que vous ne m'en imposez pas, reprit la jeune fille à demi persuadée.

— Je jure par le Styx et par les neuf replis dont il environne l'enfer. J'y joindrai l'Achéron, si cela peut vous tranquilliser.

— Pourquoi donc cette longue absence pendant laquelle j'ai tant pleuré ? Il fut un temps où je ne passais pas une soirée sans vous voir, Lélius !

— Nous sommes encombrés d'affaires au trésor de Saturne, répondit le scribe. Nous travaillons jour et nuit pour les expédier. Mais je viens ce soir pour réparer la faute dont je me suis involontairement rendu coupable. Je veux engager votre père à fixer définitivement l'époque de notre union.

Le pas lourd de Gurgès s'étant fait entendre sur l'escalier, sa fille essuya ses larmes, et Lélius s'avança vers la porte pour recevoir le désignateur.

Gurgès était pris de vin.

— Eh ! eh ! eh ! salut, salut, notre gendre ! s'écria-t-il avec un gros rire, dès qu'il eut aperçu Lélius.

— Comme vous êtes gai, père Gurgès ! dit le scribe. Auriez-vous enterré quelque sénateur aujourd'hui ?

— Bien mieux que cela ! J'ai enterré mon bon ami Cruscellus.

— Est-ce que votre digne ami le barbier Cruscellus est mort ?

— C'est-à-dire qu'il est ivre-mort à deux pas d'ici, chez Licinius Popa. On peut s'en assurer. Ah ! comme je l'ai noyé !

— C'est beau de votre part.

— Imaginez-vous, Lélius, reprit le désignateur, que cet ivrogne prétendait avoir bu plus de conges que moi. Je lui propose d'attaquer une amphore. Il accepte. Popa apporte deux coupes égales et un petit vin de Sicile excellent. Nous buvons sans tricher, à rasades, en présence de trois nécrophores et de trois Galles stupéfaits d'admiration. Mais l'amphore (25 litres 92 centil.) n'était pas à moitié vide que le misérable Cruscellus s'appuie contre la muraille, penche la tête et roule sous la table en présence des témoins de notre combat. J'ai épuisé le nectar de Sicile jusqu'à la lie, beau gendre, et me voilà !

— Vous méritez une couronne bachique, répondit Lélius ; je tiens Cruscellus pour déshonoré.

— Il ne peut plus se présenter convenablement chez Popa ; qu'en pensez vous ?

— Beau-père, interrompit le scribe, veuillez me dire où est notre affaire des fournitures du temple de Libitine ?

— Nous sommes prêts, mon brave, à opposer la résistance la plus vigoureuse à tout concurrent qui oserait nous disputer les honneurs de l'adjudication prochaine. Mon fils vous a-t-il remis les clefs de nos magasins ?

— Non.

— Va les chercher, Rutuba.

Le centurion apporta un trousseau de clefs qu'il remit à Lélius.

— Il vous faudra consacrer au moins un jour à visiter tous les dépôts que j'ai formés, reprit Gurgès : nous en avons trois aux Esquilies, trois dans Via-Lata, trois encore par quartier dans Tabernola, dans Subure et dans Vicus-Tuscus, un au Quirinal, deux sur le Célius et autant sur le Palatin. Nous possédons assez de cyprès, d'ilex, de résine et de papyrus pour brûler pendant un an tous les morts de Rome, quand bien même l'année serait excellente et qu'il nous viendrait une épidémie.

— Toutes ces acquisitions ont été faites en votre nom personnel ?

— Comme vous me l'aviez recommandé.

— C'est bien, répondit le scribe. Maintenant, ô sublime vainqueur du barbier Cruscellus, quand aura lieu mon mariage avec ma jolie Daphné ?

— Quand il aura lieu ? répliqua Gurgès ; hé ! quand vous voudrez, l'ami. Voici ma fille ; elle ne demande pas mieux que de vous épouser ; moi, je ne m'oppose nullement à cette union. Par Jugatinus ! prenez-la de suite, beau gendre ; prenez-la !

L'extrême franchise de ces paroles fit sourire Lélius, tandis que Rutuba et sa sœur dissimulaient à peine leur mécontentement. Le scribe s'en aperçut et se hâta de changer de conversation.

VII.

L'APPRENTISSAGE DU MEURTRE.

Le désir de revoir Daphné et de hâter son mariage avec elle n'était pas le seul motif qui eût conduit Lélius dans la maison des libitinaires. Il en avait d'autres bien autrement graves, celui entre autres de faciliter l'introduction dans

Rome des munitions que Sapala apportait aux conjurés. La passion de Gurgès pour les cérémonies funèbres lui pouvait être d'un grand secours en cette occasion. Le scribe avait résolu de l'exploiter utilement.

— Prenez place sur ce pliant, beau-père, dit-il, et causons un instant pompes funèbres. Cela vous convient-il?

— Par Mercure, conducteur des ombres! répondit Gurgès, j'aime ces conversations-là à la folie.

— Un de mes amis, Cornélius Trulla, affranchi de Céthégus, a vécu, reprit Lélius. On célèbre demain ses funérailles et je ne voudrais confier qu'à vous le soin d'y présider.

— Vous avez raison d'en appeler à mon expérience, répliqua Gurgès. Je vous établirai une pompe funèbre très passable à peu de frais. Mais procédons avec ordre. A-t-on déclaré le décès de votre ami aux bureaux du temple de Libitine?

— Oui.

— Son corps a-t-il été exposé durant sept jours dans l'atrium de la maison mortuaire?

— Toutes les formalités usitées en pareil cas ont été remplies.

— Voici quelle sera l'ordonnance de ses funérailles, poursuivit Gurgès : en tête du cortége, je placerai vingt esclaves portant des torches et vingt autres esclaves portant des flambeaux de cire de la plus grande dimension. Il faut des lumières aux funérailles; cela fait diversion à la douleur.

— Ce vieux fou va nous faire dépenser cent mille sesterces (20,458 f. 33 cent.), pensa Lélius. — Je vous prie d'observer, excellent Gurgès, continua le scribe, que Trulla était de condition médiocre, qu'il n'a pas laissé de fortune et que les frais de son convoi retomberont à la charge de Céthégus.

— Ne m'interrompez pas, répliqua le désignateur. Après les lumières marcheront huit licteurs vêtus de noir et deux chœurs de musiciens. Les licteurs et les musiciens sont de rigueur

— Mais un affranchi n'exerce pas de magistrature pendant sa vie, dit le scribe; nos lois le défendent. Il serait donc absurde de lui donner des licteurs après sa mort.

— Je ne conduis jamais un deuil sans licteurs et sans musiciens repartit Gurgès; c'est à prendre ou à laisser. — Suivront deux troupes de satyres exécutant la sicinne, cette danse que mes vespillions figurèrent si gaiment devant vous, Lélius, quand vous les eûtes arrachés au triumvir Licinius Burrha.

— Va pour la sicinne! Céthégus trouvera tout cela bien cher.

— Les satyres seront accompagnés par cinquante pleureuses de mon choix; nous aurons là des femmes dont la poitrine est de fer et dont les larmes ne tarissent pas. Je vous assure que votre ami sera pleuré d'une façon convenable. Après les pleureuses marcheront les affranchis...

— Les affranchis! Mais, par Tisiphone! où les prendrez-vous, père Gurgès? Trulla n'a jamais possédé d'esclaves.

— Cela ne fait point une difficulté; je lui organiserai au rabais une bande d'affranchis très distingués, proprement vêtus et coiffés du bonnet de la liberté. — Les aïeux de Trulla assisteront, comme il est d'usage, à la cérémonie, portant les insignes de leurs dignités.

— Ah! pour le coup, vous déraisonnez, mon brave, interrompit Lélius. Comment! vous oseriez entourer d'images le char funèbre d'un homme qui traînait la chaîne il n'y a pas vingt ans?

— L'administration de Libitine composera sa généalogie, répliqua le désignateur avec un sang-froid imperturbable Nos greniers sont encombrés de tribuns du peuple, d'édiles, de préteurs et de consuls. On pourrait même lui avoir un dictateur, mais le dictateur est hors de prix : je vous conseille de vous en passer.

— Céthégus ne consentira jamais à payer une aussi folle dépense. Retranchez la généalogie de votre programme, père Gurgès. Le patron du défunt se résoudra peut-être à conduire sur ses propres fourgons quelques tableaux représentant des magistrats plus ou moins enfumés, dans lesquels on pourra reconnaître les aïeux de mon malheureux ami; mais sa générosité n'ira pas, soyez-en sûr, jusqu'à gratifier de vos mannequins en char ou en litière l'ombre de son ancien cuisinier,

— Dans ce cas, je ne présiderai pas aux funérailles de Trulla, répondit le désignateur. Pas d'aïeux, pas de Gurgès, c'est la règle que je me suis imposée.

— Cet ivrogne veut nous ruiner, murmura le scribe entre ses dents. Voyons, beau-père, reprit-il, nous vous accorderons la généalogie. Tâchez seulement que le défunt ne descende pas d'Hercule. La suite de ses ancêtres n'en finirait pas. Est-ce là tout ce qu'il vous faut?

— A peu près, sauf un orateur chargé de prononcer l'oraison funèbre du défunt au milieu du forum. Nous avons des orateurs à cinquante, à cent, à deux cents et même à six cents sesterces. Quel prix voulez-vous y mettre?

— Nous prendrons celui qui parlera le moins longtemps.

— Alors Basilidès le pythagoricien fera votre affaire. Voilà pour le cortége. Parlons maintenant du bûcher. Dans quel tombeau seront déposées les cendres de votre ami?

— Dans celui des Céthégus.

— Sur la voie Appia?

— Oui.

— Près du temple de la Bonne-Déesse?

— Précisément.

— Tant mieux, répliqua Gurgès. Je pourrai me rafraîchir à la taverne de Coponius. Coponius est une vieille connaissance que je n'ai pas visitée depuis longtemps. Son vin de Cécube est délicieux. Le bûcher de Trulla sera d'une hauteur médiocre, décoré de rameaux et de guirlandes, et environné de cyprès. Nous immolerons à l'entour ses chevaux et ses chiens favoris.

— Encore un sacrifice de chevaux et de chiens! Sur ma foi, vous perdez la tête, beau-père. Le défunt n'avait pas d'animaux domestiques. Sa fortune ne l'aurait pas permis.

— L'administration à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, répondit Gurgès, qui ne se déconcertait jamais, a pris des arrangemens avec les équarisseurs des Esquilies et les marchands de perroquets, de chiens, de merles et de rossignols de la place des Carènes, pour ne manquer jamais des victimes nécessaires aux cérémonies des funérailles. Elle a même cherché à conclure des marchés avec certains maquignons, pour se procurer des esclaves fidèles, *qui ne voulussent pas survivre* au trépas de leurs maîtres. Mais les édiles s'y sont opposés.

— Voilà comment on respecte la liberté du commerce et les droits de la propriété! répliqua Lélius en riant. Beau-père, vous aurez soin que les obsèques de Trulla soient célébrées avec tous les rites convenables. Nous nous en rapportons là dessus à votre expérience. Envoyez demain les aïeux de mon ami chez Céthégus avec les chars et les litières sur lesquels ils doivent être exposés. Le convoi partira de la maison mortuaire à la seconde heure de la nuit.

Le scribe promit à Daphné de lui consacrer tous les instans dont ses occupations lui permettraient de disposer, prit congé de Gurgès, et, ayant invité Rutuba à le suivre, il sortit.

Ils descendirent ensemble le Clivus Esquilinus. Tous deux se taisaient, comme s'ils eussent craint l'un et l'autre de s'interroger.

Cependant, quand ils se trouvèrent au milieu des Carènes dans un lieu découvert, où nulle oreille indiscrète ne pouvait surprendre leur conversation, Lélius passa son bras sous celui de l'officier, et lui dit à voix basse:

— Je vous ai promis, il y a cinq jours, lorsque vous m'abordâtes dans le forum, au sortir de la maison de Sempronia, de surveiller la conduite de cette noble matrone.

— Oui repondit le centurion.

— J'ai tenu ma parole

— Avez vous découvert quelque chose?

Si Lélius eût pu voir la figure du jeune officier, ses yeux hagards, ses lèvres contractées, l'horrible pâleur de ses joues, il eût été épouvanté.

— Un homme rend tous les soirs visite à Sempronia entre la cinquième et la sixième heure de la nuit, poursuivit le scribe.

— Comment se nomme-t-il?

— Je n'ai pu le découvrir. Mais une esclave de Sempronia

m'a paraitem ent renseigné. Sempronia est une femme fort aimable ; son mari n'habite pas Rome, et la plupart de ses esclaves dorment à la cinquième heure de la nuit.

Les deux amis continuèrent leur route en silence jusqu'à l'entrée de Vicus-Tuscus.

— Ainsi donc Sempronia se joue de la malheureuse passion qu'elle a su m'inspirer? reprit le fils de Gurgès.

—Non, elle vous aime.

— Et l'inconnu?

— Elle le déteste. Vous avez sans doute remarqué combien cette femme est soigneuse de sa réputation? poursuivit Lélius.

— Elle affecte de le paraître du moins.

— L'individu qu'elle reçoit est un vieil adorateur dont elle n'ose se débarrasser.

Le centurion fit quelques pas sans répondre; puis, d'une voix sourde,

— Je l'en débarrasserai, moi, murmura-t-il.

Lélius le conduisit jusqu'au temple des Lares, d'où l'on apercevait la maison de Sempronia.

Ils se cachèrent sous le portique du temple.

A peine y étaient-ils restés un quart d'heure, qu'un de ces esclaves publics qui surveillaient le clepsydre de la tribune aux harangues traversa le Vicus-Tuscus et annonça la cinquième heure de la nuit (onze heures du soir).

— Nous sommes arrivés à temps, dit Lélius.

Aussitôt un homme, enveloppé d'un manteau, déboucha sur la place par la rue Jugaria.

— C'est lui! c'est votre rival! continua le scribe.

Toute l'attention de Rutuba se concentra sur l'inconnu.

Celui-ci s'achemina vers la maison de Brutus Pénus et agita une sonnette dont on entendit bruire le timbre argentin.

La porte de la maison s'ouvrit. La lumière du vestibule intérieur dessina un instant la forme noire de l'étranger. Il disparut bientôt et tout rentra dans l'obscurité.

— Crois-tu fermement, Lélius, que cet homme soit l'amant de Sempronia? demanda Rutuba au scribe.

— Tu en doutes? dit Lélius.

— Je crains que ma vengeance ne s'égare.

— Tu as peur de frapper l'individu qui, le chapeau rabattu sur les yeux, se glisse furtivement, pendant la nuit, chez ta maîtresse?

— Je voudrais avoir la certitude qu'il est mon rival.

— Oui, c'est-à-dire que tu cherches la lumière et que tu fermes les yeux quand par hasard tu la trouves. Vat je te plains, centurion : tu ressembles à tous les amoureux passés, présens et à venir.

— Que faire? murmura le fils de Gurgès.

Poussé au crime par la jalousie, retenu par l'horreur que le meurtre inspire à toute âme honnête, le malheureux officier subissait d'affreuses tortures.

Lélius se pencha à son oreille.

— Songe, Rutuba, lui dit-il, qu'en ce moment...

— Oh! n'irrite pas ma colère, interrompit le centurion. C'est par toi que j'ai connu Sempronia; c'est par toi que je souffre. Nous sommes seuls ici... je pourrais te briser la tête sur les angles de cet escalier.

— Cela ne vous rendrait pas plus heureux dans vos amours, répliqua flegmatiquement Lélius. On ne me brise pas facilement d'ailleurs; car je tiens à la fois de la nature du chêne et de celle du roseau.... Je ne plie guère et je ne romps pas.

A peine Lélius eut-il prononcé ces paroles, que le rival de Rutuba sortit de la maison de Brutus et marcha droit vers le temple des Lares.

Le scribe mit un poignard dans la main de son compagnon.

Celui-ci frissonna.

— Tu trembles? dit Lélius. Frappe! frappe donc, et délivre Sempronia!

Le scribe poussa Rutuba à l'encontre de l'inconnu.

— Que les dieux me pardonnent! murmura le fils de Gurgès.

Il courut à son rival et d'un seul coup l'étendit à ses pieds.

Au bruit que fit la victime en tombant, Lélius s'approcha.

Il s'agenouilla auprès du blessé et l'examina attentivement.

Le poignard de Rutuba lui avait traversé la poitrine. A la vue du scribe, qu'il reconnut sans doute, le moribond tressaillit. Il essaya d'articuler quelques mots, mais en vain; une hémorrhagie violente l'étouffait. Il se débattit un instant et expira.

Lélius partit d'un éclat de rire.

— Par Tisiphone! tu t'es trompé, Rutuba, dit-il.

Le centurion restait debout près du cadavre, immobile et sans voix.

— Tu as tué le sénateur Elius Tubéro, poursuivit Lélius, un descendant de Paul-Emile, un financier riche comme Crassus.

— Ce n'était pas l'amant de Sempronia?

— Tubéro n'a jamais aimé qu'une chose au monde.

— Et laquelle?

— Les écus d'or luculliens.

Dans son égarement, Rutuba leva son poignard sur le scribe, qui fouillait tranquillement dans les poches de Tubéro; mais tout à coup il jeta l'arme loin de lui.

— Mes mains sont pleines de sang! murmura-t-il.

— Tu t'accoutumeras à cette couleur avec le temps, jeune homme, répondit Lélius.

Celui-ci se releva et serra dans sa tunique une feuille de parchemin dont il avait dépouillé le créancier de Catilina.

Sur cette feuille, que Tubéro avait extraite de son livre-journal (*kalendaire*), était libellée la reconnaissance de cinq cent mille sesterces consentie un an auparavant par Sergius au profit du banquier.

— Calmez-vous, cher ami, reprit Lélius d'une voix tranquille; il y a un fénérateur de moins dans Rome. Le mal n'est pas grand; la race n'en périra point.

Les deux meurtriers traînèrent le cadavre du fénérateur vers le temple des Lares et le cachèrent dans un angle du portique.

— Ne m'as-tu pas demandé, il y a quelque temps, poursuivit le scribe en appuyant la main sur l'épaule de son compagnon, d'être admis parmi les vengeurs de Rome asservie?

— Je méritais cet honneur alors, répondit Rutuba. Mais aujourd'hui que suis je? un vil assassin qui guette à l'angle des rues les citoyens attardés et les égorge traîtreusement dans la nuit.

— Tu avais promis de frapper une victime avant de t'enrôler parmi nous, répliqua Lélius; tu l'as immolée, et tu le regrettes! Mais la liberté, centurion, je te l'ai dit, est une divinité terrible, qui veut de sanglans sacrifices. C'est par un crime qu'il faut se vouer à son service, de manière à ne plus espérer qu'en elle, à n'avoir d'autres honneurs, d'autres amis, d'autres biens que ceux qu'on gagne à la servir.

— La vue de ce cadavre m'épouvante, repartit le centurion. Adieu, Lélius. La nature m'a refusé ce courage aveugle, sans pitié, sans remords, qui fait les conspirateurs.

— Tu as l'âme d'un Spartiate, au contraire, et le bras d'un Horatius Coclès. Maintenant, la patrie réclame tes services. Rutuba, sois un soldat intrépide, un adorateur fervent de la sainte égalité.

— Que son culte périsse s'il faut que je répande encore du sang humain sur ses autels!

— Insensé! dit Lélius; mais, dans les profondeurs des ténèbres dont nous sommes entourés, il y a des oreilles qui nous écoutent, des yeux qui nous observent. Jure, il le faut, jure, la main étendue sur ce cadavre, que tu obéiras sans examen, sans arrière-pensée, au pouvoir mystérieux qui nous surveille.

L'officier regarda autour de lui avec une circonspection craintive. Il avança la tête hors des colonnes du portique. Le bruit lointain des eaux du Tibre troublait seul le silence de la rue des Toscans.

C'était un homme d'une fermeté d'âme éprouvée; mais l'horreur de son crime et la crainte d'avoir été aperçu tandis qu'il frappait Tubéro lui avaient ôté toute énergie.

— Ce pouvoir occulte dont tu parles, Lélius, demanda-t-il au scribe, a-t-il été confié à des hommes sur la discrétion desquels on puisse compter?

— Ni la séduction ni les menaces, rien n'est capable de les ébranler.

— Quels sont-ils?

— Tu n'as pas besoin de les connaître. N'oublie pas, n'oublie jamais que leur vigilance est infatigable, qu'elle te poursuivra désormais à toute heure, en tout lieu. — Si tu entendais quelque jour une voix te dire : « Souviens-toi du temple des Lares! » ceins promptement ta robe, centurion, et cours où cette voix t'appellerait, fallût-il braver mille morts pour y arriver!

— Misérable publicain! répliqua l'officier, c'est donc pour me conduire à la plus honteuse des servitudes que tu m'as poussé à commettre le plus lâche des forfaits!

— Préfères-tu affronter le tribunal de violence? repartit Lélius. Demain, si tu me refuses obéissance, paraîtraient au grand jour dix témoins de ton crime, que l'obscurité de cette nuit cache maintenant à nos regards.

— Mais tu as été mon complice.

— Cela te sauverait-il?

— Ces témoins... oseraient m'accuser?

— Et sois certain qu'ils n'auraient pas de peine à te convaincre. On te dépouillerait de ton grade, on t'interdirait l'eau et le feu, le nom de ton père serait déshonoré et l'avenir de ta sœur à jamais perdu.

— Assez! assez! interrompit le centurion. Dieux immortels! dans quel abîme suis-je tombé!

Il prononça en tremblant le serment que Lélius exigeait de lui.

— Tu nous appartiens maintenant, reprit Lélius; tes revers, tes succès seront les nôtres; tu partageras avec nous la joie et la douleur, la fortune et l'adversité. Le meurtre que tu as commis n'est plus un crime isolé, c'est l'acte collectif de vingt mille Romains qui s'armeraient pour te défendre si tu étais accusé.

— Où cacher ce cadavre? poursuivit le centurion; portons-le jusqu'au pont Palatin et précipitons-le dans le Tibre.

— Non pas, non pas, cher ami! répondit Lélius; ce mort nous est nécessaire; nous serions obligés d'en faire un s'il venait à nous manquer. Tu as préparé, sans le savoir, le cadavre que ton bonhomme de père conduira demain au tombeau des Céthégus.

La consternation, la terreur de Rutuba, étaient au comble.

Lélius fit entendre par trois fois un bruit strident. Cinq ou six bandits accoururent à ce signal, soulevèrent les restes inanimés de Tubéro, en chargèrent leurs épaules et se dirigèrent vers le mont Aventin.

C'est ainsi que fut payé par le fer le créancier le plus impitoyable de Catilina.

VIII.

UNE FOURBERIE DE BARBIER.

C'était pour les Romains une époque de plaisirs indicibles, celle qui ramenait chaque année les comices consulaires. Alors les spectacles les plus gais, les plus dramatiques, les plus bizarres couraient les rues. Dès que le jour commençait à poindre, la foule des salutateurs était sur pied. Ils couraient par légions de quartier en quartier, visitant tour à tour les divers candidats, interrogeant leur figure, leur attitude, celle de leurs familiers et de leurs esclaves, et jusqu'à la physionomie de leur portier. Ils préjugeaient ainsi le résultat des élections. Jamais la plèbe, même la plus indigente, n'avait à se plaindre durant ces présentations ni de la morgue du maître ni de l'insolence de ses valets. Des visages riants l'accueillaient partout. Partout on lui préparait d'abondantes sportules, des paniers bien fournis de viandes, et des amphores pleines d'excellent vin.

A neuf heures, les concurrens descendaient au forum. Des cliens, des affranchis, des gladiateurs les accompagnaient. Des groupes d'hommes guettaient et saluaient par des acclamations leur entrée dans la place publique. Il ne manquait pas de Romains au cœur candide pour partager l'enthousiasme de ces mercenaires, pour encourager de leurs suffrages le citoyen *si populaire, si généralement estimé*, dont ils imitaient les vertus. Celui-ci, environné de ses nomenclateurs, dictionnaires vivans de toutes les adresses de l'empire, commençait à solliciter des voix. Il serrait de ses mains patriciennes des mains calleuses de laboureurs et appelait de leur nom les habitans de Rome, ceux des municipes et des moindres colonies. Enfin, les compétiteurs, après une courte promenade dans la basilique Opimia, montaient sur les rostres, et s'attaquaient par de violentes satires. Fatigués de complimenter le public, ils l'amusaient à leurs dépens.

Il était rare, à cet heureux moment des élections, que Rome gardât deux jours de suite la même physionomie. Tantôt c'était un vaste théâtre, que faisaient retentir les fanfares de trompettes, les voix des histrions, ou les cris des gladiateurs; et tantôt on l'eût prise pour une cuisine immense, où des peuples de convives étaient servis par des peuples de marmitons. On se battait parfois sur toutes les places; on buvait dans toutes les tavernes. De jolies séditions s'organisaient vers le soir dans une rue borgne du mont Aventin, se grossissaient de tous les bandits sans nombre qui avaient soif et parcouraient Subure, les Esquilies et les Carènes, au grand effroi des petits enfans. Les bourgeois se mettaient aux fenêtres pour voir passer l'émeute. Ils en admiraient les évolutions extravagantes et se demandaient curieusement qui l'avait payée. Que si des voix rauques leur adressaient l'injure, ou bien si des pierres venaient à siffler autour de leurs oreilles, ils se rejetaient en arrière, en disant à leurs femmes :

— Nous aurons cette année de bien belles élections.

Depuis un mois, la vie apparente de Sergius, comme celle des autres prétendans au consulat, était toute d'étiquette et de représentation. Mais il avait une autre existence, non moins laborieuse, qu'il cachait avec soin aux regards de la foule. Dès que la sixième heure de la nuit (minuit) était venue il quittait son rôle de candidat pour revêtir celui de conspirateur. S'il eût été possible de pénétrer en ce moment jusqu'à lui, à travers le labyrinthe des rues de Rome et l'allée sombre, étroite, d'une maison des faubourgs, on l'eût trouvé dans un vaste salon qu'un seule lampe éclairait.

Des casiers, un clepsydre, un bureau couvert de papyrus et de tablettes, quelques morceaux précieux d'antiquités, formaient, avec un lit de repos, tout l'ameublement de cette pièce. Vêtu d'une tunique blanche, Catilina travaillait à sa correspondance. Son front soucieux, ses épaules robustes se dessinaient vivement sur le fond gris des murailles, au milieu du cône de lumière que la lampe, suspendue à la voûte, projetait sur lui. Du fond de cette retraite, perdue dans l'immensité de la grande ville, il organisait au loin la guerre civile, couvrait les routes de ses agens, créait des arsenaux, disposait les cadres de ses légions, environnait peu à peu la vie éternelle d'une multitude innombrable d'ennemis. Infatigable artisan du mal. Il agençait ainsi deux machinations, l'une patente, l'autre occulte, dont l'action combinée devait produire contre la société un effort irrésistible, à moins qu'elle ne brisât la main puissante qui la dirigeait.

La brigue de Catilina était soutenue par tous ces jeunes gens prodigues, débauchés, infatués de leur noblesse, qu'avaient séduits les vices brillans du conspirateur. Ce dernier avait trop de prudence pour leur dévoiler ses projets. Quelques-uns d'entre eux seulement avaient reçu des confidences. Mais Sergius mettait habilement à profit les services que les autres pouvaient lui rendre. On pensait généralement à Rome que les élections de cette année amèneraient une révolution sanglante. Licinius Murena, dont l'aristocratie opposait la candidature à celle de Sergius, semblait prendre à tâche de provoquer son rival. Catilina employait ses jeunes amis à le chercher partout des défenseurs, et ils s'empressaient de le faire sans se douter, pour la plupart, qu'ils préparaient alors non-seulement le triomphe de leur candidat, mais encore le succès d'une monstrueuse conjuration.

Par une belle matinée d'octobre, Fulvius, ce joyeux étourdi que nos lecteurs connaissent, s'éloignait de Rome en suivant la grande route du censeur Appius Clodius. Il allait remplir au delà de Bovilles une mission secrète que Sergius lui avait confiée. Cette mission consistait à reconnaître la position

qu'avaient prise Sapala et ses brigands dans le bois sacré de la Bonne-Déesse, et de tout disposer pour que leur jonction avec le convoi de Trulla s'opérât sans difficulté.

L'émissaire de Catilina portait, comme un triomphateur, une longue tunique peinte. L'extrémité de sa toge avait été rejetée sur son épaule gauche avec coquetterie ; un large chapeau, orné d'une plume noire couvrait sa tête ; des brodequins serraient étroitement l'extrémité de ses jambes. De la main gauche il guidait son cheval, tandis que de la droite il agitait, en badinant, un petit fouet de cuir blanc à manche d'ivoire. C'était un excellent cavalier que Fulvius. Dès qu'il eut dépassé la porte Capène, il lança son cheval au galop, et, sans saluer les chapelles échelonnées sur sa route, ni les tombeaux des Calatius, des Scipions, des Servilius et des Métellus, qui en bordaient les trottoirs de pouzzolane, il arriva d'une seule traite à Bovilles bien avant le milieu du jour (1).

Vers le milieu du troisième siècle de Rome, le peuple s'était retiré sur le mont Sacré, à quelques milles de la ville, afin d'échapper à la tyrannie des patriciens. Le pain manqua bientôt à cette multitude indigente. On raconte qu'alors une petite vieille vint à son secours. Chaque matin la divine Anna Pérenna, qui devait être bien vieille en effet, quittait Bovilles, et, malgré la longueur du chemin, elle apportait aux hôtes du mont Sacré des gâteaux qu'elle pétrissait de ses mains. Le peuple lui fut reconnaissant de ce bienfait. Anna Pérenna devint sa divinité de prédilection. On lui éleva un temple entre Lavinie et Bovilles, et les habitans du Latium l'honorent encore de nos jours au même lieu, dans une petite église consacrée sous le vocable de sainte Anna Pétronilla.

Fulvius, à son entrée dans la taverne de Bovilles, ordonna qu'on débridât son cheval. Il s'assit devant une table rustique, déjeuna de son mieux et se mit au lit pour attendre que la chaleur fût tombée.

Quand il se réveilla, vers la dixième heure (quatre heures du soir), la salle commune de la taverne était encombrée de paysans. Le marché qu'on tenait à Rome tous les neuf jours devait avoir lieu le lendemain ; c'était une occasion solennelle de brigue pour les prétendans à la dignité consulaire, et les dignes laboureurs du Latium se faisaient tondre et raser pour recevoir dans une tenue décente les politesses de leurs candidats. Au milieu du cabaret, Cruscellus, vêtu d'une simple tunique, exerçait son industrie. Le tondeur achevait d'abattre sa dernière barbe lorsque Fulvius l'aperçut.

— Te voilà, coquin ! On te trouve donc partout? dit le jeune homme en riant.

— On me trouve à Bovilles, prêt à vous servir, maître, toutes les veilles de marché.

— Ecorcheur ! répliqua Fulvius ; qu'Hébé me préserve de tomber jamais sous ta main !

Il jeta une pièce d'or sur le comptoir du cabaretier, donna ordre qu'on lui amenât sa monture, sauta légèrement dessus et s'éloigna.

A deux cents pas environ du village, il s'aperçut que Cruscellus, tranquillement assis à califourchon sur une mule, galopait derrière lui.

Fulvius s'arrêta, et quand le tondeur l'eut aperçu,

— Où vas-tu? lui demanda-t-il.

— Tout près d'ici, maître, répondit Cruscellus, chez le tavernier Coponius, où j'ai invité à souper Gurgès, mon excellent ami.

— Qu'est-ce que Gurgès?

— Un honnête homme, je vous l'assure : serviteur de Bacchus par goût et de Vénus Libitine par état. Gurgès m'a vaincu hier soir la coupe à la main, et je prends ma revanche aujourd'hui. Je veux le ramener ivre-mort à Rome, dans un des chars funèbres qui traîneront ce soir, au tombeau des Cétbégus, les aïeux de l'affranchi Trulla.

— Ce Gurgès assistera donc au convoi de Trulla?

— Mieux que cela, noble Fulvius; Gurgès conduira le deuil, en sa qualité de désignateur. S'il vous prenait envie, aujourd'hui pour demain, de faire un voyage aux sombres bords, je vous conseillerais de lui confier par testament la direction de vos funérailles. Je ne connais pas d'homme qui porte mieux le manteau noir, lorsqu'il n'a pas offert à Bacchus de trop fréquentes libations.

— Cruscellus, reprit le jeune homme, je te conseille de retourner à Rome.

— Comment dites-vous cela? Vous me conseillez de retourner à Rome, de fuir le champ de bataille sur lequel j'ai provoqué Gurgès en combat singulier?

— Tu me déplais ce soir, barbier, répliqua Fulvius. Va-t'en. Si tu t'obstines à vouloir souper chez Coponius, tu pourrais bien ne pas souper du tout.

— J'ai pourtant bon appétit.

— Si je t'enfonçais quatre pouces de fer dans la gorge, te sentirais-tu de force à les digérer?

— Mais vous vous garderiez de le faire, dit le tondeur.

— Reste avec moi jusqu'à la nuit, et tu en jugeras, ajouta Fulvius.

— Bon jeune homme, reprit l'artiste, si vous êtes assez Grec pour escamoter un tondeur aussi gros que moi, que n'escamotez-vous avant tout le pois chiche (1) qui gêne si fort votre ami Catilina ?

— Et tu oses te permettre d'aussi mauvais jeux de mots, insolent! s'écria l'élégant cavalier.

En même temps il leva son fouet sur le barbier, qui prit au plus vite le côté de la route que son compagnon de voyage ne suivait pas.

Cruscellus ne tarda pas cependant à se rapprocher de son interlocuteur.

— Imaginez-vous, mon cher Fulvius, poursuivit-il, que je conserve précieusement toutes les lettres que j'ai reçues depuis dix ans. Plusieurs de ces lettres m'ont été adressées par des matrones dont leurs maris s'occupent trop, et par d'autres dont leurs amans ne s'occupent pas assez. Il y a de ces papyrus qui portent le sceau de quelques fils de famille pleins de sollicitude pour leurs pères. Ces enfans bien nés voudraient épargner aux auteurs de leurs jours les infirmités de la vieillesse, à l'exemple des vertueux habitans du Nord.

— Je sais que tu as chez toi de quoi te faire étrangler, répondit Fulvius.

— Mais au nombre de ces parens si tendrement aimés dont je parle, continua le tondeur, se trouve un Romain taillé sur le patron des Brutus, lequel a fort étudié la loi des douze tables, et qui n'entendrait pas raillerie sur l'article du parricide. Le connaîtriez-vous par hasard?

— Tu veux désigner mon brave homme de père, n'est-ce pas ?

— Cela se peut. Or, si je ne rentrais pas aux Esquilies ce soir, ma femme remettrait demain toute ma correspondance au consul Cicéron ; et le consul serait capable de distribuer ces maudits chiffons de papyrus aux présidens de nos diverses questions perpétuelles. J'avoue que ce serait fâcheux pour vous.

— Est-ce qu'on oserait traduire un Fulvius en justice pour un aussi mince délit ?

— On pousserait même l'impertinence jusqu'à le coudre dans un sac de cuir et à le jeter dans le Tibre, sans respect pour le nom qu'il porte.

— Veux-tu bien cesser, gueux ! murmura Fulvius épouvanté.

— Vous n'êtes donc pas capable d'empêcher un tondeur comme moi de souper chez Coponius, ajouta le barbier.

Les deux voyageurs cheminèrent un quart d'heure environ sans parler. Leur embarras augmentait à mesure qu'ils ap-

(1) Bovilles était un pauvre village, célèbre par le culte qu'on y rendait à la sœur de Didon, la bonne Anna Pérenna. Chassée de Carthage après la mort de la reine infortunée de cette ville, Anna Pérenna, suivant une antique tradition, se retira à la cour d'Enée. Le héros troyen la reçut dans son palais de Lavinie ; mais la femme d'Enée avait dressé des embûches à la fugitive, celle-ci s'échappa de sa retraite et se noya de désespoir dans les eaux sacrées du Numicus. D'autres y eussent trouvé la mort; Anna Pérenna y trouva l'immortalité.

(1) Jeu de mots sur le nom de Cicéron.

prochaient du tombeau des Céthégus, qu'ils commençaient à découvrir à travers les arbres du chemin.

Cruscellus avait coutume de recueillir chaque année une ample moisson de sesterces à l'approche des comices consulaires. Il s'industriait alors pour utiliser ses talens. Gurges lui ayant détaillé la superbe ordonnance des funérailles de Trulla, il avait flairé pour ainsi dire la sédition sous les tentures funèbres dont Lélius voulait couvrir les restes de l'affranchi.

Ses informations prises, le tondeur avait découvert que ce Trulla, qu'on supposait mort, n'avait jamais existé.

D'où il avait tiré cette conclusion, que Sergius Catilina allait tenter hors de Rome, avec accompagnement de chars, de litières et de croque-morts, quelque expédition secrète, dont le but était d'influencer, de dominer peut-être par la force les prochaines élections.

Avant donc de partir pour raser ses pratiques de Bovilles, il avait invité le désignateur à dîner chez Coponius, d'où l'on apercevait le bois sacré de la Bonne-Déesse et le tombeau des Céthégus.

Il s'agissait en ce moment pour le barbier d'apprendre de Fulvius à quelle fin on allait ensevelir le faux Trulla. Cruscellus s'était douté que le jeune homme assisterait au convoi, quand il l'avait rencontré à Bovilles; il en était sûr depuis qu'il l'avait entrevu.

Or, le tondeur calculait qu'une parole imprudente de Fulvius lui rapporterait plus d'argent qu'il n'en avait gagné en rafraîchissant tous les mentons de Bovilles et des environs.

Quand il eut dressé ses batteries, il attaqua de la manière suivante l'inexpérience de son interlocuteur :

— Fulvius, lui dit-il, il se passe à Rome des choses bien extraordinaires depuis quelques jours.

— Quoi donc? demanda le jeune homme.

— Certains personnages pleurent des affranchis qui n'ont jamais été leurs esclaves.

Fulvius resta muet.

— Il meurt des hommes qui n'ont jamais vécu.

Même silence de la part de Fulvius.

— Et les secrets des candidats à la dignité consulaire, ajouta Cruscellus, s'égarent dans les boutiques des barbiers.

— Ah çà! m'ennuieras-tu longtemps avec ton bavardage, chien de tondeur? fit le jeune homme.

— Heu! vous vous engagez dans une entreprise qui ne réussira pas, continua Cruscellus. Nous sommes de vieilles connaissances et je voudrais vous être utile, si toutefois mes services ne vous déplaisaient pas.

— Va-t'en. C'est le seul service que tu puisses me rendre aujourd'hui.

— Je sais pourquoi vous courez ainsi les routes sans domestiques et sans escorte, comme un simple bourgeois du marché au pain. Vous perdez votre peine, et Catilina jette au vent ses deniers.

— Comme tu parais sûr de ton fait!

— Votre ami Céthégus vous a invité au convoi d'un mort qu'il a rêvé. Vous intriguez tous contre Muréna sur les grands chemins, en attendant que vous vous battiez avec lui au champ de Mars. Mais un agent bien payé, et par conséquent fidèle, est à vos trousses et déjouera tous vos projets.

— Tu connais cet agent?

— Oui.

— Quel est-il?

— C'est moi, dit naïvement le tondeur.

— Oh! tu n'es pas bien redoutable.

— Je vous prouverai le contraire.

Et le barbier mit sa mule au grand trot.

Fulvius se hâta de le rejoindre.

— Sais-tu, reprit le jeune homme, que tu te mêles d'affaires dangereuses, Cruscellus?

— Que voulez-vous, ces affaires-là sont lucratives.

— Parlons sérieusement; que vas-tu faire chez Copouius?

— Boire.

— Et puis?

— Encore boire.

— Tu es discret quand tu n'a pas soupé. As-tu des renseignemens sur un certain Nonnius Balbus?

— Nonnius Balbus, l'affranchi de Faustus Sylla? mais je le connais beaucoup. Les armes que rassemblent les héritiers du dictateur, les gladiateurs qu'ils enrôlent et les coupe-jarrets qu'ils soudoient sont toujours achetés par Balbus. Comment voulez vous qu'on ignore Balbus quand on a pratiqué la sédition vingt ans?

— Aurais-tu, par Lasard, entendu parler de Sapala?

— Un jeune vaurien, n'est-ce pas? hardi, rusé, pillard, qui vit sur terre et sur mer comme un animal amphibie; fort honnête garçon au demeurant? Oui, oui, je possède mon Sapala.

— Je ne veux pas jouer au plus fin avec toi, reprit le jeune homme.

— Ce serait peine inutile.

— Je t'avouerai donc que je vais ce soir trouver Sapala.

— Et moi aussi.

— Que je dois le conduire à Rome avec sa troupe, pour soutenir l'élection de Sergius.

— Voilà précisément ce que je me propose de faire dans l'intérêt de Muréna.

— Penses-tu que Sapala te suive?

— Je n'en doute nullement. Le coffre-fort de mon patron est mieux garni que celui de votre ami.

— Mais Sapala nous apporte des armes.

— Dont Muréna a grand besoin, ajouta Cruscellus.

Avec un peu de réflexion, Fulvius eût déjoué facilement les ruses du barbier. Mais réfléchir n'entrait pas dans ses habitudes. Il venait de livrer ses secrets au tondeur : il courut au devant de sa cupidité.

— Muréna t'a payé pour venir au tombeau des Céthégus? lui dit-il.

— Il m'a payé, bien payé, répondit Cruscellus.

— Combien t'a donné le vieil avare?

— Cinquante deniers (40 fr. 94 c.)

— Il a estimé ta fidélité cinquante deniers... Maintenant que demanderais-tu pour le trahir?

— Comme je suis plus enclin au mal qu'au bien, je trahirais Muréna pour cent sesterces (28 fr. 47 c.)

— Larron! dit Fulvius; tu ne rougis pas de parler ainsi?

— J'ai oublié de rougir.

— Tu n'as pas de scrupules?

La monnaie d'or à Rome se rapportait au scrupule, dont le poids (21 grains) égalait celui d'une pièce du plus petit module.

Or, Cruscellus aimait trop les calembours pour négliger l'occasion que lui offrait son interlocuteur d'en produire un passable.

— Hélas! non, je ne possède point de scrupules, répondit-il en allongeant la main vers Fulvius. A propos, combien avez-vous d'argent?

— Cinquante sesterces.

— Dans une poche. Et dans l'autre?

— Dans l'autre il n'y a rien.

— Par Hercule! je suis encore plus vertueux que vous n'êtes riche. Nous ne pourrons pas nous arranger.

— Veux-tu soixante et quinze sesterces?

— Non.

— Tu ne te souviens donc plus que je suis affligé d'un père, malheureux?

— Il faut toujours qu'on vous cède, ô le plus séduisant des patriciens! répliqua le barbier d'un ton patelin. Vos succès auprès des femmes ne me surprennent plus. Donnez-moi vos soixante et quinze sesterces, et je vais entrer chez Coponius, d'où je ne sortirai plus.

— Tu retourneras immédiatement à Rome.

— Bah! que je m'enivre ici ou que je m'enivre aux Esquilies, chez Lopa ou chez Coponius, que vous importe? Comptez-moi vos deniers, et je m'occuperai exclusivement de vider des conges pendant que vous brûlerez les restes de Trulla.

Fulvius s'exécuta de bonne grâce. Le tondeur alla s'attabler en attendant Gurgès, et l'émissaire de Catilina, ayant piqué des deux, disparut dans le bois sacré de la Bonne-Déesse.

Sapala et ses pirates s'y trouvaient réunis.

IX.

LES FUNÉRAILLES D'UN MORT QUI N'AVAIT JAMAIS EXISTÉ.

Depuis le matin, l'atrium, ou cour intérieure de la maison de Cethégus, avait été tendu de noir. Des rameaux de cyprès, arbre consacré aux Enfers, parce qu'une fois coupé il ne repousse plus, ornaient les colonnes du vestibule. Un nombre considérable de flambeaux éclairaient cette décoration funèbre. Elle formait une espèce de chambre ardente, au milieu de laquelle on avait placé le faux Trulla sur une estrade, après l'avoir couvert d'une toge de pourpre et lui avoir ceint la tête de lauriers. La figure du mort était découverte; mais les enfans même de Tubéro, cette victime immolée la veille par Rutuba près du temple des Lares, n'auraient pu le reconnaître sous la couche de farine et d'antimoine dont on l'avait grimé. Un esclave gardait le corps, et pendant que les libitinaires et les amis du défunt se rendaient à la maison mortuaire, des hérauts se répandaient dans les rues et les carrefours de la ville et criaient :

— Trulla, affranchi de Céthégus, a vécu! Nous invitons ceux qui désirent assister aux funérailles de ce Romain de se hâter : on l'enlève. L'orateur Basilidès prononcera son oraison funèbre sur les rostres. Le maître des funérailles aura un appariteur et des licteurs.

Aux approches de la nuit, vers six heures du soir, une foule de piétons, de chevaux, de litières et de chars encombraient la rue d'Isis patricienne au Viminal, où la maison de Céthégus était située. Telle est l'influence de l'éducation d'un peuple sur ses jugemens, que les dévots habitans de Rome ne regardaient qu'avec tristesse ce rassemblement de pleureuses, de satyres et de croque-morts promenant des mannequins dont un Français du dix-neuvième siècle se fût amusé, comme on se réjouit d'une bonne mascarade aux derniers jours du carnaval. Céthégus, la toge retroussée, suivant une coutume particulière à sa famille, procéda lui-même à la purification de son logis en le balayant avec un balai de verveine. Quatre individus, la tête voilée, s'approchèrent ensuite du lit mortuaire, le chargèrent sur leurs épaules, et le convoi s'avança à travers les rues à la lueur des vingt torches et des vingt flambeaux dont Gurgès avait parlé la veille à Lélius.

Le désignateur ouvrait la marche, enveloppé d'un long manteau brun et frappant le pavé de sa canne d'ébène. Derrière lui se tenaient huit licteurs. Suivait un chœur de musiciens, jouant sur leurs trompettes l'air de la sicinne, danse funèbre que des satyres exécutaient. Dès que les trompettes cessaient de se faire entendre, quand les divinités des bois suspendaient leurs entrechats, des cris furieux, d'épouvantables hurlemens partaient d'un groupe de pleureuses soudoyées. Des affranchis, coiffés du bonnet de la liberté, se montraient à leur suite. Enfin, au milieu de la foule des ancêtres de Trulla, rangés par ordre chronologique et portés sur des litières et sur des chars, arrivait le corps du défunt. C'était merveille de voir toutes ces marionnettes de paille, costumées en préteurs, en tribuns du peuple, en consuls, osciller suivant les inégalités du sol et secouer autour d'elles la poussière des magasins d'où on les avait tirées. Aux voitures envoyées par l'administration de Libitine, Céthégus avait ajouté six vastes fourgons qu'il avait pris dans ses propres remises. Des tableaux se balançaient au-dessus de ces véhicules et représentaient toute sorte d'hommes et de choses, si ce n'est les aïeux du défunt et ses belles actions. Mais ils n'en produisaient pas moins, grâce aux ténèbres qui commençaient à s'épaissir, un effet merveilleux.

Les parens de Trulla, en vêtemens de deuil, terminaient ce cortége, moitié lugubre et moitié grotesque. Certes, la race des Fabius, si célèbre par sa lutte contre le peuple belliqueux de Véies, ne devait pas compter d'hommes plus robustes, de jeunes gens mieux découplés que la famille de l'affranchi. Elle se composait de deux cents individus de tout âge, grands et forts comme des athlètes, dont les toges noires laissaient apercevoir de larges épaules, des bras musculeux, des jambes qui frappaient la terre d'aplomb et semblaient vouloir s'y implanter. Ils marchaient en colonne serrée, accélérant ou retardant le pas suivant les ordres d'un estafier à figure sinistre, qui les dominait de toute la tête. Ce dernier se nommait Carvilius

Le convoi descendit au forum par le prolongement de la route de Tibur, la rue des Dix-Tavernes et la voie Sacrée. Il s'arrêta au pied des rostres. On déposa le lit funèbre sur la tribune aux harangues, vaste massif de pierres qui s'élevait à l'entrée du comice. Les ancêtres du défunt furent placés sur des chaises curules, et les divers acteurs de la cérémonie se rangèrent des deux côtés de la tribune, suivant les prescriptions de Gurgès. Il faisait nuit; les flammes rouges des torches éclairaient seules ce cadavre livide et cette multitude confuse, hommes et mannequins grimaçans, qui s'était groupée bizarrement à l'entour. Basilidès parut en ce moment près de la dépouille inanimée de Trulla, et commença son éloge d'une voix avinée.

L'orateur démontra l'immortalité de l'âme dans un exorde par insinuation d'un style élevé; puis il but un coup tandis que les pleureuses remplissaient l'air de leurs gémissemens.

Ce bruit apaisé, Basilidès entama sa narration. Il fit descendre Trulla d'Ancus Martius, raconta son enfance, ses exploits à l'armée, et il le représentait combattant corps à corps avec Spartacus, lorsque Céthégus s'approchant de Gurgès,

— Brave homme, lui dit-il, n'est-ce pas toi qui nous a procuré cet orateur?

— Oui, répondit Gurgès.

— Aura-t-il bientôt terminé sa harangue?

— Soyez sans inquiétude, répliqua le désignateur. Je connais la probité de Basilidès. Il m'a promis son discours de deux heures, le même qu'il a prononcé aux funérailles de Corbulon, moyennant deux cents sesterces, et il tiendra parole. Vous aurez les cinq parties du discours complètes. Votre argent sera bien gagné. Comment trouvez-vous l'exorde? Hortensius ne dirait pas mieux.

Céthégus monta sur les rostres, saisit Basilidès à bras le corps et le précipita sur la place. Après cet exploit, il prit la parole et dit :

— Citoyens,

Trulla fut mon esclave; il travaillait dans mes cuisines; il accommodait parfaitement les murènes, me servait d'excellentes saucisses à l'ail, et recevait les coups de bâton sans se plaindre quand je lui en faisait donner. Marchons, marchons! l'oraison funèbre du défunt est terminée.

Plus d'un nécrophore et d'une pleureuse sut gré à Céthégus du laconisme de son éloquence. Seul peut-être, le père de Daphné trouva que ce patricien superbe aurait dû traiter avec plus d'égards le mort qu'un Gurgès en personne avait bien voulu conduire à sa dernière demeure. Le désignateur se remit donc en murmurant à la tête du convoi, qui se dirigea vers la porte Capène, à travers les quartiers populeux du grand cirque et de la piscine publique. On sortit de Rome. Alors Gurgès permit à ses subordonnés de rompre leurs rangs. Un char, préparé à cet effet, reçut le cadavre du défunt. Chacun ceignit sa toge; le désignateur se mit à causer comme un simple citoyen avec les licteurs qui portaient les faisceaux devant lui; il y eut des musiciens, et même des satyres, qui offrirent galamment le bras à des pleureuses. Tous se dirigèrent sur Bovilles au pas accéléré. Ils arrivèrent à la cinquième heure de la nuit (onze heures du soir) au tombeau des Céthégus, près duquel le bûcher de Trulla avait été préparé.

Ce bûcher se composait d'une pile assez haute de pesse, d'ilex et d'autres bois résineux. Il avait la forme d'un autel, orné de guirlandes et environné de cyprès. Le lit funèbre fut déposé dessus, tandis que les trompettes faisaient retentir l'air de sons lugubres. Les litières et les chars qui portaient les aïeux du défunt vinrent s'aligner à sa droite et à sa gauche. Gurgès et ses licteurs se tinrent debout aux pieds du cadavre, ayant vis-à-vis d'eux les robustes amis de Carvilius. Dans l'espace qui séparait les spectateurs du bûcher se mouvaient les chœurs des pleureuses, des satyres et des musiciens. Gurgès n'ayant point assigné de place aux six fourgons de Céthé-

gus, le sénateur ordonna aux cochers qui les conduisaient de se retirer vers le bois sacré de la Bonne-Déesse, ce qu'ils firent sans exciter aucun soupçon.

Alors Céthégus vint ouvrir les yeux de Trulla, car c'eût été un crime de priver le ciel des regards d'un mort. Il lui remit son anneau et baisa ses lèvres glacées pour la dernière fois. Pendant ce temps, les animaux chéris de la victime des parques étaient immolés par les nécrophores. Les mânes sont avides de lait et de sang ; des libations, répandues à terre en abondance, durent contenter l'appétit du défunt.

— Adieu ! adieu ! s'écria Céthégus en se penchant vers le mort. Nous te suivrons tous dans l'ordre que la nature nous assignera.

Et, saisissant une torche, il mit le feu aux étoupes en détournant les yeux.

Gurgès profita de la préoccupation des assistans pour gagner, sans mot dire, la taverne de Coponius, où son ami le tondeur l'attendait.

La portion de la voie Appienne, où l'on célébrait les funérailles de Trulla, traversait un pays couvert de bois. Le cabaret de Coponius, bouge mal famé, était situé au bord de la route, en face du tombeau des Céthégus. Une allée de peupliers, destinée à brûler des cadavres, précédait ce monument. Le temple de la Bonne-Déesse s'élevait à quelque distance au delà d'un ravin. Autour de l'édicule de Cybèle, à la svelte architecture de marbre, étaient groupés confusément des bouquets de pins, découpés en éventail, et des masses ténébreuses de chênes, qui ondulaient dans la nuit. Les cimes bleuâtres des monts Albains se dessinaient à l'est sous la riche broderie d'étoiles dont le ciel était brillanté.

Bientôt la fumée s'échappa en tourbillons rapides du bûcher de Trulla. Le feu se fit jour par pointes aiguës au travers de ce vaste amas de bûches résineuses, s'élança de leurs flancs et courut en éclairs fulgurans parmi les vapeurs qu'elles vomissaient. Le bruit des trompettes, les cris des pleureuses augmentaient à mesure que les flammes étendaient leurs ravages. Elles se rendirent enfin maîtresses de leur proie ; elles l'étreignirent de toutes parts et bondirent sur elles en sifflant. L'assemblée entière, la pyramide conique du sépulcre, le temple de la Bonne-Déesse, les forêts et les coteaux voisins furent éclairés des lueurs fantastiques de l'incendie.

Mais tandis que le mort puisait ainsi dans l'élément sacré la force et l'agilité nécessaires pour remonter à son origine, une scène mystérieuse se passait dans le bois sacré de Cybèle. Les fourgons y pénétraient l'un après l'autre. Sapala venait les reconnaître, en échangeant à voix basse avec les guides le mot d'ordre et celui de ralliement. Cette formalité remplie, les fourgons s'arrêtaient dans une clairière ; on renversait avec une coupable irrévérence les tableaux qu'ils supportaient ; on en découvrait les caisses et on y entassait les armes envoyées de Pompéi par Cornélius Balbus. Fulvius, Sapala et un troisième personnage, dont un vaste chapeau cachait la figure, dirigeaient cette opération. Elle se termina sans encombre, et les fourgons avaient repris leur position sur la lisière du bois quand le patron du défunt vint recueillir ses os, encore brûlans, dans les cendres du bûcher.

Il les lava dans du vin, les serra dans des voiles de lin, les renferma dans une urne avec des roses et des aromates, et déposa l'urne dans le sépulcre de sa famille. Céthégus prit ensuite un rameau d'olivier, qu'il trempa dans une eau pure. L'assemblée n'avait cessé de gémir. Le sénateur en fit le tour en répandant sur elle une rosée légère, et la congédia par ces mots :

— Vous pouvez vous retirer.

Chacun traversa les restes du feu pour se purifier. On jeta pêle-mêle toute la généalogie de Trulla sur quatre chars. Les autres furent mis à la disposition des libitinaires, qui se préparèrent à retourner en voiture à la ville, d'où ils étaient venus à pied.

Les robustes amis de Carvilius se mirent en route les premiers. Les chars funèbres, au nombre de trente, y compris les fourgons de Céthégus, venaient ensuite, chargés de vespillions, diversement groupés. De notre temps on eût pris ce cortége de la mort pour une troupe de comédiens ambulans, d'autant plus que satyres, musiciens, licteurs et pleureuses ne s'épargnaient ni les éclats de rire ni les quolibets. La troupe de Sapala fermait la marche. Fulvius, Céthégus et l'inconnu au grand chapeau, qu'ils avaient rencontré dans le bois sacré de la Bonne-Déesse, marchaient à quelque distance, montés sur des chevaux. Près de huit cents personnes revenaient en ce moment des funérailles de Trulla. A un mille de Rome on aperçut, au milieu du chemin, un homme étendu par terre sans mouvement.

— Arrêtez, voyageurs, cria-t-on aux libitinaires en parodiant les inscriptions qui se lisaient ordinairement sur les tombeaux.

Céthégus et ses amis se dirigèrent vers la partie de la route d'où venaient ces paroles. Ils y trouvèrent le tondeur Cruscellus appuyé, les bras croisés, contre une borne milliaire.

— Quel est cet homme ? demanda Fulvius au barbier.

En même temps il montrait du doigt l'individu qui ronflait sur les dalles du chemin, le visage tourné vers le ciel.

— Hé quoi ! répliqua joyeusement Cruscellus, vous n'avez pas reconnu mon ami Gurgès, tel qu'il est revenu du combat que nous nous sommes livré autour d'une amphore, chez le tavernier Coponius ?

— Ne le croyez pas, braves gens, répondit Gurgès, qui se souleva pour défendre son honneur, et chercha à s'appuyer sur le coude. Cruscellus, ivrogne, tu en as menti ; il y avait deux amphores au lieu d'une, et celle à laquelle je puisais contenait du vin frelaté. — Tu m'as trahi, poursuivit le désignateur en bégayant. Je veux boire, je veux boire encore. Je te provoque pour demain. Nous n'aurons qu'un seul cruchon et qu'une seule coupe. Nous verrons qui de nous deux restera maître du champ de bataille. Par Bacchus ! je connais le cécube... j'en viderais six congos... une amphore... deux amphores... j'en boirais toujours... sans m'enivrer... oui, sans m'enivrer.

Après cette éloquente protestation, Gurgès laissa retomber sa tête et s'endormit.

Le personnage inconnu qui accompagnait Céthégus s'approcha du barbier, le saisit au bras, et le tirant à l'écart,

— Tondeur, lui dit-il, tu as surpris ce soir un secret dangereux.

Cruscellus examina attentivement celui qui l'interrogeait, et comprit sans doute qu'il n'avait pas affaire à Fulvius, car il se mit à trembler de tous ses membres.

— Maître, répondit-il d'un ton soumis, je n'ai point surpris votre secret. Fulvius me l'a livré.

— Tu as effrayé ce jeune homme pour lui voler quelques pièces de monnaie. Cet argent te coûtera cher.

— Hélas ! repartit le vainqueur de Gurgès, c'est mon métier, à moi, de me mêler un peu de tout.

— D'un mot je pourrai te guérir de cette manie d'intriguer qui te tourmente, ajouta l'inconnu. — Tu sais quel nom je porte ?

— Je serai discret, maître, murmura Cruscellus en se courbant comme si vingt poignards l'eussent menacé.

— Fulvius t'a dit que j'amenais à Rome Sapala et sa bande, reprit le voyageur au large chapeau ; tu ne seras pas à demi dans mes confidences. Il me faut des logemens pour tous ces hommes ; tu leur en trouveras. J'entends qu'ils demeurent près du Tibre, sous le mont Aventin, dans les tavernes qui avoisinent l'antre de Cacus. Cet antre sera leur quartier général. Deux d'entre eux y resteront en permanence, de manière à pouvoir réunir leurs camarades au premier signal. Tu leur transmettras mes ordres, entends-tu bien, Cruscellus ?

— J'obéirai, dit le tondeur.

L'inconnu appela du geste auprès de lui le chef des pirates.

— Voici ton questeur, Sapala, dit-il en montrant Cruscellus. Je t'ai chargé de pourvoir aux frais de logement et de nourriture qu'exigera le séjour dans Rome de ta petite armée. Si jamais tu le soupçonnes de trahison, tue-le comme un chien.

— Je n'y manquerai pas, répondit le brigand.

On fit monter Gurgès et le tondeur sur un char. Le cortége continua sa marche et atteignit bientôt la porte Capène, vaste

cintre en pierre de Tibur, au-dessus duquel on entendait bruire les eaux de l'aqueduc de Clodius.

Le jour commençait à poindre. Les flambeaux des croque-morts pâlissaient. Leur figures somnolentes, éclairées par les premiers rayons de l'aurore, avaient un aspect hideux.

A l'approche du convoi une sentinelle, effrayée sans doute du grand nombre d'hommes qui le composaient, poussa un cri d'alarme Une herse glissa aussitôt dans sa rainure de fer et s'abattit avec fracas Des casques, des épées s'agitèrent dans l'ombre. Licinius Burrha, triumvir nocturne, parut derrière la herse.

— Qui va là? demanda-t-il.

Céthégus s'avança et répondit :

— Citoyen, je me nomme Caïus Céthégus. Je viens de célébrer les funérailles de Trulla, un de mes affranchis. Les employés de l'administration de Libitine ne sauraient vous être suspects. Nous avons besoin de repos : laissez-nous passer.

— Où est le désignateur qui a conduit le deuil? reprit le trinmvir.

— Il cuve son vin, magistrat, répliqua Cruscellus. Approchez un peu, je vais vous le montrer. — Allons, réveille-toi, Gurgès.

— Qui m'appelle? fit le désignateur.

— Décline à ce triumvir tes nom, prénom et qualités, afin qu'il nous laisse entrer en ville.

Gurgès se mit sur son séant, et montra par dessus les épaules de deux libitinaires sa face alourdie par le vin.

— Je suis maître des cérémonies funèbres, dit-il, et j'ai droit de sortir de Rome et d'y rentrer à toute heure du jour et de la nuit.

— Vous venez de célébrer des funérailles? demanda le triumvir.

— Je sors de boire, répondit Gurgès; mais avant que ce maudit tondeur m'eût enivré, ajouta-t-il en montrant Cruscellus, si je m'en souviens bien, je présidais la pompe funèbre de Trulla, affranchi de Céthégus. Tenez, bonhomme, voici mes pleureuses, voici mes satyres, voici le chœur de mes musiciens et la troupe de mes licteurs. Les aïeux du défunt sont entassés pêle-mêle dans ces chariots. Vous pouvez vous en assurer.

— Qu'on laisse passer ces ivrognes, poursuivit Burrha.

Les esclaves publics, auxquels le triumvir commandait, levèrent aussitôt la herse et livrèrent passage aux subordonnés de Gurgès.

Hommes, chevaux, chars, voleurs, bandits des halles, toute la cohue qui revenait de Bovilles se rua sous la voûte de la porte. Le triumvir, craignant une surprise, avait mis ses esclaves en ligne et se tenait de bout devant eux l'épée nue à la main.

Le cortége avait déjà franchi les murailles de Rome, lorsqu'un cavalier se montra seul à l'entrée de la porte Capène.

— Et toi aussi tu as assisté aux funérailles de Trulla? lui dit Licinius.

Le cavalier, sans répondre, lança son cheval au galop sur le triumvir, le renversa et disparut.

On releva Licinius Burrha, meurtri, sanglant et surtout effrayé. Il venait d'être culbuté par le même personnage qui lui avait enlevé, un mois auparavant, dans le temple de Mercure, conducteur des ombres, les vespillions ses prisonniers.

X.

LE PARRICIDE.

Ce jour-là, 14 octobre 691, 2 des Ides, suivant la numération de l'époque, on célébrait à Rome le dernier des trois marchés pendant lesquels devaient se présenter au peuple les prétendans au consulat. Dès la dixième heure de la nuit (quatre heures du matin), d'innombrables chariots étaient venus déposer leur chargement dans l'espace compris d'un côté entre le Palatin et le Capitole, de l'autre entre le Tibre et la voie Sacrée. Près de la porte Carmentale et du cirque Flaminius, les descendans des belliqueux Rutules avaient entassé des montagnes de choux pommés, de laitues, de bettes et de magnifiques poireaux d'Aricie. Autour du temple de Vesta, on plaçait à terre des caisses remplies d'eau où grouillaient des poissons vivans de toutes les espèces. Le Volsque féroce, le voluptueux Campanien, le Toscan, dépositaire de la science égyptienne, exposaient sur des tables puantes la marée dont se nourrissait le bas peuple. Le Vélabre s'encombrait de pots d'huile. Des légions de boulangers rangeaient leur pain sur des étagères, alignées au pied du mont Aventin. Derrière la maison de Sempronia, en descendant vers *Equimelium*, se dressaient à grand fracas les étaux des bouchers sous un îlot de portiques. Les bœufs, les moutons, les chevaux faisaient retentir les échos de la voie des Toscans et du temple des Lares, en regrettant à leur manière les frais pâturages de la Sabine, les montagnes de Tibur et les délices de Capoue. Au milieu de la foule couraient les édiles plébéiens et les commis du trésor, les premiers vérifiant les poids, les mesures et la qualité des denrées mises en vente, les autres prélevant sur les vendeurs étrangers le droit du *portorium*.

Les gourmets célèbres et les esclaves des grandes maisons de Rome eurent bientôt prélevé ce qu'il y avait de meilleur sur le marché en fait de poisson et de gibier. Les ventes à la criée commencèrent. Viande, marée, légumes, tout fut rapidement enlevé par les pourvoyeurs des différens quartiers de la ville. Une activité extraordinaire, un tumulte de voix étourdissant régnait dans les halles et sur les places, où mille enchères s'adjugeaient à la fois. Ici un muletier chargeait en jurant ses bêtes; là des crocheteurs plaçaient de lourds paniers sur leur dos. Rome, ce monstre aux sept cent mille bouches, dépêcait de ses mains innombrables la curée qui, pendant neuf jours, devait satisfaire sa voracité. Vers la troisième heure (neuf heures du matin) survinrent les agens de la police urbaine, armés de bâtons ou portant des balais appuyés sur l'épaule. Les marchands prirent la fuite, les immondices amoncelés sur les places disparurent ; les boutiques des pâtissiers, des rôtisseurs demeurèrent seules debout dans la partie de la voie Sacrée qui touchait au Palatin. Tout ce peuple âpre au gain, avare de ses deniers, qui s'était disputé durant trois heures quelques pièces de monnaie, disparut. Il ne resta plus au forum que des citoyens se préparant à exercer leur droit souverain et à prendre connaissance des divers programmes politiques de leurs futurs magistrats.

La présentation des candidats à la charge éminente de consul avait lieu au champ de Mars, où se tenaient les comices par centuries qui devaient les élire. Les concurrens venaient à tour de rôle s'y montrer à la multitude, du haut de la colline des Jardins. Mais ces solennités légales étaient ordinairement précédées d'une brigue au forum, à laquelle présidait le consul en exercice qui avait les faisceaux

Dès que l'ombre solaire eut atteint la troisième heure sur le cadran des rostres, tandis que pêcheurs, maraîchers, braconniers et maquignons de la campagne de Rome enlevaient à la hâte le reste de leurs marchandises, Cicéron, précédé de ses douze licteurs, vint s'asseoir sur une chaise curule dans l'enceinte réservée du comice. Le forum présenta bientôt l'aspect le plus animé. On aurait dit que le monde entier s'y était donné rendez-vous. Des Gaulois y coudoyaient des Espagnols et des Africains. Parmi les citoyens attroupés autour d'une même affiche, et discutant un projet de loi, les uns parlaient grec, d'autres la langue celtique ou phénicienne; d'autres encore le langage osque des vieux Ausonieus. Un grave Sabin, embarrassé dans son manteau, écoutait discourir un sophiste d'Athènes, vêtu d'une chlamyde, aux phrases duquel il ne comprenait rien. Un pêcheur de Pyrgos, un marchand d'huitres de Circéi, la tête et les épaules enveloppées du caban des mariniers, regardaient passer avec admiration le dictateur d'une colonie de l'Asie-Mineure, couvert de pourpre et d'or. Conduits par des esclaves, de pauvres montagnards en sandales de bois, que les préten-

dans au consulat avaient mandés à Rome, restaient debout, la bouche béante, devant un des innombrables monumens de la place. Les sombres murailles du Capitole, les édifices de la voie Sacrée et ceux du Palatin, temples, curies portiques, janus à quatre faces étaient encombrés de spectateurs, les uns superposés en pyramide, les autres rangés sur une double ligne de têtes mouvantes et pressées. Les quatre candidats à la dignité consulaire pour l'année 694, Muréna. Silanus, Sulpitius et Catilina, sollicitaient des suffrages et traînaient après eux des armées de cliens, qu'ils faisaient évoluer parmi les statues innombrables du forum

Un bruit affreux d'injures d'applaudissemens, de sifflets, accueillit le jurisconsulte Servius Sulpitius quand il parut sur la tribune aux harangues et y promena sa toge blanche en réclamant le silence de la main.

Laissons cet illustre personnage déblatérer contre les manœuvres séditieuses de ses concurrens, et transportons-nous dans la chambre de Sempronia.

Elle achevait sa toilette du matin. A demi couchée sur un petit fauteuil dont le dossier atteignait à peine la hauteur de sa ceinture, elle s'abandonnait avec une nonchalance adorable aux soins de ses esclaves. Un ruban de cuir noir, orné d'arabesques d'or, serrait sa tunique sur sa poitrine, et la forçait d'en dessiner les formes arrondies. Ses pieds étaient chaussés de brodequins rouges. Deux femmes tressaient les nattes soyeuses de sa chevelure, qu'elles suspendaient en guirlandes autour de ses tempes, ou qu'elles arrondissaient en couronne à la naissance de son col. Une foule de tailleurs, de fleuristes, d'orfévres l'environnaient. La matrone examinait d'un air dédaigneux les vêtemens, les bijoux et les bouquets rares qu'on lui présentait. Aucun bruit du dehors désagréable à l'oreille, aucune émanation de cette plèbe d'acheteurs et de marchands qui s'agitaient aux alentours de sa maison, n'arrivait jusqu'à l'orgueilleuse matrone. Debout vis-à-vis d'elle, Rutuba l'admirait en silence. Sempronia aimait à se laisser surprendre au milieu des secrets les plus intimes de sa vie de jolie femme. Elle se croyait assez belle pour l'oser.

Le visage du centurion était pâle, de cette pâleur fébrile que provoquent les violentes émotions de l'âme, soit en retardant, soit en activant outre mesure la circulation du sang. Un feu sinistre brillait sous ses paupières légèrement enflées. Ses mains étaient inquiètes, et des titillations nerveuses les agitaient continuellement. Les souvenirs de la soirée qu'il avait passée avec Lélius, dans la voie des Toscans, obsédaient son âme. Il n'avait cessé, depuis ce temps, de voir Tubéro s'avançant vers lui et tombant sous ses coups, ainsi que le cadavre du sénateur, immobile dans un angle du portique sacré. Les sermens qu'il avait prononcés après le meurtre l'épouvantaient. Ses souffrances, son crime, ses remords, il les devait pourtant à Sempronia. Il le savait et n'en aimait que plus ardemment cette femme. C'est que l'assassinat de Tubéro avait été pour sa passion une épreuve décisive, dont elle était sortie plus forte, parce qu'elle en avait triomphé. L'amour du centurion eût pu s'éteindre dans le sang; il s'y était retrempé.

Dès que la toilette de Sempronia fut terminée, elle congédia ses esclaves et introduisit Rutuba dans un salon d'été d'où l'on apercevait tout le magnifique panorama de la place romaine. Le soleil allait atteindre le point culminant de sa course. Ses rayons, glissant sur les pentes du mont Palatin, laissaient dans l'ombre le Grécostase au portique de marbre, le comice et les constructions massives du temple de Castor et de l'antique palais Hostilien, tandis qu'ils inondaient de feux les substructions gigantesques du Capitole, le trésor de Saturne, le temple de la Concorde, la prison publique et les degrés sanglans des Gémonies. Des zones lumineuses s'étendaient à l'orient, le long des édifices, superposés en amphithéâtre, de la voie Sacrée, des Carènes et du mont Esquilin. Une foule compacte, bariolée de mille couleurs, au milieu de laquelle on voyait se mouvoir des têtes blondes ou brunes, des chapeaux, des bonnets phrygiens et d'autres bonnets en laine grise, assez semblables à ceux des habitans de nos montagnes, se pressait, oscillait, poussait des clameurs confuses autour de la tribune aux harangues. L'orateur Sulpitius, dont la robe blanche jetait au loin des reflets éclatans, l'occupait toujours. Il se fatiguait à démontrer un fait connu de tout le monde, à savoir que les citoyens les plus turbulens et les plus prodigues de leur fortune n'étaient pas les plus dignes du consulat.

Sempronia et son amant s'étaient arrêtés devant la fenêtre du salon.

La matrone montrait au fils de Gurgès le consul Cicéron assis dans l'enceinte du comice.

— Voyez vous, lui disait-elle, ce magistrat qui trône sur une chaise curule, environné de ses licteurs? Il est sorti des rangs du peuple; le sang de Marius coule dans ses veines. Doué d'une éloquence incomparable, né pour servir la cause populaire avec le dévoûment d'un tribun, il a préféré devenir le champion de l'aristocatie qui nous opprime. Aussi les sénateurs n'ont-ils pas laissé sa trahison sans récompense. Etrange corruption de notre temps! Les Gracques moururent pauvres et proscrits, et Cicéron domine la république. Les faisceaux consulaires marchent devant lui; sa fortune est immense; il a maison de ville au Palatin, maison de campagne à Tusculum, à Naples, à Pompeïa et à Formies. Ne pensez-vous point, Rutuba, que la population de Subure et de l'Aventin, cette tribu de pauvres que l'été surprend toujours sans abri et l'hiver sans vêtemens, devrait se lever tout entière pour délivrer la patrie de pareils ambitieux?

— Hélas! répondit le centurion, nous ne sommes plus qu'une vile plèbe, façonnée au joug par Sylla.

— Croyez au contraire qu'il existe encore dans Rome de nobles cœurs, fidèles au culte de la liberté, qui espèrent en elle, qui pressentent son avénement comme l'oiseau des mers pressent l'orage lorsqu'il va souffler des profondeurs de l'horizon. Regardez ici, sous le temple de Saturne, se presser les uns contre les autres tous ces hommes aux bras robustes, dont l'œil devine les formes athlétiques sous les haillons qui les couvrent, ils sont de vos amis et de ceux de Lélius. Semblables aux passereaux sur lesquels un vautour plane, ils s'appellent, ils se rassemblent pour lutter contre la tyrannie. Leurs cris de détresse ont trouvé de nombreux échos. Nos maîtres pâliront quand, au signal donné, ils s'ébranleront ensemble et promèneront dans la ville le drapeau de la liberté.

En effet, Carvilius et Sapala avaient reuni près du mille d'or les bandits auxquels ils commandaient. La troupe entière avait serré ses rangs et formait une masse immobile, contre laquelle venaient se briser les oscillations de la foule. Les deux chefs échangeaient de temps à autre des regards inquiets, de rapides paroles.

Cruscellus, que l'étourderie du jeune Fulvius avait mis sur leurs traces, les observait du haut du Capitole.

Sempronia ferma sa fenêtre et invita le centurion à prendre place à ses côtés sur une housse de Tyr, éclatante de pourpre et d'or.

— Vous m'aimez, Rutuba? lui dit-elle.

— Oui, répondit l'officier. Il me semble, quand je suis auprès de vous, que la vie m'abandonne et que, de mon être éperdu, elle émane par de longs rayonnemens vers vous.

— Vous souvenez-vous, reprit la matrone, de cette nuit d'orage, pendant laquelle vous me promîtes d'adopter mes haines d'embrasser mes vengeances, d'être le bras qui manque au courage de Sempronia?

— Je ne l'ai point oubliée.

— Les Gracques, mes ancêtres, ont légué à leur famille leur cause à soutenir et leur sang à venger.

— Un noble sang! répliqua le centurion. Puisse-t-il retomber un jour sur l'aristocratie qui l'a répandu!

— Sois le successeur des Gracques, sois leur vengeur, et l'amour que tu me portes ne sera plus une pensée solitaire, une affection désolée.

— Moi, le successeur des Gracques! interrompit Rutuba. C'est un pauvre soldat sans éloquence que vous osez comparer à ces tribuns immortels?

— As-tu du cœur? dit la matrone.

— Je n'ai donné à aucun être vivant le droit d'en douter.

— Que crains-tu donc? Ce ne sont pas des rhéteurs qu'il

nous faut, ce ne sont pas des tribuns, mais bien des Coclès qui frappent les tyrans sans leur parler.

Rutuba devinait les intentions de Sempronia et n'osait l'interroger. Elle le ramena vers la fenêtre du salon et poursuivit :

— J'ai sondé ton âme, vois-tu, centurion, et je n'y ai trouvé qu'angoisses et désespoir.

— Oh! vous m'avez bien compris, murmura l'officier, car nulle bouche humaine ne pourrait décrire les souffrances que j'endure. Quand donc finira cette incertitude dont les alternatives cruelles ont fatigué ma raison?

— Si tu as vraiment du courage, aujourd'hui même, repartit la matrone.

Le centurion se jeta à ses pieds.

— O toi, sur qui les dieux ont laissé tomber un rayon de leur beauté éternelle, disait-il, répète, répète cette parole que tu viens de prononcer! Serait-il donc vrai que tu consentisses à m'aimer, à illuminer ma vie des feux divins de ton regard, des séductions infinies de ton sourire; à faire de Rutuba ton ami, de ton esclave un roi?

— Ces hommes qui se pressent autour du mille d'or, reprit Sempronia en parcourant des yeux le forum, et cet orgueilleux consul qui se pavane au milieu du comice, attendent, les premiers un libérateur, et le second...

Rutuba, accroupi sur ses genoux, la tête penchée en arrière et les lèvres entr'ouvertes, interrogeait la matrone du regard.

— Comme une victime destinée au sacrifice, continua-t-elle, le second attend un meurtrier. Relève-toi, centurion, va le frapper, et mon amour est à toi.

Rutuba recula d'épouvante.

— Que j'aille frapper Cicéron! s'écria-t-il.

— Tuer un consul! cela t'effraie? Quand tu mis ton poignard à ma disposition, tu pensais donc que ce serait un prolétaire, quelque vil crocheteur des halles que je désignerais à tes coups?

Rutuba s'éloignait de la matrone sans la quitter des yeux, comme s'il eût aperçu une vipère se dresser devant lui.

— Sempronia, génie malfaisant, disait-il, sous une enveloppe séduisante de femme tu caches les passions cruelles d'une furie.

— Ainsi donc, poursuivit Sempronia, les promesses que tu m'as faites au bois sacré d'Egérie, tu refuses de les accomplir?

— Que ne puis-je te haïr autant que je t'aime, courtisane perfide! répondit le centurion.

— Ce serait une haine bien tardive que la tienne. Tu ne t'appartiens plus maintenant.

— Ne te hâte pas de faire trophée de ma défaite. Quand un esclave s'est longtemps fatigué à traîner sa chaîne, il la brise quelquefois.

— La tienne est de celles qui ne tombent qu'avec la tête du coupable...

— Que parles-tu de coupable? interrompit l'officier.

La matrone prit une attitude sibylline, et ajouta d'une voix lente et grave :

— Souviens-toi du temple des Lares, centurion!

La stupeur et l'épouvante bouleversèrent les traits de Rutuba.

— Malheureux que je suis! s'écria-t-il.

Des larmes sillonnaient ses joues. Sempronia pendant ce temps observait de loin avec inquiétude les mouvemens de l'orateur Sulpitius, dont les cris et les gestes excessifs prouvaient qu'il en était arrivé à la péroraison de son discours.

Le cœur du centurion lui suggéra une résolution généreuse.

— Sempronia, reprit-il, dis à tes complices que Rutuba porte un glaive pour défendre les magistrats du peuple romain, et non pour les assassiner.

— Hé bien, sors d'ici, répliqua la matrone. Dieux tout-puissans, Rutuba, que j'avais choisi entre mille, Rutuba n'est qu'un lâche et un assassin de nuit.

L'officier se dirigea vers la porte. Mais quand il en eut soulevé le voile de pourpre, quand il eut touché la clef d'argent, le courage lui manqua, ses genoux se dérobèrent sous lui; il se laissa tomber tout éperdu sur un pliant.

— Tu hésites à partir? lui dit l'épouse de Brutus avec dédain.

— Aie pitié de moi, Sempronia, répondit le jeune homme. J'ai fait un serment et je ne refuse pas de l'accomplir; mais le sang m'épouvante quand il faut le verser en guet-apens, quand il faut en abreuver le pavé des carrefours. Donne-moi une autre mission, quelle qu'elle puisse être, et je m'en acquitterai. Trouve-moi un adversaire à combattre, et je le vaincrai, pourvu que nous ayons tous deux une épée dans la main, tous deux notre part de vent, de poussière et de soleil!

— Un gladiateur en dirait autant. Je n'ai que faire de ta bravoure de spadassin. L'œuvre que tu refuses d'entreprendre, un autre l'accomplira. J'irai aux Esquilies, je parcourrai Subure et l'Aventin; là, parmi ces prolétaires chez qui l'amour est encore vivace, peut-être trouverai-je un Hippias qui ose affronter la mort pour moi.

— Ce n'est pas la mort que je redoute.

— Laisse-moi, laisse-moi, centurion, interrompit Sempronia.

— Ainsi donc pour moi plus de repos, plus d'espérance de bonheur! dit le fils de Gurgès.

Il se pencha en avant et resta immobile, les bras appuyés sur ses genoux et le front dans ses mains.

— Le bonheur que je te réservais, continua la matrone, sera la récompense de celui qui aura vengé la mort des Gracques sur le transfuge du camp populaire, sur l'aveugle instrument des fureurs patriciennes. Je l'ai juré par le Styx, et Sempronia ne jure jamais en vain. Et cependant, pour suivit l'épouse de Brutus avec exaltation, Rutuba, puisque le moment est venu de nous séparer, tu le sauras enfin, oui, je t'aimais!... non pas de cette affection vulgaire que nos élégantes matrones ont pour les étourdis qui les courtisent, mais comme la lionne aime l'époux aux rugissemens sourds qui la poursuit à travers les sables du désert.

Le centurion s'élança et saisit de ses deux mains les mains de Sempronia.

— Tu ne cherches pas à me tromper? lui demanda-t-il.

La matrone pencha sa tête vers lui et le serra tendrement dans ses bras.

— Un glaive! un glaive! s'écria l'officier.

Des coussins de son divan, Sempronia tira un de ces poignards renfermés dans une canne que les Romains appelaient *dolons*. Rutuba s'en saisit avidement.

— Tu vas apprendre à me connaître! dit-il.

Et il courait vers la porte du salon. Sempronia le retint.

— Où vas-tu, cher Rutuba? à la mort peut-être! murmura-t-elle.

— Il faut mériter ton amour, répondit le jeune homme.

— Oh! que ne puis-je rétracter le serment que je fis avant de te connaître, noble ami, reprit la matrone, ce serment qui m'oblige à t'exposer au châtiment des parricides!... Mais non, tu ne mourras pas, car je ne pourrais te survivre. J'ai pourvu à ta sûreté. Les hommes que tu as vus près du mille d'or ont été chargés par moi de te défendre. Ils sont au nombre de huit cents. Ils te cacheront dans leurs rangs; ils placeront eux-mêmes Cicéron à portée de tes coups et t'arracheront aux mains de ses licteurs quand tu l'auras frappé.

En ce moment, la matrone aperçut le candidat Sulpitius descendant l'escalier de la tribune aux harangues. La présentation solennelle des prétendans à la dignité consulaire allait commencer dans le champ de Mars.

— Voici l'instant fatal, centurion, poursuivit Sempronia d'une voix tremblante. Par Minerve! j'oubliais une dernière précaution.

Elle prit dans une armoire un manteau de couleur brune dont elle couvrit Rutuba tout entier. Sur la tête du jeune homme elle plaça un chapeau à larges bords qui le rendait méconnaissable. Ainsi travesti, Rutuba laissa tomber involontairement ses regards sur un miroir et frissonna.

A en juger par la coloration fébrile de ses joues, par la rapidité de ses mouvemens et de ses paroles, Sempronia n'était pas moins émue.

— J'ai peur, bien peur! lui dit le centurion.

— Pars, le temps presse, répondit l'épouse de Brutus. Va te poster auprès du mille d'or. Après le coup, tu laisseras toute cette défroque au milieu du forum. Adieu! adieu! Pense à moi, centurion!

Rutuba sortit. La matrone demeura un instant pensive, les yeux tournés vers la porte par laquelle son amant avait disparu.

— Par Tisiphone! cet homme a l'âme d'un héros des tragédies antiques, reprit-elle.

Il sembla qu'elle s'écoutait penser.

— Et moi aussi, je l'aime! je l'aime! s'écria tout à coup Sempronia; puissante Vénus! veillez sur lui, sauvez-le!

Puis, toute frémissante d'inquiétude, elle se plaça derrière les vitres en écaille de sa fenêtre de manière à ne rien perdre de ce qui allait se passer dans le forum.

Dès que Sulpitius eut quitté les rostres, il se fit un mouvement général dans la place romaine. Les nombreux spectateurs dont étaient surchargés les fortifications du Capitole, les monumens du Palatin et ceux de la voie Sacrée, se précipitèrent vers le champ de Mars, afin d'y occuper les places les plus voisines de la colline des Jardins. Mais la foule, rassemblée dans le forum, attendit, non sans impatience, pour abandonner le terrain, que le consul se fût retiré. Celui-ci quitta sa chaise curule, sortit de l'enceinte du comice, et se dirigea vers le mille d'or pour aller de là prendre le grand escalier du Capitole. C'était le chemin le plus court de la région du forum à celle du cirque Flaminius. Carvilius et Sapala ne quittaient plus du regard la maison de Sempronia. Ils aperçurent Rutuba au moment où il sortait du Vicus-Jugarius.

— L'homme au manteau! s'écria Carvilius.

— Dis donc, répondit Sapala, la fosse que tu as creusée sous le mont Testaceus pour cet honnête Romain ne sera jamais assez grande.

— Nous l'ensevelirons dans le Tibre avec une pierre au col. — A ton poste, Sapala. Je vais reconnaître le victimaire que Sergius nous envoie.

Le crocheteur vint à la rencontre de Rutuba.

— Ami, lui dit-il, tu t'es fait bien attendre.

— Qu'importe, pourvu que j'arrive à temps?

— Hâtons-nous; nous n'avons pas un instant à perdre. Le consul approche; on va te le conduire. Prends bien tes mesures, et ne le manque pas.

Rutuba, sans répondre, tira son poignard et en laissa tomber le fourreau à ses pieds.

Cicéron avait dépassé la tribune aux harangues. Ses licteurs lui frayaient un passage à travers la multitude, qui, du reste, s'écartait respectueusement devant lui. Tout à coup, non loin du mille d'or, une brusque oscillation de la foule le sépara de ses licteurs. Des imprécations furieuses retentirent à ses oreilles. Il chercha vainement à lutter contre le flot qui l'entraînait. Enfermé dans un cercle étroit de vigoureux bandits, poussé, repoussé par cent mains calleuses, il se trouvait déjà loin de son escorte, quand Rutuba le saisit par derrière à l'épaule, lui fit fléchir les reins sous la pression de son genou, et lui en fonça son poignard dans la poitrine.

Le consul ne tomba point.

— Redouble, murmura Carvilius à l'oreille du centurion.

Rutuba fit voir au bandit son poignard brisé.

Profitant du trouble de ses assassins, Cicéron se débarrassa d'eux, rejoignit ses gens, et, montrant sa robe déchirée, à travers laquelle brillait l'acier d'une cuirasse,

— A moi, citoyens! à moi, licteurs! s'écria-t-il, on a voulu m'assassiner!

Un hourra d'indignation répondit à ces paroles du consul. Chevaliers, plébéiens, étrangers, le peuple en masse courut au mille d'or; mais il était trop tard... On ne trouva plus sur le théâtre du crime que le manteau, le chapeau et le fer brisé que le centurion avait reçus un instant auparavant de Sempronia.

Un quart d'heure après, Carvilius se présenta chez la matrone.

— J'ai tout vu. Le sort nous a trompés, lui dit-elle. Qu'as-tu fait du meurtrier?

— Je le tiens enfermé dans la caverne de Cacus, répondit le brigand, et ce soir...

— Eh bien! ce soir? reprit-elle.

— Dans le Tibre!

Le bandit se pencha vers l'épouse de Brutus et murmura quelques mots à son oreille.

— Epargne-le, dit la matrone en déposant une poignée de pièces d'or dans la main de Carvilius.

— Par Bellone! j'y consens, répliqua le brigand. Les hommes de sa trempe sont rares et bons à conserver.

XI.

DE JOYEUX ADORATEURS DE VÉNUS ÉRYCINE.

Vénus fut la divinité chérie du peuple romain. Non-seulement ils adoraient en elle le principe fondamental du panthéisme, mais ils la regardaient de plus comme la déesse tutélaire de leur empire, dont Enée, son fils, avait été le fondateur. Ils lui savaient gré de tous les événemens heureux de la vie. Ils s'intitulaient *Epaphrodités*, favoris de Vénus, quand la fortune avait satisfait pleinement leur ambition, et l'invoquaient à leur dernière heure sous le nom de Libitine, comme si l'influence de cette divité consolatrice eût pu leur rendre moins affreuses les terreurs de l'agonie.

Pour exprimer les sentimens de reconnaissance et d'amour dont ils étaient animés pour elle, ils avaient coutume de l'appeler *Alma*, adjectif qui n'a pas de synonyme dans notre langue, et qui renferme à lui seul tous les attributs de la Providence, en tant qu'elle se manifeste à l'homme: beauté, bonté, fécondité et prévoyance.

Virgile, qui s'était imposé la tâche de consacrer toutes les croyances et de célébrer toutes les gloires de ses concitoyens, a longuement raconté dans son *Enéide* comment Vénus conduisit son fils, à travers mille écueils, des rivages de Troie aux terres lointaines que gouvernait Latinus. Près de quitter la Sicile, Enée, si l'on en croit le poète, voulut y élever un temple en l'honneur de sa mère. Il construisit à cette fin, sur le mont Eryx, le monument fameux dont parlent Strabon et Diodore, où le monde entier vint adorer plus tard la reine de Paphos et d'Idalie. Les Carthaginois respectèrent cet édifice. Après eux, les descendans de Romulus en augmentèrent la splendeur, l'environnèrent de jardins et y consacrèrent mille esclaves au culte de leur protectrice immortelle. La petite cité du mont Eryx devint une seconde Corinthe, que les plus riches, les plus nobles patriciens visitaient une fois au moins dans le cours de leur vie. Cette manière de pèlerinage avait ses charmes; le nombre des pèlerins était grand. De leurs offrandes on faisait deux parts, l'une qui entrait dans le trésor de la déesse, l'autre que les jolies recluses de ce couvent païen employaient à racheter leur liberté. Les richesses qu'avait amassées de cette manière Agonis de Lilybée, affranchie de Vénus Erycine, étaient si considérables, qu'au rapport de Cicéron elles tentèrent la cupidité de Verrès.

Mais le besoin d'un temple de Vénus Erycine plus rapproché des bords du Tibre que celui de Sicile s'était fait sentir à la longue parmi les Romains. Le décemvir Porcius dota sa patrie de ce monument indispensable vers l'an 573, en exécution d'un vœu que son père, étant consul, avait fait pendant ses guerres de Ligurie. On en voit encore les ruines dans le vallon qui sépare le mont Pincio du Quirinal. L'œuvre de Porcius ne possédait pas à cette époque ces brillantes mosaïques, ces colonnes d'albâtre dont la décorèrent, au temps de Salluste, les fabriciens Pacorus et Stratoclès. C'était une construction simple et de bon goût. Un péristyle de colonnes corinthiennes en marbre vert antique en dessinait la forme ovale. On y entrait par quatre portes ouvertes sous autant de portiques. La statue de Vénus occupait le milieu

du sanctuaire, et près de l'aimable déesse souriait le petit Cupidon, le carquois sur l'épaule, et les ailes épanouies au vent.

Derrière ce temple, un bois sacré s'étendait jusqu'aux murailles de la ville. Bien différent des sombres forêts où les prêtres du paganisme cachaient ordinairement leurs mystères, ce bois avait un aspect riant. L'air en était parfumé. Une douce lumière pénétrait à travers le feuillage, et des fontaines répandaient partout leurs eaux fraîches et murmurantes sur cette terre favorisée du ciel. Une petite maison, bâtie à l'extrémité d'une pelouse, semblait se cacher parmi des touffes de lauriers roses et d'églantiers. C'était là que les esclaves de Vénus Erycine demeuraient.

Voici ce qui s'y passait pendant la nuit du 14 au 15 octobre, cinq jours avant la célébration des comices, où les consuls de l'année suivante devaient être désignés.

Nous l'avons dit, dans la pensée de Sergius le succès de sa brigue devait assurer celui de sa conjuration. C'étaient deux machinations subordonnées l'une à l'autre, dont il tendait les ressorts de manière à renverser par un double choc la puissance de l'oligarchie. Une fois désigné consul, il eût rattaché facilement à sa cause (il le pensait du moins) César, Crassus, Marc-Antoine, tous ces habiles temporiseurs qui se rangeaient invariablement du côté du plus fort. Il fût devenu, au renouvellement de l'année, avant trois mois, au milieu des agitations de la révolte, et le représentant du pouvoir social, et le conspirateur acharné qui travaillait à le détruire. Quelle résistance alors le sénat lui eût-il opposée? Quelles ressources la constitution eût-elle offertes au conseil des Sept pour défendre sa tyrannie? Le consulat menait Catilina droit à la dictature à travers des monceaux de ruines et des flots de sang.

Ses ennemis le savaient. Aussi lui avaient-ils suscité des rivaux difficiles à vaincre sur le terrain du champ de Mars. Ne parlons pas de Servius Sulpitius, jurisconsulte que son avarice et l'austérité de ses mœurs avaient rendu odieux au peuple. Mais Silanus était porté au consulat, non-seulement par les suffrages des grands, mais encore par toute la faction plébéienne, que César lui avait conciliée. Silanus avait un mérite incontestable aux yeux du grand pontife : il était le mari de sa femme, de la belle Servilie. La portion la plus influente du sénat, les compagnies de fermiers publics, les tribuns du trésor, les municipes de l'Ombrie et de la Gaule narbonnaise appuyaient Muréna. Une circonstance fortuite avait encore accru la popularité de cet heureux candidat. Il venait de partager le triomphe de Lucullus, sous les ordres duquel il avait servi contre Mithridate, en qualité de lieutenant.

Catilina avait deux moyens de triompher de ses adversaires, la corruption d'abord ; en second lieu, la violence. Il avait résolu, pour peu que les centuries parussent hésiter dans leur choix, de massacrer ses concurrens sur leurs chaises curules, et Cicéron sur son tribunal.

Les demi mesures n'étaient pas son fait.

Mais les conjurés ne pouvaient accomplir seuls une aussi rude tâche. Il y avait disproportion entre les ressources pécuniaires de leur chef et l'énormité des crimes qu'il méditait. Le conspirateur avait donc convoqué pour le 14 octobre au soir, dans le temple de Vénus Erycine, cette foule de patriciens, de chevaliers, de femmes galantes, qui aidaient à ses complots sans trop les connaître. Il voulait profiter du tumulte d'un festin pour armer les uns, prélever un tribut sur les autres et les engager tous dans la lutte suprême dont le moment approchait.

Cette nuit-là bien des fils de famille désertèrent le toit paternel ; bien des matrones s'échappèrent furtivement de leur maison par la secrète issue du *posticum*. Un observateur, placé à l'extrémité de la rue de la Fortune, eût aperçu bien des ombres en longer les murailles et disparaître sous une allée d'arbres, aux environs de la porte Salaria.

Le souper que Sergius offrait à ses amis avait été servi dans la grande salle à manger où les prêtresses de Vénus Erycine célébraient leurs jours de fête. Des fresques, séparées les unes des autres par des pilastres d'ordre ionique, en ornaient le pourtour. Là était représentée l'histoire de Vénus telle que les poètes la racontent : sa naissance, ses amours, ses triomphes, et le jugement du royal berger qui attira tant de maux sur les Troyens. Un lambris de cèdre sculpté et rehaussé d'or formait le plafond de l'appartement. Les convives occupaient un divan adossé aux murailles. De jeunes esclaves, à demi vêtues de peaux de tigre comme des bacchantes, et des enfans couronnés de lierre se tenaient prêts à les servir. Dix patères de bronze, desquelles s'échappaient trois jets de flamme disposés en triangle, éclairaient la table et allumaient sur les coupes, les vases d'or et la vaisselle émaillée de Samos mille scintillemens de feu.

Du reste, les guéridons du triclinium n'étaient pas seulement environnés de femmes et de jeunes patriciens couronnés de fleurs. Deux vieillards à cheveux blancs, dont la figure hâlée respirait un air martial, partageaient ce festin de prodigues. Ils se nommaient Flamma et Furius, et ils avaient conduit à Rome, pour y voter et se battre au besoin dans l'intérêt de Catilina, tous les vétérans du dictateur auxquels ils avaient commandé jadis en qualité de centurions.

La porte de la salle à manger venait de s'ouvrir pour la troisième fois. Seize Cappadociens, précédés par un maître d'hôtel, avaient apporté le dernier service dressé sur huit surtouts d'argent massif. Des corbeilles en filigrane d'or contenaient les pâtisseries, les confitures et les fruits d'automne dont il se composait. L'ivresse commençait à s'emparer des convives de Sergius. Ils avaient brisé les pieds de leurs calices et en épuisaient le contenu à chaque santé nouvelle que portait le roi du festin.

Le triclinium était plein de tumulte. Jeunes gens, matrones, vieillards, dont les fumées du vin troublaient la raison malgré les parfums de leurs couronnes, s'interpellaient d'un bout à l'autre de la salle. Mille bruits confus de voix qui se provoquent, de coupes qui se heurtent, de rires qui éclatent, résonnaient à la fois aux oreilles des convives. Nonchalamment couché sur des coussins de pourpre, un jeune efféminé à barbe blonde présidait gravement à cette scène de désordre. C'était Tongillus, qui avait obtenu par le sort la royauté du festin.

Les corbeilles circulèrent le long des tables. Le silence se rétablit un peu.

— Lecca, dit Tongillus au sénateur de ce nom, qui portait en ce moment son calice à ses lèvres, réponds à ma question avant de boire : Qu'est-ce que l'homme?

— L'homme est un animal altéré, répondit Lecca.

Et il vida sa coupe d'un seul coup.

— C'est un animal qui digère, ajouta Curius. Ménénius Agrippa l'a dit.

— Nous dévorons les produits des trois parties du monde, interrompit Céparius : l'Afrique a fourni ces dattes, Milet ces figues, et ces raisins ont mûri à Lesbos.

— Ce qui prouve la nécessité des lois somptuaires, poursuivit Fulvius en plongeant ses doigts dans une corbeille de cerises, dont chacune, vu l'époque et la saison, valait un denier d'argent.

— Qui parle de lois somptuaires? s'écria-t-on de toutes parts.

— Veut-on nous ramener au *puls* de nos ancêtres?

— Au brouet noir des Spartiates?

— Aux glands des Arcadiens?

L'orage qu'avait soulevé Fulvius gronda bientôt avec tant de violence, que le roi du festin crut devoir intervenir.

— Tu mérites une punition, Fulvius, dit-il. Je te condamne à boire autant de coups qu'il y a de lettres dans ton nom.

— Versez moi du vin de Corcyre, et passez-moi une tourte aux amandes, répliqua Fulvius.

— Forçons-le de rendre hommage à l'art culinaire dans la personne de Thimbron, dit la Sicilienne Amaryllis.

— Oui ! oui ! répétèrent les convives ; qu'on fasse venir Thimbron.

Le cuisinier de Sempronia, au talent duquel Sergius avait confié les apprêts du repas, ne tarda pas à se présenter.

Il s'arrêta au milieu du triclinium, le tablier roulé autour de

la taille, le jarret tendu, le poing sur la hanche et le bras gauche allongé dans la direction de son couteau.

Sauf le costume, il ressemblait à un triomphateur qui va monter au Capitole.

— Incomparable artiste, lui dit Fulvius en bégayant, je le déclare en mon âme et conscience, tes ragoûts sont excellens.

— Jupiter se repaît de l'odeur de ma cuisine, répondit Thimbron.

— Et quand tu ne travailles pas, coquin, de quoi soupe le maître de l'Olympe? demanda la danseuse Dyonisia.

— Jupiter se couche sans souper.

— Tu nous as servi un sanglier moitié bouilli et moitié rôti, interrompit Sergius. Explique-nous comment tu l'as préparé?

— En préservant un de ses flancs de l'ardeur du four au moyen d'une couche de farine, arrosée d'huile et de vin.

— Je demande qu'on accommode Thimbron comme le sanglier, dit Curius.

— Moitié bouilli, moitié rôti! ajouta Calpurnius Pison. Quelle mort pour un cuisinier! J'appuie la motion de Curius.

Thimbron pâlit et implora du regard la protection de Sempronia.

La matrone causait avec Céthégus.

— Nous le mangerons au gros sel, disait l'un.

— Avec une sauce au *garum*, répondait un autre.

— Qu'on le prépare à la troyenne, criait un troisième. Qu'on lui remplisse le ventre de cailles, de jaunes d'œufs, de poulardes farcies et de boudins.

— Ne voyez-vous pas, ivrognes, que Thimbron est l'inventeur du mets qu'il nous a servi? reprit Tongillus.

— Après?

— Il faudra donc qu'il préside à sa propre cuisson, si vous voulez l'avoir moitié bouilli, moitié rôti.

— C'est vrai.

— Par la sibylle de Préneste, s'écria Curius, je n'avais pas prévu cela.

— Ils sont tous ivres, ajouta Fulvius en laissant retomber sa tête, appesantie par le corcyre, sur l'oreiller de son divan.

— Buvons à la santé de Catilina consul, cria le roi du festin.

Tous les convives remplirent leurs coupes. Sergius se leva et dit :

— « Il me semble, ô mes amis, que, pareil à un gladiateur qui va combattre, je célèbre ce soir le repas de mon agonie. Telle est en effet ma condition que si la fortune des prochains comices tourne contre moi, ma vie politique sera finie. Il ne me restera plus qu'à tendre la gorge au fer de nos tyrans.

» Votre sort sera digne de pitié, quand je serai couché sanglant sur l'arène du champ de Mars. — Des pauvres trouveront-ils parmi les heureux de ce monde un défenseur fidèle (1). Des opprimés pourront-ils jamais avoir confiance dans les promesses d'hommes riches et puissans? Non. O vous, qui cherchez à réparer les brèches qu'a faites à votre fortune l'injustice ou l'adversité, considérez l'énormité de mes dettes, l'insuffisance de mes biens, et jugez par là de mon audace. Ruiné et par conséquent incapable de craindre, je suis le chef naturel, le porte-étendard de tous les malheureux...

» Préparez-vous donc aux prochaines élections comme à une bataille. Toi, Antoine, conduis-moi tes esclaves; toi, Céthégus, tes gladiateurs; toi, Flamma, les bourgeois d'Arrétium et de Fésules; toi, Furius, les cohortes de vétérans qui apprirent jadis à vaincre sous les ordres de Sylla. Sénateurs et chevaliers, pendant un mois vous avez appuyé ma brigue; vous n'avez cessé de me faire cortége au forum, revêtus des insignes de vos dignités. Mais avant d'affronter la grande lutte des comices, cachez sous vos robes des poignards que nous puissions opposer à ceux de Muréna. »

— Vive Catilina consul! s'écrièrent les convives.

— Descendrez-vous en armes au champ de Mars avec vos amis et vos cliens? ajouta Sergius.

— Repousserez-vous, s'il le faut, la violence par la violence? Combattrez-vous la tyrannie par l'insurrection?

— Oui, oui, répondit l'assemblée.

— Nous soutiendrons ta candidature, même au péril de notre vie.

— Que les dieux nous protégent! dit le conspirateur.

Ses hôtes échangèrent leurs calices en signe d'union, et les vidèrent jusqu'à la dernière goutte, suivant les ordres de Tongillus.

— Qu'on introduise maintenant les diviseurs du peuple! reprit Catilina.

Les diviseurs étaient des officiers publics placés sous les ordres des censeurs, qui partageaient les citoyens dans les comices soit par tribus, soit par centuries. Mêlés à la foule, ils lui distribuaient les largesses des candidats. De tous les agens de corruption, ils étaient ceux dont les manœuvres étaient le plus efficaces, parce qu'ils achetaient les suffrages au moment même du scrutin.

Ils parurent au nombre de trente-cinq.

Les nouveaux venus occupaient le centre de la salle vis-à-vis des convives. Derrière eux brillaient, entremêlés de lumières et de fleurs, les bassins, les coupes, les vases de toute forme et de toute matière, que supportaient deux dressoirs placés au fond de l'appartement. Les esclaves de Vénus Erycine environnaient les diviseurs. Spectacle étrange et bien digne des mœurs dépravées de cette époque! les représentans des trente cinq tribus allaient vendre à quelques débauchés ivres, vers la fin d'une orgie, au milieu des ministres de leurs plaisirs, la première magistrature du peuple romain.

— Avez-vous sondé les dispositions des centuries? demanda Sergius au diviseur de la tribu qui portait son nom.

— Nous avons mis tous nos interprètes en campagne, répondit ce dernier.

— Et que pensent-ils de l'issue des comices?

— Votre élection leur semble impossible. Les chevaliers et la majeure partie du sénat portent Silanus et Muréna.

— Est-ce bien à moi que tu oses tenir un pareil langage, misérable? s'écria Sergius transporté de colère. Tu désespères de la victoire et tu n'as pas combattu! Connais-tu les dispositions de César?

— César est contre nous.

— Et Marc-Antoine?

— Il reste neutre. Cicéron l'a gagné.

— Par le Styx! je serai consul quoi qu'ils fassent!

— Noble Sergius, interrompit Flamma d'Arrétium, permets que j'envoie à cet homme une coupe de vin de Cécube, afin de lui rendre quelque courage.

Le calice partit des mains de Flamma et vint frapper le diviseur au milieu de l'abdomen.

Des cris de joie, des applaudissemens frénétiques retentirent sous les lambris du triclinium. Les convives se redressèrent tant bien que mal sur leurs jambes, renversèrent les corbeilles de la table et firent pleuvoir sur les diviseurs une grêle de biscuits, de raisins et de bonbons.

Pendant ce temps, les petits silènes, couronnés de lierre, qui avaient partagé les soins du service avec les bacchantes, se précipitaient à corps perdu sur les projectiles et les dévoraient à belles dents.

— Par Vénus Erycine! fit le diviseur de la tribu Véturia, si tu veux sacrifier cinq cent mille sesterces, Catilina, je te ferai consul.

— Qui te rend si audacieux, vaurien, de mettre des bornes à ma générosité? répondit Sergius. C'est deux millions de sesterces que je veux donner.

— Auxquels tu pourras ajouter le prix de cette corbeille, interrompit Fulvius.

Et ne trouvant plus d'autres munitions sous sa main, il lança aux officiers de la censure une des corbeilles en filigrane d'or.

Ce fut le signal d'un désordre effroyable. En un instant la table fut pillée : vaisselles de Samos, cristaux de Sidon, orfévrerie murrhinites, tout l'attirail du service tomba sur les diviseurs comme un orage. Au fracas des assiettes brisées, des vases qui heurtaient le marbre du pavé et des murailles,

(1) Voyez le discours de Cicéron pour Muréna, XXV.

se mêlaient des injures, des plaintes, des rires, mille éclats de voix discordans.

Le diviseur de la tribu de Véturia et ses confrères résistaient bravement à la tempête.

— L'avez-vous entendu, mes amis? criait le premier au milieu du tumulte, L. Sergius Catilina promet deux millions de sesterces à répartir entre les centuries.

— Nous lui appartenons corps et âme, répondirent les officiers de la censure. Nous emploierons son argent de telle sorte qu'en dépit de ses rivaux il sera nommé consul par acclamations

— Désignez des séquestres, poursuivit Catilina, et les deux millions de sesterces (409,166 fr. 66 c.) leur seront comptés demain (1).

Il ne restait plus sur la table que les surtouts d'argent, débris splendides de l'ancienne fortune de Sergius, pièces d'orfèvrerie d'un poids énorme, dont la fabrication avait coûté des soins infinis.

Varguntéius, le plus robuste des convives, en saisit un, et l'élevant au-dessus de sa tête :

— A vous, gueux ! qui vendez le consulat à l'enchère, dit-il.

Le surtout, lancé avec une vigueur prodigieuse, décrivit en l'air une courbe rapide, tomba ur la mosaïque du triclinium, se releva, se balança sur chacun de ses angles, tournoya sur lui-même et ne cessa de bruire qu'après avoir produit les plus étranges, les plus étourdissantes vibrations.

Les diviseurs s'étaient enfuis.

Alors, sur un signe de Catilina, les esclaves enlevèrent les débris du festin, lavèrent avec des linges le marbre du pavé, le recouvrirent d'un moëlleux tapis de Sélencie, et firent des aspersions de verveine et d'adiante, afin d'assainir l'atmosphère du triclinium. Les convives se reposaient. Ils s'entretenaient paisiblement, tandis qu'on leur servait des boissons édulcorées et fortifiantes. Sempronia mit à profit ce moment de lassitude pour exécuter un projet depuis longtemps arrêté entre elle et Catilina :

Elle s'approcha du conspirateur et lui dit :

— Catilina, tu nous as servi ce soir un festin de rois; tu viens de t'engager pour deux millions de sesterces : tu prodigues ta fortune pour nous affranchir de la tyrannie. Il n'est pas juste cependant qu'un seul homme se ruine pour le salut de tous. Sempronia veut s'associer à tes sacrifices. Elle t'offre le seul bien dont elle puisse disposer.

En achevant ces mots, la matrone se dépouilla de la couronne de diamans qui brillait parmi les boucles noires de ses cheveux, quitta son collier, ses bracelets et les anneaux dont ses doigts étaient surchargés. Elle jeta pêle-mêle dans sa mantille ou *peplum* toute cette riche dépouille et la présentait à Catilina, quand la belle Amaryllis, prenant la parole et s'adressant à ses compagnes :

— Souffrirons-nous, dit-elle, que Sempronia nous surpasse en générosité? Serons-nous avares de notre superflu envers celui qui n'épargna jamais ni son bien, ni son crédit, ni son repos, quand il fallut secourir un ami? Confions nos parures à Sergius. Il nous en rendra de plus précieuses lorsqu'il reviendra victorieux de l'Egypte ou de la Haute-Asie.

Aussitôt Amaryllis détacha de ses oreilles deux grappes de perles orientales d'un prix inestimable, qu'elle jeta dans la mantille de Sempronia. A ce signal, tous les convives quittèrent à l'envi leurs colliers, leurs anneaux et leurs diadèmes. L'épouse de J. Brutus mit devant Catilina un monceau d'or et de pierres précieuses, topazes, rubis, saphirs, aigues-marines, d'où jaillissaient en aigrettes toutes les couleurs de l'arc-en ciel.

La caisse militaire de Scipion l'Africain renfermait sans aucun doute moins de richesses, alors qu'il alla terminer la seconde guerre punique dans les plaines de Zama.

(1) La corruption de cette époque était si grande, que les citoyens craignaient de donner leur voix avant d'en avoir reçu le prix, tandis que les candidats ne voulaient délier leur bourse qu'après avoir été proclamés consuls. Electeurs et éligibles nommaient des *séquestres* entre les mains desquels on déposait les sommes convenues.

Le désintéressement de ses hôtes avait touché profondément Catilina.

— Amis, dit-il, reprenez vos dons; j'accomplirai avec mes ressources personnelles la mission de délivrance que je me suis imposée.

— Non, non, n'en parlons plus, répliqua le préteur Lentulus.

— Vous me permettrez au moins de vous faire à mon tour de légers présens? reprit Sergius.

Et prenant un coffret qu'un esclave lui présenta, il en tira quelques menus bijoux, et les offrit aux matrones avec son exquise politesse de grand seigneur. Il plaça dans les cheveux de l'une une longue aiguille, surmontée d'une figure d'Isis; à une autre, qui aimait à laisser admirer les contours satinés de son bras, il donna un bracelet d'or émaillé qui en faisait valoir merveilleusement la blancheur. Celle-ci reçut un anneau en forme de serpent; celle-là un camée, que Sergius rattacha lui même à sa chlamyde; et ces nobles dames acceptaient ces présens avec tant de plaisir que le père du festin semblait plutôt leur bienfaiteur que leur obligé.

A l'instant où cette distribution s'achevait, un gâteau monstrueux parut à la porte du triclinium. Ce gâteau représentait Rome, ses places, ses collines et ses principaux monumens. Dès qu'on l'eut dressé au milieu de la table :

— Au pillage ! au pillage ! s'écria Sergius.

La plaisanterie sacrilége du conspirateur eut un succès fou parmi ses convives. Ils se ruèrent sur la proie qu'on leur offrait, la mirent en pièces et s'en partagèrent les morceaux.

— Je puis braver la fortune maintenant, disait Curius; je tiens le trésor de Saturne entre mes mains.

— Je démolis le grand cirque, ajouta Fulvius.

— Et moi les substructions de Tarquin l'Ancien.

— A boire ! j'étouffe, criait Attilia, l'épouse divorcée de Caton. J'ai voulu avaler la maison du consul Cicéron, et Térentia, par esprit de contradiction, s'est mise en travers de mon gosier.

— Dirigez un aqueduc dans la bouche d'Attilia, répondit Cassius.

— Belle Fulvie, gardez-vous d'avaler le temple de la Pudeur patricienne, interrompit le gros Lecca en apostrophant la maîtresse de Curius.

— Et vous, celui de Jupiter-Tonnant, repartit la courtisane.

Les esclaves demeuraient spectateurs impassibles de cette orgie.

— Par Mars vengeur ! s'écria Lentulus en se tournant vers eux, l'on saccage Rome et vous n'accourez pas !

A cette invitation du préteur, qui ne cessait depuis un an de pousser Catilina à susciter en Italie une guerre civile, bacchantes et silènes se mêlèrent aux convives. On se confondit dans la même saturnale. Maîtres et valets disparurent. Il ne resta plus dans la salle que des être humains, devenus égaux par l'égalité la plus complète, celle de l'ivresse et de la folie.

Tandis qu'on achevait le sac de la ville édifiée par Thimbron, les petits espiègles, couronnés de lierre, que Lentulus avait affranchis de tout respect, s'approchèrent des lampes, et pour jouer un mauvais tour aux convives, ils les renversèrent toutes à la fois. Tout s'effaça dans l'obscurité.

XII.

SIGNAL DE GUERRE.

Les institutions purement républicaines semblent ne convenir qu'aux peuples naissans. Dès que la conquête les a enrichis de dépouilles, ou qu'une longue civilisation les a initiés aux jouissances du luxe, ils oublient le désintéressement, le patriotisme, toutes les nobles vertus sans lesquelles la liberté ne peut vivre. Le peuple et l'aristocratie se partagent en deux armées rivales, l'une qui se laisse guider par un tribun ou par un général victorieux, l'autre qui se choisit plusieurs chefs afin d'éviter la tyrannie d'un seul ambitieux. De là les

guerres civiles, et, quand un des partis a succombé, le despotisme ou l'oligarchie. Depuis les Gracques jusqu'à Tibère, ce Louis XI de son siècle, l'histoire politique de Rome ne nous offre d'autre spectacle que celui d'une lutte continuelle entre l'élément plébéien et l'élément patricien.

Catilina appartenait à la faction aristocratique. Ses préjugés de caste, ses souvenirs de jeunesse, tout, jusqu'à ses crimes, l'y rattachait. Mais devenu la plus considérable de ces milliers d'existences que la mort de Sylla avait laissées sans appui, et que le luxe, la débauche, l'immensité de leurs dettes avaient perdues, repoussé par l'oligarchie, qu'effrayait son audace, il réclamait hautement sa part de l'héritage sanglant qu'avait laissé le dictateur. Il voulait répondre par l'incendie et le massacre aux refus qu'on lui opposait. C'était, non pas le triomphe d'un principe qu'il recherchait, mais celui de son ambition trompée, vaincue, profondément irritée. Et pour l'obtenir, ce triomphe, pour fonder sa tyrannie sur des ruines, cet enfant perdu des guerres civiles en rassemblait tous les vieux débris, citadins et paysans, soldats et proscrits, vagabonds de tout pays, de tout âge et de toute condition.

La dépopulation toujours croissante de l'Italie, l'anarchie et les brigandages qui la désolaient, avaient merveilleusement secondé la politique de Sergius Catilina. Il n'était pas difficile d'armer contre Rome des provinces récemment pacifiées, où Marius et Sylla avaient tué trois cent mille hommes et détruit deux cents villes en moins de dix ans. Catilina comptait d'ailleurs des amis, des cliens, des conjurés, dans toutes les classes de la société romaine. Il disposait par Carvilius, le roi des halles, de ces nuées de prolétaires que soulevait dans Subure, aux Esquilies, sur l'Aventin, le moindre souffle de rébellion. Il avait élevé dans sa maison, pour conduire ces hordes au pillage, au massacre, de jeunes et beaux patriciens, non moins habiles à manier un poignard qu'à draper leurs toges et qu'à parfumer leurs cheveux.

Supposons maintenant que, traînant au champ de Mars, le jour des élections consulaires, son armée de satellites, il eût égorgé en même temps et ses compétiteurs et Cicéron; admettons qu'après avoir ensanglanté les comices, il eût contraint les centuries à le désigner consul pour l'année suivante, 692. Fort de ce titre et de la connivence de Marc-Antoine, à la discrétion duquel la mort de Cicéron eût livré pendant trois mois la république, Sergius eût transmis à ses conjurés des provinces l'ordre de s'insurger sur tous les points à la fois. Alors, pour augmenter le désastre de cette explosion soudaine, il incendiait la ville, coupait les aqueducs, faisait main basse sur les agens de l'édilité, égorgeait les principaux de la noblesse, s'emparait des hauteurs et des murailles de Rome, et s'y fortifiait. La capitale du monde, à son réveil, se fût trouvée soumise au glaive d'un nouveau Sylla, et celui-ci, comme son prédécesseur, eût affermi son pouvoir par les proscriptions.

Croirait-on que l'auteur de ce complot, dont l'énormité semble dépasser les limites de la perversité humaine, ait pu trouver des admirateurs, des apologistes, même parmi les gens d'église! L'abbé Lucet a cependant écrit un *Eloge de Catilina*.

J'ai démontré suffisamment, je pense, que Sergius n'appartient pas à cette famille d'orateurs, de tribuns magnanimes, qui travaillèrent pendant quatre siècles à conquérir les droits du peuple sur les priviléges patriciens. La guerre Catilinaire compliqua la lutte qu'ils soutenaient, en hâta peut-être le dénoûment, mais ne doit pas en être regardée comme une période intégrante. Semblable à toute puissance qui succombe, l'aristocratie romaine consuma en discordes intestines les derniers jours de sa domination. Le génie de César, la gloire de Pompée, les colères jalouses de Crassus menaçaient à la fois les héritiers du dictateur. Ils se divisèrent à ce moment suprême, où l'union seule pouvait les sauver. Pauvres et riches se disputèrent un instant la dépouille de Sylla, que tant d'ambitieux avaient lacérée. Quand ils eurent vidé leurs querelles dans les champs de Pistoie, César absorba tout, vainqueurs et vaincus, dans sa puissante individualité.

L'Italie était en feu. Sergius menaçait Rome au dedans et au dehors; la tempête populaire avait ruiné les institutions derrière lesquelles Sylla avait abrité la tyrannie oligarchique; et pourtant le sénat eût réussi peut-être à contenir toutes les passions déchaînées autour de lui, si elles n'eussent fait depuis longtemps irruption dans la curie. Mais les traditions de cette vieille politique patricienne rusée, persistante, inexorable au besoin, qui avait brisé tant d'obstacles et vaincu tant de résistances, se perdaient chaque jour davantage parmi les sénateurs. La plupart avaient oublié le grand intérêt qu'ils devaient avant tout défendre, celui de leurs priviléges. Ils s'étaient partagés en diverses factions acharnées à se combattre. Les plus puissans et les plus riches d'entre eux soutenaient le conseil des Sept; les plus turbulens, Catilina; les mécontens, Crassus; tous les autres, César ou Pompée. De là une incertitude continuelle dans les décisions du sénat, où le décret du jour annulait celui de la veille, où le déplacement inattendu de quelques voix formait ou renversait les majorités. Que pouvait une assemblée composée de tant d'élémens hétérogènes contre l'audace toujours croissante des partis? Pallier des maux qu'elle ne savait pas détruire? Trouver parfois un reste d'énergie en face du péril? Mais cela suffisait-il pour résister à tant d'hommes qui l'attaquaient chaque jour, par l'épée au retour des champs de bataille, et par la parole à la tribune du forum?

Tandis que le souper auquel Sergius avait convié ses partisans s'achevait dans le tumulte, les chefs du parti oligarchique se réunissaient au Palatin dans la maison de Catulus.

Le lieu de l'assemblée était un salon à dôme, dont un péristyle soutenait la svelte coupole. En arrière de ce pavillon s'ouvrait une chapelle ou sacrarium, décorée d'un trophée magnifique. Catulus le père y avait placé le taureau colossal qu'il avait trouvé, trente-huit ans auparavant, dans le camp des Cimbres. Devant cette dépouille opime de toute une race d'hommes anéantie par le glaive, Cicéron allait préparer le dénoûment du drame le plus sombre dont l'histoire ait conservé le souvenir.

Le prince du sénat, Q. Lutatius Catulus, qui recevait ce soir-là dans sa maison le conseil des Sept: Lucius Licinius Lucullus, récemment honoré du triomphe, et son frère Varron; Metellus, Philippe et l'orateur Hortensius, s'étaient placés autour d'une table oblongue; Cicéron en occupait le milieu. Une lampe, suspendue à la voûte, éclairait les visages sévères de tous ces hommes, et jetait de larges ombres sur leurs toges blanches bordées de pourpre. Leurs gestes étaient mesurés, leurs regards sans expression et les muscles de leur visage immobiles. A force d'être battues par la tempête des guerres civiles, à force d'éprouver le choc des passions humaines, leurs figures s'étaient pour ainsi dire ossifiées.

Diviser pour régner; neutraliser, en les opposant les unes aux autres, les ambitions trop exigeantes; attaquer le fort par l'intrigue et le faible par la violence; entretenir, mettre à profit la dépravation des masses: tels étaient les expédiens auxquels en étaient réduits les derniers soutiens de l'aristocratie. Leurs visages ne trahissaient plus aucune émotion, parce que leurs cœurs étaient fermés à tous les sentimens généreux de l'indignation ou de la honte, de l'admiration ou de la pitié.

Cicéron leur expliqua comment l'humeur inquiète de Catilina, ses talens et son immoralité, lui avaient toujours paru menaçans pour le repos et la liberté de la patrie. Il ajouta qu'il s'était cru obligé de surveiller ce redoutable ambitieux avec une attention particulière, à la veille des comices auxquels sa fortune politique ne semblait pas devoir survivre; et qu'enfin il avait surpris la trace d'un vaste complot dont le centre était à Rome, et dont les ramifications couvraient le sol entier de l'Italie.

Il communiqua ensuite à son auditoire le plan détaillé de la conjuration, tel que Fulvie et Curius le lui avaient révélé. Il peignit le tumulte des prochains comices; Rome surprise dans la nuit par une armée d'assassins et d'incendiaires; la péninsule entière s'insurgeant contre une seule ville, ruinée, saccagée, veuve de ses principaux magistrats. Le tableau que le consul esquissait était effrayant; son éloquence en rendait encore les couleurs plus sombres. Toutefois, les nobles sena-

teurs qui l'écoutaient ne manifestèrent ni étonnement ni crainte. Ces vétérans de la guerre civile avaient traversé tant d'orages que le bruit de la foudre ne les épouvantait plus.

Catilina avait un ami parmi les Sept. Il vivait avec Lutatius Catulus dans la plus grande intimité. Leurs rapports dataient d'une époque tristement célèbre. Sergius avait égorgé de sa main, sur le tombeau de Catulus le père, que Marius avait proscrit, un parent de cet implacable ennemi des patriciens. La race entière des Lutatius (on refuserait de le croire si de graves historiens ne l'attestaient) avait accepté cette vengeance comme un bienfait.

Dès que Cicéron eut cessé de parler, Catulus, fidèle à ses affections de famille, lui demanda s'il était en mesure de justifier par des faits les accusations dont il chargeait un personnage aussi considérable que Catilina.

Bien que le consul eût embrassé les intérêts de l'aristocratie, il ne permettait guère à ses nouveaux alliés de froisser son orgueil de parvenu. Gratidianus d'ailleurs, cette victime que Sergius avait immolée vingt ans auparavant, était son grand-oncle. Le prince du sénat lui rappelait donc, en prenant la défense de Catilina, d'affreux souvenirs de deuil et de proscription.

— La meilleure preuve que je puisse donner contre le gladiateur que tu protéges, Catulus, répondit-il, c'est que je vis encore pour en délivrer Rome et l'Italie.

La tentative de parricide à laquelle Cicéron venait d'échapper donnait à ses paroles une force accablante. Catulus n'osa répliquer.

Le consul affirma, sous la foi du serment, qu'il possédait, touchant la conjuration, les renseignemens les plus précis et les plus détaillés, bien qu'il ne pût indiquer, sans compromettre l'avenir, à quelle source il les avait puisés. Il ajouta que le conseil des Sept n'avait en ce moment à délibérer que sur deux questions : la première relative à l'élection de Sergius, qu'il fallait empêcher à tout prix; la seconde, beaucoup plus difficile à résoudre, qui pouvait se résumer en ces termes : Par quels moyens éveillera-t-on l'attention des pères conscrits sur les projets liberticides de Catilina ?

Le débat ainsi limité, les Septemvirs le vidèrent avec toute l'habileté d'hommes rompus aux affaires, qui savent tourner un obstacle quand ils n'osent pas l'affronter. Ils ne s'occupèrent point du candidat Silanus, à qui la protection de César, jointe au suffrage des patriciens, assurait le consulat. Quant à Licinius Muréna, dont l'élection devait rencontrer plus d'obstacles, ils convinrent de reporter sur lui tous les votes qu'ils avaient à leur disposition. La brigue de leur protégé lui occasionnait des frais considérables. Jeux du cirque, banquets, présens de gladiateurs, il n'avait rien négligé pour corrompre les tribus. Il entretenait à Rome une foule d'étrangers accourus pour soutenir sa candidature. On craignait qu'il ne se ruinât par ses prodigalités. Chacun des Septemvirs, Cicéron excepté, souscrivit en conséquence un bon d'un million de sesterces, que Lucullus devait consigner le lendemain chez un banquier du forum. Ils s'imposèrent ce sacrifice avec une froide libéralité, parce qu'il était nécessaire à l'accomplissement de leurs desseins. La somme de six millions de sesterces, qui formait le total de leurs cotisations individuelles, devait être distribuée aux électeurs de Muréna.

La législation Calpurnienne (1), expliquée et amendée récemment par Cicéron, défendait, il est vrai, sous les peines les plus graves, d'influencer par la corruption les votes des centuries. Mais quand tout est à vendre chez un peuple, même ses magistrats, qu'importe aux coupables, riches et puissans, la sévérité des lois ?

Les Septemvirs pratiquaient depuis trop longtemps l'art de maîtriser une assemblée délibérante pour se laisser embarrasser par le second problème que Cicéron leur avait posé. Ils ne pouvaient conduire encore Catilina à la barre des tribunaux criminels ; les preuves leur manquaient pour le faire : ils résolurent d'élever contre lui, à défaut d'allégations précises, un amas de témoignages anonymes, de bruits monstrueux, qui présentât l'aspect imposant d'une accusation. Tôt ou tard ces rumeurs, commentées, exagérées par la crédulité publique, devaient pénétrer dans la curie, y exciter du scandale, y soulever d'orageuses discussions. Catilina serait alors contraint de prendre une de ces résolutions qui sauvent un parti ou le perdent sans retour. C'était là que les Septemvirs l'attendaient.

Pour juger de l'issue probable de la conjuration, il eût suffi de comparer l'orgie qui s'agitait encore près du temple de Vénus Erycine, à la préoccupation pleine de gravité de ces magistrats, de ces vieillards qui travaillaient chez Catulus à contre-miner les intrigues souterraines de Catilina.

Ils se séparèrent après une longue délibération. Chacun d'eux gagna la rue par une porte secrète. Le salon resta désert sans que personne, même parmi les familiers de Catulus, soupçonnât que sous cette voûte muette les plus hautes questions de la politique actuelle avaient été débattues.

Sergius avait appris durant la présentation du champ de Mars qu'un inconnu, dont on n'avait pu suivre les traces, venait de frapper Cicéron près du mille d'or. Dans la persuasion où il était que Sapala et Carvilius le débarrasseraient de l'assassin, il s'était abstenu de communiquer en aucune manière avec les personnes qui avaient armé le bras du centurion. Le lendemain toutefois il quitta, vers la troisième heure, sa maison du Palatin, et rendit visite à Sempronia.

L'épouse de Junius Brutus Pénus n'était pas complétement reposée de la fatigue que le souper de la nuit précédente lui avait causée. Catilina fut obligé d'attendre son lever quelques instans. On l'introduisit enfin auprès de la matrone.

— J'ai des remercîmens à vous adresser, chère Sempronia, lui dit-il, pour le zèle que vous avez mis hier à dépouiller nos convives de leurs parures. Ma caisse militaire s'est remplie, grâce à vos soins.

— Mais Cicéron... nous a échappé ! répondit Semproula.

— Il doit une hécatombe à Jupiter-Sauveur.

— En effet, le centurion s'est bravement acquitté de sa tâche. Que pensez-vous de cet homme, Sergius ?

— Je pense que Carvilius l'a enterré à cette heure sous le mont Testaceus, et notre secret avec lui.

A ces mots, Sempronia ressentit une angoisse inexprimable. Car cette femme, douée d'un courage viril, et qui voulait sauver Rutuba, pouvait tout oser pour y réussir, si ce n'est peut-être résister en face à Catilina.

— Vous avez donné des ordres relativement au centurion ? demanda-t-elle.

Sergius fit un geste affirmatif.

— Mais cet homme nous aurait été utile pour l'avenir.

— Et à quoi, je vous prie ?

— Ou l'aurait aposté une seconde fois sur les pas du consul.

— Nous en avons tiré tout ce qu'il pouvait rendre, ajouta le conspirateur.

— Vous me blâmerez sans doute, cher ami, reprit Sempronia ; mais, ignorant que vous aviez disposé de la vie de Rutuba, j'ai ordonné...

— Qu'avez-vous ordonné ?

— Qu'on l'épargnât, murmura la matrone d'une voix tremblante.

Et du regard elle interrogeait la figure hideuse de Catilina.

— Un mot de cet homme peut nous perdre, et vous le laissez vivre ! dit le conspirateur.

— Accordez-moi sa grâce, répondit l'épouse de Brutus en s'efforçant de sourire.

— Pour le coup, sensible matrone, répliqua Sergius avec

(1) La loi de Calpurnius Pison, consul en 687, contre la brigue (*De ambitu*), en vertu de laquelle Autrone et Publius Sylla avaient été privés du bénéfice de leur élection et exclus de toute fonction publique à perpétuité.

Cicéron, au commencement de cette année 691, avait amendé et expliqué la législation Calpurnienne par une autre loi appelée de son nom : loi *Tullia*. Le sénat avait été forcé d'en approuver les dispositions pénales par le jurisconsulte Servius Sulpitius, candidat peu estimé dans Rome, qu'effrayait l'audace de Sergius et de Muréna, ses compétiteurs.

ironie, il me semble que vous avez pris trop au sérieux le rôle que vous deviez jouer vis-à-vis du centurion.

— Je connais son dévoûment et la générosité de son caractère. Je réponds de sa fidélité.

— Vous avez donc fini par trouver agréable la manière de conspirer que je me suis efforcé de vous apprendre? poursuivit Catilina.

— Il me répugne de sacrifier un homme qui s'est exposé, pour me plaire, à subir la mort des parricides. Mais toi, reprit-elle avec ironie, serais-tu jaloux de mon centurion?

— Non.

— Par Vénus Erycine! ce serait plaisant.

— Mais je suis jaloux de notre sûreté commune, poursuivit le conspirateur.

Puis se ravisant,

— Ce qui ne m'empêcherait pas, continua-t-il, de mourir de chagrin, aimable Sempronia, s'il me fallait rabattre quelque chose de la haute opinion que j'ai de votre vertu.

— Cesse de plaisanter, Sergius, répliqua la matrone; je veux que Rutuba vive, et il vivra.

— C'est ce que nous verrons.

— Je le prends sous ma protection.

— Et moi sous la mienne.

— Il ne pourra plus profiter de vos bonnes intentions à son égard, cher ami, répondit Sempronia. Carvilius l'a relâché.

— Toujours par votre ordre?

— Oui

— Qu'Atropos m'extermine! s'écria Sergius irrité, si je comprends rien à vos fantaisies, Sempronia. Nous tenons entre nos mains les destinées de vingt mille braves, et vous trahissez leur cause pour sauver un assassin dont l'audace vous a captivé!

— Rutuba m'a promis de s'introduire chez le consul pendant la nuit qui précédera les élections, et de le tuer.

— Je ne tends pas deux fois la même embûche au même homme. Je n'arme plus le brigand qui a brisé son poignard sur une poitrine. Il faut que Rutuba périsse! Mais comment le ressaisir maintenant? ajouta le conspirateur frémissant d'impatience et de dépit.

Si la matrone craignait les emportemens de Sergius, elle redoutait plus encore son ressentiment; car il était de ces hommes qui n'oublient ni l'amitié ni la haine. Elle jugea utile de ratifier, au moins en apparence, la condamnation à mort qu'il avait prononcée contre Rutuba.

— Ami, reprit-elle, je possède quelque part une villa solitaire, où l'œil des édiles n'a jamais pénétré.

Sergius gardait un silence farouche.

— J'entretiens dans cette villa une douzaine de gladiateurs assez habiles...

Le regard soupçonneux de Catilina vint se fixer lentement sur la figure pâle de la matrone.

— Et je veux inviter notre centurion à souper, ajouta-t-elle d'une voix caressante qui contrastait étrangement avec la promesse homicide que ses paroles renfermaient.

— Hâtez-vous de le faire, répondit Sergius, car autrement le fils de Gurgès n'aurait pas le temps d'accepter. — Sempronia, poursuivit-il, je vous ai regardée longtemps comme une amie, et il existe peu de gens que Sergius honore de ce titre. Je pensais que la nature avait mis en vous une âme fortement trempée, sur laquelle les passions futiles de votre sexe n'avaient pas de prise. Gardez-vous de substituer désormais votre volonté à la mienne, vos caprices à mes calculs. Que je n'en vienne pas quelque jour à vous croire plus propre à déconcerter qu'à servir mes projets!

Sempronia allait répliquer, lorsque le bruit d'une trompe retentit dans le forum. Le conspirateur redressa vivement la tête, et prêtant l'oreille,

— Qu'est ceci? dit-il.

— La trompe qui sert à convoquer le sénat.

Ecoutez! murmura Sergius.

Une voix sonore prononça la formule suivante:

« Que les sénateurs et ceux qui ont droit de donner leur avis dans le sénat se rendent demain, à la quatrième heure du jour, dans la curie Hostilia! »

— On vous convoque en assemblée extraordinaire? reprit Sempronia.

— Oui. Le consul exploite en homme habile le coup de poignard qui l'a frappé hier. Il lui tarde, soyez-en sûre, d'évoquer le spectre de la guerre civile au milieu de la curie.

— Oserait-il diriger une accusation contre vous?

— Les preuves lui manquent pour m'accuser; mais les Sept n'ont-ils pas accoutumé le sénat et le peuple à m'attribuer tous les crimes dont l'auteur est inconnu?

— Un soupçon ruinerait votre candidature, ajouta la matrone.

— C'est la guerre que tu veux, Cicéron? s'écria Sergius avec un geste de menace, une guerre d'extermination! Je l'accepte et suis prêt à la soutenir.

Catilina rentra vers la dixième heure (quatre heures du soir) dans sa maison du Palatin. Ses familiers et ses cliens l'y attendaient. Il s'entretint longtemps avec eux. Puis, s'échappant sans avertir personne, il monta dans un léger rhéda. Un cheval de Gétulie, prompt comme l'éclair, l'emporta à travers les rues de Rome. Tandis que le coursier à la noire crinière brûlait le sol, Sergius s'élança de la voiture et disparut.

Un instant après, le conspirateur était assis vis-à-vis d'un jeune homme, dans le cabinet mystérieux où il préparait l'œuvre sanglante de sa conjuration.

Ce visiteur nocturne s'appelait Aulanus. Il occupait, nous l'avons dit, dans l'armée du consul Antoine le grade élevé de tribun militaire. Aulanus revenait de Cisalpine, d'où Cicéron l'avait chassé.

Le tribun rendit compte à Catilina de sa conduite à Pisaurum (Pésaro), dont il avait sollicité les habitans à la révolte. Il invita Sergius à compter sur la coopération d'Antoine s'il parvenait à se débarrasser de Cicéron et à obtenir le consulat. Marc-Antoine, disait-il, n'attendait que ce double succès pour embrasser ouvertement le parti des conjurés. Du reste, Catilina ayant témoigné le désir qu'Aulanus allât à Capoue afin d'y surveiller la conduite de Cornélius Balbus et des deux Marcellus, le tribun accepta cette mission. Un chef de légion tel que lui, jeune, brave et savant dans l'art de préparer une insurrection, pouvait rendre à Catilina d'importans services, soit à Capoue, soit à Pompéi. En effet, les conjurés de ces villes n'agissaient que d'après les ordres de Publius Sylla, homme sans initiative, qui, depuis sa condamnation en 688, préparait toujours la guerre civile sans avoir jamais le courage de la commencer.

Le tribun s'étant retiré, Catilina fit introduire en sa présence deux de ses affranchis. Il leur ordonna de se rendre en toute hâte en Ombrie et dans le Picénum, et d'en armer les populations. Il envoya en Apulie un troisième émissaire. Cette province, où les patriciens de Rome possédaient leurs villas les plus productives, n'était peuplée que de laboureurs et de bergers. Or, Sergius, quoiqu'il eût résolu, nonobstant les représentations de Lentulus, de ne pas recevoir d'esclaves parmi les siens, n'en comprenait pas moins que l'appréhension d'une guerre servile pouvait opérer en sa faveur une puissante diversion. Il chargea donc son agent en Apulie d'y soulever les esclaves à la révolte, et d'en ruiner les grandes exploitations agricoles par la désertion, le pillage et l'incendie. Effrayer, sans compromettre son nom, les riches propriétaires de la ville et tenir en échec une partie des forces dont le sénat disposait, voilà le but que Sergius se proposait d'atteindre en ravageant la partie sud-est de l'Italie.

Ces dispositions faites, l'infatigable conspirateur reçut en audience particulière M. Fulvius Nobilior, chevalier romain et proche parent de la courtisane Fulvie. Nobilior fut dépêché par lui au vieux centurion Manlius, chef de la conjuration en Etrurie. Les instructions qu'il était chargé de lui remettre de vive voix portaient en substance: Que le jour des calendes de novembre Manlius lèverait l'étendard de la révolte en Etrurie; qu'il sortirait de Fésules; qu'il établirait un camp dans les gorges de l'Apennin, et que de là il lancerait des manifestes pour appeler aux armes les mécontens

de la Toscane, du Picénum et de l'Ombrie. Catilina envoyait à Mallius une somme d'argent suffisante pour commencer la guerre. Il s'engageait de plus envers lui par serment à ne pas le laisser seul aux prises avec les armées de la république, et à lâcher sur Rome, vingt-quatre heures après l'insurrection d'Etrurie, les cohortes d'assassins et d'incendiaires qu'il avait organisées.

Mais quand il fut demeuré seul dans son cabinet de travail, aux dernières lueurs de sa lampe qui pâlissait, au milieu du silence de la cité endormie, Sergius laissa retomber sa tête sur sa poitrine, et de lugubres pensées vinrent l'assaillir. Il frémit en songeant qu'il venait d'engager sans retour la partie sanglante où il jouait sa tête et celle de vingt mille soldats qui le reconnaissaient pour chef. Il lui sembla voir la patrie en deuil pleurer ses enfans qu'il allait armer les uns contre les autres. Il se figura le tumulte de cette affreuse nuit où Rome serait livrée à la fureur des conjurés : les incendiaires promenant partout leurs torches; les brigands de Sapala et les gladiateurs d'Autrone poursuivant leurs victimes l'épée à la main ; la populace de Subure, des Esquilies, du mont Aventin, se précipitant hors de ses repaires ; les citoyens épouvantés emportant leurs pénates à travers les rues ; les flammes éclairant le massacre ; les sénateurs expirant sous leurs toits embrasés. Ces horribles images attristèrent un instant son âme. Il déplora ce qu'il appelait la nécessité à laquelle ses persécuteurs l'avaient réduit de bouleverser la république, et de se frayer par le glaive un chemin aux honneurs, que ses pères avaient obtenus par le suffrage des centuries. Les Romains apprenaient dès l'enfance à aimer la patrie, et l'homme n'oublie guère les leçons que lui donna sa mère, et que de nobles exemples gravèrent dans son âme avant qu'elle fût troublée par le cri des passions.

Ces remords, ces regrets, Sergius ne tarda pas à les bannir. Il rougit d'avoir un instant déploré sa vengeance, hésité dans ses projets homicides. Il avait voulu la guerre civile ; il travaillait depuis trois ans à la préparer. Puisqu'elle était désormais inévitable, que lui restait-il à faire? à pousser jusqu'à ses dernières conséquences cette lutte d'extermination au bout de laquelle il y avait la dictature pour le vainqueur, l'exil ou la mort pour le vaincu.

La quatrième heure du jour était venue. La foule des oisifs de Rome obstruait les abords de la curie, où les sénateurs se réunissaient peu à peu. Daphné venait de quitter la maison de son père, et descendait la voie Neuve pour gagner les halles, où elle devait acheter quelques provisions, lorsqu'elle aperçut une troupe nombreuse d'hommes s'avancer vers elle, en longeant les murailles de l'antique palais Hostilien. Voulant éviter leur rencontre, la jeune fille se réfugia dans l'enceinte sacrée du Lupercal. Là, sous un figuier six fois centenaire, était placée une louve de bronze allaitant Romulus et Rémus. A peine Daphné se fut-elle cachée derrière le socle de la statue, qu'un spectacle étrange, saisissant s'offrit à ses regards.

La multitude dont elle avait fui l'approche continuait de s'avancer vers une ruelle étroite, qui séparait le comice de la station des ambassadeurs étrangers. Un sénateur en costume la précédait. Quatre esclaves africains portaient sa litière. Il y était assis sur une chaise curule et saluait de la voix et du geste la plupart des citoyens qu'il rencontrait. Son cortége occupait toute la largeur de la voie Neuve. Les cliens de cet important personnage, les plus rapprochés de lui, l'écoutaient parler avec une déférence respectueuse. Chacun d'eux mesurait ses pas de manière à ne pas devancer la litière du patron. Ils arrivèrent ainsi à la hauteur du Lupercal. Daphné se sentit alors atteinte au cœur d'une douleur mortelle. Tremblante, éperdue, elle s'appuya d'une main sur le marbre qui soutenait le groupe des fondateurs de Rome. Une infernale vision lui avait apparu. Dans l'orgueilleux patricien auquel une légion de citoyens servait d'escorte, elle venait de reconnaître Lélius, son amant, son fiancé.

Le sénateur et son cortége quittèrent la voie Neuve à l'angle du Grécostase, traversèrent la place du comice, débouchèrent sur le forum et s'arrêtèrent devant le palais du sénat.

La jeune fille n'avait pas changé d'attitude. Elle restait clouée au sol, plus immobile que le bronze qui s'élevait au-dessus d'elle ; plus pâle que le marbre qui la soutenait.

Une femme en guenilles, le dos chargé d'un sac, s'était approchée d'elle et l'observait.

— Seriez-vous indisposée, ma jolie enfant? lui demanda la mendiante.

Ces mots, prononcés d'une voix glapissante, arrachèrent Daphné à sa douloureuse extase. Elle se retourna, et son regard se croisa avec le regard de deux petits yeux clignotans qui s'abritaient sous un capuchon.

— Je me suis trouvée un instant souffrante, répondit-elle ; mais je me sens mieux, beaucoup mieux maintenant.

Elle se dirigea d'un pas mal assuré vers la grille du Lupercal. Puis, changeant tout à coup de résolution et se rapprochant de la pauvresse,

— Bonne femme, reprit-elle, connaîtriez-vous, par hasard, le sénateur qui vient de passer?

— Ah ! ah ! ah ! répondit l'autre en poussant un éclat de rire à travers ses dents ébréchées, c'est là sans doute le publicain qui t'a séduite, chercheuse d'oracles, l'homme que tu espères épouser ? En effet, tu pourrais devenir sa troisième femme, si la seconde était morte ; malheureusement pour toi, elle se porte comme les substructions de Tarquin l'Ancien.

Daphné s'enfuit épouvantée : sous les haillons de la mendiante elle avait reconnu l'horrible Canidia.

Elle regagna les Esquilies, traînant sa douleur à travers la ville, comme un jeune faon rapporte aux halliers paternels la flèche aiguë qui l'a blessé. La malheureuse enfant ne s'arrêta point dans l'appartement de son père. Elle s'élança dans l'escalier en spirale qui conduisait aux combles de la maison, en franchit les degrés sans reprendre haleine, ouvrit la porte de sa chambre et la referma précipitamment après elle, comme si elle eût voulu repousser dehors Canidia, Lélius, deux spectres qui l'auraient poursuivie. Elle parcourut alors à grands pas ce réduit solitaire où s'était écoulée sa jeunesse dans la paix et l'insouciance de l'avenir. On eût dit à la voir qu'elle y cherchait une consolation, une espérance, qui pour la première fois lui faisait défaut. Elle s'arrêta enfin devant l'autel de sa Junon.

Un rideau blanc recouvrait l'image de ce génie féminin. L'idole, vêtue d'une robe de laine bleue, était couchée sur un lit ou *pulvinar*, la tête soutenue par un bouquet de verveine. Des violettes fraîches ornaient son front. Une lampe brûlait devant elle, et près de la lampe une table supportait des grains d'encens, des gâteaux et du miel.

Daphné contempla un instant d'un air égaré ce *sacrarium* domestique, à l'entretien duquel elle avait apporté jusque-là tant de soins Sa poitrine devenait haletante, ses narines se gonflaient et la colère brillait dans ses yeux.

— Tu m'as donc abandonnée, Junon, divinité injuste ! s'écria-t-elle tout à coup. Ni mes offrandes, ni mes prières, ni mes larmes, rien n'a pu te fléchir. Et pourtant Daphné a-t-elle jamais négligé ton culte? a-t-elle oublié un seul jour de renouveler l'huile de ta lampe, les fruits de tes patènes, ou les fleurs dont elle aimait à te couronner? Est-ce la piété qui te manque ou le pouvoir auprès du roi des dieux? Je renonce à te servir ; je trouverai un autre génie qui sache compatir à mes peines, me défendre, me sauver. Oh ! sois maudite, sois maudite, malfaisante déité ! poursuivit la fille du désignateur.

Et cédant à l'exaltation de son désespoir, elle saisit sa Junon, et la brisa sur le plancher.

Mais à peine les débris de la statue se furent-ils dispersés sur le sol, qu'effrayée de son crime, l'infortunée jeune fille tomba à genoux, joignit les mains sur sa poitrine, leva vers le ciel ses beaux yeux pleins de larmes, et implora dévotement la miséricorde et la protection des immortels.

Les dieux semblèrent avoir pitié d'elle ; l'image chérie de Prosper lui apparut et la consola.

Pendant ce temps, Cicéron s'était montré dans la curie sous cette même toge que le fer de Rutuba avait percée. A sa requête, le meurtrier fut proscrit ; on défendit, sous peine de mort, à tous les citoyens et sujets de l'empire de lui donner asile ; sa tête fut mise à prix moyennant cinq talens (de vingt-cinq à trente mille francs). Ce décret fut voté par acela-

mations, sans que personne songeât à rendre ses ennemis responsables du parricide qu'on voulait punir.

Caton, tribun du peuple désigné, se leva et demanda la parole.

A l'exemple de son bisaïeul, Caton s'était arrogé le droit de réprimander quiconque avait le malheur de lui déplaire. Stoïcien convaincu, il attaquait sans ménagement l'ambition, le luxe et l'immoralité de ses contemporains. Peut-être eût-il ramené dans Rome l'âge heureux des Fabricius, s'il eût pu trouver, soit au forum, soit dans la curie, un auditoire susceptible de prendre ses déclamations au sérieux.

Mais la vertu de Caton et l'honorable susceptibilité de son caractère appartenaient à un autre âge. On se gardait bien de suivre ses leçons ou d'imiter ses exemples. On se contentait de l'admirer.

Ses boutades stoïques ne tirant pas à conséquence, la faction oligarchique, dont il avait embrassé les intérêts, se servait habilement de lui pour provoquer ses adversaires, quand elle avait résolu de les attaquer

Il s'éleva avec force dans sa harangue contre les intrigues électorales dont Rome était en ce moment le théâtre. Il déplora la vénalité des citoyens, les prodigalités des candidats, et l'acharnement séditieux avec lequel ils se disputaient la dignité consulaire. Il attribua à ce déchaînement de passions le parricide commis récemment au forum; puis se tournant vers Catilina,

— Sergius, lui dit-il, de tous les ambitieux qui foulent aux pieds les lois de la patrie, le plus remuant, le plus effronté, c'est toi ! Mais souviens-toi qu'il te faudra revêtir la robe de deuil des accusés et passer par le tribunal de brigue pour arriver au consulat.

— Par Hercule ! répliqua Sergius, Caton n'a pas mêlé sans intention le nom de Catilina aux plaintes que lui a inspirées l'audace d'un brigand. On veut rejeter sur moi l'odieux d'un crime auquel je suis étranger. Hé bien ! si l'on allume un incendie contre moi, ce sera sous des ruines que je l'éteindrai.

Cette repartie de Sergius excita une grande rumeur sur les bancs de la curie. La séance fut levée au milieu de la plus vive agitation.

Catilina avait terminé ses préparatifs de guerre; il avait créé des foyers d'incendie dans les divers quartiers de Rome, converti en arsenal la maison de Céthégus, donné à ses amis des provinces le jour et l'heure où la révolte devait éclater et embraser l'Italie.

De son côté, Cicéron éclairait ses démarches et le suivait pas à pas, guidé par Fulvie, dans les voies tortueuses qu'il parcourait.

Entre ces deux hommes, tous deux habiles, tous deux pleins de courage et puissamment soutenus, un duel à mort était inévitable. C'était au champ de Mars, pendant les comices consulaires, qu'ils allaient s'attaquer.

Du triomphe de l'un ou de l'autre dépendait le salut ou l'asservissement de la patrie.

Il n'était pas un seul Romain, si obscur, si pauvre qu'on pût le supposer, dont Sergius ne menaçât ou ne servit les intérêts. Mais sa conjuration devait influer particulièrement sur la destinée des divers personnages que nous avons mis en scène : sur celle de Daphné, séduite par un être mystérieux que nos lecteurs ne tarderont pas à connaître; sur celle de Rutuba, qu'une femme perfide avait poussé à commettre un crime inouï ; enfin sur celle de Prosper, de Tertia, de Gurges et de tous ceux dont Lélius et Sempronia avaient mis en jeu les ardentes passions.

L'exposition de notre drame est achevée. Nous raconterons prochainement les incidens variés, les péripéties émouvantes qui en amenèrent le dénoûment.

Troisième Partie.

I.

DIVINATION. (1)

Le dernier siècle de la république romaine forme sans contredit une des époques de l'histoire les plus intéressantes et les plus fécondes en utiles enseignemens. Rome n'avait plus à craindre les désastres d'une guerre étrangère. Après de longues alternatives de triomphes et de revers, la démocratie grecque et les vieilles traditions aristocratiques des Lucumons toscans s'y retrouvaient en présence, comme au temps de Tiberius et de Caïus Gracchus. Ces deux principes, dont l'antagonisme est éternel, allaient se combattre avec des forces à peu près égales et par conséquent s'entre-détruire. Une forme nouvelle de gouvernement, l'empire s'élaborait dans le creuset des révolutions.

Qu'ils étaient bizarres dans leur immoralité, terribles dans leur ambition, les hommes qui préparaient à leur patrie de nouvelles destinées ! Il semblait qu'ils eussent emprunté aux Orientaux leurs vices ; aux Grecs, leurs goûts artistiques, leur subtilité et leur éloquence ; et tous leurs instincts féroces aux brigands des bois latins. Epicuriens, stoïciens, amateurs passionnés des arts dans leur vie privée, ils devenaient au forum et sur les champs de bataille des tribuns factieux, de farouches vainqueurs, également prodigues du sang des étrangers et de celui de leurs concitoyens.

Puis, combien ces personnages empruntent d'éclat, de grandeur aux objets qui les entourent ! Les sombres forêts des Gaules, les arides plaines du désert africain pendant les expéditions lointaines ; dans l'intérieur de Rome, des monumens sans nombre; les chefs-d'œuvre de Corinthe et d'Athènes réunis dans une seule ville, des maisons vastes comme des palais, des costumes d'une élégance incomparable : telle est la mise en scène des combats, des séditions, qui soumirent la république romaine à la domination des empereurs.

Au milieu de tous ces hommes pervers, doués pour le bien comme pour le mal d'une invincible énergie, on aime à voir se dessiner la belle physionomie de Cicéron. Ses vertus, plus encore que ses talens, l'ont rendu cher à la postérité.

(1) En donnant pour titre à ce chapitre le mot *Divination*, nous l'avons pris à la fois dans les deux sens qu'y attachaient les Romains : — choix de l'accusateur qui doit poursuivre une action criminelle, motivé par les preuves qu'il peut faire valoir pour la soutenir ; — prévision des choses futures d'après les auspices, les prodiges, les sorts et les autres moyens de connaître l'avenir

Il faut en convenir, cet orateur à jamais célèbre manquait également de foi religieuse et de conviction politique. Il s'était appliqué si souvent, dans les écoles des rhéteurs, à soutenir les systèmes les plus contradictoires, au forum et dans les tribunaux à défendre les intérêts les plus opposés, qu'il avait fini par tomber dans un scepticisme absolu. Le vrai et le faux, le juste et l'injuste offraient des ressources à peu près égales à sa brillante imagination de publiciste et d'avocat.

Mais, grâce à la bonté de son cœur, à l'excellence de son esprit, il n'en fut pas moins le meilleur et le plus honnête homme de son siècle. Disciple de l'Evangile avant que le Christ en eût prêché les divins enseignemens, il se montra toujours excellent père de famille, ami dévoué, magistrat intègre, proconsul attaché à ses devoirs. Ceux mêmes qui assumèrent la responsabilité de sa mort ne purent s'empêcher de rendre hommage à la mémoire de ce grand citoyen.

Devenu, au temps de Catilina, le chef d'un gouvernement pour lequel il avait peu de sympathies, mais qu'il croyait nécessaire au maintien de l'ordre et au salut de la liberté, malgré les difficultés des circonstances, il se montra digne de sa haute position. Le poignard des conjurés le menaçait partout, au forum (1), au champ de Mars, au sénat, jusque sous l'abri protecteur de son foyer; le mauvais vouloir d'Antoine, son collègue, les intrigues de César avaient paralysé les faibles moyens de résistance que les institutions lui permettaient d'employer; la constitution de Sylla, minée de toutes parts, s'effondrait à chaque instant sous ses pas; et pourtant il sauva Rome en dépit de la plèbe, en dépit des sénateurs opposans et, pour ainsi dire, en dépit des lois.

Heureux! s'il se fût abstenu jusqu'au bout de toute violence arbitraire, et s'il n'eût pas livré au glaive de l'oligarchie des criminels sans doute indignes de pitié, mais que leur titre de citoyens rendait justiciables du peuple assemblé par centuries.

Les résolutions adoptées par le conseil des Sept dans la nuit du 14 octobre avaient été fidèlement exécutées. A partir du jour où Caton avait interpellé Sergius, les rumeurs de conspiration, de guerre civile s'étaient accrues rapidement dans Rome. On désignait publiquement les provinces où couvait la révolte, on nommait les chefs qui devaient commander la prochaine insurrection. Catilina, de son côté, répondait habilement à la diffamation par la calomnie. Ses partisans répétaient partout que les principaux de l'aristocratie méditaient l'établissement d'un triumvirat, la mort de César, l'abolition du tribunat; en un mot, une violente restauration des lois du dictateur. La multitude hésitait entre ces bruits contradictoires, et paraissait, à vrai dire, se défier autant de la sagesse des patriciens que de la scélératesse de Sergius.

Puis, quel intérêt avait la foule des indigens à maintenir au pouvoir l'orgueilleuse aristocratie qui, depuis Sylla, commandait partout en souveraine au sénat, au forum et dans les centuries? Le prolétaire aurait-il sous de nouveaux maîtres moins d'argent, moins de travail et une moindre ration de blé? Ceux-ci augmenteraient-ils les impôts? Empêcheraient-ils de mourir les nobles personnages dont les héritiers donnaient au peuple le repas accoutumé des funérailles? Supprimeraient-ils les cirques, les amphithéâtres et les bains publics? Non. En quoi donc une révolution pouvait-elle effrayer la multitude? La guerre civile est un jeu de hasard où chacun tire un bon ou un mauvais lot. Quelques riches deviennent pauvres; quelques pauvres s'enrichissent: les derniers à ce jeu ne peuvent que gagner.

Ainsi raisonnait-on aux Esquilies, dans Subure et sur l'Aventin. Le jour des élections approchait, et Cicéron ne savait comment prévenir la collision qui devait les signaler. Catilina évitait toute manifestation séditieuse. Son titre de prétendant au consulat rendait sa personne inviolable. Invoquer d'ailleurs contre lui le témoignage d'un Curius était chose impossible. Sur ces entrefaites, Cicéron ayant eu connaissance par Fulvie du discours qu'avait tenu le conspirateur dans le temple de Vénus Erycine et des instructions qu'il avait envoyées à ses conjurés des provinces, convoqua de nouveau le sénat pour le 19 octobre, veille des élections.

Il espérait obtenir, en effrayant les pères-conscrits, un sénatus-consulte qui ordonnât aux consuls de veiller au salut de la république. Ce décret lui eût conféré dans Rome un pouvoir presque absolu, dont l'exercice, toutefois, offrait plus d'un danger: le procès récent d'un certain Rabirius l'avait démontré (1). Mais Cicéron se croyait assez adroit pour manier sans risques personnels cette arme à deux tranchans.

Malheureusement, la plupart des sénateurs étaient trop intéressés à se montrer incrédules pour se laisser facilement épouvanter.

En vain Cicéron leur exposa le plan détaillé de la conjuration; en vain il assura que le centurion Mallius prendrait les armes en Etrurie le 7 des calendes de novembre, et qu'un massacre dans Rome suivrait de près cette manifestation. Sergius garda prudemment le silence, et le sénat refusa de croire aux paroles du consul. Il ne s'émut pas davantage quand ce dernier annonça que le champ de Mars serait ensanglanté le lendemain par le meurtre de Sulpitius, de Silanus, de Muréna et du président des comices. L'évidence des faits pouvait seule convaincre cette réunion de mécontens, d'ambitieux et de despotes dont les uns craignaient trop, tandis que les autres craignaient trop peu.

Cicéron n'osa proposer son décret, et les sénateurs, reculant d'un jour les comices consulaires, s'ajournèrent au lendemain.

Le consul et Catilina se préparèrent avec une ardeur égale, mais par des moyens bien différens, à soutenir l'un contre l'autre dans la curie une lutte parlementaire dont les résultats pouvaient être décisifs.

Tandis que Cicéron, enfermé avec ses principaux amis dans la chapelle de ses dieux domestiques, cherchait à se créer par d'adroites combinaisons une majorité dans le sénat, Sergius promenait dans Rome la foule de ses braves, invoquait à haute voix le long des rues la protection du peuple contre la tyrannie des Sept, jouait en un mot, pour se laver du reproche de violence, le rôle d'opprimé, mais d'opprimé capable de vendre chèrement sa liberté.

Depuis longtemps la nuit était descendue sur Rome. La fatigue, le sommeil, avaient éteint peu à peu les derniers murmures de la grande cité; les mille voies qui en sillonnaient les vallées et les collines étaient silencieuses comme celles d'une nécropole. Le peuple-roi se reposait de ses fatigues; ceux-là seuls qui tenaient en main ses destinées veillaient encore. César avait appelé auprès de lui Publius Umbrenus, ce même affranchi dans la maison duquel un coup de dés malheureux avait ravi à Curius ses derniers écus et ses Cappadociens. Umbrénus avait trafiqué longtemps dans la Gaule narbonnaise et chez les Allobroges. Il connaissait les pays circonvoisins, et le souverain pontife aimait à l'entendre parler des belliqueuses nations qui les habitaient. Forcé par la volonté du sénat de renoncer à la conquête de l'Egypte, il songeait à soumettre au joug romain les fils des vainqueurs d'Allia. La conversation d'Umbrénus faisait oublier à son noble interlocuteur la rapidité du temps. La huitième heure (deux heures du matin) approchait, lorsqu'un esclave vint annoncer à César qu'un personnage consulaire sollicitait l'honneur de lui être présenté.

Le grand pontife congédia Umbrénus. Peu de temps après, un homme dont la tête était voilée d'un pan de sa toge entra dans la chambre à coucher de César. C'était le financier Crassus.

Il y avait dans sa démarche un air de circonspection craintive qui frappa tout d'abord le pontife.

— Vous serait-il arrivé quelque chose de fâcheux? demanda le divin Jules à son allié.

(1) Seconde Catilinaire, 4.

(1) Rabirius avait tué de sa main un tribun séditieux, dont le sénat avait mis la tête à prix par un décret semblable à celui que Cicéron voulait proposer. Le meurtrier n'échappa qu'à grand'peine à la colère du peuple secrètement ameuté par César.

— Lisez, répondit Crassus en présentant à César une feuille de papyrus.

Ce dernier la parcourut des yeux et put y voir ces mots tracés à la hâte par une main inconnue :

« Fuyez! quittez Rome au plus vite : Catilina prépare un grand massacre, et vous comptez parmi les sénateurs qu'il a proscrits. Je joins des lettres pour Marcus Marcellus et pour Métellus Scipion à celle que je vous envoie. Ayez soin qu'un de vos esclaves les leur remette au plus tôt. Leur salut dépend de votre exactitude. »

Un léger sourire dilata les lèvres du pontife quand il eut achevé cette lecture.

— Vous ne connaissez point la personne qui veille sur vos jours avec tant de sollicitude? reprit-il.

— Non.

— Vous ne soupçonnez pas d'où ce billet peut venir?

Crassus hocha la tête.

— La question importante ici, dit-il, est de savoir si le consul a reçu ou non communication de ces lettres avant qu'elles me fussent envoyées.

— Cicéron nous a prouvé hier au sénat qu'il connaît tant de choses! répliqua le divin Jules.

— Je crois pour mon compte qu'il n'ignore pas le service anonyme que je viens de recevoir.

— C'est aussi mon opinion.

— En admettant cette hypothèse, poursuivit Crassus, je n'ai que deux partis à prendre, celui de me joindre à Scipion et à Marcellus pour dénoncer Catilina, ou celui d'anéantir toute la correspondance que j'ai reçue, au risque de passer pour complice de la conjuration.

— Scipion et Marcellus sont de chauds partisans du consul, ajouta César ; ils vous mèneront loin.

— Encore si Catilina était un homme avec lequel on pût marcher ! dit Crassus; mais il ne sait invoquer d'autre dieu que la force ; il n'emploie, pour combattre ses adversaires, que le meurtre, le pillage et l'incendie.

— Allons! répliqua malignement César, je prévois que mon bon ami Licinius Crassus ne frustrera ni Marcellus, ni Scipion, des papyrus qui doivent les sauver.

— Unissons-nous pour soutenir Sergius, repartit le financier avec humeur, et je livre au feu devant vous toutes ces lettres, dont l'auteur me fait pitié.

— Non pas ! non pas! très cher ; les procédés les plus honnêtes m'ont toujours paru les plus sûrs. Rendons à chacun ce qui lui appartient.

— La démarche que vous me conseillez aura de fâcheuses conséquences.

— Lesquelles?

— Dès que j'aurai dénoncé Catilina, un tiers au moins des sénateurs se tournera contre lui ; tous les décrets que Cicéron proposera, vu les circonstances, seront adoptés.

— Vous voulez dire qu'on ordonnera aux consuls de veiller au salut de la république?

— Précisément.

— Eh bien ! nous verrons comment nos magistrats useront de leur pouvoir.

— L'affaire de la conjuration sera traitée sommairement, je puis vous l'assurer.

— Mon cher ami, Cicéron n'est pas un Opimius, et le procès de Rabirius est bien récent.

— Je cours de ce pas chez Métellus et chez Scipion, ajouta Crassus, et nous nous rendrons probablement ensemble chez le consul. Je gagerais qu'il attend notre visite.

— Vous pensez?

— Que nous le trouverons veillant encore.

— Cette preuve-là n'en serait pas une, répliqua César. Moins Cicéron dormira quand son nomenclateur viendra lui annoncer votre visite, et plus on aura de peine à le réveiller.

— Ce serait encore possible, repartit Crassus. Cher ami, poursuivit le financier en souriant, je vous ai tenu jusqu'ici pour un citoyen vigilant. J'étais convaincu que vous dérobiez facilement au sommeil le temps que réclament vos affaires. Je vois maintenant avec plaisir que personne au besoin ne saurait dormir plus à propos que vous.

Là-dessus, Crassus s'achemina en toute hâte vers la demeure de Scipion.

— Pauvre victime! murmura César, quand le financier fut sorti, ser viras-tu donc toujours à tes dépens les intérêts d'autrui ! Sylla a profité de la victoire sur les Samnites; tu as augmenté, en mettant Spartacus en fuite, la gloire et la puissance de Pompée : délivre-nous de Catilina maintenant. Je le défendrai quand tu l'auras mis hors d'état de nuire. A toi la délation et la haine ; à moi la clémence et la popularité !

Le temple de la Concorde, où Cicéron avait convoqué le sénat, avait plutôt l'apparence d'une citadelle que d'un édifice religieux. Furius Camillus l'avait bâti sur la pente du mont Capitolin, après une révolte du peuple contre le sénat. Appuyé d'un côté aux substructions du Capitole, il semblait menacer de l'autre la tribune aux harangues et le *comitium* qu'il dominait. Le consul Opimius, vainqueur de Caïus Gracchus, avait réparé ce monument, si nécessaire pour aider les patriciens à maintenir la bonne intelligence entre le sénat et le peuple. Il l'avait décoré d'un portique et d'un fronton triangulaire artistement sculpté. Le portique, il est vrai, reposait sur un soubassement qui ressemblait quelque peu à un bastion de citadelle; derrière l'attique du comble une cohorte entière d'archers ou de frondeurs pouvait commodément se loger. Mais le bon peuple de Rome n'avait pas trop chicané Opimius sur les détails de son œuvre, dont l'ensemble ne manquait ni de grandeur ni de régularité. On afficha seulement pendant la nuit qui en suivit la dédicace le vers suivant au-dessous de l'inscription :

La Discorde éleva ce temple à la Fureur

Aux époques de troubles civils c'était dans le temple de la Concorde que les pères-conscrits se réunissaient.

La surprise des sénateurs fut grande lorsqu'au commencement de leur mémorable séance du 20 octobre, Cicéron raconta la visite qu'il avait reçue la nuit précédente de Crassus, de Métellus Scipion et de Marcus Macellus. Le consul n'avait pas ouvert les lettres de ces derniers. Il les leur envoya par un appariteur et les pria d'en donner lecture au sénat.

Elles contenaient les mêmes avis que celle de Crassus.

Divers personnages, tous recommandables par leur âge et leurs dignités, entre autres Quintus Arrius, ancien préteur, prirent aussitôt la parole et donnèrent à leurs nobles confrères des nouvelles alarmantes sur la situation de l'Etrurie. Sans ajouter aucun commentaire à ces discours, Cicéron intima à Sergius l'ordre de s'expliquer sur les faits qui lui étaient imputés.

Catilina prit un air humble; il donna à sa voix des inflexions pathétiques et supplia les sénateurs de ne pas croire légèrement à sa culpabilité. Il ajouta que, sa naissance et les antécédens de sa jeunesse lui promettant d'aspirer à tout, on ne devait point penser qu'un patricien comme lui, dont les ancêtres avaient rendu tant d'éminens services au peuple romain, eût quelque intérêt à renverser la république, tandis qu'un étranger comme Tullius s'appliquait à la défendre. Le conspirateur en venait ainsi par degrés aux invectives, lorsqu'un cri général d'indignation couvrit sa voix. Les mots de traître, de parricide retentirent à ses oreilles. Catilina parcourut du regard les bancs de ses amis. La contenance d'Antoine et de Crassus était froide ; César prenait des notes. L'accusé put se convaincre alors que Cicéron avait employé utilement sa veille, et qu'à vingt-quatre heures de distance les dispositions d'une assemblée délibérante subissent quelquefois d'étranges modifications.

Il n'écouta plus que la violence habituelle de son caractère, et se redressant de toute sa hauteur,

— Il y a deux corps dans la république, s'écria-t-il, l'un faible, avec une tête débile ; l'autre robuste, mais sans tête. Eh bien! puisque ce dernier m'appelle à lui en servir, il en aura une tant que je vivrai.

Il sortit après avoir jeté cette menace aux sénateurs consternés.

Le décret qui appelait les consuls à veiller au salut de la chose publique fut voté sans opposition.

Cette année, dont l'automne commençait, la vingtième à dater de l'incendie du Capitole, et la dixième depuis le procès des vestales, était une de ces années climatériques dont la mystérieuse influence semble menacer la vie des nations. Marcus Hérennius, magistrat d'une ville de Campanie, venait d'être tué par la foudre sans qu'il y eût aucun nuage au ciel. D'effrayans météores avaient apparu du côté de l'occident. On apercevait parfois, disait-on, des spectres dans la nuit, ou bien l'on croyait entendre des voix d'oiseaux inconnus. Après de semblables prodiges on ne pouvait s'attendre qu'à d'effroyables calamités.

Puis, le peuple se rappelait que le tonnerre étant tombé sur le Capitole, pendant le consulat de Torquatus et de Cotta, avait frappé le groupe en bronze de Romulus, de Rémus et de leur louve nourrice (1). La statue de Jupiter très bon et très grand avait été renversée du même coup. Les devins étrusques avaient donné à ces divers sinistres l'interprétation la plus fâcheuse. Ils avaient annoncé des guerres civiles et domestiques, l'anéantissement des lois et l'abaissement prochain de la république, à moins qu'on ne s'empressât de fléchir par des expiations la colère du ciel. Mais on avait en partie négligé d obéir aux prescriptions de ces doctes aruspices. Le simulacre de Jupiter n'avait pas été relevé. Les dieux devaient châtier tôt ou tard cette négligence impie.

La promulgation du sénatus-consulte obtenu par Cicéron ne fit qu'augmenter les terreurs superstitieuses de la foule : la cité romaine se remplit de trouble et de confusion. Les plus étranges nouvelles circulèrent au forum, dans les tavernes, les thermopoles et les bains : on n'y parlait que proscriptions, massacres, guerre civile, révoltes d'esclaves et de gladiateurs. Pendant que Sergius se fortifiait dans sa maison comme dans une place menacée d'un siége, les magistrats plaçaient des troupes de chevaliers en armes au Capitole, dans la curie et sous les portiques des principaux monumens. Les citoyens les plus riches, et par conséquent les plus timides, s'enfuyaient à la campagne, et leurs équipages encombraient les rues qui menaient aux portes de la ville. Les périls qu'on redoutait semblaient d'autant plus graves, qu'on cherchait partout des ennemis sans en rencontrer nulle part. Car le peuple ne connaissait encore que par ouï-dire les intrigues qui s'agitaient dans les hautes régions de l'aristocratie.

II.

LES COMICES CONSULAIRES.

Le 21 octobre 691, on se réveilla dans la cité de Romulus bien avant le lever du soleil. Les étoiles n'avaient pas encore disparu dans l'azur du ciel que la ville entière était sur pied et se préparait à descendre au champ de Mars. Le grand jour des comices consulaires était arrivé. Les centuries allaient décider si le chef de la conjuration signalée à la vigilance des consuls deviendrait ou non le principal représentant d'un pouvoir qu'on l'accusait de vouloir renverser.

Rome, dans cette matinée solennelle, avait un aspect singulier qui la faisait ressembler à toute autre chose qu'à une cité libre dont le peuple va procéder à l'élection de ses magistrats. Des chevaliers prêts à combattre occupaient la citadelle du Capitole et tous les édifices du forum. Aux lueurs de l'aube naissante, on voyait scintiller leurs épées nues et leurs casques dépouillés de leur enveloppe. Des rondes, commandées par des lieutenans des triumvirs capitaux ou par ces officiers en personne, parcouraient incessamment les rues. Une armée entière veillait à la sûreté de Catilina, renfermé dans sa maison du Palatin et donnant ses dernières instructions aux principaux conjurés.

Dès la veille, sur un ordre émané des édiles, on avait fait dans la plaine du champ de Mars tous les préparatifs que nécessitait la tenue des comices. A gauche de la voie Flaminienne, un espace de terrain considérable avait été environné de barrières. Les opérations du scrutin devaient avoir lieu dans cette enceinte appelée *Septa* qu Agrippa, favori d'Auguste, environna plus tard de portiques. Le monument d'Agrippa, vraiment digne du grand peuple qui y tenait ses assemblées, prit le nom de *Septa Julia*. La place d'Espagne et les quartiers environnans ont recouvert l'espace qu'il occupait.

Un tribunat, destiné au président des comices, s'élevait vis-à-vis des septa, sur la pente occidentale de la colline des Jardins (Monte-Pincio). A droite, on remarquait la tribune des censeurs, et à gauche celle où les prétendans aux grandes magistratures avaient coutume de se montrer. Quatre tentes de couleur différente avaient été construites sur divers points du champ de Mars. L'air affairé des esclaves qui circulaient à l'entour, leurs cris, la rapidité avec laquelle ils exécutaient les ordres de leurs chefs, donnaient seuls un peu de mouvement et de vie à la plaine encore déserte que Sergius s'était promis d'ensanglanter.

Ces tentes appartenaient aux candidats. Leurs cuisiniers y préparaient le déjeuner du peuple-roi, dernier piége qu'on ne manquait jamais de tendre à sa conscience affamée.

Les rayons du soleil avaient franchi les cimes du mont Viminal; le Capitole étincelait de feux; une légère teinte de pourpre commençait à dorer les sveltes galeries du cirque Flaminius et les combles des temples de Minerve, de Junon-Reine et d'Apollon ; la villa Publica, dont une médaille antique nous retrace encore la façade, projetait au loin l'éclat de ses fresques et de ses marbres précieux. Tout à coup les sons guerriers de la trompette retentirent à la fois dans l'intérieur de Rome et sur les murailles à tourelles qui la défendaient. L'étendard blanc des assemblées par centuries fut déployé au sommet du Janicule. Les comices consulaires étaient commencés.

Aussitôt des masses d'hommes et de femmes, pressées, bruyantes, diaprées de mille couleurs, se ruèrent par les voûtes sombres des portes Flumentane, Triomphale et Carmentale. Ce flot d'êtres vivans tournait en même temps le Capitole et se précipitait à la fois hors de la ville par la voie Flaminienne et par toutes les rampes de la colline de Jardins. Les tentes des candidats étaient devenues, au milieu du champ de Mars, des centres d'attraction vers lesquels convergeaient tous les vagabonds des tribus urbaines, alléchés par une odeur appétissante de rôti et de venaison. Jaloux de procurer à leur famille une place commode pour voir les élections, les honnêtes bourgeois de la cité ne se dirigeaient pas avec moins d'empressement vers les édifices de la plaine les plus élevés ou les plus voisins des septa. En un clin d'œil le vaste tapis de verdure, dont le Tibre, le tombeau du dictateur, la colline des Jardins et le Capitole marquaient les limites, fut émaillé de toges, de tuniques, de longs voiles sur lesquels miroitait la lumière du jour. Des milliers de têtes s'alignèrent en couronne au sommet de la villa Publica, se superposèrent en festons dans les portiques à triple étage du cirque Flaminien et de l'amphithéâtre de Statilius Taurus. Au milieu de l'agitation de la foule, Autrone et Céthégus apostaient, non loin du tribunal consulaire, les deux familles de gladiateurs que Publius Sylla tenait à ses gages. Sergius les avait chargés d'égorger ses concurrens et le président des comices, tandis que Sapala et Carvilius, postés avec leurs bandits autour des septa, éloigneraient le peuple de la colline des Jardins.

C'était après le vote de la première centurie, au moment où Catilina ceindrait sa toge, que le massacre devait avoir lieu.

Cependant la foule avait été admise dans les tentes des candidats. Des cohortes d'esclaves, de jeunes enfans des Gaules à la blonde chevelure, de belles filles récemment achetées sur les marchés de l'Orient, s'y tenaient debout près de mendians affamés, que le hasard leur donnait un instant pour maîtres. On ne voyait là que haillons étalés sur des divans de fine laine. Des mains immondes, des lèvres impures y salissaient de leur contact des coupes de Sidon qui n'avaient encore

(1) On montre encore dans la troisième salle des Conservateurs au Capitole un groupe en bronze des fondateurs de Rome allaités par une louve. Les flancs de l'animal et une de ses jambes ont été sillonnés par la foudre.

servi qu'aux plaisirs élégans des triclinia patriciens. On n'entendait partout autour des tables que grossières plaisanteries, blasphèmes proférés par des voix rauques, chansons bachiques auxquelles un infernal cliquetis de couteaux et de verres servait d'accompagnement. Chaque tente pouvait contenir cinq cents personnes; mais c'était peu, eu égard au nombre prodigieux de Romains qui, par cette belle matinée d'automne, se sentaient de l'appétit. On se battait, on s'étouffait aux portes. Vingt nomenclateurs à cheval n'en défendaient l'entrée qu'avec peine contre les fureurs gastronomiques des maîtres du monde. Devant cette plèbe famélique, des orateurs péroraient sur des tréteaux, et, versant également les flots de leur éloquence, et sur les convives qui s'enivraient gaîment à l'intérieur, et sur les groupes impatiens qui aspiraient à les remplacer, ils recommandaient avec emphase la candidature du patron qui les payait. Mais il était rare que leur voix parvint à fixer l'attention de leur auditoire, qui justifiait parfaitement le proverbe : Ventre affamé n'a point d'oreilles. Au dehors des nouvelles Capoues, que les candidats avaient fondées le matin pour les renverser le soir, on accusait hautement l'intempérance de ceux qui en savouraient trop longtemps les délices; tandis qu'on ne songeait au dedans qu'à se gorger de vin et de viandes, qu'à insulter aux esclaves du patron, à sa cuisine, à son hospitalité.

— Holà! noir Africain, vil rebut de l'humanité, criait un crocheteur en guenilles en se roulant sur un tapis de Pergame; quel affreux rôti nous as-tu servi là? Les pourvoyeurs de Silanus vont-ils donc disputer leur proie aux corbeaux des abattoirs? Je voterai pour Catilina.

— Par Cacus, ajoutait un autre convive, on boit mieux au mont Aventin qu'ici. Depuis quand ose-t-on empoisonner, avec de semblable piquette, d'honnêtes citoyens dont on sollicite le suffrage? Par ici, toi, belle Athénienne à la chlamyde bleue! Dis-nous si ton maître a des vignes au territoire de Frégelles (1)?

— Oui, disait un troisième interlocuteur, indique-nous auprès de quel *plutonium* (2) on a recueilli cette liqueur maudite, que n'avalerait pas un gosier de Cappadocien?

— Illustres enfans de Quirinus, répondait humblement l'esclave, le vin que vous buvez provient des coteaux de Surrente. Le noble Silanus le conservait depuis dix ans pour régaler les amis qui devaient le porter au consulat.

— Je crois que tu oses parler à des hommes libres, répliquait un philosophe nécessiteux en se drapant de son manteau troué.

— Puisqu'ils m'interrogent...

— A la colonne Ménia! reprenait un des assistans.

— A la colonne Ménia! s'écriait en chœur la foule des convives.

Et, malgré ses larmes, la malheureuse fille était conduite à la colonne Ménia, devant laquelle un bourreau se tenait en permanence pour faire subir aux esclaves la peine du châtiment public.

Tels étaient les passe-temps des Romains au champ de Mars quand, vers la deuxième heure (sept heures du matin), les candidats y arrivèrent par quatre chemins différens.

Sorti de Rome par la porte Cartulaire, L. Sergius Catilina suivait la voie Flaminienne et gagnait sa tente dressée non loin de la villa Publica. On l'apercevait au milieu d'un groupe de pères-conscrits, ayant à sa gauche C. Scribonius Curion, son ancien général pendant la guerre de Macédoine, et à sa droite Servius Sylla, neveu du dictateur. Il ne portait pas de tunique, suivant un usage depuis longtemps adopté par les candidats aux magistratures. Sa toge, d'une blancheur éclatante, laissait à découvert les cicatrices des nombreuses blessures qu'il avait reçues en servant la république. Lentulus, préteur en exercice, Pison et Népos, tribus du peuple désignés, Varguntéius, Lecca, Annius, Curius et Cassius l'accompagnaient. Derrière lui marchaient en ordre de bataille les vétérans du dictateur, sous les ordres du centurion Furius. Flamma d'Arrétium, Septime et Céparius conduisaient ensuite une multitude innombrable de bourgeois et de paysans, les uns accourus de la Toscane et du Picénum, les autres mandés à grands frais de l'Apunie, de la Campanie et du Bruttium. La tribu Sergia, presque entière, avait quitté le Janicule pour venir, en cette occasion solennelle, favoriser de ses suffrages le chef de la noble famille dont elle portait le nom. Célius enfin, Tongillus et Fulvius s'étaient joints au cortége de Catilina, et ils avaient entraîné à leur suite la jeunesse la plus élégante de Rome, la plus connue par son luxe et ses prodigalités.

A peine cette armée, dont on eût pu former plusieurs légions, se fut-elle montrée au bout de la voie Flaminienne, qu'une nuée de prolétaires vinrent grossir ses rangs.

L. Licinius Muréna s'avançait en même temps à travers les jardins de Lucullus vers le tombeau du dictateur, près duquel il avait fixé le rendez-vous de ses partisans. La majeure partie de l'aristocratie, patriciens, généraux, magistrats et prêtres, l'escortait. C'étaient les deux frères Lucullus, Philippe, Céler, Hortensius, Cornificius, la race entière des Fabius et des Scipions, avec la cohue de leurs amis, de leurs cliens et de leurs fermiers. Soutenue par tant d'illustres personnages, la brigue de Muréna devait nécessairement réussir dans une assemblée qui votait par classes, et où les attributions des suffrages étaient partagées entre les divers colléges suivant la naissance, la profession et la fortune de chaque citoyen. Mais le champion de l'aristocratie ne s'était pas uniquement occupé d'intéresser au succès de sa candidature la majorité des centuries. Il connaissait les façons d'agir de Sergius, et s'était assuré la supériorité de la force dans la prévision d'une lutte à main armée. Les vétérans de Lucullus, que le triomphe tout récent de leur général avait attirés à Rome, le suivaient divisés en cohortes et commandés par leurs chefs de bande. Ces braves, que Muréna avait souvent conduits à la victoire, car il avait servi contre Mithridate en qualité de lieutenant, brûlaient de se mesurer avec les vétérans du dictateur. Une foule d'Ombrieus, de Gaulois, les plus robustes et les plus vaillans des hommes, étaient prêts à les seconder. Les défenseurs de Muréna, en un mot, ne le cédaient aux conjurés ni pour le nombre, ni pour le courage, ni pour le dévoûment à leur patron.

D. Junius Silanus descendait aussi au champ de Mars avec une escorte convenable. César, à la persuasion de Servilie, à laquelle il témoigna toujours l'affection la plus tendre, avait transformé ce patricien superbe en candidat populaire, tandis que le riche Crassus l'appuyait de son crédit. Mais la populace accueillit par des huées le jurisconsulte Sulpitius, lorsqu'on le vit tourner l'angle du cirque Agonal, accompagné de Caton et d'un petit nombre d'amis.

— Sulpitius, lui criait-on, l'on voit bien que vous êtes un homme probe et savant dans la jurisprudence. Vous avez réglé votre cortége d'après le texte de la loi Fabia.

— Romains, disait un autre plaisant, je vous recommande le sénateur Sulpitius. Il est brave comme un jurisconsulte, prodigue comme un philosophe et pauvre comme un généralateur.

— Servius, ajoutait un chevalier en saluant l'austère candidat, vous devez être fier d'avoir mérité la protection d'un stoïcien. Mais, par Hercule! vous compteriez un tout autre nombre de partisans si, au lieu de vous entourer des cliens de Caton, vous eussiez fait appel à ceux de sa première femme, la belle Attilia.

Et la plèbe de rire et de pousser Sulpitius d'injures et de menaces jusqu'à sa tente, dans laquelle il se renferma.

Le champ de Mars présentait alors l'aspect le plus imposant et le plus animé. Vis-à-vis des septa et sur le bord de la voie Flaminienne, des officiers de la censure appelés rogateurs avaient planté les étendards des trente-cinq tribus. Le peuple se formait en colonnes serrées en arrière de ces étendards, et les diviseurs partageaient chaque tribu par classes, et les di-

(1) Aujourd'hui Maccarèse, un des cantons les plus malsains de la Romagne.

(2) Les anciens nommaient *plutonia* certains lieux de la basse Italie minés par des volcans, d'où s'exhalaient des vapeurs pestilentielles; ils les regardaient comme des soupiraux des enfers.

verses classes par centuries. Tel était le respect des Romains pour les anciennes coutumes, que les grands comices conservaient encore, après cinq cents ans d'existence, la physionomie guerrière qu'ils avaient aux premiers jours de la république. Au centre se trouvait l'infanterie, composée de la masse du peuple et de tous les citoyens qui avaient pris place au sénat. Les dix-huit centuries de l'ordre équestre étaient disposées sur les ailes, et au milieu de ces électeurs d'élite on distinguait les Ramnès, les Titiensès et les Lucérès, chevaliers patriciens dont la noblesse datait de Servius Tullius. Du reste le classement des citoyens s'opérait avec une rapidité et un ordre merveilleux, car les Romains étaient une nation dont l'éducation républicaine était depuis longtemps achevée.

Mais on ne s'agitait pas seulement dans cette fourmilière d'hommes de tout âge, de tout rang et de toute nation, que les officiers de la censure travaillaient à classer. Les brigues des candidats avaient recommencé une dernière fois avant l'ouverture du scrutin. Les armées tumultueuses que Muréna, Sergius et Silanus conduisaient à la grande bataille des comices évoluaient tantôt groupées en masse, tantôt alignées en colonnes à travers les jardins et les édifices du champ des Tarquins. De ces foyers d'intrigues se détachaient à chaque instant des émissaires, qui se perdaient bientôt dans les rangs des centuries. Ils allaient solliciter pour leur patron, réchauffer le zèle de ses chiens; promettre à l'un de sa part l'emploi qu'il convoitait, à l'autre sa protection auprès des juges qu'il désirait fléchir; rappeler aux diviseurs leurs promesses, enchérir même sur les sommes que les séquestres tenaient à leur disposition. Du haut des portiques, des amphithéâtres et des temples, tout un peuple d'enfants et de femmes regardait manœuvrer un autre peuple de vendeurs et d'acheteurs, d'intrigans et d'ambitieux.

Toutefois des inquiétudes secrètes, de vagues terreurs tenaient en éveil ces milliers de Romains dont la puissance collective opprimait l'univers. On les voyait souvent, à la moindre apparence de rixe ou de provocation, s'enfuir et s'éparpiller dans la plaine, laissant derrière eux un vaste espace libre que le souffle de l'alerte avait balayé. Le champ des comices avait été plus d'une fois ensanglanté, et la crainte d'un collision préoccupait tous les esprits.

Un événement imprévu taillit justifier cette appréhension.

Après s'être longtemps promené dans le champ de Mars, Catilina était rentré dans la voie Flaminienne, lorsque Muréna, franchissant la distance qui le séparait de la même route, vint y déployer son cortége et s'avança au devant des conjurés.

Sergius suspendit un instant sa marche, non qu'il tint beaucoup à donner l'exemple de la modération, mais il prévoyait qu'une attaque trop prompte ne pouvait que nuire à l'exécution de ses projets. Excité par Lucullus, Muréna continuait d'avancer.

Catilina prit alors son parti en brave, que le péril n'effrayait pas. Il marcha droit à son rival. On s'arrêta de part et d'autre à portée du trait.

Lucullus et Muréna se mirent à la tête des intrépides soldats avec lesquels ils avaient brisé la puissance de deux rois; Sergius rangea en bataille vis-à-vis d'eux ses vétérans de l'armée du dictateur. Les bourgeois des deux partis se jetèrent sur les côtés de la route, afin d'engager régulièrement le combat.

En un clin-d'œil ces armées de citoyens, qui semblaient naguère ne vouloir se mesurer que sur le terrain des septa, s'étaient hérissées de glaives. Un silence profond régnait dans le champ de Mars.

— Cours vers Sapala, Tongillus, lit Catilina en s'adressant au jeune fou que le sort avait fait roi pendant le souper du temple de Vénus Erycine, dis-lui qu'il se rapproche de Muréna pendant que nous serons aux prises, et qu'il le charge en flanc. Cet ivrogne pense-t-il avoir affaire au roi Mithridate? ajouta le conspirateur.

Puis, dominé par cette réflexion qu'un mouvement séditieux ne lui offrait que des chances fatales, tant que Cicéron ne serait point arrivé au champ de Mars, il se pencha à l'oreille de Fulvius, le chanteur d'élégies :

—Ami, lui dit-il à voix basse, rendez-vous en toute hâte vers le consul Antoine, qui s'amuse à nous observer du haut de la villa Publica, et priez-le de se rendre au plus vite ici, afin d'interposer sa médiation entre Muréna et moi.

Les troupes légères des deux factions, après s'être attaquées par des injures, en venaient sérieusement aux coups.

Lucullus et Catilina se préparaient à charger.

Marc-Antoine, par bonheur, avait prévenu les désirs de Sergius. Dès que les premiers cris du combat retentirent, il accourut à la voie Flaminienne, et les mains étendues vers les combattans,

— Citoyens, dit-il, moi consul, chargé par un décret du sénat de veiller au salut de la république, je vous ordonne de déposer les armes et de respecter la majesté du peuple romain.

De vifs applaudissemens, partis des rangs des centuries, accueillirent ces paroles du consul.

Les deux factions s'observaient et hésitaient à obéir.

Marc-Antoine alla se placer devant Muréna, et d'une voix qui commandait une prompte soumission,

— A bas les épées! reprit-il.

Les glaives disparurent aussitôt sous les toges tant du côté de Muréna que de celui de Sergius

— Catilina, poursuivit le consul, passez à droite de la voie Flaminienne, et vous, Muréna, passez à gauche. Le champ de Mars n'est-il pas assez grand pour vos brigues? Prétendez-vous vous en disputer la possession comme on se dispute la conquête d'une terre ennemie?

Conjurés, soldats, citoyens, étrangers défilèrent sous les yeux du consul, non sans se menacer du geste et du regard. En même temps un héraut plaçait une chaise curule sur le tribunal du président des comices. La trompette invita les concurrens à monter sur leur estrade. On avait aperçu au sommet du Capitole les douze licteurs et la toge de pourpre de Cicéron.

Des quatre siéges destinés aux candidats sur la colline des jardins, trois seulement furent occupés. L'autre resta vide. Effrayé de l'audace de Muréna et de l'attitude séditieuse des satellites de Sergius, le jurisconsulte Sulpitius avait abandonné sa brigue, se réservant d'intenter une action criminelle à celui des deux compétiteurs qui serait élu consul.

III.

DÉSENCHANTEMENT

Cicéron avait obtenu le sénatus-consulte qui l'investissait, ainsi que Marc-Antoine, son collègue, d'une puissance presque dictatoriale; mais, suivant les prévisions de César, il était loin de vouloir imiter l'exemple des Scipion et des Opimius, qui n'avaient su combattre la sédition dans Rome que par le meurtre et les proscriptions. Le terme de son consulat approchait : il allait être livré sans défense aux accusations de ses ennemis. Le procès de Rabirius, qui avait failli subir le dernier supplice, bien qu'un décret du sénat couvrît ses actes, lui donnait à réfléchir. Il avait donc résolu de ne point outrepasser, à moins d'événemens imprévus, les attributions les plus incontestables du pouvoir consulaire.

Il sortit de sa maison le jour des comices dans une attitude capable d'imposer le respect aux plus turbulens. Une troupe de jeunes soldats de Réate (Riéti), ville de la Sabine, d'où les Varrons étaient originaires (1), veillait à la sûreté de sa personne; les deux chefs de l'ordre équestre, Elius Lamia et T. Pomponius Atticus, lui avaient conduit environ deux mille chevaliers; Clodius avait appelé ses amis, Torquatus l'élite des jeunes patriciens à la défense du consul. Cicéron se plaça au milieu de ce brillant cortége. L'orateur portait ce jour-là une cuirasse d'acier bruni, qu'il affectait de montrer.

Au lieu de prendre directement le chemin qui menait de la rue de Scaurus au champ de Mars, il se dirigea vers le quartier populeux des Carènes. Il parcourut la ville entière avant

(1) Térentia, femme de Cicéron, appartenait à cette famille.

d'en franchir les murailles, invitant les citoyens qu'il rencontrait à se joindre à lui, à protéger contre une poignée de séditieux la vie de leur premier magistrat. La cuirasse dont il était revêtu parlait éloquemment aux yeux de la multitude ; on n'avait pas oublié l'odieux guet-apens dont il avait failli périr victime ; on s'indignait de voir un consul forcé de revêtir une cuirasse dans l'enceinte même de Rome, parce que les insignes de sa dignité ne garantissaient pas suffisamment sa poitrine : marchands, ouvriers accouraient à l'envi grossir l'escorte de l'orateur. Lorsqu'il parut au sommet du Capitole, il avait à sa disposition des forces suffisantes pour commander en maître dans l'assemblée des centuries.

Les douze licteurs qui le précédaient, en entrant dans la voie Flaminienne, abaissèrent leurs faisceaux devant le peuple. Tandis que Cicéron se dirigeait vers les septa, Clodius et Torquatus chassaient de leur position Sapala, Carvilius et leurs brigands. Les chevaliers d'Atticus poussaient aussi devant eux les gladiateurs auxquels commandaient Céthégus et Autrone. Sergius se trouva réellement au pouvoir du consul, lorsque ce dernier prit place sur son tribunal.

Il donna aussitôt lecture du sénatus-consulte qui ratifiait d'avance l'élection des magistrats qu'on allait choisir, et déclara le scrutin des centuries ouvert, en prononçant la formule usitée :

— Romains, voulez-vous pour consuls Licinius Muréna, ou bien Junius Silanus, ou bien Sergius Catilina?

Après avoir tiré le fils de Gurgès des mains de Carvilius, Sempronia ne l'avait pas abandonné. Proscrit par les sénateurs, poursuivi par l'inexorable politique de Sergius, Rutuba n'était pas en sûreté dans Rome. Sempronia l'avait caché dans une villa délicieuse qu'elle possédait à Tibur. Ils habitaient là depuis cinq jours, noyant les souvenirs du passé dans l'ivresse de leur bonheur présent. Ils avaient autour d'eux de fraîches campagnes pour promener leur oisiveté, des retraites pleines d'ombre et de parfums pour s'abriter contre la chaleur du jour, et, durant les nuits étoilées, l'Anio joignait ses harmonies lointaines au murmure de leurs douces causeries. Leur existence, il est vrai, était encore aux prises avec les cruelles passions de l'époque ; mais, au milieu des hommes qui luttent et qui souffrent, ils s'étaient créé par l'oubli une douce solitude, que le bruit des factions ne troublait pas.

Parfois cependant Sempronia s'effrayait à la pensée du rôle abominable qu'elle avait joué si longtemps à l'égard de Rutuba. Cette fiction terrible des poètes, qui nous représente la justice des dieux poursuivant d'un pas tardif mais infatigable le coupable qui s'enfuit, obsédait son âme. Elle se transportait par l'imagination au moment fatal où Rutuba découvrirait les perfidies de sa chère matrone, où il saurait comment s'était joué entre elle et Catilina le drame horrible à la fin duquel il devait tomber, souillé de crimes et ridicule dans son infamie, sous le couteau de Carvilius. Il lui semblait impossible que l'amour du centurion survécût à de pareilles révélations. Et comment vivre, se demandait-elle, quand cet homme ne verra plus en moi qu'un objet d'horreur et de mépris?

Ces réflexions troublaient encore la paix au milieu de laquelle Sempronia se reposait, dans sa villa de Tibur, de l'agitation et des fatigues habituelles de sa vie. Aussi préparait-elle habilement l'esprit du centurion à la connaissance des odieuses vérités qu'il ne pouvait manquer tôt ou tard d'approfondir.

— Rutuba, lui disait-elle, quel génie malfaisant m'a poussée à vous imposer la tâche sanglante que vous avez si courageusement accomplie? Le temps détruira peu à peu l'affection que vous me portez, et il ne restera plus rien alors de notre bonheur actuel, rien! si ce n'est l'arrêt de proscription qui vous a frappé et le remords des crimes que vous avez commis pour m'obéir.

— Que peut l'homme contre le Destin, répondait le fils de Gurgès, quand ce dieu inexorable lui a imprimé à sa naissance le sceau du parricide sur le front?

— Et j'ai été pour vous l'oracle de la fatalité! reprenait la matrone. Oh! malheur, malheur à moi! car un jour vous me haïrez.

Rutuba calmait les plaintes de sa maîtresse.

— Je vous ai conseillé tant d'actions infâmes! Je vous ai confié tant d'horribles secrets! murmurait Sempronia.

— Mais un secret pour moi, chère matrone, le secret d'un ami, répliquait le centurion, c'est un dépôt sacré que la vue du supplice le plus cruel ne saurait m'arracher.

— Je sais que la délation ne souillera jamais vos lèvres, ajoutait l'astucieuse matrone.

La voix lui manquait pour achever ; ses beaux yeux se baissaient vers la terre, et de tristes pensées en faisaient jaillir des larmes qui tombaient goutte à goutte de ses longs cils noirs sur les contours satinés de ses joues.

Puis, saisissant la main du centurion et l'enveloppant de son regard,

— Oui, tu es bien l'homme que je devais aimer, s'écriait-elle avec exaltation, l'être fort que n'effraient ni la loi ni le glaive, ni le meurtre ni le châtiment. Le cœur que tu sens battre, poursuivait la matrone en plaçant la main de Rutuba sur sa poitrine, n'a pas une pulsation qui ne soit une aspiration d'amour vers toi. Tu y règnes en souverain, avant ma famille, avant la liberté, avant la patrie, avant les dieux!

— Et tu crains ma haine! interrompait le centurion.

— Je crains la réaction des maux que j'ai amassés sur toi.

— Eh! qu'importe le passé quand l'avenir est à nous, un avenir tout de bonheur!

— Des poignards se lèveront sur toi dans l'ombre, continuait Sempronia : invoque mon nom, et ce nom te défendra. On te dira que ma vie n'a été qu'un tissu d'intrigues, de perfides séductions, d'abominables vengeances ; oppose tes souvenirs de Tibur à ceux du val d'Égérie, qu'on voudra te rappeler. Puisque l'amour de Sempronia t'a perdu, il faut que l'amour de Sempronia te sauve ou qu'elle périsse avec toi.

La matrone était rentrée dans Rome la veille des comices consulaires. Elle avait fait promettre à Rutuba de ne pas quitter Tibur pendant son absence. Mais telle était la passion du jeune homme pour cette femme perfide, qu'il ne pouvait habiter loin d'elle. Le lendemain de son départ, il se leva bien avant le jour et se mit en route pour la ville. Mais il n'y retrouva point Sempronia. Elle n'avait point passé la nuit dans sa maison de la rue des Toscans.

Alors le centurion se rappela son vieux père et Daphné, cette sœur autrefois si chère, aux malheurs de laquelle il n'avait plus songé depuis qu'il avait cessé de voir ses larmes, d'entendre ses sanglots. Il rougit de l'abandon où il avait laissé sa famille pendant son voyage à Tibur. Il se dirigea vers le mont Esquilin, et déjà il commençait à gravir le *clivus Pullius*, lorsqu'une rencontre fâcheuse l'arrêta.

Il se trouvait face à face avec Prosper.

— Je vous cherchais, Rutuba, dit le jeune orfèvre.

— La fortune vous a servi, répondit brusquement l'officier, car j'arrive de la campagne et je repars à l'instant.

— Sans mentir, vous avez parfaitement choisi votre temps pour voyager, continua l'apprenti. Tout réussit au vieux Gurgès depuis qu'il compte Lélius au nombre de ses familiers. Votre sœur n'a plus besoin de vos conseils, encore moins de votre protection.

— Laissons ma sœur de côté, je vous prie.

— Au contraire, parlons-en, répliqua l'orfèvre. Elle doit s'applaudir d'avoir un frère aussi soucieux que vous de son honneur.

— La surveillance d'un père est une sauvegarde suffisante pour une jeune fille, repartit le centurion. Je ne reconnais d'ailleurs à personne le droit de s'enquérir des actions de Daphné.

— Ah! Gurgès vous remplace admirablement aux Esquilies, c'est une justice à lui rendre! En ce moment, le vieux bonhomme et Cruscellus vident une amphore chez Popa. Quand votre père ne court pas les grandes routes, il va s'égayer au cabaret.

— Faut-il vous dire ce que prouvent en définitive toutes vos récriminations? interrompit l'officier.

— Oui.

— Que le mariage de Lélius avec ma sœur vous déplaît.

— Je le crois impossible, pour parler franchement.

— Eh bien ! cher ami, reprit Rutuba, le jour des noces est fixé, et je vous exhorte à en prendre votre parti.

— Votre assurance me charme, centurion.

— Je vous avoue que si mon assurance vous offensait, cela me serait parfaitement indifférent.

— Veux-tu savoir maintenant, poursuivit Prosper, quel est l'horrible fiancé que ta sœur m'a préféré?

Rutuba frissonna de terreur.

— Ne le connais-je point? balbutia-t-il.

— Pas encore; mais viens au champ de Mars, et tout ce que tu ignores, un regard te l'apprendra.

— Non, non, laisse-moi, Prosper ! s'écria le centurion. La vérité m'épouvante; je veux la fuir et non point la chercher.

— Serait-ce parce que tu n'as pas au cœur assez de courage pour te venger? demanda l'orfévre.

— Hélas ! il est des malheurs si grands dans la vie, qui ruinent en nous tant d'espérances, qui brisent tant d'affections, qu'on se sent défaillir quand le voile qui nous les cache va se déchirer.

— Daphné séduite et lâchement délaissée, ajouta Prosper, Gurgès partageant la honte et peut-être le supplice du scélérat qui vous a tous abusés, voilà les coups dont la fortune te menace, Rutuba ! Pour avoir détourné la tête, en seras-tu moins frappé?

Et malgré sa résistance, il entraîna le centurion.

Ils arrivèrent ensemble auprès des septa au moment où Cicéron tirait au sort la centurie prérogative, c'est-à-dire celle qui devait émettre son suffrage avant toutes les autres centuries.

Rutuba restait debout sans faire un mouvement, sans articuler une parole, vis-à-vis de la tribune sur laquelle les candidats étaient assis. Il était sous l'empire d'une hallucination épouvantable. Il lui semblait apercevoir Lélius parmi les prétendans au consulat.

— Vois-tu, lui dit Prosper, ces trois hommes exposés aux regards du peuple sur des chaises curules ? De leurs mains crispées ils froissent leurs toges blanches. Leurs regards, brillants de fièvre, semblent implorer la pitié des centuries. Ce sont les ambitieux qui se disputent le gouvernement de la république.

— Mais l'un d'eux... celui de gauche... serait-il Lélius? demanda l'officier.

— Lélius !... un scribe !... aspirer au consulat !... Tu plaisantes, centurion.

—Son nom ! son nom ! dit Rutuba.

— Celui des concurrens dont la chaise d'ivoire est le plus rapprochée du tribunal de Cicéron s'appelle L. Licinius Muréna ; son voisin D. Junius Silanus...

— Et l'autre ! Mais c'est le nom de l'autre que j'attends ! s'écria le fils de Gurgès d'une voix déchirante.

— Celui-là n'est autre que ton futur beau-frère, centurion.

— Et il se nomme?

— L. Sergius Catilina.

— Catilina ! Catilina ! bégaya l'officier.

Un vertige subit fit tourbillonner autour de lui tout l'immense panorama du champ de Mars. Il étendit les mains pour chercher un appui. L'orfévre le soutint.

— Fuyons, fuyons ! lui dit-il à voix basse.

— Fuyons ! répéta le centurion tremblant.

— Evitons les regards de ce monstre.

— Oui, son œil jette des sorts.

Puis, tous deux, serrés l'un contre l'autre, gagnèrent le cirque Flaminius, et pénétrèrent dans l'arène déserte où l'on célébrait les courses de chars.

Prosper s'assit sur un des degrés de la *spina*, construction de forme oblongue, qui s'élevait au milieu du cirque, et sur laquelle on plaçait, durant les spectacles, les lits et les statues des dieux.

Le centurion resta debout auprès de son ami.

Ces deux douleurs, perdues au milieu d'un monument colossal, plein de silence et de solitude, malgré les échos lointains de la foule, qui faisaient mugir ses vastes flancs ; ces deux douleurs, dont l'une contemplait l'autre avec effroi, avaient quelque chose de solennel.

— Puissant Jupiter ! disait Rutuba, il a donc fallu un éclat de votre foudre pour éclairer les ténèbres au milieu desquelles je m'égarais. Mais, par les Euménides, reprit-il avec rage, ma sœur n'a pas été la victime de ce brigand ! Les dieux n'ont pas permis ce crime, ou bien, je le dis à la face du ciel, leur providence est aveugle et leur justice n'est qu'un mot.

— Jure, avant d'accuser les dieux, répliqua l'apprenti, que jamais tu n'as soupçonné les périls qui menaçaient Daphné.

— Un jour tu me fis à ce sujet un horrible prédiction...

— Elle s'est réalisée.

— Eh bien ! maudit soit le destin qui revêt le crime de la pourpre consulaire et voue l'innocence à l'infamie !

— Tu as insulté à mon amour déçu ; tu as foulé aux pieds les lois saintes de l'amitié, centurion. Va ! les dieux ont jugé entre nous et ils t'ont puni.

L'officier se pencha vers Prosper. Pas une goutte de sang ne colorait son visage blême; ses traits étaient bouleversés ; un feu sinistre brillait dans ses yeux, et chacune des contractions de ses lèvres semblait donner passage au fiel dont son âme débordait.

— C'est donc pour te venger de moi que tu m'as conduit au champ de Mars? reprit-il ; c'est pour irriter mes regrets et te repaître du spectacle de mon désespoir! Ecoute, alors, une histoire lugubre, jeune homme, et sois heureux, car tu n'as jamais pu, quelle que soit ta haine, me souhaiter autant de maux que j'en ai accumulé sur moi.

Et il déroula devant l'apprenti le sombre tableau de ses souffrances et de ses forfaits, depuis sa première entrevue avec Sempronia jusqu'à la tentative de parricide dont il s'était rendu coupable au forum.

Prosper fut atterré.

— Es-tu vengé maintenant?

Le jeune homme se jeta dans les bras du centurion.

— Pardonne-moi, lui dit-il ; j'ai été cruel envers toi.

Rutuba lui serra la main.

— Sonde ton cœur, poursuivit l'orfévre, et vois s'il y reste encore de l'amour pour Sempronia, pour cette femme exécrable qui nous a tous perdus.

Le centurion mit la main sur sa poitrine et répondit :

— Il n'y a plus là que haine, remords et douleur.

— Tu te sens donc assez fort pour connaître le dernier mot du problème que tu as résolu ce matin auprès des septa?

— Oui.

— Ce mot, le voici : — Sergius est l'amant de Sempronia.

— Ils sont dignes l'un de l'autre, répliqua l'officier.

— Maintenant, quitte Rome et l'Italie, continua Prosper. Tous les satellites de Catilina, tous nos patriciens sont également tes ennemis.

— Quitter Rome ! s'écria le centurion, et y laisser vivre en paix Catilina ! Non, non ! Il n'y a plus place pour cet homme et pour moi sur la terre! Il faut que l'un de nous deux périsse ! Mes crimes seront expiés si je succombe dans la lutte; mais, si les dieux secondent mon courage. Daphné, Prosper, Gurgès, Rutuba, nous serons tous vengés !

— Par les Furies ! dit l'orfévre, venge-nous ! oui, vengeons-nous et mourons ensuite ! Centurion, tes paroles sont dignes d'un Romain.

— Un coup d'épée se fait jour dans toutes les poitrines, murmura l'officier.

— Me veux-tu pour second? demanda Prosper.

— Que Jupiter me garde de t'envier la part de sang qui te revient ! répondit Rutuba.

Pendant ce temps Cicéron avait procédé au tirage de la centurie prérogative. Le hasard avait désigné la centurie Véturia. Le consul exhorta les citoyens par une courte allocution à ne pas confier à des mains indignes les destinées de la patrie. On ouvrit les barrières des septa, et les Véturiens s'en approchèrent partagés en deux sections, l'une des vieillards et l'autre des jeunes gens.

Un fossé coupait dans sa longueur tout l'espace que renfermaient les septa. Des ponts en bois, jetés de distance en distance, permettaient aux citoyens de passer d'un bord à l'autre, en laissant tomber durant le trajet, dans un panier cylindrique, la tablette où leur suffrage était inscrit. Des scruta-

teurs (*custodes*), que les candidats choisissaient parmi leurs familiers les plus intimes, se tenaient debout auprès des corbeilles, et veillaient à ce qu'un même votant n'y déposât point deux bulletins à la fois. Les tablettes, marquées au nom des divers concurrens, étaient distribuées à la foule par de jeunes chevaliers, remplissant l'office de distributeurs. Ceux-ci employaient toutes les ressources de leur esprit, tous les moyens de persuasion imaginables pour gagner, aux abords des passerelles, des suffrages à leur commettant. Afin de délivrer les citoyens de leurs sollicitations, Marius avait réglé que les ponts des septa seraient construits de telle sorte que deux personnes ne pussent les traverser de front.

Un bruit effroyable de gens qui péroraient, s'interpellaient, se provoquaient d'un bout à l'autre des barrières, accompagna le vote de la centurie prérogative tant qu'il dura. Des orateurs à gage célébraient une dernière fois les vertus des candidats. Des agens de corruption bourdonnaient autour des Véturiens comme des abeilles autour d'une ruche, distribuant à profusion des sourires, des promesses et des poignées de main. Ils invitaient les citoyens à ne pas dédaigner les promesses de leur patron. Ils parlaient de sommes fabuleuses, destinées à payer le suffrage de la centurie prérogative, et nommaient à haute voix les séquestres chez lesquels on les avait consignées. Le tumulte n'était pas moins grand dans l'enceinte des septa. Les censeurs repoussaient à chaque instant des électeurs comme indignes. Les scribes lisaient à l'appui de ces exclusions les notes du dernier recensement, et le peuple s'amusait à les commenter. Dès qu'un citoyen arrivait à l'entrée d'une passerelle, il était saisi par trois distributeurs qui se l'arrachaient. Des hérauts invitaient les impatiens à garder leur place, les indécis à se hâter. Des rixes continuelles troublaient les calculs des scrutateurs, qui procédaient au dépouillement des votes. Ils s'accusaient sans ménagement d'infidélité, de mensonge, et les rogateurs ne réussissaient pas toujours à les apaiser. En proie aux émotions d'une attente cruelle, agités tour à tour par l'espérance et la crainte, Silanus, Muréna et Sergius suivaient des yeux tous les mouvemens des employés, qui pointaient chaque vote sur un tableau. Enfin, le rogateur de la centurie Véturia s'approcha de Cicéron et lui rendit compte des résultats du scrutin. Le peuple entier fit silence, et un crieur annonça que la centurie prérogative proposait D. Junius Silanus.

Ces paroles furent accueillies avec enthousiasme par les amis de Silanus. Il descendit lui-même au milieu d'eux, et le premier personnage qu'il rencontra en quittant sa tribune fut César, dont il reçut les félicitations. Ils allèrent ensemble remercier les Véturiens. L'épreuve dont Silanus était sorti victorieux passait pour décisive, l'assentiment de la centurie prérogative étant regardé par les Romains comme un signe de la volonté des dieux.

Sur un ordre du président des comices, toutes les centuries de la première classe franchirent la voie Flaminienne et vinrent s'aligner près des septa.

Un frémissement sourd parcourut alors les rangs des conjurés, auxquels Céthégus, Autrone, Sapala et Carvilius commandaient. Flamma d'Arrétium et Furius ordonnèrent à leurs cohortes d'Etrusques et de vétérans de se préparer à une attaque. Le moment était venu où Sergius devait ceindre sa toge et faire égorger à ce signal ses deux compétiteurs et Cicéron. Mais le conspirateur ne remua point, soit qu'il craignît d'irriter le peuple en livrant l'élite de la jeunesse romaine au glaive de ses satellites, soit qu'il se crût trop faible pour tenter la fortune d'un combat. Les cinq classes et les dix-huit colléges de chevaliers, ceux-ci divisés par sections de six centuries, émirent alternativement leur vote sans opposition. Vers la cinquième heure du jour (onze heures du matin), le consul président des comices fit la proclamation suivante, qu'un crieur répéta :

« Les centuries des vieillards et celles des jeunes gens décernent le consulat à Décimus Junius Silanus. »

A ces mots, un tonnerre d'applaudissemens éclata sur la colline des Jardins, se répandit dans la plaine, résonna longtemps sous les portiques des temples et dans les cavernes des amphithéâtres ; puis alla se perdre sur les pentes du Janicule, parsemées d'arbres et de villas.

Le soleil était arrivé au plus haut point de sa course. La chaleur devenait insupportable au milieu du champ de Mars. Les centuries s'étaient dispersées et la plupart des citoyens se reposaient sous les ombrages de la villa Publica. Les tentes des candidats avaient été de nouveau envahies par la plèbe. Celle de Silanus retentissait d'acclamations. Des chanteurs célébraient son triomphe; des poètes, que la Grèce ou l'Asie-Mineure avait vus naître, récitaient des vers en son honneur. Mais tables, lits de pourpre, amphores, comestibles, tout avait disparu. L'heureux élu ne régalait plus personne. Ses esclaves, armés de bâtons, maintenaient à une distance respectueuse les honnêtes campagnards du Latium et de la Sabine qu'il appelait une heure auparavant ses plus chers amis. On s'enivrait au contraire dans les tentes de Sergius et de Muréna. Le vin y coulait à flots ; on y distribuait sans cesse des jambons et des saucisses. Les orateurs des deux concurrens redoublaient d'éloquence, et, dans les transports de leur zèle, suppléaient par le geste à la voix qui leur manquait. Les rogateurs et les diviseurs du peuple ne parvinrent qu'après de longs efforts à réorganiser les centuries.

Les fanfares de la trompette annoncèrent qu'on allait procéder à l'élection du collègue de Silanus.

Les Véturiens marchaient de nouveau vers les septa. Lucullus et Curion vinrent à leur rencontre.

Ces deux hommes appartenaient également à la faction patricienne; mais ils se haïssaient parce que la Macédoine ayant été comprise dans le gouvernement de Lucullus, quand ce dernier quitta Rome pour aller combattre Mithridate, Curion avait été contraint d'abandonner cette riche province, qu'il achevait de subjuguer. Ils se faisaient depuis le retour de Lucullus une guerre ouverte au sénat, au forum et dans les assemblées du champ de Mars. L'un avait eu pour lieutenant Sergius, l'autre Muréna. Les comices de cette année leur offraient donc une occasion favorable de se mesurer en patronant leurs anciens compagnons d'armes, et ils n'avaient pas manqué de la saisir.

— Véturiens, dit effrontément Curion, je vous promets cinq cent mille sesterces (102,291 fr. 65 c.) à partager entre vous, si vous proposez Catilina.

— Je vous en donnerai un million si vous proposez Muréna, répondit Lucullus.

— Nous irons jusqu'à quinze cent mille sesterces, reprit Curion.

— Et nous jusqu'à deux millions.

— A deux millions cinq cent mille sesterces l'élection de Sergius ! s'écria Curion.

— A trois millions l'élection de Muréna ! riposta Lucullus.

On ne sait où se fût arrêtée cette enchère scandaleuse, si un homme de stature colossale ne l'eût interrompue en s'élançant au milieu des Véturiens.

Cet homme n'était autre que Carvilius. Le roi des halles appartenait à la centurie Véturia.

— Enfans, dit-il, que nous importent deux ou trois deniers, plus ou moins, qui suffiront à peine à préserver durant un jour nos familles des horreurs de la faim ? Ce qu'il nous faut, c'est la loi agraire de Rullus (1), qui nous procure un abri pour reposer nos têtes, et des terres pour utiliser nos bras.

— Oui, oui ! répondirent tumultueusement les Véturiens. Nous voulons la loi agraire de Rullus.

---

(1) Le tribun Servilius Rullus avait proposé de liquider toute l'immense fortune territoriale que possédait la république, et d'en employer le prix à acquérir, pour les distribuer aux indigens, des terres labourables en Italie. Dix commissaires, investis d'un pouvoir absolu, devaient présider à cette opération. La rogation *Servilia* fut combattue par Cicéron comme dangereuse et impossible à exécuter. On ne l'affi a pas même au forum.

Servilius Rullus avait été excité par César à présenter ce projet de loi. Le mauvais accueil qu'il reçut irrita vivement la plèbe contre les patriciens, et surtout contre les fermiers, détenteurs des domaines de l'Etat.

— Qui est-ce qui renouvellera la loi de Rullus? demanda le roi des halles.

— Catilina, repartit Curion, et l'on vous distribuera de plus trois millions de sesterces, dont je garantis le paiement.

— Vive Catilina, consul! s'écrièrent les Véturiens.

Et ils coururent vers les septa.

Les rogateurs, après avoir dépouillé le scrutin de la centurie, déclarèrent que la grande majorité des suffrages appartenait à Sergius.

En vertu d'un droit acquis depuis longtemps aux présidens des comices, mais dont ils usaient rarement, Cicéron fit suspendre l'élection, manda les Véturiens à son tribunal, et leur tint le discours suivant :

— Hé quoi! Romains, avez-vous donc tellement oublié les dangers de la république, que vous ne craigniez pas d'investir de l'autorité consulaire celui-là même dont les complots menacent depuis trois ans l'existence de cet empire; l'infatigable artisan d'iniquités, qui a voué nos poitrines au glaive et nos maisons à l'incendie? Simple citoyen, il brave la puissance du sénat; vos magistrats qu'il provoque osent à peine affronter ses fureurs : qui donc pourra le combattre, le vaincre, le punir, quand vous l'aurez revêtu de la pourpre du consulat? Ses partisans vous ont promis de renouveler la loi agraire de Rullus; mais pensez-vous que cette rogation monstrueuse obtienne jamais l'approbation du peuple, la sanction du sénat, à moins que les dieux n'éteignent complétement dans nos cœurs le saint amour de la liberté? Non, l'Etat ne sera pas mis à la discrétion de quelques ambitieux; ils ne dilapideront pas la fortune publique; ils ne se partageront pas les biens que nos ancêtres ont payés de leur sang. Curion veut acheter vos consciences trois millions de sesterces? O honte du nom romain! O mœurs infâmes du siècle où nous vivons! Les centuries se vendent à l'encan à la face du soleil, au milieu du champ de Mars! Et les mercenaires qu'on achète ainsi ne craignent pas que Jupiter dissipe d'un coup de sa foudre ces comices impies! Et ils ne rougissent pas de porter le nom de Véturie, cette noble matrone, qui sacrifia Coriolan, son fils, aux Intérêts de ses concitoyens! Retournez aux Septa, Véturiens, et puisque le sort vous a donné le suffrage prérogatif, faites un choix qui soit d'un heureux augure pour le salut de la patrie!

— Quelle audace est la tienne, plébéien d'Arpinum! s'écria Sergius outré de colère. Es-tu le premier magistrat d'un peuple libre, ou le roi de quelque nation barbare que nos soldats n'aient pas encore subjuguée?

— J'en appelle des centuries qui s'égarent aux centuries mieux informées, répondit le consul.

— Par le Styx! tu n'essaieras pas impunément sur moi la tyrannie!

En disant ces mots, Catilina cherchait des yeux ses conjurés épars sur la colline.

— Licteurs, ajouta Cicéron, surveillez les mouvemens de ce factieux.

Sergius s'était levé. Fort de l'inviolabilité que lui assurait son titre de candidat, il s'inquiétait peu de l'attitude menaçante des officiers du consul. Autrone, Sapala et ses autres partisans se préparaient à une attaque. Les troupes d'Atticus et de Clodius se mettaient en mesure de soutenir leur choc. L'assemblée du champ de Mars regardait avec effroi l'orage de la sédition approcher, pendant qu'une foule d'hommes quittaient les rangs des tribus et couraient se joindre, soit aux défenseurs de Cicéron, soit aux satellites de Sergius. Tous les cœurs battaient; des milliers de mains serraient des glaives. Un geste de Catilina... et ces innombrables Romains, qu'avait réunis une solennité toute pacifique, allaient se ruer les uns sur les autres et s'entr'égorger.

Le conspirateur avait saisi les deux pans de sa toge et les agitait convulsivement. Il ne pouvait se décider ni à donner le signal du combat en les nouant autour de sa ceinture, car ses amis devaient être nécessairement accablés par le nombre, ni à subir honteusement le joug de son ennemi personnel. Enfin, la prudence l'emporta une dernière fois sur le ressentiment dans cette âme qui soumettait tout au calcul, même les transports de son orgueil blessé, même ses désirs de vengeance les plus impérieux. Il renonça à courir les risques d'une lutte inégale; il craignit de sacrifier les préparatifs si longtemps, si laborieusement organisés de sa conjuration. Il se rassit, dévorant sa rage, appelant de tous ses vœux la nuit fatale où il pourrait demander compte aux oligarques des dégoûts et des injures dont ils l'abreuvaient.

Fatigué du poids de sa cuirasse, exposé sans abri aux rayons du soleil, Cicéron éprouvait une soif intolérable. Un appariteur lui apporta un verre d'eau. Le consul aperçut alors à quelque distance Aurélius Cotta, qu'on regardait à Rome, non-seulement comme un censeur impitoyable, mais aussi comme un ivrogne consommé. Le consul, que son humeur plaisante abandonnait rarement, même au milieu des circonstances les plus graves, dit à ses familiers en portant son calice à ses lèvres :

— Entourez-moi, chers amis, et dérobez-moi aux regards du bonhomme Aurélius; car s'il me voyait boire de l'eau, il serait capable de me chasser du sénat.

Ce bon mot fit le tour du champ de Mars et charma pendant huit jours le désœuvrement des Romains.

Le scrutin des centuries ne causa plus à Sergius qu'angoisses et cruelles déceptions. La prérogative, docile aux conseils de Cicéron, réforma son vote et proposa Muréna. Toutes les classes ratifièrent la décision des Véturiens. Le lieutenant de Lucullus avait obtenu quatre-vingt-seize suffrages et demi, et son compétiteur ne se désistait pas. Il espérait n'avoir plus contre lui aucun vote défavorable, et en venir, après une élection douteuse, à vider par la voie du sort son différend avec Muréna. Enfin, une section de jeunes gens constitua en faveur de ce dernier le quatre-vingt-dix-septième suffrage, qui complétait la majorité encore incertaine du peuple romain. Sergius, accoudé sur les bras de sa chaise d'ivoire, les poings fermés et la tête penchée sur la poitrine, regardait l'avenir passer devant lui en tableaux saisissans : c'étaient ses conjurés vaincus, proscrits, égorgés; ses biens vendus à l'encan, la jeune Orestille et sa mère devenues un objet de mépris et d'exécration. Une voix bien connue, qui réveillait tous ses instincts sanguinaires, vint tout à coup donner à ses rêves l'autorité d'une sinistre divination. Après avoir appelé sur les nouveaux consuls la protection des dieux, Cicéron était descendu de son tribunal, et, s'arrêtant devant Sergius,

— Catilina, lui dit-il, grâce à ma vigilance, la république n'aura plus désormais à combattre, au lieu d'un consul, qu'un chef de brigands exilé.

Le conspirateur, sans répondre, quitta sa tribune, au pied de laquelle Sapala, Cavilius et leurs farouches compagnons l'attendaient. Ils environnèrent leur maître, se formèrent en triangle, et se retirèrent sans être inquiétés.

La populace, qui se plaît à maudire toutes les infortunes, resta muette cette fois devant le candidat redoutable que la fortune du champ de Mars avait trahi.

IV.

UN CABARET AUX ESQUILIES.

Après les comices consulaires, l'orage de passions furieuses, qui soufflait depuis quelque temps sur la ville, se dissipa comme par enchantement. Les étrangers regagnèrent en foule les colonies et les municipes d'où on les avait mandés. Le flot populaire, soulevé par Sergius et par Muréna, se perdit dans Subure et dans les tavernes du mont Aventin. Plus de rassemblemens dans les rues, plus de corps de garde autour de la maison de Catilina. Le peuple avait manifesté son bon plaisir. Oligarques et conjurés avaient licencié leurs troupes. Ils semblaient n'avoir plus rien à se disputer.

Quelques heures avaient suffi pour ramener dans Rome un calme trompeur. Des prolétaires calculaient avant de s'endormir combien de temps leur famille pourrait vivre avec l'argent qu'ils avaient perçu chez les séquestres. D'autres

échangeaient le prix de leur vote contre des amphores de vin et des tranches de porc à l'ail, mets fort estimé des Romains. Des ivrognes trébuchaient dans les rues. Parfois le cortége d'un patricien troublait pour un instant le silence de la nuit ; les torches que portaient ses esclaves flamboyaient au milieu d'un carrefour ; puis l'escorte tournait l'angle d'une basilique, d'un temple, et tout rentrait dans l'obscurité.

On veillait néanmoins dans les maisons de Silanus et de Muréna. Des lampes en éclairaient les vestibules ; les portes, ouvertes à double battant, laissaient apercevoir sous les péristyles intérieurs les images des ancêtres des deux futurs consuls, couronnées de lauriers. Les licteurs des principaux magistrats de la république, les esclaves des sénateurs, ceux qui portaient des flambeaux devant eux, les gladiateurs dont ils se faisaient suivre, encombraient les portiques des demeures consulaires. Cicéron et Marc-Antoine, qui allaient redevenir dans deux mois simples citoyens, n'avaient pas été les derniers à venir saluer leurs successeurs.

Rutuba n'était pas retourné à Tibur. Assis auprès de Daphné, dans la salle commune de l'habitation paternelle, il cherchait à distraire sa douleur par une lecture utile et intéressante. Il parcourait les Commentaires de Sylla, livre à jamais regrettable, que le temps a détruit. Daphné et le centurion évitaient de se parler, et pourtant ils comprenaient l'un et l'autre que sous leurs fronts, calmes en apparence, ils cachaient les mêmes pensées : remords déchirans, souvenirs d'amour à jamais cruels, crimes secrets dont ils voulaient s'épargner mutuellement la confiance. Vers la cinquième heure (onze heures du soir), l'unique esclave de Gurgès vint annoncer au centurion qu'un inconnu demandait à lui parler. Rutuba sortit, et trouva en effet, debout et immobile sous la galerie couverte qui, de l'atrium, conduisait à l'appartement du désignateur, un homme enveloppé d'un cabau.

— Centurion, lui dit cet homme à voix basse, une personne à laquelle vous portez un vif intérêt désire vous parler. Elle vous attend près d'ici, sous les arcades du marché Esquilin.

— Quelle est cette personne? demanda l'officier.

— Suivez-moi, et dans un instant vous le saurez.

Rutuba rentra dans le salon où il avait laissé sa sœur, roula son volume et l'enferma dans un étui de papyrus. Puis, ayant pris congé de la jeune fille, il monta à sa chambre, agité par je ne sais quel vague sentiment de crainte, auquel se mêlait un désir effréné de vengeance et de meurtre. Il décrocha son épée, en examina avec soin le tranchant et la pointe et la suspendit à son côté. Il jeta ensuite sur son épaule gauche un épais manteau de laine, dont il enroula les plis autour de son bras, afin de s'en servir comme d'un bouclier en cas d'attaque. Ces précautions prises, l'intrépide centurion descendit vers le messager qu'on lui avait dépêché.

— Je suis prêt, lui dit-il.

Ils descendirent ensemble l'escalier tortueux de l'habitation des Libitinaires, traversèrent la cour, et quand ils se trouvèrent dans la rue aux Parfums,

— Tu vas marcher devant moi, reprit l'officier en saisissant le bras de son guide, et suivre le milieu de la rue sans regarder ni à droite ni à gauche. Au premier mouvement suspect que tu tentes de faire, je te passe mon épée au travers du corps.

— Par le rasoir d'Accius Navius! mon cher Rutuba, répondit l'inconnu, vous êtes d'une brusquerie insupportable. Vous m'avez désarticulé le coude. La main me tremblera demain et gare au menton de mes cliens!

Le messager rejeta son capuchon en arrière, et montra au fils de Gurgès la face rieuse et avinée de Cruscellus.

— Ah! c'est toi, vieux tondeur, dit le centurion. Qui t'envoie au temple de Libitine à pareille heure?

— Vous allez l'apprendre.

Le tondeur toucha du bout de l'index la poignée du glaive de Rutuba.

— Vous êtes homme de précaution, mon brave, poursuivit-il. Vous craignez les ténèbres, et vous avez raison. Rien n'est traître comme la nuit... si ce n'est les femmes, ajouta sentencieusement Cruscellus.

— Auriez-vous quelque raison de vous plaindre d'elles? répliqua le centurion.

— Moi! oh non. Je suis trop vieux pour qu'elles me veuillent du mal. Mais vous, bel officier!... Parlons un peu de vous. Méfiez-vous, Rutuba, méfiez-vous.

— De qui faut-il que je me méfie?

— Un peu de tout le monde, et beaucoup...

Cruscellus regarda autour de lui et poursuivit à voix basse :

— Et beaucoup de la noble matrone qui m'a envoyé ce soir auprès de vous.

— Crois-tu qu'elle me tende un piége?

— Je crois que vous avez ce soir plus de chances de recevoir un coup d'épée qu'un million de sesterces. Sempronia, voyez-vous, cher ami, est sans contredit la fleur de l'aristocratie romaine; mais cette fleur a des épines, auxquelles il faut rendre garde de se piquer.

— Et .. ces épines... sont représentées peut-être ce soir par cinq ou six bonnes lames de gladiateurs?

— Jeune homme, répondit Cruscellus, je vous dois cet hommage : vous avez dit une grande vérité.

Rutuba tira son glaive et le plaça tout nu sous son bras.

— Conduis-moi, conduis-moi, tondeur! dit-il. Combien sont-ils de coquins?

— Six au moins, et j'ai reconnu Eudamus parmi eux.

— Tant mieux. Marchons vite. Je vais te montrer de quelle façon un soldat de l'armée d'Asie se débarrasse d'un homme quand il veut sérieusement s'en occuper.

— Je sais déjà comme il frappe un consul, fit le tondeur.

Rutuba tressaillit.

— Où allez-vous, malheureux! ajouta Cruscellus. Ignorez-vous que le sénat a promis cinq talens à quiconque découvrirait vos traces; que vos complices vous ont environné d'embûches; que deux factions puissantes, également inexorables dans leur politique, vous recherchent, l'une pour vous arracher des aveux qui puissent livrer au bourreau quelques têtes, l'autre pour vous imposer silence, ce silence du tombeau, que nulle voix humaine n'a encore troublé? N'avez-vous pas compris que vous êtes la dupe d'une femme exercée depuis longtemps à l'art de séduire, et qui perd sans pitié, sans vergogne, ceux que ses attraits ont captivés? Et vous habitez Rome! et vous vivez paisiblement dans votre famille, bravant le quésiteur du parricide, ses assesseurs et ses triumvirs! J'ai servi ce soir d'émissaire à Sempronia, non pour vous amener au rendez-vous qu'elle sollicite, mais pour vous donner un avis utile. Partez, quittez la ville à l'instant...

— Tondeur, interrompit le centurion, allons voir d'abord comment les gladiateurs de ma bien-aimée Sempronia manient une épée.

Et sans attendre de réponse, il s'élança vers le marché Esquilin.

Une femme voilée sortit de l'édifice et vint à la rencontre de Rutuba. Elle découvrit sa figure en saluant l'officier, et celui-ci reconnut Sempronia, la belle épouse de Junius Brutus Pénus.

Le tondeur resta en arrière et observa ce qui allait se passer.

— Que je suis heureuse de vous revoir! dit affectueusement la matrone en s'appuyant sur le bras de son amant. Pourquoi donc avez-vous quitté ma villa de Tibur? J'y suis rentrée vers midi, et j'ai été bien affligée de votre absence. Je vous ai longtemps attendu. Ne pouvant plus enfin résister à mon impatience, j'ai repris le chemin de Rome vers la onzième heure du jour (cinq heures du soir).

— Vraiment, noble matrone, répondit l'officier, je vous suis reconnaissant de la place que vous m'avez donnée dans votre affection.

— Je craignais qu'il ne vous fût arrivé malheur.

— Bannissez toute inquiétude à ce sujet. Un homme prudent et brave en vaut deux, quand il est bien avec lui.

Puis, s'apercevant que la matrone cherchait à l'entraîner

vers les profondeurs ténébreuses du marché, Rutuba poursuivit :

— Si cela vous était indifférent, j'aimerais mieux rester dans la rue que d'entrer sous ces arcades. On a plus d'air ici, et l'on voit mieux autour de soi.

— Comme il vous plaira, repartit la matrone. Qu'avez-vous fait aujourd'hui ? Quelles affaires importantes vous ont rappelé de Tibur ?

— Je m'expliquerai dans un instant à ce sujet, noble Sempronia. Dites-moi, continua le centurion, êtes-vous venue seule du forum aux Esquilies ?

— Non. Les rues ne sont pas sûres. J'ai amené cinq ou six de mes gladiateurs, qui veillent sur nous à quelques pas d'ici.

— Vous pensez à tout, répliqua l'officier. Moi, qui n'ai pas de gladiateurs à mes ordres, je n'ai pris d'autre compagnon que mon glaive : une magnifique lame d'acier *margyen*, je vous assure, qui percerait une cuirasse aussi facilement qu'une feuille de pergamin.

Rutuba agitait en même temps, à la clarté des étoiles, son épée d'Hyrcanie, faite de ce métal brillant dont les Romains apprirent à connaître la trempe supérieure durant l'expédition de Crassus en Mésopotamie.

— Centurion, dit la matrone, vous comptez trop sur votre courage. Croyez-moi, il est des périls qu'un homme raisonnable ne doit pas affronter. Voyez cette rue déserte, qui s'étend devant nous. J'ai fait explorer par mes gens toutes les allées qui la bordent, parce que de là peut partir le trait d'un archer, le cordon d'un laquéateur, une attaque enfin contre laquelle votre courage ne vous défendrait pas. Cher ami, vos jours me sont chers : conservez-les pour moi.

— Et maintenant, dit Rutuba, où allons-nous ?

— Descendons vers les Carènes.

— J'aimerais mieux causer en remontant vers le temple d'Esculape, sauf meilleur avis.

— Pourquoi ? demanda la matrone.

— J'aime les promenades où l'on erre à l'aventure, où l'on va tantôt à droite, tantôt à gauche, où l'on descend, où l'on monte sans savoir pourquoi.

Sempronia, en femme expérimentée, avait compris dès l'abord que les dispositions de Rutuba à son égard avaient changé depuis leur séparation. Elle n'en doutait plus à cette heure. Mais elle voulait connaître, avant d'entamer une explication avec le fils de Gurgès, le motif de son ressentiment. Affectant donc une confiance qui était loin de sa pensée,

— Je vous suivrai partout où vous irez, centurion, répondit-elle.

Ils marchèrent en effet quelque temps à travers les étroites ruelles du quartier Esquilin, et atteignirent le *vicus Palloris*, triste chemin que les morts suivaient pour arriver au champ des sépultures. Rutuba s'arrêta bientôt devant une taverne d'assez pauvre apparence. Une lumière jaune et tremblante vacillait sur le parchemin huilé qui servait de vitres à ce bouge. Aucun bruit ne se faisait entendre à l'intérieur.

— Entrons ici, dit le centurion. Nous pourrons causer plus à l'aise que dehors. L'hôtellerie ne me semble pas des plus élégantes ; mais il en est peu d'ouvertes : nous n'avons pas la liberté du choix.

— Entrons, répéta la matrone.

Rutuba ouvrit la porte. Une bouffée de vapeurs nauséabondes s'échappa du cabaret, au fond duquel une lampe fumait sur un tonneau. Le sol boueux était jonché d'ignobles débris. L'eau suintait partout à travers les murailles, et perlait sur la crasse qui les recouvrait à hauteur d'appui. En toute autre circonstance, l'orgueilleuse épouse de Brutus Pénus eût éprouvé, à l'aspect de ce taudis, un dégoût invincible. Son visage pourtant ne trahit aucune émotion. Elle s'assit sur une escabelle branlante qu'avait creusée, en plusieurs endroits, le frottement des plus sales tuniques des Esquilies. Elle appuya ses mains à une table raboteuse, noire de graisse, encore humectée de vin. Le centurion se plaça vis-à-vis d'elle, à l'extrémité d'un banc. Ce groupe de deux personnes, l'une jeune et robuste, au regard fier, à la tournure martiale, l'autre d'une beauté incomparable, drapée de sa mantille (*peplum*) comme une statue de Polymnie, se dessinait à ravir sur le mur bistré qui lui servait de fond.

L'officier ne quittait pas la porte du regard. Son épée reposait sur ses genoux.

— Sempronia, dit-il en souriant à la matrone, vous qui aimez sincèrement le peuple, vous n'avez jamais visité peut-être les singulières basiliques dans lesquelles il traite de ses affaires et prend ses plaisirs.

— Je n'ai jamais vu de bouge aussi hideux que celui-ci, répondit la matrone, et si l'on jugeait le peuple d'après les lieux qu'il fréquente, on ne pourrait guère s'empêcher de le haïr.

— Vos aïeux Tibérius et Caïus Gracchus ne pensaient pas ainsi, noble Sempronia, quand ils habitaient la voie Suburane, au milieu de la plèbe qu'ils soulevaient ou calmaient à leur gré. C'est dans la fange des tavernes que la plupart de nos familles sénatoriales ont ramassé leurs titres de noblesse. Cette fange immonde, nos ambitieux la retournent de leurs mains parfumées, et ils y trouvent souvent l'édilité, la préture, le commandement des grandes armées, et l'or avec lequel ils font bâtir leurs maisons du Palatin ou dessiner les jardins de leurs villas. Le cabaret est donc un endroit passablement honnête et qu'il ne faut pas trop calomnier. Holà ! cabaretier, deux coupes et un cruchon de vin.

— Qu'a de commun la mémoire des Gracques avec cette infâme taverne ? repartit Sempronia.

L'hôte avait placé sur la table les coupes et le cruchon que Rutuba lui avait demandés. C'étaient des imitations grossières de la vaisselle de Samos, comme en fabriquaient les innombrables potiers des Esquilies. Les coupes ne semblaient pas même irréprochables sous le rapport de la propreté, et quelles pouvaient être les lèvres qui en avaient touché les bords !

— Buvons avant tout, dit Rutuba.

Il emplit les calices, vida le sien et invita la matrone à l'imiter.

Sempronia effleura la coupe du bout des lèvres et la repoussa.

— Quelle affreuse liqueur ! murmura-t-elle.

— Ah ! reprit l'officier, le vin des cabarets n'a point le parfum de celui de vos celliers ; mais s'il est rude, il n'enivre guère. Le vôtre, au contraire, Sempronia, flatte le goût, mais il est malfaisant.

— Sortons d'ici, interrompit la matrone. Je ne puis respirer plus longtemps l'air empoisonné de ce taudis.

— Eh ! qui vous a forcée d'y venir ? répliqua le centurion. Les bouges que nous fréquentons sont infects, j'en conviens. Les murs en sont tachés, le sol en est humide ; on s'y assied sur des bancs boiteux, on y boit dans des tasses ébréchées : je le sais. Cependant, vous ne voyez guère les habitués de ces antres immondes franchir le seuil de vos demeures, traîner leurs sandales de bois sur les riches mosaïques de vos salons, ou bien étaler leurs guenilles sur la pourpre de vos divans. Pourquoi n'imitez-vous point leur discrétion, nobles descendans des Scipions et des Sempronius ? Pourquoi ne respectez-vous pas les mystères de notre indigence ? Pourquoi souillez-vous vos toges peintes du vin de nos cabarets ? Puisque nous redoutons votre luxe, votre insolence, dédaignez aussi notre misère et n'affrontez pas notre brutalité.

La matrone eût voulu fuir ; mais une passion plus forte que ses susceptibilités de petite maîtresse, plus impérieuse que son orgueil blessé, l'enchaînait sur son escabelle comme un malfaiteur qu'on a lié au pilori.

— Je ne vous rendrai pas insulte pour insulte, Rutuba, dit-elle. L'injure de votre part me navre le cœur et ne m'irrite pas. M'en voudriez-vous, par hasard, de ce que je vous ai suivi dans ce cabaret malgré mes répugnances ? N'est-ce pas vous qui m'y avez entraînée ?

— C'est moi, sans aucun doute, repartit le centurion, dont les paroles devenaient de plus en plus amères, de plus en plus saccadées. Aussi les reproches que j'adresse à l'aristocratie ne vous concernent-ils pas. Vous n'avez jamais

été, vous, ni l'alliée ni la complice de ces artisans infâmes d'iniquités, qui s'égarent parfois au milieu des prolétaires pour déshonorer leurs filles et faire des assassins de leurs fils!

Sempronia pâlit. Tout son sang lui reflua vers le cœur. Elle resta un instant sans voix, les yeux fixés sur son amant.

— Qu'avez-vous? reprit l'officier.

— Je le vois maintenant, s'écria la matrone avec désespoir, le malheur que je redoutais le plus au monde m'a frappée. Tu es allé au champ de Mars aujourd'hui, centurion?

— Eh bien?

— Tu as vu les prétendans au consulat?

— Et puis?

— Et parmi eux, continua la matrone, parmi eux... tu as reconnu.....

— Qui donc?

—Lélius...

— Lélius! Mais il me semble qu'un scribe ne se mêle guère de briguer le consulat.

— Ne me cache rien, poursuivit Sempronia d'une voix suppliante. Je souffre, Rutuba; oh! je souffre tous les supplices de l'enfer.

— Parce que j'ai assisté à la célébration des comices?

— Si tu connais le nom véritable de Lélius, dis-le moi, et je te demanderai grâce, prosternée devant toi à deux genoux.

— La personne chez qui je vous ai rencontrée ne s'appelle pas Lélius? dit le centurion.

— Non.

— Et comment donc la nommez-vous?

La matrone se couvrit la figure de ses mains; des larmes glissaient à travers ses doigts, et sa poitrine haletait de sanglots.

— Ce nom est donc bien honteux, malheureuse, que tu n'oses le prononcer? dit Rutuba. Tes lèvres cependant sont assez impures pour que rien désormais ne puisse les souiller.

— Catilina m'a trompée, m'a perdue, répondit Sempronia accablée par le remords et la douleur.

— En effet, répliqua le fils de Gurgès en rabattant sur la table les mains de la matrone, il t'a trompée; car, lorsque tu me parlais du faux Lélius comme du vengeur de tes nobles ancêtres, comme d'un champion de la liberté, tu ne savais pas qu'il eût été le satellite de Sylla, le meurtrier de Gratidianus, le spoliateur des provinces africaines, le séducteur des prêtresses de Vesta! Tu ignorais que Rome entière ne voit pas un tribun dans ce monstre, mais un chef de brigands; que sa maison n'est pas même un cabaret de prolétaires; qu'elle n'est, malgré ses colonnes de marbre, ses tableaux, ses mosaïques et ses orgies, qu'un repaire de banqueroutiers et de bandits...

— Hélas! je le savais.

— Dis-moi... comment on doit traiter la femme qui a mis ses sentimens aux gages d'un Catilina?

— Grâce! grâce! murmurait Sempronia le visage inondé de larmes et les bras tendus vers le centurion.

— Que les dieux te rendent au centuple les malédictions que tu as attirées sur ma famille! répliqua le fils de Gurgès.

Et il se levait pour sortir quand la matrone, s'élançant de son escabelle et se plaçant sur son chemin,

— Tu ne me quitteras pas ainsi, s'écria-t-elle; je t'aime et je ne puis vivre sans toi!

— Aurais-tu vraiment partagé l'amour que tu m'avais inspiré?

— Tu en doutes?

— Oh! tant mieux, dit Rutuba. Alors je suis vengé.

— J'ai été coupable, poursuivit Sempronia, mais l'amour que je te porte, cette affection dévouée, courageuse, m'a purifiée. Pardonne-moi.

— Peux-tu réparer les maux que tu nous a causés? Peux-tu rendre la paix, le bonheur à une pauvre fille que Sergius a trompée?

La matrone recula et se baissa comme une hyène qui va s'élancer sur le chasseur qui l'a blessée.

— Quelle est cette femme? s'écria-t-elle.

— C'est Daphné, c'est ma sœur. Ah! cette révélation inattendue t'irrite....

— Viens, viens, interrompit la courtisane, nous demanderons compte ensemble à Sergius de ses crimes; puis nous quitterons Rome pour toujours; Rome, cette ville de sang, de corruption et d'embûches, où il n'y a plus place pour deux cœurs qui veulent goûter en paix le bonheur de s'aimer.

— Hé quoi! vous abandonneriez pour moi votre palais du forum, votre villa de Tibur, votre maison du bois sacré d'Egérie?

— Honneurs, plaisirs, fortune, il n'est rien que je ne puisse te sacrifier.

Sempronia voulut s'appuyer au bras du centurion; celui-ci la repoussa et la laissa tomber à genoux sur le sol boueux du cabaret.

— Sois généreux, sois clément, lui disait-elle, humblement prosternée devant lui. Ne me laisse pas ici sans consolation. Si tu m'abandonnes, la douleur me tuera.

— Que m'importe! répondit l'officier.

— Est-il possible, Rutuba, qu'une seule journée m'ait ravi ton amour, que tu n'éprouves plus pour moi que de l'indifférence?

— Non, belle matrone, vous ne m'êtes pas indifférente. Il faut chercher beaucoup plus bas dans le cœur pour trouver le sentiment que vous m'inspirez.

— C'est de la haine?

— Encore plus bas.

— Du mépris?

— Encore un degré plus bas.

— Qu'est-ce donc?

— Du dégoût! répliqua le jeune homme.

Et il s'élança dans la rue.

V.

COMMENT UN CROQUE-MORTS, AUSSI BIEN QU'UN DIPLOMATE, PERD OU SAUVE QUELQUEFOIS LA PATRIE SANS S'EN DOUTER.

Caton d'Utique fut sans contredit le plus amusant de tous les originaux de son époque. Si les limites de ce roman me permettaient d'y insérer sa biographie, on verrait qu'il avait coutume de se permettre d'excellentes bouffonneries. Non qu'il fût d'humeur facétieuse, bien au contraire; mais sa vertu affectait des formes si rudes et si bizarres, la rigueur avec laquelle il observait les maximes de Zénon produisait parfois, au milieu d'un peuple corrompu, des contrastes si étranges, qu'on ne pouvait s'empêcher de rire tout en l'admirant.

Au temps du stoïcien, par exemple, les élégans de Rome se couvraient de tuniques traînantes et de toges d'une ampleur démesurée. Pour rappeler aux Romains l'âge d'or de Cincinnatus, Caton se rendait alors au sénat dans le simple appareil, ou à peu près, d'un héros qui sort du lit. Il voulait bien rougir de ce qui est blâmable en soi, disait-il, mais non de ce qui n'est honteux que dans l'opinion des hommes. Pour un personnage aussi grave, c'était raisonner et surtout se vêtir bien légèrement.

Les édiles avaient coutume de donner des jeux au peuple durant leur magistrature. Marcus Favonius, grand ami de Caton, et Curion le fils célébrèrent en même temps ceux de leur édilité. Curion fit les choses magnifiquement, gratifiant, suivant l'usage, ses histrions de couronnes d'or, et les spectateurs de riches présens. Mais Favonius ayant confié à Caton la surintendance de sa fête, le philosophe couronna ses acteurs d'olivier et distribua à la multitude une quantité prodigieuse de navets, de carottes et de jambons. Marcus Porcius présidait lui-même au tirage des lots, tandis que Favonius lui criait en riant de l'orchestre :

— A merveille! à ravir! N'épargnez rien; c'est moi qui paie.

Le peuple, dit Plutarque, abandonnait le théâtre de Curion

pour aller aux autres spectacles, où il s'amusait à voir Caton dirigeant des jeux.

Le stoïcien, au rapport du même auteur (1), avait marié sa fille Porcia à Calpurnius Bibulus. Hortensius, désirant s'allier à Caton, vint un jour le trouver et lui dit :

— Votre fille est une fort jolie femme.

— C'est vrai, répondit le philosophe.

— Et toute jeune encore.

— Vous êtes bien obligeant.

— Vous trouverez peut-être extraordinaire que je vous la demande en mariage?

— Mais... puisqu'elle est mariée.

— Pensez-vous que Bibulus soit un époux raisonnable? reprit Hortensius.

— Il ne m'a jamais donné lieu de supposer le contraire.

— Me cèderait-il bien Porcia pour un an?

— Hein?

— Je ne la garderais pas ; je la lui restituerais.

— Votre proposition est ridicule, repartit Caton.

— Eh bien ! j'en ai une autre à vous faire, poursuivit Hortensius.

— A la bonne heure ! Voyons : parlez.

— Si j'épousais votre femme? Elle est encore bien conservée.

— Vous voulez épouser ma femme ! Ah çà! vous êtes fou ! Mais j'aime beaucoup Marcia.

— Cela m'est bien égal.

— Epouser ma femme! quelle sotte fantaisie! Nous sommes pourtant de bien vieux amis, ajouta le philosophe.

— De bien vieux amis, en effet, répéta Hortensius en serrant la main de Caton.

— Cependant je refuse.

— Nous nous brouillerons.

— Je ne puis me résoudre à quitter Marcia.

— Voyons, soyez raisonnable ; foi de Romain ! je vous la rendrai.

— Hortensius, fit Caton, puisque vous vous êtes mis dans la tête de me disputer ma femme, afin de ne pas nous quereller, prenons un arbitre.

— Et qui donc?

— Mon beau-père.

— Philippe ?

— Oui.

— J'accepte, répondit l'orateur. Philippe est de mes familiers.

— Ils allèrent en effet trouver Philippe, qui approuva les prétentions d'Hortensius.

Marcia fut adjugée immédiatement à ce dernier.

Après la mort d'Hortensius, Caton reprit tranquillement sa femme.

Quel malheur qu'un pareil mari ait fini par le suicide ! Il méritait une fin plus gaie (2).

Mais quoique l'orgueil stoïque de Caton le rendit souvent facétieux, il n'en était pas moins un dangereux idéologue, que ses amis et ses ennemis politiques redoutaient également. Il ne savait point pactiser avec sa conscience. Il voulait le droit égal pour tous, et quand la faction patricienne, invoquant les nécessités du temps, s'avisait d'enfreindre les lois, tout partisan du sénat qu'il était, il tançait vertement les coupables suivant ce principe : — Qui aime bien, châtie bien. — C'était un homme d'Etat aussi maladroit que vertueux, qui attaquait partout l'iniquité sans regarder sur quel masque il frappait. Les choses allaient à merveille quand on avait son approbation. Il prenait sans sourciller l'initiative des attaques les plus dangereuses, des propositions les plus exorbitantes, et ce qu'il avait une fois avancé, il le soutenait bravement et jusqu'au bout. Mais pour peu qu'on s'avisât d'enfreindre en sa présence les principes de l'équité, on le voyait aussitôt, comme un sanglier qui se prépare à une lutte, aiguiser sa rude éloquence, et courir sus, tête baissée, aux délinquans. Il distribuait alors ses coups de boutoir sans acception de personnes.

Peut-être trouverions-nous dans les rangs de notre parlement quelque figure qui offrirait de singulières analogies avec celle de Caton.

Peu s'en fallut qu'à l'issue des comices consulaires le rigorisme du stoïcien ne fît perdre au conseil des Sept tous les avantages qu'il comptait retirer de sa victoire au champ de Mars.

A peine Sergius eut-il dépouillé le caractère d'inviolabilité qui s'attachait à la personne de tous les candidats aux charges publiques, qu'un jeune patricien, L. Emilius Paulus, l'accusa de violences aux termes de la loi Plautia. Le prévenu, suivant les règles de la jurisprudence romaine, devait fournir immédiatement caution, s'il n'aimait mieux se constituer prisonnier ; car l'accusation qu'on lui intentait était capitale (1). Sergius, à la grande surprise de ses adversaires, adopta ce dernier parti. Cicéron, Lépidus et Céler ayant refusé de le prendre en garde-libre dans leur maison, il se commit volontairement à la surveillance d'un certain Marcellus, ancien préteur, dans l'intimité duquel il avait longtemps vécu.

Tout allait bien jusque-là. Cicéron, vainqueur de Catilina pendant les comices, le livrait aux tribunaux : rien de plus logique. Les lois, dit-on, sont l'appui du faible ; il est plutôt vrai de dire qu'aux époques de guerre civile elles sont l'arme du plus fort. Tout à coup il vint à Sergius, du camp même de ses ennemis, un secours inespéré. Servius Sulpitius avait menacé de citer devant les tribunaux criminels celui de ses compétiteurs dont l'élection réussirait. Il s'en prit à Muréna, et, soutenu par Caton, il accusa le consul désigné de brigue aux termes des lois Calpurnia et Tullia.

Certes, lorsque Cicéron avait renouvelé et complété, quelques mois auparavant, la législation de Calpurnius; lorsqu'il y avait ajouté divers règlemens portant défense aux candidats de soudoyer des satellites et d'appeler des étrangers à Rome sous peine d'un exil de dix ans, il ne pensait guère que toutes ces prohibitions, dirigées contre Sergius, n'atteindraient que Muréna. Il s'imaginait encore moins que Marcus Caton les opposerait un jour à l'élu des patriciens, au seul homme dont le courage eût osé disputer à Catilina le terrain du champ de Mars. La conduite de Muréna n'avait pas été parfaitement régulière : il en convenait. Il avouait que le lieutenant de Lucullus avait acheté sa dignité nouvelle, moyennant finance : Rome entière était là pour l'attester. Mais n'était-il pas impolitique qu'au milieu des circonstances périlleuses où se trouvait la république, Caton vînt mettre ses défenseurs en justice, compliquer la situation par un procès, atténuer, en un mot, l'effet moral des poursuites qu'on dirigeait contre Sergius? Cicéron représenta au stoïcien qu'il n'avait contre Muréna aucun motif ni de jalousie ni de haine; qu'il se compromettait en adoptant les misérables petites rancunes de Sulpitius; il l'invita à réfléchir aux conséquences de sa démarche : rien n'y fit. L'honnête philosophe persista dans son projet. Muréna avait violé la loi ; Muréna devait être puni : tel fut son raisonnement. Il n'en voulut pas démordre. Crassus, Hortensius et le consul se chargèrent de défendre le prévenu, tandis que Sulpitius et Caton s'adjoignaient comme accusateurs Cnéius Posthumius et le jeune Servilius.

Cependant la jalousie, la haine, toutes les mauvaises passions qu'est susceptible de ressentir une femme haineuse et vindicative, qui se voit trahie d'une part, méprisée de l'au-

(1) Plutarque, vie de Caton d'Utique, XXIX.

(2) Plutarque avait emprunté cette anecdote sur Caton d'Utique à l'historien Thraséas Pétus, qui mourut sous le règne de Néron, et dont Tacite a fait un si bel éloge au seizième livre de ses Annales. Pétus lui-même disait la tenir de Munatius, ami intime de Caton. Si le respect qu'une nation professe à l'égard des femmes donne la juste mesure de sa moralité, que penser des Romains, qui avaient pour leurs mères de famille un si profond mépris?

(1) On appelait à Rome cause capitale, non-seulement celle qui pouvait amener une condamnation à mort, mais encore tout procès à la suite duquel l'eau et le feu étaient interdits au citoyen condamné. Cette peine équivalait à celle de l'exil.

tre, s'étaient allumées dans le cœur de Sempronia. Persuadée qu'un retour de Rutuba vers elle était chose impossible, elle ne songeait point à le fléchir. Son amour pour le centurion avait fait place à une soif effrénée de vengeance. Ce qui tenait son esprit en éveil depuis son entretien avec Rutuba aux Esquilies, c'était le souvenir de cette jeune fille que Sergius avait séduite. Elle se la figurait parfaitement ressemblante à son frère, et il lui semblait qu'une femme ayant le même type de figure que Rutuba, mais avec des couleurs plus délicates, des traits plus fins, des méplats moins accusés, ne pouvait être qu'admirablement belle. La matrone savait de plus que Daphné se trouvait dans cet âge où l'éclat de la jeunesse rehausse merveilleusement celui de la beauté. Parlant, elle se demandait si Catilina n'avait éprouvé pour la fille de Gurgès qu'un caprice passager, ou bien s'il l'aimait réellement. Délaissée par le centurion, Sempronia allait-elle perdre encore Sergius, la plus vraie de ses affections? Cette question intéressait non-seulement sa sensibilité, mais encore son amour-propre. La matrone crut avec raison qu'il fallait, pour éclaircir ses doutes, mander Catilina et Daphné, les mettre en présence et voir par elle-même quelle attitude prendrait le conspirateur. Elle dépêcha donc aussitôt une de ses esclaves chez Marcellus, où Catilina s'était réfugié, et remit en même temps à sa camériste de confiance une lettre pour Daphné. Ce dernier billet fut adressé au tondeur Cruscellus, avec ordre de le faire parvenir sûrement et promptement à destination.

Assis dans son arrière-boutique, le tondeur, quand la messagère arriva, se livrait aux calculs les plus transcendans.

— Par Jupiter Consus! disait-il, si le bonhomme Socrate vivait encore, je le prierais de me prêter pour un quart d'heure ce génie familier qui lui inspirait toujours les meilleures résolutions.

Comment as-tu osé, mon brave Cruscellus, — ici le barbier se croisa les bras et les serra fortement contre sa poitrine,— comment as-tu osé t'associer à un Catilina, à un Cavilius, à un Sapala, à une troupe effrontée de bandits, pour lesquels rien n'est sacré? Je les croyais honnêtes gens, à vrai dire... un peu envieux du bien des autres, eh!... un peu enclins à la sédition, hum!...—mais incapables d'abuser du droit que chacun peut avoir de crier et de se battre au milieu du champ de Mars. Je me disais : — Ce sont de joyeux citoyens, qui veulent s'égosiller un instant pour mieux boire ensuite, donner et recevoir quelques horions par façon de passe-temps; — il est des gens qui aiment ce genre de divertissement : quel goût!...—incendier par ci par là deux ou trois bicoques; tout cela pour procurer le consulat à Sergius. Il n'y eût eu jusque-là rien de trop grave. Si les patriciens n'avaient jamais de querelles, le pauvre peuple et surtout les barbiers ne vivraient pas.

Mais voilà qu'ils s'attaquent à Cicéron, qu'ils lui apostent des assassins, qu'ils se font accuser de vouloir brûler Rome, soulever l'Italie et massacrer le sénat. Par la barbe de Scipion! c'est beaucoup de licence, même pour un descendant de Sergeste, le compagnon d'Enée.

Supposons donc, fit le barbier en poursuivant son monologue, que cette conjuration dont toute la ville s'entretient existe réellement et que le consul parvienne à en découvrir la trace.

— Qui secondait Catilina quand il introduisit dans la villa Sapala et ses brigands? demandera-t-il à ses espions.

Et ceux-ci répondront :

— C'était Cruscellus.

— Le tondeur des Esquilies?

— Lui-même.

—Bien. Et quel est le coquin qui avait réuni les brigands des Marais-Pontins autour du mille d'or, le jour que je faillis être assassiné?

— C'est Cruscellus.

— Très bien. Et comment se nomme l'émissaire qui pourvoit à l'entretien de ces malfaiteurs, et qui leur porte les ordres des conjurés?

— C'est encore Cruscellus.

— Sempronia avait elle un confident lors de son intrigue avec le centurion Rutuba?

— Sans doute.

— Et c'était?...

— Cruscellus, toujours cet excellent Cruscellus.

— Ah ça! Cruscellus, mon ami, continua le barbier en se parlant à lui même, tu n'es point patricien, toi. Il n'existe pas dans Rome de tribu qui s'honore de porter ton nom, et tu n'as pas eu d'aïeux consuls. Tu ne laisserais pas grand vide ici-bas, s'il prenait envie au conseil des Sept de te prendre sous son grand gobelet politique et de t'envoyer en un tour de poignet aux sombres bords!

Manœuvre bien, manœuvre juste, car le vent pousse la barque vers l'écueil des Gémonies, où tant d'autres se sont brisées.

Que faire de ce casse-cou de Rutuba? C'est le fils d'un libitinaire, d'un affreux ivrogne, et c'est arrogant, ferrailleur, étourdi comme un Faustus Sylla. Il n'a échappé que par un prodige à Carvilius; le sénat l'a proscrit, et le fanfaron se promène en plein jour, descend au champ de Mars et conduit au cabaret des femmes de l'aristocratie. Je lui ai adressé hier une allocution paternelle, afin de l'obliger à s'enfuir : mes paroles ne l'ont pas convaincu. Rien ne l'émeut. Ne sait-il pas qu'un mot de lui me ferait pendre? Croit-il que sa tête vaille plus de cinq talens? Une tête si légère! quelle vanité!... Encore, si les gladiateurs de Sempronia... mais les sots bravent impunément tous les périls.

— Deviens honnête homme, Cruscellus, ajouta le tondeur. Les temps sont durs... Ce n'est qu'en pratiquant la vertu qu'on mérite la protection des dieux.

Une dénonciation me sortirait d'embarras. Je ne suis lié envers Sergius par aucune promesse, vu que je pensais en l'obligeant servir un consul, et qu'il lui est impossible de le devenir. Mais s'il m'accusait d'ingratitude; s'il apprenait qu'au lieu de confier mes ennuis à son cœur paternel, je les ai racontés à Cicéron... quel déplaisir ma défection lui causerait! Il chargerait infailliblement Sapala de m'adresser quelques reproches.... et je tiens à éviter toute discussion avec Sapala. Ce jeune homme est à craindre dans un dialogue. Dieux immortels! qu'on a de peine à vivre ici-bas!

Il faudrait trouver un Romain candide qui vendît au consul les secrets de Catilina et voulût, sans me compromettre, en partager le prix avec moi. Je ménagerais ainsi les susceptibilités de Sergius et mon associé me sauverait par un bon témoignage, si par hasard j'étais arrêté... Eh! mais! j'ai mon homme sous la main : Gurgès me semble posséder toutes les qualités du personnage que je cherche. Brave désignateur! que ton amitié m'est chère! Nous nous verrons ce soir chez Licinius Popa.

L'esclave de Sempronia vint en ce moment remettre à Cruscellus la lettre que la matrone adressait à Daphné.

Le tondeur se chargea de la commission moyennant une pièce d'or, qu'il reçut à l'instant.

— Qu'est-ce ceci? dit-il quand la messagère fut partie. Un billet de Sempronia à la fille de Gurgès! L'affection de Licinius pour Daphné aurait-elle excité la jalousie de la matrone? Le scribe pourtant ne me semble pas éperdûment amoureux de sa fiancée. Par Mercure conducteur des ombres! les événemens se compliquent. Je me trouve, à parler franchement, dans la position peu agréable d'un homme contre lequel une centurie entière de soldats lancerait ses javelots. Du courage, Cruscellus, de la souplesse, du coup d'œil. En restant immobile, je serais infailliblement atteint; mais en me baissant à propos, en me penchant tantôt à gauche, tantôt à droite, je puis éviter l'un après l'autre tous les coups qui me seront destinés.

Le tondeur quitta sa boutique, traversa la rue aux Parfums, monta lestement au second étage de la maison occupée par les libitinaires et, trouvant Daphné seule, il remit à la jeune fille la lettre de Sempronia.

Un quart d'heure après, Daphné entrait dans sa tonstrine.

— Cruscellus, lui dit-elle, connaissez-vous la personne qui m'invite à me rendre ce soir dans sa maison du forum?

— Comment la nommez-vous?

— Sempronia.

— C'est l'épouse d'un personnage consulaire, de Décimus Junius Brutus Pénus.

— J'ai entendu parler en effet de cette illustre matrone, répondit la jeune fille, mais je ne pensais pas que votre message me vînt de si haut. Que peut me vouloir Sempronia?

— Elle vous l'apprendra sans doute.

— Etes-vous homme à dire quelquefois la vérité?

— Jeune fille, repartit Cruscellus, je ne mens jamais. J'ai appris à me taire : voilà tout.

— La jalousie n'aurait-elle pas dicté la lettre de Sempronia?

— Comment une aussi noble personne pourrait-elle devenir jalouse de vous, petite?

— Que sais-je? fit Daphné. Elle me promet au sujet de Lélius des renseignemens utiles. Et puis...

— Et puis ?

— Lélius est une façon de scribe si curieuse.

— Comment cela?

— On le rencontre au forum donnant le bras au grand pontife Caïus Julius César; on le rencontre dans la voie Neuve en habit de sénateur, environné d'une foule de chevaliers et de cliens. C'est un grand personnage à Rome, que ce scribe-là.

— Petite, interrompit Cruscellus, vous me distrayez de mes occupations. Une riche matrone m'a commandé hier une paire de nattes blondes ; j'ai promis de les livrer ce soir, et je n'en ai pas encore assemblé les deux premie cheveux. Au revoir donc, ajouta le tondeur en ouvrant l'armoire où il tenait renfermées les magnifiques chevelures des coquettes du forum et du Palatin.

— Vous pourriez me fournir un renseignement précieux, reprit Daphné. Je ne vous le demande pas gratis : j'offre de l'acheter.

Cruscellus feignit de ne pas entendre cette épigramme. Il alignait sur une table différens paquets de cheveux, et, se baissant pour en mieux saisir la nuance,

— Blond-cendré, disait-il. Celui-là tire sur le fauve... cet autre sur le châtain-clair... Voici, je crois, ce qu'il me faut.

Mais le tondeur ayant rencontré Gurgès chez Licinius Popa vers la quatrième heure de la nuit, fit apporter un cruchon de vieux sicile, et dit au croque-morts :

— Tâche de boire sans t'enivrer, Gurgès.

— Pourquoi cela? demanda l'ivrogne; toutes mes funérailles sont finies.

— Eh bien! dépêche-toi, car il est certain que dans une heure je serai grec (gris).

— Mon cher, dit Cruscellus, tu es le plus infâme scélérat que la terre ait porté.

— Moi?

— Oui, toi.

— J'ai pourtant la conscience bien tranquille.

— Cela prouve combien tu es endurci dans le mal. Tu connais l'histoire de Manlius Torquatus, qu'on précipita du haut de la roche Tarpéienne parce qu'il aspirait à la tyrannie?

— Son crime n'a jamais été bien démontré.

— Tu as vu les sédilions de Saturninus, les proscriptions de Marius et celles de Sylla?

— Si je les ai vues? On raconte qu'un esclave étant allé chercher du vin pour l'orateur Marc-Antoine, celui-ci n'eut pas le temps de boire.

— Tous ces grands coupables étaient innocens comme un enfant à la mamelle en comparaison de toi.

— Qu'ai-je donc fait? reprit Gurgès.

— Tu as mis Rome à deux doigts de sa perte, ivrogne! à deux doigts!

— Je ne me souviens pas d'avoir commis un si grand crime. J'étais ivre peut-être ce jour-là.

— Oh! que tu es bête! s'écria le tondeur.

— Enfin, quel péril ai-je fait courir à la patrie?

— On parle en ville d'une conspiration dont les auteurs veulent brûler Rome et massacrer les principaux du sénat.

— Les coquins!

— Et tu ne rougis pas?

— Non.

— Mais c'est toi qui as aiguisé les poignards destinés au meurtre, redoutable Gurgès. Ton regard me fascine, ton sang-froid m'épouvante C'est toi qui as préparé les torches nécessaires à l'incendie.

— Dis-moi, Cruscellus, interrompit le désignateur, ce petit vin de Sicile te porterait-il au cerveau?

— J'ai l'esprit très lucide au contraire; tu vas en juger. N'est-ce pas sous la responsabilité que les chariots du convoi de Trulla sont entrés dans Rome sans être visités?

— On ne visite jamais les chars des funérailles.

— Tu dissimules, rusé conspirateur. Quand les fourgons de Céthégus se sont présentés aux portes de la ville ils regorgeaient d'épées et de poignards.

— Et d'où venaient ces armes?

— Tu le sais mieux que moi, Gurgès.... du bois sacré de la Bonne-Déesse, où les fourgons de Céthégus sont entrés durant la cérémonie funèbre.

— Es-tu certain de ce que tu avances là, Cruscellus?

— Sans doute, répliqua le tondeur, et j'admire avec quelle sagacité tu as distribué dans Rome tes magasins de combustibles. Tu peux, en y mettant le feu, incendier la ville sur tous les points à la fois.

— Mais qu'Atropos m'extermine si je veux rien brûler du tout! Mes combustibles me coûtent de l'argent.

— A toi?

— A moi... ou à mon futur gendre, repartit Gurgès. C'est tout un, puisque nous sommes associés pour soumissionner les fournitures du temple de Libitine.

— Tu t'es associé avec Prosper?

— Eh non! avec Lélius.

— Gurgès associé avec Lélius pour vendre de l'ilex, de la résine et de vieux papyrus! quelle plaisanterie! Tu prétends donc m'en faire accroire, ô le plus scélérat des désignateurs?

— Je ne dis que l'exacte vérité.

— Mais je connais Lélius.

— Par Bacchus! je le sais bien. Nous avons vidé un cruchon de falerne ensemble.

— Et je sais son nom, son véritable nom.

— Il ne s'appelle pas Lélius?

— Il s'appelle L. Sergius Catilina.

— Ah! puissant Jupiter! s'écria Gurgès, c'en est fait de moi.

Et il laissa tomber son calice, qu'il portait à ses lèvres.

Le désignateur eut peine à se remettre de l'émotion que lui avaient causée les révélations de Cruscellus.

— Si tu t'obstinais plus longtemps, reprit ce dernier, à ignorer ta conduite, excellent croque-morts, tu pourrais te faire mettre un nœud de chanvre autour du cou... et... tu n'aurais pas le droit de t'en formaliser.

— Tu viens de me révéler un secret abominable, tondeur, répondit Gurgès : Lélius devait épouser ma fille.

— Ce serait une belle alliance.

— Oh! le monstre! Et tu penses que c'est de *notre* conjuration que le consul a dernièrement entretenu le sénat?

— Certainement.

— Je n'aurais pas cru que cette auguste compagnie s'occupât jamais de moi, ajouta le désignateur.

— Délibère, terrible Gurgès, poursuivit Cruscellus. Veux-tu déclarer la guerre à l'aristocratie?

— J'aimerais mieux conclure la paix.

— Si tu te sens assez fort pour lutter contre elle. .

— Je te répète qu'un arrangement à l'amiable me conviendrait mieux.

— Envoie donc tes ambassadeurs.

— Pourquoi ne rendrais je pas moi-même une visite au consul? hasarda Gurgès.

— Que tu as des idées mesquines, pour un chef de parti!

— Veux-tu m'accompagner jusqu'au Palatin?

— Tout beau! tout beau! fit Cruscellus. La quatrième heure de la nuit n'est pas encore passée.

— Et Cicéron ne nous recevrait pas?

— Le consul nous recevrait avec empressement, au contraire; mais la démarche que tu médites pourrait déplaire à Catilina, et Catilina se couche tard, très tard; quelquefois mê-

me il oublie de se coucher... Bois un coup, Gurgès, et prête-moi une sérieuse attention.

Là-dessus, Cruscellus fit comprendre au désignateur que le hasard l'avait rendu maître de secrets précieux ; que Cicéron les achèterait à prix d'or, pourvu qu'il les fît habilement valoir ; enfin, qu'il pouvait remplir à l'égard de Sergius un rôle très lucratif, celui d'espion du conseil des Sept. Il lui traça la marche qu'il devait suivre dans ses révélations. Gurgès désirait que son ami le conduisît chez le consul ; mais le tondeur lui persuada qu'il s'agissait en cette circonstance d'une affaire excessivement délicate que la présence d'un tiers empêcherait certainement de réussir. Il lui recommanda de laisser croire à Cicéron que sa démarche était spontanée ; que ses amis, ses parens même les plus proches l'ignoraient.

— Le premier magistrat de la république, lui dit-il, peut payer une trahison, l'encourager au besoin, pourvu que nul ne le soupçonne ; mais il se garderait d'initier un tiers aux ruses cachées de sa politique.—Va, Gurgès, poursuivit Cruscellus, emplis tes poches d'or, et reviens me trouver : nous partagerons.

Le désignateur s'effrayait bien un peu à la pensée qu'il allait recevoir audience d'un aussi grand personnage que Cicéron. Il entrevoyait confusément les dangers auxquels une délation pouvait l'exposer ; mais, vaincu par les sollicitations du tondeur, il se dirigea vers la rue de Scaurus.

Daphné avait quitté depuis une heure la maison paternelle pour se rendre chez Sempronia.

Elle avait d'abord parcouru rapidement tout l'espace qui séparait les Esquilies du Volcanale. Elle s'arrêta au milieu de la voie Sacrée. Debout sur les dalles de la rue, elle contempla un instant avec tristesse le janus à quatre faces d'où elle avait aperçu Lélius causant avec César. C'était là qu'elle avait soulevé pour la première fois un coin du voile que Sempronia allait sans doute déchirer bientôt à ses yeux. Une litière passa près d'elle. Dix gladiateurs l'escortaient et un individu, dont la tête était couverte du masque d'Anubis, en gardait la portière. Daphné vit ce cortége, que n'éclairait du reste aucun flambeau, suivre un instant la voie Sacrée, se diriger vers le Palatin et gagner la rue de Scaurus. Il allait y entrer quand des lumières jaillirent tout à coup des ténèbres. Une troupe d'hommes déterminés se précipita vers la litière ; les gladiateurs qui la gardaient se rangèrent bravement à l'entour, et une lutte acharnée s'engagea. On ne proférait aucune parole, mais on s'escrimait avec fureur. Les épées frappaient les épées ; les habits des combattans, leurs figures enluminées se modelaient dans l'ombre avec cette vigueur qu'on admire dans certains tableaux de Salvator. Il semblait que les agresseurs eussent l'avantage. Leurs adversaires battaient en retraite vers le temple de Jupiter-Stator, où ils espéraient se réfugier ; mais l'intervention de quelques personnes, accourues au bruit, changea bientôt la face du combat.

Celles-ci étaient pour le coup de bons et beaux chevaliers, dont les casques et les cuirasses jetaient des milliers d'étincelles. Les assaillans éteignirent leurs flambeaux. Daphné n'entendit plus au milieu de l'obscurité qu'un bruit confus de voix Les uns cherchaient à se reconnaître ; les autres, environnés sans doute, s'exhortaient à se bien défendre. Enfin, il sembla à la jeune fille que l'un des combattans avait rompu la ligne de ceux qui le tenaient enfermé, et que ces derniers s'éparpillaient en poursuivant le fugitif. Des pas précipités résonaient sur le sol de la rue et se rapprochaient d'elle. Des cris tumultueux : — Catilina ! tuez, tuez-le ! retentissaient d'un bout à l'autre du *vicus*. Elle se jeta tout effarée dans le cintre du janus. Un homme pâle, armé d'une épée sanglante, passa sous la lampe de l'édifice. Daphné reconnut Lélius.

Tout ce qu'elle ignorait encore, tout ce que Cruscellus avait voulu lui taire lui fut expliqué.

Catilina, que l'on croyait prisonnier chez Marcellus, avait failli enlever durant cette nuit Curius et sa maîtresse, au moment où ils gagnaient la maison du consul.

VI.

UNE FAMILLE PROSCRITE.

En entrant dans le salon où Sempronia l'attendait, Daphné aperçut la matrone couchée sur un divan. Elle portait une tunique blanche. Une ceinture de laine, brochée d'or, en rattachait les plis autour de sa taille. Des perles brillaient dans ses cheveux. Ses pieds étaient chaussés de sandales d'une souplesse et d'une élégance incomparables. De riches bracelets ornaient ses bras, dont la pourpre des coussins, sur lesquels elle s'appuyait, rendait la blancheur plus éclatante. Une lampe brûlait près d'elle, supportée par un candelabre d'airain de Corinthe d'un travail exquis. Dans cette attitude, Sempronia ressemblait à une reine. Elle ne se dérangea point pour recevoir Daphné, et la regarda venir dédaigneusement en clignant des paupières, comme si elle eût eu peine à la bien distinguer.

—Vous m'avez invitée à me rendre auprès de vous ? lui dit la jeune fille.

— Vous êtes la fille du désignateur Gurgès ? demanda la matrone.

— Oui.

— Asseyez-vous.

Et la matrone poussa vers Daphné, du bout de sa sandale, un pliant sur lequel la fiancée de Lélius se plaça.

Sempronia examina un instant sa rivale sans mot dire. Daphné baissait les yeux. Malgré la simplicité de son costume, malgré les peines morales auxquelles son âme était en proie, elle n'en paraissait pas moins encore telle que Gurgès l'avait dépeinte à Lélius au temple de Mercure, c'est-à-dire la plus belle enfant des Esquilies. Quoiqu'un peu amaigrie, sa figure n'avait rien perdu de ses grâces. Les traits en étaient toujours aussi purs, le teint aussi velouté, les contours aussi parfaits. Les bandelettes rouges, symbole de candeur, qui retenaient ses cheveux, se montraient à travers la gaze d'une mantille négligemment jetée sur la tête et sur les épaules. Sa main cherchait à resserrer autour d'elle les plis de ce vêtement léger, et cette main, à demi cachée dans les draperies qu'elle froissait, était elle-même d'une infinie perfection. Les mains des statues de Praxitèle et de Miron n'avaient pas des doigts plus effilés, des fossettes plus artistement creusées à chaque articulation. N'eût-elle éprouvé d'ailleurs aucun sentiment de haine contre Daphné, Sempronia l'eût détestée seulement par envie de sa beauté, de sa jeunesse. La réception brutale que Canidia avait faite à la jeune fille n'avait pas eu d'autre motif que la jalousie ; et la femme est toujours la même, qu'elle tire les sorts aux passans sous les arcades du grand cirque, ou qu'elle dorme sur la pourpre attalique dans un palais du forum.

— Illustre Sempronia, reprit Daphné quand elle se fut assise, vous avez d'importans secrets à me révéler au sujet de Lélius ?

— C'est vrai, répondit la matrone. Je ne me suis point trompée en pensant que ces secrets pourraient vous intéresser.

La jeune fille rougit et ne répondit pas.

— Comment l'avez-vous connu ? poursuivit Sempronia.

— Lélius est venu voir mon père après lui avoir rendu je ne sais quel service. Il se lia très intimement avec lui ; ils s'associèrent même ensemble pour exploiter une entreprise commerciale dont Lélius fit les premiers frais.

— Allons au fait : qu'arriva-t-il ? interrompit la matrone.

— Depuis ce temps, reprit Daphné, nous n'avons revu Lélius qu'une fois. Mon père eut l'honneur de recevoir son ami et de régler avec lui toute l'ordonnance des funérailles de Trulla, affranchi de Céthégus.

— Enfin, vous trouviez Lélius... très aimable ? dit Sempronia impatientée.

— Ne renouvelez point en moi une douleur que le temps affaiblira peut-être, mais qu'il ne guérira jamais, répondit gravement la jeune fille. Vous savez qu'on ne renonce pas fa-

cilement à l'espérance. Je suis venue ici pour obtenir la certitude absolue d'un malheur à l'idée duquel mon âme se révolte encore. Dites-moi le nom véritable de Lélius, ce que je dois attendre de lui, et je vous serai redevable d'un bienfait. Car, lorsque j'aurai appris mon malheur de votre bouche, il ne me restera plus du moins qu'à me résigner et à souffrir.

—Vous soupçonnez donc cet homme de s'être présenté chez vous sous un faux nom?

— J'ai appris qu'il est patricien, sénateur, par une suite de circonstances que les dieux m'ont ménagées sans doute dans leur miséricordieuse sollicitude, afin de ne pas accabler d'un seul coup leur faible créature sous le poids de ses peines. Ce soir encore... Oh! je vous en supplie, interrompit la jeune fille, noble Sempronia, ne me cachez pas son nom plus longtemps.

— Que vous est-il donc arrivé ce soir?

— J'ai vu dans la voie Sacrée une horrible apparition. Lélius, poursuivi par des chevaliers, a passé devant moi. Ses traits étaient bouleversés; il tenait à la main une épée sanglante, et ceux devant lesquels il fuyait l'ont appelé d'un nom qui répand la terreur dans Rome, qui résume à lui seul tous les crimes et toutes les infamies.

— Ils l'ont appelé Catilina, sans doute? repartit la matrone.

— Oui, oui. Etait-ce bien lui qu'ils désignaient?

— C'était lui.

— Puissante Junon! vous avez donc permis qu'un pareil monstre...

— Devînt l'amant de la fille de Gurgès, ajouta la matrone. Eh! sans mentir, pour une plébéienne vous ne placez point mal vos amours.

Daphné pleurait. Sa tête était penchée sur sa poitrine, ses mains jointes reposaient sur les draperies de sa mantille: son attitude était pleine de douleur, de grâce et d'abandon.

— Vos larmes me touchent beaucoup, petite, reprit Sempronia; mais veuillez me dire ce que vous espériez de Lélius.

— Hélas! noble matrone, ce qu'espère toute femme inexpérimentée de celui qui l'a séduite à force de promesses et de sermens.

— Qu'il vous épouserait, n'est-ce pas? Ah! les filles du peuple ne doutent de rien!

En ce moment un bruit de pas se fit entendre dans l'antichambre qui précédait le salon de Sempronia. La porte s'ouvrit; on en écarta brusquement la portière, et Catilina parut.

Le sénateur s'était complétement transformé depuis l'audacieuse tentative qu'il avait faite pour enlever Fulvie. Son visage était rayonnant; un léger sourire dilatait ses lèvres. On eût dit qu'il sortait des mains de ses esclaves, tant sa chevelure était soigneusement peignée, tant paraissait irréprochable la manière dont les plis de son laticlave étaient agencés. Il portait une tunique bleue, parfilée d'argent, et des sandales, ornées à leur partie postérieure de délicieuses figurines d'or, et rattachées à ses jambes par des liens de pourpre. Il tenait dans une de ses mains un fouet à manche d'ivoire, et il s'était fait suivre par un chien de Laconie, qui vint en sautant lécher les mains de Sempronia.

La vue de Daphné ne causa à Lélius aucune surprise. Il salua Sempronia avec déférence et la fille de Gurgès avec un air protecteur qui sentait son patricien.

— Nous parlions de vous, Sergius, dit la matrone, en lui présentant un fauteuil.

Après avoir interrogé rapidement du regard la figure de Sempronia, le conspirateur s'assit; puis, se renversant sur son fauteuil,

— Par Silus, mon aïeul! répondit-il, j'aime beaucoup que les femmes s'occupent de moi. Et que disiez-vous, mes toutes belles?

— Cette petite fille se plaignait de vous.

— A quel propos, s'il vous plaît?

— Elle vous accusait de trahison.

— Bah! Mais c'est très grave, cette accusation-là.

— De l'avoir abusée par de fausses promesses.

— Que vous avais-je donc promis, charmante Daphné? dit Sergius. Ce voile vous sied à ravir.

A la vue de son fiancé, la jeune fille avait voulu fuir, mais ses forces venant à lui manquer, elle était restée immobile sur son pliant: la peur, la honte, avaient paralysé sa raison.

— La fille du désignateur Gurgès veut être épousée, dit en riant Sempronia.

— Ce désir me semble naturel, répondit Sergius.

— Elle prétend que vous deviez le réaliser.

—Moi! j'aurais promis de me marier avec cette jolie enfant?

— Oui, vous!

— Au fait, cela n'a rien d'impossible. J'ai pu prendre cet engagement dans un moment de folie.

— Vous étiez parfaitement maître de vous, Lélius, dit timidement la jeune fille, quand vous cherchiez à me convaincre de votre affection par les sermens les plus sacrés.

— Vous vous trompez faute de bien connaître la puissance de vos charmes. J'étais fou d'amour, incomparable Daphné!

A ces mots, l'instinct de la défense personnelle se réveilla dans le cœur de la jeune fille. Elle puisa dans sa juste indignation de femme insultée, dans son orgueil de Romaine une énergie désespérée. Elle se redressa fièrement, et parut attendre l'injure, non plus pour la subir, mais pour la repousser.

— Ce qui me surprend dans tout ceci, ma chère enfant, reprit Sempronia, c'est que vous n'ayez pas deviné que Lélius était patricien.

— Et comment le pouvais-je? demanda Daphné.

— Mais cela se voit à la distinction des manières, à l'élégance du langage et du costume. Les patriciens, petite, ne parlent point, ne s'habillent pas comme vous autres, gens des Esquilies.

— Sempronia, vous me flattez, interrompit Sergius.

— Mon erreur a été grande, mais elle s'explique, repartit la jeune fille. Je ne connaissais pas les mœurs de l'aristocratie; je croyais que les fils de nos édiles, de nos préteurs, de nos consuls se distinguaient par l'élévation de leurs sentimens; qu'ils respectaient l'honneur des familles et les lois saintes de l'hospitalité.

— Ah! très bien parlé! s'écria le faux Lélius. Répliquez donc, Sempronia.

— Avouez, ma chère, ajouta la matrone, que l'exemple d'Elia vous a tentée.

— Qu'est-ce qu'Elia? reprit Daphné.

— Vous ne connaissez pas cette fille d'un carrier, que Marc-Antoine Hybrida, notre consul, a achetée cent cinquante mille sesterces?

— Et vous me croyez assez folle pour vouloir imiter cette femme, noble Sempronia? continua Daphné. Oh! les filles des Esquilies ne trouvent plus une aussi folle enchère.

— Pourquoi cela, mon enfant? demanda Sergius.

— Parce que la concurrence des matrones du forum est trop difficile à soutenir.

— Insolente! repartit Sempronia.

— Pas d'injures! pas d'injures! interrompit Sergius; je ne permettrai pas qu'on franchisse les limites d'une lutte décente. Mais cette petite est on ne peut plus amusante; elle a vraiment beaucoup d'esprit.

— Toi, malheureuse! s'écria la matrone en s'adressant à Daphné, sors d'ici!

— Je vous obéis avec plaisir. On prétend, belle Sempronia, mais à tort sans doute, qu'il vaut mieux sortir de chez vous que d'y entrer.

— Et tâche de fuir Lélius.

— Quoi! vous vous abaisseriez à jalouser une pauvre fille comme moi? Ne craignez rien, illustre matrone; à votre âge on a gagné en expérience au delà de ce qu'on a perdu en beauté.

— Sois assez prudente pour l'éviter, poursuivit Sempronia, s'il s'oubliait lui-même assez pour vouloir encore s'abaisser jusqu'à toi

La jeune fille avait gagné la porte du salon.

— Va, répliqua-t-elle, je ne veux disputer Sergius à personne, mais à toi moins qu'à toute autre. La plus décriée des

matrones doit aimer seule le plus scélérat des Romains.

La matrone voulut s'élancer à la poursuite de Daphné. Catilina la retint.

— Que vous êtes ridicule, Sempronia, lui dit-il, de prendre au sérieux la colère de cette enfant!

— Jamais on ne m'a si indignement outragée! répondit la matrone.

— Daphné n'est pas venue ici de son propre mouvement. Vous l'y avez appelée sans doute, et vous avez mis, en la provoquant, le bon droit de son côté.

— Ainsi donc, poursuivit l'épouse de Brutus, vous prenez parti contre moi pour la fille d'un libitinaire, d'un misérable vespillion! Oh! vous devriez rougir, Sergius, d'avoir fixé vos yeux sur un être si vil que je craindrais de lui confier les derniers emplois de ma maison.

— Que voulez-vous, chère amie; il est plaisant de s'encanailler un peu.

— Oui, mais devenir l'ami d'un croque-morts afin de séduire sa fille, par Tisiphone! pour un Sergius, c'est pousser la plaisanterie trop loin.

—Voyons, belle matrone, reprit Catilina, vous n'avez point trop détesté le frère, je n'ai pas été trop rebelle aux charmes de la sœur; en bonne conscience, qu'avons-nous à nous reprocher?

— Rien, rien, interrompit Sempronia avec dépit; cessons ce discours. Mais la famille entière de Gurgès connaît maintenant le faux Lélius. Rutuba l'a vu au champ de Mars parmi les prétendans au consulat. Oh! vous occuperez une place honorable dans l'histoire, Sergius, lorsque vous aurez trahi les secrets de vos conjurés pour satisfaire la passion qu'une fille des Esquilies a su vous inspirer.

— Est-ce à moi qu'il faut reprocher d'avoir laissé vivre le centurion?

— Ne parlons point du passé, répliqua la matrone. Nous sommes à la merci de Gurgès et de ses enfans. Voulez-vous les exterminer?

— J'y pense depuis longtemps.

— Rutuba s'est échappé de ma villa de Tibur le jour des comices. Malheur à lui s'il rentre au val d'Egérie!

— Que ferez-vous?

— Nous y souperons ensemble, et... Canidia sera de la partie.

— J'ai beaucoup de confiance en vos promesses, belle Sempronia, mais souffrez que je recommande le centurion à la sollicitude éclairée de Sapala.

— Le fils de Gurgès se défie, repartit la matrone; Sapala ne réussira pas à le surprendre. Moi seule peux lui tendre une embûche. Qu'il y tombe, et par le Styx! nous en serons débarrassés.

— Comme vous semblez irritée, chère amie! Le centurion vous aurait-il déplu?

— Il faut qu'il meure!

— Ah! j'y pense, Rutuba me connaît, et peut-être avez-vous essuyé de sa part quelques reproches.

— Il est vrai qu'il s'est attaqué à une femme qui ne pardonne guère, murmura l'épouse de Brutus.

— Allons! répliqua Sergius, je compte maintenant sur votre haine. Tant mieux! Sapala n'aura plus à s'occuper que de Gurgès et de sa fille. Quant à moi, je me réserve de poursuivre les traîtres qui vendent chaque jour mes secrets à Cicéron.

Sempronia feignit d'ignorer le combat que Sergius venait de livrer dans la rue de Scaurus pour enlever Fulvie.

— Vous croyez, lui dit-elle, qu'un espion du consul s'est glissé parmi vos conseillers les plus intimes?

— J'en ai la conviction. Celui qui trafique de nos secrets fait là un commerce dangereux.

— Vous ne soupçonnez personne?

— Personne encore. Mais peu s'en est fallu que je ne surprisse ce soir même la vérité qui me fuit.

— Qu'est-il donc arrivé? demanda la matrone.

— Une litière fermée passait dans la rue de Scaurus. Pimpetta, Carvilius et moi l'avons attaquée. Elle serait tombée infailliblement en notre pouvoir, si le consul n'avait envoyé contre nous un escadron de chevaliers.

— Cette litière renfermait votre traître?

— Lui ou sa femme. Un individu suivait à pied, et cet homme était masqué.

— Vous ne l'avez pas reconnu?

— Je n'ai cherché qu'à le joindre, afin de lui passer mon épée au travers du corps, sauf à constater plus tard son identité.

— Il serait nécessaire peut-être, reprit Sempronia, de remettre à un autre jour l'incendie et le massacre que vous avez fixés au 6 des prochaines calendes (27 octobre). On déjouerait, en donnant contre-ordre, la politique de Cicéron.

— Donner contre-ordre! Mais oubliez-vous que dans trois jours Mallius quittera Fésules, établira son camp dans l'Apennin, et appellera par un manifeste toutes les provinces de l'Italie septentrionale à l'insurrection; que l'Apulie, Capoue, et les équipages de la flotte de Gellius imiteront son exemple; que la nouvelle de ces mouvemens sera immédiatement transmise au conseil des Sept, et que c'en est fait de nous, si je n'ai pas à cette époque égorgé Cicéron et décimé l'aristocratie.

— Ainsi vous ne changerez rien à vos résolutions?

— Non. Le consul m'a vaincu en plein jour, au milieu du champ de Mars. Nous nous retrouverons pendant la nuit du 6 des calendes, et nous combattrons dans Rome à la clarté funèbre de l'incendie.

VII.

LA RONDE DES CROQUE-MORTS.

Les crieurs publics avaient annoncé la sixième heure de la nuit (minuit), et des trois personnes dont se composait la famille de Gurgès, Rutuba seul était rentré dans la maison des libitinaires. L'absence de Gurgès ne lui causait aucune inquiétude, bien que Licinius Popa lui eût appris que le vieillard avait quitté sa taverne depuis une heure environ. Gurgès fréquentait plus d'un cabaret; or, comme il n'aimait pas qu'on troublât son sommeil, tous les taverniers des Esquilies, dont il s'était attiré les bonnes grâces, le laissaient dormir tranquillement par terre quand il lui arrivait de glisser de son banc sous la table à la fin de ses libations. Le jour venu, Gurgès se relevait, secouait ses membres engourdis par le froid, tâchait de s'orienter, de ressaisir le fil rompu de ses idées, et regagnait sa demeure après s'être réconforté l'estomac en vidant une coupe de vieux vin. Rutuba supposait donc avec raison que son père, après avoir fêté Bacchus avec plus de solennité que de coutume, avait oublié de regagner son logis.

Mais il n'entrevoyait pas quelle occupation pouvait retenir si longtemps Daphné loin du toit paternel. La maison des libitinaires était un asile sûr, non-seulement parce qu'elle était peuplée d'hommes courageux et jaloux des priviléges de leur caste, mais surtout parce qu'une terreur superstitieuse éloignait les Romains du temple Libitine et de tout ce qui tenait au culte des morts. Le centurion avait exhorté récemment sa sœur à ne plus s'aventurer dans les rues de la ville aux approches de la nuit. Daphné s'était conformée à ses désirs sans paraître en chercher le motif. Rutuba avait donc lieu de s'étonner et de la disparition subite et de l'absence prolongée de sa sœur. Il éprouvait à ce sujet de mortelles angoisses. Trop de circonstances l'avaient instruit sur les rapports de la jeune fille avec Lélius; il la savait trop humiliée, trop repentante pour ne pas craindre de sa part quelque résolution désespérée. De sinistres pressentimens assiégeaient son âme.— Aurait-elle cherché dans une mort volontaire l'oubli de ses maux? se demandait il. Sergius ou Sempronia l'auraient-ils enveloppée dans la proscription dont ils ont frappé sans doute à cette heure le meurtrier de Cicéron? L'auraient-ils sacrifiée à leur sécurité personnelle?—Ces pensées exaltaient jusqu'au délire l'imagination terrifiée de Rutuba.

Penché à la fenêtre de la salle commune de l'habitation de son père, le jeune officier écoutait parfois murmurer les derniers bruits de la ville, et dans ces bruits il lui semblait entendre la voix de sa sœur implorer du secours. Il écoutait plus attentivement, et tout retombait dans un lugubre silence. Alors il se promenait à grands pas; il se reprochait ces instans de folie coupable où sa passion pour une femme indigne avait rendu son cœur insensible aux périls, aux souffrances de l'être chéri qu'il attendait. Enfin, un pas léger résonna dans l'escalier de la maison. Rutuba traversa la galerie sur laquelle s'ouvraient les diverses pièces de l'appartement de Gurgès, et, à l'extrémité de cette galerie, le centurion vit apparaître la figure de Daphné. Celle-ci entra dans le salon. Accablée de lassitude, épuisée d'émotions, elle se laissa tomber sur un fauteuil.

— Je t'ai attendue longtemps, bien longtemps, reprit l'officier. Mais pourquoi cette pâleur qui couvre tes joues? pourquoi ces larmes qui s'échappent de tes yeux? Daphné, d'où viens-tu?

— Frère, répondit la pauvre fille, j'ai appris ce soir une odieuse vérité.

Rutuba s'assit auprès d'elle, prit dans ses mains les mains brûlantes de sa sœur, et la regardant avec une tendre compassion,

— Qu'est-ce donc? lui dit-il.

— J'ai vu Lélius.

— Lélius! à cette heure?

— Chez une abominable femme.

— Chez Sempronia peut-être?

— Tu la connais? dit Daphné.

— Oh! oui, oui... je la connais, repartit le centurion.

— Et sais-tu qui est Lélius?

— Je le sais.

— Qu'il n'appartient pas à l'administration du trésor?

— Je le sais.

— Que sous ce nom maudit s'est caché le plus infâme de tous les débauchés de Rome?

— Je le sais encore.

— De tous les scélérats, de tous les parricides?

— Catilina enfin, ajouta le centurion. Je le sais.

— Eh bien! reprit la jeune fille, ta sœur appartient à ce monstre.

— Le destin fut cruel envers nous, murmura l'officier, quand il nous livra aux intrigues de Lélius, quand il fit de toi sa fiancée.

— Sa fiancée? dis sa victime, répliqua la jeune fille d'une voix déchirante.

Puis se levant et se plaçant vis-à-vis de Rutuba,

— Et tu me laisses vivre! continua-t-elle. Il n'y a donc plus de sang romain dans tes veines?

— Il ne m'appartient pas de te punir, répliqua douloureusement l'officier.

— Le nom que tu portes, je l'ai souillé, et tu hésites à prendre ta vengeance!

— Hélas! ajouta le centurion, je n'ai pas été moins prodigue que toi de notre honneur. Je soupçonnais la sincérité de Lélius et j'ai négligé de te défendre...

— Lâche! interrompit Daphné.

— Catilina voulait se défaire d'un sénateur, et ce sénateur, je l'ai assassiné.

— Assassiné! dis-tu?

— Catilina en voulait aux jours de Cicéron, et j'ai frappé le consul au milieu du forum.

— Eh! qui t'a poussé, malheureux, à commettre tant de crimes?

— Sempronia.

— Tu l'aimais donc?

— Oui.

— Que d'horreurs dans une seule famille! s'écria Daphné. Toi, l'amant de Sempronia; moi, la maîtresse de Sergius. Oh! nous sommes bien les enfans du même père, centurion.

La jeune fille et Rutuba gardaient un morne silence. Ils évoquaient les souvenirs douloureux de leur courte liaison avec Lélius. Tout à coup une ronde bachique retentit dans l'escalier de la maison.

Je suis suppôt de Libitine,

Chantait une voix avinée;

Quand un sénateur a vécu,
C'est de son trépas que je dîne
Sans débourser le moindre écu.

II.

Aux bords du Styx, tout prolétaire
Doit m'abreuver à sa façon
Avant de jeter à Cerbère
Son gâteau de miel et de son.

III.

Je n'ai pas besoin de poursuivre
Une vaine célébrité :
Tout homme que la mort fait vivre
Est sûr de l'immortalité.

Celui qui récitait ce dithyrambe, dont nous nous sommes permis de donner au lecteur une traduction peut-être un peu libre, s'interrompait pour blasphémer toutes les fois qu'il trébuchait sur une marche, ou que les vibrations mal calculées de son larynx trahissaient son enthousiasme lyrique. Rutuba prit une lampe et alla en toute hâte éclairer à son père, dont il avait reconnu la voix.

Le désignateur entra chez lui dans un état complet d'ivresse. Ses jambes le soutenaient à peine, ses paupières clignotaient, sa tête alourdie se penchait tantôt sur l'une et tantôt sur l'autre épaule. Il courut d'abord jusqu'au milieu de l'appartement en rasant la terre, afin de remettre son centre de gravité dans sa direction normale, s'arrêta brusquement, et oscillant sur lui-même,

— Eh! eh! eh! dit-il, bonsoir...

Il promena autour de lui des regards hébétés et poursuivit :

— Que faites-vous ici à cette heure, vous autres?

Daphné et son frère négligèrent de répondre. Cette ivresse d'un père, qui venait troubler brutalement par sa gaîté honteuse la douleur de ses enfans, les avait épouvantés.

— Qu'on m'apporte du vin! reprit le désignateur.

— La sixième heure de la nuit est passée, répondit le centurion.

— Comment barbouilles-tu cela, imbécile? répliqua Gurgès.

Il étendit les bras comme pour appeler à lui les murailles, recula jusqu'auprès d'un guéridon, et lorsqu'il s'y fut appuyé,

— J'ai de l'or, beaucoup d'or, ajouta-t-il.

Il tira en effet de sa tunique une poignée de pièces de monnaie dont le métal précieux étincelait entre ses doigts.

— Prends, Daphné, prends, petite, continua Gurgès.

En même temps il fouillait de son autre main dans les plis de ses vêtemens, et la ramenait aussi gonflée d'or que la première.

Voyant que sa fille ne voulait rien accepter de lui, le désignateur jeta son trésor sur la table en criant :

— Voici des sylla, des lucullus, des philippes, des martius-rex! Rutuba, mon ami, je suis le plus glorieux et le plus riche des Romains! Mon nom brillera dans l'histoire, va! Ce vieux Cruscellus a-t-il de l'esprit! Tu ne devinerais pas ce que nous avons fait ce soir, là, en vidant une bouteille?

— Qu'avez-vous fait? demanda l'officier, qui commençait à entrevoir à quelle source impure Gurgès avait puisé son or.

— Nous avons sauvé la patrie.

— Et de quelle manière?

— Sans Cruscellus et sans moi, Rome était livrée au pillage, et l'on faisait rôtir les principaux de nos sénateurs comme une volée de perdrix. Nous avons découvert une conjuration.

— Une conjuration?

— Oui, et des plus dangereuses, foi de Gurgès !

— Père, expliquez-vous, dit le centurion épouvanté.

— J'ai la langue épaisse. Si tu veux que je parle, va chercher du vin.

Rutuba s'empressa d'apporter un cruchon et deux calices, et s'assit vis-à-vis du désignateur.

Celui-ci emplit les coupes.

Il y avait un contraste saisissant entre ces deux hommes attablés face à face, le verre à la main, dont l'un, pâle de terreur, interrogeait la figure avinée de l'autre, et cherchait à faire jaillir de son ivresse quelques étincelles de raison.

— Imagine-toi, reprit Gurgès, que nous cultivions, sans y prendre garde, l'amitié du plus grand scélérat que la terre ait porté A ta santé, Rutuba !

— A la vôtre, mon père.

— Cruscellus vient me trouver à la taverne de Popa, et me dit... Mais tu ne bois pas, centurion.

— Je bois beaucoup au contraire. Continuez.

— Cruscellus vient me trouver et me dit : — Gurgès, tu as mis la patrie à deux doigts de sa perte. — Ces paroles m'ont d'abord étonné. Verse, verse donc ; tu me laisses mourir de soif.

L'officier remplit la coupe de son père. Gurgès poursuivit :

— Cruscellus me raconte ensuite... une chose que tu ne saurais imaginer.

— Laquelle ?

Une chose qui m'a tellement suffoqué que mon calice, mon calice plein, comprends bien cela, centurion, m'est tombé des mains.

— Que vous disait-il ?

— Qu'aux funérailles de Trulla, affranchi de Céthégus... Tu te souviens de la mort de Trulla ?

— Oui, murmura le jeune homme, dont les mains se crispaient sur les appuis de son pliant.

— Aux funérailles de Trulla, continua Gurgès, les fourgons de Céthégus sont entrés dans Rome chargés de glaives et de poignards.

— Cruscellus en est sûr ?

— Très sûr. Et sais-tu à quel usage devaient servir nos magasins de combustibles ?

— Non.

— A incendier à la fois les douze régions de Rome.

— Mais ce n'est pas vous, père, qui avez conçu l'idée d'un pareil crime ?

— C'est Lélius, répondit le désignateur en baissant la voix.

— Le scélérat ne craint donc ni les hommes ni les dieux.

— Ni les hommes ni les dieux, tu dis vrai. Oh ! si je pouvais t'apprendre le dernier mot de cette infernale conjuration, tu frémirais, Rutuba.

L'officier versa une nouvelle rasade à Gurgès.

— Père, je vous en supplie, ne me cachez rien, poursuivit-il, votre récit m'intéresse au dernier point.

— J'ai promis à Cruscellus de taire les secrets qu'il m'a confiés.

— Même à votre fils ?

— A toi plus encore qu'à tout autre. Il est des choses, vois-tu, qu'il est bon d'ignorer.

— Videz votre calice, dit Rutuba, et racontez-moi les intrigues de cet infâme Lélius.

— Tu seras discret ?

— Oui.

Gurgès se pencha sur le guéridon, et, prenant la main de l'officier,

— Un seul mot t'expliquera tout, dit-il : c'est Catilina qui s'est introduit chez nous sous le faux nom de Lélius.

Le centurion hocha la tête.

— Hein ! tu comprends ? reprit Gurgès en portant sa coupe à ses lèvres. Mais tu ne sembles pas étonné ? Le brigand voulait me jouer, poursuivit le désignateur, mais ses ruses lui ont mal réussi.

— Vous les avez déjouées ?

— Grâce à Cruscellus. Quel homme que ce tondeur, mon ami ! quel orateur ! C'est lui qui m'a tiré d'embarras.

— Les circonstances étaient périlleuses.

— Bah ! Cruscellus est plus rusé, plus habile que tous nos patriciens réunis. D'après son conseil, je suis allé trouver Cicéron. J'ai parlé à Cicéron, moi, au premier magistrat de la république, entends-tu bien ?

— Il vous a bien accueilli ?

— Il ne m'a pas offert à boire. Cependant je n'ai pas à me plaindre de lui, continua le désignateur en étendant la main vers son trésor.

— Que vous a-t-il dit ? fit Rutuba.

— Il m'a comparé à Camille, qui sauva Rome de la fureur des Gaulois. A propos, notre bouteille est vide.

Les divagations continuelles du désignateur, les sottes réflexions que lui suggérait à chaque instant son ivresse, sa soif inextinguible, causaient à l'officier une impatience poignante, qu'il ne pouvait plus maîtriser.

— Père, je vous en supplie, reprit-il, oubliez pour un instant votre envie de boire...

— J'ai le gosier si sec ! interrompit Gurgès.

— Rapportez-moi fidèlement votre entretien avec le consul, autant du moins que votre mémoire le permettra.

— Cruscellus prétend que c'est aux oies du Capitole et non pas à Camille que Cicéron m'a comparé ; mais le tondeur en a menti.

— Vous avez révélé au consul tout ce que vous saviez touchant la conjuration ?

— Tout. J'ai son discours présent à la mémoire, et, je le soutiendrais au tribunal de Rhadamante, Cruscellus en a menti.

— Cicéron a dû vous engager à continuer vos relations avec Lélius ? ajouta le centurion.

— Par Mercure, conducteur des ombres ! comme tu devines les choses, Rutuba, répondit le désignateur. Tu ferais, ce me semble, un consul assez distingué.

— Il vous a promis de payer largement vos délations ? poursuivit l'officier.

— Nous sommes convenus de mille sesterces par visite. Mets deux de ces pièces d'or dans ta poche.

— Je vous rends grâce, père, dit le centurion. Je n'en veux pas.

— Accepte donc. Tu n'as pas trouvé la source du Pactole durant ton expédition d'Asie.

En disant ces mots le vieillard mit deux aureï dans la main de son fils. Mais à peine le centurion eut-il senti l'attouchement du métal, qu'il se leva, saisit à poignées la monnaie brillante amoncelée sur la table, et la dispersant avec fureur, il s'écria :

— Père, que cet or périsse avec le misérable qui vous l'a fait gagner !

— Es-tu fou ? demanda Gurgès.

— Faut-il vous expliquer maintenant ce que cet or vous coûte ? reprit le jeune homme hors de lui.

— Une petite course à la rue de Scaurus, ni plus ni moins.

— C'est le prix de l'honneur et du sang de vos enfans que vous avez reçu.

— Que parles tu d'honneur et de sang, quand j'ai besoin d'un flacon de vin ?

— Vous avez attiré sur votre famille l'attention du consul. Eh bien ! voici ce qu'il y trouvera : un assassin, et c'est moi !

— Par Atropos ! fit le désignateur, tu veux te jouer de mon ivresse.

— Le parricide qui a frappé Cicéron au milieu du forum, c'est encore moi !

— Mais cesse de railler : tu m'épouvantes, malheureux ! répliqua Gurgès.

Il avait quitté son fauteuil et tâchait de se raffermir sur ses jambes. La peur commençait à dissiper en lui les fumées du vin.

— Il y trouvera la maîtresse de Catilina, poursuivit l'inexorable centurion.

— Grâce, grâce ! interrompit Daphné en se jetant dans les bras de son frère.

— Et la voici ! continua Rutuba. Dites maintenant, père, votre or, l'avez-vous bien gagné?

— Mes yeux se troublent, ma tête se perd, balbutia le vieillard. Daphné, ma fille, mon enfant bien-aimée, tu n'as pas déshonoré la mémoire de ta mère; tu n'as pas flétri l'honneur de ton nom?

La jeune fille baissa les yeux et ne répondit pas.

Alors Gurgès retrouva dans son indignation un reste d'énergie. Il leva sur la tête de Daphné ses mains tremblantes, et sa bouche commençait une imprécation, quand Rutuba se plaçant entre sa sœur et lui,

— Oh! ne maudis pas ta fille, vieillard insensé! s'écria-t il.

Gurgès pâlit devant la colère du centurion, et recula jusqu'à la muraille, contre laquelle il s'appuya.

— Tu es le plus coupable d'entre nous, reprit l'officier, toi qui as introduit cet homme ici.

— C'est vrai, dit le vieillard.

— Toi, que ses richesses ont tenté.

— C'est vrai, répliqua Gurgès d'une voix défaillante.

—Toi qui, au lieu de veiller sur nous, passes tes jours et tes nuits à t'enivrer!

Le centurion fut obligé de s'interrompre, car son père était tombé sans mouvement sur le plancher.

Daphné et Rutuba s'empressèrent autour de lui, mais ils ne relevèrent qu'un cadavre.

Les rapides émotions de cette épouvantable scène avaient tué le désignateur.

VIII.

UN SERMENT PRONONCÉ SOUS LE MANTEAU DE PROSERPINE.

Quand la tempête vient fondre sur les nautonniers qui naviguent le long des côtes de l'Afrique, ou parmi les Cyclades hérissées d'écueils, elle ne sévit pas contre eux avec une fureur toujours égale. Il se fait par intervalles sur la mer des momens de silence solennel, où le vent tombe, où l'orage cesse, où l'on n'entend plus que les cris des matelots et le bruit des flots qui courent s'abattre sur la grève en gémissant. Mais le pilote expérimenté ne se fie pas alors à la clémence apparente de la mer. Il se prépare à braver de nouveaux périls. La main sur le gouvernail, le regard tourné vers l'horizon, il attend la raffale qui menace de loin son frêle esquif. Et bientôt, en effet, la foudre éclate sous la nue, le vent accourt des profondeurs de l'ouest, chassant devant lui les vagues écumantes et la pluie qui tombe du ciel par torrens. Malheur à l'imprudent qu'un instant de bonace a trompé, et qui s'est endormi, bercé par elle, sur l'abîme toujours béant des eaux.

Sergius et Muréna, déférés aux tribunaux criminels, attendaient leur jugement. L'ordre et la paix régnaient dans Rome. Catilina ne cherchait plus à tromper la vigilance de Marcellus. Il demandait lui-même des gardiens quand il voulait sortir de la maison de son hôte, et se montrait aux yeux de tous uniquement occupé à réunir des preuves et des témoignages contre Paulus. Il ne voyait en particulier que le préteur Lentulus, que sa dignité mettait à l'abri de tout soupçon. Lentulus communiquait aux conjurés les ordres du chef; leur distribuait leurs rôles pour le massacre, dont le moment approchait; leur indiquait, enfin, les dépôts d'armes, les magasins de combustibles formés par Sergius, et les divers postes dont ils devaient s'emparer le 27 octobre, à la sixième heure de la nuit (minuit).

Mais pendant ce temps l'immense conjuration agitait à la fois toutes les peuplades italiques. Nobilior, Aulanus et les autres émissaires que Sergius avait envoyés dans les provinces s'étaient acquittés de leur mission avec succès. Mallius avait abandonné Fésules. Des milliers de soldats accouraient à son camp, situé dans une position formidable au milieu des Apennins. L'Etrurie, l'Ombrie et le Picenum couraient aux armes. D'innombrables pasteurs secouaient en Apulie le joug de la servitude et se réfugiaient dans les montagnes après avoir incendié les villas de leurs patrons. Capoue tremblait au bruit de ses gladiateurs révoltés. Les deux Marcellus achevaient d'organiser l'insurrection à l'extrémité méridionale de la péninsule, dans la Pélignie et le Bruttium. Du fond de la prison où il se trouvait enfermé, Catilina allumait la guerre civile d'un bout à l'autre de l'Italie.

Enfin la journée fatale du 27 octobre arriva.

Depuis la scène du champ de Mars, où Prosper avait montré au centurion le faux Lélius en toge blanche de candidat, les deux jeunes gens vivaient comme autrefois dans la plus grande intimité. Pendant ses visites à la maison des libitinaires, l'orfévre évitait de rencontrer Daphné. Il craignait que son empressement à la revoir ne rendît plus amers sa honte et ses regrets. Mais l'espérance, et partant la joie et le courage, renaissaient en lui, bien qu'il eût de terribles événemens à redouter dans l'avenir. Mettant à profit la négligence du consul, dont la politique absorbait tous les instans, et qui oubliait, au milieu de ses préoccupations, les promesses que lui avait arrachées Tertia pendant sa visite à Tusculum, l'apprenti surveillait Rutuba, lui conseillait la modération, la prudence; l'empêchait d'affronter les fureurs de Sergius, et plus encore la vengeance de Sempronia. Deux fois la matrone avait sollicité de son amant l'oubli du passé; elle l'avait invité deux fois à se rendre au bois sacré d'Egérie, et deux fois Prosper avait calmé l'irritation que ces démarches causaient à l'officier. Rutuba, en effet, les regardait comme des provocations, et parce qu'il épargnait des ennemis qu'après tout il ne pouvait détruire, il s'accusait de lâcheté.

La mort de Gurgès avait épouvanté le tondeur Cruscellus. Cet accident déjouait toutes ses ruses. Il avait voulu se ménager, dans le malheureux désignateur, un témoin utile en cas d'accusation, et il n'avait réussi qu'à exciter la vigilance de Cicéron, qu'à ouvrir aux recherches du consul une voie certaine pour arriver de Catilina jusqu'à lui. Gurgès avait vécu tout juste assez pour le compromettre, mais il était mort trop vite pour pouvoir le justifier. Quel parti lui restait-il donc à prendre? Celui de servir de son mieux toutes les factions, et de mériter la protection de Tertia en l'éclairant sur les démarches de son fils.

Il avait formé cette sage résolution quand, le 27 octobre, vers la dixième heure du jour, il reçut de Catilina l'ordre de mettre en permanence, dans l'antre de Cacus et dans les tavernes voisines, la troupe entière des brigands de Sapala.

Les élections consulaires étaient passées. Rien ne justifiait la mesure que Sergius prenait à l'improviste. Le tondeur supposa donc avec raison que le moment était venu où Catilina voulait réaliser ses projets de massacre. Il n'osa point fouler ouvertement aux pieds les engagemens qu'il avait pris envers le conspirateur sur le chemin d'Aricie; mais après avoir transmis à Sapala les instructions qui le concernaient, il courut en toute hâte à la maison de Tertia.

L'époque où les dames romaines avaient coutume de célébrer les mystères de Cybèle approchait. L'épouse de Martius Rex se préparait à cette pieuse solennité par de fréquens entretiens avec Xénocratès, philosophe pythagoricien. Elle se promenait avec lui sous les arbres séculaires qui couvraient de leur ombre le *xyste* ou cour intérieure de sa maison, au moment où le barbier fut introduit.

Xénocratès était un petit vieillard sec et maigre, dont la taille était brisée et la figure couverte de rides. Mais son regard était vif, malin, pénétrant. Un sourire sarcastique contractait toujours ses lèvres, même quand il discutait les dogmes les plus élevés de la doctrine de Pythagore. On ne savait trop, à le voir, s'il se moquait de l'enseignement de son maître ou de la bienveillance de ses auditeurs.

Cruscellus, après avoir salué Tertia, se plaça respectueusement derrière elle et suivit à quelques pas la matrone et Xénocratès. Le philosophe parlait des avantages du silence. Il marchait la tête inclinée, l'index de sa main gauche dirigé vers le ciel. On eût dit qu'il cherchait à faire tenir ses raisonnemens en équilibre sur la pointe de son doigt(1).

(1) La statue de Posidonius, au Musée royal des antiques, nous a fourni les traits caractéristiques de ce portrait.

— Approche, tondeur, dit Tertia en s'adressant à Cruscellus. Ecoute les leçons du savant Xénocratès.

Cruscellus vint humblement se placer auprès de Tertia

— Je voudrais, reprit la matrone, envoyer cet illustre personnage discourir chez tous les tondeurs de Rome, car ils ne sont que des bavards.

Xénocratès paraphrasa d'une manière brillante ces paroles du sage : « Je me suis repenti souvent d'avoir parlé et jamais de m'être tu. »

— Noble Tertia, fit Cruscellus quand le pythagoricien eut achevé sa harangue, voulez-vous me permettre une réflexion?

— Et laquelle?

— Je ne suis pas content de la doctrine de Xénocratès.

— Toi? Tu as la prétention de critiquer le langage du plus grand philosophe que l'école de Crotone ait produit?

— Sa thèse a un défaut.

— Quel défaut, misérable?

— C'est qu'il faut parler pour la soutenir.

— Voyez l'impertinent! répondit Tertia en éclatant de rire. Xénocratès, confondez-le.

Xénocratès se drapa de son manteau et resta muet.

— Ah! vil tondeur, reprit Tertia avec une feinte colère, tu oses avoir raison contre un pythagoricien dont je paie les leçons deux mille sesterces par séance? Rétracte-toi, ou je te fais jeter à la porte par mes gens.

— Noble matrone, ayez pitié de cet homme, interrompit Xénocratès; les préceptes divins de Pythagore sont un livre fermé pour lui.

— C'est égal, repartit Cruscellus, je ne concevrai jamais qu'on engage les autres à se taire, quand on fait payer ses discours si cher.

— Imbécile! répondit Xénocratès. C'est grâce à la barbe des Romains que tu vis, n'est-ce pas?

— Et grâce à leur chevelure.

— Et tu vis en les rasant?

— Sans doute.

— Eh bien! reprit le philosophe, c'est avec la parole que je gagne mon pain, et je parle pour apprendre aux autres à se taire. Que trouves-tu là d'étonnant?

Cruscellus demeura confondu par ce sophisme.

— Au revoir, belle Tertia, poursuivit Xénocratès; nous touchons à la onzième heure du jour (cinq heures du soir), que j'ai réservée à Servilie, femme de Junius Silanus, notre futur consul.

— Illustre matrone, dit Cruscellus à Tertia quand le pythagoricien fut parti, l'argument que m'a fait ce *grécot* ne me paraît pas bien clair.

— Tu pouvais répliquer, répondit Tertia.

— Il est parti trop vite. Il n'y a point de parité entre ce pythagoricien et un tondeur.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'un tondeur s'attaque à la barbe, mais en respectant son rasoir.

— C'est vrai.

— Tandis que Xénocratès, en combattant la parole avec la parole s'attaque par le fait à l'instrument même de sa profession

— Je crois, par Cybèle! que tu as tranché le nœud de la difficulté, dit Tertia.

— Je veux revoir ce philosophe astucieux, s'écria Cruscellus. Où demeure-t-il?

— Aux degrés de Belle-Rive, sur le Palatin. Mais laissons Xénocratès et son sophisme, poursuivit la matrone. Tu m'apportes sans doute des nouvelles de Prosper?

— Oui, et de mauvaises. — Ah! si mon pythagorien n'avait pas pris la fuite!

— Par le Styx! ne me parle plus de Xénocratès, interrompit l'épouse de Martius Rex avec impatience. Qu'a fait encore mon petit orfévre?

— Nous avons chassé l'amour par la porte, belle Tertia, et l'amour est rentré par la fenêtre. Cela se passe toujours ainsi.

— Prosper a revu la fille du désignateur?

— Je n'en sais rien; mais il fréquente assidûment le frère.

— Et qui fréquente le frère peut facilement rencontrer la sœur, poursuivit la matrone. N'est-ce pas ce que tu veux dire, Cruscellus?

— Précisément. Or, le centurion, noble Tertia, est un grand débauché.

— Tu crois?

— Un grand ivrogne.

— Eh! je connais beaucoup d'honnêtes gens... qui n'ont pas horreur du vin

— C'est une espèce de gladiateur qui ne recule devant aucun danger, et qui chercherait querelle au dernier débardeur des halles comme au plus brave de nos chevaliers.

— Ton centurion serait-il quelque peu patricien? fit la matrone, dont les brillans défauts attribués par le tondeur à Rutuba séduisaient l'imagination.

Le tondeur secoua la tête.

— L'apprenti de Callisthènes fréquente là une société détestable, répliqua-t-il. Vous connaissez ou à peu près le personnage qui a séduit la fille de Gurgès?

— Je crois avoir deviné son nom.

— Le moindre danger que pourrait courir Prosper, s'il cultivait plus longtemps l'amitié du centurion, serait de s'unir à lui pour tirer vengeance du déshonneur de Daphné. Or, vous comprenez à quel ennemi il aurait affaire.

— Tu crois Rutuba capable de prendre le terrible amant de sa sœur à partie? demanda la matrone.

— Il s'attaquerait aux Furies de l'enfer.

— Et tu penses que mon petit orfévre serait homme à le seconder?

— Prosper est amoureux, Prosper est jaloux; je ne connais pas de folie qu'on ne puisse commettre avec ces deux passions-là.

— Il a donc du courage, cet enfant! s'écria la sœur de Clodius, que flattaient dans son orgueil de mère les paroles du tondeur.

— Noble Tertia, reprit ce dernier, imposez silence à votre amour propre, et ne laissez pas l'enfant qui vous est cher aux prises avec un homme qui d'un mot pourrait l'anéantir. Mandez Prosper auprès de vous.

— Tu me l'amèneras demain.

— Que ne le voyez-vous ce soir même?

— Catilina ne se dérobera pas cette nuit à la surveillance de Marcellus pour venir tendre une embûche à son rival.

— Sergius semble dormir dans sa retraite, répondit sentencieusement Cruscellus, mais son génie veille. Sa pensée reste libre, tandis que son corps est prisonnier.

— Enfin, les jours de Prosper sont-ils menacés? dit Tertia.

— Il y aura du sang répandu dans Rome cette nuit.

— D'où sais-tu cela?

— Peu vous importe. Je suis bien instruit.

— Oh! ne me cache rien, tondeur, poursuivit la matrone alarmée en glissant une pièce d'or dans la main de Cruscellus. Tous ces bruits de conjuration, d'incendie, de massacre, qu'on a répandus depuis quelque temps dans la ville, sont-ils vrais?

— Ils sont vrais, et Rutuba peut également devenir ou la victime de Sergius ou celle du conseil des Sept.

— Cet homme s'est-il donc fait tant d'ennemis?

— J'espère, noble Tertia, interrompit le barbier, que vous oublierez mes confidences aussitôt que j'aurai franchi le seuil de votre maison. Ne communiquez à personne les avis que je vous ai donnés ce soir. Evitez de mêler en quelque façon que ce puisse être le nom de Prosper aux événemens de cette nuit; contentez-vous de le sauver.

— Cours le chercher, Cruscellus; je le cacherai ici, et il ne me quittera plus, je le jure, tant que durera la tourmente qu'a soulevée dans Rome l'ambition de Catilina

Mais tandis que le tondeur se dirigeait vers l'atelier de Callisthènes, Prosper et Rutuba s'étaient arrêtés dans une taverne des bords du Tibre, dont les blanches murailles s'élevaient sur la pente de la montagne de Cinna (mont Mario). Devant la tonnelle sous laquelle les deux amis prenaient en-

semble un repas frugal, s'offrait aux regards l'aspect le plus riche et le plus varié des champs romains. L'Anio, mêlant ses eaux vertes à l'eau fauve du Tibre, la voie Flaminienne, le pont Milvius (Ponte-Molle), à la tour crénelée ; çà et là des villas, quelques bouquets d'arbres et de longs rideaux de peupliers occupaient le premier plan. A l'orient se déployaient en amphithéâtre les montagnes pittoresques de la Sabine. Des sapins à la sombre verdure en couvraient les flancs, tandis que leurs cimes, taillées en aiguilles ou bien arrondies en coupoles, dessinaient sur le bleu du ciel de capricieux festons. De gigantesques aqueducs, dorés par le temps, unissaient les monts Sabins à la ville éternelle, dont les murailles, les temples et grandes basiliques rectangulaires servaient de fond à ce tableau. Par-delà resplendissait, dans un lointain vaporeux, le temple de Jupiter-Latial, où les peuples du Latium se réunissaient chaque année pour sacrifier au dieu protecteur de leur confédération. A l'occident, enfin, les rayons du soleil couchant bronzaient la plaine aux larges ondulations, fertile et riante à cette époque, maintenant déserte, inculte, désolée, qui allait en s'inclinant de Rome au port d'Ostie.

Quand le repas des jeunes gens fut terminé, Rutuba jeta quelques pièces de monnaie sur la table, mit le bras de l'apprenti sous le sien, et tous deux se dirigèrent vers Rome en descendant la rive droite du Tibre. Rutuba était soucieux, distrait ; il semblait en proie à cette inévitable inquiétude que tout homme éprouve quand il va prendre une vengeance ou braver une trahison.

Il se pencha à l'oreille de Prosper.

— Ami, lui dit-il, le repas que nous venons de prendre est un repas d'adieu.

— Tu pars? lui demanda l'orfévre.

— Non ; je vais punir ce soir l'abominable femme qui se plaît depuis cinq jours à irriter ma colère. J'ai reçu une nouvelle lettre de Sempronia.

— Que veut-elle?

— La matrone m'invite à souper pour ce soir dans sa maison du val d'Egérie.

— Tu n'iras point, s'écria l'orfévre, dussé-je m'attacher à tes vêtemens !

— L'existence me pèse, répondit le centurion. Sempronia en veut à ma vie; je la lui vendrai cher, plus que je ne l'estime, va.

— Et Daphné, que deviendra-t elle?

— Frère, dit Rutuba, je te connais assez pour croire que tu pardonneras au repentir d'une jeune fille les fautes qu'elle a si amèrement pleurées.

— Eh! ne me parle plus d'un passé que j'abhorre, interrompit Prosper.

— Je te lègue cette chère enfant, poursuivit l'officier, afin que tu la protéges, que tu la défendes, que tu l'aimes comme une sœur quand je ne serai plus.

— Insensé! reprit l'orfévre, penses-tu qu'un homme, parce qu'il se sent courageux et robuste, doive affronter les poignards qui se cachent dans l'ombre et le poison qu'un esclave peut lui verser traîtreusement dans une coupe?

— La trahison atteint ses victimes, soit au forum, soit à l'angle d'un carrefour, tout aussi bien qu'au milieu du val d'Egérie.

— Mais ne cours pas au-devant d'elle.

— Elle me surprendra moins si je la provoque, répliqua le centurion. Les remords d'ailleurs, les terreurs continuelles qui m'assiégent m'ont rendu l'existence insupportable. Les ténèbres qui s'amoncèlent autour de moi m'étouffent. Par les mânes de mon malheureux père! je me rendrai ce soir à l'invitation de Sempronia.

— Ah! tu opposes à mes conseils des sermens irrévocables, repartit Prosper.

— Mon glaive a soif de sang patricien, interrompit l'officier.

— Moi aussi, j'en ai soif. Rutuba, je te suivrai.

— Toi? enfant! Tu veux m'accompagner au val d'Egérie!

— Oui.

— Tu ne réfléchis donc pas que c'est courir à la mort?

— Je le sais.

— Qu'entrer dans la maison de Sempronia c'est descendre vivant dans un tombeau?

— Ce tombeau, frère, nous le partagerons.

— Non, non, c'est impossible, repartit l'officier. J'ai tant souffert depuis deux mois, vois-tu, Prosper, j'ai commis tant de forfaits que la lumière du jour m'est odieuse. Mais toi, tu es beau, tu es jeune ; ta conscience est sans reproche, tu as de longues années de bonheur à vivre : pourquoi les sacrifier?

Les jeunes gens étaient rentrés dans Rome par la porte du Janicule, et ils longeaient en ce moment le bois sacré des Furies, sombre forêt d'yeuses, qui occupait tout l'espace compris entre les murailles de la ville et le pont Sublicius.

— Et puis, murmurait le centurion, j'ai pour toi une affection si tendre, Prosper, que je perdrais la moitié de mon courage en songeant que tu partages mes périls.

L'orfévre entraîna son ami à travers le bois sacré de Furine, et ils aperçurent bientôt l'édicule où le flamine Furinalis sacrifiait tous les ans des brebis noires aux divinités des enfers.

— Où me conduis-tu? demanda l'officier.

— Entrons dans ce temple, répondit Prosper. Il est convenable de fléchir par une prière les sombres déités qui châtient les hommes, quand on a résolu d'affronter la mort.

Ils pénétrèrent dans l'édicule.

Là, sous un dôme en forme d'hémicycle, s'élevaient les statues colossales de Proserpine, de Némésis et des Furies. L'image de la fille de Cérès occupait le fond du sanctuaire. Une couronne de pavots et de narcisses entremêlés ceignait sa tête. Ses épaules étaient recouvertes d'un manteau blanc, bordé de pourpre ; et d'une main elle tenait une torche funèbre, tandis que l'autre était armée d'un sceptre d'or.

Les statues de Némésis, d'Alecto, de Mégère et de Tisiphone, placées dans des niches à coquille, environnaient Proserpine. Des manteaux rouges les enveloppaient. Némésis seule était couronnée d'un diadème ; des serpens sifflaient sur la tête de ses farouches compagnes ; des glaives nus étincelaient dans leurs mains.

La lumière du soleil ne pénétrait jamais dans le temple des Furies. Une lampe suspendue à la voûte et les cinq torches que portaient les déesses en éclairaient seules, jour et nuit, la mystérieuse obscurité.

A voir ces grandes formes humaines debout, immobiles, menaçantes, sortir des ténèbres aux lueurs rougeâtres des feux qui brûlaient devant elles, le moins superstitieux éprouvait un frisson de terreur.

Rutuba s'était agenouillé, et, le front appuyé contre un pilastre, le brave centurion priait.

Pendant ce temps, Prosper avait franchi le balustre du sanctuaire. Il s'approcha de Proserpine, lui enleva son manteau et s'en couvrit. Il prit ensuite la torche que portait la déesse. Quand le fils de Gurgès releva la tête, l'orfévre se trouvait en face de lui dans l'attitude d'un homme qui va adresser aux dieux infernaux quelque terrible imprécation.

— Rutuba, dit-il, tu as juré par les mânes de ton père d'assister ce soir au souper de Sempronia. Eh bien! continua le jeune homme d'un ton solennel, je vous prends toutes à témoin de mes sermens, ô divinités infernales qu'on adore en ces lieux; toi, Proserpine, qui présides aux saints mystères de la ville d'Eleusis ; toi, Némésis, qui commandes au Destin ; et vous aussi, filles implacables de l'Achéron et de la Nuit, qui tourmentez les parjures dans le sombre Tartare... Par la majesté sainte de votre nom...

— N'achève pas, n'achève pas! interrompit le fils de Gurgès les bras étendus vers son ami, sur lequel il n'osait porter les mains.

— Par la majesté sainte de votre nom! ajouta Prosper, je jure de ne pas abandonner mon frère d'adoption et de le suivre au val d'Egérie pour combattre ou mourir avec lui.

— Ah! tu viens de prononcer l'arrêt de mort de ta fiancée! s'écria le centurion.

Et il sortit du temple, pendant que l'apprenti se dépouillait de son manteau.

La fatalité était le dogme fondamental de toutes les an-

ciennes religions, et celui peut-être dont la croyance était le plus profondément enracinée dans le cœur des païens. Aussi les Romains, comme aujourd'hui les mahométans, savaient-ils accepter les lois du destin sans murmure. L'officier, quand Prosper vint le rejoindre dans le bois sacré des Furies, ne chercha plus à combattre son dessein.

Un serment irrévocable obligeait l'orfévre à l'accomplir.

— Il faut que je change le plan de conduite que je m'étais tracé pour ce soir, lui dit-il.

— Quel était ce plan? demanda Prosper.

— Il est impossible de rien imaginer de plus simple, répondit le centurion. Sergius assistera, je l'espère, au souper de la atronc. Au premier indice de trahison je frappais Catilina, d'un second coup sa complice. Je délivrais Rome de ces eux monstres à la fois.

— Eh bien! répliqua Prosper, ton rôle sera simplifié, voilà tout.

— Que veux-tu dire?

— Je prendrai pour moi une des victimes, celle que tu voudras m'abandonner.

— Mais il ne s'agit plus de périr après s'être vengé, maintenant que tu m'accompagnes, repartit l'officier. Entrer au val d'Egérie n'est plus la chose importante; c'est le moyen d'en sortir qu'il faut préparer. Te crois-tu assez agile pour sauter à terre d'une hauteur de huit coudées (trois mètres et demi environ)?

— Je franchis tous les jours des espaces plus considérables aux exercices du champ de Mars.

— As-tu quelque expérience du maniement des armes?

— Depuis près de deux mois je fréquente assidûment la salle d'armes de Brennus.

— Tu en sais assez pour un homme de cœur, répondit le centurion. Ecoute-moi donc attentivement, frère, et tâche de ne pas oublier la manœuvre à l'instant du danger. La maison de Sempronia est située au milieu des ruines d'un temple entre l'Almo et la porte Ardéatine. On y entre par un couloir obscur, légèrement incliné, à l'extrémité duquel se trouve l'*atrium*. Les antichambres de plusieurs appartemens communiquent à cette pièce. En face du couloir s'ouvre un sphéristérium (salon); à gauche la chambre de Sempronia; à droite le triclinium où nous souperons, si toutefois on nous laisse le temps de souper. Çà et là ont été distribués avec un art admirable une foule de trappes, de portes secrètes et de cabinets de service, dont les hôtes de Sempronia ne sauraient trop se défier. Comprends-tu bien ma description?

— A merveille.

— A l'exception du triclinium, les divers appartemens de la villa ont des fenêtres sur le vallon d'Egérie. De ces fenêtres il est facile de sauter au milieu des ruines qui les environnent, et de gagner ensuite les profondeurs du bois.

— C'est par là que nous battrons en retraite? interrompit Prosper.

— Songeons avant tout à nous présenter dans une attitude qui commande le respect, reprit le centurion. Sempronia, quand nous franchirons le seuil de sa maison, enverra sans doute un nomenclateur pour nous recevoir. Nous saluerons la personne qui se présentera, et je l'inviterai à passer la première pour nous montrer le chemin. Tu entreras après elle et je te suivrai à reculons. Au premier bruit suspect que tu entendras, sans t'occuper de ce qui se passe derrière toi, saisis ton guide à la ceinture et oppose-le comme un bouclier aux coups dont tu pourrais être menacé. Recule dans cette attitude jusqu'à l'entrée de la villa. Je donnerai alors de mon épée dans le corps du misérable, afin de laisser à Sempronia un souvenir de notre visite, et nous fuirons vers Rome par un sentier qui m'est connu.

Rutuba accompagnait ces paroles d'une pantomime si expressive qu'il eût allumé dans le cœur du plus lâche une étincelle du courage qui l'animait.

— Supposons maintenant, dit l'orfévre, que nous arrivions sans encombre jusqu'à la salle à manger de Sempronia.

— Je m'assiérai près de la porte, à l'extrémité du lit consulaire, poursuivit le centurion, et tu prendras à l'autre extrémité du triclinium la place correspondante à la mienne, afin que nous ne puissions pas être cernés au milieu des tables. Ne me quitte pas des yeux, ne touche aux mets qu'après m'avoir consulté du regard, ne remplis ton calice qu'aux amphores dont j'aurai dégusté le vin. Je connais Sempronia, et je saurai lire la trahison sur son visage. Entre le buffet que tu auras à ta gauche et la muraille, se trouve un espace de quelques pieds vers lequel tu t'élanceras dès que tu me verras mettre l'épée à la main; je courrai t'y rejoindre. Alors, frère, il s'agira de frapper bravement d'estoc et de taille, car Sempronia ne manquera pas d'employer contre nous le glaive si le poison ne réussit pas. Or, sois persuadé que l'épouse de Brutus nous mettra aux prises avec des coquins adroits et résolus. Nous devrons un sacrifice à la Fortune si nous parvenons à sortir de la salle à manger, à traverser l'*atrium*, et à gagner de là, en sautant par une fenêtre, le bois sacré d'Egérie

— Les dieux nous protégeront, dit Prosper.

— N'oublie pas surtout, continua l'officier, qu'à partir du moment où nous quitterons le triclinium, il nous faudra combattre en avant et en arrière, toi pour nous frayer un passage, moi pour contenir les brigands qui s'acharneront après nous. Ayons l'œil attentif et la main prompte, jeune homme; sachons deviner l'ennemi dans les ténèbres. L'embûche nous environnera de toutes parts: elle menacera notre tête, et se dressera à chaque instant sous nos pas.

— Frère, que ma jeunesse ne t'inspire aucune défiance.

— Dirigeons-nous vers l'atelier de Callisthènes, reprit le centurion.

— Oui, nous trouverons chez lui de bonnes cuirasses, et il ne sera pas inutile que nous les cachions sous nos habits.

— Des cuirasses, enfant! quand on va combattre des gladiateurs... fit Rutuba. Ignores-tu que ces gens-là ne frappent qu'à la tête? Un cœur intrépide, un bras infatigable, voilà, Prosper, les cuirasses qu'il nous faut.

— C'est bien, répliqua l'apprenti.

Ils remontèrent le Tibre jusqu'au pont Palatin. Mais tandis qu'ils traversaient le fleuve, un cavalier passa près d'eux avec la rapidité de l'éclair. Cet homme arrivait de Fésules, et portait à Catilina l'importante nouvelle de la révolte de Mallius

D'autres courriers entraient au même instant dans Rome par différentes portes, et ceux-ci venaient annoncer au conspirateur que la rébellion agitait l'Italie tout entière, depuis la Gaule cisalpine jusqu'au fond de l'Apulie.

IX.

DOUBLE RENCONTRE.

A l'extrémité orientale de Rome, hors de l'enceinte du *pomérium* tracé par Sylla, entre la voie Prénestine et l'aqueduc de Clodius, s'élevait une maison de chétive apparence, complétement isolée de toute autre habitation. Un cep de vigne au tronc noueux en tapissait les murailles de feuilles et de fruits approchant de leur maturité. Le temps avait noirci le toit de chaume qui la recouvrait. Quelques plantes potagères croissaient à l'entour. Nul sentier ne semblait conduire, de la route voisine, à la porte de ce réduit abandonné. On devinait, à le voir si pauvre, si honteux, qu'il cachait quelque existence malheureuse ou coupable, que la réprobation des hommes avait frappée.

Là demeurait cet être dont nul n'oserait définir le nom; qu'on fuit parce que son souffle est impur, parce que son attouchement flétrit; dont toute société s'est fait un besoin et que toute société réprouve; le dernier mot, enfin, des lois humaines: le bourreau!

Non pas le chef des exécutions à mort; celui-là pouvait habiter Rome. Il exerçait même, sous le nom de triumvir capital, conjointement avec deux collègues, une portion notable des pouvoirs municipaux. L'aristocratie n'avait eu garde de déclarer infâme cet instrument essentiel de sa domination. Le bourreau dont nous parlons était spécialement

chargé de donner la torture aux esclaves. C'était le mettre en œuvre des chevalets, des grils, des ongles de fer, à l'aide desquels on éprouvait cette race proscrite que la victoire avait confisquée. On le tenait pour impur, cet artisan de supplices, on le séquestrait de ses semblables, non parce qu'homme il tuait des hommes, non parce qu'on supposait que la fibre humaine était paralysée dans sa poitrine; mais parce qu'il travaillait de la chair immonde, mais parce qu'il versait du sang ignoble, mais parce qu'il vivait des tortures d'une espèce d'êtres monstrueux, comme les dieux n'en ont point créé, doués de sensibilité, de volonté, d'intelligence, et privés de liberté.

Du reste, le Romain dont nous parlons n'appartenait pas à cette race élégante de bourreaux qu'enfanta deux mille ans plus tard la civilisation du dix-neuvième siècle. Il existe aujourd'hui, dans certaines villes de France, des bourreaux fashionables qui rougiraient de paraître sur un échafaud s'ils n'étaient vêtus suivant les exigences de la mode. Ces messieurs font profession d'une sensibilité, d'une politesse exquises, cultivent les arts, achètent des chevaux et donnent des soirées où l'on danse la polka. Si on les appelait du nom vulgaire de leur profession, si l'on méconnaissait vis-à-vis d'eux la nécessité du synonyme et de la périphrase, ils vous citeraient en police correctionnelle, ou vous enverraient leurs témoins. A l'extérieur, le bourreau dont nous parlons était un petit homme trapu, cagneux, dont un vague sourire épanouissait toujours la face large et bourgeonnée. Ses épaules voûtées, ses bras courts et musculeux laissaient deviner sa force herculéenne. On l'appelait Ravidus, grâce à la couleur roussâtre d'une épaisse chevelure, qui cachait presque entièrement ses yeux caves et son front déprimé.

Bien que le signalement de Ravidus, tel que nous venons de l'esquisser, ne révélât point de hautes facultés intellectuelles, ce bourreau-là ne manquait pas d'éloquence. Quand les magistrats de la ville lui envoyaient un coupable à châtier, ou que les fermiers, ses voisins, le mandaient chez eux pour donner la torture à quelqu'un de leurs esclaves, ils n'avaient qu'à désigner l'instrument de supplice qu'il devait employer. Il commençait toujours par faire à son patient quelque oraison pathétique, merveilleusement bien appropriée à la circonstance. Puis il le prenait, le crucifiait, le faisait rôtir, lui déchirait les flancs ou lui disloquait les jambes, sans témoigner jamais ni colère ni pitié. Quand on lui disait : Assez! il s'arrêtait; quand on lui disait : Redouble! il redoublait sans sourciller. Souvent néanmoins, alors que le sang lui inondait les mains, qu'il se sentait noyé dans la fumée de son gril, ou que sa victime tombait en agonie, on entendait un râle sourd gronder dans sa poitrine. Mais il était impossible de définir si ce râle était un soupir de compassion ou bien un rugissement de plaisir. Le 27 octobre au soir, vers la première heure de la nuit, Ravidus quitta son antre. Il traversa le champ du *sestertium*, où l'on enterrait les suppliciés, et se rendit aux magasins où les instrumens de son art étaient déposés.

Il en tira d'abord une petite voiture à bras, qu'il assujétit avec un tréteau, de manière à pouvoir la charger commodément. Sur cette voiture, il plaça une forte pièce de bois, dont les deux extrémités étaient pourvues, l'une d'une boucle en fer, l'autre d'un système de poulies qu'un tourniquet faisait mouvoir. Cette ingénieuse machine, vulgairement connue sous le nom de chevalet, jouait un rôle important dans les supplices des anciens. Mais Ravidus, qui se préparait à un voyage, voulut, par excès de précaution, se munir encore d'une infinité de petits meubles aussi commodes qu'élégans. Il entassa donc dans sa charrette une chaise de fer, une fourche à pointes recourbées, un soufflet à double vent, un fourneau, des coins, des cordes, et trois planches de chêne qui servaient à donner la question du brodequin. Il recouvrit le tout d'une serpillière. Puis, dès que le soleil eut disparu sous l'horizon, il s'attela lui-même à son *rhéda*, traversa l'Almo, à la hauteur de la porte *Querquétulane*, et se dirigea vers la maison de Sempronia.

Il y arriva à la deuxième heure de la nuit (huit heures du soir). Par un raffinement de cruauté, digne de ces temps de violence et d'oppression, on condamnait ordinairement les esclaves à servir d'aides à l'exécuteur qui devait les torturer. En conséquence Ravidus, s'imaginant qu'on allait recommander à sa sollicitude le nomenclateur même qui l'introduisait chez l'épouse de Brutus, le salua avec un affreux sourire d'ironie. Le misérable cherchait à lire sur le visage de sa victime présumée les sentimens de terreur qu'il pensait lui inspirer. Mais l'esclave, sans manifester d'autre sentiment que celui du dégoût,

— Suis-moi, dit-il à son lugubre visiteur.

Ravidus se débarrassa de sa bricole. On le conduisit par un escalier souterrain jusqu'au laboratoire que Sempronia lui avait destiné. C'était un souterrain bâti en pierres de Tibur, et dont les gémissemens d'un homme ne pouvaient traverser les parois cyclopéennes. Suspendue à la voûte, une lampe fumeuse éclairait ce lugubre cachot.

— Tu placeras ici tes instrumens, reprit le nomenclateur.

— Et mon patient, où est-il? demanda Ravidus.

— On te l'amènera dans un instant, répondit l'esclave. Songe à le bien traiter.

Ravidus disposa symétriquement le long des murailles ses appareils de torture, alluma ses fourneaux, et se mit à se promener d'un angle à l'autre de la crypte, en attendant l'arrivée de son client.

Certains lecteurs s'étonneront peut-être que Sempronia eût mandé le bourreau chez elle sans être sûre que Rutuba accepterait son invitation. Nous verrons bientôt que dans toute hypothèse la présence de Ravidus était indispensable au bois sacré d'Egérie.

Pendant ce temps les invités de la matrone s'étaient preparés à se rendre à sa villa. Prosper s'était habillé chez Callisthènes, et avait ensuite accompagné Rutuba jusqu'à la maison des libitinaires. Le centurion s'y était revêtu de ses habits de fête. Il avait armé son compagnon d'une épée et d'un poignard d'une trempe supérieure. Lui-même avait caché son glaive sous le pan de sa toge, et, pleins de confiance, dans leur courage et dans leur amitié mutuelle, les deux jeunes gens gagnaient la rue, quand Prosper, arrêtant son ami au milieu de l'atrium,

— Frère, dit-il, nous allons à une mort certaine. De tristes pressentimens m'avertissent que je ne verrai plus cette maison si connue, où je laisse la plus tendre, la plus sainte de mes affections. Je n'en sortirai pas sans avoir adressé un mot d'adieu à ma fiancée.

— Hâtons-nous de partir, au contraire, répondit le centurion. Souviens-toi que les pleurs d'une jeune fille préparent mal un homme au combat, qu'ils amollissent le cœur et paralysent le bras.

— Mourir sans contempler une fois encore ses traits charmans, sans lui dire que je n'ai cesser de l'aimer, Rutuba, ce serait pour moi un supplice insupportable; ne me refuse pas cette consolation.

— Sempronia, ses empoisonneuses et ses gladiateurs nous attendent au val d'Egérie ; les divinités que tu as adjurées nous y poussent, et tu ne penses qu'à Daphné! répliqua le fils de Gurgès. Viens, viens, Prosper; tu n'aurais plus la force de m'accompagner, ni moi peut-être celle de te suivre, si nous calculions ce que notre mort doit coûter de larmes à ta fiancée.

Rutuba tirait doucement à lui le bras de l'orfèvre. Celui-ci, les yeux tournés vers l'appartement de sa bien-aimée, se préparait à le suivre; mais le trais visage de Daphné s'étant montré sous une galerie, et la jeune fille ayant appelé Prosper du geste, l'apprenti franchit rapidement les deux étages qui l'en séparaient. Le centurion fut obligé de revenir sur ses pas, et les deux amis ainsi que Daphné se trouvèrent bientôt en présence dans la salle commune où la famille du désignateur avait coutume de se réunir.

Daphné interrogeait du regard le visage, l'attitude et jusqu'aux habits de son frère et de l'orfèvre. Puis, d'une voix pleine de trouble et de reproche,

— Où allez-vous? leur dit-elle.

— Une affaire importante nous appelle ce soir hors de la ville, répondit l'officier. Je ne rentrerai que bien avant dan

la nuit; mais ne crains rien, chère Daphné; je te laisse ici sous la protection des libitinaires, qui sont gens à te protéger.

— Aussi n'est-ce pas pour moi que je tremble, répliqua la jeune fille. Vous ne réussirez ni l'un ni l'autre à me tromper; j'ai entendu les derniers mots qu'a prononcés Rutuba dans la cour. Vous allez chercher la mort au val d'Egérie.

— Oui, la mort... ou la vengeance! repartit le centurion.

— Faudra-t-il donc que je reste seule en ce monde, sans appui, sans famille et sans nulle affection?

— Je te plains, jeune fille, murmura l'officier; mais je suis chef de maison maintenant, et cette qualité m'impose des devoirs à l'accomplissement desquels je dois tout sacrifier.

En disant ces mots, Rutuba tâchait de vaincre la douleur qui navrait son cœur fraternel.

— Nous voulons te venger, fit Prosper; laver dans le sang de nos ennemis l'affront que tu as reçu et qui a rejailli sur nous.

— Et moi aussi, je l'ai souvent appelée, cette vengeance, reprit la jeune fille. Que de fois, pendant mes longues nuits d'insomnie et de larmes, j'ai voué au courroux de Némésis Catilina et ses complices! Mais je me suis promptement dégoûtée de la haine; car tu le sais, Rutuba, notre bonne mère apprit à ses enfans à prendre en pitié les crimes des méchans et à s'en remettre aux dieux immortels du soin de les punir.

— L'épée d'un brave est le meilleur instrument de leur justice, répliqua le centurion.

— Prosper, c'est vous que j'implore, ajouta Daphné; vous que j'ai toujours connu bon et accessible aux prières des malheureux. Au nom de celle qui vous donna le jour et que vous souhaitez si ardemment connaître, je vous en supplie les mains jointes, abandonnez la résolution fatale qui doit me priver d'un frère et d'un ami!

L'orfévre resta muet. Le calme affecté de son visage et ses regards obstinément fixés à terre indiquaient assez qu'il ne se laissait pas fléchir.

— Est-il donc vrai que la main des dieux ne s'est pas encore lassée de me poursuivre! s'écria la fille du désignateur en pleurant; qu'ils n'ont pas assouvi leur colère en faisant de moi l'être le plus faible, le plus malheureux et le plus désolé qui fût jamais! Faudra-t-il pour les apaiser que je reste seule de ma famille, comme une preuve vivante de la réprobation dont ils nous ont frappés!

— Ne crois pas, sœur bien-aimée, dit le centurion, que je sois insensible à tes prières ou que je veuille me draper ici à la manière de ces héros qui étalent avec orgueil l'emphatique vertu d'un stoïcisme dénaturé. Cependant, tu n'ébranleras point la résolution que nous avons prise. C'est dans le temple des Furies, devant leur autel redouté, que nous avons juré de l'accomplir.

Le visage de Daphné prit une expression de sombre désespoir.

— Ainsi donc, le destin a livré notre famille entière à la fureur de Sempronia, murmura-t-elle.

— Nous serons dignes encore l'un de l'autre, jeune fille, interrompit l'orfévre, si ce soir les mânes de Gurgès peuvent se rassasier de sang et de larmes au bois sacré d'Egérie.

— Adieu, toi, mon frère, et toi aussi qui fus mon fiancé, reprit la jeune fille. Soyez fiers, soyez braves en face de la mort. Demain, jusqu'à pareille heure, j'attendrai votre retour.

— A demain! répondit le centurion.

Et les deux jeunes gens quittèrent les Esquilies.

Daphné les suivit du regard jusqu'à l'extrémité de la rue aux Parfums.

— Encore un jour d'angoisses, dit-elle aussitôt qu'elle eut cessé de les apercevoir, encore un seul jour, et Lélius aura le dernier cadavre qu'il est venu chercher ici.

Rutuba et son ami venaient de quitter la rue aux Parfums quand ils furent accostés par Cruscellus.

— Que les dieux vous gardent, beaux jeunes gens! leur dit le tondeur.

— Merci, Cruscellus, répondit Prosper.

Et sans s'arrêter, l'orfévre et Rutuba poursuivirent leur chemin.

— Où allez-vous donc avec tant d'empressement? demanda Cruscellus en s'adressant à l'apprenti.

— Ah! ah! tu désires savoir où nous allons? dit le centurion. Mais ce n'est pas un secret que tu puisses vendre, misérable.

— Que voulez-vous dire? repartit Cruscellus.

— Je te l'expliquerai plus tard... quand j'entreprendrai de punir tous les intrigans et tous les traîtres qui se sont donné rendez-vous depuis quelque temps dans notre maison.

— Très bien, j'attendrai vos explications, répliqua le tondeur. Mais il faut que je m'acquitte à l'instant même d'un message qu'une personne bien chère à Prosper m'a confié pour lui.

— Quel est ce message? dit l'orfévre.

— Je ne puis vous le transmettre devant un témoin.

— Parle, parle, Cruscellus, répondit le jeune homme; je n'ai pas de secret pour Rutuba.

— Il faut que vous alliez ce soir même au Célius, reprit le barbier.

Soit que l'orfévre fût simplement reconnaissant envers Tertia des soins dont elle avait environné son enfance et sa jeunesse, soit qu'à son insu la voix du sang parlât à son cœur, il s'était accoutumé à respecter les volontés de la matrone. Il n'avait jamais manqué jusque là de suivre ses conseils, d'exécuter ses ordres comme s'ils eussent émané de sa mère. A entendre les paroles du tondeur, il regretta vivement la nécessité qui le forçait de se rendre au bois sacré d'Egérie.

— Mais il est bien tard maintenant pour aller chez Tertia, balbutia-t-il. Je la verrai demain.

— C'est à l'instant même qu'il faut obéir à ses ordres, jeune homme, repartit Cruscellus. En renvoyant à demain votre visite, vous indisposerez gravement la matrone contre vous.

— Qu'est-ce que Tertia? interrompit le centurion.

— Une illustre dame à qui j'ai coutume de porter les bijoux que mon maître Callisthènes lui fournit, répondit Prosper en rougissant.

— Oui, quelque patricienne encore, avide d'émotions, curieuse d'aventures, dont cet infâme tondeur exploite les vices!

— Oh! comment pouvez-vous traiter ainsi l'être généreux qui m'a servi de mère, répliqua l'ouvrier, celle qui a pris soin de mon enfance, qui me donne du pain quand j'ai faim, des vêtemens quand j'ai froid, et des consolations quand je souffre? C'est, au contraire, une noble femme que Tertia, centurion.

— On s'associe plutôt Cruscellus pour commettre un crime que pour faire une bonne action, vois-tu, repartit l'officier.

— Vous croyez cela, vous, centurion? répliqua le tondeur.

— Telle est mon opinion sur toi, poursuivit Rutuba. Je sais que tu as vendu souvent et ta foi qui t'appartient, et le sang des autres qui ne t'appartient pas. Mais délivre-nous de ta présence, bête malfaisante qui te glisses partout et qui partout répands ton venin; car si j'écoutais la colère qui gronde en moi...

— Eh bien! Prosper, verrez-vous Tertia? demanda Cruscellus à l'orfévre.

— Retourne vers elle, tondeur, répondit-il. Dis-lui que je regrette vivement de ne pouvoir lui obéir, et que j'irai demain la trouver vers la dernière heure du jour.

— On vous accusera d'ingratitude, ajouta Cruscellus.

— Quel est le chemin qui conduit d'ici à la maison de Tertia? interrompit le centurion.

— C'est la rue de Vénus-Placide, répondit Prosper.

— Et après la rue de Vénus-Placide?

— Le clivus Pullius.

Rutuba saisit Cruscellus à la tunique, lui tourna le visage vers la route qu'il devait suivre, et, le poussant devant lui,

— Marche! lui dit-il, et prends garde que je te surprenne à nous observer.

Le tondeur ne put s'empêcher d'obéir à l'impulsion vigoureuse que le bras du centurion lui avait communiquée. Il descendit rapidement jusqu'à la place des Carènes, et ne s'arrêta que pour se cacher derrière les colonnes d'un portique.

Là il se prit à réfléchir.

— Où Rutuba conduit-il mon orfévre? se demanda-t-il.

Le tondeur avança la tête avec précaution hors de l'alignement des colonnes et se rejeta précipitamment en arrière. Il avait aperçu Prosper et le centurion traversant les Carènes et se dirigeant vers l'antique palais du roi Tullus Hostilius.

— Les voici, murmura-t-il. Suivons leurs traces et ne les perdons pas un instant de vue.

Dès que les jeunes gens eurent commencé à gravir la pente du Célius, le barbier quitta sa retraite ; puis, se cachant de porte en porte, s'embusquant à l'angle de chaque rue, il observa de loin, sans se trahir, la marche de l'officier et de son compagnon. Ils parcoururent la rue des Albains dans toute sa longueur, gagnèrent la piscine publique, la porte Capène et s'éloignèrent de Rome par la grande route Appia.

Cruscellus les accompagna jusqu'au temple de Mars. Il ne rentra dans Rome qu'après les avoir vus pénétrer dans le bois sacré d'Egérie.

— Ils se rendent à la maison de Sempronia, se disait-il. Par le rasoir d'Accius Navius ! faut-il que l'avenir d'un honnête homme et la moitié de ses revenus soient à la discrétion d'un fou, d'un batailleur, d'un enragé tel que ce centurion ! Mais on assassinera mon orfévre chez Sempronia, et je ne veux pas que cet aimable enfant périsse. Courons avertir la digne épouse de Martius Rex.

En devisant ainsi avec lui-même le tondeur se hâtait de remonter la rue de la Piscine-Publique, lorsqu'il vint heurter une personne qui marchait en sens opposé.

— Prenez donc garde ! dit Cruscellus.

— Vieux hibou ! tu devrais y voir la nuit, répondit une voix de femme.

— Canidia ! s'écria le tondeur.

— Cruscellus ! repartit la magicienne.

— Où vas-tu, saga, par cette froide nuit d'automne?

— Et toi, d'où viens-tu?

— De coiffer Paula, la petite danseuse qui demeure près du temple de la Bonne-Déesse.

— Et moi je vais prendre l'air hors de Rome, Cruscellus.

— Bah ! l'air du grand cirque est meilleur pour toi que celui de la campagne, répliqua le tondeur... Mais tu t'es mise en frais pour sortir de la ville ; tu ressembles, avec ta palla et ton voile, à l'épouse d'un consul. Veux-tu donc évoquer ce soir Tisiphone et la triple Hécate? J'avoue que ce sont des personnes dignes d'égards et devant lesquelles il faut se présenter convenablement vêtue.

— Je suis invitée à souper, répondit Canidia.

— Toi ! Et par qui, dieux immortels?

— Par une illustre personne. Je fournis ma part du souper, ajouta la courtisane en baissant la voix.

— Voyons cette part.

Canidia tira de sa poche une de ces petites ampoules à col étroit que les anciens nommaient *lacrymatoires*.

— Qu'y a-t-il là dedans? demanda Cruscellus.

— Une potion calmante. Cette liqueur est tirée de deux plantes cueillies par la même main et à la même heure, l'une au haut des Alpes, et l'autre au sommet de l'Etna.

— Par Hercule ! une liqueur pareille doit avoir de grandes vertus !

— Elle guérit de tous les maux, repartit Canidia. Si tu buvais le contenu de cette fiole, pauvre vieux...

— Que m'arriverait-il?

— Il ne t'arriverait plus rien. Tu ne ferais plus de barbes et tu ne coifferais plus Paula.

— Vraiment, saga ! Heureusement que cette eau merveilleuse doit coûter trop cher pour qu'on veuille m'en régaler.

— Oui, cela ne convient qu'aux gens riches... Au revoir, je m'en vais.

— C'est une belle Aurore qui t'a mandée près d'elle pour que tu donnes l'immortalité à son vieux Titon ? reprit le tondeur.

— Non ; je dois verser ce philtre dans la coupe d'un beau et brave centurion.

— De l'armée d'Asie?

— Précisément.

Cruscellus tremblait de tous ses membres. Mais son trouble échappa à la magicienne, grâce aux ténèbres qui commençaient à s'épaissir.

— Le centurion est un jaloux? demanda le tondeur.

— Non, c'est un infidèle, répondit la saga.

Elle s'éloigna en disant ces mots.

Cruscellus ne savait plus que résoudre pour sauver les jours si précieux de l'apprenti. Sans se rendre compte de ses mouvemens, il suivit Canidia jusqu'à la porte Capène. Désirait-il lui parler encore et la détourner de son affreux projet? Guettait-il une occasion favorable pour se jeter sur elle et lui arracher son poison? Lui-même l'ignorait. Mais il accompagnait Canidia parce qu'il comprenait qu'en se séparant d'elle il perdait toute espérance de sauver le fils de Tertia.

La magicienne franchit l'enceinte de la ville. Cruscellus s'arrêta en deçà des murailles, au sommet desquelles murmurait l'eau de l'aqueduc de Clodius. Son effroi se calma peu à peu... Il chercha à se représenter nettement la position de Prosper au val d'Egérie. Il calcula le temps dont on pouvait disposer pour porter à l'orfévre un secours opportun ; et peut-être son imagination féconde eût-elle trouvé un moyen de sauver les jeunes gens, si ses calculs n'eussent été déjoués par une circonstance inattendue.

Une patrouille déboucha du chemin de ronde qui longeait les murailles. Elle se composait d'un corps de vétérans et d'un escadron de chevaliers qu'un tribun militaire commandait. Le triumvir nocturne qui gardait la porte Capène fit prendre les armes à ses esclaves et les rangea en bataille devant le tribun.

— Je prends le commandement de ce poste, dit ce dernier.

Le triumvir s'inclina.

— Ordonnez qu'on laisse tomber la herse, reprit le chef de légion ; placez des sentinelles à toutes les tours des murailles ; faites-leur distribuer le mot d'ordre *Roma salva*, et le mot de ralliement *Rhéa Sylvia*; et qu'on tue sans distinction tout individu qui tenterait de sortir de la ville ou d'y entrer par ruse avant la première heure du jour.

Les ordres du tribun furent exécutés rapidement. Cruscellus pensa avec raison que le consul avait pris sur tous les points des fortifications de Rome les mêmes mesures de précaution.

— C'en est fait ! je suis un pédagogue à vendre, dit-il en quittant le bastion dans l'angle duquel il s'était caché.

X.

MEURTRIERS ET VICTIMES.

Une esclave coquette et jolie accueillit Rutuba et son ami à leur entrée chez Sempronia.

— Ma maîtresse est absente, leur dit-elle. Une affaire imprévue l'a forcée de se rendre à Rome. Mais elle m'a chargée de vous recevoir, centurion. Veuillez me suivre, je vous prie.

Ces paroles furent prononcées par Norma avec une grâce infinie. C'était une jeune Gauloise aux cheveux blonds, aux yeux bleus, à la figure virginale. Son air de candeur eût rassuré le centurion, s'il eût moins bien connu Sempronia.

Conduits par l'esclave, les deux jeunes gens s'enfoncèrent dans l'étroit couloir qui servait d'entrée à la villa de la matrone. Prosper se tenait prêt à saisir à la ceinture, à la moindre alerte, le guide charmant qui le précédait. Rutuba marchait à reculons derrière son ami, l'œil et l'oreille attentifs, la main sur la garde de son épée. Ils parvinrent ainsi sans encombre jusqu'au centre de la maison. Partout, il est vrai, la solitude, le silence ; mais nulle part la moindre apparence de trahison. Aucune porte secrète, pratiquée dans l'épaisseur des murailles, ne donna passage à des assassins ; aucune trappe ne fléchit sous les pieds des nouveaux venus

pour les engloutir ; les lieux qu'ils parcouraient étaient par faitement éclairés. Norma les introduisit avec une politesse cérémonieuse dans le salon de la villa.

— Asseyez-vous, leur dit-elle, et attendez sans trop d'impatience le retour de Sempronia. J'espère qu'elle ne tardera pas à rentrer.

Elle salua les deux jeunes gens ; puis, en esclave bien apprise, se retira.

— Que te semble de l'accueil que nous avons reçu ? demanda Rutuba à l'orfévre.

— Mais il n'a rien de bien inquiétant, répondit Prosper.

— On cherche trop à nous inspirer de la confiance pour qu'il ne faille pas nous méfier beaucoup, répliqua le centurion. Nous aurait-on enfermés par hasard ?

L'officier se leva, écarta la tapisserie de laine qui recouvrait la porte, et poussa doucement un des battans, qui céda sans résistance.

— Décidément, ajouta-t-il, on ne veut pas nous attaquer ici.

Le centurion s'assit à côté de Prosper, et lui rappela les instructions qu'il lui avait données en sortant du temple des Furies.

Sempronia n'avait point quitté sa villa. Cachée dans une salle du rez-de-chaussée, qui prenait jour sur le bois sacré d'Egérie par une étroite ouverture, elle avait attendu longtemps l'arrivée de sa victime. Une joie féroce avait brillé dans ses yeux quand, aux dernières lueurs du jour, elle avait entrevu Rutuba et son compagnon.

— Tu es en mon pouvoir à présent, centurion, avait-elle murmuré. Tu goûteras de mon vin, et tu verras si, pour l'amertume, il vaut celui que tu me fis boire dans ton cabaret des Esquilies.

Un instant après Canidia fut introduite auprès de la matrone.

— Pourquoi viens-tu si tard? lui dit Sempronia.

La magicienne balbutia quelques mots d'excuse.

— As-tu le poison ? reprit la matrone.

— Oui, répondit Canidia.

Et elle montra l'ampoule qui contenait son philtre.

L'épouse de Brutus s'en empara, et conduisit sa complice à travers deux rangées de gladiateurs, armés et menaçans, dans un souterrain qu'une porte en fer séparait de la crypte où travaillait Ravidus.

Un vase de murrhinite opaque, semblable, quant à la forme extérieure, à une bouteille carrée, était placé sur une table. Sempronia en expliqua comme il suit la construction à la magicienne.

— Ce cruchon, lui dit-elle, est divisé à l'intérieur en deux compartimens, par une paroi qui monte de la base jusqu'à l'extrémité supérieure du goulot. On peut y mettre par conséquent deux liqueurs différentes qui ne se mêlent point Si l'on incline le vase à gauche, il verse un des liquides ; si on le renverse à droite, il laisse échapper l'autre. Trois bouteilles de murrhinite, parmi lesquelles celle-ci se trouvera, auront été disposées sur l'étagère de mon triclinium. Tu souperas avec nous et tu nous verseras à boire. Quand nous aurons vidé les deux premiers flacons, tu prendras celui-ci ; tu t'approcheras de moi, et, penchant le vase à gauche, tu rempliras mon calice. Puis tu inclineras le vase du côté opposé, et tu verseras le poison dans la coupe de mon centurion et dans celle du convive inconnu qui l'a accompagné.

— Il ne peut y avoir aucune communication entre les deux récipiens de cette bouteille ? demanda la magicienne.

— Aucune.

— En êtes-vous bien sûre?

— Je l'ai expérimenté nombre de fois

— C'est que mon poison est subtil. Malheur à vous, belle Sempronia, s'il se mêlait au vin de votre calice. Vos paupières s'alourdiraient, vos yeux perdraient leur éclat, et tous vos membres se raidiraient dans des convulsions tétaniques, auxquelles succéderait bientôt l'immobilité du trépas.

— Tu es habile à vanter ta marchandise, saga, répondit la matrone. Mais les mouvemens des liqueurs dans ce vase on été calculés et réglés avec précision par de savans ouvriers de Murrhe en Mésopotamie. Ta maladresse pourrait seule compromettre ma santé, et pour éloigner de toi toute distraction, je veux t'intéresser vivement au succès de la ruse que tu dois employer.

— Je sais que vous êtes bonne et généreuse, noble Sempronia ; vous me récompenserez dignement, répliqua l'empoisonneuse.

— Sans doute, sans doute ; mais il ne s'agit pas maintenant de récompense. Si tu te troublais, vois-tu, Canidia, en nous donnant à boire (ces choses-là se sont vues), tu m'exposerais à des scènes fâcheuses, peut-être même... En définitive, interrompit la matrone, j'ai résolu, afin d'exciter ta vigilance, que ta coupe serait toujours à côté de la mienne, que tu les remplirais ensemble, et que tu boirais pendant que je porterais la santé de mes convives. Cette précaution est raisonnable. J'espère que tu l'observeras.

— Que les dieux m'en préservent ! s'écria la magicienne. Je ne connais pas l'artifice de vos murrhinites, moi ; je ne suis pour rien dans vos vengeances. Je vous ai vendu un poison, je vous le livre, payez-le-moi et mettez-le en œuvre de la façon qu'il vous plaira.

— Saga, reprit tranquillement la matrone, crois-tu qu'on te réclamerait si je te faisais disparaître?

— Mais vous n'oseriez.

— J'ai osé tant de choses dans ma vie ! Vous avez coutume de dire, vous autres pauvres gens de l'Aventin : « Sempronia est capable de tout. » Hé bien ! par les Furies ! vous ne vous trompez guère. Il y a dans la pièce voisine certain personnage dont la vue suffira pour te persuader l'obéissance. Regarde plutôt, continua l'épouse de Brutus en ouvrant la porte du souterrain que Ravidus occupait.

La saga tourna les yeux vers la crypte, jeta un cri d'épouvante et s'évanouit.

Une vieille femme appelée Barbara vint lui porter secours.

La matrone s'était retirée dans cette même chambre où elle avait dîné avec Rutuba lors du premier voyage de l'officier au val d'Egérie. Hylas, une de ses esclaves cubiculaires, l'y revêtit d'une tunique de laine brune dont elle serra les plis dans une ceinture d'argent rayée de noir. La camériste mêla quelques perles aux cheveux de sa maîtresse. Sa toilette achevée, Sempronia se coucha nonchalamment sur un lit de repos et fit appeler Norma.

— Tu as laissé mes deux convives dans le salon de jeu? lui dit-elle.

— Oui, répondit la jeune fille.

— Le triclinium est-il prêt ?

— Je l'ai disposé suivant vos ordres, noble Sempronia. Les lampes sont garnies d'huile parfumée ; j'ai arrosé le sol de verveine et d'adiante, et trois tables de citre attendent le premier service qu'y placeront bientôt vos cuisiniers.

— As-tu visité le divan sur lequel je dois m'asseoir ?

— Le ressort caché qu'il renferme cède comme auparavant à la pression la plus légère.

— Eudamus et ses hommes sont-ils à leur poste ?

— Ils s'élanceront, au premier signal, de leur cachette dans la salle à manger.

— Et les vases de murrhinite ont-ils été placés sur le dressoir ?

— L'empoisonneuse a mêlé sa drogue à une portion de vin de Lesbos, dont nous avons rempli un côté du vase à deux compartimens. J'ai mis, en sa présence, le flacon fatal parmi les autres sur la table la plus basse de l'étagère, afin que cette femme ne soit pas exposée à commettre d'erreur.

— Barbara lui a persuadé qu'il fallait obéir ?

— Barbara est éloquente, noble Sempronia, surtout quand l'aspect de Ravidus sert de péroraison à ses discours.

— Ainsi donc tu penses, Norma, que rien ne s'oppose plus à la réussite de mes projets?

— Tout se passera comme le soir où cet excellent sénateur, dont votre fils avait capté le testament..

— C'est bien, interrompit la matrone. Tu as beaucoup de mémoire pour une esclave, Norma.— Et cet horrible Ravidus

a-t-il bien appris le discours que Bathyllus l'épicurien a préparé pour lui?

— Ravidus est un Démosthènes, belle Sempronia; il épouvantera notre magicienne de telle façon qu'elle nous révélera tous ses secrets.

— Les repas du val d'Egérie se feront en famille, quand cette femme nous aura fait connaître la composition de ses philtres. Recommande bien à Ravidus de ne rien négliger, ni menaces ni tortures, pour arriver à ce résultat. Il n'est pas nécessaire de lui dire qu'il doit tourmenter sa victime jusqu'à ce que mort s'en suive.

— Je ne lui ai point parlé de cela, répondit l'esclave.

— Tu as eu raison. Quand il tiendra cette malheureuse sur son chevalet, à moins qu'on ne la lui arrache, il la tuera par amour de son art. Retire-toi, petite. Je vais trouver mon centurion et son ami.

Norma quitta la chambre à coucher.

— Dieux immortels! s'écria la matrone en cachant sa figure dans ses mains, je sens mon cœur défaillir au moment d'accomplir ma vengeance. Oh! si la fatalité ne m'avait pas rendue aussi coupable à l'égard de cet homme, s'il avait pu m'aimer, j'en eusse fait, non pas un amant à la destinée duquel on lie la sienne, mais un maître dont on sert le moindre caprice, mais un dieu qu'on adore à genoux, auquel on sacrifie son corps, son âme, sa liberté, sa vie! Allons, courage, courage! et qu'il meure, puisqu'il m'a méprisée! qu'il ne soit à personne, puisqu'il ne doit plus m'appartenir!

Rutuba et l'orfévre se levèrent pour saluer la matrone, lorsqu'elle entra dans le *sphéristérium* où ils l'attendaient.

— Pardonnez-moi, cher centurion, dit-elle à Rutuba, de m'être rendue si tard auprès de vous: une affaire importante m'avait appelée à Rome, d'où j'arrive à l'instant.

— Je vous sais gré au contraire, belle Sempronia, de n'avoir pas négligé vos intérêts pour moi, répondit l'officier. Permettez que je recommande à vos bontés l'orfévre Prosper, le meilleur de mes amis.

— Qu'il soit le bienvenu, répliqua la matrone.

Prosper s'inclina et reprit flegmatiquement sa place sur le divan.

Sempronia conduisit le centurion à l'écart et poursuivit en donnant à sa voix un accent de tendre reproche:

— J'espérais que vous viendriez seul, Rutuba, et que nous pourrions causer sans témoins.

— Malédiction! pensa l'officier. Catilina ne sera pas des nôtres.

Puis se ravisant,

— En effet, noble Sempronia, répondit-il, un souper tête-à-tête nous eût procuré plus de plaisir. Nous avons tant de choses à nous dire, tant d'heureux instans à nous rappeler! Mais quand votre lettre m'est parvenue, j'avais promis à ce jeune homme de lui consacrer la soirée tout entière. Ne voulant pas lui manquer de parole, sans refuser toutefois votre invitation, je l'ai prié de me suivre au val d'Egérie. C'est du reste un joyeux convive qui saura parfaitement apprécier le mérite de votre cuisinier.

— Nous ferons en sorte qu'il ne se plaigne pas de notre hospitalité, repartit Sempronia.

— Il sortira d'ici enchanté du talent de Thimbron, soyez-en sûre, continua l'officier d'un ton railleur.

— Et vous, Rutuba, serez-vous assez aimable pour revenir bientôt?

— Vous savez bien, chère Sempronia, qu'on ne vous oublie guère quand une fois on a appris à vous bien connaître.

— Par Tisiphone! l'insolent ose me braver ici! murmura la matrone, à qui le rouge de la colère monta subitement au visage. Se tournant ensuite vers ses hôtes le sourire sur les lèvres,

— Le souper est servi, ajouta-t-elle. Passons au triclinium.

— La meilleure de nos victimes nous échappe, dit Rutuba à Prosper en lui serrant fortement la main. Tâchons de ne pas manquer l'autre.

Et il suivit Sempronia

En voyant la porte Capène militairement occupée par un tribun, Cruscellus avait d'abord perdu courage. Sempronia avait attiré par ses artifices Prosper et le centurion au val d'Egérie. Toute communication se trouvait interceptée entre Rome et la campagne. Il était donc évident que la matrone allait confondre les deux amis dans le même acte de vengeance, et que nulle force humaine n'était capable de les lui arracher. Tout triste et tout rêveur, le barbier se dirigeait vers la rue aux Parfums. Il accusait la fortune, qui lui enlevait d'un coup, non seulement une partie notable de ses revenus, mais encore l'espérance de mériter, en sauvant Prosper, l'indulgence de Cicéron. Pourtant Cruscellus n'abandonnait pas facilement ses résolutions. Il était âpre au gain et jaloux de vivre en bonne intelligence avec le conseil des Sept. Il se ravisa chemin faisant; et pensant que l'amour maternel pourrait inventer des ressources auxquelles il ne songeait pas, le tondeur, au lieu de se rendre aux Esquilies, se dirigea de nouveau vers la maison de Tertia.

On touchait à la quatrième heure de la nuit. Les rues de Rome se faisaient désertes. Le silence avait succédé à ces vagues murmures qui planent, durant la seconde veille, sur une grande cité qui s'endort. Le moment où tout bruit cesse, *conticinium*, était venu. Cependant les citoyens que leurs plaisirs ou le soin de leurs affaires avaient contraints de s'attarder en ville, pouvaient observer, en traversant les rues, des mouvemens inaccoutumés. De longues files d'hommes silencieux et pressés les uns contre les autres suivaient, au pas militaire, d'étroites ruelles. On les voyait se perdre, après quelques détours, dans les ténèbres d'une impasse ou sous le porche muet d'une antique maison.

Des étrangers à figure sinistre, des portefaix, de vieux soldats réduits à la mendicité encombraient les bouges du Vélabre, de l'Aventin et des Esquilies. Certaines maisons patriciennes laissaient échapper des cris tumultueux des hautes murailles grises qui en dérobaient aux regards les portiques intérieurs. Les conjurés se rendaient aux divers postes que Sergius Catilina leur avait assignés.

Céthégus avait rassemblé autour de lui les brigands des marais pontins, les esclaves et les gladiateurs aux poignards desquels allaient être livrés les principaux du sénat. Il avait sous ses ordres Gabinius et Sapala. Les incendiaires s'étaient réunis chez Cassius. Les clefs des magasins formés par Gurgès leur avaient été remises dans la matinée de ce jour. Porcius Lecca, Annius et Calpurnius Pison partageaient avec quartier le commandement de ces misérables. Ils étaient divisés par sections, et chaque section devait allumer et propager l'incendie dans un Cassius. On avait chargé Autrone et Carvilius de forcer, à la tête d'une troupe nombreuse d'esclaves et de portefaix, les postes des triumvirs nocturnes, de détruire les pistons publics et de couper les aqueducs. D'autres conjurés avaient pour mission de s'emparer des collines de Rome. Catilina s'était réservé le commandement des jeunes patriciens, ses amis, et de ceux d'entre les vétérans du dictateur que Furius avait retenus avec lui à Rome. Il avait résolu de parcourir les rues avec ces soldats d'élite, de faire main basse sur les agens de la police urbaine, de dissiper les troupes que le consul tenterait d'opposer à la rébellion; en un mot, de maintenir les communications libres entre les divers partis de ses conjurés et de protéger leurs opérations.

Vers la cinquième heure de la nuit, les préparatifs de ce complot monstrueux furent achevés. L'armée de Sergius n'attendait, pour se ruer à travers la ville, que le signal de son chef.

Marcus Marcellus, sous la responsabilité duquel on avait placé Catilina, était un de ces mécontens peureux qui désirent les révolution, sans vouloir y coopérer. Une phrase épigrammatique de Cicéron, dans sa première *Catilinaire*, nous apprend combien les antécédens de cet homme inspiraient peu de confiance à l'oligarchie. Forcé par l'accusation de Paulus Emilius de se mettre en garde libre chez un sénateur, Sergius avait d'abord offert de se soumettre à la surveillance de ses ennemis les plus acharnés. Sa proposition avait été rejetée, suivant ses calculs. Il s'était donc constitué pri-

sonnier chez un homme de son choix, trop ami des nouveautés pour entraver ses projets, mais trop inoffensif en apparence, trop riche et trop bien apparenté pour que le consul osât mettre en doute sa moralité. Ce jour-là, Marcellus, pour satisfaire un désir de son hôte, avait invité un grand nombre de personnes à souper. Catilina jouait une partie d'échec, avec Curion, son ancien général, en attendant la partie sanglante où il allait risquer sa fortune et sa vie. Le clepsydre du sphéristérium marquait la cinquième heure. Encore un instant, et Sergius, s'échappant au milieu du tumulte de la fête, courait rejoindre ses conjurés. Tout à coup les verges des faisceaux consulaires se firent entendre dans le vestibule ; la porte du salon s'ouvrit, et Cicéron parut environné des principaux de l'aristocratie (1).

A cette vue tout le sang de Catilina lui reflua vers le cœur, une horrible angoisse oppressa sa poitrine. Il abandonna l'échiquier devant lequel il était assis et dont il ne distinguait plus les pièces d'ivoire et d'ébène, et vint haletant, les lèvres pâles et les sourcils rabattus sur les yeux, se poser en face du consul. Il se fût perdu en cette circonstance par un acte de folle violence, si Marcellus ne l'eût entraîné loin de son rival.

— Aviez-vous invité ces hommes, demanda le conspirateur à son hôte, ou sont-ils venus s'imposer à vous ?

— Silence ! murmura Marcellus d'une voix tremblante. Ma maison est cernée et les Carènes sont pleines de soldats.

Un cri rauque de colère s'échappa de la bouche du conspirateur. Il se jeta sur un lit de pourpre et tomba dans un morne abattement.

Il était captif, pris comme une bête fauve dans un filet qu'il ne pouvait ni briser ni franchir, lui qu'une armée de soldats intrépides attendaient pour qu'il les conduisît au meurtre, au pillage, à la vengeance.

La veille encore le prestige de la terreur était attaché au nom de Sergius, à ce nom qui résumait tout ce que l'imagination peut concevoir de scélératesses habilement conduites, de crimes hardiment exécutés ; et le lendemain ce prestige allait s'évanouir, parce que Rome apprendrait que, seul de ses innombrables complices, Catilina avait failli aux devoirs d'un conjuré. Quel était donc l'ennemi qui veillait pour surprendre le secret de ses veilles, qui opposait l'embûche à ses embûches, une indomptable résistance à ses fureurs ? c'était le plébéien d'Arpinum, ce philosophe, ce rhéteur dont la bouche avait jeté tant de fois l'injure au meurtrier de Gratidianus, à l'amant impie de la vestale Fabia Térentia.

Ces réflexions cruelles torturaient Catilina, exaltaient sa rage impuissante, à mesure que le temps s'écoulait et qu'il se représentait, augmentant à chaque minute, le découragement de ses amis. La vue de Cicéron irritait surtout sa haine. Le consul, en effet, se promenait triomphant au milieu du salon de Marcellus. Les plus illustres sénateurs s'empressaient de le saluer, heureux s'il daignait leur adresser une parole, un sourire, un geste d'amitié.

Mais tandis que l'orateur surveillait ainsi Catilina, Valérius Flaccus, préteur urbain, et Pontinus, son collègue, préteur des étrangers, avaient pris le commandement supérieur de la ville. Ils avaient établi leur quartier général, l'un sur le forum, et l'autre sur la place des Carènes De là, Flaccus avait fait occuper le Capitole par cinq cents chevaliers, le Vélabre par Clodius et ses amis, la région des Transtéverins et les ponts du Tibre par un escadron de jeunes patriciens, que Torquatus avait rassemblés. Un vieux militaire d'une expérience consommée, Pétréius, secondait aux Carènes le préteur des étrangers. Cet officier disposa ses cohortes par échelons à travers les principales rues de Rome, de la position centrale des Carènes jusqu'à l'enceinte du *pomérium*. Il parvint de cette manière à cerner les conjurés, à les isoler les uns des autres, et déconcerta leur audace. Le consul ayant été informé par ses émissaires que les préteurs avaient exécuté ses ordres avec succès, quitta vers la septième heure la maison de Marcellus.

(1) Voir la première *Catilinaire*, III, 7.

Tertia, sur ces entrefaites, avait appris de la bouche de Cruscellus l'inutilité de sa démarche auprès de Prosper. Après s'être rendue vainement à la maison de Cicéron, afin d'implorer son secours, l'infortunée matrone avait aussitôt gagné la demeure de Clodius, son frère, dont le crédit pouvait encore arracher à Sempronia ses victimes. Mais le jeune patricien était absent, et nul de ses esclaves ne put dire où il était allé Tertia rentra chez elle en proie aux émotions les plus violentes de la terreur et du désespoir.

XI.

LE SOUPER.

Cinq lampes artistement ouvrées éclairaient le triclinium de Sempronia. Près de la porte d'entrée s'élevaient deux dressoirs de marbre blanc chargés de vaisselle plate et de cristaux, qui étincelaient parmi des fleurs. Les angles de ces meubles somptueux étaient ornés de figures en fer poli coquettement groupées sur des consoles. De là s'élançaient quatre tiges de bronze dont les arabesques se tordaient et s'enroulaient de mille façons bizarres, et supportaient une étagère. Les vases de murrhinite préparés par Norma reposaient sur la table la plus basse de l'un des dressoirs.

Des lits de pourpre tyrienne, adossés aux murailles du triclinium, attendaient Sempronia et ses deux convives. Chaque lit avait son guéridon de citre, que le maître d'hôtel avait chargé de la première partie du service. Elle se composait en général de mets excitans, propres à réveiller l'appétit, tels que laitues au vinaigre, coquillages, loirs confits dans un mélange de miel et de suc de pavots. Les convives avaient pour couvert une serviette, une cuiller de vermeil, un couteau pour découper les viandes et une coupe du cristal le plus pur.

Rutuba s'arrêta un instant à contempler la magnificence du triclinium, qu'il voyait pour la première fois à la clarté des lampes. Le pavé en était recouvert de mosaïque, les murailles de stuc aux éclatantes peintures. Au-dessus des tables, et pour les garantir de la poussière, une housse de Babylone représentant le triomphe d'Alexandre était suspendue sur des cordons de soie.

En entrant dans la salle, Sempronia marcha droit au lit qu'elle s'était réservé, se tint debout et invita du geste ses hôtes à s'asseoir. L'orfèvre se mit à droite de la matrone ; Rutuba prit place sur le divan de gauche, et parut examiner l'un après l'autre les trois guéridons sur lesquels on avait servi le repas.

La matrone suivait des yeux tous ses mouvemens.

— Rutuba, lui dit-elle, seriez-vous mécontent de l'esclave qui dirige les travaux de ma cuisine ?

— Je tiens au contraire l'inimitable Thimbron pour un homme consommé dans son art, répondit le fils de Gurgès, c'est à votre maître d'hôtel que j'en veux.

— Et pourquoi cela ?

— Parce qu'il n'a pas fait les parts égales entre nous.

— Il me semble pourtant qu'il n'a favorisé personne.

— La table de Prosper, noble matrone, est mieux servie que les nôtres.

Cette observation de Rutuba, qui paraîtrait ridicule dans un repas du dix-neuvième siècle, était justifiée par une coutume généralement adoptée chez les Romains. Ils distribuaient à leurs convives des portions plus ou moins copieuses, non pas suivant leur appétit, mais bien suivant leur âge, leur naissance ou leurs dignités.

— Mes esclaves ne savaient quelle place nous occuperions, repartit Sempronia. Ce jeune homme ne doit donc qu'à la fortune la distinction qu'il vient d'obtenir, et je pense qu'il le mérite à tous égards.

— Il en serait indigne, fit le centurion, s'il l'acceptait en votre présence. Les meilleures parts vous appartiennent, belle Sempronia. Je ne souffrirai pas que vous abdiquiez vos droits en faveur de mon ami.

L'officier se leva et substitua l'un à l'autre le guéridon de Prosper et celui de Sempronia.

— Allons ! dit-il en brisant du bout de sa cuiller la coquille d'un œuf frais, ne songeons plus qu'à satisfaire notre appétit. Veuillez nous donner l'exemple, bien-aimée Sempronia.

Et tandis qu'il invitait du geste et de la voix la matrone à manger, il la défiait du regard de toucher aux alimens qu'il venait de lui présenter.

— J'ai vu peu de soldats aussi scrupuleux que vous, centurion, sur l'article des convenances, reprit gaîment l'épouse de Brutus.

Elle prit une cuillerée de sauce au *garum*, y trempa une cuisse de loir confit et la porta à ses lèvres avec une parfaite sécurité.

— Nous nous connaissons assez, poursuivit-elle, pour négliger, quand nous soupons ensemble, les usages d'une civilité puérile. Prosper lui-même ne m'est pas étranger, puisqu'il est votre ami. Je désire vous traiter l'un et l'autre avec les mêmes égards et la même familiarité.

— Je t'en empêcherai, Circé abominable ! pensa le centurion. Surveillons ces vases de murrhinite.

Et il jeta un coup d'œil oblique sur le dressoir.

La matrone poussa du revers de la main jusqu'au bord de son guéridon un plat de coquillages farcis.

— Voici pour toi, Canidia, dit-elle. Assieds-toi sur cet escabeau. Mais d'abord verse-nous du vin.

Une femme sortit alors d'un angle du triclinium, prit un des murrhins sur l'étagère et vint se placer vis-à-vis du centurion.

L'orfévre reconnut avec effroi la magicienne qui avait tiré quelque temps auparavant les sorts à Daphné sous le mont Aventin.

— Chers convives, dit l'épouse de Brutus, je n'ai pas voulu déroger ce soir aux sages habitudes que j'ai depuis longtemps adoptées dans ma villa du bois sacré d'Egérie. Afin que mes esclaves ne gênent pas notre liberté, ils ne paraîtront ici que pour renouveler le couvert. Cette femme nous servira seule et partagera notre souper. Allons, Canidia, ne m'as-tu pas entendue ? Ces jeunes gens sont tristes ; c'est au fond de leurs coupes qu'ils trouveront l'oubli de leurs chagrins.

L'empoisonneuse n'écoutait plus les paroles de Sempronia ; elle restait debout en face du centurion, absorbée par quelque préoccupation étrange. Une pâleur livide couvrait son visage ; ses paupières clignotaient et ses lèvres murmuraient des paroles entrecoupées.

— Que me veut cette Hébé aux cheveux gris ? demanda l'officier, que l'attention de Canidia fatiguait.

— Dis plutôt cette sibylle, interrompit Prosper ; car lorsqu'elle ne s'assied pas à la table de nos matrones, Canidia exerce l'honorable profession de sorcière sous les arceaux du grand cirque et prédit l'avenir aux passans. Je suis sûr qu'elle tire maintenant ton horoscope d'après les lignes de ton front.

— Eh bien ! saga, poursuivit l'officier, que lis-tu sur mon visage ? Les dieux me réservent-ils d'heureux jours ? Dois-je porter bientôt l'angusti-clave de tribun, découvrir un trésor, ou toucher le cœur de quelque vieille matrone qui me lègue des millions ? Tu ne dis mot. Détourne donc de moi ta vilaine figure, et puisque tu joues ici le rôle de la Jeunesse, remplis d'abord la coupe de Sempronia.

L'empoisonneuse poussa un soupir. Une larme glissa sur ses joues. Elle versa du vin dans la coupe de la matrone, puis dans celle des jeunes gens.

— Le moment est venu d'échanger nos calices, belle Sempronia, reprit le centurion.

— Oui, échangeons nos calices, répondit l'épouse de Brutus, et buvons à votre santé, à celle de Prosper, à notre commune amitié.

Sempronia prit la coupe de Rutuba et la vida sans sourciller.

— Que les dieux vous accordent une longue et heureuse vie, jeunes gens ! poursuivit-elle.

— Nous tâcherons, en effet, de la prolonger autant que possible, en dépit des sorcières et des traîtres, dit le centurion.

Il épuisa le vin de son calice, en invitant l'orfévre à l'imiter.

— Que penses-tu de cette liqueur ? lui demanda-t-il.

— Je ne croyais pas, foi de Romain ! trouver au val d'Egérie une boisson aussi bienfaisante, répondit Prosper.

— Patience, patience ! répliqua l'officier, le génie de Sempronia opère des merveilles. On s'attend à des choses surprenantes lorsqu'on vient souper chez elle ; mais, par Comus ! la magnificence de son hospitalité surpasse toutes les prévisions.

L'orfévre se retourna vers la matrone.

— Que nous préparez-vous donc, noble Sempronia ? dit-il.

— Vous allez l'apprendre, repartit l'épouse de Brutus, qui, malgré les provocations de l'officier, conservait tout son sang-froid.

Elle frappa des mains, et son maître d'hôtel entra.

— Le second service, ajouta-t-elle.

Rutuba ne douta point que ces paroles ne fussent un signal par lequel Sempronia ordonnait à ses gladiateurs de commencer l'attaque. Il quitta son lit et vint se mettre à côté de Prosper.

Les esclaves de la matrone desservirent les tables, y placèrent trois surtouts d'argent, sur lesquels était dressée la seconde partie du repas, et se retirèrent paisiblement, au grand déplaisir du centurion.

Son dépit était visible lorsqu'il vint se rasseoir.

— Vous avez donc perdu votre gaîté, vos grâces d'autrefois ? lui demanda la matrone avec ce sourire d'indulgence par lequel une maîtresse de maison cherche à fléchir la mauvaise humeur d'un convive malappris.

— Je vous l'avouerai, Sempronia, répondit brusquement l'officier, je suis attendu à Rome et j'ai hâte d'en finir.

— Vous oubliiez le temps jadis auprès de moi.

— Vous savez qu'il est des jours où l'on oublie, et d'autres jours où l'on se souvient, répliqua le centurion.

— Vous n'avez pas assez bu, voilà pourquoi vous vous souvenez trop, repartit la matrone. Canidia, poursuivit-elle, fais goûter mon vin de Lesbos à ce brave centurion.

La magicienne prit le flacon de Lesbos, et s'approcha de l'officier. On eût dit que ses jambes ne pouvaient la soutenir. Ses traits étaient bouleversés et sa poitrine haletait.

— A Sempronia d'abord, à toi ensuite, et puis à moi ! s'écria Rutuba d'une voix tonnante.

La matrone tendit son calice à Canidia, qui le remplit immédiatement avant le sien. Elle revint ensuite au centurion, pencha le flacon sur sa coupe, le releva et implora du regard la pitié de Sempronia.

Le trouble de l'empoisonneuse était au comble. Sa respiration sifflait entre ses lèvres, et des larmes roulaient dans ses yeux.

Sur un geste impérieux de la matrone, elle essaya une seconde fois de servir à boire au fils de Gurgès ; mais son courage l'abandonna.

— Verse, verse donc ! dit Sempronia. Faudra-t-il que je fasse monter Ravidus pour te remplacer ?

La magicienne passa la main sur son front et parut hésiter. Posant ensuite la bouteille sur la table,

— Centurion, dit-elle, me reconnais-tu ?

— Non, par le Styx ! répondit l'officier.

— Ah ! reprit Canidia, c'est qu'il y a loin ! bien loin ! de cette Flora que tu jurais d'aimer toujours à cette femme que tu as abandonnée, et que la misère, le désespoir ont perdue. Mes joues étaient moins ridées, mes paupières moins rouges, et ma voix moins rauque, lorsque tu m'enlevas de la maison de mon père, n'est-il pas vrai, Rutuba ?

C'était bien en effet Rutuba qui avait séduit Canidia cinq ans auparavant et l'avait quittée pour aller servir la république en Asie. Mais il se crut en ce moment le jouet d'une hallucination épouvantable, tant il y avait de différence entre la fraîche jeune fille qu'il avait délaissée et l'être ignoble qui se présentait à lui.

— Et sais-tu comment une courtisane du grand cirque,

une magicienne, car je ne suis pas autre chose maintenant, poursuivit Canidia, sais-tu comment elle se venge de l'homme qui causa tous ses malheurs?

— Flora! murmura le centurion.

— Ah! ah! ah! repartit la magicienne avec son affreux ricanement, cela te surprend que je sois devenue la plus vile des créatures, pendant que tu devenais, toi, un beau et brave centurion. Telles étaient pourtant nos destinées. Eh bien! quand d'illustres matrones ont à se plaindre de leurs amans, elles les attirent dans une villa solitaire, d'où les imprudens ne sortent plus. Et nous, que la société repousse, nous, le rebut de l'espèce humaine, nous pardonnons aux misérables qui nous ont trompées, et nous nous sacrifions pour les sauver.

— Que veut dire cette folle? interrompit Sempronia.

— Je dis qu'il me faut choisir maintenant entre une mort horrible et l'obligation de remplir la coupe de cet homme, répliqua la magicienne, et que je choisis la mort parce que ton Lesbos est empoisonné

Elle saisit en même temps le vase de murrhinite, l'éleva en l'air, et, s'armant d'une audace sublime, le brisa sur le pavé.

La matrone poussa un ressort, qu'un artiste habile avait caché dans une des moulures de son lit. Rutuba sentit la voûte du triclinium s'ébranler. Il tira son glaive et porta de revers à Sempronia un coup désespéré. Mais il frappa dans le vide. Femme et divan, tout avait disparu.

Les convives demeurèrent immobiles, les yeux tournés vers la trappe qui avait englouti la matrone. Il leur semblait avoir vu le génie du mal revêtir devant eux une forme sensible, et tout à coup redescendre aux enfers.

Mais tandis qu'ils cherchaient à se remettre de leur surprise, un panneau s'ouvrit avec fracas au milieu des peintures de la muraille, et dix gladiateurs, commandés par Eudamus, se précipitèrent dans le triclinium.

—A moi, Prosper! à moi, Flora! s'écria le centurion, pendant qu'Eudamus alignait ses gladiateurs au milieu de la salle à manger.

Les deux jeunes gens se réfugièrent, comme ils en étaient convenus, dans l'espace qui restait vide entre l'un des buffets et le mur auquel était adossé le lit de Posper. Quant à Flora, la peur lui faisant oublier toute prudence, elle s'enfuit dans l'antichambre, où vingt bras cachés dans l'ombre la saisirent à la taille.

Au cri qu'elle poussa, Rutuba voulut courir à son secours. Mais les satellites de Sempronia avaient fermé la porte derrière la magicienne. La voix lamentable de Flora retentit pendant quelque secondes le long du corridor voisin, et finit par se perdre dans les souterrains de la villa

Le centurion d'ailleurs avait assez de ses propres périls : il se trouvait en face de dix gladiateurs menaçans.

— Que se passe-t-il donc ici? fit Eudamus en s'avançant vers lui. Il me semble qu'on a osé insulter l'illustre Sempronia.

— Et c'est toi qui prétends la venger? demanda le fils de Gurgès.

— Elle m'a chargé en effet de vous apprendre à respecter les lois de l'hospitalité, répondit le maître d'armes.

Rutuba quitta paisiblement son manteau et l'enroula, suivant sa coutume, autour de son bras gauche. Prosper l'imita.

Quand les deux jeunes gens eurent pris leurs distances de manière à ne point se gêner mutuellement, et qu'ils se trouvèrent en garde, l'officier inclinant vers Eudamus la pointe de son glaive,

— Brave laniste, dit-il, les élèves que Sempronia t'a chargé d'instruire sont prêts à recevoir docilement tes leçons.

Le maître d'armes alors tira son épée du fourreau. Mais dès que Rutuba aperçut cette longue brette d'escrime, il poussa un éclat de rire que son adversaire dut trouver très irrespectueux.

— Par Comus! dit l'officier, je crois que mon illustre maîtresse arme ses gladiateurs avec les broches de sa cuisine! Que t'en semble, Prosper?

— Ce Thrace belliqueux, répliqua gaîment l'orfèvre, nous représente assez bien l'esclave Spartacus s'échappant de Capoue après avoir volé ses armes dans la boutique d'un rôtisseur.

— Spartacus mettait des préteurs et des consuls en déroute, repartit le laniste. Arrière, vous autres! poursuivit Eudamus en s'adressant à ses gladiateurs; laissez-moi châtier seul ces deux insolens!

— Ainsi donc, tu me provoques en combat singulier? reprit le centurion.

— Défends-toi! interrompit Eudamus.

Et il porta à son adversaire un coup dangereux que celui-ci détourna avec autant de grâce que de précision.

— Es-tu fort en escrime? demanda l'officier au gladiateur.

Il s'avançait fièrement vers lui, le bras gauche en avant, la poitrine effacée et la poignée du glaive à la hauteur de la hanche.

— Je n'ai guère connu qu'un seul homme de ma force, répondit Eudamus : c'était Birria.

— Tant mieux! dit Rutuba. Moi, j'ai quelque réputation parmi les instructeurs de la douzième légion. A mon tour d'attaquer!

A ces mots, il se fendit sur le gladiateur avec tant de rapidité qu'Eudamus, pris en défaut, n'évita la mort qu'en rompant de plusieurs semelles. L'officier se rapprocha de lui.

— Ah! tu ne pourras plus reculer maintenant! lui dit-il, et je te plains, car tu as la jambe plus vigilante que l'œil et plus rapide que le bras.

Eudamus se hâta de reprendre l'offensive. Il comprenait qu'il avait affaire à un militaire expérimenté, qui savait opposer sans désavantage aux ruses d'un laniste, à sa rapière démesurée, l'épée courte et le bouclier des soldats romains.

Le maître d'armes harcelait son adversaire. La pointe de son glaive menaçait sans relâche tantôt la figure et tantôt le flanc gauche du centurion. Rutuba se défendait avec peine, mais ne cédait pas un pouce de terrain.

— Recule, recule donc, ou je te tue! disait Eudamus.

— Je ne recule jamais, répondit l'officier.

Il se baissa, détourna l'épée du maître d'armes, et se glissant dessous, il atteignit Eudamus en pleine poitrine et le renversa sur le carreau.

— Décidément, tu n'es pas un Spartacus, dit-il.

Et il vint reprendre sa place à côté de Prosper.

— Evohé! Evohé! criait l'orfèvre transporté d'admiration. Tu es le plus brave de tous les braves que j'aie connus, centurion. Ah! par les Furies! notre souper de ce soir coûtera cher à Sempronia. Combien pouvait valoir Eudamus?

— Pas grand'chose, va, répliqua l'officier.

— Pas grand'chose! Eudamus! Une bête carnassière si bien dressée! Allons donc, Rutuba. Ta belle maîtresse perd vingt mille deniers sur la passe que tu viens d'exécuter.

— Quelle belle couleur de sang! reprit le centurion en essuyant son glaive.

— Certes! dit Prosper, la pâtée gladiatoriale ne manque pas aux gens de Sempronia.

— Amis, vengez-moi, vengez-moi! murmurait Eudamus d'une voix mourante.

Les gladiateurs, auxquels s'adressaient ces paroles, se ruèrent ensemble sur l'orfèvre et sur Rutuba Alors on n'ouït plus dans ce triclinium splendidement éclairé pour une fête, et dont le mobilier, buffets, guéridons, lits de pourpre, cristaux, murrhinites et vaisselle d'argent, avait coûté des sommes immenses, qu'un affreux cliquetis d'épées, qu'un tumulte épouvantable de provocations, de cris, d'injures, de pieds qui trépignaient, de tables renversées avec tout leur appareil. Rutuba faisait des prodiges de son glaive, d'une trempe supérieure, ne se baissait pas une fois sans ouvrir quelque part une large blessure. Prosper le secondait avec frénésie. Mais le redoutable centurion, avec son regard d'aigle, son bras de fer et sa lame, qui se multipliait dans sa main, frappait ici et parait là, non seulement les coups qu'on lui portait, mais encore la plupart de ceux qu'on adressait à son ami Et quelquefois, lorsque la mêlée devenait trop compacte autour de lui, il donnait tête baissée dans la foule, en criant :

— Ah! vous êtes dégoûtés des combats singuliers! Ah!

vous vous mettez dix contre deux ! Hé bien ! nous allons vous égorger tous sans pitié, et avec vous tous les scélérats qui habitent cet antre de brigands.

Il se penchait, se relevait, pirouettait sur lui-même et débarrassait d'un seul coup tout l'espace que son glaive pouvait embrasser en décrivant un cercle aux mille rayons de feu. Alors on le voyait, seul au milieu du triclinium, rajuster son manteau, essuyer la sueur qui mouillait son front et compter ses adversaires morts ou blessés. Ces intervalles de trêve n'étaient pas de longue durée, car, pour peu que les gladiateurs de Sempronia hésitassent à recommencer l'attaque, la fureur renaissait dans le cœur du terrible officier. Il courait sus aux malheureux qui se trouvaient à portée de son bras, les chassait vers le fond de la salle ou les tuait sans merci. La foule des sicaires se rassemblait aussitôt, et le combat recommençait avec acharnement.

Cinq gladiateurs avaient succombé. Les survivans étaient les moins braves de la troupe, et cependant Rutuba commençait à désesperer de la victoire. Non-seulement la fatigue le gagnait, mais il s'apercevait encore que Prosper, malgré la fermeté de son attitude, ne maniait uspl que difficilement son épée. Les deux amis pouvaient donc prévoir l'instant fatal où ils succomberaient, lorsqu'une épouvantable commotion fit trembler la terre sous leurs pieds. On eût dit qu'une machine de guerre heurtait la porte extérieure de la villa et ébranlait la maison tout entière sur ses assises de granit. Les coups se succédaient avec une rapidité, une furie toujours croissantes. Assaillans et victimes s'arrêtèrent et écoutèrent mugir les échos du bois et ceux des immenses ruines au milieu desquelles ils se battaient.

Enfin, des cris tumultueux retentirent au dehors, sur les combles et dans les appartemens de la villa. Le temple et la maison étaient envahis ; des pas pressés résonnaient de toutes parts et se rapprochaient du triclinium. Une voix de femme dominait le bruit et on l'entendait crier :

— Par ici, Télex, qu'on brise cette porte. C'est là qu'ils sont enfermés.

— Nous sommes sauvés, murmura Prosper, à qui ces paroles rendirent aussitôt l'espérance.

— Courage, enfans, courage ! poursuivait la même voix, nous sommes les maîtres de ce coupe-gorge, et nous venons vous délivrer.

La porte du triclinium fut forcée, et un jeune homme se précipita dans la salle. Il promena ses regards effarés sur les cadavres et les débris dont le sol était couvert. Puis, apercevant l'orfévre, il courut à lui, et le serra convulsivement dans ses bras.

XII.

UN DISCOURS DE RAVIDUS.

Le laboratoire du bourreau présentait un aspect effrayant. Une épaisse fumée, des vapeurs suffocantes de charbon en chassaient peu à peu l'air respirable. La lampe suspendue au sommet de la crypte était près de s'éteindre. Armé d'une pince incandescente, Ravidus agitait sur un brasier sa chaise d'airain, qui tournait au rouge-blanc. Les feux de l'âtre luttant contre les lueurs qui tombaient à regret de la voûte, teignaient les murailles du cachot, les instrumens qui s'y trouvaient et la face horrible de l'exécuteur de reflets sanglans. A voir cet être hideux, penché sur son fourneau, les bras nus, le front ruisselant de sueur, la tête rayonnante et les cheveux en désordre, on l'eût pris pour une furie grimaçant dans l'Erèbe. Il se retourna en entendant s'ouvrir la porte du souterrain, et aperçut Flora, qu'une vieille femme accompagnait.

La magicienne s'était arrêtée sur le seuil du cachot.

— Approchez, approchez, ma toute belle, lui dit Ravidus avec une ironique douceur. Vous n'êtes donc pas d'accord avec l'illustre Sempronia ?

— Quelle atmosphère empestée l'on respire ici ! s'écria la magicienne.

— Comment ! ajouta Ravidus, vous ne pouvez pas supporter l'odeur de quelques bribes de chair qui restaient attachées à mon gril et que la flamme a consumées ? Que feriez-vous donc si ces chairs étaient les vôtres, bein ?

— Qu'on me sorte d'ici ! interrompit Flora ; ces charbons ardens, ces instrumens de supplice, cet homme affreux, m'épouvantent. Oh !... j'ai peur...

— Hé ! hé ! hé ! répliqua l'exécuteur en ricanant, il paraît que ma société ne vous plaît guère. Il faut pourtant que nous causions ensemble. Comment donc vous nommez-vous, ma chère enfant ?

La magicienne recula jusqu'à la muraille, y appliqua ses deux mains comme pour chercher une issue derrière elle ; puis, d'une voix étouffée,

— Et toi, qui es-tu ? dit-elle.

— Je donne la torture aux esclaves. On m'appelle le bourreau.

— Tu es le bourreau des esclaves ! mais je suis libre, moi ; je suis Romaine, et je te défends de porter la main sur moi !

— Que vous soyez Romaine, cela se peut, répondit l'exécuteur ; mais que vous soyez libre, c'est une autre question. Il y a entre nous et la liberté, ma toute belle, cinq ou six bonnes murailles de travertin, muettes comme des tombeaux

Ravidus s'approcha de la magicienne à pas comptés, le cou tendu et le nez au vent, comme un loup qui flaire sa proie.

— Arrière ! arrière ! s'écria Flora.

Elle s'était adossée au mur et serrait contre sa poitrine ses bras et ses mains crispés.

— En quoi avez-vous pu déplaire à Sempronia ? reprit le bourreau.

— Cette femme a osé résister en face à ma noble maîtresse, répondit l'esclave que Sempronia avait chargée de présider au supplice. Mais l'illustre épouse de Brutus est miséricordieuse. Elle oubliera facilement le passé, pourvu que Canidia nous donne les recettes de ses poisons.

— Par les Furies ! vous exercez la profession d'empoisonneuse, ma belle enfant ! continua Ravidus. C'est un excellent métier, quand on a le bonheur d'échapper au sac de cuir des triumvirs capitaux. Allons, petite, executez-vous de bonne grâce. Dites-nous comment vous préparez ces utiles breuvages, qui envoient nos jaloux et nos avares aux sombres bords.

— J'ignore comment on les obtient, répondit Flora.

— Nous pourrions employer contre vous la violence, poursuivit Ravidus ; mais les moyens de persuasion nous semblent préférables. Vous aurez un échantillon de mon éloquence. Je ne suis pas un orateur du forum. Je ne sais pas diviser mes discours en cinq parties. On n'est pas obligé de mesurer l'abondance de mes paroles avec l'eau d'un clepsydre. Je vais vous démontrer sans aucun artifice de langage combien vous auriez tort de mécontenter l'illustre Sempronia. Et d'abord voici mon exorde, ajouta Ravidus en mettant sous les yeux de l'empoisonneuse les planches de son brodequin.

Sans rassurer complétement la magicienne, les paroles de l'exécuteur avaient un peu calmé son épouvante. Appuyée contre le mur, elle regardait de travers, avec une curiosité mêlée de crainte, trois morceaux de chêne que Ravidus agitait dans ses mains.

— Ces planches, fit le bourreau en attaquant le discours que lui avait appris l'épicurien Bathyllus, forment un brodequin assez différent des cothurnes tragiques dont se servent nos héros de théâtre. Quand une personne se plaît à revêtir ce genre de chaussure, je les applique ainsi, ma toute belle, deux à la partie interne, et le troisième à la partie externe de la jambe. Je lie le tout avec une corde. Entre les deux planches qui se touchent, j'introduis des coins de bois que j'enfonce à coups de marteau. Au premier coin, on entend craquer l'articulation du genou et celle de la cheville ; au second coin, les os de la jambe fléchissent ; au troisième, ils se cassent. Voilà mon exorde, il me semble qu'il vous a fait impression.

— Dieux immortels ! murmura la magicienne, dans quel antre de brigands suis-je tombée !

—Brigands, dites-vous? vous traitez de brigand un homme revêtu d'un caractère public? Mais vous déraisonnez, ma chère! Je veux maintenant vous décrire l'usage de cette chaise d'airain, qui rougit là-bas sur mon fourneau. Ce sera la seconde partie de mon discours, ma confirmation, pour parler en style de grammairien.

— Tue-moi, misérable! puisque telle est la volonté de l'inexorable furie que tu sers, interrompit Flora; mais épargne-moi les détails de ton abominable métier.

— On me paie pour vous instruire, mais non pas pour vous tuer, ma petite matrone, répliqua Ravidus.

Et saisissant avec une pince son gril enflammé, il le souleva, le jeta par terre, le retourna, et poussa vers la magicienne cette masse d'airain incandescente, qui sifflait en glissant sur les dalles, et lançait des étincelles par milliers.

Flora s'enfuit à l'autre extrémité du cachot, car la chaleur qui rayonnait du gril lui brûlait la figure et la suffoquait.

Le bourreau se redressa sur ses jambes cagneuses et se mit à rire.

— Où courez-vous donc, ma chère? reprit-il. Ne touchez pas à mon chevalet, je vous prie. Je le réserve pour la fin de ma harangue. Ce sera ma péroraison!

— J'en atteste la justice des dieux, dit Flora, je meurs victime d'une infâme trahison.

— Eh! laissez l'Olympe en repos, répondit l'exécuteur. Ne savez-vous pas qu'on y dort à cette heure? Si vous m'interrompez, mon gril va se refroidir, et avec lui mon éloquence. Plus d'une fois, continua-t-il, j'ai invité d'honnêtes esclaves à s'asseoir sur cette chaise, quand les barreaux dont elle est formée commençaient à blanchir. Et dès que je les y avais attachés, comprenez bien cela, ma douce amie, leurs pauvres membres se tordaient comme une feuille de *pergamin* qu'on jette dans une fournaise. Le fer criait et s'enfonçait dans leurs chairs palpitantes. Une fumée nauséabonde s'élevait autour d'eux, et quelquefois elle les enveloppait, en s'allumant, d'un tourbillon de flammes. Ils hurlaient alors, ils s'agitaient, ils bondissaient sur eux-mêmes; mais j'étais aveugle, moi; j'étais sourd! Eh bien! jolie fille, vous n'applaudissez pas à la confirmation de ma harangue? J'observe pourtant ce précepte de l'art, qui ordonne à tout orateur de ne laisser jamais son discours languir, de le rendre toujours de plus en plus pressant, de plus en plus pathétique. Je viens à ma péroraison.

A peine avait-il achevé ces mots que Ravidus s'élança sur la magicienne, la saisit, lui arracha ses vêtemens, et l'étendit sur le chevalet

— Au secours! au secours! criait Flora, en cherchant à débarrasser des étreintes du bourreau.

Mais elle ne put détourner le poing que Ravidus appuyait sa poitrine, et sa voix se perdit en vains échos sous la voûte du souterrain.

En un instant elle se trouva garrottée. Ses pieds étaient engagés dans les boucles de fer du chevalet, tandis qu'une corde rattachait ses bras à une vis de tension que faisait mouvoir la main robuste de l'exécuteur.

Alors Barbara s'approcha d'elle pour l'interroger.

— Tu le vois, infortunée, lui dit cette femme, toute résistance est inutile: tu es au pouvoir de Sempronia; tâche de fléchir son courroux par une prompte soumission.

— Que veut-elle enfin?

— Connaître la préparation de tes philtres.

Et pour faciliter à la saga l'intelligence de ces paroles, Ravidus tourna violemment la manivelle de son chevalet.

— Par Tisiphone! que vous me faites mal! s'écria la magicienne.

— Obéis, et on te délira.

— Je ne suis qu'une pauvre ignorante Je n'ai point été initiée aux mystères d'Isis, dont les adeptes seuls connaissent les vertus des simples. Il est inutile de me torturer; vous n'obtiendrez rien de moi.

Ravidus augmenta de nouveau la tension du chevalet.

— Oh! laissez-moi! Je souffre horriblement! fit la magicienne éperdue.

Elle se tordit comme un serpent. Des gouttes de sueur froide perlaient sur son front.

— Qu'on appelle Sempronia, poursuivit-elle. Ce n'est pas une hyène que cette femme. Elle comprendra que je ne puis la satisfaire, et laissera tomber sur moi un regard de pitié.

— Écoute, saga, reprit la mégère qui présidait au supplice; ma maîtresse est curieuse de la science. Tu périras dans les tourmens si tu t'obstines à lui en cacher les secrets.

— C'est horrible! c'est infâme de me torturer pour obtenir des renseignemens que je ne puis fournir. J'en prends à témoin Jupiter Vengeur.

— Ainsi donc, tu ne fabriques point tes philtres? dit Barbara.

— Non.

— Et de qui les tiens-tu?

— D'un inconnu qui me les porte vers le soir sous les arcades du grand cirque.

— Tu les reçois d'un inconnu? repartit l'esclave. Ravidus va te rappeler le nom de cet homme que tu as sans doute oublié.

Et le bourreau, sur un geste de Barbara, souleva sa victime et lui mit un carré de bois sous les reins.

Flora perdit respiration. Une contraction douloureuse des muscles abdominaux lui comprima le diaphragme, et sa poitrine, exhaussée outre mesure, ne fit plus entendre qu'un râle sourd, entremêlé de plaintes et de sanglots.

— J'étouffe! balbutia la malheureuse saga. Les pieds me brûlent... les oreilles me tintent... j'avouerai tout: délivrez-moi.

— Sais-tu maintenant comment s'appelle ton marchand de poisons?

— Il se nomme Thermosiris.

— C'est le prêtre égyptien?

— Lui-même... Par pitié! détachez-moi.

— Tu vois bien, saga, reprit la vieille, que tu te souviens quand on aide à ta mémoire. Dis-nous maintenant si tu as pénétré quelquefois dans le laboratoire de Thermosiris.

— Jamais...

— Réfléchis avant de parler, sorcière maudite. Tes mensonges ont lassé ma patience; sois docile, sois franche, ou c'en est fait de toi.

— Hélas! je ne puis répondre; vous me faites tant souffrir que j'en perds la raison.

— Je te demande pour la dernière fois si tu as travaillé avec Thermosiris?

—Oui... peut-être. Il me semble en effet que j'ai partagé les travaux du prêtre... Mais... il y a si longtemps de cela!

— De quelles plantes vous serviez-vous?

La magicienne tourna vers Barbara des yeux supplians.

— Femme, qui que tu sois, dit-elle, tu crains les dieux immortels?

— Eh! crois-tu qu'on s'inquiète dans l'Olympe de la maladie dont tu mourras? répondit brutalement l'esclave.

— J'ai promis le silence à Thermosiris sur la foi d'un serment terrible. Ne me force pas à le violer.

Flora eut à peine achevé ces paroles que la vis du chevalet cria dans son écrou. Tous les membres de la saga craquèrent sous l'effort qu'ils subissaient.

— Ah! vous m'avez tuée! murmura-t-elle d'une voix défaillante.

— Nous t'avons laissé tout juste assez de souffle pour nous dire quelles plantes emploie ton Egyptien, répliqua l'esclave.

— Il ne me les a pas nommées.

— Et tu n'en as reconnu aucune?

— Absolument aucune.

Ravidus saisit de nouveau la poignée de son fatal tourniquet.

— Si ce n'est des feuilles de pêcher... ajouta la magicienne.

— Et puis?

— De l'hyosclamus (jusquiame).

— Et encore?

— De la morelle, de la belladone, poursuivit Flora. — Malheureuse que je suis! j'ai manqué à la foi promise; mais vous m'avez si cruellement torturée!

— Comme tu es savante en histoire naturelle, saga! disait la vieille en inscrivant sur des tablettes les réponses de Flora. Tu en revendrais au docte Aristote. Tu as énuméré les plantes que Thermosiris met en œuvre; dis-nous maintenant comment il procède pour en extraire les sucs.

Un éclat de rire diabolique retentit en ce moment à côté de Flora, et elle aperçut Ravidus debout près d'elle, un râteau de fer rouge à la main.

A cette vue la magicienne retrouva un reste d'énergie. Elle s'agita sur le chevalet, et chercha à briser ses liens. Mais elle retomba bientôt sans mouvement, épuisée, vaincue par la douleur.

— Grâce! grâce! répétait la pauvre fille d'une voix lamentable.

— Veux-tu répondre à ma question, magicienne de l'enfer? s'écria l'esclave impatientée.

— Attendez, attendez donc un instant que je rassemble mes souvenirs... On met les feuilles de ces plantes avec un peu d'eau dans une amphore à large ouverture. On pose le vase sur un réchaud après en avoir bouché l'orifice au moyen d'un tampon de laine .. Dès que le liquide a bouilli quelques minutes, on retire le tampon, et on exprime, en le pressant dans ses doigts, le poison qu'on voulait obtenir (1).

— Mais on doit prononcer des imprécations durant l'expérience? reprit Barbara.

— Que me demandez-vous encore? répondit Flora. Des formules imprécatoires? Mais je vous ai révélé tous les secrets de la science des mages. L'air me manque... Une soif horrible me dévore... Mes forces m'abandonnent... Oh! mettez fin à mon supplice... ou vous n'aurez plus bientôt que le cadavre d'une morte à interroger.

En effet la saga tombait peu à peu en agonie. Son corps se couvrait d'une moiteur légère. Quoique gonflées par la pression des anneaux qui les serraient, ses extrémités devenaient froides. Elle roulait péniblement la tête sur ses bras horriblement distendus.

— Par Atropos! nous saurons les formules magiques dont tu te sers, dit l'impitoyable Barbara.

Elle saisit elle-même le râteau de fer et en appuya les pointes incandescentes sur les flancs de la saga.

— J'expire, murmura la magicienne.

— Redoublez, redoublez! s'écria l'exécuteur en s'adressant à l'esclave.

Celle-ci lui remit aussitôt l'instrument de supplice dont il semblait regretter de ne pouvoir se servir.

Ces ongles ne sont plus assez rouges, ajouta le bourreau.

— Qu'importe? le temps presse, répondit sa complice.

Ravidus se mit donc à labourer avec fureur le corps presque inanimé de Flora. Un nuage de fumée tourbillonna au-dessus du chevalet. La magicienne poussa un cri, fit un soubresaut et retomba sans mouvement.

L'exécuteur et Barbara s'interrogèrent du regard.

— C'est fini, dit Ravidus.

La vieille appuya sa main décharnée sur le cœur de Flora.

Il faudrait s'appeler Zurbaran ou Ribeira pour peindre le spectacle que présentait en ce moment le souterrain du val d'Egérie: cette femme nue, les flancs zébrés de plaies vives, les membres disloqués, la figure grimaçante, qui se mourait de douleur; et l'affreuse mégère qui cherchait un reste de chaleur dans sa poitrine, et le monstre qui attendait le résultat de cet examen pour continuer son œuvre de destruction.

— Ne connais-tu aucun moyen de ranimer pour un instant ce cadavre? demanda l'esclave en s'adressant à Ravidus.

— S'il est possible de ressusciter les morts, répondit l'exécuteur, j'essaierai ce prodige aussi bien qu'un autre.

Il prit une pince, et se penchant à l'oreille de la saga,

(1) Procédé distillatoire décrit par Pline.

— Vous ne voulez donc plus parler, ma mie? lui dit-il.

Un silence de mort suivit cette interrogation.

— Vous avez le sommeil dur, poursuivit le bourreau; nous essaierons de vous réveiller en vous tenaillant quelque peu les seins.

Et il commençait à se mettre au travail avec son ardeur accoutumée, quand tout à coup il se redressa et prêta l'oreille. Un bruit étrange grondait au-dessus de sa tête. Il se retourna tout effrayé du côté de Barbara.

— Qu'attends-tu? reprit l'esclave.

Ravidus éleva une de ses mains en l'air et dirigea son index vers le sommet de la crypte.

— Il me semble entendre là-haut un tumulte étrange, murmura-t-il.

Barbara, à son tour, devint attentive. Le bruit que Ravidus avait ouï devint de plus en plus distinct, des voix retentirent dans l'escalier qui menait au souterrain.

— Viendrait-on au secours de cette femme? demanda le bourreau.

— Bah! répliqua l'esclave, est-ce que personne oserait attaquer Sempronia au val d'Egérie?

Une foule d'hommes se précipitèrent dans la crypte voisine. La porte s'ouvrit, et le centurion s'élança, l'épée à la main, dans le cachot où Flora se mourait.

XIII.

LA CAVERNE DE CACUS AU MONT AVENTIN.

Tertia, à son retour au Célius, trouva le barbier assis sur un fauteuil dans la pièce de service qui précédait son petit salon d'hiver. En attendant que la matrone vînt lui rendre compte de ses démarches, le tondeur s'était endormi à la douce chaleur d'un brasier; car la nuit était froide et le vent glacial des Apennins soufflait dans les rues.

Tertia réveilla le tondeur en lui frappant brusquement sur l'épaule, et le conduisit dans le salon voisin.

— Je n'ai rencontré ni Cicéron, ni mon frère, lui dit-elle. L'appui sur lequel j'avais compté me manque. Toi seul peux nous sauver.

— Vous êtes allée chez le consul? demanda flegmatiquement Cruscellus.

— Il était absent, répondit la matrone.

— Sans cela vous lui eussiez donné tous les renseignemens que vous tenez de moi touchant la position de Prosper et les complots qui se trament cette nuit?

— Ne comprends-tu pas qu'il nous eût prêté main-forte?

— Il m'aurait jeté d'abord et jusqu'à plus ample information dans les cachots du bon roi Servius Tullius, belle Tertia, répliqua le tondeur. Par la barbe de Scipion! il fait bon vous mettre dans ses confidences! Je veux qu'Atropos m'extermine si je m'inquiète encore de la conduite de Prosper!

— Il faut que nous l'arrachions à Sempronia, il le faut, barbier; je ne veux pas que cet enfant périsse; ce serait pour moi une perte affreuse à laquelle je ne survivrais pas.

— J'ai fait tous mes efforts pour l'empêcher de se rendre au val d'Egérie, dit le tondeur; quant à le délivrer, c'est vraiment une entreprise trop ardue pour mes faibles moyens.

— Songe que j'ai vingt gladiateurs ici, de la vie desquels je puis disposer.

— Eh bien! forcerez-vous la porte Capène avec ces vingt gladiateurs?

— Je confierai mes peines au tribun qui la garde; il comprendra les douleurs d'une mère et m'ouvrira le chemin du val d'Egérie.

— Ils sont en effet très sensibles, les tribuns! interrompit Cruscellus.

— Tu me suivras, tondeur; nous donnerons assaut à la maison de Sempronia.

— Vos projets sont extravagans, noble Tertia, reprit le barbier. En supposant que vous réussissiez à fléchir le commandant de la porte Capène ou bien à le corrompre, il vous

faudrait longtemps pour vous emparer des ruines au milieu desquelles Sempronia s'est fortifiée.

— Qu'importent les difficultés, pourvu qu'on arrive à les vaincre?

— Et savez-vous ce que vous trouverez dans la villa de votre ennemie quand vous l'en aurez chassée?

— Mon Prosper, mon fils!

— Sempronia en fuyant n'y laissera que son cadavre. Vous ignorez donc à quelle école cette femme a pris des leçons?

— Mais tu me rendras folle, maudit tondeur, avec tes prédictions! s'écria la matrone. Sempronia craint peut-être le tribunal de violence si elle méprise la colère des dieux.

— A vrai dire, je ne connais rien en ce bas monde qui puisse effrayer l'audacieuse maîtresse de Sergius. Ah! si l'on avait maintenant en dehors de la porte Capène cent hommes déterminés...

— Que ferait-on?

— On dirigerait contre la maison du val d'Egérie une attaque si prompte, si rapide, que Sempronia n'aurait pas le temps de se reconnaître. On envahirait sa villa de tous les côtés à la fois, et vous pourriez espérer alors d'y retrouver Prosper vivant.

— Tondeur, reprit Tertia, tu as organisé plus d'une sédition?

— J'ai soutenu au forum la rogation du tribun Rullus et quelques autres encore, répondit modestement le tondeur.

— Tu connais toute la populace des Esquilies?

— J'avoue que je fréquente dans cette région un certain nombre d'amis aussi entreprenans que peu favorisés de la fortune.

— Rassemble les plus braves d'entre eux, engage-les à me suivre au bois sacré d'Egérie, et je te donnerai plus d'or qu'un tondeur n'en a jamais possédé.

— Hélas! comment les réunir à cette heure, belle Tertia? Et puis ce ne sont pas des natures aériennes qu'on puisse transporter sur l'aile des vents par-dessus murailles et fossés.

— Homme stupide! n'es-tu donc venu chez moi que pour me raconter mon malheur et me prouver qu'il est inévitable? Va-t'en. Je sauverai Prosper sans toi. Holà! Napé! cria la jeune femme.

Son esclave favorite entra.

— Que Télex commanda à tous mes gladiateurs de s'armer, lui dit Tertia.

Le barbier se frottait le front comme pour en faire jaillir une idée.

— A quoi penses-tu? lui demanda la matrone. Je n'ai pas le temps de te regarder réfléchir.

— Cela m'ennuie de penser que vous allez battre le vent, repartit Cruscellus. Est-ce qu'il est raisonnable de courir vers un but sans avoir calculé de quelle manière on pourra l'atteindre?

— Tu n'as rien de plus nouveau à m'apprendre?

— Un instant, un instant donc! Vous déroutez mes calculs.

Le tondeur combinait un plan d'expédition dont l'audace l'épouvantait.

— Parle donc, malheureux! poursuivit la matrone en frappant la terre du pied.

— Je médite la plus grande folie qu'un homme puisse imaginer, dit Cruscellus.

— Quoi donc? Nous perdons un temps précieux!

— Je vais jouer ma vie à tête ou vaisseau.

— Ta vie! n'est-ce que cela? Quelle somme peut valoir la vie d'un tondeur?

— Eh! pour celui qui s'en sert, ces choses-là ont encore un certain prix.

Tertia prit dans un coffre un sac d'or et le plaça devant Cruscellus.

— Je parie contre toi, dit-elle, et voici mon enjeu.

— Si je gagne? dit le barbier, l'œil ardent de convoitise.

— Le sac t'appartiendra.

Cruscellus caressait du regard l'enjeu de la matrone.

— Il doit y avoir là dedans une somme assez ronde, ajouta-t-il.

— Gagne d'abord, et tu compteras ensuite, répondit Tertia.

— Vos gladiateurs sont-ils prêts?

— Ils doivent l'être Mais je veux les accompagner moi-même. Je cours changer de vêtemens.

La matrone appela de nouveau son esclave, sortit avec elle, et après un instant d'absence reparut complétement déguisée. Elle portait une tunique courte serrée autour de la taille par une ceinture de cuir, un manteau noir, un large chapeau et des bottes armées d'éperons retentissans.

— Partons! dit-elle au tondeur.

— Vous n'avez pas d'armes, belle Tertia, fit observer le tondeur.

— Je n'en ai pas besoin.

— Cachez cinq ou six poignées d'or dans les plis de votre tunique, cela vous servira d'épée et de bouclier.

La matrone s'empressa de suivre le conseil de Cruscellus. Ils quittèrent aussitôt la demeure de Martius Rex, suivis des vingt gladiateurs, qu'un des meilleurs lanistes de Rome, le Gaulois Télex, commandait.

Les préteurs Valérius Flaccus et Pontinus avaient déjà commencé à prendre dans Rome les mesures stratégiques nécessaires à la sûreté de la ville. Néanmoins Télex, en dirigeant habilement sa troupe, en évitant les places et les rues fréquentées, la conduisit sans encombre jusqu'au temple d'Hercule, dont les colonnes corinthiennes et le mur circulaire sont encore debout sur les bords du Tibre. Les gladiateurs gagnèrent le marché au pain, sous les auvents duquel ils se cachèrent. Le tondeur sortit seul de la halle et s'avança avec précaution dans l'obscurité.

Il avait à sa gauche l'Aventin, la colline plébéienne couverte de masures, sillonnée de rues tortueuses, et au sommet de laquelle s'élevaient les deux temples voisins de la Lune et de Cybèle. Le Tibre coulait à sa droite. L'eau du fleuve gémissait sous l'effort du vent, qui la poussait au rivage. Par delà, Cruscellus apercevait les dernières croupes du Janicule qui couraient en s'abaissant du nord au midi.

A l'angle de la rue de Fortunatus, le tondeur fut arrêté par le cri rauque d'une sentinelle.

— Qui va là? lui dit un individu en guenilles armé d'un javelot et d'un bouclier.

— Ah! ah! on veille donc ici? demanda gaiment Cruscellus.

— Par Hercule! c'est notre questeur, repartit la sentinelle. Quelles nouvelles de la ville, brave homme? Taille-t-on de la besogne aux amis?

— Où est Sapala? interrompit le tondeur.

— Sapala est absent.

— Tant mieux! pensa l'émissaire de Tertia. Et Carvilius? poursuivit-il.

— Carvilius a suivi Sapala.

— Conduis-moi au lieutenant de ce dernier, reprit Cruscellus.

— Il m'est défendu de quitter mon poste, répondit le brigand. Je surveille les mouvemens de ces casques et de ces cuirasses qu'on voit aller et venir devant la façade des greniers publics. Mais vous trouverez le digne Pimbetta à la caverne de Cacus, où il tâche de se préserver, par de fréquentes libations, des influences mortelles de cette froide nuit.

— Je te rends grâce, l'ami. Redouble de vigilance. Au revoir, ajouta le tondeur.

Et il se dirigea vers l'antre de Cacus en suivant le bord de l'eau.

Un bruit étourdissant de pots et de calices, de voix tumultueuses, de pas cadencés et d'instrumens discords attira Cruscellus vers l'antre où les compagnons de Sapala charmaient les longues heures de leur veille. Il s'arrêta bientôt près d'une voûte basse, creusée dans le roc, au sommet de laquelle une plaque de tôle se balançait au vent. C'était là que le barbier devait trouver Pimbetta. Quatre grands vases de terre cuite occupaient toute la devanture de la boutique. Le tondeur s'appuya sur le soubassement de pierre qui les supportait et observa ce qui se passait dans l'intérieur du bouge. Un spectacle étrange s'offrit alors à ses regards.

L'antre cyclopéen où se retirait Cacus, après avoir ravagé les bords de l'antique Albula, cette demeure souterraine qu'une famille de Kimris s'était creusée peut-être lorsque brûlaient encore les volcans de l'Ausonie, avait été converti, au temps des guerres civiles, en un vaste cabaret. Sur les quatre tonneaux de grès rouge qui en décoraient l'entrée, on lisait : —Beurre de la Sabine.—Huile de Campanie.—Vin cuit de l'Ile de Crète. — Porc salé. Ces inscriptions étaient un appât tendu aux mendians, aux voleurs, aux vagabonds de toute espèce qui hantaient ce coupe-gorge, où les agens de l'édilité n'osaient pas se montrer. Il apparut ce soir-là dans toute sa splendeur aux regards émerveillés de Cruscellus. La salle immense, creusée dans le roc et qui s'enfonçait en serpentant sous l'Aventin, contenait quatre ou cinq cents bandits. Ici, une femme jouait de la flûte, et des ivrognes en haillons exécutaient autour d'elle une danse hideuse ; là, des groupes d'hommes au teint hâlé, à la voix rauque, à la figure énergique, jouaient aux osselets accroupis sur le sol; d'autres regardaient, en vidant leurs coupes, quelques histrions de bas étage exécuter des scènes populaires, ou dévoraient, pressés autour d'une table, un ragoût de pois bouillis. Il s'élevait parfois des querelles entre ces robustes compagnons, et ils les vidaient immédiatement à coups de poings, aux applaudissemens de la foule, sans faire jamais usage de leurs armes. Quelques individus, étrangers à la troupe de Sapala, mais pour lesquels la société des brigands avait des charmes, partageaient leurs amusemens. C'étaient des victimaires, des confecteurs attachés aux temples voisins, à l'administration du grand cirque. L'hôtelier leur achetait secrètement les viandes immondes qu'ils dérobaient aux sacrifices ou qu'ils recueillaient sur l'arène après les chasses de bêtes féroces. Près des tonneaux qui abritaient Cruscellus, en retour d'équerre, un fourneau vomissait une épaisse fumée. Ces émanations infectes de graisse bouillante, de viandes rôties, montaient à la voûte, s'y condensaient, et, voilant la lumière des lampes, ondulaient comme un nuage sur la tête des bandits. La porte leur donnait une issue facile; mais parfois des rafales subites les refoulaient dans l'intérieur du bouge, dont elles asphyxiaient les habitués. Deux femmes, deux sorcières, demi-nues, haletantes de fatigue, le front couvert de sueur, les cheveux en désordre, travaillaient au fourneau : armées d'une fourchette à deux pointes, elles remuaient des casseroles, elles faisaient sauter dans des poêles d'affreux salmigondis, elles piquaient des saucisses et des pièces de veau qui criaient en rendant leur jus. Autour d'elles, un enfant rachitique, rouge de poil, dont la pâleur tournait au jaune bistré, se démenait pour servir les setiers, les conges, les amphores de vin qu'on lui demandait. On le voyait tantôt se dresser sur les orteils pour atteindre un vase au sommet d'une étagère, tantôt grimper à l'échelle au moyen de laquelle on pouvait tirer les viandes salées et les épices des *dolia* qui les contenaient; tantôt enfin il traversait en courant la taverne une cruche pleine, un plat fumant à la main.

Cruscellus regardait avec effroi tourbillonner l'infernale orgie qu'il avait sous les yeux; il écoutait grandir, s'abaisser, grandir encore, le tumulte de cette bacchanale, et il hésitait à aller attaquer par la ruse tous ces hommes dont la main était prompte et le bras pesant. Mais le temps était précieux : Tertia attendait le retour du tondeur; il ne lui était permis ni de reculer ni de s'arrêter à réfléchir. Il s'arma de courage et entra.

Aux premiers pas qu'il fit dans la taverne, il trébucha sur un galle, étendu par terre ivre-mort et qu'il n'avait pas aperçu.

Le prêtre de Cybèle se réveilla.

— Du vin ! murmura-t-il.

Et comme on se hâtait peu de le servir,

— Du vin ! répéta-t-il en élevant la voix.

— Que demande cet ivrogne ? dit l'une des deux femmes qui travaillaient au fourneau.

— Je veux boire, grommela le prêtre.

— Veux-tu de l'argent, en as-tu ?

— La poche de ma tunique en est pleine.

La vieille s'approcha du galle, se baissa vers lui, et glissa une de ses mains crochues dans les plis de ses vêtemens.

— Le misérable n'a pas un *stips*, reprit-elle Qu'on le traîne hors d'ici...

— Fais-moi crédit, ajouta l'ivrogne.

— Non.

— Comment, sorcière, tu oses me refuser un setier à l'approche des mystères de la Bonne Déesse ? Tu oublies donc que ses prêtres ne pourront pas suffire dans quelques jours à recevoir les as, les quinaires et les deniers que nous prodigueront les matrones de la ville ? Je n'exige qu'un setier.

— Paie d'avance et l'on te servira.

— Eh bien ! prends mes cymbales en gage, dit le galle, et qu'on me verse du vin.

Cruscellus enjamba par-dessus le prêtre et se dirigea vers un groupe de joueurs, qui appartenaient pour la plupart à la troupe de Sapala.

— Pimbetta ? demanda le barbier.

— Il danse au fond de la salle, répondit un des brigands. On veut vous parler, lieutenant, continua le même individu en élevant la voix.

Pimbetta s'interrompit au milieu d'un entrechat et vint à la rencontre de Cruscellus.

Il s'avançait pour serrer la main du tondeur, quand l'apparition de deux personnes vint distraire son attention. L'une d'elles secouait une torche fumeuse, et l'autre portait un bassin, au fond duquel brillaient quelques deniers.

Elles s'arrêtèrent au milieu de la taverne.

— Romains, dit la première, un esclave s'est enfui de la maison de Fontéius. Il est âgé d'environ seize ans a les cheveux blonds, le teint délicat, les yeux bleus, les lèvres minces, et répond au nom de Mystès. On donnera vingt-cinq sesterces à celui qui l'aura trouvé.

— Qu'est-ce à dire ? fit un des bandits en s'adressant au crieur public. Aurais-tu l'audace de supposer, coquin, qu'il se trouve parmi nous des esclaves fugitifs ?

— Je vous tiens tous, au contraire, pour d'honnêtes citoyens, braves Quirites, répondit le crieur.

— Par la barbe de Jupiter ! nous voudrions bien voir qu'il en fût autrement ! interrompirent les brigands

— Mais je viens remplir ici les devoirs de ma charge, poursuivit le héraut, d'après l'ordre des édiles, et avec la permission de Valérius Flaccus, notre préteur.

— Oui, parle-nous des édiles, reprit le voleur qui le premier avait apostrophé les agens de la police urbaine, de ces harpies qui viennent dérober la nourriture jusque dans la bouche des pauvres gens !

— Qui les traquent le jour, ajouta un second vaurien, quand ils ont échappé pendant la nuit aux griffes des triumvirs.

— Qui nous confisquent nos mesures.

— Qui nous ruinent avec leurs droits de *portorium*.

— Qui jettent notre poisson dans le Tibre, sous le vain prétexte qu'il offense par son odeur leurs narines de gourmets.

Ces divers griefs étaient articulés par des amis de Carvilius que la surveillance des édiles gênait dans l'exercice de leur industrie.

— A bas le crieur public ! fit un dernier interlocuteur.

— Mort aux esclaves publics ! répétèrent en chœur tous les groupes de bandits.

— Silence, enfans ! dit Pimbetta d'un ton d'autorité.

Le tumulte s'apaisa comme par enchantement.

Pimbetta s'approcha du héraut, et, se penchant vers lui, tandis que d'une main agile il ramassait les deniers que l'esclave tenait toujours sur son plateau,

—Tu diras à Fontéius de ma part, reprit-il, qu'à la taverne de Cacus il n'est pas d'usage qu'on mette la monnaie sur les plats. Je vais donc convertir la sienne en tranches de gigot rôti. Allez, coquins, et pas de réplique, ajouta le lieutenant.

— Vive Pimbetta ! s'écrièrent les bandits.

—Prenez garde, honnête Romain, fit l'esclave public; vous

pourriez avoir maille à partir demain avec l'édile curule P. Cornélius Lentulus Spinther.

— Sors d'ici, et promptement, répondit le lieutenant d'une voix menaçante. Par les mânes ! par les furies ! je n'ai pas exigé qu'on te pendît à la tringle de l'enseigne, et tu n'es pas reconnaissant ? Ah ! voici notre bon ami le tondeur, poursuivit Pimbetta en se tournant vers Cruscellus.

— C'est ainsi que tu maintiens la discipline parmi tes hommes ? demanda le barbier.

— Maître, il faut bien qu'ils se récréent.

— Tu n'en as pas vingt que tu puisses mettre en ligne.

— Vous plaisantez, tondeur obstinément facétieux, répliqua le bandit. Qu'on lâche ces enfans sur Rome, et l'on verra comment ils se comporteront.

Cruscellus attira le lieutenant hors de la taverne et reprit :

— Y a t il des bateaux de ce côté du Tibre ?

— Pourquoi cette question ? dit Pimbetta.

— Je suis chargé de conduire cent de tes coquins dans la campagne, et il est impossible de sortir de Rome autrement qu'en descendant le cours de l'eau.

— Les portes sont fermées ?

— Et gardées par des forces qui commandent le respect, tu peux le croire, Pimbetta.

— Ah ! ah ! répondit le brigand, le consul aura su... mais suffit. Eh bien ! décidément, mon brave, ajouta-t-il, jouerons-nous des poignards cette nuit ?

— Sapala n'est pas encore décidé.

— C'est que les enfans s'ennuient.

— Et les bateaux, les bateaux ? fit Cruscellus.

— Nous en trouverons. Soyez sans inquiétude.

— Rentre dans la taverne, puisqu'il en est ainsi, reprit le tondeur. Commande aux plus vaillans de tes hommes de s'armer, et envoie les-moi l'un après l'autre, de façon que leur absence ne soit pas remarquée.

— Vous avez un ordre écrit de la main du chef pour les emmener ?

— Eh bien ! drôle, répliqua insolemment Cruscellus, est-ce que ma parole ne te suffit pas ?

— Hé ! votre parole...

— Par le rasoir d'Accius Navius ! par la barbe de Scipion ! mets-toi bien dans la tête, chien de voleur, que je commande ici, non seulement à toi et à tes pareils, mais encore à Carvilius, mais encore à Sapala !

— Je ne méconnais pas votre autorité, tondeur mon ami, fit Pimbetta ; mais j'ai une consigne et... je ne suis pas une corneille à laquelle on puisse crever les yeux.

— Tu es un sot : c'est bien pis. Un passant de mes amis a caché deux pièces d'or derrière une borne dans la rue de Fortunatus. Viens les prendre et cesse de bavarder.

— J'ai toujours eu un faible pour les pièces d'or que l'on trouve derrière les bornes, répondit le brigand. C'est une centaine d'hommes qu'il vous faut ?

— Tout autant et de suite.

Quelques instans suffirent à Pimbetta pour ranger en bataille, dans la rue déserte de Fortunatus, les bandits dont Cruscellus avait besoin.

XIV.

L'ASSAUT.

Les terribles enfans de Sapala ne ressemblaient guère, quant à la beauté et à la régularité du costume, à un manipule de soldats romains. La plupart d'entre eux avaient négligé, depuis leur entrée dans Rome, de renouveler leurs chaussures. Leurs habits pendaient en loques. Ceux qui portaient un casque n'avaient pas de bouclier ; ceux qui avaient un bouclier manquaient de casque. La cuirasse leur était chose inconnue. Mais on devinait des épaules robustes et des membres agiles sous leurs tuniques deguenillées et sous les pièces de bure grossière qui s'enroulaient autour de leurs jambes. Chacun d'eux portait une épée ou une hache suspendue à la ceinture. Tous marchaient au pas gymnastique, sans rompre leurs rangs, sans perdre leurs distances. Ils obéissaient comme des chiens et se battaient comme des lions. Dès que le tondeur les vit rangés en bataille devant la halle au pain, il courut prévenir Tertia de leur arrivée. La matrone et ses gladiateurs quittèrent aussitôt les auvens sous lesquels ils se tenaient cachés.

La vue des hommes d'élite, parfaitement équipés et revêtus d'une livrée splendide, qui venaient partager leurs périls, produisit sur les voleurs de Sapala une impression des plus favorables.

— Retourne danser maintenant, Pimbetta, dit Cruscellus au lieutenant, quand les deux troupes eurent opéré leur jonction.

— Je ne serai donc pas de la partie, moi ? demanda le brigand.

— Eh ! qui donc commanderait dans la caverne en ton absence ?

— Par le dieu des larrons ! cela me vexe de penser que les enfans se battront sans moi.

— Ne t'inquiète pas, vieux loup des bois latins, répliqua le tondeur ; il y aura plus à mordre peut-être au dedans qu'au dehors de la ville, cette nuit. Compagnons, voici votre chef, poursuivit Cruscellus en présentant aux bandits un jeune homme frêle et mince, dont on apercevait à peine le menton imberbe sous son chapeau à larges bords.

Celui-ci plaça une de ses petites mains blanches et potelées sur l'épaule du Gaulois Télex, et, d'une voix flûtée, qui vibra comme une parole de femme au cœur des brigands,

— Voilà mon lieutenant, dit-il.

Pimbetta n'attendait plus, pour rentrer dans sa bienheureuse taverne, que d'avoir trouvé la somme assez ronde qu'un passant avait laissée sous une borne à son intention.

— Mettez-vous dans les rangs, ivrogne, reprit le jeune homme au large chapeau en s'adressant à lui ; je vais faire la paie.

Le nouveau chef de l'expédition ayant tiré une bourse de la poche de sa tunique, donna une pièce d'or à chaque bandit et en remit quatre au représentant de Sapala.

— Comment se nomme mon successeur ? fit le brigand.

— Cerbérus, répondit le barbier.

— Par Castor, repartit Pimbetta, je n'aurais jamais cru qu'un si joli petit garçon pût avoir un nom si effrayant. Du tin... dès que sa monnaie est de bon aloi, on n'a pas le droit de trouver son nom mal sonnant.

Le vaurien serra ses *aurei* avec mille précautions respectueuses ; puis, reculant d'un pas, se campant d'aplomb sur la jambe droite,

— Enfans ! cria-t-il.

Les regards de tous les voleurs se dirigèrent vers lui.

— Vous obéirez à Cerbérus comme à un autre moi-même, poursuivit Pimbetta ; il ne vous est pas absolument étranger, puisqu'il porte le nom du chien des enfers dont vous avez tous entendu parler. Comportez-vous bravement comme à l'ordinaire. Frappez fort, vite et longtemps ; c'est le moyen de plaire à Sapala.

— Formez-vous par décuries, interrompit Télex.

Cet ordre fut ponctuellement et militairement exécuté. Deux des gladiateurs de Tertia se placèrent en serre-file dans l'intervalle de chaque division.

— Tournez à gauche, reprit Télex, et en avant !

La troupe entière descendit vers le Tibre, tandis que Pimbetta regagnait en toute hâte l'antre de Cacus.

On s'embarqua sur un des navires amarrés au port. Les voiles furent abaissées. Télex saisit le gouvernail et se dirigea vers la tour, dont la masse carrée fermait de ce côté l'entrée du Tibre. Le Gaulois laissait arriver dans l'espoir qu'en longeant le pied du bastion, il échapperait à la vigilance de ceux qui le gardaient. Mais au léger murmure que le sillage de son navire produisait à la surface du fleuve, une sentinelle se pencha par l'ouverture d'un créneau.

— Qui êtes vous, et où allez-vous ? cria-t-elle.

— Rameurs, à vos bancs ! murmura Télex.

Un instant le navire agita à tâbord et à tribord sa deux

ble rangée d'avirons, semblale à un oiseau de mer qui essaie ses ailes avant de s'élancer à la surface des flots.

—Ne fuyons pas; nous serions poursuivis, dit Cruscellus en se plaçant debout sur la poupe.

—Avez-vous entendu ma question? reprit la sentinelle. Où allez-vous?

— Remplir hors de la ville une mission secrète que nous a confiée le consul, répondit Cruscellus.

— Comment se nomme le chef de l'expédition?

— Cerbérus.

— Cerbérus... je ne connais pas ce nom-là. Arrêtez un instant. Vous vous expliquerez avec le tribun.

— Par Hercule! répliqua le tondeur, nous n'avons pas le temps d'attendre. Soldat, voici le mot d'ordre: *Roma salva.* Que les dieux t'accordent une heureuse nuit!

Trente rames déchirèrent à la fois la surface du fleuve. Le navire oscilla sur lui-même, frappa l'eau de l'avant, et, rapide comme une flèche, s'enfuit dans l'obscurité.

Il ne s'arrêta qu'à l'embouchure de l'Almo Là, Télex fit prendre terre à ses hommes. Ils remontèrent le faible ruisseau où tous les ans, la veille des nones d'avril, les quindécemvirs, les galles, les curètes et les corybantes venaient laver en grande pompe l'image de la sainte mère Idéa. Un hêtre de haute futaie s'élevait à l'entrée du val d'Egérie. Les brigands l'abattirent, le dépouillèrent de ses branches, et vingt d'entre eux le chargèrent sur leurs épaules. La troupe alors pénétra dans le bois sacré.

Après quelques instans de marche, on parvint à la maison de Sempronia.

Vue aux clartés incertaines que projetait la nuit étoilée, cette ruine solitaire, immense, aux murailles dentelées, aux colonnes indestructibles, dont les unes dressaient vers le ciel leur fût sans couronnement, tandis que les autres supportaient encore le poids d'un entablement colossal; cette ruine, merveilleux ouvrage d'un peuple anéanti, inspirait une sorte d'effroi religieux. La villa semblait déserte; elle ne laissait échapper ni bruit ni lumière. On n'entendait que le murmure lointain de l'Almo, joint au bruissement du feuillage que le vent agitait. Le pavillon mystérieux où Sempronia cachait ses crimes se dessinait comme une masse noire derrière les portiques, aux lignes droites et çà et là brusquement coupées, qui l'environnaient.

— C'est un tombeau que cette villa, murmura Cerbérus à l'oreille du tondeur.

— Oui, répondit Cruscellus, mais un tombeau dans lequel il faut entrer avec précaution, car les morts qu'il renferme sont armés jusqu'aux dents.

Cela dit, le prudent barbier disparut.

Télex divisa ses hommes en deux troupes. Il cacha la première dans le fourré, craignant avec raison que Sempronia ne prît l'alarme si elle apercevait des groupes stationnant aux abords de sa maison. L'autre détachement se porta sur les derrières du temple et appliqua à la muraille le hêtre dont on s'était pourvu. Gladiateurs et brigands grimpèrent à l'envi par cette voie périlleuse. L'arbre se festonna d'abord de têtes mouvantes; puis des mains calleuses s'accrochèrent aux triglyphes de la frise, aux moulures de la corniche. On vit bientôt des formes humaines se hisser par un effort puissant jusqu'aux combles de l'édifice et s'y dresser, l'épée nue au poing, comme des statues sur leur piédestal. L'escalade s'opéra avec une promptitude étonnante, sans bruit et sans confusion.

Il y eut bien quelques bandits auxquels la main ou le pied manqua, et qui se brisèrent l'échine à l'angle d'une pierre ou sur le tronçon d'une colonne. Mais aucun d'eux ne poussa ni gémissement ni plainte. Ils étaient habitués aux coups les plus rudes. Leur dangereuse manœuvre exécutée, ils attachèrent une corde au sommet du hêtre, et le laissèrent glisser jusqu'à terre, d'où il fut transporté jusqu'à l'autre extrémité de la villa.

Télex alors partagea son détachement en trois pelotons. Il en mit deux à l'extrémité du remblai qui avait remplacé l'escalier détruit du portique, avec ordre d'exécuter une charge vigoureuse par l'issue qu'on allait leur ouvrir. Les autres bandits soulevèrent le hêtre, en dirigèrent l'extrémité contre la porte de la place assiégée, prirent de l'espace..... et tout à coup, à un signal de Télex, la pesante machine s'ébranla, franchit l'intervalle qui la séparait du temple avec une rapidité toujours croissante, et après avoir reçu l'impulsion de vingt jambes robustes qui trépignaient au-dessous d'elle en cadence, elle vint heurter la clôture de la maison. Les ruines environnantes répondirent à cette attaque par un sourd mugissement. Le bélier recula et frappa la porte d'un second coup de sa tête formidable. Gonds, verrous, ferrures scellées dans la pierre et dans le chêne, se tordirent et se brisèrent. Le temple fut ébranlé jusqu'au fond de ses cryptes sonores. Les brigands blasphémaient. Télex les encourageait du geste et de la voix. Ils tentèrent un dernier effort dont le choc fut irrésistible. La porte cette fois éclata de toutes parts et joncha de débris le corridor intérieur de la villa.

Un hourra immense réveilla les échos du bois sacré. Cerbérus, Télex et les bandits qui les suivaient, ceux aussi qui s'étaient emparés des combles, envahirent la maison de tous les côtés à la fois.

Cerbérus arriva le premier dans l'antichambre qui précédait le triclinium de Sempronia. Il se précipita dans la salle à manger, s'arrêta éperdu devant le cadavre d'Eudamus, regarda autour de lui et, se jetant au cou de Prosper,

—Je l'ai sauvé! s'écria-t-il. Puissant Jupiter, merci! merci!

Et dans l'ivresse de sa joie il se mit à pleurer.

Prosper le tenait embrassé et murmurait un nom de femme que personne ne comprit.

— Serais-tu blessé? lui demanda le jeune chef, dont le visage baigné de larmes se couvrit subitement d'une pâleur mortelle.

— Non, non, répondit l'orfévre, grâce à cet ami qui m'a sauvé.

— Brave Rutuba, je vous connais depuis longtemps, dit Cerbérus en secouant la main de l'officier.

— Oh! ce doit être sa mère, pensa le centurion. Une autre femme ne l'aimerait pas ainsi.

Puis se rappelant Flora,

— Mais, par les Furies! s'écria-t-il, nous ne sommes pas les seuls qu'on ait voulu assassiner ici. Suivez-moi, suivez-moi! poursuivit le centurion en s'élançant hors du triclinium.

Huit ou dix gladiateurs seulement coururent sur ses traces. Télex resta près de Cerbérus. Quant aux brigands, ils pillaient la vaisselle de Sempronia, et dépouillaient effrontément les malheureux que Rutuba avait couchés sur le carreau.

Le centurion parcourut en vain les divers appartemens de la villa. Gladiateurs, cuisiniers, jeunes esclaves, tout avait disparu. Il commençait à se lasser de l'inutilité de ses recherches, lorsqu'à la lueur d'une torche, il aperçut un escalier dont la vis tortueuse s'enfonçait dans le sol. Il en franchit les degrés à la hâte, suivi des gladiateurs de Tertia, et parvint à un souterrain, à travers les murailles duquel on entendait un bruit de voix. Rutuba poussa vivement une porte, s'élança dans la crypte voisine... Flora, horriblement mutilée, était étendue devant lui.

D'un coup d'œil le centurion devina tout. Il saisit Ravidus à la tunique, le poussa devant lui jusqu'à la muraille et lui appuya son épée sur la poitrine.

— Ne souillez pas votre glaive du sang de ce misérable, dit un gladiateur en arrêtant la main de l'officier.

— Le connais-tu? demanda celui-ci.

— C'est Ravidus, le bourreau des esclaves.

Le centurion recula en se repliant sur lui-même, comme s'il eût aperçu un serpent venimeux se dresser sous ses pas.

Il voulut couper du tranchant de son épée la corde qui serrait les poignets de Flora; mais l'exécuteur, chez qui rien n'éteignait l'amour de son art,

— Prenez donc garde, jeune homme, dit-il, vous allez lui luxer bras et jambes. C'est peu à peu qu'il faut diminuer la tension de cette corde. Laissez-moi procéder méthodiquement à cette opération.

Le bourreau prit en main le tourniquet de sa vis et remit

par degrés les membres de sa victime dans leur position normale. Flora délivrée poussa un gémissement.

— Versez-lui entre les lèvres quelques gouttes de vin, reprit le centurion en s'adressant à Barbara. Cette pauvre femme se meurt.

Flora rouvrit les yeux.

— Tes soins sont superflus, Rutuba, dit-elle. Ma dernière heure approche... Oh ! les hommes sont cruels et les dieux injustes. A toi qui m'as poussée dans l'abîme, tous les biens de ce monde; à moi qui t'ai sauvé, l'ignominie, les tortures et la mort infâme que donne le bourreau.

La malheureuse fille eut un dernier spasme d'agonie et retomba sans mouvement sur le chevalet

— C'est vous, jeune homme, qui avez fait cette blessure? demanda Télex au centurion, lorsqu'il rentra tout pâle et tout frissonnant dans le triclinium.

Le Gaulois montrait du bout de sa rapière l'étroit passage que le glaive de Rutaba s'était frayé à travers la poitrine d'Eudamus.

— Oui, répondit brusquement l'officier.

— Vous avez donné là un beau coup d'épée, mon brave. Point de gonflement, point de sang : la mort a dû être instantanée. Expliquez-moi donc un peu comment vous avez exécuté cette passe.

Rutuba mesura dédaigneusement le gladiateur du regard.

— Je ne suis pas un laniste, répliqua-t-il. Quand on me provoque, je tue.... sans m'inquiéter comment.

A peine Cerbérus et sa petite armée eurent-ils quitté le val d'Egérie, le centurion emportant sur ses épaules le cadavre de son ancienne maîtresse, que Sempronia sortit de la retraite où elle s'était tenue cachée pendant l'invasion des brigands. Son premier soin fut de prodiguer des secours à ses gladiateurs blessés. Elle calcula ensuite les pertes que lui avait occasionnées cette soirée funeste, et trouva qu'elles excédaient huit cent mille sesterces (165 666 fr. 66 c.). Sa honte et son dépit étaient au comble. Elle se coucha. Mais en vain chercha-t-elle le sommeil sous les fourrures soyeuses de son lit : il ne toucha point ses paupières. En proie à mille réflexions poignantes, le cœur plein de fiel, le sang allumé par une soif atroce de vengeance, elle se leva. Il lui semblait que le bruit lointain de Rome saccagée, incendiée, regorgeant de victimes, calmerait sa fureur Elle monta donc au belvédère de sa villa et interrogea l'horizon du regard. Pas un cri ne troublait la vaste enceinte de Rome ; pas une flamme ne livrait au souffle du vent ses voiles d'argent et de pourpre aux lambeaux déchiquetés L'air était pur, la nuit tranquille. De légers nuages voyageaient d'étoile en étoile et allaient se confondre avec les vapeurs phosphorescentes amoncelées à l'occident.

— Tout est perdu ! murmura la matrone.

Et elle regagna lentement sa chambre à coucher.

Quatrième Partie.

I.

LE LENDEMAIN D'UNE DÉFAITE.

Nous n'étudions jamais avec une impartialité complète l'histoire des siècles qui nous ont précédés. Quand les haines ou les ardentes sympathies qui agitèrent une époque se sont éteintes en traversant les âges, et n'exercent plus sur nous aucune influence, nous nous égarons encore dans l'appréciation des hommes et des choses, tantôt en nous laissant guider par des préjugés aveugles d'éducation et de caste, presque toujours en défiant, au mépris des lois imprescriptibles de la morale, au détriment des réputations les plus brillantes, les décisions fatales de la force et du hasard. Combien seraient surpris les grands hommes d'Athènes et de Rome, s'ils pouvaient, revenant au monde, feuilleter les livres qu'ont écrits sur eux nos publicistes et nos historiens !

Certains critiques, prétendus judicieux, qui font de la politique et de la stratégie à deux mille ans de distance, le cigare à la bouche et les pieds sur leurs chenets, ont reproché à Sergius d'avoir abandonné Rome à l'instant même où ses conjurés poussaient leur cri de guerre d'un bout à l'autre de l'Italie. Attaquer simultanément ses ennemis à Rome et dans les provinces était sans doute la meilleure tactique à suivre; il l'avait adoptée de prime abord, mais il se voyait contraint de l'abandonner. De toutes les batteries qu'il avait dressées contre l'oligarchie, la plus importante, celle qui devait jouer au centre même de l'attaque, avait manqué son effet pendant la nuit du 27 octobre. L'inutile commotion que les autres avaient produite n'avait servi qu'à les démasquer. Le conseil des Sept allait prochainement connaître le plan de la conjuration, non-seulement dans son ensemble, mais dans ses moindres détails, prendre d'énergiques mesures pour le combattre, mettre en un mot sur pied des forces telles qu'il serait impossible de les heurter de front sans se briser. Il fallait donc absolument ou bien que Sergius désavouât ses partisans des provinces et les abandonnât à la vengeance du sénat, ou qu'il parvînt à les soustraire, par un habile mouvement de conversion, aux coups dont ils étaient menacés.

Cicéron, d'ailleurs, avait trouvé dans les créanciers de Catilina de puissans auxiliaires. Nous l'avons dit plusieurs fois, le conspirateur s'était ruiné. Ses maisons, ses villas, ses forêts, ses troupeaux, ses esclaves, il les avait engagés pour subvenir à ses dépenses personnelles. Quant aux dettes non moins considérables qu'il avait contractées en cautionnant ses amis, la ville entière savait qu'il lui était impossible de les payer. Le succès de sa brigue pour le consulat, celui de sa conjuration, lui eussent épargné le déshonneur d'une faillite : jusque-là, l'une et l'autre avaient échoué. C'était aux ides suivantes qu'on devait proscrire son nom sur les tables d'enchères des rues, des carrefours, des marchés et des basiliques, livrer sa fortune mobilière et immobilière à l'avidité des fénérateurs.

Sergius était un de ces hommes auxquels un syndic n'impose pas de conditions, et dont les triplers ne se partagent pas les dépouilles. Il pouvait mourir sur un champ de bataille, mais non pas être traîné, dépouillé, outragé publiquement devant le tribunal du préteur urbain.

Il prit courageusement son parti dès le 28 octobre. Tendre à Cicéron une troisième embûche et s'en délivrer, abandonner à Lentulus le commandement des conjurés de Rome, achever le soulèvement des provinces, gagner rapidement l'Etrurie et commencer la guerre civile dans les Apennins : tel fut le nouveau projet de conspiration qu'il forma.

Catilina, en adoptant ces résolutions, se débarrassait de toutes les entraves, obviait à tous les périls qui paralysaient en ce moment son activité. Il n'avait pu surprendre les espions du consul ; il leur échappait. Il transportait le théâtre de la guerre, de la capitale, où le sénat avait concentré ses forces, au milieu d'une population belliqueuse de paysans et de soldats, que des haines mortelles animaient contre l'oligarchie. L'insurrection dans Rome, la révolte des provinces, n'étaient plus comme auparavant deux manifestations simultanées, qui devaient converger vers le même but avec une vitesse égale. La première n'était qu'un incident terrible du nouveau drame que le génie de Sergius avait conçu. Se réservant le poste du danger en Etrurie, il voulait attirer loin du centre de l'empire les armées de la république, les harceler, les fatiguer en manœuvrant entre elles sur les deux versans de l'Apennin, de façon que la ville restât au pouvoir des conjurés. Lentulus lançait alors ses satellites dans les rues, et opérait par le meurtre et l'incendie, en faveur de son complice, une utile diversion. Catilina se chargeait d'attaquer les troupes consulaires lorsqu'elles seraient forcées de courir, du fond de la Toscane, au secours de Rome à moitié détruite et du sénat décimé. On a bon marché des soldats les plus braves, quand ils se battent sur une terre ennemie pour un gouvernement qui chancelle, et que l'insurrection les a cernés.

Sans doute Catilina regrettait d'abandonner l'importante position de Rome à Lentulus. Il connaissait l'imprudence, la paresse, l'incapacité complète de cet homme, à qui son effronterie d'avocat avait acquis dans les tribus une certaine popularité. Mais il tardait au conspirateur trahi, vaincu par Cicéron dans les régions ténébreuses de la politique, de prendre sa revanche en plein soleil et sur un champ de bataille. L'air de sa prison l'étouffait C'était le grand air des Apennins qu'il voulait respirer ; le tumulte des camps, les cris de guerre, le cliquetis des armes qu'il désirait entendre. Il laissait d'ailleurs auprès de Lentulus deux amis dont la fidélité lui était connue, deux artisans de sédition qui égalaient au moins leur maître en audace, Autrone et Céthégus.

Sa détermination prise, il se hâta d'envoyer Julius en Apulie et Septime dans le Picénum, l'un au nord, l'autre au midi de la péninsule, pour en donner avis aux conjurés. Il organisa une expédition contre Préneste, place forte d'une importance extrême qui d'une part menaçait Rome, et surveillait de l'autre les routes stratégiques de l'Italie centrale et les défilés des Apennins. Il indiqua enfin pour le 6 novembre, chez Lecca, rue des Taillandiers, une assemblée générale de ses partisans ; et attendit sans trouble les nouvelles des colonies et des municipes qui allaient déchaîner contre lui, dans quelques jours, toutes les fureurs de l'obligance.

Elle arrivèrent de tous les côtés en même temps. Certes, les premiers émissaires de Catilina, Aulanus et Nobilior entre autres, avaient fidèlement suivi ses instructions. On apprit coup sur coup que Mallius avait pris les armes à Fésules et que les insurgés accouraient par légions à son camp des Apennins ; que des attroupemens, des distributions d'armes, des conciliabules secrets, des mouvemens de troupes inusités, agitaient la Cisalpine, l'Ombrie et le Picénum ; que les gladiateurs de Capoue et les paysans du Bruttium se révoltaient, pendant qu'en Apulie les innombrables bergers des villas patriciennes s'appelaient mutuellement à la liberté. Un bruit plus alarmant encore se répandit dans Rome : les équipages de la flotte que Gellius commandait à l'embouchure du Tibre, afin d'assurer les subsistances de la ville, avaient violé, disait-on, leur serment militaire. C'était précisément l'époque où l'Afrique et la Sicile envoyaient leurs blés à Ostie. L'hydre aux sept cent mille têtes qui rançonnait l'univers pouvait être privée de sa pâture durant une année.

Dès qu'on eut connaissance de ces événemens, qui justifiaient si bien les prédictions de Cicéron, le sénat parut enfin comprendre l'imminence de ses propres périls. Il ordonna par un décret aux proconsuls Martius-Rex et Métellus le Crétique, auxquels on n'avait pas encore accordé les honneurs du triomphe, de cesser leurs brigues et de conduire sans retard leurs cohortes à Fésules et en Apulie. Il chargea Pompéius-Rufus de disperser les gladiateurs de Capoue, et Métellus Céler d'empêcher toute communication entre les insurgés du Picénum et de la Cisalpine et ceux de l'Etrurie. Ces divers magistrats furent investis de pouvoirs absolus, ainsi que Gellius, dont la position à Ostie inspirait les plus graves inquiétudes. L'existence d'un vaste complot ayant été solennellement proclamée, on ordonna de plus à chaque père de famille de veiller à la sûreté de sa maison. On établit des postes dans toutes les régions de la ville, sous les ordres des triumvirs capitaux et des triumvirs nocturnes; et l'on promit à tout citoyen qui fournirait quelques lumières sur la conjuration, outre l'amnistie dont il pourrait avoir besoin, deux cent mille sesterces s'il était libre, et s'il était esclave cent mille sesterces avec la liberté.

La promulgation de ce sénatus-consulte accrut singulièrement la frayeur publique. Rome, invincible quand elle envoyait ses légions contre un roi d'Asie, portait en elle des principes toujours actifs d'anarchie et de subversion. Déchirée par des factions turbulentes, environnée de populations ennemies, qui se levaient contre elle au moindre signal, elle en était souvent réduite à défendre ses murailles, tandis que ses armées se promenaient victorieuses à travers l'Orient. De loin, c'était un vaste empire; de près, ce n'était qu'une ville mal fortifiée, encombrée de prolétaires et d'esclaves, qu'on pouvait affamer en quelques jours en s'emparant d'Ostie. Nulle institution n'y représentait la majesté permanente du pouvoir, tandis qu'on s'y disputait chaque année, les armes à la main, les attributions du pouvoir exécutif. Aussi les généraux au retour d'une expédition lointaine, trouvaient-ils souvent proscrits ceux qui leur avaient procuré leurs gouvernemens. Après avoir chassé Mithridate de la Grèce, Sylla fut obligé de reconquérir sa patrie.

La physionomie de Rome changea subitement. A la joie, à l'excessive licence, fruits d'une longue sécurité, succéda tout à coup une profonde tristesse. On s'empresse ; on s'inquiète ; les lieux, les personnes qu'on fréquente, deviennent également suspects ; chacun, dans cette situation étrange qui n'est ni la paix ni la guerre, juge par ses craintes personnelles de la grandeur du péril. Surprises au milieu de la prospérité de la république par les terreurs inaccoutumées de la guerre, les femmes augmentent le deuil par leur bruyante affliction Elles tendent vers le ciel des mains suppliantes; elles déplorent l'infortune de leurs enfans, s'informent, s'épouvantent de toutes choses. La vanité et les plaisirs ne les touchent plus, car elles doutent de l'avenir et pour elles et pour la patrie.

L'oligarchie d'autre part cherchait à frapper l'imagination du peuple en le rendant témoin de ses préparatifs de défense. Une circulation incessante de courriers s'établit bientôt entre le palais du sénat et les principales villes de l'Italie. Les chevaliers tenaient leurs montures toujours bridées et leurs armes toujours prêtes. Chaque soir de nombreux détachemens de troupes occupaient le forum, les carènes, la curie, la forteresse du Capitole, le trésor et le temple de Cérès, où les archives de l'empire étaient déposées. Les cohortes de Martius-Rex et de Métellus le Crétique étaient venues camper dans le champ de Mars. Les arsenaux s'ouvrirent, le trésor vida ses coffres. On ne voyait dans les rues que fourgons chargés d'onagres, de balistes, de ponts mobiles et d'armes de toute sorte. Les ouvriers de la questure urbaine confectionnaient des vêtemens à la hâte; les officiers de l'annone expédiaient d'immenses provisions de blé; des tabellaires, porteurs de bons à toucher émis par l'Etat, des muletiers dont les bêtes pliaient sous le poids de l'or, des magistrats environnés d'une escorte d'honneur et portant aux légions leurs enseignes, allaient et venaient sans cesse du temple de Saturne au champ de Mars. Rome avait l'aspect d'une place assiégée, contre laquelle un assaut se prépare. On y apprit sur ces entrefaites qu'un parti de conjurés avait tenté de surprendre Préneste. La terreur fut au comble. Les Romains s'imaginèrent qu'ils étaient en butte à la haine de quelque divinité inconnue, que la prospérité de leurs armes, leur tyrannie, leurs crimes avaient irritée.

Au milieu d'un concours immense de citoyens, les cohortes

de Martius-Rex et de Métellus quittèrent le champ de Mars dans la soirée du 2 novembre et se dirigèrent à marches forcées vers la Toscane et l'Apulie. Les deux préteurs Céler et Pompeïs-Rufus sortirent en même temps de Rome, accompagnés de leur suite imposante de légats, de tribuns, de scribes et de licteurs. Pompeïus emmenait avec lui le questeur du consul Antoine, Sextius, que ses talens, son zèle pour les intérêts de la faction patricienne avaient rendu cher à Cicéron. Le sénat voulait opposer ce jeune homme au tribun militaire Aulanus, dont les intrigues n'avaient pas excité moins de troubles à Capoue qu'en Cisalpine. Quant à Céler, on se réservait de joindre plus tard à son gouvernement du Picénum la province de Cisalpine, afin qu'il pût circonscrire en Etrurie les mouvemens des conjurés.

Il ne resta plus à Rome, après le départ de ces généraux, que les quatre légions consulaires qu'avait fournies la milice légitime de cette année.

Ainsi le conseil des Sept, avec cette adroite lenteur, cette prudence consommée qui distinguent les gouvernemens oligarchiques, bloquait pour ainsi dire la Toscane avant de lancer sur ce malheureux pays ses dernières cohortes. César, Crassus, Antoine, attendaient les événemens; Publius Sylla s'enfuyait à Naples. Tout annonçait une collision prochaine. Fulvie ayant annoncé à Cicéron le départ prochain de Catilina, le consul ne pensa qu'à le hâter. Il se donnait ainsi Lentulus pour adversaire dans Rome, et réduisait aux simples proportions d'une guerre étrangère cette conjuration monstrueuse qui avait mis un instant la république en péril.

Les édiles cependant activaient la restauration du simulacre de Jupiter très bon, très grand, que la foudre avait renversé sous le consulat de Torquatus. Le projet du nouveau monument était rigoureusement conforme aux prescriptions des devins et des aruspices. Les conjurés devaient trembler, car jamais l'aristocratie ne flattait avec plus de soin les superstitions populaires qu'à la veille de répandre du sang humain.

II.

CRUSCELLUS PERD LE PARI QUE LUI AVAIT FAIT TERTIA.

Pendant les jours qui suivirent la promenade nocturne de Cruscellus au val d'Egérie, les habitans de la rue aux Parfums furent surpris de ne point le voir ouvrir sa boutique à l'heure accoutumée. Le prudent tondeur crut même devoir la tenir absolument fermée, dans la crainte qu'il ne prît envie à quelques-uns des compagnons de Sapala de venir réclamer les secours de son art. Il les avait quittés sans mot dire la nuit du 27 octobre, tandis qu'ils donnaient assaut à la maison de Sempronia, et désirait ne plus entretenir aucun rapport avec cette race impie. Les flâneurs qui avaient coutume de se regarder en passant dans les miroirs de son étalage, d'admirer sa collection de pierres ponces, de râteliers, de chevelures blondes et brunes et de petits couteaux, éprouvèrent dans cette circonstance une déception notable. Ses pratiques ne furent pas moins déconcertées. Sans nouvelles du sénat, de l'armée et des tribunaux, elles s'ennuyèrent comme un bourgeois de notre Marais auquel son journal n'est pas arrivé.

Or, tandis que ces divers personnages venaient tour à tour se casser le nez aux contrevens de sa boutique, Cruscellus, couché à l'entresol, dormait la grasse matinée. Quand le soleil eut achevé la moitié de sa course, il se leva, passa sa tunique, puis, fouillant dans un coffre, il en tira une paire de balances et le sac qu'il avait reçu de Tertia. Il mit le tout sur une table devant laquelle il s'assit. Là, notre digne tondeur contempla d'un œil amoureux, compta et pesa une à une ses pièces d'or sonnantes et trébuchantes. Il y en avait neuf cent soixante-cinq de divers modules, lesquelles, au poids moyen de cinq scrupules par pièce, représentaient une somme de quatre-vingt-seize mille cinq cents sesterces, multiplication dont il trouva le produit satisfaisant. Au jour blafard que projetaient sur lui les carreaux de papyrus huilé de la fenêtre, avec ses cheveux gris, sa figure bistrée et ses amples vêtemens de laine grise, il ne ressemblait pas trop mal à un usurier quelconque de Gérard Dow ou de Rembrandt. Quand il eut trié et symétriquement empilé ses écus d'or, Cruscellus se renversa sur sa chaise, se croisa les bras sur la poitrine, se serra le nez du pouce et de l'index de la main droite, et supputa qu'en ajoutant les quatre-vingt-seize mille cinq cents sesterces étalés sur la table aux cinq cent mille qu'il avait amassés d'autre part, il se trouvait posséder une fortune de cinq cent quatre vingt-seize mille cinq cents sesterces, lesquels valaient cent vingt-deux mille soixante-quatorze francs seize centimes de notre monnaie. Jamais de mémoire d'homme, tondeur n'avait été si riche. Cela représentait un million cent quatre-vingt-treize mille barbes faites à deux as par chaque opération. Cruscellus conclut de là qu'il avait assez travaillé et qu'il ne lui restait plus qu'à devenir honnête homme et à éviter les gens sans aveu qui pourraient avoir à se plaindre de lui. Jugeant que l'influence de l'air extérieur était nuisible à la santé (le tondeur était de première force sur l'hygiène, surtout le lendemain d'une sédition), qu'un vieillard ne devait pas s'exposer imprudemment au vent frais d'automne, il prit dans son ménage un modeste repas et attendit la nuit en feuilletant un philosophe, un poète ou quelque historien national. D'heureux songes, au milieu desquels passaient et repassaient des coupes, des calices, des conges et des amphores portés sur des nuages, berçaient le sommeil de l'heureux Cruscellus.

Un soir pourtant, à l'entrée de la nuit, il advint que l'estomac du tondeur réclama impérieusement la légère excitation vineuse dont il l'avait privé depuis quelques jours. Cruscellus se révolta d'abord contre les prétentions de ce viscère intraitable; mais quand ce dernier eut protesté à sa manière qu'il ne fonctionnerait plus régulièrement si on le privait de sa ration ordinaire de vin, le barbier mit le nez à la fenêtre. Il examina d'abord l'état du ciel; il scruta d'un œil curieux toutes les portes du voisinage; puis il se couvrit d'un manteau couleur de muraille, plaça sur sa tête un bonnet de fourrure et s'aventura dans la rue. Après de mûres réflexions, il lui sembla, tout bien considéré, que la température s'était sensiblement adoucie.

Cependant il ne se dirigea pas, contre son habitude, vers la taverne de Licinius Popa. Il oublia d'insulter Pilosus, l'écorcheur d'en face, de saluer en passant les portiers, les marchands de cinnamome et les jolies femmes dont il cultivait l'amitié. Il se fit petit; il se mit à glisser tout doucement le long des murailles en remontant le mont Esquilin. Au moment où il entrait dans le *vicus Palloris*, rue de sinistre augure, un homme de mauvaise mine déboucha d'une allée.

Cruscellus s'aperçut bientôt que cet individu le suivait pas à pas.

— Par le rasoir d'Accius Navius! pensa-t-il, voici un Romain qui me fait cortége. Je voudrais qu'il fût mieux vêtu. Comme l'amour-propre national est un sentiment impérieux! Gagnons de l'autre côté de la rue.

Le tondeur se détourna en effet de sa route. A son grand déplaisir l'inconnu l'imita

— Oh! oh! se dit Cruscellus, cet homme s'attache à moi comme une ombre. S'imaginerait-il que je suis le convive de quelque patricien? Reprenons sans affectation notre premier chemin.

Le barbier traversa de nouveau la rue, mouvement que l'homme à figure sinistre s'empressa d'exécuter.

— Ce particulier, décidément, ne veut pas se priver de ma compagnie, murmura Cruscellus entre ses dents. Quant à moi, foi de tondeur! je me passerais volontiers de la sienne. Maudite soif! pourquoi m'as-tu forcé de quitter ma boutique? Par la barbe de Saturne! je vais faire pour éloigner cet importun une vigoureuse démonstration.

Le tondeur consulta ses forces, rassembla tout son courage pour imposer à son ennemi présumé. Il s'arrêta.

L'inconnu s'arrêta aussi.

Cruscellus reprit son chemin en doublant le pas. Son compagnon se remit promptement en route et ne se laissa pas distancer.

Le barbier commençait à trembler de tous ses membres, lorsqu'un second personnage, dont la physionomie n'était pas des plus prévenantes, s'élança d'une porte. Celui-ci prit le côté gauche de la rue, tandis que l'autre en occupait le côté droit.

Alors Cruscellus voulut fuir. Mais trois nouveaux arrivans lui barrèrent le passage, et l'un d'eux s'écria :

— Où courez-vous ainsi, cher tondeur? aux Esquilies, sans doute?

— Oui, balbutia Cruscellus en frémissant d'épouvante, car il avait reconnu la voix de Pimbetta.

— Cela se trouve bien, répondit le brigand, nous sommes ici pour vous y envoyer.

La réplique de Pimbetta renfermait une horrible menace : c'était aux Esquilies qu'on enterrait les morts.

Le tondeur feignit de ne pas comprendre.

— Que les dieux vous protégent! Adieu, digne Pimbetta, reprit-il.

Le lieutenant de Sapala repoussa brutalement en arrière Cruscellus qui s'apprêtait à partir.

— Un instant, un instant donc, lui dit-il; nous avons un compte à régler.

Les cinq bandits environnèrent le barbier.

— Que me voulez-vous? leur demanda-t-il.

— On va t'en instruire, poursuivit Pimbetta. Où as-tu conduit les enfans pendant la nuit du 6 des calendes de novembre?

— Ah! ne m'en parlez pas.

— Je tiens beaucoup à t'en parler au contraire.

— Ne me parlez jamais de ce que j'ai vu pendant cette affreuse nuit!

— Qu'est-ce donc?

— Ce petit Cerbérus, vous vous le rappelez?

— Parfaitement.

— Il a l'air plus naïf, plus candide qu'un jeune Romain qui va prendre la toge virile.

— C'est vrai.

— Cerbérus a indignement abusé de ma confiance, continua le tondeur, les mains jointes, en implorant du regard la pitié des brigands.

— Comment cela est-il arrivé? demanda flegmatiquement Pimbetta.

— Il m'a fait parvenir un faux ordre de Catilina, reprit Cruscellus.

— Eh! eh! eh! interrompit le lieutenant.

— Avec cet ordre il m'a conduit au cabaret où vous et vos compagnons charmiez si bien vos ennuis.

— Ah! ah! ah! interrompit de nouveau le chef des brigands.

— Et après avoir obtenu de vous par mon entremise les cent hommes dont il avait besoin, il s'en est servi, malgré moi, pour donner assaut à la maison de Sempronia.

— Oh! oh! oh! le petit vaurien! fit Pimbetta. Allons, digne tondeur, poursuivit-il, avez-vous quelque commission à nous donner pour votre femme?

— Que dites-vous? murmura Cruscellus, qui tremblait de tous ses membres.

— Avez-vous quelque legs à nous faire?

— Un legs? moi?

— Oui, nous l'accepterions volontiers.

— Que signifie cela?

— Cela signifie, misérable, que je vais te mettre six pouces de fer dans la poitrine, repartit le lieutenant.

— Pimbetta, reprit Cruscellus, vous oubliez que je suis le confident de Sergius, le meilleur ami de Sapala?

— Sapala n'est pas de cet avis.

— Je vous jure par le Styx que je ne suis point coupable de l'insulte qu'a reçue Sempronia.

— N'es-tu pas venu m'emprunter mes hommes? dit Pimbetta.

— C'est Cerbérus, répliqua le tondeur en sanglotant.

— Ne les as-tu pas conduits au val d'Egérie?

— C'est Cerbérus.

— N'as-tu pas dévasté la maison d'une illustre matrone, brisé ses calices de murrhinite, pillé sa vaisselle d'or et délivré ses prisonniers?

— Ce sont vos soldats, brave lieutenant, qui ont volé les richesses de Sempronia.

— Les enfans prennent et ne volent pas, insolent! s'écria le bandit.

Il leva son poignard sur Cruscellus, qui tomba à genoux devant lui.

— Grâce! grâce! murmura le tondeur.

— Tu n'as pas autre chose à me dire? reprit Pimbetta.

Prosterné à deux genoux, les mains appuyées sur le front, les paupières à demi closes et les lèvres frémissantes, Cruscellus tâchait de trouver, par un effort suprême de son intelligence, un moyen de fléchir son meurtrier.

— Laisse-moi vivre, Pimbetta, dit-il, et tout ce que j'ai gagné par quarante ans de travaux, de veilles, je te le donnerai.

— Voyons ta bourse, répondit le brigand.

Il abaissa son poignard et fouilla Cruscellus.

— Je n'ai rien sur moi : quelques deniers et quelques as seulement, répliqua ce dernier; mais il y a de l'or, Pimbetta, beaucoup d'or dans ma maison des Esquilies.

— Eh! que nous importe l'or que tu as laissé dans tes coffres! repartit le lieutenant. Par Cacus! enfans, continua-t-il en s'adressant à ses bandits, nous ne trouverons pas vingt sesterces dans la dépouille de ce vaurien.

En disant ces mots, il frappa Cruscellus de son poignard entre les deux épaules. Le fer, heureusement, s'embarrassa dans le manteau du tondeur; mais l'infortuné en sentit la pointe aiguë pénétrer dans ses chairs. La douleur, l'épouvante, ranimèrent son courage. Il se releva, et sans donner à Pimbetta le temps de porter à sa victime un coup mieux assuré, il se fraya un passage à travers les bandits et s'enfuit en appelant au secours.

— Cesseras-tu de hurler, lâche! fit un des brigands qui poursuivaient le tondeur en le saisissant au manteau.

C'en était fait de Cruscellus si un nouveau personnage n'eût paru en ce moment à l'angle du vicus Palloris.

Le tondeur prit l'inconnu à bras le corps et s'en fit un rempart contre ses agresseurs.

— A l'aide! au secours! défendez-moi! criait-il. N'y a-t-il point d'esclaves publics, de triumvir capital dans ce quartier, qu'on y laisse égorger les honnêtes gens?

— Et tu oses te compter parmi les honnêtes gens, misérable! interrompit le nouveau venu.

Il saisit à son tour Cruscellus à la gorge et arrêta du geste Pimbetta, qui accourait pour l'achever.

— Bâillonnez-moi ce coquin, dit-il; Sergius ne veut pas qu'on le tue. Il a quelques renseignemens à lui demander.

Les brigands obéirent à la voix bien connue de Sapala, leur chef.

On introduisit aussitôt un coin de bois dans la bouche du tondeur, et on lui lia autour de la tête un épais mouchoir de lin.

Les bandits l'environnèrent et le conduisirent au mont Aventin.

La disparition du tondeur causa un grand scandale aux Esquilies. Rutuba en fut d'autant plus effrayé, qu'il devinait mieux d'où le coup était parti. Une boutique depuis longtemps abandonnée, qui s'ouvrait vis-à-vis du temple de Libitine, fut prise à loyer le lendemain. Douze à quinze individus s'y installèrent. Persuadé que ces locataires d'une espèce toute nouvelle, qui ressemblaient plus à des vétérans du dictateur qu'à des marchands paisibles, appartenaient à Catilina, le centurion se promit d'observer attentivement leurs démarches. Mais quel ne fut pas son étonnement lorsque le chef de la bande l'ayant aperçu devant la maison des libitinaires, lui adressa un salut bienveillant et presque respectueux. Rutuba s'approcha de cet homme et reconnut Télex le chef des gladiateurs qui avaient pris d'assaut, quelques jours auparavant, la villa du bois sacré d'Egérie.

Il comprit alors que Cerbérus ne veillait pas seulement sur Prosper, mais encore sur toutes les personnes qui étaient chères à l'apprenti.

III.

UN EXORDE EX ABRUPTO.

Le sénateur Marcus Porcius Lecca possédait à l'orient de Rome, entre les deux embranchemens de la voie Tiburtine, une villa dans laquelle ses amis les plus intimes avaient seuls pénétré. Le luxe tout oriental de Licinius Lucullus, qui s'était créé d'immenses jardins sur la colline même du Quirinal, n'avait encore trouvé que de rares imitateurs. Il fallait être opulent comme un roi d'Asie pour pouvoir couvrir de fleurs, d'arbustes et de jets d'eau les terrains d'une ville aussi populeuse que Rome, où tant de milliers d'êtres humains se trouvaient agglomérés. Aussi les patriciens cachaient-ils hors de l'enceinte du pomérium cette portion de leur existence qu'ils consacraient à se délasser des fatigues de l'autre. Partout, dans les faubourgs de la cité, on rencontrait d'élégantes habitations, muettes et solitaires pendant le jour, mais qui s'illuminaient vers le soir, et d'où s'échappaient alors des bruits mélodieux, de tièdes parfums et des rires féminins, dont les notes perlées descendaient et remontaient en cadence toute l'échelle des tons. L'amour du plaisir est une passion aussi vieille que le monde. Les Romains connaissaient aux temps des guerres civiles ces ermitages si commodes que les petits-maîtres du dix-huitième siècle appelaient *folies* ou *vide-bouteilles*, et certes ils n'ignoraient pas la manière de s'en servir.

La maison de Lecca avait été construite par un architecte expérimenté qui l'avait parfaitement appropriée à sa destination. Elle se composait d'un pavillon, dans lequel on entrait par un double portique. Une salle de jeu, un triclinium, de vastes cuisines et quelques chambres pratiquées dans un attique : telle en était la distribution intérieure. Les murailles en étaient recouvertes à l'extérieur de pierres de Fidènes, dont le feuillage vert-foncé des arbres voisins rehaussait la coquette blancheur. De fraîches prairies, de légers bouquets de hêtre, des platanes aux larges feuilles, l'environnaient au midi. La cour dont elle était précédée au nord la séparait d'une rue déserte, le long de laquelle étaient disséminées quelques pauvres boutiques de forgerons et de taillandiers.

Le faux Lélius et ses compagnons revenaient de chez Lecca pendant la nuit du 1er septembre, lorsqu'ils arrachèrent ses prisonniers au triumvir Licinius Burrha.

C'était dans cette même maison de la rue des Taillandiers que Sergius Catilina avait voulu réunir les principaux d'entre les conjurés le 6 novembre au soir, pour leur faire ses adieux et leur donner ses dernières instructions.

Cette nuit-là, douze ou quinze personnes, convoquées par les viateurs de Lecca, s'étaient rassemblées dans la villa de ce sénateur. Aucune d'elles ne savait dans quel but on l'avait mandée. Il y avait loin de cette assemblée qui s'agitait inquiète, épouvantée, derrière les murailles d'une honteuse petite maison des faubourgs, à cette autre réunion que Sergius avait formée un mois auparavant dans son hôtel du Palatin. Depuis ce temps, que de projets avortés, que d'espérances déçues, que d'échecs, d'humiliations éprouvés ! Ce petit conciliabule d'hommes abattus par le malheur, qui se groupaient autour de leur hôte, qui s'informaient du motif de leur convocation, qui murmuraient à l'oreille les uns des autres les mots de trahison, d'exil, de supplice, se composait pourtant des mêmes conjurés qui, le 15 septembre au soir, s'étaient promis d'égorger les principaux magistrats de la république, de décimer le sénat, d'épouvanter les centuries et de gouverner Rome et l'univers par la terreur. Pourquoi donc tant de consternation après tant de folles joies, de menaces et de complots ambitieux? C'est qu'au nombre de ces citoyens, devenus frères en buvant du sang à la même coupe, il en était un qui avait trafiqué de l'honneur, de la vie des autres; c'est que, près de combattre, ils n'avaient pu tirer leurs glaives; c'est que leur chef, en butte à d'implacables haines, ruiné, trahi, presque vaincu, avait échangé sa toge blanche de candidat contre les vêtemens de deuil que devait porter tout prévenu justiciable des tribunaux criminels.

— Sergius ne viendra-t-il pas ce soir ? demanda Céthégus à Lecca. Ne le verrons-nous plus dans nos assemblées ?

— Resterons-nous encore longtemps spectateurs tranquilles des préparatifs que Cicéron fait contre nous? interrompit Cassius.

— Quand il faudra marcher au supplice, oh ! nous nous réveillerons alors, ajouta Gabinius Cimber.

— Lecca, montre-nous notre chef, dit le jeune Tongillus. Mande à Catilina par un de tes esclaves que ses conjurés le réclament, et qu'ils veulent du moins, s'il n'est plus pour eux d'espérance, lui serrer la main une dernière fois.

— Qu'il vienne, qu'il nous parle ! s'écria Varguntéius. Qu'il nous instruise enfin de notre sort!

— Oui, nous périrons en Romains, poursuivit Cornélius, quand il nous aura dit : — Frères, nous sommes vaincus ; il faut mourir.

La porte du salon s'ouvrit au même instant, et Catilina parut.

Mus par la puissante attraction du conspirateur, ses complices s'élancèrent tous à la fois vers lui. Leurs mains cherchaient la main de Sergius ou s'attachaient à ses vêtemens ; il y en eut qui pressèrent de leurs lèvres les bords de sa tunique. Mais lui, s'avançant au milieu de sphéristérium et promenant autour de lui des regards étonnés,

—Eh quoi ! Romains, dit-il, est-ce bien vous que je retrouve ici dans le trouble et la consternation, déplorant votre malheur comme des femmes ou d'infirmes vieillards? Que vous est-il arrivé? Quelqu'un a-t-il violé le sanctuaire de vos dieux domestiques, insulté vos femmes, pillé vos biens ou menacé vos enfans ? Parlez, dénoncez-moi les coupables, et je les punirai.

Les conjurés gardaient le silence, honteux de s'être montrés faibles et craintifs devant Catilina.

— Vous ne répondez pas, reprit-il. Ah ! l'issue fatale des comices consulaires, l'accusation dirigée contre moi par Emilius Paulus, notre inaction pendant la nuit du 6 des calendes de novembre, tout ce bruit de soldats, de chevaux et de chars dont la ville a retenti ces jours derniers, vous ont frappés de stupeur. Vous vous imaginiez donc vaincre l'oligarchie sans périls, sans qu'elle vous opposât tantôt la force et tantôt la ruse? Amis, moi je pensais au contraire qu'en vous donnant les principaux du sénat à combattre, c'était de la gloire et non des larmes qu'on vous préparait.

— Tu n'as pas eu tort de compter sur notre courage, interrompit Tongillus. Soutiens-nous, Catilina ; conduis-nous, et nous affronterons à ta voix tous les dangers sans pâlir.

—Tu es l'âme de nos corps et la vigueur de nos bras, ajoutèrent les conjurés. C'est ta fortune qui nous guide, ton étoile qui nous éclaire, et ton infatigable énergie qui vit dans nos cœurs.

— Ne voyez-vous pas, reprit Sergius, que les tyrans de Rome ont vidé leurs arsenaux, rappelé leurs vétérans, requis à la fois tous leurs généraux disponibles, comme si, du haut des Alpes, Annibal menaçait encore l'Italie; comme s'il y avait une armée nouvelle de Gaulois sur les bords du sanglant Allia? C'est que partout les gladiateurs et les esclaves se révoltent; c'est que la Cisalpine, le Picénum, la Toscane, Capoue et l'Apulie sont en feu... Et vous tremblez ! Voudriez-vous, par hasard, qu'on traitât Sergius comme un brigand des marais Pontins, contre lequel on envoie un triumvir et quelques licteurs?

— Place-nous en face du péril, s'écrièrent les hôtes de Lecca avec enthousiasme. Nous sommes impatiens de te montrer, l'épée à la main, de quelle manière chacun de nous comprend ses devoirs de conjuré.

Ainsi Catilina rassurait ses amis, et il cherchait à leur inspirer une confiance qui peut-être était bien loin de sa pensée. Il leur cachait, et les intrigues dont il n'avait pu surprendre le mystère, et les trahisons qui avaient déjoué jusque-là tous ses calculs Il savait qu'une armée est trop facile à vaincre lorsqu'elle soupçonne l'ennemi d'avoir trouvé place dans ses rangs.

Il s'assit, invita ses complices à former un cercle autour

de lui, et de cette voix sonore, vibrante, qui avait jeté si souvent l'effroi dans la curie :

— Il est inutile, compagnons, dit-il, que j'énumère ici les causes qui nous ont empêchés d'accomplir nos résolutions. Vous n'avez manqué ni de fermeté ni de courage : la fortune seule a déconcerté nos projets. Le champ de bataille de la conjuration n'est plus aujourd'hui dans la ville. Il est en Etrurie, à Fésules, où Martius-Rex commande au centre même de l'insurrection.

Quand je réfléchis, d'autre part, que les consuls ont définitivement organisé leurs légions de Macédoine et de Cisalpine, et que, ces troupes veillant à la sûreté du sénat, attaquer l'oligarchie dans Rome serait maintenant de notre part une témérité des plus folles, je m'aperçois que mes premières idées touchant la guerre civile ne sont plus applicables. Je songe à créer, pour une situation nouvelle, de nouveaux moyens de résistance et d'agression.

— Appelons les alliés à la révolte, les esclaves à la liberté! s'écria Lentulus.

— J'ai donc résolu, poursuivit Catilina, de transporter au fond de la Toscane ce principe de terreur qui tient ici, depuis un mois, le conseil des Sept en éveil; d'attirer vers les Apennins toutes les forces de la république; d'exciter, en un mot, dans le nord de l'Italie tant de troubles, tant d'alarmes, que nos tyrans soient contraints pour s'y défendre de laisser Rome à la merci des conjurés.

— Ces hommes qui calculent tout, reprit Lentulus, une parole, un geste, un sourire, pourras-tu jamais les rendre imprudens?

— Oui, répondit Catilina, car la haine est féconde en funestes conseils. Je veux offrir à leurs coups une victime si odieuse qu'ils oublient tout, jusqu'à leur lâcheté, pour s'en rendre maîtres et la sacrifier.

— Quelle est cette victime? demanda Céthégus.

— Et qui donc pourrait exciter à ce point leur soif de vengeance, répliqua le conspirateur, si ce n'est Catilina? A peine aurai-je gagné l'Etrurie, qu'ils lanceront sur mes traces la tourbe de leurs délateurs jusqu'au dernier espion, et leurs nouvelles cohortes jusqu'au dernier conscrit.

— Ne crains-tu pas d'être accablé par le nombre? interrompit Lecca

— Que les dieux me conduisent sain et sauf jusqu'auprès de Mallius; qu'ils me donnent un camp et les gorges des Apennins pour m'y défendre, et je fournirai aux vautours des montagnes plus de cadavres qu'ils n'en voudront ronger.

— Ainsi, pour nous que tu avais attachés à ta fortune, dit Cassius, plus de sang à répandre, plus de vengeance à assouvir?

— Ne craignez rien, compagnons, répondit Catilina, le rôle que je vous destinais ne vous sera pas enlevé. Celui qui partagea toujours avec vous la bonne et la mauvaise fortune, serait-il donc avare pour la première fois? Voudrait-il s'approprier, au détriment de ses frères, tout ce que la conjuration doit enfanter de désastres et de proscriptions? Non sans doute. Quand les légions consulaires seront parties pour la Toscane, quand l'oligarchie n'aura plus que des discours et des sénatus-consultes à vous opposer, inondez enfin la ville de feu, de tumulte et de sang. Prenez une revanche mémorable de cette fatale nuit où tant de cœurs et de bras intrépides attendirent vainement un signal Coupez ici la tête de l hydre patricienne au moment où elle croira m'étouffer dans ses replis.

— Son agonie sera une épouvantable scène de fureur et de désespoir, dit Calpurnius Bestéa.

— Épouvantable, en effet, continua Sergius, et la tragédie qui suivra sera digne de cet affreux prologue. Les armées de la république forcées de se replier sur Rome; derrière elles Catilina jonchant les routes de cadavres, et sur leurs flancs toutes les populations de l'Etrurie déchaînées; au dedans le deuil et la ruine, au dehors la guerre civile et la défaite : voilà par quels désastres la patrie ingrate expiera les outrages dont nous sommes accablés.

— Compte sur notre dévoûment, Catilina, répondit Céthégus. De près ou de loin, en Etrurie comme à Rome, tu restes maître absolu de nos biens, de nos familles et de nos volontés.

— Nos bras t'appartiennent, ajouta Cassius.

— Nous devons tuer en aveugles, poursuivit Cornélius, lorsque, dirigeant la pointe de notre glaive sur une poitrine, tu nous dis : C'est là qu'il faut frapper.

— Lentulus vous commandera pendant mon absence, braves conjurés, reprit Sergius. Autrone surveillera nos convois d'armes et les mouvemens de nos troupes dans toute l'étendue de la péninsule. J'ai organisé le service des préfets et des questeurs dont il a le commandement. Je l'attends en Etrurie quelques jours avant les massacres de Rome, afin que nous puissions de concert, soit vous recueillir en cas d'échec, soit vous faciliter les moyens d'attendre mon retour. Que chacun garde ici le rôle que je lui avais attribué pendant la nuit du 6 des calendes de novembre. Que Céthégus continue de présider au meurtre, Cassius à l'incendie, Curius, Gabinius, Lecca, à l'exécution de mes autres projets. Puisse Lentulus me rendre sains et saufs tous les braves dont je remets le sort entre ses mains!

— Oh! quel vide ton départ va laisser parmi nous, brave Catilina, dit Autrone. Où trouverons-nous jamais un ami tel que toi, toujours fidèle au malheur, toujours inaccessible à la crainte, qui se fasse, durant vingt années, la richesse des pauvres, le courage des faibles, et la patrie des exilés?

— Nous tous qui sommes les obligés de Catilina, reprit Curius, jurons de seconder vaillamment ses légions d'Étrurie, de payer en dévoûment, en courage, les bienfaits que nous avons reçus de lui.

L'assemblée entière se leva par un mouvement spontané. A la voix de Curius, de l'infâme qui s'était vendu corps et âme au consul, ils s'unirent de nouveau à Sergius par de solennelles imprécations.

— Adieu, adieu, chers compagnons de gloire et d'infortune, reprit Catilina. Où vais-je? à la mort? à la victoire? Je ne sais. Un jour peut-être verrez-vous, en descendant au forum, sur les pierres de la tribune aux harangues, une tête coupée... et reconnaîtrez-vous les yeux éteints, la bouche muette et les yeux livides de L. Sergius Catilina.

— Que les dieux détournent cet affreux présage! interrompit Céthégus.

— Retenez donc le conseil que je vous dois encore, reprit Sergius, comme on retient ces oracles que les mourans prononcent quelquefois sur les dernières limites de la vie Lentulus propose d'appeler les nations conquises à la révolte et les esclaves à la liberté. Gardez vous, amis, d'oublier jusqu'à ce point votre origine et la gloire du nom romain. Ne vous rendez pas odieux à vos concitoyens par une alliance étrangère; ne déchaînez pas ces milliers de bêtes féroces, que le poids de leurs fers empêche seul de se ruer sur la ville à travers l'Italie. Ce n'est pas la puissance de cet empire, c'est la tyrannie de ceux qui l'oppriment que nous voulons renverser.

Lentulus n'osa répondre. Souvent il avait taxé de faiblesse la modération de Sergius, qui n'avait reçu que des citoyens dans la conjuration, et dont les émissaires, tout en sollicitant les esclaves à la révolte, évitaient de les armer. Il voulait faire la guerre civile à la façon de Marius; mais, trop faible pour contrebalancer l'influence de Catilina, il attendait son départ pour s'abandonner aux inspirations d'une folle témérité.

— Frères, la nuit s'avance, poursuivit Sergius. Je vous quitte. Vaincus ou vainqueurs, la mort ou le triomphe nous réunira bientôt.

Il se dirigea vers la porte de la salle. Une agitation extraordinaire régnait parmi les conjurés. Chacun d'eux sollicitait de Catilina une parole, un regard, un geste d'amitié avant d'accomplir une séparation dont le terme ne pouvait être prévu.

Tout à coup, par un de ces brusques retours qui troublaient si fréquemment l'âme inquiète du conspirateur, son visage s'altéra. Il porta la main à son front; puis, laissant échapper de sa poitrine un long sanglot,

— Avoir conspiré trois ans, murmura-t-il, avoir dirigé dans l'ombre tant de bras infatigables, tant de poignards acérés,

et laisser vivre en quittant sa patrie, dans l'ivresse du pouvoir, dans la joie du triomphe, l'ennemi qui vous en a chassé!... Oh! c'est une douleur que les furies ont dérobé à l'enfer pour m'en accabler!

— Tu voudrais jeter au sénat, en fuyant, la toge ensanglantée de Cicéron? demanda Varguntéius.

— Oui, oui! Qui me donnera le cadavre du plébéien d'Arpinum en présent d'adieu?

— Moi! répliqua Varguntéius. Les serviteurs du consul laisseront sans doute un sénateur pénétrer dans son appartement.

— Tu le saisiras alors et tu l'étoufferas sur ta poitrine d'athlète, interrompit Sergius, dont l'œil bilieux étincela de fureur.

— Un homme habile à manier le poignard serait-il pour Vargunéitus un complice inutile? dit Cornélius.

— Qu'ai-je besoin de toi? répondit le sénateur. Cicéron ne poussera pas un cri, pas un soupir, si je puis étendre la main jusqu'à lui.

— Allez, mes braves, repartit Catilina, et qu'on me reconnaisse aux coups dont vous frapperez notre ennemi.

Il souleva le voile de pourpre tyrienne qui recouvrait la porte et disparut.

Le jour commençait à poindre, jour triste, nébuleux, dont la lumière n'arrivait à l'œil qu'à travers les brouillards d'une froide matinée de novembre. Deux hommes remontaient la rue de Scaurus Silencieux, préoccupés, le front pâle, mais pleins de résolution, ils se dirigeaient vers la demeure de Cicéron. Ils traversèrent la foule de cliens, de solliciteurs de toute espèce qui en obstruaient les abords. Un nomenclateur les reçut à la porte et, remarquant le laticlave de Varguntéius, les introduisit dans le vestibule. Ils venaient, disaient-ils, pour faire au consul d'importantes révélations. On les conduisit à travers les portiques de l'atrium jusqu'à la basilique destinée aux grandes réceptions. La porte leur en fut ouverte après un instant d'attente, et quelle fut leur surprise lorsqu'ils se trouvèrent au milieu d'une assemblée de sénateurs!

Les pères-conscrits étaient assis sur des chaises curules et rangés en demi-cercle au fond de la salle. Catulus présidait la réunion.

Secrètement informé par Fulvie du danger qui le menaçait, Cicéron avait mandé auprès de lui les chefs de tous les partis qui divisaient le sénat. Il leur avait raconté ce qu'il venait d'apprendre touchant le conciliabule de la rue des Taillandiers, et les avait chargés d'interroger Cornélius et Varguntéius quand ils se présenteraient pour exécuter les ordres de Catilina.

A la vue de tant d'illustres personnages, les émissaires du conspirateur parurent déconcertés.

— Quel motif vous amène ici, Romains? leur demanda Catulus.

Varguntéius voulut payer d'audace.

— Nous désirons entretenir le consul, répondit-il en affectant un air de hauteur que démentait visiblement l'embarras de son maintien.

— Est-ce touchant les intérêts de la république? dit le prince du sénat.

— Oui.

— Cicéron va paraître. Vous vous expliquerez avec lui devant nous.

— Nous voulons un entretien confidentiel, objecta Cornélius.

— Le consul aime à prendre conseil des graves personnages qui m'environnent, repartit Catulus. Tout ce qu'il doit connaître, ils peuvent l'écouter.

— Nous nous retirons puisqu'il en est ainsi, répliqua Varguntéius.

— Dis-moi, s'écria Caton indigné, depuis quand voit-on des assassins en laticlave prendre pour victimes les magistrats du peuple romain?

Le sénateur ne sut que répondre. Mais Cornélius, se plaçant au milieu de la basilique, le front haut et les bras croisés sur la poitrine,

— Tu demandes, Caton, dit-il, depuis quand les sénateurs prennent pour victimes les magistrats du peuple romain? Par Tisiphone! il faut que tu sois plus fort en philosophie qu'en histoire pour hasarder une semblable question. Ecoute donc ma réponse: Les sénateurs assassinent les magistrats du peuple depuis le jour où ils frappèrent au Capitole l'infortuné Tibérius Gracchus, malgré le caractère sacré de tribun dont il était revêtu.

Après cette réplique insolente, Cornélius prit la main de son compagnon et l'entraîna vers la rue.

On avait convoqué le sénat dans le temple de Jupiter Stator. L'assemblée était des plus nombreuses et des plus bruyantes. Des groupes animés s'étaient formés çà et là dans le vestibule de l'édifice, et l'on y discutait avec chaleur en attendant l'arrivée du consul. Les événemens de la nuit précédente, le conciliabule tenu chez Lecca, la nouvelle tentative de meurtre à laquelle Cicéron venait d'échapper, occupaient tous les esprits. Chacun racontait à ce sujet une anecdote, celui-ci parlant par ouï-dire, celui-là exposant les faits dont il avait été témoin. On ne savait trop quelle attitude allait prendre Sergius vis-à-vis du consul; mais on prévoyait une séance des plus orageuses, féconde en incidents dramatiques et en scandaleuses révélations.

Catilina parut bientôt sous le portique du temple. Marcellus l'accompagnait. Au tumulte des conversations particulières succéda tout à coup un morne silence. Tous les regards se dirigèrent vers le conspirateur. Pas un de ses amis, de ses proches, n'osa le saluer. Dès qu'il eut pris place sur les banquettes des anciens préteurs, ceux qui déjà les occupaient se hâtèrent de les abandonner.

Un héraut annonça le consul. Les pères-conscrits s'assirent à la hâte. Cicéron traversa le parvis du temple et monta sur son tribunal.

La curie entière était attentive. Placés en face l'un de l'autre, complétement isolés de tout voisinage, l'orateur et Sergius ressemblaient à deux ennemis qui vont terminer leurs querelles par un combat singulier.

La contenance de Catilina était fière et dédaigneuse. Il comptait sur les bancs du sénat combien il y avait de lâches qui oubliaient en ce moment sa fortune passée. Cicéron froissait entre ses doigts un rouleau de papyrus. Ses yeux, brillans de colère, cherchaient avec obstination le regard du conspirateur.

— Jusques à quand abuseras-tu, Catilina, de notre patience? s'écria-t-il enfin. Combien de temps encore serons-nous le jouet de tes fureurs? Où aboutira l'audace effrenée avec laquelle tu nous braves? Quoi! ni ces gardes qui veillent durant la nuit à la sûreté du palais, ni ces patrouilles qui sillonnent la ville en tous sens, ni l'effroi du peuple, ni l'appui que nous prêtent les gens de bien, ni cette convocation du sénat dans un lieu fortifié, ni ces yeux qui t'interrogent, ni ces visages qui te menacent: rien n'a pu t'émouvoir? Ne sens-tu pas que tes complots sont découverts? Ne vois-tu pas qu'au jugement de ces nobles sénateurs ta conjuration est désormais enchaînée? Tes démarches de la nuit dernière, celles de la nuit précédente, tes courses, tes assemblées, tes complots, crois-tu qu'un seul d'entre nous puisse les ignorer?

O temps! ô mœurs! le sénat connaît ces crimes, un consul en est témoin, et ce monstre respire!... Que dis-je! il respire!... Il vient au sénat, il prend part à nos délibérations, et du regard il choisit parmi nous ses victimes; tandis que nous, hommes forts, nous croyons faire assez pour le salut de la république en nous dérobant à ses fureurs, en évitant ses coups.

A cette violente attaque, Sergius surpris, épouvanté, livré sans défense aux haines furieuses qui le poursuivaient, baissa la tête et ne trouva de paroles ni pour se défendre ni pour menacer. Il subit pendant une heure la foudroyante accusation qui tonnait sur lui du haut de la tribune consulaire. Ses complots antérieurs, l'histoire entière de la conjuration depuis la révolte de Mallius jusqu'à l'assemblée chez Lecca, Cicéron dévoila tout, sans que le talent de l'accusation cessât un instant d'être au niveau des forfaits de l'accusé. L'impression que produisit dans la curie cette improvisation chaleureuse

était d'autant plus vive, que les pères-conscrits avaient coutume d'observer dans leurs discours une plus grande modération. Les uns semblaient pétrifiés d'étonnement; l'effroi, l'horreur, se peignaient sur quelques visages candides, tandis que d'autres sénateurs perdaient contenance lorsque Cicéron, dirigeant sur eux ses regards, assurait que de sa place même il apercevait plusieurs des hôtes de Lecca.

Il y eut un instant néanmoins où le consul oublia si fort toute retenue, que Sergius crut pouvoir hasarder quelques mots pour défendre ses droits imprescriptibles de citoyen.

Cicéron avait osé lui dire :

— Puisqu'il en est ainsi, Catilina, va où tes complots t'appellent. Sors enfin de Rome. Les chemins sont ouverts... Quels charmes, d'ailleurs, peut t'offrir le séjour de cette ville? A l'exception des hommes perdus qui se sont faits tes complices, il n'est personne ici qui ne te craigne, personne qui ne te haïsse... Tu ne peux mourir en paix dans ta patrie, fuis donc vers la terre étrangère; hâte-toi de cacher dans quelque lointaine solitude ta vie que réclament tant de supplices mérités.

— Les Romains ne sont-ils plus justiciables des tribunaux? interrompit Sergius. Suffit-il, sous le règne de Marcus Tullius Cicéron, d'un caprice du maître pour nous envoyer en exil?

— Tous les gens de bien crient vengeance contre toi, répliqua le consul. Fuis, dérobe-toi au châtiment dont les lois punissent l'abominable crime de perduellion.

— Consulte le sénat, propose à cette noble assemblée un décret qui m'exile, et si tu l'obtiens de sa faiblesse, je m'y soumettrai.

— C'est l'avis des sénateurs que tu demandes?

— Oui.

— Ecoutez donc, pères conscrits, reprit Cicéron. J'ordonne à Catilina de s'éloigner de nos murailles. Si quelqu'un d'entre-vous me désapprouve, qu'il se montre et qu'il défende contre moi l'inviolabilité des citoyens.

Aucune voix ne s'éleva dans la curie en faveur de Sergius. Pas un de ses familiers, de ses complices, et le nombre en était grand, n'osa se compromettre jusqu'à soutenir une cause qui semblait désespérée.

— Eh bien! Catilina, poursuivit le consul, que te semble de l'attitude de ces nobles personnages? Ils demeurent impassibles; ils se taisent. Pourquoi donc invoquer l'autorité de leurs paroles quand leur silence manifeste si bien leur volonté (1)?

Cicéron traça ensuite avec toute la supériorité de son admirable talent le portrait de Catilina, peinture saisissante qui mettait à nu tous les vices, tous les crimes de cette époque aussi féconde en génies sublimes qu'en hardis scélérats. Il justifia sa propre conduite, et termina sa harangue par cette magnifique invocation :

— Et vous, puissant Jupiter, dont Romulus fonda le culte sous les mêmes auspices que cette ville, vous que nous appelons avec raison le soutien de Rome et de cet empire, vous défendrez contre cet homme et ses complices vos autels et les temples de nos autres divinités, nos maisons et nos murailles, la vie et la fortune des citoyens. Et tous les adversaires des gens de bien, tous les ennemis de la patrie, tous les brigands de l'Italie, tous les scélérats qu'unit un pacte de sang, une abominable communauté de crimes, vous aurez des supplices éternels pour les torturer, et durant leur vie et après leur mort.

Il fut impossible à Catilina de répliquer. Son ennemi avait fait passer devant lui tant d'affreux souvenirs de débauches, de meurtres et d'impiétés; il avait éveillé tant de remords dans cette âme inquiète, que le malheureux était atterré. A peine le consul eut il cessé de parler, qu'il se leva, l'œil hagard, la figure blême, les cheveux hérissés. Il traversa le sanctuaire du temple, se retourna sur le seuil, adressa aux sénateurs un geste de menace et quitta l'assemblée.

(1) Première Catilinaire, *passim*.

IV.

L'EXIL.

Semblable à un lion blessé, Catilina, en quittant la curie, alla cacher sa douleur dans sa maison d'Alta-Sémita.

Là, en proie à une violente agitation, ne sachant ni ce qu'il pouvait espérer ni ce qu'il devait craindre, il ordonna à son esclave africain de réunir et de classer toutes les pièces de sa correspondance; il brûla ses papiers les plus compromettans. Les étendards, les armes qu'il n'avait pas encore envoyés en Etrurie, il les tira de ses coffres; son cabinet en fut bientôt encombré. Il balança les comptes de sa caisse militaire et divisa par sacs de trois talens tout ce qu'il destinait à l'entretien de ses légions.

— Cours au Palatin, dit-il ensuite à Guthul; avertis ma femme Orestille que je pars cette nuit même pour la Toscane. Passe ensuite à la maison d'Autrone et invite-le à se rendre chez moi dans une heure; j'y serai pour le recevoir. Tu ramèneras ici deux fourgons sur lesquels tu chargeras ces armes, ces enseignes, cet argent, toutes ces choses précieuses que je veux mettre en lieu sûr avant mon départ. Tu m'as compris?

L'esclave s'empressa d'obéir.

Catilina s'assit devant une table, prit un style, des tablettes, et après avoir recueilli ses idées, il se mit à écrire avec une extrême agitation.

Il rédigeait son testament.

Ce travail absorbait toute l'attention du conspirateur, quand un bruit de sonnette retentit dans l'antichambre voisine. Sergius courut ouvrir. Une femme voilée pénétra dans son cabinet. Catilina reconnut Daphné.

Daphné! un remords qui venait s'ajouter aux autres souffrances de cette matinée fatale; Daphné! un œil curieux qui le surprenait au milieu des preuves flagrantes de ses iniquités. Il saisit la jeune fille au bras et leva sur elle le style dont il était armé.

Mais son regard rencontra le regard doux et suppliant de sa victime : il s'arrêta. Il lui sembla qu'un sentiment jusqu'alors inconnu, suave et pénétrant comme un parfum, la pitié, se révélait à son âme, et d'une voix plus émue qu'irritée,

— Que viens-tu faire ici? demanda-t-il à sa malheureuse fiancée

— Lélius, un mot, un seul mot de vous, répondit la jeune fille, et vous pourrez disposer de moi, quand vous l'aurez prononcé.

— Par Silus, mon aïeul! que tu meures ou que tu vives, cela m'importe peu, répliqua Sergius en jetant son arme loin de lui. Parle : est-ce une réparation du passé que tu demandes?

— Non.

— As-tu choisi cette journée maudite pour venir me jeter au visage ta part d'injures et de malédictions?

— Tous les maux que m'ont envoyés les dieux, je les ai acceptés sans murmure. C'est pour un innocent que j'implore votre protection, Lélius, votre pitié.

— Ma protection? Ah! pour le coup, tu perds ton temps, jeune fille.

— Votre cœur est-il donc inaccessible à tout sentiment de compassion?

— Crois bien, repartit Catilina, qu'il n'existe pas dans Rome d'être si faible, si malheureux, qu'il veuille réclamer la protection de Sergius.

— Que vous soyez incapable de faire le bien, cela se peut.

— C'est aujourd'hui une triste vérité.

— Mais le mal! reprit Daphné.

— En définitive, interrompit le conspirateur, que me veux-tu?

— Vous allez l'apprendre. Depuis le souper que Sempronia offrit à mon frère dans sa maison du val d'Egérie, un homme a été ou assassiné ou enlevé aux Esquilies.

— Cruscellus, n'est-ce pas?

— Lui-même.

— Plût aux dieux que tous les traîtres qui m'entourent eussent péri du coup qui l'a frappé !

— Et une autre personne encore a disparu, ajouta Daphné. De celle-là, Sergius, qu'en avez-vous fait?

— De qui veux-tu parler?

— De Prosper.

— Ce nom m'est inconnu, repartit Catilina

— Rappelez vos souvenirs, continua la jeune fille. N'avez-vous pas rencontré chez mon père, le jour de votre première visite, un jeune orfévre qu'une étroite amitié unissait à Rutuba?

— Ma chère, l'orfévre est une sorte d'homme à laquelle je n'ai pas coutume de prêter la moindre attention.

— Vos satellites l'ont attiré dans quelque embûche.

— Lui?

— Ils l'ont assassiné.

— Un orfévre! allons donc! repartit dédaigneusement Sergius.

— Mais cet orfévre était votre rival.

— Parce que tu avais promis de l'épouser, sans doute. Mais je néglige de semblables bagatelles. Ce sont des plaisanteries, ces rivalités-là.

— Prosper vous haïssait.

— Et faut-il que je livre au glaive tous ceux qui me haïssent? Vraiment, j'aurais trop à faire. Un jour peut-être...

— Eh bien! un jour?

— Les dieux leur rendront au centuple les maux qu'ils ont amassés sur moi.

— Oh! n'appelez sur personne le courroux du ciel, répliqua Daphné; toute imprécation porte malheur à celui qui l'a prononcée.

— Je puis défier la fortune maintenant.

— Les trésors de la colère des dieux sont inépuisables comme ceux de leur bonté.

— Enfant! répondit Catilina, je suis ruiné...

— Vous?

— Proscrit.

— C'est impossible!

— Et ce soir je pars pour l'exil.

— Infortuné! murmura la fille de Gurgès avec un accent de commisération profonde. Que la puissante Junon veille sur vous, quand vous vous acheminerez vers la terre étrangère!

Ces paroles de Daphné firent sur Catilina une impression profonde. Pour la première fois il sentit faiblir son courage; la fièvre de colère qui avait soutenu ses forces depuis qu'il avait quitté le temple de Jupiter Stator, tomba tout à fait. Il s'assit sur un fauteuil, accablé par le sentiment de sa misère présente, repentant des perfidies abominables dont il s'était rendu coupable envers la famille de Gurgès. Il restait immobile et muet vis-à vis de l'être faible qu'il avait si cruellement trompé. Daphné se pencha vers lui et, le touchant à l'épaule,

— Courage! Sergius, lui dit-elle, songez à vos nobles aïeux.

— Pendant cinq siècles ils ont versé leur sang sur les champs de bataille, répondit Catilina, et leur fils ne sait plus où reposer sa tête dans son ingrate patrie.

— Le temps de l'adversité est venu. Montrez-vous digne de porter leur nom.

Des larmes furtives sillonnaient les joues de Sergius.

— Pauvre enfant! reprit-il en serrant affectueusement la main de la jeune fille, c'est toi qui me plains, toi qui me consoles, toi qui m'encourages à soutenir l'honneur de ma maison! Merci, merci, Daphné Il y a plus de noblesse véritable dans ton cœur que dans ceux des riches sénateurs qui habitent les somptueuses maisons du forum ou du Palatin.

— Je plains les méchans qui persécutent leurs semblables, répliqua Daphné, car ils sont les plus malheureux des hommes; et je rends grâces aux dieux quand je les vois se repentir.

—J'ai brisé, en me jouant, ton existence si jeune, si joyeuse, poursuivit Catilina, quand l'avenir te réservait tant de bonheur et d'amour; et tu n'as pas trouvé en toi une seule goutte de fiel pour le répandre sur un ennemi déchu : tandis qu'ils m'ont vendu, qu'ils m'ont renié, ces orgueilleux patriciens, auxquels je sacrifiais sans réserve et ma fortune et mon repos. Je les ai aidés de mon crédit, de ma bourse, de mon bras, toutes les fois qu'ils ont imploré mon secours, et nul d'entre eux n'a osé me tendre une main secourable au moment du péril.

Un instant de silence succéda à ces récriminations amères de Sergius. Daphné regardait avec une compassion mêlée d'épouvante cet homme si puissant naguère, devant qui les lois se taisaient, dont les premiers magistrats de la république redoutaient l'audace, vaincu par l'instabilité des choses humaines, initier une femme à ses regrets, à ses douleurs. Sergius parvint bientôt à dominer son émotion. Il se leva, essuya ses larmes, et chassa les tristes souvenirs qui l'obsédaient.

— Excuse un moment de faiblesse, jeune fille, murmura-t-il, oublie que tu as vu pleurer Catilina.

— Les larmes que vous versez vous honorent, repartit Daphné. L'homme vraiment courageux n'est pas insensible au malheur, il sait également bien le comprendre et le supporter.

— Je veux réparer les maux que je t'ai causés.

— Hélas! le temps seul peut soulager mes peines.

— Voici ta dot, ajouta Sergius.

Il prit un sac d'or et l'offrit à Daphné.

— Sois riche, sois heureuse, jeune fille, poursuivit-il : ce sac renferme trois talens (de quinze à vingt mille francs).

— De l'or, à moi! s'écria Daphné. Pensez-vous qu'il suffise de quelques milliers de sesterces pour racheter l'honneur de celle que l'on a trompée?

— Tout se paie avec de l'or, même l'estime du monde, répondit Catilina. Tant que tu seras pauvre, jeune fille, il se rappellera ta faute; il l'oubliera quand tu seras devenue riche. Crois-en mon expérience des hommes : j'ai acheté cher le talent de les connaître et le droit de les juger.

— Qu'ai-je besoin de fortune, puisque jamais le voile des mariées ne doit orner mon front?

— Espère, espère encore. Oh! tu es une belle et vertueuse enfant. Il n'est pas d'honnête homme qui, s'il te connaissait bien, refusât de t'épouser.

— Et vous voudriez que j'apportasse le prix de ma honte en dot à mon fiancé?

— Accepte au moins cette coupe, reprit le conspirateur, et conserve-la en mémoire de moi.

En même temps il enleva du socle de marbre sur lequel il reposait, un vase de bronze, sculpté en ronde bosse, inestimable chef-d'œuvre d'un orfevre de Corinthe, et l'offrit à Daphné.

— C'est le dernier meuble précieux qui me reste, ajouta-t-il. Un membre de l'aréopage d'Athènes fit présent de cette coupe au dictateur Sylla pendant son expédition en Grèce. Sylla en gratifia Curion, et je le reçus moi-même de ce dernier, après une victoire remportée sur les Dalmates. En le voyant, tu te rappelleras mon repentir et tu invoqueras en ma faveur la protection des immortels.

— Non, non, Lélius, je refuse ce vase comme tout autre présent, repartit la jeune fille. Vous savez bien que dans l'appartement de mon père, dont les meubles respirent toute la simplicité des mœurs antiques, ce merveilleux ouvrage d'un artiste grec serait déplacé.

— Dis-moi, jeune fille, interrompit Catilina, dont le mâle visage s'assombrit, penses-tu qu'on puisse me chasser de Rome comme un barbare dont la présence déplait au sénat?

— Je sais que vous êtes un homme puissant et redoutable.

— Prends donc cette coupe. Elle te servira de sauvegarde à toi ainsi qu'à ta famille, quand Sergius viendra laver dans le sang de ses ennemis les injures qu'il a reçues.

— Malheureux! s'écria la jeune fille, oublieriez-vous, dans l'égarement de votre colère, que la patrie est la mère commune de tous les Romains?

— Oui, la mère des uns et la marâtre des autres. Mais pourquoi t'entretenir de mes haines? Adieu. Si jamais pen-

dant mon absence un danger te menaçait, invoque le gage d'hospitalité que je te remets aujourd'hui.

—Je vous l'ai dit, Sergius, repartit Daphné, je n'accepterai de vous aucun présent.

— Mais tu es pauvre, et cette coupe vaut dix talens.

— Si je la tenais de vous, je voudrais la conserver ; et ne comprenez-vous pas, Lélius, qu'elle serait au milieu de mes foyers domestiques un monument d'ignominie?

— Chaste enfant! répondit Catilina pénétré de respect et d'admiration, ton désintéressement aura donc vaincu ma générosité; et je partirai avec le regret d'avoir commis envers toi plus d'offenses qu'il ne m'était possible d'en expier!

Les regards de la jeune fille s'étaient arrêtés sur le style dont Sergius avait voulu la frapper.

Elle le ramassa, et le cachant sous sa tunique,

— Voici le seul gage que je veux emporter avec moi de notre dernière entrevue, ajouta-t-elle.

— Eh bien! oui, prends ce style, Daphné, répondit Catilina ; qu'il te serve de trophée, car tu m'as vaincu aujourd'hui en courage et générosité.

— Jurez-moi, maintenant, reprit la jeune fille, que vous n'avez tendu à Prosper aucune embûche

— Foi de Romain, ton fiancé n'a rien à craindre de moi.

— Jurez qu'entre vous et Rutuba, mon frère, ce pacte horrible qui vous unissait l'un à l'autre est à jamais brisé.

— Tout ce passé d'intrigues, d'assassinats, d'épouvantables mystères est oublié. J'en atteste les mânes de Sergius Silus, mon aïeul! Qu'ai-je besoin maintenant d'attendre mes victimes à l'angle des carrefours! C'est en plein soleil, au milieu de mes plaines de la Toscane, que je vais combattre mes ennemis.

— Sergius Catilina, reprit la jeune fille en tendant la main au fugitif, ne songez plus maintenant qu'à vos affaires. Que les dieux vous accompagnent! qu'ils vous défendent! Oubliez moi, oubliez mes fautes : adieu.

— Sois bénie, murmura l'exilé.

Daphné s'éloigna.

Au milieu de la nuit suivante, une troupe de trois cents hommes armés traversa le forum, descendit vers le Tibre en suivant le vicus Tuscus, passa le fleuve et sortit de Rome par la porte Aurélia. Sergius, accompagné de ses principaux amis, de Tongillus entre autres et de Munatius, se dirigea en toute hâte vers Forum-Aurélii, où l'un de ses affranchis l'attendait.

Dès le lendemain, Cicéron annonça par un discours au peuple le départ de Catilina.

V.

LES DEUX ÉTOILES.

Malgré le temps et la civilisation qui, depuis trois cents ans, ont renouvelé la face de l'Europe, l'Italie centrale n'a oublié aucune de ses antiques traditions. C'est toujours la vieille terre moitié païenne et moitié chrétienne que menaçaient incessamment, il y a trois siècles, la peste d'Égypte et les corsaires de Barbarie. On n'a point creusé de ports sur les côtes de la Romagne, on n'y combat point les mortelles exhalaisons des maremmes; les héritiers du peuple roi ne possèdent pas de vaisseaux qui promènent leur pavillon sur la mer de Toscane, mais ils surveillent toujours les brigantins barbaresques et les galères genoises, dont la voile triangulaire ne se montre plus nulle part. Casernés dans des tours de garde, qui s'élèvent de six milles en six milles sur les grèves désertes de la Méditerranée, des artilleurs du pape et des députés de la *sanità* remplissent cette utile mission. Les députés de la *sanità* dorment, les artilleurs du pape fument incessamment leur pipe, et les canons de ces derniers restent, sur leurs affûts en bronze, muets comme les foudres du Vatican.

Une de ces tours mérite surtout d'attirer l'attention des voyageurs C'est Asture, fief des Frangipani. Bâtie sur des substructions antiques, elle dessine sur un ciel de feu sa grande forme quadrangulaire entre les flots qui la battent et la plage fauve dont les vapeurs pestilentielles déciment les habitans. A quelque distance se déroule un rideau de sombres forêts qui, de Porto d'Anzo, s'étendent jusqu'à Terracine en traversant les marais Pontins.

Asture fut jadis une cité puissante des Volsques. Les bains de Lucullus, une villa de Cicéron, d'immenses palais qu'habitèrent Antoine le triumvir et l'impératrice Agrippine, couvraient une partie de son territoire. Là furent trouvés l'Apollon du Belvédère, et le gladiateur Borghèse, incomparable chef-d'œuvre qui nous a révélé le nom d'un sculpteur inconnu. Triste destinée des artistes! L'histoire, qui parle d'Erostrate, avait oublié Agasias l'Ephésien, fils de Dosithée.

De lugubres souvenirs se rattachent au donjon d'Asture. Cicéron s'embarqua sur la côte voisine pour Formies, où il tomba sous les coups des satellites d'Antoine Un Frangipani y reçut le jeune Conradin après sa défaite à Tagliacozzo et le livra à Charles d'Anjou, son rival. Hélas! il semble que la vie ne puisse plus renaître sur cette terre, que les Barbares, les Grecs, les Sarrasins, les Normands, tous les peuples de l'Europe et de l'Asie ont tour à tour ravagée. Le malaria la dépeuple ; les châteaux des Frangipani, des Corsini, des Doria y tombent sur les débris des villas patriciennes qu'ils avaient remplacées. Partout des ruines s'amoncellent sur des ruines ; partout la mort s'ente sur la mort!

Rome et l'Italie retentissaient du bruit des armes, quand, par une froide matinée de novembre, Tertia sortit de la ville par la porte Capène, et traversant en diagonale le bois sacré d'Egérie, donna ordre à son cocher de lancer sur la voie Ardéatine ses trois chevaux thessaliens. La voiture que la matrone occupait (*carruca*) avait presque la forme d'un carrosse du temps de Louis XIV. Les panneaux étaient faits de cèdre et d'ivoire. Des pierres spéculaires empêchaient le froid de pénétrer à l'intérieur, sans intercepter la clarté du jour. Les pieds de la noble dame étaient enveloppés de fourrures ; ses épaules pressaient de moelleux coussins. On devinait facilement que cet équipage fringant, qu'environnait une escorte nombreuse d'esclaves et de gladiateurs, appartenait à quelque personne de haute distinction.

Tertia atteignit de bonne heure Ardée, cette capitale des Rutules, cette reine de cinquante-deux peuples, où deux cents individus se meurent aujourd'hui de fièvre et de faim. De là, prenant la voie Laurentine, elle traversa les champs où le pieux Énée vainquit Turnus ; Aphrosidium, la cité de Vénus, bâtie au milieu des myrtes et des églantiers ; Antium, célèbre par son temple de la Fortune ; et elle ne fit halte qu'aux environs d'Asture, non loin des eaux sacrées du Lauuvius.

La voiture de Tertia s'arrêta devant une porte cintrée, au sommet de laquelle était clouée une tête de loup, préservatif certain contre les maléfices. La porte s'ouvrit aussitôt. Un homme et une femme d'un âge mûr, simplement vêtus, dont les visages bronzés par le soleil respiraient une douce quiétude, s'avancèrent pour recevoir la matrone. C'étaient le fermier et la fermière de la villa d'Asture, propriété du consul Cicéron.

Ils introduisirent Tertia dans cette vaste exploitation agricole, une des plus productives de l'Italie. A peine la belle épouse de Martius-Rex se fut-elle éloignée, qu'une nuée d'esclaves, surveillés par des maîtres ou décurions, vinrent remplir auprès des gens de son escorte les devoirs de l'hospitalité. Les hommes furent invités à se rendre aux cuisines ; on débarrassa les chevaux de leurs harnais, de leurs selles et de leurs brides, et on les conduisit dans les écuries de la villa. Tout ce travail s'accomplit en quelques minutes, avec ordre et en silence, sous les regards sévères des décurions.

Cependant Tertia avait traversé une cour plus large que longue, au fond de laquelle s'ouvrait une grille dorée. Tertia franchit la grille, invita du geste ses guides à se retirer et arriva, en traversant une allée d'ormeaux, à la maison de maître, vulgairement appelée un *urbana* ou *prætorium*.

Les murs en étaient faits de briques diversement coloriées. Ils reposaient sur un soubassement de terre cuite, tandis qu'une corniche sans ornement en couronnait le faîte. Les

grandes salles de réception occupaient l'étage inférieur du corps de logis. A l'étage supérieur, il y avait des chambres pour les amis et les hôtes. A droite et à gauche, deux pavillons renfermaient des appartemens d'hiver, des salons d'été, des bains, une bibliothèque : toutes les commodités de la vie, dont un patricien et surtout un philosophe ne pouvait se passer. Une tour blanche, percée de mille ouvertures, surmontait le tout. Là demeuraient des colombes, qu'on apercevait en ce moment se chauffer, sur le toit de leur pigeonnier, aux rayons mourans du soleil d'automne. Chacune d'elles avait, dans l'habitation commune, son entrée particulière, d'où pendait en dehors un bout de ficelle. Ces débris de chanvre, tirés de la corde d'un pendu, étaient les talismans dont se servaient les Romains pour fixer l'inconstance des volages habitans de leurs colombiers.

Tertia pénétra dans l'urbana. Elle s'arrêta au sommet de la seconde rampe d'un escalier spacieux et commode, reprit haleine, chercha à dominer l'émotion qui la gagnait, et vint frapper à une porte deux coups légers.

Aussitôt des pas résonnèrent dans l'appartement voisin. La porte s'ouvrit et Prosper parut.

— Vous ici, bonne Tertia! s'écria-t-il transporté de joie dès qu'il aperçut la matrone.

— Je suis venu pour vous voir, répondit-elle.

— Que je vous ai de reconnaissance! Entrez, entrez donc, chère matrone. On ne m'oublie donc pas à Rome depuis quinze jours que vous m'en avez arraché?

— Enfant! est-ce que je cesserais de penser à vous, moi, quand bien même tout le monde perdrait votre souvenir!

En disant ces mots Tertia attachait sur son fils des regards pleins de tendresse.

— Mais que vous êtes pâle! reprit-elle; comme vous paraissez triste et souffrant! Vous avez donc du chagrin, Prosper?

— Je m'ennuie dans cette villa, répliqua le jeune homme.

— Vous vous ennuyez! Eh! pourquoi? Vous manque-t-il un seul des plaisirs de votre âge? ne commandez-vous pas en maître à tous ceux qui vous entourent? ne s'empresse-t-on pas de vous obéir, de vous plaire? n'avez-vous pas des livres, des chevaux, des piqueurs, des chiens? Si l'on vous a laissé désirer quoi que ce puisse être, dites-le-moi et je vous le procurerai.

— Non, bonne Tertia; on ne me laisse ici le temps de former aucun désir. Mais je regrette le séjour de Rome, la société de mes amis et jusqu'à mes travaux d'atelier.

— Soyez patient et vous retrouverez tout cela, répondit la matrone. Il a bien fallu vous éloigner d'une ville où vous exposiez vos jours sans égard pour ceux qui vous aiment. Vous qui êtes artiste, poursuivit Tertia en s'approchant d'une fenêtre et en montrant la campagne au jeune homme, vous devriez comprendre mieux qu'un autre, il me semble, les beautés de cette magnifique campagne, de ces prairies si richement nuancées, de ces coteaux couverts de vignes et de bois, où le vert, le jaune et le rouge se mêlent avec tant d'harmonie. Comment appelez-vous ce fleuve qui promène là-bas son eau d'argent parmi les saules et les peupliers?

— C'est le Tannvius.

— Si j'étais jeune homme comme vous, je ne resterais pas un seul instant inoccupé dans cette villa. Tantôt j'irais tendre mes filets à l'entrée des bois, et, couché sur l'herbe, j'attendrais, en faisant une lecture intéressante, que le gibier vint tomber de lui-même dans mes embûches. Tantôt je poursuivrais les bêtes fauves l'épieu à la main, accompagné de tous les piqueurs et de tous les chiens que je pourrais rassembler. J'aurais un cheval favori pour la promenade, un joli bateau à voile pour la pêche; et, pendant les journées pluvieuses, je visiterais les celliers où l'on fait le vin, les aires où l'on bat la récolte, les volières, les étables, les écuries. Je m'instruirais en m'amusant. J'acquerrais sur la culture ces connaissances usuelles auxquelles il est honteux de rester complétement étranger.

— Bonne Tertia, reparit l'orfévre, personne mieux que vous ne sait décrire les plaisirs de la campagne. Je les comprends en entendant vos paroles; il me semble que je les aime; mais, hélas! quand vous serez partie ..

— Vous continuerez à vivre seul, n'est-ce pas? toujours renfermé entre quatre murailles, toujours en proie à des réflexions, à des regrets qui vous rongent le cœur et ruinent votre santé. Ingrat! Et moi, je ressens le contre-coup de toutes vos douleurs; je souffre de toutes vos inquiétudes sans penser qu'il m'est pénible de voir qu'une affection nouvelle l'emporte dans votre cœur sur celle que mes bienfaits auraient dû vous inspirer.

— Vous m'adressez des reproches? dit Prosper attristé Mais vous aimer, pour moi c'est un bonheur sans mélange de peines; un bonheur si pur, si différent des autres joies de ce monde, que nulle passion terrestre n'est capable de le troubler

— Allons, j'ai tort; vous êtes un brave et digne jeune homme, répondit Tertia.

Puis, prenant en pitié les chagrins qu'on lui avouait, elle voulut satisfaire l'ardente curiosité que trahissaient les yeux, la voix du malheureux amant de Daphné.

Elle s'assit, l'invita à se placer vis-à-vis d'elle et reprit :

— Vous ne m'avez pas encore interrogée sur les nouvelles de la ville.

— Que s'y passe-t-il? demanda Prosper.

— Catilina s'est enfui de Rome, repartit Tertia.

— Ah! il s'est enfui?

— Son départ a donné lieu aux bruits les plus contradictoires, aux suppositions les plus absurdes. On se prépare à la guerre.

— Ainsi Rutuba va partir, hasarda l'apprenti.

— Non; ses amis auront soin qu'il reste à Rome aux ordres du consul.

— Et Callisthènes, reprit Prosper, comment se porte-t-il?

— Très bien.

— Vous avez vu ce cher maître?

— Il est venu hier chez moi toucher une somme d'argent que mon intendant lui a payée.

Prosper n'en ajouta pas davantage.

— Vous n'avez pas d'autre personne dont la santé vous intéresse? lui demanda la matrone, en l'encourageant par un sourire plein de bienveillance et de douceur.

A ces mots, la passion de l'orfévre, longtemps contenue, déborda.

— Et Daphné, Daphné! s'écria-t-il en fondant en larmes.

— Pauvre enfant, comme vous devez souffrir! interrompit Tertia. Séchez vos larmes : Daphné se porte bien; Daphné vous aime encore. Nous la reverrons ensemble quand vous pourrez rentrer dans Rome sans courir aucun danger.

L'apprenti ne pouvait contenir ses sanglots.

— Je vous en supplie, reprit-il, ne cherchez pas à tromper ma douleur par de vaines promesses. Ne me préparez pas, en m'abusant, une déception qui me tuerait. S'il est arrivé malheur à ma fiancée; si elle a perdu tout souvenir de moi; si vous désapprouvez mon amour pour elle, dites-le moi franchement, aujourd'hui même; car le malheur et la solitude m'ont appris la résignation.

— Eh bien! que signifie cette défiance? dit la matrone. Qui vous a nourri quand vous étiez pauvre? qui vous console quand vous êtes triste? qui vous a secouru quand une abominable femme menaçait vos jours? Vous doutez de moi!

— Hélas! je crains d'espérer.

— Vous faut-il un serment? Je jure par Isis, puisqu'il en est ainsi, que j'ai vu Daphné avant mon départ, que je l'ai rassurée sur votre sort, ainsi que Rutuba, car ils étaient bien inquiets tous deux...

— Ils étaient inquiets! murmura Prosper, sur le visage duquel la joie, la santé, la vie, semblèrent renaître.

Tertia poursuivit :

— Que Daphné, tandis que je parlais de vous, s'était assise à mes côtés, et qu'elle me regardait avec une tendresse inexprimable.

— Elle vous regardait! Vraiment, elle vous regardait avec tendresse?

— Ces regards étaient pour vous, enfant.

— Oui, oui, Daphné m'aime encore! Que vous me rendez heureux, bonne Tertia!

— Puis, quand j'ai quitté vos amis, Rutuba m'a dit de sa voix grave : « Vous verrez bientôt Prosper sans doute. Par» lez-lui de nous, rappelez-lui notre vieille amitié, et que sa » présence ici peut seule y ramener le bonheur et le repos. »

— Et Daphné... n'a rien ajouté?

— Daphné approuvait les paroles de son frère.

— Aimable fille ! brave centurion ! s'écria l'apprenti.

La joie égoïste de l'orfévre avait réveillé pour la seconde fois dans le cœur de Tertia cet instinct de jalousie maternelle qu'éprouve toute femme au moment où elle cesse d'occuper seule la pensée de son fils.

— Toutes les plaies de votre cœur sont-elles fermées à présent? reprit-elle.

—Oh ! non, pas toutes, répondit Prosper. Les plus vieilles, les plus profondes saignent toujours.

— Daphné vous est promise, continua-t-elle; que peut-il vous manquer?

— Ce qui me manque? C'est une mère, dit le jeune homme ; c'est la plus sainte des affections, le plus précieux de tous les biens.

— Il n'a tenu qu'à vous de connaître la vôtre. Elle se fût montrée d'elle-même à vous si vous eussiez accompli ses volontés, dont j'avais été l'interprète : si vous aviez fui Rutuba, Daphné, alors qu'il y avait du péril à les fréquenter.

— Fuir Daphné ! le pouvais-je?

— Vous le deviez. Votre mère l'ordonnait.

— Eh bien ! j'ai eu tort, je le reconnais, bonne Tertia ; mais n'est-ce rien aussi que l'exil auquel vous m'avez condamné?

— Cet exil n'est pas une punition, répliqua la matrone : c'est une nécessité.

— D'ailleurs, ajouta l'orfévre, ma désobéissance n'est pas aussi coupable que vous le pensez. L'autorité d'une mère impose moins à son fils, quand elle se cache à lui et le laisse orphelin.

— Prosper ! Prosper ! oh ! taisez-vous, répliqua la matrone. Si celle que vous accusez vous entendait !

— Elle me pardonnerait, si peu qu'elle comprît ce qu'on souffre à vivre sans nom, sans famille, sans pouvoir jamais se reposer sous un toit qui ne soit pas celui de l'hospitalité.

— Pauvre enfant ! murmura Tertia.

— Pensez-vous, continua l'apprenti, que je sois sensible à tout ce luxe dont vous m'avez environné ; que je me trouve heureux de commander en maître dans cette villa consulaire, d'avoir ici des centaines d'esclaves à mon service, des chevaux, des chiens, un équipage de chasse et de voyage aussi riche que celui d'un jeune patricien? Non, non, dit Prosper en soupirant. Que j'aimerais bien mieux vivre aux Esquilies, dans Subure, auprès d'une vieille bonne femme, qui ne rougirait pas de m'appeler son fils, que je nourrirais de mon travail, et dans le cœur de laquelle je trouverais un refuge contre les maux de cette vie !

—Vous gémissez sur votre condition, répondit la matrone; mais celle de votre mère, avez-vous cherché quelquefois à la bien apprécier?

—Elle connaît son fils, du moins.

— Et c'est en cela précisément que ses chagrins sont plus amers, ses peines plus affreuses que les vôtres. Elle vous connaît, cher enfant, et ses lèvres n'osent toucher votre front, ses mains ne peuvent essuyer librement vos larmes. Elle vous connaît, elle vous a vu mille fois à votre insu. Dans ces momens, elle eût voulu se précipiter vers vous, vous serrer dans ses bras, vous couvrir de caresses. Et ces élans d'un amour qu'irritait la contrainte, elle les réprimait, pour obéir à d'inexorables nécessités. Prosper, tandis que son visage vous semblait impassible, son cœur était abreuvé d'angoisses, sa poitrine pleine de sanglots. Telle est la condition de votre mère, et cependant vous l'accusez !

— Elle a donc des raisons bien graves de se cacher, puisqu'elle reste inconnue même à son fils !

— Oui, oui, des raisons bien graves, en effet, balbutia la matrone, les yeux baissés vers la terre.

— Que craint-elle, enfin ?

— D'abord... le monde, repartit Tertia.

— Et après le monde?

— Après le monde? vous !

— Moi ! répliqua l'orfévre. Pourquoi une mère me craindrait-elle, je vous prie, bonne Tertia ?

— Si votre naissance... l'accusait... d'avoir méconnu le plus sacré des devoirs, dit la matrone d'une voix si faible, si tremblante, qu'elle arrivait à peine à l'oreille de Prosper.

— Eh bien?

— Si vous ne pouviez connaître celle qui vous a donné le jour sans la mépriser?... Oh ! ce serait horrible pour une mère d'être méprisée par son fils !

— Comment ! vous pensez que je mépriserais ma mère, Tertia ! répondit l'orfévre avec indignation. Vous me jugez donc bien lâche et bien dénaturé?

—Vous lui pardonneriez, n'est-ce pas, cher enfant ? demanda l'illustre patricienne, plus humble en ce moment devant l'apprenti de Callisthènes qu'un coupable devant son juge.

— Dites que je l'aimerais, que je l'adorerais comme on aime, comme on adore la providence des dieux, sans leur demander compte de leurs saintes volontés.

— Prosper, tu parles bien sincèrement?

— Vous ne m'avez jamais abandonné, bonne Tertia, dit l'orfévre ; mais Prosper vous a-t-il jamais menti?

— Cherche donc, répliqua la matrone, quelle est la personne que tu juges avoir le mieux mérité de toi depuis ton enfance jusqu'à ce jour.

Prosper immobile, les yeux fixes et les traits contractés, écoutait avidement Tertia.

— Cherche, continua-t-elle, quel est l'être dévoué dont l'affection ne t'a jamais fait défaut; qui n'a jamais laissé aucun de tes désirs sans le satisfaire, aucune de tes joies, aucune de tes douleurs sans la partager; qui te conseillait le bien, qui te détournait du mal, à qui nul de tes intérêts ne fut étranger.

L'orfévre se laissa glisser jusqu'au bord de son pliant.

— Enfin dis quelle femme tu aimerais le mieux appeler du nom de mère, ajouta la matrone, que ses forces abandonnaient.

— C'est vous, c'est vous qui êtes ma mère ! s'écria l'apprenti en se jetant aux genoux de Tertia.

Il se pencha vers elle et la serra convulsivement dans ses bras.

— Prosper ! mon fils ! murmura la matrone.

Et tous deux se mirent à pleurer.

Ils restèrent un instant silencieux. Nulle parole n'eût été capable d'exprimer leur émotion, leur bonheur. Ils s'embrassaient, ils confondaient leurs larmes. Bientôt Prosper se releva, et, joignant les mains, les yeux tournés vers le ciel,

— Jupiter, très bon, très grand, je vous rends grâces ! dit-il.

Puis il s'agenouilla de nouveau et appuya sa tête sur l'épaule de Tertia.

— Je le savais bien que vous étiez ma mère, balbutiait-il en sanglotant. Ce nom si doux, je vous l'ai donné souvent dans mes rêves ; souvent j'ai désiré qu'il vous appartînt. Les dieux ont exaucé ma prière. Ma mère !... bonne et sainte mère ! encore une fois appelez moi votre fils !

— Mon fils ! mon enfant bien-aimé ! répondit la matrone, n'oublions jamais la villa d'Asture et le bonheur que nous y avons goûté.

Un bruit de pas se fit entendre dans l'escalier. Tertia éloigna doucement son fils. Tous deux s'efforcèrent de reprendre une attitude calme; la fermière se présenta.

— Illustre matrone, dit-elle à Tertia, ne voulez-vous pas descendre au bain avant le dîner?

— Si vraiment, répondit la belle voyageuse ; mais je saurai vous avertir quand il me plaira de m'y rendre. Qu'on apporte ici la corbeille que renferme le coffre de ma voiture. Villica, transmettez cet ordre à mon cocher.

La fermière se retira.

— Bonne mère, reprit l'orfévre, vous resterez avec moi au moins quelques jours?

— Non, cher enfant, cela m'est impossible. Je pars demain. Je n'ai point annoncé mon voyage, et je veux qu'il demeure ignoré.

— Vous donnerez de mes nouvelles à Daphné, à Rutuba?

— Ma première visite sera pour eux.

— Vous me rappellerez également au souvenir de Callisthènes?

— Sans doute. Callisthènes a droit à toute notre reconnaissance. Il vous a rendu supportable la misérable condition d'ouvrier à laquelle vous avez été si longtemps réduit. Cher enfant! quand je pense que tu as travaillé trois ans à battre des métaux, à monter des pierreries, à couler du bronze, soulevant de lourds fardeaux, agitant le soufflet d'une forge, pétrissant l'argile comme le dernier des prolétaires! Mais ce temps d'épreuve est passé.

— Je n'irai plus à l'atelier? interrompit Prosper.

— Non, non, mon fils; vous partirez pour Athènes; vous apprendrez la grammaire, l'histoire, l'éloquence, tout ce qu'un patricien doit savoir.

— Vraiment? repartit l'orfévre, devenu tout pensif. Quand j'abandonnerai mon vieux maître, il sera bien affligé.

— Il faudra qu'il se console.

— Bonne mère, voulez-vous ne laisser aucun regret, aucune amertume dans le cœur de votre fils?

— Oui, certes, dit Tertia.

— Promettez-moi donc qu'à mon retour à Rome, je continuerai d'apprendre l'art divin de Callisthènes; que vous m'enverrez en Grèce, non pour y déchiffrer de vieux papyrus, non pour y écouter discourir des pédans à longue barbe, ce qui m'ennuierait horriblement, mais pour y étudier les chefs-d'œuvre que Praxitèle, Phidias et Miron ont laissés sur cette terre favorisée du ciel.

— Ah! vous n'aimez pas les vieux papyrus! répliqua la matrone, feignant de gronder son fils; les pédans à longue barbe vous ennuient! Au fait, ajouta-t-elle, je ne vois pas trop à quoi servent les bouquins et ceux qui les barbouillent. Mais on ne devient aujourd'hui magistrat, général d'armée, qu'après avoir feuilleté les uns et suivi les leçons des autres. C'est un travers de notre époque, et l'on ne fera pas d'exception en votre faveur.

— Bonne Tertia, repartit le jeune homme, si je renonçais à prononcer des harangues et à gagner des batailles, pensez-vous que cela nuirait au bonheur de ma vie?

— Taisez-vous, étourdi; vous ferez ce qu'on vous ordonnera de faire. Ma corbeille arrive, poursuivit la matrone; voyons ce qu'elle contient.

En effet, deux esclaves entrèrent aussitôt dans la chambre, chargés d'un panier large et profond. Tertia leur ordonna de couper les liens qui en retenaient le couvercle et les congédia.

— Ecoutez-moi bien maintenant, Prosper, reprit-elle, et tâchez de m'obéir.

Pour toute réponse, l'apprenti embrassa sa mère.

Tertia tira de la corbeille un petit manteau d'étoffe tyrienne garni de fourrures.

— L'hiver approche, dit-elle; votre lacerna est devenu trop léger par les froides matinées qu'il fait. J'ai préparé celui-ci pour le remplacer.

— Oh! quelle pourpre éclatante! quelle jolie fourrure blanche et grise! s'écria l'orfévre.

— Cette tunique va avec le manteau, poursuivit la matrone, en continuant l'inventaire de sa corbeille, et ces braies avec la tunique. Tout ceci est pour les jours ordinaires, entendez-vous. Voici maintenant, pour les jours de cérémonie, une toge, une tunique peinte, comme en portent nos élégans de Rome, et des bottines de cuir blanc.

— Mais nous n'avons pas de jour de cérémonie à Asture.

— Comment! ne célébrerez-vous pas bientôt les féries de Saturne et celles d'Ops? Et d'ailleurs, n'honorez-vous pas ici les pénates aux calendes, aux ides et aux nones de chaque mois? Il faut que nos habits soient exempts de toute souillure comme notre cœur, Prosper, quand nous nous approchons des autels des dieux.

— Vous pensez, bonne mère, que ces habits iront à ma taille? demanda le jeune homme.

— A peu près comme ceux que vous fournissait Callisthènes. J'ai quelque raison de le présumer.

— C'est la même main qui les a taillés peut-être?

— En effet, répondit Tertia.

— Que vous êtes bonne et généreuse! répliqua l'apprenti.

— Avez-vous encore des chemises? reprit la matrone.

— Oui, deux douzaines, toutes très bonnes.

— Je vous en apporte quelques autres; on n'a jamais assez de ces choses-là. Ce petit fouet de chasse est-il de votre goût?

Tertia tirait en même temps de son intarissable corbeille un fouet à manche de nacre, incrusté d'or et terminé par une figure d'Isis, admirablement sculptée.

— Par Hercule! cette Isis est l'œuvre inestimable de mon maître, dit Prosper. J'ai travaillé moi-même à cette pièce, et Callisthènes l'a vendue vingt mille sesterces à un marchand du forum.

— C'est un cadeau que j'ai voulu vous faire, enfant; vous vous en servirez.

— Mais, bonne Tertia, il n'y a pas un fils de sénateur, à Rome, à qui sa mère puisse donner de pareils présens.

— Et regarderiez-vous, par hasard, tous les fils de sénateurs comme vos égaux? demanda l'orgueilleuse matrone. Ce serait oublier bien vite que vous avez reçu le jour d'une Claudia!

— Mère, pardonnez-moi, je n'ai pas voulu vous offenser, répondit l'artiste.

— Oh! je le pense bien, cher enfant; je désire seulement vous indiquer le rang auquel votre naissance vous a élevé. Il n'est personne au monde, pas de roi, de consul ou de dictateur, dont le sang soit plus noble que le vôtre. A propos, continua la matrone, vos parens vous doivent un symbole: vous porterez celui-ci désormais.

Elle prit dans un coffret un de ces anneaux dont les anciens se servaient pour cacheter leurs lettres, et le passa au doigt de son fils. Sur le topaze qui en formait le chaton deux étoiles étaient gravées avec ces mots pour devise :

AB. VTRAQVE LVX.

Ce qui signifiait également : — *Toutes deux éclairent,* — et *toutes deux m'ont donné le jour.*

— Merci, bonne Tertia, dit Prosper. On verra maintenant que je ne suis pas orphelin, que ma famille ne m'a pas abandonné. J'accepte cet anneau comme un gage précieux de l'affection de mes parens.

— Ce n'est pas moi qui vous l'offre, hasarda la matrone

— Et qui donc est-ce? l'autre *étoile* peut-être?

— Oui, l'autre étoile, répondit Tertia.

Une vive rougeur colora sa figure, qui pâlit ensuite horriblement; puis la matrone ajouta d'une voix presque éteinte :

— Mon fils, ce présent est le gage d'hospitalité que vous envoie le consul Marcus Tullius Cicéron.

VI.

CITOYENS, LA PATRIE EST EN DANGER!

Cependant Catilina, ne respirant que fureur et que vengeance, avait franchi rapidement la distance qui le séparait de Forum-Aurélii. Il y arriva le 9 novembre au soir et y trouva son affranchi Sergius avec les troupes que ce dernier avait ramenées de Préneste. Le conspirateur séjourna quelque temps dans ce village, où venait aboutir un embranchement de la voie Claudia qui menait à Arrétium, par Forum-Cassii, Vulsinium et Clusium. Il s'avouait vaincu en continuant sa route vers Marseille, retraite ordinaire des patriciens exilés; au contraire, en allant rejoindre la voie Claudia, il se jetait dans un pays rebelle et déclarait la guerre au sénat. Or, Catilina avait besoin de laisser pendant quelques jours ses ennemis dans l'ignorance de ses projets ultérieurs.

Il écrivit de Forum-Aurélii à la plupart des consulaires et à tous les personnages marquans de la république. Ses lettres portaient en substance : que chargé d'accusations calomnieuses, ne pouvant résister aux cabales de ses adversaires, il cédait à la fortune et s'exilait à Marseille, non que sa conscience lui reprochât aucun crime; mais il se sacrifiait, di-

sait-il, au repos de la patrie et à la crainte d'occasionner une sédition par sa résistance. Catilina espérait endormir ainsi le sénat dans une sécurité trompeuse. Il voulait ameuter contre Cicéron tous les nouvellistes de carrefour dont Rome abondait. En effet, si le fugitif, changeant tout à coup de résolution, se fût condamné lui-même à l'exil, il eût certainement compromis d'une manière très grave la responsabilité du consul. Les Romains n'eussent vu dans Cicéron qu'un tyran soupçonneux, provocateur, dont l'imagination, exaltée par ses haines personnelles, avait armé l'une contre l'autre deux puissantes factions. Mais Catulus, prince du sénat, dévoila bientôt aux pères conscrits les intentions véritables de Sergius, en leur communiquant la lettre suivante, qu'il avait reçu de Forum-Aurélii :

« Lucius Catilina à Quintus Catulus, salut !

» Votre fidèle amitié, dont j'ai reçu tant de marques flatteuses, m'inspire, dans les circonstances périlleuses où je suis placé, une confiance entière dans vos dispositions à mon égard. Je ne veux pas justifier auprès de vous mes nouvelles résolutions, je désire seulement vous prouver que ma conscience est sans remords, et vous forcer d'en convenir avec moi. Indigné des injustices et des outrages qu'on m'a faits, de n'avoir pas obtenu, malgré mes travaux et mes services, une position digne de ma naissance, j'ai pris en main, suivant ma coutume, la cause de tous les malheureux. Non que mes biens fussent insuffisans pour acquitter mes dettes personnelles, Orestille et sa fille s'étant généreusement chargées de celles que j'ai contractées pour autrui. Ce qui a motivé ma conduite, c'est que je voyais élever aux honneurs des hommes indignes d'y parvenir, tandis qu'on m'éloignait par d'injustes soupçons. Dans ces circonstances, je n'ai pas dû renoncer à l'espérance, toujours honorable, de conserver le peu de considération qui me reste. Je voudrais vous en écrire davantage, mais j'apprends qu'on se prépare à user contre moi de violence. Je vous recommande Orestille, je la mets sous votre sauvegarde, préservez-la de toute insulte, au nom de vos propres enfans. Adieu ! »

Certaines expressions de cette lettre contenaient une déclaration de guerre formelle. Néanmoins, comme elle avait le caractère d'un acte confidentiel de l'auteur à un de ses familiers, le sénat voulut encore donner à Sergius une nouvelle preuve de sa patience et de sa longanimité. On attendit, pour prendre contre lui des mesures coërcitives, qu'il eût ouvertement levé l'étendard de la révolte en Etrurie.

Sur ces entrefaites, le proconsul Martius Rex, que les pères conscrits avaient chargé de défendre Fésules, reçut une députation de Mallius. L'ex-centurion du dictateur avait donné à ses réclamations la forme d'une supplique. Il y prenait les dieux à témoin que lui et ses amis avaient pris les armes, non pour conquérir le pouvoir et la fortune, *source de toutes les guerres qui divisent les mortels*, mais pour défendre la liberté de leurs personnes contre d'avides créanciers. Il réclamait une application impartiale des lois qui prenaient tout débiteur sous leur protection dès qu'il avait fait une cession complète de ses biens Il terminait en conjurant Martius Rex et le sénat de ne pas le réduire, lui et ses compagnons, à la nécessité cruelle de vendre chèrement la vie qu'on voulait leur arracher.

La répouse de Martius Rex fut impitoyable. Il ordonna aux révoltés de déposer avant tout les armes ; après quoi ils seraient libres d'aller à Rome implorer la clémence du sénat et du peuple, lesquels, ajoutait le gouverneur de Fésules, n'avaient jamais refusé protection aux malheureux.

Le vieux centurion de Sylla était loin de partager la bonne opinion que Martius Rex avait conçue de ses compatriotes. Il jugea qu'il valait mieux mettre la valeur des Romains à l'épreuve que leur générosité, et il continua d'attendre dans les défilés des Apennins l'arrivée de Sergius.

Un acte judiciaire des plus scandaleux, qui occupait en ce moment la ville entière, donna un grand intérêt d'actualité à la protestation de Mallius, ainsi qu'à la réponse du proconsul. Lorsqu'on publia ces deux pièces, les biens de Catilina se vendaient à l'encan. Les ides de novembre, époque fatale d'échéance pour les dettes usuraires, étaient passées. Les créanciers du conspirateur avaient été mis en possession de ses biens en vertu d'un édit du préteur urbain. Le mobilier de sa maison du Palatin encombrait toutes les places d'enchères. Ses terres, ses villas, ses troupeaux, ses esclaves, étaient proscrits à l'angle de toutes les rues, au milieu de tous les carrefours. Vingt crieurs annonçaient à haute voix ces richesses mobilières et immobilières, que le satellite de Sylla avait amassées et prodiguées en commettant crimes sur crimes, en proportionnant à l'audace de ses exactions, de ses vols, l'énormité de ses débordemens. Le noble héritier des Sergius pouvait-il après cela rentrer paisiblement dans une ville où les souffrances de la misère, où l'infamie de la banqueroute l'attendaient? Non, sans doute; la guerre civile, à laquelle il s'était exercé jusque-là par ambition, par haine, il fallait alors qu'il l'entreprît par nécessité.

Enfin Rome apprit le 18 novembre au soir que le fugitif avait consommé sa rébellion. Las de dissimuler, il s'était détourné de sa route, avait traversé l'Etrurie, gagné la voie Claudia, et de là Arrétium, où Flamma l'attendait. Son infernal génie avait créé en quelques jours une armée de 20,000 hommes : les uns complétement équipés, les autres (et c'était le plus grand nombre) armés de faux et de bâtons. D'Arrétium, où il avait pris le titre et les ornemens de proconsul, Catilina s'était rendu au camp de Mallius. Là ces deux hommes, dont les talens militaires étaient incontestables, étaient parvenus, en réunissant leurs troupes régulières, à remplir les cadres de deux légions.

A ces nouvelles, le sénat prend le deuil. Il déclare par un décret, le troisième qui fut rendu au sujet de la conjuration, Sergius Catilina et Caïus Mallius ennemis publics, fixe un terme à leurs complices pour rentrer dans le devoir, ordonne aux consuls de procéder immédiatement à l'enrôlement des citoyens capables de porter les armes, et charge Marc-Antoine de soumettre la Toscane, pendant que son collègue veillera à la sûreté de Rome, des municipes et des colonies.

Alors se réveillèrent dans tous les cœurs les tristes souvenirs de Marius et de Sylla. Ces patriciens superbes, ces frénérateurs, ces commerçans qu'une longue paix avait faits puissans et riches comme des rois, demeurèrent frappés d'épouvante en pensant qu'une seule bataille pouvait décider de leur sort. Ils ne quittaient plus la ville : ceux qui s'étaient enfuis quelques jours auparavant rentraient en foule, chassés des provinces par l'insurrection. Le danger n'était plus seulement dans Rome ; il en assiégeait encore les murailles. Forts de leur pauvreté, les seuls prolétaires attendaient sans crainte l'issue de la guerre catilinaire, appelant en secret les malheurs de la défaite sur la faction la plus opulente, par cette seule raison qu'ils la trouvaient meilleure à dépouiller.

Les quatre légions que les consuls de cette année avaient formées, étaient la seule force active que l'oligarchie pût opposer à Catilina. Ses autres troupes tenaient garnison à Fésules, à Capoue, dans le Picénum et en Apulie. Et pourtant les cohortes consulaires, unique espoir de la république, ne se composaient que de recrues inexpérimentées, tandis que leur chef Antoine était justement soupçonné de favoriser la conjuration. Aulanus, un de ses tribuns militaires, était encore aux prises à Capoue avec Pompéius Rufus et avec Sextius, ce questeur fidèle que Cicéron lui avait imposé. Le sénat oubliait il donc sa prudence ordinaire, ou désespérait-il de sa cause, lui qui se choisissait de pareils défenseurs?

Dominés en ce moment par Cicéron et par le conseil des Sept, les pères conscrits utilisaient au contraire avec une grande habileté les faibles moyens de résistance qu'ils avaient à leur disposition.

En effet, ils allaient mêler en appelant sous les drapeaux tous les citoyens capables de porter les armes, bon nombre de vétérans aux recrues des légions consulaires. L'exemple de ces braves devait suffire pour encourager les jeunes soldats, pour les guider et soutenir leur valeur dans le tumulte d'un combat. Qu'était-ce d'ailleurs, à bien prendre, que l'armée de Catilina? Une foule indisciplinée de vieillards appesantis par l'âge, de vagabonds, de paysans mal équipés et sans expérience de la guerre. Sergius lui-même ne comptait sur eux que dans le cas où Lentulus agirait vigoureusement dans

Rome. Mais Lentulus avait là pour adversaire un homme qui ne se laissait ni tromper ni séduire, encore moins intimider.

Quant à Marc-Antoine, son titre de consul lui donnait incontestablement le droit de commander, soit dans la ville, soit en Etrurie. On l'eût poussé à une révolte ouverte, on se fût créé un adversaire dangereux en le privant de sa part d'autorité au milieu des périls de la patrie. Or, puisqu'il fallait absolument l'employer, qu'exigeait la prudence? Qu'on l'éloignât de Rome, qu'on le plaçât sur un champ de bataille, en plein jour et le premier sous les coups de l'ennemi. Un général doit toujours embrasser quand même le parti de ses officiers et de ses soldats. Marc-Antoine se trouvait forcé de combattre loyalement Catilina, même à regret, par ces mille raisons d'honneur et d'amour-propre personnel qui empêchent un général d'abandonner son drapeau.

Au sortir du sénat, Cicéron descendit au forum, accompagné des patriciens et des chevaliers les plus illustres, entre autres de Manlius Torquatus et de son fils. Il monta sur la tribune aux harangues, donna lecture au peuple du sénatus-consulte qu'il venait d'obtenir et se démit de son gouvernement. On procéda immédiatement par la voie du sort à l'élection de son successeur dans la province de Cisalpine. Marc-Antoine présidait au tirage, et le hasard fut intelligent, car le nom qui sortit de l'urne fut celui de Métellus Céler, qu'un décret récent avait chargé de pacifier le Picénum.

Céler se trouva donc investi d'un pouvoir absolu dans toute cette immense contrée que partagent aujourd'hui le Piémont, la Lombardie, les duchés de Parme et de Modène et les huit légations septentrionales des Etats pontificaux (1), c'est-à-dire qu'il surveillait tous les passages des Apennins depuis Aquila jusqu'à Gênes, et qu'il tenait littéralement Catilina bloqué entre Rome, les montagnes et la mer d'Etrurie.

Le lendemain, une tente magnifique de lin rayée de pourpre, ornée de trophées d'armes et surmontée de deux drapeaux, l'un rouge et l'autre bleu, s'élevait sur le terre-plein du Capitole. Elle recouvrait le tribunal où Marc-Antoine et Cicéron étaient assis sur leurs chaises curules. Des tribuns militaires en uniforme de bataille les environnaient. Devant eux, Marcus Pétréius, lieutenant d'Antoine, et le questeur Fadius, assistés de plusieurs scribes, consultaient les livres de la censure. Une double rampe recouverte de tapis précieux, reste de la succession d'Attale, roi de Pergame, conduisait aux bureaux de ces derniers.

Le temple de Jupiter très bon et très grand, celui de Junon Monéta, le bois sacré de l'Asile, les portiques du tabularium, l'âpre montée de la roche Tarpéienne et l'escalier des Gémonies retentissaient du bruit des trompettes et des buccins. Une agitation extraordinaire régnait dans la ville. La foule encombrait la place publique et murmurait comme la mer aux approches d'une tempête sous les noires substructions de Tarquin l'Ancien. De longues files d'hommes, qu'on pouvait reconnaître à leur attitude martiale pour d'anciens soldats, gravissaient avec ordre les rampes de la montagne sainte. On enrôlait *tumultuairement* les citoyens en état de servir; on armait contre Sergius Catilina tous ces vaillants débris des armées d'Italie, d'Espagne et des provinces orientales, sous les efforts desquelles avaient succombé tour à tour Sertorius, Spartacus, Mithridate et les pirates de la Méditerranée.

Les deux consuls avaient prononcé la formule ordinaire de conjuration :

« Que ceux qui veulent sauver la république me suivent! »

Des voix avaient répondu par milliers à cet appel. Pétréius et Fadius nommaient les citoyens qui devaient encore une part de leur sang à la patrie. Ceux-ci paraissaient l'un après l'autre au tribunal des consuls pour faire valoir leurs motifs d'exemption. Les tribuns militaires choisissaient les hommes propres aux diverses armes dont se composait la légion. On les assortissait deux à deux, suivant l'âge et la taille, et leur nom était inscrit sur les tables d'enrôlement.

(1) Ferrare, Bologne, Ravenne, Forli, Urbino, Ancône, Macerata et Fermo. Une partie de l'Abbruzze ultérieure était aussi soumise à la juridiction de Métellus Céler.

Titus Fadius appela enfin Caïus Mutius Rutuba, fils de Mutius Gurgès, centurion primipilaire de l'armée d'Asie.

— Me voilà, répondit le valeureux officier en s'approchant du lieutenant d'Antoine.

Rutuba ne put s'empêcher de lever les yeux vers Cicéron. Son regard rencontra celui du consul, qui semblait l'observer attentivement.

— Reconnaîtrait-il le parricide qui l'a frappé au milieu du forum? pensa le centurion saisi de crainte.

Mais il ne tarda pas à se rassurer. La figure de Cicéron ne trahissait qu'un sentiment de curiosité mêlé d'admiration.

— Caïus Rutuba, dit Pétréius au jeune homme, vous avez servi sous Pompée le Grand?

— Oui, répondit l'officier.

— Vous avez obtenu un congé temporaire pour cause de blessures?

— Oui, répondit une seconde fois le centurion avec son laconisme de soldat.

— Où avez-vous été blessé? reprit Pétréius.

— A l'attaque du temple de Jérusalem.

— Un rapport de Pompée le Grand atteste que vous êtes monté le premier sur la brèche avec Faustus Sylla.

Faustus Sylla était tribun de la dixième. Je marchais à côté de mon tribun.

— Etes-vous guéri?

— Parfaitement.

— Vous n'avez à présenter devant nous aucun motif d'exemption?

— Aucun.

— Mon général, fit un des tribuns militaires en s'adressant au consul Antoine, le commandement de la première centurie du premier manipule de la *secourable* est encore vacant. Il faut le donner à ce brave; je lui confierai avec plaisir l'aigle de ma légion.

— Questeur Fadius, interrompit Cicéron sans prendre garde aux paroles du tribun, voulez-vous inscrire Rutuba parmi les vétérans qui resteront à Rome à ma disposition?

Fadius s'inclina.

Le consul invita du geste Rutuba à s'approcher de son tribunal.

— On m'a parlé de vous, lui dit-il.

Et comme le fils de Gurgès paraissait surpris de cette confidence,

— Un certain Cerbérus, ajouta Cicéron, vous a recommandé à moi comme un soldat d'élite. Vous connaissez Cerbérus?

— En effet, répondit l'officier.

— Ce n'est plus un bâton de centurion qu'il vous faut, jeune homme, poursuivit le consul, mais un anneau d'or de tribun. Je vous fournirai bientôt l'occasion de le gagner. Allez! rentrez au temple de Libitine, et en attendant mes ordres, veillez sur Daphné.

Rutuba fut émerveillé d'entendre Cicéron prononcer le nom de sa sœur et lui recommander de la défendre. Il salua profondément et se retira tout pensif.

L'enrôlement terminé, un héraut proclama l'édit des consuls, qui fixait au 22 novembre la prestation de serment militaire et le départ de l'armée d'Etrurie au vingt-cinquième jour du même mois.

A la huitième heure (deux heures après midi), l'assemblée fut congédiée.

VII.

L'HOTELLERIE DE VULSINIUM.

On eût cherché vainement à cette époque dans la petite ville de Vulsinium (aujourd'hui Borséna dans les Etats de l'Eglise) un souvenir de son antique splendeur. Le temps était loin où les rois Volsques y tenaient leur cour. On l'eût prise, pendant la nuit du 24 au 25 novembre, pour une des bourgades les plus tristes, les plus pauvres et les plus ignorées du Bruttium. Toutes les maisons étaient closes,

outes les rues silencieuses depuis la chute du jour. Pas un voyageur, pas un rhéda ne parcourait la voie Claudia, qui la traversait dans toute sa longueur.

C'est que les dangers de la guerre civile assiégeaient cette malheureuse colonie, qui se rappelait encore les proscriptions du dictateur. Sergius Catilina y avait passé deux jours auparavant, traînant après lui une foule tumultueuse de prolétaires et de vétérans. Une division de l'armée consulaire, commandée par le lieutenant Pétréius Atinas, marchait à la poursuite du proscrit et avait occupé déjà Forum-Cassii.

Les bourgeois de Vulsinium attendaient avec terreur l'issue de la guerre catilinaire, sûrs d'en payer les frais, quel que fût le vainqueur.

Cependant, vers la troisième heure (neuf heures du soir), une voiture hermétiquement close entra dans Vulsinium. Les quatre petits chevaux lybiens, qui traînaient ce véhicule antique, semblaient harassés de fatigue. Des cavaliers suivaient, dont les montures n'avançaient plus qu'à grande peine sur la chaussée du grand chemin. Après quelques instans de marche, les voyageurs s'arrêtèrent devant une maison d'assez belle apparence. Deux lourds piliers toscans, surmontés d'un entablement triangulaire, encadraient la porte de chêne qui en fermait l'entrée. Au-dessus, une enseigne se balançait au souffle du vent d'automne. Si les ténèbres n'eussent empêché de la bien apercevoir, on aurait pu y lire ces mots, écrits en lettres onciales : *A l'instar de Rome. Hôtellerie du roi Porsenna.* Au premier coup de sonnette que donnèrent les cavaliers, d'effroyables aboiemens ébranlèrent l'atrium de la maison ; mais pas une voix amie d'hôtelier n'intervint pour les apaiser.

Les voyageurs sollicitèrent un instant par les moyens ordinaires l'entrée de l'hôtellerie. Puis, voyant l'inutilité de leur requête, ils s'armèrent de pavés et battirent la porte en brèche avec une incroyable fureur.

L'hôte continua de se taire, pendant que ses chiens redoublaient leurs aboiemens.

— Ils dorment comme les morts des hypogées de Tarquinius, dit un des cavaliers.

— Ce tavernier maudit a le sommeil aussi dur que le roi Porsenna dans son tombeau de Clusium, ajouta un second voyageur.

Les portières de la voiture s'abaissèrent aussitôt, et livrèrent passage à quatre têtes de femmes, les unes blondes, les autres brunes, mais toutes d'une fraîcheur et d'une beauté remarquables.

— Par Vénus Erycine ! ces vauriens ouvriront-ils ?

— Allons-nous passer la nuit sur cette route ?

— Mais je suis horriblement fatiguée. — J'ai faim. — J'ai froid. — J'ai soif.

Ces réclamations, que de jolies lèvres articulèrent coup sur coup, attirèrent un des cavaliers près de la voiture.

— Tranquillisez-vous, reprit-il, nous allons assiéger en règle l'hôtellerie du Roi Porsenna et vous y introduire en triomphe. Mais vous occupez notre principale machine de guerre. Descendez un instant sur la route, et nous vous donnerons le curieux spectacle de quatre futurs sénateurs emportant d'assaut le chenil d'un tavernier.

Les quatre voyageuses s'empressèrent d'obéir et sautèrent à bas de leur *carrucca* avec une légèreté qui eût fait honneur aux essédaires les mieux exercés. Le même cavalier reprit en s'adressant à ses compagnons de voyage :

— Dételons les chevaux maintenant, et servons-nous, pour enfoncer la porte de ce misérable, de notre voiture comme d'un bélier.

— Mais la voiture se brisera, fit observer un des jeunes gens.

— Oui, la voiture... ou la porte. Essayons toujours.

Les voyageurs retournèrent en effet la *carrucca*, dételèrent les chevaux, et communiquant à leur pesante litière de voyage un mouvement d'impulsion rapide, ébranlèrent d'un coup terrible la clôture de l'hôtellerie. Il se fit en ce moment, au dehors comme au dedans de l'auberge, un bruit épouvantable. Les assaillans blasphémaient, leurs compagnes adressaient à l'hôtelier mille invectives, pendant que les chiens de l'intérieur promenaient dans l'atrium leurs aboiemens furieux, et que la voiture imitait le roulement de la foudre en avançant et en reculant sur les dalles de la rue. Des pas précipités retentirent bientôt dans le vestibule. Une grosse figure, toute bouffie de colère, se montra à travers la grille d'un guichet.

— Qu'est-ce là? dit-elle, et pourquoi tout ce vacarme?

— Tu oses le demander, ô le plus scélérat et le plus endormi des hommes? répondit un des cavaliers. Ne comprends-tu pas que nous arrivons de Rome, fatigués, transis, affamés ?

— Qui êtes-vous ? interrompit l'hôtelier.

— Nous sommes gens capables de te faire battre de verges demain matin au milieu de la place publique, sois-en persuadé.

— Mais encore?

— Quelle impertinence ! s'écria le voyageur. Eh bien ! puisqu'il faut te décliner mon nom, chien de cabaretier, tu sauras que je m'appelle Fulvius, que je suis le fils du sénateur Atratius Fulvius, et que s'il m'arrive jamais d'obtenir un commandement en province et de traverser Vulsinium, je te ferai couper ces deux grandes oreilles que tu caches sous ton bonnet de laine grise. Ouvriras-tu, maintenant?

— Et vos compagnons, comment se nomment-ils ?

— Vous verrez, par les furies ! que ce misérable nous fera subir un interrogatoire en règle, répliqua Fulvius. Apprends donc, étranger stupide, que je suis en compagnie de Publius Victor, de Cornélius Cinna, et d'Aurélius Orestes. Ces grands noms te suffisent-ils, ou veux-tu rassembler dans ta baraque tous les héritiers des pères conscrits?

— Ouvre donc, brave homme, interrompit Cornélius Cinna. Nous menons avec nous Dyonisia, Myrtis, Lysia, Sapho, les plus belles danseuses de la ville ; et tu devrais rougir de laisser à cette heure, sur une voie déserte, quatre nymphes adorables, aux pieds desquelles Rome entière est à genoux.

L'hôte aperçut en ce moment les quatre jolies personnes qui grelottaient au milieu du chemin, et cette vue le rassura sans doute plus que n'avaient pu le faire les discours de Fulvius, car il apaisa ses chiens, secoua un tas énorme de ferraille, chaînes, clefs, verrous, tira la porte à lui et introduisit dans sa maison les joyeux chalands que la fortune lui envoyait.

— Victoire ! Victoire ! cette maison nous appartient maintenant, s'écrièrent-ils tous ensemble en se précipitant dans le triclinium de l'hôtellerie. Qu'on nous serve tout ce qu'il y a de meilleur à Vulsinium, des huîtres, une grillade, un pâté de gibier, une poularde et du vin de Lesbos.

— Cher ami, disait la jolie Dyonisia, une main appuyée sur l'épaule de Fulvius, j'ai bien envie de manger un de ces excellens gâteaux à la crème, que vendent les pâtissiers du forum.

— Et moi, ajouta Myrtis, dont la joue fraîche effleurait la magnifique barbe d'Aurélius Orestes, que je viderais avec plaisir une coupe de vin aromatisé, comme on en prépare dans les thermopoles du champ de Mars !

— Victor, disait Lysia, n'est-ce pas que tu m'achèteras, quand nous serons à Rome, cette belle tunique à fleurs d'or et de pourpre, que nous avons marchandée l'autre jour dans Tabernola.

— Lysia est une coquette, interrompit Sapho. Elle ne rêve que parures, tandis que nous mourons tous de faim. Quant à moi, poursuivit la danseuse en appuyant sa tête sur l'épaule de Cornélius Cinna, je donnerais toutes les tuniques du monde pour une aile de poulet truffé et pour un verre de syracuse. J'espère bien, mon petit Cornélius, que tu vas nous faire servir du vin de Syracuse et du poulet truffé.

— Mes belles, répondit Fulvius avec sa fatuité superbe, nous allons vous payer ce soir un souper de roi, et quand nous rentrerons vainqueurs dans Rome avec l'armée de Catilina, bracelets, colliers, robes de pourpre, chlamydes peintes, oh ! par Tisiphone ! nous ne vous laisserons rien à désirer.

Fulvius s'était ennuyé à mourir dans la ville depuis que Sergius Catilina en était parti. Il courait rejoindre le conspi-

rateur, et, pour mieux s'égayer en voyage, il emmenait au camp de Mallius bonne et joyeuse compagnie.

Il n'avait vu dans la conjuration, depuis que la rumeur publique la lui avait apprise, qu'un agréable moyen de tuer le temps en attendant les plaisirs de l'hiver.

Il frappa de toutes ses forces sur une table avec le manche de son fouet. L'hôtelier accourut.

— Que vas-tu nous servir, vaurien? lui dit Fulvius.

— Tout ce que j'ai, mon patricien.

— Voilà qui est parlé; et qu'as-tu?

— Rien.

Les quatre danseuses accueillirent par une exclamation de surprise et de douleur cette parole sinistre.

— Imaginez-vous, mon jeune sénateur, reprit le maître de la maison, que Sergius Catilina a traversé Vulsinium, il y a dix jours, avec une troupe de quatre ou cinq mille insurgés; que la moitié de la population l'a suivi, et qu'il a frappé sur l'autre une contribution en nature et en espèces qui nous a tous ruinés.

— Certes, Catilina est assez bon patricien pour se permettre de rançonner des misérables tels que vous, repartit Fulvius. Mais n'a-t-il rien laissé pour ceux qui viendront après lui?

—Sergius avait bien laissé quelque petite chose; mais l'avant-garde de l'armée consulaire qui va, dit-on, le poursuivre, n'est qu'à trois lieues d'ici. Vous avez dû la rencontrer aux alentours du forum Cassii.

— En effet, nous avons traversé les cohortes de Pétréius.

— Eh bien! les coureurs de ce Romain sont venus ce matin à Vulsinium, et tout ce que Catilina avait négligé d'y prendre, ils l'ont emporté.

— Hélas! pourquoi avons-nous quitté Rome, où il y a de si bons gâteaux? interrompit Dyonisia.

— Tavernier, reprit gravement Fulvius, il nous faut, d'ici à un quart d'heure, des huîtres, une grillade, un pâté de gibier, un poulet aux truffes pour Sapho, des gâteaux à la crème pour Dyonisia, du vin aromatisé pour Myrtis, et une foule d'autres objets de consommation, ou, foi de Romain! nous mettrons le feu à cette maison.

— Vous voulez incendier mon auberge! répliqua l'hôtelier. Vous oubliez donc, par Jupiter vengeur! qu'il y a des magistrats dans la colonie de Vulsinium, des tribunaux et des licteurs.

— Nous savons, répon lit Fulvius, que Vulsinium se trouve maintenant placé entre l'armée de Catilina et celle de Marc-Antoine, et que l'un et l'autre de ces deux généraux, n'importe lequel, te fera étrangler à notre recommandation, toi, tes magistrats, tes juges et tes licteurs.

— Mes chers amis, dit Cornélius Cinna, dont l'éloquence toute persuasive avait déjà su vaincre la défiance de l'aubergiste, je ne vois pas dans quel but, vous menacez ce brave homme? Tavernier, mon ami, reprit Cinna en jetant sur la table deux pièces d'or, je voudrais causer un instant avec toi. Les soldats de Catilina et ceux de Pétréius ont dévasté ta maison, je le sais, mais je suis persuadé que les maladroits ont oublié un vieux jambon des Gaules dans un coin de ton grenier.

— Par Comus! cela ne serait pas impossible.

Le jambon était enterré sous un monceau de cendres que les pillards ont oublié de retourner

— Au fait, repartit l'hôtelier en ramassant les pièces d'or, vous me semblez raisonnable, vous. Je vérifierai le fait dont vous parlez.

— Nous avons bon appétit et nous prendrons volontiers cette forte nourriture que d'autres ont méprisée.

— Mais, mon sénateur, il faut que le porc salé trempe au moins douze heures et qu'il cuise la moitié de ce temps pour arriver à point.

—Non, non, tu envisages mal la chose. Détaille-nous cela bien proprement, par tranches fines, et fais-le sauter dans la poêle avec du beurre, des herbes hachées menu et de petits oignons.

— Par Comus, de quel bon jeune homme vous m'avez l'air! Je cours de ce pas à la recherche du jambon.

— Un instant, un instant, brave homme, poursuivit Cinna. Je ne mets point en doute qu'un hôtelier comme toi, dont la réputation est universelle, ne pût rencontrer, s'il voulait descendre dans sa basse cour, une ou deux poulardes bien grasses, bien dodues, et qu'il ne parvînt, vu leur embonpoint à les attraper sans trop de fatigue et à leur tordre le cou.

Cinna fit briller à ses yeux deux nouvelles pièces d'or.

— C'est étonnant comme nous nous entendons bien avec ce brave homme, ajouta-t-il Sais-tu ce que mon pédagogue m'a appris dans mon enfance? C'est que Vulsinium, ancienne capitale des Volsques, est bâtie sur le bord d'un lac superbe, où l'on trouve en abondance les meilleurs poissons d'Italie.

— Ce pédagogue avait raison.

— Et je serais bien étonné, cher ami, qu'un hôtelier de ton mérite ne possédât pas, au fond du lac, une caisse de bois qu'une corde attache au rivage et où grouillent des tanches des carpes, un gros brochet surtout, qui mange le fretin, en attendant qu'un animal plus gros que lui vienne à son tour le dévorer.

— En effet, répondit l'hôtelier, j'ai un souvenir vague d'une caisse assez semblable à celle que vous décrivez.

— Et puis, ajouta Cornélius Cinna, les soldats romains ne sont pas gourmands de friandises. Ils t'ont laissé force confitures, force gâteaux, figues, dattes et raisins secs. Ah! pour le vin, c'est bien différent.

— Ils n'ont pas trouvé le chemin de ma cave; je suis forcé d'en convenir, répondit l'hôtelier.

Et il plaça dans le sinus de sa tunique les deux nouvelles pièces d'or que Cinna lui présentait.

— Voici une jeune fille, reprit Cinna en montrant Sapho, dont les regards ranimeraient un mort et qui aime le syracuse à la folie. Fais tes efforts pour lui en trouver.

— Comptez sur mon zèle à vous obliger, belle matrone, repartit le tavernier.

Il porta la main à son bonnet de laine grise, et s'inclina respectueusement devant Sapho.

— C'est singulier! interrompit Fulvius. Je détestais cet homme, il n'y a qu'un instant; je l'aurais étranglé; j'aurais brûlé sa maison, et voilà que je commence à l'adorer

— Et moi, j'aime à la folie les fils de sénateurs, mon patricien, répondit l'hôtelier, ce sont de très bons jeunes gens pour la plupart; mais, par Tisiphone! je suis bien forcé de les traiter en ennemis, quand ils veulent prendre ma maison d'assaut.

Au moment où le tavernier du *Roi Porsenna* courait à sa cuisine pour apprêter le repas de ses hôtes, un noble patricien franchissait la porte du Forum-Cassii qui menait à Vulsinium.

Ce vieillard marchait seul, à vingt pas en avant de ses familiers, enveloppé d'un manteau. Les esclaves et les gladiateurs qui l'accompagnaient avaient peine à le suivre, tant il lançait rapidement son cheval sur le pavé de la voie Claudia. Tous ces hommes silencieux, dont les grandes formes glissaient à travers la nuit, dont les armes résonnaient en cadence à chaque mouvement de leurs montures, allaient troubler par un acte terrible de justice la joie tumultueuse d'un festin.

Les voyageurs de Vulsinium attaquèrent bravement le souper de leur hôte. Le second service fut composé de fruits secs, de gâteaux, de confitures, et accompagné de trois crachens de ce vin délicieux de Mendé que Sempronia avait servi au centurion lors de sa première visite au bois sacré d'Egérie.

— Nos pères étaient des barbares! s'écria Fulvius en portant sa coupe à ses lèvres. Qu'étaient leurs guerres civiles? Des batailles, des proscriptions, après lesquelles on exposait sur les rostres des monceaux de têtes sanglantes. Nous organisons la révolte, nous, en promenant en litière des femmes charmantes et en buvant des vins excellens Quel progrès?

— Nous entrons dans les auberges sans coup férir, par capitulation, poursuivit Orestes, et nous transformons les danseuses en tribuns de légion.

— Ah! quelle idée, reprit Myrtis. Dis donc, Orestes, vou-

dras-tu mettre une légion sous mes ordres quand nous serons arrivés au camp de Sergius?

— Sans doute, répondit le jeune homme; vous quitterez toutes la *palla* pour revêtir la cuirasse et le paludamentum.

— Nous monterons à la brèche, fit Dyonisia.

— Et nous prendrons les villes d'assaut, continua Myrtis.

— Folles que vous êtes! dit Fulvius, vous ne songez plus que Sergius Catilina est un homme de guerre, et qu'il ne mettra pas de femmes à la tête de ses soldats.

— Tu nous ennuies avec ton Catilina, répliqua Sapho.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit Dyonisia, moi je retourne à Rome.

— Mais les cohortes de Pétréius vous barrent le passage, objecta Victor.

— Nous passerons au travers.

— Et l'armée de Marc-Antoine qui va suivre?

— Nous l'attaquerons et nous la mettrons en fuite.

— Nous traînerons le consul en triomphe à Rome, poursuivit Myrtis.

— Que trouverez-vous dans la ville, demanda Fulvius, maintenant que la fleur de l'aristocratie l'a quittée pour suivre Catilina? Des bourgeois stupides, des orateurs verbeux, des magistrats gourmés?

— Vous pensez donc, Fulvius, qu'il n'y a de gens aimables que dans la société de Sergius? répondit Lysia.

— Pour le coup, ce serait porter un jugement trop exclusif, repartit Dyonisia.

— Je maintiens que Rome est inhabitable depuis que Sergius en est parti, reprit Fulvius.

— Le fait est, dit Orestes, que les fénérateurs s'y montrent difficiles.

— Et les créanciers impitoyables, ajouta Victor.

— Je puis vous assurer, chers amis, poursuivit Cinna, que les triumvirs capitaux, les licteurs et les esclaves publics n'y sont pas moins insolens que les banquiers. Une aventure vraiment scandaleuse m'est arrivée l'autre nuit.

— Qu'est-ce? demandèrent les jeunes gens.

— Je revenais de souper. J'avise une personne assez gentille qui donnait le bras à son mari. Je m'approche d'elle et je lui témoigne d'une manière éloquente toute l'admiration que sa beauté m'inspire. Mais voilà que le mari s'emporte, crie au secours, met en émoi tout le quartier. Une patrouille survient, on m'arrête, et je suis forcé de décliner mon nom, mon prénom et mes qualités.

— On vous a relâché immédiatement, reprit Victor.

— Oui, mais j'ai reçu le lendemain une assignation à comparaître devant le tribunal de l'édile. Une plainte avait été déposée contre moi, et le mari avait constitué la somme nécessaire pour m'attaquer en dommages-intérêts. L'édile m'a condamné à payer deux cents sesterces.

— Le sot! s'écria Myrtis.

— Que voulez-vous, chers amis? fit observer Publius Victor; le règne des bourgeois est arrivé.

— L'aristocratie dégénère, continua Fulvius.

Cependant le grave sénateur, dont l'escorte avait quitté Forum-Cassii deux heures auparavant, venait d'entrer à Vulsinium sur les traces des voyageurs.

Cet homme allait prouver à Fulvius que l'aristocratie savait imiter encore l'exemple des Brutus et des Manlius, en fait de haines politiques et de vengeances dénaturées.

Les convives de l'hôtellerie du Roi Porsenna avaient contenté leur appétit jusqu'à la satiété, leur soif jusqu'à l'ivresse. Ils s'attristaient peu à peu. Leur conversation devint bientôt languissante; Fulvius voulut la ranimer.

— Ferons-nous à ces excellens cruchons de vin de Grèce l'injure de ne pas les vider? dit-il.

— Buvons! répondirent les jeunes gens en s'armant de leurs coupes

— Quoique nous soyons hors de danger maintenant, reprit Sapho, les sinistres présages que nous avons aperçus en route me reviennent encore à l'esprit.

— Il est impossible que notre voyage n'ait pas une fin tragique, ajouta Myrtis.

— Vous déraisonnez, répondit Cinna. Tout nous réussit à merveille au contraire. Nous avons traversé sans accident les cohortes de Pétréius, et nous arriverons avant deux jours au camp des insurgés, où l'on mène, j'en suis certain, la plus joyeuse vie qui se puisse imaginer.

— Quel plaisir de retrouver Catilina, Munatius, Tongillus, tous les bons amis qui nous manquaient, dit Orestes.

— Ce qui m'a le plus frappée, lorsque Fulvius est tombé de cheval en sortant de Rome, poursuivit Dyonisia, c'est que l'accident ait eu lieu tout juste devant le tombeau de la famille.

— J'ai fait la même remarque, repartit Lysia.

— Et puis avez-vous observé, continua Sapho, qu'à la porte de Sutrium (Sutri), au moment où nous prenions la voie Claudia, une volée de huit corbeaux s'est levée à notre gauche et nous a accompagnés l'espace de douze milles?

— Je les ai parfaitement comptés, répliqua Myrtis; il y en avait huit, tout autant que nous sommes; et celui de ces oiseaux qui semblait guider les autres s'est abattu sur les fortifications du Forum-Cassii.

— Oui, de la première ville qu'a traversée Sergius après avoir quitté la grande route Aurélia, ajouta Sapho.

— C'est donc moi, par les Furies! que les augures menacent? s'écria Fulvius. Eh bien! apaisons les dieux infernaux par de fréquentes libations.

Il remplit sa coupe et la vida

Mais à peine avait-il cessé de boire que de la tenture de pourpre suspendue au plafond du triclinium, une de ces couleuvres familières, qu'on retrouve sur la plupart des bas-reliefs antiques, où des repas sont représentés, tomba au milieu du couvert.

Tous les convives tressaillirent, puis s'interrogèrent du regard.

Le reptile déroula parmi les plats, les coupes, les amphores, ses anneaux aux couleurs changeantes, se dirigea vers Fulvius et ramassa sur son assiette quelques débris de gâteaux et de fruits.

Les serpens domestiques passaient à cette époque pour des animaux sacrés, interprètes des volontés divines, dont les moindres actions avaient un sens mystérieux. Aussi les compagnons de Fulvius se récrièrent-ils contre son impiété lorsque, saisissant la couleuvre, il la lança contre la muraille en s'écriant:

— Par Esculape! même pour un génie, ce serpent là me semble un peu familier.

Aussitôt la sonnette de la porte extérieure tinta, et l'hôte accourut tout effrayé.

— Mes patriciens, dit-il auriez-vous par hasard quelque chose à démêler avec la justice du sénat?

— Nous? repartit Fulvius d'un ton presque menaçant.

— C'est qu'un étranger, accompagné d'une vingtaine de soldats, dont j'ai vu reluire les cuirasses à travers le guichet, demande à vous parler.

— Les gens de ton métier sont physionomistes, réprit Cinna. Quelle impression a produit sur toi cet individu?

— Il me semble avoir reconnu un de ces hommes que nous avons appris à craindre, nous autres, pauvres gens des colonies et des municipes, c'est un vieillard à la parole brève, à l'attitude austère, au geste impérieux, qui doit avoir longtemps siégé sur les bancs de la curie.

— Amène-le, continua Fulvius.

L'hôtelier se retira. On entendit la porte de la maison s'ouvrir, et bientôt des pas retentir dans l'atrium. Tous les regards des voyageurs étaient tournés vers l'entrée de la salle.

Atratius Fulvius, ce père de famille savant dans la loi des douze tables, dont le nom seul avait effrayé son fils quand Cruscellus lui en avait parlé sur le chemin d'Aricie, parut sur le seuil du Triclinium.

Cette apparition glaça tous les voyageurs d'épouvante. La peur bouleversa les traits du jeune Fulvius. Il parvint cependant à maîtriser son trouble, et, poussé par sa vanité, il osa provoquer l'inexorable colère qui le poursuivait

— Eh! salut, cher auteur de mes jours, dit-il avec un sourire qui faisait pitié à voir. Par Vénus Erycine! votre arri-

vée me surprend beaucoup plus encore qu'elle ne me charme. Vous venez même un peu tard. Mais asseyez-vous, bonhomme. L'hôtelier du Roi Porsenna trouvera bien encore un cruchon de vin de Mendé pour un aussi grand personnage que vous.

Le sénateur demeura impassible. Il montra du doigt la porte à son fils en disant :

— Suivez-moi.

Puis il sortit. Fulvius interrogea ses convives du regard ; tous étaient atterrés. Alors il se leva, posa sa serviette sur la table, et, soutenant jusqu'à la fin son rôle d'enfant prodigue, peu soucieux de l'autorité paternelle,

— C'est un vieillard mal élevé, reprit-il, dont il faut contenter les fantaisies.

Il quitta son lit après avoir prononcé ces paroles et traversa la salle d'un pas mal assuré.

Ses bottes à éperons cessèrent bientôt de résonner sur les dalles de la cour.

Tout à coup un cri déchirant réveilla les échos de la voie Claudia. Les trois compagnons de Fulvius tirèrent leurs épées et s'élancèrent hors de l'hôtellerie. Un spectacle horrible vint frapper leurs yeux.

Renversé sur la route, leur jeune ami se débattait dans les convulsions de l'agonie. Trois gladiateurs essuyaient auprès de lui leurs épées sanglantes avec cette insouciance de l'homme habitué au crime, que le meurtre n'épouvante plus. Plus loin, un esclave prêtait son genou au sénateur Atratius Fulvius, qui remontait à cheval. Quand le terrible vieillard se fut remis en selle, il jeta un dernier coup d'œil sur son fils expirant et sur ses compagnons de débauche ; puis, d'une voix lente et solennelle :

— Je l'avais engendré pour la république et non pour Catilina, murmura-t-il.

Il piqua des deux et s'éloigna.

VIII.

LES AGENS PROVOCATEURS.

Toutes les oligarchies se ressemblent. Toutes ont régné par la ruse, la corruption et la terreur. Que l'on compare l'histoire de Venise à celle du dernier siècle de la république romaine, et partout on trouvera les mêmes moyens d'oppression employés sous des noms différens : des bouffons et des bravi ; des courtisanes et des bourreaux ; des saturnales et des supplices ; le cirque à côté des Gémonies, et le Rialto près du pont des Soupirs. C'est le même peuple qui applaudit aux filles nues du cirque de Flore, et qui court masqué sur la mer des lagunes dans des gondoles pavoisées ; et c'est la même aristocratie qui tue César en plein sénat et coupe la tête de Marino Faliéro entre les deux colonnes de la place Saint Marc. Les nobles de Venise étaient bien véritablement les fils des patriciens de Rome, desquels ils se vantaient de descendre ; ils aimaient comme eux l'or, les saturnales et le sang.

Nous trouvons, vers la fin de novembre, la conjuration aux prises avec les représentans du sénat sur tous les points de la Gaule romaine et de l'Italie. L'insurrection de Fésules est réprimée. Marcus Pétréius Atinas et le consul Marc-Antoine marchent contre Sergius par la voie Claudia, tandis que Métellus Céler surveille avec trois légions les gorges des Apennins, par lesquelles on peut passer d'Etrurie en Cisalpine ou dans le Picénum (1). Catilina est donc réellement bloqué par les cohortes de la république ; mais il tient sept légions en échec et Rome demeure au pouvoir de Lentulus.

Le gouverneur de la Gaule narbonaise, Caïus Licinius Muréna, frère du consul désigné, poursuit avec une rigueur impitoyable les conjurés de sa province, et Métellus Céler imite son exemple en Cisalpine. Les conciliabules des révoltés, leurs amas d'armes, l'imprudence et la précipitation de leurs démarches ont causé réellement plus d'effroi que de péril. Ils encombrent les prisons. Les mécontens de l'Apulie ont été réduits au silence par Métellus le Crétique ; Pompéius Rufus a disséminé les gladiateurs de Capoue dans les colonies et les villes municipales ; le tribun militaire Aulanus vient de quitter cette ville d'où Sextius, questeur de Marc-Antoine, l'a chassé. Les deux Marcellus sont en fuite. La fermeté de Gellius a fait rentrer dans le devoir les équipages de sa flotte, un instant égarés par les agens de Catilina. Telle est la crainte que la puissance du sénat inspire, que Publius Sylla, de retour à Naples, y apaise de son propre mouvement les troubles que Cornélius Balbus, affranchi de son frère, y avait excités.

La politique de Cicéron triomphe donc sur tous les points à la fois.

Malgré les dangers d'une pareille situation, le parti de Sergius ne conservait pas moins une attitude menaçante. En vain le sénat, par deux décrets successifs, avait promis aux conjurés qui voudraient éclairer sa politique des récompenses et l'oubli du passé ; Curius ne trouvait pas d'imitateurs. Vettius, de l'ordre équestre, vint plus tard, du fond de l'Italie méridionale, vendre à Cicéron les plans de guerre civile que les deux Marcellus, expulsés de Capoue, lui avaient communiqués. Mais personne avant lui n'avait donné aux amis de Catilina le signal de la délection. On les opprimait partout, mais partout ils restaient en armes. L'oligarchie, malgré les succès de ses généraux, malgré le nombre de ses cohortes, recueillait avec effroi les moindres rumeurs qui lui venaient des provinces. Il y avait tant de haine au cœur des nations vaincues, que le moindre incident, la révolte d'une province, une démonstration vigoureuse de Lentulus, était capable d'embraser l'Italie, de dégager Catilina, de le conduire victorieux aux portes de la ville, de réaliser en un mot tous les rêves de sang, de pillage et de destruction qu'avait enfantés l'imagination de ce terrible scélérat.

Dans ces circonstances, la fortune de la république voulut que la division se mît parmi les lieutenans que Sergius avait laissés à Rome en partant pour l'Etrurie.

Telle était l'audace de César et la dangereuse ambiguïté de sa conduite, qu'il se rapprochait des conjurés, qu'il semblait oublier vis-à-vis d'eux sa prudence ordinaire depuis les récens malheurs qui les avaient frappés. Les confidens les plus intimes du jeune pontife affectaient de se compromettre par leurs rapports avec Lentulus. Non-seulement Clodius, oubliant tout à coup son amitié pour Cicéron et la vieille haine qui l'animait contre Catilina, avait failli quitter Rome pour se rendre au camp de ce dernier, mais on voyait encore Métellus Népos, dont le frère Céler soutenait vigoureusement en Cisalpine la cause de l'oligarchie, prendre en toute circonstance les conjurés sous sa protection. Or, l'alliance de Métellus Népos n'était pas à dédaigner. Il avait été désigné tribun du peuple avec Calpurnius Piso Bestia, l'un des complices de Sergius, et tous deux allaient entrer en possession de leur nouvelle dignité.

L'empressement avec lequel Cornélius Lentulus accepta les avances de César mit aux prises tous les intérêts, toutes les passions opposés de son parti.

Lentulus en effet ne perdait pas un instant de vue ce fameux oracle des sibylles qui promettait la dictature à trois personnages de la race Cornélia. Il se croyait appelé à recueillir l'héritage de Cornélius Cinna et de Cornélius Sylla qui, pendant les guerres civiles, avaient usurpé le pouvoir absolu. La fuite de Sergius en Etrurie avait exalté jusqu'au délire les folles espérances, le ridicule orgueil de ce roi sibyllien.

S'abandonnant alors à l'incroyable témérité de son caractère, que rendait plus dangereuse une paresse invincible, il commença par éloigner de ses conseils tous les amis de Catilina dont il craignait la censure, dont le courage effrayait sa lâcheté. Gabinius, Cimber, l'affranchi Umbrenus, Céparius de Terracine, supplantèrent facilement auprès de lui Autrone et Céthégus. De leurs conciliabules sortit un nouveau projet

(1) Cisalpine : Piémont, Lombardie, Parme, Modène, légations de Bologne, de Ravenne, de Forli et d'Urbino.

Picenum : Ancône, Macerata, Fermo, partie de l'Abruzze ultérieure.

de révolte, diamétralement opposé aux idées de Sergius et aux instructions qu'il avait laissées.

Lentulus développa ses plans dans plusieurs assemblées, où ils soulevèrent la plus vive opposition. Il ne se borna pas à ordonner qu'on armerait les esclaves, qu'on pousserait à la révolte les nations vaincues et que l'on étendrait sans limites le cercle des affiliations : c'eût été compromettre son parti sans le trahir ; mais il osa poser en principe qu'une diversion dans Rome en faveur de Catilina était chose impossible; en d'autres termes, qu'on devait attendre, pour essayer l'incendie et le massacre, que Sergius, trompant la vigilance des généraux de la république, vînt camper auprès de la ville pour couvrir en cas d'échec la retraite des conjurés.

En conséquence il régla :

Que Céparius partirait pour l'Apulie et y armerait les esclaves ; qu'on instruirait immédiatement Catilina des nouvelles résolutions de ses complices ; que Népos et Bestéa donneraient le signal de l'attaque au forum en haranguant le peuple contre Cicéron ; qu'enfin la conspiration éclaterait dans Rome la nuit même des Saturnales, nuit de plaisirs pour le bas peuple et les esclaves, où ils se livraient sans contrainte à la licence et à la débauche la plus effrénée.

Lentulus conservait du reste à tous les meneurs du parti les rôles divers que Sergius leur avait précédemment assignés.

Pour des hommes de cœur et d'intelligence, qui regardaient comme sacrés leurs engagemens envers Catilina, les résolutions de Lentulus ne méritaient pas d'être discutées. Il était absurde, en premier lieu, d'avertir Cicéron par une diatribe au forum de l'insurrection qu'on méditait. Une intrigue parlementaire conçue à la façon de César ne pouvait aucunement servir de préambule à une conjuration telle que Sergius les imaginait. Puis ce dernier ne s'était-il pas attribué, au péril de sa vie, la mission difficile d'attirer à sa poursuite toutes les forces qui veillaient à la sûreté du sénat? Ses conjurés ne lui avaient-ils pas promis en retour de frapper dans Rome, après le départ des cohortes consulaires, un coup décisif? Catilina accomplissait bravement sa tâche, occupant à lui seul trois généraux et sept légions. L'abandonner en cette circonstance, ne pas contraindre Marc-Antoine à rétrograder en opérant sur ses derrières une démonstration vigoureuse, c'était un manque de foi insigne, une ignoble lâcheté.

Céthégus, Autrone, Lecca, Varguntéius, tous les jeunes patriciens et les chevaliers les plus braves du parti combattirent énergiquement les projets de Lentulus. Ils lui représentèrent que Sergius soutenait dans les Apennins une lutte inégale ; que Martius-Rex, Métellus Céler et le consul Antoine l'ayant circonvenu de toutes parts, exiger qu'il s'approchât de Rome c'était mettre à sa délivrance des conditions impossibles ; qu'enfin l'hiver approchait et qu'il périrait infailliblement de froid et de misère au milieu des Apennins, si on ne se hâtait de lui porter secours. Rien ne put vaincre la résistance de Lentulus ni réveiller son apathie.

La querelle s'envenima bientôt. On faisait dans la maison de Sempronia une opposition formidable au lieutenant de Catilina. Céthégus s'y plaignait hautement de la pusillanimité de ses complices. Il répétait à qui voulait l'entendre qu'à force de délais et d'irrésolutions on perdrait l'occasion favorable ; qu'il fallait agir dans les circonstances présentes et non délibérer ; qu'il se chargeait, lui, d'attaquer avec une poignée d'hommes le palais même du sénat. Violent, résolu, prompt à frapper, il pensait que les coups les plus rapides seraient aussi les mieux assurés.

Ces discussions achevaient de compromettre le succès, déjà trop incertain, de la conjuration. Les chefs de la faction perdaient courage. Autrone et bon nombre de ses familiers avaient annoncé leur départ pour l'Etrurie. On proposa sur ces entrefaites un moyen facile en apparence de résoudre toutes les difficultés. Il s'agissait de contracter alliance avec un peuple belliqueux, mécontent, dont l'intervention pouvait changer la face des affaires : pensée funeste, qui précipita le dénoûment du drame dont le récit va s'achever.

De toutes les nations récemment vaincues, les Allobroges étaient celle qui inspirait le plus de crainte aux Romains. Les préteurs de la Gaule narbonaise ne les opprimaient pas depuis qu'un Fabius les avait soumis, en 633 : ils les écrasaient. Fontéius, surtout, les avait ruinés, décimés sans merci. La cité des Allobroges avait contracté des dettes immenses pendant son administration. Après les exactions des publicains étaient venues celles des fénérateurs. Chassés de leurs terres par d'avides créanciers, les Allobroges n'avaient plus d'espérance que dans la justice ou plutôt dans la pitié du sénat.

Ils entretenaient à Rome, depuis plusieurs mois, deux députés, dont les plaintes frappaient inutilement les échos de la curie. Il s'amassait dans le cœur de ces hommes des trésors de haine; les conjurés le savaient et les choisirent pour alliés.

Le désespoir des Allobroges, les services que pouvait rendre à Catilina leur nombreuse cavalerie en tombant sur Métellus Céler à l'improviste, les souvenirs odieux qu'avait laissés dans leur esprit le plaidoyer de Cicéron pour Fontéius, lorsqu'en 688 ils avaient traduit ce magistrat prévaricateur devant les tribunaux criminels, tout semblait garantir le succès de la négociation qu'on voulait entamer.

L'Allobrogie, d'ailleurs, comprenait le Dauphiné et la Savoie, et une partie notable de la Suisse. L'insurrection de cette contrée ouvrait donc à Catilina les plaines de la Cisalpine, lui permettait de marcher sur la ville en tournant l'Etrurie, rétablissait enfin la bonne harmonie parmi les conjurés de Rome, en leur ménageant, en cas de revers, une retraite assurée.

Tels furent les motifs qui portèrent Céthégus, Autrone et Sempronia elle-même à susciter contre la république une guerre étrangère, malgré les sages avis que Sergius leur avait donnés en les quittant.

Umbrénus fut chargé de séduire les députés gaulois, qu'il avait jadis connus pendant qu'il trafiquait dans leur pays.

Il les aborde un jour au forum, dans un de ces momens de colère qu'excitait fréquemment en eux l'indifférence du sénat. Il les interroge sur les affaires de leur république, déplore avec eux les calamités qui l'accablent et leur demande comment ils espèrent échapper à tant de maux.

— Par la mort, répondirent les ambassadeurs.

— Oui, reprit Umbrénus, la mort seule peut vous délivrer du joug, car jamais la cruelle ambition de vos maîtres et des nôtres ne s'est laissé fléchir. Pourtant, dieux immortels!... murmura l'affranchi d'une voix sombre et menaçante.

— Continue, continue, interrompirent les étrangers.

— Si vous étiez des hommes!...

— Eh bien! que pourrions-nous?

— Vous soustraire aux créanciers qui vous ruinent, briser les chaînes dont on vous accable. Celui-là ne reste guère esclave qui méprise le danger.

— Aie pitié de nous, Umbrénus, s'écrièrent les Allobroges. Parle; il n'est rien que nous n'osions entreprendre pour délivrer nos concitoyens de la cruelle avidité des publicains et des fénérateurs.

Umbrénus entraîna ses interlocuteurs dans la maison de Sempronia.

Gabinius, Cimber, Manlius Chilon, Publius Furius, ce vétéran de Fésules que Catilina avait laissé à Rome pour soutenir la résolution de Lentulus, accoururent aussitôt chez la matrone. Le secret de la conjuration est livré aux Allobroges. On leur indique les chefs du complot; on compromet dans cette énumération les plus grands noms de la république, afin d'éblouir les barbares. Ils ne quittèrent l'assemblée qu'après avoir promis leur coopération.

Le trouble des Allobroges était extrême lorsqu'ils rentrèrent dans le magnifique palais où le sénat logeait et entretenait, aux frais de la république, les ambassadeurs étrangers. Longtemps ils discutèrent les propositions des conjurés, la véracité de leurs promesses, les chances favorables de leur entreprise. Une guerre souriait à leur imagination belliqueuse, à leur amour-propre ulcéré. Il leur semblait beau de conquérir par le glaive le droit de cité romaine, l'abolition de leurs dettes et la réintégration dans leurs biens. Mais ils

se représentaient aussi leurs compatriotes aux abois, soutenant contre la puissance colossale des Romains une guerre désastreuse, les légions de la république portant de nouveau la désolation dans leurs montagnes et l'accroissement de tyrannie qui serait pour eux l'inévitable conséquence d'une défaite. Les barbares n'osèrent assumer la responsabilité d'une décision. Ils résolurent d'en référer à Fabius Sanga, petit-fils de Fabius l'Allobrogique, l'ami et le protecteur de leur nation.

Il serait difficile de dire si les révélations des Allobroges causèrent plus d'indignation que d'épouvante à Fabius. Il lui sembla voir Métellus Céler enveloppé en Cisalpine, toute l'Italie septentrionale en insurrection, les paysans de l'Etrurie reprenant courage et décimant l'armée de Marc-Antoine, tandis que Sergius Catilina franchirait sans obstacle la distance qui le séparait de Rome. Il ne s'arrêta pas à délibérer avec les barbares; il les somma de livrer immédiatement au consul les renseignemens que la providence des dieux avait fait tomber en leur pouvoir.

Forcés d'accepter le rôle de délateurs, les Allobroges ne songèrent plus, de leur côté, qu'à mériter à force de bassesse la commisération du sénat.

Cicéron allait donc enfin la saisir, cette preuve irrécusable des crimes de Sergius et de ses complices, qu'il avait si longtemps, si vainement recherchée! Le moment était venu d'éclairer la conscience du bas peuple, de lui rendre les conjurés odieux, et d'appliquer dans toute sa rigueur à ces grands coupables les lois qui punissaient de mort la perduellion. Le consul écouta la déposition des barbares avec une apparente froideur. Il les félicita d'avoir justifié la confiance de leur nation et d'en avoir compris les intérêts véritables, malgré les séductions dont ils avaient été l'objet. Mais il ajouta qu'ayant porté contre d'illustres personnages la plus grave des accusations, ils devaient ou bien fournir contre eux des preuves irréfragables, ou subir le châtiment des calomniateurs.

L'alternative était menaçante. Cicéron, pour associer complétement les Allobroges à sa politique, fit en outre briller à leurs yeux l'espoir des plus grandes récompenses. Il les engagea de cette façon à solliciter une entrevue de Lentulus et de ses principaux amis, et à en obtenir un traité d'alliance qui servit de motif à leur condamnation.

Le consul ne s'arrêtait pas dans la voie honteuse que les circonstances l'avaient forcé de prendre; les traîtres ne lui suffisaient plus, il soudoyait des agens provocateurs.

Il plaida vers cette époque en faveur de Muréna, accusé de brigue par le jurisconsulte Sulpitius, dont Posthumius et Caton d'Utique avaient appuyé la plainte. L'orateur Hortensius et Marcus Licinius Crassus partagèrent avec Cicéron les travaux de la défense. Le consul prit la parole le dernier. Négligeant d'approfondir les questions de droit et de fait qu'avaient soulevées ses adversaires, il railla Sulpitius sur sa profession, et lui démontra qu'il avait justement échoué dans sa brigue parce qu'il était méchant, avare et maladroit. Ces raisons ne justifiaient guère la conduite de Muréna, mais elles flattaient les passions du peuple et celles des juges. Tous les ordres de l'Etat détestaient Sulpitius. Quant à Caton, dont la probité semblait un argument irrésistible contre le prévenu, Cicéron, qui d'ailleurs aimait fort le stoïcien, se moqua de lui avec tant d'adresse, le persifla si gaîment, si poliment qu'il atténua son témoignage sans lui fournir l'occasion de se fâcher.

—« Caton, lui dit-il (1), vous avez reçu de la nature une âme généreuse et douée de toutes les vertus : prudence, gravité, tempérance, équité. Mais ces dons précieux, vous les avez modifiés par l'étude d'une philosophie trop absolue, trop inflexible, dont l'austérité me semble incompatible avec notre faiblesse native et avec les principes de l'exacte vérité. Ce que nous voyons de grand dans Caton, sachez, juges, que cela lui appartient en propre. Les imperfections que nous voudrions corriger en lui, il les doit à son maître. Un homme d'un génie incomparable exista dans les temps anciens. C'est Zénon, dont les disciples s'appellent stoïciens. Les sentences, les préceptes de cet oracle, les voici : — Aucune considération n'influe sur le sage; nulle faute n'est excusable à ses yeux. L'indulgence est l'apanage des étourdis et des insensés. L'homme de cœur ne se laisse ni apaiser ni fléchir. Aux sages seuls appartiennent et la beauté, fussent-ils contrefaits, et la richesse, fussent-ils réduits à la mendicité. Chargés de chaînes, ils sont rois. Et nous qui ne leur ressemblons guère, nous sommes pour eux des exilés, des proscrits, des ennemis publics, tout au moins des fous. *Zénon ajoute* : — « Toute faute est un crime impardonnable. Celui qui tord le cou à un coq sans nécessité n'est pas moins coupable que le parricide qui étrangle son père. Le sage n'admet que l'évidence; il ne se repent jamais, il ne commet point d'erreur; rien ne peut modifier ses opinions. »

« Telle est la doctrine que l'ingénieux Caton a puisée dans les livres des savans, non pour s'amuser à la discuter, comme tant d'autres, mais pour en faire la règle de sa conduite. Caton, si par hasard vous eussiez trouvé d'autres maîtres, vous ne seriez ni meilleur, ni plus courageux, ni plus sobre, ni plus ami de la justice; cela ne se peut faire; on vous trouverait seulement un peu plus tolérant. »

Muréna fut acquitté, et Caton, après avoir partagé l'hilarité que Cicéron avait excitée à ses dépens, dit gaîment à ses amis en sortant du tribunal :

— Sans mentir! nous avons un consul fort plaisant!

Cicéron savait être, quand il le fallait, un magistrat très sérieux; il ne tarda pas à le prouver, comme on le verra dans la dernière partie de ce récit; car arrivé à ce point de notre tâche, il ne nous reste à raconter qu'une affreuse série de trahisons, de violences, de meurtres et de sanglantes proscriptions.

IX.

LA CHASSE AUX CONJURÉS.

Les députés allobroges conduisirent leurs nouveaux alliés dans les piéges que leur tendait Cicéron avec une promptitude, une dextérité au-dessus de tout éloge. Leur astuce de montagnards mit complétement en défaut la pénétration des intrigans les plus expérimentés. Gabinius Cimber, Furius et Magius Chilon les ayant visités dès le lendemain, ils confirmèrent sans la moindre hésitation toutes les promesses qu'Umbrénus en avait obtenues la veille. On trouva raisonnable qu'ils voulussent entrer en rapport avec les chefs de la conjuration, car ils traitaient au nom de tout un peuple; et Cimber se chargea de leur ménager une entrevue avec le préteur Lentulus.

Ce magistrat les reçut dans sa maison le 2 novembre, dans l'après-midi, en présence des plus marquans de ses complices. Céthégus, Statilius et Cassius assistaient à cette audience. Autrone s'abstint de paraître. Romains et Allobroges se prodiguèrent les marques de la plus cordiale amitié, de la confiance la plus absolue. Les députés apprirent les noms de tous les conjurés. Lentulus les entretint des augures et des oracles sibyllins qui lui promettaient l'empire. Il leur démontra que l'année 691 étant la dixième depuis le procès des vestales, et la vingtième à dater de l'incendie du Capitole, la fin de la république approchait, suivant les prédictions des devins toscans.

Les Allobroges n'opposèrent aucune objection aux raisonnemens de Lentulus.

On régla aussitôt les conditions de l'alliance projetée.

Tout porte à croire, malgré le silence des historiens, qu'en retour des services qu'ils allaient rendre, les barbares stipulèrent en faveur de leurs compatriotes le dégrèvement des impôts, l'abolition des dettes, la restitution des terres usurpées, et enfin l'obtention du droit de cité romaine. Ils promirent à leur tour d'armer une cavalerie nombreuse, et de la lancer du haut des montagnes dans les plaines de la Cisalpine, où les légions de Métellus Céler devaient être infailliblement culbutées.

(1) Pro Mœruna, XXIX et seq.

Après un débat fort vif entre Lentulus et Céthégus, pendant lequel ce dernier soutint qu'on ne pouvait attendre l'époque des Saturnales pour attaquer le sénat dans Rome, les parties contractantes adoptèrent une formule de traité.

Il eût été prudent sans doute de n'échanger que des conventions verbales, et de laisser à Catilina, que la justice des pères conscrits ne pouvait plus atteindre, le soin de ratifier par écrit l'alliance de ses complices et d'un peuple étranger. Mais les Allobroges tenaient à justifier la confiance de Cicéron, tandis que Lentulus, jaloux de réaliser ses rêves de grandeur, ne songeait qu'à stipuler pour lui.

On s'entendit en conséquence pour rédiger une lettre dont les termes engageassent les signataires, sans pouvoir établir contre eux le crime de perduellion (1). Cette pièce était ainsi conçue :

« Au sénat et au peuple des Allobroges.

» Nous remplirons fidèlement les promesses que nous avons faites à vos ambassadeurs ; de votre côté, veuillez suivre en tous points les instructions qu'ils vous transmettront de notre part. »

Il fut convenu que Lentulus, Céthégus, Cassius et Statilius d'un côté, et les Allobroges de l'autre, suppléeraient par un serment à l'insuffisance de cette formule ; que les premiers la transcriraient de leur propre main et y apposeraient leur sceau. Un certain Vulturtius, natif de Crotone, que Cimber et Céparius avaient récemment affilié à la conjuration, fut désigné pour recevoir la correspondance tout entière. On régla qu'une escorte serait mise à sa disposition, qu'il veillerait à la sûreté des ambassadeurs pendant leur voyage à travers l'Italie ; qu'il les conduirait de Rome au camp de Mallius, où ils pourraient s'aboucher avec Catilina, et du camp de Mallius jusqu'à Vienne, capitale de leur pays.

On prit rendez-vous pour la sixième heure de la nuit suivante (minuit). Les députés devaient quitter Rome immédiatement après cette trevue.

Cette nuit-là même, vers la quatrième heure (dix heures du soir), Cicéron s'entretenait dans la bibliothèque de sa maison avec Valérius Flaccus, préteur de Rome, et avec Pontinus, préteur des étrangers, lorsqu'un de ses nomenclateurs vint lui annoncer qu'un jeune centurion demandait à lui parler.

Le consul se rendit en toute hâte dans la chambre où cet officier l'attendait.

Le centurion salua respectueusement le premier magistrat de la république. Cicéron s'assit sur un lit de pourpre et offrit du geste un fauteuil à l'étranger.

— Tu es le centurion Marcus Rutuba ? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit le jeune homme.

— J'ai promis de te fournir l'occasion de gagner ton angusti-clave de tribun.

— Je me le rappelle, et je suis prêt à recevoir tes ordres.

— C'est très bien, répliqua le consul. J'ai besoin d'un homme intrépide et surtout fidèle, auquel je puisse confier une mission de la dernière importance. Je t'ai choisi pour la remplir.

— Sans me connaître ? hasarda l'officier.

— N'as-tu pas soupé dans une villa du bois sacré d'Egérie vers la fin du mois d'octobre ?

— En effet.

— Un de tes amis t'accompagnait.

— Ah ! tu sais à quelle fête on nous avait conviés ?

— Que ne sais-je point ! répondit Cicéron. Ton sang-froid, ton courage, me sont parfaitement connus.

— Explique-moi donc quelle est la nature du service que tu attends de moi, poursuivit l'officier. Ma tête et mon bras sont à ta disposition.

Le consul ajouta d'une voix lente et grave :

— Des ambassadeurs de la nation allobroge, que leurs compatriotes avaient accrédités auprès du sénat, partiront pour leur pays à la troisième veille. Quarante hommes environ, commandés par un certain Vulturtius de Crotone, les accompagneront. Vulturtius sera porteur de dépêches importantes dont il faut que je m'empare à tout prix.

— Et tu veux recommander à mes soins le portefeuille du Crotoniate ?

— Précisément.

— L'on m'accusera d'avoir commis un vol à main armée.

— Tu auras pour complices le préteur de Rome et le préteur des étrangers. Avoue qu'on ne peut guère commettre un crime en meilleure compagnie !

— Je ne serai donc pas seul ? dit naïvement Rutuba.

Le consul, malgré ses préoccupations, ne put s'empêcher de sourire en entendant ce brave centurion s'étonner qu'on ne le mît pas seul aux prises avec quarante individus armés jusqu'aux dents.

— Les préteurs seront au contraire à même d'inspirer le respect, sois-en persuadé, répondit Cicéron. Mais tu ne partiras pas avec eux. Un de mes esclaves cubiculaires va te conduire dans un cabinet où tu revêtiras un costume de cavalier gaulois. On te fournira un poignard et une épée que tu cacheras sous ton manteau de laine.

— Permets-moi de t'interrompre, illustre consul, dit le centurion.

— La mission que je te destine te répugne-t-elle ?

— Non pas, bien au contraire. Mais j'ai chez moi une vieille épée dont je me sers toujours dans les bonnes occasions. Il faudra que tu me laisses le temps d'aller la décrocher.

— C'est impossible.

— Un quart d'heure me suffira pour monter aux Esquilies et redescendre au forum. Me priver de mon épée, vois-tu, Cicéron, ce serait me gâter la main.

— Bah ! dit le consul.

Il se leva et prit dans un trophée d'armes un glaive magnifique à poignée de nacre incrustée d'or, qu'il remit au centurion.

— Quelle que soit ton épée, dit-il, en voici une qui doit pouvoir la remplacer.

Rutuba examina le glaive d'un œil connaisseur, s'assura que la lame en était parfaitement droite, la poignée commode, la pointe acérée et l'acier flexible. Puis, la montrant de la main gauche,

— Eh bien, dit-il, tu refuseras de me croire... mais cela ne vaut pas ma vieille lame d'Hyrcanie.

— Pour ce soir tu te contenteras de celle-ci.

— Non, non, répliqua obstinément l'officier, je ne puis pas me battre avec une autre épée que la mienne, nous sommes de trop vieux amis ; jamais elle n'a trahi mon courage, et je serais coupable de lui faire infidélité.

— Ah ! que de sottes raisons ! s'écria le consul impatienté.

— Souffre que je te fasse un argument.

— Lequel ?

— Lorsque tu descends au forum pour plaider une cause, consentirais-tu à te servir de l'éloquence d'Hortensius ? réponds franchement.

— Par Hercule ! tu ne manques pas d'esprit, jeune homme, répliqua Cicéron, dont l'officier venait de caresser assez adroitement l'amour-propre. Allons, pendant que tu changeras de costume, un de mes esclaves ira quérir cette fameuse épée.

— Encore une erreur ; on ne la lui remettra point.

— Malgré mes ordres ?

— On ne la lui remettra point, te dis-je ; nous n'allons jamais l'un sans l'autre. Tiens, j'ai un excellent ami, un frère...

— Le jeune orfèvre, sans doute ?

— Lui-même. Eh bien ! s'il me demandait mon glaive... je le lui prêterais ; mais je n'aurais pas de repos qu'il ne me l'eût rapporté.

— Dieux immortels ! que de paroles, que de temps perdu ! dit le consul. Tu iras décrocher toi-même ton glaive d'Hyrcanie ; n'en parlons plus. N'oublie pas ta cuirasse, au moins.

— Je ne me sers jamais de cuirasse, répondit le centurion avec bonhomie.

— Voyons, que disais-je quand tu m'as interrompu ?

(1) Le mot perduellion exprime, quant au sens grammatical, l'action d'un citoyen qui se met en état d'hostilité contre sa patrie, qui l'attaque à main armée. Le coupable était considéré comme un soldat qui passe à l'ennemi, et puni de mort.

— Tu m'avais travesti en Gaulois, et j'étais armé sous mon manteau.

— Ainsi vêtu et la tête enveloppée d'un caban de fourrure, tu te rendras chez les députés allobroges ; tu te nommeras et ils t'admettront au nombre de leurs gens. Vers la septième heure tu sortiras de Rome avec eux. Ils te désigneront Vulturtius. Attache-toi aux pas de cet homme ; ne le perds pas de vue un seul instant. Rapproche-toi de lui aux abords du pont Milvius ; tire ton glaive, rassemble ton cheval...

Le reste de la conversation du consul ne fut qu'un chuchotement qu'il est inutile de rapporter.

Rutuba s'était levé.

— Que Jupiter sauveur te ramène ici au point du jour ! lui dit Cicéron.

— Maître, reprit l'officier, tu prépares un acte terrible de justice.

— Cours aux Esquilies.

— C'est Catilina que tu vas frapper dans ses complices ?

— Et que t'importe ! répliqua le consul, mais cette fois d'un ton sévère. Discutais-tu avant d'agir à l'armée de Pompée le Grand ?

— Non, sans doute. Mais si nous devons attaquer les conjurés ce soir au pont Milvius, je t'en supplie, ne me le cache pas, car alors j'exécuterais tes ordres non plus seulement par devoir, je les exécuterais par vengeance, murmura le centurion l'œil en feu et les poings crispés.

— Je te comprends, tu es le fils de Gurgès, le frère de Daphné... Eh bien ! venge ton père, venge ta sœur. Adieu, centurion.

— Encore un mot, dit Rutuba. La personne qui t'a raconté mon aventure du bois sacré d'Egérie t'a sans doute instruit des faits qui l'ont précédée ?

— Mais ces faits ne me touchent pas, jeune homme, et les deux préteurs Valérius et Pontinus attendent mon retour.

— Tu crois que ces faits ne te touchent pas ? Tu ignores donc quel rôle jouait Sempronia dans la conjuration ?

— Hâtons-nous, hâtons-nous ! interrompit le consul.

— La noble matrone captivait par ses charmes ceux qu'on voulait attirer dans le complot, et puis elle en laissait des assassins, des parricides, au choix du brigand qui la dirigeait.

— Et tu as aimé cette femme, infortuné ?

— J'étais son fiancé, répliqua le centurion avec un éclat de rire plein d'angoisse. — Et maintenant regarde-moi bien, maître, poursuivit Rutuba en se plaçant debout vis-à-vis de Cicéron.

Le consul ne put se défendre d'un sentiment de crainte inexplicable.

— Tu ne te souviens point de m'avoir vu dans une circonstance importante de ta vie ? demanda l'officier.

— Non.

Et la frayeur de Cicéron redoubla.

— L'homme au manteau brun qui, près du mille d'or....

Le consul recula jusqu'au fond de l'appartement.

— C'était moi, dit Rutuba en se jetant à genoux.

— Et tu oses te présenter ici ?

— Je me livre à ta justice, murmura l'officier.

— Sors !... oh ! sors d'ici, misérable ! s'écria Cicéron. Et si tu échappes à la mort, rends grâces aux dieux lares de ma maison, gardiens des lois saintes de l'hospitalité.

— Le remords m'a conduit à tes pieds, continua le centurion. Pardonne-moi. Depuis le jour où je souillai mes mains par un forfait exécrable, ma vie a été sans joie, mes nuits ont été sans repos. J'ai expié par des larmes de sang et mon crime et la passion coupable qui m'y avait entraîné.

A cette prière de Rutuba succéda un instant de silence. Cicéron hésitait entre la miséricorde et la justice. Tout à coup une pensée désespérante lui traversa l'esprit. Il se rapprocha de l'officier.

— Tu avais des complices ? lui demanda-t-il.

— Oui. Sergius, Sempronia et leurs affreux satellites.

— Et peut-être aussi le jeune homme qui t'accompagnait au val d'Egérie quand Cerbérus vous a délivrés ?

— Prosper ?

— Lui-même. Tu devais l'associer à tes crimes, puisqu'il prenait sa part de tes plaisirs ?

— Maître, fit Rutuba en plaçant une main sur sa poitrine, les dieux me sont témoins qu'il n'est jamais sorti de ma bouche une seule parole qui pût souiller le cœur de cet enfant.

Cicéron fut ému. Il remercia intérieurement les dieux immortels de ce qu'ils n'avaient point permis que son fils se souillât d'un parricide. Puis, regardant sans colère l'homme intrépide qui l'implorait à genoux,

— Relève-toi, lui dit-il.

Rutuba obéit, prit une des mains du consul et la baisa.

— Un sénatus-consulte a mis ta tête à prix, continua Cicéron ; ce décret peut être rapporté. Va expier ton crime en servant la patrie !

— Tullius, répliqua l'officier, soit que je succombe au pont Milvius, soit que j'en revienne sain et sauf, la soirée où j'aurai mérité ton pardon sera la plus heureuse de ma vie.

Et délivré du remords qui le tuait, dispos et content, Rutuba courut aux Esquilies s'armer de sa fidèle épée.

Après son départ, Cicéron se rendit en toute hâte à la bibliothèque, où il avait laissé les préteurs Valérius et Pontinus.

Valérius Flaccus appartenait à une famille illustre, que Publicola avait rendue chère au peuple romain dès les premiers temps de la république. Moins distingué par sa naissance, Pontinus avait ennobli son nom sur les champs de bataille. Crassus l'avait eu pour lieutenant pendant la guerre des esclaves et lui devait en partie ses succès. Tous deux étaient également braves et dévoués aux intérêts du sénat. Cicéron leur ayant raconté toute l'histoire des négociations de Lentulus avec les Allobroges, ces trois graves personnages déplorèrent la corruption de leur siècle, l'immoralité du peuple, l'humeur factieuse des patriciens, qui ne rougissaient pas d'appeler les barbares au secours de leur ambition. Ils résolurent ensuite d'attendre que Lentulus eût consommé son crime pour le surprendre en flagrant délit de perdition.

La saine morale, dont Cicéron et ses hôtes se déclaraient en ce moment les vengeurs, eût exigé peut-être qu'on prévînt la trahison des conjurés, afin de n'avoir pas à la punir. L'autre parti fut adopté.

Le pont Milvius, aujourd'hui Ponte-Molle, à une lieue environ de Rome sur la route de Viterbe, est un des monumens les plus curieux de l'ancienne Italie. Piranési en a partaitement représenté, dans une de ses gravures, les rampes énormes et les cinq arceaux gigantesques. Marcus Emilius Scaurus avait jeté sur le Tibre cette masse énorme de briques réticulaires et de pierres de Tibur. Deux bastions crenelés en défendaient les approches. L'un a été détruit : les substructions colossales qui le soutenaient ne supportent plus qu'une balustre de bois ; l'autre fut remplacé, au temps de Bélisaire, par un château bysantin, dont Nicolas V restaura les fortifications.

Ce pont, sur lequel Catulus avait vaincu Lépide quinze ans auparavant, pouvait offrir à des soldats un poste excellent d'embuscade. Le Tibre coule en cet endroit entre deux collines escarpées que coupait à angle droit la voie Flaminienne. On arrivait par conséquent à la rivière par des chemins creux, dont les tertres parallèles dérobaient la campagne aux regards.

Quelques fantassins déterminés, se ruant à l'improviste par ces gorges étroites, en avant et en arrière d'un corps de cavalerie engagé sur le pont, suffisaient pour l'y envelopper. Ce fut sur ces données que Cicéron et les préteurs combinèrent leur plan d'arrestation.

Valérius Flaccus et Pontinus sortirent de Rome vers la sixième heure de la nuit, accompagnés de jeunes soldats de Rieti que Cicéron avait choisis parmi ses gardes. Quelques citoyens d'une valeur éprouvée faisaient également partie de l'expédition. Les deux troupes gagnèrent le pont Milvius, s'éparpillèrent le long du fleuve et disparurent dans l'obscurité.

X.

LE PONT MILVIUS.

Lentulus avait voulu donner une certaine solennité à sa dernière entrevue avec les Allobroges. Il les reçut à minuit dans sa basilique. Une table circulaire occupait le milieu de l'appartement, et sept personnes avaient pris place à l'entour. Le préteur avait à sa droite Céthégus et Vulturtius, Cassius et Statilius à sa gauche; les barbares occupaient l'autre côté du bureau.

On échangea d'abord les conventions verbales arrêtées le matin, et on les confirma par un serment. Lentulus distribua ensuite à ses complices des feuilles de papyrus, sur lesquelles chacun d'eux écrivit de sa main la lettre au sénat et au peuple des Allobroges. Céthégus et Statilius, après avoir plié leur correspondance, pratiquèrent au milieu du papyrus une légère incision, y introduisirent un fil de lin, et rattachèrent les extrémités du fil par un cachet de craie adriatique. Ils y apposèrent leur sceau sans défiance. Lentulus les imita, et remit de plus à Vulturtius une missive ainsi conçue:

« Celui que je vous envoie vous dira mon nom. Considérez à quelle extrémité vous en êtes réduit; souvenez-vous que vous êtes homme de cœur; ne songez qu'à vos intérêts; acceptez le secours de tous, quelle que soit leur condition. »

Les instructions données au Crotoniate expliquaient le sens mystérieux de ces paroles. Le préteur écrivait à Catilina. Vulturtius fut chargé de dire au chef de l'armée d'Etrurie qu'un décret du sénat l'ayant déclaré ennemi public, on ne concevait point qu'il refusât d'armer les esclaves; que ses ordres avaient été exécutés à Rome, et qu'il ne tardât pas à s'en approcher.

Les lettres des conjurés furent placées dans le portefeuille de Vulturtius. Cassius seul hésitait à livrer la sienne. Il examinait l'attitude des barbares. Tout à coup il se lève, anéantit sa missive, promet aux Allobroges de se rendre incessamment dans leur pays, gagne sa maison, enjambe un cheval fort vite, et s'éloigne de Rome au triple galop.

Le fugitif était ce gros sénateur dont l'embonpoint contrastait d'une manière si étrange avec les gestes menaçans, les paroles terribles qu'il affectait d'employer. C'était lui qui s'était chargé de présider à l'incendie de Rome. Son départ excita une hilarité générale parmi les hôtes de Lentulus. On le railla de son excessive prudence, et les barbares quittèrent l'assemblée.

Lentulus aimait fort le sommeil. Après cette longue journée de fatigue, il alla se mettre tranquillement au lit.

Un coup de foudre devait le réveiller.

A la septième heure de la nuit (une heure du matin), les députés allobroges et leur suite sortirent du champ de Mars par l'antique porte Flaminia.

La température était froide et sereine. Des milliers d'étoiles scintillaient au ciel et brillaient d'un éclat d'autant plus vif que les ténèbres étaient plus épaisses à la surface du sol. L'œil devinait cependant le cours du Tibre aux vapeurs floconneuses qui serpentaient au loin parmi des rideaux de peupliers. Deux grandes masses d'ombre coupaient à droite et à gauche de la route la ligne immense de l'horizon. Elles semblaient grandir à chaque instant et s'élever dans l'espace. Les voyageurs approchaient du mont de Cinna et du mont Sacré, au pied desquels on passait la rivière sur le pont d'Emilius Scaurus.

Les barbares semblaient préoccupés. Enveloppés dans leurs manteaux gaulois, dont ils avaient rabattu le capuchon sur leur tête, ils n'avaient répondu jusque-là que par monosyllabes aux paroles bienveillantes de leur guide. Vulturtius, après avoir tenté plusieurs fois de lier conversation avec eux sans y réussir, avait fini par se jeter le pan de son lacerna sur le nez. Il trottait paisiblement en tête de son monde, poursuivant sans y prendre garde quelque vague rêverie.

Un homme de taille athlétique, vêtu de braies gauloises, et qui portait par dessus son manteau une peau d'ours armée de ses dents et de ses griffes, le suivait pas à pas.

Ce personnage montait un excellent cheval thessalien, sorti des écuries du consul Cicéron.

Salvator et le Bourguignon n'eussent pas manqué de peindre la croupe blanche du noble animal, s'ils eussent représenté par bonheur la scène que nous décrivons.

L'escorte ne tarda pas à descendre une étroite chaussée, à l'extrémité de laquelle se dessina un des bastions crénelés du pont.

Vulturtius n'avait pas quitté Rome sans inquiétude. Il avait tremblé pour le dépôt que lui avait confié Lentulus tant qu'il s'était senti dans le voisinage de la ville. Mais, près de franchir le Tibre, il commençait à prendre confiance. Pas un être humain ne s'était rencontré sur son passage. Un silence profond, solennel, régnait partout dans la campagne. L'eau du Tibre troublait seule par son murmure ces mille échos fantastiques qui semblent gémir le long des rives d'un fleuve. Le Crotoniate s'engagea bravement sous l'arcade circulaire qui s'ouvrait devant lui.

La troupe entière le suivit sur le pont.

Tout à coup, au sommet du triangle que formaient les deux rampes de cette construction massive, le cheval de Vulturtius s'arrêta. Le Crotoniate se débarrassa rapidement de son manteau, étendit les mains en arrière et fit signe à ses gens de suspendre leur marche.

Il observait les mouvemens de sa monture.

Celle ci mit le nez au vent, huma l'air de ses larges naseaux et poussa un hennissement d'alarme.

Vulturtius mit l'épée à la main. Tout le monde l'imita.

— Tédius, dit le Crotoniate à un jeune homme qui se trouvait auprès de lui, pousse en avant et vois ce qui se passe.

Tédius obéit; mais quel ne fut pas son effroi quand, parvenu à l'issue du pont, il se heurta contre une muraille de boucliers.

Le jeune homme recula et se jeta au milieu de ses complices en criant:

— Fuyons! fuyons! nous sommes trahis!

— Serrez vos rangs, au contraire, s'écria Vulturtius d'une voix tonnante.

Le Crotoniate était homme de résolution. Il traversa la foule éperdue de ses gens, puis levant son glaive,

— Tournez bride, reprit-il, et en avant!

Les cavaliers revinrent sur leurs pas.

Ils redescendaient au galop vers la tour qu'ils avaient franchie, lorsqu'un grand cri ébranla les voûtes du pont. On vit des casques et des épées étinceler dans l'ombre. De nombreux soldats s'élancèrent sur la route, et bientôt ils présentèrent aux conjurés l'aspect formidable d'une seconde muraille de boucliers.

— Que les Furies m'exterminent! nous sommes bloqués, dit Vulturtius en s'adressant à l'homme au caban de fourrure, qui ne l'avait pas quitté un seul instant.

Les deux murailles de boucliers se rapprochaient l'une de l'autre et resserraient de plus en plus les conjurés.

— Romains et Gaulois, poursuivit Vulturtius, nous ne pouvons échapper à la mort que par notre courage. Formez-vous en colonne et chargeons.

Il mit ses cavaliers en bataille, et, choisissant ses adversaires en homme intelligent, il se précipita le premier sur la troupe qui lui barrait le chemin de l'Etrurie.

Il y eut au milieu des ténèbres un instant de tumulte inexprimable. Les conjurés, en petit nombre, qui avaient soutenu l'effort de leur chef, s'éparpillèrent bientôt sur le pont après avoir heurté l'impénétrable infanterie du sénat. Plusieurs furent renversés; les chevaux des autres, blessés aux narines, se cabraient. Quand Vulturtius voulut préparer une seconde attaque, il s'aperçut qu'il n'avait plus assez d'espace pour donner du champ à sa cavalerie.

Pas un des Barbares, si ce n'est l'homme au caban de fourrure, n'avait chargé.

— Lâches! dit Vulturtius aux ambassadeurs, le supplice de la corde ne vous effraie donc pas?

— Toute résistance est inutile, répondirent les Gaulois.

Des torches éclairèrent soudain cette scène de trouble. Aux lueurs rougeâtres qu'elles projetaient, deux magistrats, vêtus de leurs robes de pourpre et environnés de licteurs portant la hache aux faisceaux, se montrèrent parmi les assaillans.

— Le préteur urbain ! murmura Vulturtius tremblant.

— Le préteur des étrangers! dirent les Allobroges, feignant la même épouvante.

Le Crotoniate chercha sous son lacerna le fatal portefeuille qu'il craignait de livrer. Il se disposait à passer son épée à travers et à le jeter dans le Tibre, au fond duquel le poids du glaive l'aurait entraîné, quand une main vigoureuse le saisit lui-même à la poitrine et le renversa sur la croupe de son cheval.

Une lame acérée menaçait la gorge de Vulturtius.

— Rends-toi, malheureux, dit Rutuba, dont l'œil dardait des flammes sous la peau d'ours qui lui couvrait le front.

— A mon secours! hurla Vulturtius.

— Sus au traître ! répétèrent vingt voix autour du centurion.

Les conjurés accouraient pour délivrer leur chef; Rutuba les éloigna par un rapide moulinet.

— Ah ! mon procédé vous déplaît, ajouta-t-il. Vous qui avez perdu l'honneur de tant de femmes, vous qui avez trompé tant de pères et de maris, vous dont les paroles sont aussi dangereuses que vos poisons sont subtils et vos poignards bien affilés, vous croyiez sans doute qu'il ne se trouverait personne au monde qui osât vous rendre sang pour sang et trahison pour trahison !

Valérius Flaccus et Pontinus, maîtres absolus du champ de bataille, s'approchèrent du centurion.

L'officier arracha son portefeuille à Vulturius et le remit au préteur urbain.

Il lâcha prise sur un signe de ce magistrat.

— Ton épée, dit Valérius au Crotoniate.

Celui-ci se retourna vers Pontinus, avec lequel il avait vécu jadis dans une certaine intimité.

— Pontinus, lui dit-il d'une voix altérée, épargne-moi, au nom de l'amitié qui nous unit !

— Tu es citoyen romain, répondit le préteur des étrangers; tu ne tombes pas sous ma juridiction. Mon collègue connaît ses devoirs : arrange-toi avec lui.

— Maintenant, descendez tous de cheval, reprit Valérius Flaccus.

Les conjurés obéirent. On sépara les Romains des Allobroges. Les soldats des préteurs s'emparèrent de leurs montures, et après avoir chargé tous leurs prisonniers de chaînes, sans distinction d'origine, ils se formèrent autour d'eux en bataillon carré.

Pendant ce temps, Valérius avait pris à part le centurion.

— C'est toi que le consul a reçu ce soir en audience particulière? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit l'officier.

— Retourne à Rome au plus vite, et annonce à Marcus Tullius Cicéron que nous avons réussi dans la mission qu'il nous avait confiée.

Le centurion s'inclina, piqua des deux et disparut.

On éteignit les torches qui avaient éclairé la fin de l'expédition. La troupe tout entière, vainqueurs et captifs, traîtres et conjurés, reprit bientôt le chemin de la ville au petit pas

Les chefs du parti oligarchique s'étaient réunis chez Cicéron et attendaient, en proie à l'anxiété la plus vive, des nouvelles du pont Milvius. L'expédition ordonnée par le consul était un acte de la témérité la plus grande, que le succès pouvait seul justifier. Que Vulturtius eût trouvé moyen de soustraire son portefeuille aux recherches des préteurs, et Cicéron n'était plus qu'un despote inquiet, soupçonneux, qui se jouait de la vie et de la liberté des citoyens. Enfin, après deux heures d'incertitude, le galop d'un cheval retentit sur le pavé de la rue de Scaurus. Cicéron quitta précipitamment ses amis et courut, suivi de Quintus son frère, au devant du courrier qui lui arrivait. Il le rencontra sous le portique de sa maison.

— Eh bien ! quoi de nouveau ? lui demanda-t-il.

— Tes ordres ont été ponctuellement exécutés, répondit le messager.

— Les lettres sont-elles au pouvoir de Valérius Flaccus?

— Oui.

— Tu en es sûr?

— J'ai arraché moi-même à Vulturtius le portefeuille qui les renfermait et je l'ai remis au préteur.

— Rutuba, compte sur ma reconnaissance, répliqua le consul. J'oublie facilement les injures, ajouta-t-il en se penchant à l'oreille du centurion ; mais j'ai la mémoire tenace pour les services qu'on rend à la patrie.

Cicéron revenait en toute hâte annoncer à ses nobles conseillers l'heureuse nouvelle qu'il avait reçue. Quintus, auquel l'unissait l'affection la plus tendre, l'arrêta sous les portiques de l'atrium :

— Frère, lui dit-il, défie-toi des hommes qui, depuis ton consulat, t'ont circonvenu pour notre malheur.

— Le peuple m'a confié le glaive de sa justice, et tu veux que j'hésite à frapper?

— Souviens-toi que la fortune a d'incroyables retours. Epargne le sang des Romains.

— La patrie sera vengée, répliqua Cicéron.

Et sans en écouter davantage, il rentra dans la salle où ses amis l'attendaient.

Dès qu'il les eut informés que l'expédition des préteurs avait réussi à souhait, Catulus, Pison, Philippe, s'abandonnèrent sans retenue aux suggestions de leurs préjugés aristocratiques. La pourpre de leurs laticlaves commençait à pâlir : ils ne songèrent qu'à profiter de l'occasion qui s'offrait de la raviver dans le sang. Ils parlèrent d'envelopper dans la même proscription non pas seulement les signataires des lettres aux Allobroges, non pas seulement les principaux d'entre les conjurés, Lecca, Varguntéius, Autrone, mais encore les chefs du parti plébéien, entre autres le souverain pontife Jules César. On ne pouvait, à les entendre, amoncéler trop de cadavres pour étayer cette constitution vermoulue de l'oligarchie romaine, que le flot populaire devait sitôt renverser.

Il fallut toute l'éloquence, tout le bon sens de Quintus pour ramener ces nobles patriciens à la raison. Il leur prouva en recherchant les noms qu'un procès régulièrement instruit pouvait compromettre, que toutes les grandes familles de Rome tenaient de près ou de loin à la conjuration, qu'ils n'auraient pas assez de bourreaux pour tant de victimes; qu'on devait songer bien moins à provoquer César ou Crassus qu'à leur imposer silence.

Ils n'étaient pas de force, en effet, ces terribles oligarques, à lutter contre le restaurateur des trophées de Marius, contre l'infatigable ennemi du sénat, qui avait failli attacher Rabirius à la croix infâme devant la porte même du palais Hostilien.

Le consul avait suivi attentivement cette discussion. Persuadé qu'il y aurait du péril à se montrer trop indulgent ou trop sévère, il prit résolument son parti. Il existait dans Rome deux catégories de coupables bien distinctes, les uns qui s'étaient ligués pour envahir le pouvoir, les autres qui avaient appelé les esclaves à la révolte et sollicité des Gaulois une intervention dans la haute Italie. Le peuple ne semblait pas comprendre que les premiers eussent mérité la mort en attaquant un gouvernement faible, tracassier, envahisseur, dont il était fatigué. Le consul se réserva de les poursuivre par les voies ordinaires de la justice, après que leur chef aurait succombé en Etrurie. Quant aux fauteurs de la guerre servile, aux séducteurs des Allobroges, le consul arrêta qu'on les jugerait sommairement, et qu'on les livrerait au bourreau sans délai, sans appel, en vertu d'un simple décret du sénat.

En conséquence, il manda près de lui par ses viateurs d'abord Gabinius Cimber, le plus ardent instigateur de la révolte des Allobroges ; puis Statillus, Céthégus et Lentulus, qui tous obéirent aux ordres du consul. Lentulus tarda longtemps à s'y rendre. Il n'avait pas eu le temps encore de se reposer des fatigues de la veille. Secrètement averti des événemens qui se passaient, Cépharius se sauvait en ce moment sur

la route de Terracine. Mais il fuyait en vain sa destinée.

Les prisonniers de Valérius et de Pontinus entrèrent enfin dans Rome par la voie Flaminienne. Le jour commençait à poindre. L'escorte parcourait le quartier le plus bruyant de la ville, la voie Sacrée, le forum et la rue de Scaurus. Cette foule d'hommes, qui, dans les cités populeuses, courent dès le matin à leurs travaux, regardaient passer avec effroi le lugubre cortége des victimes que le sénat s'était choisies. Ils répandirent bientôt l'effroi depuis les Esquilies jusqu'au Tibre, depuis l'*Aqua Cabra* jusqu'au champ de Mars.

C'était une mesure de la plus haute gravité, un fait sans précédens, que l'arrestation de trente ou quarante personnes, alliés et citoyens, dans un pays où la liberté individuelle était le plus imprescriptible, et plus sacré de tous les droits. Rome entière fut sur pied en moins d'une heure. La foule encombrait la place publique, les temples voisins, le Capitole, et se ruait curieuse, affairée, presque menaçante, aux alentours de la maison du consul, où l'on avait enferme les prévenus. Pendant ce temps Furius, Umbrénius et Magius Chilon s'échappaient en toute hâte, par des chemins différens, comme une volée d'oiseaux s'enfuit à tire d'aile, quand le chasseur vient battre les broussailles dans lesquelles ils s'étaient abrités.

Une cohorte entière de jeunes soldats de Riéti gardait la porte de Cicéron. Des émissaires en sortaient à chaque instant. Les ordres dont ils étaient porteurs se traduisirent bientôt éloquemment aux yeux de la multitude. Elius Lamia vint occuper la forteresse du Capitole avec les scribes et les tribuns du trésor, le casque en tête et l'épée au poing. Les chevaliers d'Atticus prirent position, au nombre de deux mille, autour du temple de la Concorde, où le sénat était convoqué. Toutes les avenues, tous les édifices de la place qui pouvaient offrir une position stratégique furent confiés à des vétérans. Tandis qu'on se préparait à l'écraser en cas de résistance, le peuple raillait les sénateurs de la faction patricienne, qu'il voyait pénétrer l'un après l'autre dans la demeure consulaire à travers les glaives et les javelots.

— Voyez-moi ces mouettes blanches, dont le plumage est taché de sang, comme elles accourent autour de l'écueil où quelques malheureux sont venus se briser! disait l'un.

— Tu appelles cela des mouettes! répondait un autre; mais ce sont des chiens, brave Quirite, et de la plus grosse espèce, que le consul appelle à la curée!

— J'espère bien que le grand pontife Jules César n'a pas quitté Régia, ajoutait un prolétaire en rejetant sur son épaule les loques de son manteau.

— Il se gardera bien, par Apollon le bourreau (1)! de se commettre en pareille assemblée, répliquait une marchande de harengs qui préparait sur son éventaire le déjeuner du peuple roi. Est-ce qu'un fils de Vénus comme lui se permettrait de tirer la corde quand les triumvirs capitaux l'ont passée au cou d'un citoyen?

— Cependant, il faut bien que les prisonniers soient de grands criminels, reprenait un troisième interlocuteur, puisque Cicéron les a fait arrêter; car ce pauvre *grécot* n'est pas méchant.

— Oui, disait un vieux soldat de Marius; mais tous ces patriciens, Catulus, Hortensius Piso, le tournent comme ils veulent. Il n'est plus reconnaissable, ce cher petit orateur. Le consulat l'a bien changé.

Chacun faisait ainsi le procès aux chefs de l'aristocratie, lorsqu'un grand tumulte s'éleva du côté du Volcanale. Au milieu des oscillations et du murmure de la foule on entendait un héraut crier:

« Place à Sulpitius Gallus, préteur du tribunal de violence! »

Gallus, en effet, précédé de ses licteurs et couvert de ses insignes, traversait la voie Sacrée pour entrer dans le forum. L'apparition de ce magistrat causa parmi le peuple une agitation extraordinaire; des milliers de têtes se balancèrent les unes au-dessus des autres en cercles concentriques; les statues et les colonnes innombrables de la place se transformèrent subitement en pyramides humaines. Deux chariots marchaient derrière Sulpitius Gallus, et ces chariots regorgeaient d'épées et de poignards.

Ils s'arrêtèrent sous le terre-plein du temple de la Concorde, où le sénat se réunissait.

Des émissaires du conseil des Sept se mêlèrent alors aux citoyens, et leur apprirent les événemens de la nuit précédente, l'arrestation des Allobroges, celle de Lentulus et de ses complices; enfin, que le préteur Sulpitius Gallus venait de saisir un amas d'armes prodigieux dans la maison de Céthégus. Les preuves de ces faits étaient flagrantes. L'effervescence de la multitude se calma, et quand une triple haie de soldats vint se former depuis la rue de Scaurus jusqu'au temple de la Concorde, le peuple était silencieux et presque recueilli.

Le cortége des accusés ne tarda pas à paraître.

Les huit licteurs de Cicéron ouvrirent la marche. Suivait le consul, tenant d'une main Lentulus, qu'il pouvait seul contraindre, vu la dignité de préteur dont l'accusé était revêtu. Derrière eux, Valérius Flaccus portait le fatal portefeuille dont il s'était emparé au pont Milvius: Cicéron avait défendu qu'on en violât le secret. Des gardes conduisaient ensuite les conjurés, Vulturtius et les ambassadeurs des Allobroges. Ce lugubre cortége était terminé par un gros de soldats.

Mais à peine eut-il débouché sur le forum, qu'un incident extraordinaire et bien digne de remarque vint frapper les esprits superstitieux de la foule. Des tentures en toile grossière, qu'on apercevait depuis le matin au sommet du Capitole, tombèrent comme par enchantement; et l'on vit apparaître au-dessus de la noire citadelle la statue dorée de Jupiter très bon, très grand, sur laquelle le soleil d'hiver jetait, à travers un léger brouillard, des rayonnemens de feu. Le dieu avait promis par ses augures d'éclairer le sénat et le peuple sur les menées secrètes de leurs ennemis, pourvu qu'on élevât son simulacre sur un point culminant de la cité, le visage tourné à l'orient, de façon qu'il embrassât à la fois du regard le forum, le comice et la curie; ses volontés suprêmes achevaient de s'accomplir, et, par une coïncidence merveilleuse, la conjuration se trouvait aussitôt dévoilée. C'étaient donc bien les complots de Catilina et de Lentulus, les séditions qu'ils avaient excitées dans Rome, les troubles dont ils avaient rempli les provinces, qu'annonçaient les signes extraordinaires observés dans le ciel. Ces grands coupables devaient être châtiés; telle était la volonté des immortels protecteurs de la cité de Romulus, à qui l'empire du monde était promis. Le peuple ne songeait déjà plus à entraver la justice du sénat; il saluait par des acclamations le simulacre restauré de Jupiter-Sauveur.

Vulturtius et les Allobroges avaient été conduits au temple de la Concorde; mais les Romains et les Gaulois qu'on avait ramenés avec eux du pont Milvius n'avaient pas quitté la demeure de Cicéron. Pontinus les rassembla dans l'atrium, les conduisit par l'issue du *posticum* dans une rue déserte; puis, frappant sur eux à coups de houssine,

— Sauvez-vous, sauvez-vous, vauriens, leur dit-il. Croyez-vous, par Tisiphone! que nous ayons le temps de perdre des misérables tels que vous?

Il n'eût pas été difficile au préteur de congédier ses clients par une formule plus honnête; mais ceux-ci ne se formalisèrent pas de son impolitesse et s'enfuirent dans toutes les directions.

(1) Statue de la voie Neuve que le peuple avait ainsi nommée.

XI.

LA ROBE DE DEUIL.

C'est dans les momens de troubles, quand une perturbation soudaine fait monter la fange à la surface des sociétés, qu'il faut en étudier les vices, qu'il faut surprendre les mystères de corruption, d'infamie, que dissimule parfois le mirage trompeur des plus brillantes civilisations.

La conjuration, désorganisée, avait cessé d'être redoutable; le sénat avait brisé le vaste réseau d'intrigues dont

Sergius avait couvert Rome et l'Italie. La carrière était ouverte à la cupidité, à la trahison, à la vengeance, aux fureurs du despotisme, à toutes les passions terribles que les rivalités de Marius et de Sylla avaient engendrées.

Neuf personnes, dont cinq contumaces, se trouvaient accusées de perduellion au premier chef. Surprises en flagrant délit, elles ne pouvaient nier leur crime. Quelle peine avaient-elles encourue? devant quel tribunal leur procès devait-il s'instruire? telles étaient les premières questions que soulevait leur arrestation.

D'après le texte des lois cornéliennes, tout citoyen convaincu d'avoir pris les armes contre la patrie méritait le dernier supplice

Les termes de cette législation laissaient beaucoup à l'arbitraire, les gouvernemens ayant une tendance inévitable à réclamer pour eux les respects que la patrie commande. Mais Lentulus et ses complices étaient bien réellement tombés dans le cas prévu par les lois du dictateur. On n'attente guère à la sûreté d'un Etat d'une façon plus grave qu'en s'alliant contre lui avec un peuple étranger.

Q. Lutatius Catulus avait expliqué et complété, vers l'an 675, la jurisprudence cornélienne en ajoutant à la loi Plautia, contre la violence, les articles *lutatiens*. Les expressions de ce commentaire atteignaient également les accusés.

Une seule considération militait en leur faveur : c'est que les lois contre la perduellion n'avaient été invoquées jusqu'à ce jour qu'aux époques de guerre civile. Ce code, vraiment draconien, était l'arsenal des partis. Ils s'en armaient après la victoire et le subissaient à leur tour quand ils étaient vaincus.

Mais s'il n'y avait pas de discussion sérieuse à établir sur la peine encourue par les conjurés, on pouvait contester sans désavantage aux pères conscrits le droit qu'ils s'arrogeaient de les juger sans appel.

Toute cause capitale intentée à un citoyen ressortissait du peuple assemblé par centuries; ce principe était reconnu depuis que Rome avait donné une forme stable à ses institutions. La loi des douze tables, celle de Porcius Lecca en 556, et celle de Caïus Gracchus en 630, l'avaient consacré. La dernière surtout n'admettait aucune exception. En supposant donc que le sénat pût s'ériger en cour martiale pour juger sommairement les prisonniers du consul, ceux-ci n'en conservaient pas moins la faculté de décliner sa juridiction par un appel.

Le bon sens et la justice le voulaient ainsi. Mais il y avait à Rome quelque chose de plus fort que le bon sens et que la justice : ce quelque chose se nommait la *fiction*.

En effet, suivant un vieil adage du droit prétorien, le crime de perduellion enlevait à l'individu qui s'en rendait coupable le titre de Romain. Cet adage renfermait une pétition de principes évidente, puisqu'il supposait coupable un malheureux qui n'était qu'accusé; quand les juges du *perduelle* se sentaient assez forts pour se permettre un mauvais syllogisme, ils s'en inquiétaient peu. Considérant leur justiciable comme étranger, ils le faisaient battre de verges, pendre ou crucifier, à leur choix et non pas au sien. De savans professeurs m'ont enseigné que le droit romain était la sagesse écrite; ce n'était pas du moins la sagesse appliquée

Certes, la loi Sempronia se trouvait bien sotte en ces occasions. Elle avait réservé, en termes absolus et pour tous les cas, aux centuries légalement assemblées, le jugement en dernier ressort des citoyens prévenus d'un crime capital : les jurisconsultes déclaraient que le *perduelle* avait cessé d'être citoyen. Et on le pendait, on le tuait de par l'autorité d'un commentateur! Pauvre Caïus Gracchus! pauvre tribun! tu étais moins intelligent dans ton patriotisme que les patriciens dans l'interprétation du droit.

Ce fut donc par une véritable subtilité que les sénateurs se constituèrent arbitres souverains de la vie des conjurés.

Cicéron, en entrant dans le temple de la Concorde, avait laissé Lentulus et ses coaccusés sous le portique. Il chargea Cosconius, Messala, Appius et le grammairien Nigidius-Figulus de rédiger le procès verbal de la séance. Tous ces hommes étaient habiles dans l'art d'écrire aussi vite que la parole. Il rendit compte ensuite des événemens de la nuit précédente, et l'on procéda immédiatement à l'interrogatoire des prévenus.

Introduit le premier, Vulturtius ne chercha d'abord qu'à éluder les questions pressantes du consul. Sa frayeur était extrême. Cicéron lui donna la promesse irrévocable de pardon qu'on appelait la *foi publique*, et l'exhorta à raconter sans crainte ce qu'il savait de la conjuration. Alors Vulturtius ne pensa qu'à racheter sa vie. La manière dont Gabinius et Céparius l'avaient affilié au complot, la double mission qu'il avait reçue de Lentulus, les noms des conjurés qu'il pouvait connaître, il dévoila tout. Sa déposition ne compromit pas seulement les prisonniers qu'on voulait perdre, mais encore Autrone, Servius Sylla et Varguntéius, au sujet desquels on ne songeait pas à l'interroger. Les Gaulois confirmèrent toutes ses allégations.

Les accusés étaient des personnages éminens dans la république, tous remarquables, soit par leur courage, soit par leurs talens. Lentulus jouissait d'une grande réputation comme orateur populaire. Hardi, violent jusqu'à la témérité, Cethegus n'était pas moins capable de se bien défendre. Gabinius et Statilius comptaient dans Rome de nombreux cliens, des familiers pleins de zèle, des esclaves aguerris. Mais trahis par Vulturtius, accusés par les Allobroges, convaincus par leurs propres lettres, ils perdirent toute assurance. Céthegus inventa les prétextes les plus frivoles pour expliquer l'amas considérable d'épées et de poignards que le préteur Gallus avait saisi dans sa maison. Lentulus ne retrouva plus cette faconde effrontée, ces plaisanteries triviales par lesquelles, au sortir de sa questure, il avait désarmé la colère même de Sylla. Ce fut à peine si les deux autres prévenus cherchèrent à se disculper. L'abattement de tous ces hommes, leur confusion, les regards désespérés qu'ils échangeaient à chaque révélation nouvelle qui venait les accabler, parlaient contre eux plus éloquemment que leurs accusateurs.

A peine Lentulus eut-il avoué son crime, qu'une voix haineuse vint lui prédire la condamnation qui l'attendait. Lucius César se leva, et, quoiqu'ils fussent beaux-frères, il lui jeta au visage ces paroles cruelles :

— Te souviens-tu, Lentulus, que ton aïeul secondait avec acharnement le consul Opimius, quand ce dernier fit égorger sur le mont Aventin Fulvius Flaccus, mon grand-père maternel et son jeune fils? Caïus Gracchus périt aussi dans ce jour funeste. Trois mille cadavres jonchèrent les rues de Rome; on refusa aux veuves des morts la consolation de porter leur deuil. Dis-moi maintenant quel châtiment ton aïeul de terrible mémoire eût infligé au séducteur des Allobroges, à l'allié de Catilina? Le nom que tu portes te condamne. Va! tu mérites la mort.

Les Romains ne connaissaient pas le duel. Jean-Jacques Rousseau a écrit à ce sujet des lignes fort éloquentes. Mais pourquoi n'a-t-il pas ajouté qu'ils vidaient ordinairement leurs querelles de famille par l'intervention du bourreau?

Les dépositions de Vulturtius et des Allobroges entendues, l'interrogatoire des prévenus terminé, les pères conscrits déclarèrent : que Cicéron méritait des actions de grâces pour avoir sauvé la patrie; que les préteurs Valerius Flaccus et Pontinus étaient dignes des mêmes éloges; que le consul Marc-Antoine devait être également remercié de ce qu'il avait éloigné de ses conseils les ennemis de la république. Ils ordonnèrent en outre que Lentulus abdiquerait la préture, et qu'il serait mis en garde, ainsi que ses complices présens au procès, entre les mains d'un magistrat ou tout au moins d'un sénateur.

Cassius, Furius, Céparius, Umbrenus et Magius Chilon furent déclarés contumaces, avec injonction à tous les citoyens de l'empire de les arrêter partout où on les rencontrerait.

Le même sénatus-consulte décerna que des supplications et un lectisterne solennels seraient célébrés au nom du consul Cicéron, honneur qu'on n'avait accordé jusque-là qu'aux généraux victorieux.

Lentulus quitta, séance tenante, les ornemens de sa dignité pour revêtir un habit de deuil. Il n'osa protester contre la violence qu'il subissait, lui, magistrat inviolable, que les

centuries avaient élu et qu'elles pouvaient seules déposer On lui donna pour prison la demeure de son parent Lentulus Spinther, édile curule. Céthégus fut confié à Cornificius, Statilius à Caïus César, et Gabinius au financier Crassus. Ainsi les sénateurs affectaient d'associer à leur politique tous ceux qu'ils croyaient les plus enclins à la combattre. Ils transformaient César et Crassus en geôliers; Marc-Antoine en zélé défenseur de l'oligarchie. On traçait leur devoir à ces ambitieux; on les invitait, d'une manière aussi polie qu'éloquente, à seconder la justice du conseil des Sept, dont le bras était armé et dont les soupçons planaient sur eux.

La nuit était venue. Les pères conscrits renvoyèrent au lendemain l'instruction à suivre contre ceux des conjurés, que semblait ne pas devoir atteindre l'accusation d'avoir excité les esclaves à la révolte ou fait alliance avec un peuple étranger.

Une foule immense n'avait pas cessé d'encombrer le forum. Des milliers de lumières brillaient dans la place publique au moment où les pères conscrits quittèrent le temple de la Concorde; la grande voix du peuple inquiet, effrayé, mugissait comme une mer en courroux dans le vieux champ de bataille de Romulus et de Tatius. L'aspect de cette masse d'hommes tournoyante, sur qui des torches de résine jetaient par intervalles de sombres lueurs, avait quelque chose de sinistre. Les monumens du forum avaient pris un caractère indéfinissable de grandeur et d'étrangeté, car les lumières qui en éclairaient la base n'en pouvaient atteindre le faîte, qui s'alongeait démesurément dans l'obscurité.

Un silence profond s'établit dans l'assemblée : on avait vu flotter sur les rostres la robe de pourpre de Cicéron.

Les esprits de la multitude avaient été habilement préparés à recevoir les communications du consul. Elle écouta donc avec attention le récit officiel des faits qui, depuis le matin, tenaient en éveil son ardente curiosité. Cicéron négligea de traiter devant cet immense auditoire les questions de droit criminel, que le sénat avait résolu de trancher par le glaive de sa justice. Il raconta au peuple les négociations des conjurés avec les ambassadeurs des Allobroges; il affirma que les prévenus méritaient la mort pour avoir tenté de susciter contre leur patrie une guerre servile, une guerre étrangère, une autre guerre plus désastreuse encore, où l'on urait ravagé la ville par le massacre et par l'incendie.

« De combien de haine, s'écria-t-il, de quels supplices ne sont pas dignes les hommes qui ont voulu livrer aux flammes non seulement vos maisons, mais encore les temples vénérés des dieux? M'attribuer la gloire d'avoir trompé leur scélératesse serait de ma part une étrange présomption. Oui, c'est Jupiter qui leur a résisté; c'est lui qui, dans sa divine sagesse, a défendu son Capitole, nos temples, cette ville; c'est ce dieu protecteur qui vous a tous sauvés! »

Les événemens de la journée prêtaient à ces paroles une force irrésistible. Le simulacre de Jupiter très bon, très grand, se dessinait aux reflets lointains des torches sur la forteresse du Capitole, et l'orateur avait eu soin de rappeler les oracles qui avaient donné lieu à l'érection de ce monument. L'assemblée entière connaissait les lettres des conjurés; elle avait vu les armes saisies dans la maison de Céthégus. Frappé de l'évidence de ces preuves, émerveillé de l'intervention miraculeuse qui l'avait protégé, le peuple accueillit la troisième catilinaire par de bruyantes acclamations.

La plèbe surtout demandait à grands cris le supplice de Lentulus et de ses adhérens. La veille encore elle s'informait avec empressement des nouvelles de la Toscane, de la position de Catilina dans les Apennins; elle attendait le conspirateur avec impatience, pour renverser avec lui un gouvernement détesté; et le lendemain elle ne trouvait plus d'injures assez grossières, de menaces assez violentes, pour exprimer sa rage contre les prisonniers de l'oligarchie. Elle oubliait, dans sa fureur, que c'est toujours en infligeant à de grands coupables un châtiment illégal que les despotes en arrivent à frapper des innocens.

Vingt mille citoyens et deux mille chevaliers portèrent le consul en triomphe plutôt qu'ils ne l'accompagnèrent jusqu'à la rue de Scaurus. Il y eut ce soir-là grande réception chez l'orateur. Le sénat vint en corps remercier ce dictateur d'un jour et le proclamer *père de la patrie*.

Au sortir de la basilique de Cicéron, Crassus, que la crainte seule y avait conduit, se glissa furtivement dans Régia.

Il y trouva César au milieu de ses livres. Fidèle à sa politique, malgré les périls de la situation, le jeune pontife préparait la défense des conjurés.

Lorsqu'il entra dans la bibliothèque de son allié, le financier Crassus était pâle de terreur.

— Qu'y a-t-il encore? lui dit César.

Crassus s'assit sur un fauteuil, et d'une voix altérée,

— Je quitte à l'instant la maison de Cicéron, répondit-il; le sénat tout entier s'y était réuni.

— Et vous faisiez partie du sénat *tout entier?* C'est naturel.

— Il se prépare d'étranges choses...

— Vraiment? Et le consul... vous a-t-il bien accueilli

— Trop bien.

— Pourquoi donc cela?

— Cicéron a été pour moi d'une amabilité telle...

Crassus perdit respiration.

— Que vous craignez pour votre tête, ajouta César — Bah! poursuivit dédaigneusement le jeune pontife, nos septemvirs ont voulu me tuer bien des fois... et je ne m'en porte que mieux.

— C'est que je me souviens des proscriptions, dit le financier. Mon père et mon frère y ont péri.

— Oui, mais vous (1)?

— N'ai-je pas été forcé de m'exiler en Espagne, où j'ai vécu huit grands mois errant, dénué de tout?

— Par Vénus! je m'étais laissé dire que vous aviez passé ces huit mois dans une caverne au bord de la mer; que Vibius Pacianus vous y nourrissait de mets délicieux, et que deux esclaves jeunes et belles partageaient votre solitude, embellie par un printemps éternel (2). On m'avait sans doute abusé.

— Cessons de plaisanter, interrompit Crassus.

— Au contraire. C'est si plaisant de voir dictateur un petit chevalier d'Arpinum!

— On continuera demain l'instruction du procès et l'on distribuera des récompenses aux délateurs. Et savez-vous quel est le misérable qui vendait à Cicéron les secrets de Sergius?

— Non.

— C'était le plus intime de ses amis, Q. Curius.

A ce nom, César tressaillit.

— Quelle infamie! murmura-t-il.

— Vous comprenez maintenant où la cupidité peut conduire un pareil homme. Il accusera Rome entière pourvu qu'il soit payé.

— Ainsi donc on veut nous gouverner par la terreur; on veut réduire la puissance sociale à ces trois mots : les espions, les agens provocateurs et le bourreau! Par Vénus Génitrice! je ne courberai pas la tête sous cet ignoble joug.

— Ne suivons pas les inspirations d'un ressentiment aveugle, reprit le financier.

— Marius, ou... Sylla lui-même valait mieux. Ces gens-là vous égorgeaient, mais ils ne vous déshonoraient pas. Oh! malheur, trois fois malheur à qui m'attaquera!

— Calculons la portée de nos démarches. Le sage doit se tracer au milieu des périls qui l'environnent une ligne de conduite invariable, et, malgré les provocations de ses ennemis, ne pas s'en écarter.

— Je désirerais connaître celle que vous avez adoptée, Crassus, répondit le jeune pontife tout frémissant d'indignation. Vous rangerez-vous du parti des opprimés ou de celui des oppresseurs?

— Je prendrai le parti de rester dans ma maison, au milieu de mes cliens et de ma famille armés, tant que durera cet infernal procès. Je vous invite à m'imiter.

— Et si les prisoniers sont condamnés à mort?

— Leurs juges rendront compte aux centuries du sang qu'ils auront versé.

(1) Les libéralités de Sylla avaient commencé l'immense fortune de Crassus.

(2) Voy. Plutarque, In Crass. IV.

— Oui, mais je veux qu'ils entendent, avant d'en rougir leurs mains, une voix... qui n'est pas celle d'un rhéteur, mais que l'amour de la patrie a rendue plus d'une fois éloquente, protester contre l'iniquité du supplice qu'on prépare à des Romains. Pour m'imposer silence, voyez-vous, Crassus, il ne suffit pas de me calomnier.

— Vous voulez défendre des misérables convaincus de perduellion ? demanda Crassus épouvanté.

— Certainement.

— Eh ! que direz-vous en leur faveur? Plaiderez-vous l'incompétence du tribunal ?

— Peut-être.

— Mais vous soulèverez là une question dans laquelle le sénat sera juge et partie.

— Aussi commencerai-je par invoquer ce principe solennellement proclamé par la loi Porcia, qui laisse tout citoyen condamné à mort libre d'éviter le supplice par l'exil. — Oh ! je n'irai pas de gaîté de cœur irriter nos oligarques, ajouta César. Je n'oublierai pas ces quatre malheureuses victimes, qui paieraient infailliblement de leur vie l'imprudence de mes discours. Les sacrifier serait plus habile, sans doute. La puissance du sénat trébucherait quelque jour sur leurs têtes. Mais je veux plaider pour les défendre et non pour les immoler.

César était sincèrement et profondément ému en prononçant ces paroles ; car il se montra toujours le plus indulgent des hommes. Il possédait au suprême degré l'admirable talent de préparer sans relâche sa grandeur future, en donnant l'exemple de la bravoure, du désintéressement, de la clémence, des plus nobles vertus.

— Votre plaidoyer, cher ami, sera très faible, quant à la question de droit, reprit Crassus. La loi Porcia ne s'applique pas à tous les crimes. N'avez-vous pas, comme duumvir, prononcé vous-même la peine de mort contre Rabirius ?

— Ah ! permettez; Rabirius avait attenté à la liberté, à la majesté du peuple en ce qu'elles ont de plus sacré. Contracter une alliance avec un peuple étranger, soulever les esclaves, passer à l'ennemi en un jour de bataille, me semble un forfait moins grave que d'égorger un tribun malgré l'inviolabilité de son caractère. Où en serions-nous si l'oligarchie pouvait d'un coup de poignard imposer silence aux magistrats qui la gênent? Que le meurtrier d'un tribun soit puni du dernier supplice, c'est une conséquence nécessaire de l'institution même du tribunat. J'avais donc été nommé juge de Rabirius, bien moins pour décerner une peine que pour examiner un fait. Le fait me parut évident et je condamnai le prévenu au supplice de la croix.

— En définitive, quel était son crime? ajouta Crassus. Le perduellion.

— C'est vrai, repartit vivement César. Et que fit le coupable ? Il en appela de ma sentence aux centuries assemblées, et son appel anéantit mon jugement.

— Vous voyez bien, Jules, que vous serez nécessairement conduit à décliner la compétence du sénat.

— Partout où l'obstination des pères conscrits à s'établir juges de la vie des citoyens voudra me pousser, j'irai sans crainte. Ah ! par les Furies ! je voudrais bien connaître le Romain qui empêchera César d'invoquer et de soutenir fièrement son bon droit. Oui, j'opposerai, s'il le faut, aux sénateurs le texte si clair, si précis de la loi Sempronia : « Voulant abolir totalement le souvenir de la tyrannie des rois, » maintenir le peuple dans sa liberté et le contenir plutôt » par la douceur des institutions que par la sévérité des » supplices, nous ordonnons qu'à l'avenir il sera défendu à » tout magistrat d'infliger la peine capitale à un citoyen sans » l'ordre des centuries. »

Voilà ce qu'a réglé Caïus Sempronius Gracchus. Ils ont pu assassiner le tribun, mais ses lois, quoi qu'ils fassent, ils sont forcés de les subir.

— Et s'ils passent outre ?

— Ou Népos ou Bestéa interrompra leurs délibérations par son véto.

— Népos imposera silence au sénat, Caton imposera silence à Népos. Quelle confusion ! quelle anarchie !

— Cicéron l'a voulu.

— Ecoutez, Jules, reprit Crassus ; il se trame en ce moment autour du consul quelque ténébreuse intrigue. On cherche à nous atteindre, à nous envelopper dans la proscription des conjurés. Tout au moins veut-on nous empêcher de prendre leur défense. L'attitude de certaines personnes que j'ai rencontrées ce soir chez Cicéron, leurs chuchotemens, leur réserve à mon égard, m'en avertissent ; nous serons accusés demain.

— Par Curius?

— Par lui ou par tout autre misérable de la même sorte.

— Croyez bien, cher ami, que si l'on place Curius vis-à-vis de César, ce ne sera pas César qui pâlira.

—Il ne faut pas que nous subissions un semblable outrage. Abstenons-nous de paraître au sénat ; éloignons-en tous nos amis. Quand on saura que la même pensée nous dirige, on hésitera peut-être à nous attaquer.

— Ma résolution est inébranlable, répliqua le pontife.

— Ainsi, vous vous obstinez à vouloir irriter les passions d'une assemblée qui va délibérer au milieu des glaives et des poignards?

— Oui.

— Les conseils d'un ami ne vous touchent point?

— Je ne puis les suivre.

— Au revoir, poursuivit Crassus. Que les dieux veillent sur vous !

Il se préparait à sortir. César se rapprocha de lui, et de cette voix douce et persuasive à l'éloquence de laquelle il était si difficile de résister,

— Cher ami, lui dit-il, nous avons formé, je crois, un projet d'alliance auquel Pompée le Grand doit être associé.

— C'est vrai.

— Tenez-vous à ne point perdre les cent cinquante millions de sesterces qui vous assurent la première place dans ce triumvirat ?

— Je saurai conserver ma fortune, et au besoin la défendre, répondit le financier.

— Eh bien ! veuillez me laisser libre, poursuivit Cesar, de veiller comme je l'entends, même au péril de ma vie, aux intérêts de ma popularité.

Les sénateurs qui étaient venus en foule complimenter Cicéron pendant la nuit du 3 au 4 novembre, avaient quitté depuis longtemps sa basilique. Catulus, prince du sénat, et Pison, homme consulaire et patricien des plus violens, étaient restés seuls dans la maison du consul. Ces nobles Romains ayant demandé à l'entretenir sans témoins, Cicéron les conduisit dans la chapelle de ses dieux domestiques. Tous trois s'y renfermèrent, et le dialogue suivant s'établit entre eux :

— Cher orateur, dit Catulus, vous avez rendu ce matin un service éminent à l'aristocratie.

— J'ai sauvé la république en démasquant des traîtres, répondit le consul.

— Souffrirons-nous que notre ennemi le plus acharné, le plus dangereux, brave encore notre colère ?

— De qui voulez-vous parler ?

— De ce jeune débauché qui se pose en successeur de Marius, et dont notre faiblesse n'a que trop encouragé l'ambition.

— En effet, César est un grand coupable.

— Vous le comprenez enfin ?

— Sans doute. N'osera-t-il pas habiter Régia, cette demeure splendide qui conviendrait si bien à vos pénates? N'a-t-il pas poussé l'impertinence jusqu'à mettre notre cher Pison en justice pour avoir puni du dernier supplice deux soldats cisalpins et leur centurion? Aussi vous avez été l'un et l'autre de grands maladroits !

— Et comment cela, je vous prie ?

— Vous, Catulus, pourquoi donc avez-vous si mal conduit votre brigue pour le grand pontificat dans l'assemblée des centuries? Age, dignité, richesses, vous aviez, ce me semble, tous les élémens possibles de succès.

— Et moi, dit Pison, j'avais mérité sans doute l'animadversion de mes juges ?

— Vous, cher ami répondit le consul, ah ! c'est une jus-

tice à vous rendre, vous aviez eu pour sévir contre vos Cisalpins des motifs de la plus haute gravité. Vous aviez tué le premier parce qu'il était rentré dans votre camp sans son camarade; le second, parce qu'il avait occasionné par son absence la condamnation du premier, et le centurion pour une faute encore plus impardonnable : cet officier n'avait pas très bien saisi la haute portée de votre sentence, et il lui répugnait de l'exécuter.

— Vous pensez, en un mot, que ces hommes ont été livrés à mes licteurs sans l'avoir mérité?

— Mais non, je vous accuse de maladresse, et non pas de cruauté, répliqua Cicéron qui ne négligeait aucune occasion de railler ses bons amis les patriciens. Que vous fassiez tomber trois têtes de soldats alliés sous la hâche, par caprice ou autrement, qu'importe! mais vous allez vous adresser tout juste à des Cisalpins à des hommes dont César est le protecteur! Il fallait tuer des Crétois, des Siciliens, des Macédoniens : ni Métellus, ni moi, ni Paulus n'aurions songé à vous mettre en accusation. Le fait du supplice était peu de chose en lui-même, c'est l'intervention de cet enragé César qui a tout gâté.

— Eh bien ! la conjuration est découverte, ajouta Catulus; le peuple est irrité; César compromis: il faut le perdre.

— A quoi cela nous servira-t-il?

— A nous délivrer d'un séditieux.

— On a beau perdre cet homme, il se retrouve toujours, dit ironiquement le consul.

— Quelle insupportable habitude vous avez, Cicéron, de plaisanter sur toutes choses! On ne peut causer sérieusement avec vous.

— C'est donc bien sérieusement que vous songez à conduire notre grand pontife à la barre des conscrits?

— Rien de plus facile, dit Pison. Nous dominons complétement le sénat; les délateurs pullulent autour de nous; on dressera contre César un acte d'accusation terrible, et il subira la même condamnation que Lentulus.

— Vraiment, je vous admire, reprit le consul; vous traitez le divin Jules absolument comme un Cisalpin.

— Marius semble revivre dans ce jeune débauché, poursuivit Catulus; mais avec tout le prestige d'une naissance illustre et d'une brillante éducation. Si l'on n'y met ordre, il nous opprimera.

— Il exerce en attendant sur les délibérations de la curie un contrôle salutaire qu'il est bon de ne pas supprimer.

— Il est vrai qu'il nous traduit parfois devant les tribunaux criminels, fit observer Pison.

— Qu'il nous dispute les sacerdoces et nous les enlève, ajouta Catulus; l'audace de César divertit sans doute le consul Marcus Tullius Cicéron?

— J'ai souvent admiré ce jeune pontife, sa fermeté, son éloquence et l'élévation de ses sentimens.

— Et vous refusez de lui susciter un accusateur?

— Peut-être serai-je forcé, pour le réduire au silence, d'invoquer contre lui le témoignage de Curius.

— Mais vous le couvririez de votre toge, poursuivit Pison, s'il courait un danger réel. Quelle touchante amitié!

— Eh! chers sénateurs, Pompée revient d'Asie triomphant, suivi d'une armée nombreuse. Qui donc lui opposerions-nous si je laissais immoler César?

— Moi, dit Catulus.

— Vous? la partie ne serait pas égale.

— En définitive, ajouta Pison, vous refusez de mettre César en accusation?

— Positivement, je le refuse.

— On le perdra sans vous

— A votre aise, répliqua Cicéron. N'oubliez pas seulement que César est populaire, et qu'il existe des milliers d'hommes dont le ventre crie famine dans Subure, aux Esquilies et sur le mont Aventin.

Une grande solennité religieuse occupa la matinée du lendemain. Le temple de Junon-Reine fut ouvert, et vingt-sept matrones vinrent, en exécution du sénatus-consulte de la veille, s'y prosterner aux pieds de la déesse. Dans le sanctuaire de Jupiter, au Capitole, Apollon, Diane, Latone, Hercule, Mercure et Neptune recevaient les hommages de la foule, tandis qu'ils semblaient prendre un frugal repas. Les septemvirs épulons avaient transporté eux-mêmes en grande pompe et couché sur leurs lits de verveine les simulacres de ces divins convives. Le peuple, hommes, femmes, enfans, circulait autour du *pulvinaria* et y déposait des couronnes. Cicéron exigeait des citoyens la prestation du serment militaire, tandis qu'ils s'agenouillaient dévotement sur le marbre des sacrés parvis.

César s'habillait, vers la quatrième heure, pour se rendre au sénat, lorsqu'un de ses esclaves accourut dans sa chambre à coucher sans en avoir reçu l'ordre.

— Que viens-tu faire ici? lui demanda le pontife.

— Maître, répondit l'esclave, le questeur Novius vous a cité à comparaître à son tribunal sur la dénonciation d'un certain Veltius.

— Déjà? murmura César. Qu'est-ce que Vettius d'abord? poursuivit-il à haute voix.

— Un chevalier romain qui arrive du Bruttium avec une liste des conjurés.

— De quoi m'accuse-t-il?

— D'avoir donné votre blanc-seing à Catilina.

— Et dans quel but?

— Pour lever des troupes et de l'argent en Cisalpine.

— Ah! fit César, il s'agit encore de la Cisalpine! Comme ce cher Pison a la mémoire heureuse! Mais, sot que tu es! continua César en s'adressant à l'esclave, la nouvelle que tu m'annonces est ridicule. Comment veux-tu qu'un simple questeur interpelle un préteur désigné?

— J'ai entendu de mes propres oreilles la citation de Novius.

— Appelle mon intendant.

L'esclave s'empressa d'obéir, et Julius, affranchi de César, parut bientôt dans la chambre du pontife.

— Tu iras faire aujourd'hui diverses emplettes chez les marchands du forum, dit César, dans Tabernola, aux carènes, et tu inviteras mes clients à ne pas négliger comme ils le font les assemblées du peuple. Tu leur diras que le procès de Lentulus est une affaire des plus dangereuses, un abominable guet-apens dans lequel..... enfin, tu m'as compris.

— Oui, maître.

— Va, achète beaucoup et paie largement.

L'affranchi allait sortir; César le retint.

— Aie soin qu'on distribue en mon nom quatre-vingt à cent mille sesterces aux prolétaires les plus indigens de Subure, ajouta-t-il.

— Maître, hasarda Julius, cette libéralité videra complétement vos coffres.

— Que dis-tu là, malheureux? répliqua le pontife. Douterais-tu de la fortune de César?

Et du geste il congédia son affranchi.

— C'est donc à moi qu'on s'attaque! poursuivit le divin Jules quand son esclave cubiculaire fut sorti. On me cite au tribunal d'un questeur pour avoir indûment frappé d'un impôt le peuple de la Cisalpine. Je recommanderai l'accusateur à mes amis de Subure; et, quant au magistrat, je lui apprendrai à ses dépens qu'il tombe sous la juridiction du préteur de Rome, et non pas ce dernier sous la sienne. Ces gens-là, par Vénus! ont perdu l'esprit.

A midi, les sénateurs étaient réunis de nouveau dans le temple de la Concorde pour instruire le procès des conjurés qui, sans contracter alliance avec les Allobroges, sans pousser les esclaves à la révolte, s'étaient simplement associés aux projets de Catilina. On commença par entendre des témoignages honorables. Silanus, consul désigné, communiqua les renseignemens qu'il avait pu recueillir touchant le massacre des pères conscrits. Calpurnius Pison, Q. Arrius, ancien préteur, confirmèrent sa déposition. Puis vint la tourbe des espions, des délateurs soudoyés. Vettius, récemment arrivé du Bruttium, déposa sur le bureau de la curie sa liste de coupables, qui jeta bientôt l'effroi dans Rome. Autronius, Serv. Sylla, Varguntéius furent accusés par Vulturtius et par les Allobroges; enfin Curius parut, et sa déposition atteignit principalement César.

A peine le nom du grand pontife eut il été prononcé qu'un incroyable tumulte s'éleva dans le temple. Tandis que le parti plebéien tout entier menaçait de quitter la séance, Pison, Catulus, tous les meneurs de la faction patricienne, criaient à la trahison, appelaient sur leur ennemi l'animadversion des lois. César, un moment intimidé, invoqua l'autorité de Cicéron. Il prétendit lui avoir transmis plus d'un avis utile pendant sa lutte contre Sergius. Le consul désirait intimider César. Il feignit de ne pas entendre ses protestations et ne répondit pas.

Un incident plus étrange encore vint bientôt distraire l'attention des sénateurs. On annonça que deux fugitifs avaient été arrêtés pendant qu'ils s'éloignaient de Rome, Céparius sur la route de Terracine, et Tarquinius sur celle d'Etrurie. Le premier, déclaré contumace dans la séance de la veille, fut immédiatement remis en garde au sénateur Cnéius Térentius. Quant à l'autre, on l'introduisit immédiatement pour l'interroger.

Il voulut jouer le rôle de Vulturtius. Au début de son interrogatoire, il affecta le plus grand trouble et demanda la foi publique. L'ayant obtenue, Tarquinius déclara qu'il était parti de la ville avec une mission secrète pour Catilina; qu'un personnage de la plus haute distinction l'avait chargé d'appeler Sergius au secours des prisonniers. Pressé par le consul, il osa désigner comme son mandataire Marcus Licinius Crassus.

A cette révélation inattendue, tous les pères conscrits, sans exception, se révoltèrent. Le même cri d'indignation s'éleva sur tous les bancs de la curie. On déclara, sans vouloir en entendre davantage, que le témoin avait menti, qu'on lui retirait le bénéfice de la foi promise et qu'il serait enfermé dans la prison du Capitole jusqu'à plus ample information.

Le sénat commençait à s'apercevoir qu'administrer la justice est impossible lorsqu'on se montre accessible aux haines, aux vengeances, à la cupidité, aux passions les plus viles d'un peuple corrompu. Il voulut abandonner la voie dangereuse qu'il suivait. Il déclara en conséquence qu'il bornerait son enquête aux dépositions précédentes; qu'il s'assemblerait le lendemain pour délibérer sur la peine que Lentulus et ses complices avaient encourue en voulant armer contre la république les Allobroges et les esclaves de l'Apulie, et qu'en ce qui touchait les autres conjurés, il serait procédé contre eux, suivant les formes ordinaires, par devant les tribunaux criminels.

Le reste de la séance fut consacré à distribuer aux délateurs les récompenses que leur avait promises un précédent décret. On vit le premier corps politique de l'univers, les représentans de cette assemblée de rois dont Cinéas parlait à Pyrrhus, solder en bons du trésor les secrètes infamies de la police du consul. Vulturtius, les Allobroges, Vettius. Fulvie, reçurent les deux cent mille sesterces pour lesquels ils s'étaient vendus. Curius vint à son tour réclamer le prix de ses trahisons. Mais César avait repris courage; il se leva, et d'une voix indignée,

— Songez, pères conscrits, dit-il, que vous allez me préjuger coupable en accordant le prix de la délation au misérable qui vous tend la main. Je ne veux pas examiner par quel motif vous avez traité le calomniateur de César moins sévèrement que celui de Crassus; mais je vous pose ce dilemme: Accusez-moi, ou chassez ignominieusement Curius de cette assemblée.

L'amant de la courtisane Fulvie était tombé très bas dans l'opinion, et le grand pontife, au contraire, semblait trop puissant pour qu'une sentence pût l'atteindre. Curius fut expulsé du sénat. Il avait vendu Catilina, son ami, son bienfaiteur en mille occasions; les dieux ne permirent pas qu'il touchât, du moins ostensiblement, le prix de cet abominable marché.

Les pères conscrits rapportèrent sans discussion, à la demande même du consul, le décret par lequel Rutuba avait été proscrit deux mois auparavant.

L'attentat commis près du Mille d'or sur la personne du premier magistrat de la république était un fait déjà très vieux.

A cette époque où la vie d'un homme avait si peu de prix, pourvu que le coupable fût obscur, l'on frappait ou l'on pardonnait avec une égale facilité.

La nuit qui précéda le jugement des conjurés fut une de ces nuits de complots, de terreur comme on en trouve peu, fort heureusement, dans l'histoire des nations. Tandis que Cethégus appelait à son secours par des émissaires ses affranchis et ses esclaves, gens capables des attentats les plus hardis, les cliens de Lentulus parcouraient Subure, l'Aventin, les Esquilies, recrutant ces cohortes de malfaiteurs qui se vendaient à tous les partis. Carvilius enrôlait ses débardeurs, les brigands de Sapala fourbissaient leurs armes. Voleurs, bandits, esclaves se donnaient rendez-vous au forum pour le lendemain. Ils se promettaient de forcer les maisons où étaient détenus les conjurés.

César, de son côté, cherchait à soulever les basses et moyennes centuries. Sa constance n'était pas ébranlée, mais il ne savait trop comment devait finir pour lui la journée qui se préparait.

Les agens du consul lui rendaient un compte exact de tous ces mouvemens; aussi avait-il fait dans Rome un déploiement de forces extraordinaire. Partout les postes étaient doublés, partout les citoyens, régis en ce moment par les lois des camps, puisqu'ils avaient prêté le serment militaire, veillaient eux-mêmes à la sûreté de leurs maisons; des patrouilles parcouraient incessamment la ville; les aqueducs, les dépôts de pistons publics étaient devenus l'objet d'une surveillance active; on avait détruit les magasins de combustibles amassés par Gurgès, et Rutuba, son fils avait refusé d'en toucher le prix. Enfin, les chefs de l'ordre équestre avaient convoqué pour le lendemain tous les ordres de chevaliers, depuis ceux qui possédaient le cheval public jusqu'aux tribuns pacifiques du trésor.

Ces mesures prises, le consul quitta sa maison vers la troisième heure de la nuit (neuf heures du soir). Les matrones romaines devaient y célébrer les mystères de la bonne déesse, auxquels présidait sa femme Térentia. Quant à lui, il se retira chez un ami. Nigidius Figulus et Quintus son frère l'accompagnaient. Fallait il user envers Lentulus et ses coaccusés de rigueurs inexorables? valait-il mieux les traduire, suivant l'usage, devant une commission de duumvirs, et ne pas assumer la responsabilité de leur supplice? Telles étaient encore les pensées qui l'agitaient.

XII.

Sénat romain.

PRÉSIDENCE DU CONSUL MARCUS TULLIUS CICÉRON.

Séance des nones de décembre (5 décembre 691).

La presque totalité des sénateurs s'est réunie dans le temple de Jupiter Stator. Jamais, depuis le jour funeste où Sylla vainquit Samnites aux portes de Rome, une agitation pareille n'a régné dans l'assemblée des pères conscrits. Les diverses factions qui s'y disputent le pouvoir se pressent autour de leurs chefs. Catulus, Pison, Caton, pérorent au milieu des groupes. Retiré dans un angle du sanctuaire, le grand-pontife Caius Julius César attire vers lui tous les regards. Il s'est appuyé contre le socle de marbre d'une statue, d'une main il tient le pan de sa toge élevé au devant de sa figure, tandis qu'il feuillette de l'autre un rouleau de papyrus. On assure qu'il prendra la parole en faveur des accusés.

Tous les sénateurs sont vêtus de deuil.

Le bruit s'est répandu qu'un prodige vient d'arriver dans la maison du consul; que, durant la célébration des mystères de Cybèle, une flamme rapide et brillante a jailli tout à coup des charbons à demi consumés qui brûlaient sur l'autel. Les coryphées de la faction patricienne voient dans ce prétendu miracle un avertissement des dieux favorable à leur politique; d'autres attribuent le phénomène à l'adresse de Térentia et de sa sœur Fabia, la vestale. Les plus modérés

sourient de pitié. Tous les pères conscrits, du reste, quelle que soit leur confiance dans les augures, s'informent auprès de Valérius Flaccus, préteur de Rome, des mesures qu'il a prises pour empêcher l'émeute de troubler les délibérations du sénat.

La rue de Scaurus est encombrée de soldats. Cinq cents chevaliers environnent le temple de Jupiter Stator. Elius Lamia garde la forteresse du Capitole; le forum et les temples qui le dominent sont occupés par Atticus. Un poste d'élite, composé de vétérans aguerris, surveille chacune des maisons où les conjurés sont détenus.

Une sourde agitation règne sur la place publique. Travaillée par les émissaires de César, la foule semble moins irritée que la veille contre les accusés. Elle attend avec défiance le dénoûment du drame qui va s'achever. Çà et là on aperçoit se mouvoir avec ensemble des masses d'hommes à figures sinistres. Une petite armée s'organise dans Equimélium. Sapala, Carvilius, Pimbetta, quelques affranchis de Céthégus courent affairés au milieu des rangs. Le moindre incident, une provocation injurieuse, une querelle d'esclaves pourrait amener dans Rome une épouvantable collision.

Cependant, un des hérauts attachés au service de la curie a signalé l'approche du consul. Il en avertit à haute voix les sénateurs. Ceux ci prennent place sur les banquettes, garnies de marche-pieds, que des esclaves publics ont disposées pour eux dès le matin dans le sanctuaire. La cela du temple présente l'aspect le plus imposant. Au premier rang s'élèvent les statues des dieux. Au-dessous de ces images vénérées, le grand pontife, les censeurs, les flamines, les augures, tous les prêtres et les magistrats en exercice sont assis sur leurs chaises curules. Enfin, les pères d'origine patricienne, les pères conscrits, recrutés pour la plupart dans l'ordre équestre, et les simples sénateurs pédaires (1) occupent, les uns au-dessous des autres, le rang qu'assigne à chacun d'eux sa dignité.

Les tribuns du peuple siégent sur un banc réservé à la porte du temple.

Coconius, Messala, Appius et Nigidius Figulus, sténographes désignés par le consul, ont pris place au bureau des scribes.

Crassus et un certain nombre de ses amis sont absens.

Un jour blafard semble tomber à regret sur ces hommes en habits de deuil, réunis pour frapper de grands coupables, dont quelques uns, la veille encore, siégeaient au milieu d'eux.

Le consul est monté sur le terre-plein qui précède le temple; il laisse en arrière ses licteurs et ses gardes, et marche seul vers le portique. Aussitôt les victimaires font approcher un bœuf de l'autel de Jupiter. Pas une tache ne ternit la blancheur de l'animal aux larges flancs, que les grasses prairies du Clitumnus ont nourri. Un pontife, le front ceint d'une branche de chêne, purifie ses mains, prend un vase qu'un enfant lui présente, asperge le bœuf d'eau lustrale et lui répand du sel et du blé sur le front. S'armant ensuite d'un couteau sacré, il en promène obliquement la lame depuis le front jusqu'à la queue de la victime; il lui enlève d'entre les cornes une pincée de poils, qu'il jette sur le feu de l'autel. D'une large patère d'or, couronnée de fleurs, il répand des libations sur elle, en disant :

— Puissant Jupiter, que cette eau augmente l'hostie que nous t'offrons !

Après avoir ajouté plusieurs prières, il commande l'immolation.

On ramène le bœuf, débarrassé de ses liens, au milieu de l'*area* du temple. Un popedemi nu le frappe de son maillet entre les cornes. L'animal chancelle et tombe. Les victimaires se précipitent sur lui, l'égorgent, recueillent dans des coupes le sang qui jaillit de ses blessures, le dépouillent, le dépècent et courent présenter ses entrailles au prêtre sacrificateur. Celui-ci examine avec soin les poumons, le foie, le cœur et le fiel. Aidé par les aruspices, il constate que ces divers organes sont parfaitement sains, qu'ils palpitent légèrement, qu'ils ne présentent ni fissures ni taches livides. Pendant ce temps, des joueurs de flûte embouchent leurs doubles instrumens d'ivoire. Le temple retentit du bruit de leurs concerts.

Le pontife ayant déclaré à Cicéron que les augures sont favorables et que les dieux ne s'opposent pas aux délibérations du sénat, le consul pénètre dans le sanctuaire de Jupiter Stator. Tous les sénateurs se lèvent et le saluent. Il monte à son tribunal. Sa contenance est ferme et son regard assuré.

Il rappelle sommairement aux pères conscrits qu'ils se sont réunis en vertu du sénatus-consulte de l'avant-veille pour infliger à Lentulus et à la première catégorie de ses complices le châtiment qu'ont mérité leurs crimes. Il déclare la délibération ouverte, et, se tournant vers Décimus Junius Silanus, il lui adresse la formule usitée :

Décimus Silanus, dites votre avis.

DÉCIMUS JULIUS SILANUS, PREMIER CONSUL DÉSIGNÉ.

L'orateur lit un discours plus brillant que solide, où, sans toucher aux graves questions de jurisprudence que soulève le procès des conjurés, il peint avec emphase tous les maux qu'ils ont failli attirer sur la patrie. Il conclut à ce qu'on les livre au supplice. Tous les consulaires adoptent son avis, entre autres Muréna, le collègue futur du préopinant; Catulus, Curion, les deux Lucullus, le censeur Aurélius, Cotta et Pison. Quelques-uns se montrent impitoyables par haine, d'autres par ambition, le plus grand nombre par frayeur. La liste des consulaires est épuisée et personne encore n'a parlé d'indulgence ni de légalité.

MARCUS TULLIUS CICERON, CONSUL PRÉSIDENT. Caïus Julius César, faites connaître votre opinion. (Profond silence.)

CAIUS JULIUS CÉSAR, GRAND PONTIFE ET PRÉTEUR DE ROME DÉSIGNÉ, est appelé à s'expliquer sur la peine que méritent Lentulus et ses complices.

Il se lève, rajuste avec soin les plis de sa robe, ramène sur son front les rares cheveux qu'a épargnés une calvitie précoce, et prend la parole en ces termes :

Pères conscrits (1),

Tous ceux qui discutent des questions douteuses doivent bannir de leur cœur la haine et la colère aussi bien que la pitié (2). L'esprit perçoit difficilement le vrai quand ces sentimens en obscurcissent les lumières. Il est rare qu'on parvienne à concilier les intérêts de la justice avec ceux de ses passions...

Je pourrais vous citer, pères conscrits, l'exemple d'un grand nombre de peuples et de rois que le ressentiment ou la compassion a mal conseillés; mais je préfère vous rappeler les circonstances où nos ancêtres se montrèrent prudens et sages en maîtrisant les mouvemens de leur cœur. Pendant que nous combattions le roi Persée en Macédoine, l'opulente nation des Rhodiens, dont nos bienfaits avaient accru la puissance, se déclara traîtreusement contre nous. La guerre terminée, que résolurent nos pères à l'égard de ces perfides alliés? Ils leur pardonnèrent, afin de ne pas laisser croire qu'on voulait piller leurs richesses plutôt que venger leur défection. De même, au temps des guerres puniques, bien que les Carthaginois, dans leur fureur criminelle, ne respectassent ni paix ni trêve, nos ancêtres n'en prirent jamais occasion d'user de représailles. Ils se respectaient, avant de chercher la rigueur de leur droit.

Prenez garde, pères conscrits, d'oublier votre propre dignité en ne considérant que le crime de Lentulus et de ses complices, de satisfaire aujourd'hui votre ressentiment au préjudice de votre réputation...

CATULUS, PRINCE DU SÉNAT. Nous ne devons compte à personne de nos décrets. (Mouvement en sens divers.)

CÉSAR, reprenant. La plupart de ceux qui ont opiné avant moi ont éloquemment déploré les malheurs de la république.

(1) On appelait sénateurs *pédarii* ceux qui n'avaient que voix consultative. Ils émettaient leur vote sans le motiver.

(1) Salluste, Catil. LI.

(2) César commence son discours par un texte de Démosthène, à peu près comme nos prédicateurs placent un texte des Saintes Écritures en tête de leurs sermons.

Ils ont énuméré les ravages de la guerre et les horreurs de la défaite; ils ont peint les vierges ravies, les enfans arrachés à la tendresse de leurs parens, les mères de famille devenues la proie des vainqueurs, les temples et les maisons pillés, le carnage au milieu de l'incendie, partout enfin dans Rome des soldats, des cadavres, du sang et des lamentations. Mais, dieux immortels! à quoi bon ces discours? Veut-on vous rendre la conjuration odieuse?... craint-on que des hommes pardonnent trop aisément une injure qui leur est personnelle?... Ah! songeons plutôt, pères conscrits, que le monde entier a les yeux ouverts sur ceux qui vivent dans les hautes régions de la société; que les dépositaires des pouvoirs publics ne sont libres ni d'écouter leurs affections ni de contenter leurs haines. La colère des faibles s'appelle emportement, celle des maîtres du monde se nomme orgueil et cruauté...

DÉCIMUS SILANUS. J'invite l'orateur à rentrer dans la question. C'est pour châtier des coupables et non pour opprimer des ennemis que nous sommes assemblés.

CÉSAR. Je sais que Décimus Silanus, en homme ferme et courageux, n'a écouté dans son discours que son zèle pour la république. Sa moralité et la droiture de ses intentions me sont connues. Et cependant l'avis qu'il a ouvert m'a paru, je ne dis pas cruel (la cruauté est impossible à l'égard de ceux que nous jugeons), mais peu conforme à l'esprit de nos institutions. (Murmures sur les banquettes des consulaires.)

UN SÉNATEUR. Nous y voilà!

CÉSAR. Oui, Silanus, la peur ou l'énormité du crime des coupables vous a préoccupé à tel point que vous avez décerné contre eux, vous, consul désigné, des peines inusitées parmi nous... Permettez que je dise la vérité sur ces peines. Dans l'adversité, la mort est un repos et non pas un supplice... Il n'existe ni joie ni douleur au delà du tombeau. (Violens murmures sur tous les bancs. Une foule de sénateurs interpellent César. On crie à l'impiété, à l'athéisme.)

CATULUS, au milieu du tumulte. Est-ce bien le grand pontife qui ose nier l'immortalité de l'âme dans le sanctuaire même de Jupiter Stator? (L'agitation redouble.)

Les hérauts de la curie réclament inutilement le silence. César sollicite du regard l'intervention du consul président.

MARCUS TULLIUS CICÉRON. J'invite les interrupteurs à se taire. L'immortalité de l'âme est une vérité philosophique sur laquelle chacun est libre d'avoir son opinion.

CATULUS. Le chef suprême de la religion aurait pu se dispenser de manifester la sienne. (Signes d'adhésion.)

MARCUS TULLIUS CICÉRON. Caïus César, veuillez continuer.

CÉSAR. Mais qui pourra jamais démontrer l'injustice d'un arrêt qui doit frapper les parricides de la patrie? Qui? Le temps, les circonstances, la fortune, suprême arbitre de la destinée des nations. Quel que soit le sort des conjurés, ils l'auront mérité sans doute. Mais vous, pères conscrits, considérez que votre sentence peut atteindre un jour d'autres citoyens. (Dénégations.) Les antécédens pernicieux s'établissent toujours par de louables motifs... De nos jours, quand Sylla victorieux fit égorger Damasippe et ses pareils, dont les calamités publiques avaient fondé la puissance, qui n'approuva point cette exécution? Des scélérats, des factieux, des artisans de sédition, recevaient la mort; c'était justice, disait-on. Néanmoins, leur supplice devint le signal d'un affreux massacre. Quiconque désira la maison ou la villa d'autrui, le vase précieux ou même le vêtement dont il était possesseur, s'efforça de le faire inscrire au nombre des proscrits.

(César affecte ici de regarder Catulus et les autres sénateurs que le dictateur combla de biens et de dépouilles. Il continue ainsi :)

Ceux qui avaient applaudi au meurtre de Damasippe ne tardèrent pas à éprouver le même sort. Le carnage ne cessa que lorsque Sylla eut gorgé de richesses tous les siens. (Sensation prolongée.)

Nos ancêtres, pères conscrits, ne manquèrent jamais ni de prudence ni de résolution. L'orgueil cependant ne les empêchait pas d'adopter les usages des nations étrangères, quand ils en avaient reconnu l'utilité. Aux Samnites ils empruntèrent leurs armes offensives et défensives; aux Toscans la plupart des insignes de la magistrature... D'après l'exemple des Grecs, ils frappaient les citoyens de verges et punissaient de mort les criminels. Mais la république s'accrut. Il surgit des factions au milieu d'un peuple toujours plus nombreux. On séduisit des gens inoffensifs; la politique fit des intrigans et des dupes. (Rumeurs légères.—Tous les regards se portent vers Cicéron. — La pensée de la trahison des Allobroges préoccupe tous les esprits.) Alors parurent diverses lois, la loi Porcia entre autres, qui permit aux condamnés d'éviter la mort en s'exilant. De toutes les raisons qui s'opposent à ce que nous innovions rien en matière de pénalité, celle-ci, sénateurs, me paraît la plus forte. Nos pères ont fondé un grand empire avec de faibles ressources; nous suffisons à peine à défendre leurs conquêtes : *suivons leurs traditions*, car ils étaient plus sages et plus valeureux que nous.

DE TOUS CÔTÉS. Courage, César! Très bien! très bien!

Catulus, Pison, les deux Lucullus, s'agitent sur leurs bancs.

LE TRIBUN DU PEUPLE MARIUS PORCIUS CATON. Relâchez donc les prisonniers! Permettez-leur d'aller rejoindre l'armée de Catilina!

CÉSAR, se tournant vers la banquette des tribuns. Désiré-je donc qu'on relâche les prisonniers et qu'on les envoie grossir l'armée de Sergius? Non, sans doute; mais voilà mon avis : Que leurs biens soient confisqués; qu'on les disperse dans les prisons de nos villes municipales les plus puissantes, qu'il soit défendu à quiconque de reprendre jamais leur cause devant le sénat ou de la soumettre au jugement du peuple, et que les contrevenans soient déclarés dès aujourd'hui ennemis de l'Etat et perturbateurs du repos public.

Ce discours est suivi de l'agitation la plus vive. Les sénateurs quittent leurs places et se répandent dans le sanctuaire. Les chefs de l'oligarchie cherchent à ranimer leurs partisans que le courage abandonne. Les pères conscrits se pressent autour de César. On le félicite, on admire sa modération, son équité, son éloquence. La séance est un moment suspendue.

Tout à coup des cris d'attaque pénètrent jusque dans le temple de Jupiter Stator. Frappés d'étonnement et de crainte, les pères conscrits prêtent l'oreille. Le tumulte s'accroît : la peur bouleverse tous les visages. Un viateur s'élance dans le sanctuaire, et d'une voix altérée,

— Aux armes! aux armes! s'écrie-t-il. On attaque les maisons où sont détenus les conjurés!

Cicéron invite les sénateurs à se rasseoir sur leurs chaises curules, poste d'honneur que nul péril ne doit leur faire abandonner.

Il interroge le viateur qui vient de semer l'alarme. Celui-ci assure qu'une multitude armée a traversé la ville depuis Equimélium jusqu'à la voie Sacrée; que les affranchis et les esclaves des prisonniers la conduisent et donnent assaut en ce moment même au palais du grand pontife et à la demeure de Terentius Varron.

Le consul sort du temple. De l'*area*, qui domine à la fois le forum et la rue de Scaurus, il aperçoit à sa droite et à sa gauche deux masses d'hommes tumultueuses, menaçantes, se presser, s'agiter autour des maisons désignées. Les vétérans qui les gardent sont rangés en bataille devant les portiques. Armée de bâtons et de glaives, l'émeute les environne, les étreint de toutes parts et se rue parfois sur leurs boucliers immobiles. Des renforts viennent grossir à chaque instant les rangs des agresseurs.

Cicéron ordonne aussitôt à ses fidèles soldats de Rieti de se former en colonnes, les fait soutenir par un gros de chevaliers, et les lance au pas de course d'un côté sur Carvilius, de l'autre sur Sapala. Les débardeurs et les brigands n'opposent qu'une faible résistance. L'infanterie du consul les enfonce et les met en fuite. Des charges de cavalerie exécutées à propos les dispersent. Cicéron rentre aussitôt dans l'assemblée des pères conscrits, les rassure, et la délibéra-

tion continue au bruit lointain de l'émeute, qui expire le long des rues.

Cette échauffourée, sans importance réelle, a merveilleusement secondé les intentions de César. Elle a été comme une éloquente péroraison de son discours. On eût craint de se montrer indulgent avant d'entendre le jeune pontife; on redoute de paraître cruel depuis qu'il a parlé. Effrayés de l'accusation dirigée la veille contre Crassus, les sénateurs ne songeaient naguère qu'à se mettre à l'abri des soupçons de l'oligarchie en sacrifiant les conjurés; ils ne songent maintenant qu'à l'instabilité des choses humaines, qu'aux retours soudains de la fortune, qu'à Sergius, proscrit comme Sylla, mais qui peut rentrer bientôt dans Rome, victorieux comme le dictateur. En vain Catulus réfute directement les argumens de César; en vain Cicéron dépeint l'énormité du crime de Lentulus, crime odieux, suivant l'orateur, à tous les ordres de l'Etat, même aux affranchis, même aux esclaves; les grands souvenirs des guerres civiles évoqués par le pontife restent debout comme des fantômes vis-à-vis de ces vieillards qu'a si souvent menacés la proscription. Tibère Néron propose de surseoir au jugement des conjurés jusqu'au temps où l'armée de Catilina sera détruite. Tous les peureux, que la honte seule empêche d'abandonner l'avis de Silanus, s'empressent d'adopter ce moyen terme. C'est une issue que leur ouvre Néron pour sortir de l'impasse dangereuse où leur imprudence les a engagés. Ils s'y précipitent à l'envi. Silanus lui-même déclare que Cicéron a mal interprété ses paroles; qu'en demandant contre les accusés la dernière peine, il n'a pas entendu leur ôter le droit qu'a tout Romain de se racheter par l'exil. Quintus Cicéron, frère du consul, achève la défaite des oligarques en se rangeant du parti de César.

La liste des consuls et des préteurs étant épuisée, le magistrat-président donne la parole au tribun du peuple Marcus Porcius Caton. (Vif mouvement de curiosité.)

MARCUS PORCIUS CATON, TRIBUN DU PEUPLE. Lorsque j'envisage notre situation et les dangers qui nous menacent, pères conscrits, je suis loin de partager l'opinion de plusieurs d'entre vous. Ils ont discuté, ce me semble, sur la punition qu'il convient d'infliger à des hommes rebelles à la patrie, ennemis de leur famille et des dieux de leur foyer. Et moi je pense qu'il s'agit bien moins de les punir que de se défendre contre eux. Poursuivez d'autres crimes quand ils sont consommés; rien de mieux Quant à celui des conjurés, si vous n'en prévenez l'exécution, il sera trop tard pour le venger. Rome prise, que restera-t-il aux vaincus?

Ah! c'est vous que j'interpelle au nom des dieux immortels, vous qui toujours avez aimé vos maisons, vos villas, vos statues, vos tableaux mieux que la patrie! Si vous voulez les conserver, ces chers objets de vos affections, si vous voulez du repos pour vos plaisirs, réveillez vous donc enfin et comprenez la situation de la république. Il n'est plus question de réglementer nos nuances, de secourir nos alliés. Notre liberté, notre vie, sont en danger! (Le plus grand silence règne dans la curie.)

CATON continue d'une voix émue. Que de fois, pères conscrits, j'ai jeté au milieu de vous d'inutiles paroles! Que de fois j'ai déploré l'immoralité l'avarice de nos concitoyens! Je me suis attiré bien des haines par ma franchise. Moi, qui ne me serais pardonné ni une faute ni même l'intention de la commettre, je supportais difficilement les excès des autres... Mais il ne faut plus s'occuper aujourd'hui de nos bonnes ou de nos mauvaises mœurs, de la grandeur et de la magnificence de cet empire: il faut savoir si nous et nos biens deviendrons propriété de l'ennemi (Très bien! très bien!)

Et l'on invoque la clémence, la pitié! Hélas! nous avons perdu depuis longtemps le vrai nom des choses. Pour nous, dissiper le bien d'autrui, c'est largesse (L'orateur regarde César, qui lui répond par un sourire); oser le mal, c'est courage. Voici pourquoi l'Etat menace ruine. Eh bien! qu'on soit libéral du bien des alliés, puisque nos mœurs le permettent; qu'on pardonne aux voleurs des deniers publics; mais au moins qu'on ne prodigue pas notre sang...

CÉSAR. C'est juste. Qu'on épargne le sang des citoyens.

CATON, avec force. Qu'on ne sacrifie pas tous les gens honnêtes pour épargner quelques scélérats. (Applaudissemens.)

Caïus César a disserté tantôt avec art sur la vie et sur la mort en homme qui regarde sans doute comme fabuleux ce qu'on dit des enfers...

CÉSAR. Je n'ai point dit cela.

VOIX DIVERSES. Vous avez nié l'immortalité de l'âme.

CÉSAR. Nullement. J'ai fait abstraction dans mon discours de toute croyance en l'autre vie, parce que les morts sont placés hors de notre atteinte, et qu'il est défendu de présumer la justice des dieux.

MARCUS PORCIUS CATON, reprenant sa phrase et appuyant sur chaque mot. Caïus César a disserté tantôt avec art sur la vie et sur la mort en homme qui regarde sans doute comme fabuleux ce qu'on dit des enfers; que les méchans y vivent séparés des bons...

CÉSAR. Bien que nous ayons coutume de pardonner beaucoup de choses au stoïcisme de Caton, je ne souffrirai pas qu'il m'attribue gratuitement une impiété. (Violentes rumeurs sur les chaises curules de l'aristocratie.)

CICÉRON, d'une voix railleuse. On relatera au procès-verbal de cette séance que César croit à l'immortalité de l'âme, afin que personne ne l'oublie.

CÉSAR. A la bonne heure! (On rit.)

MARCUS PORCIUS CATON poursuivant. Que les méchans y vivent séparés des bons dans des lieux noirs, infects, remplis d'une éternelle horreur...

CÉSAR. Si Caton pense qu'on doive tenir compte, dans le décret qu'il va soumettre à l'approbation du sénat, des supplices du Tartare, je l'invite à y insérer la phrase suivante : — « Ordonnons que les coupables seront à jamais tourmentés par Tisiphone, Alecto... (Explosions de murmures. La voix de César est couverte par les cris de l'assemblée.)

LE CONSUL CICÉRON. La discussion ne peut continuer ainsi. Je prie César de ne plus interrompre l'orateur.

PISON. Il existe des lois contre les impies.

CATULUS. Les plaisanteries de César sur les peines de la vie future pourraient égayer une partie de débauche; mais je les tiens, vu la sainteté de ce temple, pour une indigne profanation.

LE CONSUL CICÉRON. Il me semble que Catulus manque lui-même aux égards que se doivent les membres de cette assemblée.

CÉSAR Un citoyen tel que Lutatius Catulus, si rempli de zèle pour la religion, méritait certainement d'être proclamé grand pontife à l'unanimité des centuries. (Hilarité générale. Catulus garde le silence.)

CATON. Tel a donc été l'avis de César. Il veut que les biens des conjurés soient confisqués et qu'on disperse leurs personnes dans les prisons de nos villes municipales, de peur sans doute qu'ils ne soient enlevés de vive force ou bien par leurs complices, ou bien par des malfaiteurs soudoyés. N'y a-t-il donc de méchans, de scélérats qu'à Rome? en manque-t-il dans le reste de l'Italie, et l'audace de ces hommes ne sera-t-elle pas d'autant plus redoutable en certains lieux, qu'ils y trouveront moins d'obstacles à renverser? Si César craint la conjuration, son avis me semble peu fondé; mais si au milieu de la terreur générale, seul il ne redoute rien, je n'en dois que trembler davantage pour votre salut et pour le mien ..

CÉSAR, avec une extrême vivacité. Je sais qu'il existe certains hommes dans la république dont toute l'importance consiste à injurier les personnages les plus honorables, à flétrir les réputations les mieux établies. Ce sont des Thersites que je ne veux pas imiter.

UNE VOIX. Mais vous imiteriez avec plaisir Agamemnon.

CÉSAR. Si quelqu'un se pose en roi dans cette assemblée, ce n'est pas moi.

CATON. Des citoyens de la plus haute noblesse ont comploté d'incendier Rome; ils appellent aux armes les Gaulois, ces implacables ennemis du nom romain. Leur chef, à la tête d'une armée, vous menace, et vous hésitez? Vous avez surpris l'ennemi dans vos murailles, et vous ne savez

qu'en faire? Ayez-en compassion, je vous le conseille. Ce sont des jeunes gens qu'a égarés l'ambition; mais qu'ils s'arment, et votre clémence deviendra votre perte. Peut-être cette affaire, bien que dangereuse, ne vous effraie pas. Avouez donc plutôt que la peur vous a tous saisis; qu'indolens et faibles, comptant les uns sur les autres, vous n'osez prendre une résolution. Vous invoquez la providence des dieux, qui ont souvent préservé cette république des plus graves dangers; mais ce ne sont pas les vœux et les supplications des femmes qui nous font venir les dieux en aide. A qui montre de la vigilance, de l'activité, de la prudence, tout réussit. Quant aux lâches, ils implorent en vain les immortels; ceux ci s'irritent et se tournent contre eux...

L'ORATEUR HORTENSIUS. Très bien, Caton! ces paroles sont dignes de votre aïeul.

CATON. Enfin, pères conscrits, s'il vous était possible de faiblir aujourd'hui sans vous perdre, je laisserais volontiers les événemens instruire ceux que mes paroles n'auraient pas touchés. Mais nous sommes cernés de toutes parts. Catilina et ses satellites nous tiennent l'épée sur la gorge; d'autres ennemis s'agitent au cœur de la cité. Ils assistent à nos délibérations; ils y surprennent le secret de nos préparatifs. Sauvons-nous en frappant un coup rapide et vigoureux. Tel est donc mon avis : — Attendu que des scélérats ont mis par leurs complots la république en péril; attendu qu'ils restent convaincus, soit par les dépositions de Vulturtius et des Allobroges, soit par leurs propres aveux, d'avoir voulu attenter à la sûreté de l'Etat et à celle de leurs concitoyens par le meurtre, l'incendie et par d'autres moyens odieux et cruels; attendu que la confession des coupables équivaut à la preuve manifeste des crimes capitaux qu'on leur impute, je veux que, suivant la coutume de nos pères, ils soient punis du dernier supplice. (Applaudissemens prolongés.)

Le discours de Caton a complétement changé les dispositions des sénateurs. Ce n'est plus par animosité, ce n'est plus par crainte qu'ils veulent immoler les coupables que César a failli sauver. Ils comprennent la nécessité d'un grand exemple, qui produise sur les esprits, travaillés par tant de mauvais désirs, une impression salutaire. Ils rougissent, les uns d'avoir hésité, les autres d'avoir faibli dans l'accomplissement d'un devoir pénible mais impérieux. Tous réclament le vote à grands cris.

CÉSAR. Je demande la parole.

VOIX NOMBREUSES. Non! non! la discussion est terminée.

CATULUS. Ne voyez-vous pas, pères conscrits, que le jour va finir et que César espère, au moyen d'un long discours, vous forcer de remettre à demain votre décision?

CÉSAR. Je n'ai qu'une explication très courte à présenter au sénat. Mon intention n'est pas d'arrêter le cours de sa justice, bien qu'une nuit de réflexion pût être utile à des hommes dont l'égoïsme, les haines ont été surexcités par la rude éloquence de Caton. Personne encore dans la curie, si ce n'est Tullius Cicéron, n'a examiné les conséquences immédiates de l'arrêt qu'on vous demande. Souffrez, pères conscrits, que je vous les fasse envisager.

Nous sommes le plus grand corps politique de l'Etat. L'impulsion qui part de cette enceinte se communique jusqu'aux extrémités de l'univers. Il n'est pas de si mince bourgade, de municipe si obscur, depuis les déserts de l'Afrique jusqu'aux bords du Pont-Euxin, où vos décrets ne gouvernent l'individu, la famille, la société.

Et pourtant, il existe une autorité supérieure à la vôtre, une puissance devant laquelle tout s'incline et baisse la tête. Quand elle parle, vous êtes forcés de vous soumettre, car sa grande voix est la voix même des dieux immortels.

L'ORATEUR HORTENSIUS. Et quelle est cette puissance?

CÉSAR. La puissance du peuple assemblé par centuries. Mais vous participez vous-mêmes, pères conscrits, à cette omnipotence toujours souveraine, toujours infaillible de nos grands comices. Vous marchez à la tête de nos trente-cinq tribus, vous en êtes les guides, la lumière. Voilà pourquoi il serait dangereux qu'elles trouvassent quelque jour votre sagesse en défaut.

Vous avez déclaré hier Lentulus et quatre de ses complices atteints et convaincus de perduellion. De cette décision à un jugement qui les condamne à l'exil... au supplice, si tel est votre avis, il n'y a pas loin sans doute. Mais il leur reste encore un moyen suprême d'échapper au sort qui les menace : je veux parler d'un appel aux centuries. (Violente interruption.)

Ce droit d'appel vous ne pouvez l'ôter à des Romains, quel que soit leur crime. La loi Sempronia le leur assure. Eh bien! un décret des centuries qui anéantirait le vôtre serait funeste à la république. Votre influence en souffrirait; l'autorité de vos sénatus-consultes en serait amoindrie.

(Des trépignemens de colère, des cris furieux interrompent l'orateur.) Il attend avec un visage impassible que cet orage de passions tumultueuses soit calmé.)

MARCUS TULLIUS CICÉRON. César oublie, sans doute par inadvertance, que les traîtres à la patrie perdent leur titre de citoyens.

CÉSAR. Oui, quand ils sont condamnés par un tribunal compétent; oui, quand ils ont parcouru tous les degrés de juridiction.

CICÉRON. Un décret du sénat auquel vous avez pris part, ainsi qu'un certain nombre de vos amis dont on remarque l'absence, a-t-il déclaré *perduelles* Lentulus et ses coaccusés?

CÉSAR. C'est vrai.

CATULUS. Donc ils ont perdu leur droit de cité.

CÉSAR s'adressant à Catulus. Eh! quand avez-vous vu, savant jurisconsulte, qu'on séparât dans nos tribunaux l'affirmation du fait de l'application de la peine?

Catulus se tait.

MARCUS PORCIUS CATON. Pères conscrits, la patrie est menacée; les dieux ont fait tomber ses ennemis entre nos mains, une mission terrible de vengeance nous est imposée... Que tardons-nous à la remplir?

CÉSAR. Au nom de vos familles et par la sainteté de vos pénates! sénateurs, je vous en conjure, ne portez pas des mains sacrilèges sur le véritable *palladium* de cet empire; sur les lois vénérées qui garantissent à chacun de nous la vie, la liberté et la jouissance de ses biens.

CATON. Ah! c'est bien à vous, César, qu'il appartient d'invoquer la sainteté de nos pénates; vous dont une voix accusatrice a placé le nom parmi ceux des misérables qui assiégent encore nos maisons et les temples de nos divinités!

Un héraut traverse la curie et remet une lettre au grand pontife. Caton, en orateur habile veut profiter de cet incident et s'écrie :

— Vous le voyez, au milieu de nos débats solennels, dans le sanctuaire même de Jupiter, César correspond avec les scélérats qu'il n'a pas eu honte d'adopter pour cliens.

César parcourt la missive qu'on vient de lui remettre, et la cache dans sa tunique. Un sourire de maligne satisfaction dilate ses lèvres.

Il rajuste de nouveau les plis de sa robe, et ramène sur son front, à moitié chauve, les mèches de cheveux qui s'en sont écartées.

CATON. Souffrirons-nous plus longtemps que cet audacieux nous brave, qu'en lui envoie sous pli, en présence de tant de nobles personnages... peut-être le mot fatal qui doit nous faire égorger!

CÉSAR. Voulez-vous me dire, Caton, quelle humeur soudaine a troublé votre sérénité de stoïcien?

CATON. Cette lettre que vous avez reçue, je vous défie de la montrer.

CÉSAR. Si je vous prenais au mot!...

CATON. Donnez-en lecture.

CÉSAR. Le sénat l'ordonne-t-il?

VOIX NOMBREUSES. Oui, oui! Connaissons enfin nos amis et nos ennemis!

CÉSAR. Je fais passer ma lettre à Caton, le laissant libre d'en user comme il l'entendra.

Le pontife remet sa missive à un héraut qui la porte à Caton. L'assemblée entière est attentive. Le tribun du peuple jette les yeux sur la première ligne du billet. Son front se

ride, ses sourcils se rapprochent; il lance à César un regard furibond, en s'écriant :

— Ivrogne!

Puis il jette la lettre à terre et la foule aux pieds.

Le bruit se répand dans le sénat qu'elle contient un rendez-vous d'amour et qu'elle a été écrite par Servilie, femme de Décimus Silanus et sœur utérine de Caton. (Longue et bruyante hilarité.)

CICÉRON. J'invite le sénat à se rappeler que les intrigues du dehors ne doivent point pénétrer dans le sanctuaire de ses délibérations, et qu'il s'est réuni pour frapper d'une sentence capitale de grands coupables qui furent nos concitoyens. (Approbation.) César, vous reste-t-il quelque chose à ajouter?

CÉSAR. J'ai dit.

LE CONSUL déclare que la discussion est terminée, la résume, prie Caton de s'approcher du bureau des scribes et poursuit :

Que ceux d'entre les pères conscrits qui veulent adopter l'avis de Marcus Caton se rangent autour de lui.

Les sénateurs se lèvent, et la plupart d'entre eux se dirigent d'un pas grave vers le milieu du sanctuaire. L'immense majorité des pères conscrits environnent Caton. De rares opposans se tiennent debout au milieu des banquettes vides; ils semblent déconcertés de leur solitude.

LE CONSUL PRÉSIDENT, d'une voix solennelle. L'avis de Marcus Porcius Caton est adopté.

Il prend une tablette, y trace quelques mots avec la pointe d'un style, la scelle et marque le cachet de son symbole. Puis, un héraut s'étant approché de lui,

— Va, lui dit-il, porte cette lettre au triumvir capital. (Sensation douloureuse et prolongée.)

CATULUS. Il nous reste à voter maintenant la confiscation des biens que César a proposée.

CÉSAR. Il me semble qu'en adoptant l'avis de Caton, les pères conscrits ont rejeté le mien.

CATULUS. Vous faites erreur, le supplice et la confiscation ne sont pas deux choses contradictoires: les sénateurs peuvent infliger l'une et l'autre peine, sauf à rédiger une partie de leur décret en votre nom.

CÉSAR, maîtrisant à peine sa colère. Ainsi donc, je deviendrais malgré moi l'auteur d'une lâche et inutile cruauté! après avoir frappé des hommes, vous me réserveriez le soin de frapper des enfans et des femmes! Oh! soyez inexorables dans vos vengeances, puisque les dieux ont mis dans vos mains le glaive qui tue, en vous refusant la pitié qui pardonne! Mais si les fils des conjurés doivent un jour mendier leur pain dans nos carrefours, par Jupiter Stator! ils ne me reprocheront pas de les avoir dépouillés.

CATON. Il répugne à César de s'associer à nos décrets.

CÉSAR. Je n'ai pas contribué à les obtenir. S'ils sont prudens, s'ils sont justes, gardez-en tout le mérite; sinon, vous seuls devez en subir le châtiment. (Agitation prolongée.)

CATON, avec une ironie amère. Appeler sur Catilina et sur ses satellites l'animadversion des lois... de votre part... ce ne serait pas un acte de fermeté, sans doute, mais plutôt une trahison.

CÉSAR. Je vous l'ai dit, Caton, je respecte trop cette noble assemblée et je me respecte trop moi-même, pour vous suivre sur le terrain des personnalités.

Cependant les sénateurs qui ont voté la mort des accusés ont accueilli avec empressement la proposition de Catulus. Il leur semble prudent, habile, de rejeter sur le chef de la faction populaire une partie de la responsabilité qui pèse sur eux; ils se consultent, ils s'excitent du regard. Cicéron les observe, les compte; il se croit assez fort pour vaincre la résistance de César.

LE CONSUL PRÉSIDENT. Pères conscrits, vous êtes appelés à vous prononcer sur cette question : Fera-t-on vendre au profit de l'Etat les biens des condamnés? L'affirmative est conforme à l'avis de César, grand pontife et préteur de Rome désigné.

CÉSAR, avec emportement. Non, vous ne prendrez pas dans mon vote, après l'avoir désapprouvé, la seule disposition rigoureuse qu'il contienne, pour en aggraver la sévérité de votre arrêt. Vous ne le ferez pas en ma présence, tant qu'il me restera un moyen légal de l'empêcher. (Chuchotemens, exclamations.)

CATON, tribun du peuple. J'invite le consul à passer outre, malgré l'opposition de César.

CICÉRON. Que ceux d'entre les pères conscrits qui veulent adopter l'avis de Caïus César en ce qui touche...

CÉSAR, interrompant le consul, et d'une voix retentissante. A moi Népos! à moi, Bestéa! tribuns du peuple, faites votre devoir! suspendez par votre véto les délibérations du sénat!

Les tribuns du peuple restent immobiles sur leur banquette.

La porte de la cella s'ouvre au même instant. Cinquante chevaliers envahissent la salle et courent vers César l'épée nue à la main.

Le tumulte, le désordre est au comble. Les sénateurs quittent leurs bancs et courent çà et là, éperdus, dans le temple Plusieurs embrassent les statues des dieux; les plus intrépides environnent Cicéron et, les bras tendus vers les chevaliers, leur crient d'évacuer la salle et de respecter la majesté du sénat.

Une troupe de furieux rugit autour de César; vingt glaives le menacent, cent injures frappent tumultueusement ses oreilles. Il reste de bout, les bras croisés sur la poitrine, et regarde venir la mort sans sourciller.

UNE VOIX à l'oreille du consul. Cicéron, un mot, un geste... ce jeune ambitieux meurt et la république est sauvée.

Curion accourt pour défendre le grand pontife. Cicéron lui-même quitte sa chaise curule, se jette à corps perdu au milieu des chevaliers, les repousse et les chasse vers la porte du temple en disant :

— Par Jupiter Stator! est-ce pour massacrer les pères conscrits ou pour les défendre que vous avez pris les armes, chevaliers? Censeur Aurélius Cotta, vous noterez ces hommes d'infamie.

A cette menace les chevaliers s'éloignent. On ferme la porte du temple. Les sénateurs tremblans vont se rasseoir. Mais le consul renonce de lui-même à faire prononcer la confiscation. On rédige à la hâte un sénatus-consulte, et la séance est levée au milieu de la plus grande agitation.

César se mêle aux pères conscrits qui ont résolu d'accompagner Cicéron pendant toute cette soirée fatale. Il traverse avec eux les chevaliers qui gardent le temple, rejoint la foule, et se retournant alors vers ses nobles confrères,

— Sénateurs, dit-il, je rentrerai dans vos assemblées quand elles seront présidées par un consul qui y fasse régner l'ordre et la liberté.

XIII.

LA MARCHE DU SUPPLICE.

A l'extrémité nord-ouest du Campo Vaccino, vis-à-vis de l'arc de Septime Sévère, s'élève aujourd'hui une petite chapelle bien humble et presque ignorée, dont la pauvreté contraste avec le luxe des églises titulaires de leurs éminences messeigneurs les cardinaux. On honore, dans la nef supérieure de ce modeste édifice, saint Joseph des charpentiers, patron de ces artisans utiles que les Romains d'autrefois ne craignaient pas d'inscrire dans la première classe de leurs centuries. De cette nef, le pèlerin descend par un escalier tortueux, percé à travers des masses énormes de pierre volcanique, dans un souterrain que la captivité de saint Pierre a sanctifié.

On y montre encore la colonne à laquelle fut attaché le prince des apôtres, et la source qu'il fit jaillir pour donner le baptême à son geôlier. Il semble que vous n'appartenez plus au monde, quand vous vous êtes pieusement agenouillé sur les blocs de lave de ce cachot. Une voûte épaisse de dix

pieds vous recouvre. Quelques rayons de lumière décolorée tombent sur vous d'un étroit soupirail, comme pour vous faire mieux apercevoir la sombre horreur de ce lieu. Aucun bruit de l'extérieur, aucun frémissement du sol, quelque léger qu'il puisse être, n'ébranle le roc cyclopéen qui vous enferme. Oh! de quelle horreur vous seriez saisi, si ces murailles pouvaient redire les gémissemens, les blasphèmes, les cris d'horreur qu'elles ont entendus; si, par l'intervention de quelque puissance miraculeuse, les ombres de tous les malheureux dont le sang a coulé dans les fissures des dalles que vous foulez, venaient à se dresser devant vous! Là, sont morts Jugurtha, ce Kabyle bruni par le soleil africain; Vercingétorix, l'intrépide champion de la nationalité gauloise, et tant d'autres héros que l'épée d'un seul peuple a vaincus. Vous êtes dans le *tullianum*, dans l'affreux cabanon où les ennemis de l'ancienne Rome venaient apprendre le dernier mot, percer enfin le mystère de leur triste destinée.

Placez-vous à droite de l'arc de Septime Sévère, sur l'emplacement de l'ancienne basilique Opimia, et représentez-vous par l'imagination les divers édifices que je vais reconstruire. L'église de Saint-Joseph-des-Charpentiers a disparu : un sombre édifice, noirci par le temps, l'a remplacée. La façade principale regarde le midi; vous en apercevez de profil le fronton triangulaire, la porte cintrée et les lourdes colonnes d'ordre toscan. C'est la prison que le roi Servius Tullius éleva sur la pente du Capitole, en face du Palatin, à sept ou huit mètres au-dessus du niveau du forum. Une rampe de quarante marches environ conduit, en obliquant à droite, de la place romaine à cette imposante construction, dont la vue, suivant les calculs du bon roi Servius Tullius, devait effrayer singulièrement les malfaiteurs. Cette rampe se nomme les Gémonies; on y expose les suppliciés. Les Gémonies communiquent à la prison par un pont de pierre hardiment jeté dans l'espace, à vingt pieds au-dessus du forum.

Les fortifications du Capitole, quelques bouquets d'arbres parmi les tourelles de l'enceinte dominent le tableau, aux lugubres souvenirs, que nous avons esquissé.

Si je voulais le rendre dramatique, j'ajouterais que parfois on voit des hommes traîner, de l'intérieur de la prison sur le pont des Gémonies, une longue caisse de chêne, la dresser, l'appuyer au garde-fou du pont, lui imprimer un mouvement de bascule et la précipiter dans le forum. Des vespillions la chargent aussitôt sur leurs épaules, la recouvrent d'un lambeau d'étoffe noire, et vont l'enfouir honteusement dans un coin du *sestertium*.

En supposant que mon récit ne vous ait pas trop effrayé, que vous osiez franchir les Gémonies, et pénétrer dans la funèbre enceinte où Servius Tullius rendait sa justice, vous arriverez dans un atrium environné de cloîtres. Vous tournerez à gauche. Un escalier vous conduira, à douze pieds au-dessous du sol, dans une salle obscure, environnée de toutes parts de ces murailles sans ciment, muettes, inébranlables, que les Romains implantaient pour l'éternité dans les entrailles de la terre.

Un frisson de terreur vous saisirait en y entrant.— Ecoutez! Ne vous semble-t-il pas entendre un murmure lointain d'eau qui coule... Faites quelques pas avec précaution. On dirait qu'une bouffée d'air infect nous arrive du pavé. Nous sommes auprès d'une étroite ouverture dont la dimension permettrait d'y introduire tout juste le cadavre d'un homme. Les aquéducs de la ville roulent au-dessous de nous leurs flots dans le grand cloaque. Oh! remontons vite. J'ai entendu bruire des respirations humaines. Je me souviens maintenant. La première heure de la nuit approche. Nous sommes environnés des huit licteurs des triumvirs capitaux. Chacun d'eux tient un lacet à la main et ils attendent Lentulus et ses complices pour les étrangler.

Nous avons visité le *tullianum*. Si vous revenez à Rome dans deux mille ans, vous le trouverez bien changé. Les dieux ne seront plus dans leur Olympe, et l'on honorera ici la mémoire du chef des gaans qui les en auront chassés.

Repoussés par les soldats réatins de Cicéron, dispersés par les charges des chevaliers au cheval public, les émeutiers, qui avaient tenté d'enlever Lentulus, Céthégus et leurs compagnons d'infortune, n'avaient pas tardé à se rallier dans Equimélium. Les émissaires des prisonniers, quelques agens secrets de César avaient relevé leur courage. Il leur arrivait en foule, de tous les quartiers de la ville, des prolétaires et des artisans soudoyés. Il se préparait en ce moment dans les marchés du Vélabre la plus belle sédition dont Rome eût conservé le souvenir.

Ainsi qu'un orage, après avoir longtemps grondé au sommet d'une montagne, après s'être condensé autour de ses larges flancs, s'abandonne tout à coup au souffle du vent qui l'entraîne, l'émeute, convenablement préparée, haranguée et payée par des gens habiles, abandonna les halles d'Equimélium vers la première heure du jour. Après avoir traversé la rue des Toscans, elle déploya ses forces au milieu du forum. Les esclaves de Céthégus et les gladiateurs d'Autrone occupaient le centre de bataille. Sur les ailes marchaient en colonnes serrées les brigands de Sapala d'un côté, et de l'autre les portefaix enrôlés par Carvilius. Des nuées de prolétaires s'agitaient sur les flancs et dans les intervalles de cette armée. Ceux qui la dirigeaient avaient appris qu'on allait transférer les détenus dans la prison publique, et ils espéraient les enlever de vive force durant le trajet.

L'émeute parcourut librement tout l'espace compris entre le temple de Castor et la voie Sacrée, se frayant un passage à travers la multitude, qui ne cessait pas d'encombrer le forum. Le peuple ne poussait aucune clameur hostile; il n'insultait ni les conjurés ni leurs juges. Certain du crime des premiers, mais n'en pouvant calculer les conséquences probables, il attendait les événemens.

Rien n'est moins stable, dit-on, que les opinions du vulgaire; je crois que si ses affections sont changeantes, sa haine, au contraire, est des plus obstinées et des plus intelligentes à soupçonner le mal. Que détestait le peuple de Rome? les patriciens avant tout; puis les sénateurs et les riches financiers. Qu'aimait-il? ses tribuns quand ils étaient agressifs, ses augures, ses aruspices et certaines grandes existences qui savaient le flatter adroitement. Bien que l'arrestation des Allobroges sur le pont Milvius eût d'abord excité sa défiance, il s'était laissé pourtant convaincre par les preuves flagrantes de leur crime. La saisie opérée dans la maison de Céthégus, l'érection du simulacre de Jupiter, l'habile discours de Cicéron, avaient ensuite déchaîné toute son aveugle fureur contre les prisonniers. La superstition avait merveilleusement servi en cette circonstance la politique de l'aristocratie.

Mais quand les agens de César eurent fait comprendre à la plèbe que le jugement des coupables appartenait aux centuries; quand elle vit les sénateurs se l'attribuer et déployer autour d'eux un appareil militaire insolite, elle suspecta, non sans quelque apparence de raison, les intentions secrètes de l'oligarchie. Elle s'imagina que le conseil des Sept voulait ou bien proscrire d'un seul coup tous ses adversaires, ou bien relâcher les prévenus parce qu'ils étaient riches, parce qu'ils appartenaient aux classes les plus hautes de la société. Oubliant pour un temps les intérêts de sa prérogative, elle ne songea plus qu'à surveiller la conduite des pères conscrits et du magistrat qui semblait les diriger.

L'émeute passa donc au milieu de la foule sans exciter ni sa colère ni ses sympathies.

Elle suspendit sa marche à l'extrémité de la place. Elle venait de rencontrer un obstacle qui l'eût infailliblement brisée.

Une triple haie de vétérans joignait la rue de Scaurus à l'escalier des Gémonies. En avant de cette ligne, des triangles de soldats étaient échelonnés de distance en distance. Cette muraille d'êtres humains, savamment disposée, ressemblait jusqu'à un certain point au front d'une citadelle à la Vauban. Sapala se rapprocha de Carvilius, et la lui montrant du doigt,

— Hein? dit-il.

Carvilius secoua la tête.

— Ce sera dur à entamer.

— Oh! oui, très dur, répondit Carvilius. Tes loups s'y casseront les dents.

— Les préteurs qui ont inventé cette ligne de défense ne sont pas des conscrits.

— Un préteur, vois-tu, Sapala, est un homme investi de fonctions paisibles, répondit Carvilius, qui avait longtemps servi; il n'invente pas de ces choses-là. J'attribue plutôt l'idée à ce jeune drôle qui s'amuse là-bas à faire caracoler son cheval, sans doute pour attirer sur lui l'attention des jeunes filles et arracher des larmes aux petits enfans.

L'homme que désignait Carvilius était un tribun militaire qui parcourait en ce moment et inspectait, avec une attention minutieuse, le front de bataille de ses soldats. Ce jeune homme portait un casque à aigrette rouge, et son angusticlave blanc, parfilé de pourpre, flottait sur une brillante cuirasse d'acier bruni.

— Un beau militaire! dit Carvilius quand le tribun passa devant lui.

— Il me semble que sa figure ne m'est pas inconnue, dit Sapala.

— Vraiment?

— Foi de pirate!

— Où l'aurais-tu vu?

— Ah! par les Furies! c'est au forum que je l'ai vu. Nous étions ensemble, Carvilius.

— Je n'en ai pas le moindre souvenir.

— L'individu au manteau brun que nous avions embusqué près du Mille d'or, tu sais?

— Pour tuer Cicéron?

— Oui, et que mes hommes ont retrouvé plus tard au val d'Egérie, découpant pièce à pièce les gladiateurs de Sempronia.

— Vraiment? Et le voilà tribun militaire! Quelle fortune! Rutuba, décoré ce jour-là même par Cicéron de l'angusticlave de tribun, et chargé par lui de commander les troupes qui devaient prêter main-forte à la justice du sénat, allait repasser devant Carvilius.

— Voyons! que je l'examine bien, ajouta le bandit; que je tâche de le reconnaître. Par Tisiphone! c'est bien notre parricide.

— Qu'allons-nous faire maintenant? reprit Sapala. Attaquons-nous?

— Cette infanterie, commandée par l'homme qui découpe si habilement les gladiateurs? Non pas.

— Comment, tu recules?

— Comprends-moi bien, jeune homme, poursuivit Carvilius. A peine aurons-nous engagé le combat que le peuple va prendre la fuite dans toutes les directions. Il pourrait même nous arriver pis.

— Les enfans seront plus libres ensuite dans leurs évolutions.

— Ils seront libres alors de recevoir toute sorte de coups sans riposter.

— Comment expliques-tu cela? demanda le chef des pirates.

— Suis bien mon raisonnement. Nous approchons de ces fantassins. Aussitôt de toutes les lignes en zigzag que forme leur ordonnance part une grêle de javelots, dont les uns nous prennent de face, dont les autres nous piquent en flanc. Un tiers des nôtres est mis hors de combat.

— Nous tirons immédiatement l'épée.

— Et nous attaquons l'ennemi corps à corps Mais, qu'arrive-t-il? C'est que les triangles de ce damné tribun pénètrent dans notre ligne de bataille, et que nous nous agitons en efforts inutiles, à peu près comme un ver qu'on a coupé en cinq ou six morceaux.

— Ah! scélérat de tribun!

— Ce n'est pas tout. Tandis que nous nous escrimons, ces beaux chevaliers qui occupent depuis ce matin la forteresse du Capitole et les portiques de nos temples fondent sur nous et nous enveloppent. Si tu t'exposais à un pareil malheur, mon pauvre Sapala, tu ne reverrais plus ta montagne de Circé.

— Je t'assure, Carvilius, que tes raisonnemens portent la lumière et la conviction dans mon esprit. Mais il est triste d'abandonner dans le malheur les amis de Catilina.

— On va les transférer dans la prison publique, reprit le débardeur.

— Oui.

— Le forum sera désert à la troisième veille.

— Eh bien?

— Nous donnerons assaut à la prison.

— Les murailles de Servius Tullius n'ont pas de bastions et ne lancent pas de javelots.

— Tu as raison. Soyons attentifs. On amène les prisonniers.

La deuxième heure de la nuit approchait. Les ténèbres étaient devenues épaisses dans le forum. De rares lumières brillaient çà et là devant les édifices de la place, sur le Capitole et le Palatin. D'innombrables spectateurs encombraient les rues, les monumens, les carrefours, jusqu'aux toits des maisons que l'œil pouvait apercevoir. Là où il n'y avait pas de citoyens se montraient des soldats. Toutes les lignes de cet immense panorama étaient festonnées de têtes que de faibles lueurs dessinaient en gris au milieu de l'obscurité. Tout à coup, une lueur rougeâtre partit de la rue de Scaurus, fit sortir de l'ombre Régia, les janus de la voie Sacrée, alluma des étincelles sur les piques des vétérans, dont l'attitude avait effrayé Sapala, et se perdit aux larges flancs du Capitole. La prison de Servius Tullius, le pont et l'escalier par lesquels on y montait, se profilèrent à cette lueur lunèbre. Un long frémissement agita la foule. On vit le tribun qui commandait au forum tirer vivement son glaive et parcourir au galop toute la ligne de ses hommes en lançant en l'air un rapide commandement.

Des trois rangs de soldats qui formaient la haie, deux se tournèrent vers le forum.

— Carvilius, dit Sapala à son compagnon, ce tribun nous traite avec plus d'égards que le consul.

— Pourquoi cela?

— Il n'a laissé qu'une rangée de piques vis-à-vis de Cicéron, et en a tourné deux vers nous.

— Par Cerbère! le coquin est prudent et résolu, répondit Carvilius Silence! le cortége passe à côté du premier janus.

En effet, l'escorte des condamnés débouchait sur le forum dans l'ordre suivant:

Deux esclaves portant des torches; — les huit licteurs de Cicéron; — le consul, et près de lui Lentulus pâle, abattu, chargé de chaînes sur ses habits de deuil; — le préteur de Rome et celui des étrangers; — Céthégus, Gabinius, Statilius et Céparius, non moins épouvantés que leur chef et enchaînés comme lui; — les cinq préteurs des différens tribunaux criminels (le sixième marchait au supplice); — enfin la majeure partie du sénat.

Ce cortége funèbre s'avançait lentement au milieu du silence le plus profond. « Le peuple, dit Plutarque, frissonnait d'épouvante. Les jeunes gens surtout assistaient avec un étonnement mêlé de frayeur à cette espèce de mystère politique que la noblesse célébrait pour le salut de la patrie (1). »

Les condamnés avaient dépassé le second janus de la voie Sacrée, lorsqu'un des affranchis de Céthégus s'approchant de Sapala et de Carvilius,

— Alerte! braves gens, dit-il. Dispersons cette poignée d'hommes et délivrons les prisonniers.

— Tu appelles cela une poignée d'hommes? répondit Carvilius.

— Le temps presse: attaquons.

— Non, non, le temps ne presse pas, répliqua le débardeur en branlant la tête. Nous voulons rentrer dans Equimélium ce soir.

— Nos moyens ne nous permettent pas, cher ami, de déli-

(1) Plut. in Cic. XXVIII.

vrer ton maître à cette heure, interrompit Sapala. Il y a trop de javelots et trop de glaives autour de lui.

— Et puis le sénat l'accompagne, ajouta Carvilius. Nous avons beaucoup de respect pour la majesté du sénat.

—Nous reviendrons à la troisième veille et nous donnerons assaut à la prison, reprit Sapala. Voi à tout ce que nous pouvons te promettre. Cela te convient-il ?

— Il sera trop tard, peut-être.

— Tant pris, murmura Carvilius.

Le cortége commençait à gravir les Gémonies. Semblable à un serpent monstrueux, il déroulait ses replis de toges brunes sur l'escalier funèbre que tant d'infortunés avaient franchi. Les torches qui le précédaient ressemblaient assez bien aux yeux fulgurans du reptile. Mêlées aux vêtemens de deuil des pères conscrits et des condamnés, les prétextes blanches des magistrats imitaient les reflets chatoyans de sa croupe. L'hydre patricienne rampa longtemps sur la pente du Capitole. On la vit enfin dresser sa tête au sommet des Gémonies, allonger son col hérissé de haches sur le pont qui les terminait et disparaître peu à peu dans les profondeurs de la prison.

Les portes se fermèrent derrière elle.

Le peuple resta muet d'étonnement et de crainte. Tous les regards étaient tournés vers ces hautes murailles du roi Servius Tullius, où l'on soupçonnait qu'un drame affreux devait s'accomplir.

Le cortége a pénétré dans la cour de la prison Un tribunal est dressé vis-à-vis l'entrée du tullianum : le consul vient s'y placer. Les pères conscrits se rangent à sa droite et à sa gauche. Environnés de licteurs, les condamnés occupent le milieu de l'atrium.

Les esclaves agitent leurs torches au sommet de l'escalier rapide par lequel on va précipiter les victimes.

Lentulus aperçoit le gouffre et se croit le jouet d'une hallucination épouvantable. Se peut-il qu'il termine ses jours par un supplice honteux, lui, membre de la grande famille cornélienne; lui, sénateur depuis quinze ans; lui, que les centuries ont honoré deux fois de la préture et une fois du consulat ? Comment a-t-il pu tomber en deux jours du faîte des honneurs dans cet abîme de douleur et d'ignominie ? Non, quelque infernale divinité lui a envoyé le rêve désespérant, l'affreux cauchemar qui lui froisse la poitrine et flamboie devant ses yeux.

Mais Cicéron a prononcé la fatale parole : — Va, licteur ! qui livre tout condamné aux mains des triumvirs. On saisit Lentulus, on l'entraîne vers le tullianum. L'infortuné mesure d'un œil hagard le soupirail ténébreux dans lequel il va disparaître. Il tremble, il s'écrie, il recule d'horreur. On le ramène vers l'escalier, on le pousse sur les marches humides... A la première il trébuche, et va tomber en hurlant au fond du tullianum.

Des pas précipités, un bruit d'hommes qui luttent, des cris lamentables retentissent dans cet antre, voué au culte de la mort Les sénateurs s'entre regardent et pâlissent. Les cris cessent tout à coup. Le lacet fatal des triumvirs a saisi Lentulus à la gorge. Une figure de cyclope apparaît à l'entrée du cachot. C'est la hideuse face de Ravidus, qui réclame un nouveau condamné.

Céthégus et ses amis marchèrent bravement au supplice. L'oligarchie triomphait. Jamais, depuis la fondation de Rome, elle n'avait donné plus terrible spectacle aux ambitieux qui menaçaient de la renverser.

Cicéron ne conduisait plus de prisonniers quand il redescendit au forum.

Ayant appris que des conjurés obscurs, secondés par les émissaires des suppliciés, avaient formé le dessein d'attaquer la prison, il s'approcha d'un groupe d'hommes dont l'attitude lui parut suspecte, et d'une voix solennelle,

— Ils ont vécu, dit-il.

Ces mots, que répétèrent à l'instant les mille voix de la foule, produisirent un effet magique sur les vagabonds auxquels ils s'adressaient. Ceux-ci disparurent comme par enchantement.

Le peuple ne songea point à revendiquer encore sa prérogative, dont le sénat venait d'usurper la plus belle attribution. Des patriciens, des hommes puissans par leur fortune, leurs alliances et leurs dignités, avaient été punis suivant l'interprétation la plus rigoureuse de la loi; on avait proclamé hautement l'égalité des citoyens devant le triumvir capital; le supplice de cinq personnes avait suffi pour déjouer la plus monstrueuse des conjurations; toutes les appréhensions de la foule avaient cessé; toutes ses haines anti-patriciennes se trouvaient assouvies.

Aussi lorsqu'on vit Cicéron congédier ses soldats, faire évacuer la forteresse du Capitole et les temples du forum qu'Atticus et Lamia gardaient encore, des applaudissemens éclatèrent de toutes parts. La multitude ne voulut pas souffrir que son premier magistrat regagnât sa demeure au milieu des ténèbres. La place romaine et les rues voisines furent illuminées en un instant depuis la base jusqu'au faîte des maisons. Toujours escorté par le sénat, le consul parcourut le forum, la voie Sacrée, celle d'Emilius Scaurus à travers une population soulevée d'enthousiasme. Hommes, femmes, enfans, le proclamaient *sauveur de la république* et *père de la patrie*. Hélas ! que lui rapporta cette gloire éphémère, cette popularité factice ? L'exil et la proscription

Un jeune homme se présenta le lendemain à la prison publique avec sa mère, et réclama le cadavre de Lentulus. La mère se nommait Julie. Veuve de Marc-Antoine le Crétois, elle avait épousé en secondes noces l'infortunée victime des Allobroges. Quant au jeune homme, il rendit plus tard célèbre dans l'histoire, par ses vertus et par ses vices, le nom de Marc Antoine le Triumvir.

A la vue de son beau-père horriblement défiguré par le supplice, il ne prononça que trois paroles, qui sifflèrent entre ses dents serrées :

— Lentulus, je te vengerai!

XIV.

LES SATURNALES.

On célébrait les Saturnales, cette fête des esclaves qui les rendait pour un temps, bien court il est vrai, les égaux de leurs maîtres; où ils rachetaient par sept jours de licence toute une année de privations, de douleurs et d'avilissante servitude. Jamais le divin auteur de notre être n'a souffert que les oppresseurs de l'humanité oubliassent complétement ses droits imprescriptibles. L'orgie bouffonne, échevelée, délirante ; l'orgie païenne aux gestes lascifs, au rire avinés aux mille déguisemens bizarres, avait envahi les rues où s'était naguère achevé, aux regards étonnés de la multitude, le drame sanglant de la conjuration. Non que la mort de Lentulus et de ses complices fût oubliée Chaque faction travaillait au contraire à l'exploiter à son profit. L'aristocratie dressait en silence ses listes de proscription ; ligué avec Nepos et Bestia, tribuns du peuple, César jetait partout des semences de troubles, qui devait féconder le sang des suppliciés, et vers d'Étrurie apportait encore des cris lointains de guerre ; mais on faisait trêve en ce moment aux préoccupations de la politique. Les fêtes de Saturne étaient arrivées. Rien ne rêvait que festins, spectacles, folles parties de débauche. Partout elle répétait le même cri : Jo ! jo ! Saturnalia !

On ne rencontrait plus dans la voie publique ni esclaves ni yeux ; tous les hommes libres avaient revêtu la *synthèse* de table des festins ; les autres, dans un état complet d'ivresse, souraient les rues par colonnes, coiffés du bonnet des affranchis. Maîtres et laquais échangeaient à l'envi les plaisanteries les plus triviales, les injures les plus grossières. La grande cité s'était transformée en cuisine, en buvette, en

salle de danse. Chacun y rappelait à sa manière le bonheur des temps saturniens.

Il n'existait pas d'homme au monde aussi malheureux que Curius. Quand il se trouvait obligé, soit par les circonstances, soit par une sotte coutume, de déployer une certaine magnificence, il ne possédait jamais un as. La fortune, aux approches des fêtes publiques, semblait prendre un malin plaisir à le persécuter. Il avait cru déjouer son mauvais vouloir aux Saturnales de cette année 691. Le sénatus-consulte qui promettait deux cent mille sesterces aux délateurs avait paru devoir lui assurer pour cette époque tous les plaisirs de l'âge d'or. Eh bien! ce décret même n'avait pu maîtriser les caprices de l'aveugle divinité d'Antium. Pour gagner ces deux cent mille sesterces, Curius s'était vu forcé d'accuser César, et César avait empêché qu'on récompensât Curius. De tous les traîtres que Cicéron avait employés pendant l'affaire de la conjuration, le malheureux amant de Fulvie pleurait seul la perte de ses honoraires. Rien ne réussit à qui naît sous une mauvaise étoile, pas même la perfidie.

A qui s'adressera-t-il pour obtenir l'argent nécessaire à la célébration des Saturnales? Sergius Catilina, qui jamais ne lui ferma sa bourse, est frappé de proscription; Lentulus et Céthégus sont morts; Umbrénus est en fuite. De ses amis, de ses bienfaiteurs il a fait des victimes. Qui donc sur la terre aura désormais pitié de lui?

Pour comble d'infortune, Fulvie, l'incomparable Fulvie, le délaisse. Cette femme astucieuse s'est enrichie en vendant les secrets qu'elle obtenait de son amant. Elle possède maintenant villa à Tusculum, maison dans la voie Sacrée; huit Cappadociens à ses gages la promènent dans une élégante litière; une famille nombreuse de gladiateurs veille à la sûreté de sa personne. Curius n'ose même plus venir frapper à la porte de sa demeure, car un énorme chien d'Epire en garde maintenant le seuil.

Enfermé dans sa chambre, dont tout le mobilier consistait en un lit et une escabelle, Curius se livrait à ces tristes réflexions, lorsque son jeune esclave accourut auprès de lui.

Stichus s'était affublé du costume le plus extravagant. Il portait un lati-clave de papyrus et un casque de carton surmonté d'une carotte avec sa verdure. Autour de la carotte on lisait :

« *Q. Curius traditor, ex senatus consulto.* »

« En l'honneur de Curius le traître, par décret du sénat. »

— Quelle infamie! s'écria-t-il en contrefaisant les gestes et la démarche de son maître, je sors d'un coupe-gorge. On m'a pillé, volé, assassiné! O Fulvie, femme adorable! je te destinais les robes les plus éclatantes, les parures les plus nouvelles; la fortune, l'injuste fortune a trompé mes espérances... j'avais pipé les dés et j'ai amené trois as!

— Que débite cet impertinent? interrompit Curius.

— Des sottises, maître.

— Je ne suis pas d'humeur à les entendre.

— Quelle injustice! vous qui avez toute l'année pour en faire, tandis que moi je n'ai qu'un jour, un seul jour pour en dire!

— Où as-tu pris ce lati-clave?

— C'est la défroque d'un père conscrit dans le malheur, que Gellius a chassé jadis du sénat parce qu'il était joueur, parce qu'il était gourmand, parce qu'il était ivrogne, parce qu'il était parasite, parce qu'il était débauché, parce qu'il trichait au jeu, parce qu'il insultait les femmes vertueuses et détroussait les passans.

— Te tairas-tu, vaurien?

— Eh! maître, on célèbre aujourd'hui les Saturnales, et il faut que, d'une manière ou d'une autre, Stichus s'amuse à vos dépens.

— Cela t'amuse d'insulter à mon infortune?

— A vrai dire, ajouta Stichus, je préférerais m'égayer d'une autre façon. Maître, avez-vous quelque monnaie à me donner pour faire ma saturnale?

— Hélas! murmura Curius.

— Je demande cinq ou six deniers, pas davantage. Oh! si vous pouviez disposer de cette somme en ma faveur, je ne vous ennuierais pas longtemps. J'irais me promener dans la voie Sacrée; je me tiendrais ferme sur le jarret comme nos jeunes chevaliers; je lancerais aux femmes les regards les plus assassins; j'insulterais les sénateurs de ma connaissance, et ce soir je m'enivrerais en joyeuse compagnie dans les tavernes du mont Aventin.

— Stichus, je n'ai pas un stips.

— Secouez bien le sinus de votre tunique, il en tombera peut-être quelque chose.

— Je suis le plus pauvre des Romains.

— Oui, poursuivit Stichus en renflant sa voix et en arrondissant son geste, je suis le plus pauvre et le plus infortuné des hommes. Umbrénus me donnait à dîner; Lentulus, Céthégus et surtout Catilina prévenaient tous mes besoins. Ils me prêtaient des pièces d'or quand je voulais tenter la fortune; ils me procuraient des vespillions quand il me prenait fantaisie de conduire ma belle maîtresse en litière; ils promettaient de me rétablir dans mon ancienne splendeur, et j'ai vendu ces bons amis! je les ai vendus pour deux cent mille sesterces que les pères conscrits ne m'ont pas payés.

Stichus ôta son casque.

— O légume, ajouta l'esclave en apostrophant la carotte qui le surmontait, tu es véritablement l'emblème du marché que j'ai conclu avec Cicéron. On te crois gros et long quand tu apparais à la surface de la terre; on t'en retire et tu dégénères en une queue ridicule. Légume ingrat, malheur à celui qui t'a cultivé!

— Tu veux donc me chasser d'ici, méchant? dit Curius d'un air piteux

— Et où irez-vous, maître? Serez-vous assez *grec* pour trouver une rue, une seule rue dans Rome, où Curius n'excite la risée générale dès qu'il paraîtra? On vous insultera, on vous bafouera partout. C'est qu'on méprise les traîtres, bien qu'on soit obligé souvent de s'en servir.

Le sénateur poussa un gros soupir, se leva et se couvrit de son manteau.

— N'approchez pas du forum, surtout, reprit Stichus. Tenez-vous à une distance respectueuse de Fulvie. Prenez garde à ce gros chien d'Epire...

L'esclave s'arrêta. Son maître s'était esquivé.

Stichus prit aussitôt les coussins et les fourrures de sa couche et courut les vendre à un fripier du forum.

— Bon! disait-il chemin faisant, mon pécule se monte aujourd'hui à six mille sesterces, sans compter la somme que me doit Curius. Je ne vaux guère davantage. Bijoux, meubles, vêtemens, nous avons tout vendu; je cours de ce pas brocanter le lit de mon maître; demain je négocierai mon affranchissement. Six mille sesterces! il ne résistera pas à la séduction d'une pareille somme. Bonne mère, chère sœur, belles montagnes de mon pays, est-il possible que Stichus vous revoie bientôt!

Et le pauvre esclave bondissait de joie.

Sapala et ses brigands ne cherchaient qu'une occasion favorable d'opérer paisiblement leur retraite vers les marais Pontins. Ces honnêtes pirates avaient éprouvé des besoins extrêmes depuis la mort de Lentulus. N'ayant plus d'heures fixes pour leurs repas, ils menaient une conduite des plus irrégulières. Ils traitaient presque en ennemies les populations de l'Aventin, ouvraient des comptes scandaleux chez les cabaretiers du voisinage, prenaient en un mot tous les moyens possibles d'attirer sur eux l'attention du préteur urbain. On commençait à remarquer leurs haillons, leurs barbes et leurs chevelures incultes, leur existence toujours oisive. Il leur tardait de revoir les bois latins, les rivages de Terracine et les pentes abruptes de la montagne de Circé. Puis, Sapala ne pouvait bannir de son esprit la pensée de ce tribun militaire dont l'attitude imposante avait déconcerté, pendant la soirée des nones de décembre, l'audace brutale de Carvilius. Il craignait que cet officier ne voulût quelque jour

renouer connaissance avec les individus qui l'avaient aidé, près du Mille d'or, à frapper Cicéron ; qu'il ne lui prît envie de revoir la caverne du mont Aventin où on l'avait enfermé après son crime. Le jeune pirate s'imaginait que l'homme au manteau brun, si rapidement transformé en chef de légion, l'avait reconnu ainsi que le roi des halles, tandis qu'ils regardaient Lentulus marcher au supplice ; qu'il avait averti le consul de leur présence, et dénoncé leurs intentions séditieuses. Guidé par les renseignemens de son tribun, Cicéron pouvait ordonner au préteur Valérius Flaccus de surveiller les bouges mal famés des bords du Tibre. Ce dernier ne manquerait point d'apprendre, à moins qu'il ne chargeât de cette mission ses agens les plus ineptes, que cinq cents brigands des marais Pontins s'y étaient réfugiés ; et les dieux savaient quel sort était réservé, dans cette hypothèse, aux malheureux enfans de Sapala!

Tourmenté par ces craintes, le chef des pirates, dans la matinée du 8 décembre, avait sollicité une entrevue de Sempronia. La matrone habitait alors sa maison du bois sacré l'Egérie. Bien des malheurs l'avaient frappée en quelques jours. De retour à Rome après une longue absence, Brutus Pénus l'avait répudiée. Ses prodigalités, son inconduite, ne justifiaient que trop cette rigueur. Sapala n'avait donc reçu d'elle aucun secours pécuniaire ; mais elle avait promis de l'aider à quitter Rome sans accident, sans bruit. Ils avaient réglé que les pirates se disperseraient dans Rome pendant la première journée des Saturnales ; qu'ils se réuniraient au val d'Egérie vers le soir, et qu'ils gagneraient de là, en suivant la route Ardéatine, les bois des marais Pontins.

Et l'excellent Cruscellus, comment supportait-il l'existence depuis que Pimbetta l'avait surpris se glissant en tapinois, le long des murailles du *Vicus Palloris*, jusqu'au prochain cabaret? Il n'organisait plus de séditions, il ne servait plus de Mentor à Prosper, il ne faisait plus de barbes, il n'avait plus de galans messages à rempiir; mais, à cela près, il se portait bien. Les circonstances et son esprit, fertile en expédiens, l'avaient sauvé. On l'avait épargné d'abord parce que Sergius désirait obtenir de lui quelques renseignemens utiles : Sergius était parti pour la Toscane avant de pouvoir l'interroger. Le conspirateur avait chargé Lentulus de ce soin ; mais Lentulus était paresseux; Lentulus consumait le temps à réformer les plans de son chef, à se substituer à lui dans le commandement des conjurés, à inventer des combinaisons nouvelles de massacre et d'incendie. La mort l'avait surpris au milieu de ces funestes préoccupations. Voilà comment Cruscellus avait vécu jusqu'aux nones de décembre, sans avoir avec Sapala de trop fâcheuses explications.

Cet artiste, que regrettaient si vivement les habitans de la colline esquilienne, courut à cette époque un grand danger. On l'avait enfermé dans cette même caverne du mont Aventin d'où Sempronia avait retiré le centurion après sa tentative avortée de parricide. Sapala, pressé d'argent, conçut une idée infernale. Il voulut extorquer au tondeur les cinq cent quatre-vingt-seize mille cinq cents sesterces (122,074 f.) qui constituaient la totalité de son bien. Cruscellus, qui estimait les sesterces à leur juste valeur, et qui n'avait pas envie de recommencer les un million cent quatre-vingt-treize mille barbes dont sa fortune représentait le prix, résista bravement. Le brigand essaya de lui faire sentir avec la pointe de son poignard la force de ses raisons, mais ce fut en vain.

Sapala modifia donc son idée première. Il écrivit à la femme du tondeur un petit billet, d'un style fort élégant, pour la prévenir que si elle n'avait pas déposé, à la troisième heure de la nuit, cinquante mille sesterces en belles pièces d'or sonnantes et trébuchantes sur la première borne du pont Sublicius (1), elle trouverait le lendemain à cette même place la tête de son mari. A la lecture de cette lettre, la digne épouse du tondeur versa un torrent de larmes. Elle s'était crue veuve, avec un assez bel héritage; elle avait formé avec Pilosus, *l'écorcheur d'en face*, de tendres projets d'union; son héritage et Pilosus lui échappaient, tandis qu'elle retrouvait Cruscellus, une réalité bien triste après un rêve, helas! trop séduisant. Elle se garda bien de porter au pont Sublicius la somme qu'exigeait Sapala. Le lendemain, sitôt que le jour commença à luire, elle descendit vers le Tibre. La pauvre femme espérait encore, tant le cœur des humains est facile à s'abuser ! qu'elle y trouverait sur une borne la tête que les dieux avaient placée, pour son malheur, sur les épaules de Cruscellus. Vaine illusion ! la borne était vide. Le tondeur possédait encore sa tête, une tête des plus intelligentes, qui lui suggérait sans relâche des moyens d'évasion.

En effet, Cruscellus était parvenu à se rendre utile, nécessaire même aux terribles enfans de Sapala. Ils le conduisaient avec eux dans les tavernes où leur crédit menaçait ruine, et comme il avait été chargé par Catilina, durant les troubles de la conjuration, d'y payer leur dépense, les hôteliers, à sa prière, se relâchaient un peu de leur sévérité. Quand le tondeur se trouvait à leur table, les brigands mangeaient meilleur, buvaient davantage, en un mot, soupaient infiniment mieux. Ils surveillaient alors avec une rigueur inflexible les paroles de leur prisonnier, ses gestes et ses moindres clignemens d'yeux; ce qui n'empêcha pas Cruscellus de glisser, pendant la soirée qui précéda les Saturnales, au milieu de l'infernal tapage qui troublait l'antre de Cacus, deux petits morceaux de bois enduits de cire dans la main du tavernier.

Tertia reçut une de ces tablettes; l'autre fut remise au tribun militaire Marcus Rutuba.

Le tondeur passa dans la plus grande inquiétude toute la nuit suivante et toute la journée du lendemain. Il attendait le résultat de sa démarche : le moment de sa mort ou celui de sa délivrance approchait.

Pimbetta entra vers le soir dans son cachot, suivi de quatre brigands.

— Tu vas nous suivre, dit-il à son prisonnier.

— Et où allez-vous, lieutenant? demanda Cruscellus.

— Tu le sauras quand nous serons arrivés.

— Mais encore?

— Préfères-tu que nous te laissions ici ? répondit Pimbetta en tirant son poignard.

— Partons, partons, répliqua le tondeur.

— Oui, et sois persuadé, misérable, que la prudence du chef t'aura seule procuré l'honneur de voyager avec nous. Il tient à ne pas laisser ici de traces qui l'accusent. — Ah ! s'il était nuit !... si l'on pouvait traverser avec un fardeau la berge du Tibre, et y précipiter... Tu ne perdras rien pour attendre, va ! Suis-nous.

Le tondeur et les brigands se dirigèrent vers le bois sacré d'Egérie.

Sapala avait fixé le rendez-vous de sa troupe à la porte du nymphée ou salle de bain qui dépendait de la maison de Sempronia.

Il quitta lui-même à cinq heures du soir le mont Aventin, suivi de ses pirates les plus braves. Ils descendaient le cours du Tibre et avaient dépassé les fortifications de la ville, quand ils aperçurent un homme qui promenait philosophiquement ses réflexions sur le bord de l'eau.

L'attaquer et le dévaliser eût été l'affaire d'un instant, mais cette idée ne vint pas à Sapala. L'inconnu s'arrêtait parfois, choisissait une pierre sur le rivage et la faisait courir en legers ricochets à la surface du fleuve. Or, il fallait que ce Romain, pour se livrer à des jeux aussi futiles un jour de Saturnales, n'eût pas dans sa poche un seul denier comptant.

Toutefois, à l'approche des pirates, ce philosophe, ami des méditations solitaires et des pierres qui ricochent sur l'eau, parut saisi d'un trouble inexplicable. Il mesura des yeux la distance qui l'en séparait, et, comprenant sans doute que l'espace lui manquait pour fuir, il se tourna du côté du fleuve, dérobant son visage aux investigations de Sapala.

Celui-ci devint alors très curieux de connaître le signalement de cet individu.

Il s'en approcha, et lui frappant rudement sur l'épaule,

(1) Rebâti quinze ou seize ans auparavant par les ordres d'Emilius Lépidus.

— Eh ! l'ami, dit-il, dans quel pays sauvage as-tu fait ton éducation ? Il n'est pas bien, ce me semble, de montrer le dos à d'honnêtes Romains qui voyagent pour leur agrément.

—Laissez-moi, je prends les auspices, répondit l'inconnu, j'observe le vol de cinq vautours...

Une violente secousse l'interrompit; il pirouetta sur lui-même et se trouva face à face avec Sapala.

Le jeune pirate recula de surprise; puis, croisant les bras sur sa poitrine,

— Ah ! c'est toi ! dit-il.

Le chercheur d'augures frissonna d'épouvante. Les brigands, voyant leur chef arrêté devant lui, l'avaient entouré.

— Tu m'as reconnu, n'est-il pas vrai? reprit Sapala.

Cette question ne fut suivie d'aucune réponse.

— Par les Euménides ! continua le jeune chef, nous allons célébrer gaîment nos Saturnales, ce soir, au val d'Egérie. On y verra un spectacle aussi beau, j'ose le dire, que celui dont nos sénateurs ont été les heureux témoins pendant la nuit des nones de décembre. Ce matin nous n'avions qu'un traître à punir, à torturer, à brûler vif, et voilà qu'à cette heure nous en avons deux.

Les pirates ébahis regardaient tour à tour l'inconnu et Sapala.

— Enfans, reprit ce dernier, le scélérat qui s'est livré de lui-même à notre justice s'appelle Quintus Curius.

A ce nom tous les pirates poussèrent le même rugissement de fureur.

— C'est lui qui a vendu au consul les secrets de la conjuration, poursuivit Sapala. Son histoire est connue maintenant dans Rome. Le traître qui a perdu Catilina, qui a noué autour du cou de Lentulus et de ses amis la corde fatale dont les bourreaux se sont servis pour les étrangler... c'est le même homme, c'est Quintus Curius.

— Et ce lâche respire encore ! s'écrièrent les bandits.

— A nous était réservé le soin de le punir, poursuivit le jeune chef. Enfans ! vous qu'on a surnommés les loups des bois latins, l'auteur de tous vos maux, vous le tenez entre vos mains.

C'était bien, en effet, Curius qu'ils avaient rencontré sur les bords du Tibre, réfléchissant à l'instabilité des choses humaines et lançant des pierres plates sur l'eau miroitante du fleuve. Chassé de sa maison par l'insolence de Stichus, n'osant se hasarder au milieu des rues, où chacun lui eût jeté sa part d'insulte au visage, il était allé distraire ses chagrins dans la campagne. Et la fortune, l'injuste fortune avait voulu qu'il se trouvât, au même instant que les pirates, sur le chemin du bois sacré d'Egérie.

En vain il essaya de se justifier, en vain il implora sa grâce : les brigands l'entraînèrent au rendez-vous où Pimbetta avait déjà conduit le tondeur Cruscellus.

XV.

LE NYMPHÉE DU BOIS SACRÉ D'ÉGÉRIE.

Sapala et ses compagnons, en arrivant au rendez-vous des pirates, les trouvèrent réunis au nombre de cinq cents dans le nymphée même, qui formait la première salle ou *frigidarium* des bains de Sempronia.

La matrone avait voulu qu'ils s'y reposassent en attendant le départ. Elle avait craint d'éveiller l'attention de la police urbaine en laissant errer dans le bois sacré d'Egérie un aussi grand nombre d'individus suspects.

La nuit était venue. Une torche fumeuse éclairait l'intérieur du nymphée. C'était une grotte immense qui allait en se creusant sous la pente méridionale du mont Aventin. Quatre colonnes de marbre vert antique en marquaient le milieu, et soutenaient quatre pendentifs dont la courbure se raccordait avec des arceaux d'une hardiesse étonnante. Une coupole enrichie de peintures reposait à l'intérieur sur l'entablement de ces précieux monolithes. En se plaçant au-dessous, on apercevait, dans l'axe principal de l'édifice, un vestibule que fermait une porte cintrée, surmontée d'une fenêtre; puis le nymphée proprement dit, aux murailles de jaspe, de marbre et de porphyre. Les niches creusées dans les parois latérales de cette espèce d'édicule recouvraient trois statues de nymphes et trois statues de dieux marins. La salle se terminait en abside. Là, reposait sur une large corniche que soutenaient des consoles admirablement sculptées, le simulacre de la nymphe Egérie. Un de ses bras était appuyé sur son urne penchante; l'autre, allongé sur son corps de sylphide, pressait les fines draperies d'une tunique de lin. Trois mascarons versaient au-dessous d'elle une eau pure dans un bassin de jaspe-onyx. Neuf grandes rosaces d'albâtre s'épanouissaient à la voûte dans un pareil nombre de caissons d'airain.

A droite et à gauche des colonnes de vert antique dont nous avons parlé, en retraite de l'alignement du nymphée et de son vestibule, s'ouvraient deux vestiaires, non moins ornés que le reste de l'édifice. L'un d'eux communiquait par une étroite ouverture latérale avec la deuxième salle du bain, que les anciens nommaient *tépidarium*.

Juvénal visitait quelquefois le nymphée du bois sacré d'Egérie. La tradition rapportait de son temps que cette construction avait remplacé la caverne agreste où la nymphe aimait à s'entretenir avec Numa. Le poète déplore éloquemment, dans sa troisième satire, que les architectes en aient changé l'antique physionomie. Il voudrait que l'image de la déesse fût couchée au fond d'une grotte obscure; qu'elle eût encore, pour s'y mirer, une nappe d'eau entourée d'un frais gazon... Le temps a presque réalisé ses vœux. Les bains de Sempronia tombent en ruine. Vestibule, colonnes, statues, marbres précieux, tout a disparu. Une large voûte, béante à l'air, des murs énormes qui dressent vers le ciel leur masse inutile, çà et là quelques tronçons de colonnes, voilà tout ce qui reste du nymphée de la matrone. L'herbe en a remplacé les mosaïques. La scolopendre, le lierre, les giroflées sauvages, aux pétales dorées, étendent partout sur ces décombres leur végétation luxuriante. Un orme a pris racine dans l'un des vestiaires, et son tronc noueux s'est courbé sous l'effort du vent (1).

Sapala s'arrêta, saisi d'étonnement, à l'entrée du monument où l'attendaient ses loups des bois latins. Couchés par terre, ils étalaient paisiblement leurs guenilles sur des mosaïques étincelantes. Les uns dormaient; d'autres jouaient aux osselets; d'autres encore rêvassaient, le dos appuyé contre les murailles, car les enfans de Sapala n'avaient pas appris à réfléchir. La torche, qui jetait sur eux par soubresauts, tantôt de l'ombre et tantôt des lueurs rougeâtres, ne limitant pas avec précision l'étendue réelle du nymphée, en rendait l'aspect plus grandiose, plus imposant. L'ombre divergente des colonnes s'allongeait démesurément sur le sol du vestibule. A travers ces grands fûts de marbre, on voyait les statues de l'autre enceinte parfois s'effacer dans les ténèbres, et parfois ressortir, blanches et gracieuses dans leurs poses, des niches à coquilles qui les recouvraient. Un artiste n'eût pas manqué de peindre les mâles figures de brigands qui servaient d'accessoires à ce tableau. Salvator les eût esquissées avec amour.

— Ah ! ah ! on dort ici, dit Sapala en entrant dans le nymphée, on joue aux osselets, on fait tranquillement sa petite saturnale !

(1) La description que nous donnons ici est conforme au texte de Juvénal et à la gravure de Piranési. Voyez pour la forme et l'usage des nymphées le livre très savant, très exact, et surtout plein d'intérêt, qu'a récemment publié M. Louis Batissier. Cet ouvrage, dont nous ne saurions trop recommander la lecture, a pour titre : *Histoire de l'art monumental.*

Tous les pirates à cette voix bondirent comme s'ils eussent été poussés par un même ressort. En un clin d'œil ils furent debout.

Sapala vint se placer au milieu de la salle.

— Pimbetta, reprit-il, qu'as tu fait de Cruscellus?

— Le voilà, maître, répondit le lieutenant en poussant de toutes ses forces le tondeur vers Sapala.

Cruscellus perdit l'équilibre, et vint tomber, en rasant la terre, aux pieds du jeune chef.

Il se releva, et, grimaçant au lieu de sourire,

— Bonjour, maître, dit-il; j'ai bien du plaisir à vous revoir.

— Ventre de Silène! j'en suis persuadé, d'autant plus que je t'amène un sénateur de tes amis. Montre-toi, Curius.

Le malheureux amant de Fulvie, les mains liées derrière le dos et le visage inondé de larmes, s'approcha de Cruscellus

— Le reconnais-tu? demanda Sapala au tondeur.

Celui-ci resta muet d'épouvante et de pitié.

— Grâce! grâce! murmura Curius.

Un frémissement de colère parcourut tous les rangs des bandits. Ils avaient appris, soit par la rumeur publique, soit par le récit de leurs camarades qui avaient opéré l'arrestation de Curius, le rôle que ce misérable avait joué pendant la conjuration.

— Eudamon, Pimbetta, interrompit le jeune chef en s'adressant à ses lieutenans, faites-moi bâillonner ces deux vauriens. Nous allons discuter tous ensemble une question des plus graves, et je ne veux pas que leurs plaintes troublent nos délibérations.

L'ordre de Sapala fut exécuté sur-le-champ. On lia bras et jambes aux prisonniers, on les sépara l'un de l'autre, et on les jeta au pied d'une muraille, afin de n'avoir plus à s'en occuper.

— Enfans, reprit le jeune chef, j'ai arrêté le traître Curius sur la berge du Tibre, pendant qu'il charmait ses loisirs en faisant ricocher des pierres à la surface de l'eau; et comme j'aime à vous procurer, suivant mes faibles moyens, toute sorte de plaisirs, j'ai résolu que nous expédierions ce soir ledit Curius et son ami le tondeur, en assaisonnant leur supplice de quelques brins de gaîté. Qu'en pensez vous?

Ces paroles du jeune chef excitèrent dans l'auditoire un long murmure de satisfaction.

— Or, chaque homme ayant une manière à lui de s'égayer, poursuivit Sapala, ce qui amuse les uns n'amusant pas les autres, je vous invite tous, sans aucune exception, à me communiquer vos idées personnelles touchant la manière de tuer gaîment un homme. Il importe peu que le genre de mort soit horrible pourvu qu'il soit bouffon. Parle, Eudamon, quel est ton avis?

Eudamon, qui était un individu gros et court, aux cheveux crépus, à la face avinée, gai comme un pinson et méchant comme un tigre, s'avança au milieu du nymphée, et dit:

— Je connais un jeu très drôle qui consiste à allumer un morceau de bois sec et à se le faire passer de main en main tandis qu'il brûle, en disant:—Le petit démon vit encore. On punit celui qui le laisse éteindre. Sauf quelques modifications légères, on peut appliquer facilement ce jeu au supplice de nos prisonniers.

— Et comment cela? fit Sapala.

— Je prends Cruscellus, je lui abats une oreille et je le transmets à mon voisin en prononçant la formule: — Tondeur vit encore! Mon voisin lui coupe une main, et le repasse à un autre en répétant les mêmes paroles. Ainsi de suite jusqu'à la fin.

— Oh! oh! oh! s'écrièrent les brigands

Un soupir étouffé partit de l'endroit où Cruscellus gisait garrotté.

— Et quelle peine infligerons-nous à celui de nos compagnons entre les mains duquel la victime aura cessé de vivre? poursuivit Sapala.

— On le forcera de l'enterrer.

— Pas mal, pas mal, répliqua le chef des pirates. La manière d'expedier nos traitres qu'Eudamon nous enseigne a ses charmes. Explique-nous la tienne, Pimbetta.

Celui-ci, grand coquin de la plus belle venue, et que son nez camard et ses mâchoires saillantes faisaient ressembler à une hyène, s'empressa de manifester son opinion.

— Lions nos prisonniers dans un fagot de broussailles sèches auxquelles nous mettrons le feu, dit-il. Je suis sûr qu'ils danseront, sans flûtes et sans castagnettes, un ballet des plus réjouissans.

— Ventre de Silène! ton fagot me séduit, lieutenant, dit Sapala.

— J'avoue qu'on aurait tort de mépriser les broussailles ardentes de Pimbetta, reprit Eudamon; et cependant je persiste à solliciter toute la bienveillance de la société pour mon jeu du *tondeur qui vit encore*. Figurez-vous en effet, mes amis, qu'on nous livre Cruscellus pour expérimenter sur lui ce qu'un homme peut souffrir avant d'expirer. Oh! d'abord, chacun de nous coupera dans le vif suivant son appétit. On le détaillera membre par membre, sans trop regarder comment on frappe. Mais quand il n'en restera plus qu'un tronc informe, quand, affaibli par la douleur, il semblera ne plus respirer que par artifice, comme nous le soignerons, comme nous le ménagerons, comme nous le disséquerons fibre par fibre, ce cher Cruscellus! On tremblera d'enfoncer le poignard dans ses chairs palpitantes, de provoquer une syncope qui le tue. Nous aurons une heure de plaisir, pourvu qu'en débutant nous ménagions un peu les forces de nos prisonniers.

Curius agonisait de terreur.

— Enfans, dit Sapala en s'adressant à l'assemblée, si quelqu'un d'entre vous veut ouvrir sur la question présente un avis raisonnable, il a le droit de parler.

Un vieux brigand, qui avait acquis sur la troupe une grande réputation de sagesse, s'avança au milieu du nymphée.

Il s'inclina profondément devant son chef.

— Explique-toi, dit Sapala.

Le pirate s'exprima comme il suit:

— Maître, quand nous faisions la guerre en Cilicie contre Pompée le Grand...

— C'est bien! c'est bien! interrompit Eudamon, nous connaissons parfaitement tes histoires de bataille. Comment penses-tu qu'on doive s'y prendre pour tuer agréablement le tondeur Cruscellus et son compagnon?

— Je n'en sais rien.

— Alors, va-t'en.

Le bandit salua de nouveau et rentra dans les rangs.

— Sapala, dit un autre vaurien, ordonne que le tondeur et Curius se battent en combat singulier.

— Un sénateur contre un barbier! répondit Sapala. Mais l'idée me paraît excellente pour un jour de Saturnale. Qu'en dis-tu, Eudamon?

— Ce sont deux lâches qui n'en viendront jamais sérieusement aux mains.

Et toi, Pimbetta?

— Maître, repartit le lieutenant, si nous voulons attendre que l'un de ces deux coquins tue l'autre, nous ne partirons pas avant demain.

— Par le thyrse de Bacchus! répliqua le jeune homme, je voudrais bien qu'ils se permissent de me résister. — Enfans, poursuivit-il, vous plaît-il que nous vous montrions le tondeur Cruscellus s'escrimant contre le descendant de Curius Dentatus?

— Oui, oui! répondirent les brigands.

— Quelles armes leur donnerons-nous?

— Celles qu'ils voudront.

— Déliez ces deux vauriens, ajouta le chef des pirates.

Puis se penchant vers Eudamon, tandis qu'on exécutait ses ordres,

— Cours à la maison de Sempronia, lui dit-il; annonce à cette noble matrone que nous tenons Curius prisonnier et qu'elle vienne au plus tôt voir comment je sais venger Catilina. — Pimbetta, continua le jeune chef après avoir attiré

auprès de lui le second de ses lieutenans, tu surveilleras ces misérables tandis qu'ils se battront, et quand l'un d'eux aura tué l'autre... tu comprends?

— Il faut promettre sa grâce au vainqueur, répondit en riant Pimbetta ; ce qui ne m'empêchera pas de lui passer mon épée au travers du corps. Ah ! de cette manière, on obtiendra peut-être qu'ils s'escriment en conscience : rien n'est brave comme un poltron... quand il a peur.

On ramenait les prisonniers vers le centre de la salle.

— Curius ! murmura le tondeur à l'oreille de son compagnon d'infortune.

— Eh bien?

— Gagnons du temps, prolongeons notre agonie, j'ai écrit deux lettres ce matin, et, si elles ont été remises à leur adresse, bien sûr il nous arrivera du secours.

On avait placé Curius et son compagnon vis-à-vis de Sapala.

— Nous avons résolu, vauriens, leur dit-il, que vous vous battriez l'un contre l'autre jusqu'à ce que l'un des deux succombe. Et comme nous savons que vous ne brillez point par le courage, et que vous n'avez pas coutume de chercher des coups par agrément, nous nous sommes décidés à faire grâce à celui d'entre vous qui aura blessé l'autre le plus grièvement. Ces propositions sont honnêtes et vous les acceptez avec reconnaissance, j'en suis persuadé.

Les deux prisonniers s'inclinèrent. Ils ne quittaient pas des yeux la porte du nymphée par laquelle Eudamon était sorti.

Cruscellus s'était rattaché, dans ce danger pressant, à une bien faible espérance. Pouvait-il croire, même en supposant que l'hôtelier de l'Aventin eût remis ses deux lettres à leur adresse, que Tertia ou le centurion suivrait la trace des pirates jusqu'au bois sacré d'Egérie?

Mais l'infortuné embrassait avec l'énergie du désespoir l'unique planche de salut qui lui restât.

— On vous permet de choisir vos armes, reprit Sapala. Vous pourrez donc vous tuer, suivant votre inclination, soit avec le filet du rétiaire, soit avec le cordon du laquéateur, soit enfin avec les deux épées des dimachaires. Comment veux-tu te battre, Cruscellus? ajouta le bandit.

— Moi, dit le tondeur, je préfère ne pas me battre du tout.

— C'est bien. Et toi, Curius?

— Je suis de l'avis de Cruscellus, répondit le sénateur.

— On va donc vous clore exactement les yeux avec un bandeau, poursuivit Sapala, vous donner des épées de longueur égale, et vous imiterez devant nous les *andabates* des cirques : je ne connais pas d'autre manière de s'égorger qui convienne à la solennité d'aujourd'hui.

C'était en effet par une lutte d'*andabates* que se terminaient ordinairement à Rome les présens de gladiateurs; lutte non moins grotesque qu'horrible, où les deux champions se heurtaient sans se chercher, se fuyaient sans se voir, tuaient ou mouraient dans les ténèbres d'une mort d'autant plus épouvantable qu'elle ne leur attirait, de tous les gradins de l'amphithéâtre, qu'injures et malédictions.

Le peuple romain, ce peuple blasé, insensible aux souffrances humaines, raisonnait, raffinait sur tous ses plaisirs, même sur ceux qu'il cherchait dans l'assouvissement de sa cruauté.

Dans les combats de gladiateurs, il fallait, pour le satisfaire, qu'on tuât gaîment un homme à la fin du spectacle.

Les pirates accueillirent par des cris de joie les paroles de leur chef.

On apporta deux épées. .

Le sénateur et Cruscellus avaient fait jusque-là bonne contenance. Mais ils pâlirent à la vue des armes acérées, brillantes qu'on leur destinait. Ils eurent froid l'un et l'autre et échangèrent un regard désespéré.

— Aie pitié de moi ! aie pitié de nous, Sapala ! s'écria Cruscellus en se jetant aux pieds du bandit.

Ce dernier se prit à rire.

— Il faut que tu sois bien prodigue des instans qui te restent à vivre, répondit-il, pour implorer la pitié de Sapala.

— Songe à l'instabilité des choses humaines, ajouta Curius.

— Ah ! par les Furies ! la phrase est jolie, répliqua le jeune chef. Pour moi, l'instabilité des choses humaines a deux termes bien connus, je te l'assure. Quand il me tombe sous la main des coquins de ton espèce, je les tue; et si jamais on m'attrape, on m'étranglera sans forme de procès : imite mes pareils, qui, dans ce dernier cas, ne songent point à réclamer.

— Errer dans les ténèbres, murmura Cruscellus en frissonnant, sans voir le glaive qui vous menace, recevoir le coup fatal, tomber, se rouler sanglant sur le sol, au milieu d'hommes que vos souffrances réjouissent, dont pas un n'a de commisération pour votre malheur, de larmes pour votre agonie.... ah ! c'est un affreux supplice que je ne puis affronter !

— La nuit s'avance, reprit Sapala. Apportez des broussailles ; flambez-moi ces deux coquins, et partons.

A ces mots, Cruscellus s'étant résigné, prit d'une main tremblante l'épée qu'on lui présentait. On mit un autre glaive dans celle de Curius.

Mais quand il sentit le froid de l'acier, le sénateur tressaillit, jeta l'épée loin de lui, et, se plaçant devant Sapala, les poings serrés, l'œil en feu, et les lèvres crispées de terreur,

— Non, non ! je ne me battrai point ! s'écria-t-il ; le petit-fils de Curius Dentatus ne mourra pas comme un gladiateur.

— Que de façons, que de façons ! dieux immortels ! dit le chef des pirates avec dépit. Songes-y bien, misérable, il ne tient qu'à moi de te livrer à la dent et aux griffes de mes loups, et si jamais ils les plongent dans ta chair maudite, chacun d'eux voudra en avoir son morceau.

— Grâce ! grâce ! répétait Curius en sanglotant.

Il pencha le front sur sa main. Les traits contractés par l'effort de son intelligence, le regard fixe et dirigé vers la terre, il cherchait un moyen suprême d'éviter la mort. Puis, se redressant,

— Sapala, dit-il, un grand danger te menace. Accorde-moi la vie, et je te fournirai les moyens de l'éviter.

— Et que dois-je craindre?

— Tu vois cet homme?

Et il montrait le tondeur

— Après?

— Ce matin il t'a dénoncé.

— Lâche ! interrompit Cruscellus en agitant son glaive.

— Et maintenant, ajouta le sénateur, il attend les soldats qui s'avancent pour vous exterminer.

— Encore de la trahison, de la calomnie, infâme ! s'écria Cruscellus, quand ta dernière heure approche, quand tu vas paraître devant la justice des dieux immortels !

Il courut l'épée haute sur l'amant de Fulvie.

— Tue-le ! tue-le ! disait Sapala.

N'écoutant que sa frayeur, Curius alla se perdre dans la foule des brigands en demandant un glaive à grands cris.

On le ramena au milieu du nymphée. On lui appliqua sur les yeux, ainsi qu'au tondeur, une épaisse bande de laine qui, serrée autour de la tête, pressait fortement les paupières, grâce à l'élasticité du tissu; on les désorienta l'un et l'autre en les faisant pirouetter diverses fois sur eux mêmes. Curius reçut l'arme qu'il demandait, et les bandits se hâtèrent de prendre place autour des combattans.

Il y eut d'abord dans le nymphée un grand tumulte d'hommes qui se heurtent, se querellent, se hissent, en s'aidant de leurs jambes et de leurs bras robustes, le long de chaque colonne, de chaque pilastre, jusqu'aux corniches de la voûte. Quand ce bruit se fut calmé, une triple rangée de pirates, disposés par rang de taille, s'arrondissait aux extrémités de l'édifice. Partout d'ignobles profils, des tuniques en haillons, se montraient à côté de statues aux traits délicats, aux nudités gracieuses, à demi voilées sous de lâches draperies. Un groupe de bandits pyramidait au-dessus du monument de

la nymphe Egérie. Au sommet de l'entablement, des hommes à demi couchés représentaient des simulacres de fleuves par la majesté de leur attitude. Des talons sans souliers battaient les moulures de la frise; çà et là, une figure enluminée de satyre s'ajoutait aux ornemens d'un chapiteau. L'aspect général du nymphée présentait un bizarre assemblage de tout ce que l'imagination peut concevoir de plus riche, de plus élégant, de plus grandiose, à côté des plus dégradantes images de la débauche et de la pauvreté. C'était un sabbat de démons en guenilles au milieu d'un temple grec, une orgie d'Holbein ou de Téniers dont Paul Véronèse aurait dessiné le fond.

Il n'y avait de convenable dans ce pandémonium que la lumière fumeuse, vacillante, qui l'éclairait par soubresauts. Les premiers plans du tableau s'enlevaient sur les autres avec vigueur. Rembrandt seul eût été capable d'en trouver les tons sur sa palette féconde en effets saisissans.

Le nez au vent, les mains s'agitant dans le vide, Curius et son adversaire cherchaient à saisir autour d'eux un objet qui pût guider leurs pas.

Des avertissemens, pour la plupart trompeurs : — en avant, — en arrière, — surveille ta droite, — frappe à gauche; des lazzis grossiers, des éclats de rire discords, assourdissaient les oreilles des combattans. Ils excitaient, dès qu'ils approchaient d'un groupe, une effroyable tempête d'injures, et se rejetaient alors en arrière, semblables à des bêtes fauves que des chasseurs ont cernées et qu'ils épouvantent par leurs cris.

— C'est Plutus et l'Amour qui se poursuivent, disait l'un.

— Voilà deux divinités bien déchues, répondait un autre.

— Où suis-je? murmura Cruscellus, las de tourner sans cesse dans un espace qui lui semblait sans limites.

— Est-il curieux, ce tondeur! fit Pimbetta.

— Poussons-les à l'encontre l'un de l'autre.

— Non, non! il vaut mieux qu'ils se frappent à l'improviste, ce sera plus gai.

— Quel joyeux combat!

— Quelle bonne saturnale!

— Silence à l'orchestre! s'écria un bandit caché dans les frises.

Tous les autres éclatèrent de rire.

— Enfans! dit Sapala, nos gladiateurs sont en présence; les paris sont ouverts.

— Un as pour Cruscellus.

— Deux as pour son adversaire.

— Un quinaire au premier sang.

— Tenu. On se paiera sur la prochaine prise.

— Oui, oui! c'est entendu.

— Les enfans jouent gros jeu, dit Sapala en se penchant à l'oreille de son lieutenant; ils vont se ruiner, ventre de Silène! pour ces deux coquins.

Les enfans jouaient cinq sous.

— Compagnons... dit Curius en réclamant le silence de la main.

— Ah! ah! notre sénateur médite une harangue. Ecoutons!

— Compagnons, reprit Curius, je ne connais pas l'art de se battre les yeux bandés; mes parens ne me l'ont point appris.

— Cela se devine.

— Voici donc l'arrangement que je propose.

Il tira des dés de sa poche.

— En supposant que ma proposition vous agrée, Cruscellus et moi jouerons à qui des deux tuera l'autre au plus fort numéro.

La fureur du jeu, même en cet instant fatal, tourmentait encore l'incorrigible amant de la courtisane Fulvie.

— On t'appliquera vingt coups de bâton à la première réflexion de ce genre que tu te permettras, interrompit le chef des bandits.

Guidé par la voix de son adversaire, Cruscellus se rapprochait de lui. Mais, bien qu'il marchât avec les précautions les plus grandes, il ne pouvait dissimuler complétement le bruit de ses pas. Penché en avant, retenant son haleine, Curius l'écoutait venir. Le sénateur fond tout à coup sur son adversaire; celui se détourne, et Curius va heurter du front le genou de l'une des statues qui décoraient les murailles du nymphée.

Il recula, étourdi par la violence du choc.

Des cris de joie : — Evohé! Evohé! Io Saturnalia! ébranlèrent la voûte de l'édifice.

— Imbécile! qui prend Cruscellus pour un dieu marin! dit Sapala.

— Et la peau du tondeur pour du marbre de Paros! ajouta un autre interlocuteur.

— Qu'a-t-il fait? demandaient les spectateurs du dernier rang; nous ne voyons rien ici. A genoux, à genoux! dans les stalles des chevaliers.

En ce moment Eudamon rentra. Sempronia n'avait pas voulu quitter sa maison, mais elle recommandait vivement Curius aux bons soins de Sapala.

— Nous ferons nos efforts pour justifier la confiance de cette noble matrone, répondit le chef des pirates à son lieutenant quand il eut appris les volontés de Sempronia.

Cependant les combattans étaient parvenus, malgré leurs bandeaux, à entr'ouvrir quelque peu les paupières. D'étroites zones de lumière, qu'ils apercevaient devant eux, suffisaient pour les guider. Connaissant leur situation au milieu du champ de bataille, ils semblaient moins timides. Comme deux animaux féroces qui vont s'attaquer, ils tournaient autour l'un de l'autre. Un demi-silence régnait dans le nymphée. Le dénoûment du drame qui se jouait devant les pirates approchait.

Cruscellus s'accroupit contre une muraille, vis-à-vis de la torche qui éclairait cette horrible scène, et attendit que l'ombre de son adversaire passât devant lui.

Celui-ci, revenu de son trouble, tourmenté par un immense désir de vivre, irrité par les insultes dont on l'avait abreuvé, parcourait, haletant, l'espace que le tondeur lui abandonnait. Sa poitrine se gonflait de colère; une sueur froide inondait son front. De la pointe de son épée, il sondait, pour ainsi dire, les ténèbres où se cachait la victime qu'il voulait frapper.

— Bon! dit Sapala. La querelle s'échauffe; elle ne tardera pas à se terminer.

— Avance, avance, brave Curius! fit Eudamon en pouffant de rire.

— Inspecteur des jeux, interrompit un des brigands dont le pari s'élevait à la somme de cinq as (25 centimes), imposez silence aux patriciens du *podium* (1).

— Quel est l'insolent qui ose nous apostropher? interrompit Eudamon.

— Nous avons exposé notre argent et nous ne voulons pas que l'on influence par des conseils l'un ou l'autre des combattans.

— Drôles!

— A la porte les patriciens du podium!

— Je vous ferai châtier!

Cette parole du lieutenant de Sapala ne fit qu'augmenter la colère des spectateurs. Les cris : A la porte les patriciens! retentirent de toutes parts.

— Tais-toi, Eudamon, dit le jeune chef à ce dernier. Tu as tort d'influencer le combat. Les enfans jouent gros jeu.

Curius n'était plus qu'à deux pas du tondeur.

— Alerte! Cruscellus, murmurèrent à l'oreille du barbier quelques jeunes bandits ses voisins.

(1) *Podium*, soubassement d'un théâtre ou d'un cirque, où se trouvaient les loges des sénateurs et des patriciens les plus distingués.

— Allons ! interrompit un des parieurs, voici que les vestales se mêlent à la conversation.

Le tondeur s'élança brusquement sur Curius et lui fit à la joue une large blessure d'où le sang jaillit à grands flots.

Le visage du sénateur, ses habits et ses mains en furent inondés.

Un tonnerre d'applaudissemens éclata dans le nymphée.

— Maudit Curius ! s'écrièrent plusieurs voix, je perds la moitié de mon en jeu au coup que tu viens de recevoir.

— Maladroit ! il se bat contre un barbier et ne songe pas à garantir son menton !

— Cruscellus y voit, objecta un des brigands.

— Et l'autre, n'y voit-il pas aussi ?

Le blessé était fou de honte, de rage et de douleur. La lutte qu'il soutenait avait réveillé dans son âme une énergie désespérée. Il n'eût pas craint en ce moment de voir face à face un ennemi quel qu'il fût, de lui rendre coup pour coup, blessure pour blessure. Ce qui l'irritait, ce qui excitait en lui une fureur insensée, c'était d'être exposé sans défense aux coups d'un adversaire qu'il n'apercevait pas, et qui s'enfuyait dès qu'il avait frappé.

Il courait éperdu au milieu de la salle en criant

— Cruscellus !... lâche ! montre-toi ! délions nos bandeaux et combattons à armes égales, avec chacun notre part de lumière et d'espace !

Et il se heurtait aux colonnes, aux murailles, et il sentait à chaque instant pénétrer dans ses chairs brûlantes la pointe des glaives que lui présentaient les pirates, quand il s'approchait d'eux.

Enfin, n'en pouvant plus, il s'arrêta et fit entendre un blasphème horrible, qui traduisait toutes les passions furibondes dont il était agité.

Cruscellus s'était accroupi de nouveau dans l'ombre, semblable à une hyène qui guette sa proie.

Un silence solennel régnait dans le nymphée. L'eau murmurante que versaient les mascarons semblait gémir en tombant dans sa vasque de jaspe-onyx.

Le tondeur aperçut de nouveau l'ombre de Curius s'allonger vers lui. Il bondit une seconde fois, saisit le sénateur au manteau et le poursuivit dans sa fuite en le frappant à coups redoublés. Trois fois l'épée de Cruscellus se leva sur le blessé, et trois fois elle s'abattit dans le vide. Curius se retourna brusquement et poussa devant lui son arme au hasard. Un cri d'angoisse et un cri de victoire résonnèrent en même temps sous les voûtes de l'édifice Curius avait senti, à la résistance qu'éprouvait son glaive, qu'il n'avait pas inutilement frappé. Percé de part en part, le tondeur roula sur la mosaïque du pavé.

Curius s'acharna sur le cadavre presque inanimé de sa victime et le perça de mille coups.

Au même instant les sons du buccin réveillèrent les échos du bois sacré. La porte s'ouvrit et une cohorte de soldats s'avança au pas de charge dans le vestibule du nymphée.

Sapala abattit d'un coup d'épée la torche suspendue à la muraille. Soldats et pirates disparurent dans les ténèbres.

— Curius avait raison, le tondeur nous a trahis, murmura Pimbetta à l'oreille de son chef.

— Pris, pris comme des renards dans leur terrier ! s'écria le bandit. La porte qui conduit du nymphée aux bains de Sempronia est-elle fermée ? ajouta-t-il.

— Si nous pouvions pénétrer dans ces salles ténébreuses, auxquelles on n'arrive que par d'étroits couloirs, dit Endamon, nous opposerions encore une longue résistance aux troupes du consul.

Un lourd panneau de chêne, encadré dans un massif énorme de maçonnerie, séparait les bains de Sempronia de la salle où gisait le cadavre de Cruscellus. Les pirates essayèrent en vain de le briser. Leur chef les arrêta après quelques efforts infructueux.

— Nous n'avons point de grâce à espérer : ne songeons qu'à nous bien défendre, reprit-il.

En effet, les pirates de la Méditerranée et les brigands des marais Pontins étaient abhorrés de la population de Rome. Les premiers avaient mis, quelques années auparavant, la république même en péril ; on racontait sur les autres cent histoires épouvantables de meurtres et de vols. Sapala et ses gens avaient deux titres pour un à n'être pas épargnés.

Le jeune chef termina rapidement ses préparatifs de défense.

Il disposa la moitié de ses hommes par groupes de cinquante personnes au fond de l'édifice, et jeta le reste dans les vestiaires. Tous devaient attaquer ensemble les soldats romains, en tête et sur les flancs.

Un tribun militaire à cheval parut à la porte du nymphée. Deux centurions portaient des torches derrière lui.

L'officier supérieur examina attentivement l'attitude des pirates. On n'apercevait sous la voûte aux riches ornemens que des masses confuses au milieu desquelles brillaient quelques épées.

Sur le premier plan gisait un cadavre dont la tunique blanche, à la lueur des torches, se détachait avec vigueur du pavé brun sur lequel il reposait.

Alors un homme haletant, éperdu, souillé de sang, dont une large balafre partageait en deux le visage, s'élança vers les Romains.

— A mon secours, soldats ! criait-il.

Les rangs de ces derniers s'ouvrirent pour le recevoir. Il courut au tribun, et tendant vers lui des mains suppliantes.

— Ayez pitié de moi ! dit-il ; j'ai été blessé dans une lutte affreuse, mes yeux se voilent, les forces m'abandonnent, une soif horrible me dévore, je me sens défaillir !

Le malheureux s'affaissa sur lui-même et tomba par terre évanoui.

— Surveillez cet homme et donnez-lui des soins, dit le tribun en s'adressant à ses centurions.

On transporta le blessé dans le bois sacré d'Egérie.

C'était encore Rutuba que Cicéron avait opposé aux pirates. A peine le consul avait-il appris de Tertia et du jeune tribun que cinq cents voleurs des marais Pontins, mandés à Rome par Catilina, occupaient les tavernes du mont Aventin, qu'il avait résolu de les détruire. Par fortune, Sextius, questeur de Marc-Antoine, était revenu de Capoue avec trois cohortes, après avoir pacifié cette ville. Cicéron avait opposé ces troupes à Métellus Népos et à Bestéa, qui suscitaient contre lui une violente cabale. Rassuré par la contenance ferme que prenait Caton vis-à-vis de ces tribuns séditieux, le consul pensait à envoyer Sextius en Etrurie pour hâter la perte de Catilina. Il détacha de la petite armée du questeur sa meilleure cohorte pour donner la chasse aux pirates, et chargea Rutuba de conduire l'expédition.

Le valeureux officier n'avait plus trouvé au mont Aventin les brigands qu'il poursuivait ; mais il avait suivi leurs traces, et venait de les rejoindre dans le nymphée du val d'Egérie.

L'homme auquel Sapala avait affaire était d'autant plus redoutable, qu'il connaissait parfaitement leur champ de bataille et les ressources qu'offrait ce lieu, soit pour se défendre, soit pour attaquer.

Il sauta à bas de son cheval après avoir étudié la position de l'ennemi, et tirant à l'écart un de ses centurions les plus intelligens,

— Tu vas prendre la tête de la colonne, lui dit-il. Tu en disposeras les deux premiers rangs en triangle ; tu avanceras jusqu'à ce que le sommet de ce triangle occupe le centre du nymphée. Dès que tu seras attaqué, change, par un léger mouvement de conversion sur la droite et sur la gauche, ton ordre de bataille en un carré. Réponds-tu de n'être pas entamé durant cette manœuvre ?

— Oui, mon tribun.

— Va donc ! Je me charge du reste.

Le centurion s'éloigna, et Rutuba donna le signal du combat.

On n'entendit d'abord dans le nymphée du bois sacré d'Égérie que les pas mesurés de la pesante infanterie qui s'avançait pour accomplir son œuvre de destruction. Mais à peine eut-elle atteint le centre de l'édifice, qu'une nuée d'hommes se précipitèrent sur elle en jetant de grands cris. Ils se brisèrent contre cette muraille vivante de boucliers, reculèrent, blessés, repoussés, mais non encore vaincus. Ils tentèrent une seconde, une troisième attaque, laissant à chaque charge nouvelle une foule des leurs sur le carreau. On s'escrimait en tumulte du côté des pirates; les commandemens s'y donnaient à haute voix avec accompagnement de blasphèmes ; l'infanterie romaine se battait au contraire avec sang-froid, sans mot dire, attentive à ne pas rompre son ordonnance, et à ne porter que des coups bien assurés. Elle présenta bientôt l'aspect d'un carré formidable, appuyé par ses angles aux quatre colonnes de marbre qui s'élevaient au milieu du nymphée.

Alors, à un signal donné, cent hommes de troupes légères tombent sur les pirates. Le combat dégénère en massacre. Les gens de Sapala se dispersent. On les poursuit, on les cloue aux murailles, on les égorge sur les statues des dieux. Leur sang coule à flots sur la mosaïque du pavé et va rougir l'onde pure qui gazouille dans ses aquéducs de porphyre. La caverne paisible, destinée au repos, aux doux plaisirs du bain ; l'édicule consacré par les chastes amours de la nymphe Egérie et du sage de Cures, est plein de tumulte, de cris déchirans, de gémissantes et lugubres agonies.

On se battait encore avec acharnement à l'extrémité de l'édifice. C'était là qu'Eudamon, Pimbetta et leur chef s'étaient réfugiés. Mieux armés que leurs soldats, ils vendaient chèrement leur vie. Un flot d'hommes se précipita vers eux. Ils s'agitèrent un moment encore au milieu de cette vague homicide; puis elle bondit sur eux et les engloutit.

Ainsi se termina la première journée des Saturnales, pendant laquelle Lentulus avait voulu réaliser ses projets de massacre et d'incendie.

Le tribun et sa petite armée avaient repris le chemin de Rome. Rutuba marchait à quelque distance de sa troupe. Son cheval blanc, magnifique présent du consul Cicéron, qu'il en avait reçu au retour du pont Milvius, s'avançait lentement le long du sentier jonché de feuilles sèches. Des souvenirs à la fois doux et tristes obsédaient l'âme du fier tribun. Il parcourait cette même route que Sempronia lui avait indiquée à la suite de leur première entrevue au bois sacré d'Égérie. Il recueillait malgré lui, sur les arbres séculaires qui la bordaient, les doux pensers d'amour qu'il leur avait jadis confiés. Qu'il était jeune encore, il y avait trois mois à peine ! Qu'il comprenait bien le bonheur d'aimer, de vivre à deux unis par une communauté sainte des mêmes sentimens, des mêmes peines et des mêmes plaisirs ! Hélas ! ces illusions d'une jeunesse tardive, qu'il avait sauvées des premières séductions de l'adolescence, qu'il avait rapportées toutes naïves, toutes parfumées de poésie de ses lointaines campagnes, le sourire menteur d'une femme les avait à jamais détruites ! Qu'ils sont heureux, pensait-il, ceux qui trouvent pour l'aimer une jeune fille au cœur simple, au doux regard, dans l'œil pur de laquelle chacune de leurs pensées vient se réfléchir ! Mais lui, de quelle horrible femme il s'était épris ! Sempronia devait être quelque furie jalouse, qui avait revêtu une forme gracieuse pour le séduire et pour le perdre. Il évoquait un à un tous les affreux souvenirs qu'elle avait laissés dans sa mémoire, quand il entendit les broussailles s'agiter autour de lui. Il se retourna, arrêta son cheval : une femme vint s'appuyer, les mains jointes, sur le garrot de sa monture, le suppliant des lèvres, l'enveloppant tout entier de son regard.

— C'est moi, lui dit-elle.

— Oh ! je vous reconnais, Sempronia, répondit le tribun. Votre image est de celles que ni le temps, ni les distractions du monde ne peuvent effacer, car elle réveille le plus poignant, le plus affreux des remords.

— Vous partez demain pour l'Étrurie avec les troupes de Sextius? reprit la matrone.

— Oui.

— Vous voilà comblé d'honneurs et de biens...

Rutuba se dispensa de répondre.

— Et moi je suis tombée dans un abîme de misère et d'ignominie.

La voix de Sempronia se perdit dans un sanglot.

— Je suis pauvre, ajouta-t-elle; Brutus Pénus m'a chassée de sa maison... Et pourtant, ces maux, je les supporterais sans me plaindre... Oh ! si tu m'aimais encore, Rutuba. Je bénirais les dieux qui m'en accablent, car je serais libre maintenant de me donner à toi.

Le tribun détourna son cheval et s'éloigna.

Le lendemain, vers la troisième heure du jour (neuf heures du matin), la matrone accourait champ de Mars, où Sextius rassemblait ses troupes. Mais, sous la porte Triomphale, une rencontre odieuse l'arrêta. Portée dans une litière magnifique par huit esclaves cappadociens, Fulvie s'avançait vers elle. La courtisane abaissa une des glaces en écaille qui la préservaient des intempéries de l'air, et jeta en passant à sa rivale cette parole insultante :

— Sempronia, je t'ai vaincue ! je suis vengée !

XVI.

LA BATAILLE DE PISTOIE.

Sur les limites du grand-duché de Toscane et de la légation de Bologne, à deux milles environ au nord de Pistoie, est une plaine étroite, légèrement inclinée en amphithéâtre du nord-est au sud-ouest, que les habitans du pays appellent Tizzoro. De hautes montagnes la surplombent et s'élèvent par des pentes abruptes des champs fortunés de l'antique Etrurie jusqu'aux cimes des Apennins. De ce plateau, qui domine à la fois les bassins de deux grands fleuves, l'Arno et le Pô, coulent trois rivières secondaires, le Reno, qui fuit au nord, l'Ombrone et le Bisentino, lesquels prennent la direction du midi. Aucune région des Apennins n'offre à l'œil curieux du voyageur des sites plus pittoresques que la source du Reno. Les rochers volcaniques d'où le torrent jaillit s'ouvrent pour lui donner passage ; il suit le revers du Tizzoro et serpente à travers un sombre ravin, creusé par quelque terrible convulsion de la nature au centre de l'immense muraille de rochers et de forêts étnéennes, qui séparait jadis les belliqueux Cisalpins des peuples de la basse Italie. Dans cette région paisible des Apennins se préparait, au commencement de l'année 692, une épouvantable scène de carnage et de désolation.

Deux mois s'étaient écoulés depuis que Sergius, après avoir révolté sur son passage la plupart des villes de l'Etrurie, était arrivé au camp de Mallius avec vingt mille hommes, orné des insignes du consulat. Le consul Marc-Antoine n'avait pas tardé à se mettre à la poursuite du conspirateur. Cantonné dans les Apennins, Catilina avait bravement tenu tête d'un côté à Métellus Céler, qui gardait son gouvernement de Cisalpine, de l'autre à Marc-Antoine, dont l'armée, de beaucoup supérieure à la sienne, couvrait Rome et l'Italie, car les troupes régulières des conjurés formaient à peine deux légions, dont huit cohortes seulement étaient complétement armées.

Dans cette position, Sergius évitait une bataille et fatiguait l'ennemi en menaçant, tantôt l'armée d'Antoine et tantôt celle de Métellus. La saison devenait rigoureuse; la neige encombrait les Apennins; la disette des vivres et des fourrages commençait à se faire sentir dans le camp du conspirateur. Mais il supportait courageusement et les rigueurs du climat et les privations de tout genre auxquelles il se trouvait en butte. Il espérait du côté de Rome une puissante diversion.

Fidèle à ses principes, il refusa toute alliance avec les esclaves qui, dès les premiers jours de sa révolte, étaient venus le joindre en grand nombre. Il comptait sur les forces

de son parti, et il lui semblait indigne de partager avec des esclaves fugitifs la défense de ses concitoyens opprimés.

Tout à coup une nouvelle désespérante parvint au camp de Sergius On y apprit en même temps et l'arrestation et le supplice des conjurés de Rome. A peine le bruit de cette exécution se fut-il répandu parmi cette foule indisciplinée de voleurs et de paysans, que Catilina avait transformés en légionnaires, que la désertion décima leurs rangs. Tous ceux qui n'avaient suivi le conspirateur qu'entraînés par l'espérance du butin ou par l'amour de la nouveauté l'abandonnèrent. Il ne resta plus dans son camp que les criminels ou les débiteurs insolvables, auxquels leurs tristes antécédens ne permettaient plus de rentrer dans la société.

Cerné de toutes parts, désormais sans espérance du côté de Rome, mais fidèle aux malheureux qui s'étaient donnés à lui, Catilina résolut de descendre avec eux en Cisalpine et de gagner les Alpes en longeant, par des routes périlleuses, le versant septentrional des Apennins.

C'était aussi dans les contrées belliqueuses des Allobroges qu'il voulait aller recruter des soldats.

Il lève donc son camp à l'improviste durant une nuit profonde, gagne, à travers des montagnes escarpées, la source du Reno, et commence à en descendre le cours. Il s'applaudissait déjà d'avoir trompé la vigilance de Métellus Céler, lorsqu'à l'extrémité du ravin qu'il parcourait, il aperçoit l'armée du préteur rangée en bataille près du village aujourd'hui nommé Sambuca. Céler, instruit par des transfuges de la marche des conjurés, les avait suivis pas à pas.

Cette fâcheuse circonstance décida du sort de Sergius. Il ne songea point à forcer Métellus dans la position formidable qu'il avait prise. Il rebroussa chemin et remonta le Reno jusqu'à l'embouchure du petit ruisseau maintenant appelé Bardelone. Ses coureurs l'avertirent alors que l'armée de Marc-Antoine venait lui offrir le combat.

Bien que les forces dont Marc-Antoine disposait l'emportassent de beaucoup, par le nombre, sur celles de Métellus Céler, car il avait réuni trente mille hommes à peu près sous ses drapeaux, Sergius avait plus d'une raison de le choisir pour adversaire. Une seule bataille heureuse, livrée aux troupes d'Antoine, pouvait ouvrir aux conjurés la route de l'Etrurie, et par conséquent celle de Rome; Catilina, d'ailleurs, n'attendait pas de résistance bien sérieuse de la part d'un homme qui avait trempé dans la plupart de ses complots. Mais ce n'était pas précisément avec Antoine que le chef de la conjuration devait se mesurer.

L'ancien complice de Sergius n'était plus revêtu depuis cinq jours que du titre de proconsul. L'année de sa magistrature venait d'expirer. Silanus et Muréna avaient pris possession du pouvoir au commencement de janvier. Moins libre qu'autrefois de suivre ses mauvais penchans, Marc-Antoine écoutait avec déférence les conseils de Pétréius Atinas, son lieutenant. Il n'osait résister aux sollicitations de Sextius, récemment arrivé de Rome en Etrurie avec trois cohortes de vétérans dévoués à la cause du sénat. Le supplice de Lentulus avait produit en outre, sur l'esprit du proconsul, une impression salutaire. Craignant de se compromettre, soit vis-à-vis des conjurés, soit vis-à-vis du conseil des Sept, il avait en quelque sorte abdiqué son pouvoir entre les mains de Pétréius.

Or, c'était un terrible homme de guerre que le lieutenant de Marc-Antoine. La loi qui permettait de décimer tout corps de troupes rebelle aux lois de la discipline datait de son tribunat. A peine se trouva-t-il investi du commandement réel de l'armée proconsulaire, qu'il se mit en communication avec Métellus. Ces deux généraux combinèrent si habilement leurs manœuvres que, malgré les ruses, les marches et les contremarches de Sergius, ils le tinrent étroitement bloqué dans les gorges des Apennins

Ils avaient reçu en même temps avis du départ des conjurés pendant la nuit du 4 au 5 janvier. Tandis que Métellus Céler marchait sur le flanc droit de Sergius du côté de la Cisalpine, Pétréius s'avançait parallèlement sur le flanc gauche du conspirateur, couvrant toujours les plaines de l'Etrurie. On se rencontra aux sources du Reno.

Une bataille devenait inévitable. Marc-Antoine éprouva subitement un accès de goutte et se renferma dans sa tente, laissant à Pétréius les dangers et la gloire de cette funeste journée.

Dès que Sergius eut résolu de combattre l'armée proconsulaire, il prit ses mesures de manière à soutenir dignement sa haute réputation de savoir et d'intrépidité.

Il rassembla ses troupes, et montant sur un tertre, il leur dit:

« Soldats,

» Je sais que les paroles n'ajoutent rien à la valeur, que la harangue d'un général ne donne pas aux lâches de la bravoure, à ceux qui tremblent de l'intrépidité. Chacun ne montre à la guerre que la part d'audace qu'il reçut de la nature ou de son éducation. Vainement exhorterait-on le soldat que l'amour de la gloire et la vue du péril ne peuvent animer. Il reste sourd, parce que le cœur lui manque. Aussi vous ai-je appelés auprès de moi dans l'unique but de vous donner quelques avis et de vous communiquer les motifs de ma résolution.

» Vous connaissez, compagnons, la conduite indolente et pusillanime de Lentulus, et combien elle a attiré de malheurs sur lui et sur nous. Dans l'attente des secours qu'il devait m'envoyer, j'ai perdu les moyens de passer dans la Gaule. Telle est maintenant notre situation, bien connue du reste de vous tous. Deux armées nous pressent, l'une du côté de Rome, l'autre du côté de la Cisalpine; en vain chercherions-nous à nous maintenir ici, la disette va nous en chasser. Il faut nous ouvrir un passage : le fer seul peut nous le frayer.

» Soldats, ranimez votre courage, fortifiez-vous dans vos résolutions. Souvenez-vous, quand vous tirerez vos glaives, que richesses, dignités, gloire, liberté, patrie, vous avez tous les biens de ce monde entre les mains. Si nous l'emportons, plus de dangers; des vivres en abondance, des municipes et des colonies qui s'empressent de nous ouvrir leurs portes; mais si la peur nous fait reculer, pas une ville, pas un ami ne voudra défendre ceux que leurs armes n'auront pu protéger.

» D'ailleurs, soldats, les puissans motifs d'intérêt qui nous animent existent-ils chez nos ennemis? C'est pour nous conserver une patrie, la liberté, la vie que nous combattons; eux s'exposent en vain pour raffermir le pouvoir d'un petit nombre de tyrans. Attaquez-les donc avec confiance, encore excités par le souvenir de vos triomphes d'autrefois.

» Amis, lorsque je vous contemple et que je pense à vos exploits, il me semble que la victoire nous est assurée. Vos dispositions, votre âge, votre valeur, augmentent ma confiance. Les périls de notre position donneraient du courage même à des lâches, et les étroites limites de ce champ de bataille ne permettent pas à la multitude de nos ennemis de nous envelopper. Si toutefois la fortune trahit votre audace, ne mourez pas sans vengeance. Ne vous laissez pas égorger comme de vils animaux, le cou chargé de chaînes : mourez plutôt comme des braves, les armes à la main. Que nos ennemis paient leur victoire avec des larmes et du sang! »

Ainsi parla Sergius, et après une courte halte, il fit sonner la marche et conduisit sa troupe jusqu'à l'entrée de la plaine où Pétréius l'attendait. Là, il mit pied à terre et renvoya son cheval ainsi que ceux des autres chefs, afin que le péril fût égal pour le général comme pour les moindres soldats de son armée. Il la rangea ensuite en bataille suivant la disposition des lieux. Huit cohortes, renforcées de tous les vétérans, officiers et volontaires qu'il put tirer des autres corps, occupèrent l'issue du défilé où il désirait attirer l'ennemi. Derrière cette ligne, presque entièrement composée d'hommes intrépides et bien armés, Sergius en forma une seconde plus serrée, plus profonde que la première, et destinée à lui servir d'appui. Mallius commandait la droite. Un roc escarpé couvrait son flanc. La gauche, protégée par une montagne, obéissait aux ordres de Furius, qui s'était échap-

pé de Rome avant le supplice des conjurés. Catilina, entouré de ses affranchis et de ses cliens, se plaça lui-même au centre de son armée, près de l'aigle d'argent sous laquelle Marius avait exterminé les Cimbres dans les plaines de Verceil.

Quant à Pétréius, il adopta à peu près le même ordre de bataille que son adversaire. Ce vieux capitaine, qui avait rempli depuis trente ans avec honneur les fonctions de tribun, de préfet, de lieutenant et de commandant en chef, pratiquait peu le grand art de l'éloquence. On le vit un instant parcourir à cheval les rangs de ses soldats, les appelant par leur nom, car il les connaissait tous; rappelant aux uns leurs belles actions, aux autres les campagnes qu'ils avaient faites avec lui; les priant de se souvenir qu'ils allaient combattre, contre des brigands désarmés, pour leur patrie, leurs enfans et les dieux de leurs foyers; après quoi il vint se mettre au centre de son armée, vis-à-vis de Catilina.

Cette journée du 5 janvier 692 était triste comme la scène de meurtre qu'elle devait éclairer. Le soleil n'avait pas percé les nuages gris qui couvraient l'horizon, et sous lesquels les cimes neigeuses des Apennins avaient disparu. L'œil n'apercevait partout que pics chenus, qu'arbres dépouillés, que forêts de sapins à la sombre verdure, que parcouraient lentement de blanches vapeurs. Ces masses d'hommes groupées sur la pente des montagnes, alignées d'un bout à l'autre de l'étroite plaine du Tizzoro; ces bastions vivans prêts à se briser les uns contre les autres, *hastati* au casque orné de plumes noires, *princes* bardés de fer, *triaires* accoutumés depuis longtemps au tumulte des combats, c'étaient des enfans de la même patrie, des parens, des amis accourus là pour s'entre-tuer. Tous avaient la même origine, les mêmes armes, la même valeur, le même cri de guerre; ils ne différaient que par le chiffre de leurs boucliers, et c'était la grande raison pour laquelle ils allaient s'égorger.

Ils voulaient savoir qui dominerait à Rome, de Sergius ou des hauts patriciens, ses adversaires, qui languissaient probablement encore dans les bras du sommeil sous les fourrures soyeuses de leurs lits.

Chose extraordinaire, aussitôt que les sons belliqueux du buccin eurent donné le signal de l'action, on ne vit pas s'élancer, des intervalles qui séparaient les cohortes, cette multitude de vélites, armés à la légère, qui engageaient ordinairement les combats; l'air ne fut pas obscurci par une grêle de traits et de javelots. Il tardait aux deux armées de se joindre. De part et d'autre on tira l'épée et on se chargea avec furie. Le choc fut terrible. Vétérans, conjurés, tous attaquent et résistent avec une vigueur égale. Ils se mêlent sans se confondre; ils se pressent, ils se poussent et se repoussent sans perdre une palme de terrain. Le bouclier frappe le bouclier, le glaive répond au glaive. Le sol est jonché de morts et de blessés.

Apercevez-vous au plus fort du carnage ce guerrier couvert d'armes splendides, et dont un long panache couleur de feu ombrage le casque d'or : c'est Sergius. Suivi d'un gros de troupes légères, il porte partout des secours. Ici il remplace les blessés par des soldats frais; là il se jette à corps perdu au milieu des ennemis, les éloigne et rétablit sa ligne de bataille; partout il remplit ses devoirs de général et de soldat. S'il reste en possession de ce petit coin de l'Etrurie qu'il défend pied à pied, demain il sera maître de Rome, il sera dictateur.

Mais Pétréius, à la tête de sa cohorte prétorienne, forte de quinze cents vétérans déterminés, observait la face du combat. Les meilleurs soldats de ses légions avaient succombé et la victoire restait indécise. Alors il ordonne à ses prétoriens de serrer leurs rangs, se précipite avec eux au centre de l'armée de Sergius, et la coupe en deux sous l'effort de la masse d'hommes qu'il entraîne. Cette manœuvre inattendue jeta le désordre parmi les conjurés. Ils ne reculaient pas, mais ils périssaient par milliers. La cohorte de Pétréius se déploya, prit en flanc la gauche et la droite de l'ennemi, et transforma une lutte jusqu'alors égale en une boucherie horrible. En vain Furius et Mallius accourent au bruit de leurs soldats égorgés; ils tombent percés de coups. Catilina voit sa défaite, rassemble ses amis les plus intimes, leur adresse quelques mots d'adieu, et va chercher la mort au centre des bataillons de Pétréius.

Le désespoir sublime de tous ces jeunes débauchés qu'on avait vus à Rome deux mois auparavant si élégamment vêtus de tuniques peintes et de robes traînantes, si fiers de leurs chiens, de leurs chevaux et de leurs maîtresses, effraya un instant leurs vainqueurs. La tête cachée sous le bouclier, l'épée haute, ils pénétrèrent jusqu'au centre de l'armée romaine, semant l'épouvante et la mort sur leurs pas. Sergius leur frayait la route. Il fatiguait à frapper son bras infatigable. Il assouvissait la rage, la soif de vengeance qui le dévorait, comme un épicurien qui met à profit ses derniers instans pour épuiser la coupe du plaisir. Le tribun d'un corps de vétérans l'aperçut, quitta son poste et courut le défier. Catilina reconnut sans doute ce courageux adversaire, car il fit la moitié du chemin pour le joindre, et abattit d'un coup d'épée le cimier qui surmontait le casque de l'officier. Ce dernier prit Sergius à la taille, l'embrassa de ses bras nerveux, lui appuya la poitrine contre la sienne et lui plongea dans le cou un fer aigu qu'il laissa dans la plaie.

— Catilina, dit le tribun, Rutuba te rend le style dont tu fis présent à sa sœur Daphné.

Sergius tomba. Ses compagnons l'environnèrent et défendirent son cadavre jusqu'à ce que le dernier d'entre eux fût couché sans vie près de son général.

Çà et là, quelques légionnaires poursuivirent encore sur le champ de bataille leurs victimes, qui cherchaient à s'échapper; puis la trompette du camp d'Antoine sonna la retraite, et tout fut dit.

L'oligarchie était sauvée.

Salluste ajoute :

Ce fut après la bataille qu'on put voir tout ce que l'armée de Catilina avait montré d'audace et de courage. Chaque soldat couvrait de son corps le lieu où il avait combattu. Ceux qu'avait enfoncés la cohorte prétorienne étaient tombés à quelque distance, mais tous blessés par devant. Catilina fut retrouvé bien loin des siens, sous un monceau de cadavres. Il respirait encore, et son visage conservait cet air de fierté qui l'avait toujours animé. Enfin, de toute son armée, pas un homme libre ne fut pris, ni durant le combat ni pendant la fuite, tant chacun avait peu ménagé et sa propre vie et celle de ses adversaires. Aussi l'armée romaine remporta-t-elle une bien sanglante et bien triste victoire. Ses soldats les plus braves périrent ou reçurent des blessures dangereuses. La plupart de ceux qui vinrent du camp d'Antoine, soit pour visiter le champ de bataille, soit pour dépouiller les morts, trouvaient, en les retournant, celui-ci un ami, celui-là un hôte ou un parent. D'autres aussi reconnaissaient leur ennemi. La joie et le deuil divisaient le camp des vainqueurs.

XVII.

CONCLUSION.

La tête de Catilina fut envoyée à Rome et publiquement exposée sur la tribune aux harangues. Les rostres étaient devenus, depuis Marius, les gémonies des patriciens.

Ebranlée par la commotion qu'elle venait de recevoir, la société romaine oscilla jusqu'à ce que César, escaladant en quelques pas tous les degrés du pouvoir, vint hardiment se placer au sommet.

Le supplice de Lentulus et de ses complices servit de thème aux déclamations de tous les partis. Metellus Nepos et Bestea, tribuns du peuple, n'avaient pas attendu la mort de Catilina pour attaquer Cicéron. Immédiatement après les Saturnales, Sextius et ses cohortes ayant quitté Rome, ils avaient hautement blâmé le consul d'avoir soustrait des citoyens au jugement des centuries. César les excitait secrètement. Ils parlaient de citer Cicéron en justice au sortir de

sa magistrature. Népos préluda à cette mise en accusation en faisant à l'orateur un des outrages les plus graves qu'un magistrat pût recevoir.

Les consuls avaient coutume, en quittant leur charge, de déposer solennellement entre les mains du peuple les pouvoirs qu'ils en avaient reçus. Ils lui adressaient à cette occasion une courte harangue et juraient ensuite qu'ils n'avaient cherché durant leur administration que le salut et la gloire de la patrie. Cette cérémonie avait lieu le dernier jour de décembre. Métellus Népos fit avertir Cicéron qu'il l'empêcherait de prendre la parole à cette occasion. Il n'était pas juste, disait-il, qu'après avoir enlevé à des citoyens leur droit d'appel au peuple, il vînt lui-même présenter sa justification dans l'assemblée des Romains.

Malgré les influences de toute sorte que Cicéron employa pour le fléchir, le tribun tint parole. Au jour dit, il fit placer sa chaise curule sur la tribune aux harangues, et quand l'orateur voulut exalter ses fameuses nones de décembre, Népos l'arrêta du geste.

— Prête le serment accoutumé, si tu l'oses, lui dit-il.

— Je jure, s'écria Cicéron, que j'ai sauvé pendant mon consulat Rome et la patrie!

— Il a dit vrai! répondit le peuple. Et il conduisit le consul en triomphe jusque dans sa maison.

A cette première querelle succéda une lutte acharnée de tribune, dans laquelle Cicéron et Népos se livrèrent l'un contre l'autre aux plus violentes diatribes. Népos, sénateur de la plus haute noblesse, mais dont la mère jouissait d'une assez mauvaise réputation, ayant un jour demandé au chevalier d'Arpinum quel était son père,

— Et toi? répondit spirituellement l'orateur, pourrais-tu bien me dire quel a été le tien?

Enfin, le sénat ayant pris Cicéron sous sa protection, les deux nouveaux consuls, Silanus et Muréna, s'étant déclarés pour lui, et la nouvelle des événemens de Pistoie étant arrivée sur ces entrefaites, Métellus n'osa donner suite à ses provocations.

La paix semblait renaître dans la ville. Marc-Antoine avait ramené au champ de Mars ses légions victorieuses. Les faisceaux de ses licteurs étaient couronnés de lauriers, ostentation ridicule qui indisposa également contre lui, et le conseil des Sept, qu'il avait mollement servi, et les conjurés, dont il avait anéanti la faction. Rutuba, après vingt-deux jours d'absence, retrouva sa sœur dans leur petit logement des Esquilies. Mais combien cette pauvre fille, qu'il avait laissée dans la joie au moment de son départ, toute radieuse d'espérance et de bonheur, combien elle lui parut triste au retour, pensive et découragée! L'être bien-aimé qui l'aidait à vivre, qui la consolait, qui lui parlait de Prosper, Tertia en un mot, était absente. Un jour elle avait annoncé à la fille de Gurgès la mort de Sergius, la défaite des conjurés et son prochain départ. Et depuis ce temps elle avait cessé de paraître aux Esquilies.

Daphné et Rutuba s'étaient assis l'un auprès de l'autre devant un brasier. Le nouveau tribun racontait à sa sœur les événemens de Pistoie, la belle défense des insurgés et l'héroïque mort de leur chef. Il ne s'attribuait pas l'honneur d'avoir frappé Sergius, car il devinait par instinct, ce brave Rutuba, qu'une femme n'oublie jamais absolument même celui qui l'a trompée. Ils compatissaient ensemble aux infortunes de Catilina; ils déploraient le triste usage que cet homme avait fait de sa naissance, de ses talens, de sa fortune, de tous les biens que les dieux lui avaient départis. Puis, la conversation tomba sur Prosper. Une jeune fille n'a-t-elle pas toujours aux lèvres le nom de celui dont l'image ne cesse jamais d'être présente à son cœur!

Rutuba avait hasardé une opinion que sa sœur ne voulait pas admettre. Il prétendait que Tertia était allée visiter l'orfévre dans son exil, et qu'elle ne tarderait pas à le ramener. La jeune fille combattait de toutes ses forces cette idée du tribun; la discussion s'échauffait lorsqu'on entendit résonner des pas dans le corridor voisin. La porte s'ouvrit · Prosper était à genoux devant Daphné. Il serrait dans ses mains les mains de sa fiancée, et la regardait avec une indicible expression de bonheur et d'amour.

Ce fut un heureux jour pour la famille de Gurgès, un jour qui devait fermer bien des plaies saignantes, consoler bien des chagrins, effacer bien des remords. On ne parla cependant que des ennuis de la campagne, de la joie qu'on éprouve en retrouvant ses travaux, ses plaisirs, ses amis de la cité. Chacun des deux amans glissa dans la conversation quelques mots à l'adresse de l'autre. Puis, l'on se sépara. On avait tant de choses à se dire, tant de choses que l'on dit à deux, lorsqu'on est libre d'exprimer tout ce que le cœur suggère et qu'on a de longues heures devant soi!

Tertia en se retirant invita Daphné à se rendre le lendemain dans sa maison du Célius.

Elle la reçut dans un petit salon d'hiver, où personne ne pouvait ni troubler leur entretien ni en surprendre le secret; et quand la jeune fille se fut assise auprès d'elle,

— N'est-il pas vrai, lui dit la matrone, que je vous ai fait hier soir une agréable surprise? Vous avez été bien heureuse!

— Oui, bonne Tertia, bien heureuse, autant du moins que je puisse l'être après tous les malheurs qui nous ont frappés.

— Vous avez éprouvé de grands malheurs sans doute, pendant les troubles de ces derniers temps. Rutuba a traversé des momens dangereux; vous avez perdu un père excellent; mais vous avez eu et vous avez encore, ce me semble, des motifs très réels de consolation.

— Hélas! répondit la jeune fille, soyez sûre, noble matrone, qu'il est des souvenirs que rien ne peut effacer.

— Mais les vôtres ne sont pas de ce nombre. Rutuba a gagné son angusti-clave de tribun pendant la conjuration; le voilà chef de légion, dans une position que pourraient lui envier les enfans de nos patriciens les plus fiers. Quant au vieux Gurgès, il est mort d'un accès d'ivresse, m'a-t-on dit?

Daphné resta muette.

— Le pauvre homme avait là un triste défaut, qui devait tôt ou tard le conduire à une fin misérable.

— Oh! ne calomniez pas mon père, noble matrone! interrompit la jeune fille; je l'ai vu expirer devant moi, non pas d'ivresse, mais de douleur. Bonne Tertia, c'est Rutuba, c'est moi, c'est nous deux qui l'avons tué!

Et Daphné fondit en larmes.

— Je ne veux pas m'initier aux secrets intimes de votre famille, répondit Tertia.

— Laissez, laissez-moi, je vous en supplie, poursuivit Daphné n'écoutant que ses remords, vous exposer le drame lugubre qui s'est terminé par la mort de mon pauvre père. Que je trouve, au moins une fois, un être compatissant qui veuille recevoir la confidence de mes peines et m'aider à en supporter le fardeau. Bonne Tertia, mon père avait pour moi l'affection la plus tendre; j'étais l'espoir, la consolation de ses vieux jours. Il était fier de moi; il a su que sa fille...

Les sanglots de Daphné lui coupaient la voix.

— Et le pauvre vieillard est mort de douleur, ajouta-t-elle en cachant sa figure dans le sein de Tertia.

Quand Daphné releva son beau visage tout inondé de pleurs, la matrone l'embrassa tendrement et reprit :

— Il est inutile de m'en raconter davantage, chère enfant, je sais tout. Croyez-vous donc que j'aie ignoré une seule de vos fautes, un seul de vos périls, une seule de vos angoisses pendant les jours néfastes que nous venons de traverser? Non, non. J'ai surveillé toutes vos démarches; j'ai compati à toutes vos peines et j'ai pris en pitié vos erreurs. S'il est des hommes inexorables dans leurs vengeances, il est aussi des femmes courageusement fidèles dans leur amitié.

— Vous êtes une divinité propice qui vous plaisez à semer les bienfaits autour de vous. Puissiez-vous recueillir la reconnaissance et l'affection de tous ceux qui vous doivent leur bonheur!

— Je l'espère, dit la matrone; jusqu'à ce jour du moins je n'ai pas eu à maudire leur ingratitude. — J'avais donc avancé, poursuivit-elle, quand vous m'avez interrompue, que

vos malheurs étaient jusqu'à un certain point réparables. Et ne pensez pas, jeune fille, que je veuille ici, abusant des termes d'une philosophie banale, invoquer le temps qui efface à la longue tous nos regrets. J'ai de meilleurs remèdes à vous offrir. Vous avez perdu votre père, un vieillard plein d'affection pour vous; eh bien, je vous trouverai une mère qui vous fasse oublier la tendresse et les soins de vos parens; qui vous donne ces sages conseils, par lesquels une femme est seule capable de former l'esprit et le cœur d'une jeune fille de quatorze ans.

— Eh! qui voudra jamais servir de mère à une pauvre orpheline que tout le monde a maintenant le droit de mépriser?

— Qui le voudra? moi! répliqua la matrone, et malheur à qui ne vous respectera point, tant que je vivrai pour vous défendre et au besoin pour vous justifier! Vous verrez que je suis une mère bien tendre, bien dévouée, dont la fortune, le repos, la vie, sont toujours au service de ses enfans. Daphné, voulez-vous être ma fille?

— Bonne Tertia, comment pourrais-je refuser un nom si doux?

— Mais j'ai un autre enfant qui m'est aussi bien cher. Il y a si longtemps que je l'ai adopté celui-là; il m'a coûté tant d'inquiétudes, de tourmens, de larmes; je me suis tellement habituée à craindre, à espérer, à souffrir pour lui, que le savoir heureux, content, m'est nécessaire pour vivre comme l'air que je respire, comme le pain dont je me nourris en l'arrosant bien souvent de mes larmes... Mon autre enfant, mon fils, vous l'avez vu hier soir.

— C'est Prosper.

—Et comme je ne veux pas que mes enfans vivent séparés, j'ai résolu que dans huit jours un pontife bénirait leur union.

Une pâleur mortelle se répandit sur le visage de Daphné.

— Qu'avez-vous? lui dit Tertia avec un accent de bonté et de compassion surhumaines.

— Le mariage dont vous parlez est impossible! murmura la jeune fille

— Et pourquoi cela, chère enfant? Je suis persuadée, au contraire, qu'il aura lieu; j'en suis sûre. Voyez combien nous différons.

Daphné baissait les yeux et ne répondait pas.

Tertia lui prit les mains, se rapprocha d'elle, et, modulant pour ainsi dire sur les notes les plus persuasives de sa voix,

— Voulez-vous me faire connaître toute votre pensée, ajouta-t-elle, écouter les conseils de mon expérience, me remettre en un mot le soin de votre destinée? Parlez-moi sans détour; pourquoi refusez-vous d'épouser Prosper? Ne l'aimez-vous point?

Daphné devint aussi rouge qu'elle était pâle, sourit, et son regard ayant rencontré celui de sa mère adoptive, elle se jeta dans ses bras.

La matrone comprit parfaitement la signification de cette pantomime.

— Et votre mariage avec *lui* vous semble impossible?

— Oui.

— Pourquoi donc, enfin?

A cette question, le visage de Daphné, cette jolie figure de Romaine brune et ronde, aux yeux de jais, aux traits mobiles, changea tout à coup d'expression; son regard s'alluma, ses lèvres tremblèrent, un spasme nerveux raidit ses bras.

— Je l'ai trahi!... murmura-t-elle. Je l'ai trahi, j'ai menti à son amour, poursuivit la jeune fille avec exaltation. L'épouser sans l'instruire serait une lâcheté, et jamais ces mots: Prosper! Prosper...

Daphné s'arrêta. A voir l'agitation de son maintien, l'égarement de ses yeux, on eût dit qu'une voix mystérieuse articulait à son oreille les paroles qu'elle hésitait à prononcer.

— Non, jamais ils ne sortiront de ma bouche! s'écria-t-elle, car je mourrais de honte à ses pieds.

Ce n'était plus de la tendresse qu'éprouvait Tertia, c'était de l'admiration.

— Calmez-vous, Daphné, reprit-elle. Vous êtes une noble et chaste fille; Prosper vous a bien jugée. Maintenant, écoutez votre mère et suivez ses avis. L'homme qui pouvait vous être un obstacle... est mort.

— Je l'avais vu avant son départ de Rome, noble Tertia; il m'avait témoigné des regrets, il s'était attendri sur mon malheur, et... je lui avais pardonné.

— Ainsi donc, de ce côté, tout est fini. Prosper ignore votre faute...

— Il la connaît au contraire.

— Quelle preuve en avez-vous?

— C'était dans les premiers temps que cet étranger fréquentait notre maison. Prosper vint un jour aux Esquilies; il appela mon frère, et quand celui-ci fut allé le rejoindre savez-vous quelle affreuse injure il lui adressa?

— Que lui dit-il?

— Rutuba, tu n'as pas voulu que ta sœur fût l'épouse d'un pauvre orfévre; elle est devenue la maîtresse d'un patricien. Voilà ce qu'il lui dit.

— Et de là vous concluez que Prosper ne doit ignorer aucun de vos secrets?

— Ces paroles ne sont que trop claires, hélas!

— Enfant, reprit Tertia en souriant, enfant! que tu es jeune, que tu connais peu la vie! Ecoute l'histoire de Prosper durant votre séparation. Quand ce jeune homme osa dire à ton frère les mots insultans dont tu parles, c'est qu'il les regardait comme une exagération monstrueuse de sa colère, de sa douleur. Il ne les répéta plus quand d'affreux soupçons vinrent assiéger son âme; il n'affirma plus son malheur quand il entrevit la possibilité d'en acquérir la certitude. Un soir il te rencontra sous les arcades du grand cirque. Ta conversation avec une magicienne lui révéla un secret désespérant: il n'y crut pas encore; il rejeta l'évidence; il t'interrogea. Tes réponses évasives auraient dû confirmer ses soupçons; il opposa tes réponses à ces soupçons mêmes, aux passions jalouses qui le torturaient. Tu ne sais donc pas, jeune fille, qu'on ne raisonne point quand on aime; tu ne sais donc pas que la vérité ne luit jamais aux yeux de celui qui ne peut vivre sans une heureuse illusion? Prosper t'a revue maintenant, et plus que jamais il doute; plus que jamais il veut douter. Va! ce doute volontaire est bien près de l'incrédulité.

— Mais épouser Prosper sans dissiper ses doutes, ce serait une lâcheté.

— Oh! par Junon Juga, ce serait de l'épouser en l'instruisant qui serait cruel. Enfans, soyez unis, soyez heureux. Et toi, jeune fille, oublie le passé; renferme dans ton cœur le secret que tu m'as livré; oublie-le, si tu tiens à la paix de ton ménage et à conserver longtemps l'amour de ton mari.

— Et... si Prosper m'interroge?

— Il ne t'interrogera pas, j'en réponds. Mais s'il t'interrogeait, ajouta gaiment Tertia, dont le frais visage traduisait à chaque instant les émotions les plus diverses, tu es femme... je suis sûre que tu sauras mentir... en disant toujours la vérité.

— Comment donc expierai-je le passé? Toute faute mérite une expiation.

La matrone prit son air le plus grave et répliqua:

— Daphné, vous expierez votre faute en aimant votre mari, en le rendant heureux, en observant tous vos devoirs d'épouse et de mère, en élevant vos enfans dans la vertu et dans la crainte des dieux immortels. C'est là une expiation vraiment sainte et le plus méritoire des repentirs.

Quoique absent de Rome, Prosper avait été exempté du service militaire par le consul Lucius Licinius Murena, sous prétexte que sa qualité de citoyen romain n'était pas suffisamment justifiée.

Mais cette considération n'empêcha point l'autre consul Décimus Silanus de proposer au peuple une loi d'adoption, par laquelle le jeune orfevre passait dans la famille de son maître Callisthènes. Le projet en avait été précédemment affiché pendant trois *nundines* ou marchés, suivant la coutume, et il avait passé inaperçu au milieu des troubles qui agitaient alors la république

Cette adoption eut lieu le 28 janvier de l'année 692. Le 29 au soir, l'instrument dotal du mariage de Prosper, fils de Callisthènes, avec Daphné, fut rédigé par un habile jurisconsulte. Callisthènes, Rutuba et les heureux fiancés y apposèrent leurs symboles. Ce fut la première circonstance importante dans laquelle Prosper fit usage de cette topaze que Tertia lui avait offerte en présent, et sur laquelle deux étoiles étaient représentées.

Callisthènes se montra généreux. Il donna cinq cent mille sesterces (102,291 f. 66 cent.) à son fils par contrat de mariage; Rutuba voulut être prodigue, et constitua à sa sœur une dot d'un million de sesterces. Daphné s'étonnait que son frère eût pu économiser une somme aussi forte sur ses appointemens de tribun. L'officier ouvrit gravement une armoire, en tira deux sacs d'or, et ordonna à un *libripens* ou vérificateur légal d'en examiner et d'en peser le contenu. La monnaie était de bon aloi.

Il se passa au sujet de ce mariage bien d'autres choses non moins surprenantes. Le hasard voulut qu'on le célébrât en présence des plus illustres représentans de l'aristocratie romaine. Le grand pontife Caïus Julius César et le flamine de Jupiter ne pouvant entrer sans souillure dans la maison des Libitinaires, Clodius, jeune homme d'humeur fort populaire, prêta sa maison pour la cérémonie. Sa sœur Tertia, belle matrone amie du plaisir, et Clodia, cette Lesbie dont Catulle aimait tant à célébrer les charmes, voulurent y assister; et comme les patriciens de cette époque, aussi bien que nos grands seigneurs d'aujourd'hui, avaient quelquefois d'étranges fantaisies, ils s'amusèrent à environner d'un luxe scandaleux les noces d'une pauvre fille du quartier Esquilin.

Le cortége nuptial sortit donc vers le soir, en grande pompe, de la maison de Clodius, pour se rendre au Vélabre, chez Callisthènes, où Prosper demeurait. Les divinités qui présidaient au mariage: Jugatinus, témoin céleste des vœux des mariées; Domiducus, qui les conduisait chez leurs époux; Domitius, sous les auspices duquel elles y étaient introduites, et Manturna, dont la protection les empêchait d'en être renvoyées, ouvraient la marche. Venait ensuite un enfant en simple tunique. Il agitait une torche d'épine blanche, talisman d'une efficacité reconnue contre les maléfices. Deux autres enfans conduisaient l'épousée, tandis qu'une *esclave* et un *camille* portaient derrière elle, la première une quenouille avec son fuseau, le second une corbeille d'osier, dans laquelle étaient renfermés tous ces instrumens utiles dont se sert une femme pour raccommoder les vêtemens de son époux.

Daphné était vêtue d'une tunique blanche, unie; une ceinture de laine de brebis serrait sa taille. Sa jolie figure n'apparaissait qu'à travers un voile couleur de flamme. Partagés en six nattes soyeuses, ses cheveux formaient au-dessus de sa tête une tour percée d'un javelot d'or et couronnée de marolaines. Elle était chaussée d'étroits brodequins couleur de safran.

Sous ce costume élégant et sévère, qui rehaussait l'éclat de sa beauté, l'heureuse jeune fille s'avança vers le forum. On déposait pendant ce temps, parmi les *actes publics* confiés à la garde des magistrats, son acte de mariage dressé la veille, afin d'assurer la légitimité des enfans. Une foule de personnes, parens ou amis des nouveaux époux, chantaient et dansaient autour d'eux. Tous les vagabonds, tous les gamins de la place romaine accouraient au bruit, et se permettaient d'adresser à la mariée de nombreuses plaisanteries, appropriées pour la plupart à la circonstance, et qu'il est inutile de rapporter.

Le même hasard qui avait fait trouver à Rutuba un million de sesterces pour doter sa sœur, et qui avait conduit Tertia aux noces de Prosper, voulut que Cicéron se promenât sur le forum avec son cher Atticus, au moment où le cortége nuptial y arriva.

L'orateur, apercevant Rutuba, le salua du geste. Le tribun sortit des rangs et vint présenter ses hommages à l'ex-consul, auquel il devait sa fortune. Cicéron lui reprocha de ne l'avoir pas invité aux noces de sa sœur, et Callisthènes, ayant engagé l'orateur à honorer de sa présence le banquet nuptial, celui-ci ne voulut pas refuser.

D'où il advint, toujours par hasard, que la société la plus étrange se trouva réunie le soir chez l'orfévre Callisthènes Cicéron, Atticus, Tertia, Clodia, le frère de ces deux jolies matrones, une foule de centurions qu'avait amenés Rutuba, une autre foule non moins bruyante d'artistes qu'avait rassemblée Callisthènes, de très jolies filles domiciliées aux Esquilies, y contentaient sans retenue la gaîté la plus folle et l'appétit le plus réjouissant.

N'oublions pas que Daphné avait observé en entrant dans la maison tous les rites qui présagent le bonheur des époux. Elle avait entouré la porte de bandelettes de laine blanche, symbole heureux de sa fidélité; elle l'avait enduite de graisse de loup pour écarter les maléfices; enfin, Prosper avait jeté des noix aux enfans qui avaient poursuivi sa femme de leurs plaisanteries, depuis la rue de Scaurus jusqu'au Vélabre, annonçant par là qu'il renonçait aux futilités de la jeunesse pour s'occuper uniquement de ses devoirs d'époux.

L'orfèvre ne tarda pas à quitter Rome. Il alla habiter Athènes pendant quatre ans avec Daphné. Mais il n'y étudia point la grammaire, la poésie, l'éloquence, comme Tertia l'avait voulu. Il n'y reçut pas une éducation de patricien. Il y apprit à fondre les métaux, à couler le bronze, à transformer l'or et l'argent en anneaux, en bracelets, en colliers, en vases sculptés, en délicieuses figurines, dont nous admirons encore l'élégance et le fini. Deux mille ans n'ont pas fait vieillir les ouvrages des orfévres de cette époque, parce qu'alors l'orfévrerie était un art et non pas une industrie. Ainsi Prosper ne commanda point d'armées, il ne prononça point de discours; mais son obscurité ne nuisit pas à son bonheur, quoi qu'en pensât la tendresse un peu vaniteuse de Tertia.

Quant au brave Rutuba, il servit utilement la république jusqu'après la bataille de Pharsale. Pompée, son général, étant mort, il se retira paisiblement auprès de sa sœur et de son beau-frère. Cicéron, qui avait toujours conservé de l'affection pour lui, le fit inscrire au nombre des chevaliers. Mais ni les sollicitations de l'orateur, ni les prières de Daphné, ni les lois contre le célibat ne purent engager le fier tribun à se marier. Il avait perdu Flora; Sempronia avait failli le perdre à son tour; il craignait les femmes, leur jalousie, leurs caprices, et surtout la perfidie de leurs caresses. Jamais il ne voulut affronter ces dangers, lui qui avait traversé en se jouant tant d'autres périls.

Cicéron devint pendant l'année 692 le premier citoyen de Rome. Le tribun Népos ayant renouvelé ses diatribes contre lui, le sénat songea à sévir, et Népos fut contraint de s'exiler. Tandis que Métellus Céler en Cisalpine, Bibulus en Pélignie, et Quintus, frère de l'orateur, dans le Bruttium, achevaient de détruire les restes des conjurés, on jugeait à Rome les principaux complices de Catilina. Le bruit s'y était répandu que le délateur Vettius avait remis au sénat une liste de coupables. La ville entière tremblait. Tant de personnes de tout âge et de toute condition avaient été affiliées aux deux conjurations de Sergius! Pour calmer ces inquiétudes, le sénat prit enfin le parti de publier les listes de Vettius. Il fallait toujours que dans cette cité maudite les troubles se terminassent par une proscription.

Cassius, Lecca, Servius Sylla, Varguntéius et Autrone furent accusés de violence aux termes de la loi Plautia, et condamnés à l'exil. Autrone se retira en Epire, et s'y rendit tellement redoutable par ses violences, que Cicéron, exilé lui-même en Grèce quelque temps après, se détourna de sa route pour ne pas tomber entre les mains de ce furieux.

La prépondérance momentanée de Cicéron dans l'Etat n'empêcha point César de poursuivre ses accusateurs avec acharnement. Il fit jeter Novius en prison, brûler les meubles de Vettius et piller sa maison. Bien qu'il eût mal réussi dans ce premier essai, Vettius ne se dégoûta point du métier de délateur. César étant parvenu au consulat deux ans après avec Calpurnius Bibulus, comme ces deux magistrats nourrissaient l'un contre l'autre l'animosité la plus grande, Vettius accourut un jour au forum un poignard à la main. Il montrait cette arme au peuple, et prétendait qu'elle lui avait été remise par un licteur de Bibulus pour assassiner César. Vet-

tius fut conduit en prison. On espérait qu'un interrogatoire sévère ferait justice de cette intrigue. Mais le lendemain Vettius fut trouvé mort. Qui l'avait tué? On n'en sut rien.

César négligea de se venger de Curius. L'amant de Fulvie était devenu tellement odieux, tellement infâme, tellement misérable, qu'il ne valait pas la peine d'être attaqué.

Les derniers événemens de la guerre catilinaire se passèrent chez les Allobroges. Mécontens de la conduite de leurs ambassadeurs, accablés de dettes, épuisés d'exactions, ces peuples belliqueux se révoltèrent.

Pontinus fut envoyé contre eux. Il les soumit, après une longue résistance, et sollicita les honneurs du triomphe. On les lui refusa longtemps. Fatigué d'attendre, il s'attribua ce qu'il ne pouvait obtenir. Ses ennemis voulurent s'opposer à cette usurpation. On se rencontra dans le champ de Mars, et le triomphe du vainqueur des Allobroges dégénéra en massacre. Mais Pontinus l'ayant emporté, poursuivit tranquillement sa route jusqu'au temple de Jupiter Capitolin.

Tout jusque là réussissait à Cicéron. Il avait répandu à profusion dans l'empire les exemplaires du procès des conjurés, tels que Messala, Cosconius, Nigidius Figulus et Appius Claudius l'avaient rédigé. Les gens de bien approuvaient sa conduite, et ses ennemis les plus acharnés étaient en exil. Ces haines qui veillaient autour de lui dans l'ombre, ces terreurs qui avaient si longtemps assiégé sa maison, tout cela s'était dissipé comme par enchantement; il avait obtenu la récompense de son patriotisme et de sa fermeté.

Sans doute la condamnation de Lentulus et de ses complices n'avait pas été absolument légale; mais s'agissait-il de discuter sur l'interprétation des lois quand Sergius gardait en armes les défilés des Apennins, quand la conjuration agitait encore ses poignards et ses torches incendiaires au milieu de la cité? Les séducteurs des Allobroges n'étaient pas, comme l'avait dit Caton, des coupables qu'il fallait punir: c'étaient des ennemis contre lesquels il fallait se défendre. Cicéron avait sauvé la république au péril de sa vie; qui eût osé, qui oserait encore le blâmer?

Il avait bravé la fureur de Catilina, il avait désarmé l'opposition de Népos, il avait étonné un instant l'audace même de César. Une querelle de ménage le plongea dans un abîme de misère et de douleur.

Térentia avait juré de le brouiller avec la famille de Clodius. Tertia inspirait trop d'ombrage à cette femme jalouse. L'orgueilleuse fille des Varrons cherchait depuis longtemps une occasion de satisfaire son dépit; elle la trouva enfin et l'exploita avec une incroyable habileté.

Clodius se laissa surprendre dans la maison de César pendant qu'on y célébrait les mystères de la Bonne-Déesse. Une esclave le reconnut sous un déguisement de femme. César répudia aussitôt Pompéia et Clodius fut accusé de profanation.

Il allégua un alibi pour se disculper. Il prétendait qu'il dormait à Interamne (Téramo) pendant qu'on le surprenait à Rome assistant aux fêtes de Cybèle. Térentia fit courir le bruit que son mari avait rencontré le coupable dans la ville peu de temps avant la célébration des mystères. Cité comme témoin, Cicéron détruisit en effet l'alibi de Clodius.

Une étroite amitié avait longtemps uni ces deux hommes. L'accusé avait rendu à Cicéron les plus grands services pendant la conjuration. Il avait veillé sur ses jours avec une sollicitude toute fraternelle. Voyant qu'il se rangeait parmi ses adversaires dans le plus grave des procès, il lui jura une haine implacable, qui n'eut d'autre terme que sa vie.

Il avait besoin d'être investi du tribunat pour se venger. En 694, il se fit adopter par un plébéien, sollicita la charge qu'il enviait, charge dont les pouvoirs étaient exorbitans, et réussit à l'obtenir.

Ce fut une époque funeste pour les anciens adversaires de Sergius que cette année 694. Marc-Antoine revint à Rome de son gouvernement de Macédoine, où il avait commis tous les crimes que peuvent conseiller à un homme la cupidité, la sottise et la lâcheté. Célius l'accusa de concussion. Cicéron, qui avait été son collègue dans le consulat, se chargea de le défendre; mais la mauvaise réputation d'Antoine rendit inutiles tous les talens de son avocat. Il fut condamné.

Le lendemain de ce jugement le tombeau de Catilina se trouva couvert de fleurs. Peu après Clodius proposa une rogation qui privait de l'eau et du feu, tout magistrat qui aurait mis à mort des citoyens sans qu'ils eussent été jugés par l'assemblée du peuple. Ce projet donna lieu aux discussions les plus acerbes; le sénat et l'ordre équestre prirent le deuil, supplièrent le peuple de le rejeter: la rogation de Clodus fut convertie en plébiscite par les centuries.

Cicéron eût pu lutter encore et se défendre à main armée dans Rome; mais il céda à la fortune, et, pleurant les erreurs de sa patrie ingrate, il s'achemina vers l'exil.

Pison, beau-père de César et cousin germain de Céthégus, et Gabinius, ami intime de Catilina, tous deux consuls de cette année 694, célébrèrent à cette occasion dans un banquet la mémoire du conspirateur mort à la bataille de Pistoie.

Tous les biens de Cicéron furent confisqués. La populace arracha Térentia et Fabia du temple de Vesta, et les accabla d'outrages. Le jeune fils du consul n'évita la mort qu'en se cachant.

Elius Lamia, qui avait occupé la forteresse du Capitole pendant le jugement et le supplice des conjurés, fut aussi puni par l'exil.

Telles étaient les réactions de cette funeste époque.

Enfin, après seize mois d'absence, l'orateur put revoir sa patrie. Il arriva à Rome le 4 septembre 696, accompagné de sa fille Tullie. Le sénat, l'ordre équestre, le peuple en masse vinrent le recevoir en dehors de la porte Capène. Le concours fut immense. L'Italie entière assistait au triomphe de l'homme éloquent, du philosophe éclairé, du magistrat intègre, auquel on n'eût jamais à reprocher d'autre faute que d'avoir sauvé sa patrie malgré les lois. On réhabilita son nom, on l'indemnisa de ses pertes; on ne négligea rien pour consoler cette âme d'élite, non moins passionnée pour la gloire que sensible à la misère et au malheur.

Hélas! un homme grandissait dont la haine demandait du sang pour s'assouvir. Quinze ans plus tard, Cicéron tombait à Formies sous les coups des satellites d'Antoine le triumvir, beau-fils de l'infortuné Lentulus.

La tête de Cicéron fut alors exposée sur la tribune aux harangues. Le peuple frémit d'épouvante, quand il reconnut la bouche entr'ouverte, les yeux éteints, les joues livides de cet orateur chéri, dont l'éloquence l'avait si souvent ravi d'admiration.

Résumons-nous. La conjuration ne fut qu'une déplorable conséquence de la tyrannie de Sylla et de la pression écrasante qu'il avait exercée sur les populations de l'Italie.

Quand le parti oligarchique, restauré par Sylla, eut tout accaparé dans la république, richesses, magistratures et sacerdoces, quand il ne songea plus qu'à maintenir son despotisme, il voulut perdre ceux dont le glaive lui avait ouvert, à travers des flots de sang, le chemin de la tyrannie.

Il voulut les perdre parce qu'ils étaient pauvres, ambitieux, pleins d'une énergie désespérée, et qu'ils réclamaient une nouvelle part de dépouilles, car la première, ils l'avaient dissipée.

A la tête de ces ennemis de l'oligarchie apparaît Catilina, le plus noble, le plus habile, le plus brave et le plus scélérat d'entre eux. Il prend en main la cause de ses compagnons d'armes opprimés.

Ces vétérans du dictateur, perdus de dettes et de débauches, ces jeunes patriciens que Sergius a formés au crime dans sa maison du Palatin, trouvent bientôt des alliés. Cette multitude innombrable d'étrangers, Toscans, Cisalpins, paysans de l'Ombrie, du Picénum et de la Campanie, au milieu desquels Sylla a passé et repassé quinze ans auparavant comme le génie du mal, brûlant, pillant, égorgeant, ravageant tout sur son passage, s'unissent aux anciens satellites de leur ennemi. Les uns veulent renverser l'oligarchie, les autres espèrent abolir le nom romain.

On se combat d'abord par la ruse, par la trahison, au lieu

rum, au champ de Mars et dans le palais du sénat; puis, par la corde et par le glaive. La querelle se termina par le supplice de Lentulus et la bataille de Pistoie.

Ce champ de bataille inondé de sang, jonché de morts, que Salluste nous a dépeint à la fin de sa Guerre Catilinaire, nous représente l'image fidèle de la faction patricienne après la victoire. Des deux partis qui ont combattu, l'un est anéanti, l'autre a immolé ses amis, sès hôtes, ses parens, ses frères, ses plus Intrépides défenseurs.

Un seul homme profita de la conjuration, ce fut César.

Il attaqua bientôt l'oligarchie, affaiblie, décimée par ses querelles intestines. La république, telle que Brutus l'avait fondée et que l'avait réorganisée Sylla, n'était plus possible. César usurpa la dictature, et ce dictateur devint plus puissant qu'un roi.

Les patriciens se vengèrent de lui en l'assassinant en plein sénat. Mais son sang ne fit pas refleurir la liberté. De son pied, le dictateur avait marqué, au sommet du monde romain, la place où l'empereur Auguste devait placer le sien.

L'humanité gémissait sous le joug de quelques hommes. La moitié du monde était opprimée, dépouillée, courbée sous un joug de fer; l'autre gémissait dans l'esclavage. Bientôt naquit, dans la plus pauvre bourgade du pays le plus pauvre et le plus méprisé de la terre, un sage, un philosophe, un prophète, un Dieu, qui racheta de son sang les douleurs et les crimes de l'humanité.

TABLE DES CHAPITRES.

PREMIÈRE PARTIE. Pages.

INTRODUCTION. 1
Chap. I. Le Temple de Mercure, conducteur des ombres. 2
— II. Autour d'un cruchon de vieux Falerne. . . . 5
— III. Quelques héros des guerres civiles : Cicéron, Catalina, César. 8
— IV. Cicéron à Tusculum. 12
— V. Projets d'union. 14
— VI. Prosper. 18
— VII. La coupe de sang. 21
— VIII. La tonstrine du dictateur de Lanuvium. . . 24
— IX. La cousine de Cruscellus. 27
— X. Un boudoir parmi les ruines. 29
— XI. Une élégie de Catulle. 32
— XII. Une nuit d'orage au bois sacré d'Egérie. . . 34

DEUXIÈME PARTIE.

— I. Le coup du chien. 37
— II. Une fête de Sempronia. 40
— III. Canida la magicienne. 45
— IV. Prêtre, magistrat et financier. 49
— V. Trahison. 52
— VI. Les brigands des marais Pontins. 56
— VII. L'apprentissage du meurtre. 58
— VIII. Une fourberie de barbier. 61
— IX. Les funérailles d'un mort qui n'avait jamais existé. 64
— X. Le parricide. 66
— XI. De joyeux adorateurs de Vénus Erycine. . . 69
— XII. Signal de guerre. 72

TROISIÈME PARTIE.

— I. Divination. 77
— II. Les comices consulaires. 80

Pages.

Chap. III. Désenchantement. 82
— IV. Un cabaret aux Esquilies. 86
— V. Comment un croque-morts, aussi bien qu'un diplomate, perd ou sauve quelquefois la patrie sans s'en douter. 89
— VI. Une famille proscrite. 93
— VII. La ronde des croque-morts. 95
— VIII. Un serment prononcé sous le manteau de Proserpine. 98
— IX. Double rencontre. 101
— X. Meurtriers et victimes. 104
— XI. Le souper. 107
— XII. Un discours de Ravidus. 110
— XIII. La caverne de Cacus au mont Aventin. . . . 112
— XIV. L'assaut. 115

QUATRIÈME PARTIE.

— I. Le lendemain d'une défaite. 117
— II. Cruscellus perd le pari que lui avait fait Tertia . 119
— III. Un exorde *ex abrupto*. 121
— IV. L'exil. 124
— V. Les deux étoiles. 126
— VI. Citoyens, la patrie est en danger. 129
— VII. L'hôtellerie du Vulsinium. 131
— VIII. Les agens provocateurs. 135
— IX. La chasse aux conjures. 137
— X. Le pont Milvius. 140
— XI. La robe de deuil. 142
— XII. Sénat romain. 147
— XIII. La marche au supplice. 152
— XIV. Les saturnales. 155
— XV. Le nymphée du bois sacré d'Egérie. 158
— XVI. La bataille de Pistoie. 163
— XVII. Conclusion. 165

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

Paris. — Imprimerie J. Vermont, rue du Croissant, 16.